

25040

TRAITE DES CAUSES, DES ACCIDENS, ET DE LA CURE DE LA PESTE, A V E C

UN RECUEIL D'OBSERVATIONS, ET UN DETAIL
circonscié des précautions qu'on a prises pour subvenir
aux besoins des peuples affligés de cette maladie, ou pour
la prévenir dans les lieux qui en sont menacés.



FAIT ET IMPRIME PAR ORDRE DU ROY.

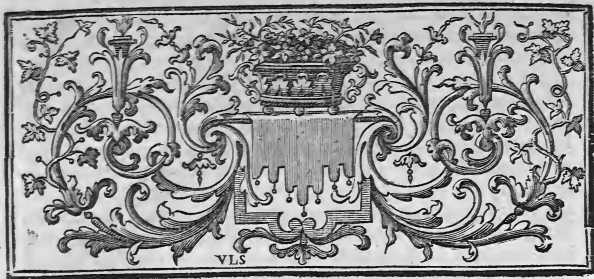


25040



A PARIS.
Chez PIERRE-JEAN MARIETTE, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Jacques; aux Colonnes d'Hercule.

A V E C A P P R O B A T I O N E T P R I V I L E G E D U R O Y -
M. DCC. XLIV.



TRAITÉ DE LA PESTE.

PREMIERE PARTIE.

DES CAUSES, DES ACCIDENS ET DE
la Cure de la Peste.

IDÉE GENERALE DE LA PESTE.

§. I.



DANS tous les temps les hommes & les animaux ont été exposés aux ravages de la Peste; mais l'expérience de tant de siècles, nous a peu éclairés sur les causes immédiates de ce fleau meurtrier: il n'y a même que des esprits présomptueux qui osent se flatter de pouvoir les développer. Nous serions heureusement dédommagés des vains efforts qu'on a fait pour pénétrer dans

ces causes si obscures , si le hazard nous avoit découvert quelques remèdes contre une maladie qui ne présente que des objets de terreur & de désespoir.

C'est à ceux qui ont suivi le cours de la peste de prononcer sur des ressources qu'on peut attendre de notre Art ; il n'est permis à ceux qui ne l'ont pas vûë , que de recueillir les faits , de les mettre , pour ainsi dire , dans la balance , de montrer le côté vers lequel elle paroît pancher. Je n'usurai cependant de cette liberté qu'avec beaucoup de réserve ; il sera plus utile d'exposer aux yeux des lecteurs , les observations & les divers sentimens des Médecins qui ont soigné les pestiférés. Pour donner d'abord une idée générale de la maladie qui est le sujet de cet Ouvrage ; je commencerai par un détail historique sur l'origine de la dernière peste de Marseille ; je ferai voir ensuite ce qu'elle avoit de commun avec les autres pestes qui ont ravagé le monde. Après ce tableau je placerai ce qu'on a dit de leurs causes , de leurs accidens , de la méthode qu'il faut suivre pour les traiter ; & je terminerai ce que je rapporterai là-dessus par quelques réflexions sur la contagion. Dans tout ce que j'avancerai , je suivrai exactement les mémoires qu'on m'a remis. Les changemens que j'y ai faits quelquefois ne consistent que dans l'expression & dans l'arrangement ; ils étoient nécessaires pour la clarté & pour l'ordre des idées. Si ces Mémoires n'étoient pas remplis de discussions étrangères à leur principal objet , je les ferois imprimer tels qu'ils sont sortis des mains de leurs auteurs ; mais en ôtant tout ce qui étoit inutile , j'ai fait un choix des matières qui y sont développées avec le plus de soin. Ce traité préliminaire ne fera donc qu'un précis des recherches , des opinions & des préceptes de divers Médecins qui ont examiné la peste ; il servira d'introduction aux écrits qui formeront la première partie de cet ouvrage , & qu'on a rassemblés sans en rien retrancher , & sans y rien changer.

Le Vaisseau du Capitaine Chataud est regardé comme la source de la peste de Provence ; mais Monsieur Didier donne une autre origine à cette maladie ; le climat , la saison , l'air , les vents , la stérilité , l'abondance lui ont découvert une cause qui lui paroît vraisemblable. L'année 1719. fut stérile , les bleds , l'huile , les vins manquèrent , les chaleurs furent excessives , des pluies continuelles succéderent aux chaleurs de l'été , les vents

d'Ouest soufflerent avec violence; ces dérangemens, selon Monsieur Didier, portèrent dans les corps le levain qui a infecté la Ville de Marseille. Les alimens, l'abondance des mauvais fruits le multiplierent & le firent éclater, cette année même plusieurs personnes moururent de la peste, du moins les accidens qu'elles éprouverent étoient-ils les symptômes des fièvres pestilentiellles. On observa dans le cours de ces fièvres des bubons, des charbons, des parotides; des morts subites avoient déjà annoncé quelque changement singulier dans les corps ou dans les saisons: par une gradation insensible, des causes ordinaires préparoient une maladie formidable. Ce n'est pas sans des témoignages authentiques que Monsieur Didier s'attache à ces causes, il les établit sur la foi des Registres publics, il a fouillé les extraits mortuaires, il a fait des recherches dans plusieurs familles, il a examiné les cicatrices des charbons, par ses soins il a découvert par-tout des vestiges de la peste; il nous a appris le nom des malades, les commencemens, les progrès de leurs maux.

L'opinion des Médecins de Marseille ne s'accorde pas avec celle de Monsieur Didier; ces Médecins avoient vû les malades, qu'il ne connoissoit que par des extraits mortuaires, & par des restes obscurs de quelques maladies; ces témoins oculaires n'avoient reconnu dans ces malades rien qui annonçât la peste. Tous fixent ses premiers ravages à l'arrivée du Capitaine Chataud. Le Journal tiré du Mémorial de la Ville marque cette époque. Voici une relation (a) qui ne doit point être suspecte, l'Auteur & le Médecin à qui elle est adressée, en sont de fides les garands.

Le Capitaine Chataud partit de Seyde en Syrie au mois de Janvier 1720. sa patente étoit *nette*, c'est-à-dire, qu'elle ne portoit aucun soupçon de peste; mais peu de temps après son départ, cette maladie éclata à Seyde. Les Vaisseaux qui suivirent celui du Capitaine Charaud annoncerent la contagion, qui n'étoit pas sans doute à ses premiers progrès quand ces Vaisseaux partirent. La peste n'est reconnuë dans une Ville que lorsque ses ravages se multiplient; d'abord elle n'enleve que peu de malades, leur petit nombre n'attire point l'attention, les doutes occupent quelque-temps les esprits; le mal est-il averé, des rai-

(a) Elle est tirée d'une lettre de M. . . . à M. Dodart.

sons d'intérêt le font déguiser ; c'est ainsi que la maladie fait des progrès secrets , elle se glisse encore plus secrètement dans des lieux où elle ne porte pas d'aussi vives allarmes que parmi nous. Il pouvoit donc se faire que la peste fût dans la Ville de Seyde long-temps avant le départ du Capitaine Chataud. Les lieux où avoit abordé son Vaisseau fortifient ce soupçon. Les premiers Navires sont chargés à Sours , qui est un cap hors de Seyde ; l'infection désola ce lieu peu de temps après que ce Vaisseau en fut sorti , elle fit périr presque tous les habitans.

Le Capitaine Chataud fut exposé dans sa route à une violente tempête ; il fut obligé de relâcher à Tripoli , pour radouber son Vaisseau. Durant le séjour qu'il y fit , il répara les petites pertes qu'il avoit faites sur mer : il se chargea de nouvelles marchandises ; peut-être étoient-elles infectées , peut-être venoient-elles de Seyde même ; car dans ces pays la peste ne dérange point le commerce , la communication étoit libre entre Seyde & Tripoli. Cependant Seyde étoit déjà infectée , Baruch qui est situé entre ces deux Villes , n'étoit pas exempt de soupçon ; on assure même que la peste y faisoit des ravages. Chataud y avoit chargé des marchandises ; ainsi les circonstances de son voyage se réunissent de toutes parts contre lui. Mais ce n'est pas tout , on obligea ce Capitaine de prendre quelques Turcs pour les porter en Chypre. Ces Turcs étoient chargés de hardes & de marchandises qui étoient infectées ; en voici les preuves.

A peine le Vaisseau fût-il sorti de Tripoli , qu'un Turc tomba malade , le mal fut bien-tôt terminé par la mort. On ne le regarda pas comme une maladie ordinaire , les accidens le rendirent suspect , deux Matelots furent commandés pour jeter le cadavre dans la mer , à peine s'en furent-ils approchés , que le Nocher les rappella , il chargea des Turcs du soin de rendre à leur compatriote ce dernier devoir ; les cordages dont on se servit furent jetés dans la mer avec le cadavre.

Quelques jours après les deux Matelots ressentirent que les approches de ces cadavres leur avoient été funestes , leur mort fut aussi prompte que celle de ce malheureux Turc. Après ces fâcheux présages , Chataud aborde en Chypre , il y débarque les Turcs dont on l'avoit chargé , & il repart sans s'être arrêté dans ce lieu. Le même malheur suit son Vaisseau , deux Matelots & le Chirurgien sont saisis du même mal , ils meurent dans

peu de jours. Ces morts presque subites allarmerent Chataud, il soupçonna sans doute que la peste avoit enlevé ces cinq hommes; puisqu'il se retira dans la poupe. De cet azile, où il étoit séparé du reste de l'équipage, il donna ses ordres, il fit jetter dans la mer les cordages & les hardes qui avoient touché les malades, il ne sortit de sa retraite que pour relâcher à Livourne. La nécessité d'avoir un Chirurgien l'obligea à s'arrêter dans cette Ville, trois de ses gens y tombèrent malades, ils moururent de même que les autres. Le Médecin & le Chirurgien des Infirmeries visiterent les cadavres, ils attribuerent la mort à des fièvres malignes pestilentiellles; dans leurs certificats ils n'accusent d'autres causes que ces fièvres.

Enfin le Capitaine Chataud arrive à Marseille le vingt-cinquième Mai, il déclare aux Intendans de la Santé qu'il a perdu sept hommes de son équipage, il présente le Certificat du Chirurgien qui avoit reconnu dans les derniers morts une espèce de peste. Ce certificat s'est évanoui, on a soutenu hardiment qu'il n'avoit point paru, les actes publics n'en font pas mention, ils lui sont même contraires, on n'y voit rien qui donne des soupçons de contagion; car suivant le Journal tiré des Mémoires de la Ville, il n'est arrivé dans le Vaisseau que des accidens ordinaires, ce sont de mauvais aliments qui ont causé des fièvres dans l'équipage de Chataud. Mais on dit que ces fièvres ont été supposées par les Intendans de la Santé, on a glissé, dit-on, une interligne dans les Mémoires de Marseille, c'est dans cette interligne qu'il est parlé de ces fièvres, & des alimens auxquels on les attribue. Le Capitaine désavoua d'abord cette déclaration; je ne sçai s'il l'a avouée dans les suites d'une procédure qu'on a faite contre lui.

Ces pertes, ni les déclarations des Médecins n'allarmerent pas les Intendans de la Santé; le Capitaine Chataud fut reçu à Marseille, on ouvrit les Infirmeries à son équipage & à ses marchandises. La sûreté publique demandoit sans doute moins de facilité; les loix défendent l'entrée de la Ville aux Vaisseaux suspects, on les renvoie à Jarre, qui est une Isle déserte auprès de Marseille. Dans cette retraite, les marchandises qu'ils portent sont purgées, les équipages & les passagers y sont retenus quelque-temps. Pour condamner les Vaisseaux à ces sortes d'épreuves, les loix ne demandent point des mar-

ques certaines de l'infection ; des soupçons , des bruits incertains , la mort de quelques hommes de l'équipage , font des raisons suffisantes pour releguer les Vaisseaux dans l'Isle de Jarre.

Le Vaisseau du Capitaine Chataud ne fut point soumis à cet usage ; la complaisance s'étendit sur des équipages plus suspects , qui arriverent en même-temps. Aillaud , Fouquet , Gabriel , Capitaines de Vaisseaux , étoient partis de Seyde après Chataud. A leur départ la contagion ravageoit déjà cette Ville ; leurs patentes même en étoient des preuves incontestables. On pouvoit donc craindre que leurs Vaisseaux ne fussent infectés , mais des raisons secrètes l'emportèrent sur la crainte. Ces Capitaines furent reçus dans les Infirmeries avec leurs marchandises ; ce ne fut pas cependant sans quelques contestations ; mais elles furent bien-tôt terminées. L'intérêt du Public ou des Particuliers ramena tous les Intendans de la Santé au même sentiment.

On ne fut pas long-temps sans se repentir de cette facilité , & sans en craindre les suites : la maladie faisoit insensiblement des progrès. Un Matelot qui servoit sous le Capitaine Chataud meurt dans peu de jours , on le porte dans les Infirmeries , un Chirurgien nommé Guerard visite le cadavre , son ignorance lui cacha la cause de cette mort , ou sa complaisance la cacha au public , il ne reconnut aucune trace de la maladie qui avoit enlevé ce Matelot. Peu de jours après le Garde du Vaisseau périt ; les mêmes accidens qui avoient paru dans les autres , se montrèrent dans celui-ci ; ils reparurent dans un Mouffe & dans deux Portefaix qui étoient occupés à la *purge* des marchandises , ces misérables furent infectés , dit-on , en ouvrant une balle de coton. La rapidité de leurs maux ne permettoit pas de méconnoître la peste ; mais le Chirurgien aveugle ou obstiné , assure toujours que ces accidens ne sont que des accidens ordinaires.

Ces accidens renouvelés tant de fois réveillèrent enfin l'attention des Intendans , ou leur inspirèrent de la crainte : ils avoient déjà prolongé la quarantaine le 27. Mai , on ne sçait si la précaution ou la politique produisirent cette prolongation ; du moins ne croit-on pas que ce fut par précaution qu'ils permirent deux jours après l'entrée des Infirmeries à des Equipages suspects. Nous avons déjà parlé de ces Equipages , leurs patentes annonçoient la peste dans les pays d'où ils étoient partis ,

elles confirmoient les bruits qui s'étoient répandus dans Marseille au commencement de ce mois ; car suivant le Mémorial de la Ville , on apprit que la peste ravageoit *la plupart des Villes maritimes de la Palestine & de la Syrie depuis le mois de Mars.* Ces preuves trop certaines du malheur qui nous menaçoit eussent toujours été rejetées , si tant de morts n'eussent allarmé le public. Les Intendans plus dociles renvoyèrent ces Vaisseaux suspects dans l'Isle de Jarre , ils ordonnerent une seconde quarantaine , qui n'étoit plus qu'une inutile ressource. Dès le quatorzième de Juin les passagers qui étoient venus sur le bord de Chataud , avoient reçu le dernier parfum , & s'étoient répandus dans la Ville ; il semble même qu'on ne vouloit que montrer les apparences d'une quarantaine. Tandis qu'on écartoit de Marseille le corps du Vaisseau , on retenoit les marchandises dont il étoit chargé , on renfermoit les Porte-faix dans l'enclos où ces marchandises étoient déposées.

L'éloignement du Vaisseau n'éloigna donc pas les causes de la maladie ; trois Porte-faix renfermés avec les marchandises du Capitaine Chataud , sont saisis du mal qui inspiroit toutes ces précautions , ils succombent dans l'espace de deux jours à la violence de ces accidens. Alors il ne fut plus permis de déguiser ou de méconnoître la source de ces malheurs , elle étoit marquée par les bubons , par les tumeurs & par les charbons. Le seul Chirurgien des Infirmeries s'obstina contre ces preuves , qui ne demandoient que des yeux , il ne changea d'idée que par une malheureuse expérience , elle lui découvrit sur lui-même le caractère & le danger de la maladie régnante.

La rapidité de ces accidens inquiéta les Intendans , ils se méfièrent de la capacité de leur Chirurgien , & dans les doutes qui les agitoient , ils lui associerent deux de ses Confreres. Ces Chirurgiens rassemblés rapportèrent « que trois Porte-faix ayant « ouvert trois balles de coton , furent incontinent attaqués de « fièvre continuë , & qu'ils moururent le quatrième jour ; que « trois autres Porte-faix ayant tourné les mêmes balles , & les « ayant ouvertes par un autre endroit , étoient tombés malades , « qu'ils avoient paru avoir des tumeurs aux aînes ; que le gar- « çon Chirurgien qui les toucha , leur dit que ces tumeurs « étoient de la grosseur d'un œuf de poule , qu'un de ces mala- « des avoit à la cuisse un turoncle en suppuration ; que s'étant «



» informés du garçon Chirurgien de l'état du poulx, il leur ré-
 » pondit qu'il étoit petit, & que ces malades n'avoient presque
 » pas de fièvre, que leurs yeux étoient enfoncés, qu'ils avoient
 » la langue sèche & chargée, avec une petite douleur de tête;
 » enfin par tous ces accidens les Chirurgiens jugerent que ces
 » trois malades étoient atteints d'une fièvre pestilentielle.

Dans un tel rapport on découvre d'abord la négligence ou la crainte. Les Chirurgiens visitent ces malades, ils les voyent, mais ils ne les touchent point, c'est un garçon Chirurgien qui porte la main sur les tumeurs, ils lui confient l'examen du poulx, ils se contentent de la décision d'un novice. Nous verrons bien-tôt les Médecins de Montpellier, plus courageux, plus exacts, se familiariser avec les malades, les approcher, les servir, les examiner, les toucher.

Cette relation peu exacte allarme les Magistrats, ils n'avoient renvoyé que le corps des Vaisseaux dans l'Isle de Jarre, la cargaison ne leur paroissoit pas demander un tel éloignement. Ils croyoient apparemment que la contagion ne s'attachoit qu'au bois; mais les soupçons ou la crainte leur donnent d'autres idées, les nouveaux accidens les engagent à de nouvelles précautions. Les marchandises retenues leur deviennent suspectes, ils les renvoyent dans l'Isle de Jarre, avec les Vaisseaux qui les avoient portées. Je ne sçai si on espéroit de les conserver en les exposant à l'évânt & aux parfums; mais de tels remèdes parurent à la Cour de foibles ressources, la juste sévérité du Conseil fut insensible aux représentations de l'avidité & de l'ambition, le corps du Vaisseau fut brûlé avec toutes les marchandises dont il étoit chargé.

On détruisoit la source du mal ou des soupçons en brulant ce Vaisseau; mais la Ville étoit remplie des débris de ce Bâtiment. On n'avoit pas pris plus de précautions dans les Infirmeries, que s'il n'eût rien porté de suspect. Les Matelots qui conduisoient la chaloupe chargée des marchandises qu'on déchargeoit, se répandirent dans les Infirmeries; apparemment qu'ils ne négligerent pas les contrebandes que leur permettoit une telle facilité. Personne n'ignore leurs fraudes dans de telles circonstances, ils jettent par-dessus les murs les effets dont ils se sont chargés durant le voyage, leurs correspondans se rendent à des lieux marqués durant la nuit, ils viennent recueillir ce que

que l'obscurité permet aux Matelots d'écarter. Les passagers ne sont ni moins intéressés ni moins rusés, ils dérobent à la connoissance des Inspecteurs, tout ce qui peut se cacher ou se déguiser. Ceux qui sortirent du Vaisseau de Chataud, & des autres Vaisseaux suspects, ne furent pas assujettis à des loix bien séveres, on ne les obligea qu'à quinze jours de retraite, quelques parfums qu'on donna à leurs hardes parurent des précautions suffisantes; trois de ces passagers partirent dès qu'ils purent s'échapper, un Interprète se rendit à Paris, & les deux autres allèrent en Hollande. Ainsi de ce Vaisseau d'où l'on dit que sont sortis les malheurs de la Provence, partirent trois hommes qui pouvoient porter la contagion dans toute la France & dans les Pays étrangers.

La maladie n'avoit paru encore que dans les Infirmeries, on se flata qu'elle n'en franchiroit pas les barrières; les Marchandises suspectes avoient été éloignées, l'entrée en étoit défendue, on avoit renfermé les porte-faix; mais de telles précautions furent inutiles, les accidens qu'on redoutoit dans les Infirmeries se firent sentir dans la Ville, plusieurs malades moururent dans peu de jours, les charbons, les bubons marquerent le caractère de leur maladie, & les précautions des Magistrats nous prouvent leur crainte ou leurs soupçons.

Dans les commencemens le mal se montrait subitement, & sembloit s'évanouir; ces retours & ce calme alternatifs ramenoient la crainte ou ranimoient l'espérance; mais les accidens qui se renouvelloient tous les jours, porterent la terreur dans tous les esprits. Le 21. Juillet le changement du temps parut à plusieurs un présage funeste, le jour fut sombre, le ciel se couvrit de tous côtés; la nuit ne fut qu'un orage continuel, les éclairs, les éclats du tonnerre se succédoient à tous momens, la foudre tomba sur plusieurs maisons. Suivant un Ecrivain, cet orage fut regardé comme le signal de la plus affreuse mortalité. La maladie éclata avec violence, elle se répandit dans toute la Ville, les Galeres en furent infectées. Pour arrêter ces progrès, on enleve les morts durant la nuit, on renferme les malades, on entoure leurs maisons de gardes, on établit des barrières, on prépare un hôpital.

Tandis que des morts précipitées, la perte de plus de trente malades par jour, devoient porter l'alarme dans tous les esprits;

je ne sçais quel aveuglement ou quelles lumieres sembloient les rassurer. Les Magistrats qui donnent des ordres si précis, qui font enlever les malades furtivement, s'imaginent qu'ils sont trop crédules; ils paroissent se repentir de leurs précautions, dans des avis qu'ils affichent pour désabuser le public, ils annoncent que la maladie qui regne n'est qu'une fièvre maligne, ils en trouvent la cause dans les alimens & dans la misere.

Le soin de détruire les préjugés du public étoit une précaution judicieuse. La crainte est une maladie plus contagieuse que la peste, ses suites ne sont pas moins redoutables. Les Magistrats doivent donc être également occupés à soutenir les esprits chancelans & les corps malades; mais à une vigilance si active, succéda tout à coup une inaction pernicieuse, on n'enleva plus les cadavres, ils s'accumulerent dans les rues, on rejetta l'avis des Médecins qui suivoient jour & nuit les progrès de la maladie, non-seulement on leur refusa la confiance qu'ils méritoient, on forma contre eux des soupçons injurieux. Ils s'étoient livrés courageusement sans exiger aucune récompense, leur désintéressement ne prouva point leur sincérité à ceux même qui leur devoient la vie ou la santé: le peuple entra dans ces soupçons injustes. L'ignorance étoit le moindre des défauts qu'on leur reprochoit; on les accusa de chercher la fortune dans la misere publique, on ne vit dans leurs conseils que des vues intéressées, on méprisa leurs rapports: au mépris on joignit les insultes. Malheureusement ils furent vengés par les nouveaux ravages qu'on n'attendoit pas.

Le venin ou le levain pestilentiel, qu'on le nomme comme on voudra, se développa avec plus de violence, les progrès en furent plus rapides. Ce ne fut plus dans la rue de Lescalle que le mal fut renfermé; de cette rue qui essuya les premiers ravages, il passa dans le voisinage, & se répandit successivement dans tous les quartiers; la mortalité étoit si grande, que le soin des morts fit négliger les vivans; on ne pouvoit plus enlever les cadavres secrètement. Dans la vûe de ménager la foiblesse des esprits, on avoit destiné l'obscurité de la nuit aux enterremens, ce travail effrayant devint une nécessité durant le jour même. Pour que l'enlèvement des morts fût plus prompt, on établit une espece de contribution comme dans une guerre ouverte, on prit les chevaux & les chariots des

particuliers, on força les vagabonds à servir de corbeaux; en même-temps on ouvre de grandes fosses hors de la Ville pour y jeter les cadavres; les tombereaux qu'on va décharger, le bruit de ceux qui les conduisent, le bouleversement général, tout l'appareil enfin d'une Ville pestiférée, portent le saisissement dans tous les cœurs.

Dans cette désolation générale, la fuite étoit la seule ressource, & elle n'étoit pas permise. Les Villes voisines avoient interdit le commerce de Marseille, des ordres supérieurs avoient défendu toute communication avec ce lieu qu'on regardoit comme la source de l'infection. Tous les passages étoient fermés: s'il y avoit quelques endroits qui ne fussent pas inaccessibles, on n'y portoit les yeux que pour y chercher une retraite. Le peuple effrayé sortit de la Ville, on dressa des tentes en diverses places, le long de la rivière, sur les remparts; plusieurs se retirèrent sur des collines, monterent sur des rochers escarpés, descendirent dans des cavernes, choisirent pour azyle des grottes qui n'étoient destinées qu'aux animaux; tous auroient souhaité de trouver quelque lieu séparé de tout le genre humain. La mer qui est aux portes de Marseille, fut une ressource pour plusieurs familles; la plupart des gens de mer se retirèrent dans des Vaisseaux ou dans des Barques, & formèrent une espece de Ville flottante, que les eaux ne préservèrent pas du malheur qui se répandit sur toute la Provence.

A ces maux se joignit la famine, autre peste non moins dangereuse, & souvent la source de la vraie peste. Les boutiques se fermerent, si quelques-unes furent ouvertes, ce ne fut que l'argent qui les força, les travaux publics qui y portoient l'abondance se rallentirent ou furent interrompus; le commerce languissant n'étoit soutenu que par l'avidité ou par la crainte. Tous les lieux dont la fréquentation soutenoit la société, ne furent que des lieux déserts: on ne trouvoit dans les Eglises que l'horreur des vieux édifices abandonnés, les Offices divins qui sont les liens de la Religion, furent suspendus; les Magistrats abandonnerent leurs fonctions ordinaires, & ne penserent qu'à se défendre contre les atteintes d'une maladie mortelle; en même tems tous les habitans se renferment, tous se fuient, se séparent; mais dans ces azyles où ils veulent se cacher la frayeur, la disette ou la faim répandent le désespoir. Les campagnes refusoient leurs den-

rées; tout le monde fuyoit cette Ville dont on craignoit l'infection. Marseille n'étoit donc qu'une vaste solitude remplie d'habitans cachés; mais les dangers qui renfermoient tant de malheureux dans leurs maisons, cédoient à la nécessité. Les pauvres ne pouvoient plus subsister, ils venoient chercher dans les ruës les secours qu'ils auroient vainement attendu chez eux. Ceux à qui la fortune promettoit des ressources, éprouvoient la misère au milieu des richesses; les domestiques leur avoient été enlevés par la mort ou par la crainte. Restés seuls après la perte de leur famille entière, sans parens, sans voisins, sans amis, ils sortoient de leurs maisons, forcés par les besoins les plus pressans. Les enfans abandonnés par leurs peres au hazard ou à la charité publique; les femmes enceintes qui ne prévoyoit dans leur accouchement que la perte de leurs fruits, leur mort, & un abandonnement universel; un nombre prodigieux d'infirmes, de vieillards & de mourans, ces objets de compassion étoient le seul spectacle vivant qui s'offroit de toutes parts. On ne rencontroit par-tout que l'image de la mort, on ne voyoit que des visages pâles, cadavereux, enflammés, noirs, bleuâtres, verts; les yeux n'annonçoient que l'égarement & le désespoir. Ces misérables se pressoient, se repoussent dans les ruës presque sans sçavoir où ils alloient; la mort en arrêtoit plusieurs en chemin, d'autres qui étoient mourans tomboient dans des ruisseaux bourbeux ou sanglans, les moins abbatués se traînoient sur les portes, d'où on les éloignoit sans cesse; ceux qui étoient les plus heureux arrivoient à l'hôpital, où ils ne trouvoient que la misère la plus affreuse, la disette d'alimens, la rigueur, l'inhumanité; ils n'avoient pour lits que la terre ou des bancs de pierre, l'argent & les richesses qu'ils apportoient comme des gages de leur fureté, devenoient l'instrument de leur perte, la mort finissoit bientôt leurs malheurs dans cette maison de désolation. Mais dans la Ville on comptoit plus de mille morts en certains jours, les ruës étoient couvertes de cadavres, on jettoit par les fenêtres les corps à peine expirans, on les traînoit sur le pavé, ils étoient entassés devant les Eglises, dans les places, dans les promenades, les uns noirs, bleuâtres, verts, les autres sanglans, demi pourris, servant de proie aux chiens. De ces corps abandonnés, s'élevoient des vapeurs empestées, qui infectoient les lieux les plus reculés. Ce sont là les objets effrayans qui se présentoient

sans cesse à ceux qui n'avoient pas éprouvé les atteintes du mal.

Les mêmes malheurs enleverent les habitans de plus de cinquante Villes ou Villages. Marseille étoit regardée comme la source de ces ravages ; on a même crû pouvoir reconnoître les traces de la contagion , on a marqué en diverses relations les routes qu'elle a suivies , les marchandises qui l'ont portée , les malades qui l'ont communiquée ; mais toutes ces relations sont fondées sur des bruits qui ne peuvent être adoptés que par des esprits crédules , elles ne sont que des fables ou des conjectures qui se détruisent elles-mêmes , le détail en seroit inutile & ennuyeux.

La peste avoit infecté la Province dont Marseille est la Capitale , dans ces ravages qui se répandoient aux environs , on pouvoit soupçonner un levain contagieux ; mais dès qu'elle sortit de la Provence , on ne pouvoit plus suivre les vestiges de ce mal affreux.

Les précautions , les passages fermés , la crainte de la mort , ne furent pas des barrières assez fortes ; il s'échappoit beaucoup d'habitans des lieux pestiférés , l'avidité transportoit secrètement par des voies inconnues des marchandises suspectes ou infectées : cependant ces marchandises pestiférées ne répandirent point leur venin dans les endroits où elles passèrent. Le Languedoc , le Velay , le Dauphiné , & tous les lieux voisins du Rhône , devoient recevoir les premières impressions ; ces Pays étoient pour ainsi dire inondés des écoulemens de la peste ; mais une providence singulière les préserva de ce fleau durant trois années.

Des lieux (a) environnés de montagnes & éloignés de la Provence , ne furent pas aussi heureux que le Languedoc ; le Gévaudan fut ravagé par la peste ; la rigueur de l'hyver , les neiges & les glaçons ne purent éteindre dans son passage l'activité de ce venin , il pénétra en divers endroits à travers des Villes & des Bourgades qu'il épargnoit. Un forçat s'échappa de Marseille où on l'avoit condamné à l'enterrement des pestiférés , la foire de Saint Clement l'attira à Saint Laurent de Rivedols. Dans ce concours de tous les lieux voisins , il rencontra un de ses parens , c'étoit un habitant de Correjeac : le forçat chargé des dépouilles des misérables qu'il avoit enseveli , fit quelques présens à ce Paysan , il lui donna quelques hardes , on dit que c'étoit

(a) Lettre adressée à M. Dodart.

une veste & des bas. Avec ces hardes ce malheureux reçut le venin de la peste, on dit qu'il en mourut quelques jours après; trois de ses enfans furent saisis de la même maladie, ils eurent le même sort, & la mere les suivit dans peu de temps. Un oncle de ces enfans apprit ce désastre dans la Canourgue, il accourut pour rendre à ces malheureux les derniers devoirs qu'on leur refusoit. Dans les débris de sa famille, il retrouva un manteau qu'il avoit prêté à son frere, il emporta ce meuble infecté, & s'en couvrit durant la nuit; un enfant couché auprès de lui mourut le même jour, sa femme fut enlevée deux jours après; cet homme infortuné, ne survécut que huit jours.

Ces deux familles éteintes en si peu de temps, ne furent point suspectes aux héritiers, les meubles furent transportés hors de la Canourgue, dans une maison qu'on nomme le *Tercel*; mais cet héritage traîna après soi les mêmes malheurs. Il passa bien-tôt à d'autres maîtres, auxquels il ne fut pas moins funeste, la famille qui l'avoit recueilli fut détruite dans peu de jours, il n'en resta que des parens éloignés, dont l'avidité ne fut pas long temps satisfaite.

Ces morts précipitées allarmerent les Consuls de la Canourgue; ils condamnerent les portes & les fenêtres de cette maison, où ils croyoient renfermer la peste; ils défendirent sous des peines sévères d'en enlever les meubles avant qu'on les eût purifiés. Cette précaution arrêta les progrès du mal jusqu'au mois d'Avril; mais un héritier avide alla développer dans cette demeure abandonnée le venin qui avoit empoisonné trois familles; il emporta chez lui le levain mortel, en méprisant les défenses des Magistrats. Cet héritier nommé Vernou enfonça les portes de la maison; les hardes qu'il enleva le firent périr avec toute sa famille. Après la mort de ces misérables, toute la Ville fut infectée; la peste passa à Marvejols, elle pénétra dans Mende, elle se répandit dans tout le Gevaudan: la Ville d'Alais qui est aux portes du Languedoc, éprouva les mêmes malheurs, & répandit la terreur dans tout le voisinage.

Cette histoire si circonstanciée de la peste du Gevaudan, n'est, selon quelques témoins oculaires, qu'une histoire fabuleuse; du moins les Auteurs qui nous l'ont donnée, n'ont pu éviter la contradiction; les uns ne trouvent l'origine de la peste que dans le Hameau de Correjeac, les autres la cherchent dans

un forçat échappé de Marseille, tous reconnoissent un manteau comme l'instrument qui a répandu la peste dans la Canourgue ; mais ils varient sur le possesseur ou héritier de ce meuble fatal ; les lettres écrites à M. de Fornez, confirment même nos soupçons, les faits qu'elles nous apprennent ne sont pas rapportés comme des faits certains. » Nous vous écrivons, disent les Auteurs de ces Lettres, ce que nous avons de plus certain. « Je ne sçai dans quel degré de certitude ils placent ce qu'ils écrivent au sujet des brebis achetées à Correjeac. On observa, selon eux, dans Marvejols, que les premiers coups de la peste tombèrent sur des gens qui avoient acheté des brebis à vil prix dans le Village de Correjac ; ils paroissent moins incertains sur les progrès rapides de la peste dans cette Ville. » Une fille, « disent-ils, qui avoit communiqué dans une maison suspecte, se trouva le Dimanche 10. d'Août à Vêpres ; soixante personnes « de ceux qui étoient dans la même Eglise, furent frappées presque sur l'heure, comme d'un coup de foudre, de la contagion ; & le lendemain la Ville fut prise dans tous ses quartiers. »

M. le Maréchal de Berwick qui avoit cherché sur les lieux les routes qu'a suivi cette peste, lui donnoit une autre origine. Un Gentilhomme, qui apparemment ne croyoit pas le commerce incompatible avec la Noblesse, avoit acheté beaucoup d'étoffes venues de Marseille ; il les cacha durant les ravages qui affligèrent cette Ville ; mais ces ravages finis, il crut que les semences de la peste qui étoient éteintes dans leur source, le feroient dans les marchandises ; elles furent donc répandues dans le commerce ; mais lorsque les maisons infectées, les meubles pleins des écoulemens des corps pestiférés, n'étoient plus contagieuses dans la Provence, ces marchandises éloignées étoient pleines du levain le plus actif ; en les achetant, on réveilla la peste qui ravagea tout le Gévaudan. C'est d'elles qu'est sorti, dit-on, tout le venin qui a infecté tant de familles qu'il a éteintes.

§. II.

TELLES sont les voyes qui ont conduit la peste (a) en Provence & dans le Gévaudan ; c'est du moins par ces routes que

(a) Mémoire adressé à M. le Cardinal Dubois.

l'ont suivie ceux qui veulent lui donner une origine contagieuse. Les Médecins qui ont rejeté les idées de contagion, n'ont pas reconnu les traces de la maladie dans les chemins que les autres lui ont marqué. Nous examinerons les raisons qui appuient ces sentimens si opposés ; mais avant de nous engager dans cette dispute , examinons les principales pestes qui ont été décrites par les Historiens ou par les Médecins.

La peste est apparemment une maladie presque aussi ancienne que le monde ; dans tous les monumens les plus anciens , nous trouvons ce fleau qui ravage la terre , qui dépeuple les Villes & les Campagnes. Les guerres les plus funestes ont détruit moins d'hommes dans des Empires entiers , que les pestes n'en ont enlevé dans des Provinces , & même dans des Villes ; ces deux fleaux pourroient être regardés comme les deux causes qui bornent la multiplication du genre humain. Mais si les guerres varient , la peste porte presque toujours les mêmes caractères , les anciennes pestes sont comme le tableau des nouvelles , elles présentent du moins tant de traits de ressemblance , qu'elles ne permettent pas de leur donner divers noms , elles n'ont pas plus de variétés que les maladies les plus vulgaires , qui conservent leur nom sous diverses formes. On verra ces rapports par le détail que je vais donner des pestes les plus anciennes & les plus marquées.

Nous remonterons d'abord à la peste qui ravagea l'Attique quatre cens trente ans avant Jesus-Christ. Thucydide qui en fut témoin oculaire , nous en a donné une description circonstanciée. Elle n'étoit point précédée de ces avantcoureurs qui annoncent ordinairement les maladies ; les premières impressions étoient subites , on étoit saisi tout à coup d'un violent mal de tête , les yeux s'enflammoient , la langue étoit rouge , le gosier brulant , l'haleine infecte , la respiration laborieuse ; à ces accidens succédoient des étourneemens fréquens , un enrrouement qui éteignoit la voix , une toux continuelle , des maux de cœur , des vomissemens bilieux , des cours de ventre , des hoquets violens ; durant tous ces bouleversemens , la peau n'étoit point brulante comme dans les fièvres ordinaires , mais sous cette fraîcheur apparente , les parties internes étoient enflammées , les couvertures les plus légères étoient insupportables aux malades , ils étoient forcés par la chaleur qui les dévorait d'être

d'être toujours nuds. L'eau froide étoit le seul remede qu'ils demandoient , ils ne cherchoient qu'à s'y plonger ; plusieurs se déroboient à la vigilance de leurs gardes , & se précipitoient dans des puits ; mais tous les rafraîchissemens étoient inutiles ; rien ne pouvoit éteindre la soif , il sembloit que la boisson portât une nouvelle ardeur dans ces corps altérés ; brûlés d'un feu caché , ils ne trouvoient un moment de calme ni dans le jour , ni dans la nuit. Des insomnies opiniâtres , des inquiétudes mortelles agitoient les esprits déjà accablés par la souffrance du corps ; le désespoir les faisoit , tous les secours leur paroissoient superflus : dans ces idées accablantes ils s'abandonnoient à la nature ou au hazard , dont ils attendoient le remede ou la fin de leurs maux. La mort loin de les effrayer , leur paroissoit toujours trop éloignée , elle arrivoit ordinairement le septième ou le neuvième jour ; mais ce qui est plus surprenant , c'est que jusqu'à ce terme si long & dans des tourmens si cruels , les forces se soutenoient toujours. Les malades qui passaient ce terme dangereux , n'étoient pas en sureté ; la plupart trouvoient de nouveaux accidens dans cette prolongation de la maladie , leurs entrailles étoient déchirées par une dissenterie qui ulceroit les intestins , tout le corps fondonnoit , pour ainsi dire , épuisé par le cours de ventre ; une foiblesse mortelle suivoit cet épuisement , qui enlevait presque toujours les forces & la vie. Quelques-uns étoient assez heureux pour se sauver à travers tant de calamités ; mais ils ne trouvoient leur guérison que dans de nouveaux malheurs. Le mal après les ravages qu'il avoit fait dans le bas ventre , parcouroit les extrémités , il déchargeoit son venin , ou plutôt la gangrene , sur les pieds , les mains , les oreilles , le nez , les yeux , parties dont les malades perdoient l'usage avec le sentiment. Après cette espece de mutilation qui guériffoit le reste du corps , l'esprit étoit encore malade ; les convalescens ne reconnoissoient plus leurs domestiques ; sans souvenir , & sans idée d'eux-mêmes , ils n'étoient frappés que des objets présens. Les malheureux qui avoient perdu la vie dans ces accidens , étoient formidables aux hommes & aux animaux. Les corbeaux & les chiens fuyoient les cadavres des pestiférés , & si quelques-uns en mangeoient , cet aliment contagieux les tuoit dans un moment.

La peste qui ravagea l'Europe & l'Asie sous l'Empire de

Marc-Aurele, fut accompagnée des mêmes accidens que la peste d'Athenes; elle ne produisoit qu'une fièvre legere au-dehors, la gangrene attaquoit l'extrémité des pieds. Ces accidens sont les seuls qui nous sont connus; Galien qui les a éprouvés sur lui-même, ne nous en a pas donné de détail plus circonstancié, il rappelle seulement la peste d'Athenes, pour nous donner une idée de celle-ci; apparemment que ce témoin oculaire vit tant de traits de ressemblance dans ces deux maladies, qu'il représenta la premiere comme le tableau de la seconde. Les ravages de cette peste nous sont plus connus que son caractère; elle sembloit suivre Lucius Verus de Province en Province. Après la guerre des Parthes, il la porta à Rome, toute l'Italie en fut infectée, la mortalité fut si grande, que les Villes & les Campagnes furent également désertes. Le venin se glissa dans les troupes, il fallut les renouveler par des levées promptes, pour soutenir la guerre contre les Marcomans. Lorsqu'on croyoit cette maladie absolument éteinte, elle reparut avec les mêmes accidens sous l'Empire de Commode, il mouroit dans Rome deux mille personnes par jour.

La peste qui s'éleva sous l'Empire de Gallus & de Volusien, fit renaître les mêmes malheurs. Nous devons à Saint Cyprien la connoissance que nous avons de cette maladie. Ceux qui en étoient attaqués tomboient dans l'abattement, les forces s'épuisoient, les évacuations les fatiguoient sans cesse, elles étoient involontaires comme dans certaines paralysies; un feu violent brûloit les entrailles, la bouche étoit enflammée, l'estomach se soulevoit continuellement, les yeux étoient étincelans, les malades perdoient dans ces accidens les pieds, les mains, la vûe, l'ouïe, les parties de la génération. Cette peste désola la Ville de Rome trois fois dans l'espace de vingt ans, elle ravagea les Villes de l'Achaïe, détruisit les armées Romaines & les troupes des Goths; enfin elle donna un nouveau lustre à la charité des Chrétiens, qui sacrifierent leur vie au service des pestiférés.

Les ravages de ces deux pestes nous sont détaillés par les Historiens, ils nous en marquent la violence, l'étendue & la rapidité, que nous ne connoissons point par les descriptions de ces maladies. Les temps qui les ont produites manquoient d'Ecrivains exacts, ou d'Ecrivains zélés pour la postérité; le ca-

raçtere , les variétés , les progrès de ces maux n'attiroient point l'attention , les seuls ravages occupoient les esprits. Nous ne trouverons pas le même défaut dans les Historiens qui ont décrit la peste qui ravagea Constantinople au cinquième siècle ; leur description est un second tableau de la peste d'Athènes , tableau où les mêmes objets ont quelques couleurs un peu différentes.

Cette peste désola le monde entier ; de l'Empire d'Orient elle étendit ses ravages sur la Perse , sur l'Italie & sur la France ; les îles , les cavernes , les sommets des montagnes , tous les lieux habités en furent infectés ; l'âge , la vigueur , les précautions furent de vaines ressources. Rien ne rassuroit les esprits dans de si grands dangers ; tout au contraire annonçoit aux hommes leur ruine ; les démons mêmes sembloient se déchaîner contre le genre humain , ils se présentoient , dit-on , sous des formes humaines. Ces apparitions étoient peut-être imaginaires ; mais qu'elles fussent réelles ou non , elles étoient un présage assuré de la maladie : ceux qui étoient frappés de ces visions , s'enfuyoient dans les Eglises , ils pouffoient des cris lamentables en invoquant sans cesse le nom de Dieu. D'autres croyoient entendre leurs amis qui les appelloient , ils s'enfermoient dans leurs chambres , & se bouchoient les oreilles ; plusieurs étoient poursuivis par des voix qui leur annonçoient qu'ils étoient marqués dans le nombre des morts. Parmi ceux qui étoient attaqués de cette maladie , il y en avoit qui étoient saisis de la fièvre subitement ; nul signe ne leur donnoit des pressentimens de leur malheur ; mais ces impressions soudaines ne produisoient pas de grands changemens dans les corps , la couleur du visage n'étoit pas altérée , à peine la fièvre étoit-elle sensible ; tous les accidens mêmes paroissoient si légers , que les Médecins n'y pouvoient soupçonner de danger. Cependant de ces accidens si peu suspects , sortoient des bubons , des parotides , des tumeurs sous les aisselles : sur les bubons il se formoit quelquefois des charbons. Les malades qui traînoient leurs maux le plus long-temps , passaient encore par divers accidens ; les uns étoient appesantis par une espèce de léthargie , cet assoupissement effaçoit de leur mémoire tous les objets ; les autres dans les inquiétudes d'une insomnie perpétuelle , devenoient furieux ; ils étoient agités par les mouvemens les plus violens , ils fuyoient de tous côtés ,

ils croyoient voir par-tout des hommes prêts à les égorger. Ces misérables périssoient presque tous, il se formoit dans les viscères des charbons qui les ruinoient, la gangrene éteignoit dans les bubons le reste de vie qui y étoit nécessaire pour les décharger du venin qui y étoit déposé. Alors les cuisses se desséchoient comme si elles eussent été flétries par un soufle brûlant; si en quelques malades les bubons s'élevoient en pointe, s'ils s'ouvroient promptement par la suppuration, ces malades se salvoient à travers tous ces accidens. Outre ces bubons il survenoit une espece de tumeur bien plus formidable, le corps se couvroit quelquefois de taches pourprées, sur ces taches s'élevoient des boutons noirs de la grosseur d'une lentille; ces éruptions enlevoient subitement les malades, plusieurs mourroient épuisés par des vomissemens de sang; tous, selon Agathias, tomboient comme s'ils étoient frappés d'apoplexie. Cependant dans tous ces accidens formidables, on observoit une grande variété d'événemens heureux ou malheureux. Des malades abandonnés des Médecins, revenoient promptement à la vie, ramenés par les seules forces de la nature; d'autres qui touchoient à leur guérison, périssoient subitement; plusieurs en évitant la mort, perdoient la langue, ou ne pouvoient former que des sons confus. Dans cette désolation les femmes enceintes furent les malades les plus malheureux, elles périrent avec leurs enfans, il n'y en eut que trois de sauvées. Cette peste fut si terrible à Constantinople, qu'elle enlevoit quelquefois mille malades par jour.

Evagre nous a donné une description de cette même peste; cet Ecrivain étoit contemporain de Procope, mais il n'a écrit que long-temps après lui, cette différence de temps a porté quelque différence dans le détail qu'ils nous ont donné de la maladie. Selon Evagre, les accidens varioient beaucoup en divers malades, dans les uns les yeux étoient rouges, étincellans, le visage bouffi, le gosier enflamé, une mort prompte suivoit ces inflammations externes, qui s'étendoient sans doute dans l'intérieur de la tête. Les autres étoient consumez par une fièvre ardente, les cours de ventre, les bubons les enlevoient au second ou au troisième jour. Le délire, la phrenésie, la manie se mêloient souvent à tous ces accidens, des charbons qui couvroient le corps portoient le ravage à son comble. Presque tous

les malades mouroient ; quelques-uns effuyoient deux récidives , & souvent la troisiéme étoit mortelle. La parenté ou la naissance sembloit être fatale dans tout le cours de cette peste ; car en se répandant hors des lieux infectés le mal poursuivoit ceux qui y étoient nés , il les alloit saisir dans les pays éloignés , où ils éprouvoient seuls les malheurs de leurs compatriotes. Ces faits paroîtront sans doute suspects , mais ils se sont renouvelés en des temps moins reculez , comme nous le ferons voir.

Les premiers ravages de cette peste doivent être fixés à la quinziesme année de l'Empire de Justinien ; elle renaissoit toujours dans quelque lieu , elle revenoit dans ceux qu'elle avoit abandonnés. L'espace de cinquante ans ne put éteindre le feu qui consuma presque tous les habitans du monde. Mais la peste qui s'éleva sous Leon l'Isaurien & sous Constantin Copronime , ne fut ni aussi étendue , ni aussi cruelle ; nous ne connoissons exactement que sa durée , qui n'exceda pas l'espace de vingt ans. Les Historiens ont négligé le détail de ses ravages , ils ne nous ont pas appris non plus le caractère ni les progrès de cette maladie , nous sçavons seulement que la phrénésie en étoit un accident essentiel , & qu'elle se terminoit par des bubons.

Quelque stériles que soient les Auteurs qui ont écrit sur certaines pestes , nous recueillons dans leurs descriptions des traits qui nous font voir l'unité de ces maladies ; ce sont toujours les mêmes maux qui se réveillent en certains temps. La même ressemblance s'offre dans la peste qui se répandit par-tout le monde en 1350. Vinarius témoin oculaire & Médecin de trois Papes , nous en a donné une Histoire circonstanciée.

Une lassitude mortelle , des foibleesses , des langueurs étoient les avant-coureurs de cette maladie. Dès les premières impressions le poulx se dérangeoit , il se concentroit , il se déroboit pour ainsi dire au toucher , il étoit fréquent & intermittent ; quelquefois il étoit d'abord plein & onduleux , il s'abbaissoit ensuite : dans ces variations du poulx , la première cause étoit sans doute le cerveau , cette partie recevoit les premières atteintes , & les portoit sous différens dehors dans les autres viscères . Quelques malades étoient accablés d'un sommeil si profond , qu'on ne pouvoit les réveiller ; cette tranquillité léthargique n'étoit qu'un passage plus doux & plus assuré de la vie à la mort.

D'autres agités par des inquiétudes & des insomnies perpétuelles, tomboient dans des accès de folie ; plusieurs avoient les sens appesantis, l'esprit & le corps étoient engourdis, la langue embarrassée ne permettoit qu'un begayement, qui étoit toujours un mauvais augure ; car ces accidens opposés conduisoient également au même terme, je veux dire à la mort. Mais ils en attiroient d'autres qui hâtoient la destruction des corps ; car à tous ces troubles funestes du cerveau, succédoit le renversement de toute l'économie animale, l'estomach étoit bouleversé par des vomissemens perpétuels, tous les couloirs destinés à diverses sécrétions, étoient forcés par des fluides qui leur étoient étrangers, le sang sortoit de ses vaisseaux par le nez, par les poulmons, par les intestins, par les reins ; ce débordement de fluides qui rompoit toutes les digues, enlevoit les malades dans un ou deux jours. Toutes les matieres qui sortoient de ces corps accablés, exhaloient une odeur insupportable ; la sueur, les excremens, les crachats, l'haleine faisoient d'abord l'odorat par leur fétidité ; les urines étoient troubles, épaissies, noires, ou rouges ; quelquefois elles couloient abondamment, souvent elles étoient presque supprimées, en plusieurs malades elles étoient limpides, & peu différentes de celles qui s'écoulent des corps qui jouissent de la santé ; mais quelque variété qu'elles présentassent, elles déposoient toujours un sédiment. Les matieres fécales étoient diversément colorées, elles étoient noires, jaunes, ou cendrées ; les déjections étoient aussi copieuses que dans la lienterie : cependant malgré ce cours de ventre obstiné, les hypocondres & même tout le ventre, étoient fort tendus. Avec une telle tension ou un tel gonflement, les poulmons ne pouvoient pas agir avec liberté ; dans ce bouleversement universel des autres viscères, ils ne pouvoient pas avoir de privilege qui conservât leurs fonctions ; aussi étoient-ils agités par une toux qui ne les dégageoit point par des crachats. De toutes ces parties si maltraitées, la maladie se répandoit sur les dehors du corps ; au second ou au troisième jour la peau se couvroit d'exanthêmes noirs, rouges ou bleuâtres ; aux aisselles, aux aînes, derrière les oreilles il s'élevoit des tumeurs qui se terminoient diversément ; tantôt elles se changeoient en phlegmons, tantôt en charbons. Quand les tumeurs s'étoient purgées par la suppuration, il étoit dangereux de fermer ces issues que se faisoit la

matiere déposée. Tels sont les accidens qui caractériserent cette peste : les jours funestes étoient le premier ou le second, le troisième ou le cinquième, & enfin le septième.

Le feu de la peste se ralluma encore en 1450. elle ravagea l'Europe, & dans Paris elle enleva quarante mille personnes en deux mois. Quercetan est le seul qui nous ait donné une idée de cette maladie. Parmi les accidens qui la caractérisoient, la contagion a sur-tout attiré l'attention de ce Médecin. Cette peste étoit accompagnée d'accidens terribles; la frayeur faisoit d'abord les esprits les plus rassurés, elle ne leur permettoit de voir d'autre objet qu'une mort inévitable; livrés entierement au désespoir, ils s'enveloppoient eux-mêmes dans un suaire; plusieurs n'avoient pas le temps de s'embarasser de cet appareil, ils mouroient subitement. Ceux qui avoient le malheur d'essuyer le cours de la maladie, étoient couverts de pustules charbonneuses, suite formidable des fièvres pestilentiellees.

Jusqu'au quinzisième siècle la peste avoit eu la même face, mais alors ses accidens dégénérent, ou, pour mieux parler, il regna une nouvelle maladie, qui sous des dehors différens, produisoit dans les corps les mêmes ravages; les accidens étoient entierement opposés à ceux qui caractérisoient les autres pestes. Ce ne fut point par des taches, par des charbons, par des bubons que cette peste se montra sur les corps; il n'y eut aucune de ces éruptions que l'incendie des viscères pouffoit de tous côtés dans les maladies que nous avons détaillées; la peau n'étoit point flétrie par la sécheresse qui accompagne les taches charbonneuses, au contraire elle fut inondée par des torrens de sueur; il sembloit que tout le corps se fondît en eau, cet écoulement desséchoit les viscères, le feu qui dissipoit leurs fluides, renversoit toutes les loix de l'économie animale; les langueurs, les défaillances, le mal au cœur, les douleurs de tête, le pouls fréquent & inégal, les palpitations violentes, tous ces accidens se réunissoient dans cette sueur; les malades qui négligeoient les cordiaux, qui s'exposoient à la fraîcheur de l'air, périssoient dans vingt-quatre heures. Mais malgré les précautions, cette peste fut presque toujours mortelle; la première attaque sur-tout fit des ravages incroyables: dans chaque Ville où elle paroissoit, elle faisoit cinq ou six cens malades par jour, de cent à peine y en avoit-il un qui pût résister à la vio-

lence des accidens ; deux ni trois attaques ne garantissoient point des récidives. Ce qui paroît surprenant , c'est qu'il semble que la maladie fût attachée au sang Anglois ; les habitans de la Grande Bretagne en furent attaqués jusques dans les pays étrangers , ainsi la parenté étoit une espèce de contagion. Dès que quelqu'un étoit saisi de la maladie¹, il préparoit , pour ainsi dire , ce mal à toute sa famille ; nul ne pouvoit se flatter de l'éviter , la liaison du sang les soumettoit tous au même sort , & les enveloppoit dans le même danger.

Vers le milieu du seizième siècle, la peste reparut accompagnée de ses anciens accidens , quelques-uns étoient un peu déguisés , ou pour parler plus juste , les uns étoient plus foibles , les autres étoient plus violens. Ces divers degrés de violence semblent former dans ce siècle une maladie différente des autres pestes ; mais des esprits attentifs y trouveront tous les traits de la peste d'Athenes ; nous pouvons même avancer hardiment , qu'on y reconnoîtra facilement le caractère des fièvres malignes les plus ordinaires ; du moins leur rapidité & quelques accidens feront les seules choses qui distingueront ces fièvres de la peste dont nous allons donner une Histoire exacte.

Les premières impressions de la maladie étoient des frissons légers , ils étoient bien-tôt suivis d'une chaleur brulante : cette ardeur se foutenoit durant tout le cours du mal , elle étoit plus vive durant les nuits , qui amenoient toujours un redoublement ; la douleur de tête étoit insupportable , la soif résistoit à tous les rafraîchissemens , la langue étoit sèche , les lèvres gercées ; dans cette aridité les vaisseaux du poulmon étoient forcés , les crachemens de sang étoient fréquens comme dans la peste du quatorzième siècle , mais les viscères de l'abdomen n'étoient pas moins maltraités , la région épigastrique étoit fort tendue , le creux de l'estomach étoit douloureux , il ne pouvoit souffrir la plus légère pression. De ces parties le mal remontoit à la tête , elle se chargeoit au troisième jour , le delire qui survenoit alors durait fort long-temps. Parmi tous ces accidens , le ventre étoit resserré , s'il venoit à se lâcher , le mal se relâchoit ; le cours de ventre conduisoit presque toujours à la guérison , la matiere de la maladie s'écouloit par cette voie ; mais elle se jettoit quelquefois sur l'organe de l'ouïe , la surdité survenoit dans la crise , & elle étoit toujours un présage heureux. Les dépôts for-

més en d'autres parties étoient plus dangereux ; les parotides se gonfloient ordinairement , de même que dans les fièvres malignes. Ce gonflement étoit périlleux , mais moins funeste que les tubercules qui se formoient aux pieds ; ces tumeurs étoient toujours malheureuses , dès qu'on les ouvroit , elles s'étendoient aux environs. Les soins vigilans des Médecins en arrêtoient quelquefois les progrès , mais la moindre négligence y attiroit la gangrene.

Telle étoit la peste de Hongrie ; mais elle ne se montra pas à Padouë sous les mêmes dehors. La fièvre ne paroissoit point violente , elle répandoit sur le corps une chaleur si legere , qu'elle étoit presque insensible. Le pouls cependant ne marchoit pas avec la tranquillité que sembloit promettre cette fraîcheur trompeuse ; il étoit fréquent & déréglé : le principe d'un tel déreglement étoit surtout dans le cerveau. La douleur de tête , le battement des arteres temporales nous marquent cette source , le délire , la léthargie qui se joignoient à de tels accidens , ne nous permettent pas d'en chercher les causes en d'autres parties. Mais tandis que la tête étoit embarrassée , les malades étoient fatigués par des vomissemens ; les dégoûts ne suivoient pas toujours ce soulèvement de l'estomach ; car des femmes tourmentées par des nausées , prenoient quelquefois beaucoup d'alimens , mais cette nourriture les faisoit périr dans peu de temps. Des excès si déplacés ne pouvoient qu'irriter les intestins ; aussi les cours de ventre étoient-ils fréquens , les matieres fécales étoient noires , livides , puantes ; les sueurs n'étoient pas moins fétides , sur-tout durant l'éruption des bubons ; les urines étoient aqueuses , claires & huileuses. L'extérieur du corps présentait des signes encore plus funestes , le teint étoit jaunâtre , froid , éréthipélateux ; mêlé quelquefois de diverses couleurs ; il s'élevoit souvent sur diverses parties du corps de petites vesicules qui étoient une marque assurée de la peste.

Fallope qui étoit à Padouë dans le temps de la peste , nous a donné ce détail , il y a joint quelques circonstances qu'on trouve dans les autres pestes , nous nous dispenserons de les rapporter , pour ne pas tomber dans des répétitions ennuyeuses. Nous passerons aux remarques de Palmarius sur la peste qui s'éleva dans Paris en 1568.

Cet Auteur qui étoit disciple de Fernel , & Médecin de

l'Hôpital des pestiferés , décrit d'abord les symptômes qu'on observoit en général dans les malades. Ces symptômes étoient des maux de tête , le délire , des insomnies , des convulsions , la séchereffe de la langue , des démangeaisons piquantes dans les narines , le hoquet , des palpitations , la difficulté de respirer , des vomissemens bilieux , des douleurs dans les viscères , des sueurs abondantes , le froid dans les parties extérieures , un cours de ventre bilieux & flatueux , des urines aqueuses , bilieuses , noires , livides , des hemorrhagies par le nez , par la bouche , par les parties de la génération , par les intestins , une ardeur dans la poitrine , des ulceres , des exanthemes , des bubons , des charbons au visage & au gosier.

De tous ces accidens si violens , les maux de tête étoient les premiers ; ils se dissipoient le quatrième ou le cinquième jour , les hemorrhagies du nez & le cours de ventre paroissoient les emporter ; en même-temps les urines donnoient quelque espérance , elles s'éclaircissoient , & sembloient prendre un degré de coction ; un soulagement même qu'on n'auroit point attendu , suivoit cette évacuation ; mais malgré ces apparences heureuses , les malades périssoient promptement. Les maux de tête qui n'avoient pas de telles suites , dégénéroient souvent en phrénésie ; avec un tel accident , ils étoient plus funestes que les autres. Si le témoignage des urines n'avoit pas été infidèle dans le premier cas , on auroit pu encore se permettre quelque espoir , elles n'étoient plus troubles , elles paroissoient même se disposer à la dépuration ; mais dans cette maladie on se défioit avec raison des apparences les plus flatueuses ; le cours irrégulier du mal confondoit l'expérience & les raisonnemens des Médecins. Dans ces circonstances toujours incertaines , la mort arrivoit au cinquième ou au septième jour. Tous les phrénétiques n'avoient pas cependant le même sort , quelques-uns avoient d'abord des cours de ventre lienteriques , cette évacuation n'étoit point dangereuse , elle abbattoit seulement les forces , qui se rétablissoient ensuite par le secours des remèdes & des alimens. Si dans la crainte de l'épuisement on resserroit le ventre , la phrénésie reparoissoit , & la mort la suivoit de près. Si par des purgatifs on soutenoit l'évacuation , les forces diminuoient , & la foiblesse annonçoit une mort prochaine. Mais si de tels accidens étoient effrayans , leur absen-

ce ne devoit pas rassurer les malades ; plusieurs sans mal de tête , sans dégoût , sans chaleur excessive , sentoient leurs forces s'évanouir , un dépérissement insensible les consumoit en peu de temps. Ceux qui étoient assez heureux pour se soutenir , ne se rétablissoient qu'au vingt-sixième ou au vingt-septième jour. Les accidens violens ou légers étoient souvent également redoutables. La grande foiblesse attiroit des taches sur tout le corps , éruption toujours dangereuse , comme elle l'est dans les fièvres malignes ordinaires. La douleur de tête accompagnée d'urines épaisses venoit-elle à se calmer , les malades périssoient dans le temps même qu'ils croyoient être en sûreté. N'y avoit-il point d'ardeur dans les viscères , il survenoit une oppression de cœur ; ce symptôme si peu effrayant en apparence , étoit aussi funeste que les accidens les plus pressans. Ces divers maux étoient souvent rassemblés & souvent séparés , suivant la différence des tempéramens : la phrénésie , l'insomnie , la douleur , la soif , ces accidens sembloient être attachés aux tempéramens bilieux ; la léthargie & l'insensibilité étoient le partage des mélancholiques ; les corps cacochymes étoient sujets aux cours-de-ventre , aux dégoûts , aux vomissemens. Beaucoup de malades attaqués de ces accidens , périssoient inopinément ; le sort de beaucoup d'autres étoit décidé par les signes même qui se présentoient au premier abord. On trouvoit souvent des présages mortels dans les soins même des Médecins ; les saignées copieuses , les purgations vives entraînoient bientôt la perte des malades.

La peste ne laissa pas à l'Europe un long intervalle pour réparer la perte de tant d'hommes ; nos peres en entrant dans le dernier siècle , se virent exposés à une affreuse mortalité. Les pays méridionaux de la France furent d'abord infectés , la Ville de Montpellier fut la première qui reçut de vives atteintes. La guerre & la famine lui avoient déjà enlevé beaucoup d'habitans ; ces deux fleaux , source ordinaire des maladies épidémiques , avoient préparé les voies à la peste , & elle ne tarda pas à se montrer. Après le siège de cette Ville on vit éclore des fièvres pestilentiellles , qui firent de grands ravages. Nous allons développer leur caractère ; elles ne sont qu'une répétition des pestes précédentes ; leurs premiers coups portoient à la tête , les douleurs étoient vives , l'insomnie les accompagnoit , le délire & la léthargie les suivoit ; tous les membres se ressentoient des maux

de cette partie, ou les partageoient avec elle; le corps étoit appésanti, une lassitude accablante rendoit impossibles tous les mouvemens. Le pouls n'avoit pas plus de privilège que les membres; cependant dans les commencemens il ne changeoit point, les battemens étoient aussi réglés que dans les hommes qui jouissoient de la santé, il dégénéroit ensuite, il étoit petit, foible, fréquent, inégal: ces dérangemens des organes de la circulation augmentoient suivant le progrès de la maladie. Le venin se répandoit en même-temps dans les autres parties, il s'y multiplioit, ou il y prenoit divers caractères, selon le tissu de ces mêmes parties. La soif ne pouvoit s'éteindre, la cardialgie étoit continuelle, les nausées, le vomissement, le dégoût, en étoient une suite constante. Les autres parties du bas ventre n'étoient pas moins affligées que l'estomach; les intestins vuidoient toujours une matière bilieuse, souvent dans les commencemens les cours-de-ventre étoient vermineux; les urines ne paroissent pas aussi suspectes que ces évacuations, leur couleur, leur consistance ordinaire ne promettoient que des suites heureuses. Mais tandis que tous ces accidens agiroient les parties internes, les dehors du corps offroient partout des signes funestes: la chaleur étoit presque insensible, les sueurs étoient fréquentes & petites, les yeux par leur rougeur annonçoient les désordres du cerveau, les taches pourprées, les exanthèmes, les aphthes, les charbons, les bubons, étoient presque toujours les avant-coureurs de la perte des malades.

Quoique les pestes n'aient qu'un même principe, elles ne se montrent pas toujours sous les mêmes dehors; un petit espace qui sépare les lieux infectés, semble du même fonds former deux maladies. La Ville de Lyon, par exemple, n'est pas fort éloignée de Montpellier; cependant dans ces deux Villes la peste n'avoit pas le même caractère; peut-être que l'intervalle de trois ou quatre années fut la cause de cette variété. Les maux dégénèrent de même que les biens. Les maladies dans leurs cours prennent divers degrés d'activité. Selon les sujets qu'elles attaquent, selon les saisons par où elles passent, elles se déguisent, se multiplient, ou se relâchent; leur durée, l'éloignement de leur source les défigurent souvent. Voici une peste dont les accidens sont assez singuliers, la singularité s'étendoit même sur les lieux infectés; les maisons pleines d'immondices étoient,

pour ainsi dire , des lieux de fureté , les ruës étroites , les logemens resserrés , les quartiers étouffés , ces lieux qui semblent si propres à recevoir les impressions de la peste , n'étoient pas les azyles les plus suspects ; c'étoient les collines , les lieux aérés , qui étoient les plus exposés aux ravages de la maladie. Nulle maison n'y étoit exempte de peste , excepté celles qui étoient vuides d'habitans , ainsi le changement d'air n'étoit qu'une inutile ressource ; souvent même il étoit pernicieux. Tel qui jouïssoit d'une parfaite santé dans l'air impur d'une Ville , étoit attaqué dans sa maison de campagne. Mais dans tous les endroits , les accidens qui accompagnoient la maladie , étoient des accidens formidables ; la raison s'égaroit dans presque tous les malades ; fatigués par des vomissemens , épuisés par des cours de ventre , ils voyoient tous ces maux se succéder sans relâche : des songes affreux en étoient souvent les avant-coureurs , une inquiétude mortelle se joignoit à un abbattement universel , les défaillances étoient fréquentes , les douleurs vives , l'ardeur brûlante. La manie faisoit les tempéramens sanguins & colérés ; une phrénésie obstinée en tourmentoît plusieurs dès les premières atteintes , & ne cessoit qu'à la mort. D'autres malades étoient assez malheureux pour conserver un jugement solide jusqu'au dernier moment. A les voir on eût regardé leur état comme une maladie legere ; mais si les sens n'étoient point troublés dans ces misérables , d'autres en perdoient l'usage dans un profond sommeil , il falloit leur livrer des combats pour leur arracher une parole. Il y en avoit quelques-uns qui étoient tourmentés par une fièvre violente , des douleurs de tête insupportables accompagnoient cette fièvre ; mais elle étoit ordinairement si legere , que l'expérience seule pouvoit inspirer de la défiance. Plusieurs s'obstinoient à passer six jours entiers sans nourriture , mais beaucoup d'autres étoient pressés d'une faim dévorante. Les femmes n'étoient pas aussi malheureuses que les hommes , elles résistoient plus long-temps aux atteintes du mal ; quoique livrées au service des pestiférés , elles étoient moins susceptibles de la contagion. Les malades qui périssoient , portoient sur leur corps les marques de leur perte , les exanthêmes livides , les charbons , les bubons , les abscesses à la gorge terminoient les souffrances & la vie.

La maladie dont nous venons de donner la description , in-
D iij

fecta la ville de Lion en 1628 ; celle qui ravagea Nimegue en 1635. ne fut pas moins terrible.

Les accidens que présentoit cette peste étoient pressans, mêlés, variés , inconstans. On observoit pourtant dans presque tous les malades , des mouvemens inquiets, une chaleur brûlante dans les viscères, des douleurs sourdes qui appesantissoient la tête. La terreur, le délire, les tressaillemens convulsifs succédoient aux premières atteintes, & étoient la source de nouveaux accidens. Parmi ces malheureux infectés, les uns ne pouvoient fermer les yeux, les autres étoient ensevelis dans un profond sommeil ; mais ces deux états si opposés étoient presque également formidables. On découvroit dans les yeux même le trouble du cerveau ; le regard étoit égaré , l'organe de l'ouïe s'émouffoit , l'usage même s'en perdoit entièrement. En même-temps la langue se desséchoit ; cependant rarement étoit-elle noire ; mais le desséchement entraînoit une soif ardente, & des douleurs de gorge. Le poulmon partageoit tous ces maux, comme il partage souvent les accidens des autres maladies ; une toux sèche, des crachemens de sang, n'étoient que des marques trop sûres des secousses qui agitoient ce viscere. L'estomach n'étoit pas plus épargné, le dégoût étoit général, les nausées, les vomissemens, les hoquets se succédoient tour à tour ; les déjections n'étoient que des matieres crues, fétides, & ordinairement fangeuses ; souvent même elles étoient mêlées de vers. Ce n'étoient pas des dévoyemens simples, mais des diarrhées violentes. Les urines n'avoient pas constamment la même couleur, ni la même consistance ; dans quelques malades elles ressembloient aux urines des personnes saines, dans d'autres elles étoient enflammées ou de couleur de sang ; quelquefois dans les mêmes elles étoient alternativement bonnes & mauvaises. Le poulx varioit de même que les sécrétions ; souvent on n'y sentoit qu'un mouvement naturel, c'est-à-dire, un mouvement réglé ; mais la plupart du temps il étoit fort inconstant. La foiblesse, la fréquence, l'intermission, la petitesse, la celerité, l'égalité, l'inégalité, toutes ces différences s'offroient en divers malades, ou alternativement dans les mêmes. On ne trouvoit pas moins de variations dans les forces, que dans le battement du poulx ; tantôt elles s'évanoüissoient dès les premières atteintes, tantôt elles se soutenoient jusqu'au

dernier soupir. La chaleur qui suit presque toujours le mouvement du sang, étoit proportionnée à tous ces changemens ; elle étoit brulante ou douce, presque toujours accompagnée de sueurs fétides. Si le visage est le miroir de l'ame, il étoit dans cette maladie le miroir des douleurs ; sa couleur étoit quelquefois naturelle, pour l'ordinaire elle étoit altérée ; il étoit pâle ou éréthysé, ou livide. Tout le corps qui étoit agité intérieurement par tant de mouvemens, se couvroit de taches pourprées, noires, violettes, rouges. Ces éruptions étoient fort inégales. Souvent les taches étoient en petit nombre ; souvent elles se répandoient par tout le corps, ou elles ne paroissoient qu'en une seule partie ; mais en quelque nombre & en quelque endroit qu'elles se montrassent, toutes étoient exactement rondes. Outre ces taches, il s'élevoit des tumeurs dans les émonctoires, les charbons sortoient en différentes parties du corps ; heureusement ces accidens si variés & si terribles ne se réunissoient pas tous à la fois dans un même sujet, ils étoient dispersés en divers pestiférés.

En suivant le cours de la peste, nous sommes presque arrivés au terme qui arrêta ses progrès dans le dix-septième siècle. Parmi les derniers ravages, nous choisîrions ceux qui affligèrent la Ville de Londres en 1664. ils sont singuliers par leurs circonstances & par leurs suites. Nous ne les connoissons pas par des descriptions peu exactes, telles que sont celles que les anciens Médecins nous ont conservées ; leur négligence est pardonna-
 ble à des siècles barbares. Dans ces temps d'ignorance, les yeux s'arrêtoient à la surface des choses ; on ne les portoit même que sur des objets grossiers ; on ne mesuroit la science que par les lumières des premiers Maîtres. On n'examinoit donc la peste que sur leurs préjugés, & lorsqu'on avoit rassemblé leurs idées ou leurs découvertes, on se reposoit après de tels efforts ; c'étoit là les bornes de l'esprit le plus vaste. Heureusement une opinion plus juste de nous-mêmes ou l'étude de la nature, ont élevé nos vuës. Nous regardons, il est vrai, nos prédécesseurs comme nos guides, mais nous commençons notre course où ils se sont arrêtés. Si pour les suivre nous portons nos regards sur les chemins qu'ils ont parcourus, nous remarquons leurs écueils, leurs faux pas, leurs chûtes. En marchant ainsi après eux, nous découvrons de nouvelles routes, de nouveaux spectacles s'offrent sur nos pas ;

des objets que nos anciens n'avoient vû que de loin , s'étendent sous nos yeux comme des lointains dont on se rapproche ; aussi appercevons-nous beaucoup de choses qui autrefois échappoient à la vûë. Les accidens de la peste doivent donc être mieux développés. Monsieur Hodges est un de ceux qui ont porté sur cette maladie des yeux attentifs ; il nous en a donné une peinture naturelle , exacte , circonstanciée. Voici un détail de ses observations.

D'abord nous exposerons les symptômes généraux de cette maladie. Le plus fréquent étoit la fièvre ; dans les uns elle se déclaroit ouvertement , dans les autres elle étoit obscure , à peine même se faisoit-elle sentir. Cependant la plupart des malades avoient le pouls uniforme , il étoit fréquent & élevé. Mais les palpitations du cœur le troubloient souvent , elles jettoient les malades dans des tremoussemens convulsifs , on entendoit d'assez loin le bruit de ce tremoussement. Dans cette agitation universelle , le cours du sang ne pouvoit pas être tranquille , la violence du mal portoit l'ardeur par-tout , un feu dévorant bruloit les entrailles , la langue étoit sèche & noire. Ces accidens étoient encore plus violens dans les redoublemens qui étoient fort irréguliers ; tantôt ces redoublemens revenoient après quelques momens de relâche , tantôt ils reparoissoient après six ou huit heures d'intervalle. Quelquefois tout le cours de la maladie étoit sans redoublement ; mais malgré cela elle ne marchoit point d'un même pas , elle n'étoit qu'un passage successif du chaud au froid , dans une heure seulement cette alternative se renouvelloit deux & trois fois. Mais que ces redoublemens fussent violens ou légers , que ce froid & ce chaud fussent modérés ou excessifs , les suites en étoient toujours également tristes : des malades étoient quelquefois réduits à l'extrémité dans le premier paroxysme , contre toute espérance ils soutenoient vigoureusement les deux suivans , enfin pleins de force & d'espérance , ils périssent au quatrième accès.

Les premières impressions de cette fièvre étoient des frissons différens ; les uns étoient violens , les autres étoient plus légers , aucun n'avoit une durée déterminée ; ils s'étendoient quelquefois à quatre ou à cinq heures , souvent ils s'évanoüissoient dans une heure. Mais à peine étoient-ils calmés , que l'estomach se soulevoit , le dégoût étoit général , ou pour
mieux

mieux dire , c'étoit une horreur pour tous les alimens ; ceux qui flattoient le plus l'appetit étoient insupportables à la vûe même , leur présence seule caufoit des nausées ; le vomissement suivoit sans diminuer ce dégoût. La matiere que vuidoient les secouffes de l'estomach , étoit une bile semblable à la bierre , sa couleur étoit quelquefois verte ou porracée ; mais ce qu'elle avoit de plus insupportable , étoit l'odeur qui infectoit tous les environs.

Les maux de tête ne pouvoient être calmés que par l'extinction de tout sentiment , ils étoient si obstinés qu'ils ne donnoient aucun relâche , les élancemens de ces douleurs étoient d'une violence extrême ; les plus grands tourmens paroissoient moins insupportables , il sembloit aux malades qu'on leur fendoit la tête , & qu'elle sautoit en éclats. Ce supplice inexplicable étoit constant jusqu'au dernier soupir ; sans doute qu'il n'avoit d'autre cause qu'une inflammation du cerveau ou de ses enveloppes.

Dans de telles circonstances le délire n'étoit pas un accident moins pressant , mais souvent il n'avoit pas de tels avant-coureurs ; rien ne l'annonçoit en plusieurs malades , il les faisoit subitement chez eux & dans les ruës ; tel qui étoit sorti sans éprouver aucune incommodité , perdoit d'abord la vûe & le jugement. Plusieurs ainsi atteints erroient dans les ruës à l'aventure , ils couroient en chancelant , ils tomboient comme s'ils eussent été plongés dans l'yvresse. Ceux qui leur offroient du secours , ne pouvoient en arracher que des extravagances. Mais d'autres malades également malheureux , avoient la tête plus libre , l'esprit se soutenoit sans atteinte au milieu des troubles du corps ; pleins de raison ils se sentoient la tête agitée d'un mouvement de vertige , tous les objets leur paroissoient chancelans , agités , renversés.

Les pestiferés les moins tourmentés étoient sans doute ceux qui étoient accablés d'un sommeil profond ; cet assoupissement mortel les faisoit dès le commencement de leur maladie : les narcotiques les plus puissans n'auroient pas jetté les sens & l'esprit dans un tel engourdissement. On ne pouvoit pas se faire entendre aux malades par les cris les plus aigus , le seul bruit d'une trompette pouvoit les réveiller , encore falloit-il y pousser l'air avec violence. Ce sommeil léthargique étoit

aussi subit & aussi imprévu que le délire, il faisoit au milieu des occupations qui agitoient le corps & l'esprit; dans les conversations on voyoit souvent un homme animé se taire tout à coup, fermer les paupières, panacher la tête, dormir d'un sommeil profond. Mais d'autres malades éprouvoient des accidens opposés, les agitations étoient si cruelles, l'insomnie étoit si affreuse, qu'elles éluoient toute la force de l'opium, la mort seule pouvoit finir ces tourmens.

Les sueurs n'étoient pas des sueurs ordinaires, elles couloient comme des torrens; mais le plus souvent elles épuisoient la nature sans la dégager. Cependant elles étoient quelquefois salutaires, un prompt soulagement les suivoit lorsqu'elles étoient critiques. Malgré ces suites heureuses, de telles sueurs ne pouvoient inspirer que la crainte, presque toutes les circonstances qui les accompagnoient étoient formidables. Les couleurs sont bizarres; ainsi leur témoignage ne peut pas être décisif; mais dans cette évacuation elles n'étoient pas trompeuses, elles étoient aussi variées que les accidens, tantôt blanchâtres, ou citronnées, ou vertes, tantôt noires, ou rouges, ou pourprées. Une telle diversité n'étoit pas un objet indifférent, car elle decidoit de la destinée des malades, leur guérison ou leur mort suivoit exactement certaines couleurs; il ne falloit pas même des yeux bien éclairés pour reconnoître celles qui étoient fautes; au premier aspect les gardes-malades pouvoient sans se tromper prédire l'événement. Cette variété surprenante n'étoit pas la seule singularité des sueurs, elles étoient souvent si fétides, qu'en frappant le nez elles causoient des défaillances; mais elles étoient aussi insupportables à la peau qu'à l'odorat. En se répandant sur le corps, elles y laissoient une impression de feu; si les malades n'eussent consulté que le sentiment, ils auroient crû être brûlés par des eaux caustiques. Par un contraste peu ordinaire, ces mêmes sueurs si brûlantes en certains malades, ne l'étoient pas en d'autres; tandis que l'intérieur du corps étoit en feu, la surface étoit aussi froide que le marbre. Enfin leur durée n'étoit pas moins étonnante, les malades fondoient en eau dès le commencement, ils nageoient, pour ainsi dire, dans la sueur jusqu'à la fin de la maladie; la mort même n'arrêtoit point cette espèce de débordement, l'eau s'écouloit par les pores de certains cadavres, comme s'ils eussent été des corps vivans.

Les pustules qui s'élevoient sur la surface du corps étoient presque toujours dangereuses, c'étoient de petites vessies douloureuses, environnées d'un cercle rouge, marbré, ou diversément coloré; elles n'affectoient point certaines parties, elles se répandoient quelquefois sur toutes également. Tantôt elles sortoient en grand nombre, tantôt elles étoient éparées en divers endroits éloignés; leur grosseur n'étoit pas sujette à tant de variétés, pour l'ordinaire elle étoit bornée à la grosseur d'une fève; quelques-unes avoient cependant plus de volume: la matiere qu'elles renfermoient étoit sale, caustique, & approchoit de la nature de l'urine. Il ne falloit pas lui préparer une issue, c'étoit elle-même qui s'ouvroit un passage par la pointe de la vessie. Ce n'étoit pas toujours la maladie qui traînoit ces pustules à sa suite, elles devançoient quelquefois tous les autres symptômes; souvent elles les terminoient avec la vie. Elles étoient funestes surtout lorsqu'une inflammation douloureuse les accompagnoit; si une telle inflammation éludoit tous les calmans, la gangrene ou le sphacele en étoit la suite ordinaire.

Ces pustules vésiculaires n'excluoient pas les bubons, ils s'élevoient sous les aisselles, aux aînes, derriere les oreilles. Le nombre en étoit incertain, quelquefois il s'en formoit deux, quelquefois trois, & quelquefois davantage; souvent leur situation étoit assez bizarre, ils paroissoient dans des lieux opposés: de deux, l'un étoit placé sous l'aisselle droite, l'autre à l'aîne gauche; mais dans quelque partie qu'ils fussent situés, ils étoient fort durs au commencement, ils résistoient à la plus forte compression. En les touchant on sentoit qu'ils étoient fermes, semblables à de petits corps ronds, mobiles comme des boules à jouer; de jour en jour cette dureté diminuoit, les tumeurs se ramolissoient; enfin il en sortoit un pus épais & visqueux, peu différent du pus des abcès ordinaires; cependant il étoit quelquefois liquide. Malgré la diversité de consistance, ces deux sortes de matieres purulentes exhaloient une odeur insupportable. Dès que l'odorat en étoit frappé, l'estomach se soulevoit. Si tous les bubons se fussent ainsi ouverts par la suppuration, ils eussent été moins suspects; mais plusieurs s'évanoüissoient le jour même qu'ils avoient paru, ils reparoissoient bien-tôt pour disparaître ensuite & se montrer encore. Cette alternative dangereuse duroit quelquefois assez

long-temps ; elle n'étoit pas cependant ordinaire à tous les bubons qui rentroient , quelques-uns se dissipoient sans retour , ils ne renaissent plus lorsqu'ils s'étoient affaiblis à la suite d'une sueur. La suppuration n'en tarissoit pas la source , car sur les débris & sur les cicatrices des premiers , il s'en formoit de nouveaux. Entés ainsi sur les autres ils étoient souvent plus dangereux , du moins les bubons qui succédoient à ceux qui étoient rentrés , amenoient toujours un nouveau danger ; mais de quelque nature qu'ils fussent , ils faisoient souvent de grands ravages , ils consommoient les parties qui les avoient produits. Un tel désordre fut souvent pour les Médecins un spectacle curieux ; un jeune homme sur-tout fut assez malheureux pour mériter leur curiosité, peut-être que cette curiosité fut en même-temps heureuse pour lui , elle attira leur attention & leurs soins. Ce jeune homme avoit eu une parotide qui avoit suppuré , l'ulcère fut nettoyé ; mais après qu'il eut pénétré jusqu'au fond , on trouva un ravage bien étonnant , rien ne servoit de base à cette tumeur , les chairs avoient été détruites , les vaisseaux seuls & les nerfs s'étoient conservés dans cette pourriture , ils paroissent très-distinctement.

§. III.

TELLES ont été les maladies pestillentielles qui ont ravagé le monde ; en chacune on voit le caractère de toutes les autres pestes , l'origine en est la même , les accidens se ressemblent ; s'ils ont varié quelquefois , le fond n'en a pas été différent , les progrès en ont été également rapides , les suites ont été funestes , elles ont inspiré par-tout la même crainte , & ont exigé presque les mêmes soins.

Dans le détail historique de toutes ces pestes , on peut voir comme dans un miroir la peste de Marseille , elle a renouvelé les calamités qui ont suivi ces maladies funestes , elle s'est montrée sous les mêmes dehors , elle a fait les mêmes ravages dans l'intérieur des corps , elle y a laissé les mêmes vestiges , elle a causé dans cette Ville le même trouble & la même confusion , elle l'a parcourue avec la même rapidité , la même violence : la misère , la famine , la frayeur , la consternation ont été les avantcoureurs ou les semences de cette peste ter-

rible. Préparée , ou , pour ainsi dire , portée par ces fleaux , elle s'est glissée dans les lieux les plus cachés , & dans les plus ouverts. La négligence ou l'impuissance en hâta le cours ; on la vit renaître quand elle avoit parue s'éteindre. Après tant de ravages , son venin ranimé dans les débris où elle paroissoit ensevelie a pénétré dans des lieux qu'il avoit épargné ; comme un feu couvert de cendre , elle s'est rallumée secrètement : enfin après avoir paru & disparu plusieurs fois , elle s'est éteinte. Les causes qui l'ont produite , & qui l'ont terminée , ont été également inconnues.

Des Médecins éclairés (a) nous ont donné une histoire exacte de cette peste. Témoins oculaires de ses ravages , ils ont démêlé les accidens propres, ceux qui lui sont étrangers , ou ceux qui appartiennent à d'autres maladies : ils ont suivi les routes différentes de la nature , ils ont marqué sa marche , ses combats , ses pertes , ses forces ; ils ont distingué les symptômes graves des accidens légers , ils ont observé le partage & pour ainsi dire , la distribution de ces accidens. Dans certains malades la peste réunissoit toutes ses forces , c'est-à-dire ; toute sa malignité ; en d'autres elle ne paroissoit qu'avec quelques-uns de ses signes : en quelques-uns elle les plaçoit diversement , souvent son cours n'étoit qu'une succession de tous les maux qu'elle produisoit. Les caractères de cette maladie ont été mis dans un tel jour , qu'il semble qu'on voye les malades en lisant leur histoire. Ils ont été distribués en plusieurs classes selon leurs accidens ; séparés ainsi de ceux dont les maux suivent une autre route , ils peuvent être remarqués plus facilement.

Le premier période fut rapide & pernicieux , il fournit une classe de malades désespérés ; tous ceux qui éprouverent les accidens suivans moururent promptement.

Ces accidens mortels étoient des frissons irréguliers , un pouls mol , lent , inégal , fréquent , concentré : la tête s'appesantissoit tellement , qu'elle étoit pour les malades un fardeau insupportable. A cette pesanteur se joignoit un étourdissement & un trouble semblable à celui que cause l'ivresse ; les yeux étoient ternis , le regard fixe & égaré annonçoit la terreur &

(a) Extrait de la relation de M. Chicoineau , & de quelques lettres adressées à M. Dodart.

le désespoir ; la voix étoit foible , entrecoupée , plaintive ; la langue étoit presque toujours blanche ; mais elle passoit enfin par diverses couleurs , elle devenoit rouge , noire , sèche , raboteuse ; la face étoit plombée , cadavereuse ; les maux de cœur étoient très-fréquens , des inquiétudes mortelles , un abattement & un affaïssement général , des absences d'esprit , des assoupissemens , des vomissemens , tous ces accidens accumulés hâtoient la catastrophe , ils enlevoient les malades dans l'espace de quelques heures , d'une nuit , d'un jour , ou de deux ou trois. C'étoit un épuisement , ou plutôt l'extinction des forces qui sembloit amener la mort. Il survenoit quelquefois des mouvemens convulsifs , & des especes de tremblemens ; mais il n'arrivoit aucune éruption ; on ne voyoit ni tache , ni tumeur sur la surface du corps.

Ces divers accidens éludoient tous les remèdes , l'épuisement bannissoit les saignées , l'expérience peu heureuse qu'on en avoit toujours fait , les rendoit redoutables ; les malades qu'on tentoit de saigner , n'avoient survécu à la saignée que fort peu de temps. Les émétiques & les purgatifs n'étoient pas moins inutiles , souvent même ils étoient pernicieux , les superpurgations qu'ils causoient jettoient les malades dans l'épuisement. Les cordiaux & les sudorifiques étoient donc la seule ressource qui restât. Mais ils éloignoient seulement la mort de quelques heures , ou de quelques momens ; peut-être la hâtoient-ils quelquefois.

Divers malades éprouvoient d'autres accidens également périlleux ; ils sentoient les mêmes frissons , le même étourdissement , la même douleur de tête ; mais ces frissons n'éteignoient pas le pouls. Il étoit ouvert & animé , il disparoissoit cependant si on pressoit l'artere avec le doigt. Quoique la chaleur fût temperée , les parties intérieures étoient en feu ; la soif étoit ardente , rien ne pouvoit l'étancher ; la langue devenoit blanche , ou d'un rouge obscur ; la parole précipitée & impétueuse , étoit un begayement plutôt qu'une suite de sons marqués. Les yeux ne marquoient pas moins de désordres ; ils étoient rouges , fixes , étincelans. Même vivacité se répandoit sur le visage , il étoit couvert d'un rouge vif , mais quelquefois il étoit livide. Ces accidens n'étoient que les effets du trouble des visceres ; tout étoit bouleversé. Les maux de cœur étoient fréquens ;

mais ils se présentoient plus rarement dans les malades de cette classe, que dans ceux dont nous avons parlé. La respiration étoit précipitée, laborieuse, grande ou rare, sans toux, ni sans douleurs : les nausées & les vomissemens fatiguoient sans cesse les malades; ils rendoient des matieres vertes, noires, sanglantes. Les cours de ventre produisoient de semblables évacuations; mais ce qui est surprenant, nulle douleur, nulle tension ne les accompagnoient. Les urines ne paroissoient point suspectes; elles étoient naturelles, entierement semblables à celles qui s'écoulent des corps qui jouissent de la santé; quelquefois cependant elles étoient troubles, noires, blanchâtres, ou sanglantes. Avec ces sortes d'urines, les rêveries, les délirés phrénétiques n'étoient pas des accidens bien surprenans. Les sécrétions extérieures n'étoient pas moins suspectes que les sécrétions internes. Les sueurs ou les moëteurs bleissoient rarement l'odorat; mais les malades ne trouvoient dans cette évacuation que l'affoiblissement, elle ne les soulageoit jamais. Les hémorragies n'étoient pas abondantes, & elles n'étoient pas moins funestes. Tels étoient les accidens généraux, accidens communs aux fièvres malignes & à la peste; mais ceux qui suivent étoient particuliers aux pestiferés.

Tous dans les commencemens ou dans les progrès de la maladie avoient des bubons douloureux. Ordinairement ces bubons étoient placés au-dessus de l'aîne, quelquefois ils occupoient l'aîne même ou les aisselles; les glandes parotides, les maxillaires, les jugulaires étoient aussi le siège de ces tumeurs. Le reste du corps étoit infecté par les charbons, ils s'élevoient sur-tout aux jambes, aux bras & aux cuisses; de petites pustules blanches, livides, noires, charbonneuses se répandoient sur toute l'étendue de la peau. Les malades atteints de ces accidens étoient sans force; leur abattement étoit extraordinaire, la frayeur les abattoit encore plus que leurs maux, rien ne pouvoit les rassurer. Dès les premières impressions du mal ils désespéroient de leur guérison, ils se regardoient comme des victimes destinées à une mort inévitable. Malheureusement leur crainte étoit un présentiment assuré; il étoit rare de voir ces malades échapper à la violence de ces accidens. Les forces se soutenoient plus long-temps que dans les premiers; mais elles ne donnoient qu'une vaine espérance, les corps les plus vigoureux

étoient attaqués plus vivement, & ils mouroient tous. Des inflammations gangreneuses ruinoient le tissu du cerveau & de la poitrine. En presque tous les mourans il se présentoit des marques certaines de ces inflammations.

Les remèdes n'offroient pas une ressource plus sûre que la vigueur de l'âge ou du corps; la saignée n'étoit qu'une perte de sang presque toujours pernicieuse, il falloit la placer dans les premiers momens, c'étoit alors seulement qu'elle ne paroissoit pas nuisible; mais dans les premiers progrès une seule saignée affoiblissoit les malades. La pâleur & les défaillances qui en étoient des suites constantes, annonçoient l'abattement, ou plutôt l'épuisement des forces. Les émétiques ne produisoient pas des évacuations plus favorables, tous étoient ou inutiles ou pernicieux; leur action ne portoit dans les viscères qu'une irritation dangereuse, on n'en pouvoit attendre que des superpurgations. L'Ipekakuanha étoit moins redoutable, son opération n'étoit ni si brusque ni si rebelle aux calmans qu'on lui opposoit. Les purgatifs caufoient dans les intestins les désordres que les émétiques caufoient dans l'estomach; les prisanes laxatives, délayantes, nitreuses, rafraîchissantes, légèrement alexitères, ces boissons différentes données en grande quantité, produisoient quelque calme; mais ce soulagement ne faisoit qu'éloigner les retours qui étoient toujours certains. Tels étoient les succès des évacuations de l'estomach & des intestins. On ne pouvoit pas en espérer de plus heureux des évacuations de la peau; les sudorifiques étoient également inutiles, quelquefois même ils étoient dangereux, on n'osoit employer que ceux dont l'action étoit modérée; ceux qui étoient plus vifs hâtoient le progrès des inflammations: tous les secours devenoient donc inutiles. Si quelque malade échappoit à la violence du mal, c'étoit un événement singulier, quelquefois du à la nature ou au hasard; mais ce hasard heureux suivoit toujours les éruptions extérieures, éruptions que les remèdes pouvoient seconder sans doute, quoique ordinairement ils fussent infructueux.

Telles étoient les deux classes malheureuses qui partageoient les malades; mais tous ces terribles accidens se réunissoient très-souvent, leur réunion formoit une maladie plus rapide & plus terrible; les uns suivoient les autres par une succession constante. Les derniers que nous avons détaillés étoient les avantcou-

reurs des premiers ; les uns déclaroient la maladie , les autres annonçoient la mort qui étoit toujours inévitable.

Mais si tous ceux qui étoient renfermés dans ces classes ne pouvoient éviter la mort , il y en avoit d'autres qui pouvoient se permettre quelque espérance. Ils étoient d'abord exposés aux mêmes accidens qui paroissoient dans les malades de la seconde classe ; mais ces accidens se montroient seulement , ils dispoissoient dès le second & le troisième jour. La nature & les remèdes concouroient également à les faire évanouir ; la nature sembloit ramasser le venin funeste qui étoit répandu dans le corps pour le déposer dans les bubons , & dans les charbons , ces tumeurs suppuoient , s'ouvroient , vuidoient la matière dont elles étoient remplies : c'étoit une espèce d'égoût par lequel la matière pestilentielle s'écouloit ; les remèdes aidoient cet écoulement , présage toujours assuré de la guérison , pourvu qu'il ne fût pas négligé.

Ces tableaux fideles représentent la peste comme un embrasement rapide qui inspire plutôt la terreur que des précautions. Mais ce feu destructeur passoit dans certains corps sans y laisser des impressions dangereuses , à peine se faisoit-il sentir dans les entrailles , il n'agissoit que sur la surface du corps. Car tandis que le sang couloit sans obstacle dans tous ses vaisseaux , que les fonctions des viscères continuoient sans trouble , qu'enfin tous les mouvemens suivoient leur règle ordinaire sans violence & sans ralentissement , des charbons & des bubons s'élevoient en diverses parties , ils s'ouvroient par une suppuration facile , ils se durcissoient quelquefois & formoient des scirrhes ; mais quelques-uns se dissipoient insensiblement sans traîner après eux des suites fâcheuses. Durant ces éruptions favorables les forces se soutenoient , rien n'obligeoit alors les malades à changer de régime , les secours même de la Médecine leur paroissoient inutiles ; s'ils consultoient les Médecins , ce n'étoit qu'en passant dans les rues , ils s'appliquoient eux-mêmes les remèdes nécessaires , sans s'inquieter de leur guérison. Ils ne se renfermoient point , occupés de leurs affaires ordinaires , ils leur donnoient les soins qu'elles demandoient , ils paroissoient dans les places publiques. Ces heureux malades n'étoient pas en petit nombre , il y en a eu plus de vingt mille qui ont éprouvé cette peste benigne. Si la maladie se fût attachée avec la même

violence à tous ceux qui en ont senti les impressions, on n'eût trouvé dans Marseille que des murs vuides d'habitans.

§. IV.

LES Médecins ont donné à ces maladies la même attention qu'aux maladies les plus soumises à leur Art ; leurs travaux infructueux ne les ont point rebutés, l'expérience inutile de leurs prédécesseurs n'a point arrêté leurs tentatives, le danger de la contagion ne les a point effrayés.

Parmi les dangers (a) ils ont distingué soigneusement les plus pressans. Quelques-uns ont suivi la route des anciens Médecins, qui étoient des especes de devins ; dès qu'ils approchoient des malades, ils parloient en Prophètes : Tel jour, disoient-ils, sera heureux, & tel autre sera moins favorable ; tels accidens nous préparent un état douloureux, le malade périra, il échappera à travers des dangers qui l'environnent. Des Médecins d'un tel caractère ne pouvoient nous laisser que des prophéties fort sujettes à être démenties par les événemens. Hippocrate lui-même s'est fort attaché à l'avenir, dans le cours des maladies, il a tâché de démêler la route qui conduisoit à la mort ou à la vie, il a marqué les écueils, les écarts, les retours de la nature. Pour ce qui est de la plupart des modernes, l'incertitude de l'avenir les a renfermés dans les bornes du présent ; les caprices & les jeux de la nature trompent tous les jours nos espérances, la crainte de nous tromper nous rend moins décisifs.

Les Médecins qui ont été témoins des ravages de la peste, nous ont détaillé les signes mortels de cette maladie ; ils sont moins difficiles à saisir, parce qu'ils sont plus fréquens. Par la même raison les signes heureux sont plus décidés, ils sont rares, leur rareté leur attire l'attention ; cependant ils ont été souvent obscurs, les lumières les plus vives ne pouvoient les démêler ; des malades couverts de signes salutaires sont morts dans peu de temps, d'autres qui n'offroient aux yeux des Médecins, que des signes funestes, ont été rendus à la vie. De tels événemens rendent les signes suspects. Voici cependant quelques regles dictées par l'observation.

(a) Ce qui suit est tiré des Mémoires qui m'ont été remis par M. Dodart.

La peste a des signes communs à toutes les maladies mortelles ; les signes généraux sont , la phrénésie , l'agitation continuelle , les palpitations , les syncopes , les convulsions , les tremblemens des mains & de la langue.

Les déréglemens du pouls sont toujours un mauvais augure ; s'il est inégal , concentré , obscur , s'il marche par bonds , s'il est intermittent , la mort est presque toujours certaine , elle n'est pas même éloignée de ces signes. Mais la marche uniforme , réglée du pouls n'est pas un garant assuré de la vie ; quand ses battemens sont semblables aux battemens des arteres dans les corps sains , les malades sont souvent emportés.

La parole & les dehors du visage marquent souvent l'approche de la mort , l'enrouement , l'extinction de la voix , le regard furieux & incertain , le resserrement des levres , le nez tourné , tous ces dérangemens annoncent le trouble du cerveau & des autres parties vitales.

Les douleurs qui saisissent le gosier sans tumeurs , sans aphtes , sans sécheresse , & la noirceur de la langue dans les commencemens de la maladie , annoncent toujours une mort précipitée. Les éternumens sont suspects ; dans la peste de Montpellier ils n'étoient pas malheureux , dans celle de Nimegue ils étoient mortels , ils étoient même des avant-coureurs de la mort. Les hémorragies du nez étoient aussi des signes équivoques : elles ont paru salutaires à Paul Barbette , mais selon Diamerbroek , elles étoient toujours dangereuses dans les jours critiques ; dans les autres la mort les suivoit constamment.

Les maladies même qui ont affligé les pestiférés , sont des époques funestes ; les pleurésies , par exemple , qui ont précédé la peste , préparent , pour ainsi dire , les voies à la mort. La respiration difficile , l'haleine fétide , la toux , la salive sanglante , les douleurs *poncticulaires* , à la poitrine , au foye , à la rate , aux reins , à la matrice , à la vessie , ces accidens ont toujours été des écueils dangereux.

Le vomissement n'apporte point de soulagement , ce n'est qu'une irritation violente & funeste ; cependant il cède quelquefois aux alexipharmques ; mais le hoquer a des suites constantes qui conduisent à la mort. On ne trouve pas dans le bas ventre des signes équivoques , ils sont presque tous décisifs. Mais le resserrement a moins intimidé les Médecins ; tous les

malades qui avoient le ventre resserré dans la peste de Paris, échappoient à la violence du mal, le Mithridat seul les guériffoit, au rapport de Palmarius.

Le resserrement du ventre ne fut pas dangereux dans la peste de Nimegue, au contraire il fut un signe favorable dans les commencemens, & dans les progrès de la maladie; mais les dévoyemens furent presque toujours mortels, suivant Barbette & Diamerbroek. Riviere n'avoit pas les mêmes idées de cette évacuation; selon lui, elle étoit un signe incertain, quelquefois elle étoit la source de la guérison, quelquefois elle caufoit la mort. Les excréments sanglans ne sont pas même constamment mortels, selon l'expérience de Barbette; mais à Nimegue ils ne laissoient aucune ressource. Si la peste présente des signes incertains, c'est sur-tout dans les urines; quand elles étoient citrines, comme si elles fussent sorties d'un corps sain, les malades périssoient malgré ces couleurs favorables. Lorsqu'elles étoient troubles, elles étoient moins suspectes, elles n'étoient pas toujours suivies d'accidens fâcheux, mais celles qui étoient grasses, oléagineuses, noires, livides, étoient presque toujours mortelles. Les sédimens noirs ne permettoient pas d'espérer aucun succès. Si le sang s'écouloit avec les urines, ou s'il sortoit sans mélange, on ne pouvoit attendre qu'une mort prompte.

Il y avoit des signes particuliers aux femmes, celles qui étoient enceintes périssoient avec leurs enfans; celles qui étoient atteintes de la peste en accouchant, subissoient le même sort: que l'accouchement fût prématuré, naturel ou extraordinaire, les suites étoient également funestes. Les écoulemens ordinaires aux femmes ne leur étoient pas plus favorables; si les regles paroissoient aux jours critiques, elles jettoient les malades dans de nouveaux dangers; mais dans les autres jours elles étoient toujours suivies de la mort.

C'est sur ces accidens que roulent les prédictions des Médecins, accidens communs aux autres maladies, caractérisés par les anciens Médecins, déclarés suspects par l'expérience, regardés comme le sceau de la mort dans les fièvres pestilentiellelles.

Les bubons, les charbons, les pustules ont présenté des objets plus terribles aux Médecins. Les bubons paroissoient à Riviere moins redoutables que les charbons; la place même

qu'ils occupoient decidoit de leurs suites; ceux qui paroissent derriere les oreilles, sous les aisselles, étoient moins dangereux que ceux qui occupoient les aînes. Les temps même qui les produisoient n'étoient pas indifférens; s'ils s'élevoient avant la fièvre, le cours de la maladie étoit beaucoup plus favorable; ils inspiroient aussi moins de crainte lorsqu'ils suppuoient bien. S'il en paroissoit plusieurs, ils étoient moins effrayans que s'ils étoient solitaires. Les accidens qui accompagnoient les bubons, étoient mortels ou salutaires; si les tumeurs qui se plaçoient derriere les oreilles étoient molles ou flatueuses, le malade étoit désespéré; si elles étoient dures ou oblongues, si leurs progrès n'étoient pas précipités, ni trop lents, si les douleurs qu'elles excitoient n'étoient pas insupportables, si la dureté se soutenoit quelque-temps durant leurs progrès, on pouvoit se permettre quelque espérance; mais si les bubons durs étoient environnés d'un cercle de diverses couleurs, s'ils étoient enflammés ou livides, tous les secours devenoient inutiles. On a trouvé des bubons semblables à des tumeurs œdémateuses & ces tumeurs ont toujours été mortelles; mais quelque bon succès qu'on pût en esperer, il falloit aider la suppuration. Selon Ambroise Paré, s'ils étoient abandonnés à eux-mêmes, ils devenoient noirs; ordinairement il en sortoit une sérosité de la même couleur, qui étoit toujours un présage funeste.

Quelque effrayans que soient les bubons, ils sont moins terribles que les charbons; ceux-ci sous quelques formes qu'ils paroissent, menacent toujours de la mort. On en a vû qui avoient une chair molle, spongieuse, toujours renaissante, une telle consistance entraînoit toujours la gangrene. Si après l'ouverture les charbons se desséchoient, s'ils devenoient livides, s'il n'en sortoit qu'un pus sanieux, & une espece d'écume, s'ils venoient à blanchir sans que la fièvre diminuât beaucoup, dans tous ces cas ils étoient presque toujours mortels.

En paroissant plutôt ou plutôt, les charbons sont plus ou moins dangereux; s'ils ne se montrent qu'après un long espace de temps, s'ils sont en grand nombre, s'ils ont une espece de queue, s'ils s'étendent fort loin comme la gangrene, s'ils sont ulcérés & de mauvaise couleur, le mal est regardé comme désespéré.

Suivant les places qu'occupent les charbons, on en peut espérer plus ou moins de succès; si les émonctoires en sont atteints, s'ils s'attachent aux doigts des pieds ou des mains, ou à l'épine du dos, s'ils se placent aux yeux ou au nez, si dans vingt-quatre heures on n'arrête pas leurs progrès, s'il n'en sort point d'humidité, ils sont sans ressource; mais sur des parties charnuës, lors qu'au troisième, au quatrième jour, ils sont environnés d'un cercle rouge, & que le pus se forme facilement, on peut espérer que ces charbons ne seront pas mortels.

Les charbons qui rentrent sont toujours dangereux de même que les bubons. Mais il y a d'autres tumeurs qui n'entraînent pas de moindres désordres, les taches pourprées, noires, violettes, étoient toujours mortelles, selon Diamerbroeck. Les taches pourprées qui venoient aux jours critiques, qui n'étoient pas de mauvaise couleur, qui sortoient en grande quantité, n'étoient pas des éruptions si dangereuses, selon Riviere. La couleur rouge promettoit quelque chose de favorable, mais les symptômes décidoient surtout du péril.

Tel est le jugement des Médecins sur les accidens de la peste. Il n'a pas toujours été suivi d'un événement qui l'ait confirmé; souvent même des événemens contraires l'ont démenti, mais en général leurs prédictions n'ont été que trop certaines. Les routes particulières qu'a suivies la nature en sauvant des malades chargés de mauvais signes, ne sont que des routes pour ainsi dire égarées, on n'y trouve qu'un caprice heureux pour les convalescens, ce caprice n'est point soumis à nos lumières, il ne mérite pas même un tel nom. Ce que nous croyons jeu, hazard & caprice, n'est qu'une suite de principes à nous inconnus; ce sont les bornes de notre esprit qui nous cachent l'harmonie des opérations naturelles. Est-il bien surprenant qu'elles nous trompent si souvent?

Mais venons aux différences qui distinguent les pestes les unes des autres. Nous avons déjà vu qu'en quelques-unes, certains accidens étoient plus fréquens & plus violens. Il y en a même qui ont été particuliers à diverses pestes, comme la perte des membres dans la peste d'Athènes, les pustules vésiculaires & les sueurs dans la peste de Londres, &c.

» Les différences (a) de la peste se tirent ou de la maladie

(a) Tiré des papiers remis à Monseigneur le Chancelier par M. Chirac.

même , ou de ses causes antecédentes , ou de ses symptômes , ou des sujets qu'elle attaque , ou de l'espace des pays qu'elle occupe , ou de sa durée , ou de la maniere de la traiter. «

» 1°. Quant à la maladie en elle-même , la peste , comme il est facile de le voir par les articles précédens , est ou violente & extrêmement pernicieuse , ou médiocre & moins dangereuse. «

» 2°. Quant à ses causes , comme nous le verrons plus bas , elle vient ou de famine , ou de certaines exhalaisons & de certaines vapeurs , ou de l'air , ou des alimens , ou de terreur , &c. «

» Les Paracelsites , hommes présomptueux & oubliés , distinguent la peste par rapport à ses causes en quatre especes , sçavoir , en terrestres , en aqueuses , en aériennes & en ignées. Ils prétendent que l'ignée vient de l'élément du feu , & que l'aérienne vient de l'air , &c. «

» 3°. Quant aux symptômes , on a déjà vû qu'il y a des pestes accompagnées de phrénésie , & d'autres d'assoupissemens ; il y en a qui sont accompagnées de diarrhées , d'autres de resserremens de ventre. «

» 4°. Quant aux sujets , certaines pestes n'attaquent que les hommes , d'autres n'attaquent que les animaux , & certains animaux , comme ou les bœufs , ou les cochons , ou les brebis , ou les chats , ou les chiens , ou les poules , &c. & même entre les pestes qui attaquent les hommes , il y en a qui attaquent un sexe plutôt qu'un autre ; quelques-unes n'en veulent qu'aux adultes , d'autres qu'aux enfans , d'autres qu'aux vieillards , & d'autres n'épargnent ni sexe , ni âge , ni temperamment. La peste de Milan en 1566. & 1568. dans laquelle le Cardinal Saint Charles Borromée donna de si grands exemples de charité , fut principalement cruelle aux femmes , aux jeunes hommes , & aux enfans. (a) «

» Celle de Marseille , au contraire , a plus épargné les enfans , jusques-là même que les Médecins de cette Ville citent plusieurs exemples d'enfans qui taientoient leurs meres pestiférées , & qui ne laissoient pas de se bien porter. «

(a) *Discorso del Medico Cesare Rentio sopra la peste di Milano e sua espulsione , raccolto dal Cavalier Ascanio Centorio 1632. in Milano.*

» M. Hodges dans une lettre qu'il a écrite en Anglois sur la
 » peste qui ravagea la Ville de Londres en 1665. parle d'une
 » femme qui ayant un charbon à la poitrine, allaitoit son en-
 » fant, & dit que cet enfant n'eut d'autre maladie qu'une diar-
 » rhée; mais il ne nous informe pas si ce cas étoit singulier ou
 » non. Il y a des pestes qui attaquent plus dangereusement les
 » hommes & les hommes robustes, comme celle qu'on éprouva
 » en Allemagne en 1660. laquelle n'emporta que très-peu de
 » femmes, & encore moins d'enfans, fort différente en cela de
 » la peste arrivée sous le regne de l'un des Tarquins, & dont
 » Denis d'Halicarnasse marque cette circonstance, qu'elle frap-
 » poit par préférence les filles & les veuves. (a)

» La peste d'Athenes, de laquelle parle Thucydide, épar-
 » gnoit moins les tempérammens forts que les autres; celle de
 » Lion en l'an 1628. & 1629. étoit si funeste à ceux d'une
 » forte constitution, que non-seulement ils étoient les premiers
 » atteints, mais qu'en peu d'heures ils tomboient en phréné-
 » sie, & mouroient la plupart sans avoir le temps de se met-
 » tre au lit, ni même de se deshabiller. On en voyoit plusieurs
 » d'entre eux tomber morts au milieu des places publiques,
 » lesquels venoient de sortir de chez eux bien sains en apparen-
 » ce. Cependant cette peste étoit moins funeste aux femmes;
 » la plupart d'entr'elles résistoient plus long-temps au mal, &
 » en échappoient plus aisément, quoique d'ordinaire elles ser-
 » vissent les malades.

» L'Auteur qui a écrit l'Histoire de la Peste qui en 1708.
 » & 1713. regna dans la Transylvanie, la Hongrie, l'Autri-
 » che, &c. dit que les plus forts tempérammens furent les plus
 » attaqués de cette maladie, & que les personnes robustes en
 » mouroient, tandis que d'autres d'une complexion délicate gué-
 » rissoient heureusement, ou n'étoient point attaqués.

» Gautier Sckouten dans sa relation de ses voyages aux In-
 » des Orientales, raconte qu'il se trouva dans un Vaisseau qui
 » fut battu par de grandes tempêtes, que les fatigues qu'eut à
 » souffrir l'équipage dans cette occasion, causerent aux moins
 » robustes de violentes fièvres, lesquelles cessèrent enfin par le
 » soin de M. Sckouten, Chirurgien du Vaisseau; que quelque-
 » temps après il survint dans le Vaisseau une peste effroyable,

(a) *Hist. Rom. liv. 4.*

laquelle n'attaqua que les plus robustes qui n'avoient point «
eu la fièvre auparavant. »

Un Ecrivain surpris de ce Phenomene , dit qu'Hippo- «
crate a bien eu raison d'appeller la peste quelque chose de «
divin , étant impossible de l'expliquer par des causes naturel- «
les. Comme il peut arriver souvent qu'elle attaque les person- «
nes robustes préféablement aux autres , il auroit raisonné «
autrement , s'il avoit fait réflexion que les personnes robustes «
étant d'ordinaire plus replets que les autres , ils abondent plus «
en humeurs capables de retarder en eux la circulation du «
sang & la sécrétion des suc ; ce qui s'accorde avec ce que «
dit Hippocrate dans un de ses aphorismes , que les person- «
nes replettes vivent moins que les autres. Au reste ce que «
nous disons ici de la peste à l'égard des hommes , se remar- «
que aussi très-souvent à l'égard des animaux , & la peste qui «
regna sur les bœufs dans l'Italie en 1713. en fournit un grand «
nombre d'exemples. Ne croyez pas , dit M. Lancisi dans «
l'Histoire qu'il a donnée de cette peste , qu'il n'y eût que «
les bœufs les moins forts qui fussent attaqués de peste , au «
contraire , ce furent les plus robustes , les plus gras , les plus «
vigoureux , que cette maladie épargna le moins. »

Jean Borher dans le troisiéme livre de sa Relation du nou- «
veau Monde , parle d'une pestilence qui n'affligea que les per- «
sonnes au-dessous de trente ans. »

Du temps de Pline le naturaliste (a) c'étoit un sentiment «
commun que la peste n'attaquoit point les vieillards. »

Fulginus rapporte que de son temps il regna une peste qui «
épargna toutes les femmes généralement , & n'attaqua que «
les hommes. Il y a aussi des pestes qui attaquent particuliere- «
ment certains temperamens , comme ou les bilieux , ou les «
sanguins , ou les pituiteux. »

Cardan dit (b) qu'étant à Basse , il y eut dans cette Ville «
là une peste qui pendant deux ans qu'elle dura , n'attaqua «
que les Suisses , & épargna tous ceux qui étoient d'autres «
pays , comme les François , les Italiens & autres. »

L'on apprend par une lettre de Toulon du 15. Mai de l'an- «
née 1721. que la peste de cette Ville semble s'être attachée prin- «

(a) Pline. liv. 7. chap. 50.

(b) Cardanus de varietate rerum , liv. 8. cap. 48.

» cipalement aux Boulangers , qu'il n'en est pas resté un seul , &
 » qu'il a fallu distribuer la farine à des femmes pour faire le pain.

» On demandera sans doute comment il peut arriver que la
 » peste n'attaque pas généralement toutes sortes de sujets ,
 » qu'attaquant , par exemple , les hommes , elle épargne les
 » animaux , ou qu'attaquant certains animaux , elle épargne les
 » autres especes ? Quelque difficile à résoudre que paroisse
 » cette question , on peut l'expliquer facilement , si l'on fait
 » réflexion à la nature spécifique , qui constituë chaque espece
 » d'animal , & qui fait que ce qui est nuisible à l'un , est indif-
 » férent ou salutaire à l'autre. Il y a des animaux , par exem-
 » ple , qui se nourrissent de ciguë , d'autres d'ellebore , d'au-
 » tres de mouches cantarides , trois choses dont chacune est
 » un poison à l'homme. Ceux d'entre les animaux qui sont
 » accoutumés de vivre dans un air grossier & rempli de va-
 » peurs bourbeuses , ne tardent pas à mourir étant transportés
 » dans un air pur , enforte que ce qui est sain ou mal sain , ne
 » l'est jamais que relativement.

» Les corps des animaux , selon leurs diverses especes , ont
 » des organes d'une structure différente , & imbus de différen-
 » tes liqueurs ; cette diversité de structures & de liqueurs fait
 » que ce qui est capable de produire dans les uns certains
 » mouvemens & certaines irritations , ne peut rien produire de
 » tel dans les autres. Les amandes ameres qui font du bien à
 » l'homme , sont un poison mortel pour la plupart des oiseaux ,
 » ce qui ne vient pas , comme on l'a prétendu , de ce que leurs
 » fibres sont trop tendres & trop délicats pour pouvoir résister
 » comme celles de l'homme à l'irritation de sels âcres que ren-
 » ferme l'amande amere.

» 5°. Quant à la cure , il y a des pestes , où certains reme-
 » des conviennent , & d'autres où ces mêmes remedes sont
 » pernicieux. On trouve dans les Auteurs une infinité d'exem-
 » ples sur ce sujet ; mais sans aller chercher bien loin , nous
 » n'avons qu'à considérer ce qui s'est passé tout récemment dans
 » le Gévaudan , où l'on a vu la saignée être tout-à-fait mor-
 » telle aux pestiferés de la Canourgue , & tout-à-fait salutaire
 » à ceux de Marvejols ; jusques là même qu'à plusieurs de ceux
 » ci , elle a été réitérée trois ou quatre fois avec succès. (a)

» Au reste il ne faut pas croire qu'à cause de ces différen-
ces il y ait réellement plusieurs especes de peste, il n'y en a
qu'une seule, les différences dont nous venons de parler n'étant
qu'accidentelles, comme nous le ferons voir en son lieu. »

Après avoir exposé les différens ravages de la peste, le
premier objet qu'il faut examiner, c'est la nature de cette
maladie. Mais dans toutes les recherches nos sens sont, pour
ainsi dire, nos seuls guides, nous tatonnons toujours comme des
aveugles. Placés dans des lieux pleins d'objets inconnus, nous
voyons, nous entendons, nous sentons, c'est la seule source
de nos lumieres, c'est-à-dire, qu'elles ne s'étendent que sur les
dehors. Les voies qui conduisent aux ressorts secrets de nos corps
nous sont fermées; nous n'y portons les yeux qu'à la lueur de
quelques étincelles qui en sortent; nous ne pouvons donc juger
des objets que par des apparences grossieres; foible ressource de
notre curiosité. Mais quelques difficiles qu'ayent été nos tentati-
ves, elles n'ont pas toujours été infructueuses. Si la nature se
dévoile difficilement, tous ses secrets ne se sont pas dérobés aux
yeux pénétrants qui les ont cherchés, le travail s'est fait jour à
travers tous les obstacles. Dans cette obscurité qui nous envi-
ronne, nous avons saisi quelques causes des maladies, non pas à
la vérité des causes premières, mais des causes prochaines ou oc-
casionnelles, qui par leur liaison avec leurs effets peuvent nous
conduire à des connoissances utiles.

§. V.

Nous pouvons donc porter notre curiosité sur la nature de
la peste; mais pour la déterminer, cherchons-en les causes.

Les anciens (a) ont cherché hors de la nature les causes
des maux extraordinaires qui ont ravagé le monde; ils n'ont es-
péré des remèdes que de leurs vœux & de leurs sacrifices; les
causes communes leur paroissent trop impuissantes pour pro-
duire ces fléaux. Ils n'accusoient dans leurs calamités que la
main invisible des Dieux, ils n'ont pas cru que des prières
& des mains pures pussent les fléchir, ces sacrifices si di-
gnes de la Divinité, leur ont paru des hommages trop foibles.
A la clémence & à la justice du Créateur, ils ont offert

(a) Mémoire envoyé par M. le Bret.

des sacrifices cruels ; pour conserver les hommes , ils ont versé le sang des hommes , comme si une mort injuste pouvoit sauver la vie aux auteurs de cette mort. Cette barbarie condamnée par l'humanité , a été adoptée par la Religion des peuples les plus célèbres. Les Carthaginois étoient aveuglés par un telle superstition , que durant la peste ils immoloient des victimes humaines. Ces victimes n'étoient pas des misérables que leurs crimes rendoient dignes de mort , c'étoit de jeunes gens à qui l'innocence devoit assurer une longue vie. Ce n'est pas sur des hommes vulgaires que la crédulité & la superstition ont eu assez d'empire pour les détacher d'eux-mêmes ; des hommes courageux se sont dévoués pour leur patrie ; des Rois sages & puissans ont sacrifié leur Trône & leur vie à la conservation de leurs peuples. Clément d'Alexandrie & Porphyre nous ont conservé la mémoire de ces sacrifices ; les Romains nous en ont fourni des exemples. Mais sans chercher des exemples étrangers , nous n'avons qu'à remonter à nos ancêtres : les Gaulois , dit Jules César , sont livrés à la superstition , dans les maladies violentes ou dans les dangers des combats , ils voient aux Dieux des victimes humaines ; les Druïdes sont les exécuteurs de ces vœux sacrilèges. Selon leurs dogmes les Dieux sont inflexibles , si pour la vie d'un homme on ne leur sacrifie la vie d'un autre homme. Parmi les loix de cette nation on trouve l'établissement public de ces sacrifices sanglans. La raison , la crainte , l'intérêt des particuliers , la Religion seule devoient révolter les esprits contre ces excès ; mais tel étoit l'aveuglement du Paganisme , d'un crime affreux il faisoit un devoir de piété. Des préjugés & des coutumes si barbares en ont imposé à des hommes sages ; mais les Médecins plus éclairés se sont soumis plus difficilement au joug des opinions vulgaires. Hippocrate s'est élevé contre la superstition ; pour la bannir de la Médecine , il est remonté à la source des maladies extraordinaires. Quelques-unes n'étoient connues que sous le nom de maladies divines , un tel nom inspiroit la terreur , & éloignoit les malades des secours humains ; on s'imaginoit qu'un mal qui avoit une source sacrée , ne pouvoit être guéri que par les Dieux. En répandant cette opinion , les Magiciens & les Expiateurs , qui n'étoient que des Charlatans , gagnoient plus que les Médecins ; par ce préjugé ils étendoient leurs droits

sur la Médecine , ils enlevoient aux Médecins une partie du tribut inévitable que leur doivent nos maux , ils se rendoient des acteurs nécessaires dans la conservation de la vie , ils paroïssent comme des médiateurs entre les Dieux & les hommes. Mais *ce sont*, dit le Pere de la Médecine, *des hypocrites enflés d'un vain sçavoir. Pour cacher leur ignorance, & pour n'être pas exposés au hazard des événemens, ils attribuent certaines maladies à des causes sacrées. Si le malade meurt, c'est sur les Dieux qu'ils rejettent la mort; mais s'il guérit, le succès fait honneur à ces Charlatans, puisqu'il paroît une preuve de leur habileté.* Tel étoit, selon Hippocrate, l'artifice de ces ignorans ; ce grand genie indigné contre ces abus , ouvrit les yeux du public séduit & aveuglé par la crédulité ; il dépoüilla quelques maladies de leur merveilleux , ils les ramena à la source des maladies vulgaires , il les assujettit aux remèdes naturels. Mais la liberté même avec laquelle il parle⁸, est pleine de pitié. Dieu dispense sans doute les biens & les maux ; mais certaines maladies ne sont pas son ouvrage plutôt que les autres , qui doivent leur origine aux causes naturelles : il tourne seulement ces causes contre les hommes pour les punir de leurs crimes.

Mais lors même que les hommes n'ont accusé dans leurs maux que les causes naturelles , ils y ont toujours mêlé quelque événement merveilleux ; & ce mélange ne vient que de la vanité. L'homme est bien petit aux yeux de la raison ; cependant quoiqu'elle lui montre son néant , cet être placé dans un point des espaces immenses de l'Univers , jetté , pour ainsi dire , en naissant dans un lieu perdu , se regarde comme un spectacle pour le monde entier , il croit que tous les êtres sont formés pour lui , & qu'ils s'intéressent à sa fortune ; il lui semble que toute la nature s'anime pour lui parler de ses maux & de ses biens. On a regardé le Ciel comme un miroir qui nous représente notre destinée ; les comètes comme des présages qui nous l'annoncent , les rapports les plus réguliers des astres comme des causes sinistres ou des avertissemens , les éclairs , & le tonnerre comme des avant-coureurs de la désolation qui menace les hommes. De telles erreurs ont été des erreurs générales , elles subsistent encore , quoiqu'elles ne soient appuyées que sur des fondemens aussi frivoles que les vols des oiseaux & les poulets des Aruspices.

L'Histoire nous a conservé la mémoire de ces signes aussi exactement que celle des événemens les plus certains. Nous trouvons dans tous les anciens monumens que des conjonctions, des éclipses, des comètes formidables ont annoncé les ravages de la peste. Dans l'Italie, sous l'Empereur Phocas, en Syrie au septième siècle, dans la Ville d'Harlem en 1546. en Angleterre vers le milieu du dernier siècle, en tous ces lieux il parut des comètes, & la peste éclata en même-temps, ou bien-tôt après. Nous ne rapporterons point d'autres semblables avant-coureurs qui sont uniquement des époques de la crédulité, de la crainte & de la vanité des hommes. Le caractère de superstition que portent de tels signes, n'a pas rebuté un grand Médecin, il a trouvé dans les mouvemens des astres des causes de nos maux. Il est vrai que nous ne sommes pas à couvert de leur action, la lune bouleverse les mers & l'atmosphère qui est sujette sans doute aux mêmes mouvemens que les eaux qui environnent la terre. Ces mouvemens peuvent entraîner quelque dérangement; mais c'est deviner que de leur attribuer des maux particuliers: en les rejetant sur de telles causes, on donne plus à l'imagination qu'à la réalité.

Il faut donc chercher des causes plus proches de nous; la proximité, en les soumettant à nos sens, leur donnera plus de certitude. Nous en trouverons un grand nombre qui nous environnent de toutes parts.

Les Médecins ont cherché souvent les causes des maladies dans les déréglemens des saisons, ils ont même crû y appercevoir les causes de la peste. Hippocrate attribué la peste d'*Abaron* à des pluyes extraordinaires; il regarde le vent de midi comme la source d'une maladie pestilentielle qui se répandit de son temps dans plusieurs endroits. Galien assure que les années pluvieuses sont les avant-coureurs de la peste; la plupart des Médecins ont justifié ce sentiment par de nouvelles preuves.

Les Historiens ont confirmé ces opinions par divers faits qu'ils rapportent. Sous l'Empereur Maurice, & sous l'Empereur Charlemagne, des pluyes continuelles firent éclore la peste qui ravagea leurs Etats. Sous l'Empereur Frederic II. des pluyes affreuses enflèrent les eaux du Tibre, le débordement fut suivi d'une peste qui désola la Ville de Rome; cette mala-

die étoit si mortelle, qu'elle enlevait tous ceux qu'elle atteignoit, de vingt malades à peine en voyoit-on un qui échappât à la violence du mal. Les Pontificats d'Adrien V. & de Jean II. furent remarquables par la peste affreuse qui ravagea l'Italie; les pluies continuelles furent comme le levain de ce fleau terrible. Dans le quinzième siècle le débordement des rivières le répandit dans toute l'étendue de la Sicile. Enfin dans la plupart des Historiens on trouve des exemples mémorables qui prouvent que l'humidité & les pluies continuelles ont souvent allumé le feu de la contagion en plusieurs endroits.

Mais presque par toute la nature les mêmes effets ont très-souvent des causes contraires. La peste a été portée par des pluies en beaucoup de pays, elle a souvent ravagé des lieux échauffés par une longue chaleur. Sans sortir de l'Italie nous trouvons de tristes exemples de ces pestes qui ont ravagé des climats brûlés. Le troisième siècle de la fondation de Rome fut un siècle funeste par trois maladies pestilentielles; dans chacune on n'accusa que la chaleur extraordinaire qui avoit desséché tout le pays. La première sécheresse avoit tari les fontaines, les autres, quoique moins violentes, avoient également entraîné la peste après elles. Mais pour ne pas nous arrêter à des époques si éloignées, nous n'avons qu'à nous rappeler la sécheresse qui désola l'Italie dans le onzième siècle. Les arbres, les fruits, les bleds, éprouverent d'abord une espèce de peste, puisqu'ils furent desséchés par une chaleur longue & violente; les hommes furent affligés à leur tour d'une peste qui en peu de tems enleva un nombre prodigieux: l'âge, le tempérament, la condition n'eurent aucun privilège, la maladie étendit ses ravages par-tout. Enfin dans le seizième siècle, vers le milieu, on eût crû que l'Italie étoit environnée d'un air brûlant; le Ciel n'y répandit, pour ainsi dire, que du feu durant un temps assez long, les fontaines, les puits ne pouvoient plus fournir les eaux nécessaires. A cette chaleur & à la disette succéda une peste qui ravagea la Ville de Rome.

De ces observations qui attribuent la cause de la peste aux pluies continuelles ou à la chaleur, il résulte seulement qu'elle est venue à leur suite. Mais ont-elles été les principes qui l'ont préparée ou formée? Sans ces pluies, sans ces chaleurs, la peste n'auroit-elle point paru? Dans l'humidité ou dans la chaleur précisément on ne voit

pas la cause de la peste ; on n'y trouve pas plutôt le principe de cette maladie , que celui de la dysenterie , de la fièvre tierce , de la fièvre pourprée : entre la peste & ces causes on ne voit pas plus de rapport qu'entre ces mêmes causes & la petite verole ; on voit même ces causes & ces effets marcher séparément. Des chaleurs brulantes , longues , comme nous l'avons dit , n'ont point traîné la peste après elles , des pluies continuelles n'ont porté aucune atteinte dans le corps , les pestes sont quelquefois arrivées dans les saisons les plus riantes & les plus abondantes. On peut donc conclure que la chaleur & la sécheresse ne produisent pas la peste par elles-mêmes.

Mais à l'aide de la Phisique , examinons l'action de la chaleur & de l'humidité sur les corps. La chaleur donne plus de volume aux vaisseaux & aux liqueurs qu'ils renferment , c'est-à-dire , que quand la chaleur agit sur le corps humain , les vaisseaux se dilatent , & les fluides s'étendent par la raréfaction. Ces fluides plus animés par le ressort des parties solides , s'échappent plus facilement par les pores , ou par les vaisseaux plus ouverts ; les parties les plus subtiles sont celles qui s'exhalent plutôt , puisqu'elles trouvent moins de résistance. Les parties les plus grossières restent dans leurs réservoirs ou dans leurs canaux ; privées de ce qu'elles avoient de plus fluide , elles s'épaississent. Cet épaississement peut , dit-on , causer des maladies ; mais du moins est-il certain qu'il n'est nuisible aux fonctions du corps qu'à un certain degré. Or à quel degré doit-il être pour causer la peste ? & les sécheresses peuvent-elles amener un tel degré d'épaississement ? A ne consulter que l'expérience , il ne paroît pas qu'une telle cause puisse produire la peste , les bubons & les charbons. Les sueurs qui ont épuisé les corps en certaines maladies , les sueurs que causent des exercices violens continués fort long-temps , en un mot les sueurs les plus abondantes que l'art produit , & qu'on a poussé quelquefois jusqu'au dessèchement du corps , n'ont jamais causé aucune maladie qui ait ressemblé à la peste. Comment donc pourra-t-on la rejeter sur l'ardeur d'un climat , sur une chaleur passagère ? Chaleur qu'on évite , qu'on modère par les boissons , par les lieux qu'on habite. On pourroit avec la même vraisemblance attribuer l'origine de la peste aux boissons spiritueuses ; on prouvera sans peine que ces liqueurs dessèchent les parties solides , qu'elles

les brûlent , qu'elles épaississent les fluides. De ces effets on déduira la peste , comme de la chaleur & de la sécheresse. Rien n'avilit plus la Physique que les conjectures auxquelles on s'abandonne en bâtissant des systèmes ; on saisit tout , sur les causes les plus legeres on élève tous les ouvrages de la nature. Mais comme de tels édifices sont presque sans fondement , ils se renversent bien-tôt , ils ne peuvent plaire qu'à l'imagination , qui est incapable de les soutenir aux yeux de la raison.

L'humidité & les pluyes ne sont pas en elles-mêmes des causes plus réelles de la peste ; car quelle est leur action sur les corps animés ? L'eau ne peut que relâcher , & affoiblir par conséquent le tissu des parties. L'air humide peut diminuer la transpiration sur la surface du corps & dans les poulmons. Mais quelle distance n'y a-t'il pas de ces effets jusqu'à la peste ? Nulle experience , nulle analogie ne nous montrent qu'ils puissent produire une semblable maladie. On peut leur attribuer également la goûte , le mal de Siam , les coliques néphrétiques , les petites veroles. Les animaux sur lesquels ces causes n'agissent pas de même que sur les hommes , pourroient fournir de nouvelles objections ; mais nous n'aurons pas recours à de telles preuves , nous demanderons seulement si les chaleurs & la sécheresse ne peuvent pas élever du sein de la terre des corpuscules nuisibles qui portent la peste dans tous les corps ? Il est difficile de nier une telle possibilité , nos lumieres sont trop foibles pour borner les propriétés de ces vapeurs invisibles ; les ressorts infinis qui les préparent peuvent former des corps capables de faire éclore la peste , les chaleurs peuvent leur donner de l'activité , les élever dans l'air , les répandre partout. Mais combien d'autres causes ne pourra-t'on pas accuser , si on ne consulte que la possibilité ? Les vers dont parle le Pere Kirker sont possibles ; la substance même de l'air peut être susceptible de quelques changemens nuisibles. L'élasticité qui en est l'ame peut s'affoiblir ou augmenter ; les eaux dont on use peuvent se charger de matieres mortelles ; les fruits dont on se nourrit peuvent avoir puisé dans la terre des sucs mortels sous les plus belles apparences. Mais de telles possibilités nous instruisent-elles sur la cause de quelque maladie ? montrent-elles des voies pour nous conduire ? Lorsque j'aurai prouvé que de la surface de la mer il peut s'élever des

corpuscules salins & sulphureux , que ces corpuscules peuvent être transportés dans toute l'Angleterre , qu'ils peuvent y produire la consomption ou la sueur Angloise , quelle utilité tirerai-je de ces hypothèses ? Ne sont-elles pas fondées sur des idées vagues , inapplicables aux maladies dont nous parlons. La sécheresse & les chaleurs m'instruisent-elles mieux des causes de la peste ? Pour que je puisse adopter de telles causes , il faut que leurs effets m'y conduisent par degrés.

Les vents ont été regardés comme des causes de la peste ; quelques observations même favorisent cette opinion. Les Historiens accusent souvent les vents de midi : les autres leur ont paru moins dangereux. Dans l'Arabie , dans la Chaldée , dans le Sein Perfique il s'éleve toutes les années des vents brulans , ces ouragans ou ces tourbillons ravagent ces pays , leur souffle est souvent mortel pour les hommes & les animaux. En 1705. un de ces vents orageux répandit la peste à Constantinople ; dans un seul jour on enleva par une même porte dix-huit cens cadavres. Mais dans les lieux où ces vents regnent en certains temps , on n'en est point allarmé. Les maux qu'ils entraînent sont passagers , & périodiques , de même que les fièvres d'automne & de printemps. Or qu'est-ce que la Physique nous découvre dans ces sortes de vents ? Le mouvement progressif de l'air n'est nuisible que par son impetuosité , qui ne peut jamais produire une maladie particuliere telle que la fièvre maligne ou la peste ; car l'air seul n'agit que comme un torrent d'eau qui n'a d'autre force que son mouvement progressif. Ces ouragans pestilentiels sont unis à quelques autres causes , ils sont chauds , dit-on. Or cette chaleur peut-elle être mortelle ? est-elle plus violente que la plus grande chaleur de l'Esté ? Il est difficile qu'elle soit portée à un plus haut degré. Peut-on donc assurer que les causes de ces vents enflamment l'air , que ce sont des especes de feux que la terre souffle en certains lieux , que par là ils peuvent être funestes aux hommes & aux animaux. Mais s'ils n'agissent point par la chaleur qu'ils causent , s'ils ne sont formés que par un cours ordinaire de l'air , il faut que des causes étrangères les rendent mortels. Or ces causes ne peuvent être que des vapeurs élevées du sein de la terre , vapeurs qui sont , si l'on veut , des sels & des souffres , & qui sous ces noms ne sont pas mieux connues.

Le sein de la terre est plein de causes mortelles, des agents secrets les préparent dans des lieux souterrains. Mais les matieres qui les rendent si dangereuses nous sont inconnues; nous ne connoissons que leurs ravages. De ces réservoirs où le temps les a formées, elles se répandent sur la surface de la terre, elles s'exhalent par des soupiraux qu'ouvrent des tempêtes, ou des tremblemens de terre; les hommes eux-mêmes leurs creusent souvent des issues: mêlées avec l'air, elles l'empoisonnent, les animaux périssent s'ils les respirent. On ne trouve que trop d'endroits qui ont été infectés de ces exhalaisons, ceux qui ont été fouillés profondément, ont été sujets à cette infection.

Les pays voisins de la mer sont une preuve constante du venin que renferment les exhalaisons. En Hollande on pousse toujours des digues dans le terrain qu'occupe la mer, on contraint les eaux de reculer; mais dans les terres qu'elles abandonnent, les hommes respirent-ils un air bien pur? n'y traînent-ils pas une vie languissante?

Il y a en divers pays des lieux marécageux, dont le voisinage est redoutable, toutes les années y ramènent des fièvres dangereuses; les habitans de ces marécages sont mal sains, sujets à des fièvres rebelles. Dans certains endroits la vie longue est un bien inconnu, un homme de quarante ans est un homme vieux. Ceux qui les habitent sont dans le cas où étoient les habitans de Rome sous Innocent III. ce Pape a écrit que de son temps la Ville de Rome étoit presque déserte, peu d'hommes pouvoient se flatter d'atteindre l'âge de quarante ans, presque aucun ne pouvoit étendre sa vie jusqu'à l'âge de soixante années.

Il y a en France des Villes où les Soldats sont exposés à des maladies terribles, ils y essuyent quelquefois une espece de peste; mais les alimens & les eaux sont très-souvent, plutôt que le terrain, les principales causes des maladies. En certaines contrées de l'Italie les eaux sont pernicieuses. Le bled gâté ou mêlé, n'est pas moins nuisible; le pain qu'on en fait est un poison plutôt qu'une nourriture; les malheurs des Soldats sont en général moins attachés aux lieux qu'ils parcourent, qu'à l'avidité & à la mauvaise foi des Pourvoyeurs.

Ces observations prouvent sans doute l'impureté de l'air; mais il y a des faits qui la démontrent en certains lieux. Je ne parle-

rai pas de la fameuse grotte qui est près de Naples , tout le monde sçait que les vapeurs qu'elle exhale sont mortelles pour les hommes & pour les animaux. Un puits qui est près de la Ville de Rennes n'a pas été moins terrible pour ceux qui y sont descendus ; trois maçons y périrent , & un quatrième qui en fut retiré promptement mourut dans trois jours , il dit qu'il avoit été suffoqué par une chaleur qui lui brûloit les entrailles.

A ce fait j'en joindrai un autre qui le confirmera ; il est arrivé dans la Province de Bearn. Un homme rentra dans sa maison qui étoit déserte depuis vingt-neuf ans : il y avoit laissé une cuve destinée à conserver de l'eau salée ; en rentrant dans son ancienne habitation , il voulut se servir de ce vaisseau ; mais le premier qui osa y descendre pour en enlever les ordures , mourut subitement ; deux autres qui le suivirent pour le secourir , périrent de même avant que d'arriver au fonds ; un quatrième ayant avancé la tête sur le trou par lequel les autres étoient descendus , fut frappé par une exhalaison si cuisante , qu'il en perdit la vue ; enfin on enleva le plancher qui couvroit la cuve , l'air extérieur en entrant dans cet espace renfermé , dissipa les vapeurs malignes , & la lumière y découvrit ce qu'on n'y auroit pas attendu. L'eau salée en s'exhalant avoit formé une croûte au fond de la cuve , sous cette espece de couvercle s'étoit sans doute formée la vapeur mortelle qui empoisonna ces trois misérables ; les crevasses qu'ils firent à cette matiere donnerent jour aux corpuscules venimeux.

Si de pareilles vapeurs s'élevoient dans toute une contrée, elles empoisonneroient sans doute les hommes qui la respireroient ; elles pourroient même produire une véritable peste ; mais nous pouvons porter nos idées au-delà de la possibilité. Des faits nombreux nous apprennent que la peste a été causée par des exhalaisons. Les habitans de Rome en ont fait une triste épreuve. Les eaux de pluye avoient croupi long-temps dans les fossés du Château Saint-Ange , en s'y ramassant elles y accumulerent la pourriture. Enfin du fonds de ces eaux corrompues s'éleverent des vapeurs mortelles , elles répandirent bientôt une fièvre pestilentielle , toute la Ville fut désolée , la mortalité fut presque générale. Les habitans d'Orviete , de Balneoregio , de Pesaro , de Forenso eurent le même sort , la négligence ou le hazard avoient formé chez eux les mêmes causes , les eaux dormantes

s'étoient corrompûes, cette pourriture empoisonna l'air ; une infinité de misérables qui le respirerent moururent d'une espece de peste.

On trouve dans ces faits des causes certaines de la peste ; mais le Grand Caire en présente de semblables qui ne sont que trop sensibles. Le Nil porte en Egypte la fertilité & la mortalité. Il répand ses eaux dans tous les pays qui l'environnent : ces eaux en s'exhalant laissent sur les terres les matieres dont elles sont chargées ; ce sont ces matieres qui sont la source de l'abondance , mais l'ardeur du soleil les corrompt, elle en élève des exhalaisons qui sont sûrement le levain de la peste ; car lorsque les terres se dessèchent, cette maladie se répand par tout, elle a ses périodes selon l'activité & la durée de ses causes. Les Rois d'Egypte avoient prévenu ce fléau par leurs soins. Leurs dépenses & leur magnificence avoient pour objet la salubrité du pays, ils desséchoient les marais, en facilitant l'écoulement aux eaux croupissantes ; les histoires & les fables mêmes sont des monumens de ces bienfaits. Le Cocite & l'Acheron, ces réservoirs d'exhalaisons mortelles, avoient perdu leurs influences malignes. La barbarie des Turcs dans leurs conquêtes a négligé ces soins ; ils ont pensé à soumettre l'Egypte, & non à la conserver ; aussi leur négligence a-t'elle formé une source intarissable de peste.

Les tremblemens de terre nous assurent de l'existence de ces causes & de leurs effets, le bouleversement qu'ils ont produit en divers lieux a bouleversé les corps ; souvent la peste a succédé à leurs secousses. Au sixième & au treizième siècle on trouve des époques mémorables de ces ravages, plusieurs Villes situées au voisinage du Rhin furent renversées par des tremblemens de terre ; après la destruction de ces Villes, les habitans & les peuples voisins furent affligés de la peste.

Enfin c'est dans la substance des animaux qu'on a trouvé souvent l'origine de cette maladie. Il n'est pas de corruption plus fatale aux animaux, que la corruption des animaux mêmes. Dans les temps reculés nous voyons les funestes effets des exhalaisons des corps animés. Au dixième siècle le froid fut extrêmement vif dans l'Allemagne, les lacs & les rivières se couvrirent de glace ; les poissons renfermés sous ces eaux gelées, ne purent vivre longtems. Le commerce de l'air qui

soutient la vie de tout ce qui respire , leur manquoit sous les voutes de glace qui les couvroient , cette cause ne fut que trop pernicieuse & trop active , elle causa une mortalité des plus affreuses. Dès que les eaux se furent écoulées ou évaporées ; les fonds des lacs & des marécages furent infectés , ils étoient couverts des poissons pourris. La chaleur du soleil anima encore cette pourriture , les corpuscules qui s'éleverent empestèrent l'air. Presque tous ceux qui respirèrent cet air empoisonné , furent attaqués de la peste , la mortalité fut générale , des milliers d'hommes furent enlevés dans très-peu de temps.

Les fauterelles si fatales à l'Egypte , confirment ce que nous venons d'avancer , elles ruinent souvent les campagnes ; & leurs dégats entraînent la famine. Mais si ces insectes vivans ravagent les fruits de la terre , ils ne sont pas moins pernicieux quand ils sont morts ; car si les vents ne les poussent pas vers la mer , ils tombent sur les campagnes. La chaleur de ces climats brûlés , les pluyes continuelles qui les baignent durant trois ou quatre mois , cette ardeur , dis-je , & ces eaux pourrissent les corps des fauterelles : la pourriture est toujours plus pernicieuse si les pluyes arrivent au mois de Juillet & d'Août ; car après ces temps chauds & humides la peste s'élève avec violence , elle ravage l'Egypte tandis que ce fonds de pourriture n'est pas épuisé ; enfin l'air refroidi concentre les matieres corrompues , & les empêche de s'élever. Alors la peste se calme , mais on peut dire qu'elle est seulement assoupie , car elle se réveille dès que les mêmes causes la favorisent. Ainsi la peste est une maladie périodique qui est particulière à l'Egypte.

Il s'ensuit de ces observations que l'air est souvent le véhicule de la peste. Nous ne connoissons point la nature de cet élément , ses propriétés seules nous sont connues , encore ne se montrent-elles que par les effets. Nous ne pouvons donc pas accuser la matiere de l'air ; si ce fluide étoit susceptible d'altération , il auroit déjà changé de nature , il environne la terre & les eaux depuis tant de siècles , un changement insensible arrivé chaque année auroit fait une transmutation totale. Si l'air a donc la même action que dans les premiers temps , si les hommes y ont toujours trouvé le principe de la vie , ce fluide ne peut point s'altérer ; les temps qui changent tout ,

ne peuvent le changer. Semblable au feu, à l'eau & à la lumière, il est immuable comme ces élémens, les corps étrangers peuvent seuls le rendre nuisible, c'est-à-dire, qu'il peut s'en charger, les porter en divers lieux, leur ouvrir l'entrée des corps qu'ils ne peuvent pénétrer par eux-mêmes. C'est sans doute un mélange étranger qui l'infecta durant la peste de Leyde, le Docteur Schagt a rendu cette infection sensible, il a séparé de l'air ces corpuscules dont il étoit chargé : il les a même rendus visibles ; voici comment son industrie a soumis aux sens ce mélange qui étoit si funeste. Il exposoit à l'air durant la nuit un vase rempli d'eau, en d'autres temps cette eau auroit conservé sa pureté ; mais dans ce temps contagieux elle s'alteroit, il s'y formoit une écume ou une espece de crème surnageante, cette matiere moussueuse n'étoit pas une eau agitée, c'étoit un poison des plus terribles, si on la donnoit à un chien, il mourroit dans quelques heures. Après une telle expérience il n'est pas douteux que l'air n'eût déposé cette écume sur l'eau, elle ne pouvoit pas s'être formée de l'eau même ; car le soir cette eau étoit saine, on pouvoit en boire sans danger, l'espace d'une nuit ne pouvoit pas changer la nature de ce fluide, & en faire un poison mortel.

Il n'est donc pas douteux que l'air ne se charge d'exhalaisons & de vapeurs pernicieuses ; il les reçoit de la terre & des eaux, & il les rend aux animaux. Nos poulmons pompent continuellement ce fluide, ils y trouvent un agent qui les aide à pousser le sang ; mais cet agent favorable par lui-même devient souvent funeste. Or quelle est la nature des corps qui empoisonnent l'air durant la peste ? sont-ils sulphureux ou salins, sont-ils composés de principes connus ?

La recherche de ces principes sera toujours une recherche inutile, l'expérience ne peut déterminer la nature des corps dont l'air est chargé. La seule ressource qui reste est donc l'imagination, ressource vaine & erronée, qui avilit les Physiciens ; la vérité & l'erreur y trouvent également un appui, les opinions contradictoires prennent de la vraisemblance dans ses lueurs.

Les tentatives des Philosophes prouvent la difficulté de ces recherches, mais l'objet même de ces tentatives en démontre l'inutilité, il est caché dans des causes inaccessibles ; on peut le deviner, & non pas le voir ; pour le saisir nous n'avons que des

effets équivoques. Or que peut-on conclure de ces effets si trompeurs ? Jugeons-en par les dissensions des Physiciens. Il est vrai que les productions des premières causes sont liées les unes aux autres, cette liaison ou cet enchaînement peut conduire nos recherches ; mais ces liens sont si subtils qu'ils échappent à nos yeux. Nous tâtonnons par nos expériences ; & après bien des tentatives, les phénomènes les plus communs perdent à nos yeux leur rapport avec les causes que nous cherchons ; l'éloignement de ces causes, leur multiplicité nous jettent dans cet embarras ; car des principes opposés peuvent former le même ouvrage. La nature est pleine de productions qui sont dues à des agens contraires ; aussi les Philosophes ont-ils trouvé l'origine de la peste dans des causes opposées. Les uns ont saisi l'acide, ils lui ont donné un principe de coagulation ou de corrosion. Il a paru aux uns un agent semblable à l'arsenic, d'autres l'ont comparé au sublimé corrosif. Avec un tel agent ils ont suivi comme avec un flambeau la peste dans toutes ses routes, ils ont trouvé dans son action la solution de toutes les difficultés, la coagulation leur a paru suffisante pour agiter les corps, pour les engourdir, pour les brûler, pour les refroidir, pour faire éclore les bubons, pour former les charbons ; les sueurs, la sécheresse du corps, les hémorragies, tous ces accidens leur ont paru attachés à l'action du principe coagulant.

Les Philosophes qui ont saisi l'Alkali ont trouvé dans ce sel un principe également fécond ; la chaleur, la corrosion, la fonte des liquides sont des effets naturels d'un sel Alkali. Le sang fondu ou trop agité produit un débordement, & sort de son lit ordinaire, c'est-à-dire, des gros vaisseaux, il se répand dans d'autres canaux destinés à des liqueurs plus subtiles ; mais après y être entré, il ne peut pas continuer sa route avec facilité, il étend donc le diamètre de ces vaisseaux trop resserrés, il les force, il y porte de l'irritation, il y cause des battemens plus vifs. Un tel dérangement dans le cours du sang est une source féconde des maux les plus funestes, tous les visceres s'engorgent, les glandes s'embarrassent, il se forme des dépôts, des gonflemens, les parties où la circulation a le moins de vigueur, sont les plus exposées à ces dépôts.

Cette cause est féconde, elle répond, dit-on, à tous les phénomènes

menes de la peste ; mais ces phénomènes peuvent avoir une autre origine. N'y a-t'il pas dans la nature d'autres agens qui fondent le sang & la limphe dans les corps vivans ? Ils peuvent être aussi nombreux que les combinaisons de la matière & des élémens. Pour choisir l'alkali , il faudroit connoître les autres causes possibles : sans en avoir une idée juste , comment leur donner l'exclusion , comment donner la préférence à une cause qui est connue , ou qu'on ne voit pas ?

Pour démontrer l'impossibilité où nous sommes de déterminer ces causes , je vais prouver que la nature nous en fournit d'autres aussi fécondes , aussi vraisemblables , aussi réelles. L'air anime nos fluides , il y est mêlé intimement , ses parties sont des ressorts très-actifs , ils agissent sur les parties de sang qui les environnent. Il est certain que cet air qui est dans nos vaisseaux , est plus condensé que l'air extérieur , il est pressé par le poids des fluides , par le ressort de nos parties , le cœur agit continuellement sur lui , il est enfin comme dans un pressoir. Cet air ainsi pressé s'accumule continuellement , il entre dans nos vaisseaux avec les alimens ; peut-être trouve-t'il quelque entrée dans les poulmons. Or un tel agent ne peut-il pas se multiplier dans notre corps ? Et quand ses forces seront plus ramassées , ne peut-il pas fondre les liqueurs , les rarefier , les pousser dans des tuyaux qui leur sont étrangers , les arrêter , les dissoudre ? Dans une telle hypothèse ne trouverai-je pas la cause de la peste , ne pourrai-je pas l'appliquer à tous les symptômes de cette maladie ?

Voici une autre cause qui a paru aussi vraisemblable. Il y a dans nos corps un feu caché , nous en ignorons la source & la nature ; mais , comme on le peut prouver par diverses maladies , son action est telle qu'elle cauterise quelquefois les parties solides. Or des autres agens que nous connoissons dans les corps animés , il ne peut résulter une telle activité ; nul exemple ne nous en montre la possibilité. Il y a donc une espèce de feu inné qui agite nos corps ; feu qui se multiplie & se conserve par sa propre action , & qui s'épuise après une certaine durée. Un tel feu peut s'animer , se ramasser ; mais si son action devient plus vive , il dissoudra , il rarefiera , il forcera des vaisseaux , il causera des inflammations gangreneuses.

Quand on ne s'attache qu'aux causes possibles , les ressources

ne sont jamais épuisées; il se présentera encore d'autres agens différens à des esprits feconds. Ne pourroit-on pas dire que la peste ne dépend que d'une irritation. Que les esprits animaux coulent dans les nerfs avec plus de rapidité, qu'ils soient plus abondans, ne hâteront-ils pas la circulation? le sang ne fera-t'il pas poussé avec plus de violence? tous les vaisseaux ne seront-ils pas forcés? ne se formera-t'il pas des dépôts, des tumeurs, des inflammations?

Je rapporte ces opinions pour démontrer le vuide de cette Physique qui a pour base des hypothèses; comme elle est fondée sur des possibilités, elle sera un assemblage de causes infinies, l'esprit partagé entre toutes ces causes, ne pourra point se déterminer. Si les vraisemblances le font pancher d'un côté, les doutes le rappellent de l'autre; en suivant l'hypothèse la mieux imaginée, il pourra soupçonner toujours de l'égarement dans ses démarches. La nature s'accorde rarement avec les idées qui paroissent les mieux fondées, elle suit des voies inconnues. Or lorsque la nature est si difficile à dévoiler, à quoi servent les suppositions? que peut-on en esperer sur-tout dans la Médecine? *Tel est, dit un Ecrivain, le malheur de cet Art; il ne doit avoir pour base que l'histoire de la nature, & il n'a pour fondement que de vaines idées que le temps détruit, & fait renâître successivement.* Appliquer ces idées au traitement des malades, n'est-ce pas livrer ces malheureux aux caprices de l'imagination?

Nous abandonnerons donc les idées vagues; les levains nitreux, arsenicaux, sulphureux, ne seront que des causes imaginaires, les vers même seront regardés comme un fruit de l'imagination du Pere Kirker. Les autres Philosophes avoient cherché dans la nature des corps inanimés, celui-ci a rapporté la peste à des insectes venimeux. Sur quelles preuves, sur quelles apparences a-t'il imaginé une telle cause? sur des probabilités, sur des rapports infiniment éloignés, en un mot, sur des possibilités.

Kirker étoit pardonnable, comme Philosophe il avoit le droit de s'abandonner à des conjectures frivoles. Mais que des Médecins aient renouvelé sérieusement une opinion surannée, seront-ils aussi excusables, eux qui sont chargés de la vie des hommes? Pour faire voir le ridicule de cette hypothèse, & d'autres semblables, faisons une supposi-

tion , & cherchons-lui un appui dans quelque observation.

On a observé des vers dans le *sperme* , ces insectes , suivant Hartsoecker , sont extrêmement nombreux. Or de tels animaux qui habitent dans nos corps ne peuvent-ils pas se multiplier , ne peuvent-ils pas se répandre dans nos vaisseaux ? Il n'est pas impossible qu'ils forment presque le tissu du sang. Mais un corps plein de tels insectes vivans , ne doit-il point périr ? Leurs mouvemens , leurs morsures , leurs excréments ne peuvent-ils pas former la peste ? Une telle opinion ne renferme point de contradiction , elle est aussi vraisemblable que le sentiment de Kirker , les microscopes nous démontrent les insectes qu'il suppose , nous en connoissons la source , elle est comme un réservoir qui est presque intarissable , de ce réservoir ils se portent dans le reste du corps. Ce passage est-il inconnu à la nature ? le *sperme* n'est-il point repompé ? n'est-il point répandu par la circulation dans le tissu du corps ? ne raffermir-il pas ce tissu par une vertu secrète ? la voix des eunuques n'en est-elle pas une preuve ? Or si le *sperme* passe dans le sang , il y portera les vers qu'il renferme. Si on objecte qu'ils sont trop gros pour y passer ; l'imagination élargira ces passages , cet élargissement ne sera pas impossible , cela sera suffisant. On pourra encore diminuer le volume de ces insectes ; les pores se trouveront plus grands que ces animaux , il ne sera point difficile d'appuyer ces suppositions. Les calculs mêmes viendront au secours ; car que ne prouve-t-on pas par les calculs ? L'un en calculant a donné au cœur une force immense , un autre par la même voie la réduit à rien. Mais revenons à notre hypothèse , elle est ridicule & possible ; on peut lui donner toutes les couleurs de la vraisemblance ; cependant le Physicien le moins éclairé la rebuterait. Celle de Kirker aura-t-elle plus de privilèges ?

§. VI.

TOUTES ces causes sont éloignées des sens , leur éloignement nous cache leur action , leur subtilité les dérobe même aux yeux de l'esprit ; elles sont donc incertaines , & par conséquent inutiles. Pour connoître la peste , il ne faut , selon quelques Médecins , que la rapprocher des fièvres malignes ; leur

nature, disent-ils, ne nous est pas inconnuë, des lumieres brillantes nous en découvrent les causes & le cours. Mais de telles lumieres rejaillissent sans doute sur la peste, à leur faveur elle ne nous paroîtra qu'une fièvre maligne, la rapidité, la violence, la durée feront les seules différences. Or nous sçavons, dit-on, l'origine des fièvres malignes; les inflammations gangréneuses, les dépôts, les forment toujours dans le cerveau. Le célèbre M. Chirac nous a découvert ce mystere. Les fièvres épidémiques qui firent tant de ravages à Rochefort l'occupèrent pendant une année. Elles avoient toutes le caractère de la peste, il ne leur manquoit que le nom, ou pour mieux dire, la terreur, la désolation, le désespoir ne s'emparerent point des esprits; le progrès de ces maladies de l'ame auroit décidé les maladies du corps, & en auroit hâté les progrès. La sagesse de M. Chirac cacha le venin qui auroit empoisonné les esprits, il en examina la nature, non sur des livres pleins d'incertitudes, mais dans les cadavres, qui sont les seuls maîtres dont les Médecins doivent rechercher les leçons. Ses recherches laborieuses le conduisirent bien-tôt au siège des fièvres malignes; il découvrit dans le cerveau des inflammations & des congestions, la putréfaction, la mollesse des fibres, se montrèrent partout; de telles causes étoient, dit-on, évidentes, elles remplissoient parfaitement l'idée des fièvres malignes, elles en découvroient les suites au premier coup d'œil. Or la peste porte tous les caractères des fièvres malignes, ses accidens n'y ajoutent que la violence, ses dépôts ne forment pas des différences essentielles, les exanthêmes, les bubons, les charbons ne sont au fonds que les mêmes maux; ce ne sont que des glandes diversement engorgées ou enflammées.

Le défaut des plus (a) grands génies a été souvent de simplifier les causes, & de ramener les opérations de la nature à quelques regles faciles à saisir ou à imaginer. Les principes qu'elle suit peuvent être simples, mais ils sont éloignés de nous, ils forment une chaîne des causes subalternes, qui s'étendent fort loin, & dont nous ne sçaurions voir l'extrémité. C'est une espece d'échelle qui en produit d'autres; le génie de l'homme est trop borné pour monter jusqu'à la dernière. Il ne s'agit pas dans nos recherches de déterminer si la nature est simple dans

(a) Extrait de diverses lettres adressées à M. Dodart.

ses opérations , il faut les suivre , & nous arrêter aux derniers faits , comme à la source des autres. Il n'y a que les faits qui puissent nous guider , dès qu'ils nous abandonnent , l'esprit ne peut marcher qu'à pas incertains.

Sans m'écarter du respect qu'on doit aux grands Médecins qui ont examiné la peste , je leur demanderai s'ils sont bien assurés que la peste ne soit qu'une fièvre maligne ? Avant de me répondre , ils doivent fixer la signification de ce terme ; on sçait qu'il sert très-souvent de voile à l'ignorance , tout ce qui s'écarte des routes ordinaires dans les maladies aiguës , est accusé de malignité , le public frappé de ce terme , & non de ce qu'il signifie , est satisfait , & les Médecins croient qu'ils sont justifiés.

On n'entend vulgairement par la malignité , que l'action des causes secrètes , qui sous des apparences peu effrayantes , sont plus dangereuses que des accidens qui paroissent plus violens ; le pouls paroît dans l'état naturel , la chaleur est modérée , les urines sont telles que dans la santé. Mais tandis que les dehors semblent rassurer , des causes meurtrières agissent dans l'intérieur. Ainsi les fièvres malignes suivant ces idées , ne sont que des maladies masquées , qui n'annoncent pas leurs ravages. Or par ce déguisement m'instruit-on de la nature des fièvres malignes , & de leur vrai caractère ? D'ailleurs de telles maladies sous des dehors trompeurs , peuvent être de différentes especes , leurs causes peuvent être extrêmement nombreuses , & même opposées. Le terme de fièvre maligne qui est dans la bouche de tous les Médecins , ne m'apprend donc que ce qui se présente aux yeux des hommes les plus grossiers , & me laisse dans l'ignorance sur la nature de la peste.

Mais ne m'apprend-t-on pas une vérité quand on me prouve que la peste est du genre de ces maladies ordinaires qu'on nomme fièvres malignes ? On auroit fait un pas qui nous approcheroit des causes , si on avoit fixé le rapport de cette maladie avec cette espece de fièvres. Mais n'est-ce pas l'imagination & non l'expérience qui a établi ce rapport dont tant d'esprits crédules ne doutent point ? Est-ce un fait bien averé que les causes en soient les mêmes , & qu'elles ne diffèrent que par leur activité ? Le caractère de la peste n'est-il pas marqué par certaines éruptions ? n'est-ce pas un venin singulier , & aussi par-

ticulier que le venin qui cause la rage , la petite verole , les maladies vénériennes ; les effets de la peste ne se montrent point dans les fièvres malignes ordinaires. Ce n'est donc qu'en connoissant son principe , que je pourrois décider du rapport qu'elle peut avoir avec ces fièvres. Or connoit-on ce principe , peut-on déterminer en quoi il consiste ? Les idées qu'en ont les Médecins ne sont-elles pas fondées sur des conjectures frivoles ?

Les inflammations du cerveau , ces inflammations qu'on a regardées comme une découverte heureuse , éclairent-elles la théorie des fièvres malignes ? Il est certain qu'après les ravages de ces fièvres , on ne trouve très-souvent aucune lésion dans le cerveau ; il est blanc & ferme ; c'est-là une vérité dont ne peuvent douter ceux qui ont cherché dans les cadavres les sources des accidens & les causes de la mort. Les abcès , & la mollesse de la substance de ce viscere sont rares , les inflammations qu'on y a observées n'ont été souvent qu'apparentes. Les veines remplies de sang ont été regardées comme les preuves de ces inflammations ; les engorgemens arrivés dans les derniers temps de la maladie , ont paru être les premières causes ; on n'a pas hésité sur de simples apparences & sur des rougeurs , de prononcer que le cerveau étoit enflammé. Les impressions que les maladies laissent dans ce viscere , peuvent lui être communes avec les autres parties ; ce n'est pas son tissu seulement qui est altéré ; le tissu des autres parties n'est-il pas dérangé , leurs fonctions n'ont-elles pas été troublées ou abolies ? Comment peut-on prouver que le cerveau a été la source de tous les accidens & de la cause la mort ? Ne peut-on pas soutenir que la cause de la fièvre a également agi sur tous les viscères ? Le délire , la phrénésie ont pû être l'ouvrage des autres parties , leurs maladies ne troublent-elles pas le cerveau ; la seule sympathie n'en renverse-t-elle pas toute l'économie ?

On ne s'est pas arrêté à la seule inflammation du cerveau ; comme elle n'a pas paru douloureuse , on en a cherché les causes. On a crû l'avoir trouvée dans l'épaississement du sang ; ce ne sont pas les faits qui ont établi une telle cause ; on ne sçauroit prouver par aucune observation ni par aucune expérience , que le sang épaissi produit une fièvre. Je n'insisterai pas sur les

idées ridicules de ceux qui en voyant le sang coagulé dans les cadavres, ont crû qu'il étoit coagulé dans le corps vivant. Il le condense & se durcit dans les palettes où on le reçoit; le même principe, je veux dire le froid & l'inaction des parties, le coagule dans leur tissu. Or une telle coagulation, lorsque le sang est versé ou refroidi, démontre-t-elle qu'il est épaissi dans les vaisseaux?

Si les faits ne prouvent pas que le sang épaissi est la cause des fièvres malignes, y a-t'il quelque autre principe duquel on puisse déduire cet épaississement? La fièvre, les engorgemens, les dérangemens des fonctions, peuvent avoir une infinité de causes; en général l'irritation peut produire toutes sortes de bouleversemens dans la machine animale. Il peut y avoir des matieres qui en s'insinuant dans les parties, portent le trouble dans toute l'œconomie du corps, y excitent de violens mouvemens, détruisent le tissu des viscères: or parmi tant de causes à l'action desquelles les viscères sont exposés, peut-on choisir l'épaississement des liqueurs comme la première cause des accidens de la peste?

Cet épaississement est-il tel, suivant les Médecins qui l'ont érigé en cause primordiale des fièvres malignes, qu'on puisse en déduire la peste, la sueur Angloise, les fièvres pourprées, les gangrenes subites, la putréfaction qui arrive dans si peu de temps? Ces Médecins voyent-ils clairement le rapport de cette cause avec des maladies si différentes? Les divers degrés de coagulation suffisent-ils pour produire des effets si opposés? N'est-il pas certain du moins que la liaison de ces effets avec l'épaississement ne peut être démontrée par aucun fait, qu'il n'y a que l'imagination qui puisse la voir. L'opinion qui établit l'épaississement du sang comme la cause des fièvres malignes & de la peste, n'est donc qu'une hypothèse ou une vaine conjecture.

Plusieurs accidens des fièvres malignes s'accordent si peu avec cet épaississement si souvent accusé, qu'on peut en déduire des effets entièrement contraires. Ne peut-on pas dire que dès que les artères sont obstruées par un sang épais, ce sang doit passer plus lentement dans les veines, qu'il doit être poussé avec peu de force dans le cœur, que ce viscère doit par conséquent être languissant, que le mouvement doit s'éteindre dans le cer-

veau, que les vaisseaux de ce viscere & ceux des autres parties doivent être engourdis, que les nerfs doivent tomber dans l'inaction ? Cette déduction n'a-t-elle pas autant de vraisemblance que celle qui tire tous les accidens des fièvres malignes du simple épaisissement ? Or une telle théorie nous montre-t-elle la source des accidens des fièvres malignes ; conduit-elle aux causes de la phrénésie, des éruptions, des inflammations gangreneuses, des pustules, des charbons, des bubons, &c ?

Rien n'est plus suspect dans la Physique, qu'un long enchaînement de conséquences qu'on tire d'un principe même qui est certain. Nous ne connoissons pas l'étendue des principes, nous ne pouvons donc pas en marquer les bornes. Ils ne sont pas simples ; ils sont plutôt un assemblage de causes, qu'une cause unique ; ils influent ensemble dans leurs effets. Ce concours ne nous permet pas d'apprécier l'effet d'un seul de ces agens ; de ce concours viennent tant de contradictions apparentes qui se présentent dans l'étude de la nature. Les Physiciens les plus sages osent à peine tirer deux conséquences d'un principe évident qu'ils saisissent dans la Physique ; ils s'arrêtent aux premières ; parce qu'ils savent que l'enchaînement des déductions est presque toujours démenti par la nature. Comment donc les Médecins ont-ils osé déduire du seul épaisissement tant de maladies si différentes, tant d'accidens contraires les uns aux autres ?

En établissant de telles causes, ou les Médecins ont prétendu seulement donner une conjecture, ou développer les principes qui doivent conduire dans le traitement de la peste & des fièvres malignes. S'ils s'étoient bornés à des conjectures ou à des spéculations, se seroient-ils étendus avec tant de complaisance sur l'épaisissement ; auroient-ils infecté leurs ouvrages de tant de discussions sur les effets qu'il doit produire ; n'auroient-ils pas dû au moins avertir leurs lecteurs, & leur montrer le danger auquel on s'expose en suivant de tels principes ? n'auroient-ils pas dû craindre de jeter dans l'erreur des jeunes gens qui pouvoient être séduits par l'autorité ?

Mais il est évident que ces Médecins n'ont pas prétendu donner des hypothèses ; ils ont crû véritablement établir des principes certains ; leur méthode, leurs remèdes sont des suites des principes qu'ils ont enseignés. Tel est le malheur des hommes
dans

dans les maux dont ils sont environnés, ils ont à craindre l'esprit même de ceux à qui ils livrent leur confiance ; des raisonnemens qui seroient rebutés dans la Physique, décident de la vie. Ceux qui les débitent ne paroissent douter de rien, lors même qu'ils parlent des causes invisibles de nos maux. Une telle assurance ne doit-elle pas faire craindre de la témérité dans le traitement des maladies ?

Pourroit-on ne pas se livrer à de telles réflexions, lorsqu'on lit les ouvrages des Médecins ? ils établissent non-seulement l'épaississement du sang comme une cause universelle ; ils prononcent avec la même assurance sur l'épaississement des autres liqueurs ; ils le suivent dans tous ses vaisseaux ; il semble qu'ils le voyent & qu'ils peuvent le démontrer. Celui-ci accuse le chile crû, visqueux, acide, comme une cause coagulante ; l'autre assure que les suc's limphatiques qui sont versés dans les premières voies s'épaississent, portent une nouvelle cause de condensation dans le sang ; de là, disent-ils, les redoublemens qui surviennent dans les fièvres. Il y en a d'autres qui ne voyent que la bile dans tous les accidens ; elle épaisit, elle divise à leur gré, elle porte l'ardeur par-tout. De cette théorie ils passent avec assurance à la pratique ; ils ne pensent qu'à fondre, qu'à diviser, qu'à absorber. Leur expérience au lieu de les désabuser, les confirme dans leurs préjugés. Ce ne sont pas des Médecins inconnus qui adoptent de telles idées, ce sont des Médecins qui ont gagné la confiance du public, & qui, s'il en faut croire leurs sectateurs, ont développé les mystères de la nature.

Ne faut-il donc point raisonner, dira-t-on, sur les causes des fièvres malignes & de la peste ? Il faut raisonner, si on le peut ; mais si les causes sont impénétrables, c'est abuser de la raison, que d'en établir d'incertaines, que d'en déduire des conséquences qu'on apporte dans la pratique comme des regles. Dans l'incertitude de la théorie la raison nous dicte de nous borner aux faits, d'en chercher de nouveaux, de les confirmer par l'observation & par l'expérience, d'en tirer les regles qu'ils renferment clairement.

Selon ces maximes si sages, que doit-on penser de la peste & du traitement qu'elle exige ? Les causes nous en sont entièrement inconnues ; nous ignorons quelle est la nature de ces

agens qui la font éclore dans nos corps. Nous ne pouvons donc pas opposer à ces causes des remèdes qui nous soient indiqués par le caractère de ces agens. Nous sommes donc réduits à combattre les effets, à chercher des ressources dans l'analogie, à consulter l'expérience, ou plutôt l'empirisme ; car une méthode raisonnée ne peut nous guider dans une maladie obscure, & presque toujours mortelle. Essayons cependant d'établir quelques règles fondées sur l'observation.

Il paroît par les faits que nous avons rapportés, que la peste est l'effet des corpuscules ou des *miasmes* qui s'élèvent de la terre, & qui infectent l'air. Ces exhalaisons pernicieuses s'insinuent dans les corps ; suivant que les humeurs sont plus ou moins susceptibles des impressions de ce venin, ses ravages sont plus ou moins grands. Il y a des corps tellement constitués, qu'ils résistent à l'action des corpuscules pestilentiels ; dans d'autres ce venin passe dans les viscères sans y porter aucune altération, & va se déposer dans les glandes ou dans quelque partie extérieure. C'est là un fait averé par les observations de Monsieur Chicoincau, de Plater & d'autres. Ce fait constant démontre que ce sont des matieres étrangères qui causent la peste en l'insinuant dans les corps. Car pourroit-on croire que l'épaississement du sang ne se fît sentir que dans une glande, qu'il épargnât toutes les autres parties, qu'il fût assez efficace pour imprimer sur l'extérieur du corps les caractères de la peste, & qu'il fût assez foible pour ne pas déranger les fonctions des viscères ?

Cette matiere infecte donc les humeurs ; mais cette infection forme une maladie à éruptions. Ce sont ces éruptions qui caractérisent la peste, comme les boutons caractérisent la petite verole ; si elles suppurent, la maladie se termine heureusement, du moins la suppuration est un préjugé favorable. Mais si les tumeurs ne font pas de progrès, si elles se durcissent, ou s'affaissent, si elles deviennent noirâtres, la perte des malades est certaine.

Le venin pestilentiel avant de se déposer dans l'extérieur du corps, agit sur les parties internes ; il se répand non-seulement dans la tête, il parcourt les autres viscères, & y produit plus ou moins de ravages, selon son activité, selon les dispositions qu'il trouve dans les humeurs ou dans le tissu des parties. Le terme ou aboutissent les accidens est souvent une inflammation gangreneuse, inflammation qui se forme rapidement & qui en-

leve les malades dans peu de temps. Dans des cadavres on a vû souvent des *anthrax* qui avoient ruiné le tissu des viscères ; dans d'autres on n'a pas trouvé ces vestiges du venin pestilentiel.

Le caractère général de ce venin , c'est d'attaquer l'esprit vital , ou ce principe qui donne le mouvement aux ressorts qui soutiennent la vie. De là vient que le pouls s'éteint , qu'il est irrégulier , concentré , lâche dans les pestiférés ; que la chaleur n'est pas vive au-dehors , que les malades meurent quelquefois sans qu'on trouve dans les viscères des causes de la mort : & sans qu'il arrive d'éruptions dans l'extérieur du corps.

Comme la peste est mortelle en général , le plus sur remède c'est de la prévenir. Je ne parlerai pas ici des préservatifs qu'on a vantés ; dans les éloges qu'on leur a donnés , on voit plus de crédulité que de lumières ; cependant le préservatif de Sylvius mérite quelque attention , l'usage du vinaigre le préservera de la maladie. Ce qui est remarquable , c'est que lorsqu'il interrompoit cet usage , il sentoît une pesanteur de tête en sortant de visiter les pestiférés.

Mais le préservatif le plus sur , c'est la sobriété , l'usage des alimens doux , faciles à digérer. Peut-être est-ce cette sobriété qui rend la peste moins formidable parmi les Turcs ; ce qui est certain , c'est que ceux qui vivent sans ménagemens sont plus sujets à la peste. Mais la tranquillité de l'esprit n'est pas un préservatif moins assuré ; parmi nous la terreur est , pour ainsi dire , une semence de la peste , du moins le trouble prépare les corps aux impressions du venin pestilentiel. Chez les Turcs cette maladie ne répand pas dans les Villes le trouble & la frayeur , & ses ravages sont moindres , les accidens sont plus légers , un grand nombre de malades échappe à la violence de cette maladie ; elle approche moins des endroits où l'on se croit en sûreté ; ainsi la peste fût-elle plus contagieuse que le préjugé ne l'a crû , il faudroit persuader aux peuples qu'elle ne se communique point.

Le traitement de cette maladie n'est ni sûr ni rationnel ; on n'a pû saisir encore des principes qui fussent des guides assurés , les voies qu'on a suivies n'ont pas conduit aux succès. Est-ce la faute des Médecins ? non sans doute. Que peut-on attendre des ressources humaines , contre un venin qui attaque les parties in-

ternes, qui y porte le feu, qui les détruit, qui éteint le principe vital, qui agit si rapidement dans la plupart des malades ? Ce n'est que lorsqu'il agit avec moins de violence qu'il peut être soumis à la Médecine ; alors même on ne peut presque lui opposer que les remèdes généraux qui combattent également d'autres maladies aiguës. Or de tels remèdes ne peuvent être que peu efficaces contre la peste qui est si éloignée du caractère de toutes les fièvres. Il n'y a que des spécifiques qui puissent la dompter ; mais la nature nous a refusé de tels secours, dans cette maladie comme dans la plupart des autres. Il est étonnant que l'industrie humaine ait découvert des antidotes contre certains venins, & qu'elle n'en ait jamais trouvé contre la peste, ni contre les fièvres continuës.

La matiere qui forme la peste nous est inconnue ; nous ne pouvons donc pas lui opposer des remèdes dans lesquels nous connoissons quelques rapports avec un venin dont la nature nous est si cachée. Mais il paroît par la peste qui regne en Egypte, que ce sont des matieres putrides, qui en s'élevant dans l'air infectent les corps ; ce n'est donc pas sans raison que les Médecins les plus célèbres ont eu recours aux remèdes antiputrides, au vinaigre, par exemple, qui a été en usage parmi les anciens.

Le venin pestilentiel attaque l'esprit vital ou le principe du mouvement. C'est donc une indication bien marquée qui a obligé les Médecins à soutenir les forces par les cordiaux qu'ils ont mêlés avec les remèdes acides.

Comme la peste est une maladie à éruptions, les premières ressources qui se sont présentées, sont celles qui peuvent les aider. Les accidens de la peste demandent donc des sudorifiques ; mais ces remèdes peuvent être nuisibles, en portant un nouveau feu dans les viscères. Pour prévenir cet inconvénient on a mêlé l'opium avec les remèdes échauffans ; il favorise les éruptions, il calme l'agitation des nerfs, il est lui-même cordial, sudorifique.

Ce sont là les principes de pratique qu'on trouve dans les ouvrages des Médecins les plus éclairés. Les idées des modernes qui se sont écartés de ces regles, prouvent leur présomption plutôt que leurs lumieres. Ceux qui n'ont crû pouvoir trouver des secours que dans les saignées & dans les purgatifs, sont

tombés dans des excès que la raison & l'expérience condamnent également. Ce n'est pas qu'on doive bannir ces remèdes, mais leur utilité est bien bornée, ils sont souvent exclus par les accidens mêmes, & leurs effets ne permettent pas d'en espérer un grand soulagement.

Quand le pouls s'éteint, quand les forces sont entièrement abattues, c'est-à-dire, lorsque les corps sont atteints de la peste, car cet abattement & cette extinction du pouls forme en partie son caractère, que peut-on attendre de la saignée ? Elle diminue la violence du mouvement, & c'est le mouvement qui manque. Ne peut-on donc pas assurer qu'elle est pernicieuse dans un tel cas, qui est le plus ordinaire. Si elle peut trouver place dans cette maladie, n'est-ce pas seulement lorsque l'action des vaisseaux doit être modérée, lorsqu'ils sont surchargés de sang, lorsque sa masse accable, pour ainsi dire, la machine, étouffe l'action des nerfs & des artères ; encore ne doit-on pas être modéré en versant le sang, parce qu'on doit craindre de jeter les malades dans l'affaïssement ?

Les purgatifs ne peuvent produire que deux effets qui ne promettent pas beaucoup de succès ; ils vident les premières voies ; cette évacuation peut ne pas être inutile, parce qu'elle délivre les entrailles d'un fardeau, parce qu'elle enlève un principe de corruption qui entreroit dans le sang ; les émétiques secouent le foye, en expriment la bile, le cours du sang est ensuite plus libre dans ce viscere. Mais de tels effets ne portent pas sur le principe de la peste, il est répandu dans l'intérieur de toutes les parties, une évacuation qui dégage les premières voies, ne l'entraîne ni ne change sa nature.

L'autre effet des purgatifs c'est la facilité des sécrétions, ils appellent dans les intestins les matières qui suintent des couloirs placés dans la surface du canal intestinal. Si l'on pouvoit espérer des purgatifs une telle évacuation, elle pourroit être utile ; mais ne sçait-on pas que les véritables dépurations n'arrivent que dans certaines circonstances, que le temps de ces épuremens est marqué dans le cours des maladies, que dans les autres temps les évacuations sont presque infructueuses ? Les purgatifs hors de ces cas ne sont donc que des remèdes qui nettoient les intestins, qui entraînent quelque portion de la matière filtrée, qui irritent souvent & fatiguent les malades

inutilement. Tel est le malheur de la Médecine, elle est sujette aux variations & aux caprices de l'esprit. Les purgatifs sur lesquels nos anciens étoient si réservés, sont devenus des remèdes universels, on les presse, on les multiplie, il semble que les intestins soient la source des maladies. Les émétiques sont prodigués par la même raison; ou plutôt, contre toute raison. Il y a eu des Médecins assez insensés pour les prescrire en général de deux en deux jours. Les esprits trop décisifs & trop confians ont donné ces règles comme des vérités dont il n'est pas permis de s'écarter, le public crédule leur a donné cette assurance qui a été fatale à tant de malades, & qui a empoisonné l'esprit des jeunes Médecins.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail sur les principes qu'on doit suivre dans le traitement de la peste. Pour confirmer les règles que j'ai établies, je rapporterai seulement ce qu'a dit M. *Hequet* dans son *Traité de la peste*; rien n'est plus sensé que les conseils qu'il donne. Ce n'est pas qu'il ait été exempt de préjugés, il comptoit trop sur le *Quinquina*, & il craignoit tous les purgatifs. Voici quelles étoient ses idées; je ne changerai rien dans ses expressions mêmes, quoiqu'elles soient souvent peu exactes.

§. VII.

L'AUTEUR est un de ces grands Médecins qui ont remplacé dans la Faculté de Paris, les *Fernels*, les *Holliers*, les *Durets*, les *Baillons*; il n'a pas vû la peste, il semble donc que nous devions exclure ses Ouvrages de ce Recueil; mais, comme il le dit lui-même, il s'appuye sur les maximes des Médecins qui ont traité des pestiferés. Ces Médecins sont les *Craton*, les *Palmarius*, les *Diarmebroek*, les *Sylvius*, les *Villis*, les *Sydenham*, les *Rivinus*, les *Hoffman*, les *Septalius*, les *Rhases*. M. *Hequet* après avoir parlé des saignées sur lesquelles il pensoit comme *Sydenham*, & qui peuvent quelquefois trouver une place dans cette maladie, vient d'abord à la diète des pestiferés. Les alimens les plus convenables, dit-il à celui à qui il adresse son *Traité de la Peste*, sont les bouillons faits avec peu de viande, prise d'ailleurs des chairs de jeunes animaux, avec le riz, l'orge, le gruau, où l'on ajoutera quelques cueillerées des suc d'oxytriphylum, de petite oseille, ou de verjus; car autant que les

amers sont recommandables en d'autres maladies , autant les acides sont préférables dans la peste. A même dessein l'on se trouvera bien de l'esprit de vitriol ou de soufre , ajouté par gouttes dans une décoction legere de racines de scorfonere , ou dont on aura arrosé les poudres absorbantes si nécessaires , & si négligées dans la cure de la peste ; les terreux ou fixes sont préférables , à l'imitation de Gallien , qui vante particulièrement le bol d'Armenie , jusques-là qu'il le donne pour une espece de spécifique contre la peste ; on y joindra les coraux , les yeux d'écrevisses , les terres sigillées , dont on a éprouvé des succès sensibles en temps de peste , mais on les imbibera de ces esprits acides. Le nitre est un autre remede qui est très-efficace , quand il faut réprimer l'ardeur du sang ; mais l'on se souviendra que son action est plus prompte & plus sûre , quand on le donne en poudre plutôt que dissout , parce qu'étant ramassé & faisant corps , il agit plus puissamment sur les membranes de l'estomach , & en conséquence sur les parties solides qui ont tant de part dans la production de la peste. A raison des mêmes solides , les anodins deviennent de grandes ressources pour la guérison de la peste , parce que dans une maladie comme celle-là , où il faut que tous les remedes & les nourritures portent à la transpiration , les anodins conviennent particulièrement , parce que rien ne la facilite tant que l'usage de ces remedes mariez surtout avec les acides ; car tandis que les anodins rétablissent les solides dans leur souplesse naturelle , en amolissant leur roideur convulsive , les acides entrant dans le sang , lui servent comme d'entraves au moyen de leurs parties salines , lesquelles à raison de leur masse , s'opposent à la volubilité des globules de sa partie rouge , tandis que par leur contact & par leur poids ou pression sur les parties solides , ils en reglent les oscillations en moderant l'excès de leur vibration , de même maniere que la pression faite à une corde de luth en change , altere ou arrête l'ondulation : ainsi la décoction de têtes de pavot , où l'on dissoudra les sirops de limons , de verjus , de grenades , de meures , de groseilles ou d'épine-vinette , la teinture de fleurs de coquelicoq tirée dans l'eau du même pavot par les esprits de vitriol ou de soufre ; toutes ces sortes d'anodins tiendront bien leur place dans le traitement de la peste , sagement maniez par une main exercée.

Mais pourquoi en pareil cas refuseroit-on place au sel sedatif, lequel étant tiré du vitriol, est un acide anodin, tout fait par-conséquent pour être admis par les anodins convenables à la peste, depuis qu'il est reconnu bienfaisant ou utile dans les maladies aiguës qui ont besoin de calmans.

Je ne crains pas de vous proposer, Monsieur, jusqu'à mes conjectures ; mais je vous supplie de remarquer qu'elles ne roulent que sur des remèdes qui n'ont rien de ces drogues fatales dont on se permet trop volontiers l'usage en matière de peste, ou pour la guérison de grandes maladies : ce sont d'ailleurs des altérans que je propose, calmans de leur nature, lesquels par-conséquent ne laissent rien à appréhender de ces troubles désolans qui suivent trop souvent l'usage des évacuans de telle espèce qu'ils soient.

Avec cette précaution j'ai l'honneur de vous proposer l'étonnement où vous serez, Monsieur, je m'assure, comme moi, quand vous y aurez fait attention ; c'est sur l'oubli où l'on paroît jusqu'à présent avoir été touchant l'usage du quinquina donné d'abord pour la guérison de la peste. Toute la Médecine est aujourd'hui convaincuë de la vertu merveilleuse & prompte de ce remède pour guérir les fièvres ; l'on en a étendu l'usage aux fièvres continuës ; & M. Torti, un des grands Médecins d'Italie, vient de faire voir sa vertu spécifique pour guérir en peu d'heures des fièvres intermittentes, malignes au point de tuer le malade vers le troisième accès : deux autres Praticiens célèbres en Angleterre, (MM. Sydenham & Marton,) avoient avant lui montré l'usage du quinquina pour la guérison des fièvres affreusement malignes, qui surviennent quelquefois après la suppuration des petites veroles confluentes ; n'est-ce point une avance déjà faite pour l'usage de ce remède dans des cas périlleux & prompts qui laissent peu de temps au Médecin pour se reconnoître ? La peste est de ce genre ; & quoiqu'on en publie, c'est une fièvre maligne autant au-dessus des fièvres malignes ordinaires, que ces fièvres malignes sont au-dessus des fièvres continuës. Quel inconvénient donc pourroit-il y avoir à donner courageusement ce remède à la manière de M. Torti, en y mêlant peut-être le nitre ou l'opium même, ou peut-être tous les deux, l'un pour combattre l'ardeur du sang, l'autre pour hâter l'effet du remède ? Un pareil essai tiendrait-il de l'empirisme ?

l'empirisme ? ne feroit-ce pas plutôt une pratique à autoriser depuis que les relations nous apprennent que l'on a vû dans ces dernières pestes des malades à qui le quinquina avoit été utile , parce qu'enfin la peste dont ils étoient attaqués avoit dégénéré en fièvre continuë accompagnée de redoublemens. Ceci est du moins une pensée que des Médecins occupés du progrès de leur art , peuvent s'entrecommuniquer , sur-tout sur une matière si intéressante , & sur laquelle la Médecine paroît un peu en retard.

Peut-être ferez-vous bien surpris , Monsieur , que dans une telle indigence de la Médecine , je paroisse lui enlever des secours dont on l'a parée jusqu'à présent ; ce sont les purgatifs , les émétiques , les cordiaux , les sudorifiques , tous grands noms dont on honore les cures de la peste , dont les livres sont pleins , & dont le peuple paroît satisfait , persuadé que tout est effet en matière de peste , & qu'il ne faut s'en prendre qu'à la malignité de cette maladie , & à sa révolte contre les remèdes les plus accrédités , & qui méritent mieux de l'être quand elle ne guérit point. Mais je vous l'avouërai , Monsieur , je ne suis point satisfait sur la manière de traiter une maladie , & sur la bonté des remèdes qu'on y employe , quand les succès manquent au point que des classes (comme on parle) presque entières de malades périssent ordinairement ; de sorte qu'avec de pareils remèdes & une pareille méthode de guérir , il est ordinaire & il paroît prouvé que la mort est certaine. Dans cette malheureuse situation de la Médecine , vous paroît-il , Monsieur , de la prudence & de l'honneur de l'Art d'en demeurer là , sans qu'il fut permis de commencer par s'abstenir des remèdes avec lesquels on meurt presque assurément quand le mal est grand , & avec lesquels on n'en souffre pas moins , misérablement assujetti à l'atrocité des accidens de cette furieuse maladie , & à la fatigue des remèdes , exposé enfin aux incisions multipliés de la Chirurgie pour guérir des bubons , des charbons , des parotides , &c. qui sont les suites presque assurées de ces remèdes & de cette méthode de guérir : il ne faut que jeter les yeux sur les observations que l'on nous donne , dont presque aucune n'est exempte , souvent de plusieurs charbons dont on ne guérit les malades qu'à force de coups de ciseaux ou d'opérations également cruelles. Il paroît donc , Monsieur , que ces remèdes , les

purgatifs, & les émétiques sur-tout ont quelque chose de bien suspect pour la guérison de la peste ; l'idée naturelle de cette maladie & la disposition des loix de l'économie animale dans le corps humain, s'y opposent manifestement. Sur quoi je prends la liberté de vous rappeler, Monsieur, à l'étude si sérieuse & si exacte que vous avez faite du corps humain, & aux connoissances que vous avez toujours préférées de la Physique expérimentale, je veux dire, de la science des faits en Physique, & avec ces secours je vous prie de juger de la convenance ou des dangers des purgatifs, & des émétiques pour la cure de la peste.

Cette maladie est la seule qui dans tous les temps de la Médecine a le plus universellement passé pour ne tenir presque rien de la matière, jusques-là qu'il n'auroit pas tenu à de grands Hommes de la spiritualiser, & de la donner pour une émanation des cieux, pour une production immédiate des astres, enfin pour un esprit qui n'auroit pris corps que dans l'imagination des hommes ; semblable à ces maladies que les écoles nous donnent pour des intemperies sèches, nuës ou sans humeur, dans lesquelles un esprit juste & non prévenu apperçoit plus de déplacement ou de dérangement dans les parties, que de vice ou d'amas dans les humeurs. Mais ces idées, dira-t-on, sont creuses, Métaphysiques, & ont trouvé peu de protection ; aussi ne s'y arrête-t-on que comme à un sentiment tombé naturellement dans l'esprit de gens sensés d'ailleurs, & qui se sont fait un nom respecté encore dans le monde littéraire : ces idées d'ailleurs ressemblent assez à celles d'une vapeur de feu exhalé du fond de la terre, d'où nous avons vû que la peste prend naissance. Suivant ainsi cette vapeur qui saisit de peste un homme parfaitement sain d'ailleurs, observant le désordre soudain & universel qu'elle porte par tout l'économie animale, l'on comprend qu'une pareille cause tient plus de l'esprit que de la matière qui seroit peu capable de porter si loin, si soudainement & si universellement son pouvoir & ses effets. Les symptômes les plus graves de cette maladie prouvent aussi peu qu'ils viennent d'un amas d'humeurs ou de suc grossiers ; ce sont des sentimens douloureux, des maux de tête, des anxiétés, des lassitudes, des étourdissemens, des vertiges, des nausées ou fausses envies de vomir, des hoquets ; & si quelques-uns de ces symptômes con-

sistent en évacuations, elles sont beaucoup moins d'humeurs que de sang, comme sont les émorragies, les cours de ventre dysenteriques ou pissements de sang; si l'on joint à tout ceci l'état des cadavres de ceux qui meurent de peste, en qui l'on découvre jusqu'aux plus petits des vaisseaux comblés de sang; des épanchemens de sang encore flottant dans l'estomach ou ailleurs, l'on n'apperçoit nulle part aucun amas d'humeurs dont on puisse faire l'objet d'un purgatif ou d'un émétique: or l'on sçait à quel danger l'on s'expose en sollicitant des parties à donner à un purgatif des humeurs qu'elles n'ont point.

Il est vrai que les envies de vomir sont prises par bien des gens pour des indices d'humeurs superflues & abondantes qui séjournent, dit-on, dans les premières voies; mais elles sont si ordinaires & tellement en propre au sang lui-même, quand il est retenu, surabondant ou croupissant quelque part, comme dans les pâles couleurs, les grossesses, les migraines, les commotions du cerveau, les retenues d'hémorrhoides, que dans les pestiférés elles deviennent les signes du croupissement du sang qu'on trouve arrêté jusques dans les plus petits vaisseaux.

Les cours de ventre, si on en examine bien la sorte, ne prouvent pas mieux qu'ils soient des décharges d'humeurs amassées; car les épreintes qui les accompagnent, la nature des matieres qui sortent, font comprendre qu'ils sont moins des évacuations humorales, que des expressions forcées, que des parties irritées contraignent de s'échapper; d'une part donc c'est le sang qui sort, d'autre part c'est une contraction ou un resserrement convulsif qui l'oblige à sortir.

Dans tout ceci on ne trouve aucune des deux raisons qui autorisent, indiquent ou permettent l'usage des émétiques ou des purgatifs. L'une de ces raisons, c'est par une secousse excitée dans le genre nerveux, de rappeler à leurs couloirs qui sont au centre du corps, des humeurs qui se portent ailleurs; or cette raison n'a point ici de lieu, où il y a moins d'humeurs qu'un esprit ou qu'une vapeur de feu, qui a mis en phlogose les parties du corps, & qui tient serrées & convulsives les fibres de ces parties; dans cet état exciter des ébranlemens, c'est augmenter l'inflammation & contraindre les parties à se ressermer plutôt que de se relâcher: l'autre raison c'est de précipiter

des humeurs séparées & amassées dans les endroits où se porte la vertu d'un purgatif ; or il n'y a point ici d'humeurs ramassées, elles seroient plutôt éparfées dans les vaisseaux où les émétiques ne pénètrent point, & où il est dangereux d'admettre des purgatifs quand les humeurs n'y sont point, ou qu'elles s'y trouvent confonduës encore avec le sang.

Car (& on ne sçauroit trop y être attentif) la plupart des envies de vomir & des cours de ventre, sont des efforts impuissans d'une nature excitée par un sang mal dépuré, ou qui travaille encore à se décharger de quelques suc's étrangers ; néanmoins ces vomissemens énormes & ces cours de ventre affreux, qui annoncent la petite verole, & qui cessent dès qu'elle est parfaitement sortie ; mais c'est le même cas de la peste, où le sang infecté d'un esprit malin souleve en sa faveur, & pour sa décharge le genre nerveux.

A cette occasion j'ai l'honneur de répondre, Monsieur, à une question incidente de votre lettre, sçavoir si la peste est une fièvre, elle qui est si malheureuse en crises, par où l'on seroit tenté de croire que tout est forcé dans cette maladie, dont les mouvemens paroissent moins des efforts d'une nature qui s'aide, que d'une puissance qui la dompte & la renverse.

Je comprends, Monsieur, la justesse & la force de cette réflexion ; cependant de ce que la peste ne tuë pas si absolument tout le monde, qu'il n'échappe quelqu'un à sa fureur, soit par le moyen de quelque dépôt, ou par le moyen de quelque évacuation, il est évident que dans cette maladie, la nature si souvent vaincuë, demeure cependant quelquefois victorieuse, & ç'en est assez pour reconnoître en elle un fonds de force pour se défendre alencontre de ce mal, & même pour le surmonter. A cela vous me permettrez d'ajouter, Monsieur, que dans la pensée où je suis que la peste pourroit être traitée avec plus de succès & de méthode, ou par des moyens plus heureux, je crois que la peste est une fièvre très-maligne, laquelle cependant se feroit des jours & trouveroit des issues vers la guérison, si l'on entroit mieux dans les vûes que la nature auroit pour la guérir.

En effet toute maladie qui a ses coctions, doit passer pour fièvre, puisque la fièvre n'est qu'un effort de la nature occupée

à cuire & à digerer l'humeur qui l'entretient; or il est des bubons qui parviennent à une suppuration utile & louable, & des charbons, lesquels par eux-mêmes & avec le temps se terminent heureusement, parce que l'humeur qui les produit, s'adoucit enfin & vient à composition. L'on a observé d'ailleurs que quelques pestiferés ont été guéris par des flux d'urine, ce qui seroit une espece de crise; mais ce qui leve tout doute là-dessus, c'est que le quinquina guérit quelquefois de la peste, comme quelque relation l'assure: autre raison pourquoi la purgation ne convient point à la peste, puisque rien n'est si contraire au quinquina que la purgation.

Je croirois, Monsieur, qu'il n'y auroit rien à ajouter ici au contraire de l'émétique & de la purgation pour la cure de la peste; mais ce sentiment se trouvant conforme à celui d'un Médecin d'Allemagne, respectable pour son habileté, & pour avoir lui-même traité les pestiferés pendant une peste, dont il a été témoin & Médecin, vous serez bien-aise, je m'assure, de l'entendre s'expliquer là-dessus: *Sunt qui admodum extollunt vomitoria.... sed per experientiam constat vomitoria non convenire illis qui contagium inspirarunt.* (a) La suite de ce passage mérite d'être lû dans l'Auteur. Il n'a point meilleure opinion des purgatifs, parce que l'expérience lui en a fait voir le mauvais succès: *Sunt purgantia, quemadmodum in reliquis malignis, ita & in peste summè periculosa.... Experientia sufficienter demonstravit omni tempore, non modò fortiora purgantia, sed & mitiora lenitiva, tam in principio quàm statu ac decremento fuisse pessima.* (b) Il va même jusqu'à prononcer d'après l'expérience, que les lavemens mêmes sont très-pernicieux; imò & *clysmata plerumque in majus periculum conjecerunt.*

Cet Auteur dressé par l'expérience au traitement de la peste, a meilleure opinion des sudorifiques bien entendus, bien choisis, & pour ainsi dire bien assaisonnés, c'est-à-dire, corrigés, aidés & dirigés à propos, en les mariant tantôt avec des astringens, tantôt avec des rafraîchissans, tantôt avec des antispasmodiques, des cordiaux, ou tantôt avec des narcotiques; *tutissima omnium methodus est medendi pestilentie per diaphoretica additis pro ratione circumstantiarum sive symptomatum modò astringen-*

(a) Rivinus, de peste, pag. 893.

(b) Ibid. pag. 895.

tibus , modò refrigerantibus , antiepilepticis , corroborantibus , opiatibus & similibus. (a) La raison de préférence qu'il donne en faveur des sudorifiques , c'est qu'il a observé qu'un émétique une seule fois donné , ôte plus de forces à un malade de la peste , qu'un sudorifique réitéré trois fois ; & quamvis sudorifera quoque agrum quodammodo debilitare videantur , maximum tamen inter hæc & vomitoria discrimen intercedit ; si quidem unicum vomitorium plus virium deprædatur quàm ter repetitum sudoriferum. (b)

Monsieur Sydenham , célèbre Praticien , tel que vous le connoissez , Monsieur , étoit fort dans ce goût ; persuadé qu'il n'y avoit que deux manieres de traiter la peste avec succès , l'une par la saignée , l'autre par les sudorifiques ; ses ouvrages sont entre les mains de tout le monde , c'est pourquoi je ne vous fatiguerai pas , Monsieur , d'aucunes citations , qui sans cela mériteroient d'être ici placées.

L'on pourroit être surpris de voir prendre le parti de donner des remèdes si chauds & si inflammables dans une maladie toute de feu dans son origine , dans tout ce qui la constitué & dans tout ce qui s'en ensuit : mais l'idée de chaleur n'étonne que ceux qui ne se frappent que par les noms , effrayés par les termes , & peu instruits de la nature ou du fond des choses. Une drogue chaude donnée à l'aveugle , pour , dit-on , cuire des suc crus , est une médecine dangereuse ; un remède échauffant donné en vuë d'en obtenir un effet ordinairement bon & ordinaire à ce remède , tient souvent du spécifique , & mérite la confiance de tout Médecin habile , qui sçait le manier comme il faut , l'apprêter à propos , & le placer à temps. Quoi de plus chaud que l'opium , que le quinquina , que les martiaux ? & en même-temps quels excellens remèdes sont-ils entre les mains de ceux qui en connoissent les vertus , qui en sçavent les marches , c'est-à-dire , ce qu'ils peuvent procurer de soulagement , quand ils sont mis à leur place & continuez à propos ; sans ignorer d'ailleurs les maux qu'ils causent certainement , quand ils sont donnés à contre-temps , ou destitués des accompagnemens dont ils ont besoin , eu égard aux circonstances des maladies & aux tempéramens des malades , pour en moderer , en avancer ou en retarder les effets.

(a) *Ibid. pag. 892. art. 38.*

(b) *Ibid. pag. 894. art. 41.*

Tout de même les sudorifiques donnés séchement , dénués des aides dont ils ont besoin pour produire leur effet , deviennent des drogues chaudes qui enflent le sang , ou le raréfient , irritent les nerfs , ou les roidissent ; bouchant ainsi par conséquent tous les passages , & resserrant les excrétoires , ils excitent souvent , au lieu de sueurs , des anxiétés ou angoisses , des feux , des rêveries , des hémorrhagies , & par-là s'unissant d'action au venin de la maladie , en accélèrent les malheurs : au lieu qu'apprêtés , mêlés , donnés & menés comme il faut , ils flattent le Médecin d'une évacuation d'autant plus louable , qu'elle répond au génie de la maladie , au penchant de l'humeur , & au goût de la nature , qui aime si fort , surtout dans la peste , à pousser vers la peau ce qui lui est inutile ou à charge.

Cette sorte d'issuë convient particulièrement à la peste , parce que le sang se portant alors comme à plein canal vers l'habitude du corps , il se trouve tout porté dans l'endroit où se trouve le plus d'excrétoires pour recevoir ses récrémens ou superfluités , ou pour aider à sa dépuracion ; ainsi un remède capable de l'obliger ou ses suc's à enfler ces routes secrètes , a de grands avantages , dès qu'un Médecin sçait le conduire à bien. Il le fait en le mettant en état de continuer son action , depuis le centre du corps , jusqu'à la peau , sans trouble , sans se fourvoyer & sans interruption ; conditions qui ne s'obtiennent qu'en soutenant le ton & la direction des fibres des vaisseaux , afin que prêtant leurs diamètres souples sans s'affaïsser , ni se roidir , ils puissent souffrir sans danger l'impulsion ou la raréfaction du sang , lui prêtant d'ailleurs passage jusques dans les vaisseaux excrétoires. En cela consiste l'habileté à donner des sudorifiques , puisque par ce moyen ils procurent l'évacuation par les sueurs tant désirée dans la peste.

L'assortiment dont s'accroissent les sudorifiques pour procurer sûrement la sueur , c'est le mélange des narcotiques , sans lesquels les sudorifiques sont infidels , incertains , tumultueux & inflammatoires , & delà vient leur discrédit en mille occasions. Une autre attention est de prévenir la trop grande raréfaction du sang pendant l'opération des sudorifiques ; & pour cela on mêle fort à propos , quand cet accident est à craindre , le nitre ou le vinaigre avec les sudorifiques , car par ces moyens le sang ne prenant point trop de volume , les suc's parviennent

sans être détournés, ni arrêtés jusques dans les vaisseaux excrétoires, qu'ils trouvent souples & ouverts pour les laisser échapper.

Une autre circonstance à observer encore dans l'usage des sudorifiques, c'est de les donner en dose suffisante, réitérée avec prudence, mais cependant autant qu'il est nécessaire pour obtenir la sueur qu'on se propose d'exciter, sans rien accorder au malade, ni aux assistans, ni à soi-même, qui puisse aucunement retarder le cours du sang, si l'on se trouvoit inquiet ou en crainte sur l'ardeur & le méfais dont se plaint un malade qui suë; car pour peu qu'un Médecin vînt à changer d'indication, quand il a commencé de suivre celle des sudorifiques, qu'il a déjà donnés, ou quand le malade suë, il se feroit un contraste dans le corps, ou qui empêcheroit la sueur, ou qui la rendroit imparfaite, & de-là viennent les bubons, les charbons, les hémorrhagies, les cours-de-ventre colliquatifs ou dyssenteriques, tous mouvemens avortés d'une nature détournée plus qu'affoiblie, dont on a interrompu les vûës ou les marches. Ces précautions sont conformes à celles d'un célèbre Médecin d'Allemagne que nous avons cité, & qui là-dessus surtout a été instruit par l'usage. *Imò, dit-il, non semel observavi tam in hoc quàm in alio morbo sudorem magis levare, si modò legitima diaphoreticorum dosis exhibeatur; minor dosis diù anxios reddit ægros, antequam sudor coactus ac violenter expressus sequatur, tum qui non parùm infirmantur; nihil horum paritur ægrotus si promptè ab assumpto sudorifero sufficienti sudor fluat, ideoque satius esse deprehendi, si paulò largiore quàm si parciore diaphoreticorum dosi utamur.* (a)

J'ai l'honneur de vous connoître, Monsieur, sur vos craintes en fait de remèdes, tout ce qui est nouveau en ce genre vous allarme, & j'appréhendè qu'il ne vous paroisse nouveau ou contraire à la pratique ordinaire de donner des remèdes chauds dans une maladie des plus ardues; vous attendez donc, je m'assure, quelques correctifs à cette méthode, dont vous appréhenderiez l'inflammation du sang; car vous connoissez parfaitement la facilité qu'il a à se développer, à s'exalter & à se sublimer, d'où il arriveroit qu'au lieu de sueurs, l'inflammation s'allumant partout, exciteroit une sécheresse mortelle.

(a) Rivinus, de peste, pag. 894. art. 41.

Mais

Mais les fudorifiques n'excluent que ce qui pourroit s'opposer à leur action ; car ce qui peut au contraire l'avancer , quoique tempérant leur ardeur , s'allie parfaitement avec eux. Tels sont les délayans , dont la boisson chaude & abondante donne même un vehicule à la matiere de la sueur , sur-tout si l'on y mêle les jus de citron , & pour lors il s'en fait une boisson rafraîchissante & diaphoretique tout à la fois , bien capable de prévenir vos craintes ou de les dissiper. Les jus d'herbes acides dont nous avons déjà parlé , trouveront encore ici place dans les intervalles des fudorifiques , & sans contrarier leur vertu , ils en modereront les effets.

Au surplus, Monsieur , peut-être craindriez-vous moins des fudorifiques , si on les donnoit moins comme évacuans , que comme altérans , de sorte qu'ils ne fussent que de puissans diaphorétiques , lesquels sans produire une évacuation sensible , en exciteroient une moins évidente à la vérité , utile cependant & suffisante , puisque l'insensible transpiration suffit tous les jours à la nature dans ses fonctions ordinaires. Le quinquina mêlé avec la theriaque , le plus puissant des fudorifiques en fait un altérant qui sans faire suer , guérit des fièvres très-malignes ; c'est une observation que je vous prie de croire , & peut-être la thériaque ainsi donnée seroit-elle un grand remede dans la peste qu'elle guériroit sans exciter des sueurs. Les malades même ne se trouvent point échauffés par la thériaque ainsi employée ; votre usage vous en convaincra , Monsieur , dans les fièvres malignes , quand vous voudrez en faire l'essai , & j'ose vous répondre du succès , quand , comme vous sçavez si bien le faire , vous aurez pris les mesures & les temps convenables aux tempéramens des malades & à la nature de la maladie.

Il y a d'ailleurs une distinction essentielle à observer dans la pratique des fudorifiques pour la guérison de la peste ; car une constitution épidémique a ses temps , ses commencemens & son progrès ; les temps de sa violence durant lesquels elle tue tant de monde , & les temps où elle décroît , & dans lesquels rabattant de son feu , elle devient plus traitable : tout de même encore il est des corps d'une telle constitution , que tout s'y allume aisément , & d'autres qui résistent mieux au feu , & qui s'en laissent moins pénétrer. L'habileté d'un Médecin consistera donc à appliquer l'une des deux différentes méthodes ci-dessus

marquées, avec les égards convenables tant à la constitution générale de l'épidémie, qu'à la constitution particulière des corps : suivant cette distinction l'on pourroit presque établir pour règle, que la méthode par la saignée & par les acides, conviendrait particulièrement dans les premiers temps de la peste, & que celle de la traiter par les sudorifiques, trouveroit moins d'inconveniens, quand l'épidémie commence à rabattre de sa cruauté.

La crainte populaire, c'est que la saignée n'empêche ou ne retarde la sortie des bubons & des charbons que l'on donne vulgairement pour des crises, respectables par-conséquent à la Médecine, qui ne doit rien tenter ni rien se permettre qui puisse en arrêter le cours.

Mais en même-temps qu'on veut faire passer ces tumeurs pour critiques, de la nature par-conséquent de ces mouvemens naturels auxquels Hippocrate défend de toucher par aucun remède, on est en défiance contre ces abcès critiques, on s'arme de fer & de feu aussi-tôt qu'ils se montrent, pour les exterminer promptement, sans oser en attendre la supuration ; ne vaudroit-il pas mieux ne pas leurer les malades d'un rayon d'espérance si courte & si trompeuse, & leur épargner des douleurs si promptes & si réelles ? c'est qu'en effet ces tumeurs sont infidèles & incertaines, & n'ont que l'apparence des crises ; en un mot, ce sont, comme parle Hippocrate, *Judicatoria non judicantia* ; pourquoi on ne doit point s'abstenir de ce qui peut suppléer à l'imperfection d'un mouvement ou d'une excréation qui souvent même est plus l'œuvre de l'art que de la nature. Cette idée n'est point celle du Public, mais elle est celle de la Médecine bien entendue, & celle des loix de l'économie animale, suivant lesquels les fluides sont forcés de quitter leur route, de sortir de leurs tuyaux, lorsqu'abandonnés à la force ou à l'impétuosité qui les pousse & les chasse, ils rompent les digues & forcent les résistances qui les contenoient : c'est ce qui arrive quand pendant la fureur d'une peste on laisse au sang tout son volume, tandis qu'en même-temps on augmente l'impétuosité de ses mouvemens à force de cordiaux, de volatils & de sudorifiques séchement donnés, c'est-à-dire, sans anodins ou pareils correctifs ; car quoi de mieux alors pour le sang qui est pressé de toutes parts, que de

se déposer, en s'échappant des retraites dans, les glandes naturellement destinées à recevoir ses décharges ? d'où il faut conclure que la saignée préviendrait certainement ces fausses crises ; ce qui épargneroit fort souvent aux malades bien des dangers & des peines inutiles ; & qu'elle ne pourroit pas empêcher, étant sagement administrée, aucun de ces mouvemens vraiment critiques, auxquels un Médecin peut prendre confiance, s'en remettant d'ailleurs aux soins de la nature.

Quoiqu'il ne soit donc jamais permis à un Médecin de rien faire qui puisse empêcher une éruption critique, il ne doit point lui être interdit de faire ce qui peut prévenir un dépôt à charge à la nature, incommode au Médecin, & dangereux au malade ; telle est une humeur qui ne lui apporte nul soulagement, si suspecte d'ailleurs de danger & d'infidélité, que l'on se croit aujourd'hui obligé de l'exterminer au plutôt, à force de taillades ou d'incisions. Ces sortes de tumeurs ne sont en effet que des crises bâtarde, ou des productions de maladie, & non des décharges de la nature, qui n'arrivent d'ailleurs que par la faute d'un Médecin timide ou négligent sur la saignée, qui aura manqué de diminuer le volume du sang pour en faciliter la circulation, tandis que par des sueurs énormes, excitées à contre-temps, & par des purgations excessives, il aura dérobé au sang le véhicule qu'il avoit dans sa sérosité.... (a) En pareil cas il est manifeste, & il faut l'avouer, que quelques saignées diligemment faites, des purgations omises, & des sudorifiques mieux placés ou mieux entendus, auroient empêché ces tumeurs de paroître, mais le malade y auroit autant gagné que la maladie y auroit perdu ; celle-ci auroit diminué de force, & la nature en seroit cruë d'autant.

Il n'en est point de même quand des bubons & des charbons ne laissent point de survenir, malgré les évacuations convenables, qui ont été habilement faites ; alors ce sont des décharges par lesquelles une nature à elle-même & maîtresse de ses mouvemens, se défait d'une partie de l'humeur infectée dans des parties qui sont des entrepôts naturels, & dans les-

(a) Ici Monsieur Hequet pousse trop loin ses idées sur la saignée. Peut-il avancer qu'en saignant on prévient les charbons & les bubons ? Ces tumeurs ne sont pas plus soumises à la Médecine, que les boutons de la petite vérole. Or en versant le sang, peut-on se flatter d'empêcher une telle éruption ?

quelles elle la met comme en digestion , tandis qu'elle s'occupe à cuire le reste qu'elle s'est réservée à travailler dans les vaisseaux. De pareils dépôts sont sacrés pour un Médecin , à qui alors tout est interdit , soit pour les prévenir , soit pour en arrêter le coup ; mais aussi les saignées faites à propos ne s'opposent non plus à ces éruptions qu'à celle de la petite verole , quand l'abondance ou l'ardeur de l'humeur oblige un Médecin d'en faire avant qu'elle se fasse.

Difons plus , les saignées ne font non plus rétrograder un bubon ou un charbon , quand sur des raisons justes on est obligé de saigner lorsqu'ils paroissent , ou lorsqu'ils sont sortis , qu'elles font rentrer la petite verole , quand il est nécessaire de saigner , après que l'éruption en est faite ; & par la même raison qu'alors un Médecin n'est occupé que de laisser venir la petite verole à une parfaite maturité , qu'il ne doit aucunement interrompre en ouvrant ou en détruisant les pustules enflammées ; tout de même quand les bubons & les charbons seront bien certainement reconnus pour critiques , il seroit indiscret , barbare & dangereux de les détruire ; car quoi de plus mal à propos que de préparer ainsi un nouveau travail à la nature , en l'obligeant à recommencer une suppuration dans une playe , qu'elle avoit avancée dans une tumeur , formée par ses soins & à cette intention.

Au contraire , quand on laisse la nature prendre ses situations , ses avantages & ses temps , un Médecin trouve en elle des ressources pour la guérison , & il s'en aide pour l'achever. C'est cette sorte de secours qu'il trouve dans les bubons & les charbons , lorsqu'ils sont formés par son choix ; car alors en se reposant sur elle , il ne lui reste qu'à suivre ses vûes en employant tout ce que l'art a de meilleur pour cuire une humeur dont elle se propose la suppuration. Au reste ce ne sera pas à force de drogues chaudes , vineuses & aromatiques , qu'on obtiendra une suppuration aisée , prompte & louable ; car toutes ces matieres trop actives & trop desséchantes , resserrent les fibres de la partie malade , & en même-temps qu'elles se ferment les entrées à elles-mêmes , au lieu de s'insinuer dans la tumeur , elles arrêtent la transpiration de la partie , laquelle se durcit & s'enflamme. Alors au lieu de suppuration viennent des douleurs énormes qui rallument la fièvre & occasionnent des dé-

litescences mortelles, car lorsqu'on fait rentrer dans les vaisseaux ce que la nature en avoit séparé, elle se trouve obligée à un travail au-dessus de ses forces, travail qu'elle s'étoit épargné par le moyen de ces tumeurs; mais auquel on l'affujettit de nouveau, en les faisant retrograder, pour le malheur du malade.

Mais me voilà, Monsieur, aux symptômes de la peste, & cette réponse est cependant déjà fort longue; mais vous sçavez, Monsieur, combien il faut d'habileté pour sçavoir être court, & par cette raison j'espere que vous me pardonnerés plus facilement. Entre ces symptômes, les principaux sont les bubons & les charbons, parce qu'ils sont rarement de véritables crises, & souvent des accidens critiques, qui ne laissent point de soulager la nature, mais ce soulagement ne lui vient qu'autant qu'il est bien ménagé pour ne point sortir de ses vûes, auxquelles un Médecin doit se conformer; car c'est en y manquant qu'on tire si peu de fruit des bubons & charbons, lors même qu'ils tiennent plus de la crise, parce qu'on en brusque la cure par de cruels remèdes, ou par des manieres peu semblables à celles de la nature.

Ici, comme tout le reste de la cure de la peste, le préjugé de malignité occasionne bien des fautes, on croit ces tumeurs malignes; & suivant cette idée, on est si occupé de combattre la malignité, qu'on perd de vûe le fond du mal, lequel étant une inflammation des plus graves, auroit dû inspirer une conduite plus mesurée. Mais l'on croît qu'on ne peut trop diligemment mener un bubon à suppuration; & parce que ce n'est qu'en cuisant l'humeur qu'elle suppure, on employé en cataplasmes ou emplâtres des drogues chaudes, qu'on honore du titre de digestifs, parce qu'on croit qu'il faut du chaud pour cuire; cependant ces drogues dessèchent, brûlent & durcissent la tumeur, au lieu de la murir. Pour peu même que cette méthode, déjà mal entendue, ne réussisse point au gré de certains Chirurgiens, ils trouvent plus court de taillader, d'ouvrir & d'extirper.

Mais une cure des bubons, moins inhumaine & certainement plus convenable, se fait par l'application des anodins, des émolliens & des résolutifs, auxquels on mêle les narcotiques mêmes, si la douleur est grande; & les antispasmodi-

ques, si le bubon étoit situé sur des parties tendineuses ou nerveuses. Suivant ces circonstances, il conviendra de mêler avec les émolliens les têtes de pavot, la jusquiame, la rhuë, les racines de cinoglosse, les fleurs de camomille & de fureau, & doucher légèrement la tumeur avec la décoction de ces herbes; de cette maniere on épargne aux malades les douleurs, l'inflammation & l'endurcissement de la tumeur, laquelle suppure au contraire en peu de temps; on l'ouvre ensuite à propos, & on la guérit sans de mauvaises suites.

La cure abrégée des bubons, si l'on en croit de bons Praticiens, c'est, sans l'application d'autres remèdes, de frotter le bubon avec l'huile de scorpion, au moyen de quoi ils assurent que la douleur cesse, que la grosseur diminue, qu'enfin elle s'évanouît sans inconvénient, pourvu que le bubon ne soit point sous l'aisselle; car en ce dernier cas la délitescence du bubon est suivie d'angoisses & d'anxiétés, qui deviendroient dangereuses, s'il ne survenoit promptement une sueur. On louë encore merveilleusement l'application d'un crapeau tué; ce sont des expériences attestées par des Auteurs de réputation (a) & qui auront moins d'inconvéniens dans l'usage, que la barbare maniere d'enflammer par des vésicatoires, de brûler par des ventouses, & de taillarder misérablement ces tumeurs.

Les charbons sur-tout attirent d'affreux tourmens aux malades, lorsque sans presque aucun égard on les détruit à force d'incisions cruellement multipliées, tandis que des méthodes pratiquées & louées par ceux qui ont assisté journellement les pestiférés sont négligées, comme si la Chirurgie, chez ces Messieurs, n'étoit que l'art de supplicier les malades! Les charbons comme les bubons ont donc leurs applications, leurs fomentations & leurs cataplasmes, qui leur sont propres; c'est une tradition de remèdes, suivie & autorisée depuis long-temps, qu'il ne doit point être permis d'abandonner pour des méthodes précipitées, peu conformes aux principes & aux règles de nos habiles Chirurgiens. Les anciens approuvoient l'application des anodins & des rafraîchissans, sans craindre même en ce dernier genre ceux qui passent presque pour les plus forts. Ils faisoient un cas particulier du plantin, du sempervivum, de l'herba paris, du safran, d'un cataplasme fait avec la grénade

(a) v. Rivinus, pag. 896. art. 47. 48. de curâ pestis.

& les coings. Paré en particulier avoit une prédilection singulière pour le cataplasme de fuye de cheminée, avec le sel commun & les jaunes d'œufs. De semblables remèdes doivent d'abord commencer la cure des charbons, sans passer d'ailleurs, s'ils sont insuffisans, à la dure extrémité de taillader prématurément, comme on fait aujourd'hui ces tumeurs, puisqu'il est une manière connue de les cerner, quand les autres remèdes n'ont point réussi: cette manière c'est d'oindre en rond la base du charbon avec le beurre d'antimoine, de sorte que l'on en fasse un cercle alentour de cette base; de-là arrive une séparation de la circonférence de la tumeur, d'avec les parties encore saines, & à l'aide des baumes de soufre ou semblables, on obtient une suppuration louable & une guérison parfaite. Un celebre Praticien (a) propose même une manière d'employer ce beurre d'antimoine, sans qu'il cause de douleur, en le mêlant avec l'huile de pavot ou l'huile rosat. L'aimant arsenical est encore fort recommandé en pareil cas par des Praticiens de réputation. Il sembleroit que sous l'autorité de pareils Auteurs on auroit pû suivre une méthode plus régulière & moins inhumaine; de même encore, pourquoi négliger l'application de la verveine, du souci commun, & du souci d'eau, de la scabieuse, de la consoude grande ou petite, dont les cataplasmes cuits ou crus, qui se font avec les feuilles de ces herbes contuses, passent pour avoir quelque chose de singulier pour faire suppurer ou pour mondifier les charbons pestilentiels.

Avec tous ces ménagemens on parviendroit à guérir ces tumeurs moins douloureusement, plus sûrement même, pourvu qu'en même-temps on adoucisse intérieurement les suc brulés, dépourvus de leur vehicule naturel, soit par la nature de la maladie, soit par l'usage des cordiaux, & souvent par l'usage des consommés, des jus de viande ou des bouillons trop succulens, lesquels comblant le sang de soufres abondans & trop développés, retardent la suppuration, en augmentant l'inflammation & les douleurs. Nourrissant donc le malade de bouillons coulans & légers, faits principalement avec le ris, les lentilles, &c. on le fera boire beaucoup d'une ptisanne de scorfonere ou semblable. On ne craindra pas même de donner librement des anodins; & de réitérer les saignées si la douleur ou l'inflammation le demandent.

(a) *Mayerus, prax. pag. 340.*

Les autres symptômes les plus urgens dans cette maladie , sont les émorragies , les rêveries , les assoupissemens , les cours de ventre , les dissenteries ; tous accidens que l'on épargnera aux malades , quand on aura soin d'entretenir le calme des parties solides & du sang , en les exemptant de tant de remèdes incendiatoires , & en les tempérant au contraire par beaucoup de boissons diaphoniques , c'est-à-dire , qui portent insensiblement à l'habitude du corps ; boissons qui demandent toujours qu'on les fasse boire chaudes ; telles sont les décoctions de scorfonnerie , de corne de cerf , de lentilles : *Hæmorrhagia raro mihi obvenit , quoniam eò semper meam direxi curam , ut spirituum & consequenter sanguinis motum præternaturalem unà compescerem ;* (a) ce sont les paroles du célèbre Médecin Allemand , cité déjà plusieurs fois. Le meilleur moyen donc , suivant cette idée , laquelle est d'un habile Praticien , pour guérir les accidens de la peste , c'est de les prévenir en la manière qu'il conseille. Ainsi en cas d'assoupissement il ne faut point craindre de saigner du bras & de la gorge , & l'on tiendra le ventre libre par un grand lavage de petit lait , où l'on aura fait bouillir des tamarins , & que l'on aiguifera avec le tartre émétique.

En cas de délires ou de phrénésies , la saignée du pied sera préférée , on ordonnera en même temps le petit lait avec les tamarins , on donnera des émulsions faites avec les graines de citrons , de navets , &c. dans la pûsanne de scorfonnerie , & avec les syrops de diacode.

Pour les émorragies & les pertes de sang , on donnera les teintures de roses , tirées avec l'esprit de vitriol ou de soufre , & les mixtures faites avec les coraux , la terre sigillée , le bol d'arménie , la pierre hématite , dans l'eau de plantain , avec les anodins convenables.

Ces mêmes remèdes conviennent dans les cours de ventre , on donnera cependant quelque préférence à la racine de tormentille , & à la terre de vitriol , sur-tout en y ajoutant un peu de narcotiques.

Dans les dissenteries , après avoir suffisamment saigné & calmé par les anodins , on emploiera utilement cinq ou six grains seulement d'ipécacuanha , incorporés dans quinze ou vingt grains d'excellente thériaque , & qu'on réitérera prudemment ,

(a) Rivinus , de peste , pag. 892. art. 37.

faivant l'urgence de ces symprômes ; ou bien on fera bouïllir quinze ou vingt grains du même ipécacuanha , & demi-gros ou un gros même de thériaque , dans une décoction de bouïllon blanc , pour un lavement.

Le nitre soulage singulierement la soif intolérable , qui tourmente les malades ; on louë à même fin l'arcanum duplicatum , comme encore les juleps , avec les esprits de vitriol ou de soufre.

Je me suis permis ce détail , Monsieur , pour ne manquer à aucune des questions que vous me faites l'honneur de me proposer , car elles m'instruisent toutes ; c'est pourquoi je répondrai encore à la dernière , qui renferme une grande leçon en Médecine. Vous demandez , Monsieur , vû tant de différens sentimens sur la nature de la peste & sur les remedes qu'on y emploie ; vous demandez s'il seroit donc impossible de donner une méthode de traiter la peste , qui fût uniforme , définie au gré de tout le monde , qui fixât tout à la fois les esprits , les opinions & les remedes , de sorte que sur cette maladie , comme sur bien d'autres , un Médecin sçût à quoi s'en tenir. Mais vous sçavez , Monsieur , que la vraie Médecine ne se trouve point dans les Livres , c'est un arrangement de conduite que le jugement forme , & une application de maximes que la prudence fait. Les Livres nous conservent ces maximes , fondées sur l'usage , l'expérience & l'observation des grands Hommes en Médecine ; mais c'est à la sagesse d'un Médecin de les mettre en œuvre. Suivant ce principe , tracer une méthode de traiter la peste , ce seroit entreprendre d'y appliquer en détail & de réduire en regles particulieres les observations générales que les Maîtres de l'Art ont laissées là-dessus. L'entreprise pour moi tiendrait presque de la présomption , mais elle se trouve aidée par des secours simples & si naturels , auxquels un homme instruit , attentif & de bonne foi peut prendre confiance , & par eux en inspirer aux autres.

Ces secours sont d'une part des notions généralement répandues dans les Livres des grands Médecins , & des idées si communes parmi eux , qu'elles sont reconnoissables même dans les différentes manieres de les expliquer ; de sorte que dans leurs écrits , sous des expressions ou des termes peu semblables on ne peut ne point appercevoir les mêmes choses ; étu-

diant donc leurs pensées plus que leurs paroles, on les trouve d'accord entre eux pour le fond de la doctrine, & c'est en puisant dans ce fond qu'on s'accorde avec eux.

Cette sorte de concert est sans doute ce que vous cherchez, Monsieur, dans les sentimens des Médecins & dans une méthode générale & constante de traiter la peste. Vous la trouverez en rassemblant avec moi les notions de cette maladie que j'ai déjà tâché de développer ci-dessus : l'économie animale, ou la connoissance du corps humain fournir les autres secours certains, on les tire des loix qui le régissent ; sur ce double fondement on peut établir la méthode générale & uniforme que vous souhaitez, Monsieur, & j'ai l'honneur de vous en communiquer l'essai.

Il n'est point douteux parmi les Médecins, de quelque âge, de quelque secte, ou de quelque nation qu'ils soient, que la peste ne soit une maladie excessivement maligne ; ils conviennent que tout se porte à l'habitude du corps, & ils s'accordent tous sur l'espece de symptômes qui la caractérisent, tous reconnoissent que sous l'apparence de taches, de pustules, d'exanthêmes, de phliètenes, de bubons & de charbons, se montrent des marques de feu, ou comme des saillies de sang qui s'échappent souvent à travers les excrétoires, d'où viennent les émorrhagies, les pertes de sang & les dissenteries.

Par malignité tous ont compris quelque chose de contagieux, c'est-à-dire, de subtil, de spiritueux, de vif & de pénétrant, qui attaque les esprits, & les met en trouble & en force, jusqu'à pousser le sang du centre du corps à la circonférence, & le jeter hors des vaisseaux.

La Médecine nouvelle pense de même, elle nomme malignité ce qui fait le caractère de la peste, reconnoît les mêmes symptômes, en retient les mêmes noms d'exanthêmes, de bubons, de charbons, y reconnoît les mêmes qualités de volatil, de spiritueux, de sulfureux, de caustique, d'alcalin, leur assigne même cause, qui est le sang, & même force qui porte ce sang avec vehemence du centre à l'habitude du corps, où il s'épanche, & par où il s'échappe. L'idée sur la peste est donc uniforme parmi tous les Médecins, c'est par tout, dans tous les temps, en tous païs, en toute secte un esprit, un feu, un développement, une exaltation, une force outrée ou excessive ; laissons

cependant, si l'on veut, les noms, les termes, les expressions, chaque philosophie a les siennes, mais les notions sont ici les mêmes, & ce sont les notions qui dans une science-pratique comme la Médecine, ouvrent des vûes, forment une conduite & reglent les actions.

Tous les Médecins se trouvant ainsi unanimes ou réunis dans un même & principal point sur la nature de la peste, ne les trouvez-vous pas d'accord, Monsieur, sur le fond de cette maladie, qui se montrant ainsi à eux tous la même, leur doit présenter un même objet à se proposer, même cause à vaincre, mêmes symptômes à combattre, mêmes inconvéniens à éviter, par conséquent mêmes indications, mêmes vûes, mêmes indications à suivre.

Mais étant d'accord sur le fond, seront-ils divisés sur la forme d'une méthode de guérir uniforme, au gré d'un chacun & consentie de tous? Tous certainement ne seront occupés que des écarts que prendra le sang, ou qu'il fera prêt de prendre dans un corps atteint de peste, sans prendre le change, ni se laisser faire illusion par les fausses apparences des symptômes, uniquement occupés de la nature & du pouvoir de la cause, laquelle, maligne ou artificieuse comme elle l'est, imposeroit aux sages mêmes qui seroient moins instruits ou moins en garde. L'abattement donc, la langueur & la défaillance, où d'abord ils verront un malade de peste, ne seront pas pour eux des signes d'un sang appauvri, épuisé & mourant; la pesanteur de tête, l'assoupissement & la paresse de l'esprit, ne leur paroîtront pas des effets d'un sang engagé dans de petits vaisseaux; enfin les vomissemens, les nausées, les dégoûts, les cours de ventre, ne leur deviendront point des marques de crudités, ou d'un amas d'humeurs accumulées dans les premières voies; mais sans perdre jamais de vûe un venin, qui saisissant le sang, l'agite, le chasse & le pousse trop avant dans les dernières extrémités des vaisseaux, d'où rien ne le rapporte avec la même célérité; ils comprendront que dans ces engagements, le sang engagé, ralenti & arrêté dans les parties, s'y accumule, s'y chauffe, s'y enflamme & y cause les angoisses & les anxiétés, d'où naissent tant de graves accidens. Ainsi sans se proposer un sang à ranimer, ou des crudités à évacuer, ils prendront le parti de rompre l'impétuosité du sang, de le délayer, le contenir dans les grands vaisseaux, ou l'y rappeler, pour dégager les

excrétoires , prévenir les épanchemens , les émorragies & tant de dépôts prématurés , inutiles & douloureux ; tous signes d'une nature irritée , forcée & gémissante.

Dans ces vûes , & en rappelant cette grande & générale regle donnée par les grands praticiens , qui est de s'instruire toujours & s'assurer d'abord en commençant la cure d'une maladie , de l'état du sang , de ses écarts , de ses qualités , de l'effort de sa circulation , ils penseront au chemin qu'a déjà fait le sang , lequel porté dès les premiers momens de cette maladie naissante & parvenu jusques aux extrémités des vaisseaux , est arrêté , retardé , croupissant dans l'habitude du corps. Dans cet état il faut le dégager de ces détroits , & comme le désemprisonner en lui ouvrant des issues , là-même où il est retenu ; c'est l'effet des sudorifiques , qui forçant les pores ou les excrétoires de la peau à s'ouvrir , lui procurent des échappées , qui le déchargent des suc's qui l'embarassent ; ou bien il faut diligemment le ramener de ces extrémités reculées dans les grands vaisseaux , afin que soumis au pouvoir de la force du cœur , il reprenne le fil ou le courant de la circulation , & c'est l'effet de la saignée ; car faisant un vuide dans les grands vaisseaux , vers lesquels tend la pression de tous ceux de l'habitude du corps , qui tendent à y rapporter le sang , elle ôte la résistance qu'y feroit la plénitude , elle facilite le dégorgement des capillaires , rétablit le niveau ou l'uniformité de la circulation des humeurs , & remet la nature en état de reprendre le travail de ses digestions , de ses coctions , de ses dépurations.

Mais une autre regle de pratique non moins digne d'être observée , quand il faut procurer une évacuation , c'est de perdre un peu de vûe les fluides , & de penser un peu plus aux solides , pour ne point déterminer les humeurs vers des endroits bouchés & des issues fermées. S'il étoit donc trop à craindre dans l'occasion présente que les pores ou excrétoires de la peau fussent trop ferrés , il seroit dangereux d'y porter les humeurs , & beaucoup plus sûr au contraire de les déterminer vers le centre du corps , où les résistances étant diminuées par le vuide qu'on auroit fait dans les grands vaisseaux , le sang y seroit ramené plus facilement , & ce seroit le cas de préférer la méthode de guérir par la saignée , à celle de guérir par les sudorifiques.



Supposons donc, un jeune homme accoutumé à boire du vin, & à user d'alimens succulens, lequel dans les commencemens d'une constitution pestilentielle qui désole tout un pays, est pris de la peste, qu'elle se montre d'abord par un abattement étonnant, une douleur de tête furieuse, des maux de cœur insupportables, un petit pouls obscur, concentré, mais ferré, dur & phlegmoneux, avec des yeux ardens, une soif fatigante, une respiration contrainte: en pareilles circonstances tout paroît en phlogose dans ce corps, de sorte que les fluides arrêtés dans les capillaires, & les capillaires eux-mêmes sont enflammés; il sera donc de la prudence de traiter ce malade par la saignée. Mais comme il faut ici autant de diligence pour rappeler le sang au centre du corps, que ce sang a eu de célérité pour se porter du centre à la circonférence, la saignée doit d'abord fort être ample, & courageusement réitérée en peu d'heures, comme on le pratique toujours avec succès dans les esquinancies, quand elles sont pressantes; c'est ainsi qu'on vuide promptement les grands vaisseaux, & qu'on attire vers eux un prompt retour du sang arrêté dans les capillaires.

Ce remède est capital dans cette occasion, mais il n'est point unique; d'une part il faut amollir encore ou affoiblir les solides par les anodins, & délayer les fluides par d'amples boissons. Les anodins ont eux-mêmes besoin d'une espece de correctif; car sur-tout s'ils sont pris d'entre les narcotiques, tels que sont les pavots, étant composés de parties infiniment volatiles, ils donneroient à craindre qu'ils n'augmentassent le feu qui a fait la maladie. Ce correctif se trouve dans les acides d'autant plus à propos, que les acides eux-mêmes conviennent singulièrement dans la peste, & dans cet alliage on a tout à la fois un calmant & un spécifique; on trouvera ce double secours dans les sirops de limons & de diacode, mêlés l'un avec l'autre, dans des juleps perlés, absorbans, faits avec les eaux d'oxytriphylum & de scorfonnerie; juleps qu'il faut réitérer plusieurs fois avec la précaution, comme dans les petites véroles malignes, d'en donner un sur les cinq ou six heures du soir, pour prévenir une mauvaise nuit, & une autre trois ou quatre heures après, pour en assurer une bonne. Les boissons seront la pri-fanne faite ou avec la scorfonnerie, ou avec la corne de cerf,

ou avec les lentilles , ou l'on pourra ajoûter si l'on veut les jus de citrons , &c. Si le mal ne laissoit point de faire son chemin , il faudroit donner au malade , avant chaque bouïllon , un petit paquet de poudre d'yeux d'écrevisses , de bol d'Armenie & de nitre purifié , ou bien dans les bouïllons mêmes quelques cueillerées ou de verjus , ou de suc d'ozeille ou d'oxytriphylum ; & tout cela en vûë de tempérer l'ardeur , de brider l'action des matieres putrides , & de diminuer la raréfaction , & par ce moyen remettre le sang en état de passer plus aisément à travers les étroits diametres de ces petits vaisseaux.

Cependant sans perdre le principal point de vûë , l'on réitérera près à près la saignée à travers ces différens remedes , à moins qu'un dégagement bien marqué & non douteux ne fit prendre confiance à l'état du malade , sinon on saignerait sans hésiter , en choisissant les endroits les plus convenables , du pied , du bras ou de la gorge , des arteres ou des veines , comme il a été dit ci-dessus , car c'est par cette sorte de manœuvre habilement faite que l'on obtient un soulagement non équivoque , & ce soulagement se montre toujours par la liberté de la tête , le développement du poul , la mollesse ou la douceur de la peau , tous signes d'un diaphoresc insensible ou du rétablissement de la transpiration , principalement si en même-temps la langue s'humecte , si les yeux sont moins ardens , si la bile coule par le bas-ventre , mais sans douleur & sans cours de ventre , celui de tous les symptômes qui arrivent dans la peste , le plus infidèle & le plus malheureux ; car il est étrange qu'on ne voye point de peste où le cours de ventre ait été critique ou de bon augure !

Et de-là on conçoit combien peu dans la peste cette évacuation est dans les vûës de la nature , & par conséquent avec quel soin un Médecin doit s'en garder ; les malheurs qui suivent à tas tous les jours l'usage des purgatifs & des émétiques dans cette maladie , en sont des preuves trop évidentes , puisque jamais la mortalité ne fût plus grande que lorsqu'on a suivi ce genre de médecine. Deux raisons le prouvent ; car une matiere spiritueuse & de feu comme celle qui fait la peste , ne fut guères l'objet d'un purgatif sagement donné , & une phlogose habituelle , attachée à la substance même ou au tissu des parties nerveuses , ne fit jamais venir à un praticien habile

l'envie de purger. Mais ce qui en démontre le danger, c'est qu'aucun remède n'est si contraire aux routes de la nature, pour la guérison de ce mal, car elle ne se soulage que par des sueurs, par des bubons, des charbons, &c. tous efforts qu'elle fait vers l'habirude du corps: ce sont des leçons pour des Médecins attentifs à n'exécuter que ses volontés; cette sorte d'évacuation n'entrera donc point dans ses vûes, si l'on veut épargner à la médecine de honteux scandales, & aux malades des malheurs sans nombre.

Peut-être, Monsieur, trouverez-vous cette déclaration un peu hardie, dans un temps comme le nôtre, où la purgation est en faveur, sur-tout dans les fièvres malignes, tandis qu'en même-temps j'accorde tant de prérogatives à la saignée, dont, dira-t-on, je fais un coriphée en matière de peste; mais je trouve la purgation si étrangement décréditée entre les mains de ceux qui lui ont donné tant de part dans le traitement de la peste, par les malheurs dont ces Messieurs font d'humbles aveux, que je ne risquerois rien en soutenant la saignée, quand elle seroit moins protégée par de grands hommes; car enfin, le pis seroit que tout le monde mourût de la peste, comme il est arrivé après l'usage de la purgation, de l'ipécacuanha, &c. Mais la saignée, Monsieur, malgré le préjugé public, a ses protecteurs dans l'ancienne & dans la nouvelle médecine, & ils n'ont point été réduits à la confusion d'avouer que presque tous les malades de peste sont périés dans leurs mains; ils assurent au contraire, avec bien de la confiance, qu'un grand nombre de ceux qui ont été attaqués de la peste, ont été guéris par la saignée & par leurs soins.

Mais souffrez, Monsieur, que je vous fasse observer une faute où tombent les Médecins mêmes en se plaignant des mauvais succès de remèdes qu'ils ont, disent-ils, employés sur la parole d'Auteurs de réputation, qu'ils taxeroient volontiers d'infidélité ou de mensonge, parce qu'ils n'ont point trouvé les bons effets que ceux-ci vantent dans ces remèdes; mais vous vous souvenez sans doute là-dessus de la réponse qu'un Médecin célèbre (Cattivaccius) fit à d'autres Médecins: Suivez, leur dit-il, ma méthode, & vous posséderez mes secrets. C'est aussi à quoi ne pensent point ces Médecins qui se trouvent mal des remèdes des autres, c'est qu'ils ne suivent pas leur méthode.

Ainsi ces Messieurs ne trouvant la saignée malheureuse dans leurs mains , que parce qu'ils ne la pratiquent point comme ceux qui en ont écrit les succès , on ne peut prendre confiance à ce qu'ils disent contre elle , puisqu'ils sont encore à en faire l'essai ; avec quelque confiance qu'ils parlent , quand ils disent que la saignée a mal réussi , pratiquée à leur manière , il n'en est pas moins vrai qu'elle a guéri dans les mains & suivant la manière de pratiquer de ces autres Auteurs.

Au reste , par cette manière de pratiquer , il ne faut pas seulement entendre le nombre des saignées que ces Auteurs faisoient , mais plus encore l'arrangement qu'ils donnoient à leur méthode , & les circonspections qu'ils y apportoitent ; & en effet , on apperçoit aisément qu'un purgatif , par exemple , trop tôt donné après la saignée , en trouble ou ruine les bons effets , parce qu'il change la face de l'économie animale qu'elles maintenoient , & met la nature hors de route ; d'où il s'ensuit que pour saigner avec fruit , il faut sçavoir se contenir dans l'usage des autres remèdes qui sont d'une vertu différente ; à faute de quoi on s'expose à ce que la saignée peut avoir de mal-faisant , sans profiter de ce qu'elle auroit eu d'utile. Par-là , vous voyez , Monsieur , ce qu'on peut dire pour la saignée contre ceux qui la décrivent , qui lui doivent la justice , de satisfaire à nos plaintes , avant que de la condamner.

Oserois-je vous prier , Monsieur , vous qui êtes familiarisé avec les Livres , de vouloir bien vous souvenir d'une remarque que vous aurez sans doute faite , qui est que les praticiens que l'on trouve opposés à la saignée dans la peste , ne parlent contre elle qu'avec ménagement , ne pouvant s'empêcher de la recommander , surtout s'il y a plénitude , &c. tandis qu'ils sont main-basse sur les purgatifs , les émétiques , &c. sur quoi voici un témoignage bien autentique dans un Auteur de mérite , (a) & qui sçavoit pour l'avoir traitée , ce que c'étoit que la peste. Un autre Auteur (b) consulté sur la peste , sur laquelle il étoit d'ailleurs très-instruit , sans être cependant prévenu contre la purgation dans cette maladie , en porte ce jugement : *Nullò purgante medicamento seminarium pestis ejicitur, nisi fortasse magnâ naturæ commotione factâ, quod fit satis periculose cum antimonio...*

(a) Rivinus , *de curâ pestis* , page 393. art. 38. 39. 44.

(b) Crato , *Concil. de peste* , page 1102.

ideò qui hos morbos curant, monitos volo, ut cautè & circumspèctè præbeant purgantia ne plus noxæ quàm boni sequatur : De sorte qu'il est rare de ne point trouver dans les Auteurs prévenus même contre la saignée, quelques prérogatives qui l'autorisent. Avec ces avantages, vous conviendrez, Monsieur, que je m'expose peu, pouvant compter sur un fond d'équité qui reste dans les esprits des gens instruits & de bonne foi; le mal entendu d'ailleurs de la condamnation m'autorise à demander un mieux informé, & je le fais, en priant qu'on essaye de la saignée, & qu'on l'applique suivant les circonstances & la quantité marquées par ces Auteurs; avant cet essai on ne peut la condamner.

Ce seroit un moyen de mettre en regle la Médecine pour le traitement de la peste, & de donner la forme que vous souhaiteriez, Monsieur, à la méthode de la guérir; car à l'aide de la saignée on parviendroit à assujettir le sang, & à le mettre à portée des secours usités pour la guérison même des fièvres malignes, que l'on amène au point de se laisser dompter par des remèdes communs, mais spécifiques dans les maladies ordinaires. Ainsi on vient à bout de fièvres très-malignes, par le moyen du quinquina, après que par de fréquentes saignées on a rabattu la férocité de l'humeur, de sorte que la fièvre perdant de sa malignité, se rend traitable à ce remède; tout de même dans la peste, la saignée ayant fait changer de forme & de génie à cette furieuse maladie, pourroit la soumettre à la vertu du quinquina. Cette conjecture n'est même rien moins qu'un être de raison, puisqu'il est déjà observé que des malades de la peste ont été guéris par le quinquina. Dans cette espérance un Médecin entendu feroit les dégagemens nécessaires & suffisans par les saignées, il réprimerait la putréfaction des humeurs & leur impétuosité, par les acides; tels que sont les sucres de plantin, d'oseille, d'oxytriphylum, &c.... on y joindroit les anodins, les calmans & les délayans; les absorbans, les terreux trouveroient aussi leur place parmi ces remèdes, & le sang dompté, pour ainsi dire, par tous ces secours, & assujetti par leur efficacité, se laisseroit vaincre par le quinquina, mêlé sur-tout avec la thériaque, car le quinquina ainsi apprêté devient un puissant fébrifuge dans de très-fâcheuses fièvres malignes.

Cette observation est fortifiée par le succès qu'a eu l'espèce de quinquina, qu'on nomme cascarilla, dont la vertu spécifi-

que a été reconnuë pour la guérison d'une fièvre maligne épidémique , accompagnée d'exanthèmes, en Allemagne , pendant les années 1694. & 1695. (a) Ainsi cette sorte de quinquina étant plus efficace & plus prompte dans son opération que le quinquina ordinaire, deviendrait un secours & une ressource pour arrêter promptement la fougue & la rapidité de la peste, comme on voit que le quinquina ordinaire arrête tous les jours, comme par enchantement, les accès & les redoublemens des fièvres ordinaires. Vous paroît-il donc, Monsieur, dangereux ou téméraire de donner sa confiance à un remède d'une réputation si bien établie en Médecine ?

Il n'en est pas de même des purgatifs ; rien ne les approprie à la peste, dont la cause tenant trop de l'esprit ne peut sympathiser avec des remèdes si matériels dans leurs opérations, qu'on ne destine qu'à des glaires, des crasses & des ordures ; c'est pourquoi la purgation n'occupera dans la méthode que nous établissons, d'autre place tout au plus que celle que l'on accorde à un purgatif après la guérison, pour débarrasser les viscères des humeurs qui s'y accumulent pendant le cours des maladies, encore y faut-il apporter beaucoup de précautions.

Mais il est encore un remède qui se placeroit sans inconvénient & avec plus d'efficacité, quand le malade auroit été saigné ; c'est le sel sédatif, lequel trouvant les vaisseaux plus libres, agiroit plus aisément sur les parties solides, parce qu'ayant moins de ressort, de roideur & plus de souplesse, elles donneroient à ce remède plus de temps, plus de loisir & plus de prise pour opérer.

Un autre secours à placer dans la méthode de guérir la peste, est celui des sudorifiques, si universellement loués aujourd'hui par tout le monde, & pratiqués par tant de Médecins. Tous leur donnent hautement la préférence, & la confiance qu'ils demandent pour ces remèdes deviendrait générale, si elle ne paroïssoit presque démentie par des succès si malheureux & si ordinaires, puisque de grandes Villes n'en ont été ni moins désolées, ni moins dépeuplées, quoique la méthode favorite d'y traiter la peste, ait été celle des sudorifiques.

Cette réflexion qui est sensible, puisqu'il mourroit beaucoup plus de malades qu'il n'en échappoit, avertit des bornes que

(a) v. *Joan. Ludov. Appinus in relat. feb. epid. petechialis.*

l'on doit donner à cette confiance, & fait en même-temps sentir la nécessité qu'il y a de se redresser en Médecine, sur la maniere d'administrer les sudorifiques. Seroit-ce qu'on se hâteroit trop aujourd'hui à les donner; c'est-à-dire, sans avoir auparavant fait précéder les remèdes convenables, vû qu'il paroît que l'ancienne méthode n'étoit point de les donner d'abord; car elle ordonnoit de commencer par les remèdes tempérans qui appaisoient & qui calmoient la fièvre; & ce n'étoit qu'après que ces remèdes étoient devenus insuffisans pour arrêter la malignité de cette maladie, qu'on se déterminoit dans ces temps à donner des remèdes qui portassent l'humeur devenue trop maligne à la peau ou à l'habitude du corps. (a) Mais la maniere d'alors de faire suer les malades & la sorte de remèdes qu'on y employoit, étoient si étrangement opposés à ceux d'aujourd'hui, que l'on comprend aisément qu'il y a une autre raison qui rend les sudorifiques d'aujourd'hui malheureux dans la cure de la peste.

De ceux qui ont traité les pestiferés par le moyen des sudorifiques, les uns se loient & se congratulent de les avoir donné avec un succès merveilleux tout d'abord & sans aucune préparation; d'autres font observer qu'ils n'ont trouvé les sudorifiques surs & spécifiques dans la peste, qu'en les donnant dans une dose suffisante, & souvent cette dose est très-forte, & leurs sudorifiques favoris étoient la thériaque & le diascordium. Le célèbre Sylvius d'Hollande mêloit toujours le vinaigre dans les mixtures sudorifiques; & une infinité de grands Praticiens recommandent les acides du citron, de limon, de verjus, &c. mêlés avec les sudorifiques. Enfin l'habileté à les donner, selon d'autres, est de n'en point interrompre l'usage par d'autres remèdes, ils ordonnent de ne les point quitter, qu'une sueur abondante ne s'en soit ensuivie, à quoi, pour le dire en passant, sert merveilleusement la maniere de M. Sydenham, qui a remarqué que rien ne hâte tant la sortie de la sueur, que de couvrir le visage & la tête du malade de son drap.

On entrevoit dans toutes ces observations de quoi donner une forme à la méthode de guérir la peste par les sudorifiques. La première & la plus grande difficulté est de bien reconnoître si la peste qui attaque une personne d'un tel tempérament,

(a) Rhaf. libell. de peste, cap. 6. & 7.

qui a vëcu d'une telle ou telle maniere , dans un tel climat , si , dis-je , tout cela bien pesé & bien démêlé , il convient d'employer les sudorifiques pour la cure de la peste dont il est question : ce parti se trouvant le meilleur , on donnera d'entre les sudorifiques ceux dont les effets sont plus prompts & plus assurés , tels sont la thériaque & le diascordium , les moins incertains de tous , parce que l'opium qui en fait partie est le meilleur des sudorifiques. Mais la quantité en fait la sûreté ; car ces remedes donnés en trop petites doses , deviennent de dangereuses drogues , parce qu'alors ils ont assez de force pour mettre tout le sang en trouble & en feu ; mais ils en ont trop peu pour le développer & l'ouvrir assez pour se fondre en sueur. Par la quantité non-seulement il faut entendre une dose suffisante de ces remedes , mais encore la maniere de réitérer ces doses autant de fois qu'il conviendra pour obtenir la sueur ; & pour cela une maniere très-utile & très-commode sera , par exemple , celle de faire bouillir deux gros de bonne thériaque , & demie-once de diascordium dans douze onces d'eau d'oxytriphyllum , on coule la décoction , dont l'on fait trois ou quatre petites prises , que l'on donne au malade de deux en deux heures , jusqu'à ce qu'on ait donné le tout , à moins que la sueur ou un calme parfait étant arrivé avant que le tout fût donné , le Médecin ne jugeât à propos de s'arrêter ; car par ce moyen il peut graduer le remede au besoin du malade. On auroit , ce semble , lieu d'appréhender de le trop échauffer en donnant tant de thériaque ; mais la sueur qui survient en conséquence , dédommage de tout : d'ailleurs il n'est pas croyable combien la thériaque donnée dans la peste , apporte de calme & de repos ; mais l'opium qui abonde dans la thériaque fait voir la raison de ce calme , & c'est pour cette raison qu'il est d'usage d'ajouter , s'il en étoit besoin , quelque gros de syrop de diacode dans quelques-unes de ces petites potions , qui en deviennent plus efficaces & plus prompts dans leurs opérations ; mais si pour quelque raison que ce soit on prévoyoit qu'il y eût à craindre que le malade ne fût trop échauffé par la thériaque , on mêleroit , à l'imitation de M. Sylvius , une cueillerée de vinaigre blanc dans ces potions : enfin pour les rendre aussi tempérées qu'il sera possible , on aura grand soin de faire beaucoup boire le malade d'une tisane de scorsonnere , ou d'une infusion

très-legere de thé & de fleurs de coquelicoq.

Il y aura une attention à faire sur l'usage des sudorifiques ; car s'il paroïssoit quelques signes obscurs soit de redoublement soit de frisson , comme cela n'est point sans exemple dans la peste , on donneroit la thériaque avec le quinquina bouillis ensemble & en forte dose , afin de combattre tout à la fois la fièvre & la malignité. Mais quoique l'on fasse , on ne doit plus changer de remedes , dès que l'on a commencé à se livrer aux sudorifiques , afin que le sang gardant toujours la détermination qu'il a prise , la consomme & la termine heureusement par une ample sueur.

On demande si l'application de plusieurs vésicatoires , lorsque l'on médite de prendre la voie des sudorifiques , ne conviendrait pas pour en faciliter l'opération en attirant les humeurs à l'habitude du corps , en leur ouvrant en même-temps des issues à travers des excrétoires de la peau qu'ils tiendroient dilatés par le moyen des sérosités qu'ils feroient sortir ? Peut-être cette application conviendrait-elle dans le cas où un malade appesanti , léthargique ou absorbé , se trouveroit avec un pouls mol , petit & concentré , en releveroit le ton ou le ressort des parties , afin qu'elles pussent , d'affaîsées qu'elles étoient , reprendre assez de fermeté pour pousser au-dehors la matiere de la sueur que les sudorifiques développeront dans les vaisseaux : mais hors ce cas , sur lequel il ne faut point se prévenir , il faut comprendre que tout est phlogose dans un corps atteint de peste ; or l'opération des vésicatoires est d'enflammer les parties au point qu'ils les brûlent & les cauterisent , & pour tout cela ils doivent être ordinairement suspects dans la peste , parce qu'en irritant les fibres , ils les resserrent , & bouchent par conséquent le passage aux sueurs. On trouvera moins d'inconvénient & plus de sûreté dans les boules d'étain pleines d'eau chaude qu'on mettra dans le lit des malades & à leurs côtés.

Voilà , Monsieur , une legere ébauche d'une double méthode pour guérir la peste , mise en forme , moins cependant pour prescrire des regles ou des formules qui assujettissent qui que ce soit , que pour donner des points de vûe pour l'arrangement & l'emploi des sudorifiques , & pour la pratique de la saignée , des anodins , des acides , &c. en un mot , pour aider un Médecin à se faire une regle de conduite pour la cure d'une maladie

qu'on a toujours mise au-dessus des regles ; par ce moyen on délivrera la Médecine d'un honteux empirisme qui la deshonnore.

§. VIII.

La peste est contagieuse (a), suivant l'opinion générale. Nier qu'elle se répand par la communication, c'est la dépouiller de son caractère. Mais le consentement de tous les Médecins, les faits historiques les plus avérés, les ravages journaliers de la peste, ne sont-ce pas autant de témoins qui déposent pour la contagion ?

Les anciennes opinions ne sont souvent que de vieilles erreurs, plus elles sont répandues, plus elles sont suspectes ; si leur objet est difficile à saisir, on peut assurer qu'elles ne sont que des préjugés, les vérités obscures ne sont point soumises aux esprits vulgaires, c'est-à-dire, qu'elles échappent à la plupart des hommes. Le consentement général ne forme donc pas l'évidence, c'est au contraire l'évidence qui donne de la force au consentement général.

C'est donc en vain qu'on prétend prouver la contagion par l'universalité des suffrages, les seuls faits qui l'appuyent sont des bruits populaires ou de vieilles histoires, monumens de notre crédulité. La peste en elle-même n'offre rien qui annonce la communication ; la violence des accidens, leurs ravages, la mortalité générale sont les seules preuves qui aient persuadé presque à tous les esprits que cette maladie étoit un mal contagieux.

Or de tels accidens peuvent ravager une Ville entière sans passer d'un malade à un autre ; tous les Habitans même d'une Province peuvent périr sans qu'ils doivent leur perte les uns aux autres. Car qu'il s'élève du sein de la terre une vapeur empoisonnée, qu'elle se répande dans l'enceinte de plusieurs Villes, qu'elle en forme toute l'atmosphère, qu'arrivera-t'il alors ? Les hommes qui respireront de telles vapeurs, périront en peu de temps ; toutes les maisons seront bientôt désertes, les accidens seront rapides, ils se rallentiront, ils redoubleront leur violence, ils s'éteindront, ils se renouvelleront. Or quelle différence y aura-t'il entre ces ravages & la désolation que cause la peste ? ne pourra-t'on pas soupçonner de la contagion dans les autres maladies qui seront aussi meurtrières ?

(a) Tiré d'un Mémoire adressé à Monsieur Hequet.

Ce ne sont pas seulement les vapeurs de la terre qui peuvent produire de telles maladies, il y a d'autres causes qui portent le trouble dans nos corps; les mauvais alimens impriment au sang leurs mauvaises qualités; les altérations qu'ils produisent peuvent former des fièvres meurtrières; le changement de climat ne peut quelquefois en arrêter le cours. Une expédition où étoit Monsieur de Mison en fournit un exemple malheureux, car durant le cours d'un voyage sur mer, presque tous les Soldats étoient saisis d'une fièvre cruelle, l'espace de douze heures la rendoit mortelle, elle éludoit la force de tous les remèdes, de cent malades à peine en échappoit-il deux à la violence du mal. Les sièges ne sont qu'une source trop féconde de fièvres malignes, leurs ravages sont comme les ravages de la peste; sans en avoir le nom, elles en ont la violence. Or de telles fièvres s'étendent-elles par la contagion? la disette, la mauvaise nourriture, la consternation, ne sont-ce pas des causes trop capables de les répandre. Mais si des ravages si rapides ne sont pas produits par un venin qui se communique, pourquoi attribuera-t-on à la contagion les ravages de la peste? la rapidité, la violence des accidens, la mortalité rendent également redoutables les fièvres malignes & la peste; pourquoi dans des maux également meurtriers ne dira-t-on pas que le venin passe d'un corps à un autre? Quelques dépôts que la peste produit formeront-ils la contagion? Mais n'arrive-t'il pas des dépôts dans les fièvres malignes. Qu'ils se placent dans de petites glandes ou dans un assemblage de glandes, ce sont toujours des dépôts, par conséquent si la cause des uns est contagieuse, elle le sera dans les autres; la rapidité d'une maladie, les dépôts qu'elle forme, la mortalité générale ne sont donc point des preuves qui établissent la contagion.

La transpiration ne prouve pas que la peste se communique; car si elle passoit d'un corps à un autre, elle feroit des progrès proportionnés aux exhalaisons; car les effets ne sont-ils pas en raison des causes? Or mesurons la cause & les effets, pour cela empruntons le raisonnement de Monsieur Pye, Médecin Anglois. Supposons, dit-il, une personne qui jouisse d'une parfaite santé; plaçons-la à trois ou à quatre toises de distance d'un pestiféré, qu'à cette distance elle pompe dans une mi-

nute assez de corpuscules pestilentiels pour être saisie de la peste ; ces corpuscules forment une atmosphère autour du malade contagieux : ceux qui portent la peste dans ce corps que nous supposons éloigné de quatre toises , n'occupent pas la vingtième partie de cette atmosphère. Dans l'espace d'une minute un pestiféré peut donc communiquer sa maladie à vingt hommes , dans vingt-quatre heures il peut donc en infecter vingt-huit mille huit cents ; or si dans un tems de peste cinq mille corps sont atteints de la contagion , quel ravage ne peut pas faire le levain contagieux ? il peut durant une journée infecter quatre billions trois cents vingt millions de personnes. Mais que s'ensuit-il de ce calcul ? Voici les conséquences qu'on peut en tirer. Dans un tems de peste toute une Ville est pleine de corpuscules pestilentiels , les animaux & les hommes respirent sans cesse ces exhalaisons ; la cause qui répand la peste , est portée par l'air dans les corps , tandis que la communication subsiste , la voie est toujours ouverte à la contagion. Comment donc la peste finira-t-elle ? comment peut-il arriver un calme subit ? Cette maladie , comme on sçait , cesse quelquefois subitement ; elle se renouvelle quand on y pense le moins. Or la contagion permettroit-elle cette espèce d'éclipse , & ces retours si soudains ; ses progrès ne feroient-ils pas toujours plus rapides , ses ravages ne seroient-ils pas plus grands tous les jours ?

La contagion sera d'autant plus rebelle qu'elle s'attache à tout ; ce ne seront pas les hommes seulement qui la répandront les uns sur les autres : les laines , les foyes , les cotons , le lin reçoivent les exhalaisons pestilentielles ; elles y conservent longtemps leur activité ; les longs voyages , l'air salé de la mer qu'elles traversent ne peuvent en changer la nature , l'espace même de vingt-cinq ans ne peut , selon les contagionnaires , altérer ces corpuscules. Il ne faut pas un grand volume de laine ou de foye pour infecter une Ville entière , un seul ballot suffit pour infecter un Royaume.

Or si les principes de la peste sont si féconds & si inaltérables , Marseille devoit être une source inépuisable de contagion , même après la perte de ses habitans. Car si après la désolation de cette Ville il étoit arrivé un nouveau Vaisseau infecté , si les Marchandises dont il auroit été chargé eussent été répandues ,

panduës , n'auroit-on pas été dans une juste appréhension , n'auroit-on pas pû prédire le retour de la peste ? mais s'il étoit arrivé des Vaisseaux infectés toutes les semaines , une nouvelle infection n'eût-elle pas paru inévitable ? Or lorsque la mortalité a cessé dans Marseille , toutes les maisons étoient des séjours empestés , les meubles étoient infectés , tous les recoins cachotent les semences de la peste , le bois , les murs même pouvoient en être des réservoirs ; les habits des morts , tout ce qui avoit servi à leur usage , tout étoit contagieux. Quoi ! quelques porte-faix , quelques étoffes échappées d'un Vaisseau infecteront tous les habitans d'une Ville , & toutes les maisons , toutes les hardes , les dépouilles de trente mille pestiférés , tous ces magasins de peste ne la répandront pas , ne la perpétueront point ? on en approchera sans danger , une infinité d'hommes qui s'en serviront , ou qui les purifieront , n'y trouveront plus un venin actif , c'est-à-dire , qu'une Ville aura péri par une étincelle sortie du Vaisseau de Chataud , & une incendie universelle ne causera aucun ravage ? De tels raisonnemens sont contradictoires ; il est évident que si quelques ballots ont infecté une Ville entière , cette même Ville infectée par-tout doit empoisonner tous ceux qui entreront dans les maisons , & qui se serviront des meubles de pestiférés ; de même que les porte-faix ont porté la peste dans Marseille , les restes des familles infectées , les ouvriers employés à la désinfection doivent toujours faire renaître la contagion.

Pour rendre ces preuves victorieuses , nous n'avons pas besoin de porter nos idées sur tant d'objets contagieux. Prenons un pestiféré qu'un bonheur singulier doit sauver : c'est un malade qui porte le venin en lui-même , tout son corps en est abreuvé ; chaque bubon , chaque partie même en renferme plus que tout le Vaisseau de Chataud. Entre les draps qui l'enveloppent il s'exhale continuellement des corpuscules pestilentiels. Or entre ces draps ce venin est plus actif , il se renouvelle , il rentre dans le corps qui en est la source , & il s'y insinue par mille ouvertures , les pores s'en chargent , les poulmons le repompent , la cause de la peste se reproduiroit donc sans cesse dans le même corps ; elle auroit cent fois plus de force que la première qui a produit l'infection ; un bubon seul doit plus envoyer de corpuscules dans le sang , que tous les meubles infectés ;

il faut donc que ce venin renfermé dans une partie , ne puisse pas en infecter une autre ; il faut qu'à proportion que les corpuscules pestilentiels se multiplient , ils aient moins de force , ce qui est un raisonnement absurde.

Les pestes qui ravagent l'Afrique fortifient ces raisonnemens. Toutes les années ramènent la peste au Grand Caire ; les inondations du Nil sont les causes de ces retours périodiques ; mais la maladie s'évanoûit en peu de temps , les hyvers la dissipent ordinairement. Or si la peste est contagieuse , pourquoi le cours en est-il si peu durable ? Les retours annuels ont familiarisé les peuples avec ce fleau ; s'ils le redoutent , leur crainte n'est pas marquée par des précautions ; les morts fréquentes ne les éloignent pas des familles infectées ; on les visite , on leur rend les devoirs qu'exigent l'humanité & la Religion ; les maisons dépeuplées par la mortalité ne sont point suspectes , les dépouilles des morts se vendent sans distinction. Cette indolence ou cette sécurité ne redouble point les ravages , au contraire elle semble les diminuer. Parmi nous à peine de sept malades s'en sauve-t'il un ; parmi les Turcs il n'en périt pas un si grand nombre. Cependant la contagion devoit rendre la maladie plus funeste ; car si un ballot d'étoffes , si un manteau échappé de Marseille ravage toute une Province , que deviendra le Grand Caire ? il se remplit tous les ans de hardes pestiférées , on les vend , on en permet l'entrée dans toutes les maisons ; elles doivent donc infecter toute la Ville , toute la Province , toute l'Afrique.

Les reglemens mêmes faits parmi nous pour les désinfections , justifient la sécurité des Turcs , & condamnent nos idées. Monsieur de Langeron craignoit les levains cachés de la peste ; pour la sûreté publique il voulut assujettir toutes les étoffes à la désinfection. Le commerce se souleva , on prouva que les désinfections générales étoient des remèdes inutiles & inusités , qu'on avoit vû renâître la peste après une purge universelle ; que les ravages d'une peste cruelle avoient ruiné Hambourg , mais qu'on n'avoit point exigé une désinfection générale ; que cette précaution négligée n'avoit point ramené cette maladie. Ces représentations furent justifiées par une heureuse expérience ; car , comme on le remarque dans le Journal des Sçavans , on entra sans crainte dans les maisons que la peste avoit dépeuplées , on mania les hardes des morts , on dégarnit leurs lits , on raccommo-

da leurs matelas , on les transporta. Cependant la contagion ne se renouvella point , ceux qui étoient employés à ces fonctions , ne furent point infectés par les corpuscules pestilentiels. Or de ces faits que peut-on conclure ? c'est qu'après la peste quoiqu'il reste des effets infectés , que ces effets remplissent toute une Ville , qu'ils se répandent dans les campagnes , ils ne portent point avec eux la cause de cette maladie ; que par conséquent on ne peut pas assurer qu'elle se multiplie par la voie de la communication.

En assurant que la peste est contagieuse , on assurera qu'elle a dû se répandre par toute la France ; les barrières , la quarantaine , la mort même n'ont pu arrêter les commerces frauduleux. Il s'est échappé de Marseille des hommes infectés ; les marchandises ont été transportées partout , il en est resté que la désinfection n'a point purifiées , l'avidité les a répandues par toutes les Villes commerçantes ; tant d'effets pernicieux n'ont pas même porté la crainte dans l'esprit de ceux qui les ont négociés. Un manteau , dit-on , qui a traversé le Languedoc avec les semences de la peste , l'a transportée dans le Gévaudan. Or peut-on s'imaginer que tant de matières enlevées furtivement de Marseille , n'auroient pas un principe d'infection aussi efficace que le manteau ?

Ces preuves si solides sont confirmées par des faits qui forment une démonstration contre l'existence de la contagion. En 1636. la peste s'alluma en Angleterre , les précautions furent exactes , les malades furent renfermés , les familles suspectes furent sequestrées. Mais ces soins sembloient ranimer la peste , ses ravages s'étendoient & se multiplioient. Enfin un Edit rapprocha les habitans de Londres qui se fuyoient ; ils sortirent de leurs prisons domestiques ; en se revoyant ils se communiquèrent & leurs biens & leur fermeté. Alors l'infection ne fit plus de progrès , de vingt personnes qui se répandoient dans les Villes , à peine une sur vingt éprouvoit la maladie ; de dix malades on en guérissoit neuf ; les prisons , les infirmeries portoient les marques d'un ravage affreux , & les maisons ouvertes furent un azyle contre la contagion.

Dans la peste qui ravagea Londres en 1665. nous trouverons des preuves encore moins douteuses. Au commencement de l'année , dit M. Hodges , la peste ne fut plus si mortelle ; la

sécurité avoit banni la terreur, l'appareil continuel de funérailles qui se présentoient par tout, ne fut plus un spectacle effrayant; le même empressement qui avoit éloigné les citoyens de la Ville, les y ramenoit. Tous les jours les boutiques furent ouvertes, les assemblées se formèrent, le commerce se rétablit; ceux que la frayeur avoit éloignés de leurs parens, ceux qui redoutoient la vûe même des autres hommes, reprirent leurs anciennes liaisons. Les maisons qui portoient encore les marques de mortalité, ne leur parurent plus suspectes; les chambres mêmes les plus infectées ne furent plus un séjour redoutable; enfin la sécurité fut aussi excessive que l'avoit été la frayeur; plusieurs coucherent hardiment dans des lits dégoutans de la sueur des pestiferés. Un tel changement ne ralluma point la peste durant l'hyver; il est vrai qu'au printemps elle parut se réveiller; mais on la vit renaître sans frayeur, heureusement ce retour n'eut pas de suite.

Le témoignage du Cardinal Guastaldi fortifiera ces preuves, cet homme illustre est regardé comme le libérateur de l'Italie. On dit que par ses soins il arrêta dans la Ville de Rome les ravages de la peste. Mais ce même homme si déclaré pour la contagion, reconnoît les difficultés que nous venons d'exposer: à Naples, dit-il, on n'a pas opposé de barrière au venin contagieux, les hardes des pestiferés n'ont été ni brûlées, ni parfumées. Elles étoient donc remplies de même que les maisons des levains de la peste; cependant cette négligence ne prolongea point la maladie, elle disparut entierement comme dans les Villes les mieux réglées.

Des témoins oculaires déposent enfin contre la contagion. Quatre Médecins partent de Montpellier, les ordres du Roi les envoient à Marseille. Dans cette Ville désolée, ceux qui étoient chargés du soin des malades étoient saisis de frayeur. Les Médecins de Montpellier ne trouvent pas des vestiges de la contagion, ils remarquent que la peste est plus meurtrière lorsqu'on enlève les malades, elle leur paroît toujours calmée par la liberté & par l'abondance. Enfin ces quatre hommes si courageux sont eux-mêmes des preuves qui, selon eux, font disparaître la contagion. Durant une année ils sont exposés sans cesse aux atteintes de la peste; ils cherchent les malades les plus infectés, ils parcourent toute la Provence. Seroient-ils inacessibles au venin de la

peste, si elle étoit contagieuse? Ses corpuscules si actifs épargneroient-ils quatre corps qu'ils environnent & qu'ils pénètrent durant un temps si long.

Parmi ces Députés l'illustre Monsieur Chicoineau se distingua par son zèle & par son courage; quand les Médecins & les Chirurgiens sont frappés de terreur, il paroît dans la Ville, & entre dans toutes les Infirmeries, les lits des pestiférés ne l'éfrayent pas, il les approche avec tranquillité, il examine leurs maux comme il auroit examiné une fièvre tierce, il respire l'air qui sort de la bouche des mourans, il les console, il présente lui-même des bouillons à ces misérables, qui ne voyoient partout que l'image de la mort. Il porte les mains sur les charbons, sur les bubons ouverts; par un excès de zèle il ouvre des cadavres couverts des ravages de la peste; il examine les viscères, il les touche, il les disseque plusieurs fois, sa fermeté rappelle à leur devoir les Médecins tremblans, son exemple donne de nouveaux secours aux malades presque abandonnés; c'est ainsi que cet homme illustre marcha sur les traces du pere de la Médecine, & qu'il a mérité les mêmes récompenses. Pour montrer ce qu'on doit à des hommes qui se sacrifient pour leur patrie, qu'on me permette de rapporter ce qu'a dit Monsieur Rollin au sujet d'Hippocrate:

» Ce Médecin se consacra tout entier au service des malades, & pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses élèves dans tout le pays, après les avoir instruits de la maniere dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zèle si généreux pénétra les Atheniens de la reconnoissance la plus vive. Ils ordonnerent par un decret public, qu'Hippocrate seroit initié aux grands mysteres de la même maniere que l'avoit été Hercule le fils de Jupiter, qu'on lui donneroît une couronne d'or de la valeur de mille staters, ce qui montoit à cinquante pistoles de notre monnoye, & que le decret qui la lui accordoit seroit lu à haute voix par un Herault dans les jeux publics à la grande fête des Panathénées: qu'il auroit le droit de Bourgeoisie, & seroit nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'Etat: enfin que les enfans de ceux de Cos, dont la Ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris & élevés à Athenes, comme s'ils y étoient nés. (a)«

(a) Hist. ancienne de M. Rollin. t. 3. p. 537.



§. IX.

APRÈS avoir détaillé ces preuves qui ne sont pas également convaincantes, nous rapporterons celles qui ont persuadé à la plupart des Médecins que la peste étoit contagieuse. M. Astruc a développé ces preuves dans un ouvrage imprimé en 1724. (a) Mais dans les cinquante-sept premières pages il ne traite que de la transpiration. On ne peut douter que si la peste est contagieuse, elle ne passe d'un corps à l'autre par les voies de cet écoulement. Il s'agit seulement de sçavoir s'il y a des faits qui prouvent la communication, on en pourra juger par les efforts de ce Médecin qui est un des plus grands Partisans de la contagion.

Que l'origine & le progrès de la peste en Europe, prouvent la vérité de la Contagion.

IL n'en est pas de la peste comme de la plupart des autres maladies : presque toutes les autres naissent & commencent en Europe, s'y manifestent à la fois sur différens sujets, sans aucun soupçon de commerce, & sont, pour ainsi dire en un mot, du cru du pays. La peste au contraire prend toujours naissance vers la Zone Torride ; & c'est de-là qu'elle est apportée en Europe, où elle est véritablement étrangère. On peut voir là-dessus une Dissertation intitulée : *De l'origine des maladies Epidémiques ; & principalement de l'origine de la peste*, où on l'a solidement prouvé par l'exemple des pestes les plus fameuses qui aient ravagé l'Europe. Ce n'étoit que par une suite de faits

(a) Ceux dont Monsieur Astruc combat les opinions, devoient du moins être satisfaits des motifs qui l'ont engagé à donner cet Ouvrage. Voici la Lettre qu'il écrivit à M. Dodart, premier Médecin. Monsieur, „ J'ai l'honneur „ de vous présenter une dissertation sur „ la contagion de la peste, que j'ai fait „ imprimer. J'espère que vous y trouverez le même zèle pour la vérité, „ dont j'ai toujours fait profession, & „ le même ménagement pour ceux que „ je combats, dont j'ai toujours usé en „ pareille occasion. C'est par ces deux

„ endroits qu'elle pourra peut-être mériter votre approbation. J'avoue qu'en „ composant cet Ouvrage, j'avois toujours eu de la peine d'être obligé d'écrire contre l'opinion d'une personne „ que je respecte, mais j'ai été bien dédommagé par la satisfaction que j'avois de sçavoir que je combattois pour „ un sentiment que vous approuviez, „ c'étoit pour moi une démonstration „ que je combattois pour la vérité. Je „ suis avec un profond respect, &c.

„ A Montpellier le 6. Janvier 1724.

averés, qu'on pouvoit décider une question de fait comme celle-là. Mais ce point une fois établi, les conséquences se présentent d'elles-mêmes. Si la peste ne naît point en Europe; si elle y est toujours apportée de l'Asie ou de l'Afrique, il faut en conclure que la peste se communique de proche en proche, & qu'elle est véritablement contagieuse.

Je sçai que pour éluder la force de cette conséquence, ceux qui ont entrepris de nier la contagion, rejettent hardiment les témoignages des Historiens, qui servent à l'établir. Ils ne s'amuse point à suivre sur cela les routes ordinaires; à discuter avec soin les faits qui les embarrassent; à opposer, pour les rendre douteux, preuve à preuve, exemple à exemple; à affoiblir l'autorité de ceux qui les rapportent, par des soupçons, ou par des conjectures: ils décident hautement & en maîtres, que toutes ces histoires sont des fables débitées par le peuple ignorant, & crûes trop legerement par les Historiens qui les rapportent. Mais n'a-t-on pas quelque lieu de craindre, en accusant si témérairement d'une crédulité aveugle tant d'Auteurs respectables, de se convaincre soi-même d'une incrédulité outrée: ou n'apprehende-t-on au moins d'autoriser le Public à ne rien croire de ce qu'on rapporte soi-même, lorsqu'on refuse si legerement toute croyance aux autres?

Ces Historiens qu'on condamne si hautement, sont des Historiens célèbres, qui en déposant de l'origine & du progrès des pestes arrivées de leurs temps, ne déposent que d'un fait public & notoire, dont ils ont été les témoins oculaires, & sur lequel la prévention ou la crédulité n'a pû leur faire aucune illusion. Thucydide étoit dans la Ville d'Athenes, lorsqu'elle fut attaquée de la peste, & il en fut atteint lui-même: il a donc dû être instruit de ce qu'il avance, que ce mal avoit commencé en Ethiopie; qu'il s'étoit répandu de-là dans la Lybie & dans l'Egypte, d'où il avoit passé dans les Terres du Roi des Perses; qu'il avoit ensuite infecté l'Isle de Lemnos, & que de-là il avoit été porté au Pirée ou Port d'Athenes, d'où il s'étoit communiqué à la Haute Ville.

Lucien vivoit pendant la peste qui ravagea l'Empire Romain sous Marc-Aurele & Lucius-Verus, & il écrivoit au commencement de cette peste, & avant même qu'elle se fût communiquée aux Provinces de l'Empire. Il devoit donc être bien

instruit de son commencement & de ses progrès ; & on doit l'en croire , lorsqu'il rapporte que cette peste avoit commencé dans l'Ethiopie , d'où elle s'étoit répandue par l'Egypte dans les Terres des Parthes , particulièrement du côté de Nisibe. C'est de-là que tous les Historiens conviennent qu'elle fut apportée dans l'Empire Romain par l'Armée qui revenoit d'Orient avec Lucius-Verus , après avoir fini la guerre des Parthes.

Procopé & Evagre , sont deux autres Historiens , qui en parlant de la peste qui parut sous l'Empire de Justinien , parlent d'un fait dont ils ont été les témoins. Le malheur qu'eut le dernier d'y perdre sa femme & plusieurs de ses enfans , & d'en être attaqué lui-même , dut en particulier réveiller son attention. On peut donc s'en fier à ces deux Auteurs , qui vivoient dans Constantinople , la Capitale de l'Empire d'Orient , & par-conséquent le centre des nouvelles de tout ce qui arrivoit dans les Provinces ; & on peut les en croire , lorsqu'ils assurent que cette peste commença en Ethiopie ; qu'elle passa de-là en Egypte , & ensuite en Syrie ; & que c'est de-là qu'elle fut portée à Constantinople , & dans le reste de l'Empire.

Il en est de même de Guy de Chauliac : ce célèbre Médecin vivoit à Avignon , & occupoit dans la Cour du Pape , qui y tenoit son siège , une place de distinction & de confiance. Sa qualité seule de Médecin auroit excité sa curiosité sur l'origine & le commencement d'une peste aussi meurtrière que celle de 1348. mais le danger qu'il courut , lorsqu'il en fut attaqué , dut encore servir à l'augmenter. On ne sçauroit dans ces circonstances rejeter son témoignage , qui est conforme à celui de tous les autres Historiens , ni refuser de croire , comme il le dit , (a) que cette peste n'ait commencé dans l'Orient , & qu'elle ne soit passée de-là dans l'Occident.

Il seroit aisé , en parcourant le reste des Auteurs qui ont parlé des pestes arrivées en Europe , de faire voir qu'ils ont tous vécu , ou dans le temps même des pestes dont ils parlent , ou peu de temps après. Cette circonstance , jointe à la nature des faits dont ils déposent , doit autoriser leur témoignage. Il ne s'agit point ici de faits singuliers , peu connus , ou mal avérés , sur lesquels les Historiens ont pu se laisser tromper. Il est

(a) Grande Chirurgie , *Traité 2. Doctrin. 2. chap. 5.*

question du commencement & du progrès des pestes qui ont fait l'attention générale; il est question de sçavoir en quel endroit ce mal a commencé à se manifester, & quelles Provinces en ont été successivement ravagées. Ce sont des faits intéressans, publics, notoires, sur lesquels les Historiens n'ont pû se méprendre, sans s'exposer à un démenti public & solennel.

Mais nous croyons devoir nous épargner le soin d'entrer dans un plus grand détail; cette recherche, quelque solide qu'elle puisse être, ne serviroit à rien contre des gens résolus de tout nier sans examen: il faut convenir que le parti qu'ils ont pris là-dessus, est un parti bien extrême; & nous pourrions en tirer de forts argumens en notre faveur: mais nous aimons mieux nous en priver, que d'insister plus long-temps sur cet article. Nous voulons bien même porter plus loin la condescendance, & nous sommes prêts à ne nous point prévaloir de l'autorité des Historiens, pour établir l'origine de la peste. Quand on soutient une bonne cause, on a toujours des preuves de reste; & l'on n'a pas besoin de ménager avec soin tous ses avantages.

Puisqu'on le veut, supposons donc sans aucune raison, ou pour mieux dire, supposons contre toute sorte de raison, que sur ce qui regarde le commencement & le progrès des pestes dont ils parlent, Thucydide est un menteur; Lucien un homme crédule; Procope & Evagre des gens préoccupés, Guy de Chauliac une personne mal instruite: en un mot, que tous les Auteurs qui disent que les pestes dont ils font la description, ont commencé en Orient, & ont été de là apportées en Europe, sont des gens qui ne méritent aucune croyance, & qui se sont laissés follement entêter des opinions du vulgaire. Mais enfin, que dirons-nous de la peste de Provence qui vient de finir? Ce n'est point une histoire étrangère, ancienne, connue seulement par le rapport d'autrui: c'est un événement récent, arrivé au milieu de nous, dont nous avons été nous-mêmes les tristes spectateurs. S'il est vrai que cette peste-là ait été apportée du Levant à Marseille, & qu'elle soit passée de Marseille dans le reste de la Provence, & dans la partie du Languedoc, qui en a été attaquée, l'argument que j'ai proposé dans le titre de ce Chapitre, subsiste dans toute sa force: or c'est ce que je vais prouver d'une manière démonstrative.

Pour le faire en peu de mots & avec précision, je me contenterai de rapporter ici une suite de faits averés, d'où je tirerai, comme autant de conséquences indubirables, les vérités que je prétends établir. Je ne crains point qu'on nie aucun des faits que je vais avancer : En tous cas mes garants sont prêts; c'est la *Relation Historique de la peste de Marseille*, par un habile Médecin de cette Ville, qui ne rapporte rien dont il n'ait été le témoin.

*Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui. (a)*

C'est le *Journal de ce qui s'est passé à Marseille pendant la contagion*, tiré du *Mémorial de la Chambre du Conseil de l'Hôtel de Ville*, par le sieur Pichatti, Orateur de la Communauté, & Procureur du Roi de la Police; ce sont les Registres des Hôtels de Ville, & des Bureaux de Santé de tous les lieux qui ont été infectés: en un mot, c'est le cri public de toute la France, & de l'Europe entière.

Il est donc de notoriété publique, 1^o. Que la Ville de Marseille & le reste de la Provence jouissoient d'une très-bonne santé au commencement de l'année 1720. qu'il n'y avoit eu ni dérangement dans les saisons, ni infection dans l'air; & que les denrées nécessaires à la vie y étoient communes, & sans aucun soupçon de corruption.

2^o. Que la peste étoit en ce même-temps dans les Echelles, ou Villes maritimes du Levant, comme à Seyde, Tripoli de Syrie, &c.

3^o. Que le Vaisseau du Capitaine Chataud, qui venoit de Seyde, & qui avoit touché à Tripoli, aborda aux Isles du Château d'If le 25. de Mai 1720. & qu'il fut suivi peu de jours après de quelques autres Bâtimens venans des mêmes lieux.

4^o. Qu'une partie de l'Equipage de ce vaisseau étoit périé dans la route; qu'il y mourut encore plusieurs personnes dans le mois de Juin, après qu'il eut abordé à Marseille; que les porte-faix commis dans l'Infirmerie à la *purge* des marchandises dont ce Vaisseau étoit chargé, y moururent presque tous dans ce même mois, ou dans le commencement du suivant,

(a) Virgil. *Æneid. lib. 2.*

d'un mal dont on ignora d'abord la nature , mais qu'on reconnut ensuite être la peste.

5°. Que ce mal renfermé au commencement dans l'Infirmierie , se manifesta dans la ville de Marseille à la fin de Juin , ou au commencement de Juillet ; que les premiers qui en furent attaqués , étoient , ou des Passagers venus du Levant sur les bâtimens suspects , qu'on avoit laissé entrer avec leurs hardes le 14. Juin , ou des contrebandiers fameux , qui portoient furtivement les marchandises de l'Infirmierie dans la Ville , ou des receleurs & receleuses des marchandises de contrebande.

6°. Que ces legers commencemens aboutirent enfin à une infection générale dans le mois d'Août.

7°. Que la peste qui ravagea la ville de Marseille , étoit entièrement semblable à celle qui désoloit les Echelles du Levant , & accompagnée des mêmes accidens.

8°. Que la ville d'Aix qui jouissoit d'une bonne santé jusqu'au mois de Septembre , commença à être attaquée du même mal dans le cours de ce mois ; que la peste s'est ensuite manifestée successivement à Toulon , à Arles , à Tarascon , & dans presque toute la Provence.

9°. Que sur la fin de la même année , la peste parut dans le Gevaudan , où le peuple vivoit dans l'aisance , & dans une sécurité parfaite , & où il ne connoissoit la peste que par le rapport des gens du bas-Languedoc qui s'y réfugioient.

10°. Que le mal y commença par un païsan du Hameau de Corregeac , qui revint malade de la Foire de Saint Laurent de Lot ; & qu'il a ravagé ensuite successivement la Canourgue , Marvejol , Mende , Alais , &c.

De ces différens faits , on doit tirer les conséquences suivantes.

1°. Que la peste de Marseille n'a point été produite , ni par la corruption de l'air , ni par celle des alimens , puisqu'il n'y a eu ni dérangement dans les saisons , ni infection dans l'air , ni altération dans les alimens , ni disette des denrées.

2°. Que la peste de Marseille étoit de la même nature , & dépendoit de la même cause que celle de Seyde , & du reste du Levant , puisque les accidens de l'une & de l'autre étoient les mêmes.

3°. Que la peste a été portée du Levant à Marseille par le

vaisseau du Capitaine Chataud, puisqu'on voit que son Equipage en étoit déjà atteint dans la route; que la maladie y continua après son arrivée; & que les porte-faix préposés à la *purge* des marchandises dont il étoit chargé, en périrent presque tous dans l'Infirmierie.

4°. Que la peste de Marseille a été ensuite successivement communiquée à Aix, à Toulon, à Arles, à presque toute la Provence, par le commerce inévitable que ces Villes avoient avec Marseille, puisqu'il n'y avoit dans aucune de ces Villes, non plus qu'à Marseille, aucune autre cause capable de produire une maladie si cruelle & si générale.

5°. Que la peste du Gevaudan & des Cevenes, qui étoit de la même nature & de la même espece que celle de Provence, a dû aussi être portée dans ces pays par la même voie, puisqu'il n'avoit précédé aucune autre cause capable de la produire; & qu'on sçait d'ailleurs que la peste n'y a commencé que par un paysan du Hameau de Correjeac, qui en fut saisi à une Foire du voisinage, & pour ainsi dire, au milieu même du concours des Etrangers qui s'y étoient rendus.

Ces conséquences suivent immédiatement des principes d'où nous les tirons, & l'on ne sçauroit résister à leur évidence. Il faut convenir malgré qu'on en ait, que la dernière peste de Provence est une maladie véritablement étrangère; qu'elle a commencé dans le Levant, & qu'elle a été apportée à Marseille par le vaisseau du Capitaine Chataud; & que c'est de là qu'elle s'est communiquée à tous les lieux qui en ont été infectés.

Un exemple si averé & si autentique, justifie pleinement tous les Historiens, dont on a si fort méprisé l'autorité sur l'origine & sur le progrès des pestes qu'ils décrivent. Ce que nous venons de voir nous-mêmes, est une fidèle copie de ce qu'ils rapportent. Mais ce qui est plus important encore dans la question dont il s'agit, cet exemple prouve d'une manière sans réplique que la peste est véritablement contagieuse, puisqu'elle a été apportée du Levant à Marseille par des marchandises infectées, & qu'elle s'est ensuite répandue, par le même moyen, de Marseille dans le reste de la Provence, & dans une partie du Languedoc.

Que la Contagion de la Peste qui attaque les Hommes, est prouvée par la Contagion de la Peste qui est propre à différentes especes d'Animaux.

LES animaux ont leurs pestes de même que les hommes, & des pestes même très-cruelles : c'est un fait trop connu, pour avoir besoin d'être prouvé au long. Tout le monde sçait ce que Virgile & Lucrece (a) en disent : on auroit tort de prendre pour des fictions poétiques les descriptions qu'ils font des pestes des animaux. Ils n'avancent rien qui ne soit justifié par des Histoires averées : on n'a qu'à consulter ce que les Annales de Fulde, celles de Mets & Eginart racontent de la mortalité des bœufs, qui arriva sous l'Empire de Charlemagne en 810. ce que Fracastor (b) rapporte d'une pareille mortalité arrivée de son temps en 1514. dans le Frioul & dans tout l'Erat de Venise ; enfin ce que Messieurs Ramazzini (c) & Lancisi (d) ont écrit sur la peste des bœufs, qui ravagea en 1711. 1712. & 1713. la Lombardie, & presque toute l'Italie. Ces sortes de maladies pestilentiellees qui attaquent les bestiaux, & qui ravagent en peu de temps tous les troupeaux d'une Province, fournissent de nouvelles preuves de la réalité de la contagion, & des preuves qui ne sont par malheur que trop communes.

Il est vrai que la peste des hommes & celle des animaux semblent dépendre de deux causes distinctes. Rarement celle des animaux se communique-t'elle aux hommes ; rarement aussi celle des hommes attaque-t'elle les animaux. (e) Mais à cela près, ces deux sortes de peste se ressemblent parfaitement, par la nature des accidens qu'elles produisent, par la mortalité qu'elles causent, par la promptitude avec laquelle elles se répandent,

(a) *Virg. Georgic. lib 3. & Lucr. Rev. Natural. lib. 6.*

(b) *De contagione, lib. 1. cap. 12.*

(c) *De contagiosa Epidemia, quæ in Bovæ irrepfit.*

(d) *De Bovilla Peste.*

(e) Arnaud de Villeneuve prétend, cap. 2. *Epid. Antidot.* que la peste des hommes ne se communique jamais aux animaux, ni celle des animaux aux hommes ; mais il se trompe : on a vû quel-

quefois celle des animaux se communiquer aux hommes. Voyez Ramazzini & Lancisi, dans les livres ci-dessus citez ; comme aussi celle des hommes attaque quelquefois les animaux. Voyez Boccace 1. *Journée du Decameron*, où il dit que dans la peste de Florence de 1348. il vit de ses propres yeux deux cochons périr sur le champ pour avoir fouillé dans un tas d'ordure, & avoir secoué des vieux haillons pestiferés.

par l'inutilité des remèdes qu'on tâche d'y apporter. Ainsi, s'il est vrai que la peste des animaux soit contagieuse, on doit en inférer que celle des hommes l'est aussi, puisqu'elle se répand de la même manière, avec les mêmes circonstances, & avec la même célérité. Les adversaires de la contagion sentent assez la force de cette conséquence ; & déterminés, comme ils sont, à nier toute contagion dans la peste des hommes, ils n'ont garde de convenir que la peste des animaux soit contagieuse. Mais sont-ils fondés à le nier ? Nous croyons que non, & nous allons rapporter les raisons que nous avons pour le croire ainsi.

I. On se souvient encore de la peste particulière aux bœufs, qui ravagea la plupart des Etats d'Italie en 1711. 1712. & 1713. & qui causa par-tout une prodigieuse mortalité de ces animaux. Elle en fit périr dans la seule campagne de Rome, dans l'espace de neuf mois qu'elle y dura, environ trente mille. Deux Médecins célèbres, M. (a) Ramazzini, premier Professeur de Médecine à Padoue, & M. (b) Lancisi, premier Médecin du feu Pape Clement XI. ont donné des Traités exprès sur l'origine, la cause, les progrès, & les accidens de ce mal. Ils assurent l'un & l'autre qu'il ne se répandoit que par la seule contagion ; ce sont deux témoins oculaires, deux témoins instruits ; leur témoignage devrait suffire pour décider la question. Mais ne cherchons point à faire trop valoir leur autorité : on n'hésiteroit pas à les traiter comme on a traité les Historiens dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent. Contentons-nous de peser les faits & les observations qu'ils rapportent, & dont ils appuyent leur témoignage.

10. Le commencement de l'année 1711. fut, à ce qu'ils disent, très-sain pour les hommes & pour les animaux : les pâturages furent abondans, l'air pur, & l'été même moins chaud & moins brûlant qu'à l'ordinaire : en un mot, on avoit sujet de s'attendre à une année heureuse, & il n'y avoit rien qui donnât lieu de prévoir la cruelle mortalité des bœufs, qui commença sur la fin de cette année.

(a) M. Ramazzini écrivoit son *Traité De Contagiosa Epidemia, quæ in Patavino Agro, & totâ ferè Venetâ Ditione in Bovæ irrepfit*, le 9. Novembre 1711.

(b) M. Lancisi composa sa lettre au R. P. Ant. Marie Borromée, Religieux Theatin, au commencement de 1712. & sa Dissertation *De Bovilla peste*, en 1715.

20. C'est un commerce établi en Italie, que d'y faire transporter tous les ans une grande quantité de bœufs de la Dalmatie & des Provinces voisines. Il arriva au milieu de l'été de 1711. qu'un de ces bœufs débarqué depuis peu s'étant égaré dans le Padoüan, s'arrêta par malheur dans le Domaine du Comte Borromée, Chanoine de Padouë, & fut joint imprudemment au troupeau de bœufs qu'on y nourrissoit.

30. Ce bœuf étranger mourut peu de jours après; & le troupeau du Comte Borromée, où il avoit été reçu, & qui avoit jouï jusqu'alors d'une santé parfaite, commença dès ce temps-là à déperir journellement par une maladie meurtrière & inconnüe, dont aucun bœuf ne fut exempt, & dont aucun ne réchappa.

40. C'est-là le commencement de la peste des bœufs, qui a désolé presque toute l'Italie pendant trois ans. Le mal qui avoit commencé dans le Domaine du Comte Borromée, se communiqua bien-tôt dans tout le Padoüan: il passa delà successivement dans le reste de l'Etat de Venise, dans le Milanez, & dans le Ferrarois; & il pénétra enfin au commencement de 1713. dans le Royaume de Naples.

50. Dès qu'on sçut à Rome que la maladie avoit attaqué les bœufs du Royaume de Naples, on eut la précaution d'interdire la Foire de Frusinone, dans la Campagne de Rome; parce que ce lieu étant sur la frontière du Royaume de Naples, il étoit à craindre qu'on n'y menât vendre des bœufs infectés.

60. Mais cette précaution ne servit qu'à faire changer de route à ceux qui menoient vendre ces bœufs. Au lieu de les conduire à Frusinone, ils les conduisirent à Rome vers la fin du mois de Juillet, où ils les vendirent facilement aux Bouchers de cette Ville, parce qu'ils les vendirent à vil prix.

70. Ces bœufs furent distribués en différens endroits de la Campagne de Rome, & ils portèrent la peste dans tous les endroits où ils furent reçus. Cette Province se trouva par-là bien-tôt infectée dans toute son étendue: l'infection y fut très-grande, & s'y soutint pendant neuf mois, nonobstant toutes les précautions qu'on pût employer.

80. Cependant quelque rapide que fût le progrès de ce mal, non-seulement la Toscane & le Duché de Modene, mais même

me dans l'Etat Ecclésiastique, le Patrimoine de Saint Pierre; l'Ombrie, la Marche d'Ancone, & le Duché d'Urbain, eurent le bonheur de s'en préserver, parce qu'on fit toujours une garde exacte sur les frontieres de ces Provinces, & qu'on rompit de bonne heure tout commerce suspect avec les Pays infectés.

9°. C'est par ce moyen que dans le centre même de l'infection, le Prince Pamphile & le Prince Borghese, conserverent leurs troupeaux de bœufs, en faisant garder soigneusement leurs Domaines, & empêchant qu'on n'y pût rien apporter qui fût capable de communiquer l'infection.

10°. Enfin, & dans la Campagne de Rome, & dans le reste de l'Italie, on éprouva par-tout qu'aucun troupeau, qu'aucun bœuf n'étoit attaqué que par la voie de la contagion. L'infection n'étoit pas toujours apportée de la même maniere; quelquefois c'étoit par des bœufs qu'on croyoit sains, & qu'on recevoit sans assez de précaution; quelquefois par les personnes même qui avoient soin des troupeaux, qui croyoient pouvoir sans conséquence aller voir les autres troupeaux malades; souvent enfin par les chiens, qui communiquoient d'un troupeau à l'autre, ou par quelque autre chose qui avoit déjà servi aux troupeaux infectés.

Que dire à des raisons si fortes? Niera-t'on ces faits? Mais M. Ramazzini, l'un des Auteurs de qui nous les tenons, dit qu'il n'avance rien qui ne soit prouvé par les Registres publics de Padouë; & il le dit au fort même du mal qui ravage le Padoüan, dans une harangue publique qu'il prononce devant toute l'Université & toute la ville de Padouë, qu'il fait imprimer un mois après, & qu'il dédie au Doge de Venise. Pour M. Lancisi, il fut un des Membres de la Congrégation particuliere que Sa Sainteté établit à l'occasion de la peste de la Campagne de Rome; & rien ne se fit que sous ses yeux & par ses conseils pendant le cours du mal.

Mais aussi de l'autre côté, en avouant ces faits, comme on ne sçauroit l'éviter, on doit donc avouer en même temps que ces deux célèbres Médecins ont eu raison de dire que cette peste des bœufs étoit contagieuse, & que nous avons raison nous-mêmes de le dire après eux.

II. Le menu bétail nous fournit une autre preuve de ce que nous

nous avançons : il est sujet à de fréquentes maladies pestilentielles , sur-tout dans les Provinces méridionales du Royaume. Ces maladies portent différens noms dans les différens pays : on les appelle le *Claveau* , ou la *Clavelée* , du côté de la France , & la *Picotte* en Languedoc.

Elles sont caractérisées par tous les accidens de la peste ; l'abatement , la foiblesse , l'affoupissement , le vertige , le dégoût , le vomissement , le dévoyement , la dyssenterie , la petitesse du poulx ; mais sur-tout par des cloux ou pustules charbonneuses sur l'habitude de la peau , qui ont donné lieu de les appeller le *Claveau* ou la *Picotte*. Souvent même il survient des gonflemens aux glandes des aînes , ou des véritables *bubons*.

Ces accidens font aisément comprendre que cette maladie doit être très-meurtrière. Il est certain qu'elle est en même-tems extrêmement contagieuse. Une brebis attaquée infecte tout un troupeau. Il faut , dès qu'on s'en apperçoit , séparer les brebis saines ; les faire changer d'air , de pâturage , de bergerie , de berger ; tuer celles qui sont mourantes , & les enterrer profondement ; sequestrer & mettre en quarantaine celles qui sont suspectes : en un mot , garder promptement , à l'égard du troupeau infecté , la même conduite , la même police , les mêmes précautions que l'on observe dans les Villes pestiférées : c'est l'unique moyen de les conserver ; & les adversaires de la contagion dans les hommes , feroient eux-mêmes obligés de s'y conformer , s'ils avoient un troupeau malade , ou autrement la perte totale de leur troupeau les puniroit bien-tôt de leur prévention outrée.

Cette coutume n'est point nouvelle ; elle a été de tout temps observée dans la peste du bétail. On la trouve exactement décrite , & extrêmement recommandée dans (a) Columelle , & après lui dans Gesner (b) ; & ce que ces deux Auteurs , si éloignés l'un de l'autre en disent , suffit pour faire voir que la pratique de tous les siècles a été constante sur cet article.

III. Les lapins sont sujets à *clavelée* ou *picotte* , comme les brebis , & de la même manière. Souvent c'est des brebis qu'ils la prennent ; souvent aussi ils la communiquent aux brebis qui ne l'ont pas ; mais dans l'un & dans l'autre cas , ils ne manquent

(a) *Dere Rusticâ* , lib. 26. cap. 5.

(b) *De Quadrup. lib. 1. De Ove* , lib. 1. ter. C.

jamais de la communiquer aux animaux de leur espece qu'ils fréquentent. Un lapin infecté infecte bien-tôt la garenne entiere où il habite ; & le mal passe promptement de cette garenne aux garennes voisines.

C'est pour cela que les gens qui aiment à conserver leur gibier , se hâtent de détruire les premieres garennes où ils sçavent que la picotte a été portée. Ils en enlèvent tous les lapins avec des furets , ou ils les tuent à coups de fusil. Par cette prompte exécution ils arrêtent le progrès du mal , & préviennent la mortalité qu'il auroit causée. Il est vrai pourtant que cette mortalité , quoique grande , ne se feroit pas sentir long-temps , parce que la fécondité prodigieuse des lapins , surtout dans les pays chauds , en multiplie bien-tôt de nouveau l'espece.

Voilà quelles sont les preuves que nous avons à rapporter touchant les pestes des animaux. Il en résulte que les animaux ont des pestes qui leur sont propres ; que ces pestes se communiquent de proche en proche , d'un animal à l'autre : en un mot, qu'elles sont véritablement contagieuses ; d'où il s'ensuit , par une conséquence dont nous avons fait sentir l'évidence au commencement de ce Chapitre , que la peste des hommes doit être contagieuse de même.

*Quand même on douteroit de la contagion , la prudence
demanderoit qu'on agît en temps de peste
comme si on la croyoit.*

LES regles de conduite qu'on doit suivre en temps de peste , doivent dépendre de la persuasion où l'on est sur la question de la contagion. Si l'on est convaincu qu'elle est réelle , il faut séquestrer promptement les malades , & ceux même qu'on soupçonne d'être infectés ; défendre à tous ceux qui sont sains toute communication avec les malades , à moins que ce ne soit pour des raisons indispensables ; bloquer avec soin les Villes & les lieux infectés ; & en procurant aux habitans qui y sont renfermés les nécessités de la vie , leur interdire sévèrement tout commerce au-dehors : en un mot , se conformer aux sages reglemens qui ont été heureusement mis en pratique dans la peste

qui vient de finir. Mais il faut tenir une conduite directement opposée, si l'on regarde la contagion comme une chimere. Loin d'imposer aux pestiferés un joug pénible, & d'aggraver leur malheur par une contrainte qui approche de l'esclavage, il faut au contraire leur laisser une liberté entière de se gouverner à leur gré, & ne se pas plus mettre en peine des suites de la peste la plus meurtrière, que de celle d'un simple rhume, qui attaqueroit plusieurs personnes à la fois dans un même lieu.

Il semble qu'après ce que nous venons de dire, il n'y ait point à hésiter sur cet article. Nous avons prouvé que la peste est véritablement contagieuse, & nous l'avons prouvé par des preuves certaines, démonstratives. Ce point de théorie décidé, décide des règles qu'on doit suivre dans la pratique, & desquelles on ne sçauroit s'écarter sans témérité : mais nous allons plus loin, & nous prétendons faire voir ici qu'on devroit se conformer à ces règles, quand même la question de la contagion pourroit être encore douteuse.

Supposons donc que sur le fait de la contagion, les raisons d'affirmer soient balancées par les raisons de nier; que l'esprit flottant & incertain chancelle, sans sçavoir pour quel parti se déterminer : en un mot, que la question soit véritablement problématique : c'est beaucoup, c'est même trop accorder aux adversaires de la contagion. Cependant dans cette supposition-là même, la prudence demanderoit qu'on agît au milieu du doute, comme si la contagion étoit certaine, parce qu'il est constant que ce seroit là le parti le plus sûr, même dans cette supposition.

Pesons séparément les avantages & les désavantages, le bon & le mauvais de chaque parti; mais pesons-les de part & d'autre dans la double supposition, qui peut également leur convenir; c'est-à-dire, en supposant qu'on rencontre le vrai dans le parti qu'on prend; & en supposant qu'on ait le malheur de se tromper.

I. Commençons donc par le système de la non-contagion. En se gouvernant suivant ce sentiment, 1°. il n'y auroit plus d'Infirmier pour les pestiferés : ils auroient le plaisir de rester au milieu de leur famille, & d'en être servis. Il n'y auroit plus de quarantaine pour les infects, ni pour les sains; ils auroient

la liberté de se conduire à leur gré. Ce seroit ôter tout d'un coup deux des plus grandes peines que la peste amène avec elle.

2°. On maintiendrait l'abondance dans les lieux infectés, parce que le peuple du voisinage n'étant plus alarmé, continueroit d'y apporter des vivres.

3°. Les Curés & les Confesseurs, les Médecins & les Chirurgiens, ne balanceroient plus à remplir leur ministère. Pourquoi hésiteroient-ils à faire des fonctions qui ne les exposeroient à aucun danger?

4°. On continueroit comme à l'ordinaire le Service divin, l'exercice de la Justice, le train du commerce, les devoirs de la société civile; en un mot, dans ce système une Ville pestiférée ne différerait en rien d'une Ville saine, ou n'en différerait que par le nombre d'enterremens.

Mais c'est ce nombre même d'enterremens qui anéantiroit bien-tôt tous les avantages dont on se flatte dans ce projet. Comme la mortalité s'attacherait à certaines familles, à certaines rues, à certains quartiers particuliers; comme on verroit par des exemples fréquens qu'elle se répandroit par la communication & le commerce, tout cela réveilleroit bien-tôt l'idée de la contagion, & formeroit dans l'esprit d'un chacun une démonstration complète. Alors les pestiférés seroient abandonnés, ou mal servis dans leur propre famille; les gens sensés se renfermèrent; les paysans d'alentour fuïroient l'approche du lieu infecté; les Confesseurs & les Médecins se refuseroient à leur ministère, ou ne s'y prêteroient qu'avec une répugnance de la nature qu'ils sacrifieroient à leur devoir; les boutiques se fermèrent, les églises, les places, les rues seroient désertes; en un mot, une Ville pestiférée se trouveroit en un instant dans le triste état où Marseille étoit dans le mois d'Août & de Septembre de 1720.

Que faire pour remédier à ce désordre? Défendrait-on de croire la contagion, ou d'agir en conséquence? Mais les opinions ne se commandent point, & cet expédient ne serviroit qu'à augmenter la prévention, & à redoubler l'opiniâtreté du Public. Le meilleur seroit de le désabuser de son entêtement; mais l'entreprise est difficile, sur-tout au milieu du danger. On prêche depuis long-temps contre la contagion, sans avoir pu

faire un seul Profelyte : c'est un mauvais présage pour les progrès de cette hypothese. Les siècles à venir ne seront pas plus crédules que le nôtre, ni les hommes qui nous succéderont moins sensés que nous ; & l'on peut se promettre avec confiance, que pour l'honneur de l'espece humaine, l'opinion de la contagion sera toujours l'opinion dominante, ou pour mieux dire, l'opinion universelle.

Il n'y a donc aucun bien à attendre du parti qu'on prendroit d'agir en temps de peste, comme si la contagion étoit chimérique, quand même elle le seroit en effet, parce que la prévention publique s'opposeroit à l'exécution de ce projet, & empêcheroit le succès. Il n'en est pas de même des maux que ce parti pourroit entraîner après soi, si l'on se trompoit : ils ne seroient que trop réels. Permettre dans ce cas la communication des sains & des pestiférés, c'est répandre par-tout l'infection : c'est semer la peste de maison en maison au-dedans, & de Ville en Ville au-dehors : c'est livrer la Patrie & l'Etat au ravage certain d'une maladie meurtrière. Les semeurs (a) de peste de profession ne commettent point d'autres crimes ; & Caddoz (b) & Lentille, ces fameux scelerats, si justement punis pour ce sujet par le Parlement de Toulouse, dans le seizième siècle, n'auroient été guères plus punissables. Il y auroit eu à la vérité plus de malice dans leur entreprise ; mais dans une affaire si importante, l'imprudence & la témérité outrée ne sont guères moins coupables que la malice même.

II. Voyons maintenant si les mêmes inconvéniens se rencontrent dans le parti opposé. Si on le suit,

1°. Il faut porter les malades aux Infirmeries, mettre les infects en quarantaine, ordonner à ceux qui sont sains de se renfermer chez eux ; en un mot, empêcher ou diminuer autant qu'on peut toute sorte de communication. Ces reglemens sont durs, mais le peuple s'y soumet sans trop de répugnance, parce qu'il est persuadé que la nature du mal les exige. Il a coutume

(a) Arrêts notables du Parlement de Toulouse, par Laroche-Flavin, liv. 3. tit. 7. où l'on rapporte la condamnation de plusieurs semeurs de peste.

Lafaille, *Annales de Toulouse*, sur l'année 1542. où il dit qu'on fit brûler à petit feu, à Toulouse, deux semeurs de peste.

(b) Caddoz fut renailé, décapité & écartelé en 1530. & Lentille mourut dans le tourment de la question en 1545. Voyez les *Notes de Graverol sur l'endroit de Laroche-Flavin, que nous avons cité.*

de se rendre aisément docile à l'autorité, lorsqu'il voit que c'est la raison, & non le caprice qui la dirige.

2°. On aura quelque peine à procurer aux pestiferés les secours spirituels & corporels dont ils auront besoin, parce que le danger refroidit tout le monde. Mais il se trouvera toujours des personnes généreuses & héroïques, que la charité engagera à se sacrifier pour le service de leurs freres. Il ne manquera point en tout cas d'ames basses & venales, que l'attrait d'un gain sordide déterminera à toute sorte de périls. On sçait d'ailleurs par expérience que cette difficulté ne dure pas long-temps; les premiers qui réchappent de la peste, acceptent avec joie les emplois lucratifs qu'on leur offre, dans la persuasion où ils sont que la peste ne se prend pas une seconde fois, ou qu'elle se prend au moins très-difficilement.

3°. On éprouvera peut-être d'abord dans les Villes pestiferées quelque disette; c'est moins la suite du parti qu'on aura pris, que l'effet inévitable de la terreur que la peste répand dans le voisinage, & qui empêche les payfans d'alentour d'apporter des vivres comme à l'ordinaire dans les lieux infectés. Mais le bon ordre dissipera bien-tôt ces allarmes; & les barrières ne seront pas plutôt établies & bien gardées, que les peuples d'alentour y accourront en foule pour vendre leurs denrées, parce que les précautions qu'on aura prises les rassureront, & qu'ils seront convaincus qu'il n'y a aucun danger dans cette démarche, & qu'ils les vendront plus cher là que dans les autres marchés.

En suivant donc le système de la contagion, on n'a à craindre aucun inconvénient, ou on n'a tout au plus à craindre que des inconvéniens bien légers, quand même la contagion seroit chimérique. Mais au contraire, si la contagion est réelle, on doit attendre de cette conduite des avantages inestimables. Par ce moyen on arrête à coup sûr les progrès de la peste: si on s'y prend de bonne heure, on peut la renfermer dans une maison, comme on le fit autrefois à Montpellier, ou dans un quartier particulier de la Ville, comme on l'a fait à Tarascon en 1721. Si on s'en avise plus tard, on peut encore l'empêcher de sortir du lieu où elle a commencé. On peut enfin à toute extrémité la contenir dans une ou deux Provinces, en profitant avec habileté de la situation des rivières & des passages. C'est ce que nous venons d'éprouver heureusement: Nous devons à

la sagesse du Gouvernement, & à la vigilance des Commandans des Provinces infectées, la conservation du Royaume. Un exemple si autentique doit instruire à jamais tous les Souverains des veritables moyens d'empêcher que la peste ne s'introduise dans leurs Etats, ou d'en arrêter au moins les progrès, lorsqu'elle s'y est déjà introduite.

Ce sont les réflexions qui se présentent, quand on examine de bonne foi les deux partis opposés qu'on peut prendre sur l'article de la contagion, & qu'on les examine sous les deux différens points de vûe dans lesquels on peut les envisager. Il est évident par ce parallele, qu'en suivant le système de la non-contagion, on ne gagne rien, ou qu'on gagne peu de chose, supposé même que la contagion soit fausse, & qu'on perd tout si elle est réelle : qu'au contraire, en embrassant l'opinion opposée, on ne risque rien si on se trompe ; & que si on a le bonheur d'avoir pensé juste, on en doit retirer des avantages infinis. En voilà assez pour déterminer une personne sage sur le parti qu'elle doit prendre. Si la prudence demande que dans une affaire aussi capitale on prenne toujours le parti le plus sûr, quand il seroit même le moins probable, à plus forte raison doit-on le faire quand le parti le plus sûr est en même-temps, comme ici, le parti le plus probable ; disons mieux, quand le parti le plus sûr est en même-temps le parti démontré.

Réponses aux difficultés qu'on oppose contre le sentiment de la contagion.

LES adversaires de la contagion n'épargnent point à l'opinion qu'ils réfutent, ni à ceux qui la soutiennent, les qualifications les plus odieuses. C'est, selon eux, un sentiment faux, absurde, chimérique, opposé à la droite raison, le fruit de la peur & de la prévention ; ceux qui le défendent sont des gens crédules, qui n'ont point vû la peste, & qui se fient à des faux rapports ; ou s'ils l'ont vûe, ce sont des ignorans, dont le témoignage ne mérite aucune croyance ; ou des personnes timides que la peur a saisies & aveuglées ; ou enfin des ames basses qui ont pris le parti de mentir sur cet article par des motifs indignes, & principalement en vûe de se faire augmenter leurs salaires.

Il semble qu'un peu plus de ménagement pour cette opi-

nion, & pour ses partisans, n'auroit point affoibli les raisons qu'ils devoient apporter. On doit des égards à la prévention même, lorsqu'elle est générale; & les adversaires de la contagion auroient bien fait d'imiter en ce point la conduite que Copernic & Harvée ont tenuë autrefois dans des circonstances pareilles. On leur feroit pourtant aisément grace sur la forme en faveur du fonds, & l'on n'exigeroit point d'eux la retenue de Copernic & d'Harvée, s'ils les avoient d'ailleurs imités dans la solidité des preuves.

On sçait que celles que ces Auteurs ont apportées pour établir le mouvement de la terre, & la circulation du sang, sont décisives: aussi ont-elles prévalu depuis long-temps sur le préjugé contraire. On avoit lieu de s'attendre de même à des démonstrations de la part des adversaires de la contagion; & la confiance avec laquelle ils se sont élevés contre l'opinion commune, sembloit l'annoncer; mais cependant, après avoir mis à l'alambic tous leurs écrits, on n'y trouve contre la contagion qu'une seule raison, ou pour mieux dire, une seule difficulté, prise de leur propre conservation: *Nous avons été*, disent-ils, *à Marseille, nous avons vu & touché beaucoup de pestiferés, nous n'avons point pris la peste: donc la peste n'est point contagieuse.* C'est-là l'argument invincible; c'est l'*Achille* qui doit operer, selon eux, la conversion générale. C'est bien peu de ressource pour une si grande entreprise, mais aussi c'est moins de besogne pour nous. Si nous répondons à cette objection unique, nous avons répondu à tout, & la conversion est manquée.

Comme nous ne sommes point pressés par le nombre des difficultés, nous pouvons examiner de différens côtés celle qu'on nous oppose, & en faire sentir toute l'invalidité. Pour cet effet nous prouverons dans le premier Chapitre, que cette difficulté n'est point nouvelle, qu'elle a été connue de tous ceux qui ont parlé de la peste, mais qu'elle n'a jamais fait aucune impression: Nous ferons voir dans le second, que cette difficulté, quand bien même elle seroit inexplicable, comme on le prétend, n'infirmeroit en rien les preuves qui établissent la contagion: Nous montrerons dans le troisième, que cette difficulté se rencontre dans plusieurs maladies, qui sont indubitablement contagieuses; & qu'ainsi on n'en peut rien conclure contre la contagion de la peste: Nous établirons dans le quatrième, qu'elle

le se rencontre dans le système même de la non-contagion , tout comme dans celui de la contagion , & que ceux-là mêmes qui nous l'opposent , sont obligés de l'expliquer : enfin , nous tâcherons d'expliquer cette difficulté , & de prouver qu'elle n'est point opposée au système de la contagion. Si nous réussissons à établir tout ce que nous nous proposons , nous pouvons nous flatter d'avoir détruit de fond en comble , & détruit même de plus d'une façon l'avantage qu'on prétendoit tirer de cette objection.

Que la difficulté qu'on oppose contre la contagion , a été connue de tous ceux qui ont parlé de la peste , mais qu'elle n'a jamais fait aucune impression sur personne.

DANS les pestes les plus meurtrières , le mal ne se communique point à tout le monde. C'est une vérité dont nous convenons. Les adversaires de la contagion , qui appuient infiniment sur ce fait , pour conclure que la contagion est une chimère , n'alleguent pourtant pour le prouver , que le bonheur qu'ils ont eu de se conserver au milieu même du danger. Ils ont eu peut-être leurs raisons pour se contenter de cet exemple ; mais ils auroient pû en apporter de plus forts encore. Les corbeaux , par exemple , destinés jour & nuit aux plus dangereux emplois , jouissent quelquefois d'une santé parfaite pendant le cours de l'infection. Les semeurs de peste , qui préparent & pétrissent eux-mêmes les drogues infectées , dont ils se servent pour communiquer la contagion , les préparent & les pétrissent sans être offensés. Il y a eu des hommes qui ont eu commerce (a) avec des femmes actuellement attaquées de la peste , & qui ne l'ont pas contractée. On sçait , & la dernière peste en a fourni plus d'un exemple , qu'il y a eu des enfans (b) qui sans prendre le mal , ont continué de téter leur nourrices pestiférées , & qui ont même succé leurs tétons après qu'elles furent expirées. Enfin , Cardan assure que (c) dans la peste qui dé-

(a) Lafond , *De Veneno Pestilenti* ,
Dissert. 1. cap. 21.
 Jordan. *De Pestis Phænomen. Tract. 1.*
cap. 18.

(b) Joann. Schenckius. *Observ. Medicinal. lib. 6. obs. 149.*

(c) *De rerum varietate* , lib. 8. *cap.*
 49.

sola la ville de Basle en 1554. tandis qu'il y étoit, le mal n'attaqua que les seuls Suisses, & que les François & les Italiens qui se trouvoient dans cette Ville, en furent si fort exempts, qu'à peine en mourut-il un ou deux pendant la durée de l'infection.

Ces faits paroissent difficiles à expliquer dans le système de la contagion ; il n'est pas maintenant question de l'entreprendre ; nous prétendons seulement faire voir ici que les anciens Médecins ont connu cette difficulté, sans cesser pourtant de croire la contagion réelle. Cela doit rendre suspecte la conséquence qu'on prétend aujourd'hui en tirer : auroit-on tant tardé à s'en appercevoir, ou pour mieux dire, se feroit-on si fortement opiniâtre à croire la contagion de la peste, si la difficulté en question, dont on étoit instruit, étoit une démonstration du contraire ?

La preuve que nous nous engageons de fournir ici, demanderoit un grand détail de citations & d'autorités ; mais nous abrégerons, pour ne point trop charger ce chapitre de passages peu intéressans. Hippocrate, le premier Maître de l'Art, établit dans un de ses Ouvrages, que l'air est la cause des fièvres épidémiques ou populaires ; & il en conclut que ces maladies doivent être communes à tout le monde, puisqu'elles dépendent d'une cause qui l'est. Il s'objecte ensuite à lui-même, qu'il semble que les mêmes maux devroient donc attaquer à la fois toutes les différentes espèces d'animaux qui respirent le même air ; mais il répond que cela ne doit point arriver, à cause que le tempérament, la nature, & les alimens des animaux d'une espèce, diffèrent du tempérament, de la nature & des alimens de ceux des autres espèces. *At forte objiciat quispiam, dit-il, cur igitur non omnibus animantibus, sed alicui ipsorum generi ejusmodi (epidémici) morbi contingunt : cujus rei causam esse dixerim quod corpus à corpore, natura à naturâ & alimentum ab alimento differt.* (a) Parler ainsi, c'est avoir senti la difficulté, & en indiquer la réponse ; & c'est beaucoup pour un Auteur tel qu'Hippocrate, qui n'est occupé dans ses écrits que de maximes & de faits de pratique, & qui ne s'amuse guère à proposer ou à résoudre des objections.

Galien suit les mêmes principes : après avoir enseigné, se-

(a) *De Flatibus, cap. 3. Edit. Chart.*

lon le sentiment d'Hippocrate , que la corruption de l'air est la cause des maladies pestilentiellles , il ajoûte que cette cause agit différemment sur les différens sujets , par rapport à la disposition différente où ils se trouvent. *Hujus enim semper meminisse oportet toto hoc sermone* , dit-il , *quod nulla causa sine patientis corporis dispositione quidquam efficere possit. Alioquin omnes , qui in Sole versantur æstivo , in febrem inciderent , & qui plus æquo moventur , aut vinum bibunt , aut irascuntur , aut mœrent : Nec secus omnes ægrotarent circa caniculæ ortum , atque omnes in pestilentia perirent , sed ut est dictum maxima pars generationis morborum est PRÆPARATIO corporis quod passurum est.* (a)

Il propose ensuite , pour éclaircir sa pensée , l'exemple d'une personne dont le sang est gâté & plein d'impuretés , dont les viscères sont obstrués , en qui la transpiration est genée , qui est sujette à différens excès : Il compare cet état à celui d'une personne qui se trouve dans une situation contraire , d'où il conclut avec raison que la peste doit attaquer la première personne , sans attaquer la seconde , quoiqu'on suppose d'ailleurs qu'elles s'y soient l'une & l'autre également exposées.

On trouve cette même difficulté , mais expliquée d'une manière encore plus claire , dans les Auteurs plus récents , qui ont écrit sur la peste. Voici comment parle là-dessus (c) Matthias Untzerus : *Verùm hic obstrepent nobis nonnulli ita argumentantes : Si pestis esset morbus contagiosus , tunc sanè omnes eos , qui ægris conversantur , promiscuè corripere. At consequens falsum , quia testatur experientia Medicos , Chirurgos , verbi Ministros , & complures alios impunè sæpe ægros accedere , omnis generis officia præstare , adeoque manus frequenter admove. Ergo & antecedens. Respondemus , &c.* (b)

Sennert n'est pas moins précis. *Hoc loco* , dit-il , *illud meritiò explicandum est , quid fiat quod nonnulli inprimis Vespillones , Chirurgi , atque alii , qui ministeria sua peste infectis destinantur , sine ullo damno cum innumeris ferè peste infectis conversentur. Sentiunt hac de re alii aliter , &c.* (c)

Presque tous les Médecins qui ont traité de la peste , tiennent le même langage. On n'a qu'à consulter (d) Rondelet , (e) Pau-

(a) Lib. 1. de Differ. Februm , cap. 6.

(b) De lue pestiferâ , lib. 1. cap. 6.

(c) De Febris , lib. 4. cap. 3.

(d) De Curandis Febris , lib. 1. cap. de Febre pestilenti.

(e) De Febre pestilenti , cap. 7.

mier, (a) Joubert, (b) Forestus, (c) Heurnius, (d) Zacutus, (e) Perdulcis, (f) Lancisi, &c. on trouve par-tout la difficulté proposée dans toute sa force: on trouve par-tout les mêmes principes établis pour l'expliquer. Ces Auteurs insistent tous, de même qu'Hippocrate & Galien, sur la différente disposition des personnes exposées à la contagion, d'où ils prétendent que l'action du venin pestilentiel est augmentée, diminuée, détruite, ou différemment modifiée. Ce qu'ils disent est plein de bon sens, & nous pourrions en faire usage ailleurs: Il suffit d'avoir prouvé ici que presque tous les Auteurs ont scû que la contagion épargnoit souvent plusieurs de ceux qui y étoient les plus exposés, sans que ces Auteurs ayent cessé pourtant de croire la contagion réelle, sans qu'il leur soit venu dans l'esprit de regarder ce fait comme une preuve que la contagion étoit chimérique. En voilà assez pour qu'on n'ose plus nous donner comme une démonstration sur cette matiere, encore moins comme une démonstration nouvelle, une vieille difficulté qu'on trouve partout, & qui n'a jamais fait jusqu'à présent aucune impression sur personne.

Que cette difficulté, quand même elle seroit inexplicable, n'infirmeroit en rien les preuves qui démontrent la contagion.

LES adversaires de la contagion demandent hautement qu'on leur explique dans le système de ceux qui l'admettent, comment la peste les a épargnés, & par quelle merveille ils ont pû échapper à l'action continuelle de tant d'atomes pestiférés, auxquels ils ont été exposés. C'est à ce prix qu'ils semblent mettre leur conversion; ils croient être en droit autrement de conclure que tout ce qu'on dit des émanations pestilentiellles, n'a aucun fondement, & que la contagion est une chimere.

Mais convient-il à des Médecins de tenir un pareil langage, & de tant appuyer sur une pareille difficulté? Il faut n'ignorer rien soi-même, pour pouvoir faire aux autres un crime de

(a) *Lib. de Peste, cap. 9.*

(b) *Lib. 6. de Febribus, Observ. 11.*

(c) *Lib. de Febribus, cap. 19.*

(d) *De Med. Princ. Hist. lib. 2. quæ. 49.*

(e) *Lib. 10. de Peste, cap. 2.*

(f) *De Bovilla Peste, p. 3. c. 2. & 3.*

leur ignorance. Prétendent-ils connoître les plus petits ressorts qui composent le corps humain, & les mouvemens les plus secrets qui s'y passent ? Voudroient-ils nous faire croire que la nature est sans voiles pour eux ? Tant de présomption seroit peu d'honneur à des gens sages & éclairés.

Il vaut mieux avouer notre ignorance sur plusieurs choses : aussi bien que serviroit-il de vouloir la dissimuler ; le public n'en est que trop persuadé. Peut-être nous rendra-t'il plus de justice, si nous nous en rendons davantage à nous-mêmes ; & nous pourrions peut-être mériter un peu plus de confiance de sa part, par un peu plus d'ingenuité de la nôtre.

Convenons donc que nos connoissances sont très-bornées, & que les voies de la nature sont infinies ; qu'il se passe tous les jours à nos yeux des merveilles surprenantes, dont nous ne pouvons point pénétrer la cause ; en un mot, que c'est une témérité outrée de vouloir régler ce que la nature peut faire, par ce que nous pouvons comprendre, & d'oser assigner à sa puissance les mêmes bornes qu'ont nos lumieres.

Les exemples se présentent en foule pour prouver ce que nous disons, & nous sommes plus embarrassés à les choisir, qu'à les trouver. Connoît-on, par exemple, la nature & le caractère du sang, ou la maniere dont il se forme dans nos veines ? Sçait-on quelle est la premiere production des Embryons dans la génération ; d'où vient la ressemblance des enfans avec leurs peres ; comment se fait la transmission ou communication des maladies héréditaires, qui passent des peres aux enfans ? Connoît-on la cause de l'hydrophobie ; & comprend-on comment quelques gouttes de salive qu'un chien enragé laisse dans une playe, causent l'horreur de l'eau, & une horreur si grande, que les malades frémissent & entrent en convulsion à la seule proposition de boire ? Peut-on de même dire pourquoi le venin de la Tarantule donne à ceux que cet insecte a piqués, une si grande aversion pour la couleur noire, & tant de goût pour la couleur rouge ? Et comment il inspire à ces malades qui sont ordinairement assoupis, une agilité étonnante, dès qu'on jouë l'air qui leur convient ? Explique-t'on comment le venin de la rage, de la tarantule, de la verole, &c. peuvent rester long-temps dans le corps sans produire aucun effet ; & par quelle raison ils se développent ensuite, lorsqu'ils commencent d'agir ? Enfin.

pour finir, rend-on raison de ces aversions cachées, mais insurmontables, que certaines gens ont pour certains alimens, comme le *fromage*, l'*anguille*, &c. ou pour certains animaux, comme pour le *chat*, &c. qui les jettent dans la pâmoison lorsqu'ils les sentent, qu'ils les voyent, ou même qu'on leur en parle ?

On n'explique aucun de ces faits, & je ne crains point d'être démenti là-dessus. Peut-être réussira-t'on mieux un jour à en rendre raison : il ne faut pas se défier de la pénétration de ceux qui viendront après nous, ni refroidir leur zèle. Mais c'est inutilement du moins qu'on a tenté jusqu'à présent de le faire. Cependant tous ces faits sont certains, indubitables. Il faut donc qu'on avoue que l'impossibilité d'expliquer certains faits, n'est jamais une raison valable de les rejeter, lorsqu'ils sont d'ailleurs avérés.

Mais, si cela est, il faut donc convenir aussi que la peste peut être réellement contagieuse, comme nous le soutenons; quoique nous ne sachions point expliquer d'où vient qu'elle ne l'est pas également pour tous : cette conséquence est particulièrement vraie à l'égard de la peste. Comme c'est de l'aveu de tout le monde, une maladie occulte, incompréhensible; & pour entrer dans le sens que la plupart des Interprètes (a) donnent à une expression d'Hippocrate (b), une maladie véritablement divine; il faut avoir quelque indulgence pour ceux qui tâchent de l'expliquer, & ne point trop exiger de leurs lumières dans une matière si obscure. Ainsi cette difficulté qu'on étale, qu'on amplifie avec tant d'art, fût-elle en effet aussi inexplicable qu'on le dit, ne sauroit infirmer les preuves positives que nous avons apportées pour établir la contagion; & la raison ni l'équité ne permettront jamais qu'on se serve de l'ignorance où nous pourrions être sur ce point, pour nous enlever la vérité dont nous sommes déjà en possession sur l'autre.

(a) Gorraeus, *Defin. Medic. in verbo* | lib. 2. cap. 10.
 Fernellius, *De abditis, rerum causis*, | (b) Lib. *Pronosticorum*.

Que cette même difficulté se rencontre dans plusieurs maladies qui sont certainement contagieuses , de même que dans la peste.

ON ne sçauroit nier qu'il n'y ait des maladies véritablement contagieuses qui se transmettent d'un sujet à l'autre par le moyen d'un venin ou levain particulier. Telles sont , pour le moins , l'hydrophobie , la petite verole , la gale , & la verole. La salive d'un chien enragé donne l'hydrophobie : on communique la petite verole par l'introduction de quelques gouttes de pus prises d'une personne qui a la petite verole. La gale se contracte par le moyen d'une lympe acre & purulente , qui suinte des pustules des galeux : pour la verole on ne sçait que trop comment elle se prend. Or dans ces maladies-là même , le même venin insinué dans les mêmes circonstances , & en la même quantité , ne produit pas toujours les mêmes effets , souvent même il n'en produit aucun. C'est ce que nous allons prouver en détail de chacune de ces maladies.

I. Il faut ordinairement pour produire l'hydrophobie , que la salive d'un chien enragé pénètre dans le sang à la faveur de quelque morsure : cependant la seule application de cette salive sur la peau , sans aucune entamure , la seule attraction même de l'haleine d'un chien enragé , ont donné quelquefois la rage. Le venin de la rage qui s'est insinué dans le corps , se développe le quarantième ou cinquantième jour ; cependant dans quelques-uns il commence à agir dès le dix-huitième ou vingtième jour ; & dans les autres au contraire , il n'agit que plusieurs mois , plusieurs années après. Enfin , il arrive souvent que ce venin , quoiqu'introduit en grande quantité & par une playe assez profonde , ne produit jamais aucun accident. On peut voir ce que dit (a) Valeriolle d'un jeune homme de la famille des Porcelets d'Arles , qui n'eut jamais l'hydrophobie , quoiqu'il eût été mordu par un chien enragé , & qu'il eût même négligé la playe dans le commencement. On trouve un cas pareil dans Amatus (b) Lusitanus ; les exemples de cette espèce sont assez communs , mais

(a) Lib. 3. Observ. 3.

(b) Apud Forestum, Schol. ad Observ. 28. lib. 10.

en voici un qui est bien concluant. Un loup enragé (a) entra en 1718. dans le lieu de Maine dans le bas - Languedoc , & y blessa dangereusement vingt-deux personnes. Cinq seulement en eurent l'hydrophobie , & en moururent ; le reste n'en a pas eu le moindre ressentiment , quoique quelques-uns d'entre eux eussent été dangereusement blessés.

II. Le pus dont on se sert pour enter la petite verole , agit différemment sur les différens sujets , plus vite aux uns , & plus tard aux autres ; donne aux uns la fièvre , & aux autres ne la donne pas ; produit dans les uns beaucoup de pustules , & dans les autres très-peu : enfin , il ne cause pas la moindre impression dans certaines personnes , quoiqu'introduit en la même quantité , & de la même manière que dans les autres. Tous ces faits sont attestés unanimement par deux Médecins (Jacques Pylarinus & Emanuel Timonio) qui ont écrit sur ce sujet , & qui ne disent rien dont ils n'aient été plusieurs fois les témoins.

III. Il y a des gens qui prennent la gale pour peu qu'ils touchent un galeux , ou quelque chose qu'un galeux ait déjà touché : il y en a d'autres qui ne la prennent point , quoiqu'ils couchent dans les draps où un galeux a déjà couché , quoiqu'ils couchent même avec un galeux , & qu'ils y couchent plusieurs fois.

IV. Enfin il est certain que la verole se développe plus ou moins vite , agit différemment , produit des accidens plus ou moins fâcheux , suivant la diversité des sujets. Il est même certain qu'il y a des personnes qui ne paroissent point être susceptibles de la verole , qui s'exposent à de fréquens dangers sans la prendre , & à des dangers dont plusieurs autres ne se tirent point si heureusement.

Toutes ces observations démontrent qu'il y a des maladies véritablement contagieuses , telles que celles dont on vient de parler , dont le venin n'agit point également sur tous ceux qui y sont exposés , dont il semble même que le venin ne peut point agir sur certains sujets. C'est-là précisément la difficulté qu'on propose contre la contagion de la peste. Après ce qu'on vient de dire , ceux qui la font doivent répondre au dilemme suivant. Ou cet argument ne prouve rien contre la contagion des

(a) *Dissert. Medic. de Hydrophobiâ typis edita Monspel. 1719.*

maladies dont on vient de parler ; & dans ce cas-là il ne doit rien prouver non plus contre la contagion de la peste , puisque le cas est absolument le même : ou si cet argument prouve contre la contagion de la peste , il doit prouver aussi contre la contagion des quatre maladies en question ; & dans ce cas-là il prouve visiblement trop , puisqu'il prouve contre des faits démontrés par l'expérience.

Que cette même difficulté se rencontre dans le système de la non-contagion.

PUISQUE la peste est une maladie commune & populaire , qui attaque plusieurs personnes à la fois , il faut qu'elle dépende d'une cause qui soit commune aussi. On n'en connoît que trois de cette espece , l'infection de l'air , la corruption des alimens & la contagion.

Selon nous , la contagion est la seule cause qui puisse en Europe produire & multiplier la peste ; & nous adoptons sur ce point les principes qu'on a établis dans la dissertation sur l'origine des maladies épidémiques. Pour ceux qui rejettent la contagion comme une chimere , ils sont réduits à choisir pour cause commune de la peste , ou l'infection de l'air , ou la corruption des alimens , ou la peur générale , troisième espece de cause , qu'ils substituent à la contagion , & sur laquelle ils insistent beaucoup. Ils ont varié souvent sur ce choix : & dans le fond il ne leur est pas facile de se déterminer , parce que chaque parti souffre des difficultés insurmontables.

Diront-ils , par exemple , que la dernière peste a été produite par l'infection de l'air , ou par la corruption des alimens ? Mais tous les Médecins de la Provence & du Gévaudan , mais tous les habitans de ces deux Provinces attestent unanimement qu'il n'y avoit ni dérèglement dans les saisons , ni altération dans l'air , ni vice dans les alimens , ni disette des denrées ; en un mot , que l'année 1720. & que l'année précédente avoient été saines , fertiles , abondantes.

Voudra-t-on soutenir que cette peste est venue de la peur générale dont on étoit saisi ?

Mais , 1^o. On n'avoit point peur sur le vaisseau du Capitaine Chataud dans la traversée ; & la peste étoit cependant dans l'é-

quipage : On n'avoit point peur dans l'Infirmierie de Marseille, où l'on avoit mis les marchandises de ce Vaisseau ; & la peste cependant y enlevoit l'un après l'autre les porte-faix, qui y étoient préposés à la purge de ces marchandises : on n'avoit point peur dans la ville de Marseille jusqu'au premier Août 1720 ; & la peste cependant avoit déjà fait périr plusieurs personnes dans la rue de l'Escale : On n'avoit point peur à Corregeac, ni à la Canourgue à la Fête de Pâques de 1721 ; & la peste cependant y avoit commencé dès le mois de Novembre d'au paravant : Enfin les enfans qui étoient à la mammelle, n'avoient pas peur ni en Provence, ni en Gevaudan ; & cependant la peste les enlevoit comme les autres.

20. La peur est-elle bien propre à produire la peste ? Elle peut à la vérité faire sur le corps des changemens très-prompts & très-grands. Elle cause des morts subites : elle change dans l'espace d'une nuit la couleur des cheveux de noir en blanc. L'Histoire de France (a) en fournit un exemple fameux dans la personne de Ludovic Sforce, usurpateur du Duché de Milan, & arrêté prisonnier sous Louis XII. On trouve plusieurs observations pareilles (b) dans les Auteurs de Médecine ; mais on n'a jamais ni dit ni observé que la peur ait donné des bubons ou des charbons pestilentiels.

30. Comment expliquer dans cette hypothèse les expériences que nous avons rapportées en traitant de la transpiration. Voudroit-on dire que la peur réside dans la bile d'un corps mort de la peste, & qu'on la communique à un chien en injectant cette bile dans ses veines ?

Mais il ne s'agit point de réfuter le système de la non-contagion ; il faut donner le temps à ceux qui le soutiennent, de le digérer avec plus de loisir, & de le développer d'une manière plus précise. Il est question seulement de prouver ici, que dans ce système, quelque parti qu'on puisse embrasser, on est toujours également exposé à l'objection qu'on oppose à la contagion.

La chose est évidente, si l'on dit que la dernière peste ait

(a) Mezeray, *Abregé Chronol. ad ann.*
1500.

(b) Lemnius, *De Complexion. lib. 2.*
cap. 2.

Hadrian. Junius, *Comment. de Comā-*
cap. 10.

Scaliger in Cardanum, *exercitatione*
312.

dépendu de l'infection de l'air ou de la corruption des alimens. Ceux mêmes qui nous font l'objection ont été obligés, de même que les autres, de respirer cet air infecté, & de vivre de ces alimens corrompus. Plusieurs milliers de personnes qui n'ont point eu la peste, tant à Marseille, que dans les lieux infectés, ont été exposés de même à l'action de ces deux causes. Il faut donc expliquer dans cette supposition, par quel secret moyen ces causes communes de la peste ont agi si diversement sur les différentes personnes, qui y ont été également exposées; & pourquoi elles ont épargné tant de gens, & en ont fait périr tant d'autres dans le même temps & dans les mêmes circonstances.

On croiroit peut-être se tirer plus aisément d'affaire en prenant le parti de soutenir hardiment que la peur est la seule cause commune de la dernière peste. Dans cette supposition, ceux qui font l'objection pourroient prétendre de s'être préservés de ce mal, parce que la peur dont les autres étoient saisis, n'a jamais osé approcher d'eux, & que leur courage, ou pour mieux dire, leur Stoïcisme les a toujours mis à couvert de ses atteintes.

Mais n'y avoir-il pas à Marseille & dans les autres Villes infectées, des femmes timides, des hommes même poltrons, qui ont eu très-grand peur, & qui l'avoient, & qui cependant n'ont point eu la peste? J'en connois assurément beaucoup de ce nombre. Comment donc tant de personnes effrayées ont-elles pû échapper aux effets funestes de cette peur meurtrière, dont ils sentoient si vivement les impressions; ou comment cette peur, qui a épargné tant de personnes pusillanimes, a-t-elle enlevé tant de Prêtres & de Religieux intrépides, que la charité seule attiroit volontairement dans les lieux infectés, & qui loin de craindre la mort, la regardoient comme la récompense de leur zèle & de leurs travaux?

Il est donc inutile de se flatter de pouvoir éluder cette difficulté dans le système de la non-contagion. Quelque cause que l'on admette pour cause commune de la peste, on est toujours obligé d'expliquer pourquoi cette cause n'agit pas également sur tous ceux qui y sont également exposés. Ainsi il ne reste que deux partis à prendre aux adversaires de la contagion, ou de s'obstiner dans leur opinion, sans s'amuser de répondre à la

difficulté que nous leur opposons ici ; & dans ce cas ils nous permettront de persévéral aussi dans notre sentiment , sans nous embarrasser de leur objection : ou de résoudre eux-mêmes cette difficulté de la manière qui leur paroîtra la plus convenable ; & dans ce cas , nous adoptons d'avance la solution qu'il leur plaira d'en donner. Nous l'adoptons même avec d'autant plus de confiance , que nous sommes persuadés qu'elle ne sçaurolt être que très-solide , venant d'eux. En tout cas , nous nous flattons qu'ils n'oseroient rejeter une réponse qu'ils nous auront eux-mêmes fournie.

Aux preuves entassées par Monsieur Astruc , avec tant d'assurance , nous pourrions ajouter celles que M. Mead à opposées aux défenseurs de la non-contagion : dans un Traité dont la préface égale presque le reste de l'Ouvrage qui est fort court ; il décide de l'origine , des causes , de la communication , du traitement de la peste ; ce dernier article est celui qui a le moins d'étendue.

Dans la Préface M. Mead attaque l'opinion de ceux qui ont reconnu dans la peste un principe contagieux , leurs preuves lui paroissent peu solides ; ce qui lui paroît plus surprenant , c'est que les exemples qu'ils avoient tous les jours devant les yeux , n'aient pû les défabuser ; un homme avoit été saisi de la peste en enterrant une femme dont personne n'osoit approcher , c'est la douleur , le chagrin & le dévotement qui produisirent la peste , selon les Médecins de Montpellier. C'est sans raison , ajoute M. Mead , qu'ils ne veulent point attribuer à la contagion la mort d'une Dame qui fut attaquée de la peste , parce qu'elle avoit vû un bubon sur le corps d'une servante. La terreur à laquelle ils attribuent cette maladie , n'en peut pas être la cause ; combien d'hommes seroient saisis de la peste dans les batailles , si la frayeur pouvoit la produire ?

M. Mead ne sçaurolt adopter l'opinion de ceux qui ont attribué la peste de Marseille aux mauvais alimens : ils ont adopté , dit-il , de vaines conjectures , en vain ils ont prétendu les étayer de quelques expériences , ils n'ont fait que de vains efforts qui ont mieux découvert le vuide de leurs opinions.

La bile injectée dans les veines des chiens , a produit la peste , selon M. Deidier ; de-là on a conclu que les alimens dépravés infectoient la bile , qui répandoit ensuite par-tout le

corps les semences de la peste. Mais le sang produisoit le même effet, suivant les expériences de M. Coufier, en même-temps la bile des pestiférés, en passant par l'estomach des chiens, ne produisoit aucun symptôme de la peste. C'est donc sans raison, ajoute M. Mead, que les Médecins François ont prétendu que les quarantaines étoient inutiles.

Dans le cours de son Ouvrage, ce Médecin expose les preuves directes qui appuyent la contagion; il soutient que c'est dans l'Afrique que se forme le levain de la peste, que des écoulemens sortis de ce pays la portent dans les autres régions; c'étoit-là le sentiment de Pline. Pour appuyer cette opinion, Monsieur Mead tâche de suivre les traces de diverses pestes qui ont ravagé le monde. La peste d'Athènes, selon Thucydide, venoit de l'Ethiopie, elle avoit d'abord pénétré dans l'Egypte, de-là elle avoit passé dans la Perse, & avoit enfin infecté la Grece. La peste qui désola Constantinople sous l'Empereur Justinien, venoit d'Ethiopie, selon le témoignage de Procope & d'Evagre. En 1346. cette maladie parcourut l'Egypte, la Grece, la Syrie, les Indes Orientales. En 1347. elle fut portée du Levant en Sicile, à Pise, à Gennes. L'année suivante elle s'étendit dans la Savoie, dans la Provence, en Dauphiné, en Catalogne, dans la Castille. En 1349. elle passa en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Flandres. En 1340. elle parcourut l'Allemagne, la Pannonie & le Dannemarck. M. Mead ne doute pas que cette peste universelle n'eût sa source en Afrique; ce qui le confirme dans cette idée, c'est que l'Europe a été plus ou moins exposée aux ravages de la peste, selon qu'elle a eu plus ou moins de commerce avec les pays Orientaux. Quand le Peloponèse, ajoute-t'il, a été soumis aux Vénitiens, la peste y a moins pénétré que lorsque ce pays a été sous la domination des Turcs: or si la peste a une origine étrangère, elle ne peut infecter les autres pays que par la voie de la communication. M. Mead rapporte plusieurs faits qui semblent prouver cette contagion; mais parmi les raisons sur lesquelles il appuie son sentiment, il y en a qui n'ont d'autres fondemens que des bruits incertains ou le témoignage de quelques Historiens, dont l'autorité ne peut en imposer aux Médecins. Les faits les plus pressans sont ceux qui sont rapportés à la cinquante-huitième page: quand la peste, dit cet Ecrivain, se répandit

dans la ville de Cambrige , elle ne pénétra point dans les Colleges. En 1656. tandis que la peste ravageoit la Ville de Rome, elle épargna les Couvens d'hommes & de femmes ; mais à Naples , où l'on ne fut pas si exact , les Communautés n'eurent pas le même bonheur ; on remarqua encore à Rome que les prisons ne furent point infectées du venin pestilentiel. Ces faits sont confirmés par d'autres semblables ; car en Turquie les Etrangers qui se séparent du commerce des Turcs , sont en général exempts de la peste ; en 1720. ceux qui se renfermerent pendant la peste de Provence , ne furent point attaqués de cette maladie. Dans l'Arсенal de Toulon , huit cens personnes évitèrent le venin contagieux , en retranchant toute communication avec les dehors. Les maisons où l'on n'eut aucun commerce avec les autres habitans , ne furent pas exposées aux ravages de ce fleau qui désoloit les Villes & les Campagnes.

Voici quelques Certificats qui prouvent que ceux qui se renfermoient , ne prenoient pas une précaution inutile.

HENRY-FRANÇOIS XAVIER DE BELSUNCE
DE CASTELMORON , Par la Providence divine & la grace du Saint Siège Apostolique , Evêque de Marseille , Abbé de l'Abbaye Royale de Saint Arnoul de Mets & de celle de Nôtre-Dame des Chambons , Conseiller du Roi en tous ses Conseils : Certifions & attestons à tous ceux qu'il appartiendra , que pendant la désolation de Marseille en 1720. & 1721. la peste n'a point pénétrée dans les Communautés Religieuses qui n'ont eu aucune communication avec les personnes du dehors , & qui ont usé des précautions nécessaires pour s'en garantir , & que la communication ne fut plus à craindre dans cette Ville en 1722. par le soin que l'on eut de renfermer exactement tous les malades dans l'Hôpital de la Charité dès lors qu'il y en avoit quelqu'un. Donné à Marseille dans notre Palais Episcopal le quinzième jour du mois de Décembre de l'année 1742.

† HENRY , Evêque de Marseille.

Par Monseigneur ,
BOYER , Prêtre-Secrétaire.

NOUS souffignées Prieure, Souprieure, Vicaire & Dépositaires du Monastere des Religieuses Dominiquaines de cette Ville de Marseille, Certifions que notredit Monastere avoit été heureusement préservé de la peste qui ravageoit cette Ville en l'année 1720. & que nous ne pouvons attribuer cette exemption du mal contagieux, après l'aide du Seigneur, & l'intercession de Nôtre Pere Saint Dominique, qu'aux précautions que nous prenions pour nous garantir de la communication des gens de la Ville, & pour éviter de rien recevoir qui pût être susceptible, qu'après l'avoir trempé dans du vinaigre, ou exposé suffisamment à l'air. En foi de quoi nous avons signé le présent Certificat. A Marseille dans notre Monastere le 22. Septembre 1742.

Sœur GUEZ, Prieure des Religieuses Dominiquaines.

Sœur BOUIGNAN, Souprieure.

Sœur MARIE DE CIPIERES, Dépositaire.

Sœur MARIE DE SAINT DOMINIQUE PELLISSIER, Dépositaire.

Sœur MARIE DES SERAPHINS CASTEAU, Vicaire.

NOUS Supérieure du Bon Pasteur, certifions, comme par la miséricorde de Dieu, ladite Maison n'a eu aucune atteinte de peste, lorsqu'elle ravageoit furieusement dans la Ville. Fait dans notre Couvent du Bon Pasteur, le 10. Novembre 1742.

Sœur DU BON ANGE GASQUET, Supérieure.

MOI Assistante de notre Monastere de Sainte Ursule de Toulon, certifie que quand cette Ville fût affligée de la peste, la contagion n'entra point dans notre Maison, qu'aucune des Religieuses qui eurent le courage d'y rester n'en fut attaquée, par la protection du Seigneur, & par les soins que nous eûmes & les précautions que nous prîmes pour nous en garantir. En foi de quoi j'ai signé,

Sœur de Saint ALEXIS GERIN, Ursuline.

A Toulon le 2. Décembre 1742.

NOUS soussigné Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, agréé au College des Médecins de Marseille, & Médecin des Infirmeries, certifions à qui il appartiendra, que de tous les Navires venant du Levant, des côtes de la Barbarie, & autres lieux suspects de peste, les équipages, après que l'Intendant semainier a reçu leur déposition, sont envoyés en quarantaine sous la garde d'un surveillant employé par le Bureau de la Santé, & que les Marchandises susceptibles embarquées sur lesdits Bâtimens sont mises en purge, c'est-à-dire, exposées à l'air extérieur pendant le temps déterminé & arrêté par ledit Bureau, relativement toujours à l'état où se trouvoit la Santé publique sur les lieux d'où le Navire vient; attestons au surplus que si pendant la navigation, ou pendant le cours de la quarantaine, il tombe quelque malade, celui-ci est d'abord visité par Nous, & suivant le genre de la maladie dont il se trouve, selon qu'il est spécifié dans notre rapport, l'on prolonge ou l'on abrège le temps de sa quarantaine; que si encore le malade vient à mourir, après avoir fait faire l'ouverture du cadavre par le Chirurgien du Navire en notre présence, après en avoir dressé le rapport du genre de mort, la quarantaine recommence; les malades étant toujours sequestrés, & les équipages des divers Bâtimens qui sont en quarantaine, ou à Pomegues, ou aux Infirmeries, n'ayant aucune communication entre eux, les uns & les autres étant sous les yeux d'un Garde; le tout conformément & relativement à la police établie dans le Lazaret, où l'expérience de vingt-deux années, & notamment celle de l'année dernière, pendant le cours de laquelle il nous survint dans les Infirmeries plusieurs malades frappés au coin de la même peste que celle de 1720. nous a convaincu que ce n'est qu'à la sage, la rigide & très-scrupuleuse observance de la Police en question, qu'on doit vraisemblablement & très-probablement le bon état de la santé publique dont l'on jouit à Marseille; en témoin de quoi nous avons dressé & signé la présente attestation, pour servir en tant que de besoin. A Marseille le 15. Octobre 1742.

MICHEL, Médecin.

JEAN

JEAN-PIERRE MOUSTIES, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, ancien & premier Echevin de cette ville de Marseille pendant les années 1720, 1721. & 1722. certifions & attestons à tous qu'il appartiendra, que lors de la dernière contagion dont cette Ville fut attaquée pendant les susdites années, il avoit été généralement reconnu que la peste se contractoit par la communication des personnes, l'usage & l'état des étoffes de laine, coton & autres également susceptibles de l'impression du venin ; étant prouvé par l'expérience que les familles qui s'étoient enfermées & qui n'avoient point communiqué au-dehors, singulierement les Monasteres des filles, avoient été garanties de ce fleau, lequel ne s'étoit introduit chez quelques-uns que par la communication avec des personnes étrangères ; en témoignage de quoi nous avons signé les présentes. A Marseille le 24. Septembre 1742.

Le Chevalier MOUSTIES.

*Lettre de Monseigneur l' Archevêque d' Aix à M. le Guay ;
premier Commis de M. le Comte de Maurepas.*

LORSQUE j'ai reçu votre dernière Lettre, Monsieur, j'étois dans mon Séminaire occupé à la Retraite d'une cinquantaine de Prêtres : au sortir de cette retraite, dès le lendemain matin a commencé le Synode général de mon Diocèse, composé d'une centaine de Curés. A présent que me voilà hors de ces deux opérations, je réponds à votre Lettre du 13. Septembre.

Rien n'est plus certain que la peste se communique : il est certain également qu'elle n'a point pénétré dans les maisons, & sur-tout les Maisons Religieuses où l'on a eu soin d'éviter toute communication, aucune personne n'a été attaquée de la peste dans les Couvens de Religieuses. J'en ai parlé à Messieurs les Procureurs du Pais, & je pense qu'ils donneront volontiers sur cela un Certificat authentique, lequel vaudra autant que plusieurs Certificats ramassés des Supérieures des diverses Communautés. Je suis bien sincèrement, Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

† L'ARCHEVEQUE d'Aix.

A Aix le 1. Octobre 1742.

*Réponse à diverses objections qu'on a faites contre
la non-contagion.**

LES Partisans de la contagion ont cherché dans les monumens historiques des faits qui peuvent favoriser leur opinion. Ils objectent qu'on a vu des pestes se communiquer par des meubles & des ustensilles trente années après avoir été éteintes, en sorte qu'on ne peut pas dire que la crainte y ait eu aucune part ; que dans la ville de Milan, un Sacristain ayant tiré de derriere un vieux coffre qui étoit dans une Sacristie, une corde dont on s'étoit servi il y avoit plusieurs années pour traîner des cadavres de pestiferés dans des fossés, ce Sacristain infortuné fut aussi-tôt frappé de peste, & communiqua ensuite une contagion qui fit périr cinquante milles personnes, quoique la peste dans laquelle avoit servi cette malheureuse corde, fut éteinte depuis vingt-cinq ans : qu'un corbeau pestiféré qui voloit en l'air, étant tombé mort au milieu d'une place publique dans une Ville d'Italie, donna la peste à toute la Ville par le moyen de ses plumes, que des enfans pour se divertir lui arracherent & emportèrent chez eux : qu'un chat échappé d'une maison où étoit la peste, étant entré dans un Couvent de filles, où il fut se coucher sur le lit d'une Religieuse, donna la peste à tout le Monastere, & une peste si terrible, que toutes les Religieuses moururent sans qu'il en échappât aucune : qu'un ferein de Canarie dont on avoit laissé la cage ouverte, s'étant envolé d'une chambre où étoit un pestiféré, & ayant gagné les fenêtres d'une maison voisine, où il fut pris sur l'heure, répandit la peste dans toute cette maison, où auparavant il n'y avoit aucun malade : que des mouches même venues de dessus les hardes d'un pestiféré, porterent la peste en plusieurs maisons : que les habits d'un Potier d'étain qui étoit mort de peste, donnerent la peste à toute la ville de Toulouse en 1607. que ceux d'un Soldat Polonois la communiquèrent en 1628. dans la ville de Lyon : que la peste qui ravagea Milan du temps de S. Char-

* Cette réponse étoit apostillée de la main de feu M. Chirac, & je l'ai trouvée | vé ensuite dans les cayers de M. André sur la peste.

les Borromée en 1576. fut apportée par des hommes qui venoient d'un lieu pestiféré : que celle de Rome arrivée en 1656. & touchant laquelle le Cardinal Guastaldi a donné un long traité , y fut apportée de Naples par un Soldat Napolitain , & par un petit garçon qui vendoit du poisson : que celle de Naples étoit venuë de l'Isle de Sardaigne par les Soldats de la même ville de Naples , lesquels arrivoient de cette Isle : que la peste qui ravagea Londres en 1665. fut apportée par un petit nombre de gens venus de Westminster , où la peste commençoit déjà à faire des ravages : que tout récemment le vaisseau du Capitaine Chataud a donné la peste à Marseille par des ballots de marchandises : que celle de la Canourgue est venuë par un Forçat échappé de Marseille , où il faisoit l'office de corbeau , lequel ayant rencontré un de ses parens qui venoit du village de Correjeac , & s'en alloit à la Canourgue , lui communiqua la peste en lui prêtant son habit : que la peste de Marvejols est venuë aussi par des gens qui avoient acheté des moutons à Correjeac , où la peste s'étoit répanduë par le moyen de ce Forçat : que les personnes qui approchent les pestiférés , périssent presque toutes : que la propagation qui se fait de la peste parmi les troupeaux de moutons , non-seulement de Province en Province , mais de Royaume en Royaume , est une preuve que la peur ne s'en mêle point , puisque les animaux sans doute n'ont point de frayeur de la peste , non plus que de quelqu'autre maladie que ce soit : que comme un fruit gâté corrompt son voisin , de même un pestiféré infecte la personne qui l'approche : que la gale , la lèpre , la maladie vénérienne & la petite verole étant contagieuses , on ne voit point pourquoi la peste ne le seroit pas : qu'on n'a pas trouvé de meilleur moyen pour empêcher cette maladie de gagner lorsqu'elle est dans un pays , que d'empêcher la communication des sains avec les malades , de faire des barrières , de fermer l'entrée des maisons , de faire transporter de gré ou de force les malades dans des Infirmeries , jusqu'à séparer les maris d'avec leurs femmes , & les femmes d'avec leurs maris , les peres & les meres d'avec leurs enfans , & les enfans d'avec leurs peres & meres , & d'interdire absolument tout commerce & toute société : qu'on a presque toujours remarqué que les Couvens de filles ont été à couvert de la peste dans les lieux mêmes où elle régnoit le plus , ce qui ne

peut venir que de ce qu'elles sont enfermées & hors des approches de ceux qui pourroient leur apporter la peste.

On ajoutera que tous les corps , de quelque nature qu'ils soient, transpirent ou exhalent quelque chose de très-subtil , qu'il n'est pas croïable qu'une matiere si fine & si aisée à s'insinuer, demeure oisive & sans action , étant reçûe dans les corps voisins , sur-tout lorsqu'elle sort d'un corps mal affecté ; qu'ainsi il faut nécessairement que la peste soit contagieuse , d'autant plus que le corps d'un pestiféré transpire plus que celui de quelque malade que ce soit , comme le remarque Sanctorius ; que si l'on s'étonne qu'une petite quantité de marchandises furtivement tirées d'un vaisseau , & distribuées dans Marseille , ait suffi pour infecter plus de quatre-vingt mille hommes , une quantité prodigieuse de meubles , de marchandises , & en un mot , pour infecter Marseille , Aix , Toulon , & presque toute la Provence , il n'y a qu'à considérer que le venin pestilentiel est un levain ; car on sçait qu'une petite portion de levain peut convertir peu à peu en un levain tout pareil un amas de farine aussi gros que la terre : il n'y a qu'à se souvenir aussi qu'une étincelle , pour petite qu'elle soit , peut convertir en feu toute la matiere combustible de l'Univers : que jusqu'ici la peste a toujours été reconnue pour contagieuse , & qu'un jugement aussi général & aussi ancien porte un caractère de vérité contre lequel il n'est pas raisonnable de s'élever.

Telles sont les preuves qu'on apporte pour faire voir que la peste est contagieuse. Nous les allons examiner par ordre , après toutefois que nous aurons expliqué ce que c'est que contagion , selon le langage de l'école ; car un tel éclaircissement est nécessaire pour donner une idée plus juste de la question. Nous dirons donc ce que c'est que la contagion dans le sentiment des écoles , quelles en sont les différences , & ce qui est requis pour la produire.

Les maladies se communiquent de deux manieres différentes , ou par transplantation , ou par contagion ; par transplantation , comme lorsqu'une maladie passe d'un sujet à un autre en abandonnant le premier ; & par contagion , lorsqu'elle se communique à un sujet nouveau , sans abandonner l'ancien.

La transplantation est étrangere au sujet que nous avons entrepris de traiter. La contagion a cela de fâcheux , que le mal

en se communiquant à un autre sujet, n'abandonne pas le premier ; & telle est la maniere dont se communique la gale, la lèpre, la maladie vénérienne, la phtisie, la rage, la peste. Cette communication qui s'appelle contagion, est celle dont il s'agit ici.

La contagion est donc une communication de maladie qui se fait d'un sujet à un autre, sans que le premier perde rien de son mal en le communiquant. Cette contagion s'opere ou immédiatement, ou médiatement d'un corps à un autre, en vertu de quelque contact ou de quelque proximité équivalente ; immédiatement, comme lorsqu'on contracte un mal, parce qu'on touche un malade qui en est atteint, ou parce qu'on en est si proche, que c'est comme si on le touchoit ; médiatement comme lorsque sans toucher ni approcher un malade, ou, ce qui est la même chose, sans en être touché ni approché, on devient malade comme lui seulement par le contact ou la grande proximité, soit des choses, soit des personnes qui l'ont touché ou environné. On voit par là avec l'étimologie du mot de contagion, qu'il y a en général deux sortes de contagions, l'une immédiate, & l'autre médiate ; la première se fait par une émanation de corpuscules, qui au sortir des corps d'où ils partent, s'introduisent tout d'un coup dans un autre, sans l'entremise d'aucun milieu, ou du moins d'un milieu sensible, & cela s'appelle contagion par contact.

La seconde, qui est la médiate, se fait par l'entremise d'un milieu considérable. Ce milieu est ou visible, ou invisible ; visible comme sont les habits, des meubles & autres choses semblables, qui ayant touché le malade, ou l'ayant environné, ont admis dans leurs pores, comme en autant de foyers, plusieurs corpuscules contagieux émanés de lui, & qu'ils communiquent ensuite lorsque l'occasion s'en présente ; cette sorte de contagion s'appelle dans l'école, *contagium per fomitem* : contagion par foyer invisible, comme l'air, lorsqu'il porte en nous les corpuscules qui se sont exhalés des malades, & qu'il les porte au loin ; celle-ci s'appelle *contagium ad distans*, c'est-à-dire, contagion à distance. Si pour avoir touché un pestiféré on devient pestiféré soi-même, comme le prétendent les partisans de la contagion, c'est la contagion par contact ; si pour avoir touché ses hardes on le devient aussi, c'est la contagion

per fomitem ; & si sans avoir touché le pestiféré ni ses hardes , ou autres choses semblables qui l'ayent approché ou environné , mais pour s'être trouvé seulement à la portée de l'air qui est sorti , soit de lui , soit de ses hardes ou autres choses semblables , ou à la portée d'un air qui ait été altéré par celui-là , comme le supposent les partisans de la contagion , on vient à contracter la peste , c'est la contagion *ad distans*.

Voilà en peu de mots quel est le langage de l'école sur la contagion , & voici ce qu'on demande pour que cette contagion puisse avoir son effet. Quatre choses , dit-on , sont nécessaires pour cela.

La première , qu'il se fasse du corps du malade une émission de particules assez malignes pour pouvoir infecter ceux qui les reçoivent.

La seconde , que cette émission de particules , en cas qu'elles ne soient pas reçues immédiatement , se fasse dans un milieu capable de transmettre , c'est-à-dire , dans un air qui puisse les distribuer sans les altérer.

La troisième , que les particules transmises rencontrent des sujets propres à les recevoir & à les fomenter.

La quatrième enfin , que ces mêmes particules soient de nature à s'arrêter suffisamment où elles sont portées , en sorte que si ces quatre conditions se rencontrent dans une maladie , c'est une maladie contagieuse.

Nous pourrions accompagner de plusieurs exemples ces quatre réflexions , mais elles sont assez claires d'elles-mêmes , il est temps de répondre aux objections proposées. Nous dirons donc ,

Premièrement , que l'Histoire rapportée par Ingrassias au sujet de cette corde qui , vingt-cinq ans après une peste éteinte à Milan , la renouvella dans tout le pays , est une pure fable.

Trincavel parle de plusieurs cordes semblables qui au bout de vingt à vingt-cinq ans causerent une terrible peste.

Amien Marcellin rapporte qu'un jour on déplaça dans le Temple d'Apollon un coffre antique , auquel on ne s'étoit jamais avisé de toucher depuis un grand nombre d'années qu'il y étoit , mais qu'on ne l'eut pas plutôt déplacé & ouvert , qu'il en sortit un venin contagieux qui fit périr un nombre innombrable d'hommes.

Ces histoires que nous traitons de fables , sont , à la vérité , rapportées par des Historiens dignes de foi ; mais il faut considérer , comme le remarque Diemberbroech , que ces Historiens ne les donnent pas comme certaines , & qu'ils les rapportent seulement sur des ouï-dire , & des ouï-dire du plus petit peuple. Voici comme s'explique la-dessus ce sçavant Auteur , tout partisan qu'il est de la contagion : Les Auteurs , dit-il , qui rapportent les histoires de ce coffre & de cette corde , sont des Auteurs judicieux , mais ils ne prétendent pas les garantir , ils parlent ici après le petit peuple , & donnent ces faits pour ce qu'ils valent. On sçait , continuë le même Auteur , que le même peuple est naturellement porté au mensonge , que d'un autre côté il est très-crédule , & qu'il débite ses imaginations , comme si c'étoit des vérités constantes. Ainsi ces sortes de contes ne nous ferons jamais changer de sentiment ; car nous croyons , poursuit-il , que quelque force que puisse avoir la contagion cachée dans un foyer , qui est celle qu'on appelle contagion *ad fomitem* , elle ne la peut conserver au-delà d'un an.

On dit d'ordinaire que les faits sont des preuves contre lesquelles on ne sçauroit aller ; il est vrai , mais il faut qu'ils soient bien avérés , sinon on est en droit de les rejeter , surtout lorsqu'ils sont aussi mal appuyés que ceux-ci , & qu'ils ont l'air aussi fabuleux ; ou bien il faudra croire tout indifféremment jusqu'aux contes que le vulgaire a coutume de débiter sur le sabbat des forciers , & sur le retour des esprits.

Secondement , nous répondons la même chose sur le corbeau , le chat , le ferein de Canarie , & les mouches qui portent la peste ; ces Histoires que divers Auteurs rapportent très-sérieusement , sont des preuves non de la contagion de la peste , mais de la trop grande crédulité de ceux qui les rapportent. Nous ne sçaurions nous empêcher de citer là-dessus ce que dit Monsieur Maugé , Inspecteur Général des Hôpitaux de Sa Majesté en Alsace , (Lettre sur la contagion) sçavoir , qu'on peut beaucoup espérer du salut de ceux qui ont le bonheur d'être nés avec une disposition d'esprit capable de leur faire donner dans de telles histoires.

Troisièmement , quant à ces habits qui pour avoir servi à des pestiferés , répandent la peste de tous côtés , comment

prouve-t'on qu'ils font la cause de ces pestes ? on le dit seulement, & c'est tout ; ainsi nous mettons les habits en question avec les cordes, le corbeau, le chat, le ferein de Canarie & les mouches dont nous venons de parler. Mais nous remarquons quant aux habits de ce Soldat Polonois, qu'on dit qui communiquerent la peste à la ville de Lyon en 1628. qu'on trouve une remarque toute différente de celle-là dans une relation très-exacte qu'a donnée de cette peste un témoin oculaire. Il dit que les Médecins, même après avoir bien examiné d'où elle pouvoit être provenüe, ne le purent découvrir, & qu'on ne disoit autre chose, sinon qu'il y avoit en cela du surnaturel ; surquoi il prétend que cette peste avoit été causée par les démons, Dieu la permettant ainsi. Il n'est point parlé là de ce Soldat Polonois ; l'Auteur va même plus loin, car il ajoûte que cette peste n'étoit point contagieuse. Nous remarquerons de plus, que dans un petit imprimé de ce temps-là, sous le titre d'*Avis salutaire contre la maladie épidémique & pestilentielle de la ville de Lyon, dressé à la Requête des Commissaires de la Santé, par les Docteurs aggrégez du College de ladite Ville en 1628.* il est dit positivement page cinq, que la cause de cette peste étoit une cause évidente, & exposée à la vûe de tout le monde ; sçavoir, des charognes & des cadavres qui avoient été jettez dans les plaines des Provinces voisines, & dont la mauvaise odeur s'étoit répandüe jusqu'à Lyon. Voilà deux remarques bien opposées à l'histoire du Soldat Polonois rapportée dans le Livre moderne intitulé, *Avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille.* Quant au Potier d'Etain, dont les habits, dit-on, répandirent des corpuscules pestilentiels, qui causerent la peste dans la ville de Toulouse en 1607. le fait est rapporté dans un Traité de Peste composé par un Chirurgien de Toulouse nommé Labadie. C'est tout ce que l'on en sçait ; mais comme cela ne suffit pas pour rendre le fait certain, on n'y doit faire aucun fond jusqu'à ce qu'il soit bien prouvé.

Quatrièmement, pour ce qu'on dit de la peste de Milan arrivée du temps de saint Charles Borromée, sçavoir, qu'elle fut apportée par des hommes qui venoient d'un pays pestiféré, voici surquoi est fondé ce prétendu fait qu'on nous donne pour certain.

Satellio parlant de cette peste, dit qu'on ne peut l'attribuer à l'air qui étoit alors très-sain, ni aux alimens qui étoient très-bons & en abondance, d'où il s'ensuit, conclut-il, qu'il ne peut y avoir d'autre cause de ce mal qu'une contagion, par le moyen de laquelle il se fera communiqué dans la Ville. Cet Auteur raisonne de la même manière au sujet d'une peste de Palerme, pour prouver que cette peste n'avoit d'autre origine que la contagion. Je ne vois point, dit-il, que la peste dont il s'agit, vienne de la corruption des élémens, car je ne remarque aucun des signes qu'on donne ordinairement de la corruption de l'air. Il est bien vrai, dit-il, que l'année d'auparavant il y eut une éclipse de soleil dans le signe du Sagittaire, mais comme la Sicile est dominée par le signe du Lion, les influences de cette éclipse ne purent pas être assez malignes pour causer une peste si pernicieuse & si longue; il faut donc que le venin pestilenciel ait été apporté & se soit répandu dans cette Ville par contagion. Voilà sur quel fondement on a dit que la peste de Milan & celle de Palerme étoient venues par contagion, & là-dessus on a bâti diverses histoires pour confirmer la conjecture. Nous laissons aux Lecteurs raisonnables à juger si ces preuves sont valables. Mais nous dirons quelque chose de plus, c'est que le Chevalier Centorio dans son *Traité Italien de la peste de Milan* arrivée du temps de Saint Charles, assure, comme le remarque le Cardinal Guastaldi, que la principale source de cette peste fut un dérangement de saisons causé par des vents de midi continuels. On voit par-là que Satellio s'est trompé de dire que cette peste n'avoit aucune cause dans l'air.

Cinquièmement, quant à la peste de Rome arrivée en 1656. laquelle fut communiquée, dit-on, par des Soldats Napolitains qui venoient de l'Isle de Sardaigne, où étoit la peste, & par un jeune garçon de la même ville de Naples, lequel étoit venu vendre du poisson à Rome; le fait est raconté par le Cardinal Guastaldi dans le chapitre quatrième du *Traité* qu'il a donné de cette peste; mais ce qu'avance là-dessus cet illustre Auteur, ne s'accorde nullement avec ce qu'il dit ensuite dans le chapitre deux cens quarante-neuvième, où il témoigne que cette peste fut excitée par plusieurs causes évidentes; sçavoir, premièrement, par une sécheresse extrême que des vents de midi qui persévérèrent plusieurs années de suite, avoient précédée. Secondement, par

une grande difette & une grande cherté de vivres. Troisièmement, par la mauvaise qualité des fruits qui n'avoient point de maturité. Quatrièmement, par une multitude innombrable de sauterelles & de cigales mortes & pourries qui couvroient toute la campagne. Voici l'observation dans les propres termes de l'Auteur. La maniere dont elle est rapportée dans l'Ouvrage même, nous donnera lieu de faire quelques réflexions qui ne seront pas inutiles. Quoique la contagion, dit-il, ait été la principale cause de cette peste, ainsi que nous l'avons exposé en parlant de ces Soldats Napolitains, elle a été aidée par plusieurs causes préparatoires. Premièrement, la peste dont nous parlons a été précédée par des années extrêmement chaudes, accompagnées de vents du midi très-persévérans ; à ces années excessivement chaudes a succédé une sécheresse extrême ; savoir, premièrement, un hyver très-froid, sans pluie ni neige, puis un printemps des plus serains, & un été des plus sombres & des plus pesans ; enfin une année si aride que pendant plusieurs mois il ne tomba du ciel aucune goutte d'eau. Il ne laissa pas cependant après cette année-là de pousser dans les campagnes force champignons & autres excroissances semblables ; mais les biens de la terre manquèrent à un point, que ce fut une difette & une cherté générale ; les fruits rouges mêmes ne purent venir en maturité, ou ils étoient sans gout & sans saveur ; les animaux tant insectes que autres, moururent par tas ; cette mortalité qui commença par les poules & finit par les bœufs, fut moins grande sur les vaches, elle exerça la plus violente fureur pendant l'hyver & le printemps de 1654. & 1655.

Pour ce qui est des insectes dont il y avoit une abondance extraordinaire, il en mourut une si grande quantité en 1655. qu'au rapport des payfans toute la campagne en étoit couverte & empuantie : ces insectes consistoient en cigalles & sauterelles, ces dernières avoient commencé dès l'été de 1653, & le nombre en fut si prodigieux, qu'elles couvroient l'air comme auroient fait des nuages, elles causèrent de grands dégâts dans toute la campagne, dévorant les fruits, & jusqu'aux bleds dont elles ne laisserent qu'une très-petite quantité sur la terre.

Alexandre septième, pour délivrer le pays d'un si grand fleau, proposa des récompenses à tous les gens de la campa-

gné qui travailleroient à détruire ces animaux ; on vit aussi-tôt un nombre innombrable d'hommes qui se mirent les uns à les brûler , les autres à les jeter dans des fossés qu'on avoit creusés exprès ; mais tous ces soins n'empêcherent pas qu'il n'y en restât encore une quantité excessive pendant toute l'année 1655.

Voilà mot à mot ce que rapporte le Cardinal Guastaldi. Comment après cela peut-on concevoir que la véritable cause de la peste dont il s'agit ait été la contagion , & que les autres qui sont si évidentes & si claires , n'aient été que des causes préparatoires & adjacentes , des causes qui par rapport à la peste seroient demeurées sans effet , si ces Soldats Napolitains n'étoient venus à temps de l'Isle de Sardaigne apporter dans Rome un air pestilentiel ? Avec de tels raisonnemens , on prouvera que le souffle d'une simple parole prononcée devant un chien qui aura avalé du poison , fera la véritable cause de la mort de ce chien , & que l'arsenic qu'il aura avalé auparavant n'en sera que la cause préparatoire. Car enfin , y eût-il jamais de cause de peste plus marquée que celles que nous venons de rapporter. Vents de midi perpétuels pendant plusieurs années , sécheresses affreuses qui succèdent à ces vents , & qui sont telles que pendant plusieurs mois , soit en été , soit en hyver , il ne tombe ni neige ni pluie ; disette extrême de bleds , cherté générale de toutes sortes de vivres , verdeur & mauvais goût de tous les fruits printaniers ; mortalité répandue sur tous les animaux , lesquels périssent presque tous , sans excepter les poules & les bestiaux , en sorte que ceux que l'on mange étant infailliblement malades , ne peuvent fournir qu'une nourriture très-dangereuse ; nombre innombrable d'insectes , qui après avoir dévoré les plantes & les fruits tombent morts sur la terre , couvrent toute la campagne , s'y pourrissent & infectent l'air. Telles sont les causes qu'on nous donne pour des causes adjutrices de peste , tandis qu'on veut que quelques corpuscules émanés de deux ou trois Soldats , & d'un Marchand de poisson , qu'on suppose s'être échappés de la ville de Naples pour venir à Rome , soient la cause véritable & essentielle de tout le mal. Il ne faut pas donner ici la torture à son esprit pour découvrir quel jugement on doit porter dans une telle rencontre.

Sixièmement , au regard de la peste dont fut affligée la ville de Londres en 1664. & 1665. nous ferons là-dessus deux réflexions.

Premierement, M. Hodges qui l'a décrite comme témoin ; dit à la vérité que cette peste fut apportée de Westminster, où venoient de mourir deux ou trois malades avec des signes de peste ; mais Westminster étant un fauxbourg de Londres, & la peste n'étant point venuë là par contagion, comme il y a lieu de le supposer par le silence que garde sur ce sujet l'Auteur du monde le plus prévenu pour la contagion, il est raisonnable de penser que si cette peste a pû commencer dans Westminster par une cause indépendante de la contagion, elle a pû se produire aussi dans Londres par la même cause, Westminster & Londres étant assez voisins l'un de l'autre pour cela.

Si la peste étoit dans Paris, & que pour prouver qu'elle y seroit venuë par communication, je disois que la maladie a commencé dans le fauxbourg saint Marcel, & que des gens de ce fauxbourg l'ont apportée dans la Ville ; en dirois-je assez pour la conviction de ceux à qui en même-tems je laisserois croire que le fauxbourg saint Marcel auroit été attaqué de peste par une autre cause que la communication ? Et ne seroit-on pas en droit de me répondre, que Paris & ce fauxbourg étant si près l'un de l'autre, la même cause qui a produit la peste dans ce fauxbourg, l'a pû produire dans la Ville. C'est le cas précisément où se trouve M. Hodges, qui dit d'abord que sur la fin de l'année 1664. il mourut à Westminster dans une seule famille deux à trois personnes avec des signes de peste, & qui ajoûte ensuite que cela ayant mis l'épouvante dans le lieu, quelques habitans saisis de crainte s'enfuirent promptement à Londres, & y porterent un air qui infecta toute la Ville.

Secondement, l'Auteur fait mention ici d'une cause commune qui paroît avoir pû causer la peste dans Westminster & dans Londres, sans que la contagion se soit mise de la partie. Cette cause est une terreur panique que se fit le peuple à l'occasion d'un bruit qui couroit, & qu'on prétendoit être fondé sur une suite d'observations, que la peste ne manquoit point de venir à Londres tous les vingt ans ; & comme depuis celle qui avoit précédé il s'étoit écoulé environ ce temps-là, il ne fut pas possible de faire entendre raison au peuple, qui poussa l'entêtement de se croire perdu sans ressource. Certains demi sçavans fortifierent cette allarme, en disant que la peste étoit du nombre des maladies intermittentes, qu'elle avoit ses périodes ré-

glés, & que comme la fièvre tierce, par exemple, revient tous les trois jours, & la fièvre quarte tous les quatre, il y avoit des pestes qui revenoient tous les deux ans, & d'autres tous les vingt ans, selon la nature des climats. Quoiqu'il en soit de cette hypothese, dit M. Hodges, ce que je sçai, c'est qu'elle trouva une telle créance dans l'esprit du peuple, bouleversa si fort leur imagination, & y fit de si profondes impressions, que ce fut la principale cause du progrès étrange de la peste, laquelle en devint plus facile & plus prompte à se communiquer. Les Astrologues, continuë l'Auteur, se mirent de la partie, & augmentèrent la consternation, qui n'étoit déjà que trop grande; ils publioient par-tout qu'ils voyoient dans le ciel des présages certains de cette peste: jusqu'ici il n'y eut que le peuple d'ébranlé, mais les prédictions de ces Astrologues porterent l'épouvante dans l'esprit des personnes même les plus distinguées, qui n'avoient point voulu donner dans les premiers bruits; en sorte que toute la Ville devenant la victime de sa crédulité, tomba par sa crainte même dans le malheur qu'elle craignoit.

On voit par ces paroles combien il est inutile de recourir aux habitans de Westminster, pour expliquer comment la peste a pû venir dans la ville de Londres, quand les raisons que nous avons apportées auparavant seroient aussi foibles pour prouver la nullité de cette contagion qu'elles sont fortes.

Septièmement, pour ce qui est du vaisseau du Capitaine Chataud, que l'on prétend avoir apporté de Seyde la peste à Marseille, il y a trois remarques à faire là-dessus. Premièrement, le 25. Mai 1720. ce vaisseau arriva aux Isles du Château d'If; mais ses Patentés étoient nettes, parce qu'il étoit parti le 31. Janvier avant que la peste fût dans Seyde. Ce que nous rapportons ici est extrait d'un mémoire imprimé par ordre des Echevins de Marseille; ce mémoire est tiré des Registres de l'Hôtel de Ville, & se trouve par-conséquent revêtu de toutes les marques d'authenticité. Le vaisseau du Capitaine soupçonné d'avoir apporté la peste de Seyde à Marseille, n'a donc pû l'y porter, puisque la peste n'étoit point à Seyde quand il en est parti. Secondement, le vaisseau dont il s'agit n'arriva que le 25. Mai 1720. & cependant la peste étoit à Marseille dès le mois d'Avril.

Selon quelques Médecins Mademoiselle Augier mourut dans

la Ville du dix-neuf au vingt Avril, après avoir eue dès le treizième du même mois une parotide fort gonflée, sur laquelle on appliqua des cataplasmes convenables, & des pierres à cauterer qui ne purent garantir la malade de la mort.

Mademoiselle Courtaud, femme d'un Négociant, fille de M. Claude Giraut, âgée de vingt-cinq ans, eut un charbon avec fièvre dont elle pensa mourir entre les 3. & 4. Mai de la même année.

Environ le 20. du même mois de la même année, une femme nommée Rose, demeurant rue de Ferrat, quartier S. Jean, fut saisie d'une violente fièvre continuë, elle eut un peu le second jour de sa maladie, & le troisième on soutint la sueur par un léger sudorifique; le cinquième elle fut quitte de sa fièvre, & l'on s'aperçut d'un bubon au pli de l'aîne droite de la grosseur d'un œuf de poule, qui vint à suppuration, & qui fut ouvert & conduit à parfaite cicatrice. (a) Ce sont-là certainement toutes les véritables marques de la peste de Marseille, qu'on a vûes ensuite dans toute la Ville & dans l'Hôpital du Jeu de Mail.

Troisièmement, quoique le Vaisseau du Capitaine Chataud fût arrivé le 25. Mai, il est constant que toutes les marchandises du vaisseau furent envoyées en quarantaine, & qu'aucun des passagers du vaisseau ne fut admis dans la Ville que le 14. de Juin; cependant la nuit du premier au second du même mois de Mai, une malade nommée Mademoiselle Caurin mourut après avoir été attaquée de peste le 16. Avril: il lui avoit paru une parotide du 28. au 29. Mars, laquelle étoit fort élevée le deuxième jour, & qui disparut le troisième.

Gaspard André, Maître d'Ecole, demeurant rue du Prat, commença de se plaindre le second Juin d'un manque d'appetit & d'un charbon à la fesse gauche, sur lequel on appliqua d'abord du charpi couvert d'onguent basilicum, & par-dessus un emplâtre de diachilum avec les gommes; dans la nuit le malade sentit une vive douleur à cette tumeur, le troisième jour la fièvre le prit avec douleur de tête, la langue devint sèche, les yeux égarés, & on s'aperçut au pli de l'aîne d'une petite tumeur grosse comme une noisette; le quatrième il fut sans fièvre, la tumeur devint molle & parvint à suppuration, elle

(a) Observations de M. Deidier sur les causes de la peste de Marseille.

fut ouverte, & ayant suppuré, on la mena à parfaite cicatrice ; ce qui fut fait en vingt-cinq jours.

Huitièmement, la peste du Gevaudan est venue, dit-on, par un Forçat échappé de Marseille, où il faisoit l'office de corbeau ; mais Messieurs Bailly & Lemoine, qui rapportent ce fait dans une lettre écrite à M. de Fornez, sçavoient que les bruits sont fort différens là-dessus dans le Gevaudan ; que cependant à la Canourgue on ne doute point de la chose. M. Blanquet, grand Partisan de la contagion, mande à M. le premier Président dans une Lettre imprimée depuis peu, qu'on n'a point encore pû découvrir comment la peste a été portée dans le Gevaudan, & que l'histoire du Forçat échappé de Marseille n'est pas bien averée. Il ne la révoque point en doute pour en substituer quelqu'autre à la place, & faire voir que la peste est venue à la Canourgue par une autre communication ; il se retranche seulement à dire, qu'il est constant que depuis près d'une année qu'il est employé au service des pestiférés, il n'a vû aucune personne qui ait été attaquée qu'après avoir communiqué avec ceux qui étoient atteints de peste. Sur quoi nous remarquerons que pour peu que le premier fait eût eu du fondement, ce Médecin ne l'eût pas révoqué en doute, étant déclaré comme il est pour la contagion : nous ajouterons que comme tout le monde se fréquentoit à la Canourgue sains & malades, il n'est pas étonnant que ceux qu'il a traités eussent la peste après avoir fréquenté des malades.

Neuvièmement, au regard du progrès que fait la peste parmi les animaux qui, sans doute, n'en ont aucune peur, on ne peut dire que ce progrès soit une marque qu'ils contractent la peste les uns des autres. Il faudroit pour cela prouver qu'ils ne peuvent l'avoir par une cause commune, & c'est ce qu'on ne peut montrer. Quand la peste, par exemple, est parmi les bœufs, dira-t-on qu'ils l'ont tous généralement par communication, & ne faut-il pas remonter à un premier qui l'a eue par une autre cause ? Cette cause ne peut-elle pas être commune ? Elle consiste ou dans l'air ou dans les pâturages. Si elle consiste dans l'air, pourquoi veut-on que cet air qui, sans que la contagion s'en soit mêlée, a produit la peste dans ce bœuf, ne la puisse pas produire dans un autre ? Si elle consiste dans les pâturages, pourquoi veut-on tout de même que ces pâturages

ne soient pestilentiels qu'à l'égard de ce premier bœuf, & qu'ils ne puissent l'être à l'égard des autres ? Mais on a vû, dira-t-on, que tels & tels troupeaux ont été atteints de peste peu de jours après qu'un bœuf étranger qui étoit infecté s'est introduit parmi eux. Je le veux ; mais que conclure de là ? que ces troupeaux ont eu la peste peu de jours après que ce bœuf s'est introduit parmi eux, & non qu'ils l'ont contractée par ce bœuf ; autrement il faudra dire que tout ce qui arrive après quelque chose tire son origine de cette chose, & ce sera admettre l'argument vicieux, *post hoc ergo, propter hoc*. Je suppose qu'un troupeau soit à la veille d'avoir la peste par une cause commune, si dans ce cas il arrive qu'un bœuf infecté vienne à entrer parmi ce troupeau, il n'y aura qu'une voix pour dire que ce sera ce bœuf qui l'aura apportée ; & cet exemple nous doit faire voir combien le préjugé a de force dans ce qui concerne le sentiment de la contagion. On a donc beau nous dire que l'on voit quelquefois la peste des bœufs & des moutons se répandre de Province en Province, & de Royaume en Royaume, ce ne sera jamais une preuve que cela vienne de contagion ; au contraire, il est plus naturel de croire que cette production si générale vient d'une cause commune.

Dixièmement, quant à l'exemple d'un fruit gâté, qui, dit-on, corrompt bien-tôt ceux qui sont auprès, cet exemple ne prouve rien ; quel rapport y a-t'il entre un pestiféré & un fruit gâté ? le fruit se gâte par un principe de fermentation & de putréfaction ; mais le principe de la peste est-il le même cas ? parce qu'une matière corrompue entraînera la corruption d'un fruit, doit-on dire que le corps d'un pestiféré infectera un autre corps qui l'approchera ? Les comparaisons sont toujours peu exactes, elles ne peuvent servir qu'à fixer l'imagination, elles n'éclairent jamais l'esprit.

Onzièmement, la comparaison qu'on fait ici de la peste avec la gale, la lèpre, la maladie vénérienne & la petite verole, par rapport à la contagion, n'est pas plus concluante que celle qu'on vient d'en faire avec un fruit gâté. La gale, la lèpre, la maladie vénérienne sont contagieuses, donc la peste le doit être. Si cette conclusion est bonne, celle-ci le fera ; la gale, la maladie vénérienne sont contagieuses, donc la fièvre tierce, la fièvre quarte, la continuë, la pleurésie, la péripneumonie, l'épilepsie,

l'épilepsie, l'apoplexie, la gangrene le sont aussi ; mais la peste, dira-t-on, est une maladie fort supérieure à celles-là, & ainsi ce n'est point trop lui^e accorder que de prétendre qu'elle est contagieuse ; autre raisonnement vicieux, par lequel je prouverai que la pleurésie & l'apoplexie sont contagieuses. La gale est contagieuse, or la pleurésie & l'apoplexie sont des maladies fort supérieures à la gale, donc l'apoplexie & la pleurésie sont contagieuses. Que penser de ces raisonnemens, d'où suivent de telles conclusions ?

Douzièmement, pour ce qui est du prétendu secours qu'on retire, en séparant les pestiferés d'avec les sains, par le moyen des Barraques & des Infirmeries forcées, & en interdisant tout commerce, nous ne croyons ne pouvoir mieux nous expliquer là-dessus que par les paroles suivantes, qui sont d'un des plus outrés partisans de la contagion.

L'on demande, dit-il, s'il est plus à propos de transporter généralement tous les malades dans des Infirmeries publiques, ou s'il convient de les laisser chez eux, à moins que la pauvreté ou des raisons fondées sur la commodité ne rendent les Infirmeries publiques préférables aux maisons particulières. Mais la seule disposition des esprits des malades devrait décider en cette occasion ; car comme il est de la dernière conséquence d'éloigner d'un lieu pestiféré tout ce qui a l'air de frayeur & de consternation, il devient nécessaire d'épargner aux sains & aux malades tout ce qui peut les affliger ou les abattre. Or d'être transportés malgré soi, & de voir transporter des malades à travers la Ville, c'est toujours un appareil lugubre tout propre à jeter les pestiferés dans le désespoir, & les spectateurs dans la consternation, lors sur-tout qu'en même-temps on voit des boutiques & des maisons fermées, & tristement placardées de croix, d'inscriptions ou de semblables marques affligeantes. Ajoutez l'apparition d'une sorte de spectre qu'on leur fait voir dans les Médecins qu'on habille comme de tristes mascarades ; tout ceci se trouvant encore accompagné d'enseignes noires ou de draps mortuaires, ainsi qu'il est de coutume en quelques endroits d'en arborer au haut des clochers d'une Ville pestiférée, comme si l'on vouloit sonner le toxin de peste, & publier ces alarmes. En effet, est-il un spectacle plus capable d'inspirer le découragement, & par conséquent de mettre les malades dans

un danger éminent de périr, où doivent les jeter des objets faits pour la consternation, à l'aspect desquels les personnes saines elles-mêmes risquent d'être saisies? Certes un appareil aussi tragique, dans un temps où l'on ne sçauroit trop faire pour raffermir les esprits & soutenir le courage, paroît peu convenable, & rien ne me semble si contraire aux loix d'une sage précaution; au contraire, le premier soin qu'il faut prendre d'abord dans une Ville infectée, c'est d'empêcher que rien ne change dans les dispositions extérieures, pas même dans l'administration publique, soit des Offices Divins dans les Eglises, soit de la Justice dans les Tribunaux; de sorte que la Religion, la Justice & le Commerce s'exercent à l'ordinaire, où du moins avec la même liberté. Ce n'est pas que l'on ne comprenne parfaitement toutes les raisons des usages qu'on vient de condamner; mais comme ils vont directement à éteindre les causes de la vie en serrant le cœur de tout le monde, & par conséquent à étouffer la chaleur naturelle, on ne doit pas les regarder comme des coutumes respectables.

Le premier & le plus grand préservatif en cette occasion, c'est donc de décréditer la peste dans l'esprit des peuples, en les dissuadant de la peur qu'on leur a toujours faite de sa souveraine malignité, afin qu'en reprenant contenance, ils soient infiniment moins exposés à ses atteintes. C'est pourquoi on fera regarder la peste comme une maladie à la vérité très-dangereuse, mais contre laquelle il faut se gouverner comme on fait contre la petite verole, pour laquelle on ne déplace rien dans les Villes, quelque maligne & quelque meurtrière qu'elle puisse être. Ceux qui en sont attaqués demeurent dans leurs maisons particulières; on les y traite, & on les guérit sans que l'on remarque que le voisinage s'en infecte, ni que ceux qui les traitent la gagnent. Tout de même aussi on laissera les pestiférés chez eux, & on les y traitera sans s'effrayer, & le voisinage en sera moins infecté que si on le consternoit par le transport des malades; par ce moyen tout demeurant tranquille & rangé dans une Ville dont les boutiques demeureroient ouvertes, & où l'on vendroit & acheteroit à l'ordinaire, les malades seroient d'autant mieux traités, qu'ils seroient moins abandonnés, & qu'ils ne manqueroient de rien.

On opposera, sans doute, qu'en laissant ainsi les malades

chez eux & au milieu de tout le monde , on ne fait rien pour prévenir la contagion , qui se répandra au contraire d'autant plus aisément, que plus de gens y seront exposés. Mais outre que la contagion feroit peu d'impression sur des esprits rassurés par le bon ordre & l'arrangement , & par la satisfaction de se trouver au milieu de ses proches & de ses amis , de sévères ordonnances contiendroient chez eux ceux dont les maisons seroient infectées.

Il ne paroît point , dit-on , par ce qui nous reste de l'ancienne Médecine , qu'elle se soit tant inquiétée de ce qui regarde les préservatifs de la peste ; occupée uniquement d'un régime simple & temperé , qu'elle conseilloit même comme le grand préservatif de ce mal , elle ajoûtoit seulement à ces mêmes soins quelques exercices de corps convenables , sans faire mention ni d'antidotes , ni d'Infirmes , ni de barraques pour guérir les malades & garantir les sains. Les Orientaux chez qui l'on trouve quelques restes ou vestiges de l'ancienne simplicité dans la Médecine , n'y font point encore aujourd'hui d'autres façons ; car leur régime leur tient lieu de préservatif ; ainsi la méthode des Infirmes publiques & forcées est de fraîche date. L'Italie & la France paroissent lui avoir donné l'origine , & la piété plus zelée qu'habile les aura autorisées. Mais fût-il rien plus capable d'abattre les esprits & de les intimider au sujet d'un mal contre lequel on a vû employer des moyens si durs , si violens & si impérieux , puisqu'ils vont à séparer des familles , & à diviser ce que Dieu a uni , c'est-à-dire , les mariages , en séparant inhumainement , comme l'on fait , les maris d'avec leurs femmes , & les femmes d'avec leurs maris ? Cette violence faite à la liberté publique , est bien propre à imprimer la frayeur que l'on voit aujourd'hui saisir si promptement les esprits au bruit d'une peste formidable , même quelque éloignée qu'elle soit : en aura-t'il fallu davantage pour causer la mort de tant d'hommes glacez de crainte & abattus de peur ? Cette crainte influant autant qu'on le sçait dans les désastres que cause aujourd'hui cette maladie , en aura augmenté les ravages , & aura fait la plus grande partie de sa malignité ; car autant qu'il est affreux de penser qu'on est condamné par avance à être jeté malgré soi en prison , à être séparé de tout commerce , privé de toute aide & de toute consolation de la part d'une

famille, d'amis & de proches que l'on aime, & dont on est aimé, autant est-on prochainement disposé à quitter par la mort ce qu'il n'est plus permis de posséder.

Les Citoyens sont aujourd'hui en proie à la peste depuis l'invention des Infirmeries publiques qu'on établit pour les enfermer malgré eux, non-seulement dès qu'ils seront attaqués de cette maladie, mais du moment même qu'ils seront soupçonnés; car rien n'est ici exagéré, tout pestiféré ou toute personne soupçonnée de l'être, & tout convalescent de cette maladie, sont autant de malheureux condamnés à ces Infirmeries tant vantées, qu'ils ne leur est non plus possible d'éviter, qu'à des criminels d'éviter les cachots.

La sécurité où l'on vivoit dans le temps passé à l'égard de ces sortes d'insultes faites au droit des gens, avoit beaucoup moins d'inconvéniens, & l'on en étoit quitte avec elle pour avoir la peste, si le cas y échéoit. Mais c'étoit au milieu des secours de sa famille & de ses amis si capables d'adoucir les ennuis & les peines du plus affreux état; un malade dans cette situation étoit visité & secouru par des personnes attentives à son soulagement, il n'avoit point le cœur saisi par la crainte, & il guérissoit avec d'autant plus de facilité, que les nerfs ne se trouvant point en contrainte par l'effet que produit nécessairement la consternation & le désespoir, entretenoient dans les vaisseaux un cours libre & une circulation aisée, conditions si nécessaires pour le rétablissement de la santé.

Une autre sorte de violence qu'on exerce encore en temps de peste, sont les barraques dans lesquelles on enferme les pauvres, comme si l'art de purifier l'air qu'on donne à respirer à ces malheureux, étoit de les assembler en des lieux resserrez, où tout ce qui peut contribuer le plus à infecter l'air doit se rencontrer nécessairement; car s'il est vrai, comme on n'en sçauroit douter, que les pauvres répandus au large dans une Ville, peuvent par leur négligence, leur mauvaise nourriture & leur malpropreté corrompre l'air qu'ils respirent; que n'aura-t-on point à craindre pour eux de toutes ces causes d'infection ramassées & concentrées dans un seul endroit? de plus l'inconvénient des Infirmeries, se trouve dans les barraques, puisqu'on y enferme malgré eux & les malades & ceux qui sont suspects de l'être; car le chagrin tenant le cœur de ces esprits cap-

tifs dans l'amertume , les entretient dans une mélancolie qui
 ferre les nerfs , & par là retarde la circulation , arrête ou trou-
 ble les sécrétions , empêche enfin les digestions , les coctions &
 la dépuracion du sang , tous moyens qui préparent à la peste , ou
 qui la rendent mortelle. Ainsi quelque chose que l'on fasse pour
 justifier l'usage des barraques & des Infirmeries forcées , il ne
 sera jamais possible d'en tirer un bon parti. D'ailleurs depuis
 quand un air d'Hôpital , quelque propreté & quelque ordre
 qu'on y observe , est-il devenu d'une bonne qualité ? Tout le
 monde ne convient-il pas que l'on contracte ordinairement des
 infirmités quand on fréquente ou qu'on habite les Hôpitaux ?
 opinion si généralement reçûe , qu'il suffisoit autrefois qu'un Mé-
 decin fût chargé du soin d'un Hôpital , pour être suspect de
 mauvais air. Ainsi multiplier les Hôpitaux ou les Infirmeries en
 temps de peste , c'est multiplier le mauvais air ; & quand on y
 enferme des malades ou des gens disposés à le devenir , c'est
 les livrer à la contagion. Il sera donc plus sûr de ne déplacer
 personne malgré soi , de laisser chacun dans sa famille , dans sa
 profession & à sa liberté , sous les yeux & entre les mains
 de leurs proches & de leurs amis. Par la sûreté dans laquelle
 les habitans d'une Ville vivroient ensemble , gardant d'ailleurs
 les mesures de prudence & de sagesse , comme l'on fait dans
 les temps de petites veroles malignes qui tiennent souvent de
 la peste , ils seroient aussi exempts de contagion que dans ce
 temps-là , c'est-à-dire , qu'ils ne gagneroient pas plus la peste
 qu'ils font la petite verole. En un mot , comme ceux-là seuls
 gagnent la petite verole , qui y sont absolument disposés , tout
 de même ceux-là prendroient la peste qui y seroient entièrement
 préparés. Après quoi si l'on objecte que ceux qui sont dans cet-
 te disposition prochaine de la peste , sont ceux-là même qui
 la contractent nécessairement par-tout où ils se trouvent. Il est
 évident que dans un lieu il y aura , par exemple , vingt mille
 personnes , dont cinq milles se trouveront prochainement dispo-
 sés à prendre la peste ; il n'y aura de pestiferés que cinq mille , s'il
 ne se fait rien dans ce lieu pour produire dans les quinze mille
 restans cette même disposition prochaine à la peste. Mais si
 par la conduite que l'on gardera , l'on fait dans cinq mille au-
 tres la disposition dont il s'agit , il arrivera que cette Ville aura
 dix mille pestiferés , au lieu de cinq mille seulement qu'elle

auroit eu. Or c'est ce qui arrive dans une Ville où par des barraques, des Infirmeries forcées & semblables violences, on jette l'amertume & la consternation dans le cœur des habitans; car ce sont tous moyens de doubler la mortalité.

L'on voit par toutes les réflexions de l'Auteur, que les barraques, les Infirmeries forcées, & l'interdiction de commerce, bien loin d'être des secours contre la peste, sont des moyens efficaces de la répandre davantage; & que l'assurance de l'esprit est effectivement un des meilleurs préservatifs contre cette maladie.

Voilà comme s'explique contre la contagion un zélé Partisan de la contagion. Nous ne pourrions que souscrire aux raisons qu'il a apportées pour faire voir que la crainte & la frayeur sont les principales causes de la contagion, si toutefois on peut appeller contagion un mal qui ne se contracte que par la peur. Nous ajouterons que l'interdiction du commerce en introduisant la famine, est le plus grand mal qui puisse arriver, & que rien n'est plus capable non-seulement d'augmenter, mais de causer la mortalité; la crainte où l'on est d'être mis malgré soi dans des Infirmeries, & de se voir arracher impitoyablement d'entre les bras de sa famille, oblige ceux qui se sentent malades à se cacher avec autant de soin que s'ils avoient commis quelque grand crime, ce qui rend le mal incurable, & multiplie par conséquent le nombre des morts. La peste n'a pas laissé d'entrer à Aix, à Toulon, nonobstant l'exacte clôture de ces Villes; toutes les précautions qu'on a prises pour empêcher la communication, lorsque la peste y a été une fois entrée, n'ont pas empêché qu'elle n'y ait augmenté, & ne s'y soit soutenue comme à Marseille.

Treizièmement, quant à ce qu'on dit des Couvens des filles, sçavoir qu'ils ont presque toujours été à couvert de la peste dans la plupart des Villes pestiférées, ce qui ne peut venir, conclut-on, que de ce qu'elles n'ont point de communication avec les personnes du dehors, nous répondons que les Monasteres de filles doivent être plus exempts de cette maladie, parce que les filles étant enfermées, la réflexion qu'elles font sur leur clôture, qu'elles regardent alors comme un rempart assuré contre la communication de la peste, leur procure une joie & une tranquillité d'esprit qui les met à l'abri de tous

les défordres de la crainte & de la frayeur ; au lieu que les Religieux , par exemple , qui sont obligés par leur état dans l'occasion d'aller assister les pestiferés , sont toujours dans la crainte & dans la consternation , & se regardent comme des victimes déjà sacrifiées ; ou s'il s'en trouve quelques-uns , (ce qui est rare) qui ne craignent pas , je dis que les soins qu'ils se donnent pour secourir les malades , & leur administrer les secours spirituels , sont si excessifs , qu'il est presque impossible de les prendre sans risquer leur vie & leur santé. Les filles cloîtrées au contraire se croyant dans une sûreté entière par leur clôture , & ne se donnant d'autres fatigues que celles de prier pour ceux de dehors , qu'elle regardent comme livrées à la mort , il est plus difficiles qu'elles tombent malades. On objectera que les filles & les femmes sont plus craintives ; mais il faut avouer aussi qu'elles sont plus susceptibles de confiance.

Quatorzièmement , l'argument tiré de la transpiration ne conclut rien , & il prouve trop. Un homme qui a la gangrene transpire , & cependant il ne communique nullement sa gangrene : la vipere & le serpent transpirent , un hydrophobe transpire , une personne mordue d'une vipere , ou de quelque autre animal venimeux transpire ; cependant le venin de la vipere , ni de quelque autre animal venimeux que ce soit , ne se communique point par la transpiration , non plus que celui d'un homme ou d'un animal qui a été mordu par une vipere ou par quelque autre bête venimeuse. On objecte cependant que les corpuscules émanez par la transpiration , ne peuvent demeurer oisifs & sans action , quand ils sortent de quelque corps malade , ou dans lequel il y a du venin , pourvû que ces corpuscules viennent à rencontrer des corps animés.

Quinzièmement , la comparaison que l'on fait du prétendu venin de la peste à un levain , à un feu , &c. ne signifie rien , car il faut prouver la vérité des faits , avant que d'entreprendre à les expliquer , sinon c'est battre l'air. Que n'a-t-on pas dit il y quelques années de la baguette divinatoire ? Quels soins ne s'est-on pas donné pour expliquer comment les corpuscules émanez du corps d'un voleur & d'un assassin pouvoient s'être conservés sur le Rhône , nonobstant la rapidité de ce fleuve , & faire tourner cette baguette dans les endroits du Rhône où le voleur que l'on cherchoit avoit passé. On a admis ces faits com-

me incontestables, & là-dessus combien de sçavans se sont empressés à l'envi d'en rendre raison, & parmi ces sçavans combien d'habiles Médecins ? De quels expédiens ingénieux ne s'est-on pas servi pour expliquer par l'émanation des corpuscules, comment du sang tiré de la veine d'un malade, ou échappé par quelque émorragie, puis jetté dans l'eau froide, rafraîchit tout le corps du malade ; ou jetté dans le feu, procure une chaleur insupportable. On a supposé le fait comme certain, & on n'a songé qu'à en rendre raison. Je ne finirois pas si je voulois parcourir tous les exemples que l'on a de la négligence des Sçavans à discuter la vérité de certains faits. Une des causes de cet empressement à tout expliquer, sans se donner la peine d'entrer dans l'examen de ce qui est vrai ou faux, vient de ce que la plupart des Sçavans s'imaginent que l'esprit paroît d'avantage à rendre raison des faits extraordinaires qu'on leur propose. Il semble même qu'ils seroient mortifiés que ces faits se trouvassent vrais ou faux, parce que cela leur ôteroit l'occasion de faire briller, comme ils se l'imaginent, l'esprit par des explications ingénieuses.

Que n'a-t-on pas dit pour faire comprendre que les comètes, les éclipses peuvent agir sur nos corps, & causer même des pestes ? De quoi ne s'est-on point avisé pour expliquer comment les regles des femmes suivent les mouvemens de la lune, selon ce vers si connu & si trivial.

Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.

Quelles peines n'a-t-on pas prises pour expliquer comment le corps d'une personne qui a été assassinée peut verser du sang en la présence de l'assassin, tous faits cependant qui sont purement fabuleux.

Seizièmement, l'objection que l'on fait, en disant que la peste a toujours été reconnue jusqu'ici pour contagieuse, & qu'un jugement aussi ancien que celui-là doit passer pour vrai, n'est point concluante, ou si elle l'est, il faut croire à tout ce qui a été cru anciennement, & qui passe encore pour vrai parmi tout le peuple en général, pour ne pas dire par un grand nombre de personnes distinguées du peuple ; je veux dire qu'il faut croire au fabat des sorciers, aux revenans, & aux folles prédictions de l'Astrologie judiciaire. Il faudra croire tout de même

me que les pestes sont annoncées par des cris de corbeaux sur les toits, par des hurlemens de chiens dans les ruës, par des comètes, par des éclipses, &c. Il faudra croire que la peste qui survint à Rome peu d'années après la fondation de cette Ville, fut précédée d'une pluie de pierres; que celle qui y arriva l'an 542. le fut d'une pluie de lait; & qu'une autre arrivée dans la même Ville le fut d'une pluie de sang. Enfin il faudra recevoir avec respect toutes les erreurs, lorsqu'elles seront anciennes, & croire même pour une vérité constante que le basilic tué par son aspect.

Au reste, il n'est point vrai que le sentiment de la non-contagion soit aussi nouveau qu'on le suppose, & que le prétendent quelques Auteurs modernes, qui s'imaginent qu'il doit sa naissance aux Médecins de Marseille, & qui pour cette raison l'appellent un nouveau venu. Ce sentiment étoit déjà reçu dans le troisième siècle, comme il est facile de le prouver par divers Auteurs, & entr'autres par Saint Gregoire de Nice, qui mourut l'an 396. Ce grand Philosophe aussi-bien que grand Théologien, dans l'explication qu'il donne de ces paroles de Jesus-Christ, *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis*, dit que ceux qui fréquentent les pestiférés & qui tombent malades de la peste, ne sont point attaqués de ce mal par aucune communication que les pestiférés leur en aient faite, mais seulement par l'effet de la cause commune, respirant avec eux le même air, & ayant comme eux une disposition interne à recevoir la maladie.

Procopé, qui vivoit sous l'Empereur Justinien, a soutenu que la peste n'étoit point contagieuse, & qu'il en avoit vû la preuve à Constantinople.

Les anciens Auteurs n'ont presque rien dit pour prouver la contagion, ce soin n'a été pris que par les modernes, & entre les modernes celui qui a entrepris le premier de montrer que la peste est contagieuse, est Jérôme Fracastor, qui a composé sur ce sujet un Traité qui est divisé en trois Livres, & dans lequel on peut dire qu'il n'oublie rien de tout ce qui appartient à cette matière. Jean-Baptiste Montanus & Valeriola ont écrit contre la doctrine de Fracastor; Thomas Erastus a écrit après eux contre le même sentiment de la contagion, & il dit là-dessus plusieurs choses qui ne servent pas peu à mettre la doctrine

de la contagion dans un grand jour. Mathias Naldi , Médecin d'Alexandre septième , a donné un petit Traité , où il prétend que ceux qui croient la peste contagieuse , n'ont pas examiné assez ce qu'ils avancent. Il prétend que la communication avec les pestiférés n'est à craindre que lorsqu'elle est poussée à l'excès , comme feroit , par exemple , de coucher avec eux , de leur parler bouche à bouche. Jean-Baptiste Monranus écrit la même chose dans son Traité de Peste , liv. 2. Nous ne rapportons ces exemples que pour faire voir que ce n'est pas seulement depuis la peste de Marseille , que quelques Auteurs ont prétendu que la peste n'étoit pas contagieuse ; ainsi nous croyons avoir répondu suffisamment à la seizième objection.

Après avoir examiné , comme nous venons de faire , les principales raisons qu'on a coutume d'apporter en faveur de la contagion , nous remarquerons que les Auteurs qui prétendent que la peste est contagieuse , non-seulement s'accordent tous en un seul point , qui est de supposer ce qu'ils veulent prouver , mais qu'ils se contredisent aussi presque tous ; & pour en venir aux exemples , M. Hodges , qui non content de soutenir que la peste est contagieuse , dit que c'est une impudence d'oser nier qu'elle soit telle , *eo impudentiæ ventum est* , & que ceux qui sont assez hardis pour le faire , méritent plutôt d'être repris par le Magistrat , que d'être réfutés ; M. Hodges oubliant tout cela , déclare de bonne foi que quelque contagieuse que fût la peste de Londres , elle ne laissa pas de se calmer au mois de Novembre , quoique alors les citoyens ennuyés de se fuir les uns les autres , eussent osé se fréquenter comme à l'ordinaire , & que quelques-uns plus hardis ne fissent pas même difficulté de coucher dans des lits où venoient de mourir des pestiférés , & qui étoient encore humides de la sueur des malades. L'endroit est trop important pour ne pas mériter d'être rapporté.

» Sur la fin de l'année la peste commença à mieux aller , quoi-
 » que de la part des citoyens la terreur fût tellement changée en
 » confiance , que nonobstant la mortalité qui caufoit tous les jours
 » de fréquentes funérailles , ils revinssent tous dans la Ville avec
 » autant d'empressement qu'ils en avoient eu à en sortir. Les
 » boutiques qui pendant six mois avoient été fermées , furent
 » toutes ouvertes , les assemblées commencèrent à se tenir com-

me à l'ordinaire, le commerce à se rétablir, & tout le monde à se fréquenter. Ceux qui auparavant avoient poussé leurs précautions jusqu'à n'oser fréquenter leurs propres parens, & à n'oser même les saluer de loin, ne firent pas difficulté d'entrer dans les maisons & dans les chambres où ils sçavoient que plusieurs pestiferés venoient de mourir. Enfin la contrainte où l'on étoit depuis si long-temps, lassâ tellement tout le monde, que la plupart ne firent aucune difficulté de coucher dans les lits mêmes où les malades étoient morts, quoique ces lits fussent encore tout mouillés de la sueur des défunts. Les mariages recommencerent comme auparavant, & ce qui est digne de remarque, c'est que les femmes mêmes qui jusques-là avoient passé pour stériles devinrent grosses, ce qui répara considérablement les ravages de la mortalité; en sorte que peu de temps après il ne resta presque aucun vestige des désordres qu'avoit fait la peste. Il est vrai qu'au printemps le mal sembla se réveiller, mais les citoyens ne s'en épouvantèrent pas davantage, & cette espece de rechûte n'eut point de suite. » Ce que raconte ici M. Hodges me fait ressouvenir de la fable des grenouilles, qui après avoir été épouvantées pendant long-temps d'une poutre qui leur avoit été envoyée pour Roi, & demeurant toutes cachées dans leurs trous, s'aviserent enfin de faire l'expérience si ce prétendu Roi étoit aussi terrible & aussi formidable qu'elles se l'étoient d'abord imaginées; & qui enfin s'en étant approchées, reconnurent que leur crainte n'avoit été qu'une terreur panique; en sorte que bien loin de s'éloigner de la poutre, elles se mirent toutes à sauter dessus, & à s'en mocquer, ce qu'elles firent sans qu'il leur en arrivât aucun mal.

L'Auteur se contredit encore d'une maniere bien sensible dans la page 154. où parlant des prognostics qu'on peut former sur la durée de la peste, il admet celui qui est en effet très-véritable, sçavoir, que lorsqu'une peste commence tout d'un coup avec violence, elle se termine en très-peu de temps, & n'est jamais de longue durée. Il avertit même que c'est sur cette regle qu'étant consulté si la peste de Londres dureroit long-temps, il répondit sans crainte de se tromper, qu'elle passeroit promptement. Il ajoûte page 156. que la peste ne met pas plus de temps à finir qu'elle en a mis dans son commencement & dans son progrès; en sorte que s'il s'est écoulé un certain espace

de temps depuis la premiere attaque de la peste jusqu'à son état ; ce même espace s'écoulera depuis cet état jusqu'au terme ; & réfléchissant sur ce prognostic , il dit que la chose s'est vérifiée d'une maniere sensible dans la peste de Londres. Or cette maxime supposée , je dis qu'on ne peut avancer que la peste soit contagieuse , puisque si elle l'étoit , sa longue ou courte durée , dépendant alors du soin plus ou moins grand que prendroient les Magistrats pour empêcher la fréquentation , soit directe , soit indirecte , des sains & des malades , ou si l'on veut , des sains & des personnes même suspectes , on ne pourroit établir aucune regle sûre pour décider de la longueur ou de la brièveté du mal contagieux ; & tout ce qui resteroit à répondre pour répondre prudemment , seroit que si les Magistrats viennent à bout d'empêcher absolument toute communication avec les pestiferés ou gens suspects de l'être , & avec tout ce qui peut leur avoir servi , & de faire faire de bonnes quarantaines , la peste cessera aussi-tôt , soit qu'elle ait commencé promptement , soit qu'elle ait commencé avec lenteur ; mais que si les Magistrats permettent que l'on se fréquente , & que l'on commerce à l'ordinaire , & que s'ils ne font point désinfecter les maisons , s'ils ne sont point vigilans à faire observer de rigoureuses quarantaines , la peste durera tant qu'il y aura des hommes disposés à la recevoir. Voilà sans doute tout le prognostic qu'il y auroit à faire sur la durée de la peste , si cette maladie étoit contagieuse au point qu'on le veut faire entendre.

Le même Auteur dit page 70. que la peur , quand elle est portée à un certain degré , suffoque les esprits , supprime la chaleur naturelle , abbat & ruine les forces. Il ajoute qu'une peur de cette sorte se répandit parmi les citoyens dans le temps de la peste de Londres , que cette peur retint au-dedans des corps le poison pestilentiel en le figeant , & augmenta la mauvaise qualité de ce poison ; paroles qui donnent lieu à deux réflexions. Premièrement , qu'il est inutile de retourner à la contagion , après une cause si capable par elle-même de faire tout le mal qu'on veut que la contagion fasse. Secondement , qu'ayant dit , comme il a fait plus haut , que la peste se communiquoit par l'émission du venin pestilentiel qui sortoit du corps des pestiferés , il se contrarie visiblement , lorsqu'il avance ici que la peur dont tous les citoyens étoient saisis , retenoit au-dedans

de leurs corps le venin pestilentiel , & le figeoit. Joignons ces remarques avec la réponse que nous avons faite à l'objection sixième , & nous verrons que M. Hodges , bien loin de prouver le sentiment commun qu'il veut établir , le définit par ses contradictions.

L'Illustre Cardinal qui a écrit la relation de ce qui se passa dans la peste de Rome arrivée en 1658. tout préoccupé qu'il est du sentiment de la contagion , ne laisse pas de dire , outre ce que nous avons rapporté de lui dans la réponse à la cinquième objection , que la peste d'Athènes qu'il prétend cependant être venue d'Ethiopie par contagion , peut avoir eu pour origine , comme le croient quelques Auteurs , & que le semble croire Thucydide , l'empoisonnement des puits que l'ennemi avoit infectés , ou les vents de midi , qui sans que l'air d'Ethiopie s'en fût mêlé , sont quand ils persévèrent assez pernicious par eux-mêmes pour avoir pu causer cette peste. Mais ce qu'il ajoute est plus décisif contre la contagion : Quoique les Turcs , dit-il , ne prennent aucune précaution pour se préserver de la contagion , la peste ne laisse pas de cesser parmi eux ; les Egyptiens , continuë-t'il , ne prennent non plus aucune mesure là-dessus en temps de peste , les citoyens se fréquentent comme auparavant , aucun ne prend la fuite , aucun n'appréhende de parler à des pestiférés , ni même de se servir de leurs habits ; les meubles qui ont servi aux défunts se vendent publiquement dans les marchez , on les achette sans crainte , tout infectés qu'ils sont , & la peste ne continuë pas davantage pour cela , car on ne parfume point les meubles & les hardes. Nous avons vu , ajoute-t'il , arriver la même chose tout récemment à Naples , quoiqu'on y eût lâché la bride à la contagion , qu'aucuns meubles , qu'aucunes hardes n'eussent été ou brûlées , ou parfumées , & qu'ainsi ces choses fussent toutes remplies de semences de peste sorties du corps des pestiférés ; car la peste , nonobstant ce peu de soin , ne laissa pas de finir entierement.

L'Auteur du nouveau voyage aux Isles de l'Amerique , imprimé cette année 1722. à Paris , parlant du mal de Siam dans le quatrième chapitre du premier volume , le représente comme une peste très-contagieuse : il dit qu'elle vint à la Martinique en 1694. qu'elle y avoit été apportée par le vaisseau l'Horiflamme , qui revenant de Siam avec les débris des établissemens qu'on avoit

faits à Merguy & Bancoek , avoit touché au Bresil , où la peste étoit alors depuis sept ou huit ans ; que les Anglois , dont tous les jours un grand nombre étoient pris à la Martinique par les Flibustiers , porterent cette maladie dans leurs Isles , qu'elle se communiqua de la même façon chez les Espagnols & chez les Hollandois : il ajoûte qu'il lui fut défendu , & à lui , & à ceux avec qui il étoit , de rendre visite à un Religieux de leur connoissance qui avoit ce mal , & que le motif de cette défense , fut de les empêcher de gagner le mal. Mais dans le chapitre dix-neuvième il lui échappe une chose qui fait voir que la peste en question non-seulement n'étoit point contagieuse , mais qu'elle ne passoit pas même pour telle. » Le 17. Juin 1694. je fus , » dit-il , attaqué du mal de Siam , Messieurs Michel , Duroy , » d'Oville & autres eurent un soin tout particulier de moi. Mes- » demoiselles Michel & d'Oville ne sortirent point de ma mai- » son tant que je fus en danger , elles avoient leurs servantes avec » elles , j'étois servi comme un Prince , après Dieu je leur dois la » vie , & au Sieur Cigaloné , Enseigne de la Compagnie de Mi- » lice du quartier , qui avoit autrefois exercé la Chirurgie , mais » qui étant devenu riche , ne la pratiquoit plus que pour ses amis. » Le Chirurgien de la Bassépointe nommé Lasserre (c'est le Pere » Labat , Jacobin , qui parle) ne me quitta pas d'un moment » pendant cinq jours , celui que nous avions au Macouba m'au- » roit bien rendu les mêmes services , mais il étoit mort d'une » morsure de serpent au talon , qu'il avoit négligée la prenant » pour une piqueure d'épine ; car comme il étoit très-avare , il » alloit nuds pieds , portoit ses souliers sur ses épaules , & ne s'en » servoit que le Dimanche pour aller à l'Eglise , ou quand il étoit » obligé de faire quelques visites de conséquence. «

De la maniere dont parle l'Historien , personne ne craignit de gagner sa maladie , des Demoiselles mêmes qui ont du bien s'empresrent de le secourir. Maîtresses & servantes , tout le monde l'approche sans se faire prier , d'où je conclus que la peste dont ils étoient attaqués faisant si peu de peur , n'étoit point regardée dans le pays comme contagieuse.

M. Astruc dans sa dissertation sur l'origine de la peste , compare , comme font la plupart des Auteurs qui croient la contagion , les corpuscules pestilentiels au levain qui fait lever la pâte , & au feu qui cause un incendie , & il dit que com-

me ce levain & ce feu se multiplient à mesure qu'ils se commu-
 niquent , de même le venin pestilentiel se multiplie dans les
 corps où il entre , & de ces corps allant à d'autres , il se mul-
 tiplie de même ; en sorte qu'une petite quantité de ce venin
 peut se multiplier au point d'infecter toute la terre. Mais après
 avoir donné toutes ces prérogatives à ce venin , il les lui ôte ,
 il ne lui fait plus faire que ce qu'il trouve convenable à son
 système : d'abord c'est un venin qui se multiplie à l'infini , un
 venin qui convertit en sa substance tout ce qu'il trouve d'anal-
 gue , un venin qui acquiert de nouvelles forces à mesure qu'il
 se répand ; mais quand on objecte à l'Auteur que nonobstant
 tous les privileges du levain , la peste ne laisse pas de diminuer ,
 il dit que ce venin se rallentit à mesure qu'il se multiplie , & se
 réduit à rien , ce qui , à proprement parler , est moins une ex-
 plication qu'une contradiction. D'autres après avoir dit que tous
 les corps transpirent , que cette transpiration est continuelle ,
 & que c'est pour cela que la peste est toujours contagieuse , ne
 font pas de façon , pour expliquer comment elle peut cesser ,
 lors même que le nombre des pestiferés est excessif , de nous
 dire que la peste finit alors , parce que la prodigieuse quantité
 de corpuscules contagieux , dont toute l'atmosphère de la
 Ville avoit été impregnée , se trouvent absorbés par cet étrange
 nombre de malades , dont les corps pénétrés de cet air malin ,
 ont déchargé d'autant l'atmosphère , ce qui est la même chose
 que de dire , comme nous l'avons remarqué dans le dix-neu-
 vième Journal des Sçavans , page 296. année 1722. que lorsque
 la peste est dans sa plus grande force , elle n'est plus conta-
 gieuse , & que ceux qui se sont enfuis de la Ville par précau-
 tion , peuvent y revenir alors sans crainte , tous les atômes pes-
 tilentiels demeurant absorbés dans les corps des malades , &
 n'osant plus en sortir comme ils faisoient auparavant ; change-
 ment d'autant plus singulier , que ceux qui font cette réponse
 disent formellement , premièrement , que ce sont des particules
 d'air exhalées des corps infectés qui font la contagion ; secon-
 dement , qu'on ne conçoit pas pourquoi les corps ayant re-
 çus des impressions pestilentiellees , ne pourront pas les trans-
 mettre à d'autres corps qui se trouvent disposés ; troisiéme-
 ment , qu'on ne voit pas quel inconvénient il y a d'appeller con-
 tagion ce passage de matiere subtile d'un corps à un autre , étant

certain qu'il y a un air inférieur qui exhale continuellement de nos corps, & qui peut s'allier avec l'air intérieur d'un autre corps.

Nous ne finirions pas si nous voulions ramasser toutes les contradictions où le système de la contagion a engagé ceux qui le soutiennent, qu'il nous fût de connoître par celles que nous avons rapportées, combien un système qui expose ses défenseurs à de tels inconvéniens est insoutenable; nous ajouterons seulement qu'on peut joindre à ces contradictions celles que nous avons rapportées en répondant à l'objection des Infirmeries. Nous n'oublirons pas non plus de remarquer pour terminer cet article, que la peste, au jugement d'Avicene & de presque tous les Auteurs qui ont écrit sur cette maladie, est précédée par certains signes qui l'annoncent, tels que sont le dérangement des saisons, les orages fréquens, les tremblemens de terre, l'abondance prodigieuse des insectes, la mortalité parmi le bétail, les maladies épidémiques, &c. que ces signes sont admis par ceux qui soutiennent qu'en Europe il n'y a point de peste qui ne vienne de contagion, comme par ceux qui ne le croient pas, & que par-conséquent c'est une contradiction aux premiers d'admettre tels signes, puisqu'une peste qui doit venir par contagion, ne peut avoir d'autres signes que ceux qui peuvent marquer, par exemple, qu'il arrivera en tels temps un vaisseau chargé de Marchandises infectées, qu'un Forçat qui aura servi de corbeau dans un lieu pestiféré s'échappera, & plusieurs autres choses de cette nature dont il ne sçauroit y avoir de signes.

Nous pourrions pousser plus loin nos réflexions sur cette matière, mais en voilà suffisamment pour montrer le peu de créance que mérite un système si mal appuyé & si mal concerté. Plusieurs Médecins illustres de ce dernier temps ont réfuté depuis peu ce système. Nous avons inséré dans les Journaux des Sçavans les extraits de quelques-uns des ouvrages qu'ils ont donné sur ce sujet. On peut voir là-dessus entr'autres les quatrième, douzième, seizième, dix-septième & vingt-deuxième Journaux de cette année 1722. ce que disent ces Médecins est d'autant plus digne de créance, qu'étant employés au traitement des pestiférés, ils ont renoncé à leurs propres intérêts en décréditant un système qui n'auroit servi qu'à faire valoir davantage leurs

leurs travaux , & à augmenter leurs honoraires. On verra dans le seizième Journal , page 243. une remarque bien considérable sur la prétendue communication. C'est que dans la dernière peste de Marseille on entroit dans les maisons que la maladie avoit dépeuplées , on y manioit les effets & les hardes des morts , on dégarnissoit leurs lits , on transportoit & refaisoit leurs matelats , sans que les miasmes pestilentiels osassent attaquer ceux qui étoient employés à ces fonctions ; ce qui est fort semblable à ce que M. Hodges a raconté de la ville de Londres , & M. Guastaldi de la ville de Naples , & à ce que chacun sçait de la peste des Orientaux , où comme nous l'avons remarqué , l'on vend à l'enchere les habits & les hardes des pestiférés , sans que personne s'en trouve infecté.

La peste n'étant donc point aussi contagieuse qu'on le fait , & n'y ayant pas d'apparence qu'elle se contracte plus par la simple fréquentation , que les maladies ordinaires , on ne peut trop condamner l'usage des Infirmeries forcées , & de toutes les autres précautions violentes dont on a coutume de se servir en temps de peste pour empêcher les citoyens de se fréquenter ; nous en avons déjà exposé les inconvéniens en employant les paroles mêmes d'un des plus outrés partisans de la contagion , il est inutile de rebattre davantage cet article.



MEMOIRES

CONCERNANT LA PESTE.

CONSULTATION

Faite par les ordres de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, Régent de France, sur ce qu'il conviendrait faire par rapport à la contagion.

- 1°. *Si dans les lieux attaqués de peste, il faut transporter dans une Infirmerie les malades qui en sont attaqués.*
- 2°. *Si les habitans de la maison où il y a eu des pestiférés, doivent faire quarantaine dans les maisons ou dans un lieu particulier avant que d'entrer dans le commerce de la Ville.*
- 3°. *Si on ne fera point ouvrir les Boutiques dans les lieux attaqués de cette maladie, pour y maintenir le commerce entre les habitans.*

NOUS soussignez, Conseiller d'Etat ordinaire, premier Médecin du Roi; Médecins ordinaires du Roi; premier Médecin de S. A. R. Madame; premier Médecin de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans; Doyen & Docteurs Régens de la Faculté de Médecine dans l'Université de Paris; premier Chirurgien du Roi en survivance, décidons d'un consentement unanime,

1°. Qu'il y a moins d'inconvénient que tous les malades restent dans leurs maisons avec leurs familles & domestiques, que

de les envoyer dans les Infirmeries; excepté ceux que leur pauvreté obligera d'y transporter, & ceux qui voudront s'y retirer de leur propre mouvement.

2°. Que ceux qui auront vû, assisté ou servi les malades; & habité avec eux dans la même maison, pourront commercer avec les habitans de la même Ville, après avoir été parfumés aussi-bien que les maisons d'où ils sont sortis. Bien entendu que cela ne doit avoir lieu que lorsque les Villes sont infectées dans plusieurs quartiers; car dans celles où il n'y a que peu de maisons attaquées, on doit prendre toutes les précautions convenables pour empêcher qu'il n'y ait communication.

3°. Qu'il faut ouvrir les Boutiques, & rétablir le commerce dans les lieux attaqués de cette maladie, sans pourtant vouloir rien diminuer de la sage & indispensable précaution avec laquelle les Villes & lieux qui n'ont pas été infectés de cette maladie, se gardent du commerce de celles qui en ont été frappées.

DELIBERE' à Paris le 21. Mai 1721. dans la maison de M. le premier Médecin. Signé DODART. BOUDIN, *Médecin ordinaire.* HELVETIUS, *Médecin ordinaire en survivance.* TERRAY, *premier Médecin de Madame.* CHIRAC, *premier Médecin de S. A. R. Monseigneur le Régent.* BURLET, *ci-devant premier Médecin du Roi d'Espagne.* FALCONET, *Médecin des Ecuries du Roi.* EMMEREZ, *Doyen de la Faculté.* DOUTE', *ancien Doyen.* BURETTE, *Médecin de la Charité.* GELLY, *Médecin de la Faculté.* HEQUET, *idem.* GEOFFROY, *idem.* HERMENT, *Médecin du Roi par quartier.* MOLIN, *idem.* FERMELHUIS, *Médecin de l'Hôpital Général.* FALCONET, *en survivance.* SILVA, *Médecin de la Faculté.* SIDOBRE, *Médecin du Roi par quartier.* LA PEYRONIE, *premier Chirurgien du Roi en survivance.*



M O T I F S

QUI ont déterminé les Médecins à décider comme ils ont fait sur les questions proposées par ordre de S. A. R. par rapport à la contagion.

COMME le Conseil n'a eu d'autres vûes dans ses décisions , que de sauver les plus grands inconvéniens , ne pouvant les éviter tous , il est juste dans une occasion qui intéresse autant le public , qu'il soit instruit des motifs qui l'ont déterminé à prononcer , comme il a fait , sur les questions proposées.

On estime premièrement qu'il y a moins d'inconvénient que les malades restent dans leurs maisons avec leurs familles & leurs domestiques , que de les envoyer dans les Infirmeries , excepté ceux que la pauvreté obligera de s'y transporter , ou qui voudront s'y rendre de leur propre mouvement ; d'autant que l'expérience a fait connoître que les maladies sont plus faciles à guérir dans une maison particuliere , que dans une Infirmerie , où elles sont toujours plus rebelles par le mauvais air que le grand nombre de malades y répand. D'ailleurs il paroît qu'il y a une espece d'inhumanité d'enlever un malade des bras de sa famille , pour le transporter dans un Hôpital infecté d'un air pernicieux , où le spectacle des morts & des mourans ne manque pas de redoubler sa terreur.

Secondement , on est d'avis que ceux qui ont visité , vû & assisté , ou servi les malades , & habité dans la même maison , peuvent commercer avec les habitans de la même Ville , après avoir été parfumés , aussi-bien que les maisons d'où ils sont sortis. Bien entendu que cela ne doive avoir lieu , que lorsque les Villes sont infectées dans plusieurs quartiers ; car dans celles où il n'y a que peu de maisons infectées , on doit prendre toutes les précautions convenables pour empêcher qu'il n'y ait communication. La raison pour ne point mettre en quarantaine dans un lieu particulier les gens qui ont servi , visité , assisté les pestiferés , ou habité avec eux , est que dans les lieux

destinés aux quarantaines, l'air est infecté par le grand nombre; que d'ailleurs les gens qu'on y mene sont saisis de crainte & accablés de tristesse & d'ennui, & regardent avec horreur ce lieu comme une pepiniere qui fournit l'Hôpital; il paroît bien plus à propos de les laisser dans leurs maisons, en état de se secourir les uns & les autres. Et comme dans le temps que tous les quartiers de la Ville sont infectés, il est bien difficile de servir les malades, & de veiller en même-temps aux besoins des quarantenaires, ce qui épuise les pourvoyeurs; on croit qu'il faut les laisser en liberté pour chercher les secours de la vie, & suivre en cela ce qui se pratique à l'égard des Médecins, Chirurgiens & Apotiquaires, pourvû toutefois qu'eux & les maisons qu'ils habitent ayent été parfumés.

On croit que bien loin de fermer les Boutiques, pour répondre à la troisième proposition, on doit au-contraire les faire ouvrir, & rétablir le commerce dans les lieux attaqués. La raison est, que ce commerce remet la confiance; qu'il occupe le Marchand & l'Ouvrier, qui outre la misere où il tombe faute de vendre ou travailler, n'a plus l'esprit occupé de l'état dangereux dont il est menacé, & la Ville se trouve dépourvue des secours nécessaires.

Les questions proposées, la Consultation & les motifs furent lûes dans un Conseil chez Monseigneur le Chancelier; & comme la décision faite paroissoit un peu opposée aux intentions des Commandans des Places, & des Médecins mêmes qui sont sur les lieux, on jugea à propos d'envoyer les propositions avec les motifs, en forme de consultation, pour avoir leurs avis, qu'ils ont donné, comme il paroît par les Mémoires dont on donne l'extrait.



E X T R A I T

Des Mémoires & Lettres des Commandans & Médecins des Places attaquées de la contagion, écrites à Monsieur Dodart, sur les trois propositions.

P R E M I E R E P R O P O S I T I O N .

S'il faut contraindre tous les pestiferés à aller aux Infirmeries.

R É P O N S E .

C E qui mit le dernier sceau au calme de la maladie dans Marseille, fut de faire traiter dans les Hôpitaux hors de la Ville les malades qui surviendroient dans la Ville & son territoire; d'envoyer en quarantaine tous ceux de la maison des pestiferés dans des lieux destinés à recevoir les quarantenaires. L'expérience nous ayant appris que dès qu'il tomboit un malade dans une maison, & que l'on l'y laissoit, bien-tôt après ceux qui s'y rencontroient étoient saisis du mal, attendu que l'air renfermé servoit à faire multiplier le venin pestilentiel. C'est le seul moyen pour empêcher que le mal ne se perpétuë dans une Ville; ou si l'on y laisse les malades, les Médecins & Chirurgiens ne peuvent suffire. Les habitans, moyennant cette police, ne voyent aucun cadavre devant leurs yeux, la terreur & l'épouvante qui s'excitoient à la vûe d'un tel spectacle, est au-dessus de celle qu'inspire la pensée d'aller dans les Hôpitaux, où l'on est toujours bien servi, lorsqu'on a soin d'en établir pour les riches, pour le peuple, & qu'on y fait observer de bons ordres. *Monsieur Michel, Médecin de Marseille, à Monsieur Dodart.*

La Ville sera généralement infectée en laissant les malades dans leurs maisons, par le commerce des parens & amis. Avant qu'on ait eu le temps de pourvoir aux plus pressans besoins, les

cadavres resteront dans les ruës , comme on a vû avant la réforme dans Marseille. *M. Bononaud, Médecin de Toulon, à Monsieur Dodart.*

Pour les personnes de considération , on pourroit les laisser chez eux , pourvû que personne ne sorte de la maison ; qu'ils ayent de quoi se faire servir , & qu'ils ayent un pourvoyeur qui leur porte , sans communiquer avec les personnes du dedans. *M. du Laurent, Médecin d'Arles, à M. Dodart.*

Je regarde comme un meurtre & un assassinat le principe de laisser généralement tous les malades dans leurs maisons ; & nous avons vû qu'en voulant les laisser , ils ont presque tous péri avec leurs familles. *M. l'Archevêque d'Aix à M. Dodart.*

Ayant laissé dans les commencemens les malades chez eux par complaisance , & reconnu les inconvéniens , j'ai tenu une conduite toute différente , & je m'en suis bien trouvé. J'ai fait porter tous les malades dans la suite dans les Hôpitaux , & en quarantaine tous ceux qui étoient logez dans la même maison. La peste n'a diminué que quand j'ai pû faire cet établissement hors la Ville. *M. le Chevalier de Langeron à M. Dodart.*

L'expérience & la raison nous ont fait voir la nécessité de transporter les malades dans l'Hôpital. Quoique j'eusse fait publier , de concert avec nos Magistrats , que quand il y auroit un malade on le déclarât , que le reste de la famille demeureroit en repos dans la maison , il est arrivé que ceux qui ont voulu cacher les malades , ont péri dans leurs maisons. Après cela si une Ville étoit comme une Infirmerie , que pas un malade n'en sortît , comment les ruës se nettoyeroient-elles ? bientôt ce ne seroit qu'un cloaque , pire & plus infecté qu'une voirie. Il arrive que dans peu tous ceux que l'on employe à nettoyer les ruës meurent ; partant je conclus qu'il faut des Infirmeries , & sans violence. Le manque de Chirurgiens oblige le peuple de demander à y aller , & principalement lorsqu'une Infirmerie est réglée , comme celle que nous avons établie par ordre du Roi à la Maison de la Charité , où des Messieurs Officiers & Dames de la Ville se font porter , préférablement au choix qu'ils peuvent faire de rester dans leurs maisons. *Monsieur Dupont, Commandant à Toulon, à M. Dodart.*

Il faut certainement admettre la communication , comme la cause la plus certaine des progrès de la contagion. En tout temps & en tout lieu les exemples malheureux de cette Province le prouvent , & nous avons vû par expérience que ceux qui se sont interdits toute sorte de communication , se sont seuls garantis. Nos Marchands au Levant , où cette fâcheuse maladie regne presque toutes les années , ne s'en garantissent pas autrement. *Messieurs les Commissaires Généraux de la Marine , à M. Dodart.*

SECONDE PROPOSITION.

Si ceux qui ont servi les pestiférés , ou qui habitent avec eux , doivent faire leur quarantaine dans leur maison , ou dans des lieux destinés pour cela , nommés quarantaines ; ou s'il faut les laisser commercer avec le public , après les avoir parfumés , & les maisons qu'ils habitent.

R É P O N S E.

L'Expérience nous a fait voir qu'il n'y a aucune sûreté à laisser commercer librement ceux qui auront assisté les malades , ou habité avec eux. Il me semble qu'il sera toujours mieux de mettre ces personnes suspectes hors la Ville , que de leur faire faire quarantaine chez elles. Il y a toujours quelque parent ou ami , qui par un zèle indiscret , les voit furtivement. *M. Bononaud à M. Dodart.*

Je croi que l'on doit interdire tout commerce dans une Ville infectée ; il y a des inconvéniens sans doute en prenant ce parti ; mais on y obvie avec la dépense & des soins ; & quoiqu'on fasse , on ne sçauroit empêcher la mort de ceux qui commerceront librement ; & enfin le commerce cesse par la mort des commerçans ; nous avons ainsi perdu tous nos Boulangers. *M. Bononaud à M. Dodart.*

Les Médecins qui sont pour les Hôpitaux doivent se renfermer , & n'aller point pratiquer dans la Ville. Les autres peuvent

vent fort bien commercer, sans qu'il y ait rien à craindre de leur part. La raison en est évidente ; comme ils ne restent pas long-temps dans la chambre du malade , qu'ils ne vont que pour voir s'il est dans le cas ou non , en se présentant au grand air , si leurs habits s'étoient chargés de quelque portion du venin pestilentiel , ils peuvent se désinfecter aisément , ou par l'air , ou par le parfum , changeant d'habits pour les parfumer plus à fond. C'est aussi ce que l'expérience , qui doit être la règle la plus sûre , nous a démontré. *M. Michel, Médecin, à M. Dodart.*

A l'égard de ceux qui ont servi les malades , je ne m'éloignerois pas de les mettre en quarantaine hors de la maison , sur-tout quand c'est du bas peuple ; mais je l'abrégerois , & après quelques jours je ferois parfumer ces gens-là , & les remettrois dans le commerce. Quarante jours sont bien longs , & le nombre de quarantenaires augmente tous les jours ; ils s'empestent les uns & les autres , ou deviennent malades , & sont ruinés par la cessation de leur travail ; outre que la Ville de son côté fait une dépense immense pour nourrir tant de peuple. *M. l'Archevêque d'Aix à M. Dodart.*

Les quarantaines générales me paroissent nécessaires au commencement du mal , & à la fin. Dans le feu de la contagion , c'est l'augmenter , plutôt que d'y remédier. *Idem.*

Il n'est pas naturel de laisser commercer en public après un simple parfum , les personnes qui ont servi les pestiférés. On expérimente tous les jours que ceux qui ont été avec des pestiférés , donnent la peste à des gens sans l'avoir. On doit leur faire quitter toutes les hardes qu'ils ont ; les laver de la tête aux pieds avec du vinaigre ; les laisser dans leurs maisons , si elles sont nettes ; & si dans huit jours le mal qu'ils peuvent avoir pris ne paroît pas , il n'y a nul mal de les laisser commercer. *M. Dupont à M. Dodart.*

Vous jugez bien , Monsieur , que je croi plus sûr que ceux qui ont pratiqué avec les malades ne pratiquent avec personne , & que les Médecins , Chirurgiens & Apotiquaires , destinés pour les Hôpitaux , y demeurent. Il faut qu'il en reste dans la Ville pour visiter les malades qui surviennent , pour en aver-

tir aussi-tôt le Commissaire chargé de les faire porter aux Hôpitaux, ou à des entrepôts, quand la maladie n'est pas bien déclarée. *M. le Chevalier de Langeron à M. Dodart.*

Ceux qui ont visité, vû, assisté, ou servi les malades, ou habité dans la même maison, ou ont été attaqués de la contagion, ou ont été assez heureux pour en être garantis; dans ces deux cas il est également dangereux de les laisser commercer avec les autres habitans. La quarantaine pour les personnes qui ont fréquenté les malades, soit en les soignant, soit en habitant les mêmes maisons, soit en commerçant avec eux, est très-nécessaire, & le seul moyen pour empêcher que tout ne périclisse. Plusieurs maisons habitées par plus de vingt personnes de familles différentes sont désertes, la contagion ayant emporté les uns après les autres, parce qu'on n'avoit pas été en état en enlevant les malades, de mettre le reste en quarantaine hors des maisons.

TROISIEME PROPOSITION.

Si l'on doit obliger les Marchands à tenir leurs Boutiques ouvertes pendant la Peste.

R É P O N S E.

RIEN de plus pernicieux, à mon avis, que de laisser ouvrir les Boutiques dans un temps que la maladie presse, & sur-tout celles où il y a du drap, des étoffes de soye, de la laine & du linge; comme aussi de permettre le commerce dans un lieu infecté. Il est une peste que j'appelle heureuse, dans laquelle ceux qui en sont frappés, sortent & agissent. Si un Buboniste de cette espece entre dans une boutique, s'il se mêle parmi la foule, il peut, par son souffle, par sa transpiration, par ses habits infectés, gâter ceux qu'il approche; l'on doit donc le regarder comme la boîte de Pandore. Mille & mille expériences confirment ce fait. Il n'y a que ceux qui ont eu soin d'avoir des pourvoyeurs, qui se soient conservés, quoique renfermés dans le centre de la Ville. *M. Michel à M. Dodart.*

Je voudrois faire ouvrir les Boutiques pour pourvoir le public des choses nécessaires. Nous avons extrêmement souffert ici par le deffaut de ce secours ; mais il faut user de précautions, comme mettre des barrières devant les Boutiques. *M. l'Archevêque d'Aix à M. Dodart.*

A l'égard des Boutiques, il ne doit y en avoir d'ouvertes que celles qui sont absolument nécessaires, qui regardent la subsistance publique, & les remèdes des malades ; mais rien ne seroit plus dangereux que de les ouvrir toutes, comme celles de draperie, foierie, & autres susceptibles de contagion. *M. le Chevalier de Langeron à M. Dodart.*

Hors les Boutiques où l'on vend les vivres, & les drogues, il n'y a que le calme qui puisse obliger les Marchands répandus dans la campagne, d'en revenir pour ouvrir leurs Boutiques. *M. Dupont à M. Dodart.*

L'expérience nous a convaincus, qu'il n'y a rien de si dangereux que de tenir les Boutiques des Marchands & des Ouvriers ouvertes, & de leur laisser la liberté du commerce. Ceux dont on n'a pû se passer, comme Bouchers, Boulangers & autres, enfin toutes les personnes qui ont été obligées de sortir, comme Syndics & Pourvoyeurs, ont fait une triste épreuve du danger certain de la communication. On a été obligé de renouveler tous ces Employés sept ou huit fois dans presque tous les quartiers de Toulon. Enfin si l'occupation & la confiance garantissoient de la peste, il ne périroit pas tant de monde, & nous ne serions pas dans une si triste & si déplorable situation. *Messieurs les Commissaires Généraux de la Marine.*

Le sentiment de M. Boyer, Médecin de la Marine, est presque conforme aux décisions qui ont été faites à Paris.

Il y a des gens qui ont imaginé un système nouveau, & qui disent, contre l'expérience de tous les siècles, que ce mal ne se communique point. Il seroit dangereux de le croire.... Ce seroit exposer tout un peuple à une perte certaine. Nous avons remarqué que ceux qui se renfermoient sains chez eux, en sortoient sains. *M. le Chevalier de Langeron à M. Dodart.*

De tous les moyens , celui auquel il faut s'attacher davantage , c'est d'empêcher la communication ; & je vous conjure que S. A. R. sçache que c'est s'abuser de croire qu'il y en a un meilleur. En effet , toutes les maisons particulieres qui se sont tenuës renfermées , ont été préservées de ce mal , & nos Religieuses ici , dont les Communautés sont nombreuses , s'en sont garanties par là. *M. l'Archevêque d'Aix à M. Dodart.*

Il y a de très-habiles Médecins qui prétendent que la peste ne se communique pas ; pour moi qui me reconnois infiniment leur inférieur , je croi au contraire qu'elle se communique , & plus facilement qu'on ne pense. En voici un exemple incontestable. Je n'ai laissé sortir de la maison de la Charité où je suis , que des personnes sages avec des gardes , où je les observois moi-même ; par ce moyen nous nous sommes garantis de ce mal jusqu'à la fin de Mai , quoique toute la Ville de Toulon fût en feu depuis le commencement de Février , & que cette maison ne fût qu'à un jet de pierre des murailles. On nous a fait sortir par ordre de la Cour , & dès le cinquième que nous avons commencé à faire porter nos meubles sur le dos des pauvres , faute de voitures , de la Charité à Mieissy , je me suis aperçû en deux de nos pauvres du mal , qui s'est insinué ensuite dans toutes les maisons que nous habitons , & où elle fera ravage , si on ne nous fait camper. Cette Communauté est de trois cens personnes de toutes sortes. *M. Bononaud à M. Dodart.*



DEPUIS le Mémoire écrit , M. Dodart a reçu sur les questions proposées l'avis de M. Bertrand , Médecin de Marseille , dont M. Goissson a donné au public les observations sur la peste. Sa Lettre est du 30. Juin 1721.

Sur la premiere proposition il marque que les pauvres doivent être envoyés incessamment aux Infirmeries ; qu'on en doit avoir une particuliere pour les gens aisés , afin qu'ils ayent moins de répugnance à y aller.

Sur la deuxieme , que ceux qui auront assisté les malades , ou habité avec eux , ne doivent point commercer avec le reste

des habitans ; qu'on peut les configner en quarantaine chez eux, s'ils font en état de se passer de l'appartement & des hardes qui ont servi aux malades ; autrement ils doivent être mis en quarantaine dans des lieux particuliers.

Sur la troisiéme, qu'il n'est point de doute qu'on ne doive faire cesser toute sorte de communication dans un lieu attaqué de la contagion ; qu'on doit seulement laisser ouvertes les Boutiques où l'on vend les denrées & autres choses nécessaires, en faisant une barriere au-devant de la porte, pour empêcher le monde d'y entrer librement & d'y communiquer.

Monsieur d'Argenson a fait observer dans la haute Provence, à Apr & autres lieux infectés, la même conduite que Monsieur le Chevalier de Langeron, pour les Infirmeries & la quarantaine, comme il paroît par son Mémoire à M. le Blanc.

Lettre de M. Chiller, Médecin de Lindaw, sur la Peste.

L'Etat misérable où une peste terrible a mis Marseille, m'engage à vous communiquer une méthode qui a été fort utile pendant la peste à Hambourg, Coppenhague, Breslaw, & autres lieux. Je sçai d'ailleurs que la plupart des Médecins François n'ont pas la méthode de guérir ce mal comme les Allemands, qui ayant vû la peste plusieurs années quasi de suite, ont été instruits par expérience. Si on fait usage de cette méthode, je suis sûr qu'on trouvera dequoi être satisfait, puisqu'elle est confirmée par des faits nombreux.

Il est sûr que le venin de la peste est un *miasme*, ou un esprit *fracide*, putrescé & alkalin subtil, qui étant inspiré par l'air, cause par sa septicité la vertu de faire pourrir, & une inflammation gangreneuse dans les parties nobles, comme on l'a vérifié par la dissection.

L'émotion que cause ce venin dans la masse du sang, les chaleurs, la désunion de diverses parties ou portions des humeurs, les obstructions qui sont dans les vaisseaux capillaires, les expulsions irréguliéres, entraînent des symptômes différens. On

observe dans les fièvres chaudes, malignes, épidémiques, & pé-
téchiales, divers accidens, exanthèmes rouges ou noirs, maux
de tête & de cœur, nausées, vomissemens, étourdissemens, dé-
lires, transports, évanouissemens, bubons, qui arrivent quand la
matiere venimeuse se sépare des humeurs critiquement, débilité
& lassitude de tout le corps, inflammations du palais & autres.
Mais ces symptômes varient selon la modification du venin, &
selon le tempéramment & la force du malade. Dans l'un ils pa-
roissent tous, dans d'autres quelques-uns. Quand la gangrenne est
formée, la mort suit dans les uns en peu d'heures, dans les au-
tres en quelques jours, suivant l'activité du venin.

La cure de ce terrible mal consiste, 1^o. Dans la prophylaxie.
Le Magistrat doit faire des provisions suffisantes pour la vie; car
la famine cause & augmente la maladie: il doit défendre tous
alimens mal-sains, crus, qui fermentent ou qui sont laxatifs,
comme les raisins; il doit faire enlever toutes les ordures, les
cochons, les oyes, & les animaux impurs; donner ordre de
tenir propres les ruës, les places & les maisons. Le moyen le
plus sûr est de séparer les malades, & de les envoyer aussi-tôt
dans les lazarets; ou de vingt maisons en vuider & prendre
une, pour y mettre les malades des dix-neuf autres. On leur
fournira leurs besoins, un bon Chirurgien & d'autres gens pour
les servir, lesquels non plus que les Chirurgiens ne doivent
communiquer avec personne. Ce point est essentiel, & a été
très-utile dans la dernière peste de Vienne. On ne doit point
laver les linges des pestiferés dans la Ville. Il faut charger de ce
soin des personnes particulieres. Lorsqu'il meurt quelqu'un, on
doit brûler le lit & la paille du mort, & ne mettre personne à sa
place. La timidité & la peur fomentant ce mal, doivent être
bannies, aussi-bien que le chagrin, & chacun doit dans un tel
cas se résigner à la volonté du Seigneur.

2^o. Pour la cure réelle, il faut remarquer que ni la saignée,
ni la purgation n'ont jamais fait un bon effet dans les pestiferés,
& ils en meurent tous. Pour purger l'air des atomes venimeux, il
faut parfumer trois fois le jour, matin, après midi, & le soir,
les places & les ruës, comme aussi les chambres, avec deux
parties de poix de Bourgogne, une de soufre commun, &
demi-partie de myrrhe. Lorsqu'un homme commence à se sen-
tir malade, s'il a l'estomach chargé, & qu'il ait des nausées,

il faut avant que de le mettre au lit, lui donner l'émétique dans de l'eau ou du bouillon, ou bien un scrupule, ou vingt-cinq grains d'ipécacuanha avec demi scrupule de canelle; car on a observé que l'humeur s'attache d'abord à l'estomach. Il faut cependant se souvenir que l'émétique ne convient point aux personnes débiles, ou qui crachent le sang.

Après avoir excité le vomissement, on doit traiter les pestiférés, en leur donnant de six heures en six heures les remèdes suivans.

℞. Esprit de camphre saphrané, ʒ. ij. dans eau de scordium, ou de chardon bénit ʒ. iij. ou iv. ou eau de noix, ou eau de laitue alexitere d'Angleterre; avec le sirop de jus de citron.

Ou ℞. Bezoart solaire, ou mineral, ʒ. j. camphre. ʒ. ij. dans du sirop de citron.

Ou ℞. Teinture bezoardique de Michael. gout. lx. Vinaigre bezoardique ʒ. ij. avec les eaux ci-dessus. Ou ℞. *mixtur. simpl. Paracelsi*, la même dose avec les eaux.

Ou ℞. Magistère d'antim. diaphor. ʒ. j. Æthiop. min. ʒ. j. camphr. ʒ. ij. mirrh. ʒ. iij.

On choisit de ces fudorifiques le plus convenable. L'esprit camphré se fait ainsi. ℞. Esprit de vin rectif. ℥. j. camphr. ʒ. β. fafr. orient. ʒ. j. mêlez, & bouchez le vaisseau: mettez en digestion pendant un ou deux jours; filtrez, & gardez pour l'usage dans un vaisseau bien bouché.

Après la première sueur, appliquez des vésicatoires sur la nuque, les bras & les pieds, & tenez les vessies ouvertes par un mélange d'une partie d'emplâtre vésical avec trois parties de l'emplâtre de melilot: entreprenez les sueurs de six heures en six heures; donnez dans les intervalles des bouillons avec le jus de citron, ou le vinaigre bezoardique, pour les pauvres, jusqu'à ce que la nature pousse au-dehors quelques bubons, sur lesquels il faut aussi-tôt faire incision, & laisser fluer le venin. Pour cela il faut tenir la plaie ouverte. Par cette méthode le malade sera guéri vers le neuvième jour.

Le malade doit toujours être bien couvert dans son lit & chaudement, afin que les pores de la peau soient toujours ouverts aux sueurs; il ne doit point boire de vin, qui augmenteroit la fièvre & l'inflammation, mais une pîsanne avec la racine de scorfon. & le scord. un citron entier coupé par rouelles, un peu de

sucre, & vingt gouttes d'esprit de vitriol, ou de nitre dulcifié, pour une grande pinte, dont il pourra boire tant qu'il voudra.

Dans l'inflammation du palais, on doit gargariser & seringuer chaud, l'eau de joubarbe, avec le nitre, ou avec le sel ammoniac.

Pour la cure préservative, il faut dissiper la peur, le chagrin, la mélancholie, se nourrir d'alimens d'un bon suc, boire un peu de vin, éviter les excès; mais surtout se faire appliquer deux cauterés, un sur le bras, un autre sur la jambe opposée. M. Heinsius, Médecin Allemand, qui fut appelé par le Senat de Venise dans la peste de 1656. & 1657. & à qui on a élevé une statue à S. Marc avec cette inscription, *Liberator Patriæ à Peste*, conseilloit à tous de se préserver par des cauterés. Tous ceux qui en avoient, n'étoient point attaqués. On a observé la même chose depuis.

L'esprit camphré est aussi un grand préservatif, pris tous les matins à jeun, jusqu'à vingt ou trente gouttes dans quelque liqueur. La teinture bezoardique a la même vertu. Il faut ne point commercer avec les pestiférés; & si on approche un malade, ne pas avaler la salive qui vient dans ce temps-là dans la bouche, mais la cracher aussi-tôt; car la salive est déjà infectée, & si on l'avaloit, elle attaqueroit d'abord l'estomach. On porte sur la fossète de l'estomach un amulette fait avec la pâte ou trochisques de crapaux; on se frotte les narines avec baume de rhuë, ambre jaune, & camphre; on pend au col un morceau de camphre, on doit fumer. Le peuple prendra le matin d'une poudre faite de trois parties de bayes de genièvre, une partie de fleurs de soufre, & demi-partie de myrrhe, autant d'aloës succotrin. Avaler tous les matins trois ou quatre grains de camphre, est un bon préservatif.

Le 7. Septembre 1720. (a)

(a) Le Lecteur est prié de remarquer que sur la foi de plusieurs Mss. de ce Mémoire, on a nommé l'Auteur *Chiller*; il paroît cependant plus naturel d'en croire M. Scheuchzer, qui dans un Ouvrage, dont on verra l'extrait par la suite, lui donne le nom de *Müller*.

OBSERVATIONS

SUR les causes de la peste de Marseille, & sur la maniere dont cette maladie se communique.

I. LA peste de Marseille a toujours eu pour symptômes essentiels & distinctifs, des bubons, des parotides, des charbons, des pustules charbonneuses & des exanthèmes.

Dans la plupart des cadavres, nous avons trouvé des inflammations gangreneuses, des taches pourprées, & des engorgemens des vaisseaux sanguins sur la surface des viscères. Ceux qui étoient morts dans l'assoupissement, avoient les vaisseaux sanguins du cerveau simplement engorgés; ceux qui ont péri dans le délire, avoient des taches pourprées sur les membranes du cerveau & dans le tissu des viscères; ceux qui avoient eu quelque étouffement considérable avant que de mourir, se sont trouvés avoir de pareilles taches sur le tissu du poulmon, sans aucun gonflement considérable. Il y a eu des charbons & des taches pourprées aux intestins de ceux qui ont péri par le cours de ventre; & le tissu de la vessie s'est trouvé enflammé ou abscedé dans ceux qui avoient eu des ardeurs d'urine, ou qui avoient pissé du sang, ou du pus.

II. Nous n'avons ouvert aucun cadavre de pestiferés, où nous n'ayons toujours trouvé les quatre cavitez du cœur extrêmement remplies & dilatées par un sang épais, noir & tout grumelé. Le cœur du Sieur Bourget avoit si fort grossi, qu'il fut trouvé crevé au-devant de son ventricule droit, du côté du septum medium, sur lequel nous trouvâmes la valeur d'une livre de sang tout caillé, qui s'étant fait jour par ladite déchirure, s'étoit extravasé sur ce viscere dans la cavité du pericarde. Le foye s'est aussi toujours trouvé engorgé de sang, & beaucoup plus gros que dans l'état naturel: & la vésicule du fiel fort dilatée, remplie d'une bile noire & verdâtre. Jacques Audibert avoit la vésicule du fiel crevée à sa partie supérieure, par où la bile s'étoit épanchée en partie dans la cavité du bas ventre.

III. L'observation précédente nous ayant convaincu qu'une bile noire & verdâtre devoit épaissir le sang, pour produire un engorgement du cœur qui est bien-tôt suivi de la mort, nous avons examiné cette bile. Elle a constamment verdi d'un verd d'herbe permanent, par le mélange d'un esprit de vitriol; elle est devenue d'un noir d'encre passager par l'affusion de l'esprit de nitre; & elle a toujours fort jauni lorsque nous l'avons mêlée avec l'huile de tartre par défaillance, ou avec le sel alkali fixe du même tartre dissous dans une quantité d'eau suffisante. Cette couleur jaune qui ressemble tout-à-fait à la couleur naturelle de la bile, & la couleur verte produite par l'esprit de vitriol (couleur étrangère à l'état naturel de la bile) se sont conservées dans ce mélange pendant des mois entiers.

IV. Soupçonnant que la bile d'un pestiféré pourroit communiquer la peste, de même que la salive d'un chien enragé communique la rage, nous avons tenté plusieurs nouvelles expériences, dont nous allons rapporter les principales, & celles qui nous paroissent les plus utiles pour découvrir la cause de la peste, & nous tracer un chemin plus sûr pour la curation. La bile pestiférée versée dans une playe faite exprès à différens chiens, les a rendus d'abord tristes, mélancoliques, assoupis & fort dégoutés; tous ces animaux sont morts du trois au quatrième jour, avec les marques certaines, tant externes qu'internes, d'une véritable peste, marquée par les bubons, les charbons & les gangrenes des viscères de même que les cadavres humains, dont la bile avoit été tirée. Voyez les deux premières observations ci-dessus.

V. Une drame de la susdite bile détrempée dans deux onces d'eau de fontaine tiède, & injectée dans la veine jugulaire des chiens, les a rendus de même assoupis, & les a fait périr dans quatre heures, avec des inflammations gangreneuses, le cœur engorgé de sang, le foye gonflé, & la vésicule du fiel pleine d'une bile verdâtre.

VI. La même quantité de bile, injectée par la veine crurale des chiens, leur a produit un assoupissement d'environ une heure. Ils ont été si fort dégoutés, qu'ils n'ont absolument rien mangé ni bu depuis ladite injection. Ils ont uriné très-souvent, sur-tout lorsqu'on les touchoit; le troisième jour il leur a paru des

tumeurs fort considérables, principalement sous les aisselles, aux cuisses, à trois travers de doigt de la playe. Celle-ci a été gangrenée, & l'animal est mort le quatrième jour avec toutes les marques de peste marquées aux deux premières observations.

VII. Etant convaincu par les trois observations précédentes, que la bile mêlée dans le sang produisoit toujours la peste, nous voulions éprouver si le pus des pestiférés blessés, leur sang, ou la chair des cadavres, produiroient le même effet; mais nous avons souvent observé qu'un chien de l'Hôpital du Mail, suivant les Chirurgiens lors des pansemens, avaloit avidement toutes les glandes pourries qu'on arrachoit; & les plumaceaux chargez de pus; qu'il léchoit même le sang qu'il trouvoit répandu par terre avec lesdits plumaceaux, & nous avons souvent vu plusieurs chiens se nourrir des viandes des cadavres pestiférés, sans prendre aucun mal. Le susdit chien de l'Hôpital avoit fait le même manège pendant trois mois, & jouissoit toujours d'une bonne santé, étant badin & familier avec tout venant. Pour nous assurer si ce chien avoit la disposition à prendre la peste comme les autres, nous lui injectâmes dans le sang par la veine crurale de la cuisse droite, environ une dragme de bile pestiférée, & il périt le quatrième jour comme les autres avec un bubon à la cuisse blessée, où il survint encore deux charbons, & la playe se gangrena. Tout ce que nous y remarquâmes de particulier, fut qu'il exhaloit de cet animal vivant après l'injection, & de son cadavre ouvert, une odeur très-puante, que nous n'avions remarquée en aucun autre. Celui-ci eut de plus une hémorrhagie considérable à sa playe la veille de sa mort, parce qu'il s'étoit donné quelque violent mouvement pour s'échapper de sa prison.

VIII. Puisque la peste ne peut se communiquer que par la bile pestiférée mêlée dans le sang, & que tous les chiens que nous avons injecté ont péri de ce mal, il nous paroît que la cause de cette maladie ne sçauroit venir d'un air infecté, comme on le croit vulgairement; puisque de tous les animaux qui respirant le même air, il n'y a que l'homme d'attaqué, & que les observations précédentes sont des preuves certaines que tout chien est disposé à prendre la peste. Reste qu'il faut chercher la

cause commune de cette maladie épidémique dans les alimens propres à l'homme, qui sont seuls capables d'attaquer la bile préférablement à nos autres humeurs.

IX. Le vaisseau du Capitaine Chataud, soupçonné d'avoir apporté la peste de Seyde, n'arriva en ce port que le 25. Mai 1720. cependant Mademoiselle Augier mourut dans cette Ville du 19. au 20. Avril. Il lui avoit paru le 13. dudit mois une parotide fort gonflée, sur laquelle on appliqua des cataplasmes convenables & des pierres à cauter, qui ne purent la garantir de la mort. Mademoiselle Constant, femme d'un Négociant, âgée de vingt-huit ans, eut un charbon avec fièvre, dont elle faillit à mourir du 3. au 4. Mai de la même année. Environ le 20. dudit mois, une femme nommée Mademoiselle Boze, demeurant rue de Ferrat, fut saisie d'une violente fièvre continuë; elle eut un peu le deuxième & le troisième jour; on soutint la sueur par un léger sudorifique. Le 5. elle fut quitte de fièvre, & on s'aperçut au plis de l'aîne droite d'un bubon de la grosseur d'un œuf de poule, qui vint à suppuration, qui fut ouvert & conduit à parfaite cicatrice. Ce sont là certainement toutes les véritables marques de la peste de Marseille que nous avons vûes dans toute la Ville, & que nous voyons tous les jours dans l'Hôpital du Jeu de Mail.

X. Quoique le vaisseau du Capitaine Chataud fût arrivé le 25. Mai, il est constant que toutes ses marchandises furent envoyées en quarantaine, & qu'aucun des passagers du vaisseau ne fut admis dans la Ville que le 14. Juin; cependant la nuit du premier au deux dudit mois, Mademoiselle Cauvin mourut après avoir été malade depuis le 16. Avril. Il lui parut une parotide du 28. au 29. Mai, qui fut fort élevée le deuxième jour, & qui disparut le troisième. Cette femme mourut deux jours après. Gaspard André, Maître d'Ecole, Grammairien, demeurant rue Duprat, commença de se plaindre le 2. Juin d'un manque d'appétit, & d'un charbon à la fesse gauche, sur lequel on appliqua d'abord du charpi couvert d'onguent basilicum, & par-dessus un emplâtre de diachylum avec les gommes; dans la nuit il survint une vive douleur à cette tumeur; le troisième jour la fièvre le prit avec douleur de tête, la langue sèche, les

yeux égarés , & on s'aperçut au plis de l'aîne d'une petite tumeur comme une noisette, qui vint à suppuration ; elle fut ouverte , suppura & fut menée à parfaite cicatrice en vingt-cinq jours.

XI. Il est inutile de recourir à des causes cachées & incertaines , pour trouver l'origine de la peste , tandis qu'on en connoît de très-évidentes & fort sensibles. La rage canine , quoique peu ordinaire , se produit souvent sans aucune communication , lorsque la salive se gâte & s'épaissit par les causes ordinaires. Pourquoi la peste ne pourra-t-elle pas se produire de même , lorsque la bile se gâtera d'une certaine manière ? Cette humeur s'est gâtée par le mauvais usage des six choses non naturelles , connues en Médecine , & principalement par les alimens qu'une nombreuse populace a mangé , à raison de la disette du bled de l'année qui a précédé la peste. Ce deffaut de bled fut occasionné par l'irrégularité des saisons , qui a beaucoup contribué à disposer le peuple à la peste. L'été de 1719. la chaleur & la sécheresse furent excessives dans la basse Provence ; il n'y eut presque pas de récolte de bled , peu de vin & peu d'huile. Pendant ces chaleurs qui durèrent tous les mois de Juin , Juillet & Août , il ne fit presque pas de vent ; celui d'Est fut le seul qui regna , très-petit & fort chaud. Le suc de toutes les plantes ne fut pas assez détrempé , les pores de la peau des habitans de cette contrée furent si ouverts à la transpiration , que le sang de l'homme & le suc des plantes se trouverent dépourvus de la sérosité , dont ils ont coutume de se charger , pour conserver leur liquidité naturelle. Aux mois de Septembre , Octobre & Novembre de la même année , il survint dans ce pays quantité de pluyes abondantes , avec des vents d'Ouest souvent redoublés , sur-tout le huitième , le dix-neuvième , & le vingtième Septembre. Ces pluyes délayerent un peu les liqueurs des hommes & le suc des plantes ; mais étant mêlées avec des vents très-orageux , elles ne furent pas capables de surmonter l'épaississement précédent. C'est à cette irrégularité des saisons qu'on doit attribuer la constitution d'un sang épais , qui s'est disposé peu à peu à recevoir la peste , tandis que le vice de la bile qui l'a produite s'est sans doute formé par les indigestions réitérées , que les passions de l'ame , sur-tout la peur & la crainte ont occasionnées , de même que le mélange du

bled du Levant avec un tiers d'orge, d'avoine, ou de seigle, que le peuple de Marseille mangea pendant les quatre mois qui ont précédé la peste. Il paroît par les injections citées ci-dessus, qu'une bile porracée, & mêlée avec ce que nos anciens appelloient atrabile, a certainement produit l'épaississement du sang, dont l'arrêt constitué, selon nous, la cause prochaine & immédiate de cette fâcheuse maladie.

XII. Dans toutes les ouvertures des cadavres qu'il a fallu faire souvent pour ramasser quantité de bile, & pendant les différentes expériences que nous avons été obligés de faire avec cette humeur pestiférée, il ne nous est jamais arrivé d'en recevoir la moindre incommodité, non plus qu'aux garçons Chirurgiens & Apotiquaires, qui nous ont servi dans toutes ces épreuves; ce qui nous paroît prouver clairement que la peste ne sçauroit se prendre par aucune exhalaison maligne répandue dans l'air, ou qui se puisse attacher aux doigts des Artistes, encore moins à leurs habits, dont nous n'avons jamais changé. Comme nous n'aurons plus d'occasion, la peste cessant, de faire de nouvelles ouvertures des cadavres, nous allons nous attacher à ramasser toute la bile humaine infectée qui se présentera des pestiférés qu'on nous apporte rarement de la campagne, & nous éprouverons si les différens remèdes que nous avons employés avec quelque succès pour la curation de ce mal, pourroient ôter à la bile son prétendu venin, en la changeant de constitution. Nous nous flattons même que cette bile mêlée avec le sel de tartre qui a changé sa couleur verte & noire en une couleur jaune constante, pourroit ne plus donner la peste aux chiens. Il faut aussi examiner par rapport à la multiplication du mal, si la bile d'un chien que nous avons pestiféré par injection, sera capable de donner la peste à un autre chien.

Nous soussignez Antoine Deidier, Conseiller-Médecin du Roi, Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier, député de la Cour pour venir traiter les pestiférés de cette Ville;

Jacques Robert, Docteur agrégé au Collège des Médecins de Marseille, ayant servi avant & pendant le cours de la peste, les malades tant dans la Ville que dans les deux Hôpitaux des pestiférés de la Charité & du Jeu de Mail,

où je suis actuellement en qualité de Médecin ordinaire ;
Et Claude Rimbault, Docteur en Médecine de l'Université
d'Aix, nommé par ordre de M. le Commandant de Langeron,
pour la préparation & l'administration de tous les remèdes qui
se sont préparés dans la Pharmacie de l'Hôpital des pestiférés
du Jeu de Mail ; Déclarons avoir observé, avec toute l'atten-
tion & l'exactitude dont nous sommes capables, le contenu
aux douze observations ci-dessus, & réitéré très-souvent pen-
dant les mois de Février, Mars & Avril dernier, les expé-
riences y rapportées, qui nous ont toujours également réussi. Fait à
Marseille le premier Mai 1721. *Signé, &c.*

R E M A R Q U E S

Sur les Observations de M. Deidier par M. B.

OBSERVATION PREMIERE.

IL faut ajouter à ces bubons, charbons, &c. le concours
des symptômes internes qui annoncent le commencement
de la maladie, & de ceux qui l'accompagnent ; celui de plu-
sieurs autres malades atteints de la même maladie ; la mort du
plus grand nombre, & la communication du même mal à d'au-
tres malades de la même maison, en un mot la contagion, le
tout ensemble caractérise la maladie de Marseille ; tout ce qu'on
a découvert par l'ouverture des cadavres, n'est que les produc-
tions de la maladie, & le dernier effet d'une mort prochaine,
quand elle a été prompte & subite.

Obs. II. Le Sieur Bourget étoit un Employé dans les Ga-
belles, qui revenu de la campagne en parfaite santé, & ayant
bien soupé le soir dans son Auberge, fut trouvé mort le len-
demain matin dans son lit. Comme il étoit gras & replet, il
y a apparence qu'il est mort d'apoplexie, ou d'un catarrhe suf-
foquant ; car il n'avoit aucune marque de peste. D'ailleurs la
maladie étant alors sur son déclin, elle ne causoit plus de
morts subites, qui n'arrivent qu'au commencement des conta-
gions. Cette déchirure du cœur étoit un coup de scalpel don-

né imprudemment par le garçon qui faisoit l'ouverture du cadavre, ainsi que le Sieur Nelaton, qui fit faire cette ouverture, me l'a assuré. Il en est de même de cet Audibert ; car toutes ces découvertes sont accommodées au système.

Obs. III. La bile verdit toujours par le mélange des acides. Ce verd plus foncé fait la couleur noire, & ces deux couleurs étrangères à la bile se perdent par le mélange d'un alkali qui précipite l'acide qui les lui donnoit, & ces effets arrivent à toutes sortes de bile. Si cette bile eût été verdâtre, elle auroit dû devenir noire par le mélange de l'esprit de vitriol ; car si cet esprit verdit la bile naturelle qui est jaune, il doit augmenter sa couleur verte quand elle l'est déjà, & la rendre plus foncée. Ainsi si cette bile étoit verdâtre (comme on le suppose) elle auroit dû devenir tout à fait noire par le mélange de l'esprit de vitriol ; & si elle n'a fait que verdir d'un verd d'herbe, c'est une preuve que cette expérience n'a été faite que sur une bile de couleur naturelle.

Obs. IV. V. VI. La communication du mal par l'injection d'une humeur infectée par quelque veine qu'elle soit faite, n'a rien d'extraordinaire. On ente bien la petite verole avec du pus d'un verolé ; si dans ces animaux c'est la bile injectée qui leur a donné le mal, ce n'est donc pas la bile verdâtre trouvée dans la vésicule du fiel ; cette bile verdâtre est donc en eux l'effet de la maladie, & non pas sa cause.

Obs. VII. La bile vient du sang ; elle ne sçauroit donc être infectée que le sang ne le soit ; & si le sang est infecté, toutes les autres humeurs qui en dérivent comme la bile, doivent aussi être infectées ; car par quel canal toute l'infection du sang passeroit-elle dans la bile, sans se communiquer aux autres humeurs ? elles doivent donc toutes communiquer le même mal. Si les bubons qui surviennent à la peste sont pestilentiels, il faut que l'humeur qui les produit soit infectée de ce vice. Or ce n'est pas la bile renfermée dans la vésicule du fiel qui produit ces tumeurs dans les glandes conglobées, c'est plutôt la lymphe. Si on dit que c'est quelque partie de la bile contenue dans le sang, qui mêlée avec la lymphe produit les tumeurs dans les parties, il faut donc que cette lymphe soit infectée, & qu'elle puisse

puisse communiquer le mal. D'ailleurs si la suppuration guérit la maladie, comme on n'en peut disconvenir, ce ne peut être qu'en purgeant le corps de cette bile infectée, qu'on donne pour cause du mal; donc le pus qui sort par la plaie doit être infecté par le mélange de cette bile; il doit être donc contagieux. La même raison fait pour le sang & les chairs des pestiférés; car ou la cause du mal réside dans cette bile enfermée dans la vésicule du fiel, & alors elle ne sçauroit troubler le sang, ni produire les autres symptômes de la maladie; ou dans une bile répandue dans le sang, & alors le sang & toutes les autres humeurs qui s'en séparent doivent être infectés, & par conséquent communiquer le mal. Si l'expérience du chien de l'Hôpital est vraie, il se peut que le chien accoutumé peu à peu à ces alimens pestiférés, n'en ait pas reçu des impressions, comme on voit des gens n'en pas recevoir du laudanum & des poisons, s'y étant accoutumés peu à peu; en tout cas elle est détruite par l'expérience d'un autre chien, qui ayant fréquenté dans l'Hôpital des équipages des Galeres, où il léchoit les appareils qu'on ôtoit des plaies, devint malade avec une tumeur à l'aîne, & qui fut tué d'un coup de fusil.

Obs. VIII. Si les chiens respirent le même air que l'homme, ils usent aussi des mêmes alimens que lui. Ainsi les expériences ci-dessus, & les conséquences qu'on en tire, valent également contre l'un & contre l'autre. De tous les animaux qui usent des mêmes alimens, l'homme seul est attaqué de peste; or par les observations précédentes tout chien est susceptible de peste; donc la peste ne vient point de ces alimens. C'est le même raisonnement, il ne peut être faux que le premier ne le soit.

Obs. IX. X. Pour juger du faux de ces deux Observations, il n'y a qu'à former le raisonnement qui en résulte, & par lequel on veut prouver que la peste étoit à Marseille avant le mois de Mai. Le voici. Les bubons, charbons, &c. sont les symptômes distinctifs de la peste; (premiere Observation) or il y avoit à Marseille avant le mois de Mai des malades avec des bubons, charbons, &c. donc il y avoit à Marseille avant le mois de Mai des malades pestiférés. On soutient cet argument faux par toutes les regles du raisonnement qu'on se dispense de rap-

peller ici. Pour qu'il fût vrai, il faudroit que tout bubon & charbon fussent symptômes de peste, ce qui n'est point. Tous ces malades sont cités sans aucune preuve par un Médecin qui ne les a point vûs. Les deux qui ont souscrit ces Observations, ne sont pas en cette Ville d'une autorité assez reconnue pour mériter quelque créance. Un Médecin qui desservait l'Hôtel-Dieu dans les mois d'Avril, Mai & Juin 1720. qui desservait encore un quartier de la Miséricorde des plus étendus, long-temps auparavant, qui avec cela a beaucoup de pratique dans la Ville, & dont la probité ne sauroit être suspecte; assure n'avoir vû aucun malade pestiféré avant le mois de Juillet. Tous les malades cités dans ces Observations n'ont eu que des bubons & charbons simples, qui arrivent en tous les temps. La mort qui les a suivis en quelques-uns, ne les rend pas pestilentiels; il faut pour cela le concours des autres symptômes & des circonstances ci-dessus marquées. Dans la plupart de ces malades, il n'y a qu'à constater les dates du commencement de la maladie, des symptômes & de la mort, pour se convaincre qu'ils n'avoient que de ces bubons & charbons simples. Ils pouvoient même être malins, sans être pestilentiels. On s'est bien gardé de rapporter les remèdes par lesquels tous ces malades ont guéri; on auroit vû certainement qu'ils n'ont guéri que par les remèdes ordinaires, qui sont les saignées réitérées & les purgatifs, lesquels étoient contraires à nos pestiférés.

Obs. XI. Les causes rapportées dans cette Observation furent bien plus fortes en 1709. Il y eut une véritable disette de toutes sortes de denrées; le peuple ne mangea que de mauvais alimens, capables d'alterer la bile, pour parler le langage de l'Auteur; il fit un froid excessif en hyver, plus propre encore à épaisir le sang que les chaleurs de l'été de 1719. & à le rendre plus susceptible des impressions de cette bile gâtée. Le suc des plantes fut encore plus épaisi, puisqu'elles moururent presque toutes. Cependant que produisirent toutes ces altérations? une fièvre maligne ordinaire, toute opposée à la peste, puisque les mêmes remèdes qui guérissent celle-là, tuent les malades atteints de celle-ci. La disette du bled, & celle des autres denrées qu'on met en 1719. est une pure supposition contraire à la vérité: on n'a qu'à se rappeler l'état de cette année. Les chaleurs

excessives de l'été de cette même année auroient dû produire leurs mauvais effets, & donner des maladies, l'automne suivant. Tel est le cours ordinaire des révolutions des saisons ; les altérations qu'elles font dans nos corps, se font sentir dans la saison qui suit immédiatement celle qui a été dérangée. Je renvoie sur cela aux Aphorismes d'Hippocrate, si on peut encore le citer contre des gens, qui, emportés par la fureur des systèmes, ont secoué depuis long-temps le joug de son autorité. Ils sont pourtant là-dessus conformes à l'expérience annuelle. Or l'automne de 1719. & l'hyver qui l'a suivi ne nous ont donné aucune maladie ; le fait est certain. Suivons les suppositions de l'Auteur : » Il survint, dit-il, dans ce pays quantité de pluies « abondantes en automne, mais parce qu'elles étoient mêlées « avec des vents orageux, elles ne délayerent pas assez le suc « des plantes & les liqueurs des hommes, pour surmonter l'é- « paississement produit par l'été précédent dans l'un & dans l'au- « tre. « Il veut donc que les vents dispersent les pluies dans les airs, & les empêchent de parvenir jusqu'à la terre. En ce cas elles auroient dû au moins corriger le vice de nos liqueurs, puisque les pluies ne font des impressions dans nos corps, que par les altérations qu'elles produisent dans l'air. Ce bled du Levant mêlé d'un tiers d'orge, d'avoine & de seigle, fait voir que l'Auteur n'a travaillé que sur de faux mémoires, & qu'on s'est prévalu de sa crédulité. Cet arrangement des saisons de 1719. a plus l'air d'une fable que d'une véritable observation. L'Auteur a-t'il observé ces révolutions de nos saisons de l'Observatoire de Montpellier ? Tous ces principes étant donc faux, les conséquences qu'on en tire croulent d'elles-mêmes.

Obs. XII. Il n'est pas étonnant que personne n'ait pris ce mal dans les ouvertures des cadavres. Ils ne peuvent rien communiquer ; le venin est amorti par la mort, & il ne peut devenir contagieux que quand il ressuscite par une nouvelle fermentation, lorsque le cadavre se corrompt. D'ailleurs l'Auteur surtout avoit moins à craindre que les autres ; car il pourroit bien avoir fait ces ouvertures des cadavres de la même manière qu'il a fait celles qui lui ont montré la coagulation du sang des pestiférés, dont M. Chicoyneau parle dans ses Observations, pag. . . . C'est un malheur qu'il ait commencé ses expériences si

tard, & qu'il faille attendre une nouvelle peste pour voir si son sel de tartre sera le véritable remède contre cette bile verdâtre. Il seroit à souhaiter qu'il voulût aller perfectionner sa découverte dans les autres Villes infectées de peste. L'occasion est présente, mais il ne paroît pas disposé à en profiter.

*Lettre de Monsieur Emeric, Médecin, dattée de
l'Infirmierie des Minimes d'Aix, le 15.*

Novembre 1720.

MONSIEUR,

JE n'avois pas prévu que mon Mémoire tomberoit entre les mains de gens de la Profession ; je me serois expliqué d'une manière plus physique, & j'aurois dit que les trois degrés de malignité dont j'ai parlé dans mon Mémoire, ne doivent pas, ce me semble, être tirés de la matière maligne, mais bien des différentes dispositions des sujets sur lesquels elle agit ; car cette malignité n'étant en elle-même qu'une matière subtile, active, pénétrante, très-communicable, & en même-temps corrosive & irritante, il paroît difficile de concevoir qu'elle puisse avoir en elle un plus ou un moins de force & d'activité dans une même Ville où elle exerce sa fureur ; & si l'on y apperçoit quelque modération, cela ne peut être attribué, ce me semble, qu'aux différentes parties de l'air qui la modifient, ou aux diverses dispositions qu'elle rencontre dans les corps qu'elle afflige. Sur ce fondement elle devroit être comparée au feu qui consume tout ce qui est combustible, mais plus puissamment un bois sec, que celui qui est encore vert. Je soumets là-dessus ma pensée au jugement de ceux qui sont plus éclairés que moi.

Si l'on peut tabler sur ce principe, il s'agit de trouver un remède. On envisage d'abord les émétiques, ou les purgatifs, qui mettent en jeu les fibres nerveuses, le maître ressort des parties solides, secoüent toute la machine pour rompre le *coagulum* de la lymphe & du sang, & leur redonner par ce secours leur fluidité naturelle. Je donnai d'abord dans ce sens aux premiers jours de ma commission ; mais l'événement n'ayant pas

secondé mon idée , je pensai que le *vomitum vomitum curat* ; *alvi fluxus alvi fluxum* , ne pouvoit être mis en pratique que lorsque les premières voies étoient engagées par une matière étrangère , & que dans le cas présent les symptômes fâcheux du vomissement & du cours de ventre , assez fréquens dans cette maladie , étoient presque toujours le produit de l'irritation que la présence du venin pestilentiel causoit dans les parties solides ; que s'il arrivoit par fois quelque soulagement par ces deux remèdes , ce n'étoit que par accident , & lorsque la cacochymie se trouvoit de la partie , ce qui arrive rarement ; *Plurimum verò non turget.*

Je n'ai pas été plus content des sudorifiques , qui ne font que mettre les liquides en mouvement. J'ai donc regardé ces remèdes comme de simples forces mouvantes ; les deux premiers pour secoüer les parties contenant , & le troisième les contenues , qui ne pouvoient tout au plus que déranger dans un certain sens la tissure du *coagulum* , sans la détruire , & sans pouvoir rétablir les liquides dans leur première fluidité naturelle. Il s'ensuivoit de leurs secouffes un plus grand épuisement des forces , & une mort plus prochaine , comme vous l'avez avancé dans l'objection que vous vous êtes fait vous-même dans votre lettre. Ainsi , Monsieur , ces trois remèdes n'ayant pas satisfait mes intentions , je les ai presque abandonnés , pour ne pas dire entièrement , ne les employant que dans les cas bien indiqués où ils ont réussi.

Mon unique ressource fut aux cordiaux , comme vous l'avez vû dans mon Mémoire. Ainsi la thériaque , la poudre de vipère , le sel volatil de vipère , furent substitués aux précédens remèdes. Je les accompagnois de bon vin vieux , ou d'élixir de propriété de Paracelse , ou de l'eau theriacale de Diemerbroeck , tantôt de l'un , tantôt de l'autre ; & je m'en trouvai bien. Mais comme les malades étoient rebutés du mauvais goût de ces remèdes , & que d'un autre côté je voulois mieux faire sans abandonner la thériaque , qui en a toujours été la baze , j'animai la thériaque avec un mélange balsamique fait de parties égales d'huile de térébenthine , de celles de thim , de romarin , de lavande & de karabé. Quatre gouttes de ce mélange sur chaque prise de thériaque donnée en bol , & par-dessus un demi-verre de bon vin , firent un meilleur effet. Je me servis dans la suite de liqueurs spiritueuses agréables au goût , à la place du

vin, & mes progrès augmentèrent. Mes malades me demandoient à chaque visite des remèdes, au lieu qu'auparavant ils n'en vouloient point. Je me suis donc fixé à la thériaque animée des balsamiques, & les liqueurs spiritueuses par-dessus pour les malades du premier degré, quand il m'en vient; à la thériaque & les spiritueux par-dessus, pour ceux du second degré: & à la thériaque seule & le vin par-dessus pour ceux du troisième.

Ces liqueurs spiritueuses sont une eau de canelle, & une eau clairette royale d'un goût fort agréable, & animée des cordiaux de bon goût, que me fournit le Sieur Perret, Distillateur de notre Ville. Je ne suis pas pourtant si scrupuleux que je ne fasse passer les remèdes du premier degré aux autres, quand quelques symptômes m'y déterminent. Je me fers encore du mithridate, du diascordium, du laudanum liquide, du sirop de pavot blanc, de celui de capillaires, & de celui de limons, d'eau de scabieuse, de celle de buglose, de teinture de coquelicot, d'esprit de vitriol, pour remédier aux symptômes qui surviennent pendant le cours de la maladie. Vous en sçavez mieux que moi la juste application, & avec ces armes, par la grâce de Dieu, je sauve presque la moitié de mes malades, & souvent au-delà. Votre lettre m'a obligé de me restreindre à tout ce que je viens de vous dire. J'aurai l'honneur de vous entretenir des signes & des symptômes de la maladie dans celle qui suivra celle-ci, & suis avec un attachement respectueux, Monsieur, Votre, &c. *Signé, Emeric, Médecin.*

Seconde Lettre du même.

MONSIEUR,

JE divise les signes dont j'ai promis de vous entretenir dans ma précédente lettre, en Pathogmoniques & en Prognostics.

Parmi les Pathognomoniques, les uns sont univoques, les autres équivoques. Les univoques sont la douleur de tête, les frissons, & le plus assuré de tous, est la langue qui s'obscurcit dans toute sa substance dès que le mal commence; elle se charge par-dessus d'une légère couche d'un limon blanchâtre, qui cache naturellement sa couleur naturelle, & ce limon dans le

progrès de la maladie devient rousâtre, ce qui marque, si je ne me trompe, l'action fermentative irritante avec chaleur du levain pestilentiel dans le liquide dont les glandes sont abreuvées. Ce seul signe est décisif, & ne manque jamais. Mes Infir-miers & mes Infirmeres me l'ont si bien volé, qu'ils ne s'y trompent jamais, lorsque quelque malade leur tombe entre les mains avant que je l'aye reçu. Selon l'épaisseur & la couleur de ce limon, on connoît depuis quel jour il est tombé malade; car le premier jour de la maladie on découvre encore au travers de ce limon la couleur de la langue, comme à travers une gaze; le second jour la couleur est tout à fait cachée; & le troisième il se forme sur le milieu de la langue, dans toute sa longueur, une ligne assez large, rousse, qui peu à peu s'élargit, & toute la surface supérieure de la langue devient rousâtre; alors il est infailible qu'il y a quelque éruption faite, ou d'un bubon, ou d'un parotide, ou d'un charbon.

Les signes équivoques sont les nausées, le vomissement, la diarrhée, la concentration du pouls, & l'abattement général des forces, & quelquefois la douleur d'estomach. Il arrive assez souvent que ces signes ne paroissent point au commencement de la maladie, mais bien dans ses progrès; & s'ils étoient seuls, le jugement seroit suspect.

Les signes prognostics sont aussi ou univoques, ou équi-voques. Les univoques de la mort sont plusieurs; mais celui qui devance tous les autres, & qui est immanquable, c'est la lan-gue tremblante, un peu rouge à l'extrémité, & qui prend une figure pyramidale quand le malade la tire, par la contrac-tion que le levain irritant fait souffrir aux fibres nerveuses de cette partie. On est sûr quand ce signe paroît, que les autres ne tardent pas à venir, & que le malade meurt en fort peu de temps. Ceux qui suivent celui-ci, sont le tremblement des mains, la voix entrecoupée, l'oppression, les yeux troubles, le pouls concentré, qu'on ne découvre presque plus, le tein du visage qui devient violet, & la froideur de tous les mem-bres qui termine la vie. Pas un ne ferme les yeux en mourant.

Les signes équivoques sont la surdité, l'insomnie, le délire, la phrénésie, la soif, le dégoût, l'assoupissement, les coliques d'estomach, celles du bas ventre, la diarrhée, l'éjection des vers, les hémorrhagies, le crachement de sang, la sueur. Les

urines sont presque toujours louïables. Les flux sanglans sont aussi équivoques; j'en ai vû mourir & sortir d'affaire avec ces signes.

Il est facile de tirer les signes salutaires après qu'on a décrit les mortels & les équivoques. Vous m'avez défendu les longs raisonnemens, ainsi je n'en dirai pas d'avantage; *intelligenti pauca*. Je passe aux symptômes.

Les symptômes de cette maladie ont déjà été énoncés, la plupart dans les signes, aussi ne m'amuserai-je pas à les répéter; & je m'attacherai uniquement à vous faire part ce tout ce que j'ai vû de plus remarquable en eux.

J'ai observé que le bubon aux aînes, accompagné d'une diarrhée, ou d'une colique violente du bas ventre, est mortel; que celui qui vient aux aisselles accompagné d'un vomissement, ou d'une forte colique d'estomach, est aussi mortel; que les charbons à la tête, sur la poitrine, sont très-dangereux, & ceux qui viennent au col sont mortels; que les parotides sont moins dangereuses. Les charbons qui viennent sur les articulations sont presque tous mortels, & ceux qui ont une queue couleur de cerise, qui sont situez aux mêmes endroits, sont absolument mortels. J'en ai vû quelques-uns, mais entr'autres un sur l'articulation de la dernière phalange du pouce de la main droite, avec la queue couleur de cerise, qui partoît du charbon en ligne droite, comme un petit ruban d'environ deux lignes de largeur tout le long de l'intérieur du bras, & se perdoit sous l'aisselle; un autre sur la partie interne du genouil gauche, dont la queue se perdoit vers le milieu de la partie interne de la cuisse. Les malades, qui avec ces signes pathognomoniques, n'ont pendant le cours de leur maladie qu'un tremblement universel & continuél de tous leurs membres, sans qu'il paroisse aucune éruption, périssent avec des contorsions, des jectigations des membres, les yeux égarés, en bavant, en se traînant le visage & le ventre contre terre. Cette même fin arrive quelquefois à d'autres qui n'ont pas le tremblement, mais qui n'ont rien poussé en dehors. Ne peut-on pas avancer que les Observations précédentes confirment la pensée qu'on a, que le venin pestiférentiel est corrosif & fixatif? en premier lieu les liqueurs blanches, & conséquemment le sang, comme les fusées ou les queues des charbons, semblent le démontrer par une action

continué

continuée de ce venin dans les vaisseaux capillaires sanguins des régumens. La Lettre qui suivra celle-ci, fera sur les préservatifs, & sur tout ce que j'observe en entrant pour faire mes visites.

J'ai l'honneur d'être avec un attachement respectueux, Monsieur, Votre, &c. *Signé, EMERIC.*

A Aix le 23. Novembre 1720.

Je m'apperois depuis que les matinées sont fraîches, qu'il tombe de la gelée blanche, & qu'il fait de grands vents, & bises fraîches, que mes malades meurent en plus grand nombre; je croi pourtant que le froid qui est nuisible aux malades, conservera les sains, & fera finir le mal, sur-tout si nous avons de la pluie; car la sécheresse est bien grande.

Troisième Lettre du même.

Cette maladie commence ordinairement par un froid avec douleur de tête, abattement des forces, & envie de vomir, en trois différens degrés, & chacun d'iceux renferme plus ou moins de malignité.

Au premier degré le mal commence avec un grand froid; tremblement des membres, grande douleur de tête avec un accablement ou total abattement des forces; le vomissement s'y mêle quelquefois.

Ceux qui sont attaqués dans ce premier degré de malignité périssent d'accablement du second au troisième jour de ce mal, avec un feu brûlant dans les entrailles, une soif insatiable, & diarrhée; & si dans ce premier degré la malignité se trouve au plus haut point, comme elle est presque toujours, les malades périssent presque subitement, avant même que les susdits symptômes puissent être bien développés, sans marque extérieure de bubon & de charbon, & sans qu'aucun remède que j'aye encore connu ait pû en guérir, soit qu'on ait employé les émétiques lorsque le pouls est concentré, les saignées quand il s'est trouvé fort élevé, ou qu'on ait mis en usage les cordiaux & les sudorifiques; mais le nombre de ceux-là est, Dieu merci, assez petit; c'est un coup de foudre toujours meurtrier.

Au second degré le mal commence par de légers frissons;

legere douleur de tête , quelques legeres envies de vomir , abattement universel , le pouls le plus souvent concentré , par fois un peu élevé. La saignée dans l'élévation du pouls , ou l'émétique dans la concentration peuvent faire quelque effet ; mais j'ai trouvé si peu de certitude dans ces remedes , qu'ils n'ont pas paré de très-fâcheux accidens. En effet les malades de ce second degré ont presque tous péri du sixième au septième de leur maladie. Les cordiaux en ont secouru quelques-uns , mais le plus grand nombre a péri nonobstant ce secours.

Au troisième degré les malades ne s'apperçoivent presque pas de frissons ni de douleurs de tête , leur pouls est concentré , ils ont du dégoût , & quand ils peuvent atteindre le neuvième de leur maladie , ils sont sauvés , & de ce troisième degré , il en échappe plus qu'il n'en meurt.

En tous ces trois degrez il n'y a pas eu un malade qui n'ait eu des bubons ou des parotides , ou des charbons , & quelquefois l'un & l'autre , au second ou au troisième jour. Ceux qui ont eu des charbons ont été si mal , même dans l'état de malignité au au troisième degré , qu'avec grande peine s'en est-il tiré quelque'un d'affaire , & souvent ils sont tombés dans des hémorrhagies du nez , ou des évacuations sanguinolentes qui les ont menés au tombeau , nonobstant tous les remedes les plus spécifiques en pareil cas.

Il arrive , mais rarement , que le mal se masque par tous les signes d'une fièvre double tierce... Et ce déguisement dure tout au plus jusqu'au troisième accès , & alors il se démasque par tous les symptômes susdits de peste , tant intérieurs qu'extérieurs.

Les cordiaux jusqu'à présent nous ont paru les meilleurs remedes intérieurs , & pour le dehors les cataplasmes faits avec la moitié d'un oignon blanc que l'on a creusé au milieu de la grosseur d'une noix , & dans le creux duquel l'on fait fondre sur un médiocre feu où l'on tient ladite moitié d'oignon , du savon rapé avec de l'huile d'olive , qu'on applique ensuite le plus chaudement que le malade le peut souffrir ; ou bien un emplâtre de poix noire. Ces deux remedes externes ont très-bien opéré sur les bubons & sur les parotides , & mieux que les escarotiques ou caustiques.

Depuis que je suis entré ici dans l'Infirmierie , j'y ai vû mou-

fir , à compter jusqu'à cejourd'hui 25. Septembre 1720. à midi , trente-quatre malades , desquels il faut déduire douze qui y sont entrez mourans , puisqu'ils ont péri une heure ou deux après leur arrivée ; reste donc vingt-deux morts , nonobstant tous les remedes.

Il y a actuellement quarante malades , desquels il faut déduire vingt-quatre qui sont hors de danger , & entierement convalescens ; il en reste quinze sur lesquels on travaille en attendant le succès des remedes.

M E M O I R E.

EN 1706. M. d'Iberville Commandant une Escadre d'onze Vaisseaux de guerre , fit une descente le deuxième d'Avril dans l'Isle de Niéve Angloise. J'étois pour lors second Chirurgien dans son Vaisseau le Juste. Nos troupes d'environ trois mille hommes furent routes descenduës à terre à deux heures après minuit , & à dix heures du matin Nièvre fut renduë au Roi. Pendant deux ou trois jours nous y tuâmes beaucoup de bestiaux en pillant les habitations. La plus grande partie de ces animaux tués ne fut point enterrée. Par la pourriture & dans un lieu si chaud , l'air en fut infecté en peu de temps. Après huit à dix jours nous nous apperçûmes qu'on sentoît le douceâtre jusques dans les maisons , & tant le jour que la nuit. M. d'Iberville en parlant devant moi de ce changement d'air , m'en demanda la cause , en me disant qu'il craignoit que cela ne nous causât de fâcheuses maladies ; & comme j'avois déjà été dans l'Amérique , j'étois assez instruit pour lui dire qu'il étoit temps de penser à sortir d'ici ; que ce douceâtre que nous sentions ne provenoit que d'une trop grande dissolution des principes , & des petites parties de ces corps morts , que l'air avoit enlevés , & dont il s'étoit empreint ; que ce même air pouvoit nous pénétrer & nous donner la peste , de la même maniere qu'un morceau de chair corrompuë en gâtoit un autre presque aussitôt qu'il en étoit approché , & sur-tout quand cette chair étoit de même espece. M. d'Iberville réfléchit à ce que je lui dis , & donna ses ordres pour se presser de partir. La veille du départ

vingt-troisième d'Avril 1706. le Chirurgien Major de notre Vaisseau tomba malade, & fut attaqué d'une maladie extraordinaire, & quelques autres malades avec lui. La maladie le prit par une grande douleur de tête & douleurs de reins, jointes à un abattement universel de toutes ses forces. Il avoit la conjonctive des yeux enflammée, son pouls ne paroissant pas changé de son état naturel, étoit cependant un peu moins fréquent. Il avoit la langue noire, avec une soif inextinguible, faisant sans cesse des efforts violens pour vomir, sans rien jeter, & jusqu'à la convulsion du hoquet. Il lui prit le deuxième jour un saignement de nez, & il mourut le troisième 25. Avril, en jetant du sang par la bouche & le fondement, que je jugeai être une partie avallée de celui qui sortoit par le nez, quoiqu'il pût aussi provenir d'ailleurs. Pendant sa maladie il eut l'esprit assez sain, sans qu'il parût rien de dérangé que quatre heures avant sa mort, où il entra dans une espece de transport sombre. Il eut l'entêtement de ne vouloir prendre aucun remede, n'y ayant pas plus de foi que de connoissance. Aussi fut-il donné à M. d'Iberville par son Valet de Chambre, dont il avoit été peu de temps auparavant camarade. Il croyoit seulement que l'eau pouvoit le désalterer, mais ce simple fluide n'eut pas assez de vertu chez lui, quoiqu'il en bût extraordinairement. Il fut de notre Escadre le premier attaqué, & le premier mort. Une demie heure après qu'il fut expiré, il parut sur tout son corps de petits tubercules noirs, gros comme de petits poix, avec des taches pourprées fort larges. Cette terrible maladie ne fut pas satisfait de cette premiere victime. Elle déploya tout aussi-tôt sa fureur dans tous nos Vaisseaux, où elle n'épargna pas plus l'Officier que les Soldats, Matelots & autres. Le Commissaire de l'Escadre tomba malade le 25. Avril, & mourut le 28. avec les mêmes accidens. Le premier jour la maladie sembla badiner. Il se fit mettre, contre mon avis, dans un bain sec pour se faire suer à la vapeur de l'esprit de vin enflammé, après avoir avallé une chopine de pîsanne d'écorce de bois de fer. Il se contenta de ce seul mauvais remede, sans en vouloir prendre d'autres. Il tomba le deuxième jour dans une espece de léthargie, qui dura jusqu'à la nuit du lendemain qu'il mourut. C'étoit un homme grand, & d'un robuste tempérament. Le même jour notre Aumônier fut aussi frappé de la même maladie; mais la mort

du Chirurgien Major & du Commissaire lui fit impression , & le fit soumettre aux remedes. Comme son pouls me parut élevé & assez plein , ayant comme les autres grande douleur de tête & de reins , je le saignai le premier jour deux fois au pied , & je lui fis prendre quatre ou cinq fois de deux en deux heures vingt-cinq gouttes d'un élixir acide , aromatique & cordial , quelquefois dans du vin , quelquefois aussi dans du bouillon. Vers le soir je lui fis avaler dans un verre d'eau trois cuillerées de suc de citron avec un scrupule de sel d'absynthe. J'arrêtai par ces remedes des efforts violens de vomir qu'il avoit avec un hoquet. Il ne lui arriva point de saignement de nez ; le quatrième jour il fut en état de prendre un peu de potage , sur lequel j'exprimois la moitié d'un citron , & au huitième de sa maladie il se leva. De tous les malades traités de cette maniere , il n'en mourut pas le quart. Quantité de Matelots , soldats & autres attaqués furent presque tous guéris , quoiqu'il parût à plusieurs quelques charbons en quelques parties de leurs corps. J'ai observé que ce n'étoit pas un mauvais présage , quand ils ne paroissent pas dès le commencement de la maladie ; le grand nombre est toujours funeste , & sur-tout quand ils sont gros. Ceux qui ont quelques taches blanches vers le milieu , donnent plus de sujet d'espérer que les autres tachés de jaune. Les charbons qui viennent au col , ou sur les parties tendineuses , sont fort à craindre. J'en ai traité un gros comme les deux poings entre les deux épaules d'un Contre-mâitre , qui en guérit ; il parut sans aucun autre symptôme. Un de nos Soldats , de poil blondin & de couleur pâle , fut abandonné sur le grabat , & mis dans un coin de la grande porte de l'Hôpital de la Havane ; le quatrième jour de la maladie le sang lui sortoit par le nez , par la bouche , & quelques gouttes par les oreilles , & comme une sueur par les pores de la peau. Il resta dans cet état pendant quatre jours sans rien prendre que quelques cuillerées de mon élixir avec du vin. Le neuvième jour on fut surpris de voir ce Soldat ouvrir les yeux , comme s'il eût voulu demander quelque aliment. Je lui fis prendre un bouillon avec un peu de citron. Il me parla , & me demanda à boire , je lui donnai un verre de limonade. Le lendemain il mangea un peu de potage , sur lequel on exprimoit toujours le quart ou la moitié d'un citron. Le douze de la maladie il fut en état de se lever. Quoï-

que cet élixir soit le meilleur remede connu pour les fièvres pestilentiellees, je n'assure pourtant pas qu'il soit absolument infallible; (il n'y en a point pour quelque maladie que ce soit, que la présomption d'un charlatan) car tous ceux qui en ont pris, n'ont pas guéri. Je variois souvent la maniere de le donner, quelquefois dans du bouillon, tantôt dans une potion cordiale: à celui-ci d'une façon, à celui-là de l'autre, & par cette méthode tous ceux qui furent soumis guérissent, non-seulement dans notre Vaisseau, mais encore dans les autres où j'étois appelé le plus souvent. Malheureusement avant que d'embarquer je ne m'étois pas assez fourni de ce remede que j'avois fait à Rochefort. Il me fut enseigné deux ans auparavant par un Indien, qui m'en donna la composition de la maniere suivante.

Prenez deux testicules de bouc récemment tué, & une livre de sa peau, coupée par morceaux un peu gros, deux onces de camphre, une demi-livre de bonne thériaque, une douzaine de gros citrons coupés en quatre, de la rhuë, de la sauge, du romarin, de l'hysope, de l'absynthe, de la menthe, & racine d'angelique, de chacune une poignée coupée grossièrement; des bayes de genièvre, & de la coriandre, de chacune deux poignées, ou environ une demie livre concassée. Faire infuser le tout dans six pintes du plus fort vinaigre pendant huit à dix-jours dans un vaisseau de terre bien bouché, & exposé au soleil; puis après distillez à feu ouvert dans une cucurbite de terre vernissée, & gardez cette distillation dans une bouteille de verre bien bouchée. J'en ai donné une fois jusqu'à une cuillerée. Ce remede ranime & relève le pouls lent & enfoncé par la grande dissolution du sang. Il calme aussi celui qui fermente avec trop de force. Il corrige dans l'estomach le premier levain empreint de quelques sels âcres ou caustiques. Quand je m'apercevois que les malades avoient quelque disposition à vomir, ou rejettoient quelquefois des matieres, de quelque couleur ou de quelle nature qu'elles fussent, quand ils n'avoient pas la langue noire, je leur donnois sept ou huit grains de tartre stibié dans du vin, & le vomissement d'humeurs fini, je leur donnois de l'élixir. Je m'attachois aussi à balayer le bas ventre par des lavemens que je faisois faire avec une décoction de casse en bâton concassée, & un citron coupé en quatre morceaux. A la premiere terre que nous abordâmes au retour de

Niève; qui fut au Cap François dans l'Isle de Saint Domingue, nous y mîmes tous nos malades sous des tentes, puis nous parfumâmes nos Vaisseaux avec du goudron, du soufre, & de l'assafoetida, que nous faisions enflammer dans un seillot avec un boulet rouge, & en même-temps un autre boulet rouge dans une petite baille ou baquet, dans lequel on avoit mis cinq ou six pintes de vinaigre avec des aromates. Six semaines après nous rembarquâmes, & nous fîmes voile pour la Havane, où nous restâmes près de deux mois. Nous parfumâmes encore là nos Vaisseaux, après avoir mis nos malades dans l'Hôpital, & les convalescens dans une maison de Religieux ressemblans par l'habit & la barbe aux Capucins. On les appelle Peres de la Convalescence; ils font une génuflexion devant le convalescent en lui servant à manger & à boire. Chacun a sa petite table entre les lits. On peut parfumer dans les maisons, dans les ruës, & à la campagne, de la maniere expliquée ci-dessus, & avec les mêmes parfums, en mettant les malades sous des tentes, au lieu de les tenir dans des maisons. Par ces méthodes d'employer les remedes ci-dessus, & de parfumer, l'air sera purifié, & les malades guéris.

R E L A T I O N

Abregée des accidens de la peste de Marseille, avec le pronostic & la curation de cette maladie, par M. Chicoyneau, aujourd'hui Premier Médecin du Roy.

POUR satisfaire au juste empressement de plusieurs personnes, tant du Royaume que des Pays Etrangers, qui craignant les funestes effets de la contagion, nous font l'honneur de nous demander des éclaircissemens sur la nature du mal qui a désolé Marseille, & le succès des remedes que nous avons employés pour le combattre, nous avons jugé à propos de dresser cette Relation, qui contient en abrégé ce que cette maniere renferme de plus essentiel, & qui peut suffire aux personnes éclairées de la Profession, pour se déterminer sur la conduite qu'elles doivent garder, ou sur ce qu'il faut prédire en pareil cas, en attendant que nous ayons les moyens & le loisir

224 TRAITE' DE LA PESTE. *Part. I.*
convenables pour donner au public un détail plus exact de tout ce que nous avons observé sur le même sujet.

Tous les malades que nous avons vûs ou traités de ce terrible mal, qu'on nomme communément peste, peuvent se réduire à cinq Classes principales, qui renferment généralement tous les cas que nous avons observés, si l'on en excepte quelques particuliers qui ne sçauroient servir de regle.

PREMIERE CLASSE.

La premiere Classe observée sur-tout dans le premier période, & dans la plus grande fougue du mal, renferme ceux qui étoient atteints des symptômes que nous allons rapporter, suivis constamment d'une mort prompte.

Ces symptômes étoient pour l'ordinaire, des frissons irréguliers, un pouls petit, mol, lent, fréquent, inégal, concentré, une pesanteur de tête si considérable, que le malade avoit beaucoup de peine à la soutenir, paroissant saisi d'un étourdissement, & d'un trouble semblable à celui d'une personne yvre, la vûe fixe, ternie, égarée, marquant l'épouvante & le désespoir, la voix tardive, entrecoupée, plaintive, la langue presque toujours blanche, sur la fin sèche, rougeâtre, noire, raboteuse, la face pâle, plombée, éteinte, cadavereuse, des maux de cœur très-fréquens, des inquiétudes mortelles, un abatement & un affaïssement général, des absences d'esprit, des assoupissemens, des envies de vomir, des vomissemens, &c.

Ces personnes ainsi attaquées, périssoient ordinairement dans l'espace de quelques heures, d'une nuit, d'un jour, ou tout au plus de deux ou trois, comme par épuisement ou extinction; quelquefois, mais rarement, dans les mouvemens convulsifs, & des especes de tremblemens, sans qu'il parût au dehors aucune éruption, tumeur, ou tache.

Il est aisé de juger par ces accidens, que ces sortes de malades n'étoient pas en état de soutenir la saignée. Ceux même qu'on a tenté de saigner, sont morts peu de temps après.

Les émétiques & les purgatifs leur étoient également inutiles, & souvent nuisibles, en les épuisant par des superpurgations funestes.

Les cordiaux & sudorifiques étoient les seuls remedes auxquels

quels on avoit recours , mais qui pourtant ne servoient de rien , ou tout au plus qu'à éloigner de quelques heures les derniers momens.

SECONDE CLASSE.

La seconde Classe des malades que nous avons traités pendant tout le cours de ce funeste mal , renferme ceux qui d'abord avoient des frissons comme les précédens , & la même espece d'étourdissement , & la douleur de tête gravative , mais les frissons étoient suivis d'un poulx vif , ouvert , animé , qui néanmoins se perdoit pour peu qu'on pressât l'artere. Ces malades sentoient intérieurement une ardeur brûlante , tandis qu'au dehors la chaleur étoit médiocre & tempérée ; la soif étoit ardente , & pour ainsi dire inextinguible ; la langue blanche , ou d'un rouge obscur , la parole précipitée , bégayante , impétueuse , les yeux rougeâtres , fixes , étincelans , la couleur de la face d'un rouge assez vif , & quelquefois tirant sur le livide , des maux de cœur assez fréquens , quoique beaucoup moins que dans ceux de la classe précédente ; la respiration fréquente , laborieuse , ou grande & rare , sans toux ni douleur ; des nausées , des vomissemens bilieux verdâtres , noirâtres , sanglans ; des cours de ventre de la même espece , sans néanmoins aucune tension ni douleur au bas du ventre , des rêveries ou délires phrénétiques ; des urines assez souvent naturelles , quelquefois troubles , noirâtres , blanchâtres , ou sanglantes ; des sueurs ou moiteurs qui rarement sentoient mauvais , & qui , bien loin de soulager le malade , ne faisoient que l'affoiblir ; dans certains cas , des hémorrhagies , qui quoique médiocres , ont toujours été funestes , un grand abattement des forces , & sur-tout une appréhension si forte de périr , que ces pauvres malades ne pouvoient être rassurés , & se regardoient dès le premier instant de l'attaque , comme destinés à une mort certaine. Mais ce qui mérite bien d'être remarqué , & qui a toujours paru caractériser & distinguer ce mal de tout autre , est que presque tous avoient dès le commencement ou dans les progrès , des bubons très-douloureux , situés communément au-dessous de l'aîne , quelquefois dans l'aîne , ou aux aisselles , ou aux glandes parotides , maxillaires , jugulaires , comme aussi des char-

bons , sur-tout aux bras , aux jambes ou aux cuisses , de petites pustules blanches , livides , noires , charboneuses , répandues par toute l'habitude du corps.

Il étoit très-rare de voir échapper les malades de cette seconde Classe , quoiqu'ils se soutinssent un peu plus que les précédens. Ils ont péri presque tous avec les marques d'une inflammation gangreneuse , sur-tout au cerveau & à la poitrine ; & ce qui paroîtra singulier , est que plus ils étoient robustes , gras , pleins & vigoureux , moins il y avoit à espérer.

Quant aux remedes , ils ne supportoient gueres mieux les saignées que ceux de la premiere Classe , à moins qu'on ne les saignât dès les premiers instans de la maladie : elles leur étoient évidemment nuisibles , ils pâlissoient & tomboient même dans le temps d'une premiere saignée , ou bien-tôt après , dans des défaillances qui ne pouvoient dans la plupart être imputées à aucune crainte , répugnance , ou méfiance , puisqu'ils demandoient avec empressement qu'on leur ouvrit la veine.

Tous les émétiques , si l'on en excepte l'Ipecacuanha , leur étoient très-souvent plus nuisibles qu'utiles , causant des irritations & superpurgations funestes , qu'on ne pouvoit calmer ni arrêter.

Les purgatifs un peu forts & actifs , entraînoient après eux les mêmes maux.

Ceux que nous avons prescrits sous la forme de ptisane laxative , aussi-bien que les boissons copieuses , délayantes , nitreuses , rafraîchissantes , & legerement alexiteres , donnoient quelque soulagement , mais n'empêchoient pas le retour des accidens.

Tous les cordiaux & sudorifiques , s'ils n'étoient doux , legers , benins , ne faisoient qu'accelerer le progrès des inflammations intérieures.

Enfin s'il en échappoit quelqu'un , ce qui étoit très-rare , ils ne paroissoient être redevables de leur guérison , qu'aux éruptions extérieures , lorsquelles s'élevoient notablement , ou par les seules forces de la nature , ou à la faveur des remedes , tant intérieurs qu'extérieurs , qui déterminoient le sang à se décharger sur l'habitude du corps du mauvais levain dont il étoit infecté.

TROISIEME CLASSE.

La troisiéme Classe renferme les deux précédentes , puisque nous avons traité pendant le cours de ce terrible mal , un grand nombre de personnes qui ont été attaquées successivement des différens symptômes rapportés dans les deux premières Classes , de maniere que la plupart des signes énoncés dans la seconde , étoient ordinairement les avant - coureurs de ceux dont nous avons fait mention dans la première , & que ces derniers survenant annonçoient une mort prochaine.

Dans ces sortes de cas notre méthode a varié suivant la diversité des indications , ou des symptômes les plus pressans ; enforte qu'on peut , sans que nous soyons obligés d'entrer dans un plus grand détail , juger des événemens de la maladie , & du succès des remèdes , par tout ce qui vient d'être observé au sujet des malades des deux Classes précédentes.

Avant que de passer à la quatrième Classe , nous croyons qu'il est à propos de faire observer qu'un très-grand nombre des différentes especes de malades renfermés dans les précédentes , n'avoient que des accidens très-médiocres , dont la force & la malignité paroissent beaucoup moindres , que ne le sont celles des mêmes symptômes qu'on remarque journellement dans les fièvres inflammatoires , ou putrides les plus communes , ou dans celles qu'on nomme communément malignes , si l'on en excepte les signes de la crainte ou du désespoir qui étoient extrêmes , ou dans le plus haut degré ; enforte que de ce grand nombre de malades qui ont péri , il en est très-peu qui dès le premier instant de l'attaque , ne se soient crus perdus sans ressource , quoique nous pussions faire pour les rassurer , & que plusieurs d'entr'eux nous eussent paru avant le premier accès du mal , être d'un caractère d'esprit ferme , courageux & déterminé à tout événement ; cependant à peine en ressentoient-ils les premières atteintes , qu'il étoit aisé de connoître par leurs regards & leurs discours , qu'ils étoient convaincus que le mal étoit irrémédiable & mortel , & dans le temps même que ni le poulx , ni la langue , ni le mal de tête , ni la couleur de la face , ni l'assiette de l'esprit , ni enfin la lésion de toutes les autres fonctions ci-devant rapportées n'indiquoient rien de funeste , ou dont il y eût lieu de s'alarmer.

QUATRIE' ME CLASSE.

La quatrième Classe renferme les malades attaqués des mêmes accidens que ceux de la seconde, mais ces fortes d'accidens diminueoient ou dispaïoïsoient le second ou le troisiéme jour d'eux-mêmes, ou en conséquence des effets des remedes intérieurs, & en même-temps à raison de l'éruption notable des bubons & des charbons dans lesquels le mauvais levain qui s'étoit répandu dans toute la masse, sembloit, pour ainsi dire, se cantonner; de sorte que ces tumeurs s'élevant de jour en jour, étant ensuite ouvertes, & venant à suppurer, les malades échappoient du danger dont ils avoient été menacés, pour peu qu'ils fussent secourus.

Ces heureux événemens nous ont déterminé à redoubler nos attentions pendant tout le cours de cette maladie, pour accélérer, autant que l'état du malade pouvoit le permettre, l'éruption, l'élevation, l'ouverture & suppuration des bubons & charbons, dans l'intention de débarrasser au plutôt par cette voie la masse du sang, du funeste levain qui la corrompoit, aidant la nature par un bon régime, & par des remedes purgatifs, cordiaux & sudorifiques, convenables à l'état présent & au tempérament des malades.

CINQUIE' ME ET DERNIERE CLASSE.

Cette cinquième & dernière Classe renferme tous les malades, qui sans sentir aucune émotion, & sans qu'il parût aucun trouble ni lésion dans les fonctions, avoient des bubons & des charbons qui s'élevoient peu à peu, & tournoient aisément en suppuration, devenant quelquefois skirreux, ou, ce qui étoit plus rare, se dissipant insensiblement sans laisser aucune suite fâcheuse; de manière que sans aucun abattement des forces, & sans changer de façon de vivre, ces malades alloient & venoient dans les rues & places publiques, se pansant eux-mêmes avec un simple emplâtre, ou demandant aux Médecins & Chirurgiens les remedes dont ils avoient besoin pour ces fortes de tumeurs suppurées ou skirreuses.

Le nombre des malades renfermés dans ces deux dernières

Classes a été si considérable, qu'on croit pouvoir avancer, sans aucune exagération, que plus de quinze à vingt mille personnes se sont trouvées dans ces sortes de cas, & que si le mal n'eût pris très-souvent cette tournure, il ne resteroit pas dans cette Ville la quatrième partie de ses habitans.

Nous pourrions bien encore admettre une sixième Classe, de ceux que nous avons vû périr sans presque aucun avant-coureur, ou autre lésion manifeste, qu'un simple abattement des forces, & qui interrogés sur leur état, répondoient qu'ils ne sentoient aucun mal; ce qui marquoit pour l'ordinaire un cas désespéré, & une mort très-prochaine; mais le nombre de ceux-ci est très-petit en comparaison de ceux qui forment les Classes précédentes.

Outre toutes ces observations générales, il nous est arrivé de voir parmi un si grand nombre de malades, bien des cas particuliers, dans lesquels, contre notre attente & toute apparence de raison, les malades périssoient ou se-relevoient; mais nous avons crû qu'il étoit inutile de les rapporter, pour ne pas entrer dans un long & pénible détail, persuadés d'ailleurs que ces sortes d'événemens singuliers ne sçauroient servir de règle sûre pour le prognostic & le traitement d'un pareil mal. Il est donc plus à propos de s'en tenir aux observations rapportées, d'autant mieux qu'elles se trouvent conformes à celles de nos Collegues qui ont travaillé de concert avec nous dans une si pénible & si dangereuse carrière, & qui ont toujours fait profession de dire ce qu'ils ont vû & observé par eux-mêmes, sans se laisser prévenir par tous les rapports qu'une vaine crédulité, que la superstition populaire, que la jactance des empiriques, & l'envie de profiter du malheur public, ont fait répandre dans cette Ville.

Enfin, les remèdes que nous avons employés sont ceux dont l'efficace & la maniere d'agir, sont généralement reconnues par une longue expérience propres à satisfaire à toutes les indications rapportées ci-dessus; n'ayant pas d'ailleurs négligé certains prétendus spécifiques, tels que sont la poudre solaire, le kermes mineral, les élixirs & autres préparations alexiteres, qui nous ont été communiquées par des personnes charitables & attentives au bien public; mais la même expérience nous a convaincus que tous ces remèdes particuliers n'étoient tout au plus

utiles qu'à remédier à certains accidens, tandis qu'ils étoient souvent contraires à beaucoup d'autres, & par conséquent incapables de guérir un mal caractérisé par nombre de divers symptômes essentiels.

A B R E G É

Des différentes méthodes qui ont été employées pour traiter les malades renfermés dans les cinq classes rapportées ci-devant.

AYANT achevé de mettre au net la Relation précédente le dix du mois de Novembre, & nous étant ensuite adressés à Messieurs les Echevins pour avoir des Ecrivains propres à en tirer le nombre de copies nécessaires, pour satisfaire à l'empressement de toutes les personnes qui nous faisoient l'honneur de nous consulter sur cette matiere, ces Messieurs nous répondirent que manquant de Copistes, ils se chargeroient volontiers du soin de la faire imprimer; de sorte que nous avons accepté leur offre, persuadé que c'étoit l'expédient le plus court & le plus commode pour répondre à toutes les consultations que nous recevions de tous côtés sur le même sujet; mais ayant fait réflexion que cette même Relation ne pouvoit être de quelque utilité qu'aux personnes de la profession, qui sont éclairées & expérimentées dans la connoissance & la cure des maladies, nous avons jugé qu'il étoit à propos d'y ajoûter un abrégé des différentes méthodes dont nous avons usé pour traiter les divers genres de malades, renfermés dans les cinq classes rapportées ci-dessus, présumant qu'elles pourroient servir aux jeunes Médecins & Chirurgiens qui sont actuellement engagés à traiter les pestiférés en divers lieux de cette Province. Et nous nous sommes déterminés d'autant plus volontiers à donner au public cette petite instruction, que Monsieur LEBRET, premier Président du Parlement, & Intendant de cette Province, très-zelé pour sa conservation, & très-attentif à la secourir dans ce temps de calamité, nous a fait l'honneur de nous demander plusieurs fois un Mémoire un peu exact sur le traitement de cette maladie.

Méthode employée pour traiter les malades de la premiere classe.

POUR peu qu'on fasse attention à la nature des accidens rapportés dans cette premiere classe, c'est-à-dire, au pouls petit, inégal, concentré, aux frissons & au froid universel, surtout des extrémités, aux maux de cœur presque continuels, à ces faces plombées, éteintes, cadavereuses, & à l'abattement général de toutes les forces, il sera très-aisé de juger que nous n'avions pas d'autre parti à prendre que celui d'employer les cordiaux les plus actifs & les plus spiritueux, tels que sont la thériaque, le diascordium, l'extrait de genièvre, le lilium, les confectons d'hyacinthe, alkermes, les élixirs, tirés des mixtes qui abondent le plus en sel volatil, les eaux theriacales, de genièvre, des Carmes, les sels volatils de vipere, ammoniac, de corne de cerf, les baumes les plus spiritueux, en un mot, tout ce qui est capable d'animer, d'exciter, de fortifier, augmentant, doublant & triplant même leur dose ordinaire, suivant que le cas étoit plus ou moins pressant.

Tous ces remedes & autres de même nature, étoient sans doute très-propres à ranimer & ressusciter pour ainsi dire les forces presque éteintes de ces pauvres malades ; cependant nous avons eu la douleur de les voir périr presque tous assez subitement ; ce qui nous confirmoit d'abord dans le sentiment généralement reçu, que la malignité du levain pestilentiel est d'une force supérieure à celle de tous les remedes ; mais comme nous les avons aussi vû réussir dans quelques cas particuliers, il y a lieu de présumer, & on n'est que trop convaincu par une fatale expérience, que la désertion & l'inaction de la plupart des personnes qui pouvoient donner du secours, que le défaut de nourriture, des remedes & du service, que le funeste préjugé d'être atteint d'un mal incurable, que le désespoir de se voir abandonné sans aucune ressource, on est, dis-je, très-convaincu que toutes ces causes n'ont pas moins contribué que la violence du mal, à faire périr si subitement un si grand nombre de malades, non-seulement de la premiere classe, mais encore des suivantes ; puisqu'à mesure que cette mortelle crainte de la contagion a diminué, & qu'on s'est mutuellement secouru, que la

confiance & le courage sont revenus, qu'en un mot, le bon ordre s'est rétabli dans cette Ville par l'autorité, la fermeté & la vigilance de Monsieur le Chevalier de LANGERON, par les grandes attentions de Monsieur le Gouverneur, & par les soins assidus & infatigables de Messieurs les Echevins, on a aussi vû diminuer insensiblement le progrès & la violence de ce terrible fléau, & nous avons été plus heureux dans le traitement des malades qui en étoient frappés.

Revenant donc à la méthode proposée pour traiter les maladies de cette première classe, supposé que par les remèdes énoncés, nous pussions ranimer leurs forces mourantes, & les dégager du triste état décrit ci-dessus, il ne s'agissoit plus que d'examiner avec attention les nouveaux changemens & accidens qui survenoient, lesquels suivant nos observations, se réduisoient à quelqu'un de ceux qui ont été rapportés dans les classes suivantes, & devoient par-conséquent être traités par quelqu'une des méthodes que nous allons exposer.

*Méthode employée pour traiter les malades de la
seconde classe.*

LE traitement des malades de cette seconde classe nous a beaucoup plus occupé que les précédens, par rapport à la multiplicité & variété des accidens, qui offroient en même-temps plusieurs indications à remplir.

Toutes ces indications pouvoient pourtant se réduire à deux principales, qui demandoient d'autant plus d'attention & de prudence, qu'elles étoient opposées; puisque nous observions dans le même malade un mélange prodigieux de tension & de relâchement, de frissons & de chaleur, d'agitation & d'affaïsement; de sorte que nous étions obligés d'être sans cesse attentifs à chasser les mauvais levains renfermés dans les premières voies, ou répandus dans toute la masse du sang, sans pourtant les effaroucher, ou à les corriger & en émousser l'action sans affoiblir. Il falloit, par exemple, faire vomir ou purger, sans irriter ni épuiser, procurer une libre transpiration, ou la sueur, sans trop animer ni enflammer, fortifier sans augmenter la chaleur contre nature, délayer enfin & temperer sans surcharger ni relâcher, & c'est que nous avons tâché d'exécuter par la méthode suivante.

Supposé

Supposé que nous fussions appelés dès le commencement, & que le malade ne nous parût pas épuisé, nous donnions d'abord un remede propre à débarasser l'estomach, c'est-à-dire, un léger vomitif tel qu'est l'ipécacuanha, ayant égard pour la dose, à l'âge & au tempérament, le faisant prendre dans un peu de bouillon ou d'eau commune : rarement nous avons usé du tartre ou du vin émétique pour éviter de trop grandes irritations, à moins que nous n'eussions à faire à des corps robustes & plethoriques, ou que quelque accident particulier parût le demander ; nous soutenions ensuite l'action du remede par quantité d'eau tiède, de thé, ou de décoction de chardon benit.

L'effet de ce premier remede étant ordinairement suivi d'un plus grand abattement des forces, nous tâchions de fortifier par quelque léger cordial, sur-tout par la thériaque & le diascordium, parce qu'ils sont propres à prévenir ou arrêter les superpurgations.

À ces deux remedes succédoient les purgatifs médiocres & délayans, pour nettoyer sans irritation les boyaux des grosses matieres qui pouvoient s'opposer à l'action des autres remedes, ou à leur libre passage dans les vaisseaux. Ces purgatifs étoient des ptisannes laxatives faites avec le senné & le crystal mineral, ordonnées par verrées, les décoctions des tamarins, ou les infusions des vulneraires dans lesquelles on dissolvoit la manne & le sel prunele, les eaux de casse, les syrops de chicorée avec la rhubarbe, auxquels succédoient encore les cordiaux, & doux alexiteres, par les raisons alleguées ci-dessus, c'est-à-dire, pour fortifier & arrêter les superpurgations qui auroient infailliblement causé quelque funeste abattement ; & supposé que la thériaque & le diascordium fussent insuffisans pour remplir cette derniere indication, nous ajoûtions la terre sigillée, les coraux, le bol d'armenie, que nous rendions encore plus efficaces en cas de nécessité, par le mélange de quelques gouttes de baume tranquille, ou de laudanum liquide ; ce qui nous a réussi dans plusieurs cas, non-seulement pour arrêter les évacuations immodérées, mais encore pour les insomnies, pour les délires phrénétiques, pour les hémorrhagies & autres symtômes de cette espece.

La poudre solaire de Hambourg, le kermes mineral & autres remedes qui nous avoient été communiqués & fort recom-

mandés, ont été aussi employés en qualité d'émétique & de purgatifs, & ont rempli quelquefois avec succès ces deux indications, observant même que dans certains cas ils ont fait suer & transpirer; mais comme nous l'avons déjà remarqué, ils nous ont toujours paru insuffisans pour operer la guérison radicale d'un mal caractérisé par divers symptômes essentiels.

Pour ce qui concerne les sudorifiques, dès que nous apercevions la moindre disposition pour une transpiration libre, ou pour la sueur, en quelque-temps de la maladie que ce pût être, nous avions beaucoup d'attention pour les mettre en usage, d'autant mieux que quelques malades ont échappé par cette voie, & que nous n'ignorions pas que cette espece de crise est recommandée comme très-salutaire par tous les Auteurs qui traitent de la peste. Nous avons donc recours à quelqu'un des cordiaux rapportés ci-dessus, sur-tout à la thériaque & au diascordium, auxquels on ajoûtoit la poudre de vipere, l'antimoine diaphoretique, le safran Oriental, le camphre, &c. soutenant l'effet de ces remedes par la boisson réitérée du thé, les infusions des vulneraires de Suisse, les eaux de scabieuse, de chardon benit, de genièvre, de scordium, de rhuë, d'angelique, & autres recommandées pour pousser du centre à la circonférence, c'est-à-dire, pour dépurar la masse des humeurs par la voie de l'insensible transpiration sans trop émouvoir, observant toujours que les malades ne fussent pas d'un tempérament trop sec & ardent, ou qu'en poussant trop cette espece de crise, ils ne tombassent dans quelqu'épuisement funeste.

On remédioit aux grandes chaleurs, à l'altération ou soif ardente, par la boisson abondante & réitérée d'eau panée, de ptisanne d'orge, d'eau de ris, d'eau de poulet, dans lesquelles on faisoit dissoudre le sel prunelle ou le nitre purifié, y mêlant par intervalles quelques gouttes d'esprit de soufre ou de nitre dulcifié, ou de vitriol, comme aussi les confectons d'hyacinthe, alkermes, les sirops de limon, d'œillet ou quelqu'autre léger cordial, pour éviter la surcharge & le relâchement.

Tous ces remedes employés à propos, & ménagés avec la prudence requise, suffisoient pour satisfaire aux diverses indications de cette seconde classe, pourvu que le terrible préjugé d'incurabilité, la consternation & le désespoir n'en suspendissent pas l'action; & nous pourrions, si le temps nous le per-

mettoit, citer plusieurs exemples de ceux qui soutenus par beaucoup de confiance, de courage & de fermeté en ont ressenti les bons & salutaires effets; de maniere que la nature étant par leur secours fortifiée, soulagée & débarassée en partie des mauvais levains qui l'opprimoient, & sur-tout délivrée du danger des inflammations intérieures par la voie des éruptions externes, je veux dire des charbons, des bubons, des parotides, &c. il ne s'agissoit plus que de traiter méthodiquement ces sortes de tumeurs, ce à quoi nous nous attachions depuis le commencement du mal jusqu'à la fin, avec d'autant plus d'application, que, comme nous l'avons déjà remarqué, la destinée des malades dépendoit presque toujours du succès de ces sortes d'éruptions, dont nous donnerons le traitement un peu plus bas, suivant leurs différences.

Méthode employée pour traiter les malades de la troisième classe.

IL seroit sans doute inutile d'entrer dans le détail de la méthode dont nous avons usé pour traiter les malades de cette troisième classe, parce que les accidens dont ils étoient atteints, étant les mêmes que ceux dont il est fait mention dans les deux précédentes, de maniere qu'ils se succédoient mutuellement, & que les symptômes rapportés dans la seconde classe étoient les avant-coureurs de ceux qui sont énoncés dans la première, il est aisé de juger qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, que d'employer successivement les remèdes mentionnés ci-devant. L'observation que nous avons crû devoir insérer entre la troisième & la quatrième classe, & dans laquelle il est exposé que plusieurs malades périssoient en très-peu de temps, avec des accidens fort médiocres, ou beaucoup moindres que ceux qu'on remarque dans les fièvres malignes ou putrides ordinaires; cette observation, dis-je, doit faire juger que cette espece de malades, dans lesquels il ne paroissoit assez souvent qu'un peu d'abattement & beaucoup de consternation, demandoit une aussi grande attention que ceux dont les accidens étoient fort considérables, & qu'à la moindre apparence du mal, il falloit employer au plutôt, outre les remèdes généraux, tout ce qui étoit propre à soutenir les forces, & à les encourager.

Méthode employée pour le traitement des malades de la quatrième classe.

IL n'y a qu'à jeter les yeux sur ce que nous avons dit ci-devant, touchant les accidens qui caractérisoient & terminoient la peste, pour juger que cette méthode doit rouler principalement sur la maniere de traiter les bubons & les charbons. Il est vrai que les symptômes qui se manifestoient dès le commencement dans les malades de cette quatrième classe, étoient à peu près les mêmes que ceux des malades de la seconde ; aussi avons-nous d'abord employé les remèdes propres à les combattre, tels que sont les doux émétiques, les purgatifs délayans, & les sudorifiques de même espece, suivant les indications qui se présentoient, faisant d'ailleurs observer un régime fort exact ; mais la destinée du malade dépendant principalement, comme il a été déjà remarqué de l'éruption notable & de la louable suppuration des bubons & des charbons, ces sortes de tumeurs ont toujours été l'objet de nos soins & de notre grande attention ; de maniere que ces tumeurs ayant paru constamment aux malades de cette quatrième classe, & à ceux des précédentes, la méthode que nous allons proposer pour leur traitement, doit être considérée comme commune à toutes les classes.

Méthode employée pour le traitement des bubons.

CES tumeurs étoient ordinairement situées aux aînes, & souvent au-dessous, faisant sur-tout gonfler les glandes lymphatiques, qui sont placées à l'endroit de la guaine des vaisseaux cruraux ; il en a paru aussi assez fréquemment aux aisselles, sur-tout sous le muscle pectoral, comme encore aux glandes du derriere & du dessous des oreilles, aux jugulaires, & sous le menton.

Les bubons dont les malades des premières classes étoient attaqués, se manifestoient souvent dès l'entrée du mal, sur-tout aux aînes, & aux aisselles, petits dans le commencement, profonds & très-douloureux ; à peine pouvoit-on les toucher & manier, sans causer des sensations très-vives, ne causant d'ailleurs dans la plupart aucun changement à la peau, qu'ils fai-

soient ensuite enfler à mesure qu'ils grossissoient, devenant sur la fin indolens.

En quelque-temps de la maladie que ces sortes de tumeurs ayent paru, nous les attaquions sans aucun délai, à moins qu'il n'y eût lieu de présumer par les autres accidens que les malades étoient sur le point de périr.

Si la tumeur étoit petite, profonde, douloureuse, & qu'on eût le temps de travailler à la ramollir, on commençoit par l'application des cataplasmes émolliens & anodins; & comme la misere & la désertion ne permettoient pas d'avoir recours à des drogues choisies, on faisoit préparer & appliquer sur le champ, & chaudement, une espece de bouillie avec la mie de pain, l'eau commune, l'huile d'olive, & quelque jaune d'œuf, ou un gros oignon cuit sous la cendre, qu'on avoit auparavant creusé & rempli de thériaque, de savon, & d'huile de scorpion ou d'olive; employant d'ailleurs pour les personnes communes, les cataplasmes faits avec le lait, la mie de pain, les jaunes d'œufs, ou avec les pulpes des herbes & racines émollientes.

Mais comme les malades des premières classes périssoient assez souvent subitement dans le temps même qu'on y pensoit le moins, nous ne nous avisons guères en pareil cas de prescrire ces sortes d'applications. Il falloit incessamment pour les garantir du dernier danger, travailler à l'ouverture de la tumeur, & pour cet effet nous faisons appliquer sans différer, une traînée de pierre à cauter dans toute son étendue, les y laissant pendant quelques heures, plus ou moins, suivant la profondeur, la situation, le volume des parties, & la constitution grasse ou maigre des malades. L'escarre faite, on l'incisoit & ouvroit sans aucun délai, pour se donner tout le jour convenable à l'examen des glandes tumescées, qu'il falloit mettre en fonte par les digestifs, après les avoir un peu tailladées, ou bien même les extirper si elles étoient mobiles, & qu'on pût les détacher sans attirer des hémorrhagies, qui suivant nos observations, ont toujours été funestes, quoique médiocres; & par cette même raison nous avons crû devoir rejeter la méthode d'extirper ces tumeurs, qui étoit en usage avant que nous entrassions dans cette Ville. Celle de les ouvrir sur le champ par la lancette, quoique plus prompt que celle des cauteres,

nous a paru dans bien des cas insuffisante , & moins sûre , comme donnant très-peu de jour , & laissant assez souvent après soi des abscesses , des fistules ou des tumeurs skirreuses. Quant aux ventouses & vésicatoires , leur effet nous a paru tardif , inutile , & quelquefois celui de ces derniers dangereux dans certains sujets ; leur application étant suivie d'inflammations intérieures , sur-tout de la vessie.

Revenant donc aux pierres à cauter , l'escarre étant formée , les incisions faites avec la précaution de bien découvrir les glandes tumescées , dans toute leur étendue , pour ne pas laisser de mauvais reliquats , il n'étoit plus question que de mettre en fonte ces mêmes glandes , par le moyen de bons digestifs qu'on faisoit avec parties égales de baume d'Arcæus , d'onguent d'althæa , de basilicum , y ajoutant la térébenthine & l'huile d'hypericum , qu'on mêloit exactement ; & supposé qu'il y eût une corruption notable dans la partie , on joignoit à la térébenthine & à l'huile d'hypericum , les teintures de myrrhe , d'aloës , l'eau-de-vie camphrée , & le sel ammoniac , détergeant ensuite & nettoyant le pus & la sanie , lorsqu'il étoit épais & trop corrosif , avec des lavages faits avec l'eau d'orge , le miel rosat , le camphre , ou avec des décoctions vulnéraires de scordium , d'absynthe , de petit chêne , de petite centaurée & d'aristoloche. Dès que l'ulcère étoit bien détergé , & les glandes tumescées entièrement consommées par la suppuration , il ne s'agissoit plus que d'appliquer un simple emplâtre pour conduire la playe à parfaite cicatrice.

Voici présentement , en peu de mots , la méthode dont nous avons usé pour la guérison des charbons , qui en plusieurs circonstances a beaucoup de rapport avec la précédente.

Méthode employée pour traiter les charbons.

NOUS avons observé ces sortes de tumeurs pendant tout le cours du mal , dans un très-grand nombre de malades de toutes les classes , quoique moins fréquemment que les bubons , remarquant très-souvent dans les mêmes sujets ces deux sortes d'éruptions.

Ces charbons se présentoient en différens endroits de l'habitude du corps , sur-tout aux cuisses , aux jambes , aux bras , à la

poitrine , au dos , plus rarement à la face , au col , au bas-ventre.

Ils paroissent d'abord sous la forme d'une pustule ou tumeur blanchâtre , jaunâtre , ou rougeâtre , pâle dans son milieu , ou tirant sur le rouge obscur , qui devenoit insensiblement noirâtre crustacée , & sur-tout vers les bords , d'ailleurs bigarrée souvent de diverses couleurs , de maniere que selon celle qui prédominoit , & l'excès ou le défaut de sensibilité & d'élévation , on pouvoit lui donner le nom ou de charbon phlegmoneux , ou de charbon érysipelateux , ou de gangreneux.

Nous attaquions d'abord toutes ces especes de charbons par des scarifications , faisant des taillades à droit & à gauche , dans le milieu & sur les bords , jusqu'au vif , & supposé que l'escarre fût épaisse & calleuse , on la cernoit , emportant toute l'épaisseur & la callosité , autant que la situation des parties pouvoit le permettre.

Nous n'avons pas trouvé à propos d'user dans ce traitement des cauteris actuels ou potentiels , que nous mettons en usage dans notre Province pour les charbons ordinaires , parce que les ayant employés dans le commencement , nous avons observé qu'ils attiroient des inflammations si considérables , que la gangrene s'y mettoit bien-tôt après , & que les bords se racornissoient. La pierre à cauter ne réussissoit guères que pour les petits charbons qui guérissent presque sans aucun secours.

Après avoir scarifié ces tumeurs , on appliquoit par-dessus des plumaceaux chargez d'un bon digestif , comme pour les bubons , avec cette différence , que nous en faisons retrancher les pourrisans , employant seulement la thériaque , la térébenthine , le baume d'Arcæus , & l'huile de térébenthine ; & supposé qu'il y eût beaucoup de corruption , on ajoûtoit les teintures d'aloës , de myrrhe , de camphre , &c.

On mettoit par-dessus les plumaceaux , des cataplasmes émolliens & anodins , ou spiritueux & résolutifs , comme sur les bubons , suivant la diversité des indications. Dans la suite des pansemens , les lavages & injections étoient aussi employées de même que pour les bubons , suivant l'exigence des cas ; & si dans le cours de la suppuration , les nouvelles chairs étoient d'une si grande sensibilité , que les digestifs appliqués causassent une douleur très-vive , comme nous l'avons vû souvent ar-

river , on substituoit les plumaceaux chargés de nutritum , avec tout le succès possible.

Méthode concernant les malades de la cinquième classe.

NOUS croyons qu'il est inutile d'entrer dans le détail de cette méthode , qui a été employée , & qu'on employe encore actuellement pour la guérison des malades de la cinquième classe , dont les Hôpitaux sont remplis , parce que n'étant atteints d'aucun autre accident , que des bubons & des charbons mal pansés ou négligés , & par-conséquent n'étant plus question que des abscesses , des ulcères , des fistules , des skirres & des callosités , que cette négligence & ces mauvais pansemens ont laissés après eux , il ne s'agit plus aussi que de mettre en usage la méthode exposée ci-dessus , ou de se servir des moyens usités en pareil cas , suivant les règles de l'art.

Nous remarquerons , en finissant , que toutes les méthodes proposées ne sont pas si générales & si constantes , qu'elles ne puissent souffrir des exceptions par rapport à certains cas particuliers que nous avons observés pendant le cours de ce terrible mal , & qui serviront de matière pour un mémoire plus exact ; mais elles pourront toujours suffire pour l'instruction des jeunes Médecins & Chirurgiens engagés à traiter les pestiférés ; & en même-temps , pour que le Public sçache ce qu'il faut penser de toutes ces méthodes singulières , & de ces prétendus spécifiques si vantés par le peuple , & par les empiriques.



OBSERVATIONS, ET REFLEXIONS;

PROPRES à confirmer ce qui est avancé par Messieurs CHICOYNEAU, VERNY & SOULIER, dans la Relation du 10. Décembre 1720. touchant la nature, les événemens & le traitement de la peste de Marseille.

NOUS ne donnons ces observations au Public, que dans le dessein d'autoriser & de mieux inculquer, par un certain nombre de faits évidens & incontestables, ce que nous avons avancé d'essentiel concernant les différentes classes, les accidens, le prognostic, & le traitement des pestiferés de Marseille, dans la Relation imprimée le 10. Décembre 1720.

C'est, comme on jugera par la simple lecture, une espece de Journal exact & suivi de ce que nous avons observé & pratiqué à l'égard d'un certain nombre de malades, entremêlé de réflexions propres à développer les causes de ce terrible mal, & à faire entrevoir les motifs qui nous ont déterminé à prescrire les remèdes énoncés dans les diverses méthodes proposées dans la même relation.

Nous avons tâché, dans l'exécution de ce projet, de nous conformer aux idées & aux modèles que l'illustre Monsieur CHIRAC, premier Médecin de Son Altesse Royale, a bien voulu nous communiquer, très-convaincus qu'il n'est pas permis de s'égarer, quand on est conduit par un guide aussi éclairé. Il seroit à souhaiter que nous eussions pû suivre avec exactitude la route qu'il nous a indiquée; mais si nos occupations continues auprès des pestiferés ne nous ont pas permis de remplir ses vûes dans toute leur étendue, du moins oserons-nous assurer le Public que ces observations sont très-fidèles, & qu'elles pourront être utiles aux Médecins & aux Chirurgiens engagés à servir ceux qui sont attaqués d'une si funeste maladie.

Et pour qu'on puisse plus aisément connoître le rapport des observations avec ce qui est établi dans chaque classe de la Relation, nous avons jugé à propos de faire réimprimer les diverses classes des malades, avec les méthodes proposées pour leur guérison, & de mettre au bas les observations qui peuvent servir à les autoriser.

P R E M I E R E C L A S S E.

La premiere classe observée, sur-tout dans le premier période & dans la plus grande fougue du mal pestilentiel, renferme tous les malades atteints des symptômes que nous allons rapporter, suivis constamment d'une mort prompte.

Ces symptômes étoient ordinairement des frissons irréguliers, un froid universel, un pouls très-petit, mol, lent, fréquent, inégal, concentré, & une pesanteur de tête si considérable, que les malades avoient bien de la peine à la soutenir, & étoient souvent saisis d'un étourdissement, d'un vertige & d'un trouble semblables à celui d'une personne yvre; ayant d'ailleurs la vûe fixe, ternie, égarée, marquant l'épouvante & le désespoir; la voix tardive, entrecoupée, plaintive; la langue presque toujours blanche, sur la fin sèche, rougeâtre, noire, raboteuse; la face pâle, plombée, éteinte, cadavereuse; des maux de cœur très-fréquens; des inquiétudes mortelles; un abattement général, des absences d'esprit, des assoupissemens, des envies de vomir, des vomissemens, &c.

Ces personnes ainsi attaquées périssoient quelquefois subitement, ou dans l'espace de quelques heures, le plus souvent dans celui d'une nuit, d'un jour, ou tout au plus de deux ou trois, comme par épuisement ou extinction, ayant par intervalle des mouvemens convulsifs, & des especes de tremblemens, sans qu'il parût au-dehors aucune espece d'éruption, de tumeur ou de tache.

Méthode employée pour traiter les malades de la premiere classe.

POUR peu qu'on fasse d'attention à la nature des accidens rapportés dans cette premiere classe, c'est-à-dire, au froid

universel, au pouls petit, inégal, concentré; à l'abattement général, aux maux de cœur presque continuels; à ces faces plombées, éteintes, cadavereuses, il sera très-aisé de juger que les saignées ne pouvoient qu'être pernicieuses, les émétiques & purgatifs nuisibles ou inutiles, & qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, que celui d'employer les cordiaux les plus actifs & les plus spiritueux, tels que sont la thériaque, le diascordium, l'extrait de genièvre, les confectons d'hyacinthe & alkermes, les eaux thériacales, de genièvre, des Carmes, les sels volatils de vipere, de succin, ammoniac, de corne de cerf, le lilium, les baumes les plus spiritueux; en un mot, tout ce qui est capable d'animer, d'exciter, de fortifier; augmentant, doublant & triplant même leur dose ordinaire, suivant que le cas étoit plus ou moins pressant.

Tous ces remedes, & autres de même nature, étoient sans doute très-propres à ranimer & ressusciter, pour ainsi dire, les forces presque éteintes de ces pauvres malades; cependant nous avons eu la douleur de les voir périr presque tous assez subitement; ce qui nous confirmoit d'abord dans le sentiment généralement reçu, que la malignité du levain pestilentiel est d'une force supérieure à celle de tous les remedes: mais comme nous les avons aussi vû réussir dans quelques cas particuliers, il y a lieu de présumer, & on n'est que trop convaincu par une fatale expérience, que la désertion & l'inaction de la plupart des personnes, qui pouvoient donner du secours, que le défaut de nourriture, des remedes & du service; que le funeste préjugé d'être atteint d'un mal incurable; que le désespoir de se voir abandonnés sans aucune ressource; on est, dis-je, très-convaincu que toutes ces causes n'ont pas moins contribué que la violence du mal à faire périr si subitement un si grand nombre de malades, non-seulement de la premiere classe, mais encore des suivantes; puisqu'à mesure que cette mortelle crainte de la contagion a diminué, & qu'on s'est mutuellement secouru, que la confiance & le courage sont revenus, qu'en un mot le bon ordre s'est rétabli dans cette Ville par l'autorité, la fermeté & la vigilance de M. le Chevalier de Langeron, on a aussi vû diminuer insensiblement le progrès & la violence de ce terrible fleau, & que nous avons été plus heureux dans le traitement des malades qui en étoient frappés.

Observations propres à confirmer ce qui est avancé au sujet des malades de cette premiere classe.

PREMIERE OBSERVATION

donnée par M. CHICOYNEAU.

LE second du mois d'Octobre de l'année dernière, dans le temps que la peste faisoit encore bien du ravage dans Marseille, un jeune homme nommé M. Barthelemi, fils d'un Négociant, âgé d'environ vingt-un an, logé dans la rue S. Ferreol, revenant vers les dix heures du matin, d'une bastide éloignée de trois quarts de lieuë de la Ville, où il avoit coutume d'aller tous les jours à pied, dans le dessein de voir une Demoiselle, pour laquelle il se sentoît une très-forte inclination; ce jeune homme, dis-je, de retour de cette maison de campagne, entra chez lui, & s'en fut d'abord, sans dire mot à personne, se jeter sur son lit; ce qui faisant soupçonner qu'il se trouvoit mal, avec d'autant plus de raison, que depuis quelques jours il paroissoit tout changé, pâle, défait & consterné, par les raisons que nous exposerons ci-après, obligea l'une de ses sœurs de le suivre, pour le secourir en cas de besoin. Elle le trouva couché, ayant le visage cadavereux, les yeux éteints, froid comme glace, sans mouvement, ne donnant presque aucun signe de vie. La jeune Demoiselle épouvantée, cria au secours; les voisins accourent; on tache de ranimer ce pauvre mourant avec du vin, de l'eau-de-vie, de l'eau de la Reine d'Hongrie, de la theriaque, de la confectïon d'hyacinte, en un mot avec tout ce qu'on jugea propre à le réchauffer; mais tous ces secours furent inutiles, le froid mortel, dont il avoit d'abord été saisi, ne l'abandonna point; il expira dans deux heures de tems, sans qu'il parût sur son corps aucun vestige de bubon, charbon, ou de quelqu'autre sorte d'éruption.

Comme ce jeune homme étoit logé vis-à-vis de la maison où je demeurois, & que je visitois journellement sa sœur aînée, par rapport à une attaque très-vive de peste de la troisième classe, dont je donnerai l'observation en son lieu, j'appris bien-tôt au retour de la visite de mes malades, un événement si prompt & si funeste, qui me surprit d'autant plus; que j'avois vu pres-

que chaque jour le jeune homme aller à la bastide à pied, & en revenir de même, paroissant d'ailleurs très-actif, d'un tempérament maigre, sec & assez robuste ; de sorte que dans les premiers momens de ma surprise, peu s'en fallut que je ne crusse avec le vulgaire, qu'un accident si soudain ne fût un effet de la plus terrible contagion : mais après m'être informé exactement de tout ce qui avoit précédé, je revins bien-tôt de mon premier étonnement, persuadé que cette prompte mort devoit, avec beaucoup plus de raison, être attribuée aux causes suivantes.

En premier lieu, j'appris que ce jeune homme étant naturellement gai & jovial, avoit depuis quelque-temps changé d'humeur & de caractère, & qu'il étoit devenu tout à coup sombre, triste & mélancolique.

20. Je fus aussi informé que ce changement si soudain & si rare dans les personnes de son âge, venoit de ce qu'il avoit vû périr en très-peu de jours, par la violence du mal pestilentiel, cette jeune Demoiselle pour laquelle il se sentoît, comme nous l'avons dit ci-dessus, une si forte inclination, & qu'il l'avoit lui-même portée en terre & ensevelie malgré le préjugé de contagion, comme se souciant fort peu de périr, après avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher, & de plus précieux.

30. J'appris qu'après cette perte, il ne laissoit pas de retourner tous les jours à la même bastide, pour y servir la mere de sa maîtresse, qui, d'abord après la mort de sa fille, fut attaquée de la peste ; de maniere que ce funeste lieu & ce triste emploi, fomentoient & renouvelloient sans cesse sa douleur & son désespoir.

Enfin, je fus instruit que dans cette maison de campagne, ce jeune homme se nourrissoit de très-mauvais alimens, mangeant sur-tout quantité de figues & de raisins ; ce qui lui avoit attiré depuis neuf à dix jours un cours de ventre si extraordinaire, que la veille de sa mort il y étoit allé jusqu'à soixante-dix fois.

De sorte qu'après avoir été bien informé par des personnes non suspectes, de la vérité de tous ces faits, & avoir réfléchi avec attention sur les terribles effets que peut causer la perte d'une personne tendrement aimée, sur tous ceux que produit la fréquentation d'une maison dans laquelle on a toujours des objets

de peste & des fujets de douleur devant les yeux ; sur le peu de ménagement que ce jeune-homme observoit à l'égard des alimens , & enfin sur l'épuisement qui devoit nécessairement suivre un cours de ventre si prodigieux , ayant , dis-je , bien réfléchi sur la nature , la force & le funeste concours de toutes ces causes si sensibles & si évidentes , je revins aisément de ma première surprise , & fus persuadé que sans le secours d'une contagion supposée & non démontrée , on pouvoit sans beaucoup de peine découvrir ce qui avoit donné lieu à une mort si soudaine , & si imprévue.

SECONDE OBSERVATION.

D'une malade de la première classe , donnée par Monsieur
V E R N Y.

MADEMOISELLE Fabrot fille d'un Négociant ; logé à l'entrée de la grand'ruë , âgée d'environ seize ans , d'un caractère d'esprit timide & craintif , ayant resté pendant plus de trois mois renfermée dans sa maison avec toute sa famille , sans aucune communication avec les personnes du dehors , tomba malade la nuit du 21. au 22. du mois de Décembre de l'année 1720.

Je la visitai le lendemain à l'heure du midi , & sur le simple recit de tout ce qui avoit précédé , je ne doutai point que son mal marqué au coin de la peste courante , ne vint du defaut d'exercice , de ce qu'elle mangeoit un peu trop , & quatre fois par jour ; mais sur-tout de la malignité des matieres indigestes , qui devoit s'être formée en conséquence des terribles & funestes idées de la prétendue contagion.

Les symptômes de ce mal ne parurent pas d'abord considérables , la malade ne se plaignant que d'une legere douleur sous l'aisselle droite , où je n'apperçûs aucune tumefaction ; sa tête étoit un peu étourdie sans être pesante , le dérangement de son estomac ne se manifestoit que par un simple dégoût , & le pouls étoit presque semblable au naturel.

Mais n'étant que trop instruit par une infinité d'expériences que ces symptômes si legers en apparence , étoient tout-à-coup suivis des plus funestes accidens ; & réfléchissant que le defaut

d'exercice & des repas trop fréquens dans l'espace de trois mois, devoient avoir donné lieu à un grand amas de matieres indigestes, je me déterminai à lui faire prendre sur le champ une demie dragme d'ipécacuanha, qu'elle rejetta avant même de l'avoir entierement avalé; ce qui m'obligea à lui en prescrire dans l'instant une autre prise, qui la vuida très-peu; de sorte que le levain pestilentiel, qui avoit resté jusqu'alors comme referré dans les premieres voies, s'étant tout-à-coup mis en jeu, le mal fit dans quelques momens des progrès si surprenans, que vers les quatre heures du soir du même jour, M. Chicoyneau & moi la trouvâmes mourante. Son pouls étoit imperceptible; elle avoit les lèvres livides, le visage pâle & rentré, les narines fort ouvertes, les paupieres dilatées & les yeux si éteints, qu'elle ne voyoit rien distinctement, n'entendant d'ailleurs que confusément; en un mot, cette pauvre malade ressembloit plutôt à une statuë, qu'à un corps vivant.

Dans ce triste état, notre plus grand soin fut de la ranimer par le moyen de la confection alkermes que nous trouvâmes sur la table de la chambre, & que nous délayâmes dans un peu de vin. Elle n'eut pas plutôt avalé cette potion, que nous entendîmes un grouillement, dont le bruit, partant de la region de l'estomac, sembloit s'étendre vers le gosier; ce qui nous ayant obligé de la faire relever, on ne l'eut pas mise sur son séant qu'elle rejetta quantité de matieres vertes, & d'un vert très-foncé.

Après une prompte délibération, il fut convenu de lui donner incessamment une potion propre à rétablir la circulation du sang, que nous jugions par la nature du pouls devoir être presque entierement arrêtée, sans doute à raison du mélange de cette liqueur verdâtre, dont une partie avoit passé des premieres voies dans les vaisseaux. Cette potion étoit composée d'une dragme de thériaque, d'autant de confection alkermes, & de soixante gouttes de lilium dans des eaux cordiales: nous recommandâmes aussi de se munir d'une pareille dose de lilium, pour lui en redonner durant la nuit dans l'entre-deux des bouillons, quoique nous n'eussions que trop de raisons de craindre que ces secours seroient inutiles.

Le lendemain on vint nous avertir que la malade se portoit mieux; mais y étant accourus nous la trouvâmes au même état.

à cela près que le pouls étoit un peu plus sensible.

La qualité des matieres qu'elle avoit rejetté le soir précédent ; & la mollesse du bas-ventre , nous déterminèrent , malgré le deffaut des forces , à lui prescrire neuf grains de tartre émetique dans trois verres de pîsanne purgative , pour vuider ces matieres qui se mettant en jeu par intervalles , arrêtoient la circulation du sang & de la lympe. Nous lui prescrivîmes en même-temps de bons cordiaux , propres à donner les forces nécessaires pour soutenir les évacuations ; mais ces remedes firent très-peu d'effet ; nous la trouvâmes le soir agonisante , en sorte qu'elle mourut sur le minuit.

OBSERVATIONS FAITES A L'OUVERTURE

des cadavres des pestiferés de la premiere classe , données au Public par Monsieur SOULLIER , Maître Chirurgien de Montpellier , & Inspecteur de la Chirurgie des Hôpitaux de Marseille.

AU mois d'Août 1720. dans les temps de ma premiere entrée à Marseille avec Mrs. Chicoyneau & Verny , trois jours après y être arrivé , & après avoir examiné avec ces Mrs. la nature du mal courant , je fis en leur présence à l'Hôpital dit des Convalescens , l'ouverture de trois cadavres des pestiferés , morts dans l'espace de vingt-quatre heures , avec les principaux accidens marqués dans la premiere classe de notre Relation du 10. Décembre de la même année.

Après que j'eus ouvert le bas ventre & la poitrine , nous n'y observâmes autre chose que des marques très-sensibles d'une inflammation gangreneuse , généralement répandue sur les principales parties de ces deux regions. Elles étoient toutes livides , noirâtres , ou d'un rouge foncé ; leurs vaisseaux étoient remplis & gorgés d'un sang de même couleur ; un nombre infini de ces mêmes vaisseaux , qui , dans l'état naturel , peuvent à peine être apperçûs , à raison de leur petitesse , sautoient , pour ainsi parler , aux yeux ; sur-tout ceux qui rampent sur les enveloppes des intestins , de l'estomac , des poulmons , & sur le pericarde , étoient si sensibles , que leurs plus petites ramifications ne pouvoient se dérober à la vûe.

Je n'ouvris point la tête de ces cadavres & je ne fouillai point dans leurs entrailles , comme je l'ai fait à l'égard de ceux des classes suivantes , tant à raison de la grande infection du lieu où je travaillois , & où quantité d'autres cadavres étoient entassés par monceaux , que du deffaut des commodités & des instrumens nécessaires en pareil cas ; soit encore que dans ces commencemens l'imagination d'un novice en fait de peste , fût frappée un peu trop vivement par les funestes idées de la prétendue contagion. Je m'en tins donc à cette simple ouverture , d'autant mieux que Mrs. Chicoyneau & Verny convinrent que ce que nous observions au premier coup d'œil , étoit plus que suffisant pour connoître la cause des morts subites des malades de la premiere classe.

En effet , l'expérience journaliere nous apprend que les gangrenes interieures , dès qu'elles sont formées , sont non-seulement mortelles , mais tuent subitement ; de sorte que dans la plupart des fièvres malignes , les malades ne sont ordinairement sur le point de périr , que lorsque les inflammations internes se tournent en gangrene : d'où il résulte qu'il n'y a d'autre différence essentielle , par rapport à la cause des funestes accidens & des événemens qu'on observe dans la peste & dans les fièvres malignes , si ce n'est que les inflammations , qui , dans ces dernières , ne deviennent gangreneuses que par degrés & sur la fin de la maladie , dégènerent dans les attaques de peste en mortification , subitement & dès l'entrée du mal. Il ne faut donc pas être surpris que les malades pestiferés de la premiere classe soient enlevés avec tant de promptitude , & que toute sorte de secours leur soit inutile. De ces conséquences & de ces réflexions il en naît très-naturellement quelques autres , qui ne sont ni moins claires , ni moins importantes : Sçavoir , 1°. qu'on ne sçauroit être en temps de peste trop attentif à en prévenir les attaques par un bon regime ; 2°. Qu'aux moindres avant-coureurs d'un pareil mal , il faut sur le champ demander du secours , & que les Médecins de leur côté doivent être très-diligens à l'accorder ; 3°. (& cette réflexion regarde le fait de la contagion ;) S'il est vrai , comme on n'en sçauroit disconvenir , que dans les fièvres malignes les inflammations gangreneuses se forment sans le secours d'un venin contagieux , par le seul genre ou degré de coagulation & de dissolution de la masse des humeurs , il

n'est pas moins vrai qu'il est très-inutile de supposer un levain particulier qui vienne du dehors , en un mot , contagieux , pour rendre raison des gangrenes interieures & des morts promptes & inopinées qui arrivent en temps de peste.

Les ouvertures de plusieurs autres cadavres que j'ai faites sur la fin de la peste de Marseille , avec beaucoup plus d'exactitude que ces premières , pourront nous mieux développer les causes ordinaires & particulieres des coagulations & des dissolutions propres à produire les gangrenes interieures , & nous faire comprendre que la supposition d'un levain étranger contagieux est absolument inutile.

SECONDE CLASSE.

LA seconde Classe des malades que nous avons traités pendant tout le cours de ce funeste mal , renferme ceux qui avoient d'abord des frissons comme les précédens , & la même espece d'étourdissement , & la douleur de tête gravative ; mais les frissons étoient suivis d'un pouls vif , ouvert , animé , qui néanmoins se perdoit pour peu qu'on pressât l'artere. Ces malades sentoient intérieurement une ardeur brûlante , tandis qu'au dehors la chaleur étoit médiocre & tempérée ; la soif ardente & inextinguible , la langue blanche ou d'un rouge obscur , la parole précipitée , bégayante , impétueuse ; les yeux rougeâtres , fixes , égarés , étincelans ; la couleur de la face d'un rouge assez vif , & quelquefois approchant du livide ; des maux de cœur assez fréquens , quoique beaucoup moins que dans ceux de la Classe précédente ; la respiration fréquente , laborieuse , ou grande & rare , sans toux ni douleur ; des nausées , des vomissemens bilieux , verdâtres , noirâtres & sanglans ; des cours de ventre de la même espece , sans néanmoins aucune tension ni douleur au bas-ventre ; des rêveries ou délires phrénétiques ; des urines assez souvent naturelles , quelquefois troubles , blanchâtres , noirâtres , sanglantes ; des moiteurs ou sueurs qui rarement sentoient mauvais , & qui bien loin de soulager le malade , ne faisoient que l'affoiblir ; dans certains cas des hémorrhagies , qui , quoique médiocres , ont presque toujours été funestes ; un grand abattement des forces , & sur-tout une appréhension de périr si forte , que ces pauvres malades ne pouvoient être rassurés , se regardant dès le

premier instant de l'attaque, comme destinés à une mort certaine : mais, ce qui mérite bien d'être remarqué , & qui a toujours paru caractériser & distinguer ce mal de tout autre , est que presque tous avoient dès le commencement ou dans le progrès , des bubons ordinairement très-douloureux , situés communément trois ou quatre travers de doigt au-dessous de l'aîne , quelquefois dans l'aîne , ou aux aisselles , ou aux glandes parotides , maxillaires , jugulaires ; comme aussi des charbons , sur-tout aux bras , aux jambes ou aux cuisses , quelquefois de simples pustules blanches , pâles , livides , noires , charbonneuses , ou des taches pourprées , répandues en divers endroits de l'habitude du corps.

Il étoit assez rare de voir échapper les malades de cette seconde Classe , quoiqu'ils se soufussent ou durassent un peu plus que les précédens. Ils ont péri presque tous avec les marques d'une inflammation gangreneuse , sur-tout au cerveau & à la poitrine ; & ce qui paroîtra singulier , c'est que plus ils étoient robustes , gras , pleins & vigoureux , moins il y avoit à espérer.

*Méthode employée pour traiter les malades de la
seconde Classe.*

LE traitement des malades de cette seconde Classe nous a beaucoup plus occupés que celui des précédens , par rapport à la multiplicité & la variété des accidens qui offroient en même temps plusieurs indications à remplir.

Toutes ces indications pouvoient pourtant se réduire à deux principales , qui demandoient d'autant plus d'attention & de prudence , qu'elles paroissent opposées , puisque nous observions dans le même malade un mélange prodigieux de tension & de relâchement , de frisson & de chaleur , d'agitation & d'affaiblissement ; de sorte que nous étions obligés d'être sans cesse attentifs à chasser les mauvais levains renfermés dans les premières voies , ou répandus dans toute la masse du sang , sans pourtant les effaroucher ; à les corriger & à en émousser l'action , sans affaiblir. Il falloit , par exemple , faire vomir ou purger , sans irriter ni épuiser ; procurer une libre transpiration ou la sueur , sans trop animer ni enflammer ; fortifier , sans augmenter la chaleur contre nature ; délayer enfin & temperer , sans surcharger ni relâcher ; & c'est ce que nous avons tâché d'exécuter par la méthode suivante.

Supposé que nous fussions appellés dès le commencement, & que le malade ne nous parût pas épuisé, nous donnions d'abord un remede propre à débarasser l'estomach; c'est-à-dire, un leger vomitif, tel qu'est l'ipécacuanha, ayant égard pour la dose à l'âge & au temperament, le faisant prendre dans un peu de bouillon ou d'eau commune, avec quelque cardiaque. Rarement nous avons usé du tartre ou du vin émetique, pour éviter les superpurgations, à moins que nous n'eussions à faire à des corps robustes & pléthoriques, ou que quelque accident particulier ne parût le demander, soutenant ensuite & modérant l'action du remede par quantité d'eau tiède, de thé, ou de décoction de chardon-benit.

L'effet de ce premier remede étant ordinairement suivi de l'abattement des forces, nous tâchions de fortifier par quelque leger cordial, sur-tout par la thériaque & le diascordium, qui sont propres à prévenir & à arrêter les superpurgations. A ces deux remedes succedoient les purgatifs médiocres & délayans, pour nettoyer sans irritation les boyaux des grosses matieres qui pouvoient s'opposer à l'action des autres remedes, ou à leur libre passage dans les vaisseaux. Ces purgatifs étoient des prisannes laxatives faites avec le senné & le cristal mineral, & ordonnées par verrées; les décoctions des tamarins, ou les infusions des vulneraires, dans lesquelles on dissolvoit la manne & le sel prunele; les eaux de casse, les syrops de chicorée avec la rhubarbe, auxquels nous entremêlions & faisons encore succeder les cordiaux & les doux alexiteres, par les raisons alléguées ci-dessus; & supposé que la thériaque & le diascordium fussent insuffisans pour remplir cette dernière indication & pour arrêter les superpurgations, nous ajoûtons la terre figillée, les coraux, le bol d'Armenie, &c. que nous rendions encore plus efficaces, en cas de nécessité, par le mélange de quelques gouttes de baume tranquille, ou du laudanum liquide; ce qui nous a réussi dans plusieurs occasions, non-seulement pour arrêter les évacuations immodérées, mais encore pour les insomnies, les délires phrénétiques, les hemorrhagies & les autres symptomes de cette espece.

La poudre solaire de Hambourg, le Kermes mineral & les autres remedes qui nous avoient été communiqués & fort recommandés, ont aussi été employés en qualité d'émetiques & de purgatifs, & ont rempli quelquefois avec succès ces deux in-

dications ; observant même que dans certains cas ils ont fait suer & transpirer : mais il est fort aisé de juger qu'ils étoient insuffisans pour opérer la guérison radicale d'une maladie caractérisée par un nombre de divers symptômes essentiels.

Pour ce qui concerne les sudorifiques , dès que nous appercevions la moindre bonne disposition pour une transpiration libre ou pour la sueur , en quelque temps de la maladie que ce pût être , nous avions beaucoup d'attention à les mettre en usage , d'autant mieux que quelques malades ont échappé par cette voie , & que nous n'ignorions pas que cette espece de crise est recommandée , comme très-salutaire , par tous les Auteurs qui traitent de la peste. Nous avons donc recours à quelqu'un des cordiaux rapportés ci-dessus , sur-tout à la thériaque & au diascordium , auxquels on ajoûtoit la poudre de vipere , l'antimoine diaphoretique , le safran oriental , le camphre , &c. soutenant l'effet de ces remedes par la boisson chaude & réitérée du thé , les infusions des vulneraires de Suisse , les eaux de scabieuse , de chardon-benit , de genievre , de scordium , de rhuë , d'angelique & autres recommandées pour pousser du centre à la circonference , sans trop émouvoir ; observant toujours que les malades ne fussent pas d'un temperament trop sec & ardent , ou qu'en poussant un peu trop cette espece de crise , ils ne tombassent pas dans quelque épuisement funeste.

On remedioit aux grandes chaleurs , à l'alteration ou soif ardente , par la boisson abondante & réitérée d'eau panée , de pîsanne d'orge , d'eau de ris , d'eau de poulet , dans lesquelles on faisoit dissoudre le sel prunelle ou le nitre purifié , y mêlant par intervalles quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié , de vitriol ou de soufre ; comme aussi les syrops d'œillet , de limon , les confectîons d'hyacinthe , alkermes , ou quelque autre cordial propre à éviter la surcharge & le relâchement.

Tous ces remedes employés à propos & ménagés avec la prudence requise , suffisoient pour satisfaire aux diverses indications de cette seconde Classe , pourvu que le terrible préjugé d'incubabilité , la consternation & le désespoir n'en suspendissent pas l'action ; & nous pourrions , si le temps nous le permettoit , citer plusieurs exemples de ceux qui , soutenus par beaucoup de confiance , de courage & de fermeté , en ont ressenti les bons & salutaires effets ; de maniere que la nature étant par leur secours

fortifiée , foulagée & débarassée en partie des mauvais levains qui l'opprimoient , & délivrée sur-tout du danger des inflammations interieures , par la voie des bubons , des parotides , des charbons , &c. il ne s'agissoit plus que de traiter méthodiquement ces sortes de tumeurs. C'est à quoi nous nous attachions depuis le commencement du mal jusqu'à la fin , avec d'autant plus d'application , que la destinée des malades dépendoit presque toujours du succès de ces fortes d'éruptions.

Observations propres à confirmer ce qui est avancé au sujet des malades de cette seconde Classe.

PREMIERE OBSERVATION,

Donnée par Mr. CHICOYNEAU.

JE fus appelé avec Mrs. Verny & Soullier le 26. Septembre de l'année dernière pour visiter le fils de M. de Cambray Capitaine de Galere, logé dans la rue de Noailles, âgé d'environ vingt ans , d'un temperament sanguin , vigoureux , d'une habitude de corps nerveuse , ni trop gras , ni trop maigre , d'un caractère d'esprit ferme , déterminé. Nous le visitâmes vers les six heures du soir , & le trouvâmes attaqué d'un frisson irregulier , qui avoit commencé à se faire sentir dès le jour précédent , accompagné d'une douleur de tête sourde , gravative , avec une espece d'étourdissement & de vertige pour peu qu'il se remuât. La face étoit pâle , les yeux étincelans , la langue blanche , la salive épaisse , le pouls petit , fréquent , inégal , se plaignant de maux de cœur , de foiblesse , fatigué par des envies de vomir inutiles , sentant une douleur un peu aiguë au-dessous de l'aîne droite , où nous découvrîmes un bubon de la grosseur d'une petite noix , situé sur la guaine des vaisseaux cruraux , sans qu'il y eût aucune alteration aux tegumens.

Nous lui fîmes prendre sur le champ demi dragme d'ipeacanha , avec une dragme de confection d'hyacinte dans un peu de bouillon , recommandant de lui faire boire trois quarts d'heure après , ou dès que le remede auroit commencé d'agir , quelques verres d'eau tiède , pour faciliter le vomissement.

Nous prescrivîmes aussi en même-temps une potion cordiale

avec une dragme de thériaque , autant de confection alker-mes , & demi dragme de diascordium dans les eaux de scabieu-se & de chardon-benit , pour être donnée d'abord après l'opéra-tion du remede ; & pour toute nourriture de bons bouillons de quatre en quatre heures , pour boisson de l'eau panée.

Le second jour l'ayant visité de bon matin , nous le trouvâmes dans le même état que le premier , mais avec quelque diminu-tion , n'étant plus fatigué par les nausées ou envies de vomir. L'ipecacuanha avoit procuré une évacuation considérable par haut & par bas : les matieres qu'il avoit rendu en vomissant étoient colorées de vert & de jaune , sentant fort l'aigre ; les excremens de même couleur , de très-peu de mauvaise odeur ; les urines crûes & limpides.

La foiblesse , la petitesse du pouls & les maux de cœur sub-sistant encore , quoique dans un moindre degré , nous lui prescrivîmes la même potion cordiale que ci-dessus , y faisant ajoû-ter quinze grains de poudre de vipere , & quarante gouttes de lilium.

Le bubon paroissant un peu plus gonflé , nous fîmes appliquer le cataplasme émollient & adoucissant , avec la mie de pain , l'eau , l'huile & les jaunes d'œufs , & recommandâmes d'avoir des pierres à cautere pour les employer à notre retour. Vers les onze heures du même matin , le malade avoit les mêmes accidens , quoiqu'avec diminution ; les yeux néanmoins plus étincelans , & la pupille plus dilatée qu'à l'ordinaire.

Mais le bubon de la grosseur d'une noix étoit parvenu dans l'espace de quatre heures à celle du poing , & il s'y étoit joint une inflammation du scrotum du même côté. Les pierres à cau-tere furent appliquées sans aucun délai sur toute l'étendue de la tumeur , & le cataplasme émollient & anodin sur les bourses.

A la visite du soir , les accidens mentionnés parurent encore les mêmes , avec cette différence que le pouls étoit plus déve-loppé , qu'il y avoit plus de chaleur , d'alteration & de sèche-resse de langue , ce qui nous détermina à faire dissoudre dans deux pots de sa pisanne ordinaire deux gros de nitre purifié.

La pierre à cautere ayant déjà fait une grande escarre , le bubon fut scarifié & ouvert , de maniere qu'ayant trouvé en son-dant la playe , trois glandes chacune de la grosseur d'un œuf de pigeon , & toutes trois assez mobiles , le Sieur Soullier les

extirpa. La playe fut ensuite pansée avec des bourdonnets & des plumaceaux , chargés d'un digestif fait avec parties égales de baume d'Arceus , de basilicum & d'onguent d'althea mêlés exactement , observant de mettre quelque petit tampon de charpi sec sur les petits endroits qui fournissoient du sang , & de couvrir les plumaceaux avec le cataplasme émollient & anodin , le tout soutenu par un bandage convenable.

Le matin du troisième jour , les accidens parurent avoir notablement diminué ; le malade avoit passé la nuit assez tranquillement , de sorte que nous laissâmes le tout en l'état , avec le seul regime , pour ne pas interrompre le cours de cette bonace : mais elle ne fut pas de longue durée , l'ayant trouvé le soir dans le délire , avec de grandes inquiétudes , sans pourtant que l'élevation du pouls répondît à cette nouvelle agitation. Nous prescrivîmes vingt gouttes de laudanum liquide , un gros de thériaque , autant de confectio alkermes dans quatre onces d'eau de chardon-benit.

Le lendemain nous apprîmes que d'abord après notre visite du soir , le délire avoit si fort augmenté , que le malade devint comme furieux , qu'il n'avoit pris ni remède ni bouillon de toute la nuit , & que le Forçat qui le servoit , craignant sa fureur , s'étoit enfui , avec la précaution de bien fermer la porte de sa chambre.

Cette phrénésie s'étant un peu apaisée sur le matin , il se laissa persuader de prendre un peu de bouillon & quelque peu de vin , dans lequel on fit glisser vingt gouttes de laudanum liquide : la playe dont il avoit ôté & jetté l'appareil , fut aussi pansée avec le digestif ordinaire , mettant par-dessus un cerat composé du diapalme , du diachylum & d'huile rosat pour aider & hâter la suppuration.

Le soir il nous parut moins agité , mais la disposition à l'égarement subsistant encore , crainte de quelque révolution semblable à celle de la nuit précédente , nous prescrivîmes un julep avec les eaux de scabieuse & de chardon-benit , une once d'eau de naphe , demi once de syrop de pavot , une dragme de confectio alkermes , & douze gouttes de laudanum liquide.

Le cinquième au matin , le cerveau & la langue n'étant pas bien dégagés , nous trouvâmes à propos de le purger avec trois ou quatre verrées de ptisanne laxative , composée de six dragmes de fenné

fenné & demi once de cristall mineral , auxquels on fit souffrir une legere ébullition dans la quantité de deux livres d'eau commune. Il prit deux grands verres de la colature dans les intervalles des premiers bouillons , qui le purgerent assez bien : il fut pansé à l'ordinaire , & le soir ne paroissant rien de nouveau , le julep précédent fut réitéré , pour lui procurer un peu de repos.

Le six au matin , nous fumes informés que la nuit , quoiqu'assez calme , avoit été troublée par un peu de rêverie & d'agitation ; de sorte que le trouvant d'ailleurs un peu abattu , nous réitérâmes la potion cordiale & narcotique. La playe commença dès-lors à donner des marques de suppuration ; & le soir il ne fut prescrit aucun autre remede que le julep.

Le sept la suppuration fut plus abondante : plus de délire ; mais crainte de retour , même julep pour l'heure du sommeil.

Le huit le cerveau fut entierement libre , beaucoup de suppuration ; on se tint au regime & au pansement ordinaires.

Le neuf, le pus , quoique très-abondant , étoit pourtant si épais & si âcre , que s'étant collé fortement au fond & au bord de la playe , il les avoit enflammés ; ce qui obligea d'avoir recours aux lavages avec la décoction d'orge , les vulneraires de Suisse & le miel rosat , pour mieux déterger , prescrivant au surplus la boisson copieuse du thé dans l'intervalle des bouillons. Le soir du même jour , même lavage.

Du dix au seize , les lotions , les pansemens ordinaires , la boisson du thé furent continués , aussi-bien que le régime exact , de crainte de rechute , le pouls n'étant pas encore bien réglé.

Du seize au dix-neuf , nous permîmes au malade de prendre , outre les bouillons , quelque potage & un morceau de pain pour boire un coup , allant par degrés , suivant les loix de la prudence ; & pour ce qui concerne le pansement , une glande tumescée , attachée au centre de la playe par beaucoup de filets , comme par autant de racines , ayant grossi peu-à-peu , & étant devenue mobile par l'acreté du pus qui avoit rongé ces mêmes racines , fut totalement extirpée.

Le dix-neuf , on s'apperçut que , malgré les pansemens & les lavages réitérés , un pus épais & gluant croupissoit dans le fonds de la playe & la creusoit , de sorte qu'outre les lotions on mit dans le fonds de cette playe des bourdonnets secs pour absorber

la sanie , & on recommanda au malade de se tenir sur le côté lorsqu'il seroit couché , afin que le pus se portât plus aisément au-dehors. Cette méthode fit un très-bon effet. La playe pendant les jours suivans parut rouge , vermeille : mais le vingt-deuxième le malade s'étant émancipé de manger quelques figues d'un jardin qui étoit de plein-pied avec sa chambre , la fièvre le reprit , la playe pâlit & se mortifia dans certains endroits , il fallut la taillader , la ranimer par un digestif fait avec la térébenthine , l'huile d'hypericum , la myrrhe & l'aloës. Il fallut encore repurger & remettre au régime exact , lequel ayant été bien observé pendant trois ou quatre jours , la fièvre disparut , la playe redevint belle , de maniere que le malade s'étant conduit avec la prudence requise , elle s'incarna , se cicatrisa , & il recouvra dans peu une santé parfaite.

SECONDE OBSERVATION.

D'une malade de la seconde classe , donnée par Monsieur
VERNY.

MADEMOISELLE Vieneau , âgée de vingt ans , d'un temperament fort & robuste , d'une taille avantageuse , d'une constitution grasse & remplie , d'un caractère d'esprit ferme , gai & jovial , s'étant exposée imprudemment à un vent de Nord froid , qui souffloit le 5. de Novembre 1720. dans le temps qu'elle avoit son flux menstruel , sentit tout-à-coup une douleur vive au côté droit du col , qui s'étendoit sur l'épaule & le bras du même côté : mais n'ayant aucune douleur de tête ni fièvre , ni aucun des autres symptômes dont la maladie courante étoit ordinairement accompagnée , & ne la craignant même pas , elle ne regarda son mal que comme une simple fluxion ; de sorte que sans demander de remède ni se plaindre , elle sortit & agit à l'ordinaire.

Le quatrième jour ses regles , qui lui duroient communément sept à huit jours , s'arrêtèrent brusquement , & dès-lors elle ressentit un froid qui lui glaçoit les extrémités du corps. A ce froid succéda une fièvre violente , de maniere que le mal qu'elle couvoit depuis quelques jours éclata ouvertement. Sa tête devint lourde & pesante , elle eut des envies de vomir , les dou-

leurs du col , de l'épaule & du bras augmentèrent , la langue fut couverte d'une mucosité blanche , & les yeux parurent rougeâtres , fixes & tendus.

Le lendemain matin , elle fut vidée par le haut & par le bas , demi-heure après que je lui eus fait prendre quarante grains d'ipécacuanha : mais cette évacuation , quoique considérable , n'arrêta pas le progrès du mal ; de sorte que sur le soir je résolus de combattre & de chasser le levain pestilentiel par une autre voie , lui prescrivant un remède sudorifique , composé de parties égales d'eaux de scabieuse & de chardon-benit , d'une dragme de diascordium , d'un gros de confectiion alkermes & de trente grains de poudre de vipere , avec autant d'antimoine diaphorétique : mais ce remède n'eut pas un grand succès , quoiqu'il excitât une sueur assez considérable , puisque les douleurs , la fièvre & les autres accidens n'en parurent pas moins violens ; au contraire , le lendemain troisième de sa maladie , elle fut attaquée sur le soir d'un délire assez singulier , ne pouvant endurer , sans pleurer à chaudes larmes , qu'on lui refusât la moindre chose de ce qu'elle demandoit ; & quelques momens après , perdant l'idée de sa demande , elle commençoit à rire à gorge déployée , & à chanter tantôt des chansons spirituelles , & tantôt des vau-devilles , passant ainsi successivement d'une extrémité à l'autre. Ce soir même je lui prescrivis une potion avec vingt gouttes de laudanum liquide , qu'elle ne prit point , son Apoticaire en étant dépourvu.

Le quatre , on lui donna un lavement qui la vuida raisonnablement , & le délire se soutenant , elle prit sur le soir six dragmes de syrop de pavot blanc , qui la calmerent.

Le cinq , ayant repris son narcotique , une parotide qui avoit commencé à se former depuis quelques jours , augmenta considérablement ; dès-lors le délire s'évanouit & la fièvre fut beaucoup moindre. M. Nelaton appliqua sur la tumeur un cataplasme fait avec les escargots.

Le six , il mit les pierres à cauterer sur la parotide , qui fut quelque temps après scarifiée assez profondément.

Le huit , en séparant l'escarre avec les ciseaux , M. Nelaton s'aperçut d'une mollesse profonde , ce qui l'obligea à plonger sa lancette fort avant. En conséquence beaucoup de pus sortit par cette ouverture. Dès-lors tous les accidens disparurent ; de

forte qu'avec la seule attention à faire observer un bon régime, & à panser la playe avec un bon digestif, cette même playe ayant bien suppuré pendant neuf à dix jours, fut en très-peu de temps incarnée, & menée par M. Nelaton à parfaite cicatrice.

Réflexions sur les deux cas précédens.

POUR peu qu'on veuille faire attention à tout ce qui est rapporté dans ces deux observations, il ne sera pas malaisé d'entrevoir les raisons pour lesquelles ces malades ont échappé de la peste, caractérisée par les accidens de la seconde classe, dans le temps même qu'il en a péri un si grand nombre d'autres attaqués des mêmes symptômes, & quelquefois moindres en apparence.

En premier lieu, ces malades avoient un caractère d'esprit ferme, tranquille, déterminé, & étoient d'une bonne constitution. 2°. Ils n'avoient pas souffert de la misère publique comme le commun du peuple. 3°. Ils ont demandé du secours sur le champ, & on le leur a donné sans aucun délai. 4°. La bonne nourriture & les remèdes prescrits ne leur ont pas manqué. 5°. Ils n'ont pas été frappés du funeste préjugé d'incurabilité. 6°. Ils ont été traités par des personnes qui ne craignant pas la prétendue contagion, étoient en état de juger de ce qui pouvoit leur convenir, & de leur fournir sans trouble & sans répugnance, tous les secours nécessaires pour leur guérison. Enfin la durée du mal, aussi-bien que l'événement, donnent lieu de juger que les inflammations intérieures étoient très-légères, soit que les secours donnés à propos aient empêché qu'elles ne se formassent ou augmentassent, soit encore que les éruptions, inflammations & suppurations extérieures les aient garantis des funestes impressions des intérieures.

Observations faites à l'ouverture de plusieurs Cadavres de pestiférés de la seconde classe, données au Public par Monsieur SOULLIER.

ETANT rentré dans Marseille vers la mi-Septembre 1720. avec Mrs. Chicoyneau & Verny, conformément aux ordres de la Cour, je ne pus faire, comme je l'avois pro-

jetté avec ces Mrs. l'ouverture d'aucun cadavre jusqu'au commencement de Janvier 1721. parce qu'il fallut se livrer entièrement au service & traitement des pestiferés , dont le nombre étoit assez considérable pour nous occuper du matin au soir sans relâche , & que j'étois obligé de visiter journellement les Hôpitaux , pour m'acquitter de la fonction d'Inspecteur de la Chirurgie , dont la Cour m'avoit aussi honoré , conjointement avec M. Nelaton. Mais enfin , le mal ayant presque entièrement cessé de désoler cette Ville sur la fin de Décembre , je crus qu'il étoit temps d'exécuter notre projet , comme très-utile pour nous mettre mieux en état de discerner les causes de ce terrible mal & des accidens qui l'accompagnoient ; de sorte que depuis le 8. Janvier jusqu'au 22. du même mois , temps auquel nous fumes priés de nous transporter à Aix pour secourir ses Habitans affligés du même fleau , je fis à l'Hôpital du Mail l'ouverture de six cadavres , en présence de Mrs. Chicoyneau & Verny , de M. Robert Médecin de cet Hôpital , & des Sieurs Ravaton , Bayle & Mitier , qui en étoient les Chirurgiens Majors.

Mais avant que d'entrer dans le détail de ces ouvertures , il est à propos de remarquer qu'outre certains faits particuliers dont elles nous instruisirent , nous en observâmes plusieurs qui étoient communs à tous ces cadavres.

Sçavoir , en premier lieu , les inflammations gangreneuses de quelques viscères , plus fréquemment néanmoins des poulmons & du cerveau.

2°. La vésicule du fiel , l'estomach & les boyaux , remplis d'une bile verdâtre , mais d'un verd foncé ; en un mot , pareille à celle que la plupart des malades rejettoient par le vomissement ou par les selles.

3°. Le cœur & le foye beaucoup plus gros qu'ils ne doivent être , ayant presque une fois autant de volume qu'ils en ont communément dans l'état naturel , sans néanmoins qu'il parût aucun changement de couleur , ou aucune alteration dans leur substance.

4°. Dans tous les cadavres dont j'ouvris la tête , les vaisseaux du cerveau , de ses enveloppes , de sa surface , de sa substance corticale , & medullaire intérieure & extérieure , tous les sinus , &c. fort gonflés & remplis d'un sang épais & noirâtre.

5°. Les glandes tumefiées, qui formoient les bubons, gangrenées, noirâtres, livides, purulentes, sur-tout dans leurs racines.

Quant aux faits particuliers, ils peuvent se réduire à l'observation de quelque charbon intérieur, des taches pourprées & livides, semblables aux extérieures, de l'estomach rempli de longs & gros vers, d'un sang noirâtre & puant; & ce qui mérite bien d'être remarqué, c'est que presque aucun de tous ces cadavres n'exhaloit de mauvaise odeur, comme ceux des personnes mortes de maladie de pourriture qui ont été de quelque durée.

Voici présentement en peu de mots une relation exacte de ce que nous avons observé à chaque ouverture.

Premier Cadavre, ouvert le 8. Janvier 1721.

La première ouverture est celle du cadavre d'une femme malade depuis quatre jours, que nous avons visitée la veille de sa mort avec Messieurs Chicoyneau & Verny, & trouvé attaquée d'une si grande difficulté de respirer, qu'il étoit aisé de juger qu'elle n'iroit pas au lendemain, d'autant mieux qu'elle n'avoit quasi pas de pouls, que toute l'habitude du corps étoit couverte de taches pourprées, livides, son mal étant d'ailleurs caractérisé par un charbon fort noir & fort applati, de la grandeur d'un écu vieux, situé au bas de la mammelle gauche. Elle mourut dans la nuit. Je l'ouvris le matin vers les huit heures, & je me contentai d'examiner la poitrine & le bas-ventre, parce qu'alors je manquois d'instrument pour scier le crâne, & que nous n'avions remarqué aucune lésion à la tête.

Les tégumens de la poitrine ayant été séparés, & ayant enlevé les muscles pectoraux, nous découvrîmes d'abord sur les muscles intercostaux un véritable charbon, pareil à celui dont il a été parlé ci-dessus, de la largeur de quatre travers de doigts, qui avoit déjà pénétré toute l'épaisseur des muscles, & se faisoit appercevoir à la surface intérieure de la poitrine: il étoit situé à la partie inférieure de la clavicule, sur les trois premières vraies côtes, près du sternum.

Le sternum étant séparé, le poulmon & le cœur se portoient fort en avant: le poulmon étoit blanchâtre à sa partie antérieur-

re, attaqué d'une inflammation gangreneuse dans toute la partie postérieure; le cœur beaucoup plus gros que dans l'état naturel, fort gonflé & poussé en devant par l'inflammation gangreneuse du poulmon.

Quant au bas-ventre, le foye étoit deux fois aussi gros qu'il doit l'être dans l'état naturel; la vésicule du fiel un peu flétrie, étoit remplie d'une bile noirâtre, qui se trouvoit bien plus abondante dans l'estomach & dans les boyaux.

Second Cadavre.

Le second cadavre étoit celui d'un jeune homme d'environ vingt ans, fort & robuste, malade depuis cinq jours, ayant la tête libre, mais presque point de poul; les extrémités glacées, d'une couleur livide, tant à la face, que dans toute l'habitude du corps, ayant un charbon à la partie laterale droite & supérieure de l'abdomen, fort noir & fort applati, qui ne pénéroit pas au-delà des tégumens, & deux bubons naissans aux aînes. Je l'ouvris le 17. Janvier à huit heures du matin, quoiqu'il fût d'une lividité à faire horreur.

Nous observâmes dans la poitrine que le poulmon étoit tout livide, avec inflammation gangreneuse à toute sa partie postérieure, que le cœur étoit beaucoup plus gros que dans l'état naturel, & ses cavités remplies d'un sang épais & coagulé.

Dans le bas-ventre, le foye avoit le double de son volume ordinaire; la vésicule du fiel étoit pleine d'une bile verdâtre; dans l'estomach & les intestins, il y avoit beaucoup de liqueur de la même couleur; aucune des autres parties n'étoit altérée.

Ayant ouvert les bubons des aînes, nous observâmes que les glandes étoient suppurées & gangrenées, aussi-bien que la chair du voisinage, sans la moindre altération aux tégumens.

Deux ouvertures faites le 18. Janvier 1721.

Le troisième cadavre fut ouvert le 18. du même mois. C'étoit celui d'un garçon âgé d'environ seize ans, d'un tempérament assez vigoureux, malade depuis quatre jours, que nous avions déjà vû dans le délire deux jours avant sa mort, ayant par toute l'habitude du corps nombre de taches pourprées, la

face livide , & un bubon très-considérable sur la guaine des vaisseaux cruraux de la cuisse gauche.

J'ouvris d'abord la tête à la maniere ordinaire , & d'entrée nous vîmes tous les vaisseaux & sinus de la dure mere fort gonflés , remplis d'un sang noir & fort épais , les arteres qui forment la feuille de figuier , étoient quasi de la grosseur d'une plume à écrire. Après avoir essuyé la surface extérieure de la dure mere , elle parut toute marquetée d'une infinité de taches pourprées semblables à des piqueures de puce ; la partie postérieure de cette membrane étoit presque toute gangrenée.

La dure mere ôtée , tous les vaisseaux qui se distribuent à la pie mere , à la troisième tunique de Ridley , à la surface & aux différentes circonvolutions du cerveau , étoient très-gonflés & remplis d'un sang de même nature.

Ayant ensuite soulevé le cerveau pour le tirer de place , & les nerfs olfactifs étant coupés , les arteres carotides étoient si gonflées , qu'elles devoient nécessairement comprimer les nerfs optiques ; ce qui , sans doute , avoit causé la perte de la vue , qui affligea le malade vingt-quatre heures avant sa mort.

Le cerveau étant entierement séparé , & sa substance divisée en plusieurs lambeaux , tous les vaisseaux qu'on n'apperçoit qu'à peine dans l'état naturel , étoient très-sensibles ; en sorte que de l'intérieur de toute cette substance , on voyoit sortir plusieurs gouttelettes de sang , & que dans la surface de ses divers plans , on remarquoit nombre de taches pourprées.

Je fis ensuite l'ouverture de la poitrine , où tout parut dans un état assez naturel , excepté que les lobes du poulmon étoient parsemés de plusieurs taches noires.

Enfin le bas-ventre étant ouvert , le foye parut , comme dans les cadavres précédens , plus gros & plus gonflé qu'à l'ordinaire , couvert d'un grand nombre de petites taches livides ; la vésicule du fiel remplie d'une bile verdâtre , tirant sur le noir ; l'estomach plein d'un sang noirâtre , si puant , que les exhalaisons qui sortoient du creux de cette partie , étoient d'une odeur abominable.

Quatrième Cadavre.

D'abord après l'ouverture précédente , je fis aussi celle d'une jeune fille de seize ans , dont la maladie , caractérisée par les
accidens

accidens ordinaires , & par deux bubons aux aînes , avoit duré six jours ; toutes les trois régions nous parurent fort peu altérées ; les vaisseaux du cerveau étoient tant soit peu plus gonflés que dans l'état naturel ; le cœur & le foye plus gros qu'ils ne doivent l'être ; la vésicule du fiel , l'estomach & les intestins remplis d'une bile verdâtre.

Cinquième Cadavre.

Les deux dernières ouvertures furent faites le 22. du même mois.

La première , d'un homme d'environ trente ans , malade depuis huit jours , & depuis le cinquième attaqué d'un délire phrénétique qui dura jusqu'à la mort , ayant deux petits bubons aux aînes , que nous ouvrîmes d'abord pour examiner les glandes tumefiées ; elles parurent gangrenées , comme celles des cadavres précédens , aussi-bien que la chair du voisinage.

Ayant ensuite ouvert le crâne , les membranes du cerveau marquoient par leur noirceur & leur lividité , avoir été enflammées avec un commencement de gangrene ; les sinus & les autres vaisseaux de ces enveloppes étoient remplis d'un sang noirâtre ; tous les vaisseaux qui arrosent la surface extérieure , aussi-bien que ceux qui se distribuent dans la substance intérieure , étoient gonflés & très-sensibles.

Dans la poitrine , nous observâmes la partie postérieure des poulmons enflammée & tendante à gangrene , le volume du cœur fort augmenté , ses ventricules fort dilatés & gorgés d'un sang épais & noirâtre.

Dans le bas-ventre , le foie d'une grosseur considérable , la vésicule du fiel & l'estomach remplis d'une bile verdâtre.

Sixième Cadavre.

Ce sixième étoit celui d'un homme dans l'âge de consistance , dont la maladie ne dura que trois jours , & qui , outre les accidens communs de la peste , avoit été deux jours dans le délire.

Dans la tête , la dure & la pie meres parurent aussi livides & enflammées que dans le cadavre précédent , les sinus & tous les vaisseaux tant extérieurs qu'intérieurs , fort gonflés & gorgés d'un

sang de même nature ; c'est - à - dire , noir & épais.

La poitrine ouverte fit voir les poulmons affectés d'une inflammation gangreneuse , qui pénétrait leur substance intérieure ; le cœur plus dilaté & plus gros que dans l'état naturel.

Enfin l'intérieur du bas-ventre nous présenta aussi un foye d'une grosseur & étendue qui excédoient notablement la mesure ordinaire ; la vésicule du fiel , l'estomach & les intestins étoient remplis d'une bile verdâtre : mais ce qu'il y eut de singulier dans ces deux dernières parties , étoit que leurs tuniques intérieures étoient marquetées de plusieurs taches pourprées , ou d'un rouge pâle & foncé.

R E F L E X I O N S

Sur les faits principaux observés à ces ouvertures.

Tous les faits , tant communs que particuliers , observés à l'ouverture de ces cadavres , examinés & digérés avec un peu d'attention , par des esprits qui ne soient pas trop occupés des idées de contagion , peuvent , sans doute , être de quelque utilité pour l'intelligence des causes d'un si terrible mal , du moins de celles dont la recherche n'excède pas la portée & la pénétration de l'esprit humain : mais il est aisé de comprendre par l'examen du grand nombre & de la variété des symptômes pestilentiels , qu'on ne sçauroit s'engager dans l'explication de la manière d'agir de toutes ces causes , sans faire une dissertation fort étendue , qui d'ailleurs est plutôt du ressort de la Médecine , que de celui de la Chirurgie. Je rapporterai seulement en peu de mots , pour satisfaire la curiosité publique , quelques réflexions sur les faits principaux de ces ouvertures , dont Messieurs Chicoyneau & VERNY ont bien voulu me faire part dans quelques conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec eux sur cette matière.

On peut penser , 1^o. Que cette bile verdâtre , & quelquefois noirâtre , qui se trouve dans l'estomach , les boyaux & la vésicule du fiel de tous ces cadavres , est sans doute la source principale des accidens pestilentiels , puisqu'elle en produit fréquemment de semblables dans les fièvres malignes.

20. Que cette bile verdâtre , chargée de sels & de soufres fort grossiers , passant dans les vaisseaux , coagule le sang , le rend épais , noirâtre , & l'empêche de circuler.

30. Que de cet épaisissement du sang doit naître d'abord la perte du ressort des parties solides , & le défaut des esprits dans cette même liqueur , qui devient en quelque façon semblable à la lie de vin ; ce qui suffit pour rendre raison de tous les accidens pestilentiels , & sur-tout de ces inflammations gangreneuses des différens viscères , aussi-bien que de celle des glandes extérieures & des tégumens.

40. Que la bile qui produit la peste devient dès les premiers instans de la maladie , verte ou noire , propre à coaguler , enflammer & gangrener ; au lieu que dans la plupart des fièvres malignes , elle n'acquiert ces mauvaises qualités que dans les progrès & sur la fin du mal ; ce qui développe la cause de tant de morts précipitées , & du peu de succès des remèdes dans les attaques de peste.

50. Que si dans les fièvres malignes cette pernicieuse bile est un effet ou une suite des mauvaises digestions , elle peut en être pareillement le produit dans la peste ; & qu'il n'est pas , par-conséquent , nécessaire d'avoir recours à un levain étranger contagieux pour rendre raison de ce fait , puisqu'il s'agit uniquement d'assigner une cause connue & générale d'un nombre infini de mauvaises digestions.

60. Que la misère publique , la consternation générale , les contentions d'esprit , la tristesse , la terreur , les mauvais alimens , l'habitude pernicieuse de la multitude des repas , en vue de s'étourdir & de calmer les agitations & inquiétudes de l'esprit , enfin , le défaut des exercices , des occupations & des délassemens ordinaires en temps de peste , sont sans doute des sources suffisantes & trop fécondes de toutes ces mauvaises digestions , qui donnent lieu à la bile de devenir verdâtre , noirâtre , corrosive ; au sang de s'épaissir & de se changer en lie ; aux parties solides de se relâcher , & par-conséquent à cette foule de symptômes pestilentiels rapportés dans toutes nos observations.

La septième réflexion qui concerne le grand volume du cœur & du foye , est que ces parties doivent quelque-temps avant l'attaque de peste avoir reçu , pour parvenir à ce degré d'ac-

croissement, une plus grande abondance de lympe ou de suc nourricier ; de sorte qu'aggravées & affoiblies par cette augmentation de substance, elles deviennent peu à peu inhabiles à remplir leurs fonctions, qui sont pourtant essentielles pour la circulation, la digestion & les filtrations ; d'où il est encore aisé de tirer de nouvelles conséquences pour l'intelligence des causes qui disposent généralement nos corps aux attaques de la peste.

Passons présentement aux observations sur les malades de la troisième classe, saut à communiquer dans la suite, en rapportant les faits remarquables à l'ouverture des derniers cadavres, nos réflexions sur ce qui a été observé de particulier dans les précédens.

TROISIEME CLASSE.

La troisième classe renferme les deux précédentes, puisque durant tout le cours de ce terrible mal, nous avons vu nombre de malades qui ont été atteints successivement des différens symptômes rapportés dans les deux premières classes ; de sorte que la plupart des signes énoncés dans la seconde, étoient ordinairement les avant-coureurs de ceux dont nous avons fait mention dans la première, & que ces derniers survenans annonçoient une mort prochaine.

Dans ces sortes de cas, notre méthode a varié suivant la diversité des indications ou des symptômes les plus pressans ; & l'on peut certainement, sans que nous soyons obligés d'entrer dans un plus grand détail, juger des événemens de la maladie, & du succès des remèdes, par tout ce qui a été établi, ou observé, touchant les malades des deux classes précédentes.

OBSERVATION D'UNE MALADE

de la troisième Classe, donnée par

M. CHICOYNEAU.

MAdemoiselle de Barthelemy logée dans la rue S. Ferreol ; fille d'un Négociant, âgée d'environ vingt-cinq ans, d'un caractère d'esprit mélancolique, aimant la rêverie & la solitude, attentive pourtant à corriger le défaut du temperament par

la douceur de la société avec des personnes d'une conversation aisée, d'une habitude du corps ni maigre, ni grasse, vivant assez sobrement & régulièrement, n'ayant pour l'ordinaire que très-peu de flux menstruel, dont l'écoulement est presque toujours précédé de douleur de colique, qu'elle sent à la région hypogastrique; cette Demoiselle ainsi constituée, fut saisie le 27. Septembre de l'année dernière, quelque-temps après avoir diné, d'un froid universel, & de frissons qui durèrent deux bonnes heures, auxquels succéda une très-grande chaleur avec beaucoup de mal aux reins, ou de douleur à la région des lombes.

Je la visitai le soir même, & je la trouvai dans une grande chaleur, avec un pouls fréquent, animé, qui néanmoins se perdoit pour peu qu'on pressât l'artère; la langue étoit blanche & humide, la soif étoit des plus grandes, la tête & la respiration demeurant libres. Je m'informai sur le champ de tout ce qui avoit précédé, pour connoître les causes évidentes de cette révolution, & pour y remédier suivant les regles de l'Art.

J'appris en premier lieu, que dès le commencement des ravages de la peste, ayant été fort ébranlée par la crainte de la contagion, elle avoit mangé journellement des oignons, qui, suivant le préjugé vulgaire, sont un contrepoison très-propre à se préserver de la peste.

2°. Que la veille de son attaque, elle avoit eu beaucoup de chagrin, & qu'elle avoit été dans de grandes inquiétudes par rapport à son frere, qui fréquentoit depuis long-temps une maison pestiférée.

3°. Que le matin même du jour que cette Demoiselle tomba malade, sa servante l'étoit venue éveiller fort imprudemment pour lui faire voir un bubon qui lui étoit récemment survenu; ce qui l'avoit fort effrayée, & l'avoit obligée de renvoyer sur le champ cette fille comme pestiférée.

4°. Qu'une heure ou deux avant que d'être saisie du froid, appréhendant que la servante ne l'eût infectée, elle se parfuma avec le parfum de la Ville, qui est très-fort & très-pénétrant; ce qui lui avoit causé un grand étourdissement.

Après avoir été instruit de tout ce que nous avons rapporté ci-dessus, & faisant réflexion que la crainte de la contagion étoit la cause la plus évidente de son mal, je fis tout mon possible

pour la rassurer, traitant ces idées de contagion de pure chimère. Je restai auprès d'elle assez long-temps & tranquillement, pour lui persuader que ce mal n'étoit ni à craindre, ni communicable, & je me contentai de lui prescrire pour tout remède, un lavement simple, un régime exact & la boisson copieuse d'eau de ris, pour temperer la chaleur & l'altération dont elle se plaignoit.

Elle passa la nuit dans l'agitation & l'inquiétude. La fièvre & la chaleur se soutenant encore le lendemain, mais avec une espèce de moiteur répandue par toute l'habitude du corps, je lui prescrivis la boisson copieuse du thé, lui recommandant d'en boire chaudement jusqu'à cinq ou six tasses dans les intervalles des bouillons. L'ayant visitée ce jour même avant midi, & informé qu'elle avoit sué jusqu'à mouiller trois ou quatre chemises, je crus devoir suivre la route que la nature sembloit nous indiquer, & je continuai à lui conseiller la boisson copieuse du thé, d'autant mieux qu'elle la faisoit aussi uriner copieusement. Par le moyen de ce remède, quoique simple, la transpiration, la sueur & les urines furent entretenues jusqu'au lendemain.

Le troisième jour du mal, voyant que toutes ces évacuations n'avoient encore procuré aucun dégagement, que la fièvre & la chaleur subsistoient dans le même degré, qu'elle passoit les nuits dans l'agitation, que la foiblesse, suite nécessaire de ces symptômes, pouvoit la mettre bien-tôt hors d'état de soutenir le cours & le progrès du mal, aussi-bien que l'action des remèdes propres pour la guérison radicale, & qu'enfin toutes les évacuations précédentes, étant plus symptomatiques que critiques, devoient être entretenues par les mauvais levains des premières voies; ayant, dis-je, fait toutes ces réflexions, je me déterminai à lui faire prendre trois verrées de ptisanne laxative, faite uniquement avec demi-once de fenné & autant de cristal minéral, qu'on fait légèrement bouillir dans une quantité d'eau suffisante, & dont elle prit la colature dans les intervalles des bouillons, faisant en même-temps continuer la boisson du thé, pour faciliter les évacuations.

A la visite du soir, j'appris que ce remède l'avoit purgée fort doucement jusqu'à dix fois, & que les matières étoient grisâtres & argilleuses; la fièvre diminua tant soit peu, & la nuit fut assez tranquille.

Mais le lendemain matin , quatrième de la maladie , je la trouvai dans un grand abattement , ayant la face pâle & ternie , les yeux éteints , le pouls petit , fréquent & concentré ; de sorte qu'il n'y eut d'autre parti à prendre que celui de la potion cordiale , qui fut composée de la manière suivante.

Prenez de la thériaque vieille deux dragmes , confection alermes une dragme & demi , safran Oriental douze grains , lium de Paracelse soixante gouttes , eau de canelle une dragme , eau de naphe une once ; le tout mêlé & délayé dans trois onces d'eau de chardon benit.

Je revins sur l'heure du midi , & les forces n'étant pas encore bien ranimées , la même potion fut réitérée. Nous remarquons en passant , que dès ce jour la maladie commença de saliver avec assez d'abondance , que la salive étoit épaisse & grumelée , & que cette salivation subsista presque jusqu'à la fin de la maladie , aussi-bien que le cours ou flux plus abondant des urines. Ces évacuations , aussi-bien que celle de la transpiration , étoient , suivant toutes les apparences , déterminées & entretenues par la boisson copieuse du thé , que nous lui fîmes continuer jusqu'à la fin du mal.

Le soir du même jour , je trouvai le pouls plus développé , les yeux ranimés , la couleur de la face moins ternie , & en même-temps un nouvel accident , qui caractérisoit le mal , je veux dire , un bubon situé à trois travers de doigt au-dessous de l'aîne gauche , de la grosseur d'une petite noix , peu douloureux , sans aucune altération , ni élévation des tégumens. Je fis appliquer sur le champ par-dessus le cataplasme ordinaire avec un gros oignon creusé & rempli de thériaque , de savon & d'huile , le tout cuit & broyé , mettant encore sur celui-ci un cataplasme fait avec la mie de pain , l'eau & les jaunes d'œuf ; d'ailleurs il n'y eut autre chose de prescrit pour cette soirée que le thé & l'eau de ris , pour temperer l'ardeur de la fièvre , de la soif , & la trop grande chaleur : mais ces précautions n'empêchèrent pas que ces accidens ne se soutinssent pendant la nuit , & même n'augmentassent ; ce ne fut que sur le matin que la moiteur étant survenue , la maladie se sentit plus calme & moins agitée.

La matinée du cinquième jour , l'abattement général , la petitesse , la fréquence & la concentration du pouls revinrent à peu

près à la même heure que le jour précédent, avec la douleur de tête gravative, des especes d'étourdissement & de vertige; & par-dessus le tout, une très-mauvaise bouche, comme si elle étoit remplie de bouë, pour me servir des propres termes de la malade. Je fis réitérer la potion cordiale. Peu de temps après la chaleur, l'agitation, la soif survinrent avec un nouvel accident, qui nous fit beaucoup de peine, ayant observé fréquemment qu'il étoit funeste; sçavoir, le flux menstruel en très-petite quantité, & qui devança le terme ordinaire de cinq à six jours. Je ne considèrai ce flux que comme un symptôme, & non comme un mouvement de la nature; de sorte que n'ayant égard qu'à la chaleur & à la soif si ardente, que la malade ne pouvoit contenir ou souffrir sa langue dans la bouche, je prescrivis une prisanne émulsionnée avec les quatre semences froides, le sel prunelle & le sirop de limon, pour en boire pendant la nuit quelques verrées. Mais l'altération étoit si forte, qu'elle ne lui permit pas de s'en tenir aux bornes prescrites; elle se gorgea, pour ainsi dire, de cette boisson, jusqu'à en prendre coup sur coup une quinzaine de verres. En conséquence elle se sentit tout à coup saisie d'un froid universel, & de très-grands maux d'estomach; l'écoulement fut totalement arrêté, & l'abattement des matinées précédentes devançant son terme ordinaire, survint dès le minuit, avec un pouls très-bas: en un mot, la malade se plaignoit d'une voix mourante, qu'elle se sentoit toute de glace, tant au dedans, qu'au dehors; & ce qui paroîtra bien singulier, le froid, suivant son rapport, pénéroit jusques dans l'intérieur des yeux. Dans ce triste état, on mit tout en usage pour la réchauffer, appliquant des linges quasi brûlans, des roties au vin sur la région du cœur & de l'estomach, lui faisant prendre du vin, de l'eau-de-vie, la frottant avec l'eau de la Reine d'Hongrie, le tout inutilement; de sorte que craignant qu'elle ne mourût dans cet accident, je fus appelé vers les deux à trois heures du matin, & la trouvant dans une situation si accablante, je m'en fus sur le champ, quoique sans espoir, préparer une potion cardiaque des plus actives, avec des drogues choisies qui m'avoient été envoyées tout récemment de Montpellier; je mêlai & délayé les confèctions d'hyacinthe, alkermes, l'extrait de genièvre & le lilium, aussi-bien que l'eau des Carmes

en double & triple dose dans l'eau de fleur d'orange, & une eau de genièvre toute spiritueuse, & revins dans l'instant la lui faire prendre.

A peine cette liqueur fut-elle descenduë dans l'estomach, que la malade reprit ses esprits; le pouls & la chaleur se ranimerent, elle se sentit revenir comme de la mort à la vie; le sang menstruel recommença de couler, paroissant épais & noirâtre. Après cette espece de résurrection, dans la crainte de quelque funeste retour, je prescrivis une autre potion cardiaque de la même façon, pour en prendre quelques cuillerées dans les intervalles des bouillons; ce qui soutint les forces pendant le reste du jour, sur la fin duquel le sang menstruel cessa de couler, quoique dans le train ordinaire. Ce flux dura cinq à six jours.

La nuit suivante, elle fut attaquée d'un assez grand délire, dont la force se rallentit sur le matin: mais en même-temps il survint un nouvel accident, qui n'étoit pas moins à craindre que ce dernier, sçavoir, la difficulté de respirer, les inspirations étant grandes & rares, sans néanmoins aucune toux ni aucune sorte de douleur. Ces nouveaux symptômes me donnerent lieu de juger que le sang & la lymphe avoient beaucoup de pente à s'arrêter dans les vaisseaux du cerveau & des poulmons, & que leur séjour pourroit bien causer quelque funeste inflammation. Je tachai de détourner les humeurs par quelques verrées de ptisanne laxative pareille à celle qui a été prescrite ci-dessus: ce qui nous ayant procuré une évacuation assez considérable, que la boisson continuée de thé facilitoit, le cerveau & la poitrine parurent dégagés; & néanmoins craignant que le délire ne revînt dans la nuit, je lui fis prendre à l'heure du sommeil un julep avec quatre onces d'eau de chardon benit, une once d'eau de fleur d'orange, une dragme de confection alkermes, & six dragmes de sirop de pavot, qui donna un peu de calme & de repos.

Le lendemain huitième, tout étant assez moderé, la journée se passa à observer le régime ordinaire, & à boire quelques tasses de thé: mais sur le soir, le mal de tête, & quelque léger vertige, donnant lieu de craindre le retour du délire, le julep anodin & legerement cardiaque fut réitéré.

Le neuvième jour, les choses restant dans le même état, le

bubon , dont le progrès avoit été jusqu'alors fort tardif , malgré l'application continuelle & renouvelée deux fois par jour des cataplasmes , parut s'élever & grossir sensiblement , faisant gonfler la peau. Dans l'instant je recommandai d'avoir des pierres à cauter pour les appliquer dans quelques heures , me contentant de faire donner en attendant un lavement simple & ordinaire , à raison du peu de liberté du ventre.

Etant revenu vers le midi , j'appliquai moi-même la pierre à cauter sur toute l'étendue du bubon ; & comme elle se trouva bien préparée , l'escarre fut formée dans deux heures de temps , sur laquelle je fis quelques scarifications , mettant par-dessus le suppuratif & le cataplasme , le tout soutenu par le bandage convenable. Le soir le julep anodin & cardiaque fut réitéré , & la malade passa la nuit assez tranquillement.

Le jour suivant , dixième du mal , je la trouvai un peu abattue , avec un pouls débile , & en même-temps une espece de pourpre , ou petites taches rougeâtres répandues çà & là en divers endroits de l'habitude du corps. En conséquence je donnai une potion cordiale pareille à la première , qui ranima les forces , réveilla le pouls , & rendit la couleur du pourpre beaucoup plus vive. Ces derniers accidens m'obligèrent d'interrompre l'usage du julep somnifere , & de ne conseiller que la boisson chaude du thé.

Le onzième jour , la fièvre subsistant avec quelque difficulté de respirer , malgré toutes les évacuations par les différentes voies de la transpiration , des urines & de la salivation , & y ayant lieu de présumer que l'estomach & les boyaux fournissoient encore de mauvais levains à la masse du sang , je fus d'avis de faire prendre à la malade un minoratif composé de deux onces de manne , d'un gros de rhubarbe , & d'autant de sel prunelle dans un bouillon à la chicorée. Ce remede provoqua deux heures après un vomissement médiocre de matieres jaunâtres & glaireuses , ensuite le ventre s'ouvrit , & elle fit quatre ou cinq selles de même nature ; dès-lors la fièvre diminua notablement , la tête & la poitrine furent entierement dégagées.

Le douzième jour , outre les petits boutons pourprés dont il a été parlé ci-dessus , il en parut nombre d'autres beaucoup plus gros & plus étendus , d'un rouge plus vif , & fort douloureux , semblables à des fleurons de la grandeur d'un petit de-

nier , situés sous les aisselles , & répandus sur les fesses , où l'on pouvoit en compter plus de vingt , qui empêchoient la malade de reposer , & de se coucher sur ces parties ; en sorte qu'il fallut appliquer par-dessus le cataplasme fait avec la mie de pain & parties égales d'eau , d'huile & de vin , ne lui prescrivant d'ailleurs de tout le jour que le régime & la boisson ordinaire.

Le treizième jour , même régime , même boisson , sans oublier de renouveler le matin & le soir les applications du suppuratif , & du cataplasme sur le bubon.

Mais observant que malgré la cessation des accidens , la suppuration étoit très-tardive & très-petite , ce qui donnoit toujours lieu de craindre quelque fâcheux retour , j'emportai le quatorzième jour toute l'escarre , & je tailladai les glandes un peu plus profondément , pour que le suppuratif , les pénétrant mieux , les mît plus aisément en fonte.

Le quinze , la suppuration se déclara totalement , & dès-lors la fièvre , dont j'avois jusqu'à ce jour observé quelque vestige , disparut sans retour. Néanmoins , pour mieux assurer la guérison , je fis garder le seize & le dix-sept un régime exact ; & le dix-huit la malade ayant été purgée avec le minoratif ci-dessus , il lui fut permis de prendre un petit potage , c'est-à-dire , quelques tranches de pain dans le bouillon , augmentant ensuite de jour en jour la nourriture solide , suivant les regles de la prudence , & ayant soin d'entretenir la liberté du ventre par les lavemens simples donnez de trois jours l'un.

La suppuration après le dix-huit continua pendant une vingtaine de jours , au bout desquels les glandes étant entièrement consommées , les chairs renouvelées , & la playe cicatrisée , les forces se rétablirent en très-peu de temps , & la guérison fut parfaite.

Réflexions sur cette Observation.

IL y a lieu d'être surpris que cette malade , après avoir essuyé la plupart des funestes accidens rapportés dans la première & seconde classe de notre Relation , ait été assez heureuse pour échapper d'un si grand danger , dans le temps même que nous en avons traité un si grand nombre d'autres des mêmes classes ,

qui, avec moins de symptômes, plus petits en apparence, n'ont pas laissé de périr. Cependant si nous faisons attention à tout ce qui a pû contribuer à cette guérison, la surprise cessera, ou du moins diminuera.

En premier lieu, dans le cas présent le secours fut demandé sur le champ, dès les premiers instans de la maladie, & la maladie fut d'abord secourüe. Cette remarque est d'autant plus essentielle, qu'il est certain qu'un très-grand nombre de pestiferés n'a péri que par le manque de secours; ce qui doit être imputé à la désertion, à l'abandon & au désordre causés par la mortelle crainte de la contagion, & par le funeste préjugé d'incurabilité, ou d'inutilité des remèdes.

2°. Notre malade a toujours été servie pendant tout le cours de sa maladie par une mere qui l'aime tendrement, & qui, bien loin de lui marquer la moindre crainte ou répugnance, lui fournissoit avec empressement & fermeté tout ce qui lui étoit nécessaire, malgré le danger évident qu'elle croyoit courir dans un pareil service, avant que nous l'eussions rassurée.

3°. J'ai été assez heureux pour persuader, dès ma première visite, à la malade que son mal n'étoit, ni dangereux, ni communicable; en sorte qu'elle m'a avoué souvent avec franchise, que dans le temps même de ses plus terribles accidens, elle n'a jamais craint de périr, se sentant rassurée par l'espérance que je lui donnois d'une guérison certaine.

4°. J'étois à portée de la visiter plusieurs fois dans le jour, & par conséquent de remédier sur le champ à tous les nouveaux accidens de la maladie, comme il parut évidemment dans le cas de ce grand abattement & de ce froid universel dont elle fut saisie la nuit du cinq au six; accident qui, suivant toutes les apparences, auroit été funeste, si la malade n'eût été promptement secourüe par les cordiaux les plus efficaces donnés en triple dose.

Enfin, il n'y a pas lieu de douter que tous ces moyens, aussi-bien que la vie sôbre & réglée de notre malade, n'aient concouru pour former & entretenir cette heureuse disposition, observée pendant tout le cours de la maladie; pour la sortir du mauvais levain par les voies de la transpiration, des urines & de la salivation; & pour le succès des remèdes que nous avons employés en vûe de les procurer.

De sorte que pour peu qu'on examine, sans aucune prévention, les remarques que nous venons de faire, il ne sera pas mal-aisé de connoître les causes de cette guérison, & de l'affreufe mortalité qui a désolé cette Ville.

Observations faites sur les Cadavres de quelques personnes mortes de la peste dans l'Hôpital de la Charité de la Ville d'Aix, & ouverts par le Sieur Soullier, en présence de Messieurs Chicoyneau & Verny, de M. Ebetouard Médecin, & des Chirurgiens de cet Hôpital, le 3. Janvier 1721.

NOUS avons trouvé à propos de placer ici les faits observés à l'ouverture de quelques cadavres de pestiférés morts dans l'Hôpital de la Charité de la Ville d'Aix, parce que les sujets de ces ouvertures ayant péri dans trois ou quatre jours par la violence des symptômes mentionnés dans les classes précédentes, ces faits qui sont presque en tout les mêmes que ceux qui ont été remarqués dans les cadavres ouverts à Marseille, nous ont paru très-propres à confirmer encore mieux la vérité de ce qui est avancé dans ces mêmes classes.

C'est donc dans l'Hôpital de la Charité d'Aix que nous avons fait ces dernières Observations, ayant été dans l'obligation de nous transporter dans cette Ville à la priere de M. le Commandant de Langeron, qui, après avoir sauvé Marseille par sa vigilance & sa fermeté, touché des calamités qui désoloient cette Capitale de la Provence, mettoit tout en usage pour la secourir. Nous regardâmes la priere de cet illustre Commandant comme un ordre, auquel nous avons obéi d'autant plus volontiers, que nous nous sommes flattés de pouvoir mieux mériter par cette nouvelle démarche la protection de Son Altesse Royale, & que nous nous sommes crus obligés de seconder autant que nos forces & nos lumieres peuvent nous le permettre, les intentions des personnes préposées pour veiller à la conservation de cette Province, parmi lesquelles Monseigneur l'Archevêque d'Aix, Monsieur le Marquis de Caylus, Commandant en chef, & Monsieur Lebrer Premier Président & Intendant, se distinguent si avantageusement, par un zele & par des soins qui n'ont point de

bornes. Animés & encouragés par des motifs si puissans , nous nous rendîmes à Aix le 25. Janvier de la présente année, & fumes sur le champ chez Monsieur le Marquis de Vauvenargues, à qui le Roi & Monseigneur le Regent ont confié le commandement de cette Ville , pour recevoir ses ordres , & lui témoigner que nous étions très-disposés à les exécuter. Il eut d'abord la bonté de nous recommander les Hôpitaux & les Infirmeries dans lesquelles on transporte généralement tous les pestiferés & les convalescens , pour examiner s'ils avoient les secours nécessaires pour leur guérison , ou leur parfait rétablissement.

Après nous être acquittés de cette commission , & avoir reconnu qu'on ne pouvoit rien ajouter aux Réglemens établis par Monsieur le Commandant , ni à toutes les sages précautions qu'on observoit par ses ordres dans ces Hôpitaux , nous crûmes devoir nous appliquer à vérifier si le mal qui désoloit cette Ville étoit le même que celui de Marseille , pour juger s'il falloit l'attaquer & le combattre par les mêmes remèdes. Il nous fut fort aisé de reconnoître que c'étoit la même nature de peste , qu'elle étoit caractérisée par les mêmes accidens , qu'il n'y avoit par conséquent aucun lieu de douter qu'elle ne fût produite & fomentée par les mêmes causes , tant intérieures qu'extérieures ; & cependant pour nous en mieux convaincre , nous avons trouvé à propos d'ouvrir quelques cadavres , où nous avons fait les observations suivantes.

Premier Cadavre.

CE premier cadavre étoit celui d'une femme morte en trois jours , avec les accidens ordinaires : Sçavoir , un poulx mol , fréquent , concentré , une langue couverte d'une mucosité blanchâtre , un charbon au-dessous du nombril de la largeur d'un écu vieux , une pustule charbonneuse à la cuisse droite , mais sans aucun délire. Nous observâmes dans la poitrine , le cœur beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire , ses cavités remplies d'un sang caillé & noirâtre ; dans le bas-ventre , une pustule charbonneuse , fort noire , de la grandeur d'un double sur l'inesthin ileum ; un foye plus gros que dans l'état naturel ; l'estomach & la vésicule du fiel remplies d'une bile noire.

Second Cadavre.

LE second cadavre étoit celui d'un homme fort & robuste ; dont la peau étoit d'une lividité affreuse , mort des accidens ordinaires , sans délire , n'ayant qu'un petit bubon fort enfoncé au-dessous de l'aîne droite.

L'ouverture de la poitrine fit voir les phenomenes observés ci-dessus ; & celle du bas-ventre , des intestins rougeâtres & enflammés ; le ventricule rempli d'une bile rousâtre tirant un peu sur le noir , & de plusieurs vers de la figure de ceux que nous appellons *longi* & *teretes* ; sa membrane intérieure , aussi bien que celle des intestins , étoit parsemée de quantité de taches pourprées ; le foye étoit fort gros , & la vésicule du fiel pleine d'une bile pareille à celle que nous avons trouvée dans l'estomach.

Troisième Cadavre.

LE troisième cadavre étoit celui d'une femme morte dans le délire , ayant toute l'habitude du corps couverte de taches pourprées , noires & livides , beaucoup plus grandes que toutes celles que nous avons observées jusqu'à ce jour.

Ayant commencé par examiner l'intérieur de la tête , les membranes & les vaisseaux du cerveau parurent intérieurement & extérieurement fort gonflés , enflammés , remplis d'un sang noirâtre , & d'une lymphe très-gluante.

Quant à l'intérieur du ventre , on y voyoit , comme dans les précédens , un foye d'une grosseur considérable ; le ventricule & la vésicule du fiel , pleins d'une liqueur verdâtre ; & la membrane graisseuse répandue sur les intestins , parsemée de plusieurs taches noires.

R E F L E X I O N S.

IL paroît par le détail de ces ouvertures , que les causes intérieures de la peste d'Aix sont les mêmes que celles de la peste de Marseille. C'est toujours la même bile verdâtre ou noirâtre croupissante dans l'estomach , les boyaux & la vésicule du fiel , suite nécessaire des indigestions , des corruptions , & de la mau-

vaîse nourriture ; de sorte qu'il seroit fort inutile de répéter ici tout ce que nous avons dit ci-dessus à l'occasion des observations faites sur les cadavres des pestiferés de Marseille ; il nous suffira de faire remarquer touchant les faits particuliers , je veux dire les charbons & le pourpre intérieur :

1°. Que ce ne sont que des gangrenes intérieures produites & fomentées par les mêmes causes que les extérieures.

2°. Qu'il n'est pas plus surprenant de trouver du pourpre & des charbons dans les cadavres des pestiferés , que d'observer des inflammations gangreneuses , des boutons pustuleux , des exanthèmes , &c. dans les viscères de ceux qui sont morts des fièvres malignes , des fièvres pourprées & de la petite verole , comme on en observe très-fréquemment.

3°. Que ce pourpre & ces charbons altèrent & corrompent si fort la masse du sang & les parties solides , qu'on ne sçauroit plus y remédier dès qu'ils sont une fois formés.

4°. Qu'on ne peut par conséquent être trop attentif à délayer , temperer & évacuer cette bile verdâtre ou noirâtre , source funeste du pourpre & des charbons , & encore mieux à empêcher qu'elle ne se forme & ne se ramasse , en observant un bon régime , qui consiste sur-tout à être sobre , à ne se nourrir que de bons alimens , à faire de l'exercice ; en un mot , à sçavoir s'occuper & se délasser à propos , gardant toujours en toutes choses les loix de la modération.

QUATRIEME CLASSE.

LA quatrième classe renferme les malades attaqués des mêmes accidens que ceux de la seconde : mais ces sortes d'accidens diminueient ou dispaçoissent dès le second ou troisième jour , soit d'eux-mêmes , soit en vertu des remèdes prescrits , & presque toujours à raison de l'éruption notable des bubons & des charbons , dans lesquels le mauvais levain , qui s'étoit répandu dans toute la masse , sembloit , pour ainsi dire , se cantonner ; de sorte que ces tumeurs s'élevant de jour en jour , & venant à suppurer , les malades échappoient par cette voie du danger dont ils avoient été menacés , pour peu qu'ils fussent secourus.

Ces heureux événemens nous ont déterminé à redoubler nos attentions

attentions pendant tout le cours de cette maladie , pour accélérer , autant que l'état du malade pouvoit le permettre , l'éruption , l'élevation , l'ouverture & la suppuration des bubons & des charbons , dans l'intention de débarrasser au plutôt par ces voies la masse du sang du funeste levain qui la corrompoit , aidant la nature par un bon régime , & par des remedes purgatifs , cordiaux & sudorifiques , convenables à l'état présent des malades , & à leur tempérament.

Méthode employée pour le traitement des malades de la quatrième classe.

IL n'y a qu'à jeter les yeux sur ce que nous venons d'établir touchant les accidens qui caractérisoient & terminoient la peste dont ces malades de la quatrième classe étoient attaqués , pour juger que cette méthode doit rouler principalement sur la maniere de traiter les bubons & les charbons. Il est vrai que les symptômes qui se manifestoient dès le commencement dans ces sortes de malades , étoient à peu près les mêmes que ceux des pestiférés de la seconde classe ; aussi avons-nous d'abord employé les remedes propres à les combattre , tels que sont les doux émétiques , les purgatifs délayans & les sudorifiques de même espece , suivant les indications qui se présentoient ; faisant d'ailleurs observer un régime fort exact. Mais la destinée de ces malades dépendant , comme on vient de le remarquer , de l'éruption notable & de la louable suppuration des bubons & des charbons , ces sortes de tumeurs ont toujours été l'objet de nos soins , & de nos plus grandes attentions ; de sorte que ces mêmes éruptions ayant paru constamment aux malades de cette quatrième classe & des précédentes , la méthode convenable pour leur traitement doit être considérée comme commune à toutes les classes.

Au reste , nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de repeter ici la méthode proposée dans notre Relation pour le traitement des bubons & des charbons , parce que les observations suivantes en instruiront le Lecteur assez pleinement , & exactement.

Observation d'un malade de la quatrième classe , qui renferme le traitement & la guérison d'un charbon d'une grandeur extraordinaire , donnée par Monsieur
CHICOYNEAU.

LE R. P. Théodore Gausseau de l'Ordre des Freres Prêcheurs , fut attaqué le dernier Septembre 1720. du mal pestilentiel , caractérisé par un charbon d'une grandeur médiocre , situé sur le devant & le haut de la poitrine , sans qu'aucun autre symptôme eût précédé , ou qu'il s'en manifestât aucun dans le temps de l'éruption ; de sorte que sans y faire beaucoup d'attention , ce Pere méprisant , pour ainsi dire , son mal , ou du moins le regardant comme très-leger , ne laissa pas de vivre à sa maniere ordinaire , & consulta seulement un Chirurgien de vaisseau , que la crainte de la contagion avoit obligé de se renfermer dans le Couvent , lequel ne fit autre chose qu'appliquer sur le charbon un emplâtre caustique , ou rongeant. Sur le soir du même jour le Religieux sentit quelque dégoût , & le troisième jour de l'éruption , la fièvre survint ; ce qui détermina le Chirurgien à lui donner un émétique , lequel opera assez bien. Mais la fièvre n'ayant pas discontinué , le charbon faisant à tout moment de nouveaux progrès , une seconde éruption charbonneuse ayant paru au bas & en dehors de la cuisse , la douleur de tête gravative s'étant mise de la partie , avec un petit délire qui ne dura pourtant qu'une nuit , & le Chirurgien qui le traitoit & pansoit étant tombé malade de la peste , dont il périt dans trois jours , (ayant , ce qui mérite d'être observé , un bubon pestilentiel enté sur un bubon venerien) je fus appelé le sixième jour de la maladie , & informé en même-temps de tout ce qui vient d'être rapporté.

Le Religieux n'avoit alors d'autres symptômes que les deux charbons , quelque peu d'abattement , très-peu de fièvre , un pouls lent & tardif : mais le charbon de la poitrine étoit parvenu en très-peu de temps à une grandeur démesurée , occupant presque toute la partie antérieure & supérieure de cette region , ayant environ dix pouces d'étendue en tout sens , de figure ronde , tirant sur l'ovale ; il intéressoit non-seulement les regu-

mens , mais encore les muscles répandus sur les côtes , comme il parut après les premières scarifications. Il étoit d'ailleurs de couleur noire & jaunâtre , avec des bords fort épais , livides , boursofflez & douloureux.

L'aspect d'un charbon si terrible me fit d'abord augurer que le mal étoit très-sérieux , quoique le Religieux ne fût attaqué d'aucun des autres symptômes que nous observions communément dans les pestiférés , si vous en exceptés un léger abattement & la lenteur du pouls ; la tête , la poitrine & le bas-ventre étoient libres , nulle autre lésion des fonctions animales , vitales & naturelles ; & néanmoins je ne laissai pas de considérer ce malade comme étant dans un danger évident de périr , par rapport à la grande étendue du charbon , à sa situation sur une partie dont le mouvement est absolument nécessaire pour la vie , à sa profondeur , à son progrès étonnant dans l'espace de cinq ou six jours , & enfin à sa puanteur cadavéreuse. Toutes ces considérations me déterminèrent à examiner avec attention le tempéramment du malade , le caractère & la situation présente de son esprit , & à m'informer soigneusement des causes évidentes qui avoient précédé son mal , pour juger s'il y avoit quelque espérance de guérison.

C'étoit un homme d'environ trente ans , d'un tempérament sanguin , dont tout l'extérieur annonçoit un homme robuste , vigoureux , ni trop gras , ni trop plein , dont le regard étoit libre & assuré , le ton de voix ferme & aisé , la poitrine forte & carrée.

Quant au caractère & à la situation de son esprit , il me parut courageux , déterminé , tranquille , sans aucun préjugé d'incurabilité , ayant au contraire beaucoup d'espérance de guérir , & peu d'inquiétude sur l'événement du mal ; il me pria seulement de l'avertir en cas de danger , pour qu'il eût le temps de se préparer à recevoir le saint Viatique. J'appris enfin qu'avant d'être attaqué , il s'étoit livré , sans aucun ménagement , au service des pestiférés , & les avoit secourus sans relâche depuis le commencement du mois d'Août : mais , ce qui mérite d'être remarqué , est qu'il n'avoit jamais appréhendé la contagion , la mort de sept Religieux de sa Communauté ne l'ayant du tout point intimidé. Au contraire , il étoit convaincu , par leur manière d'agir & leur peu de ménagement sur le chapitre des alimens , que la

peur du mal contagieux & de manquer de force , les avoit fait périr ; ce qui l'avoit déterminé à s'armer encore d'un plus grand courage , ne mangeant d'ailleurs & ne buvant qu'autant qu'il étoit nécessaire pour soutenir les forces naturelles , sans avoir usé d'aucun autre préservatif.

Instruit de tout ce qui vient d'être rapporté , ces premières idées d'un danger imminent que la vûë d'un charbon monstrueux avoit fait naître , perdirent de leur force , & je ne craignis presque plus pour la vie du Religieux. Je l'exhortai à persévérer dans sa fermeté , l'assurant qu'il n'y avoit rien à craindre , qu'il ne s'agissoit que de traiter le charbon , & que pour cet effet je reviendrois le lendemain accompagné d'un habile Chirurgien, me contentant avant que de le quitter de lui prescrire, outre le régime exact , une potion cardiaque avec la thériaque , l'extrait de genièvre , & le lilium , pour ranimer le pouls & remédier à l'abattement , lui recommandant au surplus de boire pendant le jour , dans l'intervalle des bouillons , quelques tasses de thé , dont j'avois déjà éprouvé l'efficace pour pousser les mauvais levains du centre à la circonference , sans trop animer ni échauffer.

Je revins le jour suivant avec M. Soullier Maître Chirurgien , lequel étant informé de tout ce que je viens de rapporter , & ayant examiné , avec son attention ordinaire , le charbon en question , mit sur le champ la main à l'œuvre , & fit plusieurs scarifications profondes dans toute l'étendue de cette tumeur , qui procurèrent l'écoulement d'une très-grande quantité de sanie roussâtre & d'une horrible puanteur , sur-tout après qu'il eut emporté , à coup de ciseaux , une partie des chairs corrompues ou gangrenées. Il lava ensuite & relava la playe avec de l'eau-de-vie , aiguisée par le mélange du sel ammoniac ; après quoi la playe fut couverte d'un grand plumaceau chargé d'un digestif animé par la même liqueur , mettant par-dessus un cataplasme fait avec le pain , le vin & l'eau-de-vie , le tout contenu par des compresses & le bandage convenable. Nous nous retirâmes en recommandant d'arroser plusieurs fois dans le jour tout l'appareil avec l'eau-de-vie & le vin chaud.

Malgré toutes ces précautions , nous observâmes les jours suivans que le charbon ne laissoit pas de faire de nouveaux progrès , de sorte qu'il s'étoit encore étendu d'environ deux travers

de doigt ; ce qui obligea M. Soullier de cerner l'escarre, d'approfondir les scarifications , & d'emporter le reste des chairs mortifiées ; de manière que les nouvelles extirpations faites, les côtes & les cartilages étoient presque à découvert , & qu'il étoit aisé d'observer la contraction alternative des muscles intercostaux dans les mouvemens d'inspiration & d'expiration.

Cette terrible playe fut pansée avec un digestif composé de térébenthine , de poudres & teintures de myrrhe & d'aloës , sans oublier les lavages spiritueux ; & ce pansement ayant été continué pendant trois jours, matin & soir , les progrès menaçans de cette inflammation gangreneuse furent entièrement arrêtés, la playe cessa d'exhaler son odeur cadavereuse , nous eumes la satisfaction de la voir suppurer , diminuer & s'incarnier de jour en jour. Mais comme les membranes qui recouvrent les tendons des chairs musculieuses destinés aux mouvemens des côtes , étoient en plusieurs endroits à découvert , à mesure que la pourriture & l'humidité qui les abreuvoit & relâchoit , vint à se déterger & à se consumer , que les chairs commencèrent à se renouveler , le sentiment de ces parties devint si vif & si délicat , que les spiritueux causoient à chaque pansement des douleurs très-aiguës , dont l'impression duroit deux heures après que nous nous étions retirés ; ce qui donnoit lieu à des inquiétudes & à des insomnies qui faisoient craindre le retour de la fièvre ; en sorte qu'il fallut changer de méthode , & abandonner l'usage des spiritueux , nous contentans des adoucissans. On couvrit la playe d'un grand plumaceau chargé de *nutritum* , lequel sur le champ calma cette grande sensibilité & ces vives douleurs. Ce pansement ayant été continué pendant quelques jours , la playe s'incarna au bout de trois semaines ; de façon que nous crûmes pouvoir confier le reste de la cure au Sieur Portail étudiant en Chirurgie , très-capable de la conduire à parfaite cicatrice ; ce qu'il fit dans un mois & demi de temps.

Réflexions sur cette Observation.

APRE'S avoir lû attentivement cette Observation , je crois qu'on sera convaincu que ce malade doit principalement sa guérison à la suppuration louable & abondante de

ce charbon monstrueux , par le moyen de laquelle la masse du sang se dépura pendant tout le cours du mal , du mauvais levain dont elle étoit surchargée & infectée. Ce fait mérite d'autant plus d'attention , que presque tous les pestiferés qui ont eu le bonheur d'échapper aux attaques d'un mal si funeste , ne se sont garantis du dernier danger , que par des bubons & des charbons , qui ont long-temps suppuré ; & qu'au contraire , tous ceux que nous avons vû périr n'ont succombé que par le deffaut de ces éruptions & suppurations ; en sorte que le mauvais levain , au lieu de se jeter sur l'habitude extérieure du corps , se cantonnoit , pour ainsi dire , dans les parties intérieures , & y causoit des inflammations , des gangrenes , ou des suppurations mortelles.

Et c'est , sans doute , ce qui a donné lieu à M. Verny , avec qui j'ai eu l'honneur d'être député par la Cour au mois d'Août de l'année dernière , pour examiner la nature du mal qui désoloit Marseille , de me dire , d'abord après cet examen , qu'il y avoit un très-grand rapport de la peste avec la petite verole , parce que dans l'un & l'autre cas la destinée bonne ou mauvaise des malades dépendoit de la nature & du succès des éruptions extérieures ; que dans ces deux genres de maux , les accidens & les événemens étoient les mêmes ; que dans la petite verole épidémique , tout comme dans la peste , dès qu'on avoit négligé les avant-coureurs & les premiers momens de la maladie , & que les inflammations intérieures étoient formées ; les saignées & les hémorrhagies , les émétiques & les vomifsemens , les purgatifs & les cours de ventre opiniâtres , les sudorifiques chauds & actifs , étoient nuisibles , pernicieux ou inutiles. Enfin , après que j'eus commencé de traiter , de concert avec M. Verny , un certain nombre de pestiferés , nous convinmes qu'on observoit dans le cours des petites veroles épidémiques les mêmes classes des malades établies dans notre Relation du 10. Décembre , par rapport aux pestiferés , & toutes désignées par les mêmes accidens & événemens.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans un plus grand détail sur ce sujet , qui nous meneroit un peu trop loin , eu égard à l'étendue de la matiere , qui demande un traité particulier : mais j'ai crû devoir instruire en passant le Public sur ce fait , pour qu'il sçache à qui il est redevable de la premiere idée &

des fondemens de cette analogie, pouvant attester avec sincérité que M. Verny m'avoit communiqué ce que je viens d'avancer, dès le mois d'Août de l'année précédente, avant qu'aucun Médecin étranger eût mis le pied dans Marseille; de sorte que nous n'avons pas été peu surpris dans la suite, lorsque nous avons scû que quelques-uns de ces Messieurs, qui, avant que d'entrer dans cette Ville-là, avoient oui dire à Monsieur Verny ce que je viens de rapporter, se débitoient néanmoins pour Auteurs de cette analogie, quoiqu'il nous paroisse par les imprimés qu'ils se sont pressés de répandre dans le Public, qu'ils n'ont pas connu jusqu'ici les plus solides fondemens de ce rapport, ni bien retenu ce qu'ils en avoient appris de la bouche de son véritable Auteur.

La seconde réflexion qu'on peut faire sur l'observation rapportée ci-dessus, & que je juge très-utile pour découvrir l'une des sources de la guérison de quelques pestiférés, & de la mort d'un si grand nombre d'autres, est que le R. P. Gausseau déterminâ par son courage, sa fermeté & le bon régime, le mauvais levain qui avoit déjà passé des premières voies dans les vaisseaux du sang & de la lymphe, à se jeter sur l'habitude extérieure du corps, & par-conséquent que c'est à ce même courage, & à sa sobriété, qu'il est sur-tout redevable de sa guérison, n'y ayant pas lieu de douter que la terreur, le préjugé d'incurabilité, les excès de bouche, l'usage des préservatifs, ne donnent lieu, en troublant les digestions, & suspendant le mouvement du sang & des esprits, à la matière corrompue de se jeter, ou de s'arrêter, dans le sein des parties intérieures, & d'y causer des inflammations & des gangrenes, qui ne laissent aucune ressource aux malades, & même les font périr subitement.

*OBSERVATION D'UNE MALADE
de la quatrième Classe, atteinte & guérie de douze
charbons & de deux bubons, donnée par M. VERNY.*

JE fus appelé le 4. du mois d'Octobre de l'année 1720. pour voir une malade nommée Magdeleine Alouys, femme de vingt-trois ans, logée dans la rue d'Aubagne, d'un tempérament robuste, d'une constitution assez grasse, d'un caractère d'esprit tranquille & posé.

J'appris qu'elle étoit malade depuis quatre à cinq jours, enforte que la maladie avoit déjà fait de grands progrès. Nous la trouvâmes avec un pouls fréquent, inégal & profond, qui se perdoit quand on pressoit l'artere, des envies de vomir, des especes de mouvemens convulsifs, qui approchoient de la nature du tremblement, la langue blanche, chargée d'une salive épaisse, une grande altération, des yeux étincelans & enflammés, par intervalle des éblouissemens & perte de la vûe, la respiration laborieuse, grande & rare, douleurs de tête accompagnées de rêverie, & par-dessus le tout, deux bubons & quatre charbons, qui caractérisoient le mal; de manière qu'il n'y avoit pas lieu de douter que ce ne fût une véritable peste.

Les deux bubons étoient situés au-dessous des aînes, à la partie supérieure de la cuisse, où se réunissent les vaisseaux lymphatiques, qui rapportent la lymphe des extrémités inférieures.

Celui du côté droit étoit d'une grosseur extraordinaire, avec une inflammation qui s'étendoit sur une partie de la région hypogastrique, sur le penil & les lèvres du vagin. Des quatre charbons, deux étoient situés à la partie moyenne supérieure & latérale de la cuisse gauche, & les deux autres à la région des lombes, tous de la grandeur d'un vieux écu.

Après avoir bien examiné tous ces accidens, & réfléchi sur l'abattement des forces de la malade, nous ne jugeâmes pas à propos d'attaquer son mal par la voie des émétiques & des purgatifs, nous paroissant que ce qui pressoit le plus, étoit de soutenir les forces, pour avoir le temps de travailler à mettre en fonte & faire suppurer les éruptions. Instruits par un grand nombre d'expériences, que le salut des pestiférés dépendoit de la prompte, louable & abondante suppuration des bubons & des charbons; de sorte que, moins effrayé de la grandeur du mal, qu'animé du désir de sauver cette pauvre malade, je fus d'avis que M. Nelaton mît la main à l'œuvre dans le temps que je travaillois à ranimer les forces par de bons cordiaux.

Il commença d'abord par faire de profondes scarifications, laissant ensuite couler pendant quelque-temps le sang & les sérosités sanieuses qui sortoient abondamment; après quoi il les pansa en les lavant & les étuvant avec l'eau-de-vie camphrée, dans laquelle on avoit fait fondre du sel ammoniac, & délayé de la thériaque, couvrant enfin le tout avec l'appareil ordinaire.

Ces

Ces premieres opérations finies , il appliqua sans differer sur toute l'étendue du bubon du côté droit , une traînée de pierres à cautere , qu'il fallut y laisser pendant vingt-quatre heures , tant à raison de la profondeur de la tumeur , que de l'épaisseur des régu mens , & sur-tout du peu de force de ces pierres , qui , mal préparées , n'agissoient qu'avec beaucoup de lenteur. Il avoit néanmoins la précaution de visiter de temps en temps la malade dans la journée , pour examiner le progrès de l'escarre , laquelle ne fut bien formée que le lendemain , jour auquel il nous survint un accident assez surprenant , la malade ayant entièrement perdu la vûe par un dépôt qui se fit sur les yeux d'une humeur si âcre & si caustique , que les deux premieres membranes de l'œil droit , sçavoir la conjonctive & la cornée , étoient comme cauterisées , ayant blanchi , comme si on y avoit jetté de l'eau forte ; de sorte qu'en élevant la paupiere supérieure , on découvroit aisément que cet œil étoit attaqué d'un véritable charbon ; l'œil gauche étoit fort gonflé & enflammé par une autre espece de charbon , qui n'avoit pas encore cauterisé les membranes. Outre ces nouveaux charbons , la malade ayant la voix fort rauque , & ne pouvant avaler , nous en découvrîmes un autre dans le fonds du gosier. Enfin , il en parut aussi cinq à six autres répandus en différens endroits de l'habitude du corps , de même nature & grandeur que les premiers , que M. Nelaton traita & pansa de la même façon , sans être rebuté par le nombre & la force des accidens qui subsistoient toujours , quoique je misse tout en usage pour soutenir les forces , & temperer les ardeurs intérieures , par des boissons cordiales & délayantes , & qu'une si triste situation semblât nous interdire toute espérance de salut.

Après le pansement de tous ces nouveaux charbons , l'escarre du gros bubon étant bien formée , M. Nelaton fit une incision cruciale sur son étendue , & extirpa en même-temps trois grosses glandes isolées , qui ne tenoient aux vaisseaux lymphatiques & sanguins , que par quelques legeres racines. La plus grosse de ces glandes étoit comme un œuf de poule , couverte d'un peu de graisse , les deux autres étoient de moitié plus petites , & sans graisse. La playe , après ces extirpations , fut bien-tôt remplie de sérosité sanieuse , & d'un sang noirâtre ; il n'y avoit de la matiere purulente que sous la plus grosse de ces glandes ; & nous

y découvrîmes un sinus qui s'étendoit vers la partie supérieure, & sembloit pénétrer dans le bas de la région hypogastrique.

Toute la sanie de la playe étant bien nettoyée, M. Nelaton la remplit de charpi trempé dans la liqueur spiritueuse décrite ci-dessus, pour éviter le danger de la gangrene, & déterminer les mauvais levains, dont le sang étoit infecté, à s'écouler par cette voie, mettant ensuite des compresses trempées de même sur toute la cuisse & partie du bas ventre; le tout soutenu par le bandage en forme de T.

Il laissa quarante-huit heures l'appareil sans y toucher, & dans cet espace de temps les humeurs s'écoulèrent par la playe en si grande abondance, qu'un drap plié en huit doubles, deux matelats & une paille furent bien-tôt mouillez & percez par routes ces humidités.

Ce grand écoulement fut suivi d'un heureux changement; la malade recouvra la vûe de l'œil gauche; le délire & le mal de tête cessèrent; le charbon du fond du gosier ne caufoit plus qu'une très-legere douleur; la parole & la respiration furent libres, le poulx se développa, la fièvre diminua notablement; en un mot, tous les accidens disparurent presque entièrement dans l'espace de trente heures.

Le quatrième jour M. Nelaton pansa les bubons & les charbons avec le digestif composé de parties égales de baume d'Arceus & de basilicum, des poudres de myrrhe & d'aloës mêlées avec la liqueur spiritueuse marquée ci-devant; & ayant continué le même pansement le cinq & le six, la suppuration fut entièrement formée, sans aucun vestige de fièvre.

La cessation de tous les accidens ayant donné lieu de faire réflexion que le secours d'une grande suppuration ne nous étoit pas fort nécessaire, nous ne nous servîmes plus que des détersifs & de la simple eau-de-vie, continuant de même jusqu'au quinze, jour auquel M. Nelaton extirpa une glande toute pourrie. Après cette extirpation il découvrit un sinus qui paroïssoit communiquer avec le bubon de la cuisse gauche, passant par-dessous le penil; de sorte qu'en pressant la partie supérieure de la même cuisse, le pus sortoit abondamment par le bubon du côté droit.

Cette nouvelle découverte le détermina à ouvrir cet autre bubon, auquel il n'avoit pas crû devoir toucher, de crainte d'af-

foiblir un peu trop la malade, ou bien même dans l'espérance qu'il pourroit le guérir par la voie de la résolution. Ayant donc ouvert cette seconde tumeur, nous y trouvâmes beaucoup de pus bien formé, & une glande très-dure insensible; en un mot, scikieuse, qui fut extirpée sans causer la moindre douleur.

Le seize on pansa le tour avec le digestif simple; & quinze jours après les mondificatifs ayant été employés, la malade guerit parfaitement en deux mois de temps, de douze charbons & de deux bubons, dont la malignité l'auroit fait infailliblement périr, si par le secours de toutes ces opérations & des remèdes intérieurs que je prescrivis suivant les règles de l'Art, elle n'eût été chassée, & corrigée.

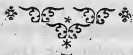
REFLEXIONS.

Je ne vois pas de réflexion plus utile à faire sur cette observation, que celle que M. Chicoyneau a déjà insinuée au bas de la précédente; sçavoir, qu'on peut guérir, & qu'on guérit effectivement, les plus funestes accidens de la peste, par la voie des éruptions extérieures, lorsque ces sortes de tumeurs tournent en suppuration, & que cette suppuration est prompte, louable & copieuse; ce qui me donna lieu d'abord après le premier examen de ce funeste mal, de penser à l'analogie de la peste avec la petite verole; analogie que je tâcherai d'établir en temps & lieu, sur des fondemens assez solides.

Mais cette première réflexion, ou maxime incontestable, confirmée par un nombre infini d'expériences, en amène nécessairement une seconde, que nous avons pareillement insinuée en plusieurs endroits de nos observations, mais qui ne sçauroit, à raison de son importance, être assez inculquée; je veux dire que les Médecins & les Chirurgiens obligés de traiter des pestiférés, doivent être très-attentifs à examiner dès l'entrée du mal, la naissance, les progrès & la nature des bubons & des charbons, pour pouvoir prescrire & appliquer sans aucun délai tout ce qui est propre à les faire avancer, à les mettre en fonte & en suppuration; le moindre retardement pouvant être d'un préjudice irréparable, comme il consiste par tant de funestes événemens. Il y auroit sans doute bien de l'imprudence de négliger les seules ressources que la nature accablée semble nous présenter,

292 TRAITE' DE LA PESTE. *Part. I.*
pour nous engager à la délivrer de l'oppression sous laquelle elle est prête à succomber.

Ce n'est point ici le cas de se flatter de la vaine espérance, que cette même nature, aidée par quelques cordiaux, pourra, par ses propres forces, se débarrasser du mauvais levain, dont la malignité la menace d'une prompte & totale destruction; l'expérience ne nous ayant que trop appris, que les plus robustes & les plus vigoureux n'ont pas laissé de périr, aussi-bien que les plus foibles. J'oserai même avancer que ce n'est que par un effet du pur hazard, je veux dire, d'une disposition particulière, qu'on ne sçauroit prévoir ni déterminer, que nous avons vû des bubons & des charbons croître & suppurer, & les malades échapper par les seules forces de la nature. Ce bonheur n'est arrivé qu'à ceux dans lesquels les autres accidens de la peste ne paroissent pas, ou du moins disparoissent en très-peu de temps; enforte qu'il y a lieu de présumer que dans ces sortes de cas, la cause primitive & générale de la peste, ou, si l'on veut, le levain pestilentiel, ne faisoit que des impressions très-legeres, par rapport aux bonnes dispositions de ces malades. Mais comme dans le temps que la peste exerce sa fureur & désole toute une Ville, les Médecins & les Chirurgiens, accablés par la multitude des malades, ne peuvent donner à chacun en particulier toute l'attention requise pour bien démêler ce nombre presque infini de dispositions singulieres, dont la connoissance est absolument nécessaire pour juger s'il faut laisser à la nature le soin de pousser au-dehors le levain pestilentiel, nous ne sçaurions encore une fois être assez diligens à mettre en usage les moyens propres pour déterminer ce même levain à lâcher prise, par les voies que la nature nous présente; c'est-à-dire, qu'il faut ouvrir sans aucun délai, si les forces le permettent, & faire promptement & abondamment suppurer les bubons & les charbons.



TROISIEME OBSERVATION.

D'un malade de la quatrième Classe, attaqué de quelques accidens singuliers, en conséquence d'un bubon négligé, ou mal pansé, donnée par M. CHICOYNEAU.

LE Révérend Pere Honoré Rigord, Jésuite, de la maison professe de Saint Jaume, âgé d'environ soixante ans, d'un tempérament un peu sec & mélancholique, d'un caractère d'esprit très-doux & très-gracieux, fut attaqué vers la fin du mois d'Août de la peste, marquée par plusieurs accidens, qu'il est inutile de rapporter, parce qu'ils ne font rien au fait dont il est question. Il est uniquement essentiel de sçavoir que ce mal étoit caractérisé, comme à l'ordinaire, par un bubon situé au-dessous de l'aîne droite, que ce bubon ouvert ayant tourné bien-tôt en suppuration, il en sortit du pus en assez grande quantité pour garantir le malade du dernier danger, & qu'une portion de la matiere suppurée ayant croupi dans le fond de la tumeur, il se forma un ulcere fistuleux, qui, augmentant peu à peu, fut enfin suivi de divers symptômes, qui obligèrent le malade à nous faire appeller le 25. Octobre de la même année.

Nous le trouvâmes saisi d'une petite fièvre assez vive, qui duroit depuis quelques jours; elle étoit accompagnée d'inquiétude, de chaleur & d'insomnie. Le malade se plaignoit d'une douleur assez grande au côté droit, sous la région du foye, d'un gonflement au même endroit, & il ne pouvoit respirer librement dès qu'il étoit couché.

Nous examinâmes d'abord le lieu indiqué, & nous y observâmes une tumeur notable, qui n'intéressoit point les régu-mens. Elle étoit située, autant qu'on le pouvoit juger par le tact, entre les muscles de l'abdomen & le péritoine, s'étendant en forme de fusée jusqu'à l'aîne du même côté, & remplie d'une matiere flottante, qui, agitée par la pression, formoit une espece de bruit sourd.

Ayant ensuite examiné l'ulcere fistuleux dont il a été fait mention ci-dessus, & observé que la cuisse du même côté étoit du

doublé plus grosse que celle du côté opposé, le sieur Soullier fonda l'abcès, pour reconnoître la direction des sinus, qui nous parurent assez profonds, & s'étendre en tout sens, sur-tout vers l'aîne, pénétrant jusques dans la région hypogastrique; de façon que nous ne doutâmes pas qu'il n'y eût beaucoup de pus renfermé dans toutes les sinuosités. Nous projetâmes d'abord de les ouvrir; mais la fièvre, les insomnies, les inquiétudes & l'abattement, ne permettant pas d'exécuter ce projet sur le champ, nous tachâmes de calmer ces accidens par une petite saignée, par un bon régime & un julep anodin, fait avec l'eau de coquelicot, une dragme de sel prunelle, & demi dragme de sirop de pavot; par ces remèdes les accidens diminuèrent dans l'espace de vingt-quatre heures. Le malade ayant dormi pendant la nuit assez paisiblement, & marquant d'ailleurs, quoiqu'âgé, beaucoup de courage & de fermeté, nous crûmes pouvoir dès le lendemain faire l'ouverture projetée. L'appareil étant prêt, le sieur Soullier fit plusieurs incisions à droit & à gauche; il coupa les lambeaux de la playe, & ayant d'abord découvert plusieurs glandes suppurées, il les extirpa: par le moyen de ces ouvertures, il sortit une bonne écuellée de pus & de sanie; la playe fut ensuite pansée à la manière ordinaire, le régime prescrit & observé avec exactitude, & le julep anodin réitéré à l'heure du sommeil.

Le troisième jour, même conduite fut observée à l'égard du régime, du julep & des pansemens: mais faisant attention qu'après avoir ôté l'appareil, la playe fournissoit beaucoup de pus, & soupçonnant qu'il y avoit encore bien des clapiers à découvrir, le sieur Soullier introduisit de nouveau la sonde & le doigt, pour examiner toute l'étendue & la profondeur des sinuosités. Il en découvrit de tous les côtés; mais celle de la partie supérieure paroissant pénétrer dans la cavité du bas-ventre, les réflexions que nous fîmes sur une situation si délicate, sur la nature de la fièvre qui subsistoit toujours, sur l'âge avancé du malade, & sur l'abattement qu'avoit causé l'opération précédente, ces réflexions, dis-je, ne nous permirent pas de fouiller plus avant; & ne pouvant nous flatter de l'espérance d'une parfaite guérison, il fut résolu de pratiquer dans la partie inférieure, & la plus déclive de la playe, une espece d'égoût commode pour l'évacuation du pus, ne présument pas qu'il y eût

d'autre ressource pour prolonger les jours du malade.

Ce nouveau projet ayant été exécuté sans aucun délai, nous ne fûmes pas peu surpris, quand, revenus le jour suivant pour le pansement, on nous dit, & nous le vîmes, qu'il étoit sorti pendant toute la nuit une si grande quantité de sérosité purulente, qu'elle avoit mouillé & traversé tout l'appareil. Nous fûmes encore plus étonnés, lorsqu'après avoir ôté ce même appareil, le pus s'échappa subitement avec tant d'abondance, qu'on peut dire, sans exagération, qu'il en sortit environ demi pinte. Nous en aurions pu vuidier davantage, si l'âge & la foiblesse du malade nous eussent permis d'employer pour cet effet les moyens usités; il fallut donc se contenter de cette évacuation, panser à l'ordinaire, & mettre sur les plumaceaux plusieurs compresses, contenant le tout par le bandage convenable.

Tout cet appareil ne laissa pas d'être bien mouillé, le pus n'ayant cessé de couler jusqu'au pansement suivant; & dès-lors nous reconnûmes évidemment que l'abcès du dehors communiquoit avec la tumeur du bas-ventre, dont il a été parlé ci-dessus, puisqu'à mesure que le pus s'écouloit, cette tumeur diminuoit sensiblement. Nous ne doutâmes pas aussi que la sanie qui croupissoit dans cette tumeur, & dans tous le sinus, n'eût causé la fièvre, les redoublemens, les inquiétudes, les insomnies & les difficultés de respirer, tous ces accidens disparaissant pareillement à proportion de l'évacuation.

Ce malade fut pansé dans la suite avec beaucoup de soin, jusqu'à trois fois par jour, lavant bien la playe à chaque pansement, par le moyen des injections détersives & vulnéraires. Le régime étant d'ailleurs bien observé, le ventre tenu libre par le moyen des lavemens émolliens, & le julep somnifère réitéré par intervalles, suivant les indications, nous eûmes dans l'espace de sept à huit jours la satisfaction de voir que la tumeur du bas-ventre avoit entièrement disparu, & qu'il n'y avoit plus aucun vestige de fièvre.

Il ne nous restoit plus qu'un œdème, ou tumeur séreuse à la partie postérieure de la cuisse, & une callosité assez épaisse autour de la playe, avec un petit sinus au-dessous, dont la direction étoit vers les os pubis & les tendons de plusieurs muscles. Ces callosités & ce sinus furent sâppés peu à peu par la pierre à cautère, mêlée avec le suppuratif, & nous appliquâ-

mes le cataplasme avec le pain , le vin & l'eau-de-vie sur l'œdeme pour achever de le résoudre. Cette méthode eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Le malade reprit peu à peu ses premières forces , & fut entièrement guéri dans un mois de temps.

Réflexions sur cette Observation.

Cette observation renferme trois phénomènes assez curieux , qui méritent quelque attention. 1°. L'abcès qui se forma au-dessous de la région du foye , entre le péritoine & les muscles de l'abdomen , en conséquence d'un bubon dont le traitement & le pansement furent sans doute négligés. 2°. La fusée de cet abcès depuis le foye jusqu'à l'aîne du même côté. 3°. L'évacuation du pus contenu dans l'abcès , par la voie du bubon fistuleux , abscedé & ouvert.

Quoiqu'il paroisse d'abord assez mal-aisé de rendre raison de ces faits , je crois néanmoins qu'on peut y réussir , en supposant qu'une partie de la sanie qui croupissoit dans les sinuosités du bubon , s'étant insinuée peu à peu par le moyen de l'érosion dans les vaisseaux sanguins & lymphatiques , altéra , & épaissit sans doute , le sang & la lymphe , & que ces liqueurs altérées , de concert avec la foiblesse du ressort des parties tumescées , donnerent lieu aux fluides de s'arrêter dans les glandes situées entre les muscles & le péritoine , où venant à séjourner , ils se corrompirent & se changerent en pus ; ce qui est suffisant pour rendre raison du premier phénomène.]

Le pus s'étant accumulé peu à peu entre le péritoine & les muscles , & étant continuellement agité par la contraction alternative des mêmes muscles , dilata sans doute par son volume , & écarta par des impulsions répétées les parois des membranes qui le renfermoient ; ce qui donna lieu à cette tumeur abscedée de s'augmenter de jour en jour , & de former une élévation considérable.

La matière purulente renfermée dans cette tumeur s'accumulant encore de plus en plus , continuant d'être agitée , de comprimer , & de peser , dut enfin détacher par des impulsions & pressions répétées les fibres tendineuses du péritoine qui le lient avec les muscles ; ce qui donna lieu à la matière de fuser insensiblement jusqu'à l'aîne. Mais elle ne pouvoit passer outre , ni
s'évacuer

s'évacuer par le bubon , parce que le ligament du muscle transverse qui s'étend des os des isles jusqu'aux os pubis , serroit , pour ainsi dire , de digue propre à arrêter le pus , & l'empêcher de s'écouler , jusqu'à ce que cette digue ayant été affoiblie par le poids & les impulsions continuelles de la matiere , rompuë enfin & forcée par l'introduction de la sonde & du doigt , elle ne fut plus en état de s'opposer au passage & à l'ouverture du pus par les ouvertures extérieures du bubon abscedé.

La seconde réflexion sur la même observation , est que pour prévenir les abscesses ou ulceres intérieurs , que nous avons vû se former plusieurs fois en conséquence des bubons mal pansés ou négligés , il faut bien ouvrir dès le commencement ces sortes de tumeurs dans toute leur étendue , pour pouvoir mettre en fonte toutes les glandes tumefiées , & procurer une libre issue au pus , dont le moindre séjour est pernicieux , puisqu'il est toujours suivi d'abscesses & de fistules , qui se prolongeant de jour en jour , donnent lieu au pus d'attaquer des parties essentielles à la vie , de corrompre toute la masse , & sur-tout de se répandre dans la cavité du bas-ventre , d'où il ne peut plus s'écouler par aucune voie , ni par le secours d'aucune opération ; ce qui fait périr misérablement les malades par la fièvre lente & la phthisie , comme nous l'avons vû arriver plusieurs fois pendant le cours du traitement de la peste de Marseille , & comme nous observons encore actuellement dans celui de la peste d'Aix.

La troisième réflexion est , que la crainte de s'empester , ou le préjugé que les bubons & les charbons qui suppurent sont contagieux , rend assez souvent la plupart des Médecins & des Chirurgiens fort négligens & fort distraits , quand il est question d'examiner & de traiter ces sortes de tumeurs ; de sorte qu'il ne faut pas être surpris que ces éruptions critiques & salutaires deviennent quelquefois symptomatiques , & très-funestes. Il me seroit fort aisé de rapporter ici bien des raisons propres à détruire un préjugé si pernicieux , mais cette digression nous meneroit trop loin ; je me contenterai de faire remarquer en passant que le pus qui est renfermé dans les bubons & les charbons ulcerés , & qui passe & repasse dans les vaisseaux du malade , ne reproduit pourtant pas la peste , & n'en renouvelle point les accidens , marque évidente que ce même pus ne renferme pas , comme le vul-

gaire se l'imagine, la prétendue semence de la peste, & par conséquent qu'il n'est point contagieux.

QUATRIEME OBSERVATION

D'une malade de la quatrième Classe, donnée par Monsieur
V E R N Y.

MADEMOISELLE Bourcier, âgée de trente ans, d'un tempérament vif & ardent, & d'une bonne constitution, ayant passé la plus grande partie du dernier jour du mois d'Octobre 1720. à laver du linge dans un jardin par un temps froid, fut saisie d'un grand frisson en donnant à tetter à un enfant de huit mois qu'elle allaitoit. Ce frisson fut suivi d'une extrême chaleur, accompagnée d'une vive douleur de tête. Ces accidens, qui sembloient d'abord être le prélude de la funeste maladie de Marseille, se terminèrent pourtant à quatre ou cinq heures du matin; en sorte que la malade, ne sentant plus aucun mal de tête, ni aucune ardeur, se rassura, & continua d'allaiter son fils, & vacqua pendant cinq à six jours à ses affaires domestiques, espérant qu'elle en seroit quitte pour la peur, quoiqu'elle ressentit une petite douleur à l'aîne droite, & qu'elle y sentit une petite tumeur.

Mais à peine commence-t-elle à vivre dans une parfaite sécurité, que l'ennemi, qu'elle croyoit bien éloigné, donne des marques de sa présence, & lui annonce qu'il n'a resté caché pendant quelques jours, que pour la mieux surprendre, & revenir sur la scène avec plus de fureur. Il l'attaque d'abord par un plus grand froid que le précédent; ses yeux sont rouges & étincelans, sa langue blanche, ses discours précipités & peu suivis; & bien-tôt après, un délire phrénétique se joint à tous ces accidens.

Son époux effrayé de la promptitude de ce mal, de sa vivacité & de son progrès, demande le secours qu'il a négligé & qu'il avoit crû inutile, & sur le champ je fais prendre à la malade demi dragme d'ipécacuanha, dont elle fut bien vidée par le haut & par le bas, sans pourtant en être soulagée.

Le lendemain, second jour de cette nouvelle attaque, le bubon de l'aîne paroissant assez gros & assez en dehors, & les

accidens ayant un peu diminué , M. Nelaton appliqua des pierres à cauterer sur toute l'étendue de la tumeur ; & je travaillai à tenir son pouls ouvert , & à faciliter la séparation du levain pestilentiel qui restoit dans la masse du sang , par de doux cordiaux , qui , sans trop exalter , pussent rompre la trop grande liaison de ses principes.

Le troisième jour , M. Nelaton sépara l'escarre , & emporta avec les doigts une glande , qui n'étoit pas trop adhérente. Cette extirpation fut suivie d'une évacuation de matieres fereuses & sanieuses , qui procura un peu plus de calme aux liqueurs , & fit cesser tous les accidens. Je soutins les forces avec de doux cordiaux ; on pansa la playe avec des bourdonnets trempés dans l'eau-de-vie , dans laquelle on avoit fait fondre du camphre & du sel ammoniac , les enduisant ensuite avec un digestif composé d'égales parties d'onguent basilicum & de baume d'Arcéus.

Cette nuit même la malade se sentant mouillée , crut , voyant d'ailleurs sa chemise & ses draps tout ensanglantés , perdre son sang par la playe qu'on lui avoit faite. Deux heures après elle accoucha d'un embryon qui parut être de trois mois , sans que la perte qui suivit cette fausse couche fût trop abondante.

Le lendemain , quand on me raconta ce qui s'étoit passé , ma surprise fut extrême , n'ayant pas sçu que cette Demoiselle fût grosse. Je ne présumoïs pas qu'une femme qui allaitoit son propre fils , dût être enceinte , elle-même l'ignorant.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce cas , est que le pauvre petit enfant avoit pris pendant trois mois le lait d'une femme grosse , & pendant cinq à six jours le lait d'une mere pestiférée , sans qu'il eût succé aucun levain pestilentiel ; puisqu'il se porte bien encore par l'usage des soupes , des panades ou des bouillies dont on le nourrit.

La playe de la malade fut pendant deux à trois jours un peu sèche ; mais ayant été pansée avec beaucoup de soin & avec le digestif marqué , la suppuration revint peu à peu , & quand après une suppuration suffisante , les bords eurent été bien dégorgés , & que le fond eût été nettoyé des mauvaises chairs , Monsieur Nelaton la mondifia , & la cicatrifa par la méthode ordinaire.

R E F L E X I O N S.

Ce qui paroît singulier dans cette observation , est que cette malade pestiférée ait allaité son fils pendant tout le cours de sa maladie , sans lui communiquer la peste. Ce cas n'est pourtant pas unique , en ayant vû plusieurs autres de même nature avec Monsieur Chicoyneau pendant notre séjour à Marseille ; & ce qui paroîtra sans doute bien plus singulier , est que des pestiférées des premières classes , qui ont malheureusement péri dans l'espace de trois ou quatre jours , ayent allaité leurs enfans sans leur donner le moindre mal. Nous pouvons de plus attester avec sincérité , que dans la visite des Hôpitaux , dont on nous avoit confié l'inspection , nous avons été plus d'une fois les témoins oculaires du spectacle affreux de ces misérables enfans suçant leurs meres agonisantes.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir que ces observations sont d'un très-grand poids pour détruire le préjugé de la contagion , cette matiere étant d'une trop grande importance pour n'être discutée qu'en passant. Mais il est à propos de remarquer qu'on ne peut rendre raison du phenomene ci-dessus , qu'en supposant que les mammelles des malades pestiférées ne sont pas toujours altérées par le venin pestilentiel , & que dans le cas rapporté elles ne reçoivent sans doute que ce qu'il y a de plus pur , ou de moins infecté dans la masse du sang ; ce qui ne nous paroîtra pas surprenant , si nous faisons réflexion que dans les personnes attaquées de la peste , toutes les parties du corps ne sont pas gâtées & corrompues , je ne dis pas seulement dans les personnes qui guérissent de ce terrible mal , mais même dans celles qui en périssent , puisque l'ouverture des cadavres fait voir que plusieurs parties intérieures sont sans aucune tache & sans aucune autre altération ; marque évidente que la masse du sang n'a pas déposé en circulant le levain de la peste dans le sein de ces mêmes parties.



CINQUIE' ME OBSERVATION

*D'une malade de la quatrième Classe, donnée par
Monsieur VERNY.*

LA femme de Joseph Roux, Boulanger, demeurant à la ruë de Rome, âgée de vingt-cinq ans, & d'une bonne constitution, apperçut au commencement du mois d'Octobre 1720. à la partie postérieure de la cuisse gauche une petite pustule, laquelle ne lui causoit aucune douleur. Dans cet état elle sortoit & agissoit comme si elle n'eût point eu de mal ; cependant me voyant passer dans la ruë, elle m'appella, & me demanda par occasion ce que c'étoit. Je vis donc une pustule de l'étenduë d'un demi louis d'argent, d'un rouge brun tirant sur le livide.

Je lui conseillai de prendre un purgatif, de rester dans sa maison, & de faire quelque remède pour prévenir les accidens dont elle étoit menacée : alors elle dit qu'elle avoit ses ordinaires depuis trois jours, mais en moindre abondance que de coûtume, & que ne sentant aucun mal, elle ne vouloit pas se mettre dans les remèdes, pour lesquels elle avoit une grande aversion.

Mais trois jours après elle changea bien de langage, se trouvant atteinte des accidens de la peste. Son charbon devint entierement noir, & de la grandeur d'un vieux écu ; & il lui survint un bubon à l'aîne droite.

Ayant été appelé, & m'étant informé de quelle maniere elle avoit vécu, elle me dit qu'elle avoit mangé & agi à son ordinaire ; que ses regles s'étoient arrêtées le même jour que je l'avois vûë ; que depuis ce temps elle avoit senti une grande pesanteur à son estomach, accompagnée d'un si grand dégoût, qu'elle n'avoit mangé qu'avec beaucoup de répugnance. M. Nelaton scarifia d'abord le charbon, & mit par-dessus un plumaceau imbibé d'eau-de-vie, dans laquelle il avoit fait fondre du camphre & du sel ammoniac ; je lui donnai aussi sur le champ demi dragme d'ipécacuanha, qui lui fit jeter une grande quantité de matieres noires, & qui détermina les matieres à sortir abondamment par le bas ; elle rendit pendant trois jours des eaux & des excréments de la même couleur.

Le troisième jour, ses regles reparurent, & ne coulerent que peu de temps en petite quantité ; le sang qui sortoit étoit noir comme l'encre. Je m'attachai pendant ces deux ou trois jours à soutenir par de doux cordiaux les forces qui étoient abattues ; & par ce moyen, non-seulement elles se ranimerent, mais le bubon de l'aîne, sur lequel on avoit mis un emplâtre de diachylum, grossit considérablement ; de sorte que l'évacuation naturelle ayant cessé, le sieur Nelaton appliqua sur cette tumeur une traînée de pierres à cauterer ; & quand elles eurent bien pénétré, on scarifia l'escarre, & on emporta le lendemain la glande. Le soir même de cette éruption, il survint un grand délire ; mais par l'usage du narcotique, mêlé avec les cordiaux, & par l'épanchement d'une grande quantité de serosités sanieuses qui a toujours suivi ces extirpations, tous les accidens disparurent. Le bubon & le charbon ayant été pansés avec soin, la malade fut entièrement rétablie dans l'espace d'un mois.

R E F L E X I O N S.

J'AI cru devoir mettre cette malade au rang de ceux de la quatrième classe, parce que les accidens de la peste disparurent dès le quatrième jour, & se terminèrent heureusement par le moyen des éruptions extérieures, & des évacuations. Cependant, si nous faisons quelque attention aux faits singuliers que cette Observation renferme, il paroît qu'elle mérite à plus juste titre d'être placée parmi les faits rares & curieux, puisqu'il y avoit lieu de présumer par la nature des accidens, que l'événement de la maladie, bien loin d'être heureux, seroit des plus funestes.

En premier lieu, la malade avoit négligé son mal pendant trois ou quatre jours ; négligence qui a coûté la vie à un nombre infini de pestiférés. 2°. Elle fut attaquée de ce même mal dans le temps de l'écoulement des mois ; écoulement qui, suivant nos observations réitérées, est un signe mortel. 3°. L'évacuation de la bile noire, ou humeur noirâtre, par le haut & par le bas devoit nous interdire tout espoir de salut ; l'expérience & les ouvertures des cadavres nous ayant souvent convaincu que cette humeur doit être considérée comme l'effet de la plus grande malignité, & la vraie source de ces inflammations gan-

greneuses , qui ont fait périr si subitement un nombre prodigieux de malades. Il est donc très-surprenant que cette malade ait échappé d'un danger que le funeste concours de ces trois signes sembloit annoncer comme certain. Mais si on veut bien faire quelque attention aux raisons suivantes , il y a lieu de croire que la surprise diminuera.

1^o. La négligence des malades à demander du secours & à mettre en usage les remèdes convenables , ne leur est pas toujours fatale , lorsque les avant-coureurs du mal sont légers , & que la cause qui le produit n'a encore fait que peu de progrès ; sur-tout si leur tempérament est bon , & qu'ils ne soient pas usés par les excès de bouche & de travail , que le caractère de leur esprit soit ferme , déterminé & tranquille , peu susceptible de la crainte & des autres passions.

2^o. Par ces mêmes raisons , l'écoulement des mois ne devoit pas être de si mauvais augure , que dans les cas ordinaires dans lesquels de pareilles dispositions ne se trouvent que rarement. J'ajouterai que cet écoulement ayant paru avec la fièvre & les autres accidens pestilentiels , ne marquoit ni la coagulation , ni la fonte du sang , ni l'érosion ou le relâchement des vaisseaux , comme il les indiquoit , lorsqu'il paroissoit dans le temps de l'accroissement & de la fougue du mal pestilentiel.

La retention subite des mois , qui , dans le cas présent , avoient commencé de couler , étoit au contraire beaucoup plus à craindre , puisqu'elle fut suivie des symptômes de la peste ; & si elle ne fut pas funeste , c'est apparemment parce que le levain des mois retenu fut moins âcre dans notre malade , qu'il ne l'est communément , les humeurs étant naturellement douces & balsamiques , propres à dompter l'âcreté de ce levain. Peut-être encore que le ressort des vaisseaux se trouva assez fort , & assez libre , pour pousser ce levain , le chasser par quelque autre voie , ou l'empêcher de s'arrêter dans le sein des parties essentielles à la vie.

3^o. Toutes ces mêmes raisons serviront aussi à faire comprendre pourquoi la bile noire , dont les impressions sont ordinairement mortelles , ne produisit pas ses funestes effets. Il y a même beaucoup d'apparence que cette humeur gangreneuse se trouvoit presque toute , dans le cas présent , renfermée dans les premières voies , & n'avoit pas encore passé dans les vaisseaux ;

en sorte qu'on fut assez heureux pour la chasser & pour l'évacuer, par le moyen d'un doux émétique, avant qu'elle eût, pour ainsi dire, le loisir de se mêler avec la masse du sang, & de l'infecter.

4°. Toutes ces remarques doivent nous obliger à faire la réflexion qu'il est bien difficile qu'en pareilles circonstances, tant de causes puissent concourir & se réunir pour opérer la guérison des pestiferés attaqués des mêmes accidens; ce qui fait entrevoir les raisons pour lesquelles les heureux événemens ont été si rares dans le cours de cette peste.

La cinquième & dernière réflexion que l'attention au cas présent fait naître, est que les Médecins, quelque étendue, quelque pénétration de génie, & quelque fond de science qu'ils puissent avoir, ne peuvent guères démêler & prévoir si les pestiferés qu'ils ont à traiter, sont dans la même disposition que notre malade. C'est pourquoi ces sortes d'observations doivent les engager à secourir sans relâche ceux qui paroissent les plus désespérés, & les rendre fort circonspects pour ce qui concerne les pronostics dans les fièvres malignes ou pestilentiellles, prenant garde de ne prononcer jamais d'un ton trop ferme, & trop décisif; l'observation présente, aussi-bien que plusieurs autres que le temps ne nous permet pas de rapporter, faisant juger qu'il peut bien arriver que les événemens ne répondent pas à leur prédiction; ce qui suffit pour exposer les Médecins à la censure du Public, & pour donner lieu aux ignorans, ou à ceux qui cherchent à s'amuser aux dépens d'autrui, de décrier les maximes les plus constantes & les plus sûres de l'Art, comme vagues & incertaines.

CINQUIE'ME ET DERNIERE CLASSE.

LA cinquième & dernière classe renferme tous les malades qui, sans sentir aucune émotion, & sans qu'il parût aucun dérangement dans les fonctions, avoient néanmoins des bubons & des charbons qui s'élevoient, tournoient en suppuration, devenoient quelquefois scirrueux, ou, ce qui étoit plus rare, se dissipoient par voie de résolution, sans laisser aucune suite fâcheuse. C'est ainsi que nous avons vû pendant notre séjour à Marseille un très-grand nombre de personnes de l'un & de l'autre

l'autre sexe, qui, sans abattement de forces, & sans changer de façon de vivre, alloient & venoient dans les ruës & dans les places publiques, se pansant elles-mêmes avec un simple emplâtre, ou demandant aux Médecins & aux Chirurgiens les remèdes dont elles avoient besoin pour guérir ces fortes de tumeurs.

Il seroit sans doute inutile de rapporter des observations propres à confirmer ce qui est avancé touchant les malades de cette cinquième classe; parce que ne s'agissant que des bubons & des charbons, la méthode convenable pour leur guérison se trouve déjà détaillée, & expliquée assez au long, & dans notre Relation, & dans nos précédentes Observations. Mais qu'il nous soit permis, avant que de finir ce qui concerne cette dernière classe, de faire quelques réflexions, qui nous paroissent propres à faire connoître les causes évidentes de la peste, & les moyens nécessaires pour se préserver des atteintes d'un si terrible fleau.

Réflexions sur la cinquième Classe.

IL consiste par ce qui vient d'être rapporté dans cette dernière classe, qu'un très-grand nombre de pestiférés n'avoient que des bubons & des charbons qui ne les empêchoient pas d'agir & de vacquer à leurs affaires; ce qui donne lieu de faire cette réflexion, que le levain pestilentiel n'agissoit que foiblement dans ces malades; or la foiblesse de son action ne peut être attribuée qu'à la disposition des corps dans lesquels il s'insinuoit; d'où nous tirons une conséquence très-évidente, sçavoir, que le levain pestilentiel n'est pas, comme on le croit communément, vénéneux par lui-même, mais uniquement par rapport à la disposition des sujets qu'il attaque; puisque si c'étoit, suivant l'opinion vulgaire, un véritable venin, il produiroit constamment les mêmes effets dans tous les sujets, quoique de constitution différente.

En effet, les arsenicaux, les vitrioliques, les sublimés & les autres poisons, salés, âcres, acides, caustiques ou corrosifs, avec lesquels on compare ce levain, sont constamment vénéneux par eux-mêmes, & sont toujours les mêmes & très-funestes impressions sur toutes sortes de personnes, de quelque tempé-

rament qu'elles puissent être ; d'où il suit manifestement que si le levain de la peste est vénéneux , comme tous ces poisons , il devroit agir également , & empoisonner ; pour ainsi dire , tous ceux dans lesquels il s'insinue ; ce qui est contraire à l'expérience. Et c'est ce qui prouve démonstrativement que la mortalité qui regne en temps de peste ne doit point être imputée à ce venin prétendu , mais à la mauvaise disposition des sujets qu'il attaque.

Il ne faut donc pas promener , comme on fait ordinairement , son imagination dans le vague des airs ; fouiller avec tant de soin dans les entrailles de la terre ; examiner les influences des astres , & monter , pour ainsi dire , au-dessus des nuës , pour découvrir la source de cette affreuse mortalité qui désole en temps de peste les Villes , les Provinces , & les Royaumes. Nous réussirons toujours beaucoup mieux dans ce projet , si nous faisons quelque attention à notre maniere de vivre , à la diversité des tempéramens , au différent caractère des esprits ; en un mot , aux bonnes ou mauvaises dispositions des parties tant solides que fluides , dont nous sommes composés.

Cette premiere réflexion , & les conséquences que nous en avons tirées , nous conduisent très-naturellement à en faire une seconde , qui n'est ni moins utile , ni moins importante ; puisqu'elle tend à nous développer les moyens propres à nous préserver des funestes accidens de la peste , en nous engageant à examiner avec soin toutes les dispositions qui peuvent nous en rendre susceptibles , & les causes qui les produisent & les entretiennent.

Si nous réfléchissons attentivement sur ce sujet , il nous sera aisé de reconnoître qu'il n'est pas possible d'assigner d'autres dispositions , du moins évidentes , que la plénitude , les crudités , ou les indigestions , la pourriture ; & , quant aux causes qui les forment & les fomentent , les excès de bouche , les mauvais alimens , le deffaut d'exercice , la contention d'esprit , la terreur , & les autres passions de l'ame. D'où nous concluons , sans beaucoup de peine , qu'il n'est pas de remedes plus sûrs , & plus spécifiques , pour se garantir des attaques de la peste , que la sobriété , la bonne nourriture , l'exercice , la fermeté , la tranquillité de l'ame , & la modération.

Enfin , si nous voulons pousser un peu plus loin nos réflexions

sur ces mauvaises dispositions, & les causes que nous venons d'assigner, & si avec un esprit libre de passion & de préjugé, nous tâchons d'en approfondir & d'en reconnoître les effets, il ne nous fera pas mal-aisé de comprendre que de toutes ces causes & dispositions, il en résulte nécessairement une diversité presque infinie de tempéramens, de modes, & de combinaisons, dont la recherche & la connoissance passent la portée de l'esprit humain, & qu'il est par conséquent inutile, & même très-dangereux, d'avoir recours à tous ces préservatifs si vantés par les peuples & par les Empiriques, qui ne sçauroient convenir que dans certains cas, & à quelques constitutions particulières, tandis qu'ils doivent être nuisibles, ou pernicieux, au plus grand nombre, comme nos observations dans le cours du traitement de cette peste ne nous en ont que trop souvent convaincu. En effet, nous avons vû périr misérablement la plupart de ceux qui en usoient, & qui mettoient toute leur confiance en ces sortes de remèdes; tandis que nous nous sommes toujours garantis par les moyens ci-dessus proposés, quoique nous ayons visité & traité journellement & sans relâche un nombre très-considérable de pestiférés, & ouvert plusieurs cadavres avec aussi peu de précaution, que s'il s'agissoit du mal le plus familier; & c'est ce qui démontre encore évidemment la vérité de ce que nous avons avancé ci-dessus, sçavoir, que le levain pestilentiel n'est pas vénéneux par lui-même, mais uniquement à raison de la mauvaise disposition des sujets qu'il attaque. Nous laissons aux Lecteurs judicieux, & qui ont de la pénétration, à tirer les autres conséquences qui naissent très-naturellement de ces réflexions, & de ces observations, lesquelles tendent à faire voir les deffauts du système de la contagion, ou du moins que, si nous vivions suivant les loix de la sobriété & de la modération, nous en éviterions aisément les atteintes.



OBSERVATIONS SINGULIERES

*que nous avons faites pendant le cours du traitement
de la peste de Marseille.*

Ayant inferé dans notre relation du 10. Décembre qu'entre toutes les observations générales, il nous étoit arrivé de voir parmi le grand nombre des pestiferés bien des cas particuliers, nous avons trouvé à propos, pour confirmer cet article, & rendre en même-temps ce petit ouvrage plus instructif & plus curieux, de rapporter les observations suivantes.

PREMIERE OBSERVATION,

*De la maladie, & de la guérison du Sieur Boismortier,
Etudiant en Chirurgie, envoyé par la Cour pour le
service des pestiferés de Marseille, donnée par Mon-
sieur CHICOYNEAU.*

LE Sieur Boismortier Etudiant en Chirurgie, étant arrivé de Paris à Marseille au commencement du mois de Novembre 1720. après avoir travaillé avec beaucoup d'assiduité & d'application pendant un mois & demi dans l'Hôpital de la Charité pour le service des pestiferés, tomba malade le 18. Décembre suivant. Je fus appelé pour le visiter le troisième jour de sa maladie, & l'ayant trouvé dans un état assez dangereux, je m'informai soigneusement de tout ce qui avoit précédé, pour le traiter suivant les regles de l'Art, établir les indications curatives sur la connoissance des causes évidentes, & prescrire en conséquence les remedes convenables à sa guérison.

Ayant donc d'abord reconnu que c'étoit un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament sec & ardent, d'un caractère d'esprit vif, pénétrant, mélancholique, sobre & réglé dans ses repas, sujet par intervalle à des douleurs de colique, ayant la poitrine fort délicate; je fus instruit qu'avant son départ de Paris, il avoit eu quelques maux de tête, lesquels

avoient continué pendant le voyage, & que cette mauvaife disposition lui faisoit craindre de ne pouvoir résister à la violence de la contagion.

J'appris ensuite que sa crainte avoit beaucoup augmenté depuis qu'il avoit perdu son compagnon de voyage, le Sieur Saint Hilaire, qui, peu de temps après son arrivée, mourut de la peste dans quatre jours, au service des malades de la Charité.

Il m'avoua de plus fort ingénument qu'il avoit eu beaucoup de chagrin & d'inquiétude, de ce qu'ayant été destiné, quelques jours avant que de tomber malade, pour servir les pauvres non pestiférés de l'Hôtel-Dieu, cette destination avoit été tout-à-coup changée, & qu'il se voyoit par-là exposé aux impressions funestes de la contagion; de sorte que le mal de tête ayant redoublé par le concours de toutes ces causes, il s'étoit purgé avec de la manne quatre jours avant de s'alliter. Cette purgation ne fit, sans doute, qu'émouvoir les matieres des premieres voies épaissies par la crainte & la tristesse, & reveilla les douleurs de colique auxquelles il étoit sujet. Dès-lors son chagrin & ses inquiétudes ayant pris de nouvelles forces, il crut se pouvoir procurer du calme & de la tranquillité, ou, pour mieux dire, il ne songea qu'à s'étourdir par le moyen des alimens & de la boisson. Il mangea sur-tout, la veille de sa maladie, quantité de figues; de sorte que dès le lendemain 18. Novembre, vers les trois heures après midi, il fut saisi de grands baillemens, qui pourtant ne l'empêcherent pas de souper. Aussi-tôt après la fièvre se déclara; il passa la nuit dans une grande agitation, & appréhenda d'être attaqué du mal courant; ce qui le détermina à prendre sur le matin un gros de thériaque. Ce remede, bien loin de calmer ses inquiétudes, irrita le mal, & causa un cours de ventre accompagné de douleurs de colique. M. Bouthelier Médecin de la Charité, l'ayant visité sur le soir, & l'ayant trouvé dans cet état, lui prescrivit, pour appaiser les douleurs, un julep avec les eaux cordiales, deux onces d'eau de fleur d'orange, & six gros de diacode. Ce remede lui procura un peu de repos pendant la nuit, & suspendit le cours de ventre. Le malade passa le jour suivant assez tranquillement; mais sur le soir, les douleurs, la fièvre & le mal de tête s'étant reveillés, & continuant jusqu'au matin du troisième jour avec

assez de vivacité , le malade se tira du sang lui-même , & dès-lors je fus appelé pour le visiter.

Je le vis donc l'après-dinée , & le trouvai fort moite , avec un peu de fièvre , quelque legere atteinte de colique , & beaucoup de disposition à s'affoupir. Instruit ensuite de tout ce dessus , je me contentai de lui prescrire une eau de poulet un peu aromatisée , pour en boire chaudement quelques verrées , lui recommandant au surplus de se priver du bouillon autant qu'il le pourroit. Cette eau ne put être prête que sur le soir , & les douleurs de colique s'étant alors reveillées , le malade prit , pour se soulager , un remede dont il avoit coutume d'user en pareil cas avec succès , qui n'étoit autre chose que trois onces d'huile ordinaire , laquelle calma tant soit peu les tranchées , & renouvela le cours de ventre. L'ayant visité le matin du quatrième jour , & voyant que la fièvre se soustenoit , quoique médiocre , je lui prescrivis une solution de deux onces de manne avec un gros de rhubarbe en poudre , dans un grand verre d'eau de poulet. Ce remede procura quelques évacuations un peu plus abondantes , & le cours de ventre fut arrêté. Le soir , de crainte du retour de la colique , je lui fis prendre un julep anodin : mais toutes les évacuations précédentes n'ayant sans doute emporté que la partie la plus fluide du levain febrile , & la plus grossiere étant restée , devenue même plus visqueuse , elle se remit en jeu après l'effet du julep ; de sorte que le matin du cinquième , je trouvai le malade avec un redoublement de fièvre , de grands maux de tête , douleur de poitrine , toux , difficulté de respirer & crachats sanguinolens. Tous ces symptômes me déterminèrent à lui faire ouvrir sur le champ la veine de l'un des bras , & à renouveler encore six heures après la saignée ; ne lui ordonnant au surplus pour boisson , que l'eau de poulet ; pour nourriture , des crêmes de ris fort legeres , & le soir son julep anodin.

Le lendemain sixième de la maladie , tous les accidens précédens avoient fort diminué : mais de crainte de quelque funeste retour , je prescrivis une solution de manne & de casse dans l'eau de poulet. Ce remede procura une évacuation médiocre , mais n'empêcha pas que la nuit suivante le malade ne fût saisi d'un délire phrénétique , avec un pouls fréquent , concentré , les yeux étincelans & égarés , la couleur de la face fort ternie tirant sur

le livide, la langue blanchâtre ; & dès-lors je ne doutai plus que ce que j'avois si fort appréhendé, dès le commencement, sçavoir que le mal dégénérât en peste, ne fût arrivé, par rapport à nos observations réitérées, que les maladies les plus communes prenoient, pour peu qu'elles durassent, la tournure de ce funeste mal. Je considèrai même ce malade comme désespéré, attendu qu'il devoit être déjà épuisé par les symptômes précédens & par les remèdes, ne paroissant pas possible qu'il fût en état de soutenir un nouvel assaut, auquel les tempéramens les plus robustes étoient forcés de succomber. Cependant les loix du devoir, de la charité, & le désir de sauver un Sujet qui s'étoit distingué par sa sagesse & son application à servir les pestiférés, me portant à le servir jusqu'au bout, j'eus recours aux cardiaques & aux narcotiques indiqués par la nature des accidens, d'autant mieux qu'ils m'avoient déjà réussi dans des cas à peu près semblables. Je lui prescrivis journellement une potion composée avec les confectons d'hyacinthe & alkermes, le liliū & le laudanum liquide ; ce qu'on renouvelloit deux fois par jour, & que l'on continua jusqu'aux neuvième & dixième. Le délire & la foiblesse s'étant soutenus jusqu'au dix, j'insistai sur ce remède, d'autant plus volontiers que je voyois à chaque visite du matin & du soir qu'il modéroit la force des nouveaux accidens.

Le dixième jour, la phrénésie fut calmée, & il ne restoit plus de ce violent délire, qu'un peu d'étourdissement, & un léger deffaut de connoissance, ce qui me redonnoit quelque espérance de salut, lorsqu'ayant appris de la garde qui le servoit, qu'il étoit allé toute la nuit du ventre sans le sentir, & ayant observé que c'étoit un cours de ventre fereux & colliquatif, qui marquoit la fonte des humeurs & le relâchement des intestins, je désespèrai absolument de la guérison ; & néanmoins je ne laissai pas pendant quatre ou cinq jours que cet accident dura de le secourir, par le moyen des cordiaux, mêlés avec les narcotiques, les astringens & les balsamiques prescrits en forme de bols, de la maniere suivante.

Prenez de la thériaque vieille demi dragme, du bol d'Armenie quinze grains, du laudanum liquide dix grains, du baume du Perou cinq gouttes ; incorporez le tout avec une quantité suffisante de syrop de roses séches, pour un bol qu'il

faut prendre pendant le jour de quatre en quatre heures:

Ce remede ayant été continué jusqu'au quatorze , & aidé du secours des gélées faites avec les pieds de mouton & la corne de cerf , le cours de ventre s'arrêta , la fièvre , dont jusqu'à ce jour j'avois observé quelque vestige , s'éteignit entièrement , & il ne resta de tous les accidens rapportés , que la foiblesse , à laquelle je tâchai de remedier par la nourriture donnée peu à peu , & augmentée suivant les loix de la prudence.

R E F L E X I O N S.

QUOIQ'U'IL n'ait paru dans tout le cours de cette maladie aucune sorte d'éruption , j'ai crû , par les raisons suivantes , devoir mettre ce cas au rang des fièvres pestilentiellles : 1°. Parce que dans le temps que regne la peste , il n'est pas nécessaire que les éruptions , qui caractérisent ce terrible mal , paroissent , pour nous faire juger qu'un malade en est attaqué , dès que tous les autres accidens que nous observions communément dans tous les autres pestiferés , se manifestotent , & sur-tout la concentration du pouls , les yeux étincelans , la langue blanche , le délire phrénétique , le cours de ventre colliquatif , &c. Il n'en falloit pas davantage pour nous convaincre que c'étoit une vraie peste.

2°. On ne peut disconvenir que les malades renfermés dans la premiere classe de notre Relation , ne doivent être mis au rang des pestiferés , quoiqu'il n'y eût dans la plupart aucune éruption extérieure , parce qu'ils étoient attaqués des autres symptômes de ce funeste mal. Il faut donc convenir aussi que les malades de la seconde & troisième classe peuvent se trouver dans le même cas , lorsque les accidens décrits dans ces deux classes paroissent , bien qu'on n'observe aucune tumeur , ou tache ; ces symptômes étant des signes aussi évidens , & même plus certains , que les derniers qui accompagnent la malignité pestilentielle.

3°. Il n'est pas mal-aisé d'assigner la raison pour laquelle ; dans certains cas singuliers , tels que celui qui vient d'être rapporté , les éruptions extérieures , comme les bubons & les charbons , ne se présentoient pas , si nous faisons attention à tout ce qui avoit précédé ; sçavoir , aux évacuations , au cours de ventre ,
aux

aux saignées réitérées , à la vie sobre & réglée , & à la constitution maigre de notre malade , nous concevrons sans peine qu'il n'y avoit pas assez de matiere dans les vaisseaux pour former ces sortes de tumeurs , ou que cette matiere avoit pris un autre cours.

Enfin , si nous faisons réflexion que dans le cours des petites veroles épidémiques , parmi le grand nombre de ceux qui tombent malades , il s'en trouve , & peut s'en trouver quelque'un attaqué de cette maladie , sans éruptions apparentes , il ne sera pas mal-aisé de comprendre que quand la peste est une fois bien déclarée , & qu'elle désole toute une Province , il peut y avoir plusieurs pestiferés qui n'aient ni bubon , ni charbon , ni autre tache extérieure.

SECONDE OBSERVATION,

D'une femme nouvellement accouchée , qui , après un cours de ventre dysentérique fort opiniâtre , fut attaquée d'une peste pourprée & mortelle ; donnée par Monsieur VERNY.

MADEMOISELLE de âgée de
trente à trente-cinq ans , d'un temperament triste & mélancholique , d'une constitution maigre & délicate , ayant l'estomach foible & mal disposé , frappée du désordre que la multiplication de la peste excitoit dans Marseille , épouvantée par le spectacle de l'affreuse mortalité qui suivoit cette même multiplication , informée des suites funestes qu'avoient eu plusieurs accouchemens , pour prévenir les malheurs dont elle se croyoit menacée , s'enferma dans sa maison vers la fin du sixième mois de sa grossesse ; c'est-à-dire , les premiers jours du mois d'Août , & accoucha au commencement de Novembre de l'année 1720.

Sa santé avoit été assez languissante pendant le cours de sa grossesse , & néanmoins elle accoucha heureusement au terme ordinaire , sans aucun accident fâcheux. L'accouchement n'eut rien de trop laborieux , & la perte qui le suivit fut raisonnable , c'est-à-dire , qu'elle ne fut ni trop petite , ni trop abondante.

R r

Cinq à six jours après qu'elle eut mis son enfant au monde, elle commença à ressentir, sans cause manifeste, de vives douleurs dans le bas-ventre, & une grande irritation au fondement.

Elle resta dans cet état pendant six à sept jours, sans prendre aucun remède, soit qu'elle ne considérât son mal que comme une incommodité passagère, ou plutôt à raison du préjugé que les Médecins, les Chirurgiens & les Apoticaire qui visitoient les pestiférés, pouvoient en la voyant, l'approchant, ou la touchant, lui communiquer la peste.

Son époux étant dans la même prévention, crut qu'il suffisoit de nous consulter M. Chicoyneau & moi dans la rue; & prenant la précaution de se tenir un peu à l'écart, il nous fit le rapport du mal; mais il en parla si confusément, que nous fumes obligés de lui dire qu'il n'étoit pas possible d'ordonner les remèdes convenables, si nous n'étions mieux éclaircis sur les circonstances de la maladie pour laquelle il demandoit notre avis. Deux jours après, passant par hasard devant sa maison, il nous pria d'y monter, sa femme ayant surmonté la répugnance qu'elle avoit de nous voir.

Lorsque nous fumes entrés dans la chambre où elle étoit allitée, elle nous pria, avant que de l'approcher & de la toucher, de tremper nos mains dans une jatte qu'elle avoit fait remplir de vinaigre. Ensuite elle nous exposa qu'elle avoit beaucoup de pesanteur à l'estomach, qu'elle sentoit de vives douleurs vers le nombril, & qu'elle étoit assez souvent tourmentée par des irritations au fondement. La femme qui la servoit ajouta qu'elle rendoit par le bas beaucoup de flegmes visqueux & sanglans. Nous lui trouvâmes un peu de fièvre, elle n'avoit aucune douleur ni pesanteur à la tête; & nous ne remarquâmes aucun changement à la langue, à la salive, ni dans ses yeux.

Nous lui ordonnâmes à l'instant demi dragme d'ipécacuanha en poudre, & lui prescrivîmes pour le soir un julep fait avec l'eau de plantain & l'eau rose, demi-once de syrop de pavor blanc, & vingt grains de corail. Et comme on ne nous pria pas de la revoir, & que je m'aperçus de l'épouvante que notre présence lui caufoit, je ne la revis plus de tout ce jour, ni même le lendemain.

Le troisième jour ayant été prié d'y retourner à dix heures

du matin, j'appris que l'ipecacuanha ne l'avoit pas fait vomir, mais qu'elle étoit allée abondamment du ventre. Cependant elle sentoît toujours le même poids sur l'estomach ; elle n'étoit pas moins tourmentée par les douleurs , & elle rendoit toujours des flegmes sanglans avec beaucoup d'irritation ; de sorte que je lui fis prendre sur le champ une autre prise d'ipecacuanha. L'ayant visitée sur le soir, on me dit que cette seconde prise avoit excité un grand vomissement. Par son moyen l'estomach fut débarassé ; elle ne ressentoit plus que de légères douleurs dans les entrailles & au fondement , & ne rendoit plus de flegmes mêlés avec le sang. Je crus pourtant qu'il falloit la tranquilliser avec le julep déjà ordonné, auquel je fis ajouter douze gouttes de laudanum liquide , qui lui procura une nuit douce & paisible.

Mais le lendemain quatrième, après l'effet du narcotique, son ventre s'ouvrit à l'ordinaire. Elle rendit quantité de matieres fort détrempées & fort liquides ; ce qui me détermina à lui prescrire pour le soir une opiate composée avec une dragme de diascordium, vingt grains de bol d'Armenie , & un grain de laudanum, pour arrêter la diarrhée, & ranimer le poulx qui étoit un peu abattu. Ce remede eut un assez bon succès.

Le cinquième au matin, se plaignant qu'elle étoit encore fatiguée par de petites douleurs dans le bas-ventre , je lui fis prendre une once de syrop de chicorée composé , & douze grains de rhubarbe en poudre , délaïés dans un demi verre d'eau de chicorée ; & je lui fis user pour sa boisson ordinaire d'une infusion de roses de provins , qu'elle continua de prendre pendant presque tout le cours de sa maladie. Le six & le sept , je fis réiterer la potion purgative ci-dessus décrite.

Mais malgré ces remedes , le ventre fournissoit toujours de nouvelles matieres , & ne lui donnoit du relâche que pendant l'effet du laudanum ; la fièvre se soutenoit , augmentoit même tous les soirs , quoiqu'avec un petit poulx.

De sorte que , pour arrêter les petits retours de fièvre , rétablir les digestions , adoucir l'âcreté des matieres qui irritoient les boyaux , & redonner du ressort aux glandes de ces parties qui étoient relâchées , je lui ordonnai de prendre le matin & le soir une dragme & demi de l'opiate suivante pendant six jours.

Prenez trois dragmes de quinquina en poudre, deux dragmes de corail rouge préparé, deux dragmes de bol d'Armenie, une dragme de balauftes, une dragme de rofes de provins, & faites du tout une opiate avec une quantité fuffifante de firop de rofes féches, pour en ufer comme ci-deffus.

On prenoit la précaution d'ajouter demi-grain de laudanum à la prise du matin, & un grain à celle du foir. Cette opiate fufpendoit bien l'évacuation, mais elle ne guériffoit pas le mal; puisque d'abord après l'effet du laudanum, l'évacuation revenoit avec plus de force, & que les matieres n'acqueroient aucune confiftence.

Le 14. le 15. & le 16. elle reprit le firop de chicorée le matin, & le foir une dose de la premiere opiate.

Le 17. dès qu'elle m'appercut elle se plaignit d'une enflure au bras gauche, & me dit qu'elle avoit été fatiguée toute la nuit par une douleur sous l'aiffelle, où je découvris une glande de la groffeur d'une fève. La garde m'apprit que pendant toute cette nuit elle avoit été en rêverie; la fièvre me parut plus forte & la langue jaunâtre; elle avoit pourtant la liberté d'esprit, & me répondit fort jufte à toutes les questions que je lui fis; mais en l'examinant de près avec la lumiere, je m'appercûs que toute l'habitude du corps étoit couverte de petites taches noires; ce que je n'avois pas encore observé, quoique j'y euffe fait attention. Sur le foir, les forces furent entierement abattuës, la tête & la poitrine embarraffées, & les yeux presque éteints, ce qui me fit pronostiquer la mort, qui arriva dans la nuit du dernier Décembre 1720.

R E F L E X I O N S.

Il est constant par les deux observations précédentes, auffi bien que par une infinité d'autres faits de notoriété publique, que les maladies les plus communes dont les habitans de Marseille ont été attaqués pendant le cours de cette peste, prenoient, pour ainfi dire, & pour peu qu'elle duraffent, la tournure de ce terrible mal; ce qui démontre évidemment l'existence d'une cause particuliere généralement répandue, qui ne manquoit pas de produire de funestes effets, dès qu'elle trouvoit des corps difposés à recevoir ses funestes impressions. Or on ne peut dou-

rer que les corps infirmes n'eussent les dispositions requises pour donner lieu à cette cause d'agir. Les maladies ordinaires supposent nécessairement des indigestions & des corruptions causées, occasionnées, & entretenues par les excès de bouche, & les passions de l'ame. Il ne faut donc pas être surpris si la plupart de ces maux les plus familiers se terminoient par des attaques de peste.

Mais ce qui mérite d'être bien remarqué, est que parmi les mauvaises dispositions qui rendoient les personnes infirmes susceptibles de cette fatale maladie, il n'y en avoit pas de plus commune, & de plus répandue, que la crainte & la terreur; en sorte que le moindre mal de tête, le plus petit mouvement fébrile, en un mot, les accidens & les symptômes les plus familiers, jettoient le trouble & la consternation dans les esprits même les plus intrépides, qui regardoient les plus légères indispositions comme des avant-coureurs de la peste. Et c'est aussi ce qui fait voir que l'un des plus grands secrets, & des remèdes les plus spécifiques, pour préserver d'un si cruel fléau, est celui de savoir rassurer les esprits, & écarter toutes les funestes idées de contagion & d'incurabilité.

Ce seroit, sans doute, ici le lieu de marquer notre sentiment touchant la nature de cette cause que nous avons dit être particulière & généralement répandue, & qui, de concert avec la terreur & les autres mauvaises dispositions, détermine les maux les plus légers à se revêtir du caractère pestilentiel.

Mais nous ne faisons pas façon de dire ingénuement, qu'il ne nous a pas été possible d'imaginer sur ce sujet un système propre à satisfaire des esprits solides & libres de toute sorte de préjugé; tous les faits & les raisonnemens qu'on a coutume d'alléguer dans cette occasion, pour prouver l'existence des exhalaisons contagieuses, & développer leur nature, étant si équivoques & si peu certains, détruits même par tant d'autres faits & de raisons, dont la certitude & l'évidence ne sçauroient être contestées, que nous n'avons pas jugé à propos d'employer, pour ne pas dire, de perdre notre temps à les rapporter, & en tirer des conséquences pour l'établissement d'un système. En un mot, après bien des réflexions, & après avoir examiné, suivant la portée de notre petit génie, tout ce qu'on allégué de part & d'autre, nous croyons qu'il n'y a pas de meil-

318 TRAITE' DE LA PESTE. Part. I.
leur parti à prendre, pour se préserver, ou guérir de la peste;
que celui de faire attention aux dispositions & aux indications
évidentes, comme nous l'avons déjà insinué dans quelqu'une
de nos précédentes réflexions.

La seconde réflexion, ou remarque, que nous jugeons utile à
faire sur l'observation rapportée, est que les taches pourprées,
noires ou livides, qui ont assez souvent paru dans le cours de ce
funeste mal, annonçoient constamment une mort prochaine,
comme nous pourrions le prouver par un grand nombre d'ob-
servations, parmi lesquelles la suivante nous a paru très-propre à
confirmer cette vérité.

COURTE OBSERVATION,

*Qui prouve que le pourpre noir & livide, est dans
la peste un signe certain d'une mort
très-prochaine.*

AU commencement du mois d'Octobre 1720 faisant la vi-
site des malades commis à mes soins, & passant dans une
ruelle qui va de la rue de Rome à celle d'Aubagne, une
femme se présenta à moi vers les onze heures du matin, & me
dit que s'étant levée en bonne santé, elle avoit senti peu de
temps après une légère douleur de tête, sans frisson ni aucun
autre accident; mais que peu après elle s'étoit aperçue que
sa peau étoit couverte de quantité de taches livides qu'elle me
montra; de sorte qu'ayant observé qu'elle avoit aussi la langue
blanche & le pouls petit, je lui conseillai d'aller sur le champ se
mettre au lit, & de prendre deux dragmes de confectons d'hy-
acinthe délayée dans un peu de vin, lui promettant de l'aller vi-
siter le soir: mais je fus bien étonné lorsqu'en y retournant, les
voisins me dirent qu'elle étoit morte deux heures après que je
l'avois vüe.

R E F L E X I O N S.

Cette courte observation fait juger que les gangrenes intérieu-
res, qui sont la véritable cause de la mort des pestiférés, com-
me on l'a déjà vérifié par l'ouverture des cadavres, se forment,

ou sont déjà formées, lorsque le pourpre noir & livide commence à paroître. Or les gangrenes pestilentiellees étant les effets d'une plus grande & plus prompte corruption que celles qui surviennent dans les fièvres malignes ordinaires, il ne faut pas être surpris que les taches pourprées, noires & livides présagent dans le cours de la peste une mort plus prochaine que celles qui se manifestent dans la petite verole, & les autres fièvres malignes.

OBSERVATION SINGULIERE,

Concernant des bubons pestilentiels, dont la matiere s'est écoulée par la voie des urines ; donnée par Monsieur CHICOYNEAU.

AYANT été appelé dans le commencement du mois d'Octobre 1720. pour visiter & traiter le R. P. Reynaud, Jesuite, malade de la peste décrite dans notre seconde classe, (qui eut pourtant le bonheur d'en guérir, mais dont je n'ai pas crû devoir rapporter l'observation, parce qu'elle a beaucoup de rapport avec celles qui ont été déjà données) j'eus en même-temps occasion de voir, & de rencontrer souvent, le Frere la Combe, qui s'étoit aussi très-heureusement tiré d'une attaque de peste, mais par une voie si singuliere, que j'ai jugé à propos de la mettre au rang des observations curieuses. Voici en peu de mots le fait tel que je l'ai appris de lui-même.

Il fut attaqué l'après-midi du quatrième Septembre du mal pestilentiel, dont les avant-coureurs & les signes furent une douleur de tête gravative, accompagnée d'envie de vomir, & d'une fièvre qui commença par un grand froid, lequel dura plus de deux heures : à ce froid succéda une vive chaleur suivie d'une sueur, qui se déclara à l'entrée de la nuit, & continua non-seulement toute cette nuit, mais se soutint encore pendant plusieurs jours.

Dès le lendemain de cette attaque, il s'aperçut qu'il lui étoit venu à l'aîne gauche trois grosses glandes ou bubons, qui s'étendoient depuis l'os de la hanche jusqu'à la naissance de la verge. Chacune de ces glandes étoit de la grosseur d'un œuf de

poule. Plusieurs sortes de cataplasmes & d'emplâtres furent mis en usage pour ramollir ces glandes, & les faire venir à suppuration, mais fort inutilement. Ces remèdes ne produisirent d'autre effet que celui de diminuer peu à peu le volume de ces tumeurs; de sorte que le Chirurgien qui le servoit, & qui avoit vû, suivant le rapport du Frere, un pareil cas, lui recommanda d'examiner dans son pot de chambre, s'il n'y auroit pas quelque matiere mêlée avec les urines; ce qu'il fit: de maniere qu'ayant versé l'urine par inclination, il vit dans le fond du pot une quantité assez considerable de matiere blanchâtre, qu'il fit couler dans un verre pour la faire voir à plusieurs Médecins & Chirugiens, qui convinrent tous que c'étoit du véritable pus. Il m'ajouta qu'il en rendoit depuis de la même nature assez abondamment, & que ses bubons diminueoient de jour en jour.

Voilà le fait en peu de mots tel qu'il me fut d'abord rapporté par le Frere la Combe, & qui me détermina à examiner pendant plusieurs jours ses urines, pour juger si cette matiere étoit un véritable pus. Le Frere nous présentoit tous les matins, à l'heure de la visite des RR. PP. Rigord & Reynaud, un verre d'une grandeur médiocre, qui contenoit environ cinq à six onces d'urine, dont le tiers étoit d'une matiere blanche & épaisse comme du véritable lait, sans aucune mauvaise odeur. Cet écoulement de matiere purulente continua jusqu'à ce que les bubons eussent entierement disparu; ce qui dura plus de deux mois.

R E F L E X I O N.

CE cas nous a paru si rare & si curieux, que nous avons jugé à propos de lui donner place parmi nos observations singulieres; parce qu'en effet il est assez surprenant que du pus formé & renfermé dans les glandes des aînes, ait pû être resorbé par les vaisseaux veineux & lymphatiques qui partent de ces mêmes glandes, parcourir ensuite les voies de la circulation, sans causer aucun désordre sensible, & s'échapper enfin par la voie des urines, sans irriter les parties destinées à leur séparation & à leur décharge.

Cependant comme ce sont des faits qu'on ne scauroit révoquer en

en doute, il ne me paroît pas qu'on puisse en rendre raison, qu'en supposant que le pus formé dans les bassins ou réservoirs des glandes, au lieu d'y séjourner & de ronger les parois des parties dans lesquelles il étoit renfermé, pressé & poussé par les cataplasmes, emplâtres & bandages appliqués extérieurement, agité par la chaleur & le ressort des parties voisines, & détremé par la lymphe qui revenoit des extrémités inférieures, étoit enfin obligé à mesure qu'il se formoit de s'insinuer dans les embouchures des veines & des tuyaux lymphatiques, qui rapportent le sang au cœur & la lymphe dans le réservoir de Pecquet; en sorte que, mêlé avec ces liqueurs, & parcourant avec elles les voies de la circulation, sans s'arrêter nulle part, ni se confondre intimement avec les autres principes, ou récrémens de la masse du sang, il étoit enfin entraîné par la sérosité des urines à travers le filtre des reins, & sortoit avec elles par l'urethre.

Il faut encore ajoûter que ce pus, étant très-blanc, & sans aucune mauvaise odeur, n'étoit ni âcre, ni corrosif, mais formé, suivant toutes les apparences, d'une lymphe douce & épaissie, qui n'étoit point capable de ronger, ou d'irriter, ni par conséquent d'affecter les parties par lesquelles il circuloit, se filtoit, & s'écouloit.

OBSERVATION SINGULIERE,

D'un enfant attaqué de la peste, sous la forme d'une fièvre maligne intermittente; donnée par
Monsieur VERNY.

LE fils de M. Rose, fameux Négociant, nommé François, âgé de dix ans, d'un bon tempérament, n'ayant fait aucun excès, & ne s'étant point dérangé manifestement dans aucune de ses petites fonctions, voyant ses freres & ses sœurs se mettre à table pour souper le 19. Novembre de l'année 1720. dit qu'il ne vouloit pas manger; & son Précepteur lui ayant demandé s'il étoit malade, il se leva &, s'enfuit dans sa chambre en pleurant. On envoya après lui une femme qui lui demanda pourquoi il pleuroit, & s'il se sentoit incommodé, ou s'il craignoit le mal, dont plusieurs domestiques & sa mere même avoient été atteints

dans la maison. Il répondit toujours en pleurant , qu'il ne ressentoit aucun mal , mais que n'ayant point d'appetit , il ne vouloit pas souper.

La nuit de ce même jour à deux heures après minuit , le Sieur Coste Chirurgien , qui couchoit dans la maison de Monsieur Rose , & à qui on avoit donné ordre de l'observer , le trouva étendu sur son lit , ayant jetté ses couvertures , presque sans pouls , & sans connoissance. Il tâcha de le ranimer par des cordiaux , mais inutilement.

Le second jour je le vis à neuf heures du matin , n'ayant qu'un très-petit pouls , les extrémités de son corps étant plus froides que chaudes , la tête si étourdie , qu'il ne voyoit , ni entendoit. J'ordonnai sur le champ de lui donner vingt-cinq grains d'ipecacuanha en poudre , avec une dragme de confection d'hyacinthe , pour débarasser l'estomach & les vaisseaux d'une partie du levain qui rallentissoit le mouvement de la masse du sang : mais ce remède , quoiqu'assez actif par rapport à l'âge , n'ayant fait aucune opération sensible , je le trouvai , y étant retourné sur le soir avec M. Chicoyneau , dans le même état que je l'avois laissé.

Il fut convenu que l'ipecacuanha n'ayant produit aucun effet , il falloit lui donner huit grains de tartre émétique dans une portion cordiale , pour prendre en quatre différentes fois dans l'entre-deux des bouillons , qu'il prenoit de trois en trois heures. Ce remède le vuida si abondamment , que le 21. à dix heures du matin , je le trouvai si libre , & le pouls en si bon état , que dans toute autre maladie je n'aurois pas fait difficulté d'annoncer sa guérison , sur-tout le calme étant survenu après une grande évacuation. Mais ne voyant paroître aucune des éruptions qui étoient ordinairement salutaires dans le cours de ce fleau , je me désistai de cette bonace. En effet , la fièvre reprit le soir , accompagnée d'un assoupissement léthargique ; enforte que faisant réflexion sur l'inutilité de l'évacuation précédente , quoique copieuse , & sçachant par expérience que les fréquens purgatifs jettoient assez souvent les malades dans des abattemens mortels , je me proposai de faciliter la séparation du levain pestilentiel par une autre voie , & je lui ordonnai une potion avec les eaux cordiales , le diascordium , la poudre de vipere , & l'antimoine diaphoretique.

Le 22. à huit heures du matin, soit que ce remede, sans faire aucun effet sensible, eût facilité la circulation du sang, ou, ce qui est plus vraisemblable, que cette espece de paroxysme fût passé, je le trouvai encore plus libre que le jour précédent; de maniere qu'ayant soupçonné que son mal pouvoit s'être revêtu du caractère d'une fièvre intermittente, je lui fis prendre dans la journée trois dragmes de quinquina dans les intervalles des bouillons, auquel je joignis même un petit purgatif pour tenir le ventre ouvert; mais ce remede fut aussi inutile que les autres, puisque sur le soir les symptômes qui avoient paru les jours précédens, revinrent avec tant de violence, qu'il mourut le 23. à quatre heures du matin.

CINQUIÈME OBSERVATION SINGULIERE,

*D'une malade attaquée de la peste, sous la forme
d'une fièvre intermittente benigne, donnée par
Monsieur CHICOYNEAU.*

JE fus appelé avec le Sieur Soullier le 24. Octobre 1720. pour visiter Mademoiselle de Mulchy, logée dans la rue qui va à la porte de Bernard du Bois, jeune fille de quinze à seize ans, d'une très-bonne constitution, d'un caractère d'esprit fort vif, gay & jovial; mais qui, avant que de tomber malade, étoit resté renfermée pendant trois mois pour éviter toute sorte de communication avec les personnes du dehors. Quinze jours avant que de se trouver mal, la servante de la maison fut attaquée de la peste, & mise sur le champ à la porte de la rue, où elle périt misérablement dans trois ou quatre jours, sans autre secours que celui de quelque nourriture qu'on lui donnoit par la fenêtre. Cette mort augmenta considérablement la crainte de notre jeune Demoiselle, qui ne laissa pourtant pas de manger à son ordinaire, & de suivre son appetit, quoiqu'elle ne fit aucun exercice; de sorte qu'elle tomba malade le 2. Octobre 1720. Son mal se manifesta par les frissons, la fièvre, & une tumeur douloureuse située dans le pli de l'aîne. Nous fûmes appelés deux jours après, & l'ayant visitée vers les huit heures du matin, nous n'observâmes ni fièvre, ni mal de tête, ni aucun autre symptôme que le bubon, qui étoit de la grosseur d'un œuf de

pigeon : mais elle nous raconta que tous les soirs vers les cinq heures elle sentoît quelques frissons , qui étoient bien-tôt suivis de chaleur & de fièvre , laquelle , après avoir duré toute la nuit , se terminoit sur le matin par quelque legere sueur , après quoi elle restoit libre tout le reste du jour , ayant bon appetit & mangeant à son ordinaire , quoiqu'elle fût saisie d'une forte appréhension de perir ; ce que nous reconnûmes aisément par la grande vivacité avec laquelle elle nous questionnoit touchant la nature & les événemens de sa maladie. Nous fîmes donc tous nos efforts pour la rassurer , & cependant nous lui recommandâmes de se tenir aux bouillons & à la ptisanne , pour éviter que le mal , qui étoit léger en apparence , ne devînt sérieux & très-dangereux. Mais il n'y eut pas moyen de lui persuader de prendre aucun remede pour prévenir le retour du soir , marquant beaucoup d'aversion pour toutes les drogues de quelque nature qu'elles pussent être.

Etant revenus vers les cinq heures du soir , nous la trouvâmes dans le chaud de la fièvre , le frisson étant déjà passé , & nous fîmes notre possible pour lui faire entrevoir le risque qu'elle couroit , si d'abord après ce nouvel accès , elle ne prenoit un purgatif propre à chasser le levain de la fièvre. Nos efforts & nos menaces furent encore inutiles ; elle promit uniquement de s'en tenir au régime prescrit , & nous pria de la revoir le lendemain.

A cette nouvelle visite , l'accès étoit passé comme les jours précédens ; mais ne nous lassant point de lui représenter vivement que cette fièvre benigne & passagere deviendrait infailliblement maligne & pestilentielle , elle se laissa enfin persuader de prendre du quinquina quatre fois par jour dans les intervalles des bouillons , & permit que le Sieur Soullier appliquât la pierre à cauter sur le bubon. Par cette méthode les accès disparurent entierement dans deux jours , & le bubon ayant été traité à l'ordinaire par la voie des ouvertures & des suppuratifs , nous eumes la satisfaction de la voir en peu de temps hors d'affaire.

R E F L E X I O N.

Ces deux dernieres observations prouvent évidemment que le levain pestilentiel , qui produit ordinairement une fièvre ma-

ligne continuë avec redoublement , peut exciter dans certains
 sujets des fièvres intermittentes , tantôt malignes , & tantôt be-
 nignes ; qu'il agit , par-conséquent , diversement , suivant la di-
 verse disposition des personnes qu'il attaque. Ce n'est donc pas ,
 comme nous l'avons déjà remarqué dans quelqu'une de nos pré-
 cédentes observations , un vrai poison , un levain caustic & cor-
 rosif , une vapeur infernale , comme il plaît au vulgaire de le
 baptiser. S'il avoit par lui-même une qualité si vénéneuse , dès
 qu'il seroit une fois développé , il produiroit les mêmes effets , &
 n'agiroit pas avec une si grande variété , enfin nous ne sçaurions
 révoquer en doute qu'il ne se fût développé , & n'eût agi ou-
 vertement sur le sang & sur les parties solides de notre jeune
 Demoiselle ; cependant ce venin la traite avec la dernière dou-
 ceur , il ne lui donne aucune marque de malignité , en un mot ,
 la malade guérit en peu de jours par le moyen du seul régime ,
 & du quinquina.

Nous laissons au lecteur judicieux à faire toutes ces réflexions ,
 & à tirer toutes les conséquences qui naissent très-naturellement
 de cette observation , des précédentes , & d'une infinité d'autres
 qui prouvent manifestement que le levain pestilentiel , quoique
 développé & mis en jeu , agit pourtant avec beaucoup de be-
 nignité ; de sorte que si le funeste préjugé de contagion ne nous
 ôte pas la liberté d'esprit pour approfondir cette matiere , nous
 concevrons aisément qu'en temps de peste nous devons beau-
 coup plus craindre les dispositions intérieures , tant de l'esprit
 que du corps , que les extérieures , & nous attacher avec beau-
 coup plus de soin à connoître , & à tarir les sources de ces fu-
 nestes dispositions , qu'à examiner la nature d'un levain étran-
 ger , dont la connoissance est au-dessus de notre portée.

*Fin des Observations & Réflexions sur la peste de
 Marseille.*

Quoique la multitude des pestiferés que nous avons exa-
 minés & traités dans Marseille depuis la mi-Août 1720.
 jusqu'à la fin de Janvier 1721. puisse nous fournir de la matiere
 pour un plus grand nombre d'observations & de réflexions , sur
 les faits , tant communs que particuliers , remarqués dans le
 cours de cette peste , nous croyons néanmoins qu'il est temps

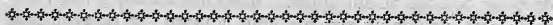
de finir ce petit ouvrage, présumant que toutes celles qui ont été rapportées ci-devant sont suffisantes pour confirmer ce que nous avons avancé dans notre Relation du 10. Décembre 1720. sur-tout pour ce qui concerne les faits généraux & essentiels, étant persuadés qu'ils peuvent tous se réduire à quelqu'un de ceux qui sont énoncés dans les cinq classes de la même relation, & que les personnes éclairées qui feront attention avec un esprit libre de préjugé, à toutes ces observations & réflexions, découvriront sans beaucoup de peine les causes évidentes de l'affreuse mortalité qui a désolé cette Ville, sans en excepter celle de tant de dignes & pieux Religieux, des Médecins, des Chirurgiens, des gardes & des familles entières ; & elles comprendront enfin que, pour rendre raison de tous ces faits, & pour expliquer la multiplication de la peste, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la contagion, ou à des causes invisibles & surnaturelles.

Quant aux faits rares & particuliers, nous aurions pû, sans doute, en communiquer un plus grand nombre ; par exemple, des pîsemens sanglans très-funestes, des bubons pestilentiels entés sur les vénériens, des suites heureuses ou malheureuses de la peste, quand elle s'est terminée par la simple résolution des éruptions, & ainsi du reste. Mais nous avons été si occupés pendant tout le temps de notre séjour à Marseille, soit pour le traitement des malades, & pour les visites des Hôpitaux, dont on nous avoit confié l'inspection, soit pour répondre aux lettres des curieux & des sçavans, & pour envoyer de tous côtés des relations générales & particulières, qu'il ne nous a pas été possible de recueillir un plus grand nombre d'observations que celui que nous donnons présentement au Public.

Ce n'est pas même sans beaucoup de peine & de difficulté que nous avons fait le Journal des Observations & Réflexions précédentes, par rapport au trouble, au désordre, & à la consternation qui étoient répandus dans cette Ville. Et il nous auroit été impossible d'en venir à bout, si l'ordre n'eût enfin été rétabli par l'autorité & la fermeté de M. le Chevalier de Langeron, par les grandes attentions & la prudence de Monsieur le Marquis de Pilles, Gouverneur, par les soins assidus & infatigables de Messieurs les Echevins, & sur-tout par les secours spirituels & temporels que Monseigneur l'Evêque de Marseille fournis-

soit avec un zèle & un courage au-dessus de tout éloge, qui nous ont donné les moyens de pouvoir traiter régulièrement un certain nombre de malades, & par-conséquent de recueillir tous les faits énoncés ci-devant.

Le désir ardent de répondre aux intentions de M. Chirac, premier Médecin de Son Altesse Royale, à qui nous sommes, sur-tout, redevables des sentimens de courage avec lesquels nous avons traités les pestiferés ; l'obligation indispensable de rendre compte au public du succès de notre travail, & de l'instruire de la nature de cette maladie, aussi-bien que de l'effet des remèdes mis en usage pour la combattre, ou s'en préserver ; & sur-tout la forte passion de répondre à la confiance de Son Altesse Royale, & de pouvoir mériter la protection des personnes illustres, qui veillent à la conservation de cette Province, étoient sans doute des motifs assez puissans pour nous engager à employer tous les momens de notre peu de loisir pour venir à bout de cet ouvrage. Nous nous sommes contentés d'y rapporter les faits observés avec fidélité, netteté, & exactitude ; osant nous flatter que le Public, qui ne doit uniquement chercher qu'à s'instruire sur une matière aussi importante, voudra bien passer à des personnes élevées dans la Province, les fautes qui peuvent se trouver dans la diction, ou l'arrangement du discours.



NOUS avons projeté de donner à la suite de cet Ouvrage huit à dix Observations du nombre de celles que nous avons faites en traitant les pestiferés de la ville d'Aix, comme étant propres à fournir de la matière pour de nouvelles réflexions : mais l'obligation indispensable de visiter journellement les Hôpitaux, & de secourir les malades, ne nous ayant pas permis de les mettre au net, nous avons crû qu'il étoit plus à propos de différer l'exécution de ce nouveau projet, pour ne pas priver plus long-temps le public de l'instruction & de l'utilité qu'il peut retirer des observations précédentes. Nous ajouterons seulement les deux suivantes, parce qu'elles sont en état, autant que nous en pouvons juger, d'être mises au jour, & qu'elles peuvent donner quelques éclaircissemens sur les causes évidentes de la guérison des bubons par la voie de la résolution, sur

les causes des rechûtes , sur celles du deffaut des éruptions , & sur l'utilité ou l'inutilité des saignées dans les attaques de peste.

*OBSERVATION D'UNE MALADE
de la seconde Classe , donnée par M. VERNY.*

MARGUERITE Nouvelle , veuve de Gaspard Pascal laboureur , demeurant au rempart près la porte Saint Jean , âgée d'environ vingt-un an , allaitant son fils âgé d'onze mois , ne se nourrissant que de legumes & d'autres alimens grossiers , fut atteinte de la peste le 23. Janvier de l'année 1721.

Sa constitution naturelle n'est pas des plus robustes , quoiqu'elle soit d'une taille avantageuse , qu'elle ait la poitrine large & quarrée , & qu'elle ne manque pas d'embonpoint. Son tempérament est sanguin , marqué par le coloris de son visage ; le caractère d'esprit est lent , paisible & peu sensible , puisqu'elle n'a jamais été émuë par le ravage & la mortalité que causoit cette cruelle maladie dans la ville d'Aix , ni fort affligée de la mort de son mari , enlevé en deux jours de temps par ce terrible fleau dans l'Infirmerie de l'Arc , au commencement de la même année.

Cette malade étant sortie du lit le jour marqué ci - dessus ; & ayant jejuné de bon appetit , sentit tout-à-coup , vers l'heure du midi , un dégoût extrême pour la viande qu'on avoit mise sur table à l'heure du dîner , & peu de temps après elle fut accablée par une inquiétude & une pesanteur de toutes les parties du corps. Ces accidens furent suivis de frissons entremêlés de chaleur , ce qui dura jusqu'à sept heures du soir , que la chaleur devint brulante , accompagnée d'une douleur aiguë , & d'un battement considérable dans la tête. Elle ne laissa pourtant pas d'allaiter son fils pendant vingt-quatre heures , & tant qu'elle s'aperçut qu'elle avoit du lait ; mais enfin se sentant étourdie & abattuë par la violence du mal , elle l'abandonna aux soins de sa grand-mere , qui l'ayant nourri avec du ris , des soupes & de la bouillie , l'a conservé jusqu'à présent en bonne santé , & s'est préservée elle-même de la contagion , quoiqu'elle n'ait jamais usé d'aucun préservatif , & qu'elle , aussi-bien que le petit enfant , aient toujours couché dans la cham-
bré

chambre de la malade, pour la servir avec plus d'affiduité & d'attention.

Le vingt-cinq du même mois, étant arrivé à Aix, je fus prié de la visiter, j'y allai à l'entrée de la nuit, & j'appris ce que je viens de rapporter. La malade avoit alors un poulx plein, élevé, & qui résistoit au tact; ce que je n'avois pas encore remarqué dans ce grand nombre de pestiférés que j'avois vus à Marseille. Elle se plaignoit d'une chaleur brulante dans toutes les parries du corps; toute la peau étoit colorée d'un rouge semblable à celui qu'on observe dans la fièvre scarlatine; elle sentoît une douleur vive à l'aîne droite, où nous ne pûmes découvrir aucune dureté sensible. La douleur & le battement qu'elle avoit senti dans la tête dès l'entrée du mal, non-seulement se soutenoient, mais avoient encore fort augmenté; son visage étoit enflammé, les yeux paroissoient brillans & pleins de feu; elle avoit une soif inextinguible, la langue sèche, noire dans son milieu, & d'un rouge brun sur les bords.

Tous ces symptômes, qui marquoient une grande rarefaction de la masse du sang, me déterminèrent à la faire saigner sur le champ, sans que les expériences réitérées que j'avois déjà faites à Marseille, de l'inutilité de la saignée, pût m'en détourner. Je comptois même que je serois obligé d'y revenir plus d'une fois, pour prévenir les inflammations intérieures dont cette pauvre malade étoit menacée. Je lui prescrivis ensuite du bouillon de quatre en quatre heures, & une pîsanne rafraîchissante pour temperer la soif, l'ardeur & le bouillonnement du sang, lui recommandant de boire largement toute la nuit.

Le lendemain l'ayant visitée de bon matin, je ne trouvai plus la même violence dans le poulx, la rougeur extérieure s'étoit presque évanouie, & la chaleur étoit fort modérée: mais à ce changement avoit succédé un assoupissement qui ne présageoit rien de mieux; de maniere qu'au lieu de la faire resaigner, comme je l'avois projeté, je me déterminai à la purger avec une infusion de fenné, la manne, & six grains de tartre émétique.

Ce remede n'agit que foiblement par le haut, mais il la vuida prodigieusement par le bas, & lui fit rendre, à ce que me dit sa mere, qui la servoit, plusieurs gros vers, & quantité de matieres vertes & noires. Cette évacuation la délivra de

l'assoupissement, mais non de la douleur, du bruit & du battement qu'elle sentoît dans la tête. La nuit suivante elle tomba dans le délire, quoique le ventre allât toujours, & l'évacuation n'empêcha pas le bubon de se manifester dans l'aîne.

Le 3. & le 4. à compter du jour que je la voyois, le ventre continua de fournir beaucoup de ferosités glaireuses & bilieuses, ce qui me fit craindre la superpurgation, & en conséquence l'abattement des forces; de sorte que pour donner du ressort aux fibres des intestins, & pour achever de vider les matieres propres à les irriter, je lui fis prendre le matin pendant deux jours une once de syrop de chicorée composé, & quinze grains de rhubarbe en poudre, délayés dans un verre d'eau de chicorée, & le soir je lui donnois le syrop de pavot blanc avec les cordiaux, pour suspendre l'évacuation & soutenir les forces.

On travailloit en même-temps à relâcher la glande de l'aîne, & à l'amener en dehors, en faisant appliquer sur cette partie un cataplasme émollient qu'on renouvelloit de six en six heures.

Le cinq, elle délira une partie de la nuit, & se plaignoit le matin que la douleur de tête avoit augmenté, quoique je lui eusse fait donner, pour l'appaiser, une plus grande dose de syrop de pavot; & je m'apperçus que son pouls étoit devenu plus petit & plus languissant, sans perdre de sa fréquence.

Le six au soir, pour tâcher d'arrêter le cours de ventre, qui dissipoit les forces, pour la fortifier, & pour calmer le mal de tête, je lui fis prendre une opiate avec une dragme de diascordium, demi dragme de thériaque, trente grains de bol d'Armenie, vingt grains de poudre de vipere, & un grain de laudanum; le tout bien mélangé pour une dose. Ce remede la fit bien dormir sans délirer, & sa tête commença à être soulagée.

Le matin du lendemain, le ventre s'étant ouvert de nouveau, je fis prendre à la malade la même dose de cette opiate, n'y faisant entrer que demi grain de laudanum. Je lui en fis donner de même pendant quatre ou cinq jours matin & soir, & le cours de ventre par ce moyen fut entièrement arrêté; l'abattement & la douleur de tête passerent, & la langue devint humide.

Pendant ces quatre ou cinq jours, je vis aussi diminuer la fièvre, & le bubon grossir, soit que les remèdes intérieurs déterminassent le levain pestilentiel à se détacher plus aisément de la masse du sang, & à s'enfvelir, pour ainsi dire, dans cette tumeur, soit que par l'usage des cataplasmes la glande étant relâchée, fût mieux disposée à le recevoir.

Dès que le bubon fut bien élevé, je fis appliquer une traînée de pierres à cautere sur toute son étendue, par M. Sainte Marie Chirurgien, venu avec moi de Marseille. Le cautere ayant fait une escarre assez profonde, il la tailla, & mit par-dessus un plumaceau enduit de suppuratif. Le lendemain ayant séparé l'escarre avec les ciseaux, il vit à découvert deux glandes, chacune de la grosseur d'une noisette, mobiles & détachées de leurs vaisseaux. Il les tira sans effort, & il sortit de la cavité qu'elles occupoient, une demi coque d'œuf de poule d'un pus bien cuit, & bien formé. Ayant ensuite introduit le doigt dans cette cavité, il y trouva deux sinus, dont l'un tendoit vers l'os des isles, & l'autre du côté des lèvres de la vulve. Ces sinus furent ouverts sur le champ, après quoi on remplit la playe avec des bourdonnets enduits d'un digestif, & on la couvrit avec des plumaceaux garnis du même onguent, soutenant ensuite le tout par un bandage convenable. Mais quelques jours après la playe ayant été dégorgée par la suppuration, nous découvrîmes un troisième sinus beaucoup plus profond que les deux premiers, placé au fond de la cavité des glandes extirpées. Ce sinus s'étendoit vers la partie inférieure de la cuisse, dont je fis faire l'ouverture dans toute son étendue, quoiqu'il eût une épaisseur de chair assez considérable. Cette dernière opération ayant donné dans peu de jours une issue tout-à-fait libre à la matière purulente, & ne lui permettant plus de séjourner, ni de rentrer dans les vaisseaux sanguins, la petite fièvre qui subsistoit fut entièrement calmée; & la playe ayant été pansée avec soin, suivant les regles de l'Art, s'incarna petit à petit, & sera bien-tôt cicatrisée, puisque cette malade a repris ses forces, & recouvré l'embonpoint qu'elle avoit auparavant. Ce 8. Mars 1721.

R E F L E X I O N.

IL n'est pas surprenant que les fâcheux accidens dont cette attaque de peste étoit accompagnée , se soient terminés par l'élevation & la suppuration du bubon , puisque nous avons souvent remarqué dans le cours de notre pratique , que plusieurs fièvres malignes ordinaires , dont les fâcheux symptômes nous faisoient désespérer de la guérison de ceux qui en étoient atteints , finissoient heureusement par des parotides. C'est un fait dont nous pourrions citer un grand nombre d'exemples. Je me contenterai de rapporter en passant celui de M. Basile , Maître Orfèvre de Montpellier , qui fut délivré en 1709. d'une fièvre pourprée avec délire , par le secours d'une parotide , qui suppurant , fit disparoître tous les accidens , & calma la fièvre qu'un grand nombre de purgatifs , & d'autres remèdes , n'avoient pû entierement éteindre.

Observation d'une malade qui esuya dans l'espace d'un mois deux attaques de peste , dont la premiere se termina par la résolution d'un bubon , & la seconde fut sans éruption ; donnée par Monsieur CHICOYNEAU.

MADEMOISELLE Marie Marguerite Ribbe , fille de Monsieur Ribbe Avocat , résident à Rognes , village à trois lieuës d'Aix , âgée de vingt ans , d'un tempérament sanguin , d'un caractère d'esprit vif & judicieux , & d'une bonne constitution , ayant servi les pestiferés de l'Hôpital de la Charité en qualité d'Infirmiere , avec beaucoup de zele , & sans donner aucune marque de crainte de la contagion , pendant près de trois mois , tomba enfin malade dans le même Hôpital le 6. du mois de Février de l'année 1721.

Je fus appelé le même jour , & je la trouvai attaquée du mal pestilentiel , caractérisé par un bubon situé dans l'aîne près des os pubis , fort enfoncé , peu douloureux , & dont la naissance avoit été précédée par quelques legers frissons , & par de petits maux de tête , qui furent suivis d'une fièvre & d'une chaleur médiocre. Lors de ma premiere visite , que je fis vers les cinq

heures du soir, la malade étoit dans une espece de redoublement ; son poulx étoit ouvert , animé , fréquent , mol , & cedant aisément au tact ; ses yeux brilloient plus que de coûtume ; la face naturellement colorée d'un rouge assez vif , paroissoit enflammée , & la langue étoit fort peu changée. Il n'y avoit nulle autre lésion dans les fonctions principales , je veux dire qu'elle avoit sa liberté d'esprit ordinaire , le mouvement de la respiration aisé , & le bas-ventre sans aucune tension. Enfin , elle ne témoignoît aucune appréhension , marquant au contraire un désir ardent de subir le même sort que l'une de ses sœurs , qui mourut de la peste dix jours après qu'elles furent entrées l'une & l'autre dans l'Hôpital de la Charité pour se dévouer au service des Pestiferés.

Avant que de prescrire aucun remede , je m'attachai à découvrir les causes évidentes qui avoient pû rendre notre malade susceptible des mauvaises impressions de la cause commune , & il me parut qu'on n'en pouvoit reconnoître d'autres , que le peu de ménagement sur la nourriture & la contention d'esprit continuelle , occasionnée par le service trop assidu des malades , qui ne permettoit pas que la digestion des alimens se fit suivant les loix de la nature.

La bonne constitution de cette Demoiselle , sa fermeté , sa tranquillité dans le danger qui sembloit la menacer , & la médiocrité des accidens me donnant quelque espérance de guérison , j'entrepris ce traitement avec confiance d'y réussir. Je lui prescrivis un lavement simple , pour donner au ventre la liberté qu'il n'avoit pas ; je lui recommandai la boisson copieuse d'eau panée , pour temperer l'ardeur du redoublement ; & quelques tasses d'infusion des vulneraires de Suisse , pour pousser le mauvais levain par la voie de la transpiration , sans trop animer ; mais sur-tout je recommandai de ne lui donner aucun bouillon , ni autre espece de nourriture , que je ne l'eusse revûë , ayant remarqué assez souvent que les bouillons pris suivant la coutume de quatre en quatre heures , entretenoient ou augmentoient , & mettoient en jeu les crudités & la pourriture dans les premieres voies , & donnoient lieu par conséquent à la fièvre de s'allumer , & aux accidens les plus médiocres de se changer en symptômes très-dangereux.

Le lendemain , vers les sept à huit heures du matin , la ma-

lade étoit hors du redoublement, & il ne lui restoit qu'un peu de fièvre. Dès-lors je jugeai qu'il étoit temps de mettre en usage quelque remède un peu plus énergique que les précédens, pour prévenir le retour du soir, & je lui prescrivis trois verrées de prisanne laxative, faite avec le senné & le sel prunelle, lesquelles prises de trois en trois heures, la vuiderent raisonnablement, d'autant mieux que l'effet de ce remède étoit soutenu par quelques tasses de thé, qui détrempeant les matieres, les faisoient couler avec plus de liberté. Au surplus on ne donna à la malade de tout ce jour que deux bouillons ordinaires, tempérés par quelques cuillerées de crème de ris.

Après cette évacuation, les accidens de la maladie, les redoublemens & le bubon, parurent diminuer de jour en jour, jusqu'au six, que la fièvre & le bubon disparurent entierement, sans avoir fait autre chose pendant tout ce temps, que de continuer l'usage de la prisanne royale & du thé, & de donner le soir, pour calmer les agitations de la nuit, un julep anodin & legerement cardiaque.

La cessation de tous les accidens, n'empêcha pas que je ne tinssé la malade à la diete encore deux ou trois jours, après lesquels l'ayant repurgée, je lui laissai prendre une nourriture un peu plus solide, recommandant avec soin de ne l'augmenter que par degrés, crainte de rechûte.

A peine quinze jours, (à compter depuis la dernière purgation,) s'étoient écoulés, qu'elle se plaignit de quelques legers maux de tête & d'estomach, & de ne pouvoir reposer la nuit; ce qui m'obligea de la faire repurger, & d'exhorter cette pieuse fille à renoncer, pour quelque temps, au service des pestiferés, lui représentant que la vûe continuelle de tant de pauvres malheureux, suspendant le mouvement continuel du sang & des esprits, alterant aussi celui de la digestion, la disposeroit insensiblement à retomber dans une nouvelle attaque; ce que je craignois avec d'autant plus de raison, que le sang ne s'étoit point dépuré dans la première par la voie ordinaire de la suppuration, le bubon s'étant dissipé, comme il a été déjà observé, par celle de la simple résolution.

Mais le désir ardent de mériter l'éternité bienheureuse par le sacrifice volontaire d'une vie passagere, ne permit pas à cette vertueuse fille de suivre mon conseil. Peu s'en falloit

qu'elle ne marquât quelque chagrin d'être revenue de son premier mal, & il étoit assez aisé de connoître, par la manière dont elle me remercioit de tous les soins que j'avois pris pour la guérir, que l'éducation & la politesse avoient beaucoup plus de part aux rémoignages de sa reconnoissance, que les mouvemens du cœur, & la sensibilité pour la vie.

Elle reprit donc ses pénibles fonctions avant la fin de sa convalescence, & sans attendre que ses forces fussent revenues; & prévenue que pour les mieux soutenir, elle devoit emprunter, des alimens & de la boisson, une nouvelle vigueur, elle mangea & but plus qu'à son ordinaire. La nature fut bientôt accablée par l'excès de ce double travail, & fut enfin forcée de succomber sous les efforts d'une seconde attaque.

Cette nouvelle attaque commença à se faire sentir le neuf du mois de Mars avant l'heure du dîner, par quelques légers frissons, qui n'empêcherent pas la malade de prendre un potage; & dès-lors les frissons redoublèrent d'une si grande force, & avec un saisissement de cœur si extraordinaire, que cette Demoiselle crut que sa dernière heure n'étoit pas éloignée.

Je fus appelé vers les huit heures du soir, & je la trouvai agitée par de cruelles inquiétudes, malgré l'esprit de résignation à la volonté divine, & les souhaits qu'elle avoit toujours formés pour mourir dans un si saint exercice; la face étoit si enflammée, qu'elle sembloit erysipellateuse; sa couleur qui, dans l'état naturel, étoit d'un rouge fort vif, tiroit sur le rouge foncé & obscur; les yeux avoient beaucoup perdu de leur vivacité ordinaire; elle ne pouvoit tenir sa tête en place, & y portoit la main à chaque instant; son caractère d'esprit me parut entièrement changé; les maux de cœur ne lui donnoient presque aucun relâche; le pouls étoit fort agité, plein, précipité, inégal, & s'éclipsoit pour peu qu'on pressât l'artere, tel, en un mot, que je l'avois toujours observé dans tous les pestiférés des premières classes, ou tel que tous nos Auteurs marquent être essentiel à la fièvre pestilentielle, sous le nom de pouls mol, languissant, & qui ne résiste point au tact; pouls, enfin, qui marque évidemment le défaut du ressort du cœur & des artères; le manque des esprits, la disposition aux gangrènes intérieures, & la malignité du levain pestilentiel dans toute sa force.

Il ne me fut pas mal-aisé de conclure de tous ces accidens

que la malade étoit faisie d'une des plus vives attaques de peste ; & c'est ce qui me fit dire aux assistans, que si cet état se soutenoit, je ne répondois pas non-seulement d'un jour, mais même de quelques heures de vie. Les fréquens maux de cœur, le changement surprenant du caractère d'esprit, la grande douleur & pesanteur de tête, le visage enflammé, & les yeux à demi éteints, me firent juger qu'il se formoit dans le cerveau une inflammation gangreneuse, qui dans peu nous enleveroit la malade.

Néanmoins le désir ardent de la soulager, ne me permit pas de prescrire uniquement, comme on fait ordinairement dans les cas désespérés, la potion cordiale indiquée par la mollesse du pouls, & les maux de cœur presque continuels : mais, après avoir établi le pronostic, & jugé que s'il y avoit quelque ressource, c'étoit en détournant le sang du cerveau vers les parties inférieures par la saignée du pied, je dis au Sieur Bougarel Chirurgien major de l'Hôpital, de donner ordre qu'on fit chauffer incessamment de l'eau pour y procéder.

Dans le temps qu'on faisoit tous les préparatifs convenables pour cette opération, j'aidai à la malade à se relever pour se mettre sur son séant, & j'observai que le saisissement du cœur & du cerveau augmentoient à chaque instant ; le pouls se déprimoit & se perdoit, la couleur de la face se ternissoit, les yeux s'éteignoient, & tout-à-coup cette pauvre mourante, laissant aller sa tête sur mon épaule, me dit d'une voix foible, qu'elle perdoit la vûe & l'usage des autres sens.

J'eus recours à tout ce qui se présentoit, au vin, à l'eau-de-vie, à l'eau de la Reine d'Hongrie ; & voyant que toutes ces drogues ne la ranimoient pas, je lui fis avaler trois ou quatre écuellées d'eau tiède, avec quelques onces d'huile ordinaire, & j'introduisis en même-temps dans le fond du gosier, aussi avant qu'il me fut possible, la queue d'une longue plume trempée aussi dans l'huile, esperant que les secousses générales excitées par les efforts du vomissement, forceroient le sang & les esprits de rouler avec plus de liberté.

Ce remede produisit d'abord un assez bon effet, & la malade ayant rejeté dans l'instant l'eau tiède mêlée avec quelques glaires fort épaisses, le pouls se reveilla, les maux de cœur diminuèrent

diminuerent , la tête & la parole furent plus libres ; ce qui m'encouragea à faire ouvrir fans aucun délai la veine du pied par M. Bougarel.

La veine étant ouverte, le sang coula , mais fort lentement , & fans jaillir , ressemblant plutôt à de la lie de vin , qu'à de véritable sang. Il se passa plus d'un gros quart d'heure avant que nous en eussions la quantité nécessaire pour qu'on pût se flatter de quelque dégagement. On ne sçauroit dire que la saignée fût complète , l'eau n'étant pas encore teinte au point qu'elle doit l'être dans cette occasion. Le retour des maux de cœur , & de la concentration du pouls , m'obligerent à faire fermer le vaisseau , & à prescrire une potion cordiale des plus actives pour donner par cuillerées le reste de la nuit , convenant avec le Sieur Bougarel , avant que de me retirer , que si le pouls se ranimoit , il falloit , trois ou quatre heures après , renouveler la saignée.

J'appris à la visite du matin , que la malade avoit passé la nuit à peu près dans le même état où je l'avois laissée ; que le pouls s'étant un peu ranimé vers les quatre heures après minuit , la veine de l'un des bras avoit été ouverte ; que cette saignée avoit fourni huit à neuf onces de sang épais , grumeux , & d'un rouge tirant sur le noir.

La malade me parut un peu plus libre que la veille , après la saignée du soir ; ce qui me détermina à suivre encore la même route , & à faire ouvrir la veine pour la troisième fois ; mais le sang ne coula qu'avec la dernière lenteur. A peine dans une demi-heure de temps pûmes nous en avoir deux ou trois onces. Ce qui me faisant juger que les premières voies fournissoient par intervalles un levain de la nature de celui que nous avions trouvé à l'ouverture des cadavres , lequel , mêlé avec le sang , le rendoit inhabile à rouler , déprimoit son mouvement , & le changeoit en une espece de lie incapable de fournir des esprits , & de soutenir le ressort des parties solides , je trouvai à propos de faire dissoudre quatre à cinq onces de manne dans autant de verres d'infusion des vulneraires de Suisse , pour en donner une de trois en trois heures , ajoutant sur chaque once de manne une dragme de confécion alkermes , & recommandant de donner dans les intervalles quelques tasses de thé , pour aider l'opération du remede.

Les trois premières doses de ce remède ne vuiderent la malade que deux ou trois fois. Elle n'en fut pas plus dégagée ; & M. Bougarel l'ayant trouvée vers les deux heures après midi beaucoup plus animée qu'à l'ordinaire , crut devoir tenter une quatrième saignée , d'autant mieux qu'il paroissoit que ce remède , bien loin de nuire , avoit jusqu'alors arrêté le progrès des accidens mortels. Le sang coula un peu mieux que dans la précédente , on en tira la valeur de cinq à six onces. Dans le reste du jour , les deux dernières verrées de manne furent données , & je fus instruit le lendemain que la malade avoit été du ventre assez copieusement jusqu'à six fois , & avoit rendu beaucoup de matière verdâtre & noirâtre.

Mais le dégagement procuré par toutes ces évacuations , ne se soutenant que pendant quelques instans , la tête paroissant toujours engagée , la couleur de la face ternie , les yeux éteints , les abattemens du pouls plus fréquens , je vis bien qu'il falloit renoncer absolument à toute espérance de salut , je laissai cette pauvre mourante avec la potion cordiale & le liliun , qui prolongerent ses derniers momens jusqu'à neuf heures du soir , tems auquel elle expira , ayant déjà perdu la vûe & la connoissance depuis l'heure du midi.

*Observations faites à l'ouverture du Cadavre de
Mademoiselle Ribbe.*

Ayant été informé sur le champ de la mort de cette Demoiselle , & le cas me paroissant singulier à raison de la rechûte , & du deffaut d'éruption , nous jugeâmes , ainsi que M. Verny & le Sieur Soullier , que l'ouverture de ce cadavre ne pouvoit qu'être curieuse & instructive ; ce qui nous détermina à envoyer sans délai prier Messieurs les Directeurs de la Charité , de donner ordre qu'on nous attendît le lendemain avant que de l'ensevelir , pour que nous pussions exécuter notre projet. Nous apprîmes le matin à notre arrivée , que demi-heure avant que la malade expirât , une pustule charbonneuse de la largeur de l'ongle s'étoit manifestée à la paupière inférieure de l'œil gauche ; marque certaine que je ne m'étois pas trompé , lorsque , dès l'entrée du mal , j'avois dit que c'étoit une attaque de peste de la première classe ; c'est-à-dire , des plus vives & des plus aiguës.

Le Sieur Soullier fit en notre présence l'ouverture projetée sur la biere même dans laquelle on avoit déjà mis le cadavre. Monsieur Ebetouard, Médecin, les Sieurs Geoffroi & Bougarrel, Chirurgiens Majors de la Charité, & tous les Garçons Chirurgiens & Apoticaire du même Hôpital furent présens.

Nous observâmes d'abord que toute l'habitude du corps & la face étoient extrêmement livides, & de couleur bleuâtre.

Les tégumens, avec les autres parties qui couvrent le crâne, ayant été séparés, nous apperçûmes sur toute l'étendue du péricrane un assez grand nombre de taches rougeâtres, livides, noirâtres, qui ressembloient à tout autant de petits charbons naissans.

Le crâne étant enlevé, la dure mere parut plus relâchée, & d'une couleur beaucoup plus ternie que dans les autres cadavres des pestiferés que nous avions ouvert.

La dure mere étant enlevée, ou séparée, tous les vaisseaux répandus à la surface, & dans les circonvolutions du cerveau, étoient beaucoup plus gros, & plus gorgés d'un sang noirâtre, que nous ne l'avions observé dans toutes nos autres ouvertures.

Le cerveau ayant été tiré de place, & les ventricules ouverts, le plexus choroïde parut plus gonflé que dans l'état naturel. Toute la surface du cerveau étoit parsemée de plusieurs taches pourprées, semblables à des piqueures de puce; & la même chose fut observée dans sa substance intérieure corticale & médullaire; les vaisseaux qui rampent dans ces substances, & dont on n'apperçoit quasi aucun vestige dans l'état ordinaire, étoient très-apparens, & les sinus qui se distribuënt à la base du crâne, très-gonflés.

Ayant ensuite procédé à l'ouverture de la poitrine, le sternum étant séparé, nous vîmes au premier coup d'œil quantité de taches charbonneuses, pareilles à celles du péricrane, dont quelques-unes étoient de la grandeur d'un petit double, répandues sur toute la plevre & sur le pericarde; & ayant fouillé plus avant, nous en trouvâmes quelques-unes sur la membrane propre du cœur, lequel étoit fort gros, comme dans tous les autres cadavres. Le poulmon étoit blanchâtre à sa partie antérieure, livide & noirâtre à la postérieure.

Pour ce qui concerne le bas-ventre, le foye étoit d'une si

grande étendue, qu'il occupoit entierement les deux hypocondres, sans altération dans sa substance, sans changement de couleur, n'ayant pas plus d'épaisseur & de consistance qu'il ne doit en avoir naturellement.

L'épiploon descendoit jusqu'au bas de la région hypogastrique, chargé d'ailleurs de beaucoup de graisse depuis son milieu, jusqu'à sa partie inférieure.

La vésicule du fiel étoit remplie de bile de couleur rousse & noirâtre ; nous trouvâmes aussi dans l'estomach beaucoup de liqueur de même nature.

L'épiploon, le mesentere, le mesocolon, & les membranes commune & propre des reins, étoient parsemés d'un grand nombre de taches charbonneuses, ou gangreneuses, semblables à celles dont il a été parlé ci-dessus.

Les intestins, la vessie & la matrice paroissoient dans leur état naturel.

R E F L E X I O N S

Sur les principaux phenomenes rapportés dans l'Observation précédente, & sur ceux qui se sont présentés à l'ouverture du Cadavre.

LA premiere attaque de peste qu'essuya Mademoiselle Ribbe, ne renferme d'autre fait singulier, ou différent de ceux qui ont été exposés dans le Recueil des Observations faites à Marseille, que la guérison du bubon par la voie de la résolution.

Ce cas n'est pourtant pas unique. Nous en avons observé plusieurs autres de la même nature, sur-tout à Marseille, où nous avons eu occasion de voir & de traiter un plus grand nombre de malades qu'à Aix. Mais, ce qui mérite d'être bien remarqué, est que sur cent personnes du nombre de celles qui échappoient de la peste, il ne s'en trouvoit ordinairement que trois ou quatre dans le cas de cette résolution ; & dans ceux-ci la peste étoit très-benigne, accompagnée d'accidens médiocres, ou très-legers ; ce qui indique évidemment la raison pour laquelle les bubons disparoissoient, ou se dissipoient par la voie de la résolution.

La benignité de la peste, la médiocrité & la petitesse des accidens, démontre certainement que la cause qui les produit, n'a que très-peu de force & de malignité, ou, pour m'expliquer plus clairement, que cette bile grossière, verte, ou noire, qui passe des premières voies dans les vaisseaux sanguins, n'épaissit que médiocrement & légèrement le sang & la lymphe. Ces dernières liqueurs, dont l'épaississement, & le séjour dans les glandes des aînes & des aisselles donnent lieu à la formation des bubons, peuvent par le moyen des remèdes, ou par la seule force des contractions répétées du cœur, de l'oscillation des artères, & de leur mouvement intestin, être divisées, résolues, reprendre leur première fluidité, & rentrer dans les voies de la circulation; ce qui suffit pour que le bubon disparaisse.

Le second fait, qui mérite quelque attention, est la rechûte, ou la seconde attaque de peste, qui survint vingt-cinq jours après la première, & qui fut si vive & si forte, que la malade périt dans deux fois vingt-quatre heures, sans qu'il parût au dehors aucune tumeur, ou éruption, si on en excepte ce petit charbon, qui ne se manifesta qu'une demi-heure avant la mort.

Ce fait détruit le préjugé vulgaire, que les personnes qui ont eu une fois la peste, ne l'ont pas une seconde; ce que nous pourrions encore mieux détruire par un bon nombre d'autres observations faites dans le cours du traitement de cette peste, par lesquelles il conste que les personnes, qui, dans le temps d'une première attaque, n'ont pas été bien vidées, ou nettoyées, par quelque voie que ce puisse être, ou qui après l'avoir essuyée, ne se sont pas bien ménagées, en ont éprouvé une seconde, ordinairement plus rude que la première. On pourroit même en citer qui ont eu jusqu'à trois attaques de peste.

Il ne faut donc pas être surpris que Mademoiselle Ribbe soit retombée dans le même cas. Son peu de ménagement dans l'usage des alimens, le service des pestiférés, le désir ardent de mourir dans cette fonction, qui suppose une contention d'esprit perpétuelle, étoient, sans doute, des causes très-suffisantes pour occasionner cette rechûte. Elle ne fut vive & funeste, cette rechûte, qu'à raison de la foiblesse & de l'ébranlement causés par la première. Les parties, tant extérieures qu'intérieures, destinées aux mouvemens naturels & volontaires, n'ayant pas encore recouvré leur ressort, & se trouvant d'ailleurs surchar-

gées par des humeurs indigestes, suites nécessaires de l'abus des alimens & de la contention d'esprit, il n'y a pas lieu de s'étonner que cette Demoiselle ait enfin été forcée de succomber sous les efforts d'une seconde attaque.

Ces dernières réflexions nous conduisent insensiblement à la découverte des causes du troisième phénomène singulier, je veux dire du deffaut d'éruption, lequel mérite aussi quelque considération, par rapport au grand nombre de malades de la première classe, qui ont misérablement péri, sans qu'il parût le moindre vestige de bubon, de charbon, ou d'autre sorte de tumeur.

Le deffaut d'éruption, dans un mal accompagné des plus terribles accidens, est un signe évident que le levain pestilenciel est retenu dans l'intérieur; qu'il ne peut être poussé du centre à la circonférence; que le sang ne roule que lentement, & ne peut s'insinuer, ou circuler dans les petits vaisseaux; qu'il ne se fait presque aucune séparation des esprits & des autres récrémens; que le ressort des parties solides doit être relâché, ou perdu; que le mouvement du cœur & des artères doit être très-foible; que le retour du sang & de la lymphe, par les veines & les vaisseaux lymphatiques, est très-lent & tardif; & qu'enfin les liqueurs doivent séjourner & s'arrêter dans les extrémités de tous ces tuyaux; ce qui développe en même-temps les causes évidentes de la pression & de l'engorgement du cerveau, des poulmons, & des autres viscères, aussi-bien que de la foiblesse de toutes les fibres motrices, de la corruption des liquides, de la mortification des solides, des gangrenes intérieures, & de la mort.

L'explication abrégée de ce dernier phénomène, pour peu qu'on veuille l'approfondir, est très-propre à nous dévoiler les causes de ce nombre presque infini de taches pourprées, charbonneuses & gangreneuses, que nous observâmes à l'ouverture du cadavre de Mademoiselle Ribbe, & à nous donner lieu de faire la réflexion que dans toutes les attaques de peste des premières classes, qui enlevoient les malades avec tant de promptitude, le sang & la lymphe étoient presque toujours dans l'état de la coagulation, ou d'épaississement; & c'est ce que nous devons remarquer avec d'autant plus d'attention, que la connoissance des remèdes propres pour la guérison des pestiférés, dépend absolument de sçavoir bien démêler si dans le cours de cette funeste

maladie, la liqueur vitale est coagulée, ou si elle est trop dissoute, ou trop divisée.

Nous ne sçaurions nous ranger du parti de ceux qui prétendent que le sang des pestiferés est toujours dans l'état de coagulation, & qui fondent leur opinion non-seulement sur la nature des accidens rapportés ci-dessus, mais encore sur l'inspection & l'ouverture des cadavres, dans lesquels ils disent avoir observé les vaisseaux gonflés, & remplis d'un sang épais & noirâtre, comme il paroît par les imprimés qu'ils ont pris soin de répandre dans le Public sur ce sujet. Mais outre que c'est un fait de notoriété publique, que les Auteurs de ces Imprimés n'ont jamais ouvert, ni fait ouvrir aucun cadavre, ni même assisté à l'ouverture de ceux dont il est parlé ci-devant, & que ce n'est que sur un simple oui-dire, qu'ils se sont déterminés à assurer que le sang des pestiferés étoit épais & noirâtre; il ne s'ensuivroit pas de leurs observations & de leurs raisonnemens, que dans bien des cas le sang ne fût dissout & très-divisé, comme il est constant par les faits suivans.

1°. Nous avons trouvé dans deux cadavres, l'estomach rempli d'un sang très-fluide & dissout, qui ne donnoit aucun indice d'épaississement.

2°. Dans le cours du traitement des pestiferés, nous en avons observé plusieurs qui vomissoient, qui pissoient abondamment du sang, ou qui le rendoient par les autres voies naturelles, très-coulant & très-delayé, fort vif & vermeil, sans aucune marque de noirceur & de coagulation.

3°. Il est arrivé quelquefois, après avoir fait appliquer les pierres à cautere sur les bubons, quoiqu'il n'y eût que les seuls tégumens qui fussent brûlés, & par-conséquent de très-petits vaisseaux cutanés ouverts, que le sang est néanmoins sorti en si grande abondance, qu'on n'a jamais pu en arrêter l'écoulement. Il étoit très-divisé, fort fluide, & d'un rouge fort vif; & les malades tomboient dans des épuisemens & dans des syncopes funestes; ce qui marquoit évidemment l'état de dissolution.

4°. Les hémorrhagies ou pertes de sang survenues fréquemment dans le cours de cette peste, n'ont jamais paru que dans le temps de la grande chaleur, des chaleurs intérieures brûlantes, lorsque le poulx étoit ouvert & animé; en un mot, dans le temps que tous les accidens marquoient la division & la dis-

folution de la masse du fang ; & au contraire , on n'a jamais vu ce fang s'écouler dès l'entrée du mal , je veux dire , lorsque le malade étoit faisi du froid & des frissons , qu'il avoit de grands maux de cœur , que le pouls étoit petit & concentré , & que le fang , par-conséquent , étoit dans l'état de coagulation.

Enfin , plusieurs pestiferés n'ont été guéris que par l'usage des humectans , des adoucissans , des astringens & des narcotiques , qui sont plus propres à suspendre & à arrêter le cours du fang , qu'à l'animer & à le diviser.

Il résulte de tous ces faits , que la dissolution du fang a eu souvent autant de part à la production des accidens pestilentiels que la coagulation. Il ne nous est pas permis de nous étendre ici autant que cette matiere le demande ; c'est ce que nous pourrions exécuter lorsque nous aurons le loisir de donner au Public une dissertation exacte sur les causes de la peste , conformément aux regles qu'on suit communément dans nos Ecoles.

Je finis tout ce qui concerne l'observation des faits essentiels à remarquer dans la seconde attaque de peste de Mademoiselle Ribbe , par cette courte réflexion ; sçavoir , que nous ne devons pas être surpris que la saignée réitérée , tant du pied que du bras , ne fût pas un secours assez efficace pour la dégager , quoiqu'il n'y ait point dans toute la Médecine de remede plus souverain pour prévenir les inflammations intérieures ; attendu que dans le cas présent , ces inflammations , & les gangrenes étoient déjà formées dès les premiers instans du mal , comme il y a lieu d'en juger par les accidens dont il étoit accompagné , & encore mieux par tout ce qui fut observé à l'ouverture du cadavre. Il arrive même assez souvent , dans ces circonstances , & sur-tout lorsque le cerveau est enflammé & comprimé , que les esprits ne coulent plus , & que les nerfs perdent leur ressort , il arrive , dis-je , que non-seulement la saignée est inutile , mais qu'elle est encore nuisible , parce qu'en pareil cas le cœur & les arteres , perdant leur élasticité , & le mouvement intestinal du liquide se rallentissant , la circulation du fang ne se soutient plus que par la quantité de ce même liquide , dont la partie qui suit pousse toujours celle qui précède , & qui par son abondance , tenant les parois des vaisseaux dilatés , entretient le reste de leur ressort , & le chemin de la circulation ouvert ; de sorte que la saignée en diminuant le volume

me du liquide, diminuë auffi & détruit la feule caufe qui pouvoit encore entretenir le mouvement circulaire.

De tout ce que nous venons d'établir, il eft aifé d'inferer que la faignée ne convient aux attaques de peste, que quand les inflammations & les gangrenes ne font pas encore formées; & c'est ce que nous avons heureusement éprouvé dans le traitement des peftiferés de la ville d'Aix, où, de dix à douze perfonnes que M. le Commandant nous a permis de traiter dans leurs maifons, & qui nous ont appellé dès le commencement du mal, les deux tiers ont échappé par le moyen de la faignée, comme nous le rapporterons dès que nous aurons le loisir de donner au Public la fuite de nos observations.

D I S C O U R S

Où l'on établit un sentiment particulier fur la contagion de la peste, prononcé à l'ouverture folemnelle de l'Ecole de Médecine de Montpellier, faite le 22. Octobre 1725. par Monsieur DEIDIER, Conseiller-Médecin du Roy, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, &c.

C'E n'est pas fans peine, Messieurs, que je me fuis chargé de l'ouverture de notre Ecole; il faudroit, pour y réuffir, un homme qui eût les idées de la Rhétorique encore fraîches; au lieu que je me fuis appliqué depuis quarante ans à des occupations entierement différentes. Cet exercice, dont je me fuis acquitté dans mes jeunes ans, & qui ne convient gueres qu'à cet âge, ne me paroiffoit point afforti à celui où je me trouve présentement. Mais comme il n'y eut point de Discours l'an passé, à caufe qu'étant de tour, & me trouvant abfent, je fus hors d'état de remplir cette obligation; pour éviter un pareil inconvénient, j'ai fubi le joug de l'ordre, tout onéreux qu'il m'est; de l'ordre, dis-je, qu'on peut appeller le favegarde des Statuts, le lien de la paix, le ciment de la concorde, l'affermiffement de l'utilité publique; en un mot, la beauté & l'ornement du monde entier, dont un Poëte anonyme a fait l'éloge en ces deux vers;

*Quand l'ordre se maintient , tout est bien compassé ;
Mais dès qu'il se dément , tout est bouleversé.*

C'est donc à cet ordre que je fais un sacrifice d'autant plus pénible , que ma mémoire me manquant en même-temps que mes yeux , je ne sçaurois plus apprendre par cœur , ni lire sans le secours de l'art.

Au reste , délibérant en moi-même sur le sujet que je pourrois prendre , j'ai crû n'en devoir pas choisir d'autre que la contagion de la peste ; sujet sur lequel deux de nos illustres Collegues se sont déjà signalés dans le Public ; l'un pour la négative , par un discours où l'éloquence se montre avec toute sa splendeur ; l'autre pour l'affirmative , par une dissertation où l'esprit géométrique regne depuis le commencement jusqu'à la fin.

Mon dessein est aujourd'hui de peser soigneusement toutes les raisons de l'un & de l'autre , & de les adopter , ou de les combattre , selon qu'elles me paroîtront , ou conformes , ou contraires aux divers événemens dont j'ai été témoin ; persuadé qu'il ne faut pas faire céder les expériences aux systèmes , mais les systèmes aux expériences.

Pour ne vous pas laisser plus long-temps ignorer ce que je pense sur la matiere en question , je vous dirai qu'étant d'un sentiment en partie conforme , & en partie opposé à celui des deux Auteurs dont je viens de parler , j'emprunterai alternativement de l'un de quoi répondre aux objections de l'autre ; & avec cette précaution , si je ne me trompe , marchant au milieu d'eux , j'éviterai les chûtes.

Mon Discours sera pour ainsi dire ambidextre. Je tâcherai d'abord de prouver que la peste n'est que trop effectivement contagieuse ; & je ferai voir ensuite que la contagion ne se transmet point par la simple atmosphère des atomes pestilentiels , mais uniquement par un contact immédiat , qui soit même de durée. Ne me refusez pas , s'il vous plaît , une favorable attention ; je n'abuserai pas long-temps de votre patience.

P R E M I E R E P A R T I E .

Avant que d'examiner si la peste est contagieuse , ou non ,

la bonne méthode veut qu'on marque ce qu'il faut entendre par le mot de peste, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de ceux qui ont recherché la qualité de cette maladie, avant que d'en avoir défini la nature.

Or la peste (je parle de celle de Marseille, la seule où je me suis jamais trouvée) la peste, dis-je, considérée dans ce qui la distingue de toute autre maladie, & par ses symptômes essentiels, n'est autre chose qu'une éruption critique, épidémique, & contagieuse de bubons, de parotides, de pustules, de charbons, & d'exanthèmes, toujours capables de donner la mort, & qui font, principalement parmi la populace, des ravages étonnans.

Que cette maladie doive sa naissance aux causes générales; cela est incontestable; puisque le premier d'entre les hommes qui en a été frappé, ne la peut avoir contractée par contagion. Elle peut donc encore aujourd'hui être l'effet de la mauvaise nourriture, des mauvaises odeurs, de la malpropreté inséparable de l'indigence, d'un air marécageux, & de la famine plus encore que de toute autre chose; d'où vient ce proverbe, qui est regardé comme un axiome en Médecine, que la famine est la mere de la peste.

Il s'ensuit de-là, qu'on ne peut raisonnablement contester que la peste ne soit du nombre des maladies épidémiques. Mais il ne s'agit point d'approfondir maintenant ce point; je me bornerai, suivant ma promesse, à prouver que la peste est un mal véritablement contagieux.

La contagion, selon tous les Médecins, est une infection, ou un venin, qui se communique d'un sujet à l'autre; de sorte qu'une maladie est réputée contagieuse, dès qu'elle est transmise. Or, Messieurs, est-il quelqu'un qui ne reconnoisse la communication de la vérole, dont on voit tous les jours tant d'exemples? Est-il quelqu'un qui conteste la contagion de l'hydrophobie, que la seule bave d'un animal enragé communique aux autres? Est-il quelqu'un qui ose nier la contagion de la petite vérole, qui se transmet infailliblement, non-seulement par l'inoculation, mais même en flairant une tente de coton imbibée de pus? En un mot, ce seroit ne voir pas la lumière en plein midi, que de ne pas reconnoître qu'il est des maladies véritablement contagieuses.

Or rien ne me fera plus aisé que de montrer que la peste est évidemment de ce genre.

Je n'alléguerai pourtant pas en preuve la raison que plusieurs en donnent , & qui fait le plus d'impression sur l'esprit du peuple ignorant , je veux dire cette étonnante promptitude avec laquelle la peste passa , dit-on , tout d'un coup à Marseille de maison en maison , & de ruë en ruë , comme par une espece d'incendie. Il est vrai , & j'ai eu la douleur d'en être témoin , la peste gaignoit toute cette grande Ville avec la rapidité d'un embrasement ; on n'y voyoit par-tout que désolation ; les ruës étoient si jonchées de morts & de mourans , qu'il n'y avoit presque pas moyen de placer le pied sans marcher sur des cadavres ; mais cette promptitude ne prouve au plus que l'épidémie de la peste , & non pas la contagion.

Je n'alléguerai pas non plus les Histoires qu'on trouve en foule sur ce sujet , parce que leurs Auteurs , quelque sinceres qu'ils puissent être , racontent non ce qu'ils ont vû eux-mêmes , mais ce qu'ils ont appris d'ailleurs. L'éclat du merveilleux les a éblouis sur le vrai ; & , pour avoir été trop crédules , ils nous ont fait des relations incroyables.

En effet , dans les phénomènes de la nature , comme dans le cas présent , les Historiens peuvent bien raconter un événement ; mais d'en développer les vraies causes , ils me pardonneront si je dis que ce n'est point leur affaire , que cela est du ressort des seuls Physiciens. Kirker , par exemple , raconte que dans une ville d'Italie , des enfans jouant à leur ordinaire dans la place publique , il y tomba tout-à-coup un corbeau expirant de peste ; & que cette petite jeunesse s'étant mise à le plumer , tous furent d'abord saisis du mal , & en infectèrent bien-tôt après la Ville d'un bout à l'autre. Cet événement crût sur sa parole , prouve au plus que la peste commença par ces enfans , & que le reste des Citoyens en fut aussi attaqué ; mais de sçavoir si c'est par contagion , ou seulement par épidémie , ce n'est pas à lui à le démêler ; c'est uniquement l'affaire des habiles Médecins ; de même qu'un Historien peut bien faire mention de l'apparition d'un nouvel astre sur l'horison ; mais c'est aux seuls Astronomes d'en expliquer à fond l'ascension , le cours , la conjonction , & la distance.

Je ne compterai pas davantage sur ce qu'enseigne Gerstman ;

quoique qualifié de Médecin Praticien dans le Livre qu'il a intitulé, le Tombeau de la Peste. Son sentiment est que la peste n'est ni contagieuse, ni même épidémique; c'est-à-dire, qu'elle n'est ni l'effet de la contagion, ni même des causes générales, mais uniquement d'une terreur par laquelle la masse du sang étant entièrement bouleversée, fait des éruptions en bubons & en charbons. Mais un Auteur qui pense ainsi, veille-t'il, ou réve-t'il? Quel nouvel oracle lui a révélé que la terreur ait la force de produire les maladies que l'on craint? Est-il sorte de maux que les hypochondriaques ne craignent? ont-ils une legere douleur de tête, ils craignent l'apoplexie; sentent-ils quelque affoiblissement de vûë, ils craignent l'aveuglement, ou tout au moins la cataracte; au moindre tintement d'oreille, ils tremblent de devenir sourds; & de tomber en paralysie pour peu que leur langue s'embarrasse; en un mot, ils appréhendent des années entieres toutes sortes de maladies, sans néanmoins qu'ils en contractent aucune.

J'atteste ici tout ce qu'il y a de Physiciens, est-il jamais arrivé que personne ait gagné une pleurésie à force de la craindre? S'est-il jamais vû que quelqu'un tout-à-coup effrayé de se trouver inopinément près d'une vipère, sentît la mortelle impression de son venin par la seule terreur? La terreur de la peste auroit-elle donc seule le privilege funeste de causer cette maladie?

Je ne prétens pas nier qu'une frayeur vive, & une imagination troublée ne puissent beaucoup alterer le sang, & tellement exciter les semences naturelles des maladies, que les causes générales survenant, ne les fassent plus aisément éclorre; mais que la seule terreur de la peste soit capable de la causer, le croie, qui voudra; pour moi je n'en croirai jamais rien.

Bien plus, Messieurs, j'ose avancer que si cela avoit lieu, il ne se feroit pas trouvé une ame à Marseille qui n'eût contracté la peste; parmi le sexe sur-tout, à qui la simple agitation d'un roseau fait peur. Que dis-je? est-il même parmi les hommes les plus braves un courage qui pût être exempt, je ne dis pas assez, qui pût n'être pas saisi de frayeur au milieu des horreurs dont je faisois tantôt le récit?

Quoique le système de Gerstman puisse paroître suffisamment ébranlé par ce que j'en ai dit jusques ici, il faut tacher de le détruire de fond en comble. Plus je lis son Livre, qui présente

de temps en temps des traits d'un genie subtil & cultivé par l'étude des Belles Lettres, plus je trouve étrange cette paralysie d'esprit qui le fait se contredire lui-même, je ne dis pas en des endroits éloignés les uns des autres, ce qui ne seroit pas si surprenant ; mais dans un même chapitre. Ce qu'on lit au commencement est démenti dans la suite.

Ecoutons-le parler lui-même, pour qu'il n'ait pas lieu de se plaindre qu'on l'a condamné sans l'avoir entendu. Voici ses propres paroles dans le Chapitre IV. que je viens d'indiquer. J'ai rapporté, dit-il, dans le Chapitre précédent, plus de raisons & plus d'exemples qu'il n'en faut pour convaincre que la véritable & l'unique cause de la peste est la terreur. Et dans la suite du même Chapitre : Il ne me reste, dit-il, qu'à résoudre deux objections, les plus fortes qu'on puisse faire contre l'origine que je donne à la peste. La première est, comment les petits enfans qui sont incapables de terreur, sont pourtant susceptibles de la peste. La seconde, comment les bêtes la peuvent contracter, n'étant que de pures machines, où par-conséquent la terreur ne sçauroit jamais avoir d'accès. Pour répondre à la première, poursuit-il, on n'a qu'à distinguer deux classes d'enfans, les uns récemment nés, les autres âgez de trois ou quatre ans ; & ceux-ci, dit-il, sont susceptibles de la peste, parce qu'ils sont capables de terreur. Remarqués bien, s'il vous plaît, Messieurs, que par cette division en deux classes, il faut nécessairement qu'il ait prétendu que les enfans nouveau-nez ne sont point susceptibles de peste ; car auroit-il distingué les uns d'avec les autres, s'il n'avoit reconnu entre eux une différence essentielle à cet égard ? Or peu après, qui le croiroit, si les yeux n'en faisoient foi ? il dit en termes formels, que les enfans nouveau-nez peuvent contracter la peste, & en mourir. D'où il forme contre lui cet argument tout-à-fait convaincant, selon ses propres principes ; vous ne pouvez pas dire que la terreur soit l'unique cause de la peste, si elle saisit ceux mêmes qui sont incapables de terreur ; or, selon vous-même, la peste saisit les enfans nouveau-nez, quoiqu'incapables de terreur ; donc vous ne pouvez pas dire que la terreur soit l'unique cause de la peste. A cette démonstration que pourra-t'il jamais répliquer justement, & que lui reste-t'il qu'à s'écrier :

Hélas, mes propres traits se tournent contre moi !

Que si passant par-dessus la honte de se rétracter, il s'avisait de soutenir que les enfans de tout âge sont capables de terreur; quelque mouvement qu'il pût se donner, viendrait-il jamais à bout de prouver qu'un enfant de huit jours, qu'il reconnoît capable de peste, soit capable de terreur? En effet, de quelle sorte de terreur seroit-il capable? est-ce d'une terreur certaine ou d'une terreur vague? Ce n'est pas d'une terreur certaine; car cette sorte de terreur ne sçauroit être le fruit que de la connoissance réfléchie d'un mal certain. Ce n'est pas non plus d'une terreur vague; autrement toute terreur pourroit être cause de la peste; absurdité qui se réfute d'elle-même.

A la seconde objection Gerstman répond de cette sorte: Pour ce qui est des bêtes, étant absolument incapables de raison, puisqu'elles ne sont que des machines, elles ne sçauroient être capables de terreur, ni par conséquent de peste; mais comme on les voit quelquefois périr en foule par les mauvais pâturages, l'ignorance du vulgaire rejette cela sur la contagion; & preuve qu'on n'y entend rien, c'est qu'elles ne meurent que long-temps après.

Mais quelle preuve, bon Dieu! Ces bêtes ne meurent pas vite, donc elles ne meurent pas de la contagion. Hé quoi! la rage que tout le monde sçait se communiquer par la bave d'un chien enragé, n'est-elle point un mal contagieux, parce qu'elle ne tuë pas d'abord? Le mal vénérien, qui est quelquefois long-temps à se déclarer, cesse-t-il pour cela d'être une maladie contagieuse? Ah, qu'un tel raisonnement aille chercher ailleurs des badaux pour leur faire croire ces paradoxes.

Après avoir jusqu'ici, Messieurs, repoussé les attaques de ceux qui impugnent la contagion de la peste, il est temps que je démontre la vérité opposée. Je sçai bien, Messieurs, que je ne vous apprendrai rien de nouveau; en vous rapportant les expériences que j'ai faites à Marseille dans le temps de la peste, en présence de plusieurs Médecins & Chirurgiens qui servoient avec moi dans l'Hôpital du jeu de mail, puisque ces expériences ont déjà paru imprimées en plusieurs endroits; mais comme elles sont fort décisives, je ne puis me dispenser de vous en rafraîchir la mémoire.

Dès que par l'ordre du Roi je me fus rendu à Marseille, je ne pus voir périr chaque jour une infinité d'Habitans, sans en avoir le

cœur déchiré : je mis tout en œuvre pour tâcher de découvrir la nature de cette fatale maladie, & sur-tout en quoi consistoit son venin ; afin que si par bonheur j'en venois à bout, je fusse à portée de donner quelque secours à tant de pauvres affligés. Dans cette vûe que fais-je , Messieurs ? Je disseque plusieurs cadavres , je fouille dans leurs entrailles avec la plus exacte attention , j'observe qu'il n'en est pas un où je ne trouve la vésicule du fiel extraordinairement gonflée d'une bile noire tirant sur le verd : cela me fait soupçonner que le venin de ce mal pourroit peut-être consister dans cette bile , comme celui de la rage consiste dans la bave de l'animal enragé. On va voir que je ne me trompois point dans ma conjecture. Je saisis sur le champ un chien vigoureux & gai , qui faisoit caresse à quiconque entroit dans l'Infirmierie , & qui dévoroit fort avidement les bubons & les plumaceaux qu'on jettoit à terre dans les pansemens. Je lui ouvre la veine crurale , où je fis injecter environ une dragme de cette bile délayée avec de l'eau de fontaine ; & tout-à-coup voilà mon chien de gai devenu triste ; de vorace , entierement dégoûté ; d'éveillé , stupide ; & peu après atteint d'un bubon & de deux charbons qui l'emportent dans quatre jours. Je réitérai plusieurs fois , dans l'espace de quatre mois de pareilles expériences , & toujours avec le même succès.

D'où je conclus que si la peste se communique ainsi d'une chair hétérogene à l'autre , cela se feroit encore plus vite à l'égard d'une chair homogene , en faisant de son consentement , & de l'autorité des Juges , avec promesse de lui donner la vie s'il en réchappoit , la même injection dans la veine d'un criminel condamné à la mort.

Je resserre en peu de mots toute la force de ma preuve. Toute maladie qui a un moyen immanquable de se communiquer est certainement contagieuse : or telle est la peste ; donc elle est certainement contagieuse.

A ce raisonnement je n'ajoute rien. Celui qui persisteroit encore à nier la contagion de la peste , je le compterois comme prévenu sans ressource ; à peu près comme ce Stoicien , qui , pilé dans un mortier , s'obstinoit à soutenir qu'il ne sentoit pas la moindre douleur.

S E C O N D E P A R T I E.

Les deux illustres Collegues dont j'ai déjà fait mention plus d'une fois , supposent l'un & l'autre que les Premiers de la Médecine ont cru la peste contagieuse ; mais ni l'un ni l'autre ne prouvent ce fait ; & pour dire ce que j'en pense , il seroit très-difficile d'en donner des preuves solides : mais pour suivre cette proposition , il faudroit sortir du plan que je me suis fait ; c'est pourquoi ayant déjà , comme je crois , clairement prouvé la contagion de la peste , je ne dois plus songer qu'à faire voir qu'elle se communique , non par la simple atmosphère des atômes pestilentiels , mais par un contact immédiat & de durée , qui soit équivalent en quelque sorte à l'injection dont je viens de parler.

Mais de peur que si l'on venoit à confondre les idées , notre combat ne devînt semblable à ceux des Amdubates , qui s'entretenoient à yeux clos , j'avertis que je n'ai garde de contester que chaque corps n'ait son atmosphère , c'est-à-dire , un certain espace à la ronde , où il ne cesse de transmettre en tous sens les corpuscules : c'est une vérité dont les moins habiles Physiciens ne doutent pas , & dont les doctes Sanctorius & Boyle ont donné des démonstrations ; ainsi l'Auteur de la Dissertation que j'attaque ici , n'a pas à craindre qu'on le contredise là-dessus.

J'avoue encore qu'en une matière de science , la méthode géométrique sied mieux que les figures de Rhétorique ; mais de même que les Orateurs ont d'ordinaire un brillant qui éblouit , les Géomètres ont aussi quelquefois des paralogismes qui imposent à ceux qui ne se tiennent pas assez sur leurs gardes. L'importance est donc , pour bien juger d'un discours , de faire beaucoup moins d'attention aux ornemens qu'à la solidité , & de tenir toujours la balance en main pour reconnoître la bonté des preuves par leur poids , plutôt que par leur subtilité.

Avec ces précautions faisons un juste examen de la Dissertation que j'entreprends de réfuter. J'observe d'abord que l'Auteur met en étalage les Histoires de toutes les pestes connues , qui ont fait du ravage en divers temps , & en divers lieux ; & s'il en est cru , ces pestes sont toujours venues de l'Orient ; comme si la Providence en avoit caché dans ces contrées d'iné-

puissables magazins, & que la peste ne fût pas une modification accidentelle, mais une substance particuliere aussi ancienne que le monde.

Ensuite il fait une si affreuse peinture de l'atmosphere des pestiferés, véhicule, selon lui, de la contagion, qu'à la premiere peste du monde, l'Univers entier auroit dû périr. Car il prétend que la peste passant d'un corps à l'autre, y prend toujours de nouvelles forces, & infecte en un moment tout l'air d'alentour; que cet air infecte ceux qui le respirent, & porté par les vents de tous les côtés, ravage bientôt non-seulement toute une Ville, mais des Royaumes entiers. Ce ne sont pourtant là que des terreurs d'un homme craintif, qui, faute d'expérience en ce point, s'est alarmé de ce qu'il a lû; & qui, dans cette prévention, s'il eût vû le mal de près, & que la seule terreur fût capable de le donner, n'auroit certainement pas manqué d'en devenir la victime.

Mais quoi! (répondra-t-on) voulez-vous donc rendre suspecte la foi de tous les Historiens? Non encore un coup: je ne nie point les faits qu'ils racontent, mais je ne tombe point d'accord des gloses qu'ils en font; & je soutiens que cette vaste & soudaine propagation de la peste doit être attribuée, non à sa contagion, mais à son épidémie; non à l'atmosphere des atômes pestilentiels, mais aux causes générales, & au ferment commun; les corps se trouvant dans une telle disposition, que la mauvaise nourriture fait éclore pied à pied les semences naturelles de cette maladie, à peu près comme la chaleur d'une poule fait éclore les œufs qu'elle couve, sans aucune influence d'un œuf à l'autre.

Je ne vous rapporterai ici, Messieurs, que des faits dont j'ai moi-même été témoin oculaire dans l'Abbaye de S. Victor de Marseille, où le pieux Abbé, par un effet de sa charité ardente, recevoit dans son vaste enclos un grand nombre de personnes de tout âge & de tout état, qui de tous les quartiers venoient y chercher un azile. Il y eut bientôt autour de cette Abbaye un si grand nombre de morts & de mourans, que selon le système du Dissertateur, l'air eût dû y être horriblement infecté: cependant parce qu'on s'y nourrissoit de bons alimens, & que par-là on fermoit la porte à l'épidémie, pas un ne fut atteint de peste, quoique plusieurs y fussent éprouvés par diverses au-

tres maladies. Plusieurs Monasteres de filles eurent le même fort, quoique dans la même situation, & au milieu des mêmes périls.

Quand j'entrai dans Marseille au fort de la peste, & dans le temps que, selon l'hypothese que je combats, l'air de toute cette Ville devoit être comme un étang d'arômes pestilentiels, l'Hôpital de la Charité, qui regorgeoit de monde, jouit pourtant d'une parfaite santé, tant que la bonne nourriture dura; mais comme on en fit depuis une Infirmerie, ceux de ces pauvres misérables qui furent appliqués au service des pestiferés, succomberent presque tous, non par l'infection de l'air, car il en seroit arrivé de même auparavant, mais par les mauvais alimens, & par la malpropreté, qui donnerent lieu à l'épidémie

Le grand Monastere de la Visitation, très-nombreux, avoit d'un côté une Infirmerie, & de l'autre un Cimetiere des pestiferés. Quel moyen d'échapper à la peste, si l'infection de l'air la causoit? Toutefois dans tout l'espace de temps que dura cette maladie, quoique les autres maux y fussent communs à l'ordinaire, pas une fille ne fut attaquée de peste.

Celui des Dames Lyonnoises, hors de la Porte de Noailles, étoit situé sur le chemin de l'Infirmerie, de maniere que le plus grand nombre des malades que l'on portoit incessamment dans ce lieu passoit devant leur porte: néanmoins, malgré ce passage, toutes furent exemptes de ce mal. Je laisse à juger au Dissertateur comment cela quadre avec la prétendue infection de l'air pestiferé. (a)

Je retranche un grand nombre d'autres semblables exemples, & vous prie, Messieurs, de renouveler ici toute votre attention. Je n'hésite point à avancer que si la peste se communiquoit par l'atmosphere des corpuscules pestilentiels, de tous ceux qui entreroient dans une Infirmerie, il n'en sortiroit pas un qui ne fût pestiferé: car comme la transpiration qui compose l'atmosphere, remplit (de l'aveu du Dissertateur) tout l'espace de cette sorte d'Hôpitaux, il n'est corps humain, ses fibres fussent-elles de corne, qui pût être à l'épreuve de tant de traits dont il seroit percé de toutes parts; or mon exemple, & celui de tant d'autres, démontre le contraire, puisqu'il ne

(a) On trouvera à la fin de cette Pièce de l'Auteur, & qui s'est trouvé dans ce un Certificat qui combat le sentiment | les papiers de feu M. CHIRAC.

se passoit pas de jour que je ne fusse dans ces lieux plusieurs heures de suite , à toucher le poulx des malades , à en manier les bubons & les charbons , sans que ma santé en ait jamais souffert le moindre affoiblissement.

Le Differtateur appelle cela des coups de bonheur , semblables à ceux de ces Soldats qui se retirent sans blessure des combats les plus sanglans ; mais je le prie de ne se point fâcher , si je dis que c'est-là couper le nœud gordien , au lieu de le dénouer. En effet , est-il quelqu'un qui ne sente la disparité de cette comparaison ? Qu'on se représente , à sa fantaisie si l'on veut , le combat du monde le plus acharné , arrive-t-il jamais que tous les soldats combattent ? Ceux même qui par leur charge ou par leur bravoure sont les plus exposés , n'ont-ils pas souvent entr'eux & les ennemis des corps qui , comme autant de murailles , les couvrent & les dérobent aux coups ? Est-il donc surprenant qu'ils sortent du champ de bataille sans y avoir été blessés ? Mais s'il n'y avoit aucun pouce de terre où l'on ne fût en butte aux balles qu'on tireroit d'en haut , d'en bas , par derriere , à côté , conçoit-on qu'il restât un seul soldat qui pût en porter la nouvelle ?

L'application , Messieurs , est facile à faire au système du Differtateur ; & l'expérience ne s'y accordant pas , en démontre la futilité.

Il me reste , Messieurs , à expliquer ce que j'entends par ce contact immédiat & de durée , que je donne pour seul véhicule de la contagion de la peste. J'entends , Messieurs , par ce contact dont j'ai parlé dans ma première partie , j'entends par ce contact , de respirer trop long-temps & de trop près l'haleine brulante qui sort de la bouche des malades ; j'entends par ce contact , de s'envelopper de la chemise , ou de coucher dans les draps d'un pestiféré ; j'entends par ce contact , de toucher ses propres playes avec des mains encore empreintes d'une sueur ou d'un sang infecté ; comme l'éprouverent , à leur dam , deux Chirurgiens , dont l'un s'appelloit Morlet de Montpellier , & l'autre étoit Chirurgien de l'Infirmerie. Le premier avoit un cautere qu'il pansoit sans s'être auparavant bien lavé les mains , aussi ne tarda-t-il pas à être pris & emporté par la peste ; le second s'étant blessé par hazard avec son bistouri , & continuant , malgré mes avertissemens , de traiter à son ordinaire les bubons

& les charbons , gagna aussi la peste , mais il eut le bonheur d'en réchapper : d'où il faut conclure qu'il en est de la contagion de la peste à peu près comme de celle du mal vénérien ; & de même que dans cette dernière maladie on traite les infectés sans aucune appréhension de leur atmosphère , aussi méprisant cette atmosphère , on peut en toute confiance traiter les pestiférés , pourvu qu'on se garde de ce genre de contact que je viens de détailler. Mais pour ce qui est d'approcher simplement des malades , d'en manier les bubons & les charbons , un grand nombre d'expériences nous ont convaincu qu'en tout cela il n'y a pas le moindre péril à craindre.

Qu'on surmonte donc cette terreur panique dont le vulgaire est prévenu , que la peste se gagne par le seul attouchement ; qu'on se désabuse encore de cette erreur trop commune , qui fait qu'autant qu'on voit de pestiférés , autant en compte-t-on d'incurables. J'ai éprouvé le contraire dans deux Infirmeries dont on m'avoit donné l'inspection ; car ayant tenu un registre exact de tous ceux qu'on y portoit journellement , j'ai trouvé qu'à peine en étoit-il mort la moitié , l'autre ayant été parfaitement rétablie.

Mais quelqu'un dit peut-être en lui-même que ma démonstration est surprenante , & d'un caractère tout-à-fait singulier , puisque mes preuves confirment la contagion de l'atmosphère qu'on s'étoit proposé de détruire. Car enfin comment les chemises ou les draps d'un pestiféré peuvent-ils communiquer la peste , autrement que par l'atmosphère des atômes pestilentiels qu'on est obligé d'admettre ?

Doucement , s'il vous plaît ; je ne me contredis point , c'est l'auteur de l'objection qui tâche à se faire illusion lui-même. Ne sçait-on pas la différence qu'on doit mettre entre l'atmosphère , & ce contact immédiat tel que je l'ai expliqué ? Que l'hydrophobie se transmette par la bave d'un chien enragé , s'ensuit-il qu'elle se communique par l'atmosphère des atômes hydrophobiques ? Que le mal vénérien se gagne par la contagion avec une personne vérolée , s'ensuit-il qu'il se communique par l'atmosphère des atômes vénériens ? Je ne nie donc pas encore un coup que l'atmosphère d'un pestiféré ne soit imprégnée des corpuscules pestilentiels ; mais ils sont si petits & si volatils , que la moindre résistance suffit pour les repousser.

au lieu que la chemise, les draps, la sueur, & le sang d'un pestiféré, attaquant l'habitude du corps, pour ainsi dire, en champ clos, & avec incomparablement plus de violence, on ne sçauroit leur opposer une résistance à l'épreuve : tout de même qu'un moulin à vent, qui au souffle des zéphirs demeure immobile, non seulement se meut, mais se brise par l'agitation d'un vent impétueux.

Voilà, Messieurs, ce que je m'étois proposé de dire devant cette célèbre Assemblée, non par aucune démangeaison de critiquer, mais par le pur amour de la vérité, & de l'utilité publique. S'il m'est échappé quelque chose de peu exact (car enfin étant homme, je suis sujet aux méprises comme les autres) on me fera plaisir de me relever à mon tour ; j'en donne la permission tout comme je l'ai prise.

Je m'adresse maintenant à vous, en faveur de qui se font ces ouvertures solennelles, chers Nourrissons de la Faculté, qui en faites maintenant la joie & l'espérance, & qui bien-tôt en allez faire la gloire & l'ornement : n'oubliez jamais l'avis salutaire que je vais vous donner avec toute l'affection d'un cœur paternel : c'est que s'il arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'on vous envoyât comme moi dans des Villes infectées, vous devez commencer par affermir & votre courage, & celui des autres contre la terreur populaire, & qu'à l'aide d'une bonne nourriture, d'une exacte tempérance, & d'une soigneuse propreté, sans aucune autre précaution, vous vous livriez hardiment au traitement des malades. Ce sera là le moyen de vous attirer la récompense du Seigneur, la joie de la conscience, la reconnoissance de ceux que vous sauverez, les gratifications des Villes, la libéralité des Princes, l'applaudissement du Public, les bénédictions de tout le monde, en un mot, tous les avantages & les glorieuses marques de distinction dont vous me voyez honoré.

Religieuses mortes à Toulon pendant la quarantaine.

IL est mort dans le Couvent de la Visitation de Sainte Marie cinq Religieuses ; sçavoir, la Sœur de Chautard, la Sœur Tournier, la Sœur Verguin, la Sœur Tiran, & une Sœur domestique nommée Marie-Augustine, & deux dans la Ville, qui étoient sorties dudit Couvent.

Dans le Couvent des Religieuses de Saint Bernard , il est mort le Prêtre nommé Messire Ange Garian , qui y étoit enfermé , & deux Religieuses qui sont mortes dans la Ville , dont l'une nommée la Sœur Hermitte , est sortie avec le mal du Couvent , & morte chez sa mere ; & l'autre la Sœur Drouin.

Dans le Couvent des Religieuses de Sainte Ursule , il y est mort le Prêtre qui y étoit enfermé , nommé Pere Baudouin , Minime , & une Religieuse la Sœur Possel , & deux autres à la campagne , nommées les Sœurs d'Antrechaux.

Je soussigné Aumônier de la Marine , m'étant transporté chez les Religieuses des Monasteres ci-dessus mentionnés , elles m'ont instruit verbalement des morts qu'elles ont eu dans leurs Couvens durant la peste , dont j'ai pris les noms par écrit , m'ayant assuré que le fait étoit véritable , comme il est ci-dessus exposé ; & à ces causes , je certifie mon exposé ci-dessus véritable , & tel qu'il m'a été raconté par lesdites Religieuses. En foi de quoi j'ai signé ; à Toulon ce 6. Octobre 1721.

FERAUD , Prêtre , Aumônier de la Marine.

L E T T R E

*De Messieurs le Moine , & Bailly , Docteurs Régens de la Faculté de Médecine de Paris , envoyés par la Cour pour les maladies pestilentielles du Gévaudan. A Madame. * * **

MADAME ,

NOUS n'aurions osé prendre la liberté de vous faire une description de la maladie contagieuse du Gévaudan , si nous n'en avions été sollicités par une personne de mérite , dont le jugement solide nous est un sûr garant , que nous pouvons sans témérité vous en présenter une idée legere , mais sincere & véritable.

Un Forçat de Marseille tiré des galeres , pour servir de corbeau dans cette Ville infortunée , jugea à propos , pour mettre

à couvert les effets qu'il s'étoit appropriés, dans l'appréhension qu'on ne les revendiquât à la fin de ses travaux mercenaires, de se dérober par la fuite aux justes recherches qu'on en auroit pû faire; & se trouva le 23^e. jour de Novembre 1720. à la Foire de S. Clement, dans le village de S. Laurent de Rivedols, distant de celui de Correjeac d'une lieue. Un païsan de ce dernier endroit, se trouva être de ses parens: ils se reconnurent, & le Forçat fit présent d'une veste & d'une paire de bas à son cousin, qui retourna dans son Village, où il mourut quelques jours après. Trois de ses enfans gagnèrent la maladie; & eurent le même sort en très-peu de temps. La mere les suivit de près; & un autre fils ayant appris que personne ne vouloit l'enterrer parit de la Canourge, où il demuroit, pour lui rendre ce dernier devoir. Il emprunta de son beau-frere, aussi de la Canourgue, un manteau qu'il lui rendit à son retour. Il s'en couvrit la nuit; & un petit enfant qui étoit couché dans son lit, mourut le même jour, & sa femme deux jours après, à laquelle il ne survécut que de huit.

Les parens de cette famille désolée, attirés par l'appas de la succession, emporterent les meubles, & furent les tristes victimes d'une maladie qui ne se communique que trop aisément par le poison mortel de la contagion, dont ces meubles étoient empreints.

Tous ces exemples firent redoubler les précautions de ceux de la même Ville, qui en avoient été les témoins; elles ne furent point inutiles. La maladie suspendit ses cruels effets pendant deux mois entiers.

Mais quelques ames viles qui ne connoissoient pas le prix de la santé, quand il s'agissoit d'augmenter par leur rapine leurs biens mal acquis, se hasarderent d'aller fouiller dans une des maisons infectées, & payerent de leur vie la peine de leur témérité.

La maladie se réveilla pour lors avec plus de fureur, & la communication & le commerce l'ont poussée par succession dans presque tout le Gevaudan. Les habitans de Marvejols ne connoissoient point encore l'ennemi qu'ils nourrissoient dans leur sein, prêt à les faire périr; & bien plus attachés au gain que leur produisoit leur commerce, qu'à la vie qu'il a fait perdre à tant de monde, trouvoient mieux leur compte à dé-

biter qu'ils n'étoient frappés que de simples fièvres malignes. Cependant dans cette incertitude les Commissaires des Etats du Gevaudan avoient envoyé à la Canourgue MM. Rochevalier & Blanquet, tous deux Docteurs de Montpellier, dont la capacité & le mérite distingué ne furent pas récompensés de l'entière confiance qu'on devoit avoir à leur rapport, ils y reconnurent la maladie la mieux marquée au coin de la véritable peste.

Mais la Cour attentive aux différens avis qu'elle recevoit sur l'état de la maladie, pour arrêter un progrès si dangereux, & qui intéressoit si fort la tranquillité de l'Etat, & pour être éclaircie de ces bruits équivoques, & si dignes de son attention, nous fit l'honneur de nous choisir pour aller examiner le caractère & les accidens de cette maladie.

Nous sommes arrivés à la Canourgue sur la fin du mois de Juin, & pour satisfaire au juste empressement qu'avoit la Cour d'être instruite de maniere à n'en point douter de la vérité de ce qui tenoit tout le monde en suspens, & avoit fait la matiere de tant de raisonnemens opposés les uns aux autres, nous nous transportâmes sur le champ aux Infirmeries remplies de malades, que nous examinâmes avec toute l'exactitude & les précautions imaginables, pour ne nous point tromper dans une affaire de si grande importance.

Nous trouvâmes, après avoir murement examiné, visité, touché & interrogé les malades, & avoir fait parler ceux qui les servoient depuis long-temps, qu'il falloit être bien ingénieux à s'apprêter des malheurs, pour ne point caractériser de peste une maladie, qui par son progrès dangereux, & ses symptômes mortels, avoit fait périr promptement tous ceux qui par leur imprudence, ou par leur pur malheur, en avoient été les premiers frappés.

Pleinement convaincus qu'on ne pouvoit la qualifier autrement que de maladie contagieuse, & pestilentielle, revêtuë du caractère le mieux marqué de peste, nous en avons dans le temps dressé un procès-verbal, que nous avons envoyé à la Cour, & dont le temps n'a que trop justifié la vérité par le progrès rapide qu'a fait ce mal.

Nous souhaiterions pouvoir rapporter ici toutes les observations que nous avons faites sur la maladie, établir notre senti-

ment sur ses causes premières, & donner des raisons de son progrès & de sa communication.

Nous n'oublierions point de rapporter les faits anatomiques que nous avons observés dans les ouvertures que nous avons fait faire de plusieurs cadavres, si les justes bornes d'une Lettre pouvoient admettre un si grand détail. Nous ne pourrions d'ailleurs, accablés comme nous le sommes, d'un nombre infini de malades, qui demandent notre présence, satisfaire notre inclination, sans les frustrer du temps dont nous leur devons tenir compte.

Le Public se forme une idée des effets de la peste, si différente de ce qu'elle est par elle-même (au moins de celle dont nous sommes continuellement les témoins) qu'on seroit bien surpris de voir un nombre considérable de victimes, que cette maladie meurtrière assemble dans un même lieu, jouir d'une tranquillité à l'épreuve de tous les événemens, la plupart pleins d'une connoissance parfaite jusqu'au dernier soupir. Il leur paroît presque aussi naturel de se voir détruire en un moment, qu'il est ordinaire ailleurs de chercher avec empressement les moyens les plus assurés de prolonger ses jours. Dieu dans sa miséricorde, semble avoir attaché un mépris si grand pour tout ce qu'on laisse après soi, que nous voyons quitter sans regret ce qui nous retient davantage sur la terre, & renoncer aux tendres engagemens qui nous attachent d'une manière si forte ici bas, sans pousser le moindre soupir, & en paroître touchés de la plus légère douleur.

Cependant la peste saisit indifféremment les personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, quand ils y sont également exposés; le courage n'en garantit point ceux qui paroissent les plus assurés, comme la crainte n'y précipite pas un plus grand nombre de ceux qui en sont susceptibles. Elle se manifeste d'ordinaire par des frissons, des maux de tête plus ou moins considérables, des douleurs de reins insupportables, un abattement subit, un sommeil léthargique; le pouls devient dur, profond, quelquefois si petit, qu'il semble fuir dessous le doigt: les yeux s'éteignent dans les uns & deviennent languissans, vifs & très-enflammés dans les autres: la langue est fort chargée & blanche, & dans quelques-uns aride, & noire dans son milieu: surviennent les nausées & les vomissemens bilieux, sou-

vent vermineux ; les diarrhées aussi bilieuses & colliquatives suivent de près. Avec la plûpart de ces accidens , les malades périssent assez ordinairement en vingt-quatre heures , quand ils ne sont point secourus.

Le plus souvent cependant les frissons terminés au bout de quelques heures , étoient suivis d'une chaleur brûlante , & d'une fièvre très-ardente , qui les jettoit dans un délire phrénétique , & occasionnoit une soif qu'on ne pouvoit éteindre. A cet état succédoit une éruption de pourpre , tantôt rouge (& on ne perdoit point alors espérance d'en guérir quelques-uns) tantôt noire & livide , à laquelle se joignoit une sueur froide , & une difficulté de respirer ; & ces signes étoient mortels dans tous ces cas.

Tous les accidens que nous venons de rapporter étoient presque toujours accompagnés de douleurs inquiétantes en différentes parties du corps , souvent très-aiguës dans les aînes ; sous les aisselles , derrière les oreilles , & dans tous les endroits glanduleux , qui annonçoient les éruptions prochaines des bubons , parotides & charbons ; ce qui caractérise si bien cette maladie , qu'on ne peut sans aveuglement prendre le change. Les urines nous ont toujours paru , comme il arrive dans les fièvres malignes , dans l'état naturel. Les vomissemens & les diarrhées bilieuses , ou sereuses , fatiguoient extrêmement les malades , jusqu'à la diminution des autres accidens.

Quand la fièvre étoit allumée , le sang par-conséquent dans un mouvement plus rapide & violent , les hémorrhagies du nez survenoient très-souvent , & devenoient toujours salutaires ; & au contraire , nous n'avons presque point d'exemples , que les pertes de sang , quoique fréquentes , hors le temps des règles , nous aient pu permettre de sauver celles qui en ont été attaquées.

A la Canourgue , comme à Marvejols , les sueurs copieuses & abondantes ont toujours tourné à l'avantage des malades ; si bien que nous ne désespérons jamais du salut de ceux qui suivoient beaucoup : au contraire , nous regardions cette sorte de transpiration , comme une route favorable pour conduire au port de la guérison ceux qui avoient le bonheur d'en être travaillés pendant plusieurs jours.

Nous nous sommes toujours attachés à traiter les malades

suivant les indications principales qui nous déterminoient à opposer à l'état de la maladie & du malade, les remèdes que nous jugions les plus convenables.

Les saignées dans toutes les inflammations, comme maux de tête violens, douleurs aiguës par-tout le corps, les phrénésies, les délires, les difficultés de respirer, non-seulement ne nous ont rendu aucun bon service à la Canourgue, mais même ont toujours occasionné des accidens plus fâcheux, que ceux que l'on vouloit combattre. A Marvejols, au contraire, dans tous ces cas elles nous en ont rendu de si essentiels, soit celle du bras, du pied, ou de la jugulaire, même répétées, que nous pouvons assurer n'en avoir pas fait faire une seule qui n'ait été suivie de la guérison du malade, ou de quelque changement avantageux.

Nous étions donc obligés à la Canourgue de prendre une route toute différente. Nous faisons user dans les commencemens, sur-tout quand les nausées, ou les vomissemens accompagnent les inflammations, de l'ipecacuanha à la dose de vingt grains, ou du kermes mineral jusqu'à huit grains en grand lavage: & le malade étant remis de l'agitation, & du travail du remède, pour relever ses forces, qu'il est essentiel de conserver & de ménager, nous lui faisons donner dans une potion cordiale legere, avec les eaux appropriées, & la confection alkermes, ou d'hyacinthe, & la poudre de vipere, jusqu'à quinze ou vingt gouttes de laudanum liquide de Sydenham. Dans les assoupissemens léthargiques, les délires obscurs, les abattemens, ou anéantissemens, nous avons heureusement employé dans les potions, les cordiaux les plus forts, & les volatils les plus animés, tels que l'antimoine diaphorétique, le diascordium, la poudre de la Comtesse de Kent, l'élixir de propriété, le baume du Commandeur de Perne, le lilium de Paracelse, l'esprit volatil aromatique huileux, l'esprit volatil de vipere, de corne de cerf, & le sel de l'un & de l'autre.

Dans les trémoussemens & mouvemens convulsifs, nous faisons prendre aux malades la poudre de guttete en dose réglée, & souvent avec diminution des accidens.

Dans les dysenteries, & dévoiemens de quelque nature qu'ils fussent, nous y remédions par une prise d'un gros d'électuaire de diascordium de Fracastor, & quinze ou vingt grains d'ipe-

cacuanha en bol. Rarement étions-nous obligés d'en donner une seconde.

Les nausées, les vomissemens se trouvant joints aux autres accidens, nous les combattions par les émétiques ordinaires, tel que le tartre stibié, la poudre d'algarot, le soufre doré d'antimoine; mais bien plus efficacement avec l'ipécacuanha, & le kermes mineral. A Marvejols ils n'ont pas eu le même succès.

Pour les bubons, c'est un préjugé aussi faux que dangereux, de vouloir les extirper dès le commencement. Le malade accablé par les accidens qui les accompagnent toujours, ou n'a pas la force de supporter les opérations, ou est mis en danger de perdre la vie, par les hémorrhagies fréquentes qui surviennent, lesquelles par la grande dissolution du sang, sont très-difficiles à arrêter.

Il est donc plus à propos, & l'expérience réitérée que nous en avons nous le confirme, de faire appliquer dessus des cataplasmes émolliens ordinaires, & de les conduire à parfaite maturité, à moins que par les sueurs abondantes & considérables, le virus ne fût en partie dissipé; auquel cas nous faisons appliquer l'emplâtre d'Angelus Sala pour les résoudre entièrement.

Il n'en est pas de même des charbons, il faut dès le premier moment les scarifier; y ayant danger dans le retardement. Nous en avons vû de la largeur d'un denier, qui dès le premier jour, pour n'avoir point été scarifiés & enlevés, occupoient le lendemain la largeur de la paume de la main.

Quand il n'y a aucune appréhension de couper quelques vaisseaux considérables, on ne risque jamais de faire les incisions profondes; on applique ensuite le digestif ordinaire, quelquefois animé; & par-dessus les plumaceaux une compresse trempée dans le vin, préférable à toutes celles qui sont imbibées des liqueurs spiritueuses. On conduit ainsi les charbons à suppuration, & la guérison suit de près.

Quand les hémorrhagies survenoient, nous faisons appliquer le vitriol sur l'extrémité des vaisseaux; nous trempions des bourdonnets & des plumaceaux dans l'eau styptique, & par des compresses graduées nous remédions à l'épuisement du malade, (accident des plus à craindre) qui auroit succombé par la perte de tout son sang.

Nos malades parfaitement guéris, & leurs bubons cicatrisés, nous les purgions avec quatre verres de prisanne laxative en deux jours, ou avec une médecine de fenné, manne, rhubarbe & sel d'absynthe.

C'est par cette méthode, qu'agissant de concert avec Monsieur Blanquet, Médecin de Montpellier, dont le courage & la fermeté égalent la capacité & le mérite; excités & encouragés d'ailleurs par le zèle infatigable, & la piété solide de Monseigneur l'Evêque de Mende, à faire administrer dignement le spirituel, & sa charité consommée à procurer ce qui étoit nécessaire au-delà des besoins (ce qui a fait dire, qu'on avoit vû régner l'abondance au milieu de la peste) nous avons sauvé un tiers de ces habitans, qui seroient devenus les victimes de ce mal déplorable, puisque sur près de quatre cens qui étoient morts avant notre arrivée, on ne comptoit que quatre ou cinq convalescens. Nous avons travaillé avec d'autant plus de confiance sur nos malades, qu'après avoir été attaqués nous-mêmes dès les premiers jours à la Canourgue, nous nous sommes parfaitement guéris tous deux en douze jours, & un de nos domestiques qui a été l'extrémité.

A Marvejols, où nous sommes présentement, la maladie n'a changé ni dans ses accidens, car ils sont presque tous les mêmes, ni dans sa malignité. Sur moins de deux mille habitans, qui étoient restés dans la Ville, on a compté dans un jour cinquante-six morts. La communication, preuve essentielle de la contagion, s'est faite avec une rapidité inconcevable. Nous allons rapporter un fait qui le prouvera.

Une fille qui avoit communiqué dans une maison suspecte, se trouva le Dimanche 10. d'Août à Vêpres : soixante personnes de ceux qui étoient dans la même Eglise, furent frappées presque sur l'heure comme d'un coup de foudre, de la contagion, & le lendemain la Ville fut prise dans tous ses quartiers.

A notre arrivée dans cette Ville, nous la trouvâmes remplie de malades tous mourans, au nombre de quatre cens, sans aucun secours.

Tous les Chirurgiens, à la réserve d'un seul, étoient morts, ou prêts à succomber. Un des deux Médecins qui avoient servi dès le commencement, homme d'un mérite reconnu dans la Province, avoit péri, autant par l'épuisement causé par les fatigues

étonnantes qu'il avoit essuyées, que par la malignité de sa maladie. Le seul M. Rochevalier, soutenu par une ferveur & une charité qui n'ont pas d'exemple, se reproduisoit pour aller porter du secours dans tous les quartiers.

Il étoit près de succomber, lorsque nous vîmes heureusement partager ses travaux. Nous reçûmes sur le champ le secours de plusieurs Chirurgiens, qui périrent presque aussi-tôt qu'ils se mirent en exercice, & nous nous sommes trouvés dans des situations si tristes pour les malades, & si accablantes pour nous, que nous nous sommes vus obligés de diriger la main des corbeaux dans des opérations où la dextérité des plus habiles Chirurgiens auroit été nécessaire.

Nous restions pour lors cinq à six heures dans les Infirmeries le matin, & autant le soir. Les playes étoient les mêmes qu'à la Canourgue, & demandoient les mêmes traitemens.

Les émétiques n'ont pas le même succès; & nous substituons à leur place les prisannes laxatives, qui nous réussissent dans toutes les inflammations. Les saignées, comme nous l'avons dit, sont avantageuses, & nous avons beaucoup plus d'occasions de les placer ici avec succès. Les cordiaux & les volatils ont fait des effets merveilleux & surprenans, dans certains cas. Avec ces secours nous avons fait six cens convalescens; il nous est mort environ seize cens personnes, la plupart sans aucun secours, ou parce qu'il n'étoit pas possible de leur en procurer, ou qu'ils négligeoient d'avertir dans les commencemens de leurs maladies.

Comme la charité produit des effets admirables par le ministère de ceux qui en sont animés; plusieurs donneurs de spécifiques, par des motifs bien différens, ont fourni leurs secrets qu'on nous a fait tenir de toutes parts.

Nous avons mis en usage ceux qui nous ont été adressés par des personnes respectables, & bien intentionnées pour le salut de l'Etat, & ceux dont nous avons sçu la composition, & qui nous ont paru assez bons pour les pouvoir placer utilement.

Mais nous pouvons protester que tous ces remèdes, ces spécifiques, ces sels, ces élixirs, n'ont pas eu de succès. On n'en fera pas surpris, lorsqu'on fera attention, que d'envoyer & de se servir de tels remèdes, c'est des deux côtés travailler en aveugles dans une maladie, où il est plus important de prendre sur

le champ un bon parti, que dans toute autre de quelque nature qu'elle puisse être.

Mais, Madame, ce seroit abuser de votre patience, que d'entrer dans un plus grand détail. Nous croyons avoir assez fait pour satisfaire votre curiosité, par le récit que vous venez de lire. Trop heureux d'avoir trouvé cette occasion de vous assurer du parfait dévouement, & du profond respect avec lequel nous sommes,

MADAME,

Vos très-humbles & très-
obéissans Serviteurs,
LE MOINE, & BAILLY.

A Marvejols le 10. Novembre 1721.

OBSERVATIONS

*De Monsieur Bertrand, sur la maladie contagieuse
de Marseille.*

ON ne se propose que de donner quelques Observations générales, fondées sur des faits & des expériences bien averées; c'est pourquoi on n'entrera ici dans aucune discussion sur la nature du mal, & sur sa cause, ni dans aucune explication des symptômes; on ne rendra pas même raison des changemens fréquens qui arrivent dans le cours de la maladie, ni des observations qu'on en a faites. Toutes ces choses se présenteront d'elles-mêmes à ceux qui sont initiés dans nos mystères. On se dispensera encore de marquer l'origine du mal, & d'en suivre les progrès, cela étant tout-à-fait étranger, & inutile au but qu'on se propose; on va seulement en distinguer les périodes, & en marquer les temps, parce qu'ils influent dans la connoissance de la maladie.

Elle commença, cette maladie, au commencement de Juillet chez les pauvres gens, & dans une rue qui n'est habitée que par le menu peuple. Le premier malade n'eut qu'un simple charbon; quelques jours après, d'autres dans la même rue furent

rent attaqués de fièvres, qu'on crut simplement malignes avec des pustules gangreneuses, & moururent.

Insensiblement le mal pullula dans cette ruë, les symptômes de malignité, & les marques extérieures de contagion se multiplièrent avec les malades, jusques à ce que la chose éclatât par une plus grande mortalité en un même jour, ce qui fut environ le 20. de ce même mois.

En peu de jours le mal se communiqua dans les ruës voisines; & à l'entrée du mois d'Août, il fut répandu dans tous les quartiers, avant le 10. du mois presque dans toutes les ruës, & enfin au milieu du mois presque dans toutes les maisons de la Ville. Tout le reste de ce mois, & pendant tout Septembre, la maladie a été d'une violence extraordinaire, & a fait un affreux carnage.

Dans le mois d'Octobre le mal s'est adouci, il a été moins mortel, & le nombre des malades moins grand; ce qui alla toujours en diminuant les mois suivans. On peut donc fixer le premier période du mal, ou ses commencemens, au mois de Juillet; le second, où sa vigueur, à ceux d'Août & de Septembre; le troisième, à celui d'Octobre & de Novembre; & le quatrième, à ceux de Décembre & de Janvier. Ce qui a paru les mois suivans, a plutôt été les suites qu'une continuation du mal.

Tout ce que nous avons à dire sur la nature de la maladie, c'est qu'il n'y en eut jamais de plus maligne, de plus contagieuse, ni de plus funeste; & on ose assurer, que de toutes celles dont parlent les Historiens, que les Auteurs de Médecine décrivent, & que nos Négocians & nos gens de mer ont vûes dans les différentes contrées du Levant, aucune n'a été si rapide dans ses progrès, ni si violente dans ses effets, que celle-ci.

Il est évident que la cause de ce mal n'est autre qu'un venin; qui se communique par contagion. Nous laissons dire à ceux qui ne voyent la maladie que de loin, que c'est une fièvre maligne ordinaire causée par les mauvais alimens, & par la misère, comme étoient celles qui ravagerent certaines Villes du Royaume il y a quelques années; ce n'est plus le bas peuple, qui a souffert par la disette, que l'on voit attaqué de ce mal, c'est toute une Ville; & ceux qu'un état aisé avoit garanti des incommodités de la disette, n'ont pû se sauver de l'incendie général.

Toutes ces grandes idées de systêmes modernes s'évanouissent à la vûe de nos malades, & la théorie la plus raffinée se trouve déconcertée, quand il faut mettre la main à l'œuvre.

Il seroit difficile de déterminer la nature de ce venin, & la maniere dont il agit dans le sang. Accoûtumés à tout rapporter à nos idées, & ne connoissant que deux manieres dont le sang peut être alteré, & se corrompre, on demandera d'abord si ce venin dissout le sang, ou bien s'il le fige, & le coagule. La bizarrerie des symptômes a fait qu'on n'a pû s'assurer précisément ni de l'un, ni de l'autre, & que même on a crû voir ces deux états du sang se succéder souvent dans le même malade. On n'a pas pû fonder aucun jugement solide sur la vûe du sang dans la palette, ayant paru dans les uns d'une consistance naturelle, dans les autres, peu lié & plus liquide, & dans d'autres tout-à-fait coueneux & inflammatoire; dans les uns tout-à-fait figé, enforte qu'il n'en sortoit pas une goutte par l'ouverture de la veine; dans les autres entierement dissout & fondu. Mais comme on ne doit pas croire que le sang ne soit susceptible que de ces deux sortes d'altérations que nous connoissons, & qu'il peut y en avoir une infinité d'autres que nous n'avons pas encore découvertes, il est probable que ce venin altere le sang, & le corrompt d'une de ces manieres qui nous sont inconnues. Nous laissons à des Physiciens plus curieux & plus habiles à la deviner.

Il n'est pas moins difficile de déterminer la nature de ce venin. La même variété des symptômes rend incertains tous les raisonnemens que l'on pourroit faire là-dessus. Cependant comme ses effets les plus ordinaires sont les irritations, les chaleurs, les agitations violentes, on peut croire qu'il tient de la nature de l'acre. Nous passons legerement sur des choses qui sont hors des bornes que nous nous sommes prescrites.

L'ouverture des cadavres n'a rien découvert de particulier sur la nature du mal, ni sur sa cause. Dans les uns, tout a paru dans un état naturel, & dans les autres, on n'a trouvé que quelques legeres inflammations dans le bas-ventre, qui étoient certainement les dernieres productions de la maladie.

Elle est souvent précédée, cette maladie, de dégoût, de nausées, & de vertiges, de douleurs dans les jambes. Quelquefois elle saisit brusquement, sans aucune incommodité précédente.

Elle se déclare presque toujours par un petit frisson, par des maux de cœur, des nausées, des vomissemens, & le mal de tête, ou des vertiges & des étourdissemens. A ce frisson succede une fièvre des plus vives, & des plus fortes, avec une chaleur âcre & brûlante. La violence du mal répond toujours à celle des symptômes qui l'annoncent ; en sorte que si le froid est long, le mal de tête & le vomissement violens, on doit s'attendre à une grande maladie. Quelquefois ce mal a commencé sans aucun symptôme, par une petite fièvre, qui véritablement augmentoit bien-tôt ; & ces heureux commencemens étoient presque toujours d'un bon augure pour le malade.

On voit par-là que nous n'avons eu que deux sortes de malades, sans entrer dans des distinctions scrupuleuses, qui, en multipliant les especes du mal, ne servent qu'à en donner des idées plus confuses, bien loin de l'éclaircir. Les uns avoient le mal benin, & léger, les autres l'avoient violent ; les uns & les autres avec, ou sans éruptions extérieures. Nous n'avons rien à dire des premiers, ils guérissoient d'eux-mêmes, & presque sans aucun secours de l'Art ; car ceux qui ne pouissoient rien au-dehors, voyoient terminer leur fièvre en quatre ou cinq jours par un doux purgatif, ou par une sueur qui succédoit à l'opération d'un léger émétique, quand il avoit été indiqué. Ceux en qui la nature faisoit un généreux effort pour secouer le joug du venin, avoient le plaisir de voir leurs bubons venir d'eux-mêmes à une heureuse suppuration, ou presque sur le champ, ou bien longtemps après, dans vingt, trente jours, sans que pendant tout ce temps-là ils ressentissent aucune incommodité. D'autres encore plus heureux, les voyoient disparoitre, & se résoudre insensiblement, sans aucune incommodité, & avec une parfaite intégrité de routes leurs fonctions ; mais ceux-là faisoient le plus petit nombre, quoiqu'on en dise ; car si on considère qu'il n'a pas échappé la moitié des malades, & que parmi ceux qui ont été sauvés, plusieurs ont eu le mal violent, on reconnoîtra aisément que cette premiere sorte de malades ne peut pas avoir été si nombreuse.

La seconde espece de malades a éprouvé toute la rigueur du mal, les uns par des morts subites, sans aucune maladie précédente ; les autres par des morts promptes, en six ou huit heures de maladie, d'autres en vingt-quatre heures, & le plus

grand nombre en deux ou trois jours, & c'étoient ceux qui ne pouffoient rien en dehors, ou qui ne pouffoient que des éruptions foibles & incapables de les dégager, & cela dans le premier & second période du mal. Quand la maladie alloit au-delà de trois jours, elle donnoit un peu plus d'espérance, surtout quand c'étoit à la faveur des éruptions extérieures; ce qui est devenu plus fréquent dans le troisième période, & ceux-ci alloient un peu plus loin, jusqu'au quatrième, au cinquième, ou au sixième jour; & alors, si les éruptions se soutenoient, ils se tiroient d'affaire; mais si au contraire elles s'affaïsoient, ou qu'elles disparussent, ces malades mouroient aussi cruellement que les autres.

Quelques-uns mouroient sans aucun symptôme sensible, & avec un pouls presque naturel, & ne se plaignant que de foiblesse & d'abattement; ils avoient pourtant des yeux étincelans & le regard égaré; aussi se méfioit-on toujours de cette fausse tranquillité du malade. D'autres après une entière cessation des symptômes les plus violens, & se sentant tout-à fait bien, mouroient dans la nuit, ou le lendemain, sans qu'on pût reconnoître aucune cause manifeste d'une mort si imprévue.

Quand la maladie se terminoit heureusement, c'étoit ordinairement au huitième jour, ou tout au plus tard au dix, que la fièvre cessoit; & si elle alloit au-delà, c'étoit par la résistance de quelque symptôme, qui demandoit une curation particulière.

La vigueur de l'âge & du tempérament, ne servoient qu'à rendre le mal plus violent & plus mortel, comme la foiblesse de l'âge, du sexe, & du tempérament, rendoit plus susceptible de cette maladie; aussi avons-nous vû les enfans & les femmes pris les premiers dans toutes les familles, & sur-tout les femmes enceintes, qu'on a eu le chagrin de voir périr presque toutes. Ce mal n'a épargné aucun âge; il a attaqué toute sorte de personnes, depuis les enfans à la mamelle jusques aux vieillards; il a pourtant respecté, pour ainsi dire, ceux qui étoient dans un âge décrepit.

On n'a vû la langue noire qu'à fort peu de malades, mais tous l'avoient blanche, & chargée; l'altération étoit extraordinaire, même avec la fièvre la plus légère, sans pourtant que les

malades se plaignissent de cette soif, ni qu'ils sentissent quelquefois cette altération. Les plus malades avoient les yeux vifs & étincelans, même dans les plus grandes foiblesses, & le regard affreux, à peu près comme les hydrophobiques, & ces yeux étincelans étoient toujours d'un mauvais augure. C'est sans doute par-là que quelques Chirurgiens, qui ont fréquenté le Levant, se vantent de connoître de trente pas de loin, si un homme est attaqué de peste.

Les excremens de nos malades n'avoient rien de particulier, l'infection n'en étoit pas même trop grande; elle l'est beaucoup plus dans les fièvres malignes ordinaires. Les urines étoient presque toujours naturelles. Elles avoient souvent une pellicule huileuse au-dessus, comme celle des phthifiques: quelquefois elles sont un peu rouges & altérées le premier jour de la maladie, quand la fièvre est violente. On en a vû pourtant quelquefois d'extrêmement rouges, & presque de la couleur du sang.

On aura de la peine à croire que ces malades n'exhalent point de mauvaises odeurs, & n'ont rien de rebutant. Véritablement, après quelques jours de maladie, on sent, sur-tout quand le malade suë, une odeur douceâtre qui est désagréable, sans être trop forte, ni infecte; & cette odeur douceâtre se communique à tout ce qui a servi à l'usage des malades, aux meubles, & aux chambres mêmes, & ne se perd qu'après que ces choses ont passé par l'eau bouillante, & ont été exposées long-temps à l'air.

Les symptômes qui accompagnent la maladie, sont les mêmes que ceux des fièvres malignes, avec cette différence qu'ils sont ici plus violens, & qu'ils s'élevent dès la première attaque du mal, & d'abord après le premier frisson. Tels sont l'abattement, les inquiétudes, nausées, vomissemens, maux de cœur, défaillance, oppression, diarrhée, hémorrhagies, affection soporeuse, délire, phrénésie. Ces derniers étoient les plus fréquens & les plus ordinaires, & ne finissoient guères que par la mort du malade. Rarement on a vû des convulsions & des mouvemens convulsifs, & ces symptômes paroissoient sur-tout dans ceux qui n'avoient aucune éruption, ou qui les avoient foibles & languissantes.

Quelquefois le mal prenoit en guise de fièvre intermitten-

te , par un petit frisson aux extrémités , qui duroit quatre à cinq heures , & revenoit tous les jours à la même heure , suivi d'une chaleur forte , avec les symptômes les plus fâcheux ; aussi le second ou le troisième accès emportoit toujours le malade.

Dans le premier période du mal , & au commencement du second , les malades rejettoient quantité de vers par le haut & par le bas , sur-tout les enfans & les femmes ; ce qui joint à la cherté des denrées , & à l'abondance des fruits qu'il y avoit eu cette année , confirmoit nos Magistrats & nos Citoyens dans la fausse créance que cette maladie n'étoit qu'une simple fièvre maligne , causée par les mauvais alimens , & par la misère.

On a vû très-peu de malades en qui la nature n'ait fait quelque effort pour se dégager de ce venin , & le pousser dehors par des dépôts ou éruptions extérieures , comme bubons , charbons , pustules , &c. Ceux en qui elle ne pouffoit rien au-dehors , éprouvoient toute la rigueur du mal , comme nous l'avons déjà observé , & ils mouroient ordinairement en vingt-quatre heures , ou en deux jours , quelques remèdes qu'on leur fit. Ils étoient ordinairement couverts d'exanthèmes , qui étoient l'éruption la plus infructueuse , & ne servoit qu'à fonder un prognostic fâcheux. Quand ils devenoient noirs , ils annonçoient toujours une mort prochaine.

Les bubons sortoient aux aînes , & souvent au-dessous , & à ces glandes qui occupent la partie supérieure de la cuisse , & sous les aisselles ; il survenoit des tumeurs au col , & des parotides : ils paroissent dès que le mal se déclaroit , ou bien le second , ou le troisième jour , & rarement après la fièvre finie. Les premiers n'étoient souvent d'aucune utilité , & n'empêchoient pas les progrès de la maladie ; les seconds étoient plus favorables , & quelquefois véritablement critiques , je veux dire avec diminution des symptômes , & de la fièvre , qui finit au terme que nous avons marqué , se calmant insensiblement à mesure que le bubon s'élève. Les tumeurs du col , & les parotides ont presque toujours été mortelles , sur-tout quand elles étoient doubles , & ces malades périssent par la suffocation , quelque évacuation que l'on eût pû procurer pour la prévenir. Dans le premier & le second période du mal , on ne pouvoit amener presque aucun bubon à suppuration ; dans la suite , & sur la

fin de ce même période, le mal commençant à s'adoucir, on a vû presque tous les bubons suppurer, quoiqu'on n'eût pas changé de remèdes, ni de méthode. Quelques-uns, après leurs bubons rentrés, ont rendu du pus par les urines pendant plusieurs jours.

Les charbons & les pustules ont été, dans tous les périodes du mal, une éruption assez favorable & assez sûre, sur-tout quand il y en avoit plus d'un. Les charbons paroissoient comme les anthrax & les charbons ordinaires, & sortoient dans toutes les parties du corps, quelquefois au commencement, quelquefois dans la suite de la maladie, souvent au-dessous du bubon, & presque toujours avec soulagement pour le malade. On a pourtant remarqué que ceux qui venoient au col, étoient presque toujours funestes.

Les pustules s'élevent comme de petits furoncles, ou boutons, en forme de pain de sucre, avec une rougeur à la baze, & un point blanc à la cime. Dans quelques heures ce point blanc se dessèche & devient noir, la tumeur s'étend, la rougeur diminue, & il se forme une dureté tout autour de la tumeur. Ces pustules sont fort douloureuses, & font une escarre comme les charbons; elles paroissoient ou au commencement, ou dans la suite du mal; & dans le troisième & dernier période, elles sortoient avant que la fièvre se déclarât, & que le malade sentît aucun mal. On en a vû quelquefois sortir sur les bubons, & sur les parotides, mais celles-là n'ont jamais été d'un bon augure.

On fondoit ordinairement le prognostic de la maladie sur les symptômes qui l'accompagnoient, sur l'état du pouls, & sur les éruptions. Il étoit rare de voir échapper des malades avec des symptômes violens, & sans aucune éruption critique. De même le bon ou le mauvais état du pouls décidôit aussi du sort du malade; car ceux qui avoient le pouls bon, ouvert, fort & égal, pouvoient espérer de se tirer d'affaire avec le secours des remèdes, quelques violens que fussent les symptômes; au lieu que ceux qui avoient le pouls petit, foible, inégal, fréquent, & obscur, avoient tout à craindre, quelque léger que le mal parût, & quoiqu'il ne fût suivi d'aucun symptôme fâcheux, & souvent même avec les éruptions les plus heureuses. Elles influent encore, ces éruptions, dans le prognos-

tic de la maladie. Celles qui paroissent dès la premiere attaque du mal , sont les moins favorables ; mais celles qui ne se montrent que le troisiéme , ou le quatriéme jour , donnent plus d'espérance , sur-tout quand elles sont vives & animées.

Par la seule description du mal , on voit d'abord que ce n'est point une maladie d'un seul remede ; elle varie autant , & même plus , que toutes les autres especes de fièvre. Cette varieté jointe à la bizarrerie des symptômes , ne permet même pas d'établir une méthode de la traiter fixe & constante.

L'état du pouls , les éruptions & les symptômes déterminent seuls la nécessité de la saignée & de la purgation. En général celle-là ne doit être ni copieuse , ni fréquente , & celle-ci doit être toujours benigne & legere ; & l'une & l'autre ne conviennent point quand les éruptions sont vigoureuses & avancées ; le temps où elles conviennent le mieux , c'est le premier jour de la maladie.

Quand le pouls étoit plein & élevé , & le mal de tête violent , on commençoit la curation par une saignée de six onces ; suivant la force du pouls , l'âge & le tempérament du malade. Rarement on a eu des indications de la réitérer ; mais après la premiere saignée , si le malade avoit des maux de cœur , ou des nausées , on lui a donné un émétique ; le tartre émétique , si c'étoit un corps plein , & robuste ; l'ipécacuanha , si c'étoit une personne délicate , l'un & l'autre en une dose très-petite & très-moderée.

Si l'émétique ne faisoit qu'exciter le vomissement , sans faire aller du ventre , d'abord après son opération finie , on donnoit sur le champ un léger purgatif , ou tout au moins un lavement.

Quand le pouls n'étoit ni plein , ni élevé , on se passoit de saignée , & on commençoit par donner l'émétique toujours en petite dose , pour peu qu'il fût indiqué ; autrement si c'étoit un corps plein , & que l'on reconnût qu'il y eût beaucoup de corruption dans les premieres voies , on ne donnoit qu'un purgatif simple. On n'en a jamais donné que de benins & legers ; & encore en petite dose , parce qu'on avoit reconnu que les purgatifs violens & les grandes évacuations , ne diminuoient ni la fièvre , ni les symptômes , & ne faisoient que hâter la mort

du malade. Les legers purgatifs , comme la rhubarbe ; les tamarins , la casse , la manne , & le syrop rosat , faisant toujours une évacuation suffisante & salutaire ; le senné même n'a jamais été employé avec succès , & encore moins quand il a été donné en plusieurs doses de prisanne laxative. Rarement on a eu occasion de purger dans le cours de la maladie , à moins qu'elle n'ait traîné en longueur , ou que les fréquens maux de cœur n'aient continué après l'émétique ; encore alors faut-il donner la potion purgative à petites prises , pour être en état de la suspendre dès que l'évacuation aura été suffisante , c'est-à-dire , de deux à trois selles. Si après cette premiere évacuation le malade est abattu , & le pouls déprimé , on le ranime avec un leger sudorifique & alexitere , auquel on mêle toujours un peu de diascordium pour charmer l'effet du purgatif.

Il est arrivé quelquefois qu'après l'opération de l'émétique ou du purgatif , la fièvre s'est ranimée , & que le pouls est devenu plus plein & plus élevé ; en ce cas on a fait une seconde saignée : quand il y a eu délire ou assoupissement , ou que le mal de tête a augmenté , on l'a faite au pied , temperant le malade par des doses d'émulsions simples , ou par une eau de poulet , prises pourtant avec modération , de peur de trop relâcher ; car il faut , dans cette maladie , être toujours en garde contre la diarrhée.

Après l'émétique ou le purgatif donnés , ou même dès le premier jour , si ni l'un , ni l'autre n'a pas été indiqué , on doit être attentif à observer le mouvement de la nature par celui du pouls & de la fièvre. S'il paroît trop vif , & trop animé pour laisser séparer le venin , & tout ce qu'il a converti en sa nature , on peut l'adoucir , & le temperer par de doux délayans , par des prisannes propres , ou par les esprits acides mêlés à l'eau panée , qui est la boisson la plus ordinaire de ces malades , & celle qu'ils ont le mieux supportée. Si au contraire ce mouvement paroît lent & foible , on le ranime & on le soutient par les doux alexiteres , & cela jusques à ce que les éruptions paroissent , & on continuë cette attention jusques à ce qu'il en paroisse quelqu'une , & que l'on en obtienne une louable supuration.

Les forts narcotiques n'avoient pas un succès plus heureux que les violens purgatifs ; ils jéttoient toujours les malades dans



des foibleſſes , dont ils ne pouvoient pas revenir , ou dans quelque affoupiffement mortel , ſur-tout quand on les donnoit au commencement du mal ; ils ſuſpendoient ſouvent les éruptions prochaines , & rappelloient les ſymptômes mortels. On n'en a jamais employé que de legers , & en petite doſe , & ſeulement dans le cas du délire & de la phrénéſie , ou d'une agitation violente. Dans les diarrhées on donnoit avec ſuccès le diſcordium mêlé avec les abſorbans. On n'a jamais pû ſe ſervir des narcotiques dans les vomiffemens , à cauſe de l'abattement & de la foibleſſe qui les ſuivoient ; on employoit plus utilement en ce cas-là les délayans , ou bien le ſuc de citron , avec quelques grains de ſel d'aſynthe ; les cardiaques même ne faiſoient qu'augmenter l'irritation de ce ſymptôme , & le rendre plus violent. On ne doit pourtant pas ſe preſſer de l'arrêter ; car ſouvent au vomiffement arrêté il ſurvenoit des tranchées , & des ardeurs d'entrailles , qui tourmentoient le malade juſques à ſon dernier moment. On voit aſſez la raiſon de ce changement.

De toutes les évacuations naturelles , la diarrhée a toujours été la plus funeſte , à moins qu'elle n'ait été modérée , & qu'elle ne ſoit venue naturellement , ſans être excitée par les purgatifs. On en a vû quelques-uns guérir ainſi allant ſeulement deux ou trois fois du ventre par jour. Les hémorrhagies ont été également funeſtes ; quelques-unes pourtant ont été ſalutaires.

L'évacuation la plus utile , a été celle des fueurs , & ſurtout de ces fueurs qui venoient les premiers jours de la maladie , ou après un léger émétique par la quiétude du malade , & qui ne ſont excitées que par la chaleur de ſon propre ſouffre ; car celles qu'excitoient les remèdes , étoient ſouvent infidèles , & n'avoient quelquefois d'autre ſuccès que l'irritation de la fièvre ; les premières arrêtoient les progrès du mal , & ſouvent l'emportoient tout-à-fait , en faiſant diſparoître les éruptions ; les dernières épuifoient le malade , & précipitoient ſa mort.

Il ſuit de-là que les ſudorifiques les plus benins étoient les plus convenables. On ne pouvoit pas aller au-delà de l'eau de chardon-benit , de la poudre de vipère , & du lilium dans les grandes foibleſſes ; tout autre ſudorifique , comme les volatils ,

les forts cardiaques & alexiteres, n'ont jamais fait un bon effet, à moins que le malade ne fût dans un abattement extraordinaire. Voilà d'abord un nombre infini de remedes alexiteres & specifiques, rapportés par les Auteurs, ou proposés par les Médecins actuellement en vie, & envoyés ici de differens endroits, devenus inutiles; ce qui fait croire, ou que ces Médecins n'ont jamais traité de peste, ou que s'ils en ont vû, ils se sont prévenus sur des observations fausses, ou incertaines.

Les oppressions qui accompagnoient cette maladie, ne venoient pas toujours d'un engagement dans la poitrine; c'étoit souvent par la sueur arrêtée, par le froid que le malade prenoit en se découvrant, ou par quelque éruption extérieure rentrée. Dans le premier cas, qui est celui d'un engagement de poitrine, de petites saignées convenoient, quand le pouls & les forces du malade le permettoient; mais dans les autres cas, il ne falloit que rappeler les sueurs, ou les éruptions par quelque léger sudorifique.

Il paroît par-là que rien n'est plus salutaire à ces malades, que de les bien couvrir suivant la saison, & qu'ils n'ont rien de plus contraire que le froid; aussi tous ceux qui ont eu une douce transpiration pendant la maladie, & qui ont eu soin de l'entretenir, se sont presque tous tirés d'affaire. Il seroit inutile d'entrer dans aucun détail sur le régime de vie qui convient à nos malades; on a tout dit quand on a fait voir que la maladie est des plus aiguës.

Le traitement extérieur ne doit pas être moins simple & moins benin que celui du dedans. Tous ces remedes si recherchés & si singuliers, ne sont ici d'aucun usage; & tout ce grand étalage de remedes externes, dont les Auteurs grossissent leurs livres, ne sert qu'à montrer leur ignorance dans ce mal, ou leur mauvaise foi, s'ils l'ont connu.

Aux bubons qui étoient avec inflammation, on appliquoit des cataplasmes de mie de pain avec le lait, ou bien celui d'herbes émollientes; aux autres un simple emplâtre de diachylum, ou quelqu'autre semblable, ou à leur dèffaut, avec le pain & l'huile; on ouvroit ceux-là avec la lancette, quand ils étoient en voie de suppuration, on appliquoit le caustic à ceux-ci; aux uns & aux autres, on n'attendoit jamais la maturité, ni la suppuration, & encore moins à ceux qui étoient durs & sans

rougeur, auxquels on appliquoit le caustic, dès qu'ils lui donnoient prise. Après l'ouverture de la tumeur, ou l'application du caustic, on tâchoit d'attirer une prompte suppuration par les remedes pourrissans & emplastiques; le digestif simple, l'onguent basilic, celui d'althea, le baume d'Arceus, & autres de cette espece, étoient les plus ordinaires & les plus efficaces, avec l'emplâtre de diapalme, & ces remedes suffisoient jusqu'à ce que la playe fût cicatrisée. La cruelle méthode d'arracher les glandes, inconnue dans cette Ville, n'y a été introduite & pratiquée que par les étrangers; & ceux qui l'avoient autorisée par leur présence, & qui en avoient vû souvent de mauvais effets, ont crû devoir la rejeter dans la suite. La suppuration bien menagée ne manque jamais d'amener la glande, ou tout au moins de la mettre en état d'être séparée sans violence.

Dès que les charbons paroissoient, pour prévenir l'enflure, & l'inflammation de la partie qu'ils ne manquent jamais d'attirer, on y appliquoit le cataplasme anodin de mie de pain avec le lait, & on se hâtoit de les découper, les uns par une simple incision en croix, les autres en les cernant tout autour, & les autres en déchiquetant tout le tour de l'escarre, & cette maniere est plus douce & moins douloureuse; l'escarre découpé, on y appliquoit les mêmes pourrissans que ci-dessus, à moins que l'ulcere ne menacât de gangrene; alors on rappelle la méthode ordinaire en pareil cas, & on anime les pourrissans.

On traitoit à peu près de la même maniere les pustules charbonneuses quand elles n'étoient pas considérables. Les onguens ci-dessus suffisoient pour détacher l'escarre, & attirer la suppuration jusques à l'entiere guérison. Mais quand l'assiete de la pustule étoit large & dure, & l'escarre grande, on y faisoit une incision en croix; & à celles dont la dureté étoit extraordinaire, on appliquoit un petit caustic au milieu de l'incision, & puis on la traitoit à l'ordinaire.

On a remarqué que tous ces ulceres ne souffrent pas volontiers d'être lavés. Les liqueurs spiritueuses les irritent; les décoctions émollientes les relâchent, & font croître des chairs baveuses; les vulneraires & balsamiques produisent quelquefois l'un ou l'autre de ces deux effets, à moins que les ulceres ne dégénèrent; mais alors ils rentrent dans la méthode ordinaire;

le vin même deffèche la playe , & en fupprime la fuppuration , qu'on doit entretenir auffi long-temps que l'on peut , & tout au moins trente ou quarante jours , fi on veut éviter les fuites fâcheufes. C'eft auffi pour favoriser cette longue fuppuration , que l'on doit faire de grandes ouvertures , foit qu'on fe ferve de la lancette, ou du cauftic.

S'il furvenoit quelque accident à ces playes , comme finus , dépôts , inflammations , gangrenes , chairs baveufes , &c. on traite cela à la maniere ordinaire , & par les remedes les plus fimples , fans qu'il foit befoin d'en avoir de particuliers , qui ne fervent le plus fouvent qu'à enrichir ceux qui les diftribuent , & à répandre un air de myftere fur les chofes les plus fimples , & les plus communes.

C'eft une opinion affez commune parmi le peuple , qu'on ne peut pas prendre deux fois de fuite cette maladie. C'eft dans cette confiance que ceux qui en ont été guéris , fe livrent plus facilement au fervice des autres malades , & par-là cette fauffe créance a fon utilité : cependant cette opinion eft fauffe , & on a vû le contraire dans cette conjoncture. J'en ai fait moi-même une trifte expérience.

Rien ne nous a tant furpris dans cette maladie , que la violence & la rapidité de fa contagion. Soit pour le bien commun , foit pour notre intérêt particulier , nous avons redoublé notre attention fur cet article. Prévenus dès l'école , par de célèbres Professeurs , que les maladies ne font point contagieufes par elles-mêmes , nous avons crû que c'étoit ici l'occafion de vérifier un point auffi important pour le bien public ; nous n'avons pas été long-temps à nous détromper de notre erreur ; & les preuves que nous avons de la contagion font fi évidentes , & portent fur des faits fi confans , qu'elles ne laiffent aucun doute là-deffus.

Pour ce qui eft du temps qu'il faut à ce venin pour fe développer , quand il a une fois pénétré dans le corps , il n'y a rien de réglé ; c'eft aux uns plutôt , aux autres plus tard , fuivant les différentes difpofitions du fang , & fclon le concours des caufes externes , qui le mettent en jeu & en action. Dans les uns , prefque fur le champ , au moins du jour au lendemain ; ç'a été le plutôt : dans les autres , deux , trois , quatre , cinq , fix jours , &c. jufques au trente-cinquième jour , qui eft le

terme le plus éloigné qu'on ait pû observer.

Voilà tout ce que la violence de la maladie , & le trouble de cette Ville , nous ont permis d'observer. Uniquement occupés à faire des observations justes & fidèles , nous n'avons pas eu la même attention à leur donner l'ordre & l'étendue convenables , encore moins à y répandre l'érudition dont elles étoient susceptibles. Il paroît pourtant par ces observations , que cette maladie si extraordinaire ne demande que peu de remèdes très-simples & très-communs , un grand ordre dans la police , beaucoup de soins des malades , & sur-tout des Médecins & des Chirurgiens prudents , & attentifs ; aussi avons-nous vû échouer tous les prétendus spécifiques : car le bruit de cette maladie nous a attiré ici tous les Empiriques , & gens à secret ; nous avons reçu des remèdes & des recettes de toutes les contrées de l'Europe ; la Cour même nous en a envoyé plusieurs avec ordre de les composer , & de les mettre en usage ; rien de tout cela n'a réüssi. Les grandes idées des systèmes modernes ne sont ici d'aucun usage. Quoique le mal soit vif & prompt , il ne veut point être brusqué , & on ne peut point , par les grandes évacuations , prévenir la lenteur des crises naturelles , ni en divertir la matière. Il faut ici nécessairement faire revivre le langage & les maximes des Anciens , dont toute l'application étoit d'observer , & de suivre les mouvemens de la nature : telle doit être notre attention dans une maladie qui n'est , à proprement parler , qu'un *effort de la nature , ou pour mieux dire , un mouvement du sang , pour chasser un ennemi étranger.*



OBSERVATIONS PRATIQUES

De Monsieur Couzier , traduites du Latin.

PREMIERE OBSERVATION.

LA peste s'étant répandue dans la ville d'Alais, le R. P. Etienne, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, s'offrit généreusement au digne Prélat qui remplit le Trône Episcopal de cette Ville, & qui a rendu son nom à jamais immortel dans ces temps malheureux, par une charité sans bornes pour le soulagement des pestiférés, & par une prudence égale à son courage; le Pere Etienne, dis-je, s'offrit à ce Prélat pour faire les fonctions de Confesseur. Ce respectable Religieux oubliant donc le soin de sa vie pour se rendre utile à ses freres, entra dans l'Hôpital le 5. Novembre 1721. & ne s'étant ménagé en aucune circonstance, où il crut que les infortunés commis à son zèle pouvoient recevoir quelque soulagement de sa part, il fut lui-même frappé de la peste le dix-sept du mois de Décembre suivant, environ sur les deux heures du matin.

Ce malade, âgé d'environ vingt-sept ans, & peu chargé d'embonpoint, sentit tout d'un coup une grande pesanteur de tête, qui fut promptement suivie de nausées, & de fréquentes cardialgies. Trois glandes assez voisines ne tarderent point à se gonfler dans l'aîne gauche. L'une étoit de la grosseur d'un poix, une autre de celle d'une aveline, & le volume de la troisième tenoit le milieu entre les deux autres. La plus grosse étoit immobile, assez éminente, & fort douloureuse. On n'appercevoit aucun changement dans le visage, les yeux, la langue du malade. A peine le pouls paroissoit-il s'éloigner de l'état naturel; il se déroboit seulement sous le doigt, pour peu qu'on pressât l'artere.

Dans ces circonstances si critiques pour le malade, je lui fis prendre sur le champ une potion émétique & purgative, fondé sur l'observation réitérée des bons effets de ce remede administré dans les premiers commencemens de la peste, sur-tout

lorsqu'il y a vomissement, ou nausée. Bien que le malade l'ait entièrement rejeté peu de temps après l'avoir avalé, & que le remède n'eût entraîné avec lui qu'une petite quantité de matieres bilieuses, & gluantes, la tête & l'estomach en furent soulagés pendant toute la nuit, & même jusqu'à huit heures du matin.

L'après-midi les bubons s'étant affaîssés, la langue étant devenuë blanchâtre, l'abattement augmentant de plus en plus, & le mal de tête redoublant avec une soif dévorante, j'ordonnai pour le soir un julep composé d'eaux de charbon benit, de coquelicot, & de fleurs d'orange, avec la vieille thériaque, le diascordium, la poudre de vipere, & l'antimoine diaphoretique, qui provoqua pendant la nuit une sueur assez considérable pour percer deux chemises; ce qui procura quelque soulagement au malade, & ranima un peu ses forces. Le mal de tête ne le fatigua plus que par intervalles, la blancheur de la langue se dissipa en partie, & le bubon un peu plus tendu devint plus éminent. Mais le bas-ventre oubliant son devoir, j'eus recours à une prisanne laxative, dont il prit le dix-huit du mois trois verres à distances convenables depuis deux heures après midi jusqu'à huit. Le soir j'ordonnai en deux doses le julep ci-dessus décrit. Le ventre se dégagea la nuit même, & il survint une moiteur, suivie d'une abondante excrétion d'urine.

Le troisième jour de la maladie le poulx se trouva encore moins éloigné de l'état naturel qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. La douleur de tête revenoit avec violence de temps en temps; la langue recommença à être blanchâtre. Vers le soir du même jour le bubon le plus gros de l'aîne gauche, ayant commencé à mollir, acquit un volume plus considérable; mais en même-temps un autre dur, douloureux, plus éminent que le premier, & de la grosseur d'une fève, sortit dans l'aîne droite. Je fis mettre dessus un cataplasme de mie de pain; & m'étant aperçu que les forces du malade étoient plus abattuës qu'auparavant, que son poulx étoit concentré, & qu'un petit délire se mettoit de la partie, j'ordonnai encore en deux prises le julep précédemment employé. Le malade sua jusqu'à mouiller une chemise, & dormit, mais d'un sommeil agité de rêves.

Le quatre je trouvai le malade sans fièvre, & avec la tête
beaucoup

beaucoup plus libre ; il me dit gaiement qu'il alloit beaucoup mieux. Le bubon qui étoit dans l'aîne droite, étoit de la grosseur d'une noix , & celui de la gauche paroissoit prêt à s'élever. Le jour fut assez tranquille , & le malade fut un peu , ce qui n'empêcha pas la nuit suivante d'être aussi agitée que la précédente ; car les mêmes accidens revinrent , & le ventre se resserra. En conséquence je lui fis prendre l'opiate de Salomon avec le mercure doux. Pendant la nuit il prit d'un julep composé de thériaque , de confecton d'hyacinthe & algermes , & de sirop de chicorée composé , le tout dissout dans les eaux de scabieuse , bourrache & chicorée , dont j'avois fait faire deux prises ; mais ayant rendu quelque peu de sang par la bouche peu de temps après la première , ceux qui veilloient le malade n'osèrent lui donner la seconde. Il dormit tranquillement le reste de la nuit. Nous remarquâmes en levant la couverture , qu'il sortoit de tout le corps des vapeurs très-abondantes.

Le malade se porta beaucoup mieux le cinq , & le six , que nous fîmes mettre les pierres à cauter sur les bubons ; mais celui du côté droit , qui étoit accompagné d'inflammation , & & plus dur que le gauche , fut aussi beaucoup plus rétif aux caustiques. L'escarre faite , on couvrit les bubons d'un digestif simple. Le lendemain matin on y fit une incision longitudinale ; mais comme les bubons avoient des racines trop profondes , on fut obligé d'y appliquer la pierre à cauter une seconde fois , & le sept au soir on vit l'appareil pénétré d'une sérosité que nous trouvâmes vers les racines des glandes ; mais il n'y avoit encore aucun commencement de suppuration.

Le huit elle commença dans le bubon gauche , sans qu'il y en eût apparence dans le droit. J'aurois fait extirper ce dernier le lendemain , si je n'avois crains l'hémorrhagie qui suit ordinairement cette opération. Ce fut en vain que nous voulumes y venir le dix , le malade n'ayant que très-impatiemment souffert qu'on séparât l'escarre avec les ciseaux ; ce qui ne se fit qu'avec une perte de sang considérable. Sur le soir , la fièvre qui s'étoit évanouie avec tous les autres symptômes , si l'on en excepte la douleur causée par les bubons , reparut avec l'abattement des forces. Le malade eut cependant un sommeil tranquille , & se trouva sans fièvre le matin.

On pansa les bubons à l'ordinaire jusqu'au quatre Janvier de

l'année 1722. & le malade alloit mieux , lorsqu'ennuyé de garder le lit , il se leva de bon matin par un froid rigoureux ; mais il ne tarda pas à s'en repentir. Il fut obligé de se recoucher , & je le trouvai au lit avec mal de tête , altération dans le pouls , & une legere moiteur. Je ne lui donnai pourtant aucun remede , espérant beaucoup de la moiteur ; en quoi je ne me trompai pas ; car après une nuit tranquille , tous les symptômes étoient dissipés le lendemain au matin. Il sortit des deux bubons une grande quantité de pus , mais beaucoup plus louable du droit que du gauche ; & le malade n'ayant pas voulu souffrir l'application du cautere actuel , on fut obligé de revenir encore au potentiel ; & comme son ventre étoit paresseux , je lui fis avaler trois verres de ptisanne laxative dans le cours de la journée. Cependant malgré le bon effet de ce remede , le pouls & le visage ne se rétablirent pas cette soirée.

Le fix de Janvier il y eut peu de fièvre ; encore ne venoit-elle peut-être que de la douleur causée par les bubons , douleur qu'augmenterent les nouvelles incisions qu'on fut obligé de faire profondément au bubon droit , dont la racine fournissoit tout le pus. Le malade passa la nuit tranquillement , mais le lendemain un excès dans la quantité d'alimens mal sains qu'il prit lui donna une fièvre violente , & les bubons ne rendirent plus qu'un pus sereux & sanguinolent. Je lui fis prendre , mais sans effet , un purgatif composé d'eaux de chicorée , de bourache , & de buglosse , de confection d'hyacinthe , de rhubarbe en poudre , & de sirop de chicorée ; ce qui m'obligea de lui donner le lendemain matin de la manne & de la rhubarbe. Ce nouveau purgatif n'ayant point encore fait un effet suffisant , je lui fis prendre un lavement qui fit bien. Le malade revint en bon état , & la suppuration des bubons redevint louable.

Les choses resterent au même état jusqu'au onze du mois , que je lui permis de prendre chaque jour deux legers bouillons au ris ; ce qui fut continué jusqu'au seize. Pendant ce temps on mit en usage les cauteres potentiels , pour consommer peu à peu les glandes dont le malade n'avoit pas voulu souffrir l'extirpation ; car craignant la douleur , il nous força d'user du même moyen pour détruire les deux également ; ce qui en retarda la guérison & la cicatrice ; joint à ce que le malade , faute qui lui est commune avec bien d'autres , suivoit trop les mouve-

mens de son appetit, qui n'étoit que trop grand ; aussi le trouvai-je le soir du même jour agité d'une grande fièvre avec le cours de ventre, sans pourtant que les bubons se ressentissent de ce changement fâcheux. Je lui ordonnai en conséquence, pour calmer la fièvre, les poudres de quinquina & de rhubarbe dans les eaux de chicorée, de bourrache, & de buglosse.

Le lendemain au matin trouvant le malade sans fièvre, je le purgeai avec un verre de ptisanne laxative, & une once de manne ; ce qui fit un très-bon effet. Le malade passa tranquillement le reste du jour, la suppuration des bubons continuant d'être louable, la fièvre ne laissa pas de se faire sentir le soir pendant une heure & demie. Les ulcères s'en ressentirent ; les lèvres de celui du côté gauche s'étant trouvées tumefiées. Cependant le malade dormit tranquillement, & le dix-huit on l'auroit jugé très-proche de sa guérison, si les bubons s'étoient trouvés en meilleur état.

On y remit donc l'onguent basilicum ; & ce matin même je fis prendre au malade les poudres de quinquina & de rhubarbe dans les eaux de chicorée, de bourrache, & de buglosse, & j'ordonnai un lavement pour l'après midi. Le même jour sur les huit heures du soir je fis ma visite, & je trouvai le malade s'éveillant avec une moiteur. Il étoit foible, mais sans fièvre, & pour l'empêcher de revenir, je lui fis prendre les poudres de quinquina & de rhubarbe, & la confection d'hyacinthe dans les eaux de bourrache & de buglosse, ordonnant la même potion pour le lendemain. Il dormit la nuit, & le lendemain il ne se seroit senti d'aucune incommodité, si l'on n'avoit été obligé de faire de nouvelles incisions à deux sinus opposés, qui se découvrirent dans le bubon droit. L'ulcère fut pansé à l'ordinaire.

Le vingt le malade se trouva tout au mieux ; le bubon droit suppurant à merveille, & le gauche commençant à se cicatrifer. Cet état continua jusqu'au matin du vingt-neuf, que le malade fut encore fatigué de douleurs de tête, & de la fièvre, qui causa une mauvaise disposition aux bubons. Je fus obligé de revenir au quinquina, & à la rhubarbe, dont l'effet fut tel que je le souhaitois. Ce changement avantageux fut suivi pendant la nuit d'un sommeil tranquille.

Le lendemain matin le malade & les bubons se trouverent

en bien meilleur état , & depuis ce temps , les ulceres , & les forces allerent de mieux en mieux. Je lui accordai deux soupes mittonnées par jour , & par degré je lui fis reprendre l'usage des alimens solides.

Enfin les bubons s'étant cicatrisés , la santé du malade fut si bien rétablie , qu'elle étoit meilleure qu'avant qu'il fût attaqué de la peste. Il ne faut point oublier de remarquer que pendant tout le cours de cette longue maladie , le malade n'a fait usage pour boisson ordinaire , que d'une simple eau panée , & d'une ptisane laxative composée de senné , de casse , & de poudre à vers , lorsqu'il avoit le ventre paresseux ; enfin , que nous avons toujours trouvé la liberté du ventre fort avantageuse dans cette espece de maladie.

Je remarquerai encore que la plus grande partie de ceux qui guérissent de la peste , avoient beaucoup plus d'appetit qu'on n'en a communément dans la convalescence ; & que les convalescens se gorgeant d'alimens à la premiere occasion qu'ils en avoient , se trouvoient promptement dans le cas d'une rechûte qui étoit ordinairement funeste.

SECONDE OBSERVATION.

Jean-Jacques Pascal , jeune homme âgé de vingt-quatre ans , d'un tempérament sanguin , fut apporté à l'Hôpital le 7. Janvier 1722. vers les sept heures du soir. Le cinq précédent , il avoit senti sur le soir un assoupissement , avec un dégoût , & une douleur poignante dans l'aîne gauche. Le sept , la premiere fois que je le vis , je lui trouvai les yeux brillans , la langue blanchâtre , le visage enflammé , un assoupissement opiniâtre , & le pouls petit & fréquent , qui se déroboit sous le doigt , pour le peu qu'on pressât l'artère.

Le huit le pouls devint dur & fréquent , avec accablement des forces ; la langue sèche & raboteuse noircissoit dans le milieu , & blanchissoit sur les bords. Le soir l'état du malade étoit le même ; les yeux étoient brillans , & comme étincellans , & la langue entierement blanche.

Le neuf il eut un grand saignement de nez , qui fut suivi d'une diminution des accidens ; il sentit seulement intérieurement une chaleur assez legere. Le pouls qui étoit foible , se

fortifia peu à peu. Enfin , comme il se portoit mieux le douze de sa maladie , je lui permis l'usage du ris ; ce qui ne fut pas sans danger. Car il parut deux fois différentes , dans le bubon où l'on avoit fait incision , de nouvelles glandes qu'il fallut extirper. Depuis il eut la fièvre , sur-tout le soir , avec quelque abattement.

Le vingt le ventre qui avoit été resserré , recouvra sa liberté. La fièvre s'étant évanouie , donna lieu à une suppuration louable de l'ulcere , qui fut bien-tôt conduit à cicatrice.

Le malade fut guéri parfaitement par l'usage des remèdes alexipharmques qu'il prit pendant tout le cours de sa maladie , routes les fois que ses forces étoient abattues. J'ai aussi employé souvent les rafraîchissans avec les cordiaux , auxquels j'ajoutois le syrop de pavots blancs , toutes les fois que j'avois dessein de procurer le sommeil ; ce qui est arrivé plusieurs fois dans le cours de la maladie. J'ai encore fait usage d'une prisanne laxative pour combattre une constipation opiniâtre. Le bubon a été pansé avec le cataplasme de mie de pain , les cauterés actuel & potentiel , & le digestif simple.

Il est évident par cette observation , 1°. Que l'hémorrhagie , qui est ordinairement dangereuse dans la peste , est quelquefois salutaire. 2°. Que puisque le malade a été repris par la fièvre après l'usage du ris , & que l'ulcere déjà guéri s'est trouvé infecté de nouvelles glandes , le Médecin ne peut être trop circonspect dans la conduite du régime. 3°. Que rien n'est plus vrai que cette sentence d'Hippocrate , *ventris adstrictio omnium confusio* , puisque la durée de la fièvre a été égale à celle de la constipation. 4°. Que la peste ne demande pas moins que les autres maladies , à être traitée suivant les loix des indications ; ce qui est également prouvé par l'observation précédente.

TROISIEME OBSERVATION.

A D A M Martin , homme de quarante ans , d'un tempérament très-vigoureux , attaqué le 9. de Janvier 1722. de mal de tête , & d'un abattement subit , fut apporté à l'Hôpital le soir du quatrième jour de sa maladie. Je lui trouvai de la fièvre , avec un bubon dur de la grosseur d'une petite noix , situé environ deux travers de doigt au-dessous de l'aîne gauche ;

Le malade étoit tourmenté d'une soif dévorante. La fièvre, qui redoubloit le soir, dura trois jours.

Le quatrième de la maladie le malade dormit, & sua un peu; mais le pouls étoit encore plein & fréquent. Le malade se reveillant, se plaignit d'une grande douleur poignante dans la tête. Je suivis l'indication qui se présentoit, & j'ordonnai en conséquence une prifanne de bois d'ébène, à prendre par verrees, qui fit beaucoup suer le malade. Les symptômes s'adoucirent; le bubon pansé à l'ordinaire, fut bien-tôt conduit à cicatrice, & le malade recouvra une santé parfaite.

QUATRIEME OBSERVATION.

EN commençant à travailler dans l'Hôpital, j'y trouvai un homme d'environ cinquante ans, gras & replet, attaqué de la peste, à qui des accidens très-graves faisoient cortège, & ayant bubon sous l'aisselle gauche. Tantôt il suoit beaucoup, tantôt il suoit peu. La nature me paroissant disposée à cette évacuation, j'eus recours à la poudre de vipere, & à l'antimoine diaphorétique. Je l'entretins donc en donnant de temps en temps ces sudorifiques dans des eaux appropriées. Pendant le cours de la maladie, je n'employai aucun autre remede. Le bubon fut traité à l'ordinaire, & le malade guéri.

On voit par les deux dernieres observations combien les sudorifiques sont utiles dans la cure de la peste.

CINQUIEME OBSERVATION.

UN jeune homme nommé Peyraube, d'un tempérament sanguin, ressentit le 25. Janvier de la même année un grand mal de tête, avec un abattement subit, & un très-grand froid qui se répandoit par tout le corps, & une paralysie presque entiere des extrémités intérieures. Il sentit le même jour au soir une douleur poignante dans la partie supérieure & antérieure de la cuisse droite. Je lui ordonnai de la poudre de crapaut, sur la parole de ceux qui m'avoient envoyé ce remede à titre de spécifique; & je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que j'avois appris par des observations repetées, que les sueurs, à provoquer la sortie desquelles on disoit ce remede très-propre,

étoient fort salutaires dans la peste. Mais je me trouvai fort éloigné de compte. Le malade ne sua point ; mais le lendemain matin il fut tourmenté d'une douleur à l'angle droit de la mâchoire inférieure , où l'on remarquoit une tumeur dure extrêmement sensible. J'y fis appliquer un emplâtre de parties égales de gaudron , & de graisse de porc , qui fut saupoudré de la même poudre , comme on me l'avoit mandé. La douleur de l'aîne droite s'étoit dissipée , & celle de la tête étoit beaucoup diminuée ; les forces avoient repris un peu le dessus. Tel étoit le soir l'état du malade , mais il étoit dévoré de la soif. Il mouilla deux chemises la nuit suivante. Je trouvai le matin un bubon dans l'aîne gauche du malade ; il étoit en fièvre , dévoré par la soif , & sans force ni courage. Ces accidens , non-seulement continuèrent le reste de ce jour , où cependant le bubon n'avoit pris aucun accroissement , mais le lendemain ils devinrent plus considérables , & s'accompagnèrent d'autres symptômes : car la langue blanchissoit , & les forces diminuoient de plus en plus. Le malade étoit tourmenté d'une soif que je désespérois d'étancher. Pour comble de maux , les amygdales venant à se gonfler , ne tardèrent pas à rendre difficiles la respiration , & la déglutition.

Dans des circonstances si critiques , je crus devoir abandonner un remède inutile , & même nuisible , malgré les éloges qu'on lui avoit donnés ; & étant revenu aux règles de la Médecine ordinaire , j'eus la satisfaction de surmonter la cause & les accidens du mal. Le bubon & la parotide furent traités à l'ordinaire , & le malade parfaitement guéri.

Cette observation prouve clairement qu'il faut traiter méthodiquement la peste , & que rien n'est plus inutile contre cette maladie , pour ne rien dire de plus , que les spécifiques que le peuple vante le plus. Ils peuvent au plus remplir une indication , dans le temps qu'on est souvent obligé d'en remplir plusieurs. Que dis-je ? Ces prétendus spécifiques étant souvent contraires aux indications , deviennent mortels par cette raison.

SIXIEME OBSERVATION.

LE 6. Janvier 1722. je visitai la nommée Jeanne Carbonelle , veuve âgée d'environ soixante ans , d'un tempérament bi-

lieux , attaquée de la peste. Elle avoit le pouls grand & fréquent , qui se perdoit pourtant pour peu qu'on pressât l'artere ; un abattement assez considerable , une grande soif , & une tumeur sous l'aisselle gauche. Cette tumeur , de la grosseur d'une fève , & peu adhérente , avoit paru dès le commencement même de l'attaque. La malade reposa pendant la nuit , & tous les symptômes disparurent , excepté le bubon , qui fut ouvert le six de la maladie , emportant environ la moitié de la glande , qui ne rendoit aucune humidité. Dans l'intervalle de trois jours on fut obligé de scarifier plusieurs fois la playe , qui demeurait toujours sèche , mais qui vint enfin à suppuration , & fut conduite à parfaite cicatrice , ayant été pansée suivant la méthode ordinaire.

Cette malade n'est point la seule où j'aye remarqué des glandes peu adhérentes , & qu'elles n'avoient point été de mauvais augure ; & où j'aye observé que les éruptions qui se font faites dans le temps même de l'attaque de la maladie , ou peu de temps après , ont été salutaires. Car les symptômes , quelque graves qu'ils soient , s'évanouissent , ou du moins s'adoucissent en peu de temps ; au contraire de ceux où l'éruption ne se fait que pendant le cours de la maladie. Car quand elle se fait , ou il arrive de nouveaux accidens , ou ceux qui existent deviennent plus considerables.

SEPTIEME OBSERVATION.

MARIE Pueche , âgée de vingt ans , d'un tempérament sanguin , fut frappée de la peste le 8. du mois de Janvier de l'année 1722. La maladie commença par une pesanteur de tête , avec cardialgie , nausée , & froid. Il parut en même-temps dans l'aîne gauche une tumeur qui ne causoit aucune altération dans la peau qui la couvroit. Elle eut la fièvre , avec une chaleur interne brulante jusqu'à la nuit du quatrième jour de sa maladie , que ses regles commencerent à couler. Elle avoit eu le troisième un saignement de nez fort considerable.

Le cinq au matin je trouvai la malade sans fièvre , & beaucoup moins fatiguée du mal de tête. Tous les accidens , & la chaleur interne , disparurent pendant la nuit. Les regles coulerent pendant trois jours , & la malade fut parfaitement guérie ,

le bubon ayant été traité par la méthode ordinaire , & conduit à cicatrice.

HUITIÈME OBSERVATION.

MARTHE Negrale, âgée de dix-huit ans , d'un tempérament sanguin , fut attaquée de la peste pendant la nuit du 22. Janvier 1722. Au premier assaut de la maladie elle eut mal à la tête avec cardialgie , nausée , & douleur poignante dans les aînes. Le lendemain il parut un bubon dans chacune.

Le troisième jour de la maladie le pouls , qu'elle avoit petit & fréquent , disparoissoit par la moindre compression de l'artere. Le mal de tête étoit continuel , & l'abattement entier. Vers le soir la fièvre redoubla , & les deux bubons grossirent considérablement.

Le quatre , la langue parut couverte d'une mucosité blanche , le pouls devint moins fréquent , & la douleur de la tête , comme celle des bubons , extrêmement violente.

Le cinq , elle étoit brûlée intérieurement , & le mal de tête augmenta. La nuit suivante les regles coulerent en abondance , & la malade dormit tranquillement. Les forces étoient un peu moins abattues. Les regles ayant continué de couler en suffisante quantité , la malade se porta de mieux en mieux , & les bubons ne tarderent point à être conduits à une parfaite cicatrice.

Ces observations montrent évidemment combien l'écoulement des regles est avantageux dans la peste. En effet , à peine a-t-il commencé , que les accidens qui mettoient les malades en danger de mort , se sont évanouis. Aussi lorsque cet écoulement étoit imminent , faisois-je tous mes efforts pour l'exciter ; ce qui m'a parfaitement réussi , comme il est encore prouvé par l'observation suivante.

NEUVIÈME OBSERVATION.

MARIE Leches fut attaquée de la peste après une suppression du flux menstruel. Il y avoit déjà trois jours qu'elle étoit malade , lorsqu'on la conduisit à l'Hôpital le 18. Janvier 1722. Je la trouvai avec la fièvre , & deux charbons , dont l'un

étoit situé sur la mammelle droite , & l'autre entre les épaules.

Le 19. je remarquai un troisième charbon près de l'angle externe de l'œil droit. Dans cet état , je désespérois de sa vie , sur-tout lorsque j'appris que l'attaque de peste étoit survenue à une suppression des regles. Je tournai donc toutes mes vûes du côté de cet écoulement , & , pour le rappeler , j'eus recours aux remèdes dont j'avois éprouvé l'efficacité dans de pareilles conjonctures. Je lui fis donc prendre sur le champ un julep composé de castoreum , de laudanum , de vieille thériaque , dissous dans les eaux de chicorée , de melisse , & de fleurs d'oranges. L'usage de ce remède fit reparoître les regles ; & , bien qu'elles n'ayent coulé qu'en petite quantité , tous les symptômes s'évanouirent , les charbons suppurerent , & la malade recouvra la santé.

DIXIEME OBSERVATION.

CLAUDINE Dugasse , malade de la peste à l'âge de soixante-dix ans , fut portée à l'Hôpital le 14. Mai 1722. Elle avoit deux bubons , l'un dans l'aîne droite , l'autre dans la partie antérieure supérieure de la cuisse gauche. Il y avoit de plus un charbon sur la levre droite des parties genitales. Le charbon suppura , mais les bubons se dissipèrent par résolution , & la malade se rétablit parfaitement.

Il est évident par cette observation , que la suppuration des charbons est plus salutaire que celle des bubons , & que le succès heureux des maladies où les malades sont attaqués de bubons & de charbons , dépend de la suppuration de ces derniers , & non de celle des autres.

ONZIEME OBSERVATION.

RIEN ne prouve mieux les bons effets de la suppuration convenable des charbons , que l'histoire de la maladie de la fille de Claudine Dugasse , la même qui a fait le sujet de la précédente observation. Cette fille , d'un tempérament délicat , âgée de vingt-cinq ans , fut apportée à l'Hôpital malade de la peste en même-temps que sa mere. Elle avoit la fièvre , & un charbon sur l'omoplate gauche. La malade fit apporter avec

elle un enfant dont elle étoit accouchée un mois auparavant. Il prit le lait de sa mere, toute pestiferée qu'elle étoit, comme il faisoit avant cette maladie. Le charbon de la mere suppura, & l'enfant ne fut point attaqué de la maladie. Je les ai vû sortir de l'Hôpital en bonne santé, & les ai laissé tels quand j'ai quitté la ville d'Alais.

La santé dont cet enfant a continué de jouir, est une preuve constante que la peste, toute meurtrière qu'est cette maladie, ne déploie pas sa fureur contre tout le monde indistinctement, & qu'elle attaque principalement les sujets qui ont les premières voies remplies de crudités & d'impuretés. Or c'est ce qui ne se rencontroit pas dans l'enfant dont je parle, dont toute la nourriture étoit du lait. La preuve que les impuretés des premières voies contribuent beaucoup à la naissance & aux progrès de cette maladie, c'est que tous ceux qui usent d'alimens solides, au nombre desquels je mets les enfans de deux ou trois ans, & ceux qui ne sont fevrés que depuis peu de temps, en ayant vû plusieurs de cet âge atteints de la peste, ont été sujets à cette maladie, comme l'expérience en fait foi. La même vérité se prouve encore par l'exemple de ceux qui ont été sobres, ou se sont purgés de temps en temps : car ces deux especes de personnes, celles sur-tout qui s'étoient mises sous la protection de la sobriété, ou ont été exemptes de la peste, ou si elles ne l'ont pas été, ont été traitées beaucoup plus favorablement que ceux qui se sont écartés des loix de la tempérance. On voit par ce que je viens de dire combien la sobriété, & l'usage de quelques purgatifs doux pris de temps en temps, sont avantageux en temps de peste.

DOUZIEME OBSERVATION.

PEU de temps après mon entrée dans l'Hôpital, je fus moi-même attaqué des cruels accidens de la maladie que je guérissais dans les autres. Le 5. Novembre 1721. j'avois commencé à prendre soin des pestiferés renfermés dans l'Hôpital d'Alais, & sur le soir du quatorze du même mois je fus tourmenté de douleurs poignantes très-aiguës, & qui revenoient par reprises dans les aînes, mais principalement dans la gauche. Environ une heure après, je sentis un grand abattement, & un trem-

blement de toutes les parties du corps, mais sur-tout des cuisses. Je ne fis pourtant aucun remède, & je me contentai de me mettre au lit, esperant que le sommeil me procureroit du soulagement. Mais la nuit ne fut pas tranquille; les symptômes qui m'avoient fatigué pendant le jour devenant de plus en plus cruels. J'étois d'ailleurs dans un extrême abattement, & mon poulx étoit tellement concentré & foible, qu'il étoit difficile de le sentir. J'avois la langue blanche, & la vûe tellement troublée, qu'à peine pouvois-je distinguer les objets. Ajoutons qu'une glande de l'aisselle gauche étoit un peu tumescée.

Dans cet état, le lendemain matin j'eus recours à la vieille thériaque, comme au secours le plus efficace. J'en pris sur le champ environ deux gros dissous dans de bon vin; & voyant que cette première dose ne faisoit pas l'effet que je souhaitois, j'en pris, peu de temps après, une plus forte, dissoute dans l'eau de coquelicot. Je suai bien-tôt en abondance, & je me trouvai un peu mieux. Le poulx n'étoit ni si concentré, ni si foible, l'abattement étoit moindre, & la tête plus tranquille.

Le jour suivant, M. Giber, Médecin établi dans Alais, aussi heureux Praticien qu'habile, me conseilla de prendre par verrées une solution de tartre émétique dans l'eau commune. Je rendis par la bouche une grande quantité de bile érugineuse & porracée. Enfin les purgatifs ayant été employés avec succès, & le bubon s'étant dissipé par résolution, je fus bientôt rétabli, & en état de recommencer à voir des malades.

Ma santé se soutint jusqu'au commencement d'Avril, que plusieurs glandes se tumesfèrent sous mon menton. Cette tumeur avoit été précédée d'élancemens dans ces parties. Les amygdales se gonflèrent aussi avec inflammation. Ces especes de tumeurs me firent d'autant plus de peine, que l'observation m'avoit appris qu'un grand nombre de malades qui en avoient été attaqués étoient périés.

Je commencai donc à suivre un régime très-austere, ne prenant pour toute nourriture que des bouillons, & en petite quantité. Je pris en récompense beaucoup de lavemens, & fis grand usage du thé en boisson, & en gargarisme. J'évitai le froid de l'air. Les glandes enfin se désenfèrent, &, grâces à la bonté secourable de la Providence, je me rétablis entièrement, & ma santé se soutint parfaitement pendant plusieurs mois, que

je continuai de rendre service aux pestiférés.

Ma propre expérience m'a fait connoître combien les sudorifiques, les émétiques, & les purgatifs, sont utiles dans le traitement de la peste, sur-tout quand ils sont administrés suivant les regles de l'Art; combien la cure de la peste est infidèle, quand les bubons se dissipent par résolution; combien un régime très-austere est nécessaire pendant tout le cours de la maladie, & combien ceux qui sont obligés de vivre parmi les pestiférés doivent avoir de ménagement dans l'usage des alimens. Mon expérience m'a encore appris que le meilleur moyen de prévenir la peste, quand on est destiné à la combattre, est d'employer les purgatifs, avant que d'entrer dans la carrière, & sur-tout lorsqu'il y a quelque soupçon que les premières voies sont farcies d'impuretés. Le temps ne me permit pas de prendre pour moi ces précautions avant que d'entrer dans l'Hôpital; c'est ce qui me fait présumer que ce manque d'attention est cause que j'ai été frappé de la peste peu de temps après avoir commencé à lui faire la guerre.

O B S E R V A T I O N S

FAITES SUR LES PERSONNES MORTES de la peste,

Traduites du Latin du même Médecin.

PREMIERE OBSERVATION.

PIERRE Dauga, âgé de cinquante ans, d'un tempérament sanguin, fut attaqué de la peste le 24. du mois de Décembre de l'année 1721. sur le midi. Il sentit une pesanteur de tête, mais assez legere, & un froid très-violent. Il étoit extrêmement abattu, & un charbon parut au côté gauche de la levre supérieure.

Le lendemain après midi on le transporta à l'Hôpital. L'abattement étoit excessif, le pouls dur, fréquent, & intermittent, les yeux étincelans, & la respiration embarrassée, la lan-

gue humide & blanchâtre. On mit sur le charbon les pierres à cauterès , & intérieurement les cordiaux furent mis en usage. Le charbon fit de grands progrès. Toute la face ne tarda pas à s'enfler , & à s'enflammer ; & , malgré tous les remèdes qu'on put lui faire , le malade mourut le premier jour de Janvier 1722.

Pierre Dumas , âgé d'onze ans , fut porté à l'Hôpital le dernier de Janvier de la même année. Il étoit tellement accablé des accidens de sa maladie , auxquels se joignoit un embarras très-considérable de la respiration , qu'il mourut au bout d'une heure.

Il n'y avoit à l'extérieur du corps qu'un seul charbon , situé à la partie gauche supérieure du col. Ce charbon , qui se trouvoit sur la veine jugulaire , étoit entouré d'une tumeur molle , qui s'étendoit jusqu'à la partie supérieure antérieure de la poitrine. L'ayant ouvert , il en sortit une sérosité citrine , semblable à l'urine.

La vésicule du fiel étoit remplie d'une bile noire , & épaisse , & sa surface extérieure étoit parsemée de taches pourprées de la grandeur d'une lentille. On trouva dans le ventricule , dont la surface étoit aussi parsemée de taches pourprées fort petites , une grande quantité d'une liqueur noire , & visqueuse.

Les poulmons étoient adhérens à la plevre. On n'ouvrit point la tête.

Les charbons des parties supérieures ont presque toujours été accompagnés des plus cruels accidens , & leur éruption annonçoit une mort très-prochaine.

SECONDE OBSERVATION.

ANTOINE Negot , jeune homme de vingt-deux ans , plein & vigoureux , demouroit dans l'Hôpital. Le 22. du mois de Février de l'année 1722. sur le midi il fut attaqué d'un mal de tête. Le même jour au soir il en étoit extrêmement incommodé. Il avoit le pouls grand , plein , un peu fréquent , & dur , qui cèdoit pourtant sans peine au doigt qui le touchoit. Je le fis saigner sur le champ. On lui tira trois palettes de sang du bras. Le lendemain de grand matin le malade prit un pur-

gatif émétique , qui évacua beaucoup par le haut , & par le bas. Il paroissoit soulagé par cette évacuation ; mais le trouvant abattu au soir , je lui fis prendre la confectio d'hyacinthe , avec le syrop de chicorée composé. Le lendemain il avoit une chaleur considérable par tout le corps. Je lui fis tirer autant de sang que la première fois. Le soir il sentit , outre l'abattement , de la douleur dans l'aîne gauche. On y vit une glande fort enfoncée , douloureuse , de la grosseur d'une petite aveline. On la couvrit de l'emplâtre diachylum , & le malade prit une potion cordiale.

Le quatre de la maladie la soif se joignit à l'abattement , & à une douleur de tête opiniâtre.

Le cinq le malade se plaignit d'une douleur vers le milieu de la partie droite du col , où l'on ne remarqua pourtant ni tumeur , ni dureté , ni aucun autre changement.

Le six la partie malade du col étoit tendue , & il parut enfin une tumeur , qui s'étendit presque sur tout le col , tant intérieurement , qu'extérieurement , & qui le lendemain causa la mort au malade après beaucoup de souffrances.

Nous remarquâmes dans chacune des aînes une glande un peu tumescée. Le col des deux côtés étoit attaqué d'enflure œdémateuse. Une des glandes salivaires étoit fort enflée , & putrescée , & les amygdales étoient fort tendues. Il y avoit un épiplocele sensible dans l'aîne gauche.

Le bas-ventre étant ouvert , nous trouvâmes la rate excessivement gonflée , & adhérente au diaphragme. Le foie étoit plus gros que de coutume , presque entièrement corrompu , & adhérent au diaphragme par sa partie droite supérieure.

Il y avoit quatre charbons sur la partie postérieure du poulmon , qui étoit noirâtre , & adhérent à la plevre. Le lobe gauche de ce viscere , qui étoit fort blanchâtre , étoit marqué de quelques taches pourprées.

Nous ne remarquâmes rien de particulier dans la tête.

Cette observation prouve évidemment , comme plusieurs autres , que les tumeurs du menton & du col , produites par la peste , sont mortelles. Car elles ont constamment pris de l'accroissement depuis l'instant de leur éruption ; elles ont éludé la force de tous les remèdes , & bien qu'elles ne parussent pas accompagnées d'accidens fort considérables , comme on l'a vu

souvent , c'est en vain que pour prévenir leurs suites fâcheuses ; on a eu recours aux scarifications de la partie ; car on n'a jamais pû arrêter le progrès de la tumeur , ou la faire venir à suppuration.

Il faut donc regarder comme constant , que de toutes les éruptions qui se sont faites dans quelque partie que ce soit , les tumeurs du menton & du col , ont été les plus funestes.

TROISIEME OBSERVATION.

UN homme nommé Tuech , âgé de trente ans , mourut à Alais le 11. Avril 1722. Il n'étoit malade que de la veille , & avoit été saigné depuis son attaque de peste.

On apporta son cadavre à l'Hôpital , pour que je découvrissè la cause d'une mort si subite.

Je remarquai des taches pourprées dans la partie antérieure de la poitrine , du bas-ventre , & des cuisses.

Le foie étoit citron , skirrheux , & beaucoup plus gros que de coûtume. Nous trouvâmes dans l'estomach , dont la surface concave étoit parsemée de taches pourprées , & de pustules charbonneuses , un bouillon que le malade avoit pris peu de temps avant sa mort , & une liqueur verdâtre. L'intestin jejunum , qui étoit enflammé , étoit plein de vers. Le pancreas étoit skirrheux , & plus gros que dans l'état naturel. La rate étoit gonflée. La partie postérieure du rein gauche , & la membrane extérieure du droit , étoient défigurées par un charbon.

La partie postérieure du lobe droit du poulmon , qui étoit un peu gonflé , étoit parsemée de taches pourprées. Le cœur , qui étoit fort gros , contenoit dans son ventricule droit une grande quantité de lymphé épaisse , & de sang noir , & caillé. Il y avoit un charbon dans la partie supérieure du centre nerveux du diaphragme.

Les vaisseaux de la substance corticale du cerveau , sur-tout dans l'hémisphere gauche , & ceux qui s'enfoncent dans les circonvolutions de ce viscere , étoient pleins d'un sang noir & épais. Nous ne remarquâmes aucune altération dans le cer-velet.

Les inflammations qui tourmentent les pestiférés , semblent indiquer parfaitement la saignée ; cependant nous avons observé que

que ce remede ne réussit pas, comme il paroît par la seconde & la troisième observations. C'est aussi ce qu'avoit remarqué plusieurs fois un Chirurgien d'Alais, qu'on avoit chargé du soin des pestiferés avant mon arrivée en cette Ville. Cependant, malgré les effets malheureux de ce remede sur les infortunés pour lesquels il l'avoit employé, ce Chirurgien attaqué de la peste au mois de Février 1722. se fit ouvrir la veine à mon insçu, & mourut peu de temps après. Je ne prétends pourtant pas que la saignée soit toujours nuisible dans la peste : car on s'en est bien trouvé à Marvejols; mais elle a été mortelle à la Canourgue, comme l'attestent deux célèbres Médecins de Paris, Messieurs Bailly, & Lemoine, qui ont combattu efficacement cette maladie dans le Gevaudan.

On voit par-là combien le caractère de la peste est différent, ainsi que celui des autres maladies; sans doute relativement à la disposition des pays, &c. Le Médecin ne peut donc être trop circonspect dans le traitement de cette maladie, & doit se garder de croire que les remedes qui lui ont réussi dans un endroit, feront également bien dans un autre.

QUATRIEME OBSERVATION.

ON transporta à l'Hôpital le soir du second jour de Février de l'année 1722. la nommée Catherine Dumas, âgée de vingt-quatre ans. Il y avoit déjà du temps qu'elle avoit rejeté du sang par la bouche. Elle avoit le pouls petit, dur, concentré, & peu fréquent. Son visage étoit pâle & cadavereux, sa vue presque éteinte, sa voix lente & foible. Ces fâcheux accidens étoient accompagnés de taches pourprées répandues sur toute l'habitude du corps. Je mis sur le champ en usage les cordiaux les plus actifs; mais, malgré leur secours, la malade mourut trois heures après son entrée dans l'Hôpital.

Je remarquai dans la partie inférieure de l'oreille droite de son cadavre une tumeur assez étendue, mais peu éminente, parsemée de taches pourprées, de laquelle il s'écoula un sang noirâtre lorsqu'on y eut fait une incision. On voyoit sur les tégumens de pareilles taches pourprées de la grandeur d'une lentille. L'épiploon & le mesentere en étoient aussi parsemés. Il y avoit de plus une pustule charbonneuse sur l'épiploon.

L'état du colon étoit le même que celui de ces viscères. Je trouvai un charbon sur la surface externe de chaque rein, & quelques pustules charbonneuses sur le péritoine au-dessous du rein droit.

La vésicule du fiel, sur la surface externe de laquelle on voyoit des taches pourprées, étoit fort gonflée d'une bile visqueuse presque noire. Il y avoit un charbon dans la partie convexe du fond du ventricule. Je trouvai dans la poitrine un épanchement assez considérable de sérosités. Le poulmon droit, qui étoit fort gonflé, & plein d'un sang noirâtre & écumeux, étoit adhérent à la plevre, & l'on voyoit sur le gauche une grande quantité de taches pourprées. Je remarquai sur la surface extérieure du péricarde deux pustules charbonneuses, & beaucoup de taches pourprées.

Les vaisseaux sanguins de la substance corticale du cerveau, & du cervelet, étoient gorgés de sang. La substance médullaire, desséchée, étoit parsemée de taches pourprées. Le sinus longitudinal étoit desséché.

Cette observation, & d'autres, font foi que les hémorrhagies qui survenoient dans le cours de la maladie, étoient ordinairement les avant-coureurs d'une mort prochaine.

CINQUIEME OBSERVATION.

LE 13. de Février 1722. on apporta à l'Hôpital Jean Roux, jeune homme âgé de 19. ans, attaqué d'un grand mal de tête depuis le 11. du même mois, que sa maladie avoit commencé. Il n'avoit que très-peu de taches pourprées répandues sur l'habitude du corps. Il rejettoit tous les remèdes qu'il avaloit. Le vomissement & le mal de tête continuèrent le lendemain avec la même force, & le mal d'estomach s'y joignit. On mit des cataplasmes émolliens sur deux glandes qu'il avoit un peu tumefiées sous les aisselles. Le même jour le malade mourut, & son corps fut ouvert en ma présence.

On trouva sur l'habitude du corps quelques taches pourprées, & des bubons aux aisselles. L'épiploon se trouva parsemé de taches pourprées. Les intestins jejunum & ileum se trouverent enflammés. Le grand lobe du foie étoit noirâtre, & tout ce viscere beaucoup plus gros que dans l'état naturel. La vé-

ficule du fiel étoit gonflée d'une bile noire; le ventricule plein d'une liqueur noire. Sa membrane interne étoit parsemée de taches pourprées, & de pustules charbonneuses. On remarqua sur le rein droit de pareilles taches, & trois pustules de même nature.

Le poulmon étoit desséché, & son lobe gauche couvert de pourpre. Le cœur, beaucoup plus gros que nature, étoit plein d'un sang noir.

Toute la dure-mere étoit attaquée d'inflammation. Les vaisseaux du cerveau étoient gonflés d'un sang noir, & la substance corticale du cervelet étoit blanchâtre.

SIXIEME OBSERVATION.

THOMAS Guerre, homme d'environ cinquante-cinq ans, médiocrement fort, d'un tempérament bilieux, sentit un froid par tout le corps le 18. Février 1722. avec vomissement, & abattement des forces. Le 22. du même mois il fut apporté à l'Hôpital. Il avoit la fièvre, & un bubon sous l'aisselle droite. Le 23. les accidens parurent s'adoucir, & il crût que la maladie alloit lui donner du relâche. Le soir il fut tourmenté d'une soif dévorante. Il avoit beaucoup de peine à respirer, & les forcesomboient de plus en plus. Le 24. la respiration devenant plus embarrassée, & la soif continuant, j'apperçus sur la partie antérieure & postérieure de la poitrine, des taches pourprées grandes comme une lentille, qui avoient commencé à paroître dès la nuit précédente.

Vainement employa-t-on contre une maladie si menaçante par ses accidens, les remèdes qui paroissoient indiqués, le malade mourut le même jour à dix heures du matin.

Son corps ayant été ouvert, voici les observations que je fis.

1°. Tous les intestins étoient enflammés. 2°. Le foye étoit beaucoup plus gros que dans l'état naturel. 3°. La vésicule du fiel étoit pleine d'une bile noire & visqueuse. 4°. Il y avoit dans le ventricule une grande quantité de liqueur verdâtre, & un ver tout en vie.

Des taches pourprées étoient répandues sur les poulmons, qui étoient attachés de toutes parts à la plèvre. Le cœur étoit

extrêmement gros ; & ses ventricules étoient engorgés d'un sang noir & visqueux , & de concrétions lymphatiques.

La femme de cet homme eut le même sort , on la transporta le même jour à l'Hôpital. Elle avoit un bubon sous l'aisselle gauche.

SEPTIEME OBSERVATION.

Etienne la Croix , âgé de cinq ans , d'un tempérament délicat , vint à l'Hôpital à neuf heures du matin le 18. Avril 1722.

Environ deux heures après je le visitai , & je lui trouvai la fièvre , & beaucoup de foiblesse. Il avoit sous l'aisselle gauche un bubon de la grosseur d'une aveline , extrêmement sensible , & entouré d'une tumeur œdemateuse. Le milieu de la langue étoit d'un rouge tirant sur le noir ; on lui avoit fait prendre une potion cordiale dès qu'il fut arrivé à l'Hôpital. Il avoit le bas-ventre obstrué & gonflé. Je lui fis donner un lavement émollient , qui lui fit rendre beaucoup de vers ; mais malgré cette évacuation il mourut le soir du même jour.

Je lui trouvai des taches pourprées sur l'habitude du corps & vis sous l'aisselle gauche le bubon qu'il avoit d'entrée ; mais la tumeur œdemateuse qui l'accompagnoit d'abord avoit disparu.

A l'ouverture du bas-ventre on vit des taches pourprées répandues sur le peritoine. Le foye étoit extrêmement gros ; la vésicule du fiel , dont la couleur étoit livide , & qui étoit parsemée de taches pourprées , contenoit une grande quantité de bile roussâtre & visqueuse. Il y avoit une pustule charbonneuse au diaphragme près du ligament par lequel le foye lui est attaché ; le ventricule dont la surface intérieure étoit semée de taches pourprées , étoit rempli d'une grande quantité d'humeur verte. De pareilles taches étoient répandues sur les membranes interne & externe des intestins grêles , & nous trouvâmes dans les gros une grande quantité de vers morts ; les glandes du mesentere étoient de la grosseur d'un pois , à raison de leur engorgement.

Le poulmon , qui étoit fort gonflé , étoit adhérent à la plèvre. Il y avoit des taches pourprées sur la partie antérieure du lobe droit de ce viscere. Les ventricules du cœur étoient pleins d'un sang noir , & coagulé. Les vaisseaux de ce muscle étoient

aussi remplis d'un sang de même nature ; & sur-tout ceux qui rampent sur sa surface externe. Il en étoit de même de plusieurs vaisseaux répandus sur la surface interne du sternum. Il y avoit une pustule charbonneuse sur l'aorte inférieure , à l'endroit où elle se couche sur les vertebres du dos.

On apprend de cette observation , & de beaucoup d'autres , que les vomissemens dans le cours de la maladie ont été d'un mauvais présage , que les bubons des aisselles l'étoient plus que ceux des aînes , & que plusieurs pestiferés ont été attaqués de vers.

HUITIÈME OBSERVATION.

Anne Blaque , femme veuve , âgée de quarante-cinq ans , sentit le 20. Février 1722. environ sur les quatre heures après midi , un mal de tête avec un grand froid , & un très-grand abattement. Cette douleur n'étoit pas continuelle. La nuit suivante elle dormit long-temps. On l'apporta le matin à l'Hôpital sur les onze heures , ayant les mêmes accidens , & le visage pâle. Son pouls , qui étoit médiocrement élevé , & fréquent , disparoissoit sous le doigt par la plus legere pression. On voyoit des taches pourprées sur la partie antérieure de sa poitrine. Le soir le pouls étoit plus plein , & plus fréquent , le visage plus coloré , & les autres accidens subsistoient ; elle dormit encore cette nuit. Le troisième jour de la maladie au matin , le pouls étoit moins élevé & moins fréquent ; au reste tout étoit au même état ; la malade eut une sueur sur le midi , mais sans soulagement. Le soir les forces déclinoient de plus en plus ; je trouvai le lendemain la malade sans force pour articuler , dans un abattement parfait , avec le visage cadavereux , & le pouls intermittent. Depuis la nuit précédente elle vomissoit sur le champ tout ce qu'elle prenoit. Elle mourut enfin l'après midi du même jour.

On l'avoit traitée pendant le cours de sa maladie avec les cordiaux & les sudorifiques.

Nous remarquâmes des taches pourprées en divers endroits de l'habitude du corps.

Le bas-ventre étant ouvert , nous aperçûmes une pustule charbonneuse dans la duplicature du mesentere , & une autre

sur un des ligamens larges de la matrice. Il y en avoit plusieurs sur la membrane adipeuse du rein gauche. La rate extrêmement gonflée, tournoit à la gangrene, & le foye étoit excessivement gros. La vésicule du fiel, sur laquelle étoient un charbon & une pustule charbonneuse, étoit gonflée d'une bile jaune; le ventricule enflammé, nageoit dans une liqueur verdâtre.

Les poulmons étoient fort gonflés, & marbrés. On voyoit deux pustules charbonneuses sur la partie supérieure & postérieure du lobe droit, & une autre sur la surface externe de la veine pulmonaire. Les ventricules du cœur étoient remplis d'une lymphe coagulée, & d'un sang noir & épais.

NEUVIE'ME OBSERVATION.

Le fils de la femme dont je viens de parler, fut apporté à l'Hôpital en même-temps que sa mere. Il avoit une fièvre violente, & une parotide derriere l'oreille gauche. Le pouls & les forces du malade s'affoiblirent insensiblement, & il mourut en peu de temps. Quelques heures avant sa mort, il parut des taches noires sur différentes parties de son corps.

On voit par quelques-unes des observations que nous avons rapportées, combien l'éruption des taches pourprées & noires est d'un mauvais augure. A peine s'est-il sauvé quelqu'un des malades où elles ont paru; & presque tous les malades qu'on nous apporta dans le courant de Janvier, étoient attaqués de ces symptômes.

DIXIE'ME OBSERVATION.

David Larguier, enfant de neuf ans, d'un tempérament sanguin, entra dans l'Hôpital le 20. Mars 1722. Il avoit dans la partie supérieure de l'aîne gauche trois glandes gonflées assez voisines l'une de l'autre. Celle du milieu étoit grosse comme une petite noix, & chacune des deux autres comme une aveline. Ces trois bubons, peu éminens, lui causoient une legere douleur.

Je les fis couvrir d'un cataplasme émollient. Le pouls, le visage, les yeux, la langue, ne paroissoient pas différens de l'état naturel, les forces étoient en bon état, & le malade ne se plaignoit que d'une legere douleur dans le bas-ventre, qui

reprenoit par intervalles. Un léger mal de tête, dont le malade avoit été attaqué dans le commencement de la maladie, s'étoit dissipé promptement; il étoit si dispos, qu'à peine auroit-on crû qu'il étoit malade. Cet état infidèle se soutint jusqu'à une heure avant sa mort, qui arriva le 21. du même mois à neuf heures du matin.

Je ne remarquai à l'extérieur du corps, rien autre chose que les trois bubons de l'aîne gauche, dont j'ai parlé, qui étoient gangrenés, mais dont le volume étoit le même.

Nous trouvâmes l'épiploon enflammé; il y avoit un charbon à chaque extrémité du colon; un autre sur la surface externe du jejunum, & un troisième sur la valvule de l'intestin cœcum. Il y avoit dans le mésentère beaucoup de glandes obstruées, & quelques-unes d'elles de la grosseur d'une aveline; ce viscère même étoit frappé de gangrene dans sa duplicature.

Les environs du ligament qui attachent le foye au diaphragme, étoient gangrenés jusqu'à la distance d'environ douze lignes. La vésicule du fiel, dont la couleur étoit bleuë, & qui étoit couverte de pustules charbonneuses, étoit gonflée d'une bile noire, & visqueuse.

L'estomach, dont la surface interne étoit parsemée de taches pourprées, contenoit une grande quantité de liqueur verte; la rate, qui étoit de couleur bleuë, étoit très-grosse; les reins étoient couverts de pustules charbonneuses.

Le poulmon étoit fort gros, son lobe droit de couleur bleuë, & le gauche couvert de taches pourprées. Le cœur, qui étoit livide vers sa base, étoit plus gros que dans l'état naturel, & couvert de taches pourprées, & de pustules charbonneuses. Il y avoit un charbon à la naissance de l'aorte.

Cette observation prouve clairement que rien n'est plus traitre, & plus dangereux que la peste. On ne voyoit dans ce malade aucun symptôme considérable; & cependant sa mort est prompte. Le traitement de cette maladie demande donc toutes sortes d'attentions, puisque les dehors les plus favorables cachent souvent les accidens les plus funestes.

ONZIEME OBSERVATION.

Une fille âgée de huit ans, est morte en faisant la quarantaine.

Comme on la crut morte de la peste, on nous envoya son corps pour y chercher les causes de sa mort. Nous vîmes l'habitude du corps marquée de taches pourprées, & une parotide fort grosse derriere l'oreille gauche.

L'épiploon se trouva desséché, & la vésicule du fiel remplie d'une liqueur rousâtre un peu visqueuse. Il y avoit deux pustules charbonneuses près de l'orifice supérieur du ventricule, & toute la membrane interne de ce viscere, qui contenoit encore une grande quantité de soubpe, parsemée de taches pourprées. Il y avoit un très-gros charbon sur la partie gauche supérieure du peritoine, & un autre sur la partie antérieure du pancreas. La surface entiere du rein gauche étoit couverte de taches pourprées, & de pustules charbonneuses, & le rein droit déjà gangrené.

Le cœur beaucoup plus gros que dans l'état naturel, étoit plein de sang noir, & coagulé.

Toute la masse des vaisseaux du cerveau étoit gonflée d'un sang fort noir.

Il est aisé de voir par le détail des observations que nous avons faites dans l'intérieur & l'extérieur du corps, qu'on ne s'étoit pas trompé en croyant que cette enfant étoit morte de la peste.

DOUZIEME OBSERVATION.

Une femme d'environ soixante & dix-ans mourut subitement dans l'enceinte de la ville d'Alais. On apporta son corps à l'Hôpital, pour que j'y cherchasse les causes d'une mort si subite.

Je ne vis rien sur l'habitude du corps, que quelques taches pourprées.

Le bas-ventre étant ouvert, je trouvai le foye & la rate obstrués, & la membrane interne de l'estomach marquée de taches pourprées; ce viscere contenoit une liqueur qui paroissoit formée par un mélange de vin, d'huile, & d'un peu de bile verdâtre; l'intestin ileum étoit enflammé; tous les autres contenoient une grande quantité de vers.

Le cœur étoit très gros, & rempli d'un sang très-noir.

L'infection que répandit la liqueur qui couloit de l'estomach, fut

fur si forte, que le Chirurgien qui faisoit la dissection, ne put la continuer, & qu'on ne toucha point à la tête.

Cette observation fait voir que les morts subites qui arrivent dans les Villes, ou endroits infectés de peste, doivent être fort suspects.

Toutes les observations précédentes, bien que fort abrégées, mettent en évidence que le virus pestilentiel est extrêmement dangereux, & capable de causer d'énormes ravages. Car il dérange le tissu de toutes les humeurs, & l'harmonie de toutes les parties du corps. Il n'y a point de corps, quelque vigoureux qu'ils soient, qu'il ne renverse, & son activité ne se borne pas aux hommes; il attaque également les animaux. En effet, suivant les traces du célèbre Monsieur Deidier, Médecin très-habile, & Professeur Royal très-fameux dans l'Université de Montpellier, qui fit le premier à Marseille des expériences de l'effet du venin pestilentiel sur les animaux, nous en avons fait de pareilles sur deux chiens & voici leur résultat.

P R E M I E R E E X P E R I E N C E .

Le premier Avril 1722. à deux heures après midi, je delayai dans une suffisante quantité d'eau tiède du sang d'un homme mort de la peste. Je fis de mon mieux pour l'injecter dans la veine crurale d'un chien en vie; mais le tuyau de la seringue dont je me servois étoit si gros, qu'il fut impossible de l'introduire dans l'ouverture de la veine. Je répandis donc dans la blessure du sang que j'avois préparé, & la partie fut bandée. Mais pendant la nuit le chien arracha l'appareil, & lécha sa blessure. Le lendemain il étoit dégoûté, le soir il souffroit de la douleur, & paroissoit près de mourir. Le trois du mois au matin je le trouvai mort.

Il y avoit une enflure considérable proche l'endroit où l'on avoit fait la blessure, & la partie des lèvres qui étoit du côté de l'enflure me parut sphacelée.

Ayant ouvert le bas-ventre, je trouvai le foye beaucoup plus gros que nature, & marbré, comme je l'avois observé dans plusieurs corps morts de la peste. Il y avoit dans le ventricule un caillot de sang de la grosseur d'un œuf de poule, prove-

nant sans doute du sang que le chien avoit avallé en léchant sa blessure.

Le cœur étoit fort gros , & ses ventricules contenoient un sang noir , & caillé ; les oreillettes étoient noirâtres , & sphacelées.

SECONDE EXPERIENCE.

Le 12. Mai 1722. vers les dix heures du matin , je fis mon possible pour injecter dans la veine crurale d'un chien , de l'urine d'une femme malade de la peste ; mais le vaisseau étoit si petit , qu'il ne fut pas possible d'y introduire le tuyau de la seringue. Nous fîmes tremper deux tentes dans cette urine , & nous les mîmes dans la blessure qui étoit faite , dans laquelle nous versâmes en sus une quantité de la même urine. Ayant cousu la blessure , nous abandonnâmes le chien à lui-même , dans un lieu pourtant où on pouvoit le voir aussi souvent qu'on le voudroit. Il ne voulut ni boire , ni manger , mais le lendemain il but & mangea comme de coutume. Le 17. du même mois aux environs d'une heure après midi , le chien déchira la suture faite à sa playe , & pendant la nuit arracha les deux tentes. Le 18. nous remarquâmes une tumeur grosse comme une petite noix , qui n'étoit ni fort dure , ni fort adhérente , mais qui étoit extrêmement sensible , comme il parut par les mouvemens violens que se donnoit l'animal , lorsqu'on comprimoit cette tumeur survenue depuis l'expérience. Le 19. il n'en restoit plus le moindre vestige ; en conséquence le chien se porta mieux , & se rétablit parfaitement.



R E M A R Q U E S

de Médecine pratique pour la peste ,

*Par Monsieur STAHL, premier Médecin du Roi de Prusse ,
traduites du Latin de ce Docteur.*

LA peste n'est pas par elle-même une maladie absolument mortelle, comme il est aisé de s'en convaincre par le grand nombre de malades qui lui résistent, & la surmontent; mais elle devient funeste par accident, & plus aisément qu'aucune autre maladie que nous connoissons jusqu'à ce jour, parce qu'elle est plus sensible qu'une autre aux obstacles, & aux déordres, qui peuvent déranger son cours & son événement salutaire.

Les accidens qui changent le caractère naturel à cette maladie, & qui en dérangent le cours, sont, 1°. Une mauvaise disposition du corps lorsqu'on en est attaqué; une difficulté de respirer causée par la cacochymie, ou par des vices antérieurs, & cachés, des viscères; 2°. Un désordre de l'âme, causé par l'inquiétude, la crainte, la terreur, l'impatience, la mauvaise humeur, une mauvaise disposition habituelle; 3°. Une mauvaise manière de se conduire pendant le cours de la maladie, & l'impatience; 4°. Et sur-tout tous les conseils contraires & nuisibles, ainsi que les secours de même nature auxquels on donne sa confiance en conséquence de préjugés héréditaires.

Le cours & l'événement salutaires de la peste dépendent des circonstances suivantes. 1°. Tel est le caractère de cette maladie, qu'elle ne produit rien de trop prompt, ni de trop précipité, & 2°. Qu'elle ne le souffre pas davantage de la part de celui qui entreprend de la traiter; comme le prouvent évidemment les exemples des petites véroles, des rougeoles, des fièvres petechiales, & non pestilentielles, dont chacune jette le malade dans les plus dangereux accidens, par une cure de quelques heures qui anime trop le sang. 3°. Au contraire, l'abstinence seule, & le repos avec le calme de l'esprit, & l'empire

sur soi-même, font sortir & pousser les éruptions d'où dépend uniquement la guérison de cette maladie, tandis que l'agitation, l'impatience, l'inquiétude, la terreur, troublant le repos de l'ame, mettent tout en confusion, & causent un dénouement funeste.

Cette maladie a très-peu de symptômes essentiels, mais les accidentels sont en grand nombre.

En effet, une infinité d'exemples prouvent que quand la marche & l'ordre de la maladie sont à souhait, ceux qui en sont atteints, poussent les bubons presque sans le sçavoir, & même qu'ils en guérissent sans être obligés de garder le lit. On ne peut pourtant douter que ces bubons ne soient pestilentiels, & produits par une matiere poussée du dedans, c'est-à-dire, de toute la masse du sang, au dehors; puisqu'il est prouvé par une foule d'exemples, que le reflux de ces sortes de bubons n'annonce, & ne produit, rien que de funeste.

Mais lorsque la marche de la maladie n'est pas aussi paisible, ce qui arrive par accident, son principal symptôme est un extrême foiblesse, ou un excessif abattement, sans cause manifeste; si toutefois on veut regarder cet accident comme celui de la maladie; ce qui n'est pas absolument vrai: car dans un danger si pressant produit par une cause interne, il est très-raisonnable que l'ame, détournée par un objet plus important, se relâche dans le soin qu'elle apporte ordinairement pour tenir le corps gai & dispos.

Passons maintenant à l'énumération des symptômes accidentels. Les malades sont la proie de resserremens, d'inquiétudes, de terreurs, d'agitations continuelles, de mouvemens involontaires, & d'une frayeur qui va jusqu'au désespoir, & contre laquelle les consolations sont inutiles; accidens que suivent pas à pas la palpitation & le tremblement du cœur, l'embarras de la respiration, les sueurs, le refroidissement, le désordre de l'esprit, & en conséquence le renversement des sécrétions & des excrétiions, dont le succès dépend de leur tranquillité.

Le bon ordre de la marche, & l'événement salutaire de la peste, demandent des sécrétions & des excrétiions mûres. Je m'explique; il ne suffit pas qu'elles se fassent de bonne heure, ou, pour parler comme le commun des hommes, qu'elles se fassent promptement, & d'entrée; il faut que ce soit dans le

temps convenable , & que la matiere ait le degré de coction nécessaire.

Ces sécrétions , qui se font de la masse du sang , forment les bubons dans les glandes , & les charbons sur la surface de la peau. Quant aux taches pestilentiellees , bien qu'elles ne soient point absolument mortelles , elles sont toujours d'un très-mauvais prognostic.

Le signe d'une marche favorable de la peste , est que les éruptions se fassent dans un certain temps , qui ne soit pas trop court , c'est-à-dire , du trois au quatre , ou même au sept.

Il faut remarquer , s'il est possible , comment les excrétiions salutaires paroissent dès les commencemens , ou de ce qui le paroît être ; que le siège déterminé des bubons , est les glandes , comme les charbons sortent sur la peau , ou plus profondement ; que les bubons sont plus salutaires que les charbons , & que ceux-ci sont fort douteux ; & qu'accidentellement ces éruptions annoncent plus ou moins de danger , suivant la partie attaquée , leur progrès , leur événement accidentel , leur nombre , & leur volume.

Les signes qui sont connoître une marche , & un événement funeste par accident , & qui accompagnent l'un & l'autre , sont un extrême abattement venu tout à coup , suivi d'un extrême embarras de la respiration , qui est entrecoupée de soupirs ; un dérangement considérable de la tête , présage infailible de la mort ; les vertiges , les délires , les yeux étincellans , ou entierement mornes ; des stupeurs , ou de violentes douleurs subites ; des agitations accompagnées de beaucoup d'inquiétudes ; des douleurs , des pointillemens , des ardeurs , ou des couleurs insolites , dans les extrémités , ou dans leur voisinage , &c. des horreurs , des frissons , des froids , des chaleurs , ou quelque fièvre violente ; des excrétiions considérables par le vomissement , la diarrhée , la sueur même , & sur-tout les hémorrhagies ; la couleur de l'urine semblable à celle qu'on rend en santé , sa lymphidité , des couleurs absolument étrangères , & le mélange de matieres contre nature ; beaucoup de taches , celles qui sont grandes & de couleur foncée , celles qui sont livides ou noirâtres , & les pustules semblablement colorées.

La stupeur des sens doit encore être mise au nombre des mauvais accidens ; l'insensibilité du malade , qui dit qu'il se porte

bien , un air étonné qu'on lui remarque , les convulsions , en grossissent le cortège.

Il faut faire une attention particulière à l'observation singulière qu'a faite un Médecin d'Autriche , qui , ayant remarqué dans des personnes qui faisoient toutes les fonctions de la vie civile , & ne sentoient encore aucun mal ; ayant , dis-je , remarqué l'éruption de taches d'un couleur de rose pâle , avec une petite élévation , sur-tout sur la poitrine , regarde ces signes comme certains & infaillibles d'une attaque de peste , & assure qu'il les a très-souvent observés.

C U R E.

LA cure de la peste se réduit à cinq chefs. 1°. A la maniere d'en préserver. 2°. A la maniere de l'observer , ou de reconnoître qu'on en est attaqué. 3°. Au régime qui convient dans cette maladie. 4°. A l'usage d'un très-petit nombre de remedes pharmaceutiques. 5°. A éviter tout ce qui peut mettre le sang en fougue , ou même le trop agiter ; & au contraire à calmer son trop grand mouvement autant qu'il est possible.

La cure préservative consiste à éviter tout ce qui est trop chaud , ou narcotique , quelque peu qu'il le soit. Il faut renoncer au préjugé vulgaire de l'excellence des alexipharmiques chauds , & des préparations qui résultent de leur mélange ; comme la thériaque , le mithridate , l'orvietan , le philonium , &c. car des milliers d'exemples en prouvent , je ne dis pas seulement l'inutilité , mais le préjudice palpable. Aussi le Magistrat de Dantzic en deffendit-il la vente par une ordonnance expresse , & les Médecins de Vienne employèrent-ils toutes leurs forces pour dissuader leurs concitoyens d'en faire usage.

Or si ces remedes sont si dangereux pour la préservation , que n'a-t'on pas lieu d'en craindre dans le traitement de la maladie déclarée ?

Suivant le conseil que Riviere nous a donné il y a déjà longtemps , j'ai préparé avec des remedes tempérés , & l'esprit de vin très-rectifié , une teinture dont je fais usage depuis quarante ans , & dont l'efficacité pour préserver de la peste est constatée par ses succès en Silésie.

Je la fais en mettant en digestion dans l'esprit de vin très-

rectifié, à une chaleur douce, & remuant souvent le vaisseau, jusqu'à ce que la teinture soit chargée, des racines d'angelique, d'imperatoire, & d'aunée, de chacunes une once; de celles de carline, une demi-once; de celles de pimprenelle blanche, ou boucage (a), & de dompte venin, de chacunes deux onces; le tout pilé, & réduit en poudre.

On tire par un procédé semblable une teinture chargée de scordium qui ne soit pas trop vieux; & ces deux teintures mêlées par parties égales, font mon essence alexipharmaque, dont on prend matin & soir jusqu'à trente-cinq gouttes, pour se garantir de la peste; ce qui réussit fort bien.

Mais il n'est pas moins essentiel, pour prévenir les funestes ravages de ce mal, de rassurer le peuple contre la terreur panique, & la frayeur inséparable du préjugé que la peste entraîne une perte certaine, & inévitable; ce qu'on ne peut mieux faire, que par les exemples de ceux qui ont été parfaitement guéris de cette maladie. J'ajoute qu'il n'est pas moins important de le désabuser du régime, & des remèdes propres à mettre le sang en mouvement.

La tranquillité de l'ame & du corps; le repos pris, lorsqu'il est nécessaire, quand on soupçonne qu'on est atteint du mal, ou qu'on commence à le sentir; coucher dans ses habits, de peur que la nudité n'expose à des altérations plus aisées; l'attention à éviter le froid, & une chaleur très-moderée, sont autant de moyens nécessaires à la préservation.

Un Médecin de Ratisbonne n'a point fait difficulté d'attribuer la préservation de beaucoup d'habitans de cette Ville attaquée de peste, à l'usage de mes pilules, repeté deux ou trois fois par semaine. Il cite entr'autres sa propre expérience, puisqu'il n'a pas été atteint du mal, pendant que tous ses confreres l'ont été. Ces pilules ne sont pas purgatives, & même sont à peine laxatives, sur-tout quand on les prend en grande quantité, comme de quinze & au-delà. Données en petit nombre, comme de sept ou de neuf, elles purgent davantage. Un plus grand nombre leur fait calmer les diarrhées, & l'on a l'exemple que beaucoup de dysenteriques ont été guéris dans l'espace de douze heures par leur usage réitéré.

Le diagnoffic, ou la connoissance qu'on est attaqué de la

(a) *Tragoselinum minus umbellâ candidâ, ou, umbellâ rubente. J. R. H.*

peste , qui se tire en partie de l'abattement & de la lassitude , en partie d'autres circonstances plus caractérisées , demande qu'on ait de bonne heure attention sur soi ; & il faut prendre garde qu'à force de lutter contre le mal en vaquant à ses affaires , ou de s'exposer trop long-temps aux altérations de l'air , on ne supprime la transpiration , & l'on ne provoque des métastases vers la tête , ou les viscères.

Le régime , qui mérite l'attention la plus scrupuleuse , consiste à s'abstenir de toute commotion forcée du sang , de tout ce qui peut lui donner quelque agitation extraordinaire , & le forcer à faire à contretemps , & trop précipitamment , les dépurations convenables. Il suffit de se tenir tranquille , & de ne se couvrir qu'autant qu'il le faut pour se garantir du froid , & de faire de temps en temps usage d'une boisson , qu'on prendra chaude comme le thé , telle que l'infusion ou décoction d'un peu de racines de pimprenelle blanche , d'angelique , ou d'autre plante analogue.

Ces attentions sont essentielles , & veulent être continuées sans interruption , ainsi que l'abstinence de tout ce qui peut donner au sang trop de mouvement.

Il faut sur-tout se tenir les pieds chauds , & avec plus de soin que tout le reste du corps. Il ne fera pas peu avantageux de mettre sous les talons des pierres chaudes , mais cependant avec modération.

En suivant ce régime l'éruption des bubons & charbons , & leur maturation , se feront paisiblement , & favorablement , si l'on en croit le consentement unanime des Médecins les plus expérimentés.

J'ai déjà dit qu'il ne falloit employer que très-peu de remèdes. On prendra , par exemple , deux parties d'yeux d'écrevisses préparés , & une partie d'antimoine diaphorétique , qu'on mêlera exactement , & l'on donnera au malade une quinzaine de grains de cette poudre toutes les quatre ou cinq heures.

Voici une observation d'un Médecin de Dantzic , qui mérite beaucoup d'attention. Il ne donnoit au malade aucune espèce de médicamens pendant trois ou quatre jours , à compter du commencement sensible de la maladie , se bornant à faire suivre le régime ci-dessus décrit , & il éprouva que tout n'en alloit que mieux.

Les eaux de scabieuse , de scordium , de chardon-benit , & de plantin mêlées en parties égales , aident paisiblement la transpiration , & la direction des humeurs du dedans au-dehors. On en prend par cuillerées toutes les cinq ou six heures , c'est-à-dire environ une once chaque fois , quand le malade est jeune , ou délicat.

Je ne me lasse pas de repéter qu'il faut éviter soigneusement les médicamens chauds , & les régimes sudorifiques , ou ceux qu'on croit propres à faire sortir le venin , en un mot tout ce qui peut donner trop de mouvement au sang. Car ces remèdes énergiques , & actifs , ne feront jamais ce que le régime temperé & doux que je propose ne peut produire ; & cependant ils troublent le mouvement , & la consistance des liqueurs , ainsi que les excrétiions , & les directions propres à les produire , qui ne veulent que de la tranquillité , & de la douceur ; enfin ils provoqueront des excrétiions prématurées , dont le sucès ne seconde pas les désirs , & qui ne sont point stables ; mais qui disparoissant , ou refluant , peu de temps après avoir paru , ne font que hâter la perte des malades , comme les Observateurs judicieux l'attestent unanimement.

En deux mots , les bons avis sur la maniere de se conduire seront beaucoup plus avantageux aux malades , que les secours dont la prétendue efficacité n'est fondée que sur le préjugé , & la crédulité , & se trouve démentie par des millions d'exemples.

Il faut avoir attention aux mouvemens de la nature , les entretenir très-tranquillement , & les aider très-doucement ; autrement tout deviendra inutile , ou même nuisible , si l'on en croit les gens experts , qui méritent d'autant plus de confiance , que dans les petites veroles , les rougeoles , & les maladies exanthématiques qui ne sont pas pestilentiellles , il en arrive autant que dans la peste , c'est-à-dire que le dénouement en est tragique à force de soins à contretemps , mais qu'il est tragicomique quand on se conduit avec circonspection , & prudence.

Mais quand les choses ne sont plus entieres , quand il s'agit de donner du secours , la maladie ayant pris des forces , ou même le dessus sur la nature , j'estime qu'il faut examiner attentivement , 1°. S'il y a quelque espérance de guérir. 2°. Quels sont les accidens les plus pressans. 3°. Quels conseils , ou quels secours méritent la préférence.

Quant au premier article , c'est inutilement qu'on vient au secours de ceux qui ont la tête fortement prise depuis deux ou trois jours , & l'esprit dans un grand désordre , & à qui l'on ne peut persuader de se rendre les maîtres d'eux-mêmes. Plus les secours qu'on leur donnera seront puissans , plutôt ils trouveront leur fin , & même presque avec des accidens plus cruels. Car il n'y a rien de moins conforme à la vérité , que cette chimerique persuasion que les alexipharmques sont capables de causer au venin pestilentiel une altération qui peut l'affoiblir , le matter , ou même changer en bien son caractère , & le dompter.

Les Médecins experts dans la cure de la peste mettent les hémorrhagies au nombre , ou , pour mieux dire , à la tête des signes qui annoncent une perte inévitable , & infaillible. Il est d'autant moins permis de les attaquer par les astringens , que tous les astringens sont nuisibles dans cette maladie. Quant à l'usage extérieur des remèdes propres à combattre cet accident , il est entièrement inutile , puisqu'ils ne peuvent empêcher l'abord du sang à la tête , ni dissiper la stagnation opiniâtre de cette liqueur qui se fait dans l'intérieur , & le voisinage du cerveau , & qui fait mourir les malades dans un accès d'apoplexie , ou de convulsion.

On pourroit essayer l'efficacité des amulettes appliquées au front , ou au sommet de la tête , comme le jaspe rouge , la pierre hématite , & sur-tout le crapaut , dont au fond l'efficacité contre les hémorrhagies n'est rien moins qu'à mépriser.

Tous les autres remèdes propres à arrêter les écoulemens , qui n'ont que cette vertu , & qui ne sont point en même-temps de puissans résolutifs , n'operent rien d'avantageux contre les amas du sang , ou les déterminations qui en occasionnent la stagnation ; & d'ailleurs il y a lieu de craindre que l'hémorrhagie qui survient à ces stagnations , ne soit la marque que les parties de l'intérieur du cerveau sont déjà attaquées du venin pestilentiel , auquel cas les espérances qui paroissent les mieux fondées sont infailliblement trompeuses.

Peut-être préviendrait-on de bonne heure cet accident fâcheux de la tête , si l'on frottoit son sommet , & les tempes , d'esprit de vin très-rectifié , foulé de camphre , ou qu'on y appliquât un crapaut enveloppé d'un mouchoir.

On pourroit employer les mêmes remedes dans le commencement des pesanteurs de tête , ou dans la vûë d'en garantir.

Les vomissemens & les diarrhées , outre qu'ils font d'ailleurs inutiles à l'évacuation du venin , sont nuisibles par les irritations violentes qui les accompagnent , causent des stagnations dans la tête , & sont un préjugé que les viscères sont attaqués du venin.

On ne peut encore dans ces circonstances faire usage des astringens ; ni des opiatiques , qui ne font qu'appesantir la tête , & accélérer les délires.

Je sçais que les alexipharmques chauds , & le régime sudorifique , sont recommandés dans ces circonstances ; mais l'hypothèse qui admet leur usage n'est point d'accord avec les observations les plus judicieuses.

Je préférerois dans le commencement du vomissement l'usage des acides , du jus de citron , du remede nommé *mixtura simplex* ; & lorsque les matieres qu'on rejette sont dans le commencement bilieuses , couleur de jaune d'œuf , ou verdâtres , je donneroie une prise , c'est-à-dire , depuis quinze grains jusqu'à un scrupule , d'yeux d'écrevisses préparés , ou de nacre préparée , remedes propres à dompter l'acrimonie acide qui domine dans ces circonstances.

Au reste j'opposerois à ces accidens , je veux dire au vomissement & à la diarrhée , un remede dont je ne sçai pas si l'on a jamais parlé ailleurs , mais dont je fais beaucoup d'estime , & d'usage , ainsi que ceux qui pensent comme moi sur ce sujet , c'est-à-dire la cascarille. Cette écorce est extrêmement efficace dans ces commotions , & provoque puissamment la transpiration , sans donner au sang un mouvement forcé ; & , ce qui doit sur-tout être remarqué , elle assoupit , & calme sans aucune vertu narcotique. Aussi le trois ou le quatre de la pleuresie ce remede administré de quatre en quatre , ou de six en six heures , fait-il plus d'effet que tout autre , même sans avoir été précédé de la saignée. Il est encore extrêmement bon pour calmer toutes les autres especes de toux.

Je ferois donc d'avis qu'on fit usage de cette écorce , tant dans ces circonstances , que pendant tout le cours de la maladie , en se conduisant avec la prudence nécessaire , & j'en don-

neroïs en substance douze ou quinze grains, ou son extrait fait avec l'eau commune aux environs de cinq à six grains.

Au reste , dans le cas de la diarrhée & du vomissement, une attention absolument nécessaire est de se tenir le plus tranquille qu'on le peut.

Les convulsions laissent peu d'espérance , à moins que quelqu'un des secours que je viens de recommander contre les diarrhées , ne soit de quelque efficacité.

Un des signes les plus favorables , du consentement de tous les Auteurs, est la sortie des bubons & des charbons qui se fait à temps , avec maturité, & sans que la nature y soit forcée par des mouvemens étrangers.

Les Observateurs conviennent que les sueurs abondantes ne contribuent en rien à ce but , & la raison est d'accord avec l'expérience. Car la matiere qui forme les bubons devant être déterminée vers des endroits particuliers, c'est-à-dire , les glandes de la peau , les secouffes de toute la masse des liqueurs sont contraires , puisqu'elles ne font que séparer ce qui devrait être rassemblé. Aussi les malades traités de la sorte sont-ils attaqués de taches petechiales , comme l'attestent les Observateurs.

C'est une vérité confirmée par la petite verole , la rougeole , & les fièvres petechiales , & même par la galle , dont les éruptions se font non-seulement sans aucune sueur , mais sont infailiblement dérangées , & tournent plus mal , du moins les premières , par le régime , & les remèdes sudorifiques ; soit que les éruptions soient plus tardives , ou qu'elles aient de la disposition à refluer , ou qu'elles ne meurissent pas bien , ou que l'événement en devienne douteux par leur sortie trop précipitée , & trop abondante.

Il faut donc , ce qu'on ne sçauroit trop inculquer , abandonner à la nature tout l'ouvrage de ces excréations , & que les conseils du Médecin se bornent à recommander sans cesse la tranquillité & le repos, une chaleur très-moderée , d'éviter le refroidissement , de se tenir chaudement les jambes & les pieds, un régime plus propre à la transpiration qu'à la sueur , l'abstinence de la boisson froide , de boire à petits coups , & éviter de donner aucun secours propre à causer de l'agitation, ou de l'ardeur au sang, ou à précipiter la sortie des éruptions.

Or il suffit pour aider la transpiration d'user d'une poudre de deux parties d'yeux d'écrevisses préparés, & d'une d'antimoine diaphorétique, dont on donnera depuis quinze grains jusqu'à un scrupule toutes les quatre, cinq, ou six heures; donnant dans les intervalles aux phlegmatiques de petites doses répétées de la teinture alexipharmaque ci-dessus décrite, ou donnant ensemble la poudre & la teinture; ce qui vaut beaucoup mieux, malgré le préjugé contraire, que le besoard mineral, le besoard oriental, l'unicorn, ou la corne de cerf, dont les prérogatives sont purement chimeriques, aussi-bien que l'efficacité des alexipharmques pour changer la nature des poisons contagieux. Au reste, que faut-il faire pour décrediter ces sortes de remèdes, si leur inutilité constatée par toutes les pestes qui ont ravagé le monde depuis quarante ans, n'ont pu produire cet effet?

Lorsque l'éruption des bubons ou des charbons est faite, tout vésicatoire, ou remède qui attire puissamment, est réprouvé par les Observateurs, qui ont éprouvé qu'ils attirent l'inflammation, & hâtent la gangrene. Ils ont aussi l'expérience que les cataplasmes d'une vertu trop émolliente ne sont pas absolument sans danger.

Il vaut donc mieux aider le progrès des bubons par une chaleur modérée; sur quoi Sculter fait une remarque très-importante, qu'un charbon fut attiré au-dehors par la chaleur du cautère actuel, mais sans contact immédiat, lequel est également réprouvé par les Praticiens experts.

Il est donc plus à propos d'employer d'autres maturatifs, mais auxquels on ne donne pas une surface trop large.

Je conseillerois l'emplâtre suivant pour faire mourir les charbons.

Prenez terébenthine une once; myrrhe une demi-once; mastic, oliban, de chacun une once; miel, six onces. Mêlez, & faites un emplâtre, mais qui ne soit pas appliqué fort large.

L'esprit de vin très-rectifié, foulé de camphre, est un défensif beaucoup meilleur pour les parties voisines de celles qui sont malades, que les emplâstiques, les mucilagineux, ou les choses grasses, qui ne font que boucher les pores.

Voilà ce que je pense de la manière dont il convient de traiter la peste, & mon sentiment est fondé sur les observations

constantes & uniformes des Praticiens les plus éclairés. C'est à Dieu de benir des conseils dictés par la prudence, & des remèdes qui n'empruntent point de lustre du faste, & de la profusion.

OBSERVATIONS

de Monsieur GEOFROY, Chirurgien.

LEs symptômes que j'ai observés dans cette maladie qui en caractérisent la grandeur, & qui nous font connoître les troubles que l'humeur maligne qui la cause met dans la masse des liquides, sont un grand abattement des forces, un pouls inégal, intermittent, & souvent concentré. Le visage paroît cadavereux, les yeux larmoyans & rouges, avec une vive douleur de tête; la langue grasse, chargée d'une croute blanchâtre & si pâteuse, qu'à peine le malade peut prononcer une seule parole en bégayant, signe mortel dans cette sorte de maladie: d'autres ont un pouls élevé qui paroît fort, quand on le touche; mais laissant un peu de temps le doigt sur l'artere, on s'apperçoit d'un retardement de systole de temps en temps.

Il arrive ordinairement à ceux à qui il ne paroît qu'un petit bubon, qui est presque toujours mortel, des taches pourprées ou livides. A ceux-là la langue est noire & sèche. Il leur vient des parotides, des bubons aux aînes, sous les aisselles, des abcès malins en plusieurs parties du corps, des charbons, & des anthrax, une hémorrhagie par le nés, un cours de ventre, un vomissement bilieux, un mal de cœur, des vertiges, tous symptômes qui ont été précédés de frissons. Ce qu'il y a de plus singulier à remarquer, c'est que presque toujours la veille de la mort le malade se trouve mieux. Il semble que cette diminution de la maladie ne lui vient que pour qu'il puisse se disposer à partir pour l'autre vie, ce qui arrive peu de temps après.

On a bien pû remarquer dans le courant de cette maladie quatre degrés, le commencement, l'augmentation, l'état, & le déclin. On a encore observé comme une espece de reprise

dans cette Ville. Le mal a commencé à se manifester dans le mois d'Août 1720 ; il a si bien augmenté insensiblement , qu'au mois d'Octobre il y avoit deux Infirmeries , qui se sont trouvées remplies de maniere , qu'on a été obligé de prendre l'Hôpital de la Charité pour en faire une nouvelle , qui a été la plus considérable par rapport au grand nombre des malades qu'on y a portés. Dans le mois de Novembre il y entroit cinquante ou soixante malades par jour ; dans le mois de Décembre , soixante ou quatre-vingt ; les choses sont restées en cet état jusques aux mois de Janvier & de Février 1721. Dans le mois de Mars les malades ne sont pas venus en si grand nombre , ce qui nous a fait voir le déclin de la maladie ; mais il y a eu comme une reprise entre Mars & Avril , laquelle a fini dans le mois de Juin.

Quant aux dépôts critiques qui ont paru dans le cours de cette maladie , j'en ai vû de plusieurs especes , sçavoir trois sortes de bubons , comme l'on verra ci-après ; des parotides qui ne sont que des bubons , auxquels la partie qu'ils occupent fait changer de nom ; des abscess malins , qui diffèrent des bubons , parce qu'on ne trouve point la matiere des abscess renfermée dans un kiste , comme l'est celle du bubon.

Quant aux bubons & aux abscess , ils sont sans doute l'effet de la lympe qui s'est chargée de l'humeur maligne ; car comme la lympe se dépose ordinairement dans les glandes , l'humeur maligne l'ayant rendue trop épaisse , quand elle est parvenue aux glandes des aînes & de dessous les aisselles , ces parties se trouvant disposées à recevoir ce dépôt par l'ordre de la nature , la matiere s'y arrête , se pétrifie , & devient comme bourbeuse renfermée dans un kiste , & bien-tôt suivie de gangrene.

L'on sçait que la lympe se mêle dans le sang pour le rendre plus fluide , plus coulant , & plus propre à circuler. Il est constant qu'elle pompe , pour ainsi dire , par le moyen de ses parties tout ce qu'il y a d'impur dans la masse de ce liquide ; c'est de quoi est formé le bubon , & s'il y reste quelque partie plus acre , c'est ce qui produit les charbons & les anthrax. Si la matiere acre est mêlée avec des parties grossieres de la lympe , elle forme les abscess malins. Ces abscess malins ne sont qu'une matiere des plus rarefiées , qui tient de la nature de la

fanie ; la tumeur qui paroît est sans inflammation , & la matiere corrode au moindre séjour qu'elle fait dans la partie. Si la nature manque de force , & qu'elle se trouve accablée de cette humeur maligne , le dépôt s'en fait aux parties internes , & les malades meurent en peu de jours , malgré le puissant secours de la Médecine.

J'ai constamment observé dans cette Infirmerie depuis le 20. Octobre jusqu'à la fin de Janvier , qu'il n'a échappé aucun malade de tous ceux sur lesquels il n'a paru aucune éruption , ou dépôt , aux parties extérieures ; ce qui n'est pas bien difficile à croire , si nous faisons attention aux charbons ; car nous verrons que la matiere qui en sort est dans son dernier degré d'acreté , qu'à peine on peut arrêter sa fureur quand elle se montre aux parties extérieures par la mortification qu'elle leur cause. Qu'on juge donc ce qu'elle doit faire quand elle s'arrête dans quelques parties internes , qu'elle ne corrode pas moins que les parties extérieures. La gangrenne s'empare bien-tôt de la partie affligée qui donne la mort aux autres , parce qu'elle ne trouve aucune résistance , ni rien qui puisse s'opposer à son action , ce qu'elle trouve quand elle fait tant que de se déterminer sur les parties externes. C'est dans cette conjoncture que la Chirurgie , seconde nature , donne du secours , assistée de la Médecine , qui combat en secret le venin qui est caché dans le corps. Sans le secours de cette science , & du grand Art de la Chirurgie , les pauvres malades auroient été abandonnés aux soins de la nature ; ce qu'on n'a pas vu , puisque nous les avons assistés , & que nous en avons guéri plusieurs , qui auroient été privés de ce secours , si la Cour remplie de zèle , n'avoit envoyé des Chirurgiens pour traiter ces pauvres malades , puisqu'une partie de ceux qui étoient établis dans cette Ville , avoit pris la fuite , & n'a réparé qu'à la fin de la maladie. Si j'osois m'expliquer sur le compte de plusieurs de Messieurs les Médecins , je pourrois en dire autant sans crainte de mentir.

Avant que de parler des dépôts critiques , j'ai crû qu'il étoit nécessaire de mettre ici les remèdes internes que Messieurs les Médecins ont mis en usage dans cette Infirmerie , puisque j'en ai vu le commencement & la fin. Le premier des Médecins n'y resta que huit jours , au bout desquels il fut pris de la maladie , & en mourut.

Les uns & les autres ont mis en usage dans le commencement les potions émétiques. Par exemple, dans cinq onces de prifanne laxative on délayoit six ou huit grains de tartre émétique ; après un tel purgatif, on faisoit prendre une potion cordiale composée de deux onces d'eau de chardon benit, & de deux onces d'eau de melisse, dans laquelle on délayoit des confectons d'hyacinthe & alkermes, de chacune une dragme, sirop d'œillet une once, sel volatil de corne de cerf huit grains, yeux d'écrevisses dix grains. On donnoit une telle potion le lendemain de la médecine.

Potion cordiale & sudorifique.

Dans quatre onces d'eau cordiale, on délayoit thériaque, confectons alkermes, & d'hyacinthe, de chacune une dragme, antimoine diaphoretique six grains, sel volatil de corne de cerf neuf grains, poudre de vipere douze grains, eau de canelle demi-once.

Autre Potion.

Dans une teinture de trois onces de coquelicot on délayoit une dragme de thériaque, poudre de vipere un scrupule, sel volatil de corne de cerf huit grains, bezoar mineral dix grains, esprit volatil de sel ammoniac dix gouttes.

Autre Potion sudorifique.

Eaux de chardon benit & de melisse, de chacune deux onces, poudre de vipere dix grains, sirop de pavot rouge, & d'œillet, de chacun une once, confecton alkermes, & extrait de genièvre, de chacun une dragme.

Potion pour ceux qui étoient dans le délire.

Dans quatre onces de lait d'amandes, & des quatre semences froides, on délayoit une dragme de confecton d'hyacinthe, sirop diacode une once, poudre de vipere dix grains, laudanum un grain : on donnoit une telle potion le soir.

Sur le déclin de la maladie on a mis en usage le vin éméti-

que ; on en donnoit une once avec pareille quantité de manne dans quatre onces de ptisanne laxative.

On s'est servi avec plus de succès de l'ipécacuanha, depuis vingt-cinq grains jusques à quarante, observant toujours les forces & le tempérament du malade, qui regloit la dose de toutes les potions qu'on donnoit.

Comme le venin agit par dissolution & par coagulation, il est plus à propos de mettre les remèdes suivans en usage, quand on s'apperçoit que le venin détermine le sang à la dissolution, ce qu'on connoitra en faisant attention aux observations qu'on verra ci-après. Tels sont les diaphoretiques absorbans, comme le besoard, l'antimoine diaphoretique, les yeux d'écrevisses, le corail, la terre sigillée, la corne de cerf brûlée ; tout cela ne contenant aucun sel volatil, ne met point le sang trop en mouvement. Quoique cependant le venin ne diffère que suivant le plus ou le moins de subtilité, & d'agitation, que les causes secondes augmentent, cependant on voit que quelques parties se dissipent par l'insensible transpiration, lesquelles forment le pourpre, & d'autres qui ne le peuvent point, ou ne le font que très-difficilement, parce qu'il y a des parties dans le sang qui, quelque agitées qu'elles puissent être, ne peuvent être évacuées, sur-tout quand la lymphe s'est rendue si épaisse, qu'elle a ôté la liberté au malade de prononcer une seule parole distincte.

Quoique les médicamens dont nous venons de parler n'aient entre eux que peu de différence, ceux qui excitent l'insensible transpiration sont à peu près de même nature, & s'il y avoit quelque différence, ce seroit en ce que ceux qui procurent l'insensible transpiration doivent être composés de parties plus subtiles, & qui agitent plus violemment les parties du sang. Cependant nous avons vu plusieurs fois que les sudorifiques faisoient transpirer, & les diaphoretiques suer. Ils n'agissoient ainsi que par rapport aux dispositions qu'ils rencontroient dans le sang, & dans les parties de la peau où le venin s'étoit porté, qui avoit formé des taches pourprées.

Si ce venin n'étoit point porté aux parties extérieures, & qu'il fût pour ainsi dire concentré dans le corps, ceux qui en étoient affligés partoient bien-tôt pour l'autre vie. Si les causes secondes parmi lesquelles s'étoit mêlé le venin de la contagion,

se trouvoient remplies de principes fermentatifs, ceux-là avoient des fièvres continuës, & même très-fortës. S'ils en étoient moins remplis, mais qu'il y eût cependant beaucoup de matiere propre à fournir des ferments dans les premieres voies, ceux-là avoient des fièvres intermittentes. Tel étoit le valet du Pere Econome, comme je le rapporterai dans mes observations.

Si l'humeur tendoit sur la corrosion, elle faisoit naître les symptômes de la fièvre maligne sans aucun dépôt. Si la matiere corrosive étoit abondante, elle faisoit la fièvre pestilentielle, qui étoit accompagnée des différens dépôts dont je parlerai ci-après. Si elle étoit subtile & sulphureuse, comme elle l'est ordinairement, le malade tomboit dans le délire. Quand elle étoit acide ou grossiere, on amaigrissoit, symptôme commun à tous ceux qui étoient dans les Infirmeries, parce que, comme je l'ai déjà dit, le venin détruisoit les parties nourricieres. Quand l'humeur étoit amere, on avoit des diarrhées & des vomissemens bilieux.

Voilà en général une idée que je donne de ce que j'ai vû, & que je cite pour mieux découvrir la cause de cette maladie contagieuse. Cela justifie que les causes secondes déterminoient le venin de la peste à agir différemment, comme j'ai remarqué; ce qu'il a fait dans le commencement, & dans tout le cours de la maladie, & c'est à quoi l'on n'a pas fait assez d'attention.

En effet les remedes qu'on donnoit étoient bons pour les uns, & mortels pour les autres. J'ai observé que les violens purgatifs donnés dans le temps que la nature se montre victorieuse par quelque dépôt, ne faisoient que la détourner par un trop grand mouvement qu'ils donnoient aux humeurs; &, en remuant trop les principes qui font la maladie, donnoient lieu aux parties de la matiere d'avoir plus d'action, & faisoient rentrer le venin dans la masse des liquides, ce qui emportoit le plus souvent les malades. Il en de même des potions cordiales trop fortes, & trop souvent réitérées, comme l'on verra dans une observation que je rapporterai d'un Garçon Chirurgien. On se trouvoit mieux quand on en donnoit seulement pour corriger les crudités, ou choses mal cuites & mal digerées dans le corps, que je regarde comme le premier venin, & la base de celui de la contagion. Quand on ne donnoit qu'une moyenne quantité de ces potions, cela ne détournoit

point la nature de ses opérations sages & prudentes , au contraire augmentant ses forces , cela la rendoit victorieuse.

On a mis en usage en dernier lieu le remede suivant. Dans quatre onces de ptisanne royale , on délayoit une once de tamarins , vingt-cinq grains de rhubarbe , huit grains de jalap , & une dragme de confection d'hyacinthe.

Autre purgatif.

Dans quatre onces de ptisanne laxative on délayoit une once de manne , demi-once de tamarins , demi dragme de rhubarbe en poudre , confection d'hyacinthe une dragme.

S'il y avoit la moindre apparence d'un cours de ventre , on donnoit de l'extrait de rhubarbe , le catholicum dans la teinture de roses , & le sirop de pavot blanc.

La méthode ci-dessus a été tenue par Messieurs Castillon & Vieussens , Médecins de cette Infirmerie. M. Lébetouard arrivé dans cette Infirmerie au mois de Décembre passé , regarda la maladie dont nous parlons , comme les autres maladies. Car après avoir fait l'épreuve de quelques remedes particuliers , & n'en ayant pas vu de grands effets , il se détermina à traiter chaque malade en particulier , par rapport au tempérament & aux symptômes. Ainsi il donnoit tantôt des purgatifs , tantôt des émétiques , seuls ou mêlés avec des cordiaux ; tantôt il mettoit les sudorifiques en usage , les délayans ou les adoucissans ; en un mot il ne choisissoit aucun remede par préférence , & l'état où il trouvoit le malade , decidoit de sa maniere de pratiquer , & cela ne lui a pas mal réussi.

Quant aux dépôts , j'ai remarqué trois especes de bubons. Le premier se reconnoît par une tumeur élevée à l'aîne , & une petite inflammation seulement à la partie qui occupe le corps glanduleux , qui se fait sentir au toucher de la grosseur d'un œuf de poule : il est placé directement entre la peau & la membrane graisseuse : il en vient également aux aisselles. Les symptômes qui suivent ordinairement ces bubons , ne sont point fâcheux ; ce qui fait connoître que la malignité est en petite quantité dans ces sortes de malades , ou qu'elle n'a pas trouvé de mauvais levains propres à rendre la maladie aussi dangereuse qu'elle l'est aux deux autres especes.

La situation du bubon contribué encore beaucoup à rendre la maladie dangereuse, par rapport à l'usage des parties voisines. C'est à quoi il faut faire attention ; car il ne suffit point de reconnoître un bubon, si l'on n'en découvre le danger, pour tâcher de prévenir les suites fâcheuses ; c'est à quoi il faut s'attacher ; ainsi la situation de la tumeur doit fort contribuer à nous faire connoître le péril : ce qui fait que pour définir la premiere espece de bubon, nous disons que c'est une tumeur de la nature des tumeurs enkistées, composées néanmoins d'un léger venin, puisque quelques-uns s'en sont guéris eux-mêmes.

La seconde espece de bubon est bien différente de la précédente, tant par rapport à la situation où se trouve le corps glanduleux, que par la foule des différens symptômes qui l'accompagnent. Celle-ci est plus considérable que la précédente, plus maligne & plus dangereuse, tant par rapport à la quantité de glandes obstruées, que par l'abondance de l'humeur maligne qui paroît y être. J'en ai vu de si considérables, qu'ils comprenoient les trois dimensions quand l'opération étoit faite, parce que la playe étoit grande en largeur, longueur & profondeur. Elle ne pouvoit être autrement à cause de l'abondance des glandes enkistées qui s'y trouvoient ; quant à la partie extérieure, il n'y paroïssoit aucune tumeur élevée, sinon un gonflement & une tension très-considérable, une dureté qui se faisoit sentir au toucher comme un véritable skirre. Cependant le corps glanduleux étoit fort profond, & bien souvent renfermé sous la membrane du *fascia lata*, sur la veine, & sur l'artere crurale. J'ai trouvé souvent de ces corps glanduleux dessous & dessus le cordon des vaisseaux spermatiques, & même des glandes qui y étoient adhérentes.

Après y avoir appliqué pendant quelques jours des cataplasmes, je faisois l'opération. Je commençois à faire une incision longitudinale, & transversale, & coupois les quatre angles pour découvrir les glandes, & les emporter s'il étoit possible. J'en trouvois quelquefois trois, & bien souvent quatre, qui étoient comme autant de tumeurs enkistées, qui, si on les y laissoit un peu trop long-temps séjourner, étoient bien-tôt gangrenées, ou bien il se faisoit de la matiere que j'ai trouvée au-dessous des glandes ; matiere si âcre & si corrosive, qu'elle

ronge les parties ; & , s'insinuant au travers des muscles , forme des sinus , ou des fistules , dont les uns vont dans le scrotum , d'autres sur le péritoine. J'en ai trouvé souvent qui pénétraient dans la capacité du bas-ventre.

Ces glandes obstruées , ou tumeurs enkistées , sont grosses comme des œufs de poule. La membrane qui les enveloppe est fortement attachée par une quantité de fibres membraneuses , qui ne sont autre chose que des vaisseaux lymphatiques , ou excretoires des glandes , qui portent comme dans un réservoir la lymphe chargée de cette humeur maligne , laquelle étant déposée dans ce corps glanduleux , se petrifie , & devient comme une matière fongueuse qui est bien-tôt gangrenée , parce que les esprits n'y peuvent plus être portés avec la même liberté qu'ils avoient auparavant , la grande tension , & l'étranglement qui se trouve à la partie par la compression que font les corps glanduleux , y étant un obstacle.

Il arrive très-souvent qu'il se rompt quelqu'un de ces vaisseaux lymphatiques , & la matière se niche au-dessous des glandes , comme j'ai souvent trouvé à ceux qui venoient dans l'Infirmerie avec des bubons qu'ils gardoient dans leurs maisons depuis quelque temps. On ne peut reconnoître cette matière , à cause des glandes qui se trouvent au-dessus.

Je ne laisse gueres cette espece de bubons cinq ou six jours , sans faire l'opération. Je préviens par là tous les fâcheux accidens qui ne manquent pas d'arriver , comme j'ai souvent remarqué. La plus grande partie de ceux à qui ces sortes de bubons arrivent , tombent dans le délire , & sont dans une si grande fureur , qu'on est obligé de les faire attacher. Quoiqu'ils fussent dans cet état , je ne laissois pas de leur faire l'opération , & j'en ai vû une bonne partie en revenir , comme l'on pourra voir dans une observation ci-après.

La nature se rend ordinairement victorieuse le troisième ou quatrième jour après l'opération , par une abondance de matière séreuse , qui est si âcre & si corrosive , qu'elle tient de la qualité du caustique. Elle est d'une odeur si puante , & si cadavereuse , qu'il seroit bien difficile de la pouvoir supporter , sans le secours du parfum fait avec l'encens , la résine , & la graine de genièvre. Le délire cesse , & la fièvre s'évanouit à mesure que la playe suppure. Il paroît que le délire qui arrive

à ces sortes de malades , leur vient en conséquence de l'inflammation , & de la grande douleur qui se trouve à la partie où ces corps glanduleux sont renfermés. La compression qu'ils font au vaisseau , principalement lorsqu'ils s'y trouvent adhérents , ou qu'ils se trouvent au-dessus ou au-dessous d'eux , fait que le sang n'a plus la même liberté de circuler dans cette partie. Cet empêchement est cause qu'il se porte en plus grande abondance aux parties supérieures , comme il paroît par les yeux rouges , enflammés , & la vive douleur de tête qui ne les abandonne point. Et comme le sang se trouve chargé de corpuscules malins , il cause par ses mauvaises qualités , & sa trop grande abondance en cette partie , le dérèglement des fonctions animales.

Si les glandes obstruées , ou tumeurs enkistées se trouvent adhérentes au vaisseau , je n'emporte point ce corps glanduleux de crainte d'ouvrir le vaisseau , qui donneroit une hémorrhagie qui épuiserait les forcés du malade. Dans un tel cas , j'incise le corps glanduleux par le milieu , & avec mon doigt je brise la matiere qui y est renfermée , laquelle , quand elle n'est pas gangrennée , est comme de la moelle , & ce qui reste du kiste , je le consomme avec l'onguent escharotique.

Je viens à la troisième espece de bubons , qui trompe très-souvent le malade & le Chirurgien dans son commencement , en conséquence de sa petitesse , & du peu d'inflammation qu'il y a à la partie. Elle paroît dans son état naturel ; cependant quand on pose le doigt sur la glande obstruée , on la découvre très-profonde , le malade sent une vive douleur , & même au simple toucher : ce qui fait croire que les fibres nerveuses , qui sont comme d'un commun accord avec les vaisseaux lymphatiques , souffrent par cette compression. Car le suc nerveux y circule , comme le sang des arteres fait avec les veines. Les symptômes qui affligent les malades qui ont le bubon en question , sont d'abord un vomissement bilieux accompagné d'un frisson , un pouls inégal , & souvent concentré , & autres symptômes que j'ai détaillés plus au long , avant-coureurs d'une mort prochaine. L'état de ces malades est le plus dangereux ; & ceux qui sont ainsi caractérisés , ne passent gueres le troisième ou le quatrième jour sans mourir : ce qui nous

fait assez connoître que la force du venin s'est renduë maîtresse de la nature , & qu'elle a fait son dépôt sur des parties internes , parce qu'elle n'a pas eu assez de force pour le pousser au-dehors. Le vomissement qui arrive à ces sortes de malades , nous en donne des preuves certaines , puisqu'ils ne peuvent supporter les bouillons ; ce qui me fait croire que le venin contagieux abonde en sels âcres , qui détruisent la membrane veloutée de l'estomach , aussi-bien que celle des intestins , jusques au point que les parties nourricieres ne font que passer , sans que les vaisseaux propres à recevoir le chyle dans les intestins grêles puissent le prendre , à cause du derangement de leurs ouvertures. C'est ce qui nous est encore confirmé par le cours de ventre , puisque beaucoup de ces malades rendent les bouillons , & autres alimens , comme ils les ont pris.

Faisons attention à l'abondance de la matière séreuse qui sort des playes de la seconde espece de bubons que j'ai dit ci-devant être corrosive & puante , & nous verrons que cette matière étant retenuë dans les parties internes , & déposée sur quelqu'une d'icelles , il faut que le malade périsse , parce que le venin ronge par son âcreté les parties qu'il attaque , comme je l'ai souvent remarqué. Tel a été Monsieur Castillon , Médecin de cette Infirmerie , comme l'on verra dans l'observation que je rapporterai à son sujet. Ce qui cause la mort si précipitée , c'est sans doute le trop grand épaisissement de la lymphe , qui devient coagulée , aussi-bien que le reste des liquides. La langue pâteuse , la difficulté de parler , & l'engorgement qui se trouve dans les vaisseaux salivaires , nous en donnent des marques assurées.

Pour en avoir une plus juste idée , il faut se représenter l'usage de ces vaisseaux , qui versent un suc aussi propre à dissoudre les alimens , que l'eau forte l'est à dissoudre les métaux. Ce suc détrempe lorsqu'il n'est ni trop aqueux , ni trop épais ; car alors il ne peut détremper les alimens , ni procurer leur dissolution. Comme ces parties sont engorgées comme j'ai dit , cela nous fait voir l'épaisissement de la lymphe , & la coagulation qui s'ensuit , c'est ce qui donne la mort en peu de jours au malade. On voit par ces raisons qu'il convient de donner des remèdes convenables pour détremper la lymphe , & de bons cordiaux pour aider à la nature à se débarrasser de cet ennemi

ennemi ; mais non point trop forts , de crainte de bouleverser ses desseins ; car elle tend toujours à sa conservation.

Si le malade passe le quatrième jour , j'ouvre le bubon , ayant fait précéder le cataplasme , quoiqu'il n'ait paru aucune tumeur , ni inflammation à la partie. On ne sçauroit bien faire l'opération en un tel cas , sans instrument tranchant , parce que le corps glanduleux se trouve trop profond. J'ai trouvé la glande grosse comme une noix , & toute gangrenée , quand le quatrième jour étoit passé. Quant à l'opération , & au pansement , je suis la même méthode que celle que j'ai suivie pour la seconde espece.

Je pourrois parler encore d'une quatrième espece de bubons qui ont paru à quelques malades , & qui n'étoient suivis d'aucuns symptômes fâcheux , sinon d'une legere fièvre. Ils se dissipent facilement ; ce qui prouve que le venin n'a pas trouvé cette seconde cause qu'il trouve ordinairement dans les trois autres especes que nous avons ci-devant décrites , & qui rend la maladie si dangereuse. Car ce venin pestiféré qui nous est encore inconnu , & qui est en état de porter quelque coup funeste , & de faire naître cette foule de différens symptômes , n'est placé , selon mon sentiment , que dans le corps propre des malades , & n'agit en nous qu'en tant qu'il trouve de secondes causes capables de l'arrêter : car c'est le levain qui détermine la maladie à être simple ou compliquée. En effet , si c'étoit uniquement le venin pestiféré qui nous donnât la maladie , & qui la rendit aussi furieuse qu'on l'a pû voir , il s'ensuivroit que tous ceux qui s'en sont trouvés attaqués auroient péri également , au lieu qu'une bonne partie en a échappé par le secours de la Chirurgie.

Je me suis servi des ventouses appliquées sur le bubon pour attirer le venin , mais le peu de succès m'en a fait bannir l'usage , comme j'ai dit , aussi-bien que de la pierre à cauter appliquée sur la seconde & troisième espece de bubons , parce que les glandes se trouvoient trop profondes.

Les parotides qui ont paru pendant le cours de la maladie , n'ont pas été moins fâcheuses que les bubons. Il n'y a de différence entre ces tumeurs , que celle de la partie qu'elles occupent ; car la lympe chargée de l'humeur maligne est portée dans la glande parotide , comme elle l'est aux glandes

des aînes ; & c'est toujours le même venin qui fait le dépôt.

La parotide demande beaucoup d'attention de la part du Chirurgien , par rapport à la proximité du cerveau. Les symptômes qui l'accompagnent sont les mêmes que ceux du bubon , & même plus dangereux. J'ai vû dans cette Infirmerie de deux fortes de parotides. Par rapport aux suites plus ou moins fâcheuses qu'elles entraînent , j'ai nommée l'une benigne , l'autre maligne. Les parotides benignes étoient caractérisées des symptômes qui accompagnent la première espèce de bubons , que je ne repete point. Les parotides malignes étoient suivies des symptômes que nous avons dit arriver à la troisième espèce de bubons. Il se fait alors un engorgement dans une grande partie des vaisseaux salivaires , & une inflammation aux muscles du larynx , & du pharynx ; mais si grande , qu'elle empêche les alimens de descendre dans l'estomach , & l'air d'entrer dans le poulmon , fonctions si nécessaires à la vie , que sans elles il faut que l'homme périsse. Ce que j'ai observé de particulier , c'est que la gangrenne s'empare bien-tôt de la partie , comme l'on pourra voir dans une observation que je rapporterai dans son lieu.

Quant à la curation des parotides , je ne change rien à la méthode suivie pour les bubons , sinon que sur la parotide benigne j'applique le cataplasme fait avec les quatre farines résolutives ; & si elle ne se termine point par la résolution , je fais l'opération avec l'instrument tranchant , & j'ai soin de bien découvrir la glande parotide , où j'ai souvent trouvé la gangrenne , & quelquefois des matieres séreuses. Je fais l'incision longitudinale au-dessous , & découvre la glande ; la partie se relâche , & le malade se sent bien-tôt soulagé. Si on n'ouvre que les tégumens , la matiere croupit , nonobstant que la playe soit au-dessous de la glande , & par son âcreté ronge les parties voisines , comme celle du bubon. J'ai trouvé même une carie à l'os de la mâchoire inférieure , à un garçon de dix-huit ans , au mois de Décembre.

Pour prévenir ces suites fâcheuses , quand j'ai fait l'incision , je dilate assez la playe ; & si le corps glanduleux n'est point pourri , j'applique par-dessus l'onguent esscarotique , je panse la playe avec du charpi sec , & le lendemain avec du digestif animé ; je conduis la playe à une parfaite cicatrice avec le simple digestif & le baume verd.

Les abcès malins que j'ai vûs en plusieurs parties du corps pendant le cours de cette maladie dans cette Ville, sont comme des tumeurs froides. La partie où est la tumeur est sans inflammation. S'il ne survient aucun cours de ventre, les autres symptômes ne sont point fâcheux. Je les traite comme la première espèce de bubons. La matière qui en sort est bien différente de celle de ces derniers. Je l'ai trouvée souvent de la couleur du petit lait, aussi rarefiée, & très-puante, comme l'on verra dans une observation d'une fille âgée de vingt-cinq ans. Ce que j'ai remarqué de particulier dans ces abcès malins, à quoi je prie le Lecteur de faire attention, c'est de petits vers vivans. On pourra voir cette remarque dans l'observation que j'ai faite sur un garçon, & qu'on verra dans son lieu.

Rien ne peut mieux prouver que le venin de la contagion agit de deux manières en général, que les différens dépôts qui ont paru. Dans la première manière d'agir, qui est la plus commune, il agit par voie de coagulation; & dans la seconde par dissolution. On peut sousdiviser la première en deux espèces: dans la première espèce il ne paroît aucune éruption, sinon que le corps est couvert d'un pourpre noir. L'autre espèce se connoît à ceux qui ont des bubons que j'ai rangé dans une troisième classe, où le venin agit principalement sur la lymphe; de sorte que les malades peuvent à peine prononcer une seule parole: ce qui nous fait voir l'épaississement de la lymphe, & sa coagulation, qui, arrivant bien-tôt après, livre les malades à la mort le quatrième ou cinquième jour de leur maladie; ainsi cette coagulation n'est pas moins à craindre. Il ne me reste plus qu'à dire deux mots des charbons & des anthrax, pour finir les différentes espèces de dépôts qui ont caractérisé la maladie.

Les charbons & les anthrax ont été fort fréquens dans cette maladie. Moins il en paroïsoit sur les malades, plus ils étoient dangereux. Ils ont été plus redoutables dans les mois de Novembre, Décembre, & Janvier, à la fin duquel la maladie n'étoit pas si furieuse. Il n'y a rien de plus facile que de connoître les charbons qui se sont manifestés dans cette maladie, en faisant attention seulement au nom qu'ils portent par rapport à leur couleur, quoique cependant j'en aie observé de trois sortes. La première étoit rouge, avec une petite pointe

noire au milieu. La seconde étoit de couleur de citron , & la peau sèche comme un parchemin. Et la troisième étoit d'abord toute noire. Ce sont ces derniers charbons qui ont régné plus que les autres. Il y avoit plus à espérer de guérir les malades quand il en paroïssoit plusieurs , que quand il n'en paroïssoit qu'un. A peine s'étoient-ils manifestés , qu'ils étoient environnés d'une inflammation considérable , avec chaleur , & une escarre qui se faisoit à la partie , qui croissoit de plus en plus , si on n'y apportoit un prompt secours ; ce qu'on n'a pas pu faire à ceux qui ont caché la maladie dans leur maison , à cause de l'horreur qu'ils avoient d'aller aux Infirmeries.

La cause maligne occulte de cette maladie m'empêche de trouver étrange la mortification qui arrive à la partie , & qui occupe le charbon & l'anthrax , puisque l'humeur qui les produit est dans son dernier degré d'âcreté , & de corrosion ; en sorte qu'elle ronge les chairs , comme si l'eau forte y avoit été appliquée. Il est certain que dans ceux auxquels il ne paroît qu'une petite éruption , & qui meurent en quatre ou cinq jours de leur maladie , l'humeur maligne & rongeante a fait son dépôt sur les parties internes , parce qu'elle s'est rendue maîtresse de la nature , quoique celle-ci tente toujours à s'en délivrer. Ce venin dominant dans la masse du liquide , corrode alternativement les parties où il s'arrête , & y forme de grandes pustules , ou des taches charbonneuses sur les intestins , particulièrement les grêles , sur le mésentère , sur le foye , dans l'intérieur de l'estomach , & sur le poulmon , comme j'ai vu dans plusieurs corps qui ont été ouverts dans l'Infirmerie de la Charité.

Pour la cure du charbon je fais trois petites scarifications à ceux qui paroissent avec une petite pointe noire au milieu , & j'applique par-dessus un plumaceau chargé d'onguent basilic , dans lequel j'ai incorporé du sublimé corrosif. Ce caustique est merveilleux , & à préférer à la pierre à cautère , qui augmente l'inflammation à la partie ; ce que ne fait pas le sublimé , quand il est incorporé dans l'onguent. Au second pansement je fais quelques scarifications sur l'escarre , pour la faire détacher plus facilement , & je mets par-dessus un plumaceau chargé d'onguent de styrax mêlé avec du basilic , & la thériaque. L'escarre du charbon tombe , la suppuration vient , & le malade est bien-rôt hors de danger.

Dans la seconde espece de charbon , qui paroît de couleur de citron , l'inflammation n'est pas si grande ; cependant la partie se trouve corrodée , & sèche , & au-dessous un ulcere , qui , en ôtant la pourriture , reste profond & rond. Je change la figure ronde , parce que cette figure le rend de difficile guérison. Souvent autour de l'ulcere j'ai trouvé de petites pustules qui deviennent bien-tôt charbonneuses.

La troisiéme espece de charbon qui a paru , & qui a été le plus fréquent pendant le cours de cette maladie , a commencé d'abord par une grande pustule large & platte , qui a été d'abord couverte d'une croute noire , & autour fort enflammée , & très-douloureuse , avec une racine fort profonde. Les accidens qui l'accompagnent sont une fièvre ardente , des nausées , des palpitations de cœur , & autres symptômes dont j'ai parlé ci-devant.

Il a paru encore fort fréquemment des anthrax , qui ne sont autre chose que des charbons devenus plus malins. La grandeur de l'ulcere , & l'escarre profonde qu'ils font à la partie , nous en donne des preuves. On les reconnoît à ce qu'ils sont couverts d'une croute noire , & souvent cendrée ; & l'ulcere rempli d'une chair corrodée , & spongieuse qui quitte la partie saine. J'en ai vû de très-grands , particulièrement à un Païsan qui en mourut , ils occupoient tous les muscles fessiers.

Les symptômes des anthrax sont les mêmes que ceux des charbons , & il n'y a point de guérison à esperer , si quand on a emporté ce qui étoit mortifié , la noirceur & la mortification reviennent à augmenter deux fois seulement après qu'on l'a ôtée , comme l'on verra dans une observation que je rapporterai d'un garçon Chirurgien. J'ai toujours vû les anthrax très-funestes , & ceux principalement qui sont venus sous les aisselles. J'ai guéri un Païsan , dans l'Infirmierie , qui en avoit un qui lui occupoit toute la manimelle gauche. La chair étoit corrodée jusqu'aux muscles , qui commençoient à se ressentir de sa cruauté. Je fis l'opération à cet anthrax comme si j'avois extirpé un cancer , & le malade fut guéri en cinq semaines.

Pour la guérison des charbons & des anthrax , je me suis uniquement attaché à faire tomber l'escarre. Je n'en ai vû dans l'Infirmierie que très-peu de recents , parce que les malades n'y venoient que tard. J'ai mis en usage les instrumens tranchans ,

& l'onguent escarotique. On verra la méthode que j'ai suivie en lisant les observations sur les abscesses, bubons, & parotides.

Il me reste à parler des médicamens que j'ai employés pour les guérir. J'ai observé que le cataplasme fait avec les herbes émollientes, & autres qu'on met en usage sur les abscesses ordinaires, ne faisoient aucun effet; ce qui m'a engagé d'en composer un qui m'a assez bien réussi depuis le 20. Octobre 1720. jusqu'au mois de Juin 1721. que l'Infirmierie de la Charité se trouva sans malades, & fermée le jour de la Fête-Dieu. Le cataplasme a été composé avec des oignons, & des aulx cuits sous les cendres; & après en avoir ôté la première peau, & les avoir bien pilés, j'y faisois mêler du savon, & l'emplâtre diachylon avec les gommés, l'onguent basilic, & la thériaque; le tout mêlé suivant l'Art, s'appliquoit chaudement sur les parties affligées. La grande quantité de malades qu'il y avoit dans l'Infirmierie, faisoit qu'on se trouvoit souvent court du cataplasme, quoique Monsieur Cancerir, Directeur général des Infirmieries, y fit tenir avec toute l'exactitude possible les remèdes nécessaires. Au deffaut du cataplasme, je me servois de l'emplâtre diachylon gommé avec un peu de thériaque, qui réussit assez.

- Pour le digestif, j'en ai usé de deux fortes. Le premier étoit composé de la façon suivante, sçavoir: dans une livre de térébenthine je mettois huile d'hypericum, & huile de scorpion, trois onces de chacune; des jaunes d'œufs six; onguent de styrax & thériaque, de chacun quatre onces. Quand il y avoit de mauvaises chairs, j'y ajoutois l'onguent égyptiac; & quand l'ulcère avoit suppuré quelques jours, je me servois du simple digestif composé avec la térébenthine, lavée avec l'eau-de-vie, le jaune d'œuf, & l'huile rosat.

Je me suis servi d'une lotion pour fomentier les charbons, & les playes du bubon quand il étoit gangrené. Cette lotion étoit l'esprit de vin, & la thériaque mêlés ensemble. Quand je me servois de la pierre à cautère, je faisois un emplâtre fenêtré, que j'appliquois sur le bubon qui étoit superficiel; & sur les dentelleures de cet emplâtre, je mettois deux ou trois pierres, que je laissois deux ou trois heures suivant la grandeur du bubon, & par-dessus un second emplâtre, que je laissois plus ou moins suivant la grosseur du bubon. Je faisois après trois

scarifications sur l'escarre , & par-dessus l'onguent de styrax mêlé avec le basilicum , n'étoit pas inutile. Je me suis servi pour les charbons du cataplasme fait avec les quatre farines résolutives.

Il me reste encore à donner quelques observations que j'ai faites pour justifier ce que j'ai dit ci-devant sur les différens dépôts. J'en donnerai seulement une de chaque espece , qui pourra suffire pour que les grands maîtres puissent faire leurs réflexions , & découvrir cette premiere cause de la maladie qui donne la terreur à tout un peuple. Je commence par la premiere espece de bubon que j'ai remarqué dans l'Infirmierie , qui se guérissoit très-facilement ; ce qui me fait croire que le venin étoit en petite quantité , ou que les corpuscules malins n'avoient pas trouvé de levains propres à agir sur ces sortes de malades , & capables de faire naître cette foule de symptômes fâcheux qui ne manquent pas de se manifester aux deux autres especes de bubons. J'ai donc regardé ce bubon comme une simple tumeur non naturelle , dénotant néanmoins une legere peste.

PREMIERE OBSERVATION.

Le 9. Novembre 1720. il entra dans l'Infirmierie vingt-quatre malades tous atteints du mal contagieux. Dans ce nombre je trouvai une bonne vieille femme âgée de 85. ans , qui avoit à l'aîne gauche un bubon de la premiere espece , où le corps glanduleux étoit placé entre la peau , & la membrane graisseuse. Il étoit de la grosseur d'un œuf de poule , la partie étoit un peu enflammée , les symptômes n'étoient pas fort fâcheux , elle étoit sans douleur de tête. Cependant la fièvre continuë qu'elle avoit , & son âge avancé , ne me faisoient attendre qu'une funeste catastrophe. On lui donna le 11. dudit mois une legere potion cordiale , dans laquelle on ajouta quelques absorbans. Je mis sur le bubon le cataplasme que j'ai décrit ci-devant. Le 12. elle prit une dragme de confectio alkermes dans un peu de bouillon. Le 13. j'ouvris le bubon , & emportai le corps glanduleux. Ce fut à cette bonne vieille que je commençai à me servir de l'instrument tranchant , car par ci-devant je me servois de la pierre à cauter seulement , pour cette espece ; en effet aux autres deux je me suis toujours servi de l'inf-

trument tranchant , parce que les corps glanduleux se trouvoient trop profonds. Je la pansai avec du charpi sec , & au second appareil avec du digestif animé. Au troisième pansement je la trouvai sans fièvre , la playe donna des marques de suppuration , elle fut pansée après à l'ordinaire jusqu'à son entière guérison. Elle sortit de l'Infirmierie au commencement de Décembre , qu'elle fut en quarantaine.

SECONDE OBSERVATION.

A la fin du mois d'Octobre M. Castillon , Médecin dans l'Infirmierie de la Charité , se trouva attaqué de la maladie. Il eut d'abord un frisson , un vomissement bilieux , un pouls intermittent , la langue un peu chargée , avec des maux de cœur. Monsieur Vieussens , Médecin de Montpellier , qui avoit pris sa place , lui fit prendre une des médecines ordinaires , avec le tartre émétique. Il avoit un petit bubon sous l'aisselle , profond & adhérent , très-sensible en le touchant seulement. Une douleur à l'hypochondre droit , sur lequel je mis un liniment composé avec l'huile de scorpion , & la thériaque , animé par l'esprit de vin , & un cataplasme sur le bubon. La fièvre ne l'abandonnoit point. Monsieur le Médecin lui fit prendre une potion cordiale & sudorifique.

Le 28. son bubon n'étoit point du tout augmenté , & son repos fut interrompu toute la nuit par des insomnies , & des rêves fâcheux , la potion cordiale lui fut réitérée , & je continuai à lui faire l'embrocation sur la douleur qu'il avoit à l'hypochondre.

Le soir nous fûmes le voir avec Monsieur le Médecin , nous le trouvâmes fort tranquille , il nous dit qu'il se trouvoit mieux ; cependant son pouls étoit très-petit , & concentré : en nous parlant il cracha sans aucun effort , & dans le crachat il se trouva un peu de sang mêlé , ce qui l'épouvanta. Cependant comme il ne sentoit aucune douleur dans la poitrine , nous le rassurâmes le mieux qu'il nous fut possible. Monsieur Vieussens lui ordonna une potion somnifère , pour lui rappeler le repos , ce qui fut exécuté ; mais à quatre heures après minuit , à peine eut-il le temps de se confesser , qu'il mourut.

Cette mort si précipitée nous fait voir que le venin avoit fait

fait du ravage particulièrement sur le foie, la douleur qu'il y avoit nous le faisoit connoître. Le crachement de sang nous donnoit aussi des preuves certaines que les poulmons étoient attaqués du venin contagieux.

TROISIEME OBSERVATION.

Le 14. Novembre, le nommé Etienne Rimbaud, Perruquier de cette Ville, servant dans l'Infirmerie, fut attaqué de la maladie. Le même jour il eut un pouls fort élevé, & les autres symptômes que j'ai décrits ci-devant. Monsieur le Médecin lui fit prendre une prise de tablettes, dont je ne sçais pas la composition, & que Monsieur le Blanc, Ministre de la Guerre, avoit envoyées; il fut purgé parfaitement bien. Je lui trouvai deux bubons assez grands, un de chaque côté des aînes. C'est ce jeune homme, dont j'ai suivi la maladie dès le commencement, qui me confirma l'existence de la seconde espece de bubons que j'avois déjà observée plusieurs fois.

Le lendemain 15. dudit mois, je lui trouvai trois charbons, l'un à la partie moyenne de la cuisse du côté droit, l'autre à la partie supérieure de la jambe, sous la rotule du genouil du même côté, & le troisième à l'autre jambe en sa partie moyenne. Je fis des scarifications aux trois charbons, & appliquai par-dessus l'onguent escharotique. Je fis une embrocation autour du charbon avec l'huile de scorpion, l'huile rosat, & la thériaque, animés par l'esprit de vin, & mis sur le bubon le cataplasme dont j'ai parlé ci-devant.

La nuit du quinze au seize, & le troisième jour de sa maladie, il tomba dans le délire avec une entière perte de connoissance, les yeux égarés, & fort rouges, & vomissant le bouillon. Je lui fis prendre en ma présence une dragme de confection d'hyacinthe dans un peu de bouillon, & douze grains de sel d'absynthe. J'enlevai l'escarre des charbons où la mortification s'étoit beaucoup étendue, particulièrement à celui de la cuisse, & trouvai les deux bubons durs comme une véritable tumeur skirreuse, sans qu'il y parût au tact aucune marque de suppuration. Je continuai d'appliquer le cataplasme, & les charbons furent pansés avec le digestif animé.

Le 17. du même mois, & le quatrième jour de sa maladie

le délire continuoit toujours ; le vomissement s'étoit arrêté ; néanmoins les yeux étoient toujours égarés , ce qui me faisoit voir le trouble que cette humeur maligne avoit mis dans le sang , & le rude combat que soutenoit la nature. Ayant réfléchi sur l'état de la maladie , le peu d'espérance que j'avois de pouvoir tirer le malade d'affaire , me rendoit incertain si je devois faire l'opération aux deux bubons. J'appréhendois que la douleur ne causât un redoublement de fièvre , & un épuisement de forces qui livrât le malade en peu de temps à la mort.

Cependant l'expérience que j'avois d'autres malades revenus d'un semblable état , me fit entreprendre l'opération. J'ouvris les deux bubons. Je trouvai au premier du côté droit deux glandes enkistées , grosses comme un petit œuf de poule , toutes gangrenées , & sans aucune matiere. Je fus surpris que cela se fût fait en si peu de temps. Dans celui du côté gauche je trouvai deux glandes plus grandes que les précédentes. Il y en avoit une directement au-dessous du cordon spermatique , dans laquelle je trouvai comme une chair fongueuse & noire ; l'autre glande se détacha facilement avec le doigt. Je n'emportai point le corps glanduleux qui comprimoit le vaisseau , parce qu'il y étoit comme adhérent ; je le fendis par le milieu , & je le consummai avec l'escarotique. Je mis les deux playes en état de pouvoir les panser assez plattement. Le malade étoit attaché à cause du délire , ce qui me donnoit la facilité d'opérer sans être interrompu. Il fut pansé avec le charpi sec , & le charbon , avec le digestif animé.

Le lendemain cinquième jour de la maladie , je le trouvai encore dans un mauvais état. Il prit une dragme de confection d'hyacinthe , & demi-once de sirop de pavot blanc dans quatre onces de lait d'amandes. Ce qui me donna tant soit peu d'espérance , c'étoient les marques de suppuration qui s'établissoient au charbon , ayant déjà observé que ceux qui mouroient ayant des anthrax , ou charbons , n'avoient jamais donné aucune marque de suppuration ; au contraire , la surface des charbons augmentoit toujours en mortification , malgré tous les médicamens qu'on y pouvoit appliquer , & d'abord après leur mort le corps paroissoit tout livide.

Le 19. du mois , & le sixième jour de la maladie , je trouvai le malade sans délire , & la fièvre beaucoup diminuée. Les

charbons avoient assez suppuré; la playe du bubon parut un peu humide; je continuai à le panser avec le digestif animé.

Le 20. du mois, & le septième jour de la maladie il fut sans fièvre, je trouvai que ses ulceres avoient beaucoup suppuré, & qu'ils jettoient une matiere acre, & très-puante. J'eus soin de bien laver l'ulcere avec de l'eau-de-vie, où j'avois fait dissoudre la thériaque, & je le pansai à l'ordinaire jusqu'au dernier dudit mois, au bout duquel je mis en usage le simple digestif. Il fut entierement hors d'affaire à la fin dudit mois: ayant eu soin de le faire purger trois fois lorsque la playe étoit presque cicatrisée.

Il devint en peu de jours fort gras; mais à peine fut-il à la fin de Février, que ses jambes devinrent fort enflées. Je lui fis appliquer pendant dix jours, comme il n'y avoit aucune inflammation, de l'eau de chaux, mêlée avec de l'eau-de-vie. N'y voyant aucune diminution, & que les cuisses s'enflaient aussi, je lui fis appliquer des compresses trempées dans le vin aromatique. Cette enflure des jambes & des cuisses se changea en une hydropisie universelle; il étoit bouffi jusqu'aux paupieres; le reste des parties extérieures n'étoit qu'un emphyseme, ou tumeur œdemateuse; le doigt restoit imprimé sur l'endroit où l'on l'appliquoit. La fièvre lui survint le 16. Mars. Je n'espérois plus rien de ce jeune garçon qu'une mort prochaine. Les purgatifs furent mis en usage sans aucun succès; cependant, comme l'on ne doit jamais abandonner le malade, le 20. de Mars je lui fis des scarifications aux deux jambes, & il s'écoula par ces ouvertures une abondance de matiere rougeâtre & fereuse. Je lui fis mettre par-dessus des plumaceaux chargés d'un simple digestif, & des compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée; la matiere sortit si abondamment, qu'elle perça la paillasse, & coula au-dessous du lit. Le 22. les jambes furent toutes désenflées, & l'enflure qu'il avoit par-tout le corps diminuant insensiblement, il se trouva parfaitement bien guéri le troisième d'Avril. Il sortit de la Charité le 10. dudit mois pour aller en quarantaine, & il rentra dans la Ville le 20. dudit mois de Juin.

Cette observation nous fait voir la liaison que les parties ont les unes avec les autres, puisque cet épanchement qui étoit entre les tégumens s'évacua par ces ouvertures; ce qui me fait croire qu'il en peut être ainsi à l'égard du venin qui se trouve mê-

lé avec la masse du liquide qu'il corrompt pour peu qu'il y séjourne. La nature qui tend toujours à sa conservation, fait tous ses efforts pour se débarrasser de ce qui l'incommode, & le dépose, autant qu'il est possible, aux endroits qui se trouvent les plus disposés à le recevoir. Je crois que cette hydropisie n'a pû être causée que par les indigestions; car rien ne peut plus épaisir la masse du sang, que l'abondance des sels produits par le deffaut de l'estomach qui se trouve épuisé.

QUATRIEME OBSERVATION, *de deux P. Recollects.*

Le 15. Novembre le Pere Norbert, & le Pere Constance, Confesseurs à l'Infirmierie, souperent avec moi dans ma chambre, fort tranquillement, & sans qu'ils eussent senti précédemment aucune incommodité. A la fin du repas la fièvre prit au Pere Norbert, qui fut obligé de s'aller coucher. La nuit il se manifesta un bubon à l'aîne droite, sans inflammation à la partie; c'étoit de ceux que j'ai dit être de la troisième espece; le corps glanduleux se faisoit sentir de la grosseur d'une noix, très-profond.

Le lendemain il lui survint une vive douleur de tête, & autres symptômes que j'ai dit ci-devant. Monsieur le Médecin lui donna trente grains d'ipécacuanha, & le soir une potion cordiale: j'appliquai sur le bubon un cataplasme. Le 17. il prit par ordre du Médecin, une médecine composée de cinq onces de ptisanne royale, & une once de vin émétique; il fut vidé assez bien. Le soir il prit encore une potion cordiale. Le 18. il fut mis à l'usage des potions sudorifiques. Il commença à suer beaucoup: son bubon n'avançoit aucunement. Le 19. je trouvai qu'à peine pouvoit-il prononcer une parole qu'en bégayant, cependant toujours dans son bon sens: on réitéra le sudorifique. L'après midi il tomba dans le délire, & mourut à quatre heures après minuit.

Le Pere Constance eut d'abord après son souper un frisson, mais si fort qu'il ne put jamais se réchauffer. Je lui fis prendre demi-once d'eau de canelle, une dragme de confection d'hya-cinthe, & demi dragme de thériaque: il n'avoit aucunement le poulx élevé, ni concentré, il étoit dans un état naturel: il fut

se coucher sans qu'il pût de toute la nuit se réchauffer. Le lendemain, second jour de la maladie, il prit une potion émétique; son frisson continua toujours. Le 17. il fut mis à l'usage des potions cordiales & sudorifiques assez fortes, qui ne furent pourtant pas capables de calmer son frisson. Le 18. & le 19. les potions furent continuées, sans qu'il y eût aucune diminution de frisson, ni qu'il se sentît autrement incommodé. Cependant comme le Pere Norbert étoit dans le délire, il tomba du lit. Le Pere Constance qui étoit dans la même chambre se leva, & appella l'Infirmier pour relever le Pere; mais à peine se fut-il lui-même remis au lit, qu'il mourut.

Ces frissons, & cette mort précipitée, nous marquent la présence du venin qui agit cependant différemment sur ces deux Peres, quoiqu'ils en fussent attaqués tous les deux dans le même moment; ce qui nous fait voir qu'il n'y a eu que les causes secondes que ce venin a trouvées dans le corps, qui lui ont donné la détermination, comme, par exemple, le suc nourricier la reçoit en passant par nos parties. Car il seroit assez difficile de comprendre comment ce suc nourricier, qui n'est qu'un chyle préparé dans la substance, peut être employé à l'entretien d'un si grand nombre de parties différentes qui composent notre machine. Sa structure nous fera concevoir que ce suc nourricier, tout indifférent qu'il est dans l'estomach, devient aisément chair, artère, membrane, os, tendon, cartilage, suivant qu'il est modifié en passant par les canaux insensibles, qui sont comme autant de petites filieres, où il se moule & se figure différemment, prenant la différente configuration de leurs porosités. Il en a été de même du venin de la peste à l'égard de ces deux Peres, ainsi que des autres, auxquels cette comparaison peut être appliquée. Ce n'a été uniquement que la disposition, & la cause seconde que le venin a trouvé, qui l'a déterminé à agir si promptement, & si différemment, ainsi que je l'ai vû à beaucoup d'autres malades.

CINQUIEME OBSERVATION.

Le 17. Novembre je trouvai dans la Salle Saint Roch, Jean Hugues, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament mélancolique, qui avoit un bubon de la seconde espece à l'aîne, un

abcès malin au bras, & un à la partie inférieure de la cuisse. Les accidens qu'il avoit étoient très-fâcheux, & le délire lui survint le soir. Je mis deux cataplasmes sur l'un & sur l'autre des deux abcès; il fut purgé avec la potion émétique.

Le 18. & le 19. il fut mis à l'usage des potions sudorifiques & cordiales. Le 20. j'ouvris les abcès dans lesquels je trouvai assez de pus, & le 21. le bubon, dans lequel je ne trouvai aucune matiere purulente, mais trois glandes gangrenées, l'une au pli de l'aîne, les autres directement sur le cordon des vaisseaux spermatiques. Je trouvai le corps glanduleux pourri, que j'emportai facilement avec le doigt, & le je pansai avec du charpi sec.

Le lendemain je trouvai dans l'abcès beaucoup de petits vers vivans, comme ceux qui viennent au fromage. J'en parlai à Monsieur le Médecin, qui ordonna de lui réitérer la potion purgative, dans laquelle il fit mettre une once de vin émétique. Le 22. & le 23. on lui donna de simples potions cordiales; je trouvai encore des petits vers dans la playe de l'abcès, & point dans celle du bubon qui étoit sèche. J'ajoutai au digestif l'onguent égyptiac. Le 24. & le 25. je ne trouvai plus aucuns vers dans les playes, les symptômes furent fort apaisés; cependant le 29. je ne le trouvai plus dans son lit, on me dit qu'il étoit mort la nuit du 27.

L'abondance de ces vers auroit pû confirmer ceux qui sont dans l'opinion que le venin est porté par le moyen de petits œufs, dont les semences sont chariées par le sang, & par la lympe, jusques dans les glandes, où la fermentation & la chaleur les font éclore; mais si leur sentiment étoit véritable, l'abondance de ces œufs iroit à l'infini, & la maladie ne finiroit pas.

SIXIEME OBSERVATION.

Le 18. Novembre on apporta dans l'Infirmierie un païsan nommé Jacques Dieulfet, âgé de cinquante ans, d'un tempérament bilieux. Il avoit à l'aîne un bubon de la troisième espèce, & quatre charbons de la largeur d'un écu, avec une croûte noire, & une grande inflammation tout au tour; l'un étoit sur le coronal, le second sur la tempe, qui s'étendoit jusqu'à la paupiere; le troisième sur la machoire inférieure; & le qua-

trième à la partie moyenne & laterale du col.

J'enlevai l'escarre à tous les quatre avec un bistouri droit; je trouvai au-dessous de cette peau noire une chair fongueuse & pourrie, l'escarre très-profonde, particulièrement à celui du col. Après les avoir fomentés avec l'esprit de vin, où je fis dissoudre la thériaque, je les pansai avec du digestif animé, & sur le bubon je mis du cataplasme. Il y avoit comme une espece d'hydrocelle d'une grosseur assez considérable. Après avoir employé plusieurs jours des résolutifs, sans qu'il y eût aucune diminution, je fis une scarification sur le scrotum à chaque côté; il sortit une sérosité assez abondante. Je mis un plumaceau chargé d'onguent de styrax, & par-dessus des compresses trempées dans l'esprit de vin, & la thériaque, ce que je continuai jusqu'à parfaite guérison. Il prit une potion cordiale, & le 20. j'ouvris le bubon. J'y trouvai deux glandes assez grosses, l'une étoit sur le *Fascia lata*, & la seconde sur les vaisseaux spermatiques; je coupai par le milieu celle qui étoit sur les vaisseaux que je trouverai route noire; j'appliquai par-dessus l'onguent escarotique, & je détachai avec le doigt la seconde, que j'emportai assez facilement.

Le 21. le malade fut assez tranquille, sans qu'il eût aucun redoublement de fièvre; le charbon commençoit à suppurer; le 23. la playe du bubon donna des marques d'une louable suppuration; elle fut plus abondante le 24. & le malade se trouva sans fièvre. Je continuai à le panser sans qu'il eût pris d'autre potion cordiale, mais seulement deux médecines à la fin de sa maladie; le 15. de Novembre il fut guéri, le 15. Décembre il fut mené au Vendôme en quarantaine.

SEPTIEME OBSERVATION.

Le 19. Novembre, la Demoiselle Etienne, âgée d'environ vingt-trois ans, d'un tempérament bilieux, fut portée dans l'Infirmerie, à quatre heures après midi. Je la trouvai avec un fort grand abattement, ce qui me fit croire que les autres symptômes de la maladie avoient précédé. Je lui trouvai un bubon de la seconde espece à l'aîne du côté droit, & depuis le plis de l'aîne jusqu'au bout du pied, ce n'étoit qu'une tumeur œdémateuse, comme si elle avoit été hydropique. La cuisse étoit

beaucoup plus enflée que la jambe. Elle avoit un charbon au-dessous de la rotule du genouil.

J'enlevai l'escarre qui étoit assez profonde , & je la pansai avec du digestif animé. J'appliquai un cataplasme sur le bubon, & des compresses trempées dans l'eau-de-vie & la thériaque sur la cuisse & sur la jambe.

Le lendemain j'ouvris le bubon , j'y trouvai le corps glanduleux comme un rein de mouton , tout noir. Après l'avoir emporté , & mis la playe en état de la pouvoir panser plattement , (à quoi il faut faire attention pour le soulagement du malade , & pour prévenir la formation des fistules) on lui fit prendre le soir , quoiqu'elle fût dans le délire , une émulsion avec le sirop de pavor blanc. Elle fut pansée régulièrement deux fois par jour ; au troisième pansement je la trouvai sans délire , & la playe commençoit à suppurer. Au quatrième & au cinquième pansement la suppuration fut abondante , & la fièvre beaucoup diminuée , elle fut hors de danger le 12. Décembre. Monsieur Bougarel , Chirurgien Privilegié de Montpellier , continua à la panser jusqu'à entière guérison , au bout de laquelle elle fut purgée deux fois.

HUITIÈME OBSERVATION.

Le 20. dudit mois de Novembre , fut apportée dans cette Infirmerie Marguerite Arnoux , âgée d'environ vingt-cinq ans , d'un tempérament pituiteux. Je la trouvai avec un pouls fort élevé , une vive douleur de tête , deux abscess malins entre les muscles du bras , un de chaque côté , un troisième au-dessous de la machoire inférieure , & une parotide du côté gauche.

J'ouvris les deux abscess , dans lesquels je trouvai une abondance de matiere sanieuse & verte , épanchée entre les muscles dans la partie moyenne du bras. Cependant à juger par la vue , & par le tact , on n'auroit jamais pû connoître qu'il y eût de la matiere amassée , parce qu'il ne paroissoit à la partie extérieure qu'une petite rougeur érépélateuse. Aussi ne pouvoit-on point la connoître facilement , parce qu'elle se trouvoit trop profonde. Je la pansai avec du charpi sec , & le lendemain avec du digestif animé.

Je fis ce jour-là ouverture à la parotide , & à l'abscess qui étoit

étoit sous la mâchoire, duquel sortit un pus très-puant, qu'on n'auroit jamais pû supporter qu'avec peine sans le secours du parfum. Le 23. elle prit une potion cordiale, & les playes commencerent à jeter une matiere sanieuse. Je continuai à la panser avec le digestif. Le 24. la fièvre & le cours de ventre lui survinrent, qui la conduisirent au tombeau, nonobstant l'ipeccacuanha, & autres médicamens convenables en pareil cas. Il ne parut aucun pourpre sur la peau, parce que le venin n'avoit agi que sur la lymphe.

NEUVIE'ME OBSERVATION.

Le 26. Novembre, Jean Duclos, Garçon Chirurgien, âgé de vingt-trois ans, d'un tempérament sanguin, vif & vigoureux, venu avec moi de Paris, fut attaqué de la maladie. Cette force, & cette jeunesse ne purent le garantir d'être accablé tout d'un coup d'une vive douleur de tête, & d'un frisson qui dura près de deux heures, auquel succéda une chaleur brulante, & une altération extrême. Il parut un bubon de la troisième classe sous le bras du côté gauche. Il s'y faisoit sentir au toucher de la grosseur d'une amande, profond & adhérent, d'un sentiment des plus vifs; son poulx étoit plein, & la fièvre violente, sa langue aride, sèche, & un peu noire, les yeux étincelans: tous ces symptômes me firent tirer un mauvais pronostic, qui ne fut que trop véritable.

Monsieur le Médecin lui ordonna une médecine, dans laquelle il fit mettre six grains de tartre émétique. Il fut bien vuide par cette potion. Le soir il prit une potion cordiale.

Le second jour de sa maladie, qui étoit le 27. il fut mis à l'usage des potions cordiales & sudorifiques. Il parut un charbon très-petit à côté du bubon. Le bubon disparut la nuit du 27. au 28. Je scarifiai avec la pointe d'une lancette le charbon qui avoit un point noir; je mis par-dessus un plumaceau chargé d'onguent escarotique; la potion cordiale & sudorifique fut réitérée.

Il y avoit dans l'Infirmierie un Garçon Apotiquaire venu avec lui de Paris. L'envie qu'il avoit qu'il se tirât d'affaire, l'engagea de lui réitérer deux fois le jour la potion cordiale, qu'il composoit lui-même sans l'avis de Monsieur le Médecin, ce

qui le porta à ne pas épargner les drogues , en croyant bien faire ; ce qui au contraire lui augmentoit la chaleur du sang.

Le 29. le charbon avoit augmenté beaucoup en mortification , ce qui m'obligea à emporter l'escarre. Je le pansai comme les autres dont j'ai parlé ci-devant ; le délire lui survint , qui le livra à la mort.

Le même jour il fut d'abord couvert d'un pourpre noir par tout le corps ; ce qui faisoit voir clairement l'abondance de l'humeur maligne qui s'étoit renduë maîtresse de la nature , & avoit supprimé les desseins qu'elle avoit fait connoître par ces dépôts , dont elle fut détournée peut-être en l'accablant de positions trop fortes.

Le sang corrompu , & coagulé dans les veines , rendoit sensibles les plus petits vaisseaux. Les ramifications des artères , & veines du cerveau , qu'à peine on peut voir dans un autre mort sans le secours du microscope , paroissent très-visibles dans tous ceux qui sont morts de cette maladie , & leurs corps sont presque toujours couverts d'un pourpre noir. Ces vaisseaux enfin remplis d'un sang noir comme de l'encre , sont voir aisément à ceux mêmes qui n'ont point la connoissance de l'Art de la Chirurgie , le commerce que les parties ont les unes avec les autres. On voit aussi que la peau n'est qu'un tissu , comme j'ai dit , de fibres nerveuses , membraneuses , & de vaisseaux ; qu'il y a de petits trous , comme on voit , par exemple , dans une toile , qu'on nomme pores de la peau , par lesquels passe l'insensible transpiration. A ceux qui ont les pores plus dilatés , la malignité s'insinuë plus facilement qu'à ceux qui se trouvent plus resserrés. Il faut se figurer ainsi les parties internes , & nous verrons que ces structures , & les mauvais levains qu'on peut avoir dans le corps , sont deux causes par lesquelles on peut expliquer , & voir , pourquoi les uns sont attaqués de la maladie contagieuse , tandis que dans les autres l'humeur maligne ne fait aucune impression ; pourquoi quelques-uns ont résisté pendant six ou sept mois dans une Infirmerie , sans prendre la maladie , & sans qu'ils aient été attaqués qu'à la fin de leur quarantaine. Tel a été le sieur Bonny , Garçon Chirurgien , qui fut pris de la maladie à la fin de sa quarantaine. Tel a été encore le nommé Sainte Marie , âgé de vingt-six ans , qui avoit résisté à la maladie à Marseille , & étant venu en cette Ville

avec Messieurs Chicoyneau & Verny, après deux mois de service dans cette ville d'Aix avec ces Messieurs, fut attaqué de la maladie, ayant un bubon sous l'aisselle, dont il est mort, malgré la force de sa jeunesse, le tempérament le plus robuste, & le plus vigoureux. Ces trois Chirurgiens n'ont pû résister au venin pestilentiel.

Je pourrois donner un plus grand nombre d'observations touchant d'autres Chirurgiens, qui n'étoient pas moins forts & vigoureux, & qui n'ont pas été moins atteints du mal. Quelques-uns ont écrit que c'étoit pour avoir trop pris de vin; mais on doit leur rendre justice, & dire que ce n'a été que le grand zèle, & le courage qu'ils ont eû à panser les pauvres malades, auprès desquels ils ont comme pompé, & pris, soit par la respiration, ou par les ouvertures naturelles, ce venin pestilentiel qui les a mis au tombeau. On a vû des exemples trop évidents, pour que l'on ne fit pas attention, que d'user d'une trop grande quantité de vin est une chose pernicieuse. L'eau-de-vie & les autres liqueurs ne le sont pas moins, aussi-bien que les elixirs, & les soi-disans secrets. Ils ont été véritablement des secrets singuliers, qui ont contribué à donner la mort à ceux qui les ont expérimentés. J'ai vû un Infirmier nommé Charles dans l'Infirmierie, qui étant pris de la maladie, demanda au sieur Terras, Maître Perruquier de cette Ville, de lui donner un peu d'eau-de-vie, pour lui faire passer son mal de cœur. Il en prit une bonne dose. A peine l'eut-il avalée, qu'il se leva droit de son lit, & tomba roide mort, comme s'il avoit été frappé d'un coup de foudre.

DIXIE' ME OBSERVATION.

Le 6. Décembre, Anne Daumasse, âgée d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin, fut portée à l'Infirmierie. Son mal étoit un bubon à l'aîne du côté droit, sans qu'il parût aucune inflammation à la partie où le bubon étoit; il se faisoit sentir au toucher de la grosseur d'un œuf de poule. Les symptômes qu'elle avoit, étoient une petite fièvre, une legere douleur de tête, la langue un peu chargée, sans autres symptômes fâcheux.

J'appliquai sur le bubon l'emplâtre diachylum avec les gom-

mes. Monsieur le Médecin voyant de si légers symptômes; voulut tenter d'emporter la cause du bubon par les purgatifs, ce qu'il exécuta: il fit appliquer un cataplasme résolutif. Le lendemain 7. du même mois, je trouvai cette femme avec le pouls plus élevé; je crus que le pus se formoit au bubon, ce qui faisoit augmenter sa fièvre, sans que je sçusse qu'on eût changé de topique. La quantité de malades qu'il y avoit dans l'Infirmerie, m'obligeoit à ne pas perdre de temps auprès d'elle, que je croyois sans danger; elle fut purgée ce jour-là avec la pisanne laxative, & le vin émétique; elle fut bien vidée par ce purgatif.

Le 8. je la trouvai avec une forte fièvre, & un commencement d'oppression dans la poitrine. Je voulus voir dans quel état étoit le bubon, que je trouvai beaucoup diminué, & l'emplâtre de Vigo par-dessus: elle me dit que c'étoit par ordre de Monsieur de Vieussens, alors Médecin, que l'emplâtre avoit été changé, qu'il lui avoit fait aussi appliquer un cataplasme. Je voulus le laisser dans l'erreur d'une telle pratique pour voir l'événement. Il lui ordonna de prendre une autre médecine. Le 10. je la trouvai avec une vive douleur de tête, la fièvre plus forte, la langue pâteuse, & chargée d'une croûte blanchâtre, avec des envies de vomir, une difficulté d'avaler les bouillons, les glandes amygdales fort grosses. Je voulus voir le bubon; je ne trouvai plus qu'une petite douleur en touchant la partie, & plus de corps glanduleux; ce qui me fit croire que ce dépôt étoit rentré dans la masse des liqueurs, que cependant la nature vouloit s'en débarrasser, puisque des parties inférieures, elle avoit porté ce venin aux parties supérieures. Elle voulut se faire voir victorieuse, & paroître plus sage que toute la Médecine, pour faire connoître qu'on doit seulement l'assister dans ses desseins sages & prudents, & non point l'interrompre dans ses entreprises.

Le 11. je la trouvai avec une entière perte de la parole, un vomissement qui commençoit à naître, sans aucune diminution de la fièvre; au contraire son pouls fort élevé. M. le Médecin la voyant dans cet état, ne s'attendoit plus qu'à une mort prochaine; elle fut mise à l'usage des potions cordiales; j'appliquai à l'aîne où le bubon avoit paru le cataplasme que je mettois aux autres. Le 12. je trouvai que le bubon commen-

coit à reparoître ; les symptômes avoient un peu diminué ; & la parole, qu'elle avoit entierement perdue, commença à revenir.

Pour mieux m'affurer de cette observation, je lui appliquai encore l'emplâtre fondant. Le 13. à huit heures du matin je fus la voir, je trouvai qu'elle avoit perdu encore la parole ; & cette apparence de bubon que j'avois vû le matin précédent, avoit entierement disparu. Je lui réitérai la potion cordiale, & j'appliquai à l'aîne, où il y avoit encore un petit vestige de bubon, le même cataplasme. Le 14. la parole lui revint encore, le bubon avoit beaucoup augmenté à l'aîne. Je continuai d'appliquer le cataplasme ; à mesure que le bubon augmentoit, la parole lui revint distincte, & naturelle. Les glandes amygdales, qui étoient devenues fort grosses, diminuèrent insensiblement, aussi-bien que les engorgemens qui étoient dans le pharynx.

Le 15. la fièvre fut beaucoup diminuée, & la malade se trouva sans presque aucun mal. Le 16. je continuai d'appliquer le même cataplasme jusqu'au 19. que je lui fis l'opération. Je lui ôtai un corps glanduleux gros comme un œuf entierement pourri. Elle fut pansée comme les autres, & fut guérie le 12. de Janvier, & partit pour aller faire sa quarantaine le 20. dudit mois.

ONZIEME OBSERVATION.

Le vingt-quatre Décembre, veille de Noël, il fut porté dans cette Infirmerie cinquante-trois malades. Parmi ce nombre il y avoit six Païsans fortement liés ; je trouvai à chacun un bubon à l'aîne, tous de la seconde espece. Je commençai à faire l'opération au nommé Jean Alix Savetier, demeurant au quartier saint Jean. Je lui trouvai trois glandes grosses comme un œuf de poule, & toutes gangrenées, sans qu'il y eût aucune matiere humorale.

Après avoir ôté les deux corps glanduleux qui étoient placés au-dessous de la membrane graisseuse, je trouvai la troisième glande sur le cordon des vaisseaux spermatiques, à qui elle étoit adhérente. Je ne l'emportai point de crainte d'ouvrir le vaisseau ; je la coupai par le milieu ; je trouvai dedans une chair fongueuse & noire, qu'on enlevoit facilement par pelotons sans

instrument. Le bubon fut pansé avec du charpi sec.

J'en fis autant aux autres cinq malades qui étoient attachés comme lui , auxquels je trouvai des glandes qui n'étoient pas moins pourries que les précédentes. Je ne changeai point de méthode quant au pansement.

De ces six il y en eut deux qui périrent , & les autres quatre ont été parfaitement bien guéris. Ils ne prirent les uns & les autres qu'une potion narcotique pour appaiser le délire , & deux potions cordiales avec quelques dragmes de confection d'hya-cinthe dans leurs bouillons de temps en temps.

J'ai observé plusieurs fois qu'en donnant des potions un peu trop fortes , soit purgatives , sudorifiques , ou cordiales , souvent réitérées dans le temps que la nature se montre victorieuse par des dépôts , quels qu'ils soient , ces médicamens ne faisoient que la détourner de ses desseins sages & prudents. Il faut avoir attention de lui aider seulement , & non point la surcharger d'un tas de remèdes.

DOUZIE' ME OBSERVATION.

LE 25. dudit mois de Décembre fut apporté dans cette Infirmerie Joseph Julien , âgé de trente-six ans , d'un tempérament mélancholique. Je lui trouvai une parotide , & une inflammation très-considérable par tout le visage. Les symptômes étoient une forte fièvre , & une vive douleur de tête. La nuit du 26. il tomba dans le délire ; je ne pus tirer de lui aucune marque de raison. Je m'enhardis à faire l'opération ; je trouvai la glande parotide toute gangrenée , & tout autour également mortifiée ; elle commençoit à attaquer les parties musculieuses. Je levai tout ce qui étoit mortifié , & je fomentai la playe avec l'esprit de vin , où je fis dissoudre la thériaque. Le pansement ne fut point différent du précédent.

Le délire continua jusqu'au 27. n'ayant fait donner autre chose que quelques dragmes de confection alkermes dans ses bouillons. Le 28. je le trouvai dans son bon sens ; la fièvre beaucoup diminuée ; la suppuration fut abondante , mais la matière d'une odeur cadavereuse. Il fut pansé avec un simple digestif , après avoir animé la playe avec l'esprit de vin & la thériaque. Le 29. & le 30. il fut pansé de même , & je le trouvai

TRAITE' DE LA PESTE. *Part. I.* 455
sans fièvre. Il fut hors d'affaire le 10. de Janvier, & sortit le
27. après avoir été purgé deux fois à la fin de sa maladie.

TREIZIEME OBSERVATION.

LE 26. Décembre il entra dans cette Infirmerie la Demoiselle Anselme, âgée d'environ 23. ans, d'un tempérament fort sanguin. Elle avoit un anthrax sur la clavicule qui occupoit jusques à la partie moyenne du col. La peau étoit noire & sèche comme du parchemin. J'enlevai toute l'escarre avec l'instrument tranchant. Je fomentai cet ulcere avec de l'esprit de vin mêlé avec la thériaque.

Le 26. je trouvai que la mortification avoit augmenté sur l'anthrax ; je mis par-dessus un plumaceau chargé d'onguent escarotique. Elle tomba dans le délire la nuit du 26. au 27. avec un redoublement de fièvre. Je continuai de la panser deux fois le jour. On lui fit prendre une potion somnifere.

Le 28. & le 29. elle fut délivrée du délire & de la fièvre. Je lui trouvai un bubon sous l'aisselle du même côté de l'anthrax, auquel j'appliquai un cataplasme que je continuai jusques au 3. de Janvier que j'en fis l'ouverture, & l'anthrax fut pansé avec le digestif animé.

La fièvre & le délire ne la quitterent qu'en conséquence de ce dépôt critique. Elle fut entierement hors d'affaire à la fin de Janvier. Après avoir été purgée elle fut en quarantaine.

QUATORZIEME OBSERVATION.

LE 28. Janvier 1721. Jean Pelicier fut apporté dans cette Infirmerie ; c'étoit un homme âgé de quarante-cinq ans. Sa maladie étoit un petit mal de tête, accompagné d'un peu de fièvre, d'un bubon de la troisième espece à l'aîne, gros comme une noix, profond, & très-sensible, accompagné d'une legere douleur au bas ventre.

Il fut purgé le 29. avec le vin émétique, & la pilsanne laxative. Le lendemain 30. dudit mois, il fut mis à l'usage des potions cordiales, & sudorifiques. Son bubon n'avoit point augmenté, il étoit toujours très-sensible en le touchant.

Le 2. de Février il sembloit que le malade prît de nou-

velles forcés par la cessation de la fièvre, & par l'appetit qui se découvroit. Mais tous ces bons signes de santé furent trompeurs, puisque le malade périt le même jour.

Il faut observer que beaucoup sont morts, quoique ce bon signe d'appetit parût. J'en ai vû mourir avec le pain à la main, & le morceau dans la bouche.

QUINZIEME OBSERVATION.

Le Valet du Pere Bénédictein Econome dans l'infirmerie, nommé Joseph, âgé d'environ vingt-quatre ans, d'un tempérament pituiteux, eut une tumeur sous la mâchoire inférieure. Le 26. de Mars cette tumeur étoit comme une véritable tumeur froide, sans aucune inflammation, seulement un peu sensible en la touchant. Il n'avoit qu'une fièvre tierce, sans autres symptômes propres qui nous fissent connoître la maladie contagieuse.

J'appliquai sur la tumeur l'emplâtre de Vigo mêlé avec celui de diachylum gommé. M. Chicoyneau lui fit prendre une potion purgative, dans laquelle il fit mettre six grains de tartre émérique; il fut assez vuïdé par ce purgatif.

La tumeur qui n'avoit ni augmenté, ni diminué, resta dans le même état jusques au 12. d'Avril avec la fièvre tierce. Le 13. dudit mois la fièvre commença à paroître continuë, avec un vomissement bilieux, une douleur à la tête, la langue jaunâtre; ce qui me fit croire que le venin étoit resté caché, ou qu'il n'avoit pas trouvé un levain propre pour faire naître cette foule de différens symptômes que j'ai remarqués dans cette maladie.

Le 14. la fièvre augmenta, suivie d'un nouveau vomissement. On lui ordonna vingt-cinq grains d'ipécacuanha, & le soir une potion cordiale. Le 15. il fut dans le même état. Je découvris un charbon sur la joue du côté gauche. J'ouvris la tumeur de l'avis de M. Chicoyneau; je n'y trouvai aucune matiere, le corps glanduleux étoit gros comme une noix. Je ne l'emportai point, parce qu'il étoit trop adhérent à la partie. La potion cordiale fut réitérée, & la nuit du 15. au 16. il mourut.

LE 28. de Mars le Pere Bonnacaze , Bénédictin , Confesseur dans cette Infirmerie , âgé d'environ cinquante ans , d'un tempérament fort mélancholique , se trouva avec un grand abattement de force , une petite fièvre , le pouls intermittent ; sa vûë paroissoit troublée , & comme ternie. Mrs. Chicoyneau & Verny le firent saigner au bras.

Le 29. on lui ordonna une potion purgative avec l'émétique. Le 30. il fut toujours dans le même état. On lui fit faire une seconde saignée au pied , & le soir il prit une potion cordiale , sans qu'il se trouvât aucunement soulagé.

Le lendemain on voyoit en le regardant avec attention un certain trouble dans ses yeux qui faisoit connoître l'ennemi caché qui ravageoit l'intérieur. Le 2. du mois d'Avril on réitéra la potion purgative , & le 3. il fut mis à l'usage des potions cordiales , & de quelques prises de thé.

Le 4. du même mois il se manifesta un petit charbon noir à la partie moyenne & laterale de la cuisse. Je lui fis trois petites scarifications de l'avis de M. Chicoyneau ; & par-dessus j'appliquai , pour faire tomber l'escarre , un petit plumaceau chargé d'onguent de styrax mêlé avec le basilicum , & la thériaque.

La nuit du 5. au 6. à deux heures après minuit , on me vint faire lever pour aller arrêter le sang qui sortoit de la playe. J'en trouvai environ six à sept onces dans le lit. Le sang s'arrêta facilement , mais la mort suivit de près , puisque le malade mourut une demi-heure après.

Le lendemain Messieurs Chicoyneau & Verny étant venus pour le voir , ne furent pas surpris quand je leur racontai cette hémorrhagie qui étoit survenue par le petit vaisseau , parce qu'un semblable cas leur étoit arrivé plusieurs fois à Marseille ; ce qui nous fait connoître évidemment la dissolution du sang.

Je n'aurois pas osé entreprendre de faire la saignée ni du bras , ni du pied , sans leur avis , parce qu'elle m'avoit paru pernicieuse au commencement qu'on voulut la mettre en usage dans cette Infirmerie. Elle l'est évidemment quand il y a quelques éruptions qui commencent à paroître aux parties extérieures. J'ai vu cependant au mois de Mai qu'on l'a mise en usage à des malades qui avoient de simples fièvres malignes ;

458 TRAITE' DE LA PESTE. *Part. I.*
& qu'elle a fort bien réussi quand il n'y avoit point d'éruption,
ni d'autre dépôt critique.

DIX-SEPTIEME OBSERVATION.

LE Pere Leandre , Recollet , âgé d'environ cinquante ans , d'un tempérament mélancholique , se trouva attaqué de la maladie le 6. de Janvier. Les symptômes qui parurent d'abord furent un frisson , une fièvre assez forte , la langue sèche & noire , un vomissement bilieux , & une legere douleur de tête.

M. le Médecin lui ordonna de prendre trente grains d'ipécacuanha. Le lendemain , second jour de sa maladie , il eut le poulx concentré , & la face cadavereuse ; il fut mis à l'usage des potions cordiales & sudorifiques. Le 8. dudit mois , il lui parut une petite éruption charbonneuse à la partie moyenne & laterale de l'avant-bras du côté droit. J'appliquai dessus un plumaceau chargé d'onguent de styrax , mêlé avec le basilicum , & la thériaque , & l'emplâtre diachylum par-dessus : il fut purgé avec des potions émétiques.

Le 8. dudit mois on réitéra les potions cordiales ; le charbon n'avoit ni augmenté , ni diminué ; ce qui m'obligea à continuer de le panser avec les mêmes onguens. Le malade paroissoit être mieux , & la fièvre diminuée : cependant sa face cadavereuse fit que j'avertis le Pere Empereur , Jesuite , de le voir. A peine eut-il reçu les Sacremens , que tous ces bons signes de santé parurent trompeurs , puisqu'il mourut trois heures après. Je le trouvai mort assis sur son lit.

Il fut couvert par tout le corps d'un pourpre noir. Cette mort si rapide est bien contraire au sentiment des Anciens par rapport au petit charbon. On lit dans leurs écrits , que plus le charbon étoit petit , moins il y avoit à craindre. J'ai bien vû le contraire dans cette maladie , puisque d'un grand nombre de ceux qui n'avoient qu'un petit charbon , peu en revenoient ; & d'autres qui avoient plusieurs charbons en guériffoient. J'ai vû guérir des Payfans qui avoient neuf charbons.

DIX-HUITIEME OBSERVATION.

JE finis mes observations par celles des fistules pénétrant dans le bas-ventre , que j'ai pansées dans cette Infirmerie , les-

quelles j'ai trouvé être causées par le séjour de la matiere âcre. & corrosive qui se formoit au-dessous des corps glanduleux des bubons, parce que les malades ne venoient que tard dans l'Infirmierie ; ainsi l'on ne pouvoit prévenir les suites fâcheuses.

Ceux qui sont attachés à suivre l'antiquité , ne manqueront pas de dire que la pierre à cauterer devoit être préférée à l'instrument tranchant pour faire l'ouverture du bubon. Je ne blâme point la pratique de ces grands hommes , parce que c'est par eux que nous sommes parvenus à la connoissance de ce grand Art , que nous voyons aujourd'hui dans un si haut point de perfection. Si on fait attention à la premiere espece de bubons dont j'ai parlé ci-devant , où je me suis servi de la pierre à cauterer , on verra que je n'ignore pas cette pratique , puisque je l'ai suivie dans le commencement de cette maladie. Mais le peu de succès m'en a fait bannir l'usage , aussi-bien que des ventouses appliquées sur le bubon , qui n'y font aucun effet , comme j'ai dit ci-devant.

L'on sçait que les fistules sont des ulceres calleux , profonds , & caverneux , qui d'une entrée étroite se terminent en un fond large , qui rend pour l'ordinaire une matiere très-âcre. Celles que je vais rapporter ci-après , n'ont été faites que par l'humour maligne chargée de sels âcres , qui divisent par leur séjour , & rongent les parties où elle croupit.

Le 24. Mars étant rétabli de ma maladie (car je n'en ai pas été exempt) je trouvai dans l'Infirmierie parmi le nombre des malades , Maximin Lauzet , âgé de trente-deux ans , d'un tempérament pituiteux , qui avoit une fistule pénétrante dans le bas-ventre , & un sinus qui alloit le long de la crête des os des iles , & les bords de l'ulcere fort calleux. En appliquant la main sur l'hypogastre , il sortit par le trou de la fistule une matiere abondante , & noire , & d'une odeur très-puante. La fièvre continuë , & l'épuisement de ses forces , ne me faisoient attendre qu'une mort prochaine. Monsieur le Commandant me fit l'honneur de m'écrire de prendre tous les soins possibles de ce malade , qui avoit été Parfumeur dans la Ville.

Après m'être servi pendant quelques jours des injections détersives dans l'ulcere , sans aucun succès , ni diminution de la fièvre , j'entrepris de lui faire l'opération le 2. Avril. Le trou

de la fistule étoit si petit, que je ne pouvois point sans peine introduire la sonde crénelée pour faire l'opération. Je fis avant que l'introduire une incision avec un bistouri droit à la partie inférieure du sinus. Cette incision faite, j'emportai le bord calleux, & j'eus la liberté d'introduire dans la fistule le doigt indice de la main gauche, qui me servit de sonde & de guide pour éviter de couper le cordon des vaisseaux spermatiques.

Le sinus glissoit le long de la production du péritoine, & alloit pénétrer dans la capacité du bas-ventre. Je dilatai la playe comme on fait à l'opération du buboncele. Cette opération ainsi faite, j'introduisis une tente émoussée par la pointe, de crainte qu'elle ne blessât l'intestin. Je remplis le reste de la playe de bourdonnets secs, & mis par-dessus des compresses.

Le lendemain, troisième jour d'Avril, je portai, à la faveur de la sonde, un bourdonnet moullé, attaché avec un fil trempé dans l'esprit de vin, & l'huile rosat mêlez ensemble; je le conduisis avec la sonde jusqu'au fond du sinus. Je pansai la fistule avec des bourdonnets trempés dans le digestif.

Le quatre du même mois la matiere qui sortoit étoit toujours d'une mauvaise odeur, & très-abondante. Je continuai le pansement comme ci-devant, observant de tremper la tente avant que de lever l'appareil, pour qu'il fût pansé le plus promptement qu'il seroit possible, de peur que l'air n'offensât les parties internes qui se trouvoient découvertes. Je dilatai le sinus qui se glissoit le long de la crête des os des iles, & je continuai à le panser de même jusques à entière guérison, qui fut le 15. Mai, auquel jour il fut purgé, & à la fin du même mois il sortit pour aller en quarantaine avec un nombre d'autres convalescens.

DIX-NEUVIEME OBSERVATION.

LE nommé Lombard, Hôte du Cheval Marin, demeurant au bout du Cours, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament bilieux & sec, fut porté le 10. d'Avril dans ladite Infirmerie, sans qu'il eût précédé aucun symptôme fâcheux, sa tête assez libre, sa langue peu chargée, sa fièvre n'étant pas forte. Je lui trouvai deux bubons de la première classe, un à

chaque côté des aînes. Il avoit encore cinq charbons qui étoient placés, l'un à la partie moyenne & laterale de la cuisse du côté droit, deux autres à la jambe du côté gauche, l'un au-dessous de la rotule du genouil, le second au mollet de la jambe, le quatrième sur le tendon d'Achilles, & le cinquième à la partie moyenne du tarse; les cuisses & les jambes étoient toutes œdemateuses, comme celles d'un hydropique.

Je commençai à faire l'ouverture à un des bubons, j'y trouvai la glande pourrie, que je tirai facilement avec mes pincettes; un peu de matière fereuse sortoit d'un sinus qui pénéroit dans le bas-ventre. Je pressai avec ma main au-dessus de la playe, cette compression fit sortir beaucoup de matière du bas-ventre. Je dilatai le sinus autant qu'il fut nécessaire, & je le pansai comme la précédente fistule.

J'enlevai l'escarre des charbons, au-dessous de laquelle je trouvai une chair spongieuse & pourrie; les autres n'étoient pas si considérables. Je les pansai les uns & les autres avec le digestif animé. Le soir il prit une potion cordiale.

Le 12. dudit mois je fis l'ouverture à l'autre bube, dans lequel je trouvai la glande toute noire, & un sinus qui alloit dans les bourses du côté gauche. J'ouvris le sinus, & je pansai la playe comme celle de l'autre côté. Je continuai de panser les charbons à l'ordinaire, je mis autour des jambes & des cuisses des compresses trempées dans l'eau-de-vie. La potion cordiale fut répétée le soir.

Le lendemain 13. dudit mois, je trouvai les playes des bubons sèches, & les ulcères qu'avoient faits les charbons également; ce qui me fit faire un prognostic défavantageux au malade, qui fut suivi d'une mort prochaine, qui arriva à quatre heures après midi le même jour.

Il est bien facile de voir que la crainte qu'il avoit eu de déclarer sa maladie, & la négligence qu'il eut à se faire traiter dans sa maison, ou à venir plutôt à l'Infirmierie, ont été les seules causes de sa mort, puisqu'il n'avoit eu, suivant ce qu'il me dit, aucun symptôme fâcheux au commencement de sa maladie. Il ne tomba point dans le délire, parce que les corps glanduleux se trouvoient être superficiels, & qu'ils ne faisoient aucune compression aux vaisseaux qui passent dans cette partie, comme font ordinairement ceux dont les glandes se trou-

vent profondes ; ou peut-être avoit-il appris de notre Auteur Apoticaire , dont j'ai parlé ci-devant , ce qu'il a écrit dans sa Dissertation page 77. que les glandes des bubons , en pourrissant , se fondent par la suppuration ; ce qui l'engagea , se voyant sans symptômes fâcheux , d'attendre à se déclarer que la pourriture des glandes fût faite , & que les corps enkistés fussent convertis en maniere liquide. Mais je crois que ce fut plutôt la crainte d'aller à l'Infirmierie , ayant appris que ce même Apoticaire en étoit tellement frappé , qu'il donnoit ses remèdes aux Infirmiers au bout d'une pèle à long manche.

VINGTIÈME OBSERVATION.

HONNORATE Peyresc , âgée de dix-huit ans , d'un tempérament sanguin , eut aussi une fistule à l'aîne , pénétrant dans le bas-ventre , que Messieurs Chicoyneau , Verny , & Soullier virent le 15. Février. Je lui fis l'opération au commencement du mois de Mars. Je coupai totalement les trois anneaux , où le sinus alloit le long d'iceux. Quant au reste de l'opération , je ne changai point de méthode de celle que j'ai dit ci-dessus en parlant du Sieur Lauzet , c'est pourquoi je ne la repeté point. Elle fut pansée exactement deux fois par jour jusques au douze du même mois , & parfaitement guérie à la fin du mois de Mars.

Il est à observer que quelques-uns de ces malades qui avoient ainsi des fistules , devenoient secs , & comme phthisiques ; mais les ayant mis à l'usage du lait pendant quinze jours , ils furent parfaitement bien rétablis.

Comme je me suis servi avec succès de l'onguent de styrax mêlé avec le basilicum , ou dans le digestif , & qu'on ne le connoissoit point dans cette Ville , je croirois manquer à mon devoir si je n'en donnois la recette , puisque ses vertus le rendent si recommandable.

Il est bon non-seulement dans cette maladie , mais aussi dans beaucoup d'autres , comme dans les taches & ulcères des scorbutiques. Je l'ai mis en usage dans cette Ville à Mademoiselle qui attaquée de la maladie du scorbut , avoit à la cuisse & à la jambe gauche de grandes taches noires scorbutiques ; elle en fut guérie au mois de Septembre 1721. II

est aussi merveilleux pour les vieux ulcères : j'en ai guéri un que la femme du nommé Roure , au Faubourg , avoit à la jambe. Il résout les tumeurs froides , & guérit les herpes rongueantes. Je m'en suis bien trouvé dans beaucoup d'autres maladies qui arrivent ordinairement aux pauvres. Le soin de ceux de la Miséricorde de cette Ville m'ayant été confié après que l'Infirmierie a été fermée , je l'ai employé en plusieurs circonstances. Je ne doute point que ses vertus n'engagent Messieurs les Chirurgiens à le mettre en usage : en voici la composition.

On prendra du styrax liquide , gomme élemi , & cire neuve , de chacun huit onces ; colophone , & huile de noix , de chacun deux livres. On fera fondre le tout ensemble dans une bassine sur un feu médiocre ; on passera la matiere par un linge , & on laissera refroidir l'ongent , l'agitant de temps en temps jusqu'à ce qu'il soit en consistance , pour empêcher qu'il ne se fasse des grumeaux.

Cet onguent mêlé avec la thériaque , est aussi très-propre pour résoudre les bubons que j'ai dit avoir paru , & qui n'étoient suivis d'aucun fâcheux accident. On ne doit pas toutefois laisser ces sortes de malades sans prendre des précautions , parce qu'ils peuvent communiquer la maladie à d'autres ; & quoique les premiers n'ayent que de simples bubons , & sans symptômes dangereux , ceux à qui ils communiqueront le mal pourront en avoir de compliqués , & comme ceux de la troisième espece , comme j'ai vû arriver à un Monsieur de cette Ville qui avoit un simple bubon , sans en être incommodé ; cependant il communiqua son mal à une de ses filles , qui fut portée à l'Infirmierie de l'Arc , ayant deux bubons dangereux.

L'on peut juger aisément d'où vient qu'il y a des personnes qui ont le mal plus dangereux , & qui le prennent plus facilement les unes que les autres , en faisant attention à la manière dont notre vie s'entretient , & à ce qui nourrit nos parties , qui n'est qu'un chyle préparé dans l'estomach ; cependant ce chyle en circulant se moule , comme j'ai dit ci-devant , & chaque partie retient de ce liquide ce qui se trouve conforme à sa nature. Il est certain que tous ceux dont les parties seront les plus éloignées de l'état naturel dans lequel ils doivent être pour jouir d'une santé parfaite , ou qui auront de mauvais levains ,

seront plus sujets à être pris de la maladie contagieuse , & leur disposition la rendra plus ou moins dangereuse.

Je finis ces observations en priant le Lecteur d'avoir quelque indulgence pour un Ecrit qui est mon coup d'essai ; ce qui me fait espérer qu'il aura la bonté d'épargner bien des fautes que j'y ai faites , sur-tout dans la maniere de m'exprimer , m'étant toujours plus appliqué à acquérir l'art de bien opérer , que celui de bien dire.



ETAT DES VILLES ET LIEUX DE PROVENCE

qui ont été attaqués de la contagion, des jours auxquels elle a commencé en chaque endroit, du nombre des morts qu'il y a eus, & des jours auxquels elle a cessé.

Noms des Villes & Lieux.	Nombre des habitans avant la contagion.	Jours auxquels le mal a commencé.	Jours auxquels il a fini.	Nombre des morts jusqu'au 31. Août 1721. que la contagion a fini.
Marseille.	90000 .	10 Juill. 1720	28 Mai 1721.	39134 .
Apt.	6000 .	1. Aout. . .	2. Février. . .	251 .
Vitrolles.	800 .	2.	1. Avril. . . .	209 .
Sainte Tulle.	810 .	7.	14. Mars. . . .	430 .
Aix.	24000 .	9.	1. Septembr.	7534 .
Aubagne.	7000 .	15.	2114 .
Meyrargues.	350 .	15.	28. Septembr.	384 .
Alauch.	5000 .	16.	942 .
Lançon.	1800 .	22.	28. Janvier. . .	816 .
Rouffillon.	1100 .	25.	7. Mars. . . .	154 .
Les Pennes.	740 .	25.	14. Avril. . . .	223 .
Le Puy.	900 .	29.	26. Janvier. . .	29 .
Saint Canadet.	125 .	29.	26. Janvier. . .	32 .
Saint Zacharie.	1050 .	30.	3. Mars. . . .	254 .
Gaubert.	500 .	4 Septembre	31. Dec. 1720	29 .
Gignac.	470 .	10.	31. Mai 1721	10 .
Cassis.	3500 .	15.	1. Février. . .	214 .
Rognac.	370 .	18.	243 .
Pertuis.	4000 .	25.	10. May. . . .	364 .
Caseneuve.	1160 .	25.	3. Mars. . . .	18 .
Corbieres.	400 .	25.	11. Avril. . . .	131 .
Bandol.	100 .	25.	15. Decembr.	32 .
Nans.	500 .	27.	125 .
Berre.	2000 .	28.	1071 .
Cucurron.	3500 .	1 Octobre	730 .
Gardane.	2000 .	3.	7. Oct. 1720	6 .
Pelissane.	2200 .	6.	2. Juin 1721	223 .
Villars.	300 .	9.	31. Dec. 1720	12 .
Martigues.	6000 .	12.	2150 .
	167115			57864 .

Noms des Villes & Lieux.	Nombre des habitans avant la contagion	Jours auxquels le mal a commencé.	Jours auxquels il a fini.	Nombre des morts jusqu'au 31. Août 1721. jour auquel la contagion a fini.
De l'autre part .	167115	57864 .
Simiane.	774 .	15 Oct. 1720.	10. Juil. 1721.	264 .
Toulon.	22000 .	17.	13160 .
Le Canet.	600 .	18.	31. May.	198 .
S. Savournin.	4000 .	22.	31. Juillet.	206 .
Saint Remy.	3000 .	1. Novembr.	996 .
Auriol.	3200 .	1.	1595 .
Venelles.	410 .	1.	15. Janvier.	33 .
Sallon.	4000 .	4.	700 .
Rustrel.	750 .	14.	15. Février.	13 .
Vaugine.	200 .	2. Decemb.	27. Avril.	34 .
Arles.	12000 .	17.	8110 .
Tarascon.	10000 .	17.	1. Août.	210 .
Mazaugues	440 .	17.	4. Avril.	168 .
Gemenos.	1100 .	20.	6. Avril.	54 .
Orgon.	1700 .	29.	18.	105 .
Maillianne.	750 .	7. Jan. 1721.	106 .
Ollioulles.	3500 .	8.	1100 .
Suc.	60 .	18.	10. Juillet.	7 .
La Vallette.	1660 .	20. Février.	10.	1203 .
Le Reveft.	650 .	1. Juin.	465 .
Forcalquieret.	147 .	7.	1. Août.	85 .
La Garde.	415 .	11.	230 .
Garcoult.	1200 .	13.	163 .
S ^{te} Anastasie.	500 .	14.	144 .
Le Puget.	1060 .	3. Juillet.	88 .
Roquevaire.	2500 .	9.	46 .
Neoules.	450 .	16.	143 .
S. Nazaïre	1500 .	24.	51 .
Frigoulet.	60 .	12. Août.	19 .
Grairfon.	900 .	15.	8 .
Noves.	1228 .	16.	98 .
	247869 .			87666 .

ESTAT général des lieux attaqués de la contagion du Diocèse de Mende, avec le nombre des morts, des convalescens, des personnes qui restent, le jour que la maladie a commencé, le jour qu'elle a fini, fait par ordre de M. de la Deveze Brigadier des Armées du Roy, Commandant général en Gevaudan sous l'autorité de Monfieur le Duc de Roquelaure.

Noms des Paroisses.	Noms des Lieux attaqués.	Nombre des morts.	Nombre des convalescens.	Nombre des gens qui restent.	Jours que le mal a commencé.	Jours que le mal a fini.
Salmon . . .	Coureat	56	..	48	25 Nov. 1720	25 Juin 1721.
LaCanourgue	La Bastide	722	94	523	3 Nov. 1720	17 Octobre.
	Arriols.	4	..	33	28 Juill. 1721	15 Août.
	Eubeque	4
	Cadoulle	22	2	28	12 Septembre	dure.
	A la Roque.	12	..	75	19 Juill. . .	26 Août.
	A Abrits.	6	..	5	14 Juin. . .	22 Août.
	A Abrits.	5	..	3	18 Septembre	18 Août
	Malaville	10	15 May. . .	17 Août.
S. Frezal près LaCanourgue	Coufous.	1	..	15	15 May. . .	Idem.
	Loumasfontet	5	..	3	25 Juin. . .	2 Juillet.
	A Tremoulis.	33	..	2	12 Avril. . .	à la fin de Juil.
	A Bonnefons	6	16 Avril. . .	Idem.
Banassac . .	Montferrand.	196	13	Ou n'a pas le nombre	18 Août. . .	dure.
	Lemalbouquet.					
	Serres.
Saint Georges de Levejat	La Caleydouze } Les Cayrons. Loumas Roug }	58	21	22	17 Juill. . .	30 Septembre
	Brunabes.	19	..	3	12 Juin. . .	1 Juillet.
La Capelle	Le mal du Fred	19	..	18	19 Juill. . .	25 Septembre
	Font Julien.	48	8	39	15 Juill. . .	12 Novembre
S. Germain du Teil.	Malbouquet.	10	..	51
	Montagudet.	9	..	63
	La Triviale.	5	..	1. enfant	la fin d'Août.	20 Septembre
Chirac. . . .	Les Regouldel	6	..	115	la fin d'Août.	20 Septembre
	Arras.	1	..	37	23 Novembre	Idem.
Marvejols. .	..	1516	656	1550	22 Juill. . .	dure, mais il en meurt très-peu.
Saint Leger .	..	181	32	488	4 Septembre	dure.
	Achinia	4	..	10
	Avaladou	104	27	57	..	4 Septembre
		3063	853	3189		

Noms des Paroisses.	Noms des lieux attaqués.	Nombre des morts.	Nombre des con- valescens	Nombre de ceux qui restèr	Jours que la mal a commencé.	Jours auxquels le mal a fini.
De l'autre part		3063	853	3189
	Chachiniors 28	.. 8	.. 56	Idem.
	Augratous. 22	.. 2	.. 2
Monrodat 129	.. 22	.. 93	23 Août. . .	dure encore.
	Inotlis. 18	.. 6	.. 40	25 Août. . .	Idem.
	Vimenet. 15	.. 2	.. 13	ledit jour. .	Idem.
Gabrias	Chateurvejols. 8 83	1 Octobre.	18 Octobre.
Greze 128	.. 6	.. 112	8 Octobre.	duræ.
	Chaufferans. 25	5. & 5 malades	.. 47	4 Septembre	Idem.
Brugieres	Les Hermots. 4	Idem.	.. 20	9 Octobre.	Idem.
	Prades. 1	.. 1	.. 28	aumois d'Oct.
	Pradaffou. 1 15	30 Novembre
Barjac & Bassieges.	Bramonas. 82	.. 7	.. 250	8 Octobre.	dure.
	Moulines. 153	.. 17	.. 79	13 Août. . .	Idem.
	Le Chanbonet. 30	.. 1	.. 13	27 Septembre	Idem.
Espagnac.	Le Mazandray. 12 2	3 Octobre.	dure.
	Le Buisson. 13	1. malade	.. 19	Idem.
	Volhurorgues. 31 23	dans le mois d'Octobre.	Il y a 15. jours qu'il n'y a point de malades.
Saint Bauzille	Les Fonts. 5	.. .	le nombre manque.
Laneujols. 6	.. 1
	Les Bergougnons. 72	.. 30	.. 200	30 Août. . .	1 Octobre.
	Conges. 30	.. 2	.. 32	25 Septembre	25 Octobre.
	Valfournes. 9	28 Septembre	8 Novemb.
Chaffelades	Chabalieres. 39	.. 7	.. 70	14 Octobre.
Mende 772	.. 37	.. .	7 Septembre	dure.
		4696	1008	4386		

A V I S

Du Libraire sur le Supplément.

L'AUTEUR, pressé par l'amour du bien public, & par le desir de répondre aux intentions du Roi, ayant hâté l'impression de cet Ouvrage, se trouve dans la nécessité de donner ce Supplément.

Les Pièces qui le composent sont de deux espèces. Les unes, comme la Relation de M. Rochevalier, &c. au sujet de la maladie de la Canourgue, les Lettres de M. Blanquet, le Procès-verbal dressé à Marvejols par Messieurs le Moine & Bailly, leur Lettre à M. de Fornès, l'Observation circonstanciée de M. le Moine, une de ses Lettres à M. Dodart, celle de M. de Fornès à M. Couzier, & la Réponse de ce Médecin, enfin l'extrait d'un Mémoire de M. Rochevalier, toutes Pièces intéressantes, avoient échappé aux recherches de l'Auteur. Celles qui avoient originairement paru en Latin, ont été traduites, ainsi que quelques autres insérées dans le corps de l'Ouvrage, tant pour sauver la bigarrure désagréable que le mélange de quelques morceaux Latins dans un Ouvrage entièrement François auroit produite, que pour le mettre à la portée de tout le monde.

Les autres Pièces sont un extrait de la Dissertation de M. Astruc sur la Peste, & du Commentaire de M. Scheuchzer sur cet Ouvrage. En donnant l'un & l'autre par extrait, l'Auteur n'a pas prétendu désapprouver tout ce dont il n'a pas fait usage; mais il n'a pas voulu s'écarter du plan qu'il s'étoit formé de ne faire entrer dans son

Recueil que des Observations faites par gens qui eussent traité les Pestiférés.

On croiroit pourtant , en lisant les Lettres de Messieurs Montresse & Scheuchzer qui se trouvent jointes à celles de M. Deidier , que l'Auteur s'est écarté de son plan , puisque ces deux Médecins n'avoient pas vu la Peste. Mais ce sont les Lettres de M. Montresse qui ont occasionné celles de M. Deidier ; ces dernières seroient devenues obscures , si on avoit supprimé celles de M. Montresse ; il étoit donc presque indispensable de les employer. Il est vrai qu'on auroit pû supprimer celle de M. Scheuchzer , qui ne contient que des réflexions sur les Observations & Expériences de M. Deidier ; mais outre que ces réflexions contiennent des choses curieuses & intéressantes , & qu'elles sont étroitement liées avec les Observations , elles ne sont point d'un Volume assez considérable pour donner lieu à un reproche fondé. On observera que ces différentes Lettres sont ici imprimées dans un ordre différent de celui qu'elles ont dans l'édition qu'en a donnée M. Scheuchzer ; mais elles le sont dans l'ordre naturel , qui a paru préférable.

On sera peut-être surpris de retrouver ici les Observations de M. Deidier sur les causes de la Peste de Marseille , & les Expériences qu'il a faites pour les découvrir , imprimées p. 201. Mais l'étonnement cessera quand on fera attention que les unes & les autres étoient beaucoup plus amples dans l'édition de M. Scheuchzer que dans le Mémoire manuscrit que M. Deidier avoit envoyé dans le tems à la Cour , qui seul a été remis à l'Auteur ; & l'on a mieux aimé doubler quelques pages d'impression , que de les épargner en divisant cet Ouvrage , comme il auroit fallu le faire pour éviter le double emploi.

SUPPLEMENT

SUPPLÉMENT.

LETTRE, ET OBSERVATIONS
de Monsieur DEIDIER Conseiller-Médecin du
Roi, Professeur en Médecine en l'Université de
Montpellier sur la Maladie de Marseille.

*A Monsieur MONTRESSE Docteur en Médecine ,
Aggrégé en l'Université de Valence.*

MONSIEUR,

JE viens de recevoir votre dernière Lettre en date du 11^e du courant, par laquelle il me paroît que ma réponse à votre première n'étoit pas encore parvenue jusqu'à vous ; ce qu'on ne sçauroit attribuer qu'au dérangement des Courriers. Je vais vous en dédommager, en vous traçant ici ce que je pense sur la maladie de Marseille.

La plupart des Malades que j'ai vus au commencement, étoient saisis de fièvre continuë, qui portoit le caractère de fièvre ardente, lorsqu'elle survenoit à un tempérament sanguin, ou bilieux; elle ressembloit à la fièvre putride ordinaire, dans les personnes d'un tempérament pituiteux, & qui s'étoient gorgées d'alimens; au lieu qu'on pouvoit la regarder comme maligne pourprée, dans les cas où le Malade, d'un tempérament mélancholique, saisi de peur, se trouvoit presque sans pouls, la face cadavereuse, les yeux éteints, les extrémités froides, & tout le corps couvert d'un pourpre rouge, qui noircissoit bientôt; au lieu que ceux de la fièvre ardente avoient un pouls élevé, mais dur, des yeux étincellans, une chaleur brûlante, & une ardeur excessive. Tous ces différens fiévreux avoient

N n n

cela de commun entr'eux, que leur souffle & leur transpiration répandoient une odeur cadavereuse, qui frappoit le nez des assistans, & qu'on pouvoit rapporter à l'odeur des pommes pourries, qui ont resté quelque temps enfermées; il leur survenoit toujours des gonflemens douloureux aux aînes, aux aisselles, ou aux parotides: de plus, quelque pustule charbonneuse, ou de véritables charbons, tantôt érysipelateux, & tantôt phlegmoneux, paroissoient sur différentes parties de la peau. Lorsque ces éruptions étoient détournées par la fièvre, le Malade péroissoit malgré tous les remedes; au lieu que ces éruptions s'élevant, & venant à supurer, le prognostic étoit douteux, & ceux qu'on secouroit à propos, guérissent.

Outre les fiévreux ci-dessus, il y en a eu quelques-uns dès le commencement, & il y en a aujourd'hui un fort grand nombre, dans lesquels on ne voit autre chose que des bubons, des parotides, ou des charbons, sans qu'aucune fièvre ait précédé; & ce sont ceux-là qui guérissent tous, & qui n'ont proprement besoin du secours de la Chirurgie, que pour éviter les fistules à clapiers, & les bords calleux, qui se forment à leurs bubons suppurés & négligés. Leurs charbons suppurent aisément, pour peu qu'on ait soin de les humecter par le pain trempé dans l'huile, ou par quelque onguent pourrissant; il suffit de leur faire quelques scarifications, ou de les cerner avec le scalpel, pour plus grande sûreté. Dans le premier pansement, il s'élève des plaies une odeur semblable à celle de la transpiration des susdits fiévreux.

Il me paroît par tout ce que dessus, que la maladie de Marseille devant être désignée, comme toutes les autres, par ses symptomes essentiels & distinctifs, on doit la regarder, à mon avis, comme une éruption critique des bubons, des parotides, ou des charbons, qui s'élève avec une odeur cadavereuse. Cette éruption se trouve mortelle & pestilentielle, lorsqu'étant accompagnée de fièvre, elle attaque les viscères intérieurs, pour y produire des arrêts de sang gangreneux; au lieu que ces éruptions sont critiques & salutaires, lorsque se portant en dehors, elles viennent à suppuration, laissant les viscères libres. On peut à quelque égard, comparer cette maladie à la petite Vercle, qui se trouve quelquefois pestilentielle, lorsqu'elle attaque les viscères intérieurs avec fièvre; au lieu qu'elle est sa-

lutaire, lorsque, n'attaquant que la peau, il y a peu ou point de fièvre.

Quant à la cause prochaine & immédiate de cette maladie, l'ouverture des cadavres ne permet pas de douter qu'elle ne soit un véritable arrêt de sang dans les différentes parties attaquées; mais il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de bien découvrir à quelle occasion le sang est obligé de s'arrêter: il y a lieu de soupçonner que c'est à raison de son épaississement, vû que le pouls le plus élevé se trouve toujours dur, qu'il est ordinairement foible & très-petit, que le sang qu'on tiroit au commencement, paroissoit épais & fort gluant, dépourvu de sérosité, & que les saignées ont toujours été mortelles. Ajoutez à cela, que j'ai remarqué quelquefois que la maladie étoit précédée d'un grand flux d'urine claire & très-limpide; ce qui doit épuiser le sang des sérosités, & le laisser à sec.

Parmi les causes extérieures & occasionnelles de cette maladie, s'il faut s'en tenir à la prévention publique. Il semble que le Vaisseau du Capitaine Chataud, venu du Levant au mois de Mai dernier, ait apporté le mal de Seyde, où ledit Capitaine avoit chargé ses Marchandises emballées dans un temps de peste. Ce qui confirma ce préjugé, fut que les Portefaix qu'on employa pour l'ouverture de ces balles, & quelques personnes de l'équipage dudit Vaisseau, périrent de la même maladie: & quoique les Marchandises n'aient jamais été déchargées dans la Ville, on suppose que les petits paquets (nommés pacotilles) des Matelots, ayant été furtivement dispersés en différens quartiers, ont distribué la peste partout. C'est sur ce principe qu'on croit que chaque Malade infecte par son haleine, & par sa transpiration puante, tout ce qu'il touche, & principalement les habits qu'il porte, & le lit où il a couché: aussi s'est-on avisé de jeter tous les meubles dans les rues, où on a soin de les brûler.

Cependant je crois que la disette, la cherté des vivres, les mauvais alimens, l'horreur, le désordre & la crainte, ont pour le moins autant concouru à la production de cette maladie, que le susdit Vaisseau. Du moins on ne sçauroit disconvenir que ces dernières causes jointes ensemble, n'aient produit dans le sang cette disposition, sans laquelle les liqueurs ne sçauroient

se coaguler si fort, & si promptement, qu'elles le font dans cette occasion. Les nausées, les vomissemens qui précèdent ordinairement la fièvre de Marseille, & les gros excréments que j'ai presque toujours observé être de couleur noire & verdâtre, ne me permettent pas de douter que l'indigestion ne fomenté l'épaississement du sang, en conséquence duquel tous les symptomes essentiels se peuvent expliquer.

Voici les remedes qui m'ont le mieux réussi. Je n'ai tenté la saignée que fort rarement, parce qu'on est trop prévenu contre elle; cependant dans l'espece de fièvre ardente avec délire phrénétique, ce secours m'a paru très-nécessaire. Les émétiques doux & fort détrempés, n'ont réussi qu'au commencement du mal, ou lorsque l'assoupissement étoit de la partie; dans ce dernier cas, les verrées de ptisane laxative ont convenu pour soutenir l'effet de l'émétique: mais en général, la décoction des tamarins, la manne, & le dilutum de casse, m'ont plus souvent réussi, que les infusions de senné. Parmi les sudorifiques, le bois d'ébene en décoction est le plus doux & le meilleur que j'aye employé. Quand je pouffois trop par les sueurs, le malade n'en étoit pas mieux, surtout lorsqu'on s'avisoit d'ouvrir les fenêtres pour prendre l'air, de peur de contagion, ou lorsqu'on changeoit trop souvent de chemise au malade; & c'est principalement à raison des sueurs, que tous les fiévreux qu'on portoit à l'Hôpital, y périssoient bientôt, ou mouroient en chemin. Ceux qui pouvoient rester enfermés & couverts, se provoquant à suer, en se couvrant la tête dans les draps, & humant leur sueur, se tiroient souvent d'affaires: ce qui fait juger qu'il faudroit traiter cette maladie, comme on a coutume de traiter la petite Vérole. Je suis avec toute l'estime possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, DEIDIER.

A Marseille le 23. Novembre 1720.

PREMIERE OBSERVATION.

UNE Femme âgée d'environ vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament sanguin, craignant de prendre la maladie de Marseille, alla s'enfermer au mois d'Août dernier, avec toute sa famille, dans sa maison de campagne, où elle parut jouir d'une parfaite santé, tandis qu'elle se nourrissoit de son mieux, & ne prenoit aucun mauvais aliment. Après un mois de retraite, se croyant garantie de toute contagion, parce qu'elle ne communiquoit avec qui que ce soit du dehors, elle s'abandonna à manger de tous les alimens de la saison, surtout des figues fraîches & des raisins un peu verts; elle se gorgeoit le soir de salade; le pain qu'elle avoit d'abord mangé très-bon, fut changé ensuite en un pain pésant, & fort mauvais.

Vers la mi-Septembre, cette femme commença de s'apercevoir qu'elle étoit enceinte de trois mois; elle se plaignit d'un mal au cœur, qu'elle attribuoit à sa grossesse; elle urinoit beaucoup plus qu'elle n'avoit accoutumé de faire; & les gros excréments avoient commencé d'être d'une couleur noire & verdâtre, depuis le changement du pain; se plaignant de fois à autre de quelque tranchée de ventre: quoiqu'elle ne se trouvât pas dans son appétit naturel, elle ne laissa pas que de faire ses trois repas par jour, comme elle avoit accoutumé.

Dans ces dispositions, la femme en question fut extrêmement effrayée le vingt Septembre par la mort de sa belle-mère, âgée de quatre-vingts ans, qu'elle avoit vuë pendant quatre jours dans des convulsions presque continuëles.

Cet effroi produisit sur le champ une grande émotion, que la malade n'osa déclarer; elle agit de son mieux pour dissiper sa peur, n'ayant pourtant pas osé se coucher de toute la nuit. Le lendemain sur les quatre à cinq heures du soir, elle fut saisie d'un frisson général, avec mal de tête, petite toux sèche, mal au cœur, envie de vomir, & le ventre fort tendu, se plaignant aussi d'une douleur à l'aîne gauche: son pouls étoit petit, & concentré, le visage devint pâle, de fort rouge qu'il étoit naturellement, les yeux paroissoient enfoncés, & à demi-éteints. Pendant ce frisson, qui dura environ trois ou quatre heures, on lui fit prendre demi gros de vieille thériaque de Mont-

pellier, détrempée dans une cueillerée de bouillon. A ce frisson succéda une chaleur brûlante, un pouls fréquent, élevé & dur, une soif excessive, une langue blanche : la toux cessa, le mal de tête redoubla, le ventre parut moins tendu, l'on commença de sentir le mouvement de l'enfant.

Le second jour de la maladie, la fièvre persistant avec tous les accidens mentionnés, elle vomit un bouillon aussi-tôt qu'elle l'eut pris; ce qui auroit déterminé à prescrire l'émétique, si l'on n'avoit appréhendé de la faire blesser; ce qui a toujours été mortel dans la maladie de Marseille, dans laquelle toutes les femmes atteintes de ce mal, ont péri après l'accouchement par une perte excessive de sang. Comme la malade étoit naturellement fort sanguine, & qu'elle avoit accoutumé de se faire saigner dans toutes ses autres grossesses, l'on jugea à propos de lui faire ouvrir la veine du bras, dont on tira environ douze onces d'un sang fort épais, qui se congela bientôt après sa sortie, sans presque fournir aucune sérosité. D'abord après la saignée, la femme dit que son enfant ne remuoit plus tant, mais que l'aîne gauche étoit devenuë très-sensible. Elle fut visitée, & on y découvrit un petit gonflement d'une glande fort profonde, située au-dessous des tendons; la douleur s'y rendoit excessive pour peu qu'on y touchât avec le doigt; on y appliqua un cataplasme fait avec la mie de pain, & l'onguent basilic; il parut sur le soir de petites rougeurs sur toute la peau qui disparurent le lendemain.

Le troisième jour elle eut une sueur critique fort puante, qui dura douze heures, pendant lesquelles la malade ne fut changée que deux fois; on prit soin de la tenir couverte, & bien enfermée dans sa chambre; on lui essuyoit de temps en temps le visage avec des serviettes chaudes, & on ne voulut pas changer son cataplasme, de peur de détourner la sueur. Celle-ci étant finie, la fièvre cessa avec tous ses accidens, la tumeur de l'aîne s'éleva à fleur de peau, où l'on s'aperçut d'une grosseur de figure ovale, de la grandeur d'un écu, fort dure, & très-douloureuse.

Le quatrième jour la malade se trouvant sans fièvre, se plaignoit seulement que les vives douleurs de son bubon étoient accompagnées d'élancemens de fois à autre; ce qui me déterminâ à ordonner un nouveau cataplasme fait avec le lait, la

mie de pain, & le safran, qu'on changeoit de trois en trois heures; & comme la sueur critique du jour précédent avoit été salutaire, son pouls me paroissant un peu petit & dur, quoique bien réglé, & sans-fréquence, j'ordonnai dix grains de poudre de vipere dans une cueillerée de bouillon, laquelle fut réitérée trois fois, dans l'espace de douze heures. L'on se contenta de nourrir la malade avec de bons bouillons de quatre en quatre heures, & on lui donnoit pour boisson ordinaire, l'infusion de fleurs de coquelicot.

Le cinquième jour les vives douleurs du bubon ayant un peu diminué, le cataplasme de lait fut changé en celui de vin avec la mie de pain, & l'on prit ce jour-là une légère médecine, faite avec une once & demi de manne, & demi-once de pulpe de casse, dans une décoction de tamarins. La purgation procura trois ou quatre selles sans tranchées, & deslors les excréments commencerent à perdre leur couleur verte; car après le noir que la teinture du purgatif avoit donné, on s'apperçut qu'ils étoient jaunes; le ventre fut entièrement détendu, & remis dans sa souplesse naturelle, sans autre dureté que celle de la grossesse; l'enfant ne remuoit que foiblement, & n'inquiétoit plus aussi la malade.

Le sixième jour le bubon étoit sans aucune douleur, beaucoup plus gros que le jour précédent, & fort dur. On y appliqua un nouveau cataplasme fait avec la vieille thériaque, le vieux levain, & le suppuratif, de chacun parties égales, le tout incorporé avec de fort vinaigre. Ce cataplasme qu'on réitéroit de trois en trois heures, fit grossir le bubon; celui-ci s'éleva en pointe, & s'amollit un peu; j'ordonnai qu'on y appliquât une trainée de cauterés.

Le septième jour un Chirurgien de la campagne, en conséquence de mon ordonnance, appliqua sur la tumeur une mauvaise pierre à cautere, qui ne fit qu'un fort petit trou sur la peau, la base de la tumeur restant dure, & devenuë douloureuse partout. Monsieur Faybessé (Maître Chirurgien de Montpellier, député comme moi de la Cour, pour traiter les Malades de Marseille) y appliqua quelques jours après en ma présence, une trainée de pierres à cautere, qu'il avoit apportées de Montpellier; elles firent effet en une heure & demie, & pénétrèrent jusqu'au milieu de la glande. Nous employâmes

un digestif, composé avec quatre onces de térébenthine, deux onces de baume d'Arcæus, & une once d'huile d'hypericum, & nous abandonnâmes la cure au Chirurgien ordinaire. Celui-ci n'ayant pas eu soin des pansemens, & n'ayant pas osé appliquer une seconde pierre à cautere sur la premiere escarre, comme nous lui avions ordonné, il laissa une partie de la glande qui attira un sinus au bas de la cuisse. M. Faybessé fut rappelé; il employa d'abord l'emplâtre des mucilages, & la malade ne voulant plus absolument se soumettre au cautere, ni au fer, on se contenta de dilater l'entrée du sinus par un petit morceau d'éponge préparée; toute la suppuration ayant sorti par-là, la glande s'est entièrement fondue, le sinus s'est rempli de bonnes chairs, & en touchant celles-ci de fois à autre avec la pierre infernale, la plaie a été conduite à une parfaite cicatrice.

Le 17. Octobre 1720.

SECONDE OBSERVATION.

UNE fille âgée de cinq ans, d'une complexion médiocrement grasse, & d'un tempérament mélancholique, s'étoit gorgée, depuis deux ou trois jours, de figues à demi seches, & paroissoit jouir d'une parfaite santé. Elle fut se coucher à son ordinaire vers les neuf heures du soir, le 21. Novembre. Environ vers le minuit, elle s'éveilla en sursaut, se plaignant d'un grand mal de ventre, & d'un peu de douleur de tête. On attribua cet accident à la pourriture que les figues avoient produite; ainsi on lui fit prendre une potion contre les vers, & un lavement purgatif, qui vuida beaucoup de matieres jaunes & détrempées. Le 22. au matin sur les sept à huit heures, cet enfant fut saisi d'un frisson, & d'envie de vomir. Son pouls étoit petit & concentré, le visage pâle, les yeux enfoncés. On lui fit prendre cinq grains de tartre émétique, qui la firent assés vomir; cependant ce remede fit son principal effet par en-bas; les déjections furent mêlées de jaune & de verd; on donna l'après-midi une potion cordiale par cueillerées, le pouls se releva, le visage prit un peu de coloris; mais la peau resta seche, & la langue blanche & humide comme le matin, la tête étoit prise d'un léger assoupissement, la poitrine libre, & le ventre souple.

Le

Le second jour de la maladie, l'enfant ayant été assoupi toute la nuit, & son pouls étant retombé, je le trouvai petit & fréquent, la langue toujours blanche, le ventre un peu tendu; j'ordonnai un lavement purgatif, & réitérai la potion cordiale. L'après-midi le ventre s'étant ouvert, & le pouls restant fort petit, j'ordonnai quinze gouttes de lilium dans une demi cueillérée de vin; ce qui fut réitéré trois fois dans six heures. Sur les onze heures du soir le visage parut couvert d'un pourpre, qui noircit bientôt, & que la mort suivit de près. On ne trouva aucune autre éruption sur tout le reste du cadavre.

TROISIEME OBSERVATION.

UNE autre fille âgée de sept ans, d'un tempérament gras & sanguin, sœur de la précédente, qui s'étoit aussi gorgée de figues, & qui couchoit dans la même chambre, fut saisie d'un frisson universel le 22. Novembre vers les trois heures après-midi, avec envie de vomir, le pouls petit & concentré, le visage pâle, & les yeux à demi-éteints, douleur de tête, poitrine libre, ventre tendu. On lui donna une demi dragme de thériaque vieille, au milieu du frisson, qui ne dura qu'une heure, après lequel elle prit un lavement purgatif, qui vuida beaucoup, & fit rendre des excréments jaunes; elle passa assez bien la nuit, en moitant un peu.

Le second jour l'envie de vomir revint, la fièvre se déclara par la fréquence du pouls, & la chaleur âcre de tout le corps, le visage étoit fort rouge, & la langue blanche; elle prit sept grains de tartre émétique soluble dans une cueillérée de bouillon. Ce remède ne fit presque pas vomir, & porta tout par enbas, elle poussa deux selles d'une matière un peu verdâtre; on ordonna l'après-midi un lavement purgatif & une potion cordiale par cueillérées; elle buvoit pour prisane de l'eau de coquelicot, & ne se nourrissoit que de bouillon; elle urina beaucoup, & sua un peu; la nuit fut fort tranquille.

Le troisième jour la malade fut sans fièvre, ne se plaignant absolument de rien, son pouls fort tranquille du côté de la fréquence, mais un peu petit & dur; elle demandoit à manger, & à se lever, ce qu'on ne lui accorda pas; on lui présenta une médecine qui étoit ordonnée du jour précédent, avec une once

& demi de manne , dans une décoction de tamarins ; mais il ne fut pas possible de la lui faire avaler ; on avoit ordonné un lavement pour l'après-midi , on ne le fit pas , parce qu'elle alla du ventre naturellement ; les gros excréments étoient bien formés & bien constitués , comme dans la plus parfaite santé ; on se contenta d'ordonner vingt grains de poudre de vipere en deux fois , avec la confECTION d'hyacinthe ; les urines continuoient d'être fort abondantes & claires ; la peau devint un peu humide sur le soir , & elle passa la nuit assés tranquille.

Le quatrième jour la fièvre revint sans frisson , & l'on s'étoit aperçu de deux petites pustules charbonneuses dans le dedans de la main droite , d'un rouge vif , & fort douloureuses , sur lesquelles on avoit appliqué une simple compresse trempée dans l'huile de scorpion ; & elle avoit pris dès le grand matin la même purgation qu'elle n'avoit pas voulu le jour précédent. Cette médecine fit faire quatre ou cinq selles d'excréments détremés d'un jaune verdâtre , toute la peau du corps paroissoit un peu moite , la langue étoit blanche & humide , la tête & la poitrine fort libres , le ventre souple ; j'ordonnai qu'on fit quelques petites scarifications sur les deux pustules charbonneuses , & qu'on y appliquât ensuite de la mie de pain trempée dans l'huile bouillante , comme je l'avois souvent pratiqué en pareilles occasions ; mais le Chirurgien ordinaire ayant trouvé , dit-il , sur la plus grosse de ces pustules , une petite vessie , qui avoit crevé d'elle-même , ne jugea pas à propos d'y toucher ; il se contenta d'y appliquer un plumaceau garni de parties égales de thériaque , & de suppuratif : le soir les pustules n'étoient plus si rouges , la maladie n'y sentoit de douleur , que lorsqu'on pressoit cette partie , ou qu'elle appuyoit la main contre un corps dur , cependant la fièvre persistoit le soir comme le matin.

Le cinquième jour la fièvre étoit petite , le coloris du visage un peu rouge , les yeux vifs , fort brillans , la langue blanche & humide , la poitrine libre , & le ventre souple , le pouls petit & fréquent , les urines un peu moindres , & les deux pustules s'étoient abaissées ; on ordonna la poudre de vipere , comme devant.

Le sixième jour la maladie paroissoit se porter mieux ; on s'étoit contenté de lui donner un lavement purgatif , qui vuida médiocrement ; cependant dans la nuit , la fièvre redoubla. Le

lendemain septième & dernier jour de la maladie, tout le corps commença de se couvrir d'un pourpre rouge, qui noircit bien-tôt après. La malade est morte ce matin sur les quatre heures; son cadavre a été trouvé tout couvert d'un pourpre livide.

A Marseille le 28. Novembre 1720.

QUATRIEME OBSERVATION.

UNE femme âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin, craignant la contagion, s'étoit enfermée dans sa maison depuis le commencement du mal, jusques vers la fin de Septembre, qu'elle commença d'ouvrir sa boutique, pour vendre de la quinquaillerie en détail, avec les précautions ordinaires. Elle avoit une barricade devant sa porte, & ne recevoit de l'argent que dans du vinaigre. Elle se nourrissoit assez bien jusqu'au premier d'Octobre qu'elle fut forcée de manger, pendant deux jours, du gros pain fort mauvais; pour lors elle fut extrêmement effrayée par la vûe d'un homme qui lui présenta de l'argent, ayant une pustule charbonneuse sur la main.

Dans ces dispositions la femme en question fut saisie le six Octobre d'un frisson universel, pendant un gros quart-d'heure. Il lui survint sur le champ une douleur très-vive à l'aîne gauche, où je découvris une glande tuméfiée, & très-profonde; le visage étoit rouge & fort enflamé, les yeux étincellans, la langue sèche & aride, avec une soif excessive, la poitrine libre, & le ventre souple, le pouls étoit plein, élevé & fort fréquent, la malade se plaignoit de quelque douleur de reins. Je m'informai de ses urines; elles étoient un peu rouges, & moins fréquentes qu'à l'ordinaire. N'osant proposer la saignée, je me contentai d'ordonner qu'on éventrât un poulet pour le farcir des quatre semences froides, mondées & concassées; qu'on le fit bouillir dans quatre écuelles d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers; & qu'elle prit de cette décoction de deux en deux heures, bûvant dans l'entre-deux de l'eau panée selon la soif.

Le second jour la fièvre ardente subsistant avec les mêmes symptômes, la douleur des reins s'étoit dissipée par l'écoulement des menstrues qui avoient commencé à paroître dans la nuit, & qui étoit plus abondant qu'à l'ordinaire, quoiqu'il fût

venu au terme marqué; n'osant entreprendre aucun remede effectif, de peur de détourner l'évacuation menstruelle, dont je craignois les fâcheuses suites, fondé sur ce que j'avois vû périr quantité de filles & de femmes en pareille occasion; je me contentai de faire appliquer un emplâtre de poix sur le bubon naissant de l'aîne gauche, qui commençoit à s'élever en dehors, à proportion que ses regles avoient paru.

Le troisième & le quatrième jour se passerent comme le second, avec la fièvre toujours ardente, le même pouls, la soif excessive, & l'écoulement des mois, la malade n'ayant absolument rien pris pendant tous ces quatre jours, que son eau de poulet émulsionnée, de deux en deux heures, & l'eau panée entre deux.

Le cinquième la malade étant entièrement quitte de fièvre; n'avoit plus qu'un écoulement ordinaire de ses regles; celles-ci persisterent encore cinq jours, quoiqu'elles eussent accoutumé de s'arrêter le quatrième; elle commença de prendre du bon bouillon ordinaire de quatre en quatre heures, fait avec le mouton, & une vieille poule, pour soutenir les forces épuisées par la fièvre, & par la perte de sang; elle continua cette diète, jusqu'à l'entière cessation des regles, qui arriva le dixième jour de la maladie.

Le sixième le bubon étant devenu fort gros & douloureux, on ôta l'emplâtre de poix, & ayant lavé la partie avec de l'huile chaude, on découvrit que la tumeur se terminoit en pointe, & qu'il y avoit un peu de mollesse, avec fluctuation; la malade ne voulant pas qu'on y touchât, s'y fit appliquer un cataplasme fait avec l'oignon de lys cuit sous la cendre, le savon pilé, & l'huile d'olive: ce cataplasme étoit renouvelé deux fois par jour.

Le septième le bubon avoit commencé de se faire un petit trou, par lequel il coula un peu de pus verdâtre & très-puant: on continua le cataplasme jusqu'au lendemain, & les douleurs étant passées, on se contenta de faire fondre un peu de diapalme avec l'huile d'hypericon, pour garnir un plumaceau qui fut mis sur l'ouverture du bubon, & on appliqua sur le tout un emplâtre de *diachylum magnum cum gummi*. La malade s'étant pansée deux fois par jour par cette seule méthode, fut entièrement guérie à la fin de Novembre; & l'ayant visitée ce matin,

j'ai trouvé une cicatrice ferme & bien formée, sans aucune dureté; la femme m'ayant assuré que ses regles étoient revenues le sixième de ce mois, & qu'elles avoient duré quatre jours comme avant sa maladie: elle m'a paru entièrement rétablie, & jouissant d'une parfaite santé.

A Marseille le 16. Décembre 1720.

CINQUIEME OBSERVATION;

Qui n'a point été imprimée avec les quatre précédentes.

UN jeune Américain, d'un tempérament mélancholique; âgé d'environ dix-huit ans, étoit resté enfermé dans une bastide depuis le commencement de la maladie, jusqu'au 24. Octobre, qu'il vint en Ville pour me consulter sur une douleur qu'il sentoît à l'aîne droite. J'y découvris un petit gonflement d'une glande fort profonde, le malade me parut comme stupide, il se plaignoit d'une douleur de tête, & d'une pésanteur d'estomac, il avoit la langue blanche & humide, son pouls étoit assez élevé, dur & fréquent, il avoit mangé des figues, & se sentoît fort fatigué du chemin; je lui conseillai de se reposer, & de ne prendre qu'un bouillon jusqu'au lendemain, ce qu'il exécuta.

Le second jour les mêmes accidens persisteroient avec quelque envie de vomir, & le pouls étoit plus élevé. On ordonna six grains de tarte émétique, dissous dans un verre d'eau de fontaine, où on ajouta quelques gouttes d'eau de canelle; cette potion vuida par haut, & fit vomir des matieres fort amères; on ordonna une potion faite avec six onces d'eau de chardon béni, demi dragme de thériaque, dix grains de poudre de vipere, & deux cueillerées d'eau de fleurs d'orange. Cette potion fut réitérée trois fois de six en six heures, & on prit un bouillon entre deux; la nuit fut fort tranquille, on sua doucement sans aucun abbatement des forces, & on ne changea pas de linge.

Le troisième le malade étoit sans assoupissement, le pouls plein, & la peau fort moite.

Le quatrième le malade fut quitte de fièvre, son pouls étoit plein, le bubon se leva à fleur de peau de la grosseur du poing, fort tendu, & douloureux; on y appliqua un cataplasme fait avec

la pulpe d'un oignon blanc, cuit sous la cendre, & deux onces d'huile de lys.

Le cinquième le malade ne se plaignoit de rien, son poulx étoit toujours plein & égal.

Le sixième il tomba dans un délire phrénétique, pour lequel il fallut l'attacher; il avoit la langue fort sèche, les yeux rouges, & larmoyans, le visage enflammé, le poulx plein, & élevé, les urines supprimées en partie; il avoit aussi quelque tremoussement des tendons, ou petit mouvement convulsif; on ordonna un julep avec six onces d'eau de buglosse, demi dragme de sel prunelle, & une once de sirop de limon.

Le septième le malade étant dans le même état, on fit prendre un lavement, avec une once & demi de catholicon, & deux onces de miel rosat dans une livre de décoction d'orge. Ce lavement fit pousser deux selles copieuses d'une puanteur insupportable; le soir on réitéra le julep du jour précédent.

Le huitième le délire phrénétique persistoit, & le poulx étoit de même; on n'avoit du tout point dormi depuis trois jours; on ordonna une émulsion, où l'on ajouta six dragmes de sirop de pavot blanc, avec une cueillerée ou deux d'eau de fleurs d'orange.

Le neuvième les mêmes accidens persistant, on réitéra l'émulsion.

Le dixième le malade se trouvant toujours plus mal, je me déterminai à faire ouvrir la tumeur, quoique fort dure, l'expérience m'ayant fait connoître, dès mon arrivée en cette Ville, que lorsqu'il survenoit quelque transport au cerveau, ou quelque autre accident qui menaçoit d'emporter le malade, il n'y avoit pas de meilleur parti que d'attaquer le bubon. Cette ouverture fut faite en notre présence, sur les cinq heures du soir, par M. Campredon, Chirurgien de Paris, Député de la Cour: il fit une incision cruciale fort profonde, il coupa les angles de la plaie, & il détruisit la glande avec la pointe des ciseaux: par cette méthode on évite les sinus, & les fistules, les pansemens sont plus doux, & la suppuration plus prompte; lors de l'opération, la tête se dégagea, le malade nous parla en homme de fort bon sens, la plaie fut pansée à plat, avec du charpi sec, pour le premier appareil.

Le onzième sur les onze heures du matin, on croyoit le ma-

lade mort, son pouls étoit petit, mou, fréquent, intermittent, la face pâle, cadavereuse, les yeux éteints, & les extrémités froides comme le marbre; j'ordonnai une potion cordiale, avec six onces d'eau de bourrache, confection d'alkermes, & dhya-cinthe, de chacun un scrupule, eau de fleurs d'orange deux cueillerées, eau de canelle vingt gouttes; six heures après le pouls parut plus élevé, & plus plein, le visage prenoit du coloris, & la chaleur revenoit: on réitéra la même potion.

Le douzième le visage étoit tout-à-fait naturel, les yeux tranquilles, le jugement libre, le pouls fort bon, & la plaie commença à suppurer. Elle ne fut pansée qu'une fois par jour, & conduite à parfaite cicatrice dans moins de trois semaines. Le malade jouït aujourd'hui d'une parfaite santé.

A Marseille le 23. Décembre 1720. DEIDIER.

LETTRE SUR LA MALADIE DE MARSEILLE,

Ecritte par Monsieur Deidier, Professeur en Médecine
de l'Université de Montpellier.

*A Monsieur Maugue, Conseiller du Roi, Médecin des
Armées de Sa Majesté, & de l'Hôpital Royal de
Strasbourg.*

MONSIEUR,

QUOIQUE j'aye bonne envie de satisfaire à ce que vous me faites l'honneur de me demander au sujet de la maladie de Marseille, & des remèdes que j'y ai employés, je n'oserois espérer d'y réussir selon vos souhaits. Personne n'est mieux en état que vous, Monsieur, de développer les causes les plus cachées des maladies; & rien ne peut vous échapper de ce qui regarde l'exercice de notre Profession, puisque vous êtes un

des plus habiles Praticiens du Royaume , dont le mérite supérieur est généralement reconnu, tant à la Cour, que dans les Armées du Roi, où vous avez servi long-temps avec toute la distinction possible. Je me contenterai de vous exposer l'état de cette Ville, ce que j'y ai vû, & la maniere dont je me suis conduit auprès des malades. Je vous prie d'y faire vos réflexions, & de me les communiquer.

Marseille jouit depuis près de deux mois d'un calme presque parfait. Le bon ordre y est si bien rétabli , qu'il ne paroît pas du tout que la peste y ait été : ses habitans doivent leur salut à M. le Chevalier de Langeron ; ce n'est que depuis qu'il y commande, qu'on a pû commencer de porter quelque remede à un si cruel mal. Je puis vous en parler aussi vrai qu'un autre, puisque j'arrivai dans ce temps-là, par ordre de la Cour ; mais je ne sçaurois vous dépeindre au naturel le désordre affreux, où je trouvai cette ville désolée. En entrant par la porte d'Aix, avec Messieurs Chicoyneau & Verny, le coup d'œil jusqu'à la porte de Rome, nous présenta d'abord la chose du monde la plus hideuse ; toutes les portes des maisons, & leurs fenêtres étoient généralement fermées ; le pavé étoit couvert d'un côté & d'autre de malades, ou de mourans, étendus sur des matelas sans aucun secours : on ne voyoit au milieu des rues, & dans tout le Cours, que des cadavres à demi pourris, des vieilles hardes mêlées avec la bouë, & des chariots conduits par des Forçats, pour enlever les morts.

Le lendemain de notre arrivée, M. de Soiffans, Ayde de Camp de M. le Commandant, nous conduisit au jeu de Mail & à la Charité, où l'on avoit dessein de dresser deux Hôpitaux : nous parcourûmes ainsi la Ville d'un bout à l'autre, & nous vîmes partout le même spectacle. Il n'étoit pas possible de mettre le pied nulle part, sans marcher sur des morts, ou sur des lits de malades. Monseigneur l'Evêque de Marseille, accompagné de son Aumônier & de quelques Religieux, couroit partout, pour distribuer des aumônes, & pour consoler les mourans.

Nous nous contentions pour lors de payer de beaucoup de fermeté, pour rassurer les esprits allarmés ; & nous ne pouvions donner que des cordiaux, ou faire appliquer des emplâtres que nous portions avec nous. Accablés par le nombre des malades,

nous

nous ne pouvions en suivre aucun ; mais dès que les Hôpitaux furent établis, & le gros des cadavres enseveli, par la diligence de Messieurs les Echevins, l'on commença d'ouvrir les portes des maisons, dans lesquelles nous trouvions des familles entières saisies du mal, de frayeur & de misere : après les avoir exhortées par notre exemple à se servir les uns les autres. Voici ce que j'observai sur la nature du mal.

Regardant cette maladie du côté de ses symptomes essentiels & distinctifs, je la définis une éruption critique de bubons, de parotides, de charbons, de pustules, & d'exanthèmes. Il me parut que son caractère tenoit beaucoup de la petite vérole, en ce qu'elle étoit toujours mortelle, lorsque la fièvre qui survenoit, empêchoit les éruptions de se montrer au dehors, & les faisoit jetter sur les viscères intérieurs ; au lieu que les éruptions étoient salutaires, lorsqu'elles s'élevoient en dehors après la fièvre. Celle-ci m'a paru du caractère de la fièvre ardente, dans les tempéramens sanguins & bilieux ; elle ressembloit à la fièvre putride ordinaire, dans les personnes d'un tempérament pituiteux, au lieu qu'on pouvoit la regarder comme maligne pourprée, dans les tempéramens mélancholiques. C'est aux différens caractères de la fièvre que j'attribuai tous les autres symptomes de cette maladie, qui n'en sont que de purs accidens.

Quant à sa cause prochaine & immédiate, l'inspection & l'ouverture des cadavres ne me permettent pas de douter qu'elle ne soit un véritable arrêt de sang dans les différentes parties attaquées ; puisque les viscères se sont trouvés enflammés, ou gangrenés, comme le sont tous les exanthèmes, les bubons, & les charbons qui paroissent sur la peau ; mais il est bien difficile de découvrir comment le sang est obligé de s'arrêter. Il y a lieu de soupçonner que c'est à raison de son épaisissement, puisque le poulx le plus élevé se trouve toujours dur ; qu'il est ordinairement très-foible, & très-petit ; que le sang sorti des veines paroissoit épais, gluant, dépourvu de sérosités, & que les saignées ont été souvent nuisibles. De plus j'ai remarqué quelquefois que la maladie étoit précédée d'un grand flux d'urine fort claire & fort limpide, ce qui doit épuiser le sang de sérosités, & le laisser à sec.

Pour les causes extérieures & occasionnelles, s'il falloit s'en tenir à la prévention publique, le Vaisseau du Capitaine Chataud

venu du Levant le 25. Mai, auroit apporté le mal de Seyde, où ledit Capitaine avoit chargé ses marchandises emballées dans un temps de peste. Ce qui forma ce préjugé fut que les Portefaix qu'on employa pour l'ouverture de ces balles, & quelques personnes de l'équipage de ce Vaisseau périrent de la même maladie. Quoique les marchandises n'aient jamais été déchargées dans la Ville, on suppose que les petits paquets des Matelots ayant été furtivement dispersés en différens quartiers, ont répandu la peste partout. C'est sur ce préjugé qu'on croit que chaque malade infecte tout ce qu'il touche, principalement les habits qu'il porte, & le lit où il a couché : aussi s'avisa-t-on dès le commencement, pour calmer les esprits, de jeter tous ces meubles dans les rues, où on a eu soin de les brûler. Il a fallu s'accommoder en cela au jugement du public, qui n'étant pas encore tout-à-fait revenu sur la contagion de la petite vérole, ne sçauroit se défaire si-tôt de sa prévention sur une maladie, qui ne faisoit que de naître en ce pays, & sur laquelle on n'avoit pas eu le temps de faire d'assez longues réflexions. Cette prévention publique obligea les habitans commodes, de s'enfuir dans leurs bastides, ou de s'enfermer dans leurs maisons ; ils abandonnerent les pauvres, & sortirent leurs malades dans les rues, lorsque le bruit de la contagion fut tout-à-fait répandu.

La disette, la cherté des vivres, les mauvais alimens, l'horreur, le désordre, la crainte, & l'irrégularité des saisons, sont les seules causes que la Médecine doit reconnoître ici, sans qu'il soit nécessaire de supposer une semence de peste répandue dans l'air ; on ne sçauroit disconvenir qu'elles n'aient produit dans le sang cette disposition, sans laquelle les liqueurs ne sçauroient se coaguler, comme elles le font dans cette occasion. Ces causes doivent agir pour la peste, à peu près de même que pour toutes les autres maladies épidémiques & populaires. Les nausées, les vomissemens, les frissons, qui précèdent ordinairement la fièvre de Marseille, & les gros excréments que j'ai presque toujours observé être de couleur noire & verdâtre, ne me permettent pas de douter que l'indigestion ne produise l'épaississement du sang, en conséquence duquel tous les symptômes se peuvent expliquer.

Les signes essentiels se doivent prendre du côté des éruptions, indépendamment de la fièvre & de ses accidens ; puisqu'un

grand nombre de malades a eu la même maladie sans fièvre, comme il arrive aussi quelquefois dans la petite vérole, que nous appellons Bénigne; il a donc fallu s'attacher aux symptomes essentiels, tant pour établir le prognostic, que pour se regler dans l'administration des remedes.

Lorsque les éruptions étoient détournées par la fièvre, le malade périssoit malgré tous les remedes; au lieu que ces éruptions s'élevant avec la fièvre, le prognostic étoit douteux, & ceux qu'on secouroit à propos guérissoient. Lorsque les éruptions suppuoient sans fièvre, les malades ne couroient aucun danger, ils vaquoient à leurs affaires, & guérissoient par la simple diette, qui est, à mon avis, l'unique préservatif de cette cruelle maladie.

Tous les remedes curatifs doivent tendre à favoriser les éruptions critiques, à peu près comme il se pratique dans la curation de la petite vérole, & de la rougeole. La seule différence que j'y trouve se tire du côté des remedes externes. On n'en employe presque point dans la petite vérole, encore moins dans la rougeole; au lieu qu'il a fallu nécessairement s'en servir dans la maladie de Marseille, parce que les bubons & les parotides commencent toujours par un gonflement de glandes profondes, qu'il faut attirer vers la peau; & que tous les vrais charbons étant accompagnés de gangrene, ont besoin d'être scarifiés: mais quant aux remedes internes, je soutiens, fondé sur mes propres expériences, qu'ils doivent être ici tout-à-fait les mêmes que dans la petite vérole, & qu'il faut les varier, suivant les différens accidens, qui demandent la prudence d'un Médecin expérimenté.

Sans entrer dans le détail des remedes que j'ai employés, vous en jugerez, Monsieur, par mes observations, qu'on a fait imprimer à Lyon & à Valence. Vous y trouverez la maniere dont je me suis conduit pour la curation de cette maladie. Je n'ai pas cru devoir y parler de la nature du mal, ni des causes qui l'ont produit; parce qu'il n'étoit pas prudent de se déterminer sur une matiere si cachée, avant d'en avoir expliqué tous les symptomes, tant essentiels qu'accidentels, ce qui seroit d'une trop longue discussion. Je me contente de dire ce que j'ai vu, & ce que j'ai fait, afin que les Médecins aient la liberté d'y faire leurs réflexions; & que les personnes qui craignent le

484 TRAITE' DE LA PESTE. Part. I.
mal, ou qui en sont attaquées, puissent y trouver quelque remède. Je suis avec tout l'estime possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur. DEIDIER.

A Marseille ce 15. Janvier 1721.

R E P O N S E

De Monsieur Maugue, Conseiller du Roi, Médecin des
Armées de Sa Majesté, & premier Médecin de l'Hôpital
de Strasbourg, à Monsieur Deidier.

MONSIEUR,

J'AI reçu les deux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de
m'écrire, du 15. & du 20. Janvier.

J'ai été autant satisfait de la première, que je l'ai été peu de
l'imprimé que contenoit la seconde. J'ai trouvé dans votre Let-
tre des principes bien établis, des observations curieuses, & des
conséquences bien tirées; au lieu que dans la brochure je ne
trouve que des opinions hazardées, & mal prouvées. L'Auteur
attribué à vos Ecoles sa prétendue erreur sur l'idée formée, qu'il
n'y avoit jamais eu de peste dans la nature. Je pense qu'il vous
auroit mieux compris s'il avoit dit que vous ne reconnoissez
point d'autre *Seminium Pestis*, que l'altération du sang, par les
causes que vous rapportez dans votre savante Lettre; & qu'il
auroit parlé plus sincèrement, s'il avoit avoué qu'il ne le com-
prenoit pas lui-même. Que s'il l'a compris, le donnant, comme
il fait, pour nouveauté, quoiqu'elle ne soit pas de son inven-
tion, il devoit tâcher de nous donner une idée de la nature de
cette semence pestiférée. Car de nous payer simplement d'un
mot d'analogie avec la petite vérole, dont on ne disconvient
pas, sans nous avoir fourni quelque découverte sur la nature de
la semence de la petite vérole; c'est expliquer *obscurum per*

obscurius, & vouloir nous faire connoître une chose par une autre qui est aussi peu connue.

Il la compareroit légèrement à la petite vérole, s'il n'y trouvoit d'autre analogie que celle qu'il rapporte, que l'une & l'autre n'attaque communément qu'une fois. Je ne sçai où l'Auteur a trouvé cette remarque. Comment pourroit-on la vérifier? si cette maladie, comme il le rapporte, n'arrive que rarement, & une fois en un siècle, elle ne retrouvera plus les mêmes sujets. L'Auteur nous doit une carte de la route que tient son *Seminium Pestis* pendant un si long espace de temps. Je ne doute pas qu'il ne le remette à la suite de quelque Comète. Comme cette Lettre, Monsieur, ne contient aucune autre particularité, je la laisse pour reprendre la votre, & pour vous dire que j'ai toujours pensé que la contagion n'étoit à craindre que pour ceux qui avoient respiré pendant long-temps le même air, qui avoient été nourris des mêmes alimens, & qui avoient été agités des mêmes passions que ceux des Provinces attaquées: que le sang n'étoit pas en si peu de temps susceptible d'un si grand changement; qu'il étoit nécessaire qu'il fût amené de plus loin, & que si ce venin avoit tant d'activité, il attaqueroit indifféremment tout le monde, ce que vous, & vos confreres sortis en bonne santé, pouvez vérifier faux.

Le sentiment d'Hippocrate sur les maladies épidémiques y est très-conforme, lorsqu'il parle des dysenteries épidémiques, *aph. 11. sect. 3. si hyems justo frigidior & siccior extiterit; ver autem pluviosum, & austrinum, æstate futura dysenteria.* Les Auteurs sont remplis de pareilles observations, lorsqu'ils parlent des temps qui ont précédé la peste.

On dira qu'il ne faut qu'une amorce pour allumer un magasin de poudre, il est vrai; mais c'est de la poudre déjà allumée. Si au contraire on l'ajoutoit sans l'avoir allumé, elle ne feroit aucun effet, encore moins si elle étoit jetée sur une matière qui ne fût pas combustible. Il faudroit donc supposer dans le corps un sang déjà altéré, au point de pouvoir être allumé par une étincelle de semence de peste, c'est-à-dire, qu'il faudroit supposer la peste dans le corps avant l'arrivée du paquet pestiféré. Resteroit à prouver comment il pourroit donner le branle à toute la masse, & comment ce sang ainsi disposé, pourroit se remettre sans les éruptions qui le purifient, si le boute-feu

n'arrivoit pas ; puisque c'est à la faveur de ce levain que le sang entre dans cette effervescence critique. J'ajouterai que si un paquet apporté d'un lieu pestiféré, pouvoit pendant trente années cacher & conserver ce poison dans son sein, ainsi qu'on le rapporte dans l'Histoire fabuleuse de la peste qui ravagea la Ville de Basle, il y a autour de soixante ans : comment après cela, pourroit-on espérer qu'une Ville qui en est déjà attaquée, pourroit en être délivrée autrement que par la mort de tous les habitans, qui porteroient dans leur sein l'air pestiféré qu'ils auroient respiré ; en brûlant la malheureuse Ville & tous les meubles, de crainte qu'à tous momens ils ne laissassent échapper des particules pestiférées qu'ils auroient reçues dans leurs pores, pour renouveler la maladie : l'expérience prouve le contraire.

Quoiqu'on ne puisse pas douter qu'il n'y ait des fièvres malignes ; comme des pestes, qui dépendent de la dissolution de la masse du sang, les symptômes qui caractérisent la maladie de Marseille, me font penser comme vous, qu'elle dépend de son épaisissement, & que les fondans ménagés par une personne aussi expérimentée, en sont les véritables remèdes.

Si vous ne me marquez, Monsieur, que les saignées ne vous ont pas réussi, je croirois que la dureté du pouls les indiqueroit, faites libéralement & sans contrainte ; & qu'elles prévien droient l'inflammation des viscères, que vous supposez avec raison, faite par un arrêt du sang. Nul remède, comme vous sçavez, n'étant plus propre à le remettre dans son cours ordinaire.

J'avoué que la mort qui en suivit de près quelques-unes, & la prévention contre ce remède, gênent tellement le Médecin, qu'il ne s'y détermine qu'avec peine, pour ne pas encourir le blâme, qu'on ne manque pas de lui imputer, & au remède.

Vous m'avez fait trop de grace de me communiquer votre savante Lettre, pour me priver dans la suite de vos remarques, & de quelques nouvelles de ce qui se passe dans le reste de la Provence, dont vous devez être bien informé.

J'ai accordé à l'Université de Strasbourg la lecture de votre Lettre ; si elle produit quelques réflexions de leur part, je vous les communiquerai. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, MAUGUE.

A Strasbourg le 7. Février 1721.

L E T T R E

*A Monsieur Deidier au sujet de la Peste du Martigues ;
par Monsieur Fabre , Médecin des Infirmeries de la
même Ville.*

MONSIEUR,

JE n'aurois pas différé jusqu'ici à vous remercier de votre obligeante Lettre, si je n'eusse voulu joindre à ma réponse quelques-unes des Observations que j'ai faites sur la maladie qui court. Je vous prie de vouloir bien me dire votre sentiment sur les trois que je vous envoie, en attendant que les autres soient en ordre, pour vous les faire tenir. J'attends les vôtres avec impatience. J'espère qu'elles me développeront ce qui m'a été caché jusqu'ici.

Je n'ai pas prétendu fixer mes idées, touchant la cause de la maladie, par le passage de Willis que je citois dans l'autre Lettre ; mais seulement établir quelques unes des marques auxquelles on peut reconnoître ce mal. Je crois, en effet, que le dérangement des premières voies en est la cause, & je suis persuadé, tout comme vous, que la peste doit être traitée comme la petite vérole, par rapport aux remèdes internes.

La maladie se calme dans notre Ville par les soins de nos Magistrats. Ces Messieurs ont répondu à votre Lettre ; ils vous prient de leur procurer deux Chirurgiens ; nous en avons déjà perdu huit, & nous en sommes dans un besoin pressant.

Faites-moi la grace de me donner quelques avis touchant la maladie : j'en aurai une reconnaissance éternelle, n'ayant rien tant à cœur que de vous témoigner l'attachement respectueux, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, F A B R E.

Des Infirmeries du Martigues ce 23. Janvier 1721.

OBSERVATIONS SUR LA MALADIE
du Martigues.

LE 13. Décembre, la nommée Catherine Berarde, du quartier de Jonquière, enceinte de huit mois, fut amenée à nos Infirmeries. Elle avoit un bubon à l'aîne, le poulx tremblant & inégal, & la langue extrêmement noire. J'employai d'abord les émolliens, pour appliquer sur le bubon, & je lui fis prendre une potion cordiale; je trouvai le lendemain ses forces un peu réparées, mais la diarrhée étant survenue, je tentai inutilement le diascordium, pour en prévenir les suites: la malade mourut quelques heures après.

Quoique je n'eusse aucun doute que l'enfant, dont elle étoit enceinte, n'eût péri avec elle, & qu'on tenteroit en vain l'opération césarienne, je voulus me servir de ce prétexte, pour surmonter les difficultés que le Chirurgien auroit pû opposer à l'ouverture du cadavre: il l'entreprit donc: l'enfant fut tiré mort & tout livide; & ayant ensuite fait mettre les viscères à découvert, je trouvai l'épiploon comme gangrené; les boyaux étoient noirs & molasses, & il en exhaloit une odeur des plus puantes: le ventricule que je fis ouvrir, étoit comme enduit en dedans d'une matiere verdâtre: j'y trouvai cinq ou six vers d'une grosseur médiocre, roulés les uns sur les autres, en forme de peloton. Je compris donc par-là que les indigestions n'avoient pas peu de part à cette maladie; que les dépôts qui se faisoient sur les viscères, étoient ce qui précipitoit le plus les maladies, & qu'il étoit à propos de donner quelques remèdes contre les vers. C'est pour cela que j'ajoutai ensuite aux cordiaux ordinaires un peu d'Opiate de Salomon, & quelques gouttes de suc de limon; ce qui m'a assez bien réussi.

J'ajouterai à cela qu'il me vint un autre malade de la même espèce, sa langue étoit fort chargée, & son estomach extrêmement plein: cette plénitude se manifestoit par les fréquens renvois, par le hoquet même: je lui fis prendre une pîsane laxative, qui lui fit vider une quantité de matières de différentes couleurs, c'est-à-dire, mêlées de noir, de blanc & de verdâtre; preuve manifeste que les mauvaises coctions ont beaucoup de part à cette maladie. Il y a apparence que dans ce cas-là les
fermens

fermens digestifs n'avoient pas suffisamment pénétré les alimens, pour en faire une coction louable, & pour occasionner la séparation des matieres chyleuses d'avec les fécales. Je crois comme vous, que les marchandises venues de Baruch & de Seyde, n'ont pas apporté la peste en Provence; il suffit en Médecine de reconnoître dans ceux qui en ont été attaqués, un levain de pourriture occasionné par la mauvaise nourriture d'une populace affamée par la cherté des denrées: aussi voyons-nous que cette maladie n'attaque presque que les pauvres. Je crois donc après cela que le meilleur préservatif, c'est de vivre sobrement, & de ne manger que des alimens de bon suc. Je ne sçai si les cauterés n'auroient pas leur usage; voici un fait qui pourroit le faire penser.

Le 16. Novembre le nommé Charabot, Matelot, vint à nos Infirmeries, pour y servir son enfant attaqué du mal contagieux. Il eut lui-même, dix jours après, un bubon à l'aîne, avec une petite fièvre & une légère douleur de tête. Je fis mettre des émolliens sur le bubon: le lendemain je trouvai en même-temps le bubon fort diminué, & le malade sans fièvre ni douleur de tête: deux jours après le bubon disparut entièrement, sans suppuration & sans aucun fâcheux accident. Je m'apperçus, en visitant le malade, que sa chemise étoit chargée de pus, & je vis qu'il avoit un écoulement par la verge. Il n'y avoit pourtant rien de vénérien dans sa cause: cet écoulement lui venoit d'un ulcère à la vessie. Le malade jouit d'une parfaite santé depuis plus de deux mois: ce qui me porte à croire que des personnes qui auroient des cauterés, ou des ulcères, par où les mauvaises humeurs pourroient s'écouler, en deviendroient moins sujets au mal contagieux, ou pour le moins qu'ils en seroient moins maltraités, lorsqu'ils en seroient attaqués.



L E T T R E

*De Monsieur Montresse , Docteur en Médecine , aggrégé
en l'Université de Valence , écrite à Monsieur Deidier ,
Professeur en Médecine de l'Université de Mont-
pellier.*

MONSIEUR,

VOUS trouverez ci joint un exemplaire imprimé de votre Lettre du 23. Novembre , & des quatre Observations que vous avez bien voulu me communiquer. J'ai cru devoir les rendre publiques , parce que je ne doute pas qu'elles ne soient bien reçues , étant faites avec la solidité des raisonnemens , & la précision qui vous sont ordinaires ; je crois qu'elles seront d'une grande utilité dans la pratique. Vous y établissez , Monsieur , par des preuves convainquantes que la cause prochaine de cette maladie consiste dans des arrêts de sang ; & quoiqu'il soit impossible de pouvoir découvrir la nature des premières causes , on doit croire qu'elles agissent , en épaississant le sang , & le coagulant ; ce que vous prouvez par de bonnes expériences , & de fortes raisons. Mais permettez-moi de vous proposer , Monsieur , quelques difficultés qui me restent. Il me semble qu'en certains cas on ne sçauroit douter de cette coagulation ; mais qu'en d'autres on ne peut recourir qu'à une dissolution des humeurs ; comme dans les délires phrénétiques , avec un pouls plein , élevé , la face rouge , &c. comment expliquer les diarrhées colliquatives , qui sont arrivées à certains malades , & qui leur ont été funestes ; les hémorrhagies , qu'il n'a pas été possible d'arrêter , tantôt par le nez , & tantôt par l'utérus , par l'anüs & par les urines ; les taches pourprées qui paroissent souvent au malade ? Tous ces accidens , & plusieurs autres que je pourrois rapporter , ne semblent-ils pas prouver évidemment une dissolution dans les humeurs , & que les globules du sang étant écharpis & dissous par des corpuscules tranchans , incisés , &

comme corrolifs, ont été si atténués, qu'ils sont rendus propres à se séparer avec l'urine dans les conduits urinaires, à s'unir au ferment intestinal, & enfin à se séparer dans les glandes miliaires, & se mêler avec le corps muqueux? Ne pourroit-on pas rapporter à un sang dissout dans ses principes, mais épaissi par l'évaporation de ses parties volatiles & aqueuses, les arrêts de sang qui se forment, tant dans les parties externes, que dans les internes, sans avoir recours à la coagulation des humeurs? Il semble que la pratique favorise ce sentiment, puisque, comme vous le remarquez, Monsieur, très-à-propos dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, les malades ne s'en trouvoient pas mieux, lorsqu'on pouvoit trop par les sueurs. Apparemment on ne peut faire par-là qu'avancer les inflammations dans les parties internes, & procurer plutôt la mort. Cette eau de poulet émulsionnée, que vous avez donnée si à propos à la malade, qui fait le sujet de votre quatrième Observation, & qui a aidé l'évacuation de ses menstrues, en calmant le trop grand mouvement de son sang, ne semble-t'elle pas prouver que les remedes délayans, & rafraîchissans peuvent être, en certains cas, les plus efficaces? Il me reste encore, Monsieur, une autre difficulté sur la saignée; c'est qu'il semble qu'on pousse la prévention un peu trop loin; & comment détourner le cours de toutes ces inflammations gangréneuses, qui menacent le dedans & le dehors du corps, si on ne peut pas recourir à ce remede, qui est cependant celui qui nous réussit le mieux dans les autres maladies? Et comment aussi aider l'éruption des bubons & charbons dans les corps pléthoriques, sans ce secours?

Voilà en peu de mots, Monsieur, quelques difficultés sur lesquelles je vous ferai très-obligé, en quelques momens de votre loisir, de vouloir bien m'éclaircir. J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, MONTRESSE.

A Valence le 5. Janvier 1721.

R E P O N S E

De Monsieur Deidier à Monsieur Montreſſe.

MONSIEUR,

J'AI été agréablement ſurpris de recevoir par la Poſte un exemplaire imprimé de la Lettre du 23. Novembre, & des quatre Observations que vous m'aviez demandées : vous leur avez fait trop d'honneur de les rendre publiques. Je ſuis ſenſible, comme je le dois, à cette nouvelle marque de votre eſtime, & je voudrois bien, en revanche, pouvoir vous ſatisfaire ſur les difficultés que vous me faites l'honneur de me propoſer ; j'aurois râché de les prévenir, ſi vous me les aviez communiquées avant l'impreſſion de ma Lettre.

Vous dites, Monsieur, qu'il eſt certains cas dans la maladie de Marſeille, où on doit recourir à une diſſolution des humeurs, ſur-tout dans les délires phrénétiques, avec un pouls plein, élevé, la face rouge, &c. Ces ſymptomes ſe doivent déduire, à mon avis, de ce que le cours du ſang étant irrégulier, les artères ſont fort diſtendues, qu'elles battent rudement, avec force, & inégalement dans les différentes parties embourbées ; ainſi lorsque les extrémités capillaires des vaiſſeaux ſanguins du cerveau ſe trouveront bouchées par un ſang trop épais, celui-ci ſe portant avec rapidité dans les vaiſſeaux libres, excitera les battemens irréguliers des fibres nerveuſes, de la maniere qu'il le faut, pour produire le délire phrénétique.

Les diarrhées colliquatives, les hémorrhagies, les pertes de ſang, & autres ſymptomes de cette nature, ne me paroiffent pas être des preuves évidentes d'un ſang charpi, & diſſout par les corpuscules corroſifs que vous ſuppoſez, puisſqu'il le même ſang épais & arrêté dans les capillaires du tiſſu des boyaux, de la matrice, ou de la membrane pituitaire, peut donner occaſion au déchirement des vaiſſeaux ſanguins. Les taches pourprées de la peau marquent cet arrêt du ſang dans les vaiſſeaux capillaires, ſans qu'il ſoit néceſſaire de ſuppoſer que les globules de ce li-

guide rouge se soient mêlés au corps muqueux. Les urines sanglantes ne supposent pas non plus que ces globules se soient séparés par les conduits urinaires des reins. Je croirois plutôt qu'il s'est fait des arrêts de sang dans le tissu des reins, des ureteres, ou de la vessie, en conséquence desquels les vaisseaux se rompent, & le sang se mêle avec l'urine.

Je ne comprends pas bien, Monsieur, comment vous voudriez qu'un sang dissout dans ses principes, & épaissi par l'évaporation de ses parties volatiles & aqueuses, pût produire les arrêts de sang qui se forment en différentes parties du corps des pestiférés; il ne leur resteroit plus qu'un sédiment de sang, & leurs parties seroient tout-à-fait desséchées. Lorsque je vous ai dit dans ma précédente que le sang étoit quelquefois épuisé de sérosités par le flux d'urine qui avoit précédé la maladie, je voulois indiquer un autre signe de coagulation, à peu près comme il arrive au lait, qui laisse échapper sa sérosité, dès qu'il commence à se coaguler.

Il est vrai que les malades se trouvoient plus mal lorsqu'on pouffoit trop par les sueurs; mais ce n'est pas tant parce que le sang se dessèche, que parce que les sudorifiques violents troublent & dérangent son cours, au lieu que les sueurs venant d'elles-mêmes, & étant soutenuës par de légers sudorifiques, sont souvent critiques & salutaires, en ce que désemplissant les vaisseaux, elles rétablissent le cours naturel du sang, qui peut ensuite par lui-même emporter les obstacles des vaisseaux capillaires embourbés.

Si je me suis servi quelquefois avec succès de l'eau de poulet émulsionnée, ce n'est pas tant eu égard à la constitution du sang, que pour obvier aux symptomes les plus pressans. Vous sçavez, Monsieur, qu'il faut souvent abandonner la cause prochaine, pour s'attacher aux accidens, lorsqu'ils peuvent avoir des suites funestes.

Quant à la prévention publique contre la saignée, je vous avouë, Monsieur, qu'elle est très-mal fondée dans bien des occasions; mais on peut dire en général qu'elle ne sçauroit convenir ici, quant à la cause prochaine, puisque les arrêts du sang ne sont pas dans cette maladie, comme dans la plupart des autres, accompagnés d'un grand engorgement, & qu'ils sont bien-tôt suivis de gangrene, pour laquelle la saignée ne convient

ordinairement pas ; ainsi j'ai cru pouvoir avancer que les mauvais succès des saignées étoient une des preuves de la coagulation du sang dans les vaisseaux capillaires des parties attaquées. Je finis , Monsieur , en vous priant de remarquer , que , lorsque cette coagulation produit un arrêt de sang universel , ou dans le tissu de quelque viscere essentiel à la vie , le malade périt bien-tôt ; au lieu que l'arrêt n'arrivant que dans quelque partie , comme dans le tissu de la peau , aux glandes des aînes , ou des aisselles , les principaux viscères étant libres , l'événement est douteux , lorsque la fièvre devient excessive , parce que le cœur , & les poulmons poussent le sang avec violence vers les parties affectées ; ce qui peut les engorger davantage , ou les dégager. Que si ces arrêts de sang vers les parties extérieures , se font avec peu ou point de fièvre , le malade ne court aucun risque , il peut vaquer à ses affaires ; c'est alors une maladie purement chirurgicale , qu'on appelle peste coulante , lorsque les éruptions salutaires tournent en suppuration. Je suis avec toute l'estime possible ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur , DEIDIER.

A Marseille le 14. Janvier 1721.

SECONDE LETTRE

De Monsieur Montresse à Monsieur Deidier.

MONSIEUR ,

J'AI reçu votre These , qui explique la théorie des maladies de la tête , de la poitrine , & du bas ventre , sans le secours des esprits animaux : j'ai l'honneur de vous en faire mille remerciemens.

J'ai reçu aussi en même-temps l'exemplaire imprimé , que vous

avez eu la bonté de m'envoyer. J'ai été surpris agréablement, en le lisant, d'y trouver votre réponse à ma précédente, dans laquelle je prenois la liberté de vous proposer quelques petites difficultés sur la maladie de Marseille; mais j'ai été encore plus surpris, lorsque j'ai trouvé que vous vouliez bien la faire imprimer, ne comptant pas qu'elle méritât cette marque de votre estime, ne l'ayant faite en peu de mots, que pour ma propre instruction sur une maladie où je n'ai aucune expérience. Cette nouvelle marque de vos bontés à mon égard me fait prendre la liberté de continuer à vous prier de m'éclaircir sur quelques doutes qui me restent.

Je conviens avec vous que les délires phrénétiques peuvent s'expliquer, sans recourir à une dissolution des humeurs; qu'il suffit que les artères battent irrégulièrement contre les fibres du cerveau, pour expliquer le délire; mais je ne vois pas comment on peut accommoder la fièvre ardente, accompagnée d'un pouls plein, élevé, & fréquent, avec une coagulation dans les humeurs, puisqu'elle suppose au contraire un sang dont les souffres sont extrêmement raréfiés, & par conséquent très-éloignés d'une coagulation. D'ailleurs le sang étant poussé avec beaucoup de force dans toutes les artères par les fibres mouvantes du cœur, & passant avec beaucoup de vitesse, & d'impétuosité dans tous les petits tuyaux artériels, qui sont autant de filières, il ne peut que s'y briser davantage, & se dissoudre. D'un autre côté, les sels âcres salés de la masse du sang, qui se trouvent dégagés dans cette violente fermentation, & qui ont reçu d'autant plus de mouvement d'impulsion, qu'ils sont plus massifs, ne peuvent, tant par leur masse, que par leur superficie inégale, & hérissée de pointes, qu'écharpir, & diviser davantage le tissu des souffres. Et quoiqu'il faille convenir que la cause antécédente de cette maladie puisse venir principalement du vice des premières voies, ne peut-on pas dire que dans les tempéramens bilieux, ces sels acides portés des premières voies dans le sang, venant à y rencontrer quantité de sels âcres, qui abondent dans ces tempéramens, se tournent eux-mêmes, par la violente fermentation, qui s'y excite, en sels âcres, & deviennent propres par conséquent à exciter la susdite dissolution dans les humeurs?

A l'égard des taches pourprées qui accompagnent souvent

cette maladie, elles semblent aussi prouver la même dissolution; car si elles provenoient d'un arrêt du sang tendant à coagulation, dans les vaisseaux capillaires qui rampent sur la superficie du corps, il devroit se former une élévation sur la peau; & puisqu'elle ne s'y trouve pas, il semble qu'il faut conclure que cet accident ne peut provenir que de l'attrition, & de la division des globules du sang.

Je ne sçai si je me suis mal expliqué dans ma précédente, Monsieur, lorsque j'ai dit, qu'un sang dissout dans ses principes, mais épaissi par l'évaporation des parties volatiles, & aqueuses, pourroit produire les arrêts de sang qui se forment en différentes parties du corps. Je n'ai pas voulu entendre par-là, que le sang peut être réduit à une calcination, ou tête morte, mais seulement que le sang, indépendamment d'une coagulation causée par des acides, se pourroit trouver épaissi simplement par l'évaporation de ses parties aqueuses, & volatiles, comme il arrive aux sirops, ou à la térébenthine, qu'on fait bouillir sur le feu, qui s'épaississent sans addition d'aucun acide, à mesure que leurs parties aqueuses & volatiles se dissipent. Ne pourroit-on pas dire qu'il peut arriver la même chose au sang, soit par les chaleurs des saisons qui auroient précédé, par la chaleur de la fièvre, ou enfin par tout ce qui peut avoir causé une dissipation de la sérosité, ou de ses parties volatiles?

Ce qui semble prouver que l'épaississement du sang peut venir de cette cause, est l'heureux succès que nous voyons des délayans, & des rafraîchissans, employés dans la cure des fièvres malignes ordinaires, & de la petite vérole; & souvent le mauvais succès des diaphorétiques, & des alexipharmques, qui, accélérant les inflammations dans les parties intérieures, par le grand mouvement qu'ils excitent dans les humeurs, donnent fréquemment la mort aux malades. Et pour prouver d'ailleurs le bon effet des rafraîchissans, ne peut-on pas dire que dans les fièvres malignes, & dans les petites véroles accompagnées d'un pouls plein, fréquent, & élevé, les principes du sang sont si confondus, & si raréfiés, que les éruptions critiques ne peuvent point se faire, ni le sang se dépurer de ses parties hétérogènes par les canaux excrétoires des glandes; tant parce que le sang passe si vite, qu'il ne donne pas le temps à ces humeurs nuisibles de s'y séparer, que parce que ces mêmes canaux excrétoires se

se trouvent comprimés par la trop grande raréfaction des humeurs ? Aussi voyons-nous que ces éruptions n'arrivent enfin que lorsque le mouvement des humeurs se calme ; ce qui semble prouver la nécessité qu'il y a d'employer les délayans, & les rafraichissans, qui paroissent, en certains cas, les seuls, & véritables cordiaux.

Je finis en vous assurant que je suis toujours avec tout le respect possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, MONTRESSE.

A Valence le 15. Février 1721.

SECONDE LETTRE

De Monsieur Deidier à Monsieur Montresse.

MONSIEUR,

JE ne suis pas moins prévenu contre les sels, & les souchres qui se forment, dit-on, ou qui changent de situation entre eux dans notre corps, que contre l'hypothese des esprits animaux ; ainsi il sera très-difficile que nous puissions convenir ensemble sur les nouvelles difficultés que vous me proposez dans votre Lettre du 15. de ce mois. Cependant, pour vous marquer l'envie que j'ai de vous satisfaire, je vais tâcher d'y répondre.

Votre première difficulté roule sur la fièvre ardente, qui, avec un pouls plein, élevé, & fréquent, ne sçauroit s'accommoder, dites-vous, Monsieur, avec une coagulation des humeurs, puisqu'elle suppose au contraire un sang dont les souchres sont extrêmement raréfiés. A cela je réponds, que si la chaleur des fébricitans, la plénitude du pouls, son élévation & sa fréquence peuvent se déduire du même battement violent, & irrégulier

R r r

des artères, que vous convenez pouvoir suffire dans le cerveau pour expliquer le délire phrénétique, & qui n'est qu'une suite de l'épaississement, & des arrêts de sang dans les vaisseaux capillaires, pourquoi donc ne pourra-t'on pas expliquer de même la fièvre ardente par le seul vice de circulation dans la plupart des vaisseaux qui constituent le corps humain, sans supposer une raréfaction des souchres du sang ? Quant à ce que vous ajoutez que ce sang, étant poussé avec beaucoup de force, & d'impétuosité dans tous les petits conduits artériels, &c. doit s'y briser, & s'y dissoudre, je conviens qu'il s'y briserait, si son mouvement consistoit dans cette violente fermentation, où les sels âcres devroient se dégager, & briser les souchres de la manière que vous l'expliquez. Mais si le mouvement fébrile du sang est principalement attribué au violent effort des solides qui agissent avec force sur nos liqueurs, celles-ci peuvent s'épaissir par le resserrement, & l'approche de leurs parties fibreuses, quoique le sang passe fort vite dans de très petites filières. Comme il reste toujours enfermé dans des vaisseaux, toutes ses parties conservent entr'elles une espèce de continuité, qui répond à celle des vaisseaux où la liqueur est poussée ; ainsi tandis que le sang est fortement pressé du dehors en dedans, toute sa masse est forcée de s'accommoder à la continuité des vaisseaux qu'elle doit pénétrer, sans qu'il soit possible à ces sels, ni à ces souchres de se séparer, pour agir les uns contre les autres de manière à se détruire, ou à former de nouveaux corps. Ne suffiroit-il pas d'admettre que nos liqueurs, après avoir été pressées lors de la systole des artères, se raréfient un peu, & se remettent, comme par leur propre ressort, lors de la dilatation de ces mêmes artères, pour en augmenter la diastole, qui doit être bientôt suivie d'une systole plus forte ? Il me semble qu'on pourroit déduire de là toutes les différences qui s'observent dans le pouls des fébricitans, tant par rapport à la fréquence, qu'à l'élévation, & à la plénitude. Car pour ce qui est de la chaleur, vous sçavez, Monsieur, qu'elle dépend pour le moins autant de la vibration des solides, que du mouvement intestin des liqueurs. Passons à la seconde difficulté.

Les taches pourprées paroissent sur la peau des pestiférés, sans qu'il se forme aucune élévation sensible, parce qu'elles dépendent d'un sang arrêté au-dessous de la surpeau dans de très-

petits vaisseaux capillaires, qui ne sont pas capables de gêner assez le cours des liqueurs dans les vaisseaux circonvoisins, pour les faire gonfler. Ce sang s'extravase ordinairement par la déchirure des petits rameaux, où il est enfermé, & cette extravasation se termine bientôt, ou par résolution, ou par gangrène. Dans le premier cas la rougeur disparoît avec les taches; & dans le second ces taches noircissent, & la mort suit de près. Le sang ne se coagule pas dans les taches, mais ces taches se forment ici, à mon avis, parce que le sang est déjà coagulé par le levain pestilentiel qui l'a pénétré. Ces petits vaisseaux capillaires se rompent en heurtant contre une liqueur qui ne peut céder à leur impulsion; ce qui n'arriveroit pas de même, si le sang étoit dissous, & fort brisé dans ses globules.

Ce que je dis des taches pourprées qui paroissent sur les corps des pestiférés, se doit entendre à peu près de même des pustules charboneuses, & des vrais charbons qu'on y voit. Comme ces tumeurs se forment par l'embarras des vaisseaux considérables qui constituent le propre tissu de la peau, elles doivent l'élever un peu, lorsque la fluxion se forme. Mais cette élévation n'est pas à beaucoup près si considérable que celle qui survient aux charbons ordinaires; ce qui se doit aussi déduire, à mon avis, de l'épaississement des liqueurs, & du prompt déchirement des vaisseaux qui les enferment.

Quant à la maniere dont le sang est coagulé dans cette peste, quoique vous vous fussiez bien expliqué, Monsieur, par votre précédente, comme j'étois peut-être un peu trop prévenu contre le système des sels, j'ai dit que je ne concevois pas comment un sang pouvoit se dissoudre dans ses principes, pour s'épaissir ensuite par l'évaporation de ses parties volatiles, que je regardois comme des sels, & des souphres très-déliés. Ce que vous ajoutez aujourd'hui peut nous faire convenir sur cet article, puisque nous ne prétendons pas vous & moi qu'il faille ici un acide pour épaissir le sang. Les seules parties intégrantes, & fibreuses de ce liquide peuvent se rapprocher, & se resserrer à mesure qu'elles perdront leurs sérosités, qui se sont dissipées par les causes générales que vous établissez, & dont on ne sçauroit disconvenir. Je crois aussi que l'exemple du sirop & de la térébenthine bouillante que vous rapportez, peut servir à faire comprendre comment dans les tempéramens bilieux,

il survient une espece de fièvre ardente par la seule raréfaction d'un sang épais qui s'échauffe, & s'agit beaucoup par les fréquentes & violentes oscillations des vaisseaux dont j'ai parlé ci-dessus.

Le reste de votre Lettre ne demande aucun éclaircissement : c'est un amas de faits de pratique très-constans, & sur lesquels il n'est pas permis de disputer. On peut les expliquer, ou en rendre raison, par la coagulation dont nous convenons en partie, & dont j'espère que nous conviendrons tout-à-fait, si je puis réussir à quelques nouvelles expériences auxquelles j'ai commencé à travailler, & dont je pourrai vous informer dans la suite. Je suis toujours avec une parfaite estime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, DEIDIER.

A Marseille le 16. Février 1721.

TROISIEME LETTRE

De Monsieur Deidier à Monsieur Montresé.

MONSIEUR,

SI j'ai tant tardé à répondre à votre dernière Lettre du 15. Mars, c'est que j'étois occupé à faire des expériences sur la bile des pestiférés, qui pussent me conduire à découvrir la cause contenante, ou conjointe, de cette cruelle maladie. Je crois y avoir réussi de maniere à pouvoir dissiper vos doutes sur la coagulation du sang, qui faisoit le principal sujet de vos difficultés. Je me contenterai de vous faire à présent un simple narré de mon travail, pour vous laisser la liberté d'en tirer toutes les conséquences qui vous paroîtront les plus justes, me réservant à une autre fois de répondre à vos doutes, s'il vous en reste quelqu'un ; car je n'ai rien tant à cœur, Monsieur, que de

vous satisfaire de mon mieux en tout ce qui dépendra de moi. J'aurai bien du temps pour philosopher avec vous pendant le long cours de deux quarantaines, dont nous avons commencé ici la première depuis quatre jours, & dont la seconde doit être à Maguelone près de Montpellier. Je vous prie d'adresser vos Lettres chez moi, d'où on me les fera tenir sûrement; elles pourroient se perdre dans ce Pays de traverse, tout entouré de peste, & qui n'a pourtant pas été pestiféré, par les raisons que je pourrai vous dire en son lieu. Venons à ma simple narration.

Le 25. Juin dernier M. le Chevalier de Langeron me chargea de lui rendre compte de tout ce qui se passeroit de plus essentiel dans les deux Hôpitaux du Mail, & de la Charité. Je concourus pour cet effet avec les Médecins, & les Chirurgiens-Majors de ces Hôpitaux, pour consulter ensemble sur tous les cas extraordinaires; & nous faisions deux fois la semaine des visites générales, pour examiner toutes les fièvres & les blessés. Nul ne pouvoit être tiré de ces Hôpitaux pour être mis en quarantaine, ni sortir de celle-ci pour rentrer dans la Ville, qu'il neût été bien examiné, & couché dans une liste, au bas de laquelle nous avons mis notre double certificat de santé, pour être remis à Monsieur le Commandant, & à Messieurs les Echevins.

M. Robert, Docteur agrégé au Collège des Médecins de Marseille, Médecin ordinaire de l'Hôpital du jeu de Mail, & M. Rimbaud, Docteur en Médecine de l'Université d'Aix, chargé de l'administration de tous les remèdes qu'on employe dans cet Hôpital, me parurent tous deux très-propres à travailler avec moi. Le premier est un Médecin ferme & intrépide, qui, depuis le commencement de la maladie, ne s'est jamais épargné en rien pour secourir les pestiférés, tant dans la Ville que dans les deux Hôpitaux, dont il a été successivement chargé. Le second s'étoit principalement attaché à la matière médicale; il me parut au fait des Expériences chymiques & anatomiques, & il est Maître d'une Pharmacie où je trouvois toutes les commodités nécessaires à mon dessein.

Je dis à ces deux Messieurs, que je croyois que la peste dépendoit d'un vice de la bile, de même que la rage canine dépend d'un vice de la salive. Pour nous assurer de cette conjec-

ture, nous commençâmes par ramasser quantité de bile des cadavres pestiférés ; nous la mêlâmes avec différentes liqueurs chimiques. Nous en mîmes dans les plaies des chiens, nous en injectâmes dans leurs veines ; & ces animaux ont tous péri de la peste. Nous fîmes aussi avaler de cette bile pestiférée à deux autres chiens par plusieurs reprises, & en assez grande quantité. Ceux-ci parurent tristes & dégoûtés ; ils urinoient fort souvent, surtout dès qu'on les touchoit. Leur urine étoit trouble, très-puante ; & leurs gros excréments furent teints de la bile noire & verte qu'ils avoient avalée ; mais quelques jours après ces accidens disparurent, & ces deux chiens bien rétablis jouïssent d'une parfaite santé, quoiqu'ils restassent enfermés dans une cave de la Pharmacie, où ils communiquoient avec les autres chiens que nous pestiférions, & qui étoient enfermés dans la même prison. Nous nous en sommes donc tenus à faire passer la bile pestiférée immédiatement dans le sang des chiens, & cela plusieurs fois, pendant le cours de quatre mois, sçavoir, Février, Mars, Avril, Mai, sans que ces Expériences nous aient jamais manqué. En voici neuf sur lesquelles on peut compter sûrement.

P R E M I E R E E X P E R I E N C E.

La bile humaine tirée de la vésicule du fiel des cadavres pestiférés à Marseille, s'est toujours trouvée noire & verdâtre ; elle a constamment verdi d'un verd d'herbe permanent par le mélange de l'esprit de vitriol ; & elle a toujours fort jauni, lorsque nous l'avons mêlée avec l'huile de tartre par défaillance, ou avec le sel alkali fixe de ce même tartre dissout dans une quantité suffisante d'eau. Ces deux couleurs verte & jaune se sont conservées des mois entiers. Cette même bile pestiférée est devenuë d'un noir d'encre passager par l'affusion de l'esprit de nitre.

S E C O N D E E X P E R I E N C E.

La bile tirée de la vésicule du fiel des cadavres pestiférés ayant été versée dans une plaie faite exprès à différens chiens, les a rendus d'abord tristes, assoupis, & fort dégoûtés. Tous ces animaux sont morts du troisième au quatrième jour, avec

les marques essentielles d'une véritable peste, désignée par des bubons, des charbons, & des inflammations gangréneuses aux viscères, de même qu'en avoient les cadavres humains, dont la bile avoit été tirée.

TROISIEME EXPERIENCE.

Une dragme de la même bile pestiférée ayant été détrempée dans deux onces d'eau de fontaine tiède, & injectée dans la veine jugulaire des chiens, les a rendus de même assoupis, & les a fait périr en quatre heures, avec des inflammations gangréneuses; le cœur engorgé d'un sang noir, & épais, le foie gonflé, & la vésicule du fiel pleine d'une bile verte.

QUATRIEME EXPERIENCE.

La même quantité de bile injectée par la veine crurale des chiens, leur a causé un assoupissement d'environ une heure. Ils ont été si fort dégoûtés, qu'ils n'ont absolument rien mangé, ni bû depuis l'injection. Ils ont uriné très-souvent, lorsqu'on les touchoit. Le troisième jour il a paru des tumeurs fort considérables sous les aisselles, & aux cuisses, à trois travers de doigt de la plaie. Celle-ci s'est gangrénée, & l'animal est mort ordinairement le quatrième jour avec toutes les marques de peste.

CINQUIEME EXPERIENCE.

Un chien de l'Hôpital du Mail à Marseille suivoit les Chirurgiens lors des pansemens; il avaloit avidement toutes les glandes pourries, & les plumaceaux chargés de pus, qu'on détachoit des plaies des pestiférés; il léchoit le sang qu'il trouvoit répandu par terre dans l'Infirmierie. Il avoit fait ce manège pendant trois mois, & jouissoit toujours d'une santé parfaite, étant gai, badin, & familier avec tout venant.

Nous injectâmes dans le sang de ce chien par la veine crurale de la cuisse droite environ une dragme de bile pestiférée détrempée dans deux onces d'eau tiède. Il périt le quatrième jour, comme tous les autres, avec un bubon à la cuisse blessée, où il survint encore deux charbons, & la plaie se gangréna.

Tout ce que nous remarquâmes de particulier, fut qu'il exhaloit de cet animal après l'injection, & de son cadavre ouvert, une odeur très-puante, que nous n'avions remarquée en aucun autre. Celui-ci eut de plus une hémorrhagie considérable à sa plaie la veille de sa mort, parce qu'il s'étoit donné quelque violent mouvement pour s'échapper de sa prison.

SIXIEME EXPERIENCE.

Le deuxième Mai ayant injecté environ une dragme de bile humaine pestiférée, détrempée avec deux onces d'eau tiède, dans la veine crurale d'un chien, cet animal fut d'abord assoupi, & dégoûté. Il mourut du troisième au quatrième jour de cette injection, avec toutes les marques internes & externes de la peste, comme tous les autres.

SEPTIEME EXPERIENCE.

Le sixième dudit mois nous ramassâmes la bile de ce chien mort de la peste, & nous l'injectâmes par la veine crurale dans le sang d'un autre chien. Celui-ci eut, d'abord après l'injection, des mouvemens convulsifs universels, qui furent suivis d'un assoupissement léthargique. Le surlendemain il parut un charbon sur le grand pectoral droit; le troisième jour il s'éleva un bubon très-considérable à la cuisse, & l'animal mourut le même jour.

Ayant ouvert ce chien, nous trouvâmes le devant de la poitrine tout gangrené au-dessous des tégumens, & dans l'intérieur les viscères engorgés d'un sang noir, & épais, comme dans tous les autres. La surface externe des poulmons étoit toute pourprée; le cœur gonflé au double, avec ses quatre cavités pleines d'un sang noir, & épais. L'animal avoit vécu les trois jours qui suivirent l'injection, sans boire, ni manger.

HUITIEME EXPERIENCE.

Le dixième Mai nous injectâmes de la bile de ce second chien dans la veine crurale d'un troisième chien, qui fut d'abord saisi de violentes convulsions, & de différens mouvemens convulsifs pendant un demi-quart d'heure. Revenu de ces convulsions,
il

il parut étourdi, & assoupi; il vomit avec de violens efforts. Ce vomissement fut suivi d'un hoquet; il mangea de la viande bouillie, parce qu'il avoit fort jeûné avant l'injection; mais il revomit la viande deux heures après l'avoir prise. Il mourut le troisième jour avec les mêmes signes de peste que le chien précédent.

NEUVIEME EXPERIENCE.

Nous fîmes avaler à deux chiens de la bile pestiférée à plusieurs reprises, & en assez grande quantité. Ces animaux parurent tristes & dégoûtés; ils urinoient fort souvent, surtout dès qu'on les touchoit. Leur urine étoit trouble, & très-puante; & leurs gros excréments furent teints de la bile verte qu'ils avoient avalée; mais quelques jours après ces accidens disparurent, & ces deux chiens bien rétablis jouïssent d'une parfaite santé, quoiqu'ils restassent dans une cave de la Pharmacie, où ils communiquent avec tous les autres chiens que nous pestiférons, & qui étoient enfermés dans la même prison.

Je crois, Monsieur, que la peste qui regne encore très-vivement à Toulon, à Arles, & à Aubagne, reconnoît les mêmes causes que celle de Marseille, puisqu'elle en a les symptômes essentiels. Dans cette vûë j'ai écrit d'ici à ces trois villes, pour qu'on y réitérât les Expériences ci-dessus; si on le fait, je vous en ferai part.

Reste encore à examiner si la bile des personnes mortes de fièvres malignes ne produiroit pas de pareils effets; mais je me réserve de faire ces épreuves moi-même dans mon Hôpital de Montpellier, dès que j'y serai rentré. Cependant pour achever de vous convaincre de l'épaississement du sang des pestiférés de Marseille, il suffiroit de vous exposer l'état de leurs cadavres, dont nous avons tiré la bile. Mais ce détail passeroit les bornes d'une Lettre; ce fera pour une autre fois. Je me contenterai de vous rapporter ici ce que j'ai déjà marqué à un Médecin de Toulon, qui me consultoit dernièrement sur cette matière. Rappelez-vous, lui disois-je, l'ouverture d'un cadavre d'un pestiféré, dont je vous parlai dans une de mes précédentes, où nous trouvâmes dans le péricarde environ une livre de

sang noir, & tout concret, qui étoit sorti par la déchirure des fibres du cœur à la partie antérieure de son ventricule droit. Tout le volume de ce viscere avoit si considérablement grossi, & les vaisseaux sanguins des autres viscères étoient si pleins, & si distendus, qu'il ne m'étoit plus permis de douter, comme je l'ai cru dès le commencement, que la peste ne soit produite par un épaissement du sang. Celui-ci est épaissi par la bile, & ce récrément ne devient épais, noir, & verdâtre, que parce que les indigestions se changent peu à peu en ce que nos Anciens appelloient bile noire, & bile porracée. Je crois que cet épaissement de la bile se fait insensiblement, fondé sur ce que la peste se manifeste quelquefois, lorsqu'on s'y attend le moins. Vous sçavez, Monsieur, que la rage canine ne se manifeste ordinairement qu'environ quarante jours après la morsure du chien enragé, parce qu'il faut que le peu de salive épaissie, qui est entrée par la plaie, épaississe toute la salive répandue dans le sang de la personne morduë; ce qui ne peut arriver que par plusieurs circulations réitérées. Il en est à peu près de même de la peste par rapport à la coagulation du sang, qui ne se fait, selon toute apparence, qu'après que toute la bile s'est épaissie; & celle-ci ne s'épaissit que lentement par plusieurs indigestions. Quand toute la salive qui roule dans le sang, s'est épaissie, la rage se manifeste tout d'un coup par ses symptomes essentiels. Je crois de même que la peste se déclare dans l'instant que la bile s'est épaissie dans toute la masse du sang. Alors celui-ci est obligé de s'arrêter pour produire les inflammations gangréneuses qui constituent la peste; comme il s'épaissit dans les chiens, lorsqu'on met dans leurs veines la même bile pestiférée, qui leur donne la peste, puisque cette bile injectée par la jugulaire des chiens les fait périr dans quatre heures, sans aucune éruption cutanée; au lieu que pareille quantité de la même bile injectée dans la crurale, ou mise sur les plaies, laisse vivre les chiens pendant trois à quatre jours, pendant lesquels il s'élève des bubons, & des charbons sur la peau. Je crois que les hommes pestiférés meurent dans les premières vingt-quatre heures sans éruption, lorsque la bile de leur vésicule du fiel ayant passé dans le sang par les veines lactées, est presque toute portée au tissu du cœur, & des poulmons, où elle produit les arrêts de sang gangréneux, qui rompent bientôt le fil de la circulation, com-

me il arriva à l'homme ci-dessus dont le cœur étoit déchiré, & qui mourut fort subitement. Lorsque la bile mêlée avec le sang ne s'arrête qu'aux capillaires des parties les plus éloignées du cœur, le sang s'arrête peu à peu dans le tissu des glandes des aînes, des aisselles, ou de la peau, où il produit les embarras qui constituent les bubons, les charbons, &c. Je croirois aussi que la bile porracée, outre l'épaississement du sang, peut produire par elle-même, & par sa viscidité, les embarras des vaisseaux capillaires, qui seuls suffissent pour former les bubons, & les charbons, comme je l'ai expliqué dans mon *Traité des Tumeurs contre nature*.

Je m'apperçois, Monsieur, & peut-être un peu trop tard, que je suis entré dans des raisonnemens que j'avois dessein d'éviter au commencement de cette Lettre. Pardonnez-moi cette méprise, ou plutôt cet oubli; cela ne vient que du plaisir que j'ai trouvé de m'entretenir long-temps avec vous dans un pays où je me trouve fort désœuvré. Je suis avec toute l'estime possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur. DEIDIER.

De la Ciotat le 6. Juin 1721.

AUTRE LETTRE

De Monsieur Montresse à Monsieur Deidier.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous faire mille remerciemens de vos Experiences sur la bile des pestiférés, & j'ai en même temps celui de vous prier de vouloir bien continuer à me faire part de vos réflexions. Vous ne les pouvez communiquer à personne qui en fasse plus de cas que moi, & qui en conserve une plus parfaite reconnoissance. J'y vois que la bile pestiférée que

Vous avez fait appliquer sur les plaies des chiens, ou que vous avez fait injecter dans la veine crurale, les a toujours fait mourir dans trois ou quatre jours, avec tous les accidens de peste communs aux hommes; que la bile du premier chien injectée dans la veine d'un second, & celle du second dans un troisième, les a de même fait tous périr de la peste. Tout cela me sembleroit prouver évidemment la contagion, & que cette maladie peut se communiquer des uns aux autres par les *miasmes* qui sortent du malade, qui, pénétrant par le contact, ou attirés par la respiration, dans des sujets disposés à recevoir l'impression de ce venin, peuvent communiquer la maladie. L'expérience semble le confirmer, puisque ceux qui n'ont point communiqué avec les pestiférés, n'ont point pris de mal; & il devroit arriver le contraire, s'il n'y avoit que les causes générales qui agissent, puisqu'on respire dans une Ville le même air, & qu'on s'y nourrit des mêmes alimens.

Il n'y a que l'expérience que vous avez faite de ce chien qui léchoit le sang, qui se trouvoit dans les Infirmeries, & qui avoit avidement les plumaceaux chargés de pus, & les glandes extirpées, qui semble s'y opposer, de même que les deux autres chiens, auxquels vous avez fait avaler de la bile pestiférée. Mais à cela ne pourroit-on pas dire que toutes humeurs ne sont pas également infectées de ce venin, & qu'il peut se faire, que par la fermentation du pus, ces *miasmes* sont brisés, ou altérés de telle maniere, qu'ils ne peuvent plus faire leur effet? D'ailleurs par vos expériences il paroît que ce n'est que par cette bile porracée & érugineuse, que la peste s'est communiquée. Mais cela étant, j'ai de la peine à comprendre qu'elle puisse exciter une si prompte coagulation dans les humeurs, puisqu'au contraire par l'effet de cette bile très-âcre, & comme corrosive, la tiffure du sang sembleroit devoir être détruite. Ne pourroit-on pas dire que cette bile agissant sur les nerfs, qu'elle peut dessécher, & jetter dans un éréthisme par l'irritation qu'elle y cause, a donné lieu par-là aux arrêts de sang, que l'on trouve toujours dans les pestiférés? Vous me feriez un sensible plaisir de m'éclaircir sur ces petites difficultés, & de vouloir me marquer quel est votre sentiment sur la convulsion; si vous admettez la même cause pour la convulsion simple, où les fonctions animales ne sont point blessées, que pour l'épilepsie, c'est-à-dire, un inégal

engorgement des vaisseaux du cerveau. Je ferai bien-aïse, Monsieur, d'être éclairci sur ce point, parce que vous ne vous en êtes pas expliqué dans votre Traité des maladies de la tête. J'ai l'honneur d'être toujours avec tout le respect possible,

MONSIEUR, &c.

MONTRESSE.

De Valence ce 16. Juin 1721.

QUATRIEME LETTRE

De Monsieur Deidier à Monsieur Montresse, servant de réponse à la précédente.

MONSIEUR,

IL me paroît par votre Lettre du 16. de ce mois, que la bile des pestiférés de Marseille, qui a donné la peste aux chiens, vous confirme dans l'idée commune de la contagion, & vous donne lieu de penser que la tiffure du sang doit être détruite par cette humeur très-âcre, dites-vous, & comme corrosive. Sur quoi je vous prie, Monsieur, de faire réflexion, que dans l'hypothèse des sels, la bile noire, & verdâtre des pestiférés devoit plutôt être chargée d'un acide coagulant, que d'un sel âcre fondant; puisqu'il est constant par la première expérience, que ce récrément a noirci par l'esprit de nître, & qu'il a constamment verdi par l'affusion de l'esprit de vitriol; au lieu qu'il devoit être jaune s'il abondoit en sel âcre; puisqu'il a jauni en effet, lorsque nous l'avons mêlé avec l'huile de tartre par défaillance. Comme la bile est naturellement jaune, & amère, dans la vésicule du fiel, on l'a toujours regardée comme une humeur âcre, & sulphureuse, très-propre à s'enflammer, & à fondre le sang, d'où l'on a formé le tempérament bilieux. Silvius de le Boë a poussé cette hypothèse si loin, qu'il rapporte presque toutes les maladies au mélange de la bile avec le suc pancréatique. Celle-là est âcre, dit-il, & celui-ci acide. Dans son Traité de la peste il prétend que l'âcreté de la bile fait tous les désordres, en dissolvant le sang qui, selon lui, seroit bientôt détruit, s'il n'étoit

S s s iij.

un peu coagulé par l'acidité du suc pancréatique.

Sur ce préjugé cet Auteur croit s'être garanti de la peste, en avalant tous les matins une mie de pain arrosée d'une cueillerée de vinaigre ordinaire; & dans la curation de cette maladie il fait un mélange bizarre des acides coagulans avec les cardiaques, & les alexiteres fondans. Cette pratique est aujourd'hui si fort suivie par la plupart des Médecins de peste, que quelques-uns se croient obligés de supposer dans cette maladie une coagulation, & une dissolution de sang, qui succèdent, disent-ils, mutuellement l'une à l'autre, ou qui se rencontrent quelquefois toutes les deux en même temps dans différens sujets. Il y a aussi un Auteur moderne, qui, pour se débarrasser de tous ces mouvemens intestins, où il ne trouve pas son compte, s'est avisé de recourir avec le pere Kircher, Jésuite, à une semence de peste répandue dans l'air, qui trouble la circulation du sang, en y introduisant de petits insectes pour ronger, sans doute, les parties solides. Toutes ces hypothèses, & autres semblables, quelque bien établies qu'elles paroissent, ne subsistent, à mon avis, que dans l'imagination de leurs Auteurs, & elles sont pour la plupart très-préjudiciables aux malades. Mais sans m'amuser, Monsieur, à réfuter tous ces sentimens, je reviens à celui de Sylvius, pour lequel vous me paroissez plus porté que pour aucun autre.

Si le vinaigre étoit un préservatif de la peste, comme le prétend cet Auteur, cette maladie n'auroit certainement pas fait grand ravage à Marseille, où nous trouvâmes, en arrivant, toutes les personnes munies d'une éponge pleine de ce fameux préservatif, qu'on avoit soin de porter à tout moment au nez. Chacun se lavoit souvent les mains avec cette liqueur; on la répandoit partout, & il n'y avoit absolument pas une maison, où nous ne trouvassions à la porte un vaisseau plein de vinaigre pour y tremper les lettres, & l'argent qu'on recevoit dans le commerce. Toulon est la ville de Provence où l'on fait la plus grande provision de bon vinaigre, pour les capres qui en font le principal commerce; cependant tout ce vinaigre n'a pas garanti de la peste les habitans de cette même Ville, qui en sont encore cruellement affligés. M. Ludesy, d'Agde, Garçon Chirurgien, qui s'étoit venu livrer à Marseille pour y servir les pestiférés, étoit aussi si prévenu en faveur du vinaigre, qu'il ne se

contentoit pas d'en laver ses mains avant, & après les pansements, comme ses camarades, il en avoit encore son mouchoir tout trempé, pour s'en frotter le visage; & il mettoit souvent une serviette imbuë de vinaigre sur le chevet de son lit. Il eut une attaque de peste si violente, qu'il ne fut jamais en notre pouvoir de lui donner aucun soulagement par les meilleurs cardiaques; tout son sang se trouvoit épaissi par le mauvais usage du vinaigre. Si l'exemple de ce Chirurgien ne suffit pas, Monsieur, pour détruire celui de Sylvius, du moins doit-il nous persuader qu'on ne doit pas trop se fier à un préservatif, qui n'est fondé que sur la prévention. L'expérience des deux Villes que je viens de vous citer, doit suffire, à mon avis, pour vous prouver l'inutilité du vinaigre dans la peste; & la prévention publique en faveur de ce fameux préservatif coagulant, ne sçauroit jamais servir de preuve pour établir que la peste dépend d'une dissolution du sang.

Cette prétenduë dissolution ne me paroît pas mieux établie par l'usage des acides dans la curation de la peste. Nos Anciens ne les employoient que comme de simples correctifs des autres remèdes, ou bien ils les mettoient avec quantité d'autres drogues qui en détruisoient l'action, témoins la thériaque, & la confectio d'hyacinthe. Celle-là, quoique composé de chalcitis, ou vitriol rouge, & de l'opium, n'est ni acide, ni narcotique, lorsqu'on l'employe vieille, comme on le pratique dans la curation de la peste, parce que ces deux drogues ont entièrement perdu leur vertu particuliere, en se brisant, & se mêlant intimement avec les autres par la fermentation. Quant à la confectio d'hyacinthe qu'on employe récente, quoiqu'elle contienne du sirop de limon, l'acidité de celui-ci est bientôt totalement détruite, ou du moins toute absorbée, par les poudres absorbantes où elle se trouve exactement mêlée; ainsi ces deux anciens remèdes sont de vrais alexiteres, & de bons cardiaques, indépendamment de leur acide; ils donnent du mouvement au sang, bien loin de le coaguler..

Il est vrai, Monsieur, que bien des Médecins modernes se sont avisés de donner dans la peste des liqueurs acides toutes seules. Rien de si familier chez eux que les juleps acides, les ptisanes aigreletes, où ils font entrer l'esprit de souphre, l'esprit de sel, ou de nitre dulcifié, le nitre, ou le salpêtre purifié,

le cristal minéral, les suc d'oseille, de limon, & autres de cette nature. Il ne me convient pas de blâmer la conduite de ces Messieurs; ils ont eu leurs raisons pour se servir de ces remèdes, & j'en fais souvent autant qu'eux dans les maladies ordinaires, quand il est question de calmer le trop grand mouvement des humeurs, & de pousser par les urines; mais cet usage ne m'a pas paru assez bien établi pour me persuader que le sang fût dissout dans une maladie contre laquelle les cardiaques fondans ont toujours eu, & ont encore aujourd'hui la préférence sur les acides coagulans. Quoique je ne me sois pas servi de ces acides pour la peste de Marseille, je crois pouvoir assurer que je n'ai pas été moins heureux qu'un autre dans le traitement des pestiférés.

On auroit beau dire, Monsieur, que dans les vomissemens, & dans les cours-de-ventre, qu'on nomme bilieux, parce qu'ils dépendent, comme on dit, d'une raréfaction, ou d'un regorgement de la bile, nous employons souvent avec succès quelques gouttes d'esprit de souphre, la teinture de roses tirée par les acides, ou autres semblables liqueurs aigres; nous croyons pour lors devoir rabattre, ou coaguler cette bile dans les premières voies; mais on ne doit rien conclure de cette pratique pour le traitement de la peste, où cette bile se trouvant toujours trop épaisse, nous ne pouvons qu'augmenter sa coagulation, en donnant ces sortes d'acides.

On peut se convaincre que la bile des pestiférés est épaisse, & coagulée, non-seulement en l'examinant du premier coup d'œil, par rapport à sa consistance, & à sa couleur noire & verdâtre, mais encore par les effets qu'elle a produits constamment, lorsqu'elle a été injectée dans les veines des chiens. Elle a épaissi le sang de ces animaux, à peu près comme font les acides injectés, avec cette différence que les acides coagulent simplement, & font périr l'animal; au lieu que la bile pestiférée, outre cette coagulation, produit des bubons, des charbons, & des inflammations gangréneuses; symptômes qui ne sçauroient se déduire dans cette occasion que de la viscidité de ce récrément.

Quant à ce que vous me faites l'honneur de me demander, Monsieur, si la bile pestiférée ne pourroit pas, en agissant sur les nerfs, les dessécher, & les jeter dans un éréthisme, par
l'irritation

l'irritation qu'elle leur cause, pour donner lieu aux arrêts de sang que l'on trouve toujours dans les pestiférés; je réponds que si cela étoit, tous les pestiférés devroient se plaindre nécessairement de vives douleurs universelles, & que leur sang après leur mort se trouveroit uniquement ramassé dans les vaisseaux capillaires, plutôt brisé, & dissout par de fréquentes oscillations, que pris, & coagulé dans les gros vaisseaux, comme nous l'avons toujours observé. Ajoutons encore que le volume du foie s'est trouvé presque du double plus gros qu'il ne doit être; le cœur aussi monstrueux par sa grosseur, & les quatre cavités pleines d'un sang noir, & coagulé en concrétions polypeuses, comme vous verrez, Monsieur, par le simple état de cadavres dont nous avons tiré la bile.

ETAT des Cadavres pestiférés, dont nous avons tiré la bile pour les Expériences rapportées ci-dessus.

P R E M I E R C A D A V R E.

Le nommé Bellefleur, Soldat, âgé de vingt-cinq ans, d'une complexion forte, & robuste, ayant un bubon applati au pli de l'aîne droite, est mort dans le délire.

Nous avons trouvé dans son cadavre le cœur d'une grosseur extraordinaire, engorgé d'un sang noir & grumelé. Son poulmon couvert d'un pourpre livide, étoit un peu adhérent à la plèvre. Le foie étoit double de l'état naturel, embourbé d'un sang épaissi. La vésicule du fiel étoit remplie d'une bile noire, & verdâtre. La dure & la pie mere paroissoient par leur noirceur avoir été attaquées d'une inflammation gangréneuse. La substance intérieure du cerveau étoit parsemée d'une infinité de petites taches livides.

D E U X I E M E C A D A V R E.

Marie Pisane, âgée de trente ans, d'un tempérament sanguin, avoit un bubon sous l'aisselle droite qui fut suivi d'un assoupissement mortel.

Nous remarquâmes par l'ouverture de son cadavre que le poulmon étoit dans son état naturel: le cœur étoit d'une grosseur

prodigieuse, rempli d'un sang noir, & coagulé; l'oreillette gauche livide, & gangrénée; le foie fort grossi étoit tout couvert de pourpre, & la vésicule du fiel remplie d'une bile noire & verdâtre. La tête ne fut pas ouverte.

TROISIEME CADAVRE.

Pierre Moular, d'une complexion foible & délicate, âgé d'environ quatorze ans, avoit un bubon au-dessous du pli de l'aîne droite, fort profond, qui ne put jamais venir en dehors. Il survint un délire, & des mouvemens convulsifs dans lesquels cet enfant périt.

Nous trouvâmes dans son cadavre le cœur du double plus gros qu'il ne doit être naturellement, contenant un sang noir, & épais. Son poulmon étoit parsemé de taches livides; son foie étoit en partie enflammé, & tout couvert aussi d'un pourpre livide; la vésicule du fiel étoit remplie d'une bile noire & verdâtre. La tête ne fut pas ouverte.

QUATRIEME CADAVRE.

Jean Raynaud, Cuisinier, âgé d'environ vingt-cinq ans; d'un tempérament mélancholique, avoit toute l'habitude du corps couverte d'un pourpre livide, & un bubon sous l'aisselle gauche. Il périt par un délire phrénétique.

Nous trouvâmes dans son cadavre deux abcès, l'un entre les tégumens & le grand pectoral gauche; l'autre dans la poitrine, entre le sternum & le médiaſtin. Son cœur étoit d'un fort gros volume, rempli d'un sang noir, & épais. L'oreillette droite avoit trois travers de doigt de large, & la gauche étoit dans son état naturel. Son poulmon couvert de petites taches livides, restoit souple sans aucune dureté dans sa substance. Le foie plus gros & plus dur qu'à l'ordinaire étoit aussi parsemé d'un pourpre livide; de pareilles taches se sont trouvées dans la substance du cerveau, dont tous les vaisseaux étoient extrêmement gorgés d'un sang noir, & épais.

CINQUIEME CADAVRE.

Jacques Audibert âgé d'environ trente cinq ans, d'un tem-

pérament mélancholique, quatre mois après avoir été guéri de la peste marquée par un bubon sous le pli de l'aîne droite, qui avoit très-bien suppuré, fut attaqué de nouveau par trois charbons, dont l'un étoit à la partie moyenne du bras, & les deux autres à l'avant-bras. Il n'avoit que très-peu de fièvre, & quelques nausées; mais il survint tout-à-coup un délire qui l'emporta.

Par l'ouverture de son cadavre nous trouvâmes le cœur d'une grosseur prodigieuse, dont l'oreillette droite étoit de cinq travers de doigt. Nous trouvâmes un petit abcès sur le corps de l'artère aorte. Le poulmon étoit couvert de taches livides; & le foie nous parut gangrené: la vésicule du fiel étoit d'une couleur livide. Nous la trouvâmes déchirée vers son col, contenant très-peu de bile d'une couleur fort noire; le duodenum & le rectum étoient enflammés. La tête ne fut pas ouverte.

SIXIEME CADAVRE.

Venture Cajole âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament mélancholique n'ayant aucune éruption extérieure, mourut le troisième jour d'une violente fièvre avec assoupissement.

Nous trouvâmes dans son cadavre le médiastin déchiré vers la partie supérieure; le péricarde étoit d'une couleur livide. Le cœur étoit plus gros que dans l'état naturel, par le gonflement de ses ventricules gorgés d'un sang noir, & épais, comme dans tous les autres cadavres. Le foie étoit aussi fort gros, & d'une couleur livide. Il y avoit une pustule charbonneuse à côté de la vésicule du fiel, & celle-ci étoit remplie d'une bile fort noire.

SEPTIEME CADAVRE.

Marguerite Bachaire âgée de dix-huit ans, d'une complexion vive, & fort vigoureuse, ayant deux pustules charbonneuses à la partie moyenne & antérieure de la cuisse, avec une douleur assez vive, mourut dans le délire.

Nous trouvâmes dans son cadavre les enveloppes du cerveau d'un rouge noir; la substance corticale d'une couleur livide, & la médullaire parsemée de quelques taches noires. Le cœur d'une grosseur prodigieuse, étoit rempli d'un sang noir, & épais.

Le foie étoit aussi fort gros, & la vésicule du fiel fort pleine d'une bile noire, & verdâtre. Il y avoit plusieurs taches livides sur la surface des intestins.

HUITIEME CADAVRE.

Louise Belingere âgée de vingt ans, ayant un bubon à chaque pli de l'aîne, mourut assez subitement, sans qu'on s'aperçût d'aucun accident fâcheux.

Nous trouvâmes dans son cadavre le cœur tout couvert d'un pourpre livide, beaucoup plus gros que dans l'état naturel, rempli d'un sang épais, & noir, ayant un polype dans chaque ventricule. Le poulmon étoit dans son état naturel; le foie prodigieux par sa grosseur; la vésicule étoit remplie d'une bile d'un vert foncé.

NEUVIEME CADAVRE.

Le nommé Rampau, Payfan, âgé d'environ vingt ans, d'un tempérament sanguin, fort, & robuste, ayant une parotide charbonneuse depuis huit jours, accompagnée d'une fièvre ardente, fut porté à l'Hôpital le deux Mai où il périt le cinq.

Nous trouvâmes la partie antérieure gauche de son poulmon couverte d'un pourpre livide. Le cœur étoit du double de son état naturel, n'ayant presque point de sang dans ses ventricules, dont les cavités étoient remplies chacune d'un gros polype. Celui du côté droit avoit dilaté l'oreillette de quatre travers de doigt. Le foie étoit aussi plus gros que dans l'état naturel; & la vésicule étoit remplie d'une bile noire & verdâtre.

Les expériences, & les ouvertures des cadavres rapportés ci-dessus, ont été faites à l'Hôpital du Jeu de Mail, dans l'Apoticairerie des Révérends Peres Réformés de Marseille, pendant les mois de Février, Mars, Avril, & Mai, avec Messieurs Robert, & Rimbeaud, Docteurs en Médecine.

Les seules concrétions polypeuses du neuvième cadavre me paroissent, Monsieur, une démonstration de l'épaississement des liqueurs; & je ne sçaurois accommoder l'irritation, ou l'érechisme des nerfs, avec de telles concrétions; car pour ce qui

regarde les convulsions simples, dont vous me parlez à la fin de votre Lettre, je les explique par l'irrégularité avec laquelle les artères sont obligées de battre, lorsque le cours du sang est gêné dans le tissu des nerfs, sans qu'il soit besoin de supposer aucune irritation, de même que pour expliquer les délires, & la fièvre même. Mais en voilà assez pour cette fois; renvoyons, s'il vous plaît, à l'autre quarantaine ce qui regarde la contagion; aussi cette matiere demande-t'elle une longue discussion. Nous espérons nous embarquer au premier jour, non pour aller à Maguelone, car on ne veut plus nous y recevoir, de peur que nous n'infectons la récolte pendante; on nous a préparé des Tentes sur le bord de la Mer; & là, au lieu de m'amuser à ramasser des coquilles, je continuerai avec plus de plaisir à m'entretenir avec vous. Je suis avec une parfaite estime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, DEIDIER.

CINQUIE'ME LETTRE

De Monsieur Deidier, contenant une seconde réponse à celle de Monsieur Montresse du 16. Juin précédent.

MONSIEUR,

NOUS voici arrivés depuis six jours à une lieuë & demie de Montpellier, entre la Mer & l'Etang, hors de tout commerce, campés sous des Tentes de toile, & dans des Cabanes de paille, sur du sable brûlant pendant le jour, fort humide pendant la nuit, & salé nuit & jour. Des Soldats nous gardent de loin à la portée du mousquet, dont ils sont prêts à tirer à tout moment, pour qu'on évite de nous approcher, comme si nous étions de vrais pestiférés. Nous sommes quinze personnes toutes fort saines, douze Maîtres, & trois Domestiques.

On n'a pas voulu recevoir ceux que nous avions amenés de Provence, pour nous servir dans cette seconde quarantaine. Nous avons essuyé deux rudes, & longues tempêtes sur la Mer, dans une vieille barque de la Ciotat, conduite par des Matelots qui ne connoissoient pas cette côte, & qui ont employé trois jours dans un trajet où vingt-quatre heures auroient suffi. Il fallut, en nous débarquant, nous mettre entièrement nuds, nous tremper dans la Mer, & abandonner aux Matelots nos habits, pour en prendre de nouveaux qu'on nous a apportés de Montpellier. Avec toutes ces précautions, on n'a pas voulu nous recevoir à Maguelone, de peur que nous n'infectassions la récolte pendante qui se trouve dans cette Isle. La seule grâce que nous avons pû obtenir des Commissaires de Santé, qui ont été dépurés de Montpellier, & de Cette, pour nous recevoir de loin, a été de nous laisser passer quelques papiers, après les avoir bien trempés dans du vinaigre. J'y ai conservé votre dernière Lettre, pour pouvoir satisfaire à ce que je vous ai promis par ma précédente. Je n'ai pas voulu vinaigrer les papiers dont je vous ai fait part de la Ciotat, parce que je compte que vous aurez gardé mes Lettres pour suppléer dans le besoin aux originaux que j'ai renvoyés avec mes hardes à Marseille.

Vous dites, Monsieur, par la Lettre du 16. du mois dernier, que mes Expériences sur la bile des pestiférés semblent prouver évidemment la contagion, & que cette maladie se peut communiquer des uns aux autres par les *miasmes* qui, sortant du malade, pénètrent par les pores, au moyen du contact, ou qui étant attirés par la respiration dans les personnes disposées à recevoir l'impression de ce venin, peuvent faire prendre la peste, &c.

Pour vous exposer mon sentiment sur la contagion de la peste, je commence par vous avouer qu'on ne sçauroit douter que cette maladie ne se puisse communiquer, depuis que j'ai trouvé la maniere de la transplanter d'un sujet à un autre, non-seulement d'un cadavre humain à un chien, mais d'un chien à un autre chien; ce qui me persuade, que s'il étoit permis de tenter ces expériences sur des hommes condamnés à mort, la peste se transmettroit d'homme à homme, à peu près par la même raison qu'on transpose la petite vérole; avec cette différence que je ne crois pas que le pus des pestiférés donnât la peste,

comme celui des vérolés donne la petite vérole. Cette dernière maladie dépend, à mon avis, d'une transpiration trop grossière, dont le sang est obligé de se dépurer une ou deux fois dans la vie, à peu près comme le vin, & la bière, & autres liqueurs fermentatives se dépurent en différens temps, & se débarrassent de leurs matieres grossières. Cette dépuracion du sang est accompagnée d'une suppuration: ainsi le pus des vérolés étant chargé d'une transpiration grossière, qui s'attache à la transpiration de l'homme sain, doit communiquer la petite vérole aux personnes qui ne l'ont pas eue, & qui se trouvent disposées à la recevoir. La peste au contraire dépend, selon moi, d'un épaisissement, & d'un vice particulier de la bile ramassée dans la vésicule du fiel, qui, passant dans le sang, l'épaissit, & l'infecte, de maniere à gangréner les parties, au lieu de procurer des suppurations.

J'ai constamment observé, que lorsque les éruptions de la peste viennent à suppurer, les malades sont ordinairement hors de tout danger. Leur pus ne renferme aucun venin pestilentiel qui ne soit bientôt détruit, comme vous le dites, Monsieur, & nous l'avions jugé de même à Marseille en corps de Faculté assemblée; ce qui vous paroîtra par une autre pièce originale dont je vous envoie copie. Vous y verrez qu'à l'occasion d'un Mémoire qu'on avoit remis à Monsieur le Chevalier de Langeron, cette question fut décidée, conformément à ce que je dis, par tous les Médecins & Chirurgiens. Il n'y eut que Monsieur Bertrand, Médecin, & Monsieur Crouzet, Chirurgien, qui ne voulurent pas signer cette décision, parce qu'ils avoient composé ce Mémoire, & qu'ils ne crurent pas devoir se dédire de ce qu'ils avoient avancé.

Toutes les éruptions pestilentielles, que j'appelle critiques, parce qu'elles viennent subitement, & d'elles-mêmes, dans cette maladie aiguë, sont, comme toutes les autres crises, ou mortelles, ou salutaires. Elles sont mortelles lorsqu'elles arrivent avec gangrene, ou sphacele, sans aucune suppuration; au lieu qu'elles sont salutaires, lorsqu'elles se résolvent sans avoir produit aucune extravasation considérable des liqueurs, ou que la liqueur extravasée vient à suppurer. Les suppurations ne sont plus regardées aujourd'hui comme des égoûts pour vider les mauvaises humeurs du sang, mais comme des signes salutaires

qui nous marquent le bon état des malades , par les oscillations réglées des artères qui concourent à la formation d'un pus bien conditionné. Nous jugeons au contraire que la mort est prochaine , & inévitable dans les pestiférés , lorsque leurs bubons , leurs parotides , & leurs charbons , se gangrenent sans suppurer , ou que leurs taches pourprées deviennent noires & livides , c'est-à-dire , gangrénées. Il y a donc cette différence essentielle entre les pustules de la petite vérole , & les éruptions pestilentiellelles , que celles-là doivent toujours suppurer sans se résoudre jamais , au lieu que celles-ci se gangrenent ordinairement , se résolvent quelquefois , & suppurent rarement. C'est pour cela que je n'ai pas cru devoir m'attacher au pus des pestiférés , dans la vûe que j'avois de découvrir la cause de la peste. Je suis plus prévenu en faveur du parallele de cette maladie avec la rage canine , qu'avec la petite vérole , par rapport à la cause du mal. Ce qui me fit naître cette pensée , c'est que je voyois que la plupart des personnes qui jouissoient d'une parfaite santé , se trouvoient tout-à-coup saisies de la peste , quoiqu'elles eussent resté depuis quelques jours sequestrées de tout commerce , & à l'abri de ce qu'on appelle communication suspecte. D'où j'ai cru pouvoir inférer que le venin pestilentiel reste longtemps à se produire , ou à se multiplier , avant que d'infecter toute la masse du sang , comme il arrive à la salive d'un chien enragé. Revenons à la contagion.

Quoique ce terme général de contagion en Médecine , ne semble devoir convenir qu'aux maladies qui se communiquent par le contact immédiat , telles que sont la vérole , la rage canine , la lèpre , la tigne , les dartres , & la galle , on a coutume de se servir de ce même terme dans d'autres maladies qui se communiquent par l'entremise de l'air chargé de *miasmes* infectés ; ainsi l'on dir que la phthisie pulmonaire , l'ophthalmie , & la dysenterie , sont quelquefois contagieuses , lorsque les *miasmes* qui s'élèvent d'un poulmon ulcéré , d'un œil enflammé , ou d'un boyau gâté , sont portés par l'air aux parties semblables des personnes saines disposées à prendre le mal. La peste s'est acquise aujourd'hui une espece de souveraineté sur toutes ces maladies ; on la qualifie communément , & sans distinction du mot général de contagion ; la peste & la contagion sont devenus deux termes synonymes , qui signifient la même chose , &

ausquels

auxquels on a si bien attaché les idées de toutes les maladies , qu'on ne fait plus de façon d'avancer que la peste n'est pas tant une maladie , qu'un assemblage bizarre de toutes celles qui peuvent nous attaquer. Cette prévention fait que l'on ose avancer hardiment avec le peuple , & aux dépens de la vérité , que la peste paroissant , toute autre maladie cesse. C'est précisément le vrai moyen de rendre la peste toujours impénétrable , & tout-à-fait incurable en Médecine. Tandis que l'on confondra la peste avec toute autre maladie , l'on sera forcé de réunir ensemble toutes les manieres possibles de communication , pour les lui accorder gratuitement , ou par crainte. Dans ce système la peste ne pourroit avoir ni commencement , ni fin ; elle aura été tirée du néant par le Créateur dès le commencement du monde ; ce ne sera plus une maniere d'être , mais une véritable substance particuliere , qui roulera sans cesse d'un pays à l'autre ; & qui n'abandonnera jamais le Globe que nous habitons. Lorsqu'on la croira tout-à-fait éteinte dans un pays , on nous l'apportera de quelque autre , où elle aura eu l'esprit de se maintenir , ou de renaître de ses propres cendres. Elle se transmettra toujours par la fameuse vertu spéciale de sa contagion médiate , & immédiate ; on croira que dans un pays de peste tout l'air doit être infecté , ou chargé de *miasmes* pestilentiels , qui passeront sans cesse dans le sang par les poulmons avec l'air qu'on respire ; par l'estomach , & les boyaux , avec la salive , & les alimens qu'on avale. On ne pourra toucher aux corps des pestiférés , & à tout ce qui leur a servi , sans craindre que le venin n'entre aussi dans le sang par les pores de la peau. Suivant ce système chacun doit s'enfuir au moindre soupçon du mal contagieux : ceux qui restent dans le pays ne pourront compter que sur leurs bonnes dispositions ; toutes les précautions deviendront inutiles , puisqu'on ne sçauroit se passer de respirer , d'avaler la salive , & de prendre des alimens pour vivre ; & puisque le mal se prend par le simple contact , on ne sçauroit secourir aucun pestiféré. Il seroit très-pernicieux au bien public de rassembler les malades dans des Infirmeries , où , l'infection étant beaucoup plus forte , le venin doit se renforcer , & se multiplier de maniere à infecter bientôt tout l'air du pays.

Pour distinguer la peste des autres maladies , après l'avoir examinée pendant deux mois , je crus devoir la restreindre dans

les bornes d'une définition qui contienne ses symptomes essentiels & distinctifs, sans avoir égard aux accidens. Lorsque j'eus ensuite occasion de travailler sur les cadavres, j'examinai si la bile des pestiférés ne renfermeroit point le venin de la peste, comme la salive des chiens enragés renferme celui de la rage canine. Quoique les expériences que je fis pour cela me découvrirent, à ne point douter, que la peste peut se communiquer, & se transmettre d'un sujet à l'autre, elles ne me prouvent pourtant pas que cette maladie se communique en effet, ni l'endroit par lequel elle se transmet. C'est un mystere qui me paroît impénétrable, & sur lequel on ne peut proposer que des conjectures. Voyons s'il s'en peut tirer quelque une du parallele de la peste avec les autres maladies contagieuses.

La grosse vérole est sans contredit une maladie contagieuse, qui se communique d'abord par un commerce impur, dont le venin consiste dans le vice de la semence du mâle, & des humeurs analogues de la femelle. Il est ensuite transmis dans le sang, où il produit tous les symptomes de cette maladie. J'avois jugé autrefois que ce venin consistoit dans une espece de vers vénériens, fondé sur ce que le mercure qui tuë toute sorte d'insectes, étoit seul capable de le bien détruire. Vous aurez pû voir, Monsieur, ce que j'ai écrit sur cette matiere dans une de mes Theses, & dans une Dissertation Latine qui fut imprimée à Montpellier sous le nom de Raiberti. J'avois cru d'abord que la peste de Marseille pourroit bien dépendre d'une autre espece de vers pestilentiels, qui nous avoient été portés de Seyde par le vaisseau du Capitaine Chataud, & qui se seroient ensuite multipliés à l'indéfini, pour répandre la peste partout. Pour m'assurer de cette conjecture, je fis préparer à Aix par le Chirurgien qui étoit venu avec moi, quantité d'onguent mercuriel. Je priai le Médecin qui s'enferma le premier dans les Infirmeries de cette Ville, de faire donner des frictions avec cet onguent deux fois par jour sur les bubons pestilentiels; d'en faire appliquer sur les charbons, & sur les pustules charbonneuses. Je fis ensuite pousser ces frictions aussi loin qu'on les peut porter. Ce remede animoit extrêmement les malades, sans produire aucun bon effet; ils ne laissoient pas de périr comme les autres, quoique le flux de bouche commençât à paroître. J'appris ensuite à Marseille qu'un Chirurgien des Infirmeries y avoit

tenté ce secours inutilement ; ainsi je fus entièrement désabusé de ma conjecture. Si malgré cette diversité de causes, l'on veut comparer le venin pestilentiel au venin vérolique, quant à leur manière de se communiquer, l'on doit du moins y mettre cette différence, qu'aucun enfant ne sçauroit téter une nourrice vérolée, sans prendre la vérole ; au lieu que j'ai vu des nourrices pestiférées donner du lait à leurs enfans, même dans l'Infirmierie du Jeu de Mail à Marseille, sans leur communiquer la peste.

Ce que je dis de la vérole se doit entendre à peu près de toutes les autres maladies cutanées, qui ne se communiquent tout au plus que comme la petite vérole, par la transpiration vitiée qui les produit, ou les entretient. Pour pouvoir accommoder l'une de ces contagions avec celle de la peste, il faudroit nécessairement restreindre celle-ci au contact réitéré sans précaution, puisque l'on ne prend pas les maladies cutanées en touchant simplement les malades. Je n'en ai jamais pris aucune, quoique j'en aye touché presque tous les jours depuis plus de trente ans que je suis chargé de visiter les pauvres de Montpellier. Est-il vraisemblable que je n'aye aucune des dispositions qu'il faut avoir pour prendre par le simple contact les maladies cutanées, non plus que pour gagner la peste, en visitant, & touchant les pestiférés chaque jour pendant plus de huit mois ? Diroit-on aussi que des douze personnes qui sommes ici revenus de Marseille en parfaite santé, grâces au Seigneur, il n'y en eût pas une qui eût les dispositions à la peste ? Nous devrions avoir tous péri, si elle se prenoit en touchant les pestiférés. Passons aux autres maladies contagieuses, qui se prennent par les *miasmes* répandus dans l'air.

Vous sçavez, Monsieur, que si la phrésie pulmonaire, l'ophthalmie, & la dysenterie, sont quelquefois contagieuses, ce n'est que dans les cas où l'humeur bronchiale, les larmes, & le mucus intestinal vitiés sont portés par l'air dans les poulmons, aux yeux, & aux boyaux des personnes disposées, qui fréquentent long-temps ces malades, qui couchent avec elles, ou qui vont sur le même siège à la garde-robe ; ainsi ces maladies ne peuvent servir d'exemple pour la contagion de la peste, qu'à l'égard des personnes qui boivent, ou mangent avec les pestiférés, qui couchent avec eux, ou qui habitent sous le même

toit. Pour s'assurer que la peste se communique par tous les endroits rapportés, & en juger par l'exemple des autres maladies contagieuses, il faudroit que dans la peste, comme dans ces maladies, toutes les parties qui reçoivent le venin contagieux, se trouvassent constamment attaquées; ce qui répugne à l'expérience; comme vous l'aurez, sans doute, remarqué, en parcourant l'état des cadavres pestiférés, dont la bile a été tiré, & que je vous ai envoyé.

Il est vrai, Monsieur, que suivant l'hypothèse des sels, & des souchres, vous ne manquerez pas de raisons, & d'exemples tirés de la Chimie, pour prouver qu'un venin salin sulfureux peut se trouver tantôt enveloppé dans son soufre, tantôt dégagé de ce même soufre, pour agir par son sel corrosif sur les parties disposées, ou sur celles qu'il aura épargnées en entrant. Vous pourriez m'apporter pour expliquer la corrosion particulière de différentes parties, le fameux exemple de l'esprit de nitre, qui dissout l'argent sans toucher à l'or, & celui de l'eau régale, qui dissout ce roi des métaux sans toucher à l'argent. Mais permettez-moi de vous rappeler ce que je crois vous avoir dit dans ma précédente, que je ne suis pas moins prévenu contre le jeu des sels, & des souchres dans le corps humain, que contre le système supposé des esprits animaux. Avec ces deux préventions, dont je désespère de me guérir, voici ce que je pense sur la cause de la contagion de la peste.

Toute maladie, quelque contagieuse qu'elle soit, doit avoir une cause prochaine indépendamment de la contagion, sans quoi l'on ne sçauroit rendre raison du premier malade qui a été attaqué. La même cause qui produit immédiatement une maladie contagieuse, doit se transmettre d'un sujet à l'autre, pour produire un semblable mal; c'est ce que nous remarquons constamment dans toutes maladies contagieuses ordinaires. Nous convenons, par exemple, que la rage canine dépend originellement d'un vice de la salive, parce que nous voyons que cette maladie se communique par la morsure, en transmettant cette salive viciée. De même si nous pouvons convenir que la peste de Marseille dépend d'un vice particulier de la bile, comme mes expériences semblent le démontrer, il me paroît qu'on pourroit inférer de-là que cette peste se communique par le

moyen de la même bile, lorsque ce récrément devenu pestilentiel, s'est ramassé peu à peu dans la vésicule du fiel; qu'il passe ensuite par les boyaux, & les veines lactées dans le sang; qu'il se mêle bientôt après par le moyen de la circulation, avec toutes ses humeurs; & qu'il se distribue partout de manière à produire la peste. La rage canine ne se manifeste aussi, que lorsque la salive viciée a infecté toute la masse du sang. Cette infection générale fait que, quoique la rage canine ne se communique ordinairement que par la morsure, on ne laisse pas de croire, sur le rapport de certaines Observations, que le sang & les autres humeurs des enragés peuvent donner la rage, en se transmettant; parce que ce sang, & ces humeurs sont chargés des parties intégrantes d'une salive venimeuse, qui produisent un effet pareil à celui que produit la même salive qui a pénétré dans le sang par la morsure; d'où je crois pouvoir inférer que la peste de Marseille se transmet aussi par les parties intégrantes de la même bile pestiférée, qui, pour produire la peste, se sont répandues dans tout le sang, & dans les humeurs des malades. En admettant la contagion de cette manière, on n'aura pas besoin de supposer un air infecté; on ne craindra pas plus de toucher, & d'assister les malades de peste, que ceux de la rage. Il suffira de purifier les hardes des pestiférés avant de s'en servir, d'établir des quarantaines convenables, & de prendre les autres précautions nécessaires, dont on a coutume de se servir pour l'utilité publique, & la sûreté du commerce.

Les autres difficultés que vous me faites l'honneur de me proposer sur la contagion, se résoudre aisément, Monsieur, si vous faites réflexion que la peste de Marseille n'est pas moins épidémique que contagieuse. Elle a dû se répandre par une cause générale, indépendante de la contagion, puisqu'il est sûr que plusieurs personnes en ont été saisies, sans avoir eu aucune communication suspecte. Lorsque nous avons vu tomber jusqu'à cinq cens malades par jour dans tous les différens quartiers de la Ville, chacun étoit renfermé dans sa maison, & personne ne communiquoit. Est-il vraisemblable que tant de personnes dispersées eussent communiqué avec des pestiférés, ou porté des hardes pestiférées, avant que de s'enfermer? C'est pourtant ce qu'il faudroit nécessairement supposer si le mal ne se prenoit que par contagion. Comment après que cette peste a eu fait

ses plus grands efforts dans toute la Ville, auroit-elle pû se répandre dans tout son vaste terroir, pour y attaquer à la fois ceux des bastides écartées les unes des autres ? Si le mal n'étoit point épidémique, & qu'il fût simplement contagieux, il devroit se transmettre toujours de proche en proche ; & il auroit fallu tout au moins que les bastides les plus près de la Ville eussent été infectées avant celles qui en sont le plus éloignées, & qui n'ont eu aucun commerce avec elles ; ce qui est tout-à-fait contraire à l'expérience.

Je n'ai jamais pû me persuader que cette peste ne vînt que de quelques personnes, ou des petits paquets de marchandises répandues furtivement dans Marseille. Pour m'assurer si cette maladie n'y étoit pas déjà avant l'arrivée du vaisseau qu'on suppose la lui avoir portée le 25. de Mai de l'année dernière, je me suis informé très-exactement à des personnes dignes de foi ; j'ai ensuite vérifié ce qu'ils m'en avoient dit par les livres des Maîtres Apoticaire de Marseille, qui ont vu & visité ces malades. Voici ce que j'ai découvert de plus positif. Mademoiselle Augier, veuve, mourut dans cette Ville la nuit du 19. au 20. Avril 1720. Il lui avoit paru le 13. du mois une parotide, sur laquelle on appliqua des cataplasmes, & la pierre à cauter. Mademoiselle Constan, femme d'un Négociant, fille de M. Claude Giraud, âgée de vingt-huit ans, eut un charbon avec fièvre, dont elle faillit mourir du trois au quatre Mai de la même année. Environ le 20. du mois, Mademoiselle Bote demeurant rue du Ferret, quartier Saint Jean, fut saisie d'une violente fièvre continuë ; le deux & le troisième jour elle suait un peu ; elle fut quitte de fièvre le cinq, & on s'aperçut au pli de l'aîne d'un bubon de la grosseur d'un œuf de poule, qui vint à suppuration, qui fut ouvert, & conduisit à parfaite cicatrice. Je pourrois vous apporter d'autres pareilles Observations, si je ne croyois que ces trois fussent pour vous convaincre de l'existence de la peste dans Marseille avant l'arrivée dudit vaisseau.

Etant convaincu que cette peste étoit épidémique, & ne pouvant en rapporter la cause à l'infection de l'air, que j'avois vu varier plusieurs fois dans le cours de la maladie, sans qu'il y apportât aucun changement essentiel, je m'informai aussi exactement qu'il me fut possible de l'état des saisons qui avoient

précédé la peste, & des alimens dont le peuple étoit nourri. Je m'adressai pour cela à différens Payfans du terroir, & en dernier lieu à celui que Monsieur Rouffon nous envoya pour Concierge de sa maison que nous habitions. Celui-ci me parut d'autant plus sincère, que son rapport se trouva tout-à-fait conforme à tout ce que les autres m'en avoient dit, & que je vis le mauvais pain que le peuple mangeoit pendant le mal. Voici ce que je ramassai de plus avéré sur cette matiere. L'été de 1719. les chaleurs, & la sécheresse furent excessives; il n'y eut presque point de récolte de bled, peu de vin, & peu d'huile; pendant ces chaleurs qui durèrent les mois de Juin, Juillet, & Août, il ne fit presque pas de vent, celui du Levant fut le seul qui regna, mais petit, & fort chaud. Au mois de Septembre, Octobre, & Novembre de la même année il survint quantité de pluies abondantes, avec de furieux vents du Couchant, souvent redoublés, surtout le 20. Septembre, & le 19. Novembre. Pendant les quatre mois de 1720. qui ont précédé la peste, le menu peuple de Marseille, & les Payfans du terroir se nourrirent d'un mélange de bled du Levant, avec un tiers d'orge, d'avoine, ou de seigle. Un de ces Payfans m'ajoura que de jour à autre ce mélange de bled augmentoit si fort de prix, qu'il le vit doubler de sa premiere valeur dans un même jour. Je crois que cette irrégularité des saisons peut avoir contribué à l'épaississement du sang humain, & du suc des plantes, & que la mauvaise nourriture, principalement le mélange des bleds, qui formoit un pain d'une odeur très-désagréable, a produit cette bile noire, & verdâtre, qui constitue le venin pestilentiel. Vous sçavez, Monsieur, que la bile de la vésicule du fiel qui tombe dans le duodenum, est la principale liqueur qui concourt chez nous à la séparation du chyle. Vous avez, sans doute, lu les Expériences que feu M. Vieussens mon beaupere a rapportées dans son Traité des liqueurs du corps humain, en preuve de cette vérité; ainsi vous verrez aisément pourquoi j'ose avancer dans cette occasion, que cette même bile humaine est infectée la premiere; & vous jugerez, sans doute, pourquoi cette peste n'attaque que l'homme, & non pas les autres animaux.

Si la peste n'a pas pénétré dans certains endroits de la Ville de Marseille, par exemple, dans l'Abbaye de Saint Victor, chez les Dames Religieuses du grand Couvent de la Visitation

de Sainte Marie, chez les Dames qu'on nomme Lyonnoises, & parmi tous les pauvres des deux sexes, & de tout âge qui étoient enfermés dans la Maison de la Charité, avant qu'on les en fit sortir pour y mettre les pestiférés, ce n'est pas tant à mon avis, parce qu'on s'y est garanti de la contagion en demeurant enfermés, que parce qu'on s'y est toujours nourri d'excellent bled, comme je m'en suis informé par moi-même.

Je ne doute pas cependant que la peste ne puisse venir indépendamment des mauvais alimens, puisque je la reconnois contagieuse, & que les chiens qui se nourrissent à peu près des mêmes alimens que l'homme, ne l'ont prise que par l'injection de la bile pestiférée; mais j'ai cru devoir vous ajouter ces faits, pour faire voir qu'une constitution épidémique, en fait de peste, se peut accorder avec la contagion; de même que nous savons en Médecine que la petite vérole, & la rage canine, sont deux maladies épidémiques, quoiqu'elles soient aussi véritablement contagieuses. Il est temps de finir cette longue lettre, en vous assurant de la parfaite estime avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, DEIDIER.

Du Grau de Palaccas près de Montpellier ce 6. Juillet 1721.

S E N T I M E N T

*De la plûpart des Médecins & Chirurgiens Majors
qui ont traité les Pestiférés à Marseille, sur la question
qui y fut proposée, Si les rechûtes pourroient perpétuer
la peste.*

LE 16. Mars 1721. Monsieur le Chevalier de Langeron,
Commandant en chef pour le Roi dans la Ville de Mar-
seille, & son Territoire, ayant assemblé chez lui tous les Médecins
&

& Chirugiens Majors qui se trouverent pour lors dans cette Ville, il a été procédé à la lecture du Mémoire suivant, pour délibérer sur les articles y contenus, en présence de Messieurs les Echevins de ladite Ville.

Mémoire touchant les rechûtes qui peuvent perpétuer la Contagion.

Trois sortes de malades peuvent tomber en rechûtes.

I. Ceux à qui il est resté des fistules ensuite des bubons mal pansés. Tant que ces fistules fluent, elles sont à craindre, surtout si elles viennent à se boucher sans avoir été mondifiées; l'humeur arrêtée peut fermenter de nouveau, & refluant dans le sang, y allumer une fièvre qui, venant du même principe, pourroit redonner la même maladie, qui pour lors seroit véritablement contagieuse.

II. Ceux dont les bubons n'ont suppuré qu'imparfaitement, dont les glandes n'ont pas été consommées par la suppuration. En ceux-là le moindre excès peut mettre l'humeur, & le principe contagieux, qui est encore dans la glande, en mouvement, le communiquer au sang, & rallumer ainsi la fièvre pestilentielle, dont les suites ne sont pas moins à craindre que celles de la première.

III. Ceux dont les bubons n'ont point du tout suppuré. Si ceux-là n'ont point pris la précaution de se purger au moins deux ou trois fois, il est constant qu'ils ont encore le vice de la contagion dans le corps, lequel ému par le moindre excès, peut leur redonner la même maladie aussi contagieuse qu'auparavant.

Pour prévenir ces inconvéniens, il faudroit joindre aux Commissaires qui feront la troisième visite pour la désinfection, des Médecins, & Chirugiens expérimentés, qui visiteroient les malades, & leur ordonneroient sur le champ des remèdes nécessaires. Mais comme il n'y a guères que les pauvres qui soient dans ces trois cas, il seroit nécessaire de rétablir l'Œuvre de la Miséricorde, qui a été interrompue pendant ce temps-ci, afin qu'elle fournisse aux malades qui ne peuvent pas supporter la dépense, les remèdes nécessaires; ou bien on pourroit faire des pilules purgatives que les Médecins porteroient avec eux, &

qu'ils distribueroient aux malades selon leur besoin , à mesure qu'ils les visiteroient ; car ces sortes de malades peuvent être traités chez eux , sans aucun danger pour ceux qui les assistent , l'humeur ne pouvant rien communiquer tant qu'elle est fixe , & nichée dans les parties ; mais dès qu'elle est mise en jeu , & en mouvement , & qu'elle met en branle toutes les autres humeurs , alors elle devient certainement contagieuse.

Délibération sur le précédent Mémoire.

Lecture faite , Monsieur le Commandant ayant recueilli la voix d'un chacun , il a été unanimement délibéré par tous les soussignés , que les trois sortes de malades proposés dans le susdit Mémoire , ayant déjà eu la peste , étoient beaucoup moins susceptibles de la reprendre , que ceux qui n'en avoient pas été attaqués ; & qu'on ne devoit aucunement appréhender que la maladie se renouvellât chez eux , ni qu'ils pussent la transmettre en communiquant avec autrui.

C'est le propre de toutes les fermentations de détruire , ou d'altérer les principes fermentatifs ; de manière que deux corps qui ont une fois fermenté ensemble , ne sont plus en état de fermenter de nouveau ; & , puisque l'Auteur du Mémoire appréhende les rechûtes par une nouvelle fermentation , cette seule raison suffiroit pour se rassurer. Cependant afin de ne laisser aucun doute sur ledit Mémoire , il a été répondu à chacun de ses articles de la manière qui suit.

I. Les fistules qui succèdent aux bubons pestilentiels mal pansés , doivent être regardées comme toutes les autres fistules , qui peuvent épuiser le malade par le long écoulement des matieres , ou produire une fièvre lente par le retour du pus dans le sang ; mais ce pus n'est point du tout capable de produire la peste.

II. Ceux dont les bubons n'ont suppuré qu'imparfaitement , & dont les glandes n'ont point été consommées par la suppuration , ne peuvent tout au plus que tomber dans les cas précédens ; ils deviendront fistuleux sans être attaqués de la peste.

III. Ceux dont les bubons n'ont pas suppuré , quoiqu'ils n'aient pas pris la précaution de se purger , ne doivent pas craindre le retour du mal , dont le levain s'est entièrement brisé , & dissipé par la transpiration , par les sueurs , ou par les urines ;

ainsi ces derniers doivent être moins suspects que les précédens.

Enfin il a été convenu qu'il seroit à propos de choisir un endroit dans la Ville, où l'on citeroit, & convoqueroit deux fois la semaine tous les pauvres qui pourront avoir besoin du secours de la Médecine, & de la Chirurgie, pour être traités *gratis*, & rassurer leurs esprits sur la crainte du mal; auquel endroit se trouveront les Médecins, & Chirurgiens préposés pour exercer cette œuvre de charité, en attendant qu'on soit en état de rétablir la Miséricorde.

Fait & délibéré à Marseille les jour & an que dessus. Signés à l'original Deidier, Perrin, Raimond, Mailhes, de Boutellier, Labadie, Chabert Ch. R. Boyer de Paradis, Baile Chirurgien Major, Michel Méd. Robert Méd. Nelaton, Campredon, Galabert, Missié Chir. Maj. Colome Méd. Faybesse, Scrode Chir. Major.

SUITE DES EXPERIENCES

De Monsieur Deidier faites à Montpellier dans l'Hôpital de Saint Eloi, sur la bile des malades morts de fièvres malignes pendant les mois de Septembre, Octobre, & Novembre, avec Monsieur Fizes, Docteur en Médecine, & Messieurs Duly & Morel, Garçons Chirurgiens dudit Hôpital.

DIXIEME CADAVRE.

UN Soldat âgé de vingt à vingt-cinq ans, d'un tempérament vif, & sec, étant malade dans l'Hôpital Saint Eloi d'une fièvre maligne ordinaire, y périt au bout de quinze jours par une fluxion de poitrine.

Son poulmon s'est trouvé dur, fort gonflé, remplissant toute la cavité de la poitrine, & adhérent à la plèvre. Ayant remarqué que la bile de la vésicule du fiel étoit de couleur d'un verd d'herbe clair, nous la ramassâmes pour l'Expérience suivante.

DIXIEME EXPERIENCE.

Cette bile ayant été détrempée dans quatre onces d'eau tiède, fut injectée en partie dans la veine jugulaire d'un chien, & une compresse trempée dans le reste de cette liqueur fut appliquée sur la plaie. Cet animal parut d'abord triste, & assoupi; il ne voulut ni manger, ni boire de vingt-quatre heures, après lesquelles il mangea sans vouloir boire. Le troisième jour il but & mangea volontiers; la compresse se détacha, & le quatrième jour la plaie se trouva diminuée de la moitié. Elle s'est fermée peu à peu, & le chien s'est entièrement rétabli.

ONZIEME CADAVRE.

Un Payfan de cinquante à soixante ans, d'un tempérament mélancholique, avoit traîné près d'un mois dans l'Hôpital saisi d'une fièvre maligne ordinaire, ayant alternativement des délires & des assoupissemens fréquens.

Après sa mort la bile s'est trouvée extrêmement épaisse, noire comme de l'encre, & très-abondante.

ONZIEME EXPERIENCE.

Nous mîmes environ une dragme de la bile de ce cadavre dans la plaie d'un chien, faite exprès à la partie extérieure de la cuisse droite. Cette plaie ayant d'abord été pansée avec des plumaceaux imbus de la même bile détrempée, il n'a paru aucun changement à ce chien. Nous lui fîmes avaler de la même bile sans qu'il perdît son appétit; & voyant qu'il se rétablissoit, nous abandonnâmes la plaie qui se cicatrifa en quinze jours, par le seul soin que le chien avoit de se la lécher de temps en temps.

DOUZIEME EXPERIENCE.

Ayant voulu injecter de la même bile noire de l'Expérience précédente dans la veine crurale d'un autre chien, & la seringue s'étant trouvé bouchée par le trop grand épaisissement de cette

bile, l'injection ne put pas se faire; mais nous imbûmes une compresse de cette bile noire détrempee autant qu'elle put s'en charger, & l'ayant appliquée sur la plaie nouvellement faite à l'intérieur de la cuisse gauche, cette compresse fut enfermée sur la peau à la faveur de quelque point d'aiguille. Cette application n'a produit aucun changement considérable au chien; cet animal ne nous parut ni assoupi, ni dégoûté; il lècheit volontiers la plaie, & celle-ci s'est guérie après la sortie & la chute de la compresse, comme dans l'Expérience précédente.

TREIZIÈME EXPERIENCE.

Environ une dragme de la même bile noire tirée du onzième cadavre ci-dessus, & détrempee avec l'eau tiède, fut injectée dans la veine jugulaire d'un autre chien. Cet animal n'en fut pas d'abord incommodé; il étoit aussi gai qu'avant l'injection. Il nous parut seulement fort altéré; il but avec avidité. Le lendemain ayant voulu visiter sa plaie, nous la trouvâmes un peu noire, & sèche, & le chien étant devenu mauvais, mordit un des assistans. Les deux ligatures faites pour l'injection, furent emportées sans que nous en vissions couler du sang; nous y appliquâmes un plumaceau chargé de digestif ordinaire, & soutenu par un bandage. Quatre heures après le pansément nous trouvâmes l'animal mort: il avoit vécu vingt-huit heures depuis l'injection. L'ayant ouvert, nous trouvâmes que son cœur battoit encore violemment, & les battemens cessés, il n'y eut point de sang dans les ventricules, ni dans les oreillettes; cette liqueur ramassée dans les gros vaisseaux nous parut d'un rouge vif, & fort fluide, sans aucune des concrétions que nous avons constamment observées dans tous les cadavres pestiférés. Il n'y avoit ici aucune marque externe, ni interne de peste.

DOUZIÈME CADAVRE.

Un-Habitant de Montpellier âgé de trente à trente-cinq ans, fort gras, & robuste, d'un tempérament sanguin, étant tombé sur le pavé, se fit une plaie simple à la partie droite & supérieure du front. Cette plaie négligée avoit attiré un érysipele sur toute la face, accompagné d'un gonflement de la parotide

gauche. Cette parotide parut & disparut par trois différentes fois du matin au soir; l'érysipele rentra tout-à-coup; il survint un délire phrénétique, qui fut suivi d'un assoupissement mortel, dans lequel le malade périt après quinze à vingt jours de maladie, à compter du jour de la chute.

Par l'ouverture de son cadavre nous trouvâmes des eaux répandues entre le crâne & la dure mere; le cerveau plus ferme qu'à l'ordinaire étoit un peu rouge, & paroissoit avoir été enflammé à la partie de la pie mere qui couvre le lobe postérieur de ce viscere. Il y eut environ demi-septier d'eau jaunâtre répandue dans la cavité de la poitrine; le grand lobe droit du poulmon étoit un peu dur à sa partie supérieure; le cœur avoit une concrétion polypeuse à chaque ventricule. Nous trouvâmes aussi environ deux pintes d'eau limpide épanchée dans le bas ventre. Toute la graisse de ce cadavre étoit fort jaune. Le foie nous parut un peu gonflé, & la vésicule du fiel, presque vuide, ne contenoit pas plus d'environ deux dragmes d'une bile jaune.

QUATORZIE' ME EXPERIENCE.

La bile de ce douzième cadavre ayant été détrempee dans deux onces d'eau tiède, fut injectée par la veine crurale d'un chien. Cet animal but, & mangea de la viande d'abord après l'injection; il n'en a pas paru du tout incommodé. La plaie étant fort saigneuse, nous fûmes obligés de la remplir de poudres astringeantes, soutenuës d'un plumaceau, & d'un bandage convenable. Vingt-quatre heures après cet appareil fut ôté, la plaie nous parut sèche, & noire, le chien se la lèche d'abord; elle suppura le lendemain. Elle devint ensuite rouge, & vermeille; elle avoit diminué de plus de la moitié dans l'espace de huit jours, pendant lesquels le chien nous a paru jouir d'une parfaite santé.

QUINZIE' ME EXPERIENCE.

Huit jours après l'Expérience précédente, le chien qui en avoit fait le sujet, fut tué par environ une dragme de vitriol de Hongrie en poudre, & dissoute dans une quantité suffisante d'eau tiède,

que nous injectâmes par la veine jugulaire. Cet animal périt sur le champ dans des convulsions universelles; son cœur fut trouvé rempli d'un sang grumelé, & réduit en une espece de bouillie épaisse, & fort égale, sans aucun grumeau. La bile de ce chien étoit jaune, & en petite quantité. N'ayant pu l'injecter dans la crurale d'un autre chien dont les vaisseaux étoient trop petits, nous nous sommes contentés de tremper deux compresses dans cette bile, que nous avons appliquées, & cousues, sous la peau de deux plaies faites exprès à ce second chien. Il n'en est arrivé aucun changement notable, & nous n'avons observé dans ces deux chiens aucune marque externe, ni interne de peste.

SIXIEME LETTRE

De Monsieur Deidier, à Monsieur Jean-Jacques Scheuchzer, Docteur en Médecine, Professeur de Mathématiques à Zurich, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, & des Sociétés Royales d'Angleterre & de Prusse.

MONSIEUR,

POUR vous marquer l'envie que j'ai de vous satisfaire en tout ce que vous me demandez, vous trouverez ci-joint mes expériences sur la bile, avec l'état des cadavres d'où elle a été tirée; & j'écris par ce Courier à Monsieur Montreffe pour qu'il vous fasse tenir la Lettre que je lui écrivis de ma seconde quarantaine, où vous trouverez ce que je pense sur les prétendus vers pestilentiels. Ces Expériences, ni cette Lettre à Monsieur Montreffe, n'ont pas été imprimées. Si vous les trouvez dignes de la presse, je consens qu'elles voyent le jour, pourvu que vous ayez la bonté d'y joindre vos savantes & judicieuses réflexions par des notes, comme vous avez fait à la Dissertation de Monsieur Astruc. Sans cette précaution ces deux Ecrits ne sçauroient être bien reçus du public. Quoique vous soyez, Monsieur, d'une opinion contraire à la mienne sur la contagion

& l'épidémicité de la peste, vous pouvez hardiment y ajouter tout ce que vous jugerez à propos; je ne suis pas si jaloux de mes sentimens, que je ne sois toujours bien-aîsé de voir ceux d'un aussi habile homme que vous. ***

A Montpellier le 9. Juin 1722.

R E P O N S E

De Monsieur Scheuchzer à Monsieur Antoine Deidier.

MONSIEUR,

JE ne sçai ce que je dois admirer plus, ou la rareté de vos Expériences sur la bile des pestiférés, ou la hardiesse de l'entreprise; cela s'appelle braver la mort avec tout son appareil. Cela n'appartient qu'à des héros, comme vous l'êtes en effet, & vos illustres collègues, qui avez éternisé vos noms non-seulement dans vos champs de bataille, la Provence, & le Languedoc, mais aussi dans le reste de l'Europe, spécialement dans la République des Médecins, laquelle vous a des obligations infinies. Vos Observations ne sont pas moins instructives que curieuses. J'ajoute qu'elles sont les seules sur lesquelles l'on puisse bâtir des systèmes.

Permettez-moi, Monsieur, de mettre en parallèle, au moins d'ajouter une Observation, laquelle se trouve dans le beau Livre *De Peste Danica* de l'illustre Monsieur Kœleser de Kerefeer, Chancelier de la Transilvanie, & Intendant des Mines, que j'ai l'honneur de compter parmi mes amis. Elle vient d'un Médecin de Vienne, qui a mis à la question du feu un bubon pestilential. Je prends la liberté de la transcrire comme elle se trouve page 27. le Livre étant des plus rares. *Collectam ex bubone pestilentiali materiam, postquam retortæ immisam austis ignis gradibus ursisset, vidit primum aquam, post oleosam materiam, tandem ad collum retortæ sal ascendisse. Detracto autem post igne, & separatis vitris, maximum fœtorem, qualis vix e mille cadaveribus æstivis solis radiis expositis halare potuisset, produisse.*

prodiſſe, ut quamvis munito fuerit ſenſorio, tamen quaſi fulmine tactus ingenti tremore concuſſus fuerit. Poſtquam autem ad ſe rediit, fractâ retortâ, ineffabilis fœtoris ſalem volatilem, aquæ regiæ acrimonia non cedentem, extraxit. (a) L'Auteur (M. de Kereſeer) regarde comme cauſes de la peſte, particulas arſenicali-ſulphureas, cauſtica vi præditaſ, quæ in moleculis atmophææ, veſtimentorum, & corporis noſtri, facile inſtar ſtriatarum particulærum innectuntur, viresque ſuas in motum actæ quaſi ſerpendo, ſeu ignis adurens exſerunt. (b)

Pour ce qui regarde vos Obſervations, Monſieur, je crois que vous ne trouverez pas facilement en Europe un juge plus digne, & ſans doute plus favorable, que Monſieur le D. Woodward, célèbre Médecin, & Professeur au Collège de Gresham à Londres, qui a fait avec un ſoin extraordinaire des Obſervations ſur la bile, que j'attends avec impatience, pour confirmer mes remarques, ou pour les corriger; car je ne les ai pas encore vuës. J'aurois, comme vous voyez, des raiſons ſuffiſantes pour ſuſpendre mes réflexions, vû l'eſtime que j'ai pour ce grand homme, un de mes meilleurs amis. Je n'oſe pas pourtant me tenir en ſilence, obligé de répondre, ſinon à votre attente, au moins à votre invitation, & prêt à ſoumettre mes idées à vos lumières.

Vos belles Expériences faites ſur la bile des peſtiférés, m'engagent à faire une réflexion générale, qui regarde l'acrimonie de la maſſe du ſang, exaltée par la cauſe de la peſte quelle qu'elle ſoit. Il eſt conſtant que la bile eſt la liqueur la plus âcre de celles qui ſe ſéparent de la maſſe du ſang. Elle eſt chargée, ſelon le langage des Chimiſtes, de parties alcalines, acides, & ſulphureuſes; & c'eſt dans cette acrimonie élevée au plus haut

(a) Il mit dans une rétorde de la matiere ramassée de bubons pestilentiels, & ayant augmenté le feu par degrés, il monta d'abord du phlegme, puis une matiere huileuse, qui fut suivie d'un sel qui s'attacha au col de la rétorde. Ayant laissé refroidir les vaisseaux, & les ayant délutés, il se répandit une infection telle que mille cadavres exposés aux chaleurs de l'Été produiroient à peine; de manière que, quoique l'artiste se fût bouché le nez, il en fut frappé comme d'un coup de foudre, & laisi d'un

tremblement considérable. Etant enfin revenu à lui, & ayant cassé la rétorde, il en tira un sel volatil d'une puanteur incomparable, & d'une acrimonie pareille à celle de l'eau régale.

(b) Des parties arsenico-sulphureuses, de vertu caustique, qui s'attachent aisément en maniere de vis, aux molecules de l'atmosphère, des habillemens, & du corps même, & qui, mises en mouvement comme en serpentant, agissent à la maniere d'un feu dévorant,

degré, que semble consister la violence de cette terrible maladie. Je n'examinerai point si cette acrimonie est alcaline, acide, ou muriatique, coagulante, ou dissolvante; je m'arrête à ce qui est incontestable, vérifié par des inflammations, corrosions, sphacelations, & autres symptomes, par la mort même si prompte, & par vos Observations anatomiques. En parcourant ces préliminaires, je vais chercher la cause de la plénitude de la vésicule du fiel que vous avez rencontrée dans tous les cadavres, tant des hommes que des chiens.

Voici deux Observations anatomiques, & pratiques, qui nous donneront quelque lumière.

La première est d'un homme âgé de soixante ans, nommé Salomon Baumer, du Village d'Altikou. Cet homme, Tisseran de profession, étoit travaillé d'une difficulté d'avaler depuis quelques années, & est mort enfin quasi de faim, ne pouvant avaler les dernières semaines de sa vie que quelques gouttes d'eau. J'ai trouvé dans le cadavre extrêmement exténué, les boyaux & l'estomach fort flasques, leurs vaisseaux, comme aussi ceux du mésentère, remplis de sang noirâtre, l'omentum destitué de toute graisse, résorbée sans doute pour la nourriture, les poulmons livides, parsemés de taches, une enflure calleuse, & skirheuse à l'entrée de l'estomach, laquelle bouchoit entièrement l'orifice supérieur, & ne donnoit pas même passage à la sonde la plus subtile; & ce qui nous vient à propos, la vésicule du fiel étoit remplie de bile épaisse, noirâtre, grande au triple. La dissection de ce corps a été faite le 11. Décembre 1721.

L'autre Observation est aussi d'une déglutition difficile d'un orphelin de seize années, nommé André Rüdisili, dont j'ai disséqué le corps scorbutique, scrophuleux, & émacié, le 23. Avril 1722. & trouvé les artères, aorte, & pulmonaire larges de huit lignes, mais vuides presque de sang. La surface interne des boyaux, surtout du duodenum, ridée étoit en plis; les glandes du mésentère, & toutes les autres, spécialement aussi le pancréas, sèches, & comme endurcies; le foie dans son état naturel; mais la vésicule du fiel fort remplie d'une liqueur noirâtre, épaisse & gluante; les poulmons trop secs; du pus dans les rameaux principaux de la trachée; les glandes maxillaires inférieures depuis long-temps enflées; les glandes thyroïdes grosses;

écrouelleuses ; au dessous , ou derriere le pharynx , entre les deux muscles longs , une glande scrophuleuse de la grosseur d'une noix , & une autre plus grosse au-dessous du muscle long gauche , lesquelles , en pressant le pharynx , rendoient la déglutition si difficile , que dans les dernieres semaines le malade avaloit à peine les bouillons les plus fluides.

Ce n'est pas ici le lieu d'étendre tout au long les réflexions qui se peuvent faire sur ces cas ; je n'en tire que cette conséquence , que le foie sépare facilement les parties âcres de la masse du sang , & d'autant plus abondamment , que celle-ci est devenuë plus âcre. Et comme la sève pousse quelquefois dans les arbres coupés , ainsi la bile continuë à être séparée , même après la mort. Ayez la bonté de lire dans Vepffer *Hist. Cicut. aquat.* p. 252. l'Observation d'un chien à qui il fit prendre le *crocus metallorum* : *Cui, utcunque vesicula biliaria post aliquot vomitus inanior & flaccidior evaserit, tamen noctu cum hepate in cadavere relicto, mane denuo plenior & turgidior apparuit.* (a) Les Observations de la vésicule du fiel trop remplie , sont assez fréquentes dans les cadavres ; il faut que les conduits sécrétoires soient fort larges : on en peut juger par les injections faites dans la veine porte avec des liqueurs colorées , qui donnent la même couleur à toutes les glandes , & trouvent même passage par le conduit hépatique. Voyez Ortlob. *Dis. de χυλοποιήσεως negotio* Th. II. & 12. Peut-être que l'acrimonie de la bile y contribué aussi.

Nous avons fait cette année une expérience assez curieuse dans les poissons. L'on observa par-ci par-la à la fin du mois d'Avril , depuis le Lac de Constance le long du Rhin , jusqu'au dessous de Schaffouse , des poissons des especes des plus délicates morts , & jetés au bord. Dans tous ces poissons on trouva la vésicule du fiel extraordinairement gonflée , & des pustules rougeâtres dans les viscères. Les raisonnemens varioient là-dessus. La plupart des Pêcheurs accusoient la chaleur subite du mois de Mars qui avoit fait sortir les poissons de leurs cavernes , suivie d'un froid fort grand dans le mois d'Avril. Ceux

(a) Bien que quelques vomissemens ayent rendu la vésicule du fiel plus flasque , & en ayant vuïdé une partie , le lendemain matin on la trouva plus plei-

ne & plus gonflée , en examinant le foie qu'on avoit laissé dans le cadavre dans sa situation naturelle.

qui ont regardé ce phénomène comme un avant-coureur de la peste (car il y a des Prophètes, des Augures partout) ont cessé de pronostiquer, quand le mal a cessé entièrement au mois de Mai. J'ai allégué tout ceci pour faire voir que le gonflement de la vésicule du fiel est un accident fort ordinaire, tant parmi les hommes, que parmi les bêtes.

Pour ce qui regarde les pestiférés, je renvoie à ce que j'ai dit dans mon Commentaire sur la savante Dissertation de Monsieur Astruc, page 8. Quand je considère tant d'obstacles qui se trouvent dans la masse du sang, surtout veineux, qui ne peut pas continuer la circulation par les poulmons, & gonfle, comme toutes vos Observations l'attestent, extrêmement les ventricules, & les oreillettes du cœur, le sang de la porte, quoique fort lent dans son mouvement, doit nécessairement donner plus de bile que dans l'état naturel.

PREMIERE EXPERIENCE.

Il est temps de venir à vos Expériences faites tant sur des corps attaqués de la peste, que sur des créatures innocentes. Il est constant parmi les Chimistes qu'il y a dans la bile des parties alcalines & acides, mais si bien mêlées, que ni les unes, ni les autres ne prédominent. Mais dans une constitution malade, il arrive que tantôt les unes, tantôt les autres, prennent le dessus, étant quasi *extraverties*. S'il y avoit lieu de conjecturer sur ces principes, je dirois que votre bile constamment noire & verdâtre, est devenue vitriolique, acide, & austère : elle a verdi d'un verd d'herbe permanent par le mélange de l'esprit de vitriol, & jauni avec l'huile de tartre, ou le sel alcali fixe. Je voudrois pourtant que vous eussiez fait plusieurs autres affusions, tant avec des acides qu'avec des alcalis, ou sels neutres. La bile d'un chien verte & jaunâtre dans l'état naturel, devient noirâtre par l'esprit de vitriol, *Regn. de Graf. succ. pancreat. § 147.* mais votre bile pestiférée noirâtre en devient verte. Vicarius, *Diff. de Bile*, p. 18. a obtenu dans la bile d'une carpe par l'affusion de l'esprit de nitre, une belle couleur verte, mais la vêtre donne un noir d'encre passager. J'ai pris ces jours-ci la bile d'un bœuf : elle étoit jaune brun, & j'ai observé ce qui suit. Par l'affusion de l'huile de tartre, après la dissolution faite, la bile

est devenuë claire, & ne changea point de couleur. L'esprit de vitriol la rendit d'abord trouble; il se forma des flocons d'un jaune obscur; mais après quelques heures, tant la bile que les flocons, & le sédiment devinrent verds comme le verd de gris. Le même changement est arrivé par l'affusion du vitriol de Chypre; mais le sédiment fut plus abondant, & plus épais. La solution du sublimé corrosif fit aussi des flocons d'un verd obscur; après quelques heures la liqueur est devenuë d'un verd clair, la peau qui surnageoit étoit aussi verd de gris, & bleuâtre. La teinture de Saphir (laquelle se fait par le mélange de la solution de cuivre par l'eau forte, avec l'esprit de sel ammoniac) rendit la bile porracée, pour parler ainsi avec les Anciens, sans séparation de parties. Après quelques heures la liqueur est devenuë trouble, le verd foncé subsista, & on vit se précipiter en-bas quelques parties terrestres d'un verd de gris. La solution du sucre de Saturne faite avec le vinaigre distillé, donnoit des flocons viscidés & jaunes. J'ai voulu faire ces expériences pour voir quels venins produisent une bile noirâtre & verte; & j'ai raison, comme vous voyez, de conclure, ou si vous voulez, de conjecturer, que ce sont surtout des parties vitrioliques. J'ai pris aussi par curiosité la décoction des feuilles de la Thora, si renommée par son venin subtil, & j'ai observé que la bile n'a pas changé de couleur, mais qu'elle en a été renduë plus fluide. J'ajouterai, quasi par surabondance, une Observation fort rare, d'une colique terrible, & spasmodique, laquelle a attaqué un Couvent de Bénédictins, nommé Engelberg, causée par un venin vitriolique extrait des vases de cuivre, qui par un cours de plusieurs années ne furent pas étamés. L'Observation se trouve tout au long dans mes voyages des Alpes, qui sont sous la presse à Leide en Hollande, page 14. Je n'en tirerai que ce qui nous sert, & ce que j'ai observé l'an 1702. dans le cadavre d'un Religieux mort de cette cruelle maladie. *Offendi in colo intestino corpuscula pisiformia, subviridia, molliuscula, sparsim intestinali tunica interiori adherentia; in hepatis, cætera sani, parte summa folliculos terreo concremento infarctos; vesicam urinæ distentam; pulmones maculis atque lituris e viridi cæruleis undique fere inpersos; alicubi sero viscido, spumoso repletos, alibi exsuccos prorsus, ac si per aliquot ante sectionem dies fuissent suspensi in aëre libero; cordis auriculam dextram solito majorem, repletam*

sanguine coagulato, sed & vera polyposa concretionem quæ sese protendit per ipsius venæ cavæ ramos ascendentes ad spithamas fermè duas; in sinistra quoque auriculâ polypum alium, sed triplo priori minorem; in pericardio fluctuabat serum subviride, flavum, salsum, unciarum circiter trium. (a) Vous voyez, Monsieur, que cette Observation n'est pas alléguée sans raison. Je laisse à ceux qui sont pour le venin viriolique de la peste d'en profiter.

SECONDE ET SIXIÈME EXPERIENCE.

Quoi qu'il en soit, il s'y fait sans doute, ou médiatement, ou immédiatement, comme par un esprit gorgonien, une coagulation. J'en ai parlé dans mes notes susmentionnées p. 9. & cette disposition fraye le chemin à l'assoupissement, à la tristesse, au dégoût. C'étoit aussi les effets de la bile porracée, & noire des Anciens; j'ajoute le chemin au tombeau. Il faut de nécessité que le cours du sang soit interrompu, que les esprits animaux, ou, pour parler comme vous, la force élastique des fibres manquent: il faut que la gayeté, & la force de l'ame succombe; le vaisseau coule quasi à fond dans le calme. Dans une attaque si furieuse la nature fait pourtant ses efforts; pendant que les parties les plus grossières s'attachent ensemble, la lymphe s'épaissit, les fluides séreux s'épanchent, ou d'eux-mêmes, ou pressés tant par les parties coagulantes, que par la force des fibres irritées, qui tâchent de surmonter l'ennemi qui attaque. Cette même sérosité qui s'écoule, étant aussi infectée de parties corrosives, cause des bubons, des charbons, des inflammations gangréneuses, ruinant la tissure des fibres partout où elle se jette. Je ne veux pas m'étendre sur la communication du venin

(a) J'ai trouvé dans le colon des corpuscules verdâtres qui ressembloient à des pois, étoient mollets, & adhérens par-ci par-là à la membrane intérieure de l'intestin. La partie supérieure du foie, d'ailleurs sain, renfermoit des follicules remplies d'une concrétion terreuse. La vessie étoit pleine d'urine. Les poulmons étoient semés presque partout de taches & de raies d'un bleu verdâtre. Ils étoient en certains endroits pleins d'une sérosité visqueuse, écumeuse, & dans d'autres endroits aussi

desséchés que si on les eût exposés à l'air libre plusieurs jours avant l'ouverture. L'oreillette droite du cœur étoit beaucoup plus grande que de coutume, pleine non-seulement d'un sang caillé, mais d'une vraie concrétion polypeuse qui s'étendoit dans les branches supérieures de la veine cave presque de la longueur de deux pieds. Il y avoit un autre polype dans l'oreillette gauche, mais de deux tiers plus petit. On trouva dans le péricarde environ trois onces d'une sérosité verdâtre, jaune, & salée.

appliqué par dehors, les passages étant assez connus, ni sur la résistance des chiens jusqu'au troisième & quatrième jour, étant connu par l'expérience que ces bêtes résistent plus que les hommes à une peste qui ravage notre société, & qu'elles succombent aux injections vitrioliques.

TROISIEME EXPERIENCE.

Une petite portion de venin pestilentiel, je dis même des grains, & des parties d'un grain, faisant de si grands effets parmi les hommes, nous ne devons pas nous étonner qu'une dragme de la bile pestiférée injectée dans la veine jugulaire, fasse périr les chiens en quatre heures. Car cette injection attaque immédiatement la capitale de la vie. Le venin passe d'abord au ventricule droit, à l'oreillette du même côté; & par la veine cave tant ascendante que descendante, ce venin se communique à toute la masse du sang veineux. Le cœur engorgé d'un sang noir, & épais, ne peut pas s'en délivrer, il se gonfle, & succombe. Il faut pourtant que le venin passe aussi au premier abord par l'artère pulmonaire dans le ventricule gauche, & par-là dans les artères, & par ces canaux dans la veine porte, pour venir dans le foie, & pour passer de-là dans la bile. Il est vrai qu'une portion du venin peut d'abord exercer sa rage dans l'estomach, & dans le duodenum sur la bile, & infecter par le canal biliaire la bile qui se trouve dans la vésicule du fiel, & peut-être, permettez-moi de parler dans l'idée du venin animé, qu'il y a des détachemens, ou escadrons des insectes qui volent par le conduit biliaire dans le lieu qui leur est destiné. Mais passons outre. Nous trouvons par-ci par-là des effets funestes & terribles que la bile ou enragée, ou âcre, peut causer dans les corps, quoiqu'il n'y ait encore rien de pestilentiel. J'ai vu des exemples d'enfans morts de terribles convulsions, parce qu'ils ont été nourris par des Xantippes, ou Harpies, je veux dire des nourrices emportées. Je trouve une histoire remarquable d'un homme blessé à Leide en Hollande, dans la vésicule du fiel, qui mourut après quelques jours de douleurs atroces, causées par l'épanchement de la bile. Un Chirurgien assistant à la section s'étant par hazard blessé fort légèrement, fut si fort infecté de la bile qu'il touchoit, que le lendemain il mourut épileptique.

Le bras où étoit l'égratignure s'étoit gonflé avec inflammation. Un autre évita la mort, mais souffrit une enflure avec excoriation, & d'autres accidens au bras qui avoit manié la bile. M. Ortlob, qui en a été témoin oculaire, en fait mention, *Dis. cit. Th. 17.*

QUATRIEME EXPERIENCE.

L'injection par la veine crurale ayant un chemin plus long à faire vers le cœur, ne le gonfle pas si-tôt, & ne tue pas si subitement le chien. L'urine va souvent; la veine émulgente étant quasi bouchée par le sang coagulé, pendant que les artères apportent un sang plus fluide, bien qu'âcre, qui se détache d'autant plus facilement de sa sérosité, que le système des nerfs est quasi tendu. C'est par cette raison, à ce qu'il me semble, que les chiens urinent, surtout quand on les touche. C'est aussi la raison pourquoi les urines sont plus abondantes, & aqueuses, au commencement des fièvres malignes, & autres continuës. Je ne veux pas m'arrêter aux tumeurs, & gangrènes survenuës proche de la plaie, parce que c'est ici, sans doute, la moindre résistance. Cette expérience pourtant pourra donner occasion à penser aux manieres artificielles de tirer dehors les bubons, ou charbons.

CINQUIEME EXPERIENCE.

L'exemple des glandes pourries, où des plumaceaux chargés de pus, avalés avidement sans aucun risque, & même sans incommodité, par le chien dont vous parlez, est surprenant, & à mon avis, à comparer avec ces venins, qui, après quelques changemens artificiels, passent, ou en alimens, ou en médicamens. L'yucca, qui donne le pain aux Américains; le mercure doux, excellent remede en Médecine, en sont des exemples. Peut-être donc que le changement du sang pestilentiel en pus a rendu, pour ainsi dire, le sublimé doux. L'odeur extraordinairement puante du cadavre a démontré pourtant que le sang est devenu quasi *fracide*, & que le chien invincible aux glandes pourries, ne l'étoit pas à la bile, puisqu'il a subi le même sort que les autres par l'injection qui en a été faite dans la crurale.

Je

Je passe sous silence l'hémorrhagie survenue à la plaie la veille de la mort, parce que ce chien s'étoit donné quelque mouvement violent pour s'échapper de sa prison.

SEPTIEME EXPERIENCE.

La septième Expérience démontre la multiplication du venin, quoiqu'affoibli. Les Expériences précédentes prenoient, pour ainsi dire, la bête à la gorge, & l'étrangloient après un assoupissement; mais ici le venin qui a passé déjà dans deux corps, produit des mouvemens convulsifs, & universels, avant que de tuer. Le système des nerfs n'est pas altéré d'abord, il montre encore de la vigueur, & de la sensibilité; mais enfin fatigué par tant de tensions causées par l'acrimonie du sang, survient la léthargie; les convulsions même n'ont pas peu contribué au gonflement excessif de toutes les cavités du cœur, & ont causé un dégoût extraordinaire.

HUITIEME EXPERIENCE.

Le huitième effet est encore en effet plus modéré que le précédent, bien que l'extérieur ait paru plus violent. Le chien, revenu de l'assoupissement après les convulsions, ne tombe pas roide mort, ni ne devient pas léthargique, mais vomit avec de violens efforts: il est travaillé d'un hoquet, mange de la viande, revomit celle-ci; c'est-à-dire, que les fibres de l'estomach, & du diaphragme, réunissent leurs efforts, pour se débarrasser d'un ennemi si redoutable. Le venin a jusqu'ici passé dans le troisième chien, & dans le quatrième corps infecté, & a rallenti un peu de sa force après tant de filtrations, comme la peste même cesse après ses ravages, & dégénere enfin en fièvre maligne.

NEUVIEME EXPERIENCE.

Les chiens de la neuvième Expérience sont à comparer avec ces hommes qui sont supérieurs à la peste, qui la souffrent, & qui en demeurent victorieux. Le venin passe par les organes excrétoires, & trouve son issue en partie par les urines, en partie par le canal des gros excréments, ou par d'autres émonctoires.

Je serois trop long, & peut-être trop ennuyeux, si je voulois m'arrêter aux histoires des cadavres. L'on voit partout un cœur prodigieusement gros ; l'oreillette droite ordinairement plus gonflée que la gauche ; des inflammations gangréneuses dans les parties les plus nobles ; même des taches livides dans la substance du cerveau ; des abcès ; le foie extrêmement grossi ; des polypes dans le cœur ; la vésicule du fiel toujours remplie d'une bile d'un pourpre livide. Le reste des Expériences, tant anatomiques faites à Montpellier sur les corps morts de fièvres malignes, & sur les chiens, marque la différence de celles-ci, & des pestilentiellles.

Je suis content, Monsieur, que vous donniez congé aux esprits animaux dans votre belle & savante Dissertation, dont vous avez voulu me faire part ; je m'accoutume aussi de plus en plus à me défaire de ce dont je ne suis pas pleinement convaincu ; cependant vous permettrez que nous nous servions de temps en temps de ces esprits, comme d'un terme reçu dans les Ecoles, comme les Physiciens se servent de celui de la Nature, comme les Coperniciens du mouvement du Soleil. Vous avez bien épluché cette matière, & à mon gré. Je vous en félicite. Au reste je prie Dieu pour votre prospérité, étant avec un attachement respectueux,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Servit. J. J. SCHEUCHZER.

A Zurich ce 30. Juin 1722.

E X T R A I T

De la Dissertation de Monsieur A... sur la peste de Proven e, & du Commentaire de Monsieur Scheuchzer sur cet Ouvrage.

» **I**L paroît que le venin pestilentiel est âcre, & même cor-
 » rosif, par les charbons, les pustules charbonneuses, & les
 » gangrènes qu'il produit. On pourroit aussi confirmer cette

conjecture par deux Observations incontestables; la premiere « que les convalescens de l'un & l'autre sexe sont portés à l'a- « mour avec fureur, & s'abandonnent au crime avec brutalité, « sous les yeux même des Directeurs des Infirmeries; ce qui « marque dans la semence une âcreté extraordinaire, contractée « par le mélange d'une partie du venin pestilentiel, d'où il ar- « rive dans les hommes une espece de priapisme, & dans les « femmes une fureur utérine. » *Dissertation sur la peste de Proven-*
ce par M. A s. v.

Monsieur Scheuchzer dans son Commentaire Latin sur la précédente Dissertation, (a) s'explique de la maniere suivante sur la maniere dont le venin pestilentiel s'est répandu dans la Provence. « Il est certain que le foier du mal a été apporté « à Marseille de la ville de Seyde en Asie, qui est l'ancienne « Sidon; qu'il mourut sept personnes de la peste dans ce Bâti- « ment depuis Seyde jusqu'à Livourne, & trois depuis Livour- « ne jusqu'à Marseille; que les maisons où l'on avoit furtivement « porté des marchandises, d'intelligence peut-être avec ceux « qui étoient chargés de veiller à la sûreté publique, furent in- « festées, & qu'on déguisa la vraie nature du mal, en le quali- « fiant d'une fièvre maligne, ou vermineuse. On peut consulter « à ce sujet ce que dit M. Pestalossi dans son Avis de précaution « contre la peste, p. 14. «

On sçait que la peste fut portée à Aix au mois d'Août 1720. « non d'elle-même, mais par le canal de quelques personnes, & « que les premieres victimes qu'elle sacrifia, furent une femme « de soixante ans, onze personnes de la même famille, & trois « Chirurgiens qui firent l'ouverture de la premiere. Il est sûr « qu'elle fut portée à Toulon par des personnes avides de gain, « & notamment par un Marchand de Tarascon, qui y transpor- « ta des marchandises infectées, achetées à Marseille à vil prix, « & qui avoient été cachées pendant quelque temps sous un tas « de foin, & que deux Soldats furent attaqués de la même mala- « die aussi-tôt après avoir acheté des chemises. On sçait aussi « que la peste fut portée au mois d'Octobre au Canet, par une « camisolle, ou veste, qu'un Payfan acheta; qu'une famille mal- « heureuse du Bourg de Vitrole, qui avoit reçu de Marseille des « hardes infectées, répandit le poison dont elle fut la premiere «

(a) Tiguri Typis Bodmerianis 1721. in-4º.

» victime ; qu'elle fut communiquée à Meirargues, & ailleurs ;
 » par un Etranger qui y logea. Je passe sous silence beaucoup
 » de faits, sans doute plus connus des Provençaux que de nous ;
 » & qui mettent en évidence que cette maladie est communi-
 » cative, & passe des marchandises aux marchandises, d'un
 » homme à d'autres, non par le moyen de l'imagination, ni par
 » celui des esprits, ni par des molécules sensibles, mais par des
 » écoulemens entièrement insensibles. § 1.

Dans une Lettre datée d'Aix le 28. Avril 1721. Monsieur Garidel D. M. mandoit à Monsieur Scheuchzer que les dissections des personnes mortes de la peste faisoient voir l'estomach & les intestins remplis d'une bile noire, ou verte, le foie, la rate, le cœur, du double de leur volume ordinaire, sans inflammation ; les parties membraneuses attaquées de gangrène, ensuite d'inflammation ; des charbons & des pustules charbonneuses, & d'autres éruptions sur les membranes intérieures de l'estomach & des intestins ; un gonflement très-considérable, qui rendoit sensibles les vaisseaux qui échappent aux yeux des Anatomistes, surtout dans la pie mere, & la membrane de Ridley, gonflement produit par un sang très-noir. § IV. v.

Le même Monsieur Scheuchzer rapporte l'extrait suivant d'une Lettre de Monsieur Garidel datée d'Aix le premier Février.
 » La femme d'un Marchand, fille d'un riche Boulanger de cette
 » Ville, mourut précipitamment dans son accouchement. Le Méde-
 » cin qui la visitoit crut qu'il n'y avoit point de soupçon de peste, &
 » moi je fus d'un sentiment contraire, quoique le mal ne fût pas
 » encore dans sa vigueur. Le Boulanger s'étant retiré dans sa mai-
 » son de campagne, y mena aussi son beau-fils, dont la femme étoit
 » morte. Comme la famille de ce Boulanger étoit nombreuse, étant
 » de neuf à dix personnes, l'on fit apporter le matelas sur lequel la
 » femme étoit morte ; on l'exposa pendant quarante jours au Soleil
 » & au serain, après quoi on le fit découdre par la femme du Fer-
 » mier, qui prit soin de laver la laine, & de la battre ensuite avec
 » des verges. Trois filles du Boulanger refirent le matelas, & le
 » cousirent. Trois jours après la femme du Fermier mourut prompte-
 » ment du mal, & les trois filles la suivirent le lendemain. Quel-
 » ques jours après la mer, & quatre enfans avec le Précepteur eurent
 » le même sort ; enfin le Boulanger, le Fermier, & la Servante ont
 » péri de même. Cela est arrivé aux yeux de tout le monde avec le

Boulangier André. Il n'y a personne qui osât en contester la vérité. » Monsieur Scheuchzer ajoute : « La Ville d'Aix fournit d'autres « exemples de la transmission du venin pestilentiel *in distans*, « ou dans des endroits éloignés de quelque malade pestiféré. « De cinquante Religieuses du Couvent de la Providence, scru- « puleusement séparées de tout commerce avec les habitans, il « ne laissa pas d'en mourir deux de la maladie. Mais cet exem- « ple est bien moins singulier que celui d'un enfant de sept à « huit ans, Pensionnaire dans le Couvent de la Pureté, qui « mourut de la peste en vingt-quatre heures, sans que les autres « Pensionnaires qui étoient au nombre de trente-six, ni aucune « des Religieuses en fussent atteintes ; mort qu'on attribua com- « munément à la sympathie, parce que ses pere, mere, & pa- « rens étoient morts de la maladie à Marseille. Sans doute, « ajoute l'Auteur, qu'il y avoit chez cet enfant une disposition « particuliere, dont on voit de fréquens exemples dans la pe- « tite vérole, c'est-à-dire, une température du sang, & des li- « queurs, telle qu'elle les rendoit plus propres à être affectés, « empreints, corrompus, & coagulés, par les écoulemens dont « l'air étoit chargé, que ne le sont les fluides des autres person- « nes. »

Ces exemples, continuë Monsieur Scheuchzer, prouvent « démonstrativement que la maladie se communique médiate- « ment, & immédiatement. Aussi ne puis-je, comme bien d'au- « tres, voir sans étonnement des Médecins n'admettre que la « contagion *in distans*, ou la communication médiate, & rejet- « ter celle qui se fait immédiatement, ou par le contact... & « suis-je extrêmement surpris de voir l'assurance, pour ne point « dire la témérité, avec laquelle ces derniers dissequent les corps « des pestiférés, s'asseoient sur le lit des malades, leur touchent « la main, & toutes les parties du corps, comme s'ils avoient « fait une trêve avec la mort ; pendant qu'il leur est arrivé plus « d'une fois de voir de leurs propres yeux tous ceux qui demeu- « rent dans la même maison attaqués de peste l'un après l'autre, « & éteindre des familles entières dans l'espace d'une semaine. »

Le sentiment de la non-contagion immédiate a de grands « avantages ; mais il a aussi de grands inconvéniens. Il ranime le « courage abbatu dans les commencemens de la maladie ; rend « dispos les Médecins, les Chirurgiens, & autres qui sont né- «

» cessaires au soulagement des malades, & leur fait braver les
 » dangers & la mort : car qui craindroit une incendie en pein-
 » ture ? Je regarde même comme un coup tout particulier de la
 » Providence, que dans la consternation générale les Médecins
 » de Montpellier, ces anges tutélaires de la Provence, ayent
 » surmonté la terreur, donné du secours aux malades, ranimé
 » le courage des personnes effrayées, dissipé l'épouvante, &
 » par l'exemple salutaire qu'ils donnoient, engagé ceux qui s'é-
 » toient séparés les uns des autres à se secourir mutuellement.
 » Dans ce point de vûë ce faux système est certainement très-
 » avantageux. Que dis-je ? Il est même nécessaire dans de gran-
 » des extrêmités, & un extrême désordre. C'est un mensonge
 » officieux dont les suites sont inestimables. Mais il ne faut pas
 » outrer les choses. Il faut aller bride en main ; car les incon-
 » vénients de ce système sont aussi considérables que ses avan-
 » tages.

» En effet cette sécurité funeste produit l'indifférence, la né-
 » gligence des devoirs essentiels, change la vigilance des Ma-
 » gistrats, qui peut-être ne peut pécher par excès, en une lan-
 » gueur léthargique, qui fait négliger les précautions nécessaires,
 » interrompre les quarantaines, permettre un commerce libre,
 » en un mot fait tomber les Magistrats & le peuple dans une
 » infinité de fautes qu'une ignorance vincible n'excuse pas. Aussi
 » bien des gens ont-ils pensé que la rechûte qui se fit à Aix au
 » mois d'Avril, rechûte qui emportoit vingt-cinq à trente per-
 » sonnes par jour, au lieu de cinq ou six qui mouroient depuis
 » l'équinoxe, a été en partie causée par l'usage des habits, lits,
 » & hardes, qui avoient servi aux pestiférés, & en partie par le
 » système nouveau, ou pour mieux dire, renouvelé par les
 » Médecins de Montpellier, de la non-contagion.

» Je dis renouvelé ; car saint Grégoire de Nyssë étoit dans
 » ce sentiment, inspiré peut-être par la charité, afin que la crain-
 » te de la contagion n'empêchât pas les personnes saines de ser-
 » vir les malades. Ce sentiment a été aussi adopté par Gerst-
 » mann (a) & par Rivinus Professeur de Leipfic, qui ne re-
 » connoît d'autre cause de la peste que la terreur, & qui veut

(a) Bartholdi Floriani Gerstmanni tumulus pestis, hactenus metu veneni oc-
 clusus, nunc per principia recentiorum, per rationes, propriam experientiam,
 & exempla apertus, & innoxius demonstratus, Francofurti 1704.

que la contagion cesse d'être contagion si la terreur ne s'y « complique ; sans pourtant donner une entière exclusion aux « causes éloignées qui disposent à la terreur. »

Je ne puis à ce propos m'empêcher de relever ce qui est « arrivé à ces héros , dont on ne peut assez louer la générosité. « Après avoir vu dans la maison où ils demeuroient enlever en « une semaine six Domestiques, le Maître de la maison , sa fille , « fille vigoureuse âgée de dix-neuf ans , le Précepteur , & , ce « qui est plus fort , une personne de leur compagnie , Chirurgien « de Montpellier , & le laquais de Monsieur Chicoyneau , il « ne fallut rien moins , tant est grande la force du préjugé , qu' « la prière de M. l'Archevêque pour les déterminer à sortir de « cette funeste maison. »

Que ceux donc qui regardent la terreur comme la cause « principale de la propagation de la peste , me disent comment « elle attaque les enfans sans connoissance ; comment la vérole , « maladie analogue à la peste , est communiquée aux enfans par « de simples baisers ; comment les enfans à la mamelle la com- « muniquent à leurs nourrices ; comment une nourrice gâte tou- « te une famille , comme des observations répétées en font foi ; « comment les Turcs , qui sont très-éloignés d'avoir peur de « cette maladie en sont attaqués ; comment l'éloignement des « personnes , & des choses infectées , arrête souvent en peu de « temps la propagation du mal , malgré la terreur universelle ; « comment les pays voisins de ceux où est la peste , n'en sont « pas frappés , à moins que la contagion ne leur soit apportée , « quoique tout le monde y soit consterné ; comment les person- « nes les plus effayées sont garanties des attaques de la maladie « au milieu des morts qui les environnent , par la seule attention « d'éviter tout commerce ; comment la Provence a été jusqu'à « présent le seul pays ravagé par ce fleau ? Et qu'est-ce que ces « *écoulemens maladifs* , que ces *fermens* , reconnus par toute l'an- « cienne Ecole ; qu'est-ce , dis-je , autre chose que la contagion ? »

On ne fera pas fâché , sans doute , de voir l'extrait d'une Let- « tre en date du 5. Avril , que j'ai reçue du célèbre Elie Came- « rarius , Professeur à Tubinge , & qui mérite toutes sortes d'at- « tentions , ne fût-ce qu'à cause de la liberté rendue au commer- « ce. *Quelle avidité les hommes ont pour le lucre ! De quels maux « la soif de l'or n'est-elle pas cause ! Qu'importe que la peste se com-*

» munique, pourvu que le commerce reprenne son état florissant ;
 » c'est-à-dire, que le luxe de nos jours ne trouve plus d'obstacle ! Or
 » quoi de plus favorable à la cupidité des hommes que la dispute
 » qui s'est élevée au sujet de la contagion ; dispute, qui, si elle est
 » sérieuse, car on n'ose le croire, même après avoir lu les ouvrages
 » auxquels elle a donné la naissance, nous fait voir combien nous
 » sommes petits & aveugles, nous que la contagion fait trembler,
 » dans le temps que ceux qui sont au milieu de la peste lui insul-
 » tent plutôt qu'ils ne lui échappent ! O préjugés aussi vains que ri-
 » dicules ! Nous verrons à la fin si l'on ne changera pas de ton. Ce
 » sera celui des deux partis qui rira le dernier, qui aura droit de se
 » moquer de la contagion . . . tout ce qui est trop devient defec-
 » tueux. Je vois de très-mauvais œil la liberté du commerce autori-
 » sée par les Puissances plutôt qu'il ne faudroit. Mais je ne blâme
 » pas moins cette rigueur cruelle qui fait condamner à la mort ceux
 » qui cherchent un azile dans les pays étrangers. Les hommes peu-
 » vent-ils ainsi renoncer à tous sentimens d'humanité ? N'y a-t-il pas
 » des moyens plus doux de prévenir les maux qu'on appréhende ? . . .
 » Il seroit aisé de faire voir que dans la dispute sur la contagion il
 » y a beaucoup d'envie de parler. En effet n'est-ce pas une affecta-
 » tion ridicule de nier que la peste soit contagieuse, pendant que
 » l'on convient qu'il y a des fièvres malignes & très-contagieuses,
 » que sous ce point de vue tous les hommes de tous les âges se sont
 » accordés à regarder comme une vraie peste ? Qu'est-ce encore que
 » la dispute sur le foier de la peste ? Il est dans l'air qui en est en
 » même-temps le véhicule ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait enco-
 » re d'autres foiers. De quelque maniere qu'on soit infecté, média-
 » tement, ou immédiatement, c'est, sans doute, un grand malheur. . . .
 » Les dispositions particulieres de l'air, le tempérament particulier
 » des malades, la misere, la disette, les malheurs des guerres, les
 » conseils pernicioeux de la famine, & une infinité d'autres causes,
 » concourent de leur maniere à la production du foier, & aux pro-
 » grès du mal ; mais le caractere spécifique & formel d'une peste
 » demande qu'un malade ait été infecté d'ailleurs, c'est-à-dire, par
 » quelque chose de pestiféré, soit qu'il s'agisse d'un homme actuelle-
 » ment attaqué du mal, ou d'une personne saine, qui apporte le venin
 » dans quelque chose qui lui appartient. Car une infinité d'exem-
 » ples funestes prouvent démonstrativement que ce poison s'attache à
 » une infinité de choses.

Ce raisonnement de Monsieur Camerarius est conforme au sentiment unanime des plus célèbres Médecins, qui ne croient pas que la putréfaction des liqueurs puisse d'elle-même devenir si extrême, ou la malignité acquérir un si haut degré par les causes qui agissent continuellement sur nous-mêmes, qu'elle produise une véritable peste. Ils soutiennent tous que ce fleau n'a jamais affligé l'Europe, qu'après y avoir été apporté d'Orient par des personnes, ou des marchandises, &c. § IX. «

On est plus exposé à être frappé de peste quand on façonne des corps lâches, poreux, spongieux, comme de la laine, du coton, de la soie, des étoffes, que quand on en façonne de durs, comme les métaux & les bois. En effet on a observé à Aix qu'entre tous les Artisans, les Selliers, les Cardeurs de laine, & les Fileurs de soie ont été les premiers atteints du mal. Cette observation est fort utile aux Marchands qui font commerce de laine, de coton, & de soie. Ils ne peuvent trop se presser, en tems de peste, de fermer leurs boutiques, & de s'interdire tout commerce avec leurs ouvriers. *M. Scheuchzer*, § XIII. «

Un des accidens les plus communs de la peste de Provence, est le vomissement après les nausées, effet des contractions spasmodiques de l'estomach. C'est un effort de la nature pour repousser les premières attaques de la maladie; & rejeter le venin avalé avec la salive. Il y a deux chemins par lesquels il peut parvenir à ce principal organe de la digestion, de la bouche par l'œsophage, & du sang par les artères. Il est sans contredit que les efforts seront beaucoup plus violens, si le venin entre dans l'estomach par ces deux voies; si ce que l'estomach a fait entrer dans le sang, lui est rendu par cette liqueur même, & si le diaphragme, le bas-ventre, les muscles, & les intestins, sont en même-temps attaqués de contractions spasmodiques. On a lieu de croire que le venin n'est entré dans l'estomach que par le seul canal de l'œsophage, en conséquence de l'effet avantageux de l'émétique, observé souvent lorsque ce remède a été administré dans le commencement; mais il est très-probable que les émétiques les plus doux n'ont été nuisibles dans le cours de la maladie, que parce que le venin distilloit du sang dans l'estomach. Quelques malades ont trouvé la fin de leur vie après un vomissement de vingt-quatre heures consécutives, lorsque non-seulement la liqueur

» gastrique s'est trouvée infectée chez eux, mais que la qualité
 » corrosive du venin a produit des charbons sur ce viscere si es-
 » sentiel à la vie, *M. Scheuchzer. § XXXVIII.*

» La séparation de tout commerce avec les personnes infec-
 » tées est un excellent préservatif pour ceux qui sont obligés
 » malheureusement de demeurer dans l'air contagieux. C'est une
 » vérité prouvée par une infinité d'exemples qu'on a vus dans la
 » peste qui ravage la Provence. Je me contenterai d'en rappor-
 » ter quelques-uns. Le Palais Archiépiscopal d'Aix n'a point été
 » atteint de la contagion, bien que plein de monde, & en-
 » touré de maisons infectées, parce que personne n'avoit de com-
 » munication au dehors. Dans seize Couvens de Religieuses
 » qui sont à Marseille, il n'y a eu que cinq filles attaquées de
 » la peste dans la même maison, parce qu'elles avoient eu com-
 » merce avec des personnes infectées. Plusieurs autres Com-
 » munautés de la même Ville se sont garanties de la contagion,
 » par le moyen de la seule séparation. Deux Coseigneurs du
 » Cannet s'en sont préservés par le même moyen avec toute leur
 » famille, sans se priver cependant du plaisir de la chasse qu'ils
 » prennent souvent; & cela au milieu d'une foule prodigieuse
 » de morts, dont ils étoient investis. *M. Scheuchzer, Extrait d'une*
ne Lettre du 15. Mars, écrite par M. H.... de L... en Pro-
vence. § LV. »

Parlant d'après Monsieur Muller, Médecin de Lindaw, des cauteres comme d'un excellent préservatif contre la peste, M. Scheuchzer rapporte cette observation de Monsieur Garidel faite à Aix, & extraite d'une de ses Lettres du premier Février. » On a remarqué que ceux qui avoient des ulcères non
 » malins, des fistules, la galle, des ulcères coulans à la tête,
 » des *favus*, ont été entièrement exempts de la peste, quelque
 » étroite communication qu'ils avoient eue avec les pestiférés.
 » § LXI. »

On a remarqué en Provence que les drogues fort âcres, & fort odoriférantes, comme l'ambre, le musc, le benjoin, le styrax, l'oliban, ont été nuisibles en parfum. On s'est mieux trouvé des drogues plus douces, comme les bois & les baies de genièvre, & de laurier. Il y avoit dans Aix un Médecin étranger qui faisoit porter devant lui, toutes les fois qu'il alloit voir des malades, un flambeau allumé fait de poix & de fleurs de soufre. *Le même. § LXIII.*

Un célèbre Médecin écrivoit d'Aix le 16. Février à une Dame de Montpellier dans les termes suivans. *Je suis surpris que les habiles Médecins qui sont à Montpellier n'ayent pas fait des représentations à ceux qui ont pris le dessein d'enfermer généralement tous ceux qui seront atteints de ce mal dans les Infirmeries, sans distinction ; ce qui est plus propre à mettre le désordre dans une Ville, qu'à éviter la contagion. A Marseille & à Aix on n'a porté aux Infirmeries que les pauvres qui n'ont pas eu le moyen de se nourrir chez eux, & on a laissé dans leurs maisons les Artisans qui ont pu s'y entretenir. On ne pense pas bien à ce qu'on fait. On fera désertier généralement toutes les personnes de quelque mérite qui pourroient conserver le bon ordre dans la Ville, & on la livrera par-là à la basse populace, qui tombera dans une confusion affreuse.* Le même, § LXIV.

On voit dans le même paragraphe combien il coûta à Toulon pour nourrir les pauvres. Ils étoient au nombre de huit mille à qui l'on donnoit par jour une livre & demie de pain, trois onces de ris, ou cinq de fèves, une once de sel, une certaine quantité d'huile, & une chopine de vin ; ce qui fait par jour douze mille livres de pain, quinze cens livres de ris, cinq cens livres de sel, & quatre mille pintes de vin. *Ibid.*

L'analogie prétendue entre le venin pestilentiel & le vérolitique, analogie que Monsieur A croit prouvée par la coagulation & la corrosion, l'éruption des bubons, & pustules que ces deux venins produisent, a fait juger à cet Ecrivain dans sa Dissertation sur la peste de Provence § 79. que l'Ethiops minéral pouvoit d'autant mieux convenir dans l'une & l'autre maladie, que cette préparation mercurielle est absorbante, incisive, propre à amortir l'âcreté du venin, & à en atténuer les molécules, sans causer d'effervescence dans le sang, de précipitation dans la circulation, & d'évacuation sensible. D'ailleurs Monsieur Boyle a remarqué que la peste est moins commune dans le voisinage des mines de mercure. *General. cap. pro Hist. Naturali.* Après quoi Monsieur A ajoute : « Il faut convenir » cependant que comme la peste est une maladie très-aiguë, on « ne doit guères compter sur l'effet de l'Ethiops lorsqu'elle est « déclarée, ou confirmée. Il ne peut convenir que pour s'en pré- « server, ou tout au plus pour y remédier aux premières appro- « ches, lorsque le venin ne se fait encore sentir que très-foiblement. »

» Car dans ce cas le Médecin à qui l'on en avoit proposé l'usage me marque qu'il en a éprouvé de bons effets. *M. A....*
 » *Dissertation sur la peste de Provence. § LXXIX.*

» Les femmes enceintes qui ont été attaquées de la peste ;
 » ont presque toutes péri par l'avortement , ou par les pertes de
 » sang qui les ont suivies. Ce sont des accidens auxquels on peut
 » tâcher de remédier par les remèdes dont nous avons parlé (les
 » astringens) excepté pourtant les injections astringentes , qu'on
 » n'oseroit employer dans cette occasion. *M. A.... § 89.* Mais
 » ce n'est pas dans le cabinet qu'on peut décider des remèdes
 » que demandent de tels maux , on ne doit écouter que les pré-
 » ceptes tirés de l'expérience. Il ajoute cependant en note : » On
 » doit employer dans ce cas même les injections astringentes ,
 » lorsque le danger est très-grand , & les autres remèdes inuti-
 » les ... Nous sçavons qu'on s'est servi avec succès des injections
 » astringentes dans la matrice des femmes qui venoient d'accou-
 » cher , & qui périssoient par une perte immodérée qu'on ne
 » pouvoit point arrêter autrement.

» Le foier de la maladie étant dans l'estomach (*a*) semble
 » demander des émétiques , & les Médecins ont éprouvé qu'ils
 » n'étoient point inutiles dans le commencement de la maladie ,
 » surtout si l'on employe ceux qui sont doux , comme l'ipeca-
 » cuanha Voici ce que me mande à leur sujet un Médecin
 » de mes amis *M. C....* dans une lettre du 3. Mars 1721.
 » On préfère ici l'usage de l'ipecacuanha au tartre émétique , parce
 » que le premier est plus doux. J'en conviens ; mais il ne faut pour-
 » tant s'y fier que de bonne sorte , car il opere quelquefois assez vio-
 » lemmment , même en petite dose , pour faire jetter du sang aux ma-
 » lades dans l'effort du vomissement , & sur la fin de son opération
 » il cause souvent de violentes secousses à tout le corps , & même un
 » tremblement. On en peut dire autant des purgatifs les plus doux ,
 » comme la manne & le senné , qui quelquefois causent de violentes
 » évacuations , & par conséquent sont d'un usage peu sûr dans
 » un aussi grand abattement de forces. Vainement se flatteroit on
 » d'avoir le remède à la main , c'est-à-dire , des diaphorétiques , des
 » cordiaux , & des toniques , pour remédier au désordre causé par
 » les purgatifs ; ne vaudroit-il pas beaucoup mieux les employer à

a Il n'y a que le préjugé qui puisse persuader que le foier de la peste est dans l'estomach.

prévenir la foiblesse qu'à y remédier ? Il est beaucoup plus avantageux de ne point exciter de cours-de-ventre toujours très-équivoques, que de se mettre dans le cas de les calmer ; d'autant plus que les fièvres malignes ne fournissent que trop d'exemples de l'inefficacité des meilleurs remèdes dans ces circonstances... Il me paroît presque impossible de faire sortir de l'estomach, & de toute la masse du sang, le venin pestilentiel sans l'aigrir. M. Scheuchzer. § LXX. »

M. C... vante beaucoup dans sa lettre du 18. Janvier 1721. la cascarille comme un excellent remède tonique, & très-propre à empêcher la putréfaction, & il espère beaucoup de l'usage prudent du quinquina, & des infusions en manière de thé, de sauge, de rue, de véronique, d'aigremoine, & d'alleluia, prises en quantité... Voici un remède fort estimé de Monsieur Muller, & dont on s'est servi avec succès à Marseille. »

4. De la meilleure aloës, de la thériaque, de chacune une once ; rhubarbe, une demie-once ; myrrhe, agaric, safran, zedoaire, gentiane, baies de genièvre, de chacun un gros ; coupez, & pilez ces drogues, faites les digérer avec une chopine d'esprit de vin pendant quelques jours dans un vaisseau bien fermé. On en donne six ou huit gouttes dans une cuillerée de vin blanc, comme préservatif, & aux pestiférés une demi-cuillerée dans un verre de vin blanc, ou un bouillon, comme sudorifique. On peut donner cette teinture à tout âge, à tous sexes, même aux femmes grosses, depuis six jusqu'à vingt gouttes.

M. Scheuchzer s'étonne ensuite qu'on n'ait pas parlé des vésicatoires dans la peste de Provence. Est-ce, dit-il, qu'on ne s'en est pas avisé, ou qu'ils ont été nuisibles ? Il prouve par une foule d'autorités qu'ils auroient dû faire de bons effets. Il cite entr'autres le sentiment de Muller. Il rapporte d'après Platerus, *Prax. Med. Tract. II. c. 2.* qu'un Moine fit des miracles dans la peste de Lyon de 1564. par l'usage des setons faits avec la racine d'ellebore noir, remède fort analogue au vésicatoire ; & il finit par cette réflexion : « Je ne balance pas à croire l'usage de ces remèdes plus sûr que la saignée pratiquée le quatrième jour de la maladie, & suivie de l'usage des purgatifs & des émétiques, remèdes au moyen desquels les Médecins de Montpellier sauverent au mois de Mars une femme de vingt-deux »

C O P I E

*De la Relation de la maladie de la Canourgue , & de
Correjac , envoyée à Monseigneur l'Evêque de
Mende le 8. Mai 1721.*

N OUS Docteurs en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Maître Chirurgien Juré, certifions que de l'ordre de Monseigneur l'Evêque de Mende, & de Messieurs les Commissaires de l'Assiette, nous nous sommes transportés à la Ville de la Canourgue, & au lieu de Correjac, pour examiner la nature de la maladie qui regne depuis quelque temps dans ces deux endroits; & qu'étant arrivés le quatre au soir à ladite Ville, nous apprîmes par Monsieur Perrin, Médecin, qu'il y avoit actuellement quelques malades, & parce qu'il nous assura que les morts y étoient très-prompts, nous crûmes que nous devions incessamment nous transporter dans la maison où étoient les malades, pour nous convaincre par nous-mêmes de la vérité des faits. Nous trouvâmes dans la première chambre un homme d'environ vingt-cinq ans d'un tempérament robuste & vigoureux, qui nous dit être malade depuis deux jours; qu'il avoit aidé à l'enterrement d'un cadavre; que sa maladie avoit commencé par des frissons qui avoient été suivis d'un grand mal de tête; que cependant il s'étoit levé deux heures auparavant avec son compagnon qui étoit à un galetas au-dessus, & qu'il ne se trouvoit pas trop mal; son visage, ses yeux, ses lèvres, son poulx, sa respiration paroissoient être dans l'état naturel. Cependant dans l'examen de sa personne nous trouvâmes un bubon, petit & très-profond, dans l'aîne gauche, sans que la couleur de la peau fût aucunement changée, ni qu'il y sentit aucune douleur; sa langue étoit blanche vers les côtés, & d'un rouge brun dans son milieu; sa soif étoit médiocre, & il n'avoit ni vomissement, ni nausée.

Dans la même chambre nous vîmes une fille à peu près du même âge, qui nous dit être malade depuis la veille, sa maladie ayant commencé comme celle du premier, se trouvant pour lors dans un état semblable, au bubon près, dont nous ne remarquâmes aucune apparence. Elle étoit très-altérée.

Nous demandâmes ensuite à voir le troisième qu'on appella; nous assurant qu'il étoit en état de descendre lui-même; étant monté depuis fort peu de temps dans le susdit galetas, & ayant traversé la rue pour aller querir du vin. Comme il ne répondoit point, nous grimpâmes dans cet endroit qui étoit sans degré, où nous le trouvâmes mort, & entièrement glacé; ce qui nous surprit d'autant plus qu'il faut de la force & de l'agilité pour parvenir à cet endroit. Sa face & ses lèvres étoient noires & livides: nous lui trouvâmes un bubon à l'aîne gauche.

Nous fîmes prendre quelques cordiaux aux deux autres, & y étant retournés le lendemain, ils nous dirent qu'ils avoient fort bien sué. La fille étoit à peu près dans le même état, son poulx étant devenu pourtant plus foible; mais le jeune homme se plaignit d'une douleur insupportable sous l'aisselle droite, où nous remarquâmes un bubon considérable, la couleur de la peau n'ayant point changé. Ce dernier mourut dans la nuit suivante, sans qu'il parût d'autres symptomes, & que ces éruptions ne semblassent pas devoir faire craindre une mort si précipitée. Le jour suivant il parut à l'aîne de cette fille un bubon considérable; sa soif redoubla le septième au matin; elle se leva, sa parole fut entrecoupée, & sa respiration plus gênée; son courage n'étant pas abattu, & son poulx paroissoit toujours naturel.

Le cinquième sa mère fut atteinte; sa maladie eut les mêmes commencemens, & les mêmes progrès. Elle mourut le septième.

Le cinquième nous fûmes avertis qu'une petite fille d'environ onze ans, logée dans une maison où ses parens venoient de mourir, se trouvoit mal. Nous trouvâmes les mêmes symptomes remarqués dans les autres, avec une inflammation de la gorge, & un grand dégoût pour le bouillon, accidens qui ont été suivis d'un bubon très-douloureux à l'aîne gauche, qui a commencé à se faire sentir dans la nuit du même jour, & qui fut suivi de la mort dans quinze ou seize heures.

Ayant fait assembler le Conseil de Ville le cinq au matin, pour apprendre par la voix publique le commencement & le progrès de ce mal, Messieurs Brun Vicaire, Perrin Médecin, & Allemand Chirurgien & Consul, qui ont exactement visité tous les malades, nous ont assuré dans cette assemblée que cette maladie avoit commencé à se faire sentir en cette Ville depuis qu'un habitant y revint après avoir servi son frere mort à Correjac; qu'elle ne s'étoit soutenuë que par la communication des malades avec les sains, ou par le transport des meubles & des hardes qui avoient servi à ceux qui en avoient été atteints; que cette maladie enlevoit dans peu tous ceux qui en étoient attraqués; & que dès que quelqu'un d'une famille en périssoit, tout le reste subissoit bientôt le même sort; que si quelqu'un de la même famille alloit chercher ailleurs un azile, il y portoit d'abord & la contagion, & la mort, & que ce n'est que de cette maniere qu'une quarantaine de personnes en sont déjà mortes; en sorte que l'on peut dire en général qu'elle est principalement caractérisée dans tous les sujets par des frissons, des douleurs de tête, des vomissemens, des nausées, une grande soif, des bubons, des charbons, des parotides, &c. ce qui se trouvant avéré & conforme presque en tout à ce que nous avons remarqué dans le petit nombre de malades que nous avons vus, nous fait juger que cette maladie est une véritable fièvre pestilentielle dont le venin est très-actif & très-contagieux.

Le sixième au matin nous étant transportés au lieu de Correjac, & ayant fait assembler le reste des habitans de ce Village dispersés dans des huttes, nous apprimes d'eux que la maladie qui les affligeoit n'avoit commencé que le lendemain du jour de la saint Clement dernier; qu'un de leurs concitoyens revint malade de la Foire de saint Laurent Dolt, où l'on croit qu'il but avec un étranger; que sa mort fut suivie de toute sa famille, & que la contagion se répandit sur tous ceux qui eurent communication avec les malades, ou qui se sont servis des hardes de ceux qui ont péri; que quarante de leurs habitans en avoient été enlevés du nombre d'environ cent qu'ils étoient; les uns en vingt-quatre heures, les autres en deux jours, & quelques-uns plus tard, & qu'il n'y a qu'un seul qui en ait échappé; qu'il y avoit actuellement deux malades dans le lieu; où, nous étant conduits, nous trouvâmes une femme âgée d'environ
soixante-cinq

soixante-cinq ans, en qui nous remarquâmes un visage livide, des yeux éteints, la voix mourante, un gros bubon ouvert à l'aîne droite, un poulx foible & convulsif, & annonçant une mort prochaine. Toutes les deux moururent le lendemain.

Etant entrés dans une autre maison, nous y trouvâmes une femme d'environ vingt-cinq ans, ayant la face pâle & avalée, les yeux mourans, la langue blanche aux côtés, & rouge dans son milieu, dans un abattement général, & des inquiétudes mortelles, des douleurs universelles, ayant pourtant la parole assez ferme & naturelle, & le raisonnement juste, le poulx concentré, & deux tumeurs douloureuses aux deux côtés, & vers l'extrémité du périnée, la peau n'ayant rien perdu de sa couleur naturelle.

Sur ces observations, & sur ce qui nous a été dit par un homme qui a soin de ces infortunés, & qui a servi presque tous les autres malades, que tous avoient été presque de la même manière, il est aisé de juger que cette maladie est entièrement du caractère de celle de la Canourgue, & qu'il est très-important d'empêcher les communications pour arrêter les progrès d'une si funeste contagion. Signés Rochevalier, Blanquet, Vaissade.

C O P I E

*De la Lettre écrite à Monseigneur le Duc de Roquelaure
par Monsieur Blanquet, Médecin de la Canourgue.*

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la Lettre que votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire le 9. de ce mois: je serai exact à exécuter ses ordres, & à vous informer journellement de tout ce qui se passera à la Canourgue. Cette Ville contenoit environ quinze ou seize cens personnes; il y en reste encore de mille à onze cens; le reste s'est retiré pour fuir le danger, ou a péri par la contagion. Il y est mort environ cent quarante personnes depuis le commencement du mal, & tous de cette fièvre pestilentielle, à la réserve de sept ou huit. Cette Ville est divisée en trois

Bbb



quartiers. Elle est située entre deux Fauxbourgs qui contiennent chacun environ soixante maisons. La maladie en a désolé un presque entièrement, & elle n'a pas encore pénétré dans l'autre. La Ville qui est au milieu, a bien eu quelques malades, mais en petit nombre. J'ai cru, Monseigneur, que je devois vous marquer ces particularités, afin que vous pussiez mieux comprendre comment cette maladie s'est communiquée, & ce qui a fomenté son progrès. On peut dire en général qu'elle n'a eu de suites qu'autant que les sains ont eu du commerce avec les malades, ou qu'ils se sont servi, ou même qu'ils ont touché leurs meubles, & leurs autres effets. J'avois déjà remarqué la cause de cette communication à la maladie de Correjac, où je fus deux fois par ordre de M. de Mendé dès le commencement de ce mal, & nous l'observâmes encore mieux Monsieur Rochevalier & moi dans le séjour que nous fîmes à la Canourgue, où nous fûmes députés par Messieurs les Commissaires du Gevaudan. Nos conjectures m'ont paru très-justes dans les Observations que j'ai faites depuis que je suis revenu par ordre de M. de Rothe. Comme j'ai reçu de ce Seigneur le pouvoir de faire dans la Canourgue tout ce que je jugerois à propos pour arrêter le cours de cette cruelle maladie, j'ai d'abord fait séparer les trois quartiers par des barricades qui sont exactement gardées, en sorte que les habitans de l'un n'ont point de commerce avec ceux des autres. Je leur fais observer une quarantaine que M. de Rothe leur a ordonnée, & je ne leur permets pas de sortir de leurs maisons que pour des nécessités indispensables. Je fais distribuer à chacun les vivres, & les autres provisions, qu'on nous envoie, & j'ai préposé dans chaque quartier un honnête homme qui a soin d'en fournir chaque particulier, & qui me rend compte chaque semaine de ce qu'il a donné aux pauvres, ou de ce qu'il a vendu aux gens aisés. J'ai fait faire une Infirmerie où on peut loger quinze malades, & des gens pour les servir; & nous avons un petit quartier hors de la Ville, où il y a neuf ou dix maisons qui sont destinées, ou à ceux qui enterrent les morts, ou à ceux qui ont communiqué avec ceux qui ont été frappés; mais avec toutes ces précautions, j'ai le chagrin de voir que ce mal se perpétue, & que de tous ceux qui en ont été attaqués, il n'en est échappé que deux. J'ai tenté toute sorte de remèdes inutilement, non-seulement ils ne garantissent aucune

personne, mais ils sont même sans vigueur, & ne produisent aucun effet. Je crois que c'est la seule maladie où on ait observé une pareille chose. Nous avons depuis hier au soir quatre morts, & il nous reste encore quinze ou seize malades. Il n'y en avoit jamais eu tant à la fois; mais par bonheur ce mal n'afflige à présent qu'un Fauxbourg, où il eut son commencement, & la Ville en est tout-à-fait exempte. J'espère que le bon ordre que je tâcherai d'y maintenir, & l'obéissance des habitans à garder leurs maisons, pourra finir les communications, & par conséquent la contagion. J'ai l'honneur d'être, &c.

BLANQUET.

A la Canourgue le 14. Juin 1721.

Depuis cette Lettre écrite il est encore mort quatorze personnes, mais toutes aux Infirmeries, ou au Faubourg infecté, & il est tombé trois malades aux mêmes endroits dans aujourd'hui 16. Juin.

L E T T R E

De Monsieur Blanquet, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, employé dans le Gévaudan pour les maladies pestilentiellles; écrite à M. Dodart, premier Médecin du Roi., au sujet de la Peste.

MONSIEUR,

JE m'acquiesce de la parole que je vous ai donnée dans la dernière Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire; je vous envoie les Observations que j'ai faites sur la peste de la Canourgue; si la vérité & la bonne foi leur peuvent donner quelque prix, je suis assuré qu'elles ne vous déplairont pas; & si vous leur donnez votre approbation, je suis assuré de celle du Public. J'aurois peut-être pu faire quelque chose de plus étendu,

B b b b ij

& de plus raisonné, si je n'étois encore actuellement occupé à un travail qui ne me donne ni le loisir, ni la tranquillité qu'il faudroit pour cela. Enfin, Monsieur, telles qu'elles sont je vous les donne; c'est à vous à juger si le Public peut en retirer quelque utilité.

Quoiqu'on n'ait pas encore pû découvrir comment la peste a été portée dans le Gevaudan, & que l'histoire du Forçat échappé de Marseille ne soit pas bien avérée, il est cependant constant que depuis près d'une année que je suis employé au service des pestiférés, je n'ai vu personne qui en ait été attaqué, qu'après avoir communiqué avec ceux qui en étoient frappés, ou après s'être servi des habits, & des hardes, de ceux qui en avoient péri. Ce principe une fois établi, on ne sçauroit douter que la peste ne soit contagieuse, & qu'elle ne reconnoisse pour sa cause un véritable ferment, capable de se multiplier, & de changer en sa propre nature les sujets sur lesquels il agit, & qui sont propres à recevoir ce changement.

On n'est point d'accord sur la manière d'agir de ce ferment. Les uns prétendent qu'il coagule le sang & les humeurs, & les autres qu'il les dissout, & qu'il les brise. Pour moi, je crois que, suivant les différentes dispositions des sujets sur lesquels il agit, ou suivant la différente proportion dans laquelle il s'y trouve, il produit tantôt l'un, & tantôt l'autre de ces effets.

En effet, si nous examinons les différens symptomes de la peste, nous ne sçaurions douter qu'ils ne reconnoissent pour cause, tantôt un sang trop épaissi, & tantôt un sang trop dissout. Les assoupissemens léthargiques, l'abattement des forces, le pouls petit, inégal, & concentré, la face pâle, ou livide, les yeux éteints, & ternis, le froid répandu sur tout le corps, ou dans quelques parties particulieres, les bubons & les parotides, les concrétions polypeuses, l'engorgement du sang dans les gros vaisseaux, les taches noires qui paroissent sur tout le corps; ces accidens, dis-je, ne peuvent être attribués qu'à un sang dont la fermentation est ralentie, & dont les principes mêlés confusément & sans ordre, n'ont plus ni ce mouvement circulaire, & uniforme, d'où dépend la vie & la santé, ni cette proportion qui fait l'économie du corps humain.

Si nous considérons d'un autre côté ces hémorrhagies si fréquentes, & que rien ne peut arrêter, ces délirés phrénétiques,

ces yeux étincelans, ces chaleurs brûlantes, ces visages allumés, ces douleurs aiguës de la tête, cette soif qu'on ne sauroit éteindre, ce pouls vite, plein, fréquent, ces mouvemens convulsifs, cette oppression de poitrine, avec une haleine dont la main peut à peine souffrir l'ardeur, ces éruptions d'un rouge animé, ces charbons si douloureux, &c. on conviendra aisément que tous ces funestes accidens ne peuvent être produits que par un sang dont la fermentation est extrêmement vive, & dont les parties brisées & emportées avec rapidité, causent ce feu qui détruit la structure même des viscères, rompt le tissu des parties solides, crève les vaisseaux sanguins, & permet au sang de s'échapper par une infinité d'endroits, ou de causer des tiraillemens, & des divulsions très-douloureuses.

De-là vient que les tempéramens les plus robustes, & les plus vigoureux, ont été plus vivement attaqués, & ont péri plutôt que ceux dont la complexion étoit foible & délicate; parce que les principes de leur sang, plus animés & plus massifs, ont été propres à recevoir un mouvement plus violent, & par conséquent à causer de plus grands désordres; tandis que les autres dont le sang ne fermentoit que foiblement, n'ont pas reçu des impressions, ni des secousses si rudes, & ont mieux soutenu les efforts d'un mouvement moins violent, & moins rapide. Cela est si vrai, que parmi cent quatre convalescens que nous avons à la Canourgue, on peut compter près de quatre-vingts enfans, vieillards, ou femmes foibles, & infirmes.

Il seroit aisé, Monsieur, de raisonner là-dessus suivant les principes de la Physique, & de la Médecine; mais, outre qu'un tel projet ne peut être renfermé dans les bornes d'une Lettre, votre pénétration suppléera à tous les raisonnemens que je pourrois faire pour appuyer cette vérité.

Voilà, Monsieur, quels sont les principaux accidens de la peste, & qui la caractérisent: on peut pourtant assurer qu'il n'en est aucun de pathognomonique qui la distingue des autres maladies, & qu'ils se rencontrent tantôt les uns, & tantôt les autres dans les différentes personnes qui en sont frappées. Je dis plus (& cette proposition paroîtra paradoxe à bien des gens) en temps de pestilence toute maladie est peste; en temps de pestilence la peste est toute sorte de maladies; c'est-à-dire, que ce qui ne seroit dans un autre temps qu'une simple fièvre con-

tinuë, une pleurésie, une dysenterie, &c. contracte un caractère de malignité qui le rend pestilentiel. Secondement, le venin de la peste se masque sous tant de figures, & cause des accidens si différens & si bizarres, qu'on peut être convaincu qu'il n'est aucune maladie dont il n'emprunte la ressemblance, suivant la force, ou la foiblesse des viscères, & des autres parties qu'il afflige.

Cet argument est démonstratif, si l'on fait attention que pendant une année entière il n'est mort personne à la Canourgue en qui l'on n'ait remarqué des signes de peste, excepté deux vieillards emportés par des maladies chroniques; tandis qu'il y doit naturellement mourir soixante, ou soixante-cinq personnes par an. La même chose est arrivée à Mende, à Marvejols, & dans tous les autres lieux du Gevaudan qui ont été affligés de la contagion. Ainsi l'on ne peut réduire l'idée de cette maladie à certaines classes; il en est autant qu'il y a de maladies différentes, & je n'ai presque point vu de sujets en qui les accidens se ressemblassent.

Cette vérité est confirmée par les observations qui nous apprennent, que pendant plusieurs années, après que la peste avoit fini dans les Villes qu'elle avoit ravagées, les autres maladies qui survenoient, avoient je ne sçai quoi de malin, & se ressentoient encore d'un reste de contagion, qui les rendoit plus dangereuses, & plus suspectes.

Cette vérité reçue nous conduit nécessairement à admettre une cause générale, & à supposer dans tous les habitans d'une Ville attaquée la semence de la peste qu'ils reçoivent par la respiration, avec l'air infecté des corpuscules échappés des corps de ceux qui sont déjà frappés, ou qui en ont péri. Tout le monde ne tombe pourtant pas malade, parce qu'il ne se trouve pas dans tous les sujets des dispositions à mettre en œuvre ce ferment, ou qu'il s'en trouve même dans plusieurs de toutes opposées à son action. Mais si je suis disposé à avoir une pleurésie, une dysenterie, une simple fièvre putride, ces maladies ne manqueront pas de contracter le caractère du venin que j'ai déjà dans le corps, & de devenir pestilentielles. D'ailleurs ce venin, comme assoupi, & sans action, peut être réveillé par les passions de la crainte, de la tristesse, de la colere; par des débauches, par de mauvais alimens, par des indigestions, &

principalement par la communication. Enfin il faut une occasion qui mette en jeu ses forces , & qui les fasse déclarer. C'est par cette raison que le peuple qui se nourrit mal , que les femmes timides , que ceux qui s'abandonnent aux excès du vin , que les enfans dont les digestions ne se font jamais bien , sont plutôt attaqués que les autres ; c'est par cette raison que l'éloignement & la fuite sont les meilleurs préservatifs contre la peste , pour ne pas dire les seuls , parce que ces miasmes répandus dans l'air , ne peuvent s'étendre qu'à une certaine distance , comme toutes les autres vapeurs , & les exhalaisons ; c'est encore par cette raison que les grands feux que l'on allume , que les parfums des choses même les plus puantes , sont regardés comme très-propres à purifier l'air des molécules malignes dont il est chargé , ou parce que le feu les dissipe , & les divise , ou parce que les souches grossiers qui s'élèvent des drogues que l'on brûle , peuvent l'envelopper , l'émousser , enfin lui faire changer de nature , & le mettre hors d'état de nuire.

Cette matière demanderoit à être traitée fort au long ; mais je me contente de la toucher en passant , & d'insinuer mon sentiment sur la nature de la peste , & sur la manière dont elle se répand ; je ne l'ai fondé que sur les observations que j'ai faites pendant que j'ai été employé à secourir les malades.

Il ne s'agiroit présentement , Monsieur , pour avoir une juste idée de la peste , que de déterminer quelle est la nature du venin pestilentiel , quelle en est l'origine , & comment la même cause peut produire des effets si différens : mais en vérité la matière est si obscure , & les sentimens de tant de grands hommes qui en ont écrit sont si différens , que je n'ai pas la témérité de prononcer là-dessus ; & qu'à l'exemple du Prince de la Médecine , je crois qu'on doit reconnoître dans cette maladie la main d'un Dieu qui se sert , pour châtier les hommes , des causes secondes qui nous sont inconnues ; & qu'il est plus raisonnable d'avouer de bonne foi son ignorance , que de forger à plaisir des systèmes qu'on ne peut appuyer d'aucune raison solide.

L'embarras n'est pas moins grand , lorsqu'il faut décider sur la maladie de ceux qui sont les premiers attaqués de la contagion. La différence des accidens rend la décision délicate , & l'on risque , ou de sacrifier une Ville dans la crainte de la dé-

clarer suspecte, ou de la ruiner, & de la priver de tout commerce avec ses voisins, en prononçant trop hardiment que le mal y est déclaré. On peut pourtant raisonnablement assurer que la peste est dans une Ville, s'il y arrive plusieurs morts subites, s'il paroît sur le corps des éruptions, ou des taches noires & livides après leur mort; si les maladies les plus communes trompent, & la prudence des Médecins à les bien connoître, & l'espérance qu'ils ont dans les remèdes qu'ils prescrivent; si aux environs il y a des lieux attaqués de la contagion, & qu'on soit convaincu qu'il y a eu du commerce avec les habitans, & qu'on en ait pris des marchandises, ou d'autres effets; car ce venin s'y attache comme une vapeur très-subtile: mais on ne doit plus douter de son malheur, lorsque la mort enlève en peu de temps beaucoup de personnes, & qu'on trouve les accidens d'une véritable peste, tels que sont ceux que nous avons dit la caractériser.

On sçait en général que le prognostic de cette maladie est très-funeste, & qu'elle fait périr en fort peu de temps presque tous ceux qui ont le malheur d'en être frappés; mais les événemens en sont si bizarres, qu'il est bien difficile à un Médecin, quelque éclairé, & quelque attentif qu'il soit, de ne pas se tromper dans les jugemens qu'il en porte, & il n'y a qu'une longue expérience qui puisse nous faire connoître ceux qui en doivent périr, ou ceux qui en échapperont: encore cette connoissance n'est-elle guères assurée. Voici pourtant, Monsieur, les signes bons ou mauvais qui nous donnoient quelque espérance, ou nous faisoient désespérer du salut de nos malades.

Lorsque la maladie se déclaroit par des éruptions, que la langue étoit naturelle, & qu'il n'y avoit point de ces autres accidens, on pouvoit répondre de la guérison; mais ces exemples ont été rares.

Les sueurs abondantes qui n'affoiblissoient point les malades, jointes à des éruptions considérables, avec un pouls plein, & réglé, étoient d'un bon augure.

Les charbons & les bubons qui fournissoient de la matière, & dont les bords durs & gangrenés, lorsqu'on les coupoit, se ramollissoient peu à peu, & prenoient une couleur plus animée, nous faisoient tout espérer pour le succès.

Les cours-de-ventre, & les hémorrhagies critiques, qui sou-
lageoient

lageoient les malades, leur étoient favorables.

Les délires phrénétiques n'ont pas été funestes dans les sujets d'une foible constitution.

Enfin, Monsieur, le croirez-vous? nous trouvions une ressource dans l'infirmité des personnes attaquées, & la délicatesse de leur tempérament nous faisoit prononcer en leur faveur.

Les vomissemens bilieux, les douleurs aux reins, les frissons, les grands maux de tête, les cours-de-ventre qui paroissent d'abord, & malgré lesquels les accidens se soutenoient; les sueurs qui affoiblissoient les malades, les grandes soifs, avec une langue noire, blanche, ou jaune, le poulx petit, dur, inégal, concentré, les assoupissemens, les délires obscurs, l'égarement des yeux, la langue bégayante, la voix enrouée, les douleurs de la gorge & du col, sans que rien parût au dehors, l'ardeur des entrailles, la perte de sang aux femmes, les bubons qui après avoir paru dispaissent, ceux qui étoient profonds, & douloureux, ceux dont les bords restoient toujours secs, & noirâtres, malgré les meilleurs digestifs, & les suppuratifs, les charbons qui avoient le même caractère; tous ces accidens, dis-je, nous faisoient désespérer de la guérison de ceux qui en étoient atteints. Mais les deux plus funestes étoient l'oppression de poitrine, & l'éruption d'un pourpre noir & livide; dès lors on pouvoit hardiment prononcer sur le sort du malade, & je n'en ai point vu qui ait survécu au-delà de quatre heures à ces deux symptômes.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai remarqué de plus considérable dans les maladies que j'ai traitées à la Canourgue, & à tous les environs. Je vous le communique avec d'autant plus de plaisir, que Messieurs le Moine & Bailly, avec qui j'ai eu l'honneur de travailler long-temps à la Canourgue, peuvent être garans de tout ce que j'avance. Vous connoissez, Monsieur, leur capacité, & leur mérite, & je ne sçai s'il est plus glorieux pour eux d'avoir mérité votre choix pour venir à notre secours, ou plus avantageux pour le Gevaudan d'avoir eu le bonheur de les posséder dans le triste état où il étoit réduit. Quelque zèle & quelque fermeté qu'ils aient fait paroître à la Canourgue, ils se sont encore surpassés à Marvejols, où le grand nombre de malades a donné à leur courage un champ plus vaste, & de plus

grandes occasions. C'est à eux, & à Monsieur Rochevalier, que le reste de cette Ville doit son salut. Quelque éloge qu'on donne à ce dernier, il ne sera jamais suspect à ceux qui savent ce qu'il mérite; & quelque bien que je puisse en dire, la justice que je lui rendrai y aura plus de part que les sentimens de l'étroite & ancienne amitié qui nous unit.

Je ne m'étendrai pas beaucoup, Monsieur, sur la cure de cette maladie. La violence du mal rend presque tous les remèdes inutiles, & la rapidité avec laquelle les malades meurent, ne permet pas d'en tenter plusieurs: mais on peut assurer qu'il n'en est aucun de spécifique, & qu'il faut les varier autant que les accidens varient. Ainsi, à proprement parler, comme la peste est toute sorte de maladie, il faut s'attacher à la traiter comme celles dont elle emprunte la figure; mais après tout, je ne suis pas pour le grand nombre des remèdes; nous n'en avons jamais vu tout le bon succès que nous devions en attendre; il faut le plus souvent laisser à la nature le soin de pousser au dehors par des sueurs, ou par des éruptions, l'ennemi qui la trouble; soutenir ses forces par quelques légers cordiaux, ou réprimer sa trop grande fougue par les préparations de l'opium, & par les autres narcotiques.

Les remèdes propres pour ramollir, & pour mener à suppuration les éruptions, sont les meilleurs secours qu'on puisse employer; & l'on est comme assuré du succès, lorsqu'une mort précipitée ne prévient pas le temps où l'on doit faire l'ouverture de ces tumeurs. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, & une parfaite considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, **BLANQUET.**

A Grefes près Marvejols le 23. Février 1722.

PROCES VERBAL

*Dressé par Messieurs le Moine & Bailly à leur arrivée
à Marvejols.*

N OUS soussignés Conseillers-Docteurs-Regens , & ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris , députés de la Cour dans le Gouvernement de Languedoc , déclarons que nous étant transportés de la Ville de la Canourgue en celle de Marvejols le Samedi trentième Août , conformément à la Lettre de Monsieur le Marquis de Rothe Commandant en Gevaudan , en date du 27. dudit mois , portant que c'étoit en conséquence des ordres de Monseigneur le Duc de Roquelaure , qui ne nous sont point parvenus , nous aurions été conjointement avec Monsieur Rochevalier , Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier , pratiquant dans ladite Ville , au Couvent des RR. PP. Cordeliers situé à la porte de la Ville , & servant présentement d'Hôpital , où nous aurions trouvé plus de cent soixante malades , tous frappés de la peste , avec éruptions de bubons & charbons , les bubons au nombre de quatre & cinq , les charbons jusqu'au nombre de huit & dix dans un seul sujet : que ledit Sieur Rochevalier nous auroit dit que les malades dispersés dans la Ville étoient en plus grand nombre que ceux de l'Hôpital : Qu'ayant voulu nous informer du Conseil de Santé de ladite Ville de Marvejols , des causes de cette maladie , nous aurions appris que les habitans se feroient dispersés depuis que la contagion avoit été déclarée , partie de ceux qui les composoient s'étant retirés à la campagne , & l'autre partie frappée de crainte & de frayeur , se tenant renfermée dans les maisons : Que nous aurions été obligés de nous contenter de ce qu'auroient pû nous rapporter le révérend Pere de Jalavous , Prieur des Jacobins de ladite Ville , qui administre les pestiférés dans les Hôpitaux depuis le commencement de la maladie , & le Sieur Rochevalier , Médecin : Que nous aurions appris d'eux que les habitans de cette Ville , & tout le Gevaudan , auroient communiqué avec ceux de la Canourgue , & de Cor-

rejac jusqu'au 21. Mai, que Monsieur le Marquis de Rothe y étant arrivé, fit bloquer la Canourgue: Qu'ils auroient acheté des marchandises de la Canourgue jusqu'audit jour: Que cependant la Ville de Marvejols auroit joui d'une grande tranquillité jusqu'au neuf du mois de Juin de la présente année: Qu'il seroit mort depuis ledit jour jusqu'à la fin du mois, neuf habitants de cette Ville: Que le deuxième de Juillet seroient morts Catherine Chauvet âgée de quatre-vingts ans, & Jean Ruffet, Soldat du Régiment de Bresse, & le cinq du même mois Claude Thevenet, aussi Soldat du Régiment de Bresse: Que l'on auroit observé dans tous ces malades des glandes gonflées aux aînes & aux aisselles, que l'on auroit cru être des *nodus*, que l'on prétend ordinaires dans ce pays, des tumeurs rouges, dures & douloureuses, & que l'on auroit jugé être des tumeurs phlegmoneuses ordinaires: Que depuis il en seroit péri de temps en tems quelques-uns, sans que les morts eussent allarmé, parce qu'elles ne seroient arrivées qu'environ tous les huit à dix jours, jusqu'au dix du mois d'Août: Qu'une fille qui auroit gardé chez elle un de ces malades, & qui auroit demeuré depuis dans la même chambre, sans prendre aucune précaution, ayant été ledit jour à Vêpres & au Sermon, se seroit placée dans l'Eglise au milieu de la Nef; & que dès ce jour plusieurs auroient été attaqués: Que le lendemain, onze du même mois, on auroit compté environ soixante malades frappés de la contagion, tous dispersés dans les différens quartiers de la Ville, & que l'on auroit observé être presque tous ceux qui auroient été placés dans l'Eglise le plus près de ladite fille: Que depuis le mal auroit fait un progrès très-considérable par la communication des sains avec les infects, en sorte que présentement il n'y auroit pas dix maisons saines dans la Ville: Qu'ayant recherché quelle pourroit être la première cause de ce funeste mal, nous aurions enfin sçu que les premiers qui en avoient été attaqués, auroient acheté des moutons du Village de Correjac, que l'on leur avoit livrés à vingt sols la pièce: Qu'ayant examiné, & visité soigneusement les malades, nous aurions observé que cette maladie se manifeste par douleurs de tête, accablement universel, anéantissement, frissons, vomissemens bilieux, vermineux, séreux, douleurs aux aînes & aux aisselles, chaleurs & douleurs de reins, poulx élevé, fréquent &

dur, quelquefois petit & dur; & les symptomes qui l'accompagnent, les vomissemens qui continuent quelquefois jusqu'à la mort, nausées, diarrhées, dysenteries, chaleur brûlante de la peau, délires obscurs dans les uns, phrénésies dans les autres, langue blanche fort chargée, rarement rouge & sèche, éruptions de bubons, charbons, parotides, pourpre rouge, brun, & noir, qui dénote une mort certaine, qui est presque toujours précédée d'une difficulté de respirer: Que nous étant informés du nombre des habitans de cette Ville, on nous auroit assuré avoir été avant le blocus de deux mille neuf cens cinquante, dont il en seroit peut-être sorti dehors six à huit cens, sans que nous ayons pû en sçavoir exactement le nombre, ni celui des morts que l'on nous a dit être environ de quatorze cens: Que nous aurions de plus observé que ceux qui sont baraqués, & qui se sont retirés dès le commencement, sont également frappés de cette contagion, comme ceux qui demeurent dans la Ville.

Toutes ces choses examinées & considérées, nous ne doutons point que le virus de la maladie qui afflige cette Ville ne soit beaucoup plus facile à se répandre, & à se communiquer, que celui de la peste qui a ravagé la Canourgue; ce que nous déclarons, & certifions, & en foi de quoi nous avons signé le présent Procès-verbal à Marvejols ce 25. Septembre 1721.

L E T T R E

De Messieurs le Moine & Bailly, Docteurs-Regens de la Faculté de Médecine de Paris, à M. Joseph de Fornès, ci-devant premier Professeur de Médecine dans la Ville de Barcelone, envoyé exprès à Montpellier par le Viceroi de Catalogne, traduite du Latin.

MONSIEUR,

NOUS aurions répondu sur le champ à la Lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire, si nous avions été les maîtres de notre temps; mais outre qu'un très-grand

C c c c iij

nombre de malades, à qui il faut administrer les remèdes internes, demande nos attentions, nous sommes indispensablement obligés d'assister aux opérations à faire aux charbons & aux bubons, que nous avons toujours soigneusement examinés, pour montrer aux Chirurgiens, qui sont fort novices dans le traitement de cette maladie, ce qui demande l'incision, ou l'application du cautere. Ajoutons qu'à peine le plus grand nombre a-t'il commencé à mettre la main à l'œuvre, qu'ils sont eux-mêmes frappés de la cruelle maladie qu'ils attaquent, & que nous sommes obligés de les remplacer, non-seulement par des gens encore moins versés dans la cure de ces maux, mais même de la confier à gens qui n'ont aucune connoissance de la Chirurgie.

Tels sont entr'autres deux Corbeaux (c'est ainsi que l'on nomme ceux qui sont chargés d'enterrer les morts) qui, suivant nos instructions, ont appliqué le fer, le feu, & les topiques, aux bubons & aux charbons. Et quel autre parti prendre dans le temps que nous comptons dans nos Infirmeries trois cens malades, dont les plus favorisés avoient trois ou quatre bubons & charbons, & d'autres, en grand nombre, en avoient jusqu'à huit & dix ? Si le temps nous le permettoit, Monsieur, nous ferions de notre mieux pour répondre à vos desirs, & nous vous enverrions une relation détaillée de la peste de la Canourgue, & de celle de Marvejols; mais vous aurez la bonté de vous contenter d'une histoire simple de ces deux maladies, car elles diffèrent en quelque point, jusqu'à ce qu'un peu plus de loisir nous mette en état de donner quelque ordre à diverses observations dont nous nous ferons un plaisir de vous faire part, & que nous comptons même rendre publiques, tout imparfaites qu'elles seront.

Les sentimens sont partagés sur la maniere dont la maladie pestilentielle a été transportée de la Provence dans le Gévaudan. Tous les habitans de la Canourgue s'accordent pourtant à s'en prendre de ce malheur à un des Forçats qui avoient été employés à Marseille à enterrer les morts, lequel ayant trompé la vigilance des Soldats qui bloquoient cette Ville, se transporta à Saint Laurent, endroit éloigné d'une lieue de la Canourgue, où il donna un vêtement de laine à un de ses parens demeurant à Correjac, lequel mourut de peste peu de jours

après s'en être servi , & communiqua la maladie à trois de ses enfans , qui le rejoignirent bientôt , & peu de jours après furent suivis de leur mere. C'est ainsi que la peste se répandit dans Correjac , d'où elle se communiqua à la Ville de la Canourgue , dont les habitans entretenoient , comme par le passé , une libre correspondance avec Correjac , dans l'ignorance où ils étoient du fleau dont cet endroit étoit frappé. Quant à Marvejols , on a remarqué que les premières victimes de cette cruelle maladie , engagées par l'appas d'un vil intérêt , avoient acheté à bas prix des moutons des habitans de Correjac.

Voilà , Monsieur , ce que nous pouvons vous dire de plus certain sur l'origine de la peste qui a désolé cette Province.

Nous n'entreprendrons point de parler en Médecins des causes de cette maladie. Les Auteurs les plus célèbres , & surtout de nos jours , sont si peu d'accord , qu'il faudroit , pour pérer toutes leurs raisons , & les examiner attentivement , un temps beaucoup plus long que le traitement de nos malades ne nous le laisse. D'ailleurs il faudroit faire un traité , & nous avons dessein de ne pas excéder les bornes d'une Lettre ; & l'étendue de vos connoissances en Médecine , connoissances appuyées d'une expérience consommée , vous mettra bientôt en état de prendre votre parti , lorsque vous aurez lû une description exacte des accidens , l'usage que nous avons fait des remèdes , & les phénomènes que les ouvertures des morts ont mis à découvert. Aidé de ces lumieres , vous pourrez aisément pérer les raisons des Auteurs opposés de sentimens , distinguer la vérité de ce qui ne porte point son caractère , & pénétrer , s'il est possible , jusqu'à la vraie cause de cette maladie meurtriere.

La peste de la Canourgue étoit caractérisée par les symptomes suivans. Des froids , des frissons , des tremblemens , des douleurs de tête plus ou moins aiguës , des lassitudes spontanées , un accablement subit des forces , un sommeil profond , un pouls dur , petit , & si foible qu'à peine le sentoit-on quelquefois , la langue blanche , quelquefois même , ce qui étoit plus rare , très-noire au milieu ; de fréquentes nausées , le vomissement des alimens que les malades avoient pris précédemment , ou d'une bile jaune , & même verte , dans laquelle nageoient quelquefois des vers , étoient les accidens qui annonçoient le commencement de la maladie d'une personne que vous auriez cru en parfaite santé le moment d'auparavant.

Quelques heures après la fin du froid, ou du frisson, quelques malades étoient attaqués d'une fièvre très-violente avec délire phrénétique, ou d'une fièvre moins considérable avec une soif dévorante, tandis qu'il n'étoit pas possible d'appercevoir la moindre altération dans le pouls des autres. Nous ne parlons point ici de ceux qui sont morts au bout de six, huit, ou douze heures au plus, de maladie.

Différentes especes de douleurs, surtout poignantes dans les aînes, aux aisselles, & même derriere les oreilles, annonçoient quelque éruption instante.

Si celle des charbons & bubons se faisoit d'une maniere convenable, les symptomes se calmoient promptement, & se dissipoient insensiblement.

Le vomissement fatiguoit quelquefois les malades pendant tout le cours de la maladie; ce qui étoit commun aux diarrhées bilieuses, ou séreuses, & colliquatives.

La violence du mouvement du sang dans les malades attaqués d'une fièvre considérable, produisoit des hémorrhagies, qui ont toujours été critiques, & à leur soulagement, quand le sang est sorti par le nez, & toujours mortelles, quand il est sorti par l'uterus.

La mort étoit annoncée par une respiration fréquente, embarrassée, essoufflée, & par l'éruption de taches noires sur toute la peau.

La méthode que nous avons mise en usage pour combattre, & surmonter cette maladie contagieuse, est extrêmement simple. Car l'expérience nous a appris à la Canourgue, & à Marvejols, qu'il faut la traiter, comme toutes les autres, suivant les indications; & nous avons remarqué que tous les remedes & antidotes, honorés du nom spécieux, & éblouissant, de spécifiques, ont été vains & inutiles, & même presque toujours mortels. En effet nous n'avons jamais employé avec succès que les remedes ordinaires; encore n'avons-nous pas mis en usage tous ceux que nous y aurions pû mettre, suivant les indications, parce qu'il nous en manquoit une grande partie.

Dans le premier commencement de l'attaque de la maladie, sans même avoir égard au froid, nous donnions un émétique aux malades qui avoient des nausées, ou des vomissemens, & nous nous servions surtout de l'ipécacuanha qui nous a toujours
mieux

mieux réussi que les autres. Il étoit rare qu'il ne fit son effet que par le haut ; le plus souvent il faisoit sortir les humeurs bilieuses par les deux extrémités opposées.

L'opération de ce remede étant finie, on donnoit au malade suffisamment couvert, & disposé à l'éruption de la sueur, une potion sudorifique & diaphorétique composée de thériaque, des confectons d'hyacinthe, & alkermes, d'extract de genièvre, de poudre de vipere, & autres remedes analogues, dissouts dans l'eau de fontaine, au défaut d'eaux distillées, ou de décoctions appropriées, qui nous manquoient, parce que nous n'avions ni plantes, ni Apotiquaires.

On ranimoit les forces abbatuës avec le lilium de Paracelse, le baume du Commandeur, & les cordiaux simples.

Le laudanum liquide de Sydenham, donné à grandes doses, & souvent, prévenoit les phrénésies, & les calmoit.

Les sels volatils de vipere, ou de corne de cerf, le sel aromatique huileux de Sylvius, &c. remédioient aux assoupissemens.

Ceux qui n'avoient qu'un délire obscur, se trouvoient très-bien des volatils mariés avec le laudanum liquide de Sydenham, en dose convenable.

L'usage réitéré de l'ipecacuanha, seul, ou mêlé avec douze ou quinze grains de diascordium, arrêtoit les diarrhées.

Lorsqu'un malade qui avoit une disposition naturelle à la sueur, avoit besoin d'un émétique, nous emploïons avec beaucoup de succès le kermes minéral, qui évacuoit par le haut & par le bas, en même temps qu'il provoquoit la sueur.

On amenoit communément à maturité avec le secours des cataplasmes émolliens les bubons & les parotides, qu'on pansoit alors à l'ordinaire, après y avoir fait la plus grande incision possible. Quant aux malades qui étoient naturellement fort disposés à la sueur, nous résolvions ces tumeurs à force de réitérer les remedes sudorifiques, & par l'application de l'emplâtre magnétique d'Angelus Sala.

On commençoit par cerner la surface des charbons, & nous faisons emporter l'escarre avec le fer, ce qu'on recommençoit tant que la chair paroissoit verte.

Quand les charbons étoient fort considérables, ce qui arrivoit quelquefois, car nous en avons vu un qui s'étendoit d'une

épaule à l'autre, & depuis les vertèbres du col jusqu'aux fausses côtes, on y faisoit d'abord un grand nombre de scarifications, afin que pendant que le pus couloit, l'escarre se détachât plus facilement d'elle-même par parties, ou qu'il fût plus aisé de l'emporter avec le bistouri. Au reste on pansoit ces charbons comme les autres especes d'ulceres.

Le quinquina guérit les fièvres qui fatiguent les malades sur la fin de la peste, & surtout ceux qui ont été attaqués de phrénésie, & guérit aussi toutes les douleurs d'estomach, les nausées, & les vomissemens, lorsqu'on a vuïdé les premieres voies.

Vous voyez, Monsieur, qu'une maladie qui cède aux remedes ordinaires, ne demande pas un si grand appareil.

Nous avons essayé beaucoup d'autres remedes, mais sans succès. La saignée du bras & du pied, quelque indiquée qu'elle fût dans une infinité de cas, a toujours été mortelle. Il en est de même des purgatifs proprement dits, qui ont toujours donné la mort aux malades.

Nous ne nous amuserons pas à vous faire une histoire détaillée de la peste de Marvejols, parce que son attaque & ses accidens sont les mêmes que ceux dont nous vous avons fait le détail; nous ne remarquerons que ce qui la différencie de celle de la Canourgue. Les phrénésies qui étoient très-fréquentes dans celle-ci, étoient beaucoup plus rares dans l'autre. Les bubons & charbons qui se guérissent aisément à la Canourgue, donnoient beaucoup plus d'embarras à Marvejols, où l'humeur virulente qui les cause, & corrode, & ronge les chairs, se glissoit dans les muscles avec tant de promptitude, qu'en moins de douze heures il se faisoit un, ou plusieurs sinus très-profonds dans une partie où il n'y en avoit pas auparavant le moindre vestige; &, ce qui est remarquable, rarement ces sinus se creusent dans la partie déclive; c'est presque toujours dans la partie supérieure; & sur cent charbons, ou bubons, à peine en a-t-on trouvé deux, où l'humeur virulente n'eût pas creusé des fistules de cette espece qu'on ne pouvoit guérir qu'avec les instrumens tranchans.

Quant à la cure de la maladie, elle a été fort différente à Marvejols de ce qu'elle a été à la Canourgue. Les saignées du bras & du pied, suivant les indications, ont fait des miracles, & guéri parfaitement les malades; & lorsqu'elles n'ont pas em-

porté tous les accidens, elles les ont beaucoup diminués, & elles ont extrêmement foulagé les malades.

Nous faisons ouvrir la veine du bras dans les sujets pléthoriques, & les tempéramens sanguins, dans les douleurs de côté, qui sont assez communes, & dans les embarras de la respiration.

Dans le délire, la phrénésie, les grandes douleurs de reins, la suppression des urines, & des règles, nous ouvrons la veine du pied; & si cette première saignée ne soulage pas beaucoup le malade, nous la réitérons deux, trois, & quatre fois.

Nous avons employé la saignée de la jugulaire avec succès dans les affections soporeuses.

A peine trouve-t-on l'occasion de placer les émétiques, si l'on en excepte le kermes minéral, dont nous avons fait très-peu d'usage, & l'ipécacuanha dans les diarrhées. Cependant dans les affections soporeuses huit ou dix grains de tartre stibié dans une chopine d'eau commune donnée par verrées, font beaucoup de bien en évacuant des matières bilieuses par le haut, & par le bas, pourvu que les vaisseaux ayent été désemplis par la saignée.

Les purgatifs les plus doux, comme la manne, la rhubarbe, le senné, donnés à la première occasion qui se présente, font beaucoup de bien dans cette maladie, comme dans toutes les autres, en vidant les premières voies; ce qui produit une meilleure disposition du corps, qui fait couler des sueurs plus abondantes, lorsqu'on met en œuvre les diaphoretiques, & les sudorifiques.

Nous avons employé à Marvejols les mêmes cordiaux simples & volatils qu'à la Canourgue. S'il y a une occasion où l'on peut les donner en sûreté, c'est sûrement dans les dispositions soporeuses, mais surtout lorsque l'éruption de taches pourprées, soit qu'elles soient rouges, vertes, ou d'un rouge noirâtre, annonce, en se faisant sur toute l'habitude du corps, que le malade mourra très-promptement, si l'on ne lui donne un secours encore plus prompt. Dans ces circonstances les esprits volatils donnés à grandes doses, & répétées plusieurs fois, causent une sueur abondante qui fait disparaître les taches pourprées, & rend le malade à la vie.

Nous pourrions vous citer plus de cent personnes dans cette Ville, qui pendant un, deux, trois, & même quatre jours,

ont eu tout le corps couvert de taches pourprées, même noires, que cette méthode, & le fréquent usage des volatils, a arraché des bras de la mort. Au reste il n'est pas possible de donner une méthode certaine pour surmonter cette funeste maladie, puisque toute la cure dépend des indications, & du caractère de la maladie même, qui diffère suivant les pays, comme la peste de la Canourgue & de Marvejols en fait foi.

Nous vous avouons franchement que nous ne connoissons point de préservatifs contre cette cruelle maladie; ayant inutilement fait usage des remèdes les plus vantés à ce titre.

Nous avons employé le peu de temps que les soins que nous avons été obligés de donner aux malades, nous ont laissé à faire ouverture des corps morts.

Le premier de ceux que nous avons ouverts, étoit un homme d'un fort tempérament, qui avoit été fatigué d'un vomissement pendant tout le cours de sa maladie, & avoit rejeté par la bouche de la bile & des vers. Le troisième & dernier jour de sa maladie il lui étoit sorti deux charbons, l'un au bras, l'autre à la jambe.

Le bas-ventre étant ouvert, nous trouvâmes les intestins gonflés de vents, & d'un diamètre beaucoup plus grand que le naturel. Il y avoit dans le ventricule, dont la grandeur étoit double de l'ordinaire, un ver vivant, rond, blanchâtre, long de six ou sept pouces, d'une consistance cartilagineuse. Il y avoit pourtant trois heures que cet homme étoit mort. Le foie, la rate, le pancréas, le cœur, & les poulmons, qui étoient beaucoup plus gros que dans l'état naturel, laisserent échapper, en les ouvrant, un sang extrêmement dissout. La vésicule du fiel, dont le volume étoit triple du naturel, étoit remplie d'une sérosité très-noire. En ouvrant le ventricule gauche du cœur, nous y trouvâmes deux polypes, l'un dans l'oreillette, l'autre dans le ventricule. Nous ne touchâmes point à la tête faite d'instrumens.

Le second corps que nous ouvrîmes étoit celui d'une femme qui allaitoit son enfant. Elle étoit morte au commencement du troisième jour de sa maladie, entièrement couverte de taches noires. Une grande douleur de tête, un resserrement de la poitrine, une respiration essoufflée, sont les seuls symptômes qui la fatiguèrent depuis le commencement de la maladie jusqu'à la mort.

Tous les intestins, si l'on en excepte l'ileum, où l'on remarquoit aisément une disposition inflammatoire, étoient dans l'état naturel; le foie étoit très-grand; la vésicule du fiel, dont le volume & la couleur étoient à l'ordinaire, étoit pleine d'une sérosité très-noire, très-semblable au sang qui sortoit en ouvrant les artères, ou les veines, des viscères du bas-ventre, de la poitrine, & du cerveau.

Nous trouvâmes dans la veine-porte un polype de deux pouces de long, & un dans chaque ventricule du cœur, où il étoit accompagné de grumeaux de sang très-noirs.

Comme un des Chirurgiens qui étoient arrivés dans cette Ville depuis quelques jours, avoit apporté une scie, entre autres instrumens de Chirurgie, nous ouvrîmes la tête, & nous vîmes le sinus longitudinal obstrué par un polype, & des caillots de sang; nous ne remarquâmes aucune altération dans les substances médullaire & corticale, ni les autres parties du cerveau, si ce n'est dans la portion de la dure-mère qui sépare le cerveau du cervelet, qui étoit bleuë. Les taches noires qui étoient répandues sur la peau pénétoient jusqu'à la membrane adipeuse.

Voilà, Monsieur, ce qui nous a paru le plus digne d'attention dans la peste de la Canourgue, & de Marvejols. Nous souhaitons que ce détail vous satisfasse; au reste s'il vous laisse quelque chose à desirer, vous pouvez vous adresser à nous avec confiance, & persuadé que nous nous ferons un plaisir de vous donner des marques de la considération avec laquelle nous sommes,

MONSIEUR,

Vos, &c.

LE MOINE, & BAILLY.

A Marvejols le 19. Novembre 1721.

OBSERVATION

Faite à Marvejols, par Monsieur le Moine, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, traduite du Latin.

LE 2. Décembre 1721. Mademoiselle Marion alla deux fois aux Hermets voir deux sœurs pestiférées, malades dans la même maison. La seconde fois à cinq heures elle en coëffa une qui avoit le pourpre noir, & qui mourut quatre heures après; elle la changea, &c. & reçut son haleine, dont elle se sentit frappée. Elle remonta à cheval, avec un mal de tête, qui, quoique peu considérable, fut suivi d'un frisson qui la prit à six heures du soir, principalement dans le dos. Elle soupa comme à son ordinaire; le mal de tête augmenta pendant la nuit; il survint des douleurs très-violentes dans le dos & les reins, & une douleur très-sensible à l'aisselle, avec une glande de la grosseur d'un gros pois. Son pouls étoit dur, mais réglé. Tel est l'état où je la trouvai le 3. Décembre, que je fus appelé sur les dix à onze heures du matin.

Je lui ordonnai une potion composée d'un gros de confection alkermes, d'un scrupule de poudre de vipere, & de vingt grains de diaphoretique mineral. Elle sua; & la potion qui fut réitérée l'après-midi, la fit suer copieusement, ce qui soulagea la tête, sans diminuer les douleurs de reins. Elle eut des envies de vomir après avoir pris un bouillon. La nuit se passa cependant assez bien, quoique le pouls fût plus élevé le soir, & qu'il y eût un peu de fièvre.

Le 4. elle prit une ptisane laxative, qui ne fit point d'effet. Les envies de vomir continuoient; elle sentit une douleur sous la mammelle gauche; la respiration n'étoit pas tout-à-fait libre; la douleur de tête étoit assez violente, & celle des reins l'étoit très-fort; le pouls étoit grand, & fréquent. Je la fais saigner du bras gauche; les envies de vomir se passent, la tête est un peu soulagée, la douleur sous la mammelle plus supportable; il paroît un peu de sueur,

Le 5. je fais saigner la malade au pied. Les envies de vomir recommencerent vers les onze heures du matin, je lui fais prendre trois grains de kermes mineral, qui fait cesser les nausées, & provoque une sueur abondante. L'après-midi à trois heures je donne deux grains du même remède; la sueur se soutient; le soir la fièvre reparoit; la douleur de reins continuë, avec un mal de tête assez léger.

Le 6. je fais prendre à la malade deux onces de manne, avec fenné, rhubarbe, sel prunelle, de chacun un gros, qui lui firent rendre par les selles beaucoup de matieres bilieuses, avec un avantage sensible; car la tête & les reins furent soulagés, & le pouls étoit dans son état naturel. Le soir, vers les neuf heures, elle eut une défaillance, la tête embarrassée, un froid répandu par tout le corps, nonobstant lequel il y avoit une légère moiteur, des douleurs violentes de reins, un pouls plein, dur, très-lent, une éruption de grandes taches rouges sur la poitrine, & sous la mammelle une petite éruption très-douloureuse. Je lui fis prendre une potion composée d'un gros de confection alkermes, d'un scrupule de poudre de vipères, de douze gouttes de liliū de Paracelse, de quinze gouttes d'esprit volatil de vipères, & d'un scrupule d'antimoine diaphoretique. Elle fut beaucoup pendant la nuit, mais la sueur se refroidit extrêmement au sortir du corps; ce qui n'empêcha pas les accidens de diminuer un peu.

Le 7. au matin le pouls étoit au même état; je fis prendre par cuillerées la même potion que la veille, y ajoutant vingt gouttes d'elixir de propriété. La sueur fut abondante, & continua jusqu'à midi. Le pouls se tint toujours plein, & dur. On réitéra la potion du matin avec l'elixir de propriété. La malade sentit des douleurs très-vives dans les reins & le dos, & ses regles commencerent à couler. La nuit elle fut accablée, elle eut des frissons par tout le corps, des douleurs de reins, de grandes douleurs aux aisselles, sous la mammelle gauche, & dans les aînes, qui disparurent le matin.

Le 8. elle fut assez bien. Elle eut toujours mal aux reins, mais la tête beaucoup plus libre.

Le 9. au matin elle alloit bien; le pouls étoit dans son état naturel, les regles couloient toujours, les douleurs de reins étoient diminuées. Les regles s'étant arrêtées vers les trois heures

après-midi, la malade tomba dans un accablement universel, avec embarras de la tête, frisson, pouls grand, lent, & dur, douleurs violentes sous les aisselles, la mammelle gauche, & aux aînes, la fièvre. Ces accidens se calmerent vers les six heures du soir, & la malade dormit.

Le 10. elle alla bien, mais le 11. sur les deux heures après-midi elle eut un accablement universel, frissonnemens entre cuir & chair, douleurs de tête, douleurs violentes aux aînes, poignantes aux aisselles, pouls lent & plein. Il parut dans l'aîne gauche un bubon sur lequel on appliqua l'emplâtre d'Angelus Sala; & on fit prendre à la malade une potion composée de thériaque, & de confectiion d'hyacinthe, de chacune un gros, poudre de vipere, & antimoine diaphoretique, de chacun vingt grains, qui produisit une sueur pendant la nuit, où la malade dormit un peu.

Le 12. le pouls étoit dans son état naturel; il y avoit quelques élancemens dans le bubon. On lui fit prendre une potion purgative avec deux onces de manne, senné, rhubarbe, & sel prunelle, de chacun un gros, qui lui fit rendre par le bas beaucoup de matieres bilieuses, qui la soulagerent; elle dormit pendant la nuit. Elle commença ce jour-là à manger.

Le 13. s'étant passé à souhait, elle fut purgée le lendemain avec une once de manne, deux gros de senné, rhubarbe, & sel prunelle, de chacun un gros. Ce remede évacua beaucoup de matieres bilieuses.

La nuit du 17. la poitrine s'embarassa, le mal de tête revint, accompagné de douleurs aux reins, sous les aisselles, aux aînes, & surtout au bubon, & sous la mammelle gauche.

L'ayant trouvé au même état le lendemain, je lui fis prendre une potion avec la poudre de viperes, l'antimoine diaphoretique, la confectiion alkermes, & la thériaque, qui procura une sueur; elle se trouva mieux l'après-midi, & bien pendant la nuit.

Le 19. elle alloit bien, au mal de reins près. La nuit elle eut des inquiétudes, embarras de la respiration, douleurs violentes dans les reins, & la tête, des picotemens par tout le corps, des élancemens sous la mammelle gauche, & aux aisselles, & une grande sensibilité au bubon.

Le 20. les accidens subsisterent, & il s'y joignit un grand froid

froid au bras gauche, avec des trémouffemens & mouvemens convulsifs de temps à autre, le bras & le milieu de la poitrine furent couverts de taches pourprées, qui sortoient avec des picotemens considérables; ce qui me détermina à faire prendre à la malade en un verre une potion composée d'un scrupule de sel de viperes, de vingt grains d'antimoine diaphoretique, d'un gros & demi de confection alkermes, de vingt gouttes de li-lum de Paracelse, de quinze gouttes d'esprit volatil aromatique huileux de Sylvius, dans une suffisante quantité de liqueur. Les symptomes ne diminuant pas à trois heures après-midi, je fis réitérer la potion. Il paroît une petite moiteur, mais les picotemens par toute l'habitude du corps deviennent plus vifs, & semblent être des piquures d'aiguille. La moiteur, qui étoit d'une fort mauvaise odeur, fait disparaître le pourpre du bras, dont la froideur subsiste toujours sans pouvoir le réchauffer. Les trémouffemens continuent, avec violent mal de tête, & douleur à la mammelle gauche très-sensible au toucher, quoiqu'il ne parût rien au dehors. Il sort avec de grands élancemens surtout au visage, à la poitrine, au dos, des taches rouges semblables à celle de la petite vérole; la respiration est embarrassée, & courte avec oppression de poitrine, un poulx dur, grand, & frappant deux fois. J'ordonne par cuillerées une potion avec la thériaque & la confection alkermes, de chacune un gros, trente grains de poudre de viperes, & un scrupule d'antimoine diaphoretique. La nuit les accidens se soutiennent, & les picotemens deviennent si vifs, qu'ils font crier la malade. Le bubon lui cause des douleurs très aiguës. Il y a pourtant un peu de sommeil.

Le 21. même état; mais sur le soir les symptomes s'aigrissent; il y a accablement, ou, pour mieux dire, anéantissement total, douleurs violentes à l'endroit du bubon, élancemens sous les aisselles, picotemens, pointillemens par tout le corps, froid de toutes les parties, & surtout des extrémités, sueur froide qui dure toute la nuit.

Le 22. au matin le poulx étoit lent, & petit, le froid de tout le corps le même; il y avoit douleurs aiguës au bubon, & derriere la tête. J'ordonnai de prendre toutes les trois heures vingt grains de poudre de viperes, dont la premiere prise réchauffa le corps, & dissipa la douleur du derriere de la tête. Celle du

front subsiste toujours avec des mouvemens convulsifs à l'œil gauche, autour duquel depuis le vingt il avoit paru beaucoup d'éruptions. Les accidens diminuent peu à peu jusqu'au milieu de la nuit, à mesure que la malade fait usage de la poudre de vipères, qu'elle continua pendant toute la nuit. Elle dormit un peu, mais se sentant très-froide, & surtout aux extrémités, avec quelques mouvemens convulsifs dans le bras gauche.

Le 23. elle alloit incomparablement mieux, le pouls étoit presque dans son état naturel, la douleur du bubon assez légère; il y eut de la douleur sous l'aisselle droite, avec une glande gonflée. La malade eut grand appétit, & dormit assez bien pendant la nuit.

Le 24. elle alloit au mieux, elle mangea, & eut pendant toute la nuit des inquiétudes dans les jambes.

Les jours suivans elle alla de mieux en mieux, & enfin elle se rétablit parfaitement.

E X T R A I T

D'une Lettre du même à Monsieur Dodart premier Médecin du Roi.

N O U S avons fait observer à nos malades le régime ordinaire, c'est-à-dire, Monsieur, que nous ne leur avons prescrit que des bouillons, quand les accidens ne permettoient pas d'user d'alimens plus solides; nous les mettions ensuite aux panades de ris légères, où nous leur faisons donner quelques potages, suivant leur état. Nous nous sommes servis heureusement du mercure doux, & de l'athiops minéral, qui nous ont bien réussi, ce dernier principalement, pour fondre les tumeurs qui se formoient au-dessous des bubons, quand la suppuration diminuoit. Nous n'avons vu rejeter aucuns vers dans les vomissemens qui étoient occasionnés par l'émétique, mais très-souvent dans les vomissemens naturels, surtout à la Canourgue. Pour le sel d'absynthe, nous n'avons pas pû l'employer, parce qu'il nous manquoit, aussi-bien que tous les autres sels fixiviels, & essentiels, comme nous avons eu l'honneur de vous le marquer.

Une femme de plus de cinquante ans est morte : on en a fait l'ouverture le deuxième Janvier 1722. Elle avoit été attaquée , il y a deux mois & demi , de quelques légers symptomes de la peste avec un bubon. Elle ne s'étoit point déclarée , & avoit demeuré dans sa maison sans secours de Médecins , ni de Chirurgiens ; il s'étoit fait une fistule qui pénétoit dans la capacité ; le bas-ventre étoit rempli de pus dans lequel nageoient les intestins qui étoient tous gangrénés ; le foie étoit plus gros que dans l'état naturel. La vésicule du fiel de couleur blanche , de grosseur ordinaire , étoit remplie d'une sérosité très-noire , le cœur dans l'état naturel ; il n'y avoit aucun polype. Les vaisseaux du cerveau étoient extrêmement gonflés ; toutes les autres parties avoient la couleur , la grosseur , & la consistance naturelle.

A Marvejols le 5. Janvier 1722.

L E T T R E

De Monsieur Joseph Fornès , ci-devant premier Professeur en Médecine dans la Ville de Barcelone , à M. Couzier , Docteur en Médecine , employé à Alais au soulagement des pestiférés , traduite du Latin , ainsi que la Réponse.

MONSIEUR,

TOUTE l'Europe retentit des éloges qu'on fait des Médecins employés à combattre la peste qui ravage à présent une partie de la France , & voit avec admiration les succès éclatans de leur zèle. C'est ce qui a engagé la Ville de Barcelone , capitale de la Catalogne , à m'envoyer , conformément aux ordres du Roi d'Espagne , vers cette Université célèbre par les sujets excellens qu'elle forme pour le soulagement , & la conservation des hommes , ce Temple respectable d'Apollon , je veux dire l'Université de Montpellier , pour acquérir les con-

E e e e ij

noissances nécessaires pour surmonter un ennemi terrible, dont nous craignons les hostilités.

Messieurs le Moine & Bailly, Médecins de la Faculté de Paris, & vos illustres confrères de Montpellier, qui travaillent au soulagement des pestiférés de Marseille, ont déjà eu la bonté de me mettre au fait de ce qu'ils ont vu dans le Gévaudan, & la Provence. Je n'entreprendrai point ici leur éloge; il est au-dessus des expressions. J'attends de vous, Monsieur, la même complaisance, persuadé que quand ce motif ne suffiroit pas pour vous déterminer à obliger une personne qui n'a pas l'honneur d'être connu de vous, j'ai du moins lieu d'attendre cette faveur de votre amour pour le genre humain.

Je ne vous demande pas une relation bien étendue des phénomènes de la peste qui désole la Ville d'Alais; je serai très-content de sçavoir d'une personne aussi éclairée que vous, ce qu'elle a remarqué de particulier sur la nature, le caractère, les effets de la peste sur les corps humains, & sur les accidens de quelque considération. Vous me ferez aussi plaisir d'y joindre vos remarques sur l'effet des remèdes, & surtout de me marquer les moyens qu'on a pû mettre en usage avec succès pour prévenir les attaques de la maladie, soit par le secours des remèdes, soit par les reglemens de Police.

J'aurois regret, je le répète, que votre complaisance vous coûtât un temps que vous employez si utilement au soulagement des malheureuses victimes d'une ennemie aussi cruelle. Quelques réflexions me suffiront pour faire connoître à mes Supérieurs que je me suis exactement acquitté de la commission dont ils m'ont chargé, & pour vous acquérir un droit à leur reconnoissance.

Je prie le Tout-puissant de préserver de tout danger une personne aussi nécessaire que vous à la conservation de son ouvrage, & vous, Monsieur, d'être persuadé du parfait attachement, & de l'estime avec lesquels je suis,

Votre, &c.

FORNÈS.

A Montpellier le 7. Avril 1722.

R E P O N S E

De Monsieur Couzier à la Lettre précédente.

MONSIEUR,

LA maladie dont j'étois attaqué lorsque j'ai reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, est la seule cause du retardement de ma réponse. Vous me demandez l'origine, le caractère, la nature, les accidens de la peste d'Alais, les remèdes préservatifs, & curatifs, qui ont été employés en cette Ville, & plusieurs autres choses de même nature. Je vais tâcher de satisfaire votre curiosité. Si vous ne trouvez point dans mon style toute l'élégance, dans ma pratique toute l'habileté, que vous admirez avec tant de raison dans les relations des Médecins de Montpellier qui ont combattu la peste de Marseille, & de ceux de Paris qui ont combattu celle du Gevaudan, vous pouvez du moins être sûr que ma narration sera exacte & fidelle, & qu'elle ne contiendra que le précis d'observations réitérées.

Presque tout le monde s'accorde à dire que la peste a été apportée à Alais par quelques personnes qui venant du Gevaudan, ont été reçues dans la maison du Fauxbourg qui a été la première attaquée de la maladie. De neuf personnes qui y demeuroient, il n'en est échappé qu'une à la mort, encore ne fut-elle point exempte de la peste; mais je la trouvai guérie quand j'arrivai, & elle m'assura qu'il avoit été le premier de sa maison, & du Fauxbourg, qui en avoit été attaqué; ce qui arriva le 16. Septembre 1721.

Cette cruelle maladie ne tarda point à se répandre dans la Ville, & dans le voisinage. De quarante-sept personnes qui demeuroient dans le Fauxbourg, j'en trouvai vingt-trois malades en différentes maisons, lorsque j'arrivai le 5. Novembre suivant. Mais comme il étoit impossible de donner des secours suffisans à des personnes répandues dans tant de maisons, on conduisit tous les pestiférés de la Ville, & du voisinage dans

une Infirmerie commune , qui servit jusqu'à la fin de Mars , qu'on la transféra à une maison éloignée d'ici d'environ une demi-lieuë. On confia à mes soins cette Infirmerie , & j'y ai fait la visite régulièrement deux fois par jour.

Les symptomes qui se déclaroient dans le commencement de la maladie , & pendant son cours , n'ont pas toujours été les mêmes , & l'événement de la maladie a également varié. Entre les malades les uns , dès l'entrée de la maladie , sont tourmentés de maux de tête , de frissons de tout le corps , & sont dans un grand abattement ; d'autres ont un mal de tête avec une alternative de chaud & de froid qui se succèdent pendant deux ou trois heures. Quelques-uns ont des courbatures , ou des nausées , ou des vomissemens , mais presque toujours avec abattement ; d'autres ont des vertiges , & presque tous des douleurs en différentes parties , c'est-à-dire , celles où il doit se faire des éruptions.

Pendant le cours de la maladie j'ai remarqué dans des malades chez qui il ne se faisoit aucune éruption de charbons , de bubons , ou de parotides , des symptomes mortels , comme un pouls petit , concentré , mol , inégal , & si foible qu'à peine le sentoient-on , ce qui étoit accompagné d'un accablement si grand , qu'ils ne pouvoient se tenir sur leur séant , ni répondre aux questions qu'on leur faisoit ; à ces accidens se joignent des vertiges , des frissons , une voix entrecoupée , lente , foible , des yeux presque éteints , une langue blanche , ou blanchâtre , & une paleur du visage , qui devient bientôt cadavereuse. Ces malades ne tardent pas à mourir.

D'autres en plus grand nombre , outre les éruptions ordinaires à la maladie , sont abattus , ont la parole lente , articulent à peine , leur visage est rouge , ou pâle , & cadavereux , leurs yeux sont enfoncés , s'appâtissent , sortent de la tête , sont plus ouverts que de coutume , quelquefois étincellent , & sont enflammés ; leur langue est rouge , souvent noirâtre dans son milieu , souvent humide , ou seiche , & raboteuse , plus souvent presque dans son état naturel ; au reste elle est blanche , ou blanchâtre , surtout dans le commencement de la maladie. Quelques malades ont une soif qu'on ne peut éteindre ; d'autres , ce qui est très-rare , n'en ont point du tout ; le plus grand nombre est peu altéré. Il y a très-souvent pesanteur de tête , vomissement ,

ou nausée, cours-de-ventre, douleurs poignantes. L'intérieur est quelquefois brûlé dans le temps que les urines sont limpides, rouges, ou semblables à celles des personnes en santé; ce qui n'est pas rare. Les malades épuisés d'angoisses, & souvent de la perte du repos, quelquefois tombent dans des tremblemens, ont une respiration fréquente, embarrassée, grande; rare. Leur pouls est grand, & plein, quelquefois fréquent, & petit, dur ou mol, inégal, souvent presque naturel. Mais ce que je vous prie, Monsieur, de remarquer, c'est que quel que soit l'état du pouls, & l'ordre des pulsations, le pouls se perd toujours quand on comprime l'artère. Il y a aussi des délires, des phrénésies, des affections soporeuses. De tous les malades qui ont quelques uns, ou beaucoup des symptômes dont je viens de faire l'énumération, les uns résistent, & les autres succombent.

Il y en a une troisième classe dont la maladie n'est caractérisée que par quelques éruptions, sans dérangement d'aucune fonction. Ce sont sans contredit les plus favorisés; car ils guérissent tous.

De cette multitude d'accidens dont les malades de nos Infirmeries sont attaqués indifféremment, les plus ordinaires sont l'abattement, la couleur blanche, ou blanchâtre de la langue, produite par une mucofité qui la couvre, & l'anéantissement du pouls par la pression de l'artère; car la fièvre, la dureté du pouls ont toujours accompagné les charbons. Il n'est pas rare encore qu'il y ait des vers. Il arrive aussi très-souvent, & toujours au dommage des malades, que le corps se couvre de taches pourpreuses & noirâtres. Ceux à qui il sort des charbons sur le visage, ou à la poitrine, ou qui ont des obstructions, & des gonflemens dans les glandes maxillaires, & jugulaires, périssent; mais le gonflement des parotides n'est pas si dangereux.

Les bubons aux aisselles ont été plus dangereux que ceux des aînes.

Les éruptions qui se font dans le commencement de la maladie, ou peu de temps après, & qui prennent de l'accroissement, ou d'elles-mêmes, ou par le secours des remèdes, sont de bon augure, & leur suppuration, quand elle se fait d'une manière convenable, soulage les malades. Il n'en est pas de même des éruptions qui se font pendant le cours de la maladie, ou qui se dissipent par résolution, soit naturellement, ou par

art, lesquelles sont ordinairement mortelles, ou des signes presque infaillibles de rechûte.

Les vomissemens & les hémorrhagies, qui surviennent dans le cours de la maladie, annoncent la mort plutôt que les diarrhées.

Le flux menstruel qui vient dans le temps de son période pendant le cours de la maladie, m'a paru salutaire.

J'ai toujours remarqué que les spécifiques les plus vantés contre la peste, étoient au moins absolument inutiles, & le plus souvent nuisibles. C'est pourquoi j'ai rempli les diverses indications qui se sont présentées dans chaque sujet, & dans les différentes complications d'accidens, en faisant usage des émétiques, des purgatifs, de ces remèdes combinés, des diaphorétiques, des sudorifiques, des fortifiants, des rafraichissans, des somnifères, des antelmintiques, &c.

Entre les émétiques j'ai employé avec succès le tartre stibié dans le commencement de la maladie, surtout lorsque le malade étoit fatigué de nausées, de vomissemens, ou de pesanteurs d'estomach. J'entraînois, aussi-tôt après l'opération de l'émétique, les matieres que ce remède avoit détachées au moyen des purgatifs doux, comme la manne, la rhubarbe, la casse, les tamarins, quelquefois même au moyen de plus forts, comme du fenné, du jalap, &c.

Je me suis servi très-utilement des purgatifs mêlés aux émétiques, qui, bien qu'ils soient ordinairement contraires dans le cours de la maladie, & après qu'il s'est fait des éruptions, ont cependant beaucoup soulagé des malades qui avoient de fort gros bubons, &c. J'en dis autant d'une ptisane laxative & antivermineuse, dans un, ou plusieurs verres de laquelle je fais mettre de la rhubarbe en poudre. Cette ptisane a fait des merveilles dans le cours de la maladie, lorsque le ventre étoit trop paresseux.

Les diaphorétiques, & les sudorifiques ont été d'un grand secours; & l'on employe très-utilement à ce titre la vieille thériaque, la poudre de vipères, l'antimoine diaphorétique, dans des eaux appropriées, comme celles de chardon-bénit, de coquelicot, &c.

Les cordiaux que j'ai opposés le plus communément à la faiblesse ordinaire des malades, sont la thériaque, le diascordium,
l'extrait

l'extrait de genièvre, les confectïons alkermes, & d'hyacinthe, le lilium de Paracelse, la poudre de viperes, l'antimoine diaphorétique, les eaux, thériacale, de canelle, de chardon-bénit, de scabieuse, de coquelicot, de chicorée, de buglosse, &c. Les plus doux de ces remedes sont ceux que j'ai employés le plus souvent; les autres ne réussissent que quand les forces sont fort abattuës, ou que les malades tombent dans l'affoupissement.

Je combattois les veilles trop opiniâtres, & je prévenois, ou surmontois, les phrénésies présentes ou imminentes, au moyen du sirop de pavots blancs, ou du laudanum liquide, y ajoutant quelques cordiaux doux, lorsque les forces étoient abattuës, comme il arrive presque toujours.

J'attaquois heureusement les chaleurs internes, ou les fièvres brûlantes, avec le sel prunelle, les esprits de vitriol & de souphre mêlés avec de doux cordiaux; & je me suis bien trouvé d'y ajouter le quinquina, lorsqu'il y avoit fièvre avec redoublemens.

On remédioit fort bien aux ventres trop lâches avec les sangtaux, le bol d'Armenie, la corne de cerf, la conserve de roses, mêlés aux cordiaux, & aux sirops de pavots blancs, & de limons.

La sementine, le mercure doux, la poudre de viperes, celle de rhubarbe, la vieille thériaque, ont servi utilement à tuer les vers, contre lesquels il y avoit toujours à combattre.

La boisson ordinaire des malades étoit une eau d'orge, plus souvent même l'eau panée qui fait fort bien.

Je ne puis parler avantageusement de la saignée, ayant remarqué qu'on n'avoit pû sauver aucun des malades transportés dans cette Infirmerie après leur avoir fait l'application de ce remede. (a)

De tous les remedes topiques employés pour accélérer la maturation des charbons, je n'en ai point vu de plus propres, & de plus efficaces, que le cataplasme de mie de pain. On a employé plus rarement, pour ouvrir la tumeur, le caustere actuel

(a) Dans l'exemplaire de cette Lettre qui nous est tombé entre les mains, l'article qui regarde la saignée, étoit rayé; mais nous avons cru devoir le rétablir, parce que le jugement qu'en porte ici Monsieur Couzier, est d'accord avec celui qu'il en a porté dans ses observations précédemment employées.

que le potentiel ; & lorsque l'action de ces derniers étoit passée, on faisoit à la partie de profondes scarifications ; puis on traitoit l'ulcere à l'ordinaire.

L'extirpation des glandes trop adhérentes a paru nuisible, à cause des inflammations qui s'ensuivoient promptement.

On applique le cautere potentiel, & immédiatement après on fait des scarifications aux charbons ; on cerne ceux qui font trop de progrès, & mangent les chairs, & on sépare avec le bistouri les escarres qui ne se séparent pas d'elles-mêmes en peu de temps ; & quand la suppuration s'établit, on les panse comme des ulcères simples.

Les préservatifs les plus sûrs m'ont paru être la sobriété, l'exemption de toutes passions violentes, & surtout de la crainte de la mort, & l'usage des purgatifs, réitérés de temps en temps.

J'ajouterai, Monsieur, au détail que je viens de vous faire trois observations faites sur des cadavres ouverts en ma présence, où vous verrez que la résolution des bubons n'est point la manière vraie & naturelle de traiter la peste, & , contre l'idée commune, que ceux qui sont attaqués de la grosse vérole, ou des écrouelles, ne sont point exempts de cette maladie.

P R E M I E R E O B S E R V A T I O N .

On apporta à l'Infirmierie le 17. Janvier de cette année un homme de trente ans, d'un tempéramment mélancholique, assez vigoureux, ayant beaucoup des accidens qui caractérisent la peste. Il avoit la parotide gauche gonflée, & dans l'espace de trois jours il en arriva autant à la droite, & à une glande de l'aîne gauche.

Ces bubons se résolurent nonobstant l'application des cataplasmes émolliens. Le malade parut être en bonne santé, & à ce titre le 15. Février il fut envoyé à la maison de convalescence ; mais le lendemain une rechûte indiquée principalement par un bubon qui paroissoit au même endroit que le premier, le fit renvoyer à l'Infirmierie. L'on appliqua sur le champ le cautere à la tumeur, & l'on ne négligea rien pour amener le bubon à suppuration ; mais les remèdes employés dans cette intention, & ceux qu'on lui fit prendre intérieurement, ayant été également inutiles, il mourut le quatrième jour de sa rechûte.

On remarquoit des taches pourprées sur la partie antérieure de la poitrine.

Le bas-ventre étant ouvert, on vit l'épiploon parsemé de taches pourprées, la rate verdâtre, & beaucoup plus grosse que dans l'état naturel; & sur la partie supérieure de ce viscere, du côté de ses adhérences au diaphragme, on trouva deux charbons, & beaucoup de pustules charbonneuses. Le foie scirrheux, & blanchâtre, avoit un charbon considérable dans la partie concave du grand lobe près de la veine cave. La vésicule du fiel, qui étoit entièrement enflammée, avec un charbon, étoit pleine d'une bile noirâtre & visqueuse. Le ventricule, dont la membrane interne étoit parsemée de taches pourpreuses, contenoit une bile verdâtre. Nous vîmes sur l'intestin ileum deux charbons éloignés l'un de l'autre de deux travers de doigts. Tout le mésentere étoit parsemé de pourpre. Il y avoit trois charbons sur la partie du péritoine qui couvre les vertèbres des lombes. Nous trouvâmes sur le rein gauche un charbon, & des pustules charbonneuses, sur le droit deux charbons avec des pustules charbonneuses, & ces deux viscères beaucoup plus gros que nature.

La poitrine étant ouverte, le poulmon se trouva fort gonflé, d'une couleur livide, rempli d'un sang noirâtre & écumeux, avec un grand charbon entre ses deux lobes. Les ventricules du cœur étoient pleins de concrétions lymphatiques, & plus grands que de coutume.

Le crâne étant ouvert, nous trouvâmes la dure mere enflammée à la partie de cette membrane qui est sous la fontaine, & le sinus longitudinal vuide & desséché. Tous les vaisseaux sanguins qui rampent sur la surface du cerveau, & qui se dégorgent dans ce sinus, ou qui arrosent le cervelet, étoient considérablement gonflés, & remplis d'un sang noirâtre.

SECONDE OBSERVATION.

Un autre homme âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux, & sec, d'une santé délicate, étoit soupçonné depuis long-temps d'avoir la grosse vérole, indiquée par une croute porrigineuse, assez étendue derrière l'oreille gauche. Sa mere, avec qui il demouroit, étant morte de la peste, on l'envoya à

la campagne en quarantaine, à la fin de laquelle il revint dans la Ville, où, après y avoir demeuré treize jours, il se dit malade, & avoïa au Médecin qui le vit le jour même, qu'il y en avoit déjà trois qu'il l'étoit. Le Médecin le trouva sans pouls, ayant les extrémités très-froides, & sans mouvement, sans aucun changement contre nature de visage. Il prit un peu d'eau des Carmes, & mourut sur le champ avec les lèvres un peu livides.

Le corps ayant été appotté dans l'Infirmerie, fut ouvert, & voici ce que nous y remarquâmes.

1°. Nous ne trouvâmes aucune éruption dans toute l'habitude du corps, & elle n'étoit point deshonorée, comme on le voit aux autres pestiférés, si l'on en excepte la croute dont j'ai parlé plus haut, quelques écorchures, & contusions aux lombes, aux parties antérieures des jambes, & au genouil gauche.

2°. Le bas-ventre étant ouvert, nous trouvâmes l'épiploon d'un rouge noirâtre, dont les vaisseaux sanguins étoient plus gros que de coutume, & gonflés de sang. Le foie, qui étoit beaucoup plus gros que dans l'état naturel, étoit scirrheux, & d'un cendré tirant au jaune. La vésicule du fiel étoit pleine d'une bile noire & visqueuse. Il y avoit dans l'estomach un peu de liqueur verdâtre. Presque tout l'ileum étoit gangrené.

3°. Le poulmon étoit sec, & parsemé au dehors & au dedans de taches pourprées.

4°. Nous eûmes beaucoup de peine à ouvrir la tête, faute d'instrumens propres; & nous trouvâmes la dure-mere couverte de beaucoup de sérosité qui avoit un écoulement dans l'intérieur du crâne, au moyen d'une grande quantité de petits trous percés dans la partie latérale supérieure de l'os frontal du côté gauche qui répondoient à la croute porrigineuse dont nous avons parlé. Les vaisseaux sanguins qui rampent dans la pie mere, & qui pénètrent dans le milieu du cerveau & du cervelet, étoient extrêmement tendus, & pleins d'un sang épais & noirâtre. Les ventricules antérieurs du cerveau regorgeoient de sérosités.

TROISIEME OBSERVATION:

Un enfant d'onze ans fut apporté à l'Infirmerie le 12. Février

de cette année, avec des glandes gonflées sous les aisselles, mais en conséquence des écrouelles dont il étoit attaqué. Il passa la nuit à l'Infirmierie, & le lendemain il fut envoyé en quarantaine. Je le vis avant que trois jours fussent passés. Il avoit pris la veille un purgatif, à cause qu'il lui étoit sorti des vers par la bouche. Il avoit dans les aînes quelques glandes gonflées & douloureuses, les unes plus adhérentes & plus sensibles que les autres. Une entr'autres dans l'aîne gauche étoit de la grosseur d'une petite noix. Ces accidens le firent renvoyer le même jour à l'Infirmierie, où, sans qu'il en parût de nouveau, & même s'apercevant d'une diminution considérable de la tumeur, & de la douleur, on lui permit d'aller à la maison de convalescence, où il mourut le lendemain à huit heures du matin. Je m'y transportai promptement pour le faire ouvrir, & voici ce que je remarquai.

Je vis beaucoup de cicatrices, beaucoup d'ulceres, dont un même étoit fistuleux, à deux travers de doigt des vertèbres des lombes du côté droit.

Le bas-ventre étant ouvert, je trouvai l'épiploon entièrement desséché, & même sec; tous les intestins enflammés, à l'exception du rectum, & pleins d'une bile noirâtre, & coagulée, & de vers vivans, très-longs pour la plupart. Il y avoit dans le mésentère des obstructions considérables, & anciennes. Le foie étoit scirrheux, plus grand que dans l'état naturel; sa partie supérieure, & le ligament qui l'attache au diaphragme, étoient sphacelés. Le ventricule, qui étoit dans son état naturel, ne contenoit qu'une portion que le malade avoit prise le matin. La rate étoit beaucoup plus grosse que de coutume.

Je trouvai beaucoup de sérosité épanchée dans la poitrine, le poulmon adhérent au sternum, trop gonflé, & dont le lobe gauche étoit adhérent aux côtes, & au diaphragme. Le poulmon étoit couvert d'une matière glaireuse, fort épaisse, que l'on détachoit avec peine de la surface de ce viscere. Les ventricules du cœur étoient pleins de concrétions lymphatiques d'un rouge pâle, ferme comme de la gelée, & de sang séreux.

Les vaisseaux sanguins qui rampent sur la surface du lobe droit du cerveau, & qui pénètrent dans la substance de ce viscere, étoient gonflés d'un sang d'un rouge tirant sur le violet.

Vous voyez, Monsieur, que la peste d'Alais a été jusqu'à

présent accompagnée de symptomes considérables, & mortels. Cependant elle n'a point fait jusqu'à présent de grands ravages; ce que j'attribuë principalement à l'abondance des vivres, & à l'éloignement de tous les objets capables d'inspirer la terreur & l'horreur; au soin qu'on a d'éviter tout ce qui est infecté; à l'abandon des endroits, maisons, meubles, en un mot de tout ce qui est suspect d'infection; au prompt transport à l'Infirmerie de toutes les personnes attaquées de la peste, & à l'exactitude d'une police qui ne s'est point relâchée jusqu'à ce jour.

Ce seroit ici le lieu de parler des causes de cette maladie meurtrière; mais sortie depuis quelques jours de l'assoupissement auquel elle s'étoit livrée, elle demande de moi d'autres soins, tant dans la Ville que dans le voisinage. Au reste le rapport que j'ai fait de l'état des corps ouverts, l'histoire des accidens de la maladie, des secours qui lui sont avantageux, ou contraires, des remèdes préservatifs & curatifs, suffisent à un esprit aussi pénétrant que le votre, & à une personne aussi habile, pour parvenir, autant qu'il est possible, à la connoissance de tout ce qui a rapport à ce fleau. Je souhaite de tout mon cœur que vous soyez aussi content de mon travail, que vous devez être persuadé de la parfaite estime avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

COUZIER.

Au Fauxbourg d'Alais le 23. Mai 1722.

EXTRAIT D'UN MEMOIRE

De M. Rochevalier, Médecin à Marvejols, sur les accidens & la cure de la peste.

LE commerce du Gevaudan, dont Marvejols est le centre, florissoit en l'année 1720. lorsqu'il se répandit au mois de Novembre un bruit qu'il mouroit quelques personnes d'une

façon extraordinaire dans le Village de Correjac, & la Ville de la Canourgue, qui en est peu distante. Mais comme la maladie fit peu de progrès jusqu'au mois de Mai suivant, on y fit peu d'attention. Ce fut dans ce tems que Monsieur de la Salle, Evêque de Mende, m'y envoya pour constater la nature du mal, que je déclarai pestilentiel, de l'avis de M. Blanquet mon confrère, & ami. (a)

En conséquence de notre déclaration la Canourgue & Correjac furent bloqués, sans que les habitans de Marvejols, quoique l'ennemi fût à trois lieues d'eux, laissassent languir leur Manufacture, & sans qu'ils marquassent de crainte. Mais ils ne tarderent pas à se ressentir de ce dangereux voisinage. Un Soldat nommé la Grandeur, de la Compagnie commandante du Régiment de Bresse, qui alloit comme les autres au blocus de la Canourgue, fut rapporté à Marvejols malade, & sa mort arrivée promptement fut bientôt suivie de celle de son hôtesse, & de son hôte. Je traitai ce dernier, à qui je remarquai tous les accidens de la maladie de la Canourgue. Depuis ce temps la maladie déploya toutes ses fureurs dans notre Ville.

Nos malades communément étoient d'abord saisis d'un froid universel, qui duroit plus ou moins, presque toujours accompagné d'un vomissement bilieux, dans lequel on voyoit souvent des vers. Il y avoit soif ardente, sécheresse extraordinaire du palais & de la gorge, maux de tête fixes, ordinairement sur le devant, quelquefois sur le derriere. Les uns tomboient sur le champ dans un abattement général, & un assoupissement. Ils avoient le poulx dur, petit, embarrassé, la face tirant au livide, la langue sèche & aride, le corps ordinairement couvert de taches livides, & ceux-ci périssoient bientôt après. Mais dans la plupart le frisson étoit suivi d'une chaleur très-âcre, d'un poulx vif, fréquent, animé, sans une grande alteration du visage; bientôt après suivoit l'éruption de charbons, bubons, parotides, & fréquemment de tumeurs dans des parties fort éloignées de celles où se faisoient les éruptions précédentes. Les taches pourprées, les délires, les oppressions, les douleurs pleurétiques, les diarrhées, les hémorrhagies, les pertes, étoient souvent de la partie, & les douleurs de reins en étoient inséparables.

Quelquefois des douleurs aux aînes & aux aisselles, sans être

(a) Le Procès-verbal de cette visite est imprimé p. 558.

accompagnés d'autres accidens, annonçoient des éruptions de bubons ou charbons; & dans le commencement on regardoit ces malades comme les favoris de la Providence; mais les suites funestes n'ont que trop souvent fait voir que l'ennemi commun étoit toujours également dangereux. Il paroissoit après quelques jours des taches livides, la respiration s'embarassoit, la langue devenuë seulement un peu plus blanche, n'articuloit plus, comme si elle s'étoit extrêmement enflée. Ces deux symptômes unis, ou séparés, ont été constamment mortels. Quelques malades ont vu terminer leur vie sans ces accidens funestes; mais le nombre en a été très-petit.

On passe ce que M. Rochevalier rapporte d'après les ouvertures des cadavres, pour éviter les répétions; se contentant de remarquer d'après lui qu'on ne trouva rien de remarquable dans l'intérieur de ceux qui étoient morts fort promptement, que la grandeur contre nature des viscères; que l'intérieur de ceux dont la mort avoit été moins précipitée, étoit dans l'état naturel; & que dans une douzaine d'ouvertures que fit M. Tripier, Chirurgien de Paris, en présence de Messieurs le Moine & Bailly, on ne trouva dans l'intérieur ni taches pourprées, ni apparence de charbons.

Il n'y a point eu de signes constamment salutaires, comme il y en a eu de mortels. Nous avons perdu des malades dans les situations les plus heureuses, d'autres ont été guéris contre toute espérance. On ne doit donc jamais se livrer trop à la confiance; ni désespérer absolument; & il paroît certain que si l'on n'étoit point accablé par le nombre de malades, si l'on étoit pourvu de tous les secours, si l'on étoit toujours maître de son esprit, si l'on étoit appelé de bonne heure, on réussiroit beaucoup mieux.

Nous ne fûmes point embarrassés dans le choix des secours que demandoit le premier état de la maladie. Le froid universel, &c. indiquoit clairement la nécessité des fondans, & des cordiaux les plus actifs. Mais il n'en fut pas de même quand le pouls devint vif, animé, fréquent, & la chaleur très-âcre. Cet état indiquoit la saignée; cependant elle étoit proscrite par les Médecins qui secouroient les pestiférés de Provence, & Messieurs Blanquet, le Moine & Bailly n'en faisoient aucun usage à la Canourgue. Je me déterminai pourtant à l'employer, sur-

tout quand je fis réflexion qu'il mouroit beaucoup de malades dont on avoit respecté le sang; & j'eus si peu lieu de m'en repentir, que tous les malades, & les Chirurgiens, qui l'avoient faite, étoient les premiers à la demander. S'il nous est resté un regret, c'est de ne l'avoir pas employée plutôt.

Les émétiques ayant été constamment nuisibles dans ce pays-ci, quelque précaution qu'on prit, j'y substituai les pîsannes laxatives, que j'employois en lavage dans le cas d'assoupissement. Les narcotiques, & surtout le laudanum liquide de Sydenham faisoient fort bien dans les transports; & dans les coursd-ventre, quand les premières voies étoient bien nettes, quelques grains d'ipecacuanha mêlés avec le diascordium.

Quant aux autres accidens, on les traitoit comme dans toute autre maladie, & pour le fond, j'en ufois comme dans les fièvres malignes, ayant seulement égard à la violence de la peste.

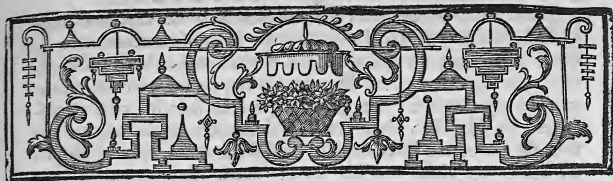
Nous fûmes obligés de renoncer à la pratique d'ouvrir les bubons avant leur maturité. On faisoit donc de son mieux pour les amener à suppuration, puis on y faisoit une incision cruciale de toute leur longueur, & l'on emportoit les angles, étant essentiel de se faire un grand jour dans ces abcès, dont le pus extrêmement corrosif creuse promptement des fistules très-difficiles à guérir. C'est pourquoi il faut avoir soin de tenir ces plaies bien nettes. Nous nous servions des suppuratifs & mondificatifs ordinaires.

Nous faisons d'abord emporter l'escarre, & les bords calleux des charbons, puis on les pansoit à l'ordinaire, & on les lavoit avec le vin tiède. Les lavages animés les racornissoient toujours extrêmement. L'extirpation des charbons nous a paru le seul moyen d'arrêter les progrès incroyables qu'ils faisoient en très-peu de temps.

Nous appliquions l'emplâtre d'Angelus Sala sur les bubons de ceux à qui la nature, ou les remèdes, procuroient des sueurs abondantes; nous avions alors le plaisir de voir résoudre les bubons, & nous n'avons point d'exemple de rechûtes de ceux qui ont été traités de la sorte; au lieu que de longues suppurations n'en ont point garanti d'autres malades. L'emplâtre divin guérissoit les excoriations que le premier causoit quelquefois, & suffisoit pour les charbons médiocres.

Je me dispenserai de l'examen des causes de la peste ; mais après avoir observé 1^o. qu'on n'en peut accuser la terreur , puisque la maladie contagieuse avoit fait des progrès à la Canourgue , les habitans conservant la plus parfaite tranquillité , & ne soupçonnant pas seulement le malheur qui les menaçoit. 2^o. Qu'on ne peut s'en prendre à la misère des peuples , puisque dans le commencement tout le monde vivoit commodément. 3^o. Qu'on n'en peut soupçonner le vice de l'air , puisqu'un très-grand nombre de villages très-voisins des lieux pestiférés ont été exempts de la maladie , & que de sept cens personnes qui sortirent de cette Ville , la plus maltraitée de tous les lieux attaqués , qui sortirent , dis-je , frappés de la plus vive terreur pour camper dans les vignes des environs , où ils respirèrent le même air que nous , qui furent pour la plupart très-mal à leur aise sous de mauvaises huttes , exposées à toutes les injures de l'air , aucun ne fut malade , pendant que de deux mille deux cens cinquante personnes qui restèrent dans la Ville , il n'y en eut qu'environ cinquante qui ne furent point attaquées de la maladie.

Fin de la premiere Partie.



TRAITE DE LA PESTE.

SECONDE PARTIE.

DES PRECAUTIONS QU'ON DOIT PRENDRE
pour arrêter les progrès de la Peste.

ARREST DU CONSEIL D'ESTAT DU ROY,

Au sujet de la Maladie contagieuse de la Ville de Marseille.

Du quatorze Septembre 1720.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.



LE ROI étant informé que le bruit de la maladie contagieuse dont la ville de Marseille est affligée, ayant répandu la crainte & l'inquiétude, non-seulement dans les Provinces voisines, mais dans les Lieux les plus éloignés, plusieurs Parlemens de ce Royaume ont crû devoir rendre des Arrêts, où leur zele pour la conservation des Provinces de leur ressort les a porté

Partie II.

A



à prendre des précautions surabondantes , & capables non-seulement d'augmenter l'alarme , & la consternation dans le cœur des peuples , mais encore d'interrompre le cours ordinaire du commerce , & de priver leur pais même , par un excès de prévoyance , des secours qui leur sont le plus nécessaires ; Sa Majesté , dont les vûes s'étendent également au besoin de toutes les Provinces de son Royaume , a jugé à propos de renfermer dans un seul Arrêt toutes les précautions qui ont paru nécessaires & suffisantes , pour empêcher d'un côté la communication du mal , dont elle espere que la Ville de Marseille fera bien-tôt délivrée , pour conserver de l'autre la liberté du commerce entre les différentes Provinces de son Royaume , & veiller également à leur sûreté , & à leur abondance. A quoi désirant pourvoir , & prévenir en même-temps les conflits de Jurisdiction qui pourroient naître entre les Amirautés , les Juges de Police , les Officiers Municipaux , & autres sur une matiere si importante , & qui n'admet aucun délai , Le Roi étant en son Conseil , de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Régent , sans préjudice des prétentions respectives desdits Officiers , & sans tirer à conséquence pour leur compétence , a ordonné & ordonne ce qui ensuit.

ARTICLE PREMIER.

Sa Majesté fait très-expresses inhibitions , & deffenses , aux habitans de la Ville de Marseille , & à tous ceux qui demeurent dans l'étenduë des limites , ou barrières , qui ont été marquées aux environs de ladite Ville , par les Commandans & Intendant de Provence , de sortir hors desdites limites , ou barrières , & d'en transporter aucunes marchandises , ni denrées , à peine de la vie.

I I.

Deffend pareillement Sa Majesté , sous telles peines qu'il appartiendra , aux habitans de Provence demeurant hors desdites limites , & à tous ceux des Provinces voisines , d'aller dans les Lieux compris dans lesdites limites , si ce n'est en vertu d'un ordre exprès , & par écrit , des Commandans ou Intendant susdits ; & à l'égard de ceux qui y feroient allés avant la publication du présent Arrêt , ou qui pourroient y aller au

préjudice des deffenses, ils ne pourront en sortir qu'à la charge de faire quarantaine dans les lieux qui seront désignés à cet effet par les Commandans ou Intendant, ou personnes par eux préposées.

I I I.

IL ne sera permis à aucuns des habitans dudit Pays de Provence, ni de ceux des autres Pays qui y sont actuellement, encore qu'ils soient hors des limites dont il a été fait mention dans l'article premier, de passer les Rivieres du Verdon, de la Durance, ou du Rhône, sans avoir fait la quarantaine pendant le temps qui leur sera prescrit par lesdits Commandans & Intendant, & ce dans les lieux qui seront désignés par lesdits Commandans & Intendant, ou par ceux qu'ils auront préposés à cet effet; comme aussi sans rapporter des certificats de santé, donnés par les Consuls, ou Officiers Municipaux, des lieux d'où ils seront partis, lesquels certificats ils seront tenus de faire viser & dater par les Officiers Municipaux des lieux par lesquels ils passeront, & en outre par les Commandans & Intendant de ladite Province, ou par des personnes par eux préposées; le tout à peine des galeres à temps, contre les hommes, du fouet & du bannissement à temps, contre les femmes & filles, pour la premiere contravention, & de mort en cas de recidive.

I V.

ET afin que personne ne puisse prétendre cause d'ignorance des deffenses portées par les articles précédens, il sera planté à toutes les entrées & chemins où il n'y aura point de barrières, des poteaux avec des inscriptions qui contiendront les deffenses ci-dessus marquées.

V.

Les Couriers qui partiront des lieux situés au-delà des Rivieres du Verdon, de la Durance, & du Rhône, du côté de la Mer, ne pourront prendre d'autres routes pour entrer dans les autres parties du Royaume, que celles qui leur seront marquées par lesdits Commandans & Intendant, à peine de mort.

V I.

CEUX qui seront chargés de lettres de Marseille , ou autres lieux renfermés dans les limites mentionnées audit premier article , seront tenus de jeter leurs paquets à trente pas de distance de la barriere de Notre-Dame , ou autres qui auront été posées à cet effet , où l'Officier qui y commandera les fera prendre avec des pincettes trempées dans le vinaigre , & parfumer ensuite chaque lettre en la maniere accoutumée en pareil cas , pour , après les avoir fait sécher , & avoir donné au Courier la décharge de son paquet , les envoyer au plus prochain Bureau de la poste , où il en sera donné décharge. Et à l'égard des lettres qui seront écrites du reste du Royaume , pour la Ville de Marseille , & lieux renfermés dans les limites mentionnées au premier article , l'Officier commandant ausdites barrieres les fera jeter pareillement à trente pas de distance au-delà desdites barrieres , où elles seront reprises par le Courier , enforte que l'Officier ni les gens du corps de garde ne puissent avoir aucune autre communication avec lesdits Couriers. Et quant à la forme des envois , remises , & décharges desdits paquets & lettres , il y sera pourvû par ledit Sieur Intendant , ainsi qu'au paiement des frais de l'établissement & entretien des barrieres , & corps de garde , & autres dépenses nécessaires pour l'exécution du présent Arrêt.

V I I.

FAIT Sa Majesté par provision , & jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné , très-expresses inhibitions & deffenses à toutes sortes de personnes , de quelque état & condition qu'elles soient , de transporter aucunes marchandises , ou denrées , de quelque nature & qualité qu'elles puissent être , au-delà desdites Rivieres du Verdon , de la Durance , & du Rhône , & aux Commis établis par l'Adjudicataire de ses fermes aux environs desdites Rivieres , de les laisser passer ; le tout à peine de la vie.

V I I I.

SERONT néanmoins exceptées des deffenses portées par l'article précédent les denrées & marchandises qui suivent , savoir :

Les poissons secs & salés ;

Les olives , capres , oranges , citrons , grenades , amandes , avelines , prunes , & pruneaux , figues , marons , châtaignes , noix , & autres fruits étant en barils ;

Les huiles en cruches , & vases de terres , ou tonnes , ou autres futailles , hors les peaux de bouc ;

Les vins , & autres liqueurs entonnées en futailles ;

Les poivres , clous de gérofle , gingembre , muscades , & autres épiceries , & drogues aromatiques , purgatives , & préservatives ;

Les parfums , les cendres & soutes barillées , natrons , & savons noirs & gris ;

Le tout sans corde , emballage , ni sac , & à la charge que lesdites marchandises exceptées ne pourroient être transportées de la Provence , au-delà du Verdon , de la Durance , & du Rhône , qu'après qu'elles auront séjourné pendant l'espace de quarante jours sur le bord desdites Rivières du côté de la Mer , dans les lieux qui seront à ce destinés par lesdits Commandans & Intendant , ou personnes par eux préposées.

I X.

PERMET Sadite Majesté à toutes sortes de personnes de transporter librement toutes sortes de marchandises , & denrées , de toutes les Provinces du Royaume dans celle de Provence , & d'y conduire toutes sortes de bestiaux , & ce aux lieux qui seront indiqués par lesdits Commandans & Intendant , par rapport aux denrées , bestiaux , & marchandises , qui seront nécessaires pour l'entretien & nourriture des habitans des lieux suspects.

X.

IL sera établi dans tous les lieux de la Provence , où lesdits Commandans & Intendant jugeront à propos de le faire , des Bureaux de santé , composés des Officiers Municipaux , & autres principaux habitans , qui seront choisis à cet effet , en la forme & maniere qui sera prescrite par lesdits Commandans & Intendant , pour veiller aux précautions nécessaires pour empêcher la communication du mal contagieux , maintenir la police & la discipline , qui seront établies à cet égard , &

faire exécuter les ordres qu'ils recevront de leurs supérieurs.

X I.

LES DITS Commandans & Intendant , & lefdits Officiers Municipaux , pourront auffi établir des gardes aux portes ou entrées des Villes , & autres passages qu'ils eftimeront convenables , & dans les lieux où ils jugeront que cette précaution pourra être néceffaire.

X I I.

ORDONNE Sa Majefté que les Vailfeaux venans des Ports , Rades , & Havres de Provence , ne pourront mouiller l'ancre dans les Ports , Rades , & Havres de la Méditerranée , ni dans ceux de l'Océan , & dans les Rivières qui y ont leur embouchure , qu'aux endroits qui y feront désignés par les Maires , Echevins , Jurats , & autres Officiers Municipaux des Villes ; enforte néanmoins que ces Vailfeaux y foient à l'abri , tant des accidens de la Mer , que de tous autres. Veut Sa Majefté que lefdits Officiers Municipaux procedent inceffamment à cette désignation , fi fait n'a été ; qu'ils appellent avec eux les Maîtres des Quays , & que lefdits Maîtres des Quays fassent observer ce qui aura été réglé pour cet égard , à peine d'interdiction des fonctions de leurs Offices , laquelle en cas de contravention , pourra être ordonnée par lefdits Juges Municipaux , aufquels Sa Majefté en attribué le pouvoir , & l'autorité.

X I I I.

VEUT pareillement Sa Majefté , qu'auffi-tôt après l'arrivée de ces Vailfeaux , avant qu'aucun homme de l'équipage puiffe defcendre à terre , ni aucune marchandife être débarquée , tous ceux qui compoferont l'équipage foient vifités par les Médecins , Chirurgiens , & autres qui feront à cet effet commis par lefdits Officiers Municipaux , & qui , en cas de refus , ou négligence , y feront contraints par amende arbitraire , laquelle fera par lefdits Officiers ordonnée ; faifant Sa Majefté , fous la même peine , très-expreffes deffenfes à toutes perfonnes de faire avant la vifite lefdites defcentes , ou débarquemens ; & à ceux qui feront pour cet effet préposés par les Officiers Municipaux , de le fouffrir.

XIV.

LES Capitaines, ou Maîtres des Vaisseaux, remettront aux Médecins, Chirurgiens, ou autres, qui feront la visite, leurs Lettres de Santé, expédiées par les Magistrats, ou Officiers Publics des Ports d'où ces Vaisseaux seront partis, & de tous les Ports où ils auront pris leurs chargemens; ensemble leurs Lettres de mer, & Connoissemens, pour être ensuite lesdites pièces représentées ausdits Officiers Municipaux, après les avoir trempées dans le vinaigre, ou parfumées, & pris toutes les autres précautions qui seront estimées nécessaires.

XV.

SI par la visite qui aura été faite, il paroît qu'aucun de l'Equipage n'est attaqué de la maladie contagieuse, & si les Lettres de Mer, celles de Santé, & autres Pièces du bord, sont en bonne forme, & font connoître que les Vaisseaux ne sont partis d'aucun Port de Provence, & autres lieux suspects, ou n'y ont pris leur chargement entier, ou en partie, lesdits Officiers Municipaux donneront à ces Vaisseaux, à leurs Equipages, & aux Marchandises, une entière liberté.

XVI.

SI au contraire quelqu'un de l'Equipage se trouve, lors de la visite, attaqué du mal contagieux, Sa Majesté ordonne ausdits Officiers Municipaux de renvoyer incessamment le Vaisseau, & de ne pas souffrir qu'il soit débarqué aucune personne du bord, ni Marchandises, ni qu'il séjourne dans les Ports, Rades, Havres, ou Rivières, quand même il seroit muni de Lettres de santé.

XVII.

S'IL ne se trouve aucune personne dans le Vaisseau infectée de la maladie contagieuse, & que néanmoins il paroisse par l'examen des Lettres de Mer, ou autres Pièces du bord, que le Vaisseau, quoique muni de Lettres de santé, soit parti d'un Port de Provence, ou y ait pris des Marchandises, lesdits Officiers Municipaux établiront sur ledit Vaisseau un Gardien, en la présence duquel, & d'autres Gardes, ou Commis, qu'ils pré-

poseront à cet effet, seront déchargées par une partie des gens de l'Equipage dudit Navire, les Laines, Etoffes de Laine, Toiles, Chanvres, Lin, Soie de Porc, Poil, Bourre, Ploc, Crins, Plumes de duvet, & à écrire, Cuirs, Peaux, Fourrures, Pelletteries, & tous les emballages des autres Marchandises qui seront mis à l'air, maniés, & remaniés, dans les lieux que lesdits Officiers auront désignés, & où lesdites Marchandises demeureront en dépôt pendant quarante jours, à compter de celui auquel le déballement aura été parachevé, à peine de punition corporelle, tant contre les Gardiens, que tous autres qui, avant ledit temps expiré, auroient enlevé lesdites Marchandises, ou partie d'icelles.

XVIII.

SERONT tenus lesdits Officiers Municipaux de préposer des batteaux, pour porter, avec les précautions nécessaires, aux gens de l'Equipage, & autres étant en quarantaine, les vivres, & rafraîchissemens, qui leur seront nécessaires, & qui seront taxés par lesdits Officiers, suivant les prix courans.

XIX.

S'IL ne se trouve aucun lieu convenable pour le débarquement & dépôt des Marchandises mentionnées dans l'article précédent, lesdits Officiers Municipaux pourront les faire transporter dans quelque Bâtiment vuide qui se trouvera dans le Port, en dédommageant le Propriétaire de ce Bâtiment.

XX.

CEUX de l'Equipage qui auront débarqué, déballé, & manié, les Marchandises ci-dessus spécifiées, seront obligés de rester pendant la quarantaine dans les lieux où seront ces Marchandises, sans qu'eux, ni ceux du même Equipage qui seront demeurés à bord, puissent avoir aucune communication ensemble, ni les uns, ni les autres avec les Habitans des lieux, ni même avec les Equipages des autres Bâtimens qui seront en quarantaine.

XXI.

CEUX qui auront été préposés pour assister au débarquement, déballement, & maniement des Marchandises ci-devant exprimées,

exprimées, ou qui auront reçu dans leurs maisons, ou Bâtimens des gens de l'Equipage, ou quelque Marchandises du Vaisseau, seront contraints par lesdits Officiers de faire pareillement la quarantaine.

XXII.

Les Marchandises, autres que celles énoncées en l'Article XVII. ne pourront être débarquées, & resteront à bord du Vaisseau jusqu'à ce que la quarantaine soit expirée, sous la peine portée par ledit Article XVII. à l'exception néanmoins des bleds, lesquels pourront, aussi-tôt leur arrivée, être transportés dans une autre Bâtiment, sans aucune futaille, ni sac, & sans être assujettis à aucune quarantaine.

XXIII.

Si pendant le cours de la quarantaine, aucun de ceux qui y auront été assujettis est attaqué du mal contagieux, lesdits Officiers Municipaux leur feront faire une seconde quarantaine, qui commencera du jour que le mal sera déclaré.

XXIV.

Si après l'expiration de la quarantaine il n'a paru aucun indice de mal contagieux, lesdits Officiers permettront l'entrée, & la libre communication, & disposition du Vaisseau, de l'Equipage, & des Marchandises.

XXV.

Si le Vaisseau n'est pas muni de Lettres de santé, ou si les lieux dans lesquels les Lettres lui auront été accordées, sont simplement suspects, sans aucun avis certain qu'il y ait de la contagion, lesdits Officiers Municipaux seront tenus d'observer, & faire observer les formalités prescrites par les Articles XVII. & autres suivans : Permet néanmoins Sa Majesté aux Sieurs Intendans & Commissaires départis dans les Provinces, d'abréger, ou proroger la quarantaine, ainsi qu'ils jugeront à propos.

XXVI.

TOUT ce qui sera ordonné par lesdits Sieurs Commandans, & Intendans, ou par lesdits Officiers Municipaux, en exécu-

tion du présent Arrêt, sera exécuté nonobstant opposition ou appellation quelconque, dont si aucune intervient, Sa Majesté se réserve le jugement, leur en attribuant toute Jurisdiction & connoissance, qu'elle a interdite à toutes ses Cours, & Juges, jusqu'à ce qu'autrement par Elle en ait été ordonné; & ce, sans avoir égard aux dispositions des Arrêts rendus dans ses Cours de Parlement, qui seroient contraires au présent Arrêt, ou qui établissent d'autres & plus grandes précautions que celles qui sont ci-dessus marquées. Mande & ordonne Sa Majesté aux Sieurs Commandans, Intendans, & Commissaires départis dans les Provinces, & audits Officiers Municipaux, & à tous autres qu'il appartiendra, de tenir soigneusement la main, chacun en droit soi, à l'exécution du présent Arrêt, qu'Elle veut être lû, publié, & affiché, par-tout où besoin sera. Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le quatorzième jour de Septembre mil sept cens vingt.

DIVERS REGLEMENS

Sur les précautions qu'on doit prendre contre la Peste.

L'Excès & la négligence sont également blâmables dans les précautions; les maux négligés font des progrès qu'on ne peut souvent arrêter; les précautions surabondantes allarment ceux mêmes qui en sont l'objet, & les privent des secours les plus nécessaires.

C'est pour remédier à ces inconvéniens, que le Conseil du Roi donna l'Arrêt du 14. Septembre 1720. Plusieurs Parlemens, allarqués des ravages de la peste, publièrent des deffenses sévères, qui interdisoient la communication & le commerce, qui font subsister les Provinces, par les biens qu'elles se prêtent mutuellement: les deffenses sont enfermées, étendues, ou modérées dans cet Arrêt du Conseil; elles firent une loi uniforme, qui fut la regle de toutes les Juridictions.

Le premier Arrêt qui parut fut celui de la Cour de Parlement de Provence. Cet Arrêt défend tout commerce avec la Ville de Marseille, ordonne de brûler les meubles transpor-

tés à Aix depuis peu, de fermer les portes de cette Ville, de barricader le fauxbourg, d'établir des Gardes Bourgeoises, de chasser les Juifs venus de Marseille. L'Arrêt est du 30. Juillet 1720.

Le septième Août le Parlement de Toulouse porta un Arrêt, qui ordonne les mêmes choses qui sont portées dans l'Arrêt du Parlement d'Aix; mais les précautions y sont plus étendues. On y assujettit les Voyageurs à des quarantaines; on y ordonne d'éventer les Marchandises suspectes; on exige des Certificats pour les Voituriers qui transportent des Marchandises; on prescrit des parfums; on demande aux Aubergistes le nom, la qualité, la résidence de ceux qu'ils reçoivent dans leurs maisons; on défend aux Communautés de recevoir quelqu'un qui n'ait passé par les épreuves marquées, & qui ne porte des Certificats; on bannit les pauvres étrangers; on enjoint de visiter les boutiques des Apoticaire, de visiter les animaux qu'on tue; de tenir les rues nettes, de faire enlever les immondices, de bannir de toutes les maisons les pigeons, les oyes, les lapins; de faire nettoyer les cages & les volières des Pourvoyeurs; de faire enterrer les bœufs, ou autres bestiaux morts de maladies; d'empêcher qu'on ne les écorche; de bien nourrir & panser les pauvres malades; d'interdire les spectacles, les jeux de hazard, les danses, & les bals.

Le neuvième Août le Parlement de Dijon donna un Arrêt succinct, sur les précautions qu'on devoit prendre pour se garantir de la peste. Il n'ordonne que de garder les passages, & d'exiger des Certificats des Voyageurs; & ne demande que des avis aux Officiers des lieux voisins de la Saone.

Le 26. Août le Conseil Souverain de Roussillon suivit l'exemple du Parlement de Toulouse. L'Arrêt de ce Conseil n'a eu d'autre objet que celui que s'étoit proposé le Parlement; les expressions même ne sont pas différentes dans les Arrêts de ces deux Cours.

Le 27. Août le Parlement de Toulouse donna un Arrêt, qui porte qu'il sera établi dans tous les lieux du ressort un Conseil de Santé; qu'il sera composé de deux principaux Magistrats, des Procureurs du Roi, de deux Consuls, d'un Médecin, ou d'un Chirurgien, des Députés de tous les Ordres Ecclésiastiques, & Séculiers, dont le premier Magistrat de la

Sénéchaussée doit être le Président. Mais pour ce qui est des Villes, & des lieux du ressort où il n'y a point de Sénéchal, la Cour ordonne que les Juges Royaux, leur Lieutenant, le Procureur du Roi, les deux Consuls, le Curé, les Députés de chaque Ordre, formeront le Conseil de Santé; qu'ils auront le premier Magistrat à leur tête; qu'ils s'assembleront trois fois la semaine dans les Hôtels-de-Ville; que leurs délibérations seront exécutées par provision; que leurs Certificats seront imprimés; qu'ils seront signés sans frais par le Greffier, & par un Commissaire; que dans tous les lieux de leur passage, les Voyageurs feront signer leurs billets de Santé; que les Bureaux se donneront des avis sur les Marchandises qui viendront de Provence, ou du Levant; que de telles Marchandises ne seront reçues dans les Ports qu'après avoir été quarante jours à la rade dans les lieux marqués par les Juges; qu'elles seront éventées, & que ceux qui les conduiront communiqueront leurs Connoissemens, & seront sequestrés, de même que ces Marchandises; que toutes les choses qui viendront des lieux suspects, seront sujettes aux mêmes loix; que les cotons, les laines, les étoupes, les fourrures, les éponges, seront à l'évent durant quatre mois; que cet événement se fera aux dépens des Propriétaires. A ces deffenses le Parlement en joint de plus rigoureuses; il défend sur peine de la vie, de receler ceux qui viennent de lieux suspects; les Communautés sont assujetties aux mêmes loix, sur peine d'être chassées; enfin les Voyageurs sont obligés de passer par les grands chemins. Les Conseils de Santé ont ordre d'arrêter les contrevenans; mais pour ce qui est des quarantaines, & des parfums, le Parlement veut qu'on choisisse à l'entrée du ressort, sur les bords du Rhône, des lieux fort aérés; qu'on place une Garde à cent pas des loges destinées aux quarantainaires; que l'on commence les quarantaines par des parfums; que ceux qui tomberont malades soient visités; que les Marchandises entrées par fraude soient confisquées, éventées, ou brûlées, selon les circonstances.

Le quatrième Septembre 1720. le Parlement de Besançon jugea à propos de pourvoir à la sûreté de son ressort par un Arrêt circonstancié. Les deffenses sont les mêmes que dans les Arrêts précédens; les établissemens n'ont rien de différent; il seroit donc inutile d'en donner l'extrait.

Le septième Septembre il parut un troisième Arrêt du Par-

lement de Toulouse, portant nouveau Reglement sur tout ce qui doit être observé dans les Villes & lieux du ressort, pour prévenir la communication du mal contagieux.

Tous ces Arrêts furent annullés par l'Arrêt que donna le Conseil d'Etat le quatorzième Septembre. Il n'y eut depuis qu'une même loi observée par-tout. On se contenta seulement de donner des éclaircissmens, & le Conseil de Santé fut toujours consulté. Nous ferons ailleurs un détail de toutes ses décisions.

Il parut ensuite divers Reglemens. Le premier fut une Ordonnance du Bureau de Santé de Lyon, sur les nouvelles mesures qu'il falloit prendre pour prévenir la communication du mal contagieux. Cette Ordonnance est du 9. Octobre 1720. Ensuite parut le Reglement de la Ville de Grenoble, lequel est extrêmement long. Les précautions générales sont les mêmes que celles qui sont détaillées dans les Arrêts que nous avons rapportés, & les précautions particulieres dépendent de la situation du lieu.

Le 15. Novembre parut une Ordonnance de Monsieur le Maréchal de Villeroy. 1°. Il y est ordonné à tous Etrangers & mandians de sortir de Lyon, & aux Commis de portes de ne laisser entrer aucuns Etrangers, ni Forains, sans le consentement des Notables, qui sont établis ausdites portes. 2°. On regle l'établissement des barrieres, pour les chemins, pour les avenues des faubourgs, & autres Villes du Gouvernement. On veut que tous les chemins détournés soient fermés, & qu'à chaque barriere il soit planté des poteaux avec des inscriptions instructives. 3°. On fixe l'ouverture des portes à sept heures du matin, & on enjoint de les fermer à cinq heures du soir, de même que pendant le temps du repas, c'est-à-dire, depuis midi jusqu'à deux heures. 4°. Il est défendu aux Batteliers de passer des Etrangers sans les amener aux portes; on les oblige d'enchaîner tous leurs bateaux le soir avant cinq heures, & de les laisser attachés jusqu'au lendemain à sept heures. On ajoute que les Batteliers & les Voituriers qui conduiront dans la Ville des bateaux, en descendant, ou en remontant sur le Rhône, les feront remonter entre les deux ponts qui vont sur la riviere de Saone. 5°. On exige la déclaration des étoffes reçues de Marseille, ou de la Foire de Beaucaire, depuis le premier Juillet.

1720. 6°. On deffend de s'assembler dans les ruës, ou places publiques, au-delà du nombre de quatre, & les mandians obligés de se retirer avant le soleil couché. 7°. Les Particuliers sont tenus de faire provision de bled jusqu'à la Saint Jean-Baptiste 1721. & de déclarer la quantité précise de leurs provisions. 8°. Les Marchands de bled & les Boulangers doivent se fournir pour huit mois du bled, ou de la farine, qu'ils étoient obligés d'avoir pour le service du Public. 9°. Les Marchands & les Maîtres de toutes les Professions, déclareront le nombre d'Ouvriers qu'ils s'engagent d'entretenir jusqu'à la Saint Jean. On donnera aussi le nombre exact des enfans & des Domestiques.

Voilà les Réglemens qui ont paru au sujet de la peste. On n'a pas jugé à propos de les rapporter en entier ; comme ils ne sont que des regles particulieres destinees à certains lieux, on a crû qu'il suffisoit d'en donner un extrait, où l'on renfermât les principaux chefs des défenses, ou des Ordonnances. Les Arrêts & les Déclarations qui suivent, sont des Reglemens du Conseil d'Etat, lesquels sont l'unique objet qu'on se propose dans ce Recueil.

A R R E S T

DU CONSEIL D'ESTAT DU ROI,
Concernant le Commerce des Marchandises du
Levant.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

L E ROY s'étant fait représenter l'Edit du mois de Mars 1669, par lequel il auroit été fait Reglement pour l'entrée dans le Royaume, des Soyes, & autres Marchandises du Levant, Pays de la domination du Grand Seigneur, du Roi de Perse, & de l'Afrique ; & entr'autres choses, ordonné que les Marchandises de Levant, & des autres Pays ci-dessus spécifiés, qui auroient été entreposées à Genes, Livourne, & autres Villes des Pays Etrangers, soit en la Mer Méditerranée, soit en

la Mer Oceane , payeroient à l'entrée du Royaume vingt pour cent de leur valeur , suivant l'évaluation qui en seroit faite , soit qu'elles appartenissent aux Sujets de Sa Majesté , ou aux Etrangers ; & qu'à cet effet les Commis aux Bureaux établis dans tous les lieux & entrées du Royaume par Mer & par Terre , seroient chargés de la recette dudit droit ; en sorte qu'il n'y auroit que les seules Marchandises portées à droiture de Levant aux Ports de Marseille & de Rouen , qui seroient exemptes de l'imposition de vingt pour cent , excepté néanmoins celles appartenant aux Sujets de Sa Majesté , qui seroient chargées & apportées sur des Navires Etrangers , autres que François , pour lesquelles , en tous autres cas ci-dessus spécifiés & exprimés , le droit de vingt pour cent seroit dû : Ensemble l'Arrêt du Conseil du 10. Juillet 1703. portant que les Marchandises venant du Levant , comprises & spécifiées dans l'Etat arrêté au Conseil , étant ensuite dudit Arrêt , qui arriveroient , & seroient déchargées dans les Ports du Royaume , autre que celui de Marseille , sans être accompagnées d'un Certificat des Echevins & Députés du Commerce de ladite Ville , payeroient au profit de la Chambre du Commerce de Marseille vingt pour cent de la valeur , outre & par-dessus les droits d'entrée ordinaires : Autre Arrêt du Conseil du 16. Janvier 1706. par lequel il auroit été ordonné que les Marchandises du Commerce de Levant , comprises & spécifiées dans l'Etat arrêté le même jour au Conseil , qui arriveroient , & seroient chargées dans le Port de Marseille , ou qui entreroient dans le Royaume par le Port de Beauvoisin , après avoir été entposées dans les Pays Etrangers , payeroient pareillement vingt pour cent de la valeur , suivant l'estimation portée par ledit Etat ; & qu'au surplus ledit Arrêt du Conseil du 10. Juillet 1703. seroit exécuté , le tout jusqu'à ce qu'il en eut été autrement ordonné : Et Sa Majesté faisant attention que l'établissement de ce droit , qui n'a été fait que pour favoriser le Commerce des Marchandises de Levant , entrant par le Port de Marseille dans le Royaume , chargeroit trop ces mêmes Marchandises , qu'on ne peut , quant à présent , recevoir en France que par le Port de Cette en Languedoc , ainsi qu'il est réglé par l'Arrêt du 18. Mars de la présente année , & par les Ports sur l'Océan , à cause de la contagion , dont quelques lieux de la Provence se trouvent affligés. A quoi Sa Majesté

désirant pourvoir , & regler en même-temps les précautions qu'il convient de prendre pour empêcher la communication du mal contagieux , en admettant dans lesdits Ports de France les Marchandises de Levant qui y seront apportées; Oûi le Rapport du Sieur Le Pellerier de la Houffaye , Conseiller d'Etat ordinaire , & au Conseil de Régence pour les Finances , Contrôleur Général des Finances, LE ROY ESTANT EN SON CONSEIL, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne ce qui ensuit.

ARTICLE PREMIER.

SA MAJESTE' permet à tous Vaisseaux & Bâtimens de Mer, tant François, que des Pays Etrangers, avec lesquels les Sujets de Sa Majesté ont la liberté de faire Commerce, venant de Livourne, & autres Ports d'Italie, & Pays où il n'y a aucun soupçon de mal contagieux , d'apporter dans le Port de Cette en Languedoc, & dans les Ports de France sur l'Océan, des Marchandises permises, tant du crû d'Italie, que d'autres Pays Etrangers non soupçonnés d'être infectés du mauvais air, même des Marchandises de Levant, à l'exception de celles ci-après spécifiées, & ce aux conditions suivantes,

II.

LES Capitaines, Maîtres, & Commandans desdits Bâtimens, seront tenus de représenter des Lettres de Santé en bonne forme, & de justifier qu'ils n'auront point négocié sur les côtes de Provence, & n'auront point communiqué sur leurs routes avec des Vaisseaux suspects; & en ce cas lesdites Marchandises du crû d'Italie, & autres Pays Etrangers où il n'y a aucun soupçon de mal contagieux, seront admises sans difficulté, & sans être obligées à aucune quarantaine.

III.

ORDONNE Sa Majesté à l'égard des Marchandises de Levant non susceptibles d'air contagieux, qu'elles ne seront reçues dans lesdits Ports de France, que sur la représentation qui sera faite, non-seulement de Patentes nettes, mais encore de Certificats des Magistrats des lieux d'où les Bâtimens seront partis, portant attestation qu'elles auront fait les quarantaines,
&

& les purges accoutumées, soit à Livourne, ou dans les autres Ports où elles auront été embarquées, avec toutes les précautions qui s'y observent.

IV.

ORDONNE pareillement Sa Majesté, pour plus grande sûreté, que lesdites Marchandises de Levant, jugées pouvoir être admises dans lesdits Ports du Royaume, seront assujetties à y faire une seconde quarantaine, telle qu'elle sera réglée par les Commissaires de la Santé des Ports où elles arriveront.

V.

FAIT Sa Majesté très-expresses inhibitions & défenses à tous Inspecteurs, Commissaires, ou Intendants de la Santé, & autres préposés à la garde des Ports, d'admettre, & laisser débarquer, dans lesdits Ports, des Marchandises de Levant susceptibles du mauvais air, telles que sont les Etoffes, & les Toiles de Levant, les Laines, le Coton, le poil de Chameau, & toutes sortes de Plocs, & de Bourres, à peine de la vie.

VI.

ORDONNE Sa Majesté que les Marchandises de Levant comprises dans la permission accordée par le présent Arrêt, acquitteront aux entrées du Royaume, outre & par-dessus les droits ordinaires, dix pour cent de la valeur ; à quoi Sa Majesté a réduit & modéré le droit de vingt pour cent, établi sur les Marchandises de Levant qui ne sont pas conduites directement dans le Port de Marseille ; ce qui aura lieu nonobstant tous Edits, Déclarations, & Arrêts à ce contraires.

VII.

VEUT, & entend au surplus Sa Majesté, que l'exemption du droit de vingt pour cent, ait lieu en entier pour les Marchandises de Levant, qui sont, ou seront apportées au Port de Cette, sur des Vaisseaux, ou autres Bâtimens de Mer qui en partiront, ou seront partis, chargés de Draperies, Etoffes de Laine, & autres Marchandises propres pour le Commerce de Levant, conformément à ce qui a été réglé par les Articles I. & II. de l'Arrêt du Conseil du 18. Mars 1721. lequel

Partie II.

fera exécuté selon sa forme & teneur, le tout jusqu'à ce que la maladie contagieuse ait absolument cessé dans la Provence, & que la liberté du commerce soit rétablie à Marseille. Enjoint Sa Majesté aux Sieurs Intendans de la Province de Languedoc, & des autres Provinces Maritimes du Royaume sur l'Océan, de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt, qui sera lû, publié & affiché, par tout où besoin sera. Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le quatorzième jour de Septembre mil sept cens vingt-un. *Signé* PHELYPEAUX.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : À nos amés & feaux Conseillers en nos Conseils, les Sieurs Intendans de notre Province de Languedoc, & des autres Provinces Maritimes de notre Royaume, sur l'Océan, Salut. De l'avis de notre très-cher & très-amé Oncle le Duc d'Orleans Regent, Nous vous mandons, & enjoignons, par ces présentes signées de Nous, de tenir, chacun en droit foi, la main à l'exécution de l'Arrêt ci-attaché sous le contre-scel de notre Chancellerie, cejourd'hui donné en notre Conseil d'Etat, Nous y étant, pour les causes y contenuës : Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de signifier ledit Arrêt, à tous qu'il appartiendra, à ce que personne n'en ignore ; & de faire pour son entière exécution, tous Actes, & Exploits, nécessaires, sans autre permission, nonobstant clameur de haro, Chartre Normande, & lettres à ce contraires : Voulons qu'aux copies dudit Arrêt, & des présentes, collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original ; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatorzième jour de Septembre, l'an de grace mil sept cens vingt-un, & de notre regne le septième. *Signé* LOUIS. *Et plus bas,* Par le Roi, le Duc D'ORLEANS Regent présent. PHELYPEAUX. Et scellé.



A R R E S T

DU CONSEIL D'ESTAT DU ROY,
Pour les précautions à prendre à l'égard des Bâtimens Etrangers , qui abordent avec des Marchandises dans les Ports du Royaume.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROY étant informé que la juste crainte de la communication du mal contagieux , a engagé les Magistrats Municipaux dans les divers Ports du Royaume , à prendre des précautions plus ou moins grandes , & même différentes , à l'égard des Bâtimens Etrangers qui abordent avec des Marchandises dans lesdits Ports ; en sorte que les Négocians , & Marchands Chargeurs desdits Vaisseaux , même les Maîtres & Capitaines , se trouvent souvent dans l'embarras , par l'ignorance de ce qui se pratique en particulier dans chaque Port , quelque intention qu'ils puissent avoir de satisfaire à toutes les précautions & formalités qui peuvent être raisonnablement établies ; ce qui étant très-contraire au bien , & à la continuation du Commerce , qu'il est important de faciliter autant que les motifs supérieurs de la conservation de la santé le peuvent permettre , Sa Majesté voulant prévenir , autant qu'il est possible , le préjudice qui résulteroit , tant à l'égard de ses Sujets , qu'à l'égard de ceux des Etats voisins , avec lesquels il convient d'entretenir une bonne correspondance , si cette variété de regles & de précautions subsistoit plus long-temps ; Elle a jugé à propos d'y pourvoir par un Reglement général , qui soit également observé dans tous les Ports de son Royaume , & qui , étant connu des nations voisines & amies , mette les Marchands & Négocians desdites nations en état de continuer leur Commerce avec plus de liberté , & moins d'embarras ; Oui le Rapport du Sieur le Pelletier de la Houffaye , Conseiller d'Etat ordinaire , & au Conseil de Régence pour les Finances , Contrôleur Général des Finances :

Le Roi étant en son Conseil , de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent , a ordonné , & ordonne ce qui ensuit.

ARTICLE PREMIER.

SA MAJESTE' permet à tous Vaisseaux , & Bâtimens de Mer Etrangers , appartenans à des Sujets des Puissances & Etats avec lesquels les Sujets de Sa Majesté ont la liberté de faire commerce, de venir , & aborder, avec des Marchandises permises dans les Ports , Havres , & Rivières de France , pourvu qu'ils ne soient point partis des Pays infectés , ou suspects de mal contagieux , & qu'ils n'y ayent point touché , ni eû communication sur leur route avec des Vaisseaux suspects , & moyennant qu'ils soient munis de bons Certificats de Santé des lieux de leur départ , & de tous ceux où ils auront touché.

I I.

LES DITS Certificats de Santé feront mention du nom , & du port du Bâtiment , du nom du Maître , ou Capitaine , du nombre de l'Equipage & des Passagers , du lieu d'où il sera parti , & de ceux où il aura touché , de la qualité & quantité des Marchandises qui y auront été embarquées , & si elles sont du crû , ou fabrique , du pays où le Vaisseau aura été chargé.

I I I.

LES Marchandises qui ne seront pas du crû , ou des Fabriques , des lieux où elles auront été embarquées , seront accompagnées d'attestations suffisantes pour justifier qu'elles ne sont pas suspectes de contagion ; & les attestations feront mention du temps auquel lesdites Marchandises auront été introduites dans le Port du chargement , des lieux d'où elles auront été tirées , & si depuis leur arrivée elles ont été déballées , & réemballées.

I V.

LES Certificats de Santé , les Expéditions des Amirautes , celles des Bureaux des Douanes , les Attestations & les Connoissemens , seront visés du Consul de la Nation Françoisse , s'il y en a dans le lieu du départ , ou d'autres personnes munies de pouvoir nécessaire ; & il lui sera remis des duplicata de toutes ces expéditions.

V.

POUR éviter les abus qui pourroient se commettre à cet égard , le Consul de la nation Françoisé , ou autre personne munie de pouvoir , remettra au Maître , ou Capitaine de chaque Bâtiment qui partira du Port de sa résidence , un paquet cacheté qu'il adressera au Sieur Intendant , ou en son absence , aux Juges Municipaux des lieux de la destination du Bâtiment , lequel paquet contiendra les duplicata de toutes les expéditions qu'il aura visées , ainsi qu'il est ordonné par l'Article précédent.

V I.

LES Vaisseaux & Bâtimens , qui étant entrés dans les Ports , Havres , & Rivières du Royaume , n'auront pas satisfait à tout ce qui est ordonné par les Articles ci-dessus , seront confisqués , les Marchandises & effets du chargement brûlés , & leurs Equipages renfermés dans un lazaret pour y faire quarantaine.

V I I.

IL est défendu à tous Maîtres , & Capitaines , aux gens des Equipages , & aux Passagers des Bâtimens qui entreront dans les Ports , Havres , & Rivières , du Royaume , de descendre à terre , & de débarquer aucunes Marchandises , sans une permission expresse des Magistrats Municipaux des lieux , ou autres personnes préposées pour la Santé , ni de faire avancer les Bâtimens au-delà des endroits qui leur seront indiqués par les chaloupes , ou pataches , de conserve ; à peine de la vie en cas de contravention , & d'être les Bâtimens brûlés avec les Marchandises , & effets de leur chargement ; sauf à faire des signaux pour les vivres dont ils pourroient avoir besoin.

V I I I.

VEUT & entend Sa Majesté , que le présent Reglement ait lieu , & soit exécuté , pour tous les Bâtimens Etrangers , partis des Ports Etrangers , huit jours après que le présent Arrêt y aura été connu.

I X.

ORDONNE au surplus Sa Majesté , que les formalités prescri-

res par les précédens Reglemens pour les visites des Vaisseaux, & des Marchandises, des Equipages, & des Passagers, arrivant dans les Ports du Royaume, seront exactement observées, ainsi que l'Arrêt du Conseil du 14. Septembre dernier, concernant le Commerce des Marchandises de Levant, qui sera exécuté selon sa forme, & teneur. Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le premier jour d'Octobre mil sept cens vingt-un. *Signé* PHELYPEAUX.

A R R E S T

DU CONSEIL D'ESTAT DU ROY,
 Portant que l'ouverture de la Foire de Bordeaux, qui devoit commencer le 15. du mois d'Octobre prochain, sera remise au mois de Mars de l'année prochaine 1722.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROY étant informé que la Foire de Bordeaux qui commence ordinairement le 15. du mois d'Octobre, pourroit donner lieu cette année à introduire dans la Guyenne, & surtout dans la Ville de Bordeaux, des Marchandises venant de lieux suspects de contagion; d'autant même que la plupart des étoffes de Serge qui se débitent dans cette Foire, se tirent des Manufactures de la Canourgue, & de Marvejols; à quoi voulant pourvoir, vû l'avis du Sieur Boucher, Conseiller du Roi en ses Conseils, Intendant & Commissaire départi dans la Généralité de Bordeaux; Oûi le Rapport du Sieur Le Pelletier de la Houffaye, Conseiller d'Etat ordinaire, & au Conseil de Régence pour les Finances, Contrôleur Général des Finances; Sa Majesté étant en son Conseil, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Regent, a ordonné & ordonne, que l'ouverture de la Foire de Bordeaux, qui devoit commencer le 15. du mois d'Octobre prochain, sera remise au mois de Mars de l'année prochaine 1722. Fait Sa Majesté très-expresses inhibitions, &

deffenses de la tenir plutôt , sans que ce délai puisse nuire , ni préjudicier aux privileges , & franchises de la Ville de Bordeaux par rapport à ladite Foire ; ni qu'aucune autre Ville , pour quelque cause , & sous quelque prétexte que ce soit , puisse jouir desdits privileges , & franchises , au préjudice de ladite Ville de Bordeaux. Enjoint Sa Majesté audit Sieur Boucher de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt , qui sera lû , publié , & affiché , par tout où besoin fera , à ce que personne n'en ignore , & exécuté nonobstant oppositions , & autres empêchemens quelconques , dont si aucuns interviennent , Sa Majesté s'est réservé , & à son Conseil , la connoissance , icelle interdisant à toutes ses Cours , & autres Juges. Fait au Conseil d'Etat du Roi , Sa Majesté y étant , tenu à Paris le neuvième jour de Septembre mil sept cens vingt-un. *Signé* P H E L Y P E A U X.

A R R E S T

DU CONSEIL D'ESTAT DU ROI,
qui fixe les Routes de Paris en Languedoc , & de
Languedoc à Paris.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI ayant été informé depuis que l'Arrêt rendu en son Conseil d'Etat le 24. Août dernier , a fixé les routes de Paris en Languedoc , & de Languedoc à Paris , que la contagion qui afflige depuis quelque temps le Gevaudan , s'est fait sentir dans des lieux de ce Pays voisins de l'Auvergne ; & Sa Majesté faisant attention que la route indiquée par cet Arrêt pour le Bas-Languedoc ; par Clermont en Auvergne , d'où , pour se rendre à Montpellier , Sa Majesté auroit désigné deux autres routes , l'une par le Rouergue , & l'autre par le Velay , ne peut plus être pratiquée sans danger de la communication du mauvais air ; à quoi desirant pourvoir , & remplir , autant qu'il est possible , l'objet qu'on s'est proposé en faisant les dispositions portées par ledit Arrêt , où le rapport du Sieur le Pelletier de la Houffaye , Conseiller d'Etat ordinaire , & au

Conseil de Régence pour les Finances, Contrôleur Général des Finances; Le Roi étant en son Conseil, de l'avis de Monsieur le Duc d'Orléans Régent, a ordonné, & ordonne ce qui ensuit.

ARTICLE PREMIER

Tous Maîtres de carrosses, & autres voitures publiques; Messagers, Rouliers, Voituriers, & autres conduisans des personnes, hardes, équipages, & marchandises de toutes sortes, seront tenus, pour aller de Paris dans le Bas-Languedoc, & venir du Bas-Languedoc à Paris, de suivre, & faire suivre, par leurs chevaux, & voitures, l'une des deux routes par Lyon, ci-après marquées, pour aller de Paris à Montpellier, & venir de Montpellier à Paris, sçavoir, l'une passant par la Bourgogne, & l'autre par Moulins, par Nevers, & par Roanne,

I I.

SERONT pareillement lesdits Maîtres de carrosses, & autres voitures publiques, Messagers, Rouliers, Voituriers, & autres conduisans des personnes, hardes, équipages, & marchandises de toutes sortes, tenus, pour aller de Paris dans le Haut-Languedoc, & venir du Haut-Languedoc à Paris, de suivre, & faire suivre, par leurs chevaux, & voitures, la route de Paris à Toulouse passant par Limoges, telle qu'elle est ci-après marquée; Sa Majesté laissant au reste la liberté de se servir de la route qui conduit du Haut-Languedoc par Toulouse à Bordeaux par la Garonne, ainsi qu'il s'est pratiqué jusqu'à présent.

I I I.

DECLARE Sa Majesté toutes autres routes pour aller de Paris en Languedoc, & venir de Languedoc à Paris, & pour aller & venir de Languedoc à Bordeaux, routes obliques, & prohibées, faisant deffenses de s'en servir, à peine de trois mille livres d'amende, & de plus grande peine, s'il y échet; le tout en se conformant aux Arrêts des 11. Février, & 24. Juin de la présente année, pour les précautions à prendre pour le transport des balles, caisses, & ballots, de marchandises.

I V.

REVOQUE au surplus Sa Majesté ledit Arrêt du Conseil du 24. Août dernier, en ce qu'il désigne, comme pouvant être suivie, la route de Paris à Montpellier, & de Montpellier à Paris, en passant par Clermont en Auvergne, de laquelle Ville pour se rendre à Montpellier, il a été dit qu'il seroit libre de prendre la route par le Rouergue ou par le Velay, ce que Sa Majesté ne veut plus être pratiqué quant à présent.

Première Route pour le Bas-Languedoc.

De Paris à Villeneuve Saint Georges.	A Tournus.
A Melun.	A Villefranche.
A Montreau.	A Lyon.
A Sens.	A Vienne.
A Joigny.	A Valence.
A Auxerre.	A Lauriol.
A Vermenton.	A Montelimar.
A Cussy les Forges.	A Pierre Latte.
A Saulieu.	Au Pont Saint Esprit.
A Arnay-le-Duc.	A Bagnols.
A Chagny.	A Nîmes.
A Châlons.	A Montpellier.

Deuxième Route pour le Bas-Languedoc.

De Paris à Effone.	A Moulins.
A Fontainebleau.	A Bessay.
A Nemours.	A la Palice.
A Montargis.	A la Pacaudiere.
A la Buissiere.	A Roanne.
A Briare.	A Saint Symphorien.
A Neuvy.	A Tarare.
A Cosne.	De Tarare à Lyon.
A la Charité.	A Vienne.
A Nevers.	A Valence.
A Saint Pierre le Moutier.	A Lauriol.

A Montelimar.

A Bagnols.

A Piere Latte.

A Nîmes.

Au Pont Saint Esprit

A Montpellier.

Route pour le Haut-Languedoc.

De Paris au Bourg la Reine.

A Saint Benoît du Saut.

A Lonjumeau.

A Arnac,

A Estampes.

A Razés.

A Angerville.

A Limoges.

A Toury.

A Pierre Buffier.

A Artenay.

A Userches.

A Orleans.

A Brive.

A La Ferté.

A Souillac.

A Châteauevieux.

A Fresfinet.

A Romorentin.

A Cahors.

A Varan.

A Castelnau Montratier.

A Châteauroux.

A Montauban.

A Argenton.

A Toulouse.

ENJOINT Sa Majesté aux Sieurs Intendans & Commissaires départis dans les Provinces, de tenir la main chacun en droit foi, à l'exécution du présent Arrêt, qui sera lû, publié, & affiché par tout où besoin sera. Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le onzième jour de Septembre mil sept cens vingt-un. *Signé* PHELYPEAUX.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, Dauphin de Viennois, Comte de Valentinois & Dyois, Provence, Forcalquier & terres adjacentes : A nos amez & feaux Conseillers en nos Conseils, les Sieurs Intendans & Commissaires départis, pour l'exécution de nos ordres, dans les Provinces & Généralités de notre Royaume, Salut. Nous vous mandons & enjoignons par ces présentes signées de Nous, de tenir chacun en droit foi, la main à l'exécution de l'Arrêt ci-attaché sous le Contrescel de notre Chancellerie, cejourd'hui donné en notre Conseil d'Etat, Nous y étant, pour les causes y contenues. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de signifier ledit Arrêt à tous

qu'il appartiendra, à ce que personne n'en ignore ; & de faire pour son entière exécution , tout actes & exploits nécessaires , sans autre permission. Voulons qu'aux copies dudit Arrêt , & des présentes , collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'original ; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le onzième jour de Septembre , l'an de grace mil sept cens vingt-un , & de notre regne le septième. *Signé* LOUIS. *Et plus bas* , par le Roi , Dauphin , Comte de Provence , le Duc d'ORLEANS Régent présent. PHELYPEAUX. Et scellé.

A R R E S T

DU CONSEIL D'ESTAT DU ROI ;
En interprétation de celui du 10. Juin 1721. qui renouvelle les deffenses de l'introduction dans le Royaume , & du commerce , port , & usage des étoffes des Indes , de la Chine , & du Levant ; & des toiles peintes , & autres étoffes venant desdits Pays.

Extrait des Registres du Conseil d'Etat.

LE ROI s'étant fait représenter l'Arrêt rendu en son Conseil d'Etat , Sa Majesté y étant , le 10. du mois de Juin dernier , par lequel elle auroit ordonné que les Edits , Déclarations , Arrêts & Réglemens , notamment les Arrêts de son Conseil des 27. Août 1709. 29. Juillet 1710. 11. Juin 1714. 20. Janvier , & 22. Février 1716. ensemble l'Edit du mois de Juillet 1717. & les Arrêts des 27. Septembre 1719. & 11. Octobre 1720. portant deffenses d'introduire dans le Royaume , ou faire aucun commerce , ni usage des toiles peintes , ou étoffes des Indes , de la Chine , ou du Levant , même des roiles de coron blanches , & mouffelines , autres que les toiles de coton blanches , & mouffelines provenant des ventes faites par les Directeurs de la Compagnie des Indes , feront

D ij

exécutés selon leur forme & teneur ; voulant Sa Majesté que les peines y exprimées contre les contrevenans , de quelque qualité & condition qu'ils soient , ne puissent être remises , ni modérées , sous quelque prétexte & occasion que ce soit ; Et Sa Majesté étant informée que nombre de gens semblent se croire dispensés d'observer ce qui est porté par ledit Arrêt , sous prétexte qu'on n'y a point spécifié en détail les marchandises dont l'introduction dans le Royaume , le commerce & l'usage sont deffendus par les précédens Edits , Déclarations & Arrêts , dont il ordonne l'exécution ; que d'ailleurs partie de ceux auxquels l'exécution dudit Arrêt est confiée , peuvent ignorer les différentes peines prononcées par les divers Réglemens intervenus sur ce sujet contre ceux qui y contreviennent ; & que le motif de la crainte où l'on est , que le mal contagieux ne se communique dans les Provinces du Royaume , demande qu'on réprime avec la dernière severité ceux qui se trouveront surpris en contravention de ces mêmes Réglemens : à quoi Sa Majesté voulant pourvoir , oui le rapport du Sieur le Pelletier de la Houffaye , Conseiller d'Etat ordinaire , & au Conseil de Régence pour les Finances , Contrôleur Général des Finances , Le Roi étant en son Conseil , de l'avis de Monsieur le Duc d'Orleans Régent , expliquant , & interprétant , en tant que besoin est , ou feroit , ledit Arrêt du 10. Juin dernier , a ordonné & ordonne ce qui ensuit.

ARTICLE PREMIER.

FAIT Sa Majesté très-expresse & iteratives inhibitions & deffenses , sous peine de la vie , à tous Négocians , Marchands , Colporteurs , Porte-balles , & Revendeuses à la toilette , & autres personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'introduire dans le Royaume , faire commerce , exposer en vente , colporter , débiter , ni acheter , pour revendre en gros , ou en détail , aucunes étoffes des Indes , de la Chine , de Perse , ou du Levant , tant les étoffes de soye pure , que celles mêlées d'or ou d'argent , celles d'écorce d'arbre , laine , fil , poil de chevre , ou coton , satin , taffetas , gazes , & généralement toutes sortes d'étoffes brodées , ou autrement , sous quelque dénomination que ce soit , provenant du crû & fabrique desdits pays ; Comme aussi celles peintes en furies & à fleurs ,

les toiles peintes , teintes , & rayées , de couleur , ou à carreaux , & imprimées de la fabrique des Indes , ou contrefaites dans le pays étranger , qui auront été peintes , teintes , ou imprimées , à l'imitation de celles des Indes , vieilles ou neuves , en pieces ou en coupons , couvertures , toilettes , habits , & autres vêtemens ; ensemble les meubles de toutes sortes , composés desdites étoffes & toiles ; comme aussi les étoffes fabriquées dans la Ville de Marseille , de quelque matiere qu'elles soient composées , même les toiles de coton blanches , & mouffelines des Indes , autres que les toiles de coton blanches , & mouffelines venues directement des Indes Orientales , & provenant des ventes faites ou à faire par les Directeurs de la Compagnie des Indes.

I I.

DEFFEND pareillement Sa Majesté , sous la même peine de la vie , à tous Directeurs , Receveurs , Commis , Contrôleurs , Visiteurs , Brigadiers , Gardes , & autres Employés dans ses Fermes , de laisser entrer dans le Royaume aucunes desdites étoffes & toiles prohibées , & énoncées dans l'article précédent ; par les Bureaux d'entrée ; comme aussi à tous Aubergistes , Hôteliers , Cabaretiers , & autres personnes , de retirer sciemment dans leurs maisons les Voituriers & Porteurs desdites marchandises , ni recevoir icelles en dépôt.

I I I.

FAIT Sa Majesté très-expresses deffenses à tous Fripiers , Tailleurs , Couturiers , Tapisiers , Brodeurs , & autres ouvriers & ouvrières , d'employer chez eux , ou dans des maisons particulieres , ni d'avoir dans leurs magasins , boutiques , ou chambres , aucunes desdites étoffes & toiles , ni aucuns habits , vêtemens , ou meubles faits d'icelles , neuf ou vieux , à peine du fouet & du bannissement à temps , pour la première contravention ; & en cas de recidive , des galeres contre les hommes , & du bannissement perpetuel contre les femmes.

I V.

DEFFEND pareillement Sa Majesté à toutes personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , de porter dedans

ou dehors leurs maisons , ou de faire faire aucuns habits , vêtemens , ni meubles desdites étoffes & toiles , ni d'en avoir dans leurs maisons , qui soient en pieces ou coupons , & non employées , à peine de confiscation , & de trois mille livres d'amende. Veut & ordonne Sa Majesté que les maris , & peres de famille soient civilement responsables des amendes auxquelles leurs femmes & enfans , étant en leur puissance , auront été condamnés. Permet néanmoins à toutes personnes de se servir des meubles composés desdites étoffes & toiles , dont ils se trouveront avoir fait une déclaration fidelle en la forme , & dans les termes prescrits par les Arrêts du Conseil des 11. Juin 1714. 16. Février & 21. Mai 1715. & 20. Janvier 1717.

V.

VEUT & entend Sa Majesté que les deffenses contenuës dans tous les articles ci-dessus soient exécutées , même dans les lieux prétendus privilégiés ; & , pour faire cesser les abus qui se commettent dans lesdits lieux prétendus privilégiés de la Ville , Fauxbourgs & Banlieuë de Paris , tels que les enclos du Temple , de Saint Jean de Latran , de l'Abbaye Saint Germain des Prez , & autres , permet Sa Majesté au Sieur Lieutenant Général de Police de ladite Ville de Paris , d'y faire , ou faire faire des visites par telles personnes qu'il préposera pour cet effet , & lui donne pouvoir de juger des contraventions qui y auront été pratiquées , ainsi & en la même forme que de celles qui auront été commises dans le surplus de l'étenduë de ladite Ville.

V. I.

ENJOINT Sa Majesté au Sieur Lieutenant Général de Police à Paris , & aux Sieurs Intendans & Commissaires départis dans les Provinces , de tenir la main à ce que toutes les étoffes & toiles , les meubles & les habits des qualités ci-dessus , qui auront été saisis en contravention , soient brûlés par les mains de l'exécuteur de la haute justice.

V. I. I.

VEUT & entend Sa Majesté que le présent Arrêt soit pu

blié & affiché de six mois en six mois par tout où besoin sera, en vertu de l'Ordonnance du Lieutenant Général de Police à Paris, & des Sieurs Intendans & Commissaires départis dans les Provinces de son Royaume, Pays, Terres & Seigneuries de son obéissance, auxquels Sa Majesté enjoint de tenir la main à l'exécution dudit Arrêt; & de faire faire de fréquentes visites par les Inspecteurs des manufactures, & autres personnes à ce préposées, dans les boutiques & magasins des Négocians, Marchands, & autres, même de ceux établis dans les lieux prétendus privilégiés. Et seront au surplus les Edits, Déclarations, & Arrêts rendus sur cette matière, notamment ceux du 27. Septembre 1719. & 10. Juin dernier, exécutés selon leur forme & teneur. Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Paris le huitième jour de Juillet mil sept cens vingt-un. *Signé* PHELYPEAUX.

L OUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, Dauphin de Viennois, Comte de Valentinois & Dyois, Provence, Forcalquier, & terres adjacentes; A nos amez & feaux Conseillers en nos Conseils, le Sieur Lieutenant Général de Police de notre bonne Ville & Fauxbourgs de Paris, & les Sieurs Intendans & Commissaires départis pour l'exécution de nos ordres dans les Provinces & Généralités de notre Royaume, salut. Nous vous mandons & enjoignons par ces présentes signées de nous, de tenir, chacun en droit soi, la main à l'exécution de l'Arrêt ci-attaché sous le Contrescel de notre Chancellerie, cejourd'hui donné en notre Conseil d'Etat, nous y étant, pour les causes y contenues. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de signifier ledit Arrêt à tous qu'il appartiendra, à ce que personne n'en ignore, & de faire pour son entière exécution tous actes & exploits nécessaires, sans autre permission, nonobstant clameur de haro, chartre normande, & lettres à ce contraires. Voulons qu'aux copies dudit Arrêt, & des présentes collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, soit ajoutée comme aux originaux; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le huitième jour de Juillet, l'an de grace mil sept cens vingt-un, & de notre regne le sixième. *Signé* LOUIS. *Et plus bas*, par le Roi, Dauphin, Comte de Provence,

D É C I S I O N S DU CONSEIL DE SANTÉ,

Sur les secours que demandoient les Pays menacés de contagion , ou ceux qui en étoient infectés.

TOUTES ces Déclarations furent comme des loix qu'on étendit , ou qu'on interpréta. Les divers cas qui se présentoient tous les jours , obligerent son Altesse Royale d'établir un Conseil de Santé. C'est à ce Tribunal qu'étoient portées toutes les affaires qui concernoient la peste. Voici presque toutes les décisions qui sont sorties de ce Tribunal. On a rassemblé celles qui sont les plus générales : car celles qui n'ont d'autre objet que des cas particuliers , ne peuvent point servir d'instruction pour des malheurs qui n'ameneront pas les mêmes circonstances.

Les premières vûes du Conseil furent de secourir les lieux affligés. Le secours le plus pressant , & le plus essentiel , fut le secours des Corbeaux , ou des Forçats , auxquels on avoit promis la liberté après qu'ils auroient rempli leurs fonctions périlleuses.

M. Dupont , Commandant dans la Ville de Toulon , écrivit à M. de la Vrilliere sur cette promesse qu'on avoit faite aux Corbeaux ; il lui proposoit de conserver ceux qui avoient servi durant la contagion.

Il fut donc question dans le Conseil de santé , de sçavoir si on accorderoit aux Forçats la liberté qu'on leur avoit promise , ou si on ne suspendroit pas l'exécution de cette promesse , pour les faire servir dans les Villes qui pourroient en avoir besoin.

L'on crut qu'il convenoit de mander à M. Dupont de ne conserver que ceux qui voudroient bien continuer leur service , & en ce cas de leur promettre dix sols par jour pour chacun , jusqu'à ce qu'on leur accordât leur liberté.

Monsieur

Monsieur l'Evêque d'Orange écrivit encore au sujet des Corbeaux à Monsieur d'Armenonville. Il lui manda qu'il étoit arrivé à Orange quarante Corbeaux , ou gens destinés au service des Hôpitaux ; que ces Corbeaux étoient sortis de la Ville d'Arles ; que la Ville d'Orange n'avoit pas besoin de leur secours ; qu'elle se trouvoit surchargée de leur nourriture ; qu'on les avoit enfermés dans une maison séparée , afin qu'ils n'eussent aucune communication avec les habitans.

On proposoit de faire faire quarantaine à tous ces Corbeaux , de les habiller aux dépens du Roi , & de les renvoyer ensuite dans leur pays.

Le Roi avoit accordé à Monsieur l'Evêque d'Orange ce qu'il demandoit. On manda quelque-temps après qu'on devoit avoir grande attention sur ces Corbeaux après leur quarantaine , & qu'on devoit mander à Monsieur d'Orsay de s'informer exactement des lieux où ils iroient , afin qu'on leur procurât les ordres nécessaires pour y être admis , après qu'on auroit été bien assuré qu'il n'y a aucun danger à les laisser pénétrer dans des lieux sains.

Le Roi donna aussi des ordres pour la subsistance de plusieurs Villes. On a vu déjà dans des Arrêts les arrangemens qu'on avoit pris pour secourir les lieux infectés , ou ceux qui étoient menacés. Voici un détail des secours qu'on accorda , ou qu'on refusa , dans le Conseil de Santé.

Monsieur de Monaco écrivit à Monsieur le Blanc , & demanda qu'il fût envoyé vingt mille quintaux de bled , pour la subsistance des habitans , & de la garnison , qui étoit composée des troupes du Roi. Il représentoit que ses revenus consistent dans des droits de douane , qui ne lui produisent rien depuis que le Roi de Sardaigne , & les Princes d'Italie , avoient interdit tout commerce avec lui ; qu'il étoit hors d'état de faire cet approvisionnement , si le Roi n'avoit la bonté d'en faire l'avance ; qu'il offroit de payer de mois en mois le prix des bleds qu'on lui enverroit , sur celui qu'il retireroit de la vente qu'il comptoit faire de ces bleds à ses habitans.

Il parut convenable de secourir Monsieur de Monaco dans cette occasion ; 1°. Par rapport aux troupes du Roi qui sont en garnison dans cette Ville ; 2°. Par rapport à la situation de cette Place ; mais on crut qu'il suffiroit d'y envoyer mille sacs de

bled , & que l'on proposeroit au Sieur Theluffon Banquier , qui devoit faire passer des bleds à Cette pour l'approvisionnement du Languedoc , d'en faire décharger mille sacs à Monaco.

Les Villes de l'intérieur du Royaume demanderent aussi des secours. On représenta pour la Ville d'Orange , où la contagion avoit été apportée , que les secours qu'on pourroit y envoyer du Dauphiné , seroient fort lents , & fort incertains : surquoi il fut délibéré d'y envoyer deux Médecins , quatre Chirurgiens , & une caisse de remèdes. On résolut aussi d'y faire passer cinq cens septiers de bled , cinquante bœufs , mille moutons de ceux qui avoient été destinés pour la Provence. A tous ces secours on ajouta 10000. liv. d'espèces , outre les 10000. liv. que Son Altesse avoit ordonné d'y faire remettre.

La Ville de Lyon , quoique si riche , cherchoit aussi des ressources. Monsieur le Prévôt des Marchands demanda qu'il fût établi un magasin de cinquante mille *Asnées* de bled , & il supplia Sa Majesté de vouloir les faire acheter. Il représentoit que cette Ville contenoit cent mille personnes , dont quarante mille Ouvriers seroient réduits à la mendicité , si le travail des manufactures étoit interrompu ; qu'il étoit de la prudence de songer à la subsistance de ces Ouvriers , si la Ville de Lyon étoit menacée de la contagion. Surquoi il a été observé qu'une quantité de vingt mille asnées de bled paroïssoit suffisante pour commencer le Magasin ; mais en même-temps qu'il étoit impossible d'appliquer à cet achat , de pure précaution , le secours destiné par le Roi pour des besoins plus réels ; qu'on ne pouvoit fournir autre chose pour une telle provision , qu'une promesse d'assigner sur le dernier quartier des impôts de 1722. dans la Généralité de Lyon , le remboursement de la somme qui seroit employée à l'achat desdites vingt mille asnées de bled ; & qu'à cet effet il seroit mandé au Prévôt des Marchands d'employer son crédit , & celui de ses citoyens , pour l'avance de cette somme , dont on assureroit dès-à-présent le remplacement par la délivrance des assignations nécessaires pour la toucher.

Monsieur le Prévôt des Marchands représenta que la consommation de la Ville de Lyon excédoit toujours soixante mille asnées de bled , neuf à dix mille bœufs ou vaches , cent mille

moutons, trente mille veaux, cinquante mille agneaux. Il ajoutoit que l'asnée de bled coûteroit 20. liv. que les bœufs revien-
droient à 150. liv. que les moutons leur seroient vendus 5. à 6.
liv. & les autres animaux à proportion.

Pour subvenir à de telles dépenses, Son Altesse Royale souhai-
toit qu'on engageât les principaux Négocians de la Ville de
Lyon à faire l'avance. Mais Monsieur le Prévôt des Marchands
représenta qu'aucun Négociant n'étoit en état de contribuer à
une telle avance. Il proposa de prendre à la monnoye de Lyon
cinquante mille marcs d'argent, qui y étoient demeurés pour les
affinages.

Cette demande fut d'abord accordée en partie. M. le Prévôt
des Marchands fit enlever en conséquence 160000. liv. Cet ar-
gent paroissoit d'autant mieux appliqué à la Ville de Lyon,
que la Compagnie des Indes lui devoit, à ce qu'on disoit, des
sommes considérables. Mais cette Compagnie représenta que
l'argent déposé à la Monnoye étoit absolument nécessaire pour
des payemens indispensables. Il fut donc ordonné au Prévôt
des Marchands de remettre les 160000. liv. & on donna à la
Ville de Lyon les charges d'affineurs, qui furent dès-lors réta-
blis. Mais la finance qu'on devoit tirer de ces charges ne fut
accordée qu'en déduction des 300000. liv. que Son Altesse
avoit promis à la Ville de Lyon, sur le dernier quartier des im-
positions de l'année 1722.

Des quatre mille asnées de bled qui étoient destinées pour
la Provence, on en retrancha deux mille pour la Ville de Lyon.
On accorda encore à cette même Ville l'entrée des poils, &
autres matieres nécessaires aux Fabriquans de chapeaux. On dé-
cida que ces matieres entreroient par le Port S. Valeri, à la
charge de quarantaine. Les Fabriquans demanderent l'exemp-
tion totale des droits, mais on ne voulut pas l'accorder. On
se contenta de moderer ces droits, & seulement pour une
quantité limitée de marchandises, c'est-à-dire, pour celle qui
seroit absolument nécessaire aux fabriques, tandis que l'interdic-
tion du Port de Marseille subsisteroit.

On accorda de plus quelques avantages à la Ville de Lyon.
M. le Prévôt des Marchands représenta que si les manufactu-
res d'étoffe venoient à cesser leur travail, la Ville de Lyon se
trouveroit chargée de la subsistance d'une infinité d'Ouvriers

qu'il seroit impossible de nourrir. Pour obvier à cet inconvénient, il proposa à Son Altesse Royale de permettre l'entrée des foyes d'Italie destinées pour la Ville de Lyon, & demanda en même-temps qu'il lui fût permis d'expédier les passeports nécessaires à cet effet, & promit de n'en faire usage qu'en cas de nécessité, & avec de grandes précautions. On délibéra dans le Conseil de Santé, que Son Altesse Royale seroit suppliée de trouver bon que le Prévôt des Marchands expédiât les passeports qu'il demandoit.

Si on pourvut avec tant de soin à la sûreté des Villes menacées, on donna encore plus d'attention à celles qui étoient déjà affligées de la peste. On a vû dans l'instruction les sommes destinées au secours de la Provence; on avoit même surchargé certaines Provinces, pour subvenir aux besoins des Villes souffrantes. L'Auvergne, par exemple, étoit chargée de la subsistance de plusieurs Médecins & Chirurgiens envoyés de Paris. Mais il étoit dû à cette Province 41600. liv. pour la fourniture des bleds en 1722. Monsieur Lebrét manda que les habitans étoient si épuisés, qu'ils ne pourroient plus fournir ce qu'on exigeoit.

Malgré les soins qu'on se donna pour la subsistance des Villes pestiférées, les bestiaux manquèrent; on ne pouvoit point en faire venir de l'intérieur du Royaume, parce que les passages étoient fermés par les neiges. Deux Négocians offrirent de faire transporter en Provence des bestiaux achetés en Italie, si l'on vouloit permettre de faire sortir du Royaume les pistoles d'Espagne. On crut qu'on pouvoit permettre cela, pourvu que l'on ne fît sortir du Royaume que le prix nécessaire pour le paiement des bestiaux achetés.

Les secours accordés par le Roi à toutes ces Villes, n'empêchoient pas que les Communautés particulières ne pourvussent à leur subsistance. Il y en eut beaucoup qui achetèrent des bleds à crédit. Ces achats même produisirent des contestations dans la suite, les bleds étant devenus inutiles dans certains endroits que la contagion épargna. Les acheteurs ne voulurent les payer qu'au prix courant, qui étoit fort différent du prix auxquels ils avoient été livrés. On consulta là-dessus le Conseil, qui renvoya les contestations à M. Lebrét.

Mais outre les bestiaux qu'on faisoit venir d'Italie, on écrivit

à Monsieur d'Orfai d'en faire passer en Provence. Il marquoit qu'il avoit envoyé mille moutons à Aix, & qu'il en envoyoit journellement dans le Comtat, & à Orange. Il demandoit en même-temps qu'il fût permis à des Marchands de Dauphiné d'en aller chercher en Auvergne & en Berry pour la subsistance du Dauphiné, parce qu'on en tiroit de ces deux Provinces pour les envoyer en Languedoc; car pour la Ville d'Alais seulement, on y en fit acheter jusqu'à la concurrence de cent mille. On borna donc M. d'Orfai à la Bresse, au Bugey, & au Comté de Bourgogne; mais on ne voulut pas que ces bestiaux passassent par Lyon, où ils auroient pû être arrêtés pour la subsistance des Hôpitaux.

Quoiqu'on cherchât dans les lieux sains la subsistance des pays infectés, on ne permettoit point le commerce: cependant on se relâcha en certaines choses; par exemple, Monsieur de Bernage demanda qu'il fût permis aux habitans des lieux sains d'apporter aux barrières qui ferment les lignes, les grains, les vins, & les châtaignes dont ils voudroient se défaire. Son Altesse Royale avoit approuvé ce commerce, pourvû qu'il fût fait avec certaines précautions, dont une des principales étoit, que les Consuls de chaque Communauté, qui pourroient faire transporter ces denrées aux barrières, en recevroient la valeur. Mais les Communautés souhaiterent que quelques commissionnaires, ou Facteurs, fussent chargés de la vente des denrées. On approuva cette demande, en bornant les Commissionnaires au nombre de deux pour chaque Communauté.

On permit aussi une espece de commerce dans les lieux mêmes où étoit la contagion. Par l'Arrêt du Conseil du 14. Septembre, le commerce, le transport, & les passages des marchandises de Provence ont été deffendus, à moins qu'il n'y eût permission expresse du Commandant de la Province, & que le lieu du passage ne fût nominément par lui désigné. Monsieur le Marquis de Brancas représenta, que jusques-là on avoit accordé fort peu de permissions, & que les Communautés de Provence se trouvant manquer des choses les plus nécessaires à la vie, ont eu recours pour les avoir à des gens accoutumés à faire la contrebande, qui les leur ont fourni à un prix excessif; qu'il a cru plus convenable de pourvoir aux besoins les plus pressés des Communautés par des ordres généraux, plutôt que par des per-

missions particulieres, en reſtraignant le commerce aux lieux qui n'ont point été attaqués de la contagion, en permettant le transport des choses qui en ſont le moins ſuſceptibles, en ordonnant des quarantaines, & des précautions, pour d'autres qui pourroient être plus douloureuses, comme les bestiaux & les cuirs; en fixant des lieux, & des jours certains, pour le paſſage de toutes ces choses; en prépoſant des Officiers pour l'exécution de ce règlement; qu'il a cru ſe conformer en cela aux diſpoſitions de l'Arrêt du 17. Septembre, qui donne cette faculté au Commandant de la Province, en cas de néceſſité.

Le transport de certaines denrées ſe trouvant abſolument néceſſaire pour la ſubſiſtance des Communautés de Provence, l'on a cru qu'on pouvoit tolerer l'exécution de ce règlement, qui ne tend à autre choſe, qu'à pourvoir aux beſoins des Communautés de Provence, avec toutes les précautions qu'on peut prendre pour empêcher qu'il n'arrive aucun accident.

Monsieur Lebrét avoit propoſé un commerce plus étendu; car il avoit demandé qu'on permît aux habitans de la Ville de Marſeille, de faire ſortir de cette Ville, & de faire paſſer en Provence, pluſieurs marchandises qui ſont inutiles aux habitans de Marſeille. Il propoſoit de faire faire quarantaine, & de faire éventer toutes ces marchandises, & d'établir une barrière au-delà de la maiſon, par laquelle ces marchandises pourront paſſer dans la Provence.

Il fut arrêté qu'on ne pouvoit permettre le transport des marchandises ſujettes à la contagion; qu'à l'égard de celles qui par leur qualité ne ſont point ſuſceptibles de contagion, on en permettroit le transport, à condition qu'elles auroient été éventées, & qu'elles auroient fait quarantaine dans un autre lieu que la Ville de Marſeille, & qu'elles ſeroient emballées au-delà de la barrière établie au-deſſus de la maiſon qu'on avoit propoſée.

Monsieur de Roquelaure, & Monsieur de Bernage, demanderent qu'il fût permis aux habitans du Languedoc qui étoient renfermés dans les lignes, de pouvoir envoyer au-delà des barrières qui ferment les lignes, & dans les pays ſains, les denrées néceſſaires à la vie, & qu'ils ne pourroient point conſommer. Les denrées qu'on propoſe de transporter, ſont celles qui ne ſont point ſuſceptibles de contagion, c'eſt-à-dire, les grains, les vins, & les châtaignes. Ces Meſſieurs repréſentoient que le

terrain de Languedoc produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie ; mais que chaque partie de la Province ne fournit pas également des bleds & des vins. Plusieurs Diocèses ont beaucoup de vignes , d'autres au contraire recueillent beaucoup plus de bled que de vin. Il faut qu'il se fasse un échange de ces denrées , pour que les lieux où elles viennent inégalement puissent subsister. Si le commerce de ces denrées est interrompu , les peuples de differens Diocèses seront réduits à une extrême disette. Pour la faire cesser , Monsieur de Bernage proposoit de rétablir la circulation , & l'échange des denrées. Pour précaution , il ajoutoit qu'elles ne seroient point emballées , mais qu'elles seroient répandues dans des especes de tremies fort longues , dont une extrémité seroit sur le terrain sain , & l'autre sur la barriere de la ligne qui environne le pays infecté , ou soupçonné.

Cette proposition parut mériter beaucoup d'attention. Il est vrai qu'on n'avoit point permis en Provence un commerce de cette espece , mais le Roi avoit eu la bonté de pourvoir à la subsistance des peuples. L'on crut donc qu'on pouvoit permettre l'échange des denrées , le transport des grains , des vins , & des châtaignes , avec les précautions proposées par Monsieur de Bernage. On décida qu'il y auroit des endroits désignés pour la livraison , & que ces endroits seroient environnés de barrieres gardées par des Soldats , & par des Officiers expérimentés. Il fut enfin ordonné , pour éviter toute communication entre le vendeur & l'acheteur des denrées , qu'elles seroient remises aux Consuls des Communautés , qui en fixeroient le prix ; & qu'il seroit recommandé aux Officiers d'empêcher toute communication entre ceux qui seroient sortis des lieux gardés par des lignes , & ceux qui viendroient des pays sains. On proposa aussi à peu près les mêmes expédiens pour les sels qui venoient de Pequais , lesquels devoient passer du Bas dans le Haut-Languedoc. On jugea à propos de faire changer les bateaux & les sacs , & de laisser passer le sel , qui n'est point susceptible de contagion.

Tous les secours qui étoient fournis , épuisoient un pays pour la subsistance des autres ; on résolut donc de laisser en Bourgogne , & en Auvergne , les grains , & les bestiaux , qu'on avoit résolu d'en tirer ; & , selon la proposition de M. le Bret , on

réfolut de tirer ces fecours de Barbarie , & de Sardaigne , & que pour cela on envoyeroit tous les mois en Provence deux cens mille livres.

Pour foulager les peuples , on avoit diminué quelque impôt ; on avoit même facilité par-là les travaux des Manufactures , dont on eut toujours grand foïn ; car , par exemple , on fit transporter des bleds pour entretenir celles de Gevaudan ; mais la néceffité obligea le Roi de hauffer certains impôts. La Ville de Marfeille étoit chargée de groffes dettes ; il fe trouvoit qu'elle avoit à payer annuellement cent quatorze mille livres de plus qu'elle n'avoit de revenus. Monsieur le Bret , pour fubvenir à un tel befoïn , propofa d'augmenter les impôts fur la farine. On prenoit cinquante fols fur chaque charge de trois cens livres. Monsieur le Bret propofoit d'augmenter cet impôt de dix fols , il marquoit que ces dix fols d'augmentation produiroient un revenu de quarante mille livres. Une telle augmentation parut fâcheufe ; mais on crut pouvoir propofer à fon Alteffe Royale , de faire expédier l'Arrêt dont Monsieur le Bret avoit envoyé le projet , & de pouvoir fixer à dix années la levée de cette impofition.

Monsieur de Bernage rendit auffi une Ordonnance pour quelques impofitions. Les Confeils de Santé de la Ville de Nîmes , & de Montpellier , lui expoferent qu'ils manquoient de fonds pour plufieurs dépenses abfolument néceffaires. Pour fubvenir à ces befoïns , il ordonna qu'il feroit pris quinze fols pour chaque balle de marchandife , qui feroit plombée ; dix fols pour chaque ballot ; & cinq fols pour chaque paquet. Ces droits n'étant pas confidérables , on crut qu'il n'y avoit pas d'inconvénient d'en tolerer la perception.

On reçut encore de Monsieur de Bernage un projet d'Arrêt , pour lever , par forme d'impofition , dans la Ville de Montpellier , & dans toutes celles de la Province de Languedoc , les fomme néceffaires pour l'approvifionnement de ces Villes , en cas de contagion. Il propofoit de drefser des Rolles , dans lesquels on comprendroit les perfonnes les plus riches , pour fournir des fomme en efpeces , pour la contribution à ce fecours ; il ajoûtoit , que les Communautés pafferoient au profit de chaque Particulier un Contrat de Conftitution au denier vingt , de la fomme pour laquelle il aura été employé dans le Rolle , & qu'il aura payée.

Cette

Cette proposition d'impôt parut fâcheuse ; mais la nécessité de pourvoir promptement au besoin des Villes de Languedoc , déterminâ à croire qu'on pouvoit mander à Monsieur de Bernage de commencer cet établissement dans la ville de Montpellier ; & , pour le faire avec ordre , & du consentement des habitans , de convoquer une Assemblée , dans laquelle on représenteroit la nécessité de faire une avance , & que l'on proposeroit que la répartition en fût faite sur tous les habitans , si si aucun d'eux en particulier ne vouloit la faire ; qu'en ce cas la répartition des taxes pourroit être faite par rapport aux loyers des maisons que chacun habite ; que ceux qui ne pourroient pas donner de secours effectifs d'argent , pourroient donner des obligations payables en certains temps ; mais qu'alors il seroit juste que ceux qui ne fourniroient que des obligations , les portassent au double de la somme qui seroit fournie par les autres en especes , afin d'en exciter un plus grand nombre à donner un secours effectif. Monsieur le Contrôleur Général se chargea de mander tout cela à Monsieur de Bernage.

DECISIONS DU CONSEIL

Sur le Commerce.

LEs Marchandises venues des pays contagieux étoient plus redoutables que les besoins les plus pressans ; on préferoit donc la nécessité à une abondance périlleuse ; on se contentoit , autant qu'il étoit possible , des biens qui naissent dans les lieux qu'on habitoit. Comme la France & la Provence s'étoient séparées par des barrières , qu'il n'étoit pas permis de passer , les autres États se séparèrent de la France ; ils se retranchèrent les fruits & les marchandises qu'ils en tiroient.

Le Roi d'Espagne fit publier une Ordonnance qui excluait tout commerce entre la France & l'Espagne , non-seulement pour les marchandises , & pour les denrées qui pourroient avoir été chargées dans les ports de la Méditerranée , mais aussi pour tout ce qui viendrait , soit par Terre , soit par l'Océan. Cette interdiction , qui s'étendoit sur les choses mêmes qui n'étoient pas

susceptibles de la contagion , parut fort extraordinaire ; mais le Conseil d'Espagne alla encore plus loin. Monsieur le Duc de Roquelaure manda un an après la premiere interdiction , qu'on avoit défendu tout commerce entre les habitans des frontieres d'Espagne , & de France ; que de telles défenses causeroient un grand préjudice aux habitans des quatre Vallées , & à plusieurs autres qui étoient en usage d'envoyer paître leurs bestiaux sur des montagnes , & dans des pâturages communs aux deux nations , en vertu de certains Traités appellés les Traités de *Passerres*. Son Altesse Royale étoit informée en même-temps , qu'on faisoit les mêmes difficultés sur les autres frontieres du Royaume. Elle ordonna qu'on écrivît à Monsieur de Maulevrier , pour qu'il parlât là-dessus aux Ministres d'Espagne , afin qu'on conservât aux habitans des frontieres les avantages dont ils avoient joui.

On n'en usa pas de même avec l'Empire , & les pays héréditaires de la Maison d'Autriche ; car Monsieur le Comte du Bourg ayant écrit que l'Empereur avoit interdit tout commerce aux États de l'Empire , & aux siens avec la France , on demanda si par représailles , l'on interdiroit tout commerce entre la France & l'Empire , & les pays héréditaires de la Maison d'Autriche : on jugea à propos de faire cette interdiction.

En Angleterre on fit de même des Reglemens , qui à la vérité n'interdisoient pas le commerce , mais qui le gênoient beaucoup. On assujettissoit par ces Reglemens tous les vaisseaux qui viendroient de France , à plusieurs formalités.

Ces Reglemens n'avoient été faits que par une espece de représailles. Les Maire & Echevins de Calais avoient défendus de recevoir dans leur port , sans des Certificats de Santé , les vaisseaux qui viendroient d'Angleterre. Ces défenses n'étoient pas autorisées par la Cour ; l'on proposa d'annuler de semblables Ordonnances qui seroient faites sans la permission de la Cour ; & on convint d'anéantir par un titre public les Ordonnances des Echevins de Calais , s'il plaisoit au Roi d'Angleterre d'en user de même à l'égard des défenses qu'il a fait publier.

Le Canton de Berne avoit suivi l'exemple des pays où l'on avoit défendu le commerce avec la France. On avoit fait les mêmes défenses en France ; mais ce Canton modifia ensuite sa

défense , & la reftraignit aux pays infectés. Cette restriction fit auffi que Conseil permit le commerce qu'on avoit interdit par repréfailles.

Les ravages affreux que faisoit la peste dans la Ville de Marseille , n'y avoient pas éteint l'esprit de commerce. Les objets terribles que la mortalité exposoit aux yeux , n'attiroient pas seuls les yeux des Marchands ; ils se souvenoient parmi ces alarmes , qu'ils avoient des marchandises qui n'étoient pas suspectes ; ils crurent qu'ils pouvoient demander à la Cour de les envoyer dans les ports du Ponant , avec cette précaution , qu'elles ne peussent être débarquées que dans un seul port où elles feroient quarantaine. Mais avant que d'accorder cette permission , on voulut sçavoir des Ambassadeurs de Hollande & d'Angleterre , si le transport des marchandises qui sortiroient de Marseille n'allarmeroit point la Hollande & l'Angleterre , & ne détourneroit pas les Négocians de ces Etats de commercer avec la France.

Le commerce que propofoient les Marchands de Marseille ; ne pouvoit qu'allarmer les étrangers , puisque le commerce même du Languedoc étoit suspect à la France. Les marchandises qu'on en tiroit faisoient d'abord une quarantaine de dix jours à Tournon ; mais on jugea à propos de pousser cette quarantaine jusqu'à vingt jours , avant que les marchandises fussent transportées à Lyon. On ne voulut pas même que les huiles , les olives , le verd de gris , les anchois , les eaux distillées , entraffent dans cette Ville , qu'elles n'eussent été éventées pendant dix jours. On ordonna que les nouveaux emballages feroient brûlés dans ladite Ville de Lyon. On ordonna de plus , que les raisins , la manne , & autres drogues spongieuses servant à la teinture , & à la Médecine , demeureroient à l'évent durant quinze jours , & feroient parfumées durant deux jours.

Toutes ces précautions , qui marquoient la crainte dans les habitans de Lyon , & du reste de la France , faisoient voir que les Etrangers ne trouveroient pas moins de difficultés dans un tel commerce.

Mais cette crainte n'avoit pas lieu pour les marchandises qu'on avoit destinées aux pays Orientaux. Monsieur de Bernagé représenta qu'on fabriquoit dans plusieurs Villes du Languedoc des draps d'une finesse extrême , & qui ne sont d'usage que

dans le Levant, où ils sont transportés des ports d'Agde & de Cette. Ces draps ne pouvoient point passer par les épreuves ordinaires; il fut donc résolu qu'ils seroient renfermés dans un magasin à *Agde*, & à *Cete*, qu'ils n'y entreroient cependant qu'après avoir été éventés & plombés; qu'ils n'en sortiroient que lorsque les Marchands remettroient une soumission de les faire passer au Levant. On voulut de plus, qu'on rapportât un Certificat des chargemens dans un certain temps.

Si l'on permettoit de transporter certaines marchandises hors du Royaume, il y en avoit dont on défendoit le transport. Les grains furent retenus; il fut ordonné qu'on n'en feroit point passer hors de la France. On fit cependant quelque exception à cette défense, en faveur de plusieurs habitans du pays de Luxembourg. Comme le commerce étoit nécessaire entre les habitans de ce pays, & ceux des trois Evêchés, Monsieur de Creil demanda que les grains pussent être transportés dans le pays du Luxembourg. On crut qu'une telle permission pouvoit être accordée, à cause des enclaves du pays de Luxembourg dans les trois Evêchés; car les habitans du Luxembourg possèdent des terres dans l'étendue des trois Evêchés, ils y ont des granges, où ils font ferrer, & battre leurs grains. Mais on réduisit la permission au commerce du bled.

Dans le commerce qu'on défendoit, on excepta toujours des marchandises non suspectes. M. de Brancas demanda qu'on permît de transporter dans l'intérieur du Royaume, les denrées & les fruits qui n'étoient pas susceptibles de contagion. On fit des difficultés là-dessus; on ne vouloit pas cependant ordonner une interdiction totale du commerce; on crut qu'il suffisoit qu'on satisfît aux formalités établies, c'est-à-dire, qu'on fût assujetti à des quarantaines. On chercha donc les moyens de faciliter ce commerce, en prenant les précautions nécessaires. On permit à Monsieur de Bernage de faire venir de Marseille, de Cannes, d'Antibes, de Monaco, & des autres ports de la Méditerranée, des drogues, du ris, des huiles, des oranges, des citrons, dont la ville de Monaco se trouvoit manquer.

Les conducteurs de ces marchandises embarrassèrent plus que les marchandises mêmes; on n'en appréhendoit rien, pourvu qu'on eût flambé les tonneaux dans lesquels elles seroient renfermées; mais on voulut que les conducteurs fussent assujettis aux quaran-

taines, quoique les marchandises qu'ils avoient amenées ne le fussent point. Cette précaution ne dérangeoit point le commerce, parce que les Marchands pouvoient prendre de nouveaux voituriers, s'ils avoient envie que leurs marchandises ne fissent pas un long séjour dans les lieux où seroient établies les quarantaines.

Les conducteurs des marchandises étant obligés à ces formalités. On établit des peines contre ceux qui n'obéiroient point; on fut severe sur-tout contre les colporteurs. On en arrêta un à Châlons, & on fit expédier un Arrêt du Conseil, qui permettoit à Monsieur de la Briffe d'instruire, & juger le procès de cet homme avec un gradué; mais on lui écrivit en même-temps de surseoir à l'exécution, & on commua la peine de mort en celle des galeres perpetuelles.

Les quarantaines établies attirerent beaucoup de remontrances, qui rouloient toutes sur les difficultés, & les retardemens que souffroit le commerce. Monsieur de Baviile représenta la néceessité où étoient les habitans du Languedoc d'aller aux Foires, & l'interruption du commerce des laines, si les voituriers étoient obligés de faire de longs séjours dans les lieux des quarantaines. On répondit que les reglemens nécessaires en temps de peste, étoient tous sujets à des inconvéniens; & qu'on ne pouvoit point négliger les précautions qu'on avoit prises, dans la crainte de la contagion.

Les Fabriquans des Villes où les quarantaines étoient établies, demandèrent si les étoffes qu'ils fabriquoient seroient sujettes à ces quarantaines. Ils représentèrent que ces quarantaines n'avoient été établies que pour les marchandises qui sortiroient des lieux contagieux. Cette raison ne parut pas suffisante, & on proposa à son Altesse Royale d'assujettir à la quarantaine, aux évents, & aux parfums, toutes les marchandises qui seroient fabriquées dans les Villes, & dans tous les lieux destinés aux quarantaines.

Monsieur d'Orsay représenta, que les Soyes sont le fonds de tout le commerce de la vallée de Barcelonette; que les habitans de cette Vallée en vendoient tous les ans pour quatre ou cinq cens mille livres; que s'ils étoient privés de ce secours, il leur seroit impossible de satisfaire au payement de leurs impositions. Monsieur d'Orsay proposa donc de faire un état de

toutes les Soyés de cette Vallée, d'en faire des ballots qui seroient plombés dans les chefs-lieux des Communautés, conformément à l'Etat qui en auroit été fait par Monsieur le Subdélégué. Il ajoûta que ces ballots ne pourroient fortir que par le pont de Savine, où ils feroient quarantaine. Sur ces remontrances, on crut qu'avec de telles précautions on pouvoit permettre le commerce des Soyés de la vallée de Barcelonette.

Monsieur de Bernage rendit deux Ordonnances, pour empêcher que la contagion ne se communiquât par les étoffes de laine. Il voulut que tous les habitans de Languedoc, & de Gevaudan, fissent une déclaration de toutes les étoffes de laine, & qu'ensuite elles fussent déposées à Marvejols, qu'elles fissent quarantaine dans cette Ville, qu'elles fussent foulées, & mises à la teinture, qu'elles n'en pussent sortir qu'après avoir été plombées, & sur le Certificat de l'Inspecteur des Manufactures; au deffaut de quoi elles seroient brûlées.

Monsieur de Berwick représenta à cette occasion, qu'on ne pouvoit permettre le commerce des étoffes de laine venant du Languedoc, avec le reste du Royaume, qu'on n'établît à la sortie du Languedoc, deux Bureaux de sortie pour l'examen des marchandises. Ces Bureaux pouvoient être établis, selon Monsieur de Berwick, l'un au Pont Saint-Esprit, & l'autre à Toulouse. On approuva ces propositions, & on délibéra d'expédier un Arrêt du Conseil, qui ordonneroit de prendre ces précautions.

Toutes ces représentations ne sont fondées que sur la nécessité du commerce. De toutes les décisions du Conseil, on peut conclure, que l'on doit sacrifier beaucoup d'avantages qu'on retire du commerce; mais qu'on ne doit pas les retrancher, lorsque les précautions peuvent en prévenir les dangers.

Les attentions que donnoit le Gouvernement à la sûreté publique, étoient traversées continuellement par l'avidité des Marchands. Leur industrie secrète faisoit renaître tous les jours des cas qui embarrassoient le Conseil. En voici quelques-uns, qui feront connoître les soins que prenoit son Altesse Royale, pour prévenir la contagion, ou pour l'éteindre.

Monsieur Chauvelin écrit de Picardie, qu'une des Brigades des Fermes avoit saisi près de Saint Quentin, plusieurs ballots, qu'on soupçonne être de Toiles peintes, & que ces ballots

avoient été déposés dans un lieu écarté , sans qu'on les eût ouverts. Personne ne reclamoit ces marchandises suspectes , & ce fut cet abandon qui les rendoit encore plus douteuses. Pour n'avoir rien à craindre de tels ballots , il fut arrêté qu'on les brûleroit sans les ouvrir.

Les Employés de la Ferme du Tabac à Saint Malo , saisirent près de l'Île de Cefambre , un bateau , dans lequel il se trouva huit ballots d'Indiennes , & d'étoffes de laine , & de coton , de fabrique d'Angleterre. Ces bateaux venoient de Gersé. Les matelots qui les conduisoient se jetterent dans la mer , & les marchandises n'ont été revendiquées par personne. On estima que ces marchandises devoient être brûlées , parce qu'elles venoient de Gersé , où elles avoient pû communiquer avec des marchandises sorties de lieux suspects.

Comme tout est suspect dans les lieux contagieux , on proposa de brûler toutes les étoffes qui se trouvoient dans les lieux que la peste avoit ravagé. Mais on représenta qu'on recevoit tous les jours des marchandises qui venoient des pays où étoient la peste ; qu'on les faisoit entrer dans le commerce après les quarantaines , les événements , & les parfums ordinaires ; qu'on pouvoit recevoir aux mêmes conditions les étoffes fabriquées dans le Gevaudan. Cette proposition fut reçûe ; on ordonna des quarantaines , des parfums , des événements , & on voulut de plus , qu'on passât à la teinture , & au foulon , les étoffes qui seroient susceptibles de cette précaution ; qu'on parfumât celles qui ne pourroient essuyer une seconde teinture ; qu'on plombât toutes les pièces de ces étoffes ; qu'on défendit , sous peine de la vie , d'autres étoffes que de celles qui auroient été ainsi plombées.

Conséquemment aux idées qu'on avoit suivies dans cette décision , on répondit à Monsieur de Bernage , qu'il pouvoit recevoir des cotons qui venoient du Levant , pourvu qu'il les assujettît à une longue quarantaine , aux parfums , & aux événements. On crut pouvoir accorder cela , sur ce que Monsieur de Bernage représentoit que les Manufactures manqueroient de cotons.

On vouloit , comme on vient de le voir , que les draps fussent parfumés ; mais des Propriétaires représentèrent qu'ils ne pouvoient être assujettis aux parfums sans être fort endommagés. Monsieur le Prévôt des Marchands de Lyon demanda com-

ment il en useroit à cet égard. On lui répondit qu'il ne convenoit point de recevoir des étoffes de laine, sans les parfumer, & qu'on pourroit leur donner une seconde teinture, si elles étoient endommagées par le parfum.

L'Inspecteur de la quarantaine de Tournon proposa deux modifications sur les formalités présentes pour l'établissement de la quarantaine. La première étoit de se servir de lessive, au lieu des parfums pour les draps, & pour les étoffes; la seconde étoit de faire passer les emballages par ces lessives, au lieu de les brûler, parce qu'on ne trouvoit pas suffisamment de toiles, & de cordages dans la Ville de Tournon pour faire de nouveaux emballages. Il parut qu'il n'y avoit pas d'inconvénient de se contenter pour les emballages des mêmes précautions que l'on prend pour les étoffes. Quant au changement de parfums, on s'en rapporta à ceux qui étoient préposés pour l'observation de la quarantaine. Mais l'on croyoit qu'on ne devoit entrer dans ces facilités, qu'à condition que les étoffes, & les emballages auroient été éventés, & parfumés pendant tout le temps porté par l'Arrêt du Conseil.

Si on prenoit des précautions pour les marchandises, on n'en prenoit pas moins pour les hommes. On eut de la peine à permettre le passage par Lyon à trois Gentilshommes, qui avoient fait deux quarantaines; on en exigea une troisième, quoiqu'ils vinssent d'un lieu qui n'étoit pas contagieux.

On fut encore plus sévère sur les vaisseaux chargés de marchandises suspectes. Il en périt un sur les côtes de Picardie; il paroissoit par les papiers qu'il venoit de la Jamaïque; mais les eaux-de-vie prouvoient qu'il avoit été chargé ailleurs. Dans un tel soupçon on crut qu'il étoit convenable de le brûler avec tout ce qu'il apportoit.

Les Marchands qui trafiquoient sur mer n'étoient pas moins industrieux que les Marchands qui trafiquoient sur terre. Les vaisseaux qui partoient des Isles soupçonnées pour la contrebande des marchandises suspectes, alloient sur les côtes des Royaumes étrangers, & dans ces lieux ils prenoient des certificats, avec lesquels ils se présentoient dans les Ports de France.

Non seulement on prit des précautions sur les contrebandes; mais on détermina de donner la chasse à des vaisseaux suspects.

Monsieur Meliand manda qu'il étoit averti qu'il y avoit dans la Manche un Vaisseau Hollandois , dont l'équipage étoit soupçonné de contagion ; que ce Vaisseau avoit voulu aborder en Angleterre , où on lui avoit refusé l'entrée des Ports ; que dans la crainte que ce Vaisseau ne débarquât sur les côtes de France , il convenoit d'armer une Fregate pour lui donner la chasse. Cet avis fut approuvé , quoiqu'un tel armement dût coûter vingt mille livres. Mais la retraite que donnerent les Hollandois à ce Vaisseau rendit la précaution inutile.

Mais on ne reçut pas les corps des bâtimens suspects comme les marchandises. Les habitans de Grandville ne purent pas obtenir un Vaisseau qu'ils avoient acheté ; on le renvoya à l'Isle de Gersei , d'où il étoit venu contre un Arrêt du Conseil qui défendoit le commerce avec cette Ile.

DECISIONS DU CONSEIL

Sur les Conseils de Santé , sur les Gardes , & sur les Passeports.

LA nécessité des précautions fit la nécessité des Conseils de Santé. On forma des assemblées où l'on décidoit des difficultés journalières. Les Présidens de ces assemblées étoient les Maîtres, des routes & des chemins. Les voyageurs, les convois, les marchandises, ne marchèrent que sous leurs loix. C'est d'eux qu'on prenoit des permissions, des passeports ; mais pour leur sûreté, & pour l'exécution de leurs ordres, on leur donna des gardes en certains endroits, en d'autres on obligea les habitans à se garder eux-mêmes.

Les Lettres Patentes qui pourvoyoient à la garde des portes de la Ville de Dijon furent enregistrées, & en même-temps il fut décidé qu'on établirent un Conseil de Santé. Les réglemens que devoit suivre ce Conseil, furent rédigés chez Monsieur le Premier Président. Voici les articles qu'il renfermoit.

Le Conseil étoit composé de plusieurs Officiers du Parlement, & de la Chambre des Comptes, des Députés du Clergé, & de la Noblesse.

On désignoit les portes que devoient garder les Officiers du Parlement , de la Chambre des Comptes , & les Députés du Clergé , & de la Noblesse.

Il étoit ordonné que le Bureau de Santé s'assembleroit tous les jours ; qu'il donneroit les ordres aux Commandans des portes ; que ce qui seroit ordonné par ce Conseil seroit exécuté par provision , sauf l'appel au Parlement ; que les matieres importantes seroient referées au Parlement.

Cet établissement anéantissoit la Jurisdiction attribuée au Maire de Dijon par les Lettres Patentes du Roi. On ne crut pas qu'on pût tolerer l'Arrêt qui ordonnoit l'établissement d'un Conseil de Santé qui devoit recevoir les ordres du Parlement , & lui être subordonné. Dans cet Arrêt le Parlement s'attribuoit une autorité qui avoit été déferée précédemment au Maire de la Ville , & qui n'a pas été donnée aux autres Parlemens depuis que la contagion étoit en Provence ; car on y avoit envoyé des troupes pour garder cette Province , & celles qui en étoient les plus voisines.

Il fut donc décidé qu'on seroit expédier des Lettres Patentes qui anéantiroient tout ce que cet Arrêt prescrivait par rapport à l'établissement d'un Conseil de Santé. Mais avant de les expédier , on fit écrire à Monsieur le Premier Président par Monsieur le Chancelier , que Son Altesse Royale n'approuvoit point l'Arrêt en question. Sur la lettre de Monsieur le Chancelier , le Parlement retrancha de son Arrêt tout ce qui regardoit le Conseil de Santé , & il fut ordonné qu'il seroit fait un arrêté qu'on infereroit dans les Registres , & qui porteroit que l'Arrêt n'auroit point d'exécution. Il fut enjoint en même-temps d'enregistrer la lettre de Monsieur le Chancelier.

Monsieur le Maréchal de Berwic établit à Bordeaux un Conseil de Santé , lequel étoit composé de Jurats actuellement en charge , d'anciens Jurats , de plusieurs Médecins , de plusieurs Chirurgiens , payés par la Ville pour visiter les équipages des Vaisseaux qui y abordoient.

Monsieur le Premier Président se plaignit de ce que Monsieur le Maréchal de Berwic n'avoit admis dans le Conseil aucun Officier du Parlement. Mais on répondit que depuis la contagion le Roi avoit attribué aux Commandans dans les Provinces , la Police , & l'exécution de ce qu'il y avoit à faire dans les Pro-

vinces menacées de contagion ; & il fut fait deffenses aux Parlemens d'en prendre connoissance. Si Monsieur le Maréchal de Berwic avoit admis les Officiers du Parlement dans ce Conseil de Santé, ces Messieurs auroient voulu réserver au Parlement les délibérations qui auroient été prises. D'ailleurs, Monsieur de Berwic n'avoit eu d'autre intention que de donner du secours aux Jurats de Bordeaux, en associant à leurs fonctions ceux qui avoient passé par les mêmes charges.

On voit par ces disputes qu'il y avoit des Conseils de Santé ; mais on vouloit qu'ils fussent établis par le Roi, ou par ceux qui commandoient dans les Provinces. On ne jugeoit pas à propos que les Parlemens en fussent les maîtres ; il leur étoit deffendu de connoître des délibérations, ou des affaires qui regardoient ces Conseils.

L'établissement des Conseils ne fut pas la seule chose qui amena des difficultés, les gardes qu'on établit dans les Villes furent des sujets de discussion.

On expédia des Lettres Patentes pour ordonner que les portes de la Ville de Dijon seroient gardées par les habitans, & ces Lettres assujettissoient à cette garde tous les corps de la Ville, tous les exempts, tous les privilégiés, & même tous ceux qui prétendoient n'être point compris sous ces dénominations.

Le Clergé déclara que ces Lettres Patentes ne le regardoient point, parce qu'il n'y étoit point nommé. Une telle déclaration retarda l'enregistrement des Lettres ; mais on écrivit à Monsieur le Premier Président de passer outre à l'enregistrement, & de faire écrire à Monsieur l'Evêque de Langres, qu'il retournât à Langres incessamment, & qu'il ne se mêlât point de cette affaire. On manda aux Agens généraux du Clergé d'écrire au Trésorier de la Sainte Chapelle du Château de Dijon, qui est à la tête du Clergé de cette Ville, que le Clergé en général n'approuvoit point la conduite du Clergé de Dijon, laquelle étoit absolument contraire à ce qui se pratiquoit par les Ecclésiastiques de tout le Royaume.

Monsieur l'Evêque de Langres soutint encore l'exemption du Clergé ; il publia un Mandement, par lequel il exposoit ses prétendus droits ; il établissoit le privilege d'exemption sur une Ordonnance de 1557. par laquelle le Roi confirme les privileges du Clergé, & dans l'énumération qui y est faite de ces

privileges, celui d'exemption de guet, & de garde, y est nommément compris. Sur ce principe, il deffendoit aux Ecclésiastiques de la Ville de Dijon de monter la garde aux portes de cette Ville, sur peine de suspension *ipso facto*.

Le Parlement ne manqua pas de raisons pour combattre les prétentions de Monsieur de Langres. On observa que la Déclaration que citoit cet Evêque n'avoit point été enregistrée, & que l'exemption de guet, & de garde, n'étoit qu'une exemption de garde militaire avec port d'armes, à laquelle on n'a jamais eu intention d'assujettir les Ecclésiastiques. On avoit voulu seulement partager les fonctions de la Police entre les trois ordres qui composent les Villes. Il n'étoit question à l'égard du Clergé, & de la Noblesse, que d'une inspection de commandement sur les Bourgeois, lesquels étoient plus particulièrement chargés de la garde des portes.

Ces raisons déterminèrent à faire mander à Monsieur le Procureur Général, qu'il interjettât appel comme d'abus du Mandement de Monsieur l'Evêque de Langres, & de faire écrire à Monsieur le Premier Président que l'intention de Son Altesse Royale étoit que l'appel comme d'abus fût jugé, & les Lettres Patentes enregistrées le même jour sans aucun délai, & qu'ensuite M. le Premier Président, & les autres principaux Officiers du Parlement, montassent la garde pour montrer l'exemple.

La Chambre des Comptes ne voulut pas se dispenser de la garde, comme le Clergé; mais elle se plaignit de ce qu'on ne lui marquoit pas assez d'attention. Elle désiroit qu'on lui adressât, de même qu'au Parlement, les Lettres Patentes portant l'établissement de la garde. On prétendoit que l'enregistrement du Parlement n'étoit pas suffisant pour donner connoissance à cette Chambre d'une loi qui l'intéressoit. On ajoutoit que le Roi envoyoit tous les Edits & Déclarations pour être enregistrés dans cette Compagnie, & qu'il avoit plu à Sa Majesté de donner, sur la demande des Etats de la Province en 1656. une Déclaration qui porte, qu'on ne fera aucune imposition que par des Edits enregistrés dans la Chambre des Comptes.

Le Parlement s'éleva contre ces demandes. On répondit qu'il ne s'agissoit dans ces Lettres que d'un fait de Police, dont la connoissance n'appartenoit point à la Chambre des Comptes. Mais, sans s'arrêter à toutes ces raisons, on jugea plus conve-

nable de joindre cette contestation aux autres chefs qui sont pendans au Conseil Privé, au sujet des differends qui divisent les deux Compagnies. Il fut enjoint aux Officiers de la Chambre des Comptes de se conformer aux ordres du Roi, sauf à eux d'insérer leurs protestations dans leurs Registres.

Tandis qu'on trouvoit des difficultés en certains lieux au sujet de l'établissement des gardes, d'autres Villes s'offroient à en établir. La Ville de Nevers & la Ville de Moulins firent leurs représentations là-dessus. Monsieur Doujat & Monsieur l'Evêque de Nevers étoient portés pour de tels établissemens; mais Son Altesse Royale décida que ces deux Villes n'avoient pas besoin des gardes qu'on exigeoit en tant d'autres endroits.

Les assemblées où l'on déliberoit des affaires qui regardoient la peste, exciterent aussi des contestations; & ce fut encore un Evêque qui attira les représentations qui furent faites à Son Altesse Royale. Ces sortes d'assemblées se tenoient ordinairement dans les Maisons de Ville; c'est ce qui se pratiquoit à Rouen, à Montpellier, à Lyon. Cependant le Conseil de Santé se tenoit à Uzès dans le Palais Episcopal de cette Ville. Monsieur le Duc d'Uzès se plaignit de la préférence qu'on donnoit à M. l'Evêque d'Uzès. On proposa à Son Altesse Royale de faire écrire que son intention étoit que le Conseil de Santé s'assemblât dans l'Hôtel de Ville; mais, attendu l'âge de Monsieur l'Evêque, on voulut que les assemblées fussent tenues dans son Palais, sans que cela pût tirer à conséquence.

Après qu'on eut réglé ce qui concernoit les gardes, on déterminâ le droit de nomination; mais on s'en tint à un reglement que Monsieur de Caylus avoit fait publier en Provence. Ce reglement portoit, que les Officiers Municipaux dans les Villes, & les Seigneurs particuliers dans les Bourgs, & dans les Villages, auroient seuls les droits de nommer les Bourgeois & les habitans qui doivent monter la garde; mais que les Officiers des troupes du Roi auroient seuls le commandement sur ces Bourgeois & Habitans, lorsqu'ils seroient en faction dans les lieux qui leur auroient été indiqués par les Commandans. La nécessité de visiter les voyageurs, & les marchandises, pour écarter les dangers de la contagion, fit établir les gardes & les compagnies, telles que celle d'Orange. On donna ensuite des passeports, ou des certificats de santé, avec une gran-

de exactitude. On écrivit souvent à la Cour au sujet de ces certificats, pour qu'il ne se glisât rien dans les Conseils qui les livroient. On ne vouloit pas même que les étrangers qui venoient charger des Vaisseaux à Rouen, en partissent sans ces certificats. C'est ce qui doit faire juger de la severité des Conseils de Santé, quand il s'agissoit de recevoir des marchandises, ou des vaisseaux étrangers.

DECISIONS DU CONSEIL

Sur les quarantaines, les Foires, & les passages.

LES quarantaines furent établies aux environs des lieux infectés, ou soupçonnés. On les regardoit comme une barrière qui s'opposoit aux progrès de la contagion ; mais elles ne furent point un obstacle insurmontable à l'avidité, à l'ambition, à la frayeur ; les précautions, & l'exactitude étoient souvent inutiles ; il naïssoit même des difficultés des Ordonnances les plus claires, & les plus précises.

Il fut d'abord deffendu aux habitans des Villes, & des Communautés de Provence, de changer d'habitation, sans en avoir obtenu la permission du Juge de Policé. L'on prescrivit la même chose pour les Villes de Languedoc. Ces deffenses qui attachoient les habitans de ces Provinces aux lieux où le hazard les avoit amenés, produisirent l'inaction dans le commerce ; les ouvriers s'échappoient de tous côtés. Le Roi de Sardaigne avoit engagé plusieurs Fabriquans en Soye à se transporter en Savoye ; on ordonna qu'on arrêteroit tous ceux qui se présenteroient aux passages qui conduisoient en Savoye. Une telle précaution parut absolument nécessaire pour soutenir les Fabriques de Lyon, lesquelles seroient absolument tombées, si on avoit souffert cette désertion.

Si la disette avoit écarté les Ouvriers, la peur avoit écarté les Officiers Municipaux de plusieurs Villes. Pour rassembler ceux qui pouvoient donner du secours, & ceux qui étoient exposés à des besoins, on ordonna que tous les Officiers Municipaux retourneroient dans leurs Villes, pour remplir les fonctions qui leur avoient été confiées.

Afin d'engager les habitans des pays suspects à ne pas sortir des barrières qui les renfermoient, on diminua le prix de plusieurs choses. Les payfans ne craignoient point de s'exposer à la contagion, pour aller acheter hors de leurs demeures des denrées, ou des sels qu'on leur vendoit trop cherement chez eux. Pour prévenir les désordres que pouvoit entraîner la communication, on fit un tarif uniforme; on ordonna, par exemple, que le sel seroit vendu à Pierre Larte au même prix qu'on le vendoit à Avignon; le Roi voulut bien sacrifier ses intérêts pour sauver des misérables que l'avidité auroit perdus.

Les premiers dont on voulut arrêter les courses, furent les mandians. On représenta la nécessité de renfermer ceux de Paris. Pour y parvenir, on proposa de rétablir une compagnie d'archers des pauvres, & de charger l'Hôtel-Dieu de cette Ville, de l'entretien de ces archers, pourvû que S. A. R. fit payer aux Administrateurs cinquante mille livres qui leur étoient dûes par le Roi pour la construction des derniers bâtimens.

Pour ce qui est de la subsistance des mandians renfermés, l'on proposa d'y pourvoir en augmentant les droits que l'on perceoit au profit de l'Hôpital général, & sur les denrées qui entrent dans la Ville de Paris, & en assujettissant les vins qui entrent dans la Ville de Paris au paiement de ces mêmes droits. On arrêta que la proposition d'augmenter les droits, seroit communiquée aux Fermiers Généraux, pour sçavoir si une telle augmentation ne préjudicieroit pas aux droits des Fermes de Sa Majesté.

Dans les Assemblées du Bureau de Santé de Lyon, on agita les inconvéniens qui arrivoient journellement dans la campagne, à cause du nombre infini de mandians qui s'y répandoient sans certificats, & sans qu'on pût sçavoir d'où ils venoient. On proposa de prier Monsieur le Maréchal de Villeroy de rendre une Ordonnance, pour faire sortir de son Gouvernement tous les mandians étrangers, pour être conduits de Paroisse en Paroisse, dans les lieux de leur naissance.

Les quarantaines étoient le remède le plus efficace à toutes les courses, soit des mandians, soit des Commerçans; aussi les établit-on soigneusement dans tous les lieux de passage, comme on peut le voir par les Arrêts donnés à ce sujet. On voulut même que les loix observées dans tous les lieux fussent les

mêmes ; on jugea qu'une telle conformité étoit nécessaire.

Cependant il y eut là-dessus diverses décisions , qui varient suivant les lieux , & suivant les circonstances. En voici quelques-unes. Les habitans de la Ville de Romans demandèrent qu'ils ne fussent pas obligés aux quarantaines dans la Ville de Lyon , parce que l'on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour purifier les marchandises qui étoient entrées dans leurs magasins. On jugea à propos de réduire à trois jours la quarantaine des habitans de Romans , & de leurs marchandises , aux portes de la ville de Lyon. On voit par-là que , dès qu'il y avoit des quarantaines établies dans une Ville , on diminueoit les quarantaines établies dans les lieux où se transportoient les habitans de cette Ville. Cependant cela ne fut pas constant ; mais au contraire , on diminua en quelques endroits les quarantaines qui y étoient ordonnées , parce que ceux qui y passaient devoient subir une nouvelle quarantaine. On diminue , par exemple , les quarantaines qu'on exigeoit à Tournon , parce que ceux qui venoient de cette Ville à Lyon , devoient entrer en nouvelle quarantaine. On observa pourtant dans la réduction des quarantaines de ne pas donner occasion aux voituriers de prendre certaines routes , plutôt que les routes ordinaires , pour éviter le retardement que causent les visites , & les événements. On ordonna , par exemple , que la quarantaine du Puy en Velai , qui avoit été fixée à trente jours , seroit fixée à quarante , afin que les voituriers de Languedoc ne prissent point cette route , au lieu de celle de Tournon. La route du Puy leur auroit évité dix jours de quarantaine , & le nouvel événement , & le parfum de la ville de Lyon. Il y avoit encore une autre raison qui empêchoit qu'on ne retranchât la quarantaine du Puy ; elle étoit fondée sur ce que la route du Puy se trouvant être celle du Gévaudan , & du Velai , il y avoit apparence que les marchandises les plus suspectes passeroient par la Ville du Puy.

Les Lazarets furent établis en divers endroits , selon les besoins. Il y en avoit à Marseille , à Toulon , à Tournon , à Tation en Normandie. Nous n'entrerons point en détail là-dessus , parce que les Mémoires y suppléeront.

La fixation des routes ne parut pas moins nécessaire , que l'établissement des quarantaines , & des lazarets. On fit cette fixation suivant les lieux.

L'on avoit d'abord fixé la sortie du Languedoc , & le passage du Rhône par le Pont Saint-Esprit ; mais la maladie ayant gagné le Comtat , on fixa le passage du Rhône à Thein , & à Tournon.

La communication du Languedoc , & du Dauphiné parut d'une nécessité absolue , & on choisit le Bourg Saint Andeol pour la communication de ces deux Provinces ; mais on voulut que ce passage ne servît qu'à ce qui seroit destiné pour le Dauphiné , & on assujettit tous ceux qui voudroient aller du Languedoc en Lyonnois , à ne traverser le Rhône qu'à Tournon.

Monsieur d'Orsay étoit convenu que les habitans du Languedoc , qui passeroient au Bourg Saint Andeol , seroient admis en Dauphiné après une quarantaine de vingt jours ; mais cette quarantaine parut insuffisante ; on exigea une épreuve de quarante jours du côté même du Languedoc , avant de passer le Rhône ; on ne voulut point permettre qu'on passât au Bacq de Serrieres , pour ne pas multiplier les passages. Ce ne fut pas là le seul passage qu'on refusa d'accorder ; on ne voulut point qu'il fût permis aux habitans du Briançonnais , qui ont accoutumé d'aller travailler en Bourgogne durant la belle saison , de traverser le Rhône au-dessus de Lyon , dans la Province du Bugei.

On ne crut pas qu'il fût convenable aux Fermiers Généraux de faire remonter les sels de Pelzais par le Rhône ; mais on voulut que ces sels fussent portés par des mulets jusqu'au Pont Saint-Esprit , où ils seroient entreposés , & ensuite embarqués sur le Rhône. Enfin le Pont Saint-Esprit se trouvant au-delà de la ligne qui commençoit à Pierre-Latte , les voituriers auroient passé par les lieux suspects en faisant le tirage. La-dessus on résolut de faire voiturier par terre les sels jusqu'au Bourg Saint Andeol , quelque augmentation que cela pût apporter dans la dépense.

Monsieur de Bernage avoit rendu une Ordonnance qui régloit le tirage des bateaux. Suivant cette Ordonnance , l'embarquement devoit être fait au Pont Saint-Esprit ; les bateaux ne devoient partir que par trains , c'est-à-dire , qu'on en devoit assembler une certaine quantité , comme pour un convoi. Le Commandant du Pont Saint-Esprit devoit prescrire la quantité des batelets qui suivent le convoi , parce que c'est par ces bate-

lets qu'on pouvoit communiquer d'un des bords du Rhône à l'autre. Le même Commandant du Pont Saint-Esprit devoit donner des Officiers, & des Soldats pour mettre sur les bateaux, & empêcher que les mariniers ne descendissent à terre. En passant du Pont Saint-Esprit, le tirage devoit se faire du côté où la contagion n'avoit point pénétré ; mais il étoit enjoint aux Conducteurs de coucher dans les écuries, pour éviter la communication avec les habitans des lieux où ils doivent passer la nuit. Son Altesse Royale ajoûta, que Monsieur le Comte de Medavi marqueroit les maisons où ces Conducteurs passeroient la nuit sur le bord du Rhône.

La sortie du Languedoc du côté de la Guyenne, fut fixée dans la Ville de Toulouse ; & Monsieur d'Andrefel demanda qu'on ne pût sortir du Languedoc en allant en Roussillon, que par la Ville de Narbonne. Cela fut accordé, à condition que dans cette Ville on prendroit les mêmes précautions qu'on avoit ordonnées dans la Ville de Toulouse.

Ces fixations furent sujetes à divers changemens, suivant que la contagion s'éloignoit, ou s'approchoit de certains endroits. Sur la demande de Monsieur Poullétier, on établit à Tournon le passage du Rhône, parce qu'un Village du Comtat se trouvant attaqué, le passage par le Pont Saint-Esprit parut dangereux.

Le Bureau de Santé de la Ville de Lyon représenta qu'il conviendrait d'interdire les passages du haut-Rhône, & d'assujettir tout ce qui sort du Dauphiné à passer par la Ville de Lyon. On faisoit observer qu'on peut introduire des marchandises de Provence, en les faisant passer vers la source de l'Izère, & delà en Bugey par le haut-Rhône.

Toutes ces précautions qu'on prit sur les routes, sur les transports de marchandises, font bien voir que le commerce n'étoit pas aisé ; aussi éloigna-t-on, ou retrancha-t-on plusieurs Foires, comme on le voit par les Arrêts que nous avons rassemblés ci-dessus.



I N S T R U C T I O N

Sur les précautions qui doivent être observées dans les Provinces où il y a des lieux attaqués de la maladie contagieuse, & dans les Provinces voisines.

DANS l'instant que les Commandans pour le Roi sont avertis qu'il y a quelques lieux attaqués de la contagion, il faut, sans perdre un moment, les faire investir à une demi-lieu de distance, ou environ, afin de leur laisser une partie de leur terroir dont ils puissent tirer les secours les plus nécessaires à leur subsistance; y barraquer les troupes qui font le blocus; & mettre, s'il se peut, les postes si près, qu'ils puissent se voir, ou se communiquer par des sentinelles fort aisément, faire des patrouilles continuelles pendant la nuit; & faire choix d'Officiers entendus, fermes, vigilans, & sans complaisance, pour avoir soin du blocus.

Si le mal se répand dans des maisons écartées, qu'il ne soit pas possible de comprendre dans le blocus, il dépendra de la prudence, & de la discrétion du Commandant, après qu'il aura donné ordre de transporter les malades desdites maisons dans les Infirmeries les plus proches, & de faire conduire ceux qui sont encore sains dans les maisons de quarantaine, d'ordonner seulement que les portes, & fenêtres desdites maisons seront murées, ou même de les faire brûler, s'il le juge ainsi nécessaire.

Comme il y a peu d'endroits, qui se sentant bloqués, ne tachent par force de se faire des ouvertures pour avoir leur liberté, il est à propos de faire publier & afficher des Ordonnances, portant desdites, sous peine de la vie, de sortir des lieux bloqués; & si malgré ces desdites il se faisoit quelques mouvemens pour forcer le blocus, l'Officier qui commande ne doit pas balancer un moment à marcher avec la troupe la plus leste, la bayonnette au bout du fusil, en vûe du lieu bloqué, menaçant les habitans de les brûler, & de les passer tous au fil de

L'épée, s'ils s'avisent de faire une autre fois pareille manœuvre ; sans néanmoins tirer sur eux que bien à propos , & en cas de nécessité.

Si par hazard quelques habitans échappoient à la vigilance des postes , il faut , en quelques endroits qu'ils aillent , les faire arrêter avec précaution , pour ne point communiquer ; les ramener dans leur terroir , & leur faire casser la tête devant leurs compatriotes ; exemple absolument nécessaire pour les contenir.

Dans l'étendue du blocus , il faut établir deux barrières dans les endroits les plus à portée , pour fournir aux habitans du lieu bloqué ce dont ils peuvent avoir besoin , à des jours marqués dans la semaine ; mettre à chaque barrière un Officier sage , avec un détachement , pour empêcher la communication , & du vinaigre pour tremper l'argent , aussi-bien que les lettres qui doivent toujours être données sans enveloppe.

On doit faire tuer tous les chiens , & tous les chats , tant au dedans qu'au dehors du blocus , à une lieue au moins , attendu les exemples par lesquels on a reconnu que , quoique ces animaux ne prennent pas le mal , ils le communiquent très-souvent.

Il ne faut pas souffrir que personne vienne aux postes du blocus , pour parler à qui que ce soit ; ce qui ne doit être permis qu'aux barrières , sans quoi il arrive de grands inconvéniens.

Les Commandans feront deffenses , sous peine de la vie , aux troupes qui forment le blocus , d'avancer de dix pas dans le terroir du côté du lieu qui est bloqué , & ordonneront aux postes de tirer sur leurs camarades , s'ils tomboient dans ces cas. C'est une précaution absolument nécessaire , pour empêcher la communication des Soldats avec les lieux infectés.

Il seroit fort important , qu'à cinq ou six lieues à la ronde des endroits attaqués , toutes les Villes , Villages , & Bourgs pussent être fermés , quand ce ne seroit qu'avec des Fossés , & qu'on n'y pût entrer que par un seul passage , où l'on mît une barrière avec une bonne garde pour visiter les passans , leurs hardes , ou marchandises , & voir les billets de Santé dont ils doivent être porteurs. Il faut faire sur ce qui regarde la clôture des Villes , & Villages , tout ce qui ne sera pas absolument impossible.

Les Billets de Santé doivent contenir en détail la qualité, & la quantité de meubles, hardes, ou marchandises, dont ceux qui représentent ces Billets sont porteurs; & si on les trouve chargés de quelque chose qui n'y soit pas spécifié, il faut le faire brûler sans aucune grace, & faire mettre en prison, pour quelque-temps, les porteurs des Billets, sauf à leur imposer de plus grandes peines, selon le degré & la conséquence de la faute.

Les Commandans enjoindront aux Consuls, ou autres Officiers Municipaux, de ne délivrer des Billets de Santé, sur-tout quand ce sera pour découcher, qu'à des personnes dont ils soient bien sûrs, & ils auront attention à faire consigner tous ceux qui seront suspects de contrebande; & si quelqu'un de ceux qui auront été consignés vient à s'échapper, ils lui feront casser la tête.

Ils auront soin d'envoyer aux Officiers qui seront aux barrières du blocus, un mémoire du prix courant de chaque sorte de denrées, avec ordre de les faire délivrer sur ce pied-là, pour éviter les exactions auxquelles sont exposés les habitans des lieux bloqués; mais cet article doit être exécuté avec beaucoup de prudence, & de circonspection, pour ne pas détourner les voisins de porter leurs denrées aux barrières, parce qu'il vaut encore mieux laisser acheter un peu plus cher les denrées aux lieux qui sont enfermés, que de les exposer à en manquer.

Les Commandans principaux doivent avoir encore attention de choisir dans les lieux attaqués, quelqu'un qui soit capable d'y commander avec un nombre de gens armés, dont l'on soit sûr, pour y faire exécuter les ordres des Officiers Municipaux, & flatter beaucoup ces derniers pour les obliger à faire bien leur devoir, en les animant même par des promesses de récompense de la Cour, sur les témoignages que les Commandans en rendront.

Au dedans des lieux attaqués, le premier soin du Commandant, & des Officiers Municipaux, doit être de faire établir une, ou plusieurs Infirmeries, selon le besoin, & les forces du lieu infecté. On doit choisir, autant qu'il est possible pour cet usage, des maisons séparées du lieu, & voir même si l'on ne pourroit pas disposer des barraques pour recevoir les malades, ce que bien des gens croient être beaucoup meilleur.

Quelque lieu que l'on choisisse pour y établir une Infirmerie, il faut avoir soin d'y faire porter les malades, aux premières marques de contagion.

Il faut outre cela avoir d'autres maisons, dont les unes soient destinées à mettre les convalescens, à mesure qu'ils sont en état d'y être conduits; & les autres à faire faire quarantaine à ceux qui ont communiqué avec les malades, ou qui demeuroient avec eux.

Les maisons qui seront destinées à ces deux usages, doivent aussi être choisies à quelque distance des autres maisons du lieu attaqué.

Lorsqu'on transportera un malade dans l'Infirmerie, il faudra faire emporter avec lui ses matelats, & ses draps à l'Infirmerie, & faire brûler les paillasses, & autres hardes, & linges qui auront servi à la personne des malades, sans se contenter des lessives, qui n'ont pas empêché en plusieurs endroits que les linges n'aient communiqué le mal.

A mesure qu'on fera transporter les malades dans les Infirmeries, il faudra faire parfumer leurs maisons d'un fort parfum, ouvrir ensuite les fenêtres, & tenir la porte murée pendant quarante jours, après lesquels on la désinfectera en la manière ordinaire, avant que de permettre qu'on y habite.

On joint à cette instruction un Mémoire d'un Parfum expérimenté en Provence avec succès.

Il faut avoir un nombre de gens sûrs, toujours armés, pour faire faire aux Corbeaux leur devoir, & empêcher toute communication avec les maisons suspectes; faire casser la tête aux Infirmiérs, Corbeaux, ou Particuliers, & mêmes aux femmes qui voleront, ou cacheront des hardes des pestiférés; avoir dans les Infirmeries d'honnêtes gens pour Intendans, dont la grande attention doit être de faire brûler les hardes de ceux qui y sont portés, autres que leurs matelats, & draps, qui peuvent servir à d'autres pestiférés. La Communauté dédommagera ceux dont on aura brûlé les hardes, s'ils sont pauvres, & si elle est en état de le faire; sinon il faut tâcher d'y suppléer par les charités, & aumônes, qu'on doit sur-tout appliquer à cet usage.

On a pratiqué avec succès en Provence, de faire payer aux Particuliers le prix des hardes qu'ils rapportoient, ou qu'ils dé-

claroient aux Curés des lieux ; sans quoi , il est presque impossible d'arrêter le progrès de la contagion ; parce qu'il en reste toujours entre les mains de quelques malheureux qui en ramassent , au plus , pour un écu chacun , & les revendent à d'autres. La dépense de ce rachapt est peu considérable , & produit un très-grand bien.

Messieurs les Evêques seront priés d'ordonner que le Service Divin ne se fasse pas dans les Eglises , à cause du danger de la communication , & qu'il se fasse dans des places aérées , ou dans la campagne. On ne doit souffrir aussi aucune Assemblée , de quelque nature qu'elle puisse être , pendant la durée de la contagion , & long-temps après sa fin.

On destinera aussi de concert avec les Evêques & les Curés , des lieux convenables pour y enterrer les corps de ceux qui seront morts de la peste , dans des fosses profondes au moins de douze pieds , & on aura soin de faire provision de chaux , pour en mettre dans ces fosses en assez grande quantité pour consumer les corps.

Les Boutiques des Marchands de Soyeries , Draperies , & autres marchandises susceptibles de contagion , doivent demeurer toujours fermées pendant qu'elle dure , & jusqu'à ce qu'on ait suffisamment pourvû dans la suite à leur entière désinfection ; mais il faut laisser ouvertes les boutiques de ceux qui vendent les denrées nécessaires à la vie , & dont les maisons ne deviennent point suspectes.

Comme les Médecins , & Chirurgiens se sauvent souvent , ou ne veulent point servir les malades ; si l'on ne peut les rappeler à leur devoir par les sentimens de Religion , & d'honneur , ou par la promesse d'une honnête récompense , il faudra les y contraindre , en cas de nécessité , par la crainte d'une mort plus sûre , & plus prompte , que celle qu'ils veulent éviter.

Ceux qui commandent au dehors des lieux attaqués , doivent avoir sur-tout une grande attention à leur procurer tous les secours nécessaires pour leur subsistance ; & si ces lieux manquent d'argent pour les acheter , ils en avertiront le Commandant en Chef , ou l'Intendant de la Province , lesquels pourront obliger les Communautés voisines , & qui sont aisées , de leur faire des avances , dont elles seront remboursées dans la suite. Et comme souvent les Communautés , sur-tout dans un

temps comme celui-ci, ne sont pas en état d'acheter ce qu'il faut pour meubler les Infirmeries, il faut obliger en ce cas les Particuliers aisés des lieux, de leur fournir ce qui leur est nécessaire, suivant la taxe qui en sera faite par les Officiers Municipaux, lesquels promettront, au nom des Communautés, de dédommager ces particuliers.

On ne doit pas attendre pour établir, & garnir les Infirmeries, que les lieux soient actuellement attaqués du mal contagieux, & il faut obliger les lieux voisins de ceux qui sont infectés, à avoir leur Infirmerie toute prête en cas d'accident; & pour cela exiger des habitans la quantité de paillasses, matelats, & draps, que chacun peut fournir, en leur permettant d'y mettre leur marque, afin que chacun puisse retirer ce qu'il aura fourni, si le mal ne s'introduit pas dans le lieu; ou qu'il en soit dédommagé par la Communauté, si le mal s'y répand, & s'il faut brûler dans la suite ce qu'il aura prêté pour l'usage des Infirmeries.

Ceux qui sont guéris de la peste, n'auront la liberté de communiquer avec les autres habitans du lieu, qu'après avoir fait deux quarantaines, & après qu'on les aura fait passer plus d'une fois par le parfum, & qu'on aura brûlé généralement tout ce qu'ils avoient sur le corps.

Les amendes qu'il faut ordonner souvent pour les contraventions qui ne méritent pas la mort, seront appliquées aux pauvres du lieu; & le meilleur usage qu'on en puisse faire, est de les employer à leur acheter des habits, au lieu de ceux qui auront été brûlés.

COMPOSITION & dose du Parfum, & la maniere de parfumer les Maisons, Chambres, & Meubles.

POUR faire un quintal de Parfum, il faut prendre,
de Souffre commun.

de Poudre à canon. } de chacun 15. livres.

de Poix résine. }
de Poix noire. } de chacune 7. livres $\frac{1}{2}$

d'Arsebic

d'Arfenic blanc.

d'Orpiment.

de Cinnabre.

d'Antimoine.

du Reagal.

} de chacun demie livre.

Au deffaut du Reagal , l'on peut y mettre quatre onces de Précipité.

de Graines de Lierre.

de Graines de Geniévre.

} de chacune 14. livres.

On ferra torefier lefdites Graines , & on mettra le tout en pou-
dre très-fubtile , & bien mêlée enfemble.

Pour le corps & la bafe dudit parfum , il faut prendre vingt-
cinq livres de Son torrefié , dans lequel on mêlera les drogues
ci-devant mifes en poudre , & celui qui les brouillera avec une
spatule de bois affez longue , fera masqué de façon , qu'il n'en
puiffe respirer la pouffiere.

Pour parfumer une Chambre qui a deux roifes & demie en
quarré , on employera une livre & demie de ce parfum. Aux
plus grandes Chambres , & aux plus petites , la dose en fera mise
à proportion.

Avant de mettre le parfum , on fermera toutes les fenêtres ;
l'on bouchera les tuyaux des cheminées , & généralement tou-
tes les ouvertures par où le vent & l'air pourront pénétrer.

L'on ouvrira les Garderobes , Cabinets , & Coffres , s'il y
en a , & on laissera les meubles dans leur situation ordinaire.

L'on mettra ensuite une botte de foin du poids de trois à
quatre livres au milieu de la chambre , sur laquelle on répan-
dra la dose dudit parfum , après quoi l'on y mettra le feu en
se retirant promptement ; observant , s'il se trouvoit des har-
des non fufpectes dans les maisons infectées , de les fufpendre
sur des bâtons , ou perches , afin qu'elles puissent prendre l'im-
pression du parfum , & l'on prendra la précaution de fermer la
porte , boucher les trous , & les cheminées , de maniere que
la fumée ne sorte pas.

Vingt-quatre heures après , l'on pourra r'ouvrir les fenêtres ;

& les ouvertures qui avoient été bouchées, & laisser aërer la dite Chambre pendant trois jours, avant d'y habiter.

Pour parfumer les hommes, on se servira pour la composition du parfum, de la même dose du Souffre, de la Poudre à Canon, de la Poix Resine, des Graines de Lierre & de Genièvre, & du Son, & l'on supprimera tous les Arsenicaux, & l'Antimoine. On emploiera néanmoins une moindre quantité de ce parfum pour les hommes, observant de retrancher un tiers de la dose.

INSTRUCTION GENERALE

*Pour exécuter les premieres décisions du Conseil de Santé,
sur la maniere de secourir la Provence.*

LES secours dont la Provence a besoin, demandent beaucoup d'expédition, jointe au bon ordre, & à l'intelligence.

Le premier Mémoire présenté contient sept circonstances, sur lesquelles il importe principalement de répandre les secours.

S Ç A V O I R,

I^o.

LES bleds nécessaires pour la subsistance des Hôpitaux, & Infirmeries, pour le soulagement des pauvres nécessiteux, & pour parvenir, par cette attention, à faire diminuer le prix des grains dans l'intérieur de la Province, pour que tous les habitans en ressentent les effets.

I I^o.

LES viandes nécessaires non-seulement pour les Hôpitaux, Infirmeries, & Pauvres, mais encore pour la subsistance ordinaire des Peuples, attendu que la Province n'en produit pas elle-même, & que si le Conseil n'avoit cette prévoyance, elle seroit exposée à en manquer pour le nécessaire; ce qui pourroit faire augmenter le mal que l'on cherche à faire finir.

III°.

L'ARGENT en especes qui peut être nécessaire pour les différens besoins des Hôpitaux, & Infirmeries, & encore pour secourir les pauvres, principalement ceux de la campagne, où il n'y a point d'Hôpitaux établis.

I V°.

LE sel qui sera délivré gratis aux Hôpitaux, & Infirmeries, & celui qui sera aussi gratuitement distribué aux pauvres dans tous les lieux infectés, par les soins des Magistrats, Officiers, & Curés.

V°.

LES Médecins & Chirurgiens nécessaires seront envoyés en nombre suffisant des autres parties du Royaume, pour que les malades soient secourus.

V I°.

LES drogues, parfums, & remedes : si la Provence n'en est pas suffisamment pourvûë, il en sera envoyé de Paris, dont les qualités seront choisies avec grande attention.

V I I°.

LES Religieux, pour faire le Service Divin, administrer les Sacremens, & secourir les malades, seront entretenus en nombre suffisant dans les lieux attaqués de la maladie, par les soins de Messieurs les Evêques.

POUR rendre ces instructions plus intelligibles, elles seront divisées par chapitres, & par matieres; il importe même d'en donner des copies à Messieurs les Commandans & Intendans, de même qu'à Messieurs les Evêques, aux Procureurs des Etats de Provence, aux Viguiers, Maires, Magistrats, & Curés des Villes & Communautés, de maniere que le Pays soit successivement informé des justes mesures que le Conseil prend pour les secourir.

C H A P I T R E I.

Concernant l'achat , transport , destination , & distribution des Grains.

LA Provence seroit suffisamment pourvûe de grains pour sa subsistance , si la répartition en étoit faite avec égalité & proportion , d'autant qu'elle est à la veille de faire la récolte ; mais trois choses essentielles & inévitables s'y opposent ;

La premiere , le peu de communication des lieux qui ont conservé la santé , avec ceux qui ont été infectés de la contagion , ce qui forme un obstacle invincible sur les secours que les lieux qui manquent de grains tireroient de ceux qui sont abondans ;

La seconde procede de l'avidité de la plupart de ceux qui ont leurs grains en leur possession , qui , moins touchés des souffrances de leurs voisins , que de leurs propres intérêts , rendent les conditions si dures sur les prix , que la plupart des peuples sont hors d'état d'en acheter ;

La troisième , c'est qu'il est réel que par la cessation du commerce , & de l'industrie des habitans , de même que de la vente des fruits du crû de Provence , il y a un très-grand nombre de familles qui souffrent , & même qui périssent faute d'argent pour avoir du pain.

Cette partie étant la plus essentielle pour la vie , c'est aussi celle qui mérite le plus d'attention , & la préférence dans les secours que le Roi se propose de procurer à cette Province , principalement aux pauvres qui n'ont point de moyens pour y pourvoir d'ailleurs.

Le Conseil touché de ces raisons , vient de faire des dispositions pour procurer dans cette partie une si grande abondance en Provence , que tout le monde doit être persuadé , que dans moins de trois mois , le pain sera à aussi bas prix dans toute la Provence , que dans toutes les autres parties du Royaume ; & pour en juger , les ordres donnés , & les précautions prises , seront ci-après détaillées , tant pour fixer les quantités de grains qui arriveront par mois en Provence , que pour expliquer les intentions du Roi sur la maniere d'en faire la distribution , & la vente , & encore pour servir d'instruction sur tout ce qui de-

vra être observé , tant par les personnes commises aux achats & transport des grains , que par celles qui seront chargées d'en ordonner , & faire faire les ventes & distributions. Au moyen de ces précautions , il y a lieu d'espérer que la Provence sera véritablement secourüe , & que tous ceux qui seront employés à l'exécution , agiront scrupuleusement , & avec une exactitude severe , & toujours équitable , pour concourir à un aussi grand bien ; à quoi le Conseil tiendra la main par le compte qu'il s'en fera rendre dans les temps prescrits , & par les ordres qu'il donnera journellement.

Avant d'entrer dans le détail des instructions sur ce qui devra être observé , & exécuté , l'on expliquera l'objet du secours , par la fixation de la somme qui sera employée en grains d'ici à la fin du mois d'Août , & de ce qui sera continué dans la suite , à proportion des besoins dont les connoissances seront pour lors plus parfaitement acquises , & l'on indiquera en même-temps par qui , par quelle route , & de quel pays les grains seront tirés.

FIXATION de la somme destinée pour l'achat & transport des Grains , pendant les mois de Juin , Juillet & Août.

LE Conseil a réglé cette somme à six cens mille livres , qui , par estimation sur le prix actuel des grains dans les Provinces d'où ils doivent être tirés , produira au moins quatre-vingt mille quintaux de bled rendu en Provence ; ce qui fait un objet assez considérable pour en espérer l'effet que l'on s'en est proposé , tant pour le soulagement des véritables pauvres , que pour parvenir par cette abondance à y faire baisser le prix des grains , comme il est ci-devant expliqué.

Et comme il ne suffit pas de donner des objets de secours pour contenter le Public , si on ne lui en démontre la certitude , l'on va expliquer par où , & par qui ces six cens mille livres seront fournies.

Les quarante-huit Receveurs Généraux des vingt Généralités des Pays d'Electiõs , & des quatre Généralités des Pays conquis , ont fait leurs soumissions au Conseil le 23. Mai 1721. pour faire un prêt , par forme d'avance sans aucun intérêt , de

la somme de trois millions de livres payables en dix mois, sur le pied de trois cens mille livres par mois, de laquelle somme le Conseil a destiné cent mille livres par mois pour l'achat & la fourniture des grains, ce qui monte pour les mois de Juin, Juillet & Août, à la somme de trois cens mille livres, dont il sera avancé deux cens mille livres dès-à-présent, afin d'assurer l'exécution du projet dans cette partie.

Monsieur de Senozan, pour donner des marques de son zele pour le bien de l'Etat, a offert, de son mouvement, de prêter sans intérêt cent mille livres, qu'il s'oblige de faire fournir en grains; & pour cet effet, il partira incessamment pour se rendre sur les lieux, pour faire exécuter par lui-même ce qu'il a proposé.

Monsieur le Chevalier Bernard, excité par le même esprit, s'est pareillement offert de faire remettre, dans ledit délai de trois mois, deux cens mille livres dans la Caisse du Sieur Geoffroy, qui les remettra aux ordres de M. de Bernage, Intendant du Languedoc, pour être employés en achats de Bleds; le remboursement de cette somme de deux cens mille livres sera fait audit Sieur Bernard sans intérêt, de la même maniere que l'avance des Receveurs Généraux.

Ces trois parties jointes ensemble, composent les six cens mille livres destinées aux achats de grains, pendant les mois de Juin, Juillet & Août.

Et pour la continuation de ce secours, les Receveurs Généraux des Finances continueront à fournir cent mille livres par mois, à commencer au premier du mois de Septembre prochain, laquelle somme de cent mille livres, jointe à celle qui proviendra de la partie des grains qui seront vendus sur les six cens mille livres ci-dessus, sera suffisante pour continuer autant que le besoin durera, les achats, & transports des grains sur le pied de deux cens mille livres par mois, ce qui produira dix à douze mille charges de bled chaque mois, & qui fait un objet que l'on estime être suffisant. Mais, en supposant qu'il ne le fût pas, l'on y pourvoira par d'autres moyens, en sorte que cette fourniture reste pour constante sur le pied de deux cens mille livres par mois.

*PROVINCES d'où l'on se propose de tirer les grains,
& routes par où ils seront transportés en Provence.*

LES achats de grains seront faits dans les deux Bourgognes, le Languedoc, & les Généralités de Montauban, & Auch.

Ceux qui seront faits dans les deux Bourgognes, seront embarqués sur la Saône; & ceux qui seront faits dans la partie du Languedoc qui confine le Rhône, seront voiturés en Provence sur ce Fleuve.

Ceux qui seront achetés dans les Généralités de Montauban & Auch, seront voiturés à Agde par le Canal du Languedoc, & transportés d'Agde sur la côte de Provence par des Barques & Tartanes.

Ceux qui seront achetés par les ordres de Monsieur de Bernage dans la partie du Languedoc, en remontant depuis Narbonne jusques sur les bords du Rhône, pourront être voiturés en Provence, partie par les Canaux, les Etangs, & le petit Rhône jusques à Arles; & l'autre partie par des Barques & Tartanes à droiture sur les côtes de Provence. C'est sur quoi on ne peut point donner de détermination certaine, parce que cela dépendra des lieux où les achats seront faits, & du nombre des Barques, Tartanes, ou Batteaux que l'on pourra destiner à l'une & à l'autre de ces deux manières de transporter les grains; à quoi Monsieur de Bernage donnera ses ordres, pour le plus grand avantage du service, sur les états qui lui seront fournis, par celui qu'il aura commis, des lieux où il conviendra faire les embarquemens, relativement à ceux où les achats auront été faits.

*DISTRIBUTION des quantités qui seront achetées
dans chaque Province, & par les soins de qui l'exécution en sera suivie.*

LES achats de grains qui seront faits dans la Généralité de Montauban, ont été fixés à trente mille livres par mois, qui font quatre-vingt-dix mille livres pour les trois mois ci-dessus, laquelle somme proviendra des avances des Receveurs

Généraux. Le soin des achats, & envois de cette partie, a été confié à M. Duquesnoy Receveur Général des Finances de Montauban, qui part pour se rendre dans sa Généralité, où il prendra sur les deniers des Recouvrements ladite somme de quatre-vingt-dix mille livres, dont il concertera l'emploi avec M. l'Intendant, à qui les ordres du Conseil seront adressés.

Ceux qui doivent être faits en Languedoc, se renferment aux deux cens mille livres que M. Bernard a offert d'avancer. Les achats des grains qui proviendront de cette somme, seront faits par les ordres de M. de Bernage, de même que les envois en Provence; en sorte que l'on retirera dans les trois mois pour deux cens quatre-vingt-dix mille livres de grains des Provinces de Languedoc, & Généralité de Montauban.

Les trois cens dix mille livres restant des six cens mille livres ci-dessus, seront employées aux achats de grains qui se feront dans les deux Bourgognes.

Monsieur Olivier Receveur Général des Finances de la Généralité de Lyon, qui est actuellement sur les lieux, sera chargé de l'emploi des deux cens dix mille livres, restant des trois cens mille livres des avances des Receveurs Généraux, & d'en faire l'emploi en achats de grains, dans les Provinces ci-dessus, de les faire voiturier en Provence par la Saône, & par le Rhône; en se conciliant sur le tout avec Messieurs les Intendants de Lyon, Bourgogne, & Franche-Comté, à qui les ordres du Conseil seront pareillement adressés.

Monsieur de Senozan restera chargé des achats à concurrence des cent mille livres qu'il a offert d'avancer; & tant pour l'achat, que pour le transport, il s'entendra, & agira de concert avec ledit Sieur Olivier, tant pour rendre le service certain, que pour les autres attentions qu'il conviendra d'y donner.

Par cette disposition, les fournitures de grains seront à peu près de quantités égales pour chacune des deux routes: ce qui a été considéré comme un ménagement nécessaire pour pouvoir exécuter le projet, sans causer des augmentations sur le prix des grains & voitures; & cette disposition a paru d'autant plus indispensable, que supposé que quelqu'une des Provinces d'où on se propose de tirer des grains, voulût se prévaloir de la circonstance pour les rencherir, on pourra tou-

jours

jours dans ce cas changer ces dispositions d'une Province à une autre , & s'en tenir à celle où les prix seront les plus avantageux , en faisant néanmoins attention à la qualité des grains : c'est ce qui fera la matiere d'une observation particulière.

INSTRUCTION sur la maniere de faire les achats & envois des grains à leur premiere destination, jusques dans les Ports de Provence.

CETTE Instruction se renferme dans cinq chefs, pour établir non-seulement l'exactitude du service , mais encore l'ordre , & la regle dans toutes ces parties ; c'est pourquoi cette instruction sera traitée par chapitres.

Le premier point , qui regarde l'ordre & la regle , doit établir les personnes qui en seront comptables , & la forme dans laquelle les comptes en seront tenus, & rendus.

Le second contient les précautions à prendre , & les choses à observer pour les achats , & chargemens des grains.

Le troisième explique les attentions nécessaires pour en assurer le transport avec fidélité , & avec égalité , temps pour temps.

Le quatrième expose ce qui devra être observé pour la remise des grains aux préposés pour les recevoir en Provence , & de quelle maniere les décharges en devront être retirées.

Le cinquième détaille les observations générales de cette instruction.

I. P O I N T , Concernant l'ordre & la regle qui doivent être établis dans les personnes qui seront comptables , & la forme dans laquelle les comptes seront rendus.

IL convient , pour ne confier le dépôt des deniers qu'à des personnes sûres , que les sommes provenant des avances des Receveurs Généraux soient remises , sçavoir , au Commis de la Recette générale des Finances de Lyon , celles destinées aux achats de grains qui doivent être faits en Bourgogne ; & au Commis de la recette générale de Montauban , pour les

achats qui doivent être faits dans ladite Généralité : au moyen de quoi ces deux Commis seront seuls chargés de rendre les comptes des achats, & voitures des grains, dans la forme qui sera ci-après expliquée.

Demeurant pour constant que les deniers seront remis comme il est expliqué ci-dessus, Monsieur Geoffroy chargé de la caisse générale à Paris, pour toutes les sommes qui sont, ou seront destinées à secourir la Provence, en fera l'envoi ou remise ausdits Commis aux Recettes générales, dans la forme qui sera prescrite audit Sieur Geoffroy, lesquels Commis lui en fourniront des décharges, portant promesse d'en compter suivant la destination.

Messieurs Duquesnoy & Ollivier fourniront des Registres ausdits Commis, & qui seront par eux cottés & paraphés, à la tête desquels Registres ils mettront une instruction signée d'eux, qui sera tirée de la présente, & augmentée de tout ce qu'ils jugeront nécessaire au bien du service, pour expliquer la règle qui sera observée par lesdits Commis, pour toutes les recettes & dépenses qui seront par eux faites, tant en deniers qu'en effets; & par cette raison, il leur sera fourni deux Registres journaliers, l'un pour les deniers, l'autre pour les effets, lesquels Registres doivent être faits à doubles colonnes, l'une pour la recette, & l'autre pour la dépense, comme les Registres journaliers ordinaires, sur lesquels Registres il sera précisément ordonné ausdits Commis de porter tout ce qu'ils recevront & livreront, avec les explications nécessaires.

Lesdits Sieurs Duquesnoy & Ollivier seront les seuls ordonnateurs de l'emploi des fonds, & les Commis ci-dessus ne feront aucun paiement, ni délivrance de deniers, que sur leurs ordres par écrit; & lesdits Commis seront tenus de rapporter les pièces qui seront mentionnées dans lesdits ordres, sans quoi la dépense en sera rayée dans leurs comptes.

Le Commis à la Recette générale de Lyon sera chargé de compter en effets, tant parce qu'il fera faire, & payera les sacs vuides qui seront nécessaires, que parce que les bleds qui viendront par la Saône, & qui doivent être renversés dans d'autres Barques à Lyon pour descendre en Provence, lui seront adressés par les personnes commises aux achats, & premiers chargemens; au moyen de quoi il devra en faire recette à leur pro-

fit, & en faire dépense sur les Commis auxquels ils seront adreſſés en Provence.

Par la diſpoſition ci-deſſus, la regle ſe trouve établie pour l'ordre, & les comptes des premiers & principaux comptables.

Mais comme il eſt indiſpenſablement néceſſaire de commettre d'autres perſonnes pour faire les achats, & les embarquemens des grains, il faut également leur preſcrire une regle pour la maniere d'en compter.

Il ſera remis par Meſſieurs Duqueſnoy & Ollivier deux Regiſtres à chacun des Commis qui ſeront employés aux achats, & chargemens de grains, l'un pour l'argent, & l'autre pour les effets, dans la même forme que ceux ci-devant, leſquels Regiſtres ſeront par eux cotrés, & paraphés; & ils mettront de même une inſtruction à la tête deſdits Regiſtres, pour expliquer tout ce qui devra être obſervé par leſdits prépoſés aux achats, tant pour la maniere d'enregiſtrer les parties ſur leſdits Livres, que pour toutes les choſes qu'ils devront obſerver dans l'exécution.

Et pour expliquer de quelle maniere leſdits Commis devront compter de leur geſtion, il faut expliquer auſſi l'ordre qu'ils devront tenir, & les pieces qu'ils ſeront obligés de rapporter.

Quant à l'ordre, il eſt eſſentiel de les aſſujettir à enregiſtrer exactement tout ce qu'ils recevront & dépenderont, en deniers & en effets, ſur leſdits Livres; & de le faire jour par jour, avec les explications néceſſaires pour renſeigner clairement les parties, principalement pour les effets, où il faudra expliquer de qui les grains ont été achetés, le nom & la demeure des vendeurs, à quelle meſure, & le poids de la meſure, le prix, & le lieu de la livraison, en expliquant ſi elle a été faite au grenier de la vente, ou ſi le vendeur l'a rendu à ſes frais à bord du bateau.

Lorsque les prépoſés aux achats ſeront des chargemens, ils expliqueront ſur leurs journaux les quantités de grains chargés ſur chaque bateau, de quels lieux, & de quels vendeurs ils procedent; & ſ'il ſe trouve ſur un ſeul chargement des différentes meſures, ils en feront l'évaluation par le poids, article par article; enſorte que par la réduction leurs envois puiſſent être tirés hors ligne au poids, & renſeignés en dedans du Re-

gistré par mesures. Il faudra pour cet effet qu'ils fassent des vérifications des poids dans chaque grenier où ils prendront les grains , & qu'ils fassent mention sur leurs Registres desdites vérifications , parce qu'il se trouve souvent des qualités de grains qui different beaucoup dans le poids, quoiqu'à la même mesure.

Quoique l'on établisse la regle ci-dessus, elle ne présuppose cependant pas que les voituriers puissent être chargés au poids, parce que cela ne seroit praticable qu'autant que les grains seroient tous mis dans des sacs , & que les sacs seroient tous pesés, & réduits au même poids, ce qui seroit trop dispendieux, & trop couteux, & retarderoit considerablement la fourniture; c'est pourquoi il faudra par le poids, ou par les mesures, réduire les chargemens à une mesure uniforme. Les chargemens qui seront faits pour Lyon peuvent être réduits à l'asnée de Lyon, qui est la mesure à laquelle ils seront reçus en arrivant de Bourgogne; & les chargemens qui seront faits sur le Canal du Languedoc seront réduits à la mesure d'Agde, où ils seront embarqués pour être transportés en Provence. Ces deux variations, ou fixations, meriteront beaucoup les attentions de Messieurs Duquesnoy & Ollivier, par la vigilance desquels le Conseil espere que toutes les prévarications seront prévûes.

Il reste à traiter des pieces justificatives que lesdits préposés aux achats devront rapporter pour rendre leurs comptes. Ce qui concernera l'achat se renferme dans une seule espèce de piece pour chaque article, qui sera le marché par écrit qui aura réglé les conditions de l'achat, au bas duquel marché le Commis retirera la quittance du vendeur, qui expliquera la quantité de grains vendus; & la somme payée; cette piece sera relative à l'enregistrement du Journal, moyennant quoi le Registre & la piece seront la preuve dans le compte.

Si ces comptables font d'autres dépenses pour voitures, ou frais pour raison du service, ils en composeront des états pour chaque chargement, lesquels états ils enregistreront en un seul article sur le Journal, & ils en enverront une copie certifiée d'eux, qu'ils joindront à la lettre de voiture de chaque chargement, pour les envois qui seront faits à Lyon; lesquels états de frais seront examinés & visés par Monsieur Ollivier. Et quant

à ceux qui seront faits dans la Généralité de Montauban , ils seront adressés à Monsieur Duquesnoy immédiatement après chaque chargement , pour en user de même que dessus , au moyen de quoi la dépense en sera allouée dans le compte sans difficulté , conformément aux registres & aux états , dans la forme susdite.

Ce que dessus étant observé , lorsque les préposés aux achats auront fini leurs chargemens & envois , ils se rendront aux ordres desdits Sieurs Ollivier & Duquesnoy , pour rendre en leur présence leurs comptes aux Commis à la Recette générale ; & après que lesdits comptes particuliers auront été arrêtés , lesdits Sieurs Ollivier & Duquesnoy feront rendre un compte général de la fourniture par les Commis à la Recette générale , dans lesquels comptes l'on trouvera toutes les pieces justificatives de la livraison des grains faite en Provence , lesquels comptes généraux & particuliers , avec les pieces , seront envoyés à Paris au Bureau des Receveurs Généraux des Finances , pour servir à dresser le compte général du Sieur Geoffroy , & donner le renseignement des sommes qui auront passé par ses mains , tant pour lui procurer une décharge en forme , que pour faire fournir aux Receveurs Généraux les valeurs convenues pour raison de leurs avances.

II. POINT, Contenant les précautions à prendre , & les choses à observer , pour les achats , & chargemens des grains.

LA premiere précaution est de faire les dispositions si justes , que l'on puisse faire charger , & arriver à la destination une quantité de grains à peu près égale chaque mois , sur le pied de l'emploi de deux cens mille livres d'argent par mois , chacun à proportion des fonds qui sont à leurs ordres , suivant la destination ci-devant.

La seconde concerne la qualité des grains. Ils doivent être fournis en pur froment , les Provençaux étant dans l'habitude de ne consommer que de bons bleds , & de ne manger que de très-beau pain ; & comme les grains de la recolte dernière sont presque tous de mauvaise qualité , il est de la dernière conséquence d'en faire le choix avec grande attention , sans s'arrê-

ter au prix , étant infiniment plus convenable , & même plus prudent de les payer au prix des plus beaux bleds , en les choisissant réellement tels , que de s'exposer , par une œconomie mal placée , de les prendre de mauvaise qualité , & au plus bas prix ; parce que si l'on n'avoit pas severement cette attention , il en résulteroit que bien loin que l'objet fût considéré comme un secours , on lui attribueroit peut-être la cause de la continuation de la maladie. Messieurs Duquesnoy & Ollivier ne sçauroient être trop surveillans à l'observation de cette circonstance , dont ils connoîtront facilement les conséquences par l'exposé ci-dessus ; à quoi l'on ajoute que si l'on n'étoit pas exact à n'envoyer que des grains de la première qualité , la plupart se trouveroient corrompus avant d'être arrivés à la destination de leur consommation , ce qui causeroit de très-grands frais , sans utilité ; & par ces considérations il vaut mieux qu'il en coûte plus cher , en prenant le plus beau & le meilleur , & en envoyer moins , que de courir le risque d'aucun des contre-temps ci-dessus , dont le moindre seroit capable de déranger , & de faire manquer le service. Pour n'être pas trompé en ce point , il faut que l'on joigne aux marchés , des échantillons cachetés des bleds achetés , afin que les vendeurs ne puissent pas en changer la qualité.

La troisième est une suite de la précédente. Il faut absolument ordonner que tous les grains soient bien criblés avant d'être reçus des vendeurs , & que ce soit une des conditions expresses de chaque marché ; cette précaution ne pouvant être que très-utile pour la conservation des grains , & pour en augmenter la bonne qualité.

La quatrième concerne le détail des frais des mesurages , chargemens , voitures , & transport du grenier au bateau. Ces sortes de détails sont toujours dispendieux , & susceptibles de différentes malversations. Pour les prévenir , il faut ordonner aux préposés aux achats de ne faire leurs marchés que rendus , & livrés dans le bateau. Cela ne doit causer que de légères augmentations sur le prix , parce qu'à proportion que les greniers sont éloignés des bords des Rivières , ils y sont à meilleurs prix ; en sorte que compensation faite des frais , ce sont toujours les greniers des bords des Rivières qui reglent les fixations équivalentes des prix ; & d'ailleurs , quand cette condition de ren-

dre les bleds dans le bateau causeroit quelque augmentation sur le prix, là condition de les y faire rendre par le vendeur sera toujours avantageuse, par la suppression du détail des frais. C'est pourquoi il faut que les ordres qui seront donnés sur ce sujet par Messieurs Duquesnoy & Ollivier, soient si précis que l'exécution n'en puisse être douteuse. Les préposés aux achats doivent trouver sur cela toute sorte de facilités, parce que les grains sont fort abondans, & la levée qui doit être faite, très-modique; enforte qu'ils doivent être les maîtres du choix, de même que des conditions, en se conformant à tout ce que dessus pour la fixation des prix.

La cinquième précaution concerne les Voituriers des Rivières. Il faudra aussi pour éviter le détail des frais les charger par les marchés qui seront faits avec eux, de s'engager à tous les frais de remesurages & déchargemens, afin que le tout soit compris dans le prix de la voiture. Si l'on observe ce que dessus, il n'y aura que de deux sortes de pièces dans les comptes, l'une sera la quittance du prix des grains au bas des marchés, & l'autre la quittance des Voituriers au bas de leur lettre de voiture.

III. POINT, *Contenant les attentions nécessaires pour assurer le transport avec fidélité, & avec égalité, temps pour temps.*

QUANT à la quantité à transporter par égalité chaque mois, proportionnellement aux fonds qui y sont destinés, cela doit totalement rouler sur les soins du préposé par Monsieur de Bernage, & ceux de Messieurs de Senozan, Ollivier, & Duquesnoy, proportionnellement aux sommes qui doivent être remises à leurs ordres, ou par eux avancées. Il suffit que l'importance leur en soit connue, pour être persuadés qu'ils en feront la disposition convenable, chacun pour leur partie, sans qu'il soit besoin d'entrer ici dans aucune précision, ni un plus grand détail, étant suffisant de leur observer seulement que s'ils pouvoient exécuter en deux mois, au lieu de trois, l'emploi des six cens mille livres, cela seroit infiniment plus avantageux pour remplir l'objet du Conseil sur la destination de ces grains. Cette observation suffit pour les engager à faire le plus

de diligence qu'il leur sera possible, sans néanmoins rien précipiter qui puisse nuire au bien du service, ni se dispenser de faire observer tout ce qui est prescrit dans ce Mémoire.

Il sera nécessaire que Monsieur Ollivier prenne des précautions pour les voitures du Rhône. Le commerce étant totalement interrompu depuis long-temps sur cette Rivière, il peut arriver qu'il y ait actuellement peu de barques à Lyon. Il verra sur cela les Entrepreneurs des voitures des sels, & les Fermiers du coche; & si cette observation devenoit un obstacle difficile à surmonter, il faudra se déterminer à acheter les batteaux qui descendront sur la Saône, pour les faire passer debout jusqu'en Provence, quoique ces batteaux soient moins propres pour la navigation du Rhône.

Il ne sera pas indifférent de prendre des précautions pour s'assurer de la fidélité dans les transports, de la part des voituriers, sur-tout pour ceux de la Rivière de Saône.

Les grains qui se chargent sur cette Rivière, sont ordinairement embarqués en garenne. Les Voituriers sont souvent dans l'habitude, lorsqu'il vient de la pluie, d'y laisser non-seulement les grains exposés, mais encore de les remuer pendant la pluie jusqu'au fond du bateau, au moyen de quoi les grains contractent une grande humidité qui les endommage beaucoup, & souvent les fait périr; & comme ces Voituriers rendent les grains à Lyon à la mesure, l'humidité ayant renflé les grains, ils en vendent frauduleusement à proportion qu'ils estiment la portée de l'augmentation par l'enfleur, à la faveur de laquelle ils sont toujours assurés de trouver leur compte à la mesure; ce qui donne lieu à deux maux également importants, l'un par le bled volé, & l'autre parce que celui qui reste est exposé à se gâter.

Pour prévenir ce que dessus, l'on estime qu'il faut engager les Voituriers à bien garnir le fonds de leurs batteaux d'un double rang de fascines, pour que les grains ne se ressentent point de l'humidité; & d'observer aussi de faire mettre sur chaque chargement un rang ou deux de grains en saquerie; ce qui conserveroit celui qui seroit en grenier, & rendroit la manœuvre ci-dessus des Mariniers plus difficile. Et par la raison expliquée ci-après à l'occasion de la facilité du transport, ou vente des grains en Provence, il sera nécessaire que Monsieur Ollivier

Ollivier donne ses ordres pour faire descendre en saquerie le même nombre de sacs de blés, qu'il recevra venant de Bourgogne.

L'on peut encore y ajouter un homme de confiance sur chaque bateau, qui ne les quittera point jusqu'à leur arrivée à Lyon, & qui évitera par sa présence toutes les manœuvres infidèles.

Cette observation n'étant principalement que pour les voituriers de la Saône, M. Duquesnoy n'en fera usage pour les grains qui seront embarqués sur le Canal, que pour les choses qui lui paroîtront nécessaires lorsqu'il sera sur les lieux : c'est ce que l'expérience lui apprendra.

IV. POINT, *Concernant ce qui devra être observé pour la remise des Grains aux Préposés pour les recevoir en Provence, & de quelle maniere les décharges en devront être retirées.*

Tous les grains seront conduits en Provence par le Rhône ; ou par mer. Ceux qui descendront par le Rhône, s'arrêteront au-dessus de l'Isle de la Bartalasse, à une distance suffisante pour pouvoir dans tous les cas continuer leur descente par le côté d'Avignon, ou par celui de Villeneuve, suivant que les circonstances le requerront ; après quoi le Commis qui en fera la conduite, en informera M. le Bret à Barbantane, pour recevoir ses ordres, afin de faire descendre les bateaux à Arles, ou auprès du Mas de la Motte, vis-à-vis Vallabregue, ou à tel autre Port qui lui sera indiqué par M. le Bret. Et comme les Commis, Patrons & Mariniers qui les conduiront, ne pourront avoir aucune communication avec ceux de Provence, qui seront préposés par M. le Bret pour la réception desdits grains, cette réception & le mesurage en sera fait en présence de qui M. le Bret ordonnera ; après laquelle réception, le Commis qui sera chargé des grains, fournira son reçu pour en compter pardevant M. l'Intendant, à la décharge du Commis à la Recette Générale de Lyon, qui en aura fait l'envoi ; lequel reçu M. le Bret fera prié de renvoyer audit Commis à la Recette Générale, en l'adressant à M. Ollivier, Receveur Général des Finances de Lyon, lequel dit Sieur Ollivier fera exact à donner

les avis par la Poste , à Monsieur le Bret , du départ de chaque voiturier.

Quant aux grains qui viendront de la Généralité de Montauban par le Canal de Languedoc , ils seront remis à Agde au Commis qui sera préposé par M. de Bernage pour les recevoir. Ce Commis en fournira ses reçûs à la décharge du Commis à la Recette Générale de Montauban , qui en aura fait l'envoi , lequel reçû lui sera rapporté par le voiturier , pour être payé du restant de sa voiture.

Et comme le Port d'Agde ne fait qu'un entrepôt , d'où les grains doivent être conduits dans les Ports de la côte de Provence , comme étant leur dernière destination , M. de Bernage s'entendra avec M. le Bret , pour convenir ensemble des lieux où il faudra les faire arriver , & Monsieur de Bernage donnera en conséquence ses ordres au Commis d'Agde pour les faire passer.

Et pour cet effet , M. le Bret donnera ses ordres pour commettre des personnes dans lesdits Ports , pour y faire recevoir les grains , dans la forme , & de la manière , dont il conviendra avec M. de Bernage , ou comme il le jugera à propos , en observant d'ordonner aux Commis qui les recevront , de fournir , & envoyer au Commis d'Agde ses décharges , en observant , si M. le Bret le juge nécessaire , la même chose pour cette partie , que ce qui est observé dans l'article précédent pour les bleds venant par le Rhône.

Il reste à faire une observation importante sur cette disposition. Les grains qui arriveront à Arles , peuvent sans difficulté être transportés dans les Ports de la côte qui seront indiqués , en supposant qu'Arles n'est pas attaqué de la maladie ; car s'il l'étoit , il seroit inutile d'y faire arriver des grains , à moins que la Ville même n'eût besoin d'être secourue ; & dans ce cas il faudroit nécessairement mettre tout l'entrepôt au Mas de la Motte , d'où il pourroit être voituré par terre dans les lieux qui en auroient besoin ; & pour en faciliter le transport , ou la vente , il conviendrait de comprendre dans le prix de la vente les sacs qui auront servi au transport. Ces sacs seront du poids de cent vingt-cinq livres chacun , poids de marc , les deux feront la charge d'un mulet , ce qui sera certainement d'une facilité pour le transport , ou la vente.

Si l'obstacle d'Arles se rencontroit, il faudroit nécessairement changer en partie les dispositions du côté de la Saône, & augmenter les achats dans la Généralité de Montauban, & dans le Languedoc, pour pourvoir par cette voie les Villes de la côte de Provence. Dans ce cas, il seroit convenable que le préposé par M. de Bernage dirigeât tous ses achats du côté de Beziers, Carcassonne, & Narbonne, afin d'être à portée de les embarquer dans les Ports de Narbonne, & d'Agde, pour les envoyer en droiture dans ceux de la côte de Provence, dont M. de Bernage seroit convenu avec M. le Bret.

Pour parvenir à cet objet, il faut d'abord examiner si l'on trouvera dans les Ports du Languedoc suffisamment de Barques, ou de Tartannes, pour faire les transports des grains qui pourroient être achetés dans les quartiers ci-dessus désignés, en renfermant l'objet à environ six mille charges par mois, ou jusques à huit mille, en supposant la voie d'Arles totalement interdite.

Il faut encore examiner s'il n'y auroit pas du danger de faire aller & venir des hommes, & des barques, dans un pays de contagion, pour revenir dans une Province qui est dans de grandes attentions pour s'en garantir. On estime cependant que cela peut être pratiqué sans risque, y ayant des Isles à une demie lieuë de la côte, qui ne sont habitées de personne, & sur lesquelles les Tartannes pourroient aborder, & y ayant mouillé, les grains seroient déchargés ausdites Isles, après quoi les Patrons des Barques donneroient les signaux qui seroient convenus entre Messieurs de Bernage & le Bret; les Patrons de Languedoc remettraient à la voile, & l'on enverroit des Ports circonvoisins des barques pour enlever les grains, par les soins des personnes qui auroient été préposées par Monsieur le Bret. Par ce moyen il n'y auroit absolument aucune communication, & l'on ajouteroit à cette précaution, si on le jugeoit nécessaire, de faire faire quarantaine au retour de l'Equipage du bâtiment parti du Languedoc. Si l'on se trouvoit dans la nécessité de suivre ce que dessus, il faudroit avoir attention de faire mettre cent sacs sur chaque barque, & y faire embarquer trois Crocheteurs, ou Porte-faix, pour décharger les grains; l'Equipage de ces sortes de barques, qui n'est ordinairement composé que de cinq hommes, n'étant pas suffisant pour faire le déchar-

gement de douze ou quinze cens quintaux, dont chaque barque peut être chargée ; & il convient que ces déchargemens se fassent promptement , sans quoi il pourroit arriver de gros temps qui mettroient la cargaison & l'équipage en danger. Cette pensée n'est ici traitée que comme une chose indéterminée , personne n'étant plus en état de résoudre le parti à prendre , que Messieurs de Bernage & le Bret ; c'est pourquoi le Conseil approuvera tous les expédiens qu'ils jugeront à propos pour remplir l'objet , assurer le service , & surmonter par eux-mêmes tous les obstacles qui pourroient s'y rencontrer.

AVANT de passer au cinquième point qui doit finir l'instruction sur la partie des grains , il est nécessaire de traiter ce qui doit être observé pour les grains qui doivent être fournis par les soins de M. de Senozan , & par le préposé par M. de Bernage , pour les achats du Languedoc.

COMME l'avance de M. de Senozan doit lui être remboursée, il doit être établi une regle pour en constater l'emploi , afin qu'il lui en soit fourni une décharge sur laquelle son remboursement puisse être valablement ordonné.

Cela peut être facilement exécuté , parce qu'il n'aura qu'à faire passer par les mains du Commis à la Recette Générale de Lyon , ladite somme de cent mille livres en argent comptant , ou en grains , en se conformant à ce qui est ci-devant prescrit pour l'ordre & la maniere d'en compter. Il peut même prendre un Commis de la main de M. Ollivier , qui fera pour l'emploi des cent mille livres avancées par M. de Senozan , les mêmes fonctions que les autres Commis aux achats de grains ; & après en avoir parfait le fournissement , ledit Commis en rendra compte au Commis à la Recette Générale des Finances , en présence de M. Ollivier ; moyennant quoi l'avance de M. de Senozan sera rendue constante , & pour lors ledit Sieur de Senozan en retirera une décharge du Commis à la Recette Générale de Lyon , au profit de M. Geoffroy , & en remettant cette décharge audit Sieur Geoffroy , il fournira à M. de Senozan la valeur convenue pour son remboursement.

Si pour l'exécution de ce que dessus , M. de Senozan est obligé de

faire faire quelques mouvemens pour des achats , il doit nécessairement se concilier avec M. Ollivier , pour que les acheteurs se comportent prudemment ; sans quoi il feroit infailliblement augmenter le prix des grains , quoique la levée en soit d'un si petit objet , qu'elle ne doit pas y donner lieu. Il n'est pas moins de conséquence que M. de Senozan donne ses ordres , & tienne la main , pour faire religieusement observer tout ce qui est ci-devant prescrit.

La fourniture qui doit être faite par les ordres de M. de Bernage , provenant de l'avance faite par M. le Chevalier Bernard , de deux cens mille livres , ne peut pas être traitée comme celle de M. de Senozan , parce que M. Bernard remet les fonds ici à la Caisse de M. Geoffroy , qui les fera passer aux ordres de M. de Bernage. C'est pourquoi il sera nécessaire que M. de Bernage commette une personne intelligente , laquelle sera comptable de ladite somme de deux cens mille livres , & de l'emploi qui en sera fait , pardevant M. de Bernage ; lequel compte arrêté sera remis avec les pièces justificatives audit Sieur Geoffroy , pour lui servir de valeur & de décharge des deux cens mille livres qu'il aura remis aux ordres de M. de Bernage , dans le compte général qu'il rendra au Conseil.

L'on n'entre ici dans aucun détail sur l'ordre qui sera tenu par le Commis préposé par M. de Bernage , parce que ce Commis n'agira en tout que par ses ordres ; & si M. de Bernage juge à propos de lui prescrire les mêmes regles qui sont ci-devant expliquées pour les achats qui doivent être faits en Bourgogne , il le fera en y changeant , augmentant , ou diminuant , tout ce qu'il croira être convenable & utile au bien , à la diligence , & à l'exactitude du service. Sur quoi l'on observera seulement , que si les achats de grains sont faits dans les lieux ci-devant indiqués , il pourra y avoir beaucoup moins de précautions à prendre , & moins de choix à faire sur les qualités des grains , parce que les bleds de cette partie de la Province du Languedoc sont naturellement beaux & bons ; c'est pourquoi M. de Bernage ne fera observer sur ce qui est prescrit pour les achats de Bourgogne , que ce qu'il croira être nécessaire dans les achats qui seront faits en Languedoc.

V. ET DERNIER POINT, Contenant les observations générales de cette instruction, qui seront divisées par Articles, afin de les rendre relatives & applicables à l'exécution de ce qui est ci-devant expliqué, suivant le cas & la convenance du bien du service.

ARTICLE PREMIER.

POUR se mettre en état de bien exécuter la fourniture des grains, il faut indispensablement se précautionner d'une quantité de sacs vuides. L'on estime qu'elle doit être commencée par douze mille, sauf à l'augmenter dans la suite, si cette premiere quantité ne se trouve pas être suffisante.

Ces douze mille sacs doivent être faits ;

S Ç A V O I R ,

- 6000. *Par les ordres de Monsieur Ollivier à Lyon, ou en Bourgogne, pour servir aux achats, & transport des grains qui doivent être voiturés par la Saône, & le Rhône.*
- 3000. *Par les ordres de Monsieur Duquesnoy, pour les grains qui seront tirés de la Généralité de Montauban.*
- 3000. *Par les ordres de M. de Bernage, pour les grains qui seront tirés du Languedoc, provenant de l'avance de deux cens mille livres de M. Bernard.*

12000.

CES sacs devront être de la contenance de cent vingt-cinq livres, poids de marc, en grains, ou en farines ; cette grandeur étant convenable pour en rendre le transport plus facile par toute sorte de crocheteurs, ou porte-faix, & encore parce que ces sacs arrivant en Provence ne seront plus renvoyés ; ils seront au contraire employés au transport des grains, depuis les ports ou bords des Rivieres où ils seront déchargés, jusques

dans les lieux de leur destination. Les deux sacs de cette contenance font la charge ordinaire d'un mulet , qui est presque la seule voiture usitée en Provence.

Et d'autant qu'il reste quantité de sacs du service de l'Armée d'Espagne , qui appartiennent au Roi , le Conseil donnera ses ordres pour les faire remettre aux Préposés aux achats , sans qu'il en coûte rien , le Roi en ayant accordé gratuitement la quantité qui sera nécessaire. C'est pourquoi il n'en sera acheté que dans le cas que ceux du Roi ne seroient pas suffisans , & pour cet effet , les avis pour ce que dessus seront donnés à M. de Bernage , & à Messieurs Duquesnoy à Montauban , & Ollivier à Lyon.

ART. II.

IL faut nécessairement faire ce service par Oeconomie , & par Régie , quoique plus pénible , & peut-être même plus coûteux ; car si on le faisoit par Entrepreneur , la fourniture en seroit moins assurée.

ART. III.

COMME il faut faire ces dispositions de maniere à pouvoir rendre compte , temps pour temps , au Conseil de tout ce qui sera exécuté en conséquence de ces premiers ordres , il sera nécessaire que Monsieur de Bernage , de même que Messieurs de Senozan , Ollivier & Duquesnoy se fassent fournir tous les quinze jours par les Commis préposés aux achats , des Etats certifiés d'eux des quantités de grains qu'ils auront achetés , lesquels Etats contiendront les lieux des achats , les noms des vendeurs , les quantités par poids , & mesures , & les prix ; sur lesquels Etats particuliers M. de Bernage , & lesdits Sieurs de Senozan , Ollivier , & Duquesnoy , en composeront un général aussi par quinzaine , qu'ils adresseront à Monsieur de la Croix , Receveur Général des Finances à Paris , qui en rendra compte à M. le Controlleur Général.

ART. IV.

ET comme il ne suffit pas d'être informé des achats , & qu'il est également important de l'être des chargemens qui seront faits , tant dans les Ports de mer , que sur les bords des

Rivieres, M. de Bernage, & lefdits Sieurs de Senozan, Ollivier, & Duquesnoy, s'en feront de même fournir des Etats tous les quinze jours, par les personnes qui en seront chargées; desquels Etats particuliers ils en composeront un général par quinzaine, qu'ils enverront audit Sieur de la Croix, aux mêmes fins. Ces Etats contiendront le nom du Commis qui aura fait le chargement, le nom du Patron, ou Voiturier, la quantité de grains chargés par poids & mesures, le Port de l'embarquement, ce qui aura été chargé en sacs, & les noms des lieux, ou Ports, où ils sont adressés, ou destinés.

ART. V.

IL est nécessaire de renouveler les ordres à Messieurs les Intendans, pour l'envoi tous les quinze jours des Etats des prix des grains dans leurs Généralités. Ces Etats seront adressés à l'ordinaire, & remis à M. de la Croix, pour pouvoir en tout temps en faire la comparaison, afin de connoître les lieux d'où il sera plus convenable de les tirer, pour changer, suivant les circonstances, les dispositions précédentes.

ART. VI.

M. de Bernage commettra, comme il est expliqué ci-dessus, tous les Commis qui seront nécessaires, tant pour l'exécution de ce qui doit proceder des deux cens mille livres avancées par M. Bernage, que pour ceux qui seront chargés de recevoir à Agde les grains des envois de M. Duquesnoy, & de les faire embarquer pour leur destination; auxquels Commis il reglera les appointemens qu'il estimera qu'ils mériteront, relativement aux fonctions qui leur seront confiées.

M. Ollivier choisira, & nommera tous les Commis qui seront nécessaires pour les achats, embarquemens, & conduite des grains, tant de ceux qui seront faits provenans des avances des Receveurs Généraux, que de ceux qui procederont des cent mille livres avancées par Monsieur de Senozan, auxquels Commis M. Ollivier reglera aussi des appointemens proportionnés à l'étendue, & à l'utilité de leurs fonctions. Il se servira, autant qu'il lui sera possible, de personnes intelligentes, & de ceux dont la Ville de Lyon se sert ordinairement pour de pareils achats pour les Greniers de l'Abondance, & de la Charité.

M.

M. Duquesnoy en usera de même pour ceux qui lui seront nécessaires à ce dont il est chargé dans la Généralité de Montauban.

Et lorsque cette disposition sera faite, M. de Bernage, de même que lesdits Sieurs Ollivier, & Duquesnoy, adresseront à M. le Contrôleur Général les états desdits Commis, lesquels états contiendront leurs noms, leurs fonctions, & la fixation de leurs appointemens.

ART. VII.

LE Roi accordant la franchise de tous droits pour toutes les choses destinées au soulagement de la Provence, les passeports nécessaires en seront expédiés, & les originaux en seront adressés; Sçavoir, ceux pour le Languedoc, à M. de Bernage; ceux pour Montauban, à M. Duquesnoy; & ceux pour la Saône & le Rhône, à M. Ollivier; & à proportion que les chargemens seront faits, il sera fourni à chaque voiturier une copie dudit passeport, au bas duquel sera mis le certificat de la quantité de choses embarquées, & le lieu de leur destination; lequel certificat sera fait pour le Languedoc par la personne qu'il plaira à M. de Bernage d'y commettre; pour la Généralité de Montauban par M. Duquesnoy; & pour la Saône & le Rhône par M. Ollivier, afin de prévenir sur cela tous abus. Et pour pouvoir renseigner, en cas de besoin, l'usage qui aura été fait desdits passeports, M. de Bernage en fera tenir un Registre par la personne qu'il aura préposé, & lesdits Sieurs Ollivier & Duquesnoy en tiendront un eux-mêmes; sur lesquels Registres on enregistra la délivrance desdits passeports, en faisant mention de la date du certificat, de la quantité de grains chargés, & du nom du voiturier à qui il aura été délivré. Ces passeports seront imprimés, parce que les voituriers seront obligés d'en laisser des copies, non-seulement dans les Bureaux des Fermes du Roi, mais encore dans ceux des Péages appartenans à des Seigneurs particuliers.

ART. VIII.

OUTRE les connoissances que l'on acquerra sur les prix des grains, par les états qui seront adressés à M. le Contrôleur Général, il sera encore nécessaire que Messieurs Ollivier, &

Duquesnoy correspondent exactement ensemble sur les variations qui pourroient arriver dans leurs districts sur les prix des grains, à l'occasion de cette levée, afin que si dans l'une des deux l'on vouloit s'en prévaloir pour les augmenter, l'on puisse suivant les circonstances en changer les dispositions, & les porter toujours dans celles où les achats pourroient être faits à meilleur compte, en comparant les prix d'achats, y compris les frais, & en faisant attention à la qualité des grains.

ART. IX.

COMME il pourroit arriver qu'il seroit convenable de faire quelques envois en farine, ce qui ne sera fait que sur les avis de M. le Bret, il est toujours à propos que Messieurs Ollivier & Duquesnoy prennent connoissance des moulins qui peuvent être les plus à portée de servir en cas de besoin; il faut qu'ils sçachent ce que chaque moulin peut moudre en vingt-quatre heures; afin que si Monsieur le Bret demande des farines, ils soient toujours en état de prendre leur parti, & donner leurs ordres sur le champ.

S'ils se trouvent dans le cas de faire faire des envois en farine, il faudra avoir grande attention que les bleds soient beaux, & bien secs, & de laisser refroidir les farines au moins huit jours avant de les embarquer, en observant pour cet effet de tenir les sacs ouverts pendant ledit temps, sans se toucher les uns contre les autres.

ART. X.

COMME l'on ne sçauroit trop multiplier les attentions pour parvenir à l'objet proposé, l'on croit qu'il ne seroit pas hors de propos de joindre aux envois des bleds un assortissement de légumes, d'autant que les Provençaux sont assez dans l'usage d'en consommer. M. Ollivier pourra pour cet effet acheter pour dix mille livres de pois, fèves, & lentilles, & les envoyer avec les premiers chargemens de grains, si M. le Bret croit cet envoi nécessaire. Les lieux dont on pourra tirer ces légumes, sont l'Auvergne, & le Vivarais.

ART. XI. & dernier.

SI l'on a obmis de pourvoir à quelque chose d'utile par cet-

te instruction, on espere que les personnes à qui l'exécution en est confiée, y suppléeront par leur intelligence, & par les attentions continuelles que l'on compte qu'ils donneront pour une affaire aussi importante à l'Etat.

L'ON croit avoir suffisamment pourvu à tout ce qui doit être observé pour faire arriver les Grains jusques dans les Ports de Provence ; il s'agit présentement de traiter de quelle maniere on estime que la distribution doit en être faite dans l'intérieur de la Province, & de ce qui doit être observé pour la rendre utile, & proportionnée à l'objet du Conseil. Pour cet effet cette maniere sera encore traitée par articles.

ARTICLE PREMIER.

SUIVANT la disposition précédente, la quantité reste fixée par estimation à dix mille charges par mois, mesure de Marseille, faisant l'équivalent de dix mille septiers, mesure de Paris.

Tous les grains seront adressés & remis aux ordres de M. le Bret, qui en ordonnera la distribution & destination, de concert avec les Procureurs du Pays de Provence.

Cette destination sera réglée entr'eux tous les quinze jours, & arrêtée par forme de délibération par eux prise. Cette distribution sera renouvelée de quinze en quinze jours, afin de la changer, augmenter, ou diminuer, suivant les cas des progrès, ou cessation de la maladie. L'on expliquera à chaque article de la distribution les motifs qui en déterminent la fixation ; & à chaque délibération qui sera prise, il en sera adressé une copie par M. le Bret à M. le Contrôleur Général.

L'on n'entre point ici dans le détail sur les moyens qui seront mis en usage pour faire parvenir ces grains, des lieux des entrepôts à ceux des destinations. Ce soin est totalement déferé à Monsieur le Bret, & à Messieurs les Procureurs du Pays, qui donneront sur cela les ordres qu'ils croiront les plus convenables pour en faciliter l'exécution, & la rendre exacte & utile.

ART. II.

M. le Bret sera informé par la correspondance qu'il entretiendra avec M. de Bernage pour les grains qui viendront du Languedoc, ou de Montauban, & avec M. Poullétier pour ceux qui viendront par le Rhône, de toutes les dispositions qui seront faites, & qui ne seront dirigées & convenues que sur ses avis avec Messieurs de Bernage, & Poullétier. M. le Bret peut dès-à-présent faire la détermination de tout ce qui doit être envoyé par mois dans chaque Port, au moyen de ce que la quantité s'en trouve fixée à dix mille charges par mois; c'est sur quoi il importe infiniment qu'il fasse ses arrangemens, pour les communiquer à M. de Bernage, & à M. Poullétier le plus promptement qu'il lui sera possible, afin que rien ne retarde l'expédition des premiers chargemens.

ART. III.

APRÈS que le Bret aura fait cette première disposition, il sera nécessaire qu'il commette dans chaque Port des personnes pour y recevoir les grains, & en disposer suivant ses ordres, pour lui en compter dans la suite. Et comme les voituriers qui viendront par le Rhône, ou par mer, ne pourront avoir aucune communication avec ceux qui recevront les grains, il importera que M. le Bret choisisse des personnes de toute confiance, & fidélité, & qu'il leur ordonne qu'à proportion que les grains arriveront, ils les fassent mesurer avec exactitude; qu'ils portent sur un Registre les quantités de charges de bled que chaque chargement aura produit, & qu'ils en fournissent un reçu au profit de celui qui en aura fait l'envoi, lesquels reçus ils adresseront à M. le Bret, qui prendra la peine de les renvoyer, ceux du Languedoc à M. de Bernage, & ceux du Rhône à M. Ollivier, afin que M. de Bernage, & Monsieur Ollivier puissent les faire remettre à ceux qui en auront fait l'envoi, & qui en devront compter.

Si les barques qui viendront du Languedoc doivent aborder sur des Isles, comme il est ci-devant proposé, il faudra que M. le Bret convienne avec M. de Bernage des signaux qui seront donnés, pour que M. de Bernage puisse donner ses ordres en conformité; & dans ce cas il sera nécessaire de faire poser

des sentinelles à la vûe de ces Isles , pour voir arriver les barques , & informer les Commis préposés à la reception des grains , lorsque le signal de déchargement sera donné par le Patron.

Quant aux bleds qui viendront par le Rhône , lorsque les Ports où devront aborder les barques auront été fixés , ou désignés , les Patrons qui les conduiront y aborderont , & feront aussi leurs signaux ; après quoi ils se retireront , & les Commis préposés à la reception des grains viendront prendre possession des barques , & en feront faire le déchargement. Il ne sera pas nécessaire de tenir des sentinelles sur ces Ports , parce que les bateaux arrêteront au-dessus de l'Isle de la Bartalasse , comme il a été dit ci-devant , d'où ils avertiront Monsieur le Bret , qui par ce moyen sera toujours en état de donner ses ordres , pour que les Commis soient à portée de venir recevoir les grains dans le moment qu'ils auront été mis à Port.

I V.

LE secours en bled destiné pour la Provence , a deux objets ; le premier , de pourvoir suffisamment les Hôpitaux , & Infirmeries de tout ce dont ils peuvent avoir besoin , & d'en faire aussi distribuer aux pauvres , convalescens , infirmes , ou hors d'état d'en acheter , principalement dans tous les lieux qui sont , ou ont été attaqués de la contagion , ce qui ne consommera qu'une partie des grains ci-dessus destinés.

L'autre partie forme le second objet. Le Conseil s'est proposé qu'elle fût vendue publiquement dans les magasins , ou sur les marchés , & que la vente en fût toujours faite au-dessous du cours , afin de parvenir à faire baisser le prix de tous les grains des greniers intérieurs de la Province , pour augmenter par ce moyen le soulagement des pauvres , de même que des autres habitans qui ont peu de facultés pour subvenir aux besoins les plus urgents de leurs subsistances , & de leurs familles.

Quant au premier objet , qui regarde les Hôpitaux , & les Pauvres , le Roi entend que la distribution leur en soit faite gratuitement. Mais comme il arrive souvent en pareil cas que l'intention est intervertie , sur-tout dans les temps comme ceux dont il s'agit , où le défaut de liberté de communication ôte

aux Supérieurs les moyens de faire examiner, & suivre la conduite de ceux en qui l'on est obligé de se confier, il importe de prendre toutes les précautions qui pourront être mises en usage, pour que les grâces du Roi aient leurs applications.

L'on ne doit point être en peine pour tout ce qui sera destiné aux Hôpitaux & Infirmeries, parce que l'on est persuadé que tous ceux qui les administrent se conduisent avec attention & prudence pour prévenir les dissipations, autant qu'il peut être en leur pouvoir, dans un temps aussi difficile. Dans cette confiance, le Conseil n'a prescrit sur cela aucune nouvelle loi, s'en rapportant entièrement aux ordres que Monsieur l'Intendant, & Messieurs les Procureurs du pays jugeront à propos de donner pour conserver la discipline, & le bon ordre. Et cependant comme le Conseil souhaiteroit d'être informé par le détail, des reglemens qui sont établis dans lesdits Hôpitaux, & Infirmeries, Monsieur Lebrét en adressera un Mémoire à Monsieur le Contrôleur Général.

Quant à la distribution des grains aux pauvres, convalescens, infirmes, & nécessiteux, cela demande plus de précaution, & plus de détail. Il semble qu'elle ne puisse, & doive être faite que par les soins des Magistrats, Officiers, & Curés des lieux, & de concert ensemble. Mais pour y établir un ordre, & les contenir dans la règle & dans la justice, il sera nécessaire que Monsieur Lebrét, en les informant des choses qui leur sont destinées, assujettisse lesdits Magistrats, Officiers, & Curés de tenir entr'eux un Registre de la distribution qui sera faite, sur lequel ils écriront en détail à qui elle aura été délivrée, & la cause; duquel Registre les Magistrats, Officiers, & Curés de chaque lieu feront un relevé à la fin de chaque mois, qu'ils enverront signé d'eux à Monsieur l'Intendant, pour lui demander les secours dont ils croiront avoir besoin pour le mois suivant; & s'ils estiment qu'il doive y avoir de l'augmentation, ou diminution, ils en expliqueront les motifs par un mémoire qui accompagnera ledit état. Le détail de cet article paroîtra peut-être trop étendu, mais il est cependant estimé nécessaire pour contenir tout le monde dans la règle, & donner toutes les connoissances au Conseil, d'autant plus que l'on verra par la suite de ce mémoire, que le Roi destine des deniers comptans, de la viande, & du sel aux mêmes usages; c'est pourquoi

il ne faut pas plaindre la peine , pour qu'il en soit fait une bonne application.

Le mois étant revolu , lorsque Monsieur Lebret aura reçu tous lesdits états , il en adressera des copies à Monsieur le Contrôleur Général.

Pour revenir à la partie des grains que l'on estime pouvoir être vendus , l'on ne sçauroit en fixer , ni limiter la quantité , parce que cela dépendra de celle qui sera consommée pour les charités , qui est la première partie qu'il faut pourvoir par préférence ; & quoique l'on ne puisse pas en fixer la quantité , il est cependant vraisemblable que sur dix mille charges par mois , il y en aura plus ou moins de vendu ; en sorte qu'indépendamment de l'incertitude sur les quantités , il n'est pas moins important d'établir une règle pour faire rendre compte du produit des ventes par toutes les personnes qui en seront chargées. Pour cet effet , il faut leur prescrire de tenir un Registre de recette & dépense , sur lequel ils enregistreront tout ce qu'ils recevront , & tout ce qu'ils dépenseront. Si on juge à propos d'observer pour la tenue de ces Registres ce qui a été dit ci-devant pour les Commis aux achats des grains , Monsieur Lebret en pourra donner l'ordre , ou y suppléer par d'autres moyens , s'il le juge convenable. Mais comme il ne suffira pas d'établir l'ordre , il est nécessaire de s'en procurer des connoissances , il faudra ordonner aux préposés pour lesdites ventes , de faire un relevé de leurs Registres à la fin de chaque mois , & d'en envoyer un état certifié d'eux à Monsieur Lebret , qui sur les états particuliers en fera composer un général chaque mois , qu'il enverra à Monsieur le Contrôleur Général.

Et comme les deniers qui proviendront desdites ventes , doivent servir à entretenir la circulation de cette fourniture , il sera nécessaire que Monsieur Lebret ordonne à tous les préposés de remettre exactement à la fin de chaque mois à Monsieur Gautier Trésorier des Etats , ou à son ordre , le produit desdites ventes , lequel produit sera considéré comme étant dans ses mains , lors des dispositions qui seront faites par le Conseil sur la totalité des secours destinés à la Provence.

C H A P I T R E I I.

*Concernant l'achat , conduite , destination , & distribution
des Viandes.*

LA Provence est une Province qui est en tout temps dépourvûë en elle-même des viandes nécessaires pour la subsistance, étant toujours obligée de les tirer des Provinces voisines, parce que la Provence est un pays chaud, sec, & peu abondant en fourages. Par cette raison il ne suffit pas d'y envoyer des bestiaux pour les Hôpitaux, & pour les pauvres, il faut nécessairement étendre cette fourniture pour la subsistance entière de la Province, sans quoi ceux qui y jouissent aujourd'hui d'une santé parfaite, resteroient exposés, si la nécessité les forçoit de se retrancher sur l'usage ordinaire de la viande. C'est par ces motifs que le Conseil fait des dispositions proportionnées à leurs besoins, comme elles seront ci-après expliquées; en sorte que les peuples peuvent être assurés que la Province en sera aussi-bien pourvûë que si elle étoit en pleine liberté, & sans qu'ils doivent craindre de voir excéder les prix qui en ont été ci-devant fixés par les Magistrats.

Les Hôpitaux, les Infirmeries, & les Pauvres nécessiteux, seront secourus gratuitement par les charités que le Roi leur destine dans cette partie de subsistance; & les habitans qui ont des facultés pour payer les viandes qui se consomment, seront assurés de n'en pas manquer, & de ne les payer qu'aux prix fixés par la Province même; & pour en pouvoir juger avec certitude, les ordres donnés, & les précautions prises, seront ci-après détaillées; tant pour fixer les quantités de bœufs & de moutons qui arriveront chaque semaine en Provence, que pour expliquer les intentions du Roi sur la manière d'en faire la distribution, & la vente; & encore pour servir aux mêmes fins ci-devant expliquées au chapitre des bleds.

Avant d'entrer dans le détail sur ce qui devra être observé, & exécuté pour la fourniture des viandes, on expliquera l'objet du secours, par la fixation de la somme qui y sera destinée par mois, à compter du premier Juin, & de quelle manière elle sera continuée chaque mois, tant par les fonds que le Roi

y destine , que par la circulation du produit des viandes qui seront vendues aux personnes qui sont en état de les payer ; ce qui rendra cette fourniture certaine , comme il sera expliqué par la suite de ce Mémoire.

I°.

FIXATION de la somme destinée pour l'achat , & conduite des Bœufs & Moutons , pendant le mois de Juin 1721.

LE Conseil a réglé cette somme à trois cens mille livres ; qui sera fournie par les Receveurs Généraux des Finances , qui se sont offerts de faire le fond de deux mois pendant le mois de Juin , pour faciliter les dispositions , & assurer l'exécution des fournitures pour la subsistance nécessaire de la Provence.

Et pour la continuation de ce service pendant les mois suivans , les mêmes Receveurs Généraux continueront à fournir le nécessaire sur les trois millions qu'ils ont offert d'avancer ; en sorte que par les arrangemens qu'ils ont pris , & par le produit de la vente des viandes qui ne seront pas délivrées aux pauvres , ce service sera invariablement soutenu sur le même pied ; au moyen de quoi il sera acheté routes les semaines deux cens cinquante bœufs , & deux mille moutons ; ce qui fera mille bœufs , & huit mille moutons par mois. L'on estime que chaque bœuf reviendra à deux cens livres rendu à Beaucaire , & chaque mouton à douze livres dix sols , ce qui consommerá au plus les trois cens mille livres qui y sont destinées.

II I°.

PROVINCES d'où on se propose de tirer les Viandes.

LES achats des viandes seront faits dans l'Auvergne , le Bourbonnois , & le Berry , comme étant les plus abondantes , & les plus à portée pour être conduites sur les frontières de Provence , sauf à tirer dans la suite des moutons du Languedoc ,

& des bœufs des Généralités d'Auch , & de Montauban , si , après avoir acquis les connoissances qu'on a demandé , l'on reconnoît que les achats puissent y être faits à des prix plus avantageux ; & cependant , pour ne laisser aucun doute sur l'assurance du service actuel , les ordres seront donnés pour faire faire toute cette fourniture par l'Auvergne , le Berry , & le Bourbonnois. Pour cet effet , le Conseil en a confié le soin au Sieur Fulques , Agent de la Province de Provence pour la même fourniture qu'il y a établie , & fait exécuter , depuis le mois de Septembre dernier , pour le compte , & par les ordres de la Province , lequel dit Sieur Fulques est actuellement à Clermont en Auvergne , où il lui sera adressé le troisième du présent mois de Juin cinquante mille livres , pour soutenir , & continuer les mêmes dispositions par lui ci-devant faites ; & le surplus des fonds nécessaires sera incessamment remis à ses ordres , en lui envoyant une personne intelligente pour concerter avec lui tous les moyens qui doivent être mis en usage pour assurer ce service , suivant les intentions du Conseil , & proportionnellement aux besoins de la Province.

III^o.

INSTRUCTION sur la maniere de faire les achats , & les envois des Viandes à leur premiere destination , jusqu'à la frontiere de Provence.

CETTE Instruction se renferme en cinq Chefs , pour établir non-seulement l'exactitude du service , mais encore l'ordre , & la regle dans toutes ses parties. Il en sera fait ci-après des Articles séparés.

LE PREMIER CHEF , qui regarde l'ordre , & la regle , doit établir les personnes qui en seront comptables , & la forme dans laquelle les comptes en seront tenus , & rendus.

LE DEUXIÈME concerne les précautions à prendre , & les choses à observer pour les achats.

LE TROISIÈME explique les attentions nécessaires pour en assurer la conduite à jour nommé en quantité suffisante , temps pour temps , pour les besoins.

LE QUATRIÈME expose ce qui devra être observé pour la remise des viandes aux préposés pour les recevoir en Provence, & de quelle maniere les décharges en devront être retirées.

ET LE CINQUIÈME détaille les observations générales de cette Instruction.

ARTICLE I. DE L'INSTRUCTION,

Qui établit l'ordre, & la regle que doivent observer les personnes qui seront comptables, & la forme dans laquelle les comptes en seront tenus, & rendus.

LE Sieur Fulques étant reconnu pour un homme de probité, & d'intelligence, & ayant déjà été chargé de ce détail par Messieurs les Procureurs des Etats de Provence, il a bien voulu par zèle pour sa patrie, faire ce service à ses dépens, sans appointemens.

Le Conseil juge à propos que tous les fonds destinés aux achats des viandes, soient remis aux ordres dudit Sieur Fulques, pour être employés, suivant leur destination, à l'achat, & conduite des quantités de bœufs, & moutons ci-devant fixées pour chaque mois, & de le charger seul d'ordonner toutes les recettes & dépenses pour raison de ladite fourniture, & d'en suivre l'exécution, pour rendre compte de ce qui sera fait, par une correspondance exacte, en informant du tout Monsieur d'Evry, à qui les ordres du Conseil seront adressés.

Après avoir établi un ordonnateur pour les recettes & dépenses qui seront faites pour raison de cette fourniture, il convient de nommer un comptable, qui ne payera que par les ordres dudit Sieur Fulques, & qui rendra compte de toute la fourniture après qu'elle sera finie, tant en deniers qu'en viandes, pardevant Monsieur d'Ormesson Conseiller d'Erat, & Commissaire des Finances, que le Conseil a nommé à cet effet.

Le Sieur la Chapelle Commis à la Recette Générale des Finances à Clermont, a été nommé pour faire toute la recette & dépense de cette fourniture; & pour cet effet tous les

deniers nécessaires lui seront remis , pour n'en disposer que sur les ordres dudit Sieur Fulques , & pour l'usage de ce service.

Pour établir la regle qui sera observée par ledit Sieur de la Chapelle , il lui sera remis deux Registres journaux , l'un pour les deniers , l'autre pour les effets , qui seront cottés & paraphés par Monsieur l'Intendant , ou son Subdelegué ; l'un desquels Registres , pour les deniers , sera à double colonne , l'une pour la recette , & l'autre pour la dépense , & dans la même forme que les Registres qu'il tient pour les deniers à la Recette générale ; & l'autre Registre pour les effets , sera à quatre colonnes , pour distinguer la recette & dépense en bœufs , & la recette & dépense en moutons ; sur lesquels Registres il portera jour par jour toutes les recettes & dépenses qu'il fera en deniers & en effets , avec les détails & renseignemens nécessaires , pour que lesdits Registres puissent servir de principales pieces dans le compte qu'il devra rendre.

La recette en deniers sera toujours certaine , ainsi il n'y a point d'explication à y donner ; c'est pourquoi l'on se retraindra à dire dans cette Instruction ce que l'on croit devoir être observé pour la dépense en deniers , & pour la recette & dépense en viande.

La dépense en deniers est de deux especes , la premiere est pour les achats , & la seconde pour les frais.

La dépense pour les achats , sera faite sur les Commis qui y seront préposés par ledit Sieur Fulques , auxquels ledit Sieur de la Chapelle ne remettra aucune somme que sur les ordres dudit Sieur Fulques , lequel dit Sieur de la Chapelle retirera des recepissés desdits préposés , moyennant quoi il portera la somme en dépense , ce qui rendra lesdits préposés comprables. Il sera ci-après expliqué de quelle maniere ils rendront compte.

Quant à l'article des frais , les états en seront réglés , & arrêtés par ledit Sieur Fulques , qui mettra son ordre au bas ; le Sieur de la Chapelle les fera quitrancer par ceux au profit desquels ils seront expédiés , au moyen de quoi il portera le montant de ces états en dépense , & son Registre joint à la piece , lui serviront de décharge.

Mais comme il ne devra y avoir qu'un seul compte de toute

cette fourniture , voici ce qui devra être observé pour en renfermer toute la recette & la dépense en la personne dudit Sieur de la Chapelle.

Lorsque les Commis préposés aux achats viendront pour recevoir de l'argent , après avoir fait l'emploi de la premiere fourniture qu'ils auront reçue , ils fourniront l'état de l'emploi de ladite premiere somme , tant en achats qu'en frais. Cet état contiendra le détail desdits achats , & sera fait en trois chapitres , le premier pour les achats de bœufs , le deuxième pour les achats de moutons , & le troisième pour les frais. L'état mis dans cette forme sera certifié par le préposé , & visé par ledit Sieur Fulques , & ensuite remis audit Sieur de la Chapelle , qui en fournira sa reconnoissance audit. préposé , pour lui être tenu compte sur son recepissé du montant dudit état , lequel état ledit Sieur de la Chapelle enregistrera sur son journal en deniers , pour mémoire seulement , attendu qu'il aura ci-devant fait dépense de la somme remise audit préposé. Par ce moyen toutes les parties de recette & dépense passeront sur les Registres dudit Sieur de la Chapelle , & à la fin de la fourniture il sera arrêté un seul compte avec chaque préposé , qui contiendra en débit le montant en détail des recepissés qu'ils auront fourni à Monsieur de la Chapelle , & en crédit , le montant des états ci-devant expliqués ; moyennant quoi les recepissés & reconnoissances seront respectivement rendues , & lesdits comptes arrêtés comme dessus , & visés par Monsieur Fulques , serviront de piece justificative audit Sieur de la Chapelle.

Il reste présentement à expliquer , comment il sera tenu & rendu compte des recettes & dépenses en viandes.

Il a déjà été dit ci-devant que ledit Sieur de la Chapelle en tiendroit un journal ; il s'agit présentement d'en établir la forme.

Lorsque les préposés aux achats remettront les états ci-devant expliqués , pour justifier de leurs dépenses en deniers , il sera fait un état séparé en recette & dépense en viandes. La recette en sera prouvée par l'état en deniers , & la dépense en sera justifiée , ou indiquée par celui à qui les bœufs & moutons auront été remis , pour les conduire en Provence ; lequel état sera pareillement certifié par le préposé aux achats , & visé dudit

Sieur Fulques. Et comme la formation des envois dans les lieux d'assemblée qui seront désignés pour le départ, procédera des envois , & remises faites par différens préposés, ledit Sieur de la Chapelle ne les portera sur son Registre d'effets, qu'après avoir rassemblé les états qui auront composé la totalité de chaque convoi, partant du quartier général d'assemblée pour la Provence, lesquels états il rangera tous sous la même étiquette, après quoi il n'en composera qu'un seul article de recette, & un de dépense sur son Registre journal. L'article de recette expliquera le détail par un *Sçavoir* en dedans, de quels préposés proviennent les bœufs & moutons. Cette regle étant bien suivie, ses recettes seront toujours renseignées, & ses dépenses quadreront à la recette, en portant la dépense par un seul article qui expliquera le nom du Commis chargé de la conduite du convoi. Cette dépense sera justifiée d'abord par le Registre, & ensuite par le recepissé qui sera envoyé par le préposé à la reception des viandes à Beaucaire; & supposé qu'il mourût quelque bête en route, le Commis à la conduite, en rendant compte des frais de son voyage, rapportera les procès-verbaux des bêtes mortes, qui seront visés dudit Sieur Fulques. En ordonnant le paiement de l'état des frais, ledit Sieur de la Chapelle fera mention du procès-verbal à côté de l'article sur son Registre, moyennant quoi la dépense en sera allouée sans contestation.

Pour mettre les Commis aux achats en état de compter dans la forme ci-dessus, il sera nécessaire que Monsieur Fulques leur remette de petits livres appellés *Carnet*, à la tête desquels ledit Sieur Fulques mettra une instruction relative à la présente, en y ajoutant ce qu'il jugera à propos, pour que lesdits préposés puissent sçavoir ce qu'ils seront obligés d'observer, non-seulement pour rendre compte, mais encore pour tout ce qu'ils devront exécuter; lesquels petits Registres seront cottés & paraphés par ledit Sieur Fulques, qui ordonnera ausdits préposés d'enregistrer sur lesdits livres en détail, & jour par jour, tous les achats qu'ils feront, en indiquant les lieux des achats, les noms des vendeurs, & les prix. Et ce sera de ces livres que les états ci-devant désignés seront tirés, n'étant pas possible de prendre d'autres précautions, ni de rapporter de plus grandes preuves.

Et pour qu'il n'y ait rien d'incertain dans les frais qui seront faits, Monsieur Fulques observera de ne commettre personne pour les achats, & les conduites, sans en avoir réglé les appointemens ; & supposé qu'il puisse rendre le nombre de ces employés fixe, aussi-tôt qu'il les aura établis il en composera un état par noms, fonctions, & appointemens, qu'il enverra certifié de lui à Monsieur de la Croix Receveur Général des Finances de Moulins à Paris, pour qu'il puisse en rendre compte à Monsieur le Controlleur Général ; dans lequel état il comprendra le Commis de Beaucaire, & s'il est possible, les frais que ce Commis payera pour le passage des bestiaux sur l'Isle.

ARTICLE II. DE L'INSTRUCTION,
Concernant les précautions à prendre, & ce qu'il convient d'observer pour les achats.

LE premier objet de Monsieur Fulques doit être de distribuer ces Commis aux achats dans divers cantons des trois Provinces ci-dessus désignées, de leur limiter à chacun leur district, pour éviter qu'ils ne se croisent les uns sur les autres ; ce qui feroit certainement rencherir les viandes, quoique sans fondement.

Cette attention est encore nécessaire pour ne pas épuiser un Pays, & pour répandre autant qu'il sera possible les deniers avec égalité, parce que cela concourt au bien du recouvrement des impositions, ce qui est un ménagement nécessaire.

ARTICLE III. DE L'INSTRUCTION,
Qui explique les attentions nécessaires pour assurer la conduite des bestiaux à jour nommé, en quantité suffisante, temps pour temps, pour les besoins.

LES quantités de cette fourniture étant fixées par semaine sur le pied de deux cens cinquante bœufs, & deux mille moutons, Monsieur Fulques doit faire ces distributions de manière que cette quantité de bœufs & de moutons soit regulierement

renduë toutes les semaines au quartier général d'assemblée , pour le départ pour la Provence , en cas que le tout puisse partir par un seul convoi , & que cela soit convenable. Si au contraire il est obligé de les partager en deux ou trois , il devra dans ce cas , si c'est en deux convois , faire partir cent vingt-cinq bœufs , & mille moutons tous les quatre jours ; & si c'étoit en trois , il faudroit nécessairement en faire partir un tous les deux jours , en les distribuant de maniere à remplir toujours l'envoi de mille bœufs , & huit mille moutons par mois. Monsieur Fulques aura attention de diminuer , autant qu'il le pourra , le nombre des convois , parce qu'en les multipliant cela augmente toujours les frais.

Toutes les viandes seront adressées au Commis établi à Beaucaire pour les recevoir , & les faire passer en Provence. Ceux qui en feront la conduite jusqu'à Beaucaire , seront porteurs d'une lettre de voiture qui sera signée par le Sieur de la Chapelle , ou pour lui par la personne qui sera préposée au quartier général d'assemblée pour la reception , & envoi des viandes. Il sera pareillement remis aux conducteurs des convois , des passeports certifiés par Monsieur Fulques , pour l'exemption de tous les droits , dans lesquelles lettres de voiture & passeports , il sera fait mention des quantités de bœufs , & des quantités de moutons dont chaque convoi sera composé.

Et pour que l'on soit toujours certain de l'arrivée des viandes , Monsieur Fulques désignera aux conducteurs la route qu'ils devront tenir , depuis le lieu du départ jusqu'à Beaucaire , en fixant les gîtes , ou couchées de chaque jour , pour que chaque conducteur ait connoissance de ce qu'il devra faire.

Il sera encore nécessaire que Monsieur Fulques donne avis toutes les semaines par la poste à Monsieur Lebre , des quantités de viandes qui seront parties , afin que la disposition en soit toujours faite à proportion qu'elles arriveront.

Il ne sera pas moins important que Monsieur Fulques concerte les moyens les plus convenables pour assurer la subsistance des bestiaux dans leurs routes , & qu'il le fasse avec le plus d'économie qu'il lui sera possible ; & pour que l'on soit en état de rendre compte au Conseil de ce qu'il aura réglé pour cet établissement , tant pour les prix de chaque lieu , que pour les quantités

quantités de fourrages qui seront fournis à chaque couchée par bœuf & par mouton , il enverra un homme intelligent sur ladite route , pour assurer ce que dessus ; après quoi il en enverra un état à Monsieur de la Croix.

Pour tenir les comptes toujours dans une bonne regle , lorsque les conducteurs seront de retour , Monsieur Fulques fera faire un état des frais de leur conduite, dans lequel il fera entrer les appointemens des conducteurs , les gages des valets , les subsistances des bestiaux , & les autres frais , s'il y en a ; au bas duquel état , étant certifié par le conducteur , ledit Sieur Fulques mettra son ordre pour être payé par ledit Sieur de la Chapelle , qui portera en dépense sur son journal le montant dudit état , & en payera la solde audit Commis conducteur , en retirant de lui une quittance au bas de l'état , & en se faisant remettre en même-temps le recepissé du Commis de Beaucaire à qui les viandes auront été livrées. Et comme il faut éviter qu'aucune de ces dépenses soit faite à crédit , Monsieur Fulques fera remettre aux conducteurs l'argent nécessaire pour les frais de leurs voyages , & leur ordonnera de payer tous les soirs les gîtes & nourritures , sur le pied qu'il les aura réglés dans chaque lieu.

Comme nous sommes présentement dans la belle saison , s'il y avoit sur la route des lieux abondans en pâturages , il seroit à propos de s'en assurer , cela seroit plus commode , & même moins couteux ; & il ne faut négliger aucune des circonstances qui peuvent , sans déranger le service , en accroître l'économie.

ARTICLE IV. DE L'INSTRUCTION ,

Qui expose ce qui devra être observé pour la remise des viandes au préposé pour les recevoir en Provence , & de quelle maniere les décharges en devront être retirées.

CE qui est détaillé ci-dessus explique suffisamment tout ce qui doit être observé , tant pour la forme des comptes , que pour l'achat des viandes , & leur conduite jusqu'à la remise qui doit en être faite au Commis établi à Beaucaire.

Il s'agit présentement d'expliquer ce que l'on estime devoir être observé pour le passage des viandes en Provence, & la délivrance qui doit en être faite aux Commis préposés en Provence pour les recevoir.

Jusques à présent les bestiaux ont été conduits à Beaucaire, d'où on les passe sur l'Isle du Pont, qui est au milieu du Rhône; & lorsqu'ils y ont été débarqués, les Batteliers de Beaucaire se retirent, & ceux de Tarascon les viennent prendre.

Pour diminuer le commerce avec la Ville de Tarascon, du moins pendant le temps qu'il y aura de la contagion, il seroit plus prudent de faire passer le bestial sur une autre plus grande Isle également commode, & qui est un peu au-dessus de Beaucaire, afin de les faire conduire par des personnes non suspectes de contagion, pour éviter par cette attention le danger de la communication dans les lieux de Provence qui n'en ont pas été attaqués, & par où les bestiaux doivent passer pour aller à leur destination. Ce sont de petites circonspections, mais elles ont toutes leurs conséquences dans le cas présent. Si cette pensée est approuvée par Monsieur Lebrét, il donnera ses ordres en conformité pour la faire exécuter.

Comme il faut dans une affaire de cette nature, prévoir tous les cas autant qu'il est possible, & se préparer à tout événement, afin que s'il survenoit quelque accident qui causât de l'impossibilité, ou de l'interruption dans la route ci-dessus indiquée, l'on pût en ouvrir une autre, qui ne pourroit être que par le Dauphiné, pour faire arriver les viandes sur la Durance, le projet peut en être dirigé pour ne s'en servir néanmoins que dans le cas d'une nécessité indispensable.

Après avoir établi la maniere du passage des viandes du Languedoc en Provence, il faut expliquer la regle qui sera suivie entre les Commis de Beaucaire qui en feront l'envoi, & ceux de Provence qui en feront la reception. Pour cet effet, le Commis de Beaucaire fera attacher sur la tête d'un des bœufs la lettre d'envoi, qui contiendra le nombre de bœufs, & le nombre de moutons à chaque passage, duquel envoi le Commis de Beaucaire fera dépense dans son Registre sur celui de Provence; & lorsque les bestiaux auront passé en Provence, le Commis préposé pour les recevoir retirera la lettre de voiture, & fera la reconnoissance de la quantité de bestiaux, après quoi

il les portera en recette sur son Registre, & en délivrera un reçu qu'il fera attacher à un poteau, qui sera planté exprès sur l'Isle, lequel reçu sera passé dans le vinaigre pour prévenir tout accident, & le Commis de Beaucaire l'enverra retirer dudit poteau le lendemain du passage des viandes. Par ce moyen les recettes & dépenses en viande du Commis de Beaucaire seront toujours égales, & à la fin de la fourniture il en rendra un compte par bordereau; moyennant quoi ses recepisés lui seront rendus, & ceux de Provence seront remis à Monsieur de la Chapelle pour servir de pieces justificatives dans le compte qu'il rendra de ladite fourniture; en sorte que de l'achat, & conduite jusqu'à la destination en Provence, il n'y aura qu'un seul compte qui subsistera, lequel compte renfermera toutes les dépenses des achats, & frais.

ARTICLE V,

Qui détaille les Observations générales de cette Instruction.

I^o.

CETTE fourniture étant d'une conséquence infinie, l'on ne sçauroit être trop attentif à en confier les soins à des personnes d'une probité, & d'une intelligence connues. Le Sieur Desbouis, qui demeure à Moulins, ou à Montluçon, est intelligent pour l'achat des moutons; il faudra lui donner ordre de se rendre auprès de Monsieur Fulques, qui, après s'être expliqué avec lui sur les quantités de moutons qu'il croira pouvoir acheter par semaine, lui donnera ses ordres, & conviendra avec lui de ce qu'il lui payera par mois, ou par bête pour son salaire, en se conformant pour la regle des comptes à ce qui a été prescrit ci-devant.

Le Sieur Bardonnnet de Chatelmontagne est aussi très-entendu pour l'achat des bœufs, ayant été chargé pendant long-temps d'en acheter des quantités considérables pour les armées. Il faudra pareillement lui donner ordre de se rendre auprès de Monsieur Fulques pour en user avec lui sur l'achat des bœufs, comme il vient d'être expliqué ci-devant pour Monsieur Desbouis, à l'occasion de l'achat des moutons.

Et pour suppléer avec certitude au total de la fourniture, Monsieur Fulques choisira parmi les personnes dont il s'est déjà servi, celles qu'il croira les plus convenables.

I I°.

IL n'est pas hors de propos d'observer ici que les troupeaux de moutons qui hyvernent ordinairement en Provence, & qui étoient dans l'habitude de passer dans les montagnes du Dauphiné & d'Auvergne pendant l'été, n'ont pû en sortir cette année à cause de la contagion; & comme les pâturages en Provence sont très-rare pendant l'été, les maîtres des troupeaux ne sçauroient se dispenser de vendre tous les moutons qui peuvent être en état d'être consommés dans les boucheries. Cette question a été agitée par Monsieur Lebret, suivant sa lettre du 12. Mai 1721. par laquelle il paroît que les Procureurs du pays menagent une convention avec les maîtres des troupeaux, pour fixer la quantité de moutons qu'ils pourront fournir par mois. Cette convention peut avoir été suspendue par l'incertitude où les Procureurs du pays ont pû être d'avoir les fonds nécessaires pour les payer; mais par les arrangemens qui viennent d'être pris par le Conseil, cette difficulté cesse totalement; & aussitôt que l'on aura reçu avis de la conclusion de la convention qui fixera le prix, & la quantité de moutons qui seront fournis par cette voie, l'on diminuera d'autant la provision des huit mille, ci-devant indiqués à tirer des Provinces voisines, & l'on diminuera pareillement la remise des fonds en Auvergne, pour en envoyer en Provence proportionnement à ladite convention, pour mettre les Procureurs du pays en état de payer comptant les moutons qu'ils auront achetés en Provence; ce qui diminuera considérablement le détail, & les soins de cette fourniture, si cet objet a son exécution.

Il sera encore nécessaire, aussitôt qu'il sera déterminé, que Messieurs les Procureurs du pays en donnent avis à Monsieur Fulques, pour qu'il dirige ses fonds en conformité.

I I I°.

LE service de la fourniture des viandes, de même que celui des bleds, étant tous deux également importans, il est indispensablement nécessaire d'y envoyer une personne active, &

intelligente, pour se rendre sur les lieux, & se concilier avec Monsieur Fulques pour les viandes, & Monsieur Ollivier pour les grains, & concerter avec eux toutes les mesures à prendre pour faire sur l'une, & sur l'autre de ces deux parties, des établissemens solides, tant pour la certitude de l'exécution, que pour le bon ordre qui doit y être observé. Pour cet effet, le Conseil a nommé Monsieur Poisson pour se rendre en poste à Clermont auprès dudit Sieur Fulques; & après y avoir disposé, & assuré le service des viandes, ils rendront compte de leur disposition à Monsieur d'Evry, pour recevoir ses avis, & ses ordres; après quoi ledit Sieur Poisson se rendra à Lyon auprès de Monsieur Ollivier pour en user de même pour celui des grains, en se conformant sur le tout aux présentes instructions, dont il lui sera remis une copie. Ledit Sieur Poisson entretiendra une correspondance reguliere avec Monsieur de la Croix Receveur Général, pour l'informer de tout ce qui sera fait des deux services ci-dessus, afin que ledit Sieur de la Croix soit en état d'en rendre compte journallement à Monsieur le Contrôleur Général.

L'ON CROIT avoir suffisamment pourvu à tout ce qui doit être observé pour faire arriver les viandes jusqu'en Provence. Il s'agit présentement de traiter de quelle maniere on estime que la distribution doit en être faite dans l'intérieur de la Province, & de ce qui doit être observé pour la rendre utile, & conforme à l'objet du Conseil. Pour cet effet cette matiere sera encore traitée par articles.

ARTICLE PREMIER.

SUIVANT la disposition présente, la quantité des viandes reste fixée à mille bœufs, & huit mille moutons par mois.

Toutes les viandes seront adressées, & remises aux préposés par Monsieur Lebreton, qui en ordonnera la distribution, & destination, de concert avec les Procureurs du pays de Provence.

Cette destination sera réglée entr'eux tous les huit jours, &

la distribution sera renouvelée de huit en huit jours, afin de la changer, augmenter, ou diminuer, selon les cas des progrès, ou cessation de la maladie. L'on expliquera à chaque article de la distribution les motifs qui en déterminent la fixation ; & à chaque arrêté qui en sera fait, il en sera adressé une copie par Monsieur Lebret à Monsieur le Contrôleur Général.

L'on n'entre point ici dans le détail sur les moyens qui seront mis en usage pour faire parvenir ces viandes des lieux des entrepôts à ceux des destinations ; c'est ce qui sera réglé entre Monsieur Lebret, & Messieurs les Procureurs du pays, comme pour les bleds.

A R T. I I.

Monsieur Lebret sera informé par les avis qu'il recevra de Monsieur Fulques, de toutes les viandes qui seront parties chaque semaine, pour pouvoir sur lesdits avis en régler la destination, de manière qu'elle soit toujours faite avant l'arrivée des viandes, pour qu'elles ne fassent point de séjour dans le premier entrepôt.

A R T. I I I.

Après que Monsieur Lebret aura fait cette première disposition, il sera nécessaire qu'il commette des personnes capables pour recevoir, & se charger des viandes dans les premiers entrepôts de Provence. Il a été expliqué ci-devant de quelle manière elles leur parviendront, & dans quelle forme ils s'en chargeront en recette sur leurs Registres, & en fourniront les décharges nécessaires au Commis du Languedoc. Quant à la dépense, elle sera par eux faite suivant les ordres & états de distribution, qui leur seront adressés par Monsieur Lebret, laquelle dépense sera par eux portée sur le Registre cotté & paraphé, qui doit leur être remis à ce sujet ; suivant lesquels états de distribution, & Registres, lesdits Commis seront tenus de rendre compte de l'entrée, & sortie des viandes, pour indiquer, & faire connoître leur consommation.

A R T. I V.

Le secours des viandes destiné pour la Provence a deux objets. Le premier, d'en pourvoir suffisamment & gratuitement les Hôpitaux & Infirmeries, & d'en faire distribuer aussi aux

pauvres convalescens , infirmes , & hors d'état d'en acheter , principalement dans tous les lieux qui ont été attaqués de la contagion ; ce qui ne doit cependant consommer qu'une médiocre partie des viandes ci-dessus destinées pour la Provence.

L'autre partie forme le second objet , qui est pour les viandes qui seront vendues à l'ordinaire dans les boucheries , sur les prix réglés par les Procureurs du pays pour la subsistance des habitans qui ont des facultés pour les payer. L'on estime que pour remplir ces deux objets , il faut se conformer aux usages établis par les Procureurs du pays. Ces usages sont de faire remettre aux Bouchers les bœufs & moutons , suivant les répartitions qui en seront faites. Ces Bouchers les exposent en vente à l'ordinaire , & le public vient s'en pourvoir pour son nécessaire , en la payant sur le pied du prix fixé ; au moyen de quoi les Bouchers rendent compte du produit ; & lorsque les Magistrats jugent à propos de faire délivrer de la viande aux Hôpitaux , Infirmeries , & Pauvres nécessiteux , ils leur délivrent des billets sur les Bouchers , qui désignent les noms , & les quantités , sur lesquels billets il en est tenu compte ausdits Bouchers lorsqu'on les fait compter pour les viandes qui leur ont été remises ; en sorte que ces deux parties renferment le total du compte de la consommation , l'une rassemblant ce qui a été distribué par charité , & l'autre fixant le montant de ce qui a été vendu , & le produit en deniers. Cet établissement est bon , & il seroit difficile d'en proposer un meilleur. Le Conseil en l'approuvant se retraindra à demander seulement des explications sur les précautions qui sont prises pour connoître le poids de chaque bête après la dépouille. Cette partie est essentielle , l'on est même persuadé qu'il y a été pourvû , d'autant que sans cela l'on seroit exposé à l'infidélité des Bouchers , qui seroient les maîtres de s'approprier une partie du produit des ventes , si cette précaution n'étoit pas exactement suivie.

Quant au surplus de ce qui est relatif aux distributions pour les pauvres , & pour le produit des ventes , l'intention du Conseil est que l'on observe pour l'une & pour l'autre les mêmes choses qui sont ci-devant expliquées pour la distribution gratuite , & pour la vente des grains , de même que pour la rentrée des deniers , provenant du produit des ventes , dans les mains de Monsieur Gautier Trésorier des Etats , pour servir

à la circulation de la continuation de la fourniture des viandes ; le tout ainsi qu'il est plus amplement expliqué au chapitre des bleds , auquel on se rapporte , sans qu'il soit besoin d'en faire ici de répétition.

CHAPITRE III.

Concernant l'argent en especes qui peut être nécessaire pour les différens besoins des Hôpitaux , & Infirmeries ; & encore pour secourir les Pauvres , principalement ceux de la Campagne , où il n'y a point d'Hôpitaux établis.

PAR les premières dispositions qui ont été faites par le Conseil , il a été destiné une somme de cent mille livres par mois en especes , qui sera fournie des avances des Receveurs Généraux des Finances , à commencer du premier Juin 1721. laquelle somme sera remise tous les mois entre les mains de Monsieur Gautier Trésorier des Etats de Provence , pour être gratuitement employée , & distribuée par les ordres de M. Lebret , de concert avec les Procureurs du pays , pour subvenir aux dépenses des Hôpitaux , & Infirmeries , outre le pain & la viande qui leur sera fourni , comme il est ci-devant expliqué , & encore pour assister les pauvres infirmes , & nécessiteux , sur-tout dans les lieux attaqués de la contagion , où il n'y a point d'Hôpitaux.

Pour parvenir à connoître ce qui sera consommé de cette somme chaque mois pour les Hôpitaux , & pauvres nécessiteux , il faut nécessairement que la répartition qui en sera ordonnée par Monsieur l'Intendant , & les Procureurs du pays , soit faite dans le même détail , & avec la même circonspection que ce qui a été prescrit ci-devant pour la distribution des grains aux Hôpitaux , & aux mêmes pauvres ; & qu'à la fin de chaque mois les états qui seront tenus de ces distributions , soient remis à Monsieur Lebret , qui en composera un général , comme il a été demandé pour la distribution du bled , qu'il adressera à Monsieur le Contrôleur Général , pour faire connoître au Conseil l'emploi utile de ladite somme de cent mille livres par mois.

Quoique

Quoique le Roi destine cette somme de cent mille livres, pour être toralement distribuée par charité, cela ne dispensera pas Monsieur Gautier, à qui elle aura été remise, d'être tenu d'en rendre un compte, par forme de renseignement, de l'emploi. Pour cet effet, il faudra que tous les états de distribution qui auront été adressés à Monsieur l'Intendant, lui soient remis, après avoir été visés par Monsieur Lebre.

Pour commencer l'exécution du chapitre ci-dessus, le Conseil a donné ses ordres pour faire remettre le 6. du présent mois de Juin ladite somme de cent mille livres entre les mains dudit Sieur Gautier; sçavoir, quarante mille livres pour être distribués dans l'esprit de ce Mémoire, & soixante mille livres dans la seule Ville de Toulon pour le mois de Juin seulement. La destination des sommes qui seront envoyées dans la suite pour le même sujet, restera entierement déferée à Monsieur Lebre, de concert avec les Procureurs du pays.

Il importe infiniment que Monsieur Lebre, & les Procureurs du pays, prennent des mesures, & se donnent les soins nécessaires, pour entrer dans le détail des besoins relatifs à ce chapitre, afin d'en donner au Conseil une connoissance proyiionnelle, sur le principe de laquelle le Conseil puisse rendre les secours d'argent proportionnés aux besoins, de maniere que rien ne puisse retarder l'exécution de tout ce qui est contenu dans ce Mémoire, dont les conséquences sont infinies pour l'Etat.

CHAPITRE IV.

Concernant le Sel qui sera délivré gratis aux Hôpitaux, & Infirmeries; & celui qui sera aussi gratuitement distribué par les soins des Magistrats, Officiers, & Curés, aux Pauvres dans les lieux infectés.

LE Sel étant une manne utile à la santé, selon l'opinion des Médecins, & véritablement nécessaire pour les choses destinées aux usages de la vie, les pauvres qui sont dépourvus de toutes facultés, ne sont pas en état d'en acquérir, ni d'en consommer, parce que le sel leur est vendu environ trois sols la livre.

Le Conseil voulant entrer dans toutes les nécessités des Hôpitaux, Infirmeries, & des Pauvres des Villes, Bourgs, & Villages, qui ont été, ou qui pourront être attaqués de la contagion, a jugé convenable, & nécessaire de leur faire distribuer du sel gratuitement, & proportionnément à leur véritable besoin. L'intention du Conseil étant expliquée sur ce sujet, il en fera usé pour l'ordre, & la maniere d'en faire la distribution, dans la même regle, & avec les mêmes attentions ci-devant prescrites au chapitre de la distribution des bleds; & sur les états de distribution qui en seront dressés, & arrêtés par les Magistrats, Officiers, & Curés des lieux, dont copie sera envoyée à Monsieur Lebreton, il sera expédié des Ordonnances par Monsieur l'Intendant, sur les greniers à sel des lieux, ou de ceux qui en sont le plus à portée, en vertu desquelles Ordonnances, qui seront au bas de chaque état, les Receveurs desdits greniers à sel remettront le nombre de minots de sel porté par l'Ordonnance, ausdits Magistrats, Officiers, & Curés, ou à celui qui sera porteur de leur pouvoir, qui en fournira son reçu pour servir de décharge au Receveur; après quoi lesdits Officiers en feront réellement faire la distribution, conformément audit état.

Et comme il pourroit survenir des motifs pour augmenter, ou diminuer, cette distribution suivant les cas, il sera nécessaire d'ordonner ausdits Magistrats d'envoyer de nouveaux états le premier jour de chaque mois, en leur prescrivant la nécessité de motiver les causes des augmentations, ou diminutions.

Quoique la regie des Fermes Générales soit faite pour le compte du Roi, il est cependant nécessaire pour se tenir dans la regle, de faire expédier un ordre sur les Fermiers Généraux, en conséquence duquel ils donneront le leur au Directeur des Gabelles de Provence, qui écrira à tous les Receveurs d'en exécuter le contenu, sur les Ordonnances de Monsieur l'Intendant, en observant ce qui est ci-dessus prescrit; au moyen de quoi la dépense, & la délivrance du sel sera allouée dans les comptes du Fermier sans difficulté.

C H A P I T R E V.

Concernant les Médecins , & Chirurgiens nécessaires , qui doivent être envoyés en nombre suffisant , des autres parties du Royaume , pour que les malades soient secourus.

LE Conseil également attentif sur toutes les parties , désire d'être informé du nombre de Médecins , & de Chirurgiens qui existent actuellement dans chacun des lieux qui sont , ou qui ont été attaqués de la contagion ; & qu'autant qu'il sera possible , il soit donné quelque explication sur leur sçavoir , & leurs talens , pour juger des services , & des secours que l'on en peut attendre ; & si l'on ne prévoit pas qu'il y en ait un nombre suffisant dans chaque lieu , Monsieur Lebret après en avoir pris connoissance , joindra à ce premier état que le Conseil lui demande , un mémoire du nombre qu'il jugera être nécessaire , tant en Médecins qu'en Chirurgiens , pour en pourvoir les Hôpitaux , les Infirmeries , & l'intérieur des Villes , Bourgs , & Villages ; & sur ses avis , le Conseil donnera ses ordres pour en faire passer le nombre qu'il demandera.

Ayant été fait différentes dissertations sur la nature de la maladie dont la Provence est attaquée , Monsieur le premier Médecin a été chargé d'assembler ceux de la faculté de Paris , & d'y faire intervenir les habiles Chirurgiens , & Apotiquaires , pour examiner lescdites dissertations , de même que les divers avis qui ont été reçus sur la maladie , afin de convenir des remèdes qu'il conviendrait de mettre en usage , & des précautions qu'il faudroit prendre , tant pour prévenir le mal , que pour le guérir lorsqu'on en est attaqué.

Le même ordre a été donné à la Faculté de Médecine de Montpellier.

Les Médecins de Paris , & de Montpellier , entretiendront sur ce sujet une correspondance exacte ; mais pour la rendre plus utile , il faut que Monsieur Lebret ordonne aux principaux Médecins de Provence , de correspondre aussi avec Monsieur Dodart premier Médecin , en lui expliquant souvent , & exac-

tement tout ce qu'ils reconnoîtront de la maladie, & de l'effet des remedes. Cette correspondance sera suivie de la part des Médecins de Paris, qui s'assembleront pour en délibérer, & communiquer leurs sentimens aux Médecins de Provence.

CHAPITRE VI.

Concernant les Drogues, Parfums, & Remedes.

L'ATTENTION ci-dessus expliquée de la part des Médecins, seroit insuffisante, si l'on ne l'étendoit jusqu'à la prévoyance d'envoyer les drogues, parfums, & remedes, supposé que la Provence n'en soit pas suffisamment pourvûe. Mais comme c'est ordinairement par Marseille que les Provinces voisines en tirent leurs provisions, cela fait penser que jusqu'à présent la Provence n'en a pas manqué. Cependant pour ne pas rester sur cela dans le doute, le Conseil juge à propos que Monsieur Lebreton donne ses ordres dans les principales Villes de Provence, pour être informé des quantités, & qualités de drogues, & parfums qui y existent actuellement, pour connoître si elles en sont suffisamment pourvûes, ou si elles en manquent en tout, ou partie; & sur ses avis le Conseil donnera ses ordres pour en faire passer, qui seront distribués dans les Hôpitaux, & dans les lieux attaqués de la contagion, sur ceux de Monsieur Lebreton.

Il n'est pas moins important en ordonnant l'examen des quantités, de faire vérifier les qualités, étant certain, & reconnu que toutes les drogues qui sont vieilles, sont sans vertu.

CHAPITRE VII.

Concernant les Religieux qui doivent être envoyés en Provence en nombre suffisant, dans les lieux attaqués de la maladie, par les soins de Messieurs les Evêques, pour faire le service Divin, administrer les Sacremens, & secourir les Malades.

PAR les différentes nouvelles que l'on a reçues depuis longtemps, on a été bien informé qu'une partie des Prêtres, &

Religieux qui étoient dans les lieux attaqués de la contagion, y ont péri en remplissant leur devoir, enforte qu'il n'en reste pas, non-seulement pour assister les malades, mais même pour faire le service Divin.

Ce secours est absolument nécessaire, & peut apporter beaucoup de soulagement d'esprit, sur-tout aux personnes pieuses, & chrétiennes, qui sont souvent plus véritablement touchées de manquer de Confesseurs que des autres besoins. Le Conseil y pourvoira sur les avis qui lui seront donnés par Messieurs les Evêques de Provence.

OBSERVATIONS GENERALES.

ARTICLE PREMIER

ETANT nécessaire que le Conseil soit regulierement informé de toutes les circonstances relatives à ce service, il convient qu'il soit fourni par Monsieur Lebret un état des Hôpitaux, & Infirmeries établis dans chaque lieu pour la contagion; auquel état général il en faudra joindre de particuliers pour chaque Hôpital, ou Infirmerie; lesquels états particuliers contiendront chacun les détails ci-après, pour que le Conseil puisse juger si tous les Hôpitaux, & Infirmeries sont suffisamment secourus dans toutes les parties, & si l'ordre convenable y est observé pour la bonne administration, afin de pouvoir sur ces connoissances donner des ordres nécessaires pour faire exécuter tout ce qui pourra être mis en usage pour le plus grand soulagement des affligés. Pour y parvenir, le Conseil demande les choses ci-après.

S Ç A V O I R,

I^o.

LE détail des Médecins, Chirurgiens, Apotiquaires, & Garçons, qui existent actuellement dans chacun desdits Hôpitaux.

I I^o.

LE nombre des Infirmiers, ou Infirmieres, qui y sont employés pour le service des malades.

III^o.

LE nombre des Prêtres, & Religieux qui y sont affectés pour faire le service Divin, & administrer les Sacremens.

I V^o.

LE nombre d'Hommes, & de Charettes, appelés *Corbeaux*, qui sont employés pour enlever les corps morts, pour les transporter, & ensevelir dans les fosses à ce destinées.

V^o.

LE nombre de Lits qu'il y a dans chacun des Hôpitaux, pour connoître combien il peut y tenir de malades.

V I^o.

L'ETAT des draps, & autres linges dont les Hôpitaux sont pourvus, pour ordonner qu'il y en soit fourni en cas qu'ils en manquent.

V I I^o.

L'ETAT des drogues, parfums, & remedes, par especes, & quantités, pour les faire augmenter, si cela est jugé nécessaire.

V I I I^o.

L'ETAT actuel des provisions qui sont dans chacun desdits Hôpitaux, en bleds, farines, eaux-de-vie, vins, vinaigres, ris, legumes, sels, bois, & autres choses nécessaires à la consommation journaliere pour la subsistance.

I X^o.

L'ETAT des malades entrés dans les Hôpitaux depuis le commencement de la contagion, le nombre de ceux qui y sont morts, celui des convalescens qui en sont sortis, & le nombre qui en restera au jour de la formation de l'état demandé; lesquels états d'entrée de malades aux Hôpitaux, de sortie en convalescence, & morts, seront renouvelés tous les huit jours, & seront faits jour par jour, pour que le Conseil puisse connoître par des états de comparaison qui seront dressés sur les

états particuliers , les progrès , ou la diminution du mal dans chaque lieu.

X°.

UN précis, par un mémoire particulier, de l'ordre qui est établi dans chacun des Hôpitaux, par qui , & comment l'administration en est faite.

X I°.

ET finalement un mémoire particulier de toutes les choses qui seront jugées être nécessaires, outre celles qui sont ci-dessus détaillées; & aussi-tôt qu'il aura été satisfait à tout ce que le Conseil demande sur cet article; les ordres seront donnés pour y pourvoir diligemment, & avec attention; tous lesquels états, & mémoires seront adressés à Monsieur Lebreton, qui les enverra à Monsieur le Contrôleur Général.

A R T. I I.

MONSIEUR Lebreton ayant adressé au commencement du mois de May dernier à Monsieur le Contrôleur Général, l'état des lieux qui ont été attaqués de la contagion depuis le commencement jusqu'audit jour premier May, avec la distinction de ceux qui en sont guéris, de ceux qui sont mieux, & de ceux qui continuent d'être maltraités; il sera nécessaire que cet état soit renouvelé à la fin de chaque mois, & qu'il explique distinctement les différences qui seront arrivées pendant ledit mois.

A R T. I I I.

LES ordres pour la garde exacte des barrières, seront renouvelés à tous Messieurs les Commandans, & Intendans, pour en augmenter, s'il est possible, les précautions, sur-tout pour le transport des marchandises; ayant été bien reconnu que la contagion ne s'est communiquée que par la contrebande, & qu'elle n'est point absolument dans l'air. La Provence étant séparée par des Rivières, la garde pour empêcher le passage des marchandises, n'en doit pas être difficile.

A R T. I V.

Tous les passeports nécessaires seront expédiés, pour la franchise, & exemptions des droits dûs au Roi, aux Villes,

& aux Seigneurs particuliers , pour toutes les choses qui seront destinées pour le secours de la Provence.

A R T. V.

C O M M E le vrai moyen d'apporter du remede au mal , est de le connoître par le détail , & dans ses véritables circonstances , il seroit nécessaire d'avoir un état des personnes qui sont mortes dans les lieux qui ont été attaqués de la contagion , jusqu'au premier du mois de Juin de l'année présente 1721.

A R T. V I.

E T A N T important que ce service soit suivi avec exactitude ; & qu'il y soit invariablement établi une regle , afin de rendre les correspondances regulieres , faire journellement toutes les expéditions nécessaires , & présenter au Conseil avec précision la connoissance de toutes les opérations , pour qu'il puisse toujours donner ses ordres à proportion des besoins ; pour cet effet il a été jugé convenable que tous les états , mémoires , & lettres qui seroient reçûes relativement à ce projet , seroient renvoyées à Monsieur de la Croix , qui composera le Bureau des expéditions , avec Messieurs de Chenizot , Paris , & Heron , tous quatre Receveurs Généraux des Finances ; dans lequel Bureau tous les états , & extraits seront formés , & ensuite remis par lesdits Recéveurs Généraux à Monsieur d'Ormesson , qui en fera le rapport au Conseil ; & sur ses décisions les ordres nécessaires seront donnés.

A R T. V I I.

P O U R que les deniers destinés à l'exécution de ce projet ne soient jamais confondus , il en sera tenu une caisse particulière par le Sieur Geoffroy , que le Conseil a commis à cet effet ; lequel dit Sieur Geoffroy comptera pardevant Monsieur d'Ormesson de toutes les sommes qui lui auront été remises ; pour raison de quoi les Registres nécessaires lui seront fournis , cottés , & paraphés par Monsieur d'Ormesson ; & pour que toutes les dépenses qui seront faites par ledit Sieur Geoffroy soient autorisées , il n'en fera aucune qu'elle ne soit préalablement ordonnée par Monsieur d'Ormesson.

ART. VIII.

IL sera écrit une Lettre à Messieurs les Evêques de Provence, pour les informer des dispositions faites par le Conseil, & les prier d'écrire en conformité aux Curés de leurs Diocèses, pour tenir la main à l'exécution de toutes les choses qui sont relatives à eux, & ci-devant mentionnées dans le projet, afin de les engager à concourir par leurs soins à rendre l'application des charités justes, & véritablement utiles.

PRECAUTIONS*

POUR éviter les malheurs que la déclaration de la Peste produit dans une Ville.

SI l'on doit juger de l'avenir par ce qui est arrivé dans les siècles passés, il y a apparence que la peste qui a commencé par la Provence, se communiquera infailliblement dans plusieurs Provinces du Royaume, & que la Capitale même pourroit bien n'en être pas plus exempte qu'elle ne l'a été autrefois, malgré toutes les précautions qu'on prend pour en éloigner la contagion, qui n'ont pas été négligées par nos devanciers. Et comme il est apparent que toutes ces précautions outrées ont toujours autant, ou plus, contribué à faire multiplier & répandre cette effroyable maladie, par l'interruption, ou une diminution considérable du commerce, qui réduisent le peuple à la dernière misère, & à la famine, causes bien plus certaines, & plus infaillibles de la peste, que n'est la contagion; il est de la sagesse du Gouvernement, tandis qu'on prend toutes les précautions pour se défendre d'une cause insensible, & de pure opinion, de ne pas en négliger une aussi réelle, & aussi certaine que l'est la misère, & la famine, dont le peuple est menacé par une longue interruption, tant du commerce étranger, que du commerce intérieur, & par la crainte, & la tristesse,

* Ce Mémoire a été fait par ordre de Monseigneur le Duc d'Orléans. M. Chirac en est l'Auteur.

qui se sont emparés de tous les esprits depuis la déclaration de la peste.

Il est donc nécessaire que le Gouvernement prenne connoissance dès-à-présent, par le moyen des Intendans, & de leurs Subdelegués, ainsi que par les Evêques, de l'état au vrai où se trouve le peuple des différentes Provinces du Royaume, & qu'ils donnent un état du nombre des familles qui vivent au jour la journée dans toutes les Villes & Villages, & qui, en cas de malheur de peste, doivent être nourries & entretenues aux frais du Public, pour que l'on puisse pourvoir de loin à leur subsistance, & faire dans chaque Ville les approvisionnemens nécessaires à l'entretien de tout ce qui s'appelle Peuple, en temps de peste, & de toutes les familles qui ne sont pas en état de faire provision de bled, ou de farine, pour toute l'année.

Lorsque cet Etat sera fait, & il se doit faire sans délai, il faut songer aux moyens d'approvisionner toutes les Villes, & gros Bourgs du Royaume, de la quantité de bled qui sera nécessaire à l'entretien du peuple pendant deux mois, suivant le calcul qu'on aura fait du nombre de personnes qu'il faudra faire subsister aux dépens du Public en temps de peste, mettant chaque tête à une livre & demie par jour; & cela est d'autant plus nécessaire, qu'il arrive toujours que, lorsqu'une Ville est malheureusement attaquée de la peste, la plus grande partie du peuple y périt plutôt par la famine, que par la maladie, avant que le Gouvernement ait eû le temps de pourvoir à ses besoins les plus pressans.

Pour parvenir à faire ces approvisionnemens dans toutes les Villes & Provinces, on peut prendre divers moyens. Le premier, c'est de permettre à toutes les Communautés d'emprunter de l'argent à concurrence des sommes nécessaires à l'achat du bled qu'il leur faut pour la subsistance de deux mois, à l'intérêt de cinq pour cent, même au denier dix-huit. Le danger dont le Royaume est menacé, de perdre la plus grande partie de ses habitans, est si intéressant, qu'il n'y a aucun lieu de ménager la dépense.

Mais parce que le crédit public est absolument tombé, & que l'argent est fort resserré sans aucune circulation, que par conséquent il sera très-difficile aux Communautés de trouver à

emprunter les sommes dont elles auront besoin ; il faudra nécessairement prendre quelqu'autre expédient : & je ne sçai si le suivant ne pourroit pas avoir lieu dans la conjoncture présente. Ce seroit d'abord d'obliger tous les Particuliers qui ont des magasins de bled au-delà de la subsistance de leur famille , d'en faire une déclaration exacte pardevant les Intendans de Province, & leurs Subdelegués, sur peine de la vie, avec promesse d'accorder au dénonciateur la moitié du bled qui aura été décelé.

Il est d'autant plus nécessaire de mettre en usage ce moyen, qu'il paroît évident aujourd'hui, que s'il a péri à Marseille un si grand nombre d'habitans par la famine, ce n'est pas que cette Ville manquât absolument de bled, non plus que le reste de la basse Provence ; ce n'a été que par l'avarice, & l'inhumanité d'un grand nombre de particuliers, qui, ayant fait de grands magasins de bled, le cachoient soigneusement, attendant l'occasion favorable de le vendre à un prix exorbitant. Que cela ne soit. D'un autre côté la Ville de Marseille demande la liberté de faire passer, & de vendre du bled aux Pays étrangers ; & de l'autre, lorsque le Gouvernement a fait acheter des bleds pour en fournir à la Provence, qui paroît en manquer, la Noblesse du Pays a fait écrire par Monseigneur l'Archevêque d'Aix, que si le bled qui est déjà arrivé sur le Rhône, entre en Provence, le prix de leur bled diminuera au point qu'ils ne pourront payer que difficilement les Tailles. On voit par cette conduite des Provençaux, qu'ils ont laissé périr de faim la plus grande partie des habitans de Marseille, & de Toulon, ayant du bled suffisamment pour les secourir ; & que Monsieur le Bret auroit pû aisément prévenir la famine de ces deux Villes, s'il avoit eû connoissance des magasins du bled qui étoit enfermé, & caché chez les particuliers, tant de Marseille, que de plusieurs autres endroits.

Cette déclaration faite, il faudroit en faire une autre, portant que tous les Particuliers qui auroient des magasins de bled, seroient obligés d'en faire voiturer chacun une certaine quantité, le tiers, le quart, la moitié, &c. dans la Ville, ou gros Bourg, auxquels les Propriétaires des bleds ressortiront pour la Justice, & suivant la quantité qui en seroit réglée par les Intendans, & leurs Subdelegués, par rapport à celle qui doit

former le magasin de précaution ; que les Communautés seront obligées de fournir ausdits Propriétaires des bleds qu'ils amèneront ; pour l'entretien desquels , & la conservation du bled , les Consuls , & les Juges de Police nommeront certain nombre de personnes pour les remuer de temps en temps , pour l'empêcher de se gâter , & pour le renouveler même , ce qui ne sera pas difficile. Mais comme il ne seroit pas juste que les Particuliers qui ont fourni de leur bled aux magasins publics , prêtassent ce bled aux Communautés , sans en retirer aucun intérêt , il paroît juste , & équitable de leur en payer un sur le pied du denier vingt , ou dix-huit , dont le fond pourra être tiré de la vente des bleds qui entreront dans chaque Ville , & Bourgade murée , en chargeant chaque septier de bled de cinq sols d'entrée ; cette imposition pouvant , selon toute apparence , suffire à payer l'intérêt de la somme à laquelle se montera le bled emmagasiné , dont le prix sera réglé sur un prix moyen , qu'on prendra entre sa plus forte , & sa moindre valeur , depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.

Mais de toutes les Villes dont l'approvisionnement sera le plus difficile , & qui mérite en même-temps plus de considération , c'est sans doute Paris ; & je ne sçai si on trouvera aisément cinq ou six millions , qui sont nécessaires pour fournir du pain pendant deux mois à ce nombre prodigieux de ses habitants. Si on les trouve , il n'est plus question d'autre chose. Comme les greniers sont pleins de la récolte de l'année passée , on n'aura pas beaucoup de peine à en trouver suffisamment , lorsqu'il y aura de l'argent pour l'acheter. Si malheureusement on n'en trouvoit pas à emprunter , ne pourroit-on pas former une Compagnie qui s'engageroit à remplir des magasins aux portes de Paris , moyennant un intérêt de cinq pour cent , avec privilege à tous ceux qui entreroient dans cette Compagnie , de n'être jamais recherchés dans leurs biens , ni exposés à aucune taxe , avec liberté de vendre aux Pays étrangers le bled emmagasiné , en le renouvelant. Quelque renfermé que soit l'argent , il pourroit peut-être bien se montrer à la faveur de ces privileges. Quelque moyen que l'on trouve , il est d'une nécessité indispensable que la Ville de Paris se trouve munie de bled pour la consommation de deux mois , qui donnera le temps d'y en faire venir , quand on en aura besoin. Si la peste vient

à s'y déclarer, il y périra en moins de trois semaines plus de 400000. habitans, & avant qu'on se soit remué pour y faire venir du bled, tout le peuple y aura péri, comme il est arrivé à Marseille, & à Toulon, ainsi que dans tous les lieux qui se sont trouvés dépourvus de bled, lorsque la peste y a été déclarée.

Il sera très-difficile de s'assurer de la viande pour le même terme de deux mois; & pour cela il sera aussi nécessaire de former des Compagnies nanties de bons cautionnemens, qui s'engageront à fournir tant de Bœufs, tant de Moutons, tant de Veaux, à tant la livre, prix fort dans tout le temps que la maladie durera; & il ne me paroît pas qu'il faille attendre ce malheur pour former ces Compagnies dans toutes les Villes, parce qu'il sera bien plus difficile de les faire dans le cas pressant. On ne trouvera alors ni viande, ni bestiaux, qu'à des prix exorbitans.

On dira peut-être que ces précautions donneront l'épouvante à toutes les Villes du Royaume.

Je réponds que tant s'en faut que les habitans en soient effrayés, qu'ils en seront au contraire consolés, & satisfaits, surtout le menu peuple, lorsqu'il verra les soins que prennent les Magistrats de pourvoir à leurs besoins pressans, si le malheur arrivoit qu'ils fussent attaqués de la peste.

Les précautions qu'on doit prendre pour éviter les malheurs, & la confusion, qui arrivent dans une Ville qui commence à être attaquée de la peste, ne se bornent point précisément à prévenir la disette, & la famine du peuple; il y en a d'autres à prendre pour les éviter. Les unes regardent le politique, & la police; les autres le physique, & le traitement de la maladie.

Les inconvéniens qui arrivent dans le politique, ne viennent qu'à l'occasion de l'épouvante, & du trouble du Magistrat populaire, qui, se trouvant d'abord accablé par une infinité de besoins pressans, n'a pas assez de liberté dans l'esprit, ni assez d'expérience pour imaginer, & mettre en pratique plusieurs moyens pour remédier à une infinité de maux, & d'inconvéniens, dans lesquels la terreur, & la consternation, qui faussent tout le peuple à la première déclaration de la peste, jettent toute une Ville. Quand même le Magistrat auroit assez

de courage , & conferveroit une liberté d'esprit assez grande ; pour pourvoir à tous les besoins d'une Ville affligée de peste , il lui est toujours très-mal-aisé de se faire obéir par un peuple que la terreur panique a faisi.

Pour éviter les inconvéniens qui arrivent dans une Ville, par le trouble , ou le peu d'expérience des Magistrats populaires, il paroît nécessaire que le Conseil fasse examiner par deux Députés, divers Reglemens qui ont été faits en temps de peste à Paris, pour en dresser un général , qui étant autorisé par un Arrêt du Conseil , imprimé , envoyé , & distribué dans toutes les Villes, & Bourgades des Provinces, servira de guide aux Magistrats populaires , & empêchera la confusion qui arrive dans une Ville au moment de la déclaration de la peste.

Mais parce que la plûpart de ces Reglemens qui ont été faits, tant à Paris, que dans plusieurs autres endroits, ont été dressés par des Magistrats un peu trop prévenus sur la communicabilité de la peste , & tendent pour la plûpart à faire naître, ou à entretenir l'effroi , & la consternation du peuple , passions aussi dangereuses que la peste , & qui , si elles ne produisent cette maladie , rendent le sang des habitans plus susceptible des impressions de la cause de cette maladie ; il faudra nécessairement joindre des Médecins à ces Députés , pour porter toutes les modifications nécessaires à plusieurs articles des anciens Reglemens, dont l'exécution augmente , & entretient la terreur, & la consternation du peuple.

Il est encore nécessaire de donner une déclaration , portant deffenses à tous les Médecins , Chirurgiens , & Apotiquaires , d'abandonner les Villes , & lieux qui pourront être attaqués de la peste , sur peine d'être bannis pour dix années. Pareille Déclaration doit être donnée , & sous peine de mort, contre les Boulangers , Garçons Boulangers , Meuniers , Garçons Meuniers , de toutes les Villes , & Bourgades , qui déserteront en temps de peste.

Ne seroit-il pas à propos de former dès-à-présent dans chaque Ville cinq Compagnies de Milice de cent hommes chacune , avec un Capitaine, deux Sous-Lieutenans, deux Enseignes, & quatre Sergens , avec un Commandant à la tête , à qui on donneroit un mousquet , & une bayonette , qu'on dresseroit à l'exercice des armes , pour s'en servir en cas de malheur dans

les Villes , pour y faire exécuter , & y maintenir les ordres nécessaires à la conservation des habitans , & pour prévenir les voleries si ordinaires en temps de peste ? Toutes ces Compagnies ne coûteroient rien à entretenir ; elles ne seroient à la charge des Villes , que dans le temps qu'elles y seroient employées ; & pour lors on fourniroit les rations des vivres aux Soldats , comme l'on est obligé d'en fournir aux misérables. Mais comme ordinairement les Consuls , les Magistrats populaires , & les Commandans , sont très-souvent en dispute , il sera nécessaire de regler si bien les fonctions du Magistrat populaire , & du Commandant de la Milice , qu'il ne puisse arriver entre eux aucune altercation , qui est toujours pernicieuse en temps de peste.

Ne seroit-il pas encore à propos que Son Altesse Royale fit faire une liste provisionnelle d'un certain nombre d'anciens Lieutenans Colonels , ou autres Officiers plus avancés dans les Charges militaires , pour commander en chef dans les Villes attaquées de peste ?

Une observation importante à faire , lorsque la peste attaque une Ville , c'est d'y occuper le peuple d'un travail journalier ; & comme ce ne peut être qu'aux frais du public qu'il faut le nourrir , il est de la dernière conséquence , pour l'empêcher de tomber dans l'ennui , & dans la tristesse , & pour le distraire de la terreur , & de la consternation , où il tombe par la déclaration de la peste , de l'occuper journellement à des travaux publics , d'en employer un certain nombre à creuser de grandes fosses pour y enterrer les morts ; les autres à faire des fours à chaux , & à ramasser des pierres pour en faire la quantité qui est nécessaire pour la prompte consommation des cadavres ; les autres à paver , & nettoyer les rues ; les autres à porter l'eau nécessaire aux Infirmeries ; les autres à faire de grandes cuvées de lessive , pour y jeter les draps , & chemises qui ont servi aux pestiférés , & qu'il faut laver pour les faire réserver dans les Infirmeries ; & toutes les femmes du menu peuple , à lessiver le linge , tant des maisons où il ya des malades , que des Infirmeries , ou à fournir de l'eau aux maisons : les destiner même à les servir en qualité de gardes-malade ; faute de quoi , & en cas de refus , leur refuser la ration qu'on leur aura destinée dans le dénombrement qu'on a fait des pauvres. Il faut , en un mot ,

quand on n'a pas de quoi employer le peuple, lui faire démolir un pan des murailles de la Ville pour l'occuper, & le lui faire rebâtir ensuite, tant il est important pour sa propre conservation, de le faire travailler, & de ne pas le laisser dans l'oïveté qui le rend malade.

S'il est vrai qu'il y ait à Lyon quinze mille Habitans, Fabricans, ou autres, qui ne vivent aujourd'hui qu'aux frais de la Communauté, ne seroit-il pas nécessaire de les employer à quelque ouvrage public? Leur faire réparer, par exemple, tous les chemins du Lyonnais, pour leur faire gagner le pain qu'on leur donne, & les tirer de l'oïveté où ils sont: & ne trouveroit-on pas quelque moyen de reprendre les vûes que l'on a eues de faire un Canal de communication de la Loire avec la Saône, pour occuper, & donner à vivre au menu peuple, que l'interruption du commerce a rendu misérable? Ce seroit le vrai temps de faire travailler à ce Canal, & de décharger les Communautés de la plus grande partie des pauvres qu'elles sont obligées de faire vivre. Parmi un grand nombre de projets qu'on a donnés, & les Compagnies qui se sont présentées pour l'exécution de ce Canal, il s'en trouvera peut-être quelqu'une, qui, sans engager le Roi dans de nouvelles dépenses, pourroit se charger de l'exécution de ce Canal, au moyen de certains privilèges. Et s'il falloit que toutes les Villes du Royaume contribuassent à cet ouvrage, il vaudroit encore mieux, pour le bien public, qu'elles employassent une grande partie des sommes qu'elles employent à l'entretien de leurs pauvres occupés de ce travail, que de les laisser dans la fainéantise, & l'oïveté, dans l'enceinte des Villes.

Autre observation qui n'est pas indifférente, c'est que le Magistrat, à la première nouvelle de la peste, fasse un quête générale de vieux linge; qu'il taxe même chaque famille commode, à fournir une paire de draps pour l'usage des Infirmeries, & qu'il fasse distribuer le vieux linge aux femmes du menu peuple, ou aux Religieuses, pour faire incessamment du charpi pour le pansement des bubons, & des charbons des pestiferés. Il doit aussi en faire distribuer une certaine quantité aux Chirurgiens, pour faire un grand nombre de bandes pour le même usage. Il faut encore que le Magistrat populaire songe à faire étamer un certain nombre de grands chaudrons, pour

y faire les bouillons des Infirmeries , dont le lieu doit être projeté d'avance en cas de malheur : & le plus court , c'est de prendre le plus grand , & le plus spacieux Couvent qui se trouvera hors de l'enceinte de la Ville.

La grande difficulté qu'on a d'abord dans une Ville pestiférée , c'est de trouver des enterreurs , qu'on appelle vulgairement Corbeaux ; & c'est à cet égard principalement que la force militaire est nécessaire dans une Ville , parce qu'on ne trouve personne qui veuille pratiquer une si lugubre , & une si pénible fonction ; & on est obligé de contraindre certaines personnes du peuple à l'exercer de force ; ce qui fait qu'il en périt un grand nombre ; inconvénient qu'il faut prévenir , en attribuant dans un article particulier du Reglement , des appointemens considérables , & des privileges proportionnés à tous ceux qui exerceront volontairement cet emploi. Et pour guérir leur esprit blessé par l'idée , & la crainte de la contagion , le Conseil des Médecins imaginera , & cherchera quelque préservatif pour les rassurer , & pour leur faire enterrer les morts avec plus de confiance , & de sécurité ; comme ils en doivent aussi chercher , & proposer , pour munir les habitans d'une Ville contre la contagion , & pour rassurer par ce moyen leur esprit.

Le politique réglé , il conviendra de faire un second Reglement concernant la conduite des Médecins , & des Chirurgiens , dans le traitement de la peste. Et comme il y a beaucoup de points essentiels à décider sur cette matiere , il paroît nécessaire que M. le premier Médecin assemble les six Médecins de Paris les plus expérimentés dans la pratique , pour discuter plusieurs questions importantes au bien public , & qui tendent à empêcher la multiplication de la maladie , & à prévenir la consternation du peuple , qui est un aussi grand fleau que la peste. Ces questions se réduisent aux suivantes.

1°. Sçavoir si la peste arrivant dans une Ville , les Médecins , & Chirurgiens se doivent contenter de la déclarer aux Magistrats , pour en faire donner avis aux Intendans , & aux Commandans ; & s'il n'est pas mieux de cacher la maladie , & de la qualifier simplement de fièvre maligne , le seul nom de peste étant capable de porter l'effroi , & l'épouvante dans toute une Ville.

2°. S'il est plus à propos , lorsqu'il n'y a que deux , ou trois

maisons attaquées de la peste, d'en murer d'abord les portes, pour empêcher toute communication du reste de la famille avec les autres habitans; ou s'il faut se contenter de parfumer les personnes, & les meubles d'une maison pestiférée, pendant trois, ou quatre jours, pour leur donner ensuite la liberté de communiquer avec le reste des habitans.

3°. S'il est plus convenable d'envoyer tous les pestiférés aux Infirmeries, sans aucune distinction; ou s'il n'est pas plus à propos de les traiter dans leurs maisons, & de n'envoyer aux Infirmeries, que ceux qui sont dénués de tout secours.

4°. Si lorsqu'une Ville est attaquée de la peste, il faut permettre aux habitans de commercer librement avec les autres, ou les obliger de se tenir renfermés dans leurs maisons.

5°. S'il est à propos d'obliger tous les Marchands d'ouvrir leurs boutiques à l'ordinaire, ou de les leur faire fermer.

6°. S'il faut brûler les meubles des pestiférés.

Ces questions décidées, il paroît nécessaire que les Médecins fassent une visite générale de toutes les boutiques d'Apotiquaires, & des Droguistes du Royaume, pour sçavoir si elles sont assez pourvûes de tous les remedes nécessaires, tant à la cure de la peste, qu'à celles des autres maladies.

Et pour cet effet il sera nécessaire que M. le premier Médecin, en exécution d'un ordre verbal du Conseil, écrive une lettre circulaire aux Doyens des Médecins de chaque Ville du Royaume, pour les engager à faire une visite des boutiques des Apotiquaires, & Droguistes, pour lui rendre un compte exact de ce qui peut y manquer, pour, sur les Mémoires qu'il recevra, & qu'il présentera au Conseil, être pourvû à l'achat des drogues qui manquent.

Comme tous les Médecins ne sont pas également capables, & que les Chirurgiens de Village ont encore plus besoin d'instruction que les Médecins, lorsque la peste y arrive, il paroît absolument nécessaire que M. le premier Médecin, après avoir fait examiner les Mémoires bien circonstanciés qu'on a reçûs du caractère de la peste, qui a regné à Marseille, & des remedes qui ont bien, ou mal réussi dans la cure de cette maladie, toutes choses mûrement examinées, fasse dresser un résultat du Conseil de Médecine sur cette matiere, avec une méthode aisée & précise pour traiter la peste dans ses différens états, qui puis-

se mettre à portée les jeunes Médecins , & les Chirurgiens de campagne , de la traiter sans aucun embarras ; & cette méthode étant autorisée par le Conseil , & imprimée , sera envoyée dans toutes les Provinces , & distribuée par les Intendans , & leurs Subdelegués , aux Médecins , & Chirurgiens de campagne , pour la mettre en pratique , lorsque le cas y échoira. Cela est d'autant plus nécessaire , qu'un des grands embarras dans la cure de cette maladie , c'est de choisir dans la foule innombrable des remedes décrits pour sa guérison , ceux qui sont les plus efficaces.

Il n'est pas indifférent aussi que ce Conseil Médicinal décide sur les especes de parfums qu'on doit employer pour la désinfection des personnes , & des meubles. Il y en a un si grand nombre , & avec des combinaisons si bisares , & si coûteuses , qu'il est à propos que le Public ne soit pas constitué en frais inutiles , & qu'on fasse sur cela un choix des remedes propres à la désinfection , qui soient plus aisés , & moins capables d'étouffer les personnes , comme il est déjà arrivé à Lyon , où il est mort deux hommes par la force , & la violence des parfums qu'on leur a fait essuyer.

COPIE DE LA LETTRE

*Ecritte par Monsieur le Chevalier de Langeron , à Monsieur le Marquis de la Vrilliere ,
le 17. Juin 1721.*

MONSIEUR,

J'AI reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 du mois dernier , avec un Mémoire au sujet de la contagion , qui a été présenté à S. A. R. J'espere , Monsieur , que nous n'aurons pas besoin de suivre les regles qu'il propose , ni aucune autre , puisque le mal paroît fini dans cette Ville ; mais si nous étions encore dans ce cas , je ne serois pas d'avis que l'on s'y conformât , après l'expérience que j'ai faite des funestes effets de la méthode qu'il contient , ayant eû la complaisance dans les com-

R ij



mencemens de laisser quelques malades chez eux, & ayant remarqué que tous ceux qui logeoient dans la même maison, tomboient malades quelque-temps après. J'ai tenu aussi depuis ce temps-là une conduite toute différente, & je m'en suis bien trouvé; c'est d'avoir fait porter sur le champ les malades dans les Hôpitaux, & d'avoir envoyé en quarantaine tous ceux qui étoient logés dans les mêmes maisons; après quoi, ces maisons étant évacuées, je les faisois bien désinfecter par des parfums, & je faisois tenir ensuite les fenêtres ouvertes, pour achever de les purifier par l'air, qui est le sûr remède contre la peste, ayant commencé par brûler les hardes, & linges qui avoient servi aux pestiférés.

Comme ces Hôpitaux étoient aux extrémités de la Ville, & qu'il y en avoit même dehors, aussi-bien que les lieux de quarantaine, j'éloignois ainsi le mal, & la Ville respiroit un air plus pur. Il n'a diminué aussi que quand j'ai pu faire ces établissemens; car dans le temps que les Hôpitaux étoient dans la Ville, ils ne pouvoient pas suffire à la quantité de malades qui tomboient, & il y en avoit pour lors dans les maisons, dans les rues, & dans les places publiques, ce qui faisoit un spectacle bien plus affreux, que celui que l'on croit éviter en laissant les malades chez eux. Je conviens que cela est fort incommode à ceux que l'on oblige de sortir de leurs maisons; mais si l'on y laissoit tous les malades qui voudroient y rester, combien d'inconvéniens n'en arriveroit-il point? Cette maladie qui prend comme une traînée de poudre, se communiqueroit dans toute la maison, aussi-tôt qu'il y auroit un pestiféré, & cela donneroit dans une grosse Ville un nombre innombrable de malades, dont il naîtroit des embarras, & des désordres si grands, que ceux qui se croiroient bien à leur aise chez eux, se trouveroient bien-tôt sans aucun secours; au lieu que tout étant porté aux Hôpitaux, & aux endroits destinés pour la quarantaine, on y trouveroit tous les soulagemens nécessaires; ceux qui mourroient seroient enterrés dans les Cimetieres des Hôpitaux, la Ville n'auroit plus ce spectacle, elle se trouveroit en même-temps dégagée de ce grand nombre de malades, qui en augmentoit l'infection, & elle ne seroit plus elle-même un Hôpital.

Vous jugerez par-là, Monsieur, que je croi plus sûr que ceux

qui ont pratiqué avec les malades ne pratiquent avec personne, & que les Médecins, les Chirurgiens, & les Apotiquaires destinés pour les Hôpitaux, y demeurent. Il faut cependant qu'il en reste dans la Ville un nombre suffisant pour visiter les malades qui surviennent, pour en avertir aussi-tôt le Commissaire du quartier, chargé de les faire porter aux Hôpitaux, ou à des entrepôts, quand la maladie n'est pas encore bien déclarée; mais pour ceux-là, il n'y aura qu'à avoir avec eux le moins de communication que l'on pourra, & donner ensuite quelque chose au hazard, comme on est obligé de le faire dans des occasions indispensables.

A l'égard des boutiques, il ne doit y en avoir d'ouvertes que celles qui sont absolument nécessaires, comme celles qui regardent la subsistance publique, & les remèdes des malades, aussi-bien que quelques autres que l'on jugera également utiles; mais rien ne seroit plus dangereux que de les ouvrir toutes, comme celles de draperies, foyeries, & autres susceptibles de contagion; car si l'infection se mettoit dans ces endroits là, elle se communiqueroit bien-tôt à une infinité de personnes, & je vous laisse à juger des progrès que le mal feroit ensuite.

Pour mieux répondre à la répugnance que l'on a pour les Hôpitaux, & les lieux de quarantaine, j'aurai l'honneur de vous dire, Monsieur, qu'il seroit nécessaire d'en établir de particuliers pour les gens au-dessus du peuple, afin qu'ils ne fussent point confondus avec les petites gens, étant ce qui fait leur plus grande peine; mais comme ce sont des dépenses que bien des Villes ne peuvent pas supporter, il faut en ce cas-là aller toujours au bien général; car quand on voudra ménager les particuliers, ces égards là ne les sauveront pas, & causeront la perte de toute une Ville, qui pourroit mettre tout le Royaume en péril.

- Je sçai bien que beaucoup de gens ne pensent pas de même, & je le sçavois avant d'avoir reçu le Mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Mais ceux qui pensent autrement, sont tous des personnes qui craignent d'avance d'être obligés d'aller dans un Hôpital, ou dans un lieu de quarantaine, & que leur seul intérêt fait parler; & je puis vous assurer que si je m'en étois tenu à leurs discours, la Ville de Marseille ne seroit pas dans l'état heureux où elle est présentement.

Il y a encore d'autres personnes qui peuvent penser, comme le Mémoire ; ce sont gens qui ont imaginé un système nouveau sur la peste, & qui disent, contre l'expérience de tous les siècles, qu'elle ne se communique point. Quelque confiance qu'ils méritent sur toute autre chose, il seroit dangereux de les croire sur celle-ci, puisque selon eux, les précautions que l'on prend pour éviter la communication, seroient inutiles, & que ce seroit exposer tout un peuple à une perte certaine, si l'on n'en prenoit point. Nous avons remarqué que ceux qui se renfermoient sains chez eux, en sortoient sains ; il ne faut pas d'autre preuve pour détruire leur opinion, & il est inutile de s'étendre davantage là-dessus. Cela me donne occasion de dire que la précaution que quelques Villes ont prise de renfermer tous les habitans dans leur maisons, ne convient que dans les commencemens, & dans les premiers soupçons ; car quand le mal s'est étendu, si on les renferme pour lors, l'on renferme le loup dans la bergerie, & la contagion en devient plus vive, comme on l'a remarqué à Toulon.

Quand les choses sont ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre, que celui d'enlever promptement les malades, & de les éloigner de la Ville le plus loin que l'on peut, aussi-bien que tous ceux qui ont pratiqué avec eux, afin qu'ils ne puissent plus communiquer avec personne. Cela demande plusieurs endroits pour la quarantaine, parce que le nombre des personnes qu'on y envoie, surpasse toujours de beaucoup celui des malades.

L'on doit encore observer de fermer les Eglises, parce que tout le monde y étant indifféremment, & sans choix, il n'y a point d'endroit où la communication soit plus dangereuse. Ce qui embarrasse plus ceux qui ont l'honneur de commander dans ces occasions là, c'est l'opposition des Ecclésiastiques à les tenir fermées, & aux autres précautions que la contagion demande. Le zèle des uns, & l'intérêt des autres, leur suggèrent toujours des raisons pour tenir ces Eglises ouvertes, quelque défense que l'on fasse sur cela ; & il seroit bon que dans un pareil temps, les Evêques ne les soutinssent point quand ils manquent aux regles établies, & qu'ils y fussent assujettis comme les Séculars ; sans quoi l'on ne peut jamais remédier au mal que très-imparfaitement.

Il conviendroit aussi de retenir le zèle des Confesseurs, & il

devroit leur être ordonné de ne confesser que de loin , car autrement ils périſſent tous , & font périr avec eux tous ceux avec qui ils ont communiqué. Un Curé du terroir de Marſeille avec un pareil zele , a infecté tout un quartier , qui auparavant s'étoit bien conſervé. Il avoit la peste , & ne le déclaroit point. Je fus cependant averti qu'il l'avoit , & qu'il ne laifſoit pas de confeſſer , & de donner la communion dans cet état-là. Je lui envoyai auſſi-tôt un Médecin , & un Chirurgien pour le traiter. Il prit en très-mauvaiſe part ce ſecours (ſoit de Prêtre , diſoit-il , n'avoit point de mal.) Je fus obligé de prier Monſieur l'Evêque de lui ordonner de ſe laiſſer viſiter ; avec cet ordre je lui renvoyai le même Médecin , qui lui trouva deux bubons , dont il n'eſt pas mort , mais dont il a été long-temps malade dans un de nos Hôpitaux. L'on peut juger après cela de l'obſtination des Prêtres dans leurs fonctions , & combien il faut ſ'en défier dans un temps de peste.

J'ai l'honneur d'être , &c.

M E M O I R E

SUR ce qu'il conviendrait faire par rapport à la contagion

ARTICLE PREMIER.

ON eſtime, qu'il y a moins d'inconvenient que les malades reſtent dans leurs maiſons , avec leurs familles , & leurs domeſtiques , que de les envoyer dans les Infirmeries , excepté ceux que leur pauvreté obligera d'y transporter , ou qui voudront ſ'y retirer de leur propre mouvement ; d'autant que l'expérience a fait connoître que les malades ſont plus faciles à guérir dans une maiſon particulière , que dans une Infirmerie , ou Hôpital , où elles ſont toujours plus rebelles par le mauvais air que le grand nombre de malades y répand.

A R T. II.

D'AILLEURS il paroît une eſpece d'inhumanité d'enlever

un malade des bras de sa famille , pour le porter dans un Hôpital infecté d'un air pernicieux , où le spectacle des morts , & des mourans ne manque pas de redoubler sa terreur.

A R T. I I I.

ON est d'avis que ceux qui ont visité , ou assisté , ou servi les malades , ou habité dans la même maison , peuvent commercer avec les habitans de la même Ville après avoir été parfumés , aussi-bien que la maison d'où ils seront sortis ; bien entendu que cela ne doit avoir lieu que lorsque les Villes sont infectées dans plusieurs quartiers ; car dans celles où il n'y a que peu de maisons attaquées , on doit prendre toutes les précautions convenables pour empêcher qu'il n'y ait communication.

A R T. I V.

LA raison pour ne point mettre en quarantaine dans un lieu particulier les gens qui ont servi , assisté les pestiferés , ou habité avec eux , est que dans les lieux destinés aux quarantaines , l'air est infecté par le grand nombre ; que d'ailleurs les gens qu'on y mène sont saisis de crainte , & accablés de tristesse , & d'ennui , & regardent avec horreur ce lieu comme une pépinière qui fournit l'Hôpital où ils seront bien-tôt portés ; & il paroît plus à propos de les laisser dans leurs maisons en état de se secourir les uns les autres. Et comme dans le temps que tous les quartiers de la Ville sont infectés , il est bien difficile de servir les malades , & de penser en même-temps à leurs besoins , on croit qu'il faut les laisser en liberté pour chercher les secours qui leur sont nécessaires , & de commercer avec le public , comme font les Médecins , Chirurgiens , & Apotiquaires ; pourvû toutefois , ainsi qu'il a été remarqué ci-dessus , qu'eux , & les maisons qu'ils habitent , aient été parfumées.

A R T. V.

ON croit que bien loin de faire fermer les boutiques , on doit au contraire les faire ouvrir , & rétablir le commerce dans les lieux attaqués de cette maladie. La raison est que le commerce remet en quelque façon la confiance , qu'il occupe le Marchand , & l'Ouvrier , qui , outre la misère où il tombe faute

te de vendre, n'a plus l'esprit occupé que de l'état dangereux dont il est menacé.

ART. VI.

CE que l'on vient d'observer ci-dessus n'empêche pas que l'on ne doive être très-circonspect à empêcher la communication des Villes infectées de la contagion, avec celles qui ne le sont pas.

A MONSIEUR LE MARQUIS
de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat.

LE Sieur Dupont Commandant de Toulon, a crû devoir répondre au Mémoire qu'il a reçu article par article, suivant les tristes expériences qu'il a vûes de ce qu'il va dire.

R É P L I Q U E

Au premier Article du Mémoire.

IL contient deux parties. On convient de la première ; quand on y propose qu'une personne ne sorte pas de sa famille, quand elle est attaquée de la peste. On suppose ainsi qu'elle est dans de grandes aïssances ; cependant il faut une séparation, & que l'appartement où la personne attaquée sera, ne communique pas avec les autres de la maison ; car l'expérience fait voir que ceux qui ont voulu en user autrement, ont fait périr tous ceux de la maison ; du moins le mal les a tous attaqués.

Ainsi la plus prompte séparation est la plus salutaire.

Exemple pour preuve.

A Toulon les Magistrats avoient fait un établissement dans leur Maison de Ville. Il y avoit ou Maîtres, ou Domestiques, de toutes especes ; sçavoir, Cuisiniers, Boulangers, Blanchisseuse, Médecin, Aumônier, Consuls, Conseillers, en tout plus de cinquante personnes. Rien n'y manquoit, parfums, remèdes ; mais la séparation y ayant d'abord manqué, ils y ont tous péri. Il n'y a que le premier Consul, & le Sieur Galle, qui habite seul dans l'Hôtel de Ville, qui en ont échappé.

L'origine de ce désordre funeste est venu de leur Blanchisseuse, qui fut prise de la peste. On la fit enlever à la vérité ; mais au lieu que cet accident fit changer l'arrangement des Magistrats, ils continuerent de demeurer ensemble. Je prévis si bien cette suite funeste, que sur la mort de la Blanchisseuse, connoissant le progrès de ce mal par des expériences journalières, j'en écrivis à Monsieur Lebrét Intendant, le priant de songer d'avance à remplir en cas de malheur la place des Magistrats par ceux qui l'année précédente avoient exercé. Cela est de fait.

Si cet exemple pour prouver que la communication est absolument périlleuse en fait de peste ne suffit pas, en voici un autre qui est arrivé depuis peu.

Les Pauvres de la Charité, au nombre d'environ quatre cens, vivant ensemble dans cet Hôpital placé sur les glacis de Toulon, à deux cens pas d'un Cimetière rempli de corps pestiférés, a été en pleine santé, sans la moindre atteinte du mal. L'ordre du Roi étant venu de les en faire sortir pour mettre en leur place les pestiférés, je le leur fis exécuter, mais sans qu'on fût en état de leur fournir toutes les voitures nécessaires pour aller au Château de Missicy, & à quelques bastides pour supplément, qu'il fallût leur donner. Ils allerent pendant huit jours en troupes, en bon ordre, gardés par des gens qui faisoient porter les ustancilles à ces pauvres, grands & petits. Deux jours après qu'ils ont été placés, il y a eu deux personnes, & un enfant, attaqués du mal, & cela continuë à présent. On suppose qu'un enfant, chemin faisant, avoit ramassé une bourse à cheveux ; mais quoi qu'il en soit c'est l'effet de la communication, de quelque part qu'elle soit venuë.

Cela suffira pour établir que la communication est la source de l'augmentation du mal.

La seconde partie du premier article regarde les malades que la pauvreté oblige de se faire porter à l'Hôpital. Si cela ne se faisoit pas de même, comment pourroit-on suffire pour les faire panser chez eux ? On l'a fait à Toulon tandis que le mal n'y a pas été violent, & pendant les premiers jours de la quarantaine ; mais à la fin on connut l'impossibilité de continuer à faire panser les pauvres gens chez eux, qui empestoient tous ceux de la maison, & tout y est mort peu à peu.

C'est une erreur de croire que l'on guériffe plutôt dans les maisons que dans les Infirmeries bien aérées, & établies, du moins par rapport au peuple, qu'il n'est pas possible de secourir autrement.

Quant au second Article, Cette inhumanité prétendue est absolument nécessaire pour sauver les sains; & mieux secourir les malades; & si les sains qui restent n'usent pas des précautions ci-après expliquées, ils tomberont tous dans le même inconvénient.

Quant au troisième Article, On a raison dans ce qu'il contient, mais les précautions n'y sont pas assez étendues; ce qui sera expliqué à la fin de cette réponse au Mémoire.

Quant au quatrième Article, On y conçoit le lieu destiné aux quarantaines disposé autrement qu'il ne l'est, & qu'il ne le doit être. On ajoute que la quarantaine peut se faire par ces gens-là dans leurs maisons, pourvu qu'ils y demeurent vingt jours sans en sortir, après avoir pris les précautions expliquées.

Quant à la liberté qu'on veut qu'ayent dans une Ville empestée les gens attaqués du mal, d'aller & venir partout pour aller chercher leurs besoins, se faire panser, avec la même liberté qu'ont les Chirurgiens, cette opinion est contraire à l'expérience que nous avons faite à Toulon, qu'il faut expliquer ici, & qu'on doit mûrement examiner.

Dans le commencement de la quarantaine qu'on y a entrepris, on divisa la Ville en cent trente isles, & en huit quartiers, à chacun desquels il y avoit un Commissaire. On nomma plus de six cens Pourvoyeurs. On affecta grand nombre de Porre-faix pour porter les provisions dans les magasins, & les Pourvoyeurs pour les donner dans les isles qui leur étoient affectées, à la vûe, & sous l'ordre des Syndics.

On a changé treize à quatorze fois les Syndics, tous les Pourvoyeurs sont morts, & , préférablement à tous les autres, leurs familles; on les a changé tant qu'on a pû; enfin on a remarqué que c'étoient les Pourvoyeurs, qui, ayant la liberté d'aller, portoient le mal dans les quartiers de la Ville, où

fans eux il n'auroit pas pénétré ; enfin tout est mort , & la Ville est devenuë presque déserte. On a laissé aux habitans qui avoient des bastides la liberté d'y aller ; ils y ont apporté la semence du mal , il y regne avec violence. Voilà l'effet de la communication , & voilà la source du ravage du mal qu'on n'a pû prévoir , qu'on n'a pû empêcher , & qui étoit en un mot un mal nécessaire ; car il falloit pour l'ordre de la distribution , & des Syndics , & des Pourvoyeurs , & des Commissaires. Enfin manquant de tous ces gens-là , & la quarantaine ayant été poussée à Toulon jusqu'à soixante jours , il a fallu donner la liberté au peuple. Immédiatement après on a remarqué que le nombre des maisons nouvellement attaquées a triplé. Que pourront répondre à cela ceux qui veulent qu'on en use avec les pestiferés comme avec les Chirurgiens , qui vont , & viennent dans la Ville ? Ceux-ci ne sont point immortels , & quand sur le nombre de trente , il en meurt vingt , c'est les deux tiers ; & par proportion on veut qu'on expose par cette conduite le peuple de toute une Ville à une pareille perte.

À l'égard des maisons parfumées , elles ne le sont , & ne le peuvent être , aussi-tôt qu'il seroit nécessaire. Quand le mal est grand dans une Ville , il y a mille embarras , mille soins , qu'on ne connoît que quand on s'y trouve ; & les projets faits le matin , ne peuvent plus s'exécuter le soir ; la mort les dérange , en tuant ceux qui avoient été destinés ; tout manque dans ces temps ; on a besoin de chariots , les chevaux n'y sont pas , les Charretiers ensuite ; on manque de harnois , les Selliers , & Charrons sont morts , ou fugitifs. Que faire à tout cela ? Le temps s'écoule , le mal augmente , & le désordre. Si on n'a pas de la constance , si on n'a pas de gens à qui la tête ne tourne pas , & qui soient infatigables , une Ville est sans ressource. Mais l'on y trouve toujours des personnes fortes , dont le zèle augmente par le danger. Tels ont été les Commissaires généraux de la Ville , que je fis nommer après avoir sçu d'eux qu'ils se chargeroient du soin , & du détail de ce qu'il y a à faire dans la triste conjoncture où se trouve la Ville , & le premier Consul , abandonné de tous ses collegues , que la mort a enlevés ; & tel est le Sieur Galle , qui depuis huit mois ne s'est jamais démenti , qui a servi , & sert actuellement , & utilement dans les commissions les plus délicates , les plus

fatigantes , & les plus périlleuses. La Cour me permettra de lui représenter qu'il ne doit pas demeurer sans récompense. Il fait tout sans intérêt ; mais comme il a été Capitaine de Vaisseau Marchand , il s'estimeroit très-heureux si Monsieur le Comte de Toulouse le proposoit à Son Altesse Royale pour être fait Capitaine de Brulot ; il m'a paru que c'est son ambition.

Quant à l'Article cinquième , On répond que l'on n'ordonne pas de fermer les boutiques , qu'au contraire on oblige autant qu'il se peut de les ouvrir , principalement les Boulangers que la mort a épargnés , les Droguistes , Apotiquaires , Chirurgiens , Chaucutiers ; en un mot , tout les autres Marchands ont la liberté de tenir leurs boutiques ouvertes ; mais ceux qui ne vendent rien de nécessaire à la vie ferment eux-mêmes , & on ne les oblige pas d'ouvrir , parce que la plupart sçachant qu'on ne vend ni draps , ni toiles , dans le temps d'une grande contagion , se tiennent enfermés chez eux , ou dans leurs maisons des champs. Il est bon de rétablir le commerce ; on en convient ; aussi on laisse vendre au coin des rues des herbes à qui en veut apporter , & des denrées dans les rues , que les gens reclus reçoivent par leurs fenêtres avec des paniers au bout de longues cordes.

Quand on a servi les pestiferés , on ne peut , & on ne doit pas , admettre ces gens dans le commerce après un simple parfum ; il y faut plus de précaution.

C'est une erreur éprouvée de croire que lorsqu'une personne communique avec des pestiferés , le parfum qu'on lui donne le mette en état de communiquer avec sûreté. Le parfum regarde les habits , & les maisons ; celui qu'on donne aux personnes , qu'on réitere même jusqu'à trois fois , regarde plus les hardes qu'ils portent , que les personnes , auxquelles les parfums , quelque doux qu'ils soient , sont nuisibles , au lieu de leur profiter ; la fumée de la poudre de genièvre , de bois de romarin , ou de vinaigre brûlé , peut réjouir toute personne , la disposer à ne pas prendre parfaitement le mal , mais non à en guérir , s'il en est attaqué. Si on pouvoit suivre l'exemple suivant pour tout le monde , comme pour une seule personne , elle auroit eu beau avoir pratiqué les pestiferés , il n'y auroit rien à craindre de pratiquer avec elle , si on la laissoit huit jours

seulement séparée , pour voir si elle est attaquée ou non , de la maladie , qui ne se cache pas si long-temps quand elle s'est introduite dans le corps de quelqu'un ; car dans deux ou trois jours elle se déclare , & le temps de huit jours est plus que suffisant pour une personne que je suppose être obligée de se rendre à la Cour même , pourvû que d'abord qu'elle arrivera sur la frontiere d'un pays net , on lui rase les cheveux , le poil de tout le corps , qu'on le lave de bon vinaigre partout , qu'on le relave deux ou trois fois dans une heure , dans une chambre , & qu'ensuite on lui donne des hardes toutes neuves. Il ne lui faut aucun parfum , mais attendre si sa santé ne se dérangerà pas dans les huit jours , après lequel temps il peut commercer avec tout le monde ; car quand il arrive qu'après les parfums réitérés , les personnes tombent après trente jours malades , il faut s'en prendre à quelque partie de leurs hardes que le parfum n'a pas pénétré. D'ailleurs les parfums qu'on donne aux pestiferés avec leurs habits , sont doux ; & si on parfumoit leurs habits avec les mêmes parfums violens qui tuent les personnes , dont on se sert pour désinfecter les maisons , il n'arriveroit pas d'inconveniens tels qu'on en voit. Au surplus les parfums ordinaires ne sont pas salutaires aux personnes , c'est une erreur de laquelle on est revenu par l'expérience.

Qu'on parfume les habits la veille du jour qu'on veut s'en servir , il se peut qu'ayant à communiquer avec des pestiferés , on ne prend pas de mauvais air.

Qu'on les quitte quand on revient , & qu'on en prenne de nouveaux , en metrant les habits qu'on quitte au parfum , à la bonne heure ; encore faut-il que ce ne soit pas au parfum violent , car l'impression recente pourroit nuire , & je crois qu'elle le feroit , d'autant que les habits parfumés d'un parfum doux , ne laissent pas d'entêter.

Quant à moi , quoique je sorte , on n'a pas parfumé trois fois mes habits depuis huit mois , & mon opinion est que le parfum altère le sang , & l'échauffe beaucoup.

A Toulon le 29. Juin 1721. Signé DUPONT.

MEMOIRE INSTRUCTIF

POUR les Villes affligées de Peste , ou qui en sont menacées ; Par Monsieur de JOSSAUD.

CE Mémoire fera composé des reflexions que les malheurs de la Ville d'Arles m'ont fournies , & qui sont le fruit de mon expérience.

1^o. Une Ville est visiblement menacée de peste , lorsqu'elle est voisine de quelque autre Ville pestiférée. Il est donc dès-lors de la prudence des Magistrats , de faire les frais de tous les préparatifs nécessaires , & de craindre moins une dépense considérable , que d'être pris au dépourvû par un mal qui iroit à ruiner entierement leur patrie.

2^o. Comme les premières étincelles de la contagion sont ordinairement legeres , & difficiles à distinguer , on se flatte , on s'aveugle sur son malheur , les uns disant que c'est la peste , les autres que ce ne l'est pas ; & l'on perd ainsi en vaines disputes , un temps qu'il faudroit uniquement employer à mettre la dernière main à tous les préparatifs nécessaires.

PREPARATIFS NECESSAIRES.

POUR les faire comme il convient , ces préparatifs , il faut être instruit d'un certain détail pratiqué , où peu de gens se donnent la peine d'entrer. Je vais y entrer ici de la maniere la plus précise , & la plus claire , qui me sera possible.

Préparatifs nécessaires pour les dehors de la Ville.

ILs se réduisent à deux Chefs ;

- 1^o. Aux maisons dont on a besoin ;
- 2^o. A bien garnir ces maisons de certaines choses absolument nécessaires.

I°.

Maisons dont on a besoin au dehors.

QUATRE maisons sont absolument nécessaires ; La première, pour les malades pestiferés ; on la nomme communément Infirmerie ;

La seconde pour les suspects, c'est-à-dire , pour les familles des pestiferés , & les autres qui ont communiqué avec eux ;

La troisième pour les convalescens , dont les playes ne sont pas encore entièrement cicatrifées ;

La quatrième pour les quarantenaires , c'est-à-dire , pour ceux qui paroissent entièrement guéris , & que l'on oblige pourtant à une exacte quarantaine , avant de leur permettre l'entrée dans la Ville.

Toutes ces maisons doivent être , autant qu'il se peut , hors des murailles de la Ville , dans un bon air , & dans un lieu où il y ait de bons puits , ou quelque bonne fontaine.

Si l'on avoit sujet de craindre que quelqu'une de ces maisons , sur-tout celle de la quarantaine , ne fût trop petite , on pourroit dresser à l'entour un camp de barraques , comme on a pratiqué à Arles , dans une saison favorable.

Mais outre ces quatre maisons , il est bon encore d'avoir quelque lieu d'entrepôt pour les malades qui n'ont encore nul symptôme de peste ; car en temps de contagion , il faut bien se garder de mettre jamais aucun malade dans l'Hôpital ordinaire. Le mal contagieux prend diverses formes , & il ne se déclare quelquefois qu'après plusieurs jours , en sorte qu'on y est souvent trompé. On ne peut donc gueres se passer d'une maison d'entrepôt pour les malades , dont le mal n'est pas entièrement déclaré. Le nombre en est ordinairement assez petit ; mais enfin il y auroit de la cruauté à les sacrifier évidemment , en les jettant au milieu des pestiferés ; comme aussi il y auroit du danger à négliger de s'assurer de l'état de leur maladie. Une maison d'entrepôt remédie à tous ces inconveniens.

Je ne parle pas de la forme qu'il faut donner à ces quatre grandes maisons dont j'ai parlé. On sçait assez comment sont bâtis les Hôpitaux. Seulement pour ce qui regarde l'Infirmerie , il faut mettre le lieu de la cuisine dans l'endroit le moins exposé

exposé qu'il se pourra à la contagion. J'en dis autant de l'appartement des Officiers, Chirurgiens, Infirmiers, & Infirmières, qui doivent être logés dans l'Infirmerie même, pour secourir sans délai les pauvres malades, attaqués d'un mal qui a des effets si prompts.

Je ne parle pas non plus du logement des Corbeaux qu'il faut placer, autant qu'on peut, près d'une des portes de la Ville, d'où ils soient à portée d'enlever les malades, & les morts de la Ville, & de donner un prompt secours aux Infirmeries.

II^o.

De quoi faut-il garnir les quatre maisons nécessaires ?

DANS l'Infirmerie il ne faut mettre des lits qu'à l'appartement des Officiers ; car d'en mettre à l'appartement des malades, ce seroit une grande dépense, qu'on peut, & qu'on doit s'épargner ; puisqu'à mesure qu'on transportera les malades dans l'Infirmerie, on y transportera aussi leurs lits, qu'il faudroit d'ailleurs brûler, si on les laissoit dans leurs maisons pestiférées.

Dans la maison de convalescence il faut mettre des lits, non-seulement pour les Officiers, mais généralement pour tous les convalescens, & ces lits ne doivent pas être suspects, ni avoir servi à aucun malade pestiféré.

Il faut de plus, à la porte de cette maison, un fourneau avec une grande Cuve, ou chaudiere, pour y désinfecter dans de l'eau bouillante les habits des convalescens, & tout ce qu'ils auront de linges, & de meubles suspects, quand on les fera passer de l'Infirmerie dans cette maison de convalescence. Dans la maison des suspects qui viennent de la Ville, il ne faut des lits qu'à l'appartement des Officiers, parce que les suspects feront porter leurs propres lits quand ils viendront.

Dans la maison des quarantenaires, il faut aussi des lits, si on peut, pour tous, & un fourneau, & une grande chaudiere pour le même usage que dans la maison de convalescence.

Préparatifs pour le dedans de la Ville.

LE premier, & le principal par où j'aurois sans doute commencé, si je ne sçavois qu'on l'a déjà fait dans la plupart des

Villes du Royaume, selon les ordres de la Cour, & des Commandans, & Intendans des Provinces, c'est l'établissement d'un Bureau de Santé.

Ce Bureau est composé d'un Commandant, des Consuls, & des plus zelés Citoyens, parmi lesquels on choisit des Commissaires Généraux, qui ont soin de visiter deux fois par jour leurs Paroisses, & d'instruire le Bureau de tout ce qui s'y passe. Ces Commissaires Généraux peuvent se choisir des Aydes, ou Sous-Commissaires, quand leur Paroisse est trop étendue.

Le second est de faire amas de bled, & d'établir dans le centre de la Ville, un magasin de diverses provisions de bons parfums.

Le troisième est d'avoir une Pharmacie bien fournie de toutes sortes de drogues, & où se fassent dans le besoin par un Apotiquaire en chef, les remedes, & les emplâtres qu'il distribuera en son temps, selon les ordres du Médecin des Infirmeries, & du Chirurgien Major.

Le quatrième est de choisir, ou de désigner les Officiers dont on aura besoin.

Il faut dans l'Infirmerie un Intendant qui y maintienne le bon ordre, qui veille sur le linge, & qui empêche la dissipation du bien commun. S'il a besoin d'aide, on le lui donnera. Il faut encore un Aumônier pour le spirituel; des Infirmiers pour les hommes; des Infirmieres pour les femmes; un Ecrivain pour tenir Registre du nom des malades, du jour de leur entrée, & de leur sortie, du nom des morts, & du jour qu'ils meurent.

On aura besoin à peu près des mêmes Officiers dans les trois autres maisons.

Mais de quoi il faut se pourvoir d'avantage, c'est de Chirurgiens, & de Corbeaux, dont le nombre diminuera bien-tôt, & sera peut-être réduit à rien, pour peu que le feu de la contagion vienne à s'allumer.

Qu'on n'oublie pas d'établir un Chef de Corbeaux, qui les commande avec autorité, qui veille sur leurs actions, & qui les empêche de voler des meubles suspects, quand ils entreront dans les maisons pour y enlever les malades, & les morts.

Pour ce qui est des sentinelles, on les placera en son temps;

par-tout où il en fera besoin , & sur-tout aux avenues des Infirmeries , & aux logemens des Corbeaux , dont l'évasion , & même les simples excursions , feroient si pernicieuses ; & comme on n'est pas toujours à portée d'avoir des troupes réglées , on ne sçauroit gueres se passer de lever une Milice Bourgeoise , pour les gardes nécessaires du lieu , & pour contenir le peuple sous les ordres du Commandant , qui ne peut faire observer la discipline avec trop de rigueur , n'y ayant point de petite faute en ces sortes de conjonctures.

Si dans le cours de la maladie , l'on venoit à manquer d'Infirmiers , ou d'Infirmieres , on ne devroit pas faire difficulté d'en prendre de gré , ou de force , parmi ceux qui sont entierement guéris , ou qui sont en voie de l'être bien-tôt , & à l'égard desquels on a exercé une charité qu'ils doivent exercer eux-mêmes à l'égard des autres.

Le cinquième préparatif est d'avoir pour le transport des malades , des chaises roulantes , ou des charrettes couvertes , pour enlever les morts , & pour nettoyer les ruës ; des tombereaux garnis de grelots , ou de clochettes , pour avertir les habitans de se retirer , quand ils les entendront venir , & de fermer les fenêtres de leurs maisons , pour ne pas humer un air mauvais , & corrompu.

Au sujet des autres tombereaux , ou charrettes , qu'il faut aussi avoir en grand nombre , pour le transport des diverses provisions , on les pourra distinguer suffisamment par ces mots écrits sur le bois en gros caracteres . PROVISIONS POUR LES INFIRMES.

Au reste , comme tous ces préparatifs engagent la Ville à de grandes dépenses , il seroit bon qu'on commencât par une quête générale , où l'on amassât quelques fonds en argent , & où l'on recueillît le plus de meubles qu'on pourroit , sans négliger de faire amas de vieux linge , absolument nécessaire pour les pansemens des playes. La consommation de ce vieux linge va plus loin qu'on ne sçauroit croire , & c'est de quoi , pour l'ordinaire , les malades manquent le plus.

Voilà les préparatifs , tant pour les dehors , que pour le dedans de la Ville , & qui mettent en état de faire aisément , & sans délai , la quarantaine générale , dont nous allons former le plan , & où l'on va voir d'une manière encore plus sensible , l'usage de tous ces divers préparatifs.

QUARANTAINE GENERALE.

COMME la communication que les Citoyens ont entr'eux est l'unique voie par où le mal se répand dans leur Ville, l'expérience a fait voir que le seul, & infallible remede pour arrêter le cours du mal, c'est de rompre le plus promptement que l'on peut cette communication des Citoyens, en les obligeant à une quarantaine exacte, & générale.

Préparation prochaine à la quarantaine générale.

1^o. IL faut d'abord faire la publication de cette quarantaine huit jours d'avance, afin que chacun prenne ses mesures, & fasse ses petites provisions; & deffense à toutes sortes de personnes, de quelque condition, & qualité qu'ils soient, & sous quelque prétexte que ce puisse être, de sortir de leurs maisons pendant tout le temps de la prochaine quarantaine.

On exceptera ceux que Monsieur le Commandant, & Messieurs les Consuls, ou le Bureau de Santé, jugeront être nécessaires; & l'on peut mettre de ce nombre les Pourvoyeurs des particuliers qui ne voudront pas être nourris aux frais de la Communauté; mais à condition que ces Pourvoyeurs seront munis de leurs billets de sortie.

On deffendra encore sous de plus séveres peines, de changer d'habitation, ni de transporter aucun meuble d'une maison à une autre, & cela non-seulement pour tout le temps de la quarantaine, mais jusqu'à ce que la Ville soit entierement délivrée, & purifiée.

2^o. Pendant ces huit jours de préparation, il faut secourir promptement les pauvres, & sur-tout les malades qui ont déjà ressenti les premieres étincelles de la contagion, & que peut-être on n'est pas encore en état de transporter aux Infirmeries, parce qu'elles ne sont pas entierement préparées.

On doit donc alors préparer trois magasins publics, l'un pour le pain, l'autre pour le vin, dans les lieux où, comme ici, l'on en a commodément, & le troisième pour la viande.

Les pauvres vont à ces magasins avec un billet du Commissaire Général de leur Paroisse, & y reçoivent les secours dont

ils ont besoin selon la quantité dont le billet fait foi.

Il est quelquefois nécessaire de secourir ainsi les pauvres, avant même les huit jours qui précèdent immédiatement la quarantaine générale, comme il s'est fait en cette Ville, où j'ai trouvé en arrivant toutes les maisons pleines de malades, & de morts, & où il falloit dresser de nouvelles Infirmeries, & faire enlever tous les cadavres avant qu'il fût question de quarantaine générale.

3°. On désignera dans chaque Paroisse un four public, à l'usage de ceux qui n'ont pas besoin du pain de la Communauté; & ordre au Boulanger de faire au plutôt ses provisions, pour être en état de fournir du pain à ceux-là pendant tout le temps de la quarantaine.

4°. Il faut mettre le bled en farine, & en faire un grand magasin, à proportion des habitans qu'on a à nourrir, & pour lesquels il faut préparer des alimens, non-seulement pour quarante jours, mais pour soixante, & quatre-vingt jours, s'il est besoin de prolonger jusques-là la quarantaine.

Ce grand magasin de farine, & l'autre magasin des diverses provisions dont nous avons déjà parlé, & que nous avons placé dans le centre de la Ville, seront comme deux sources d'abondance, qui se répandront sur les magasins particuliers, que les Commissaires généraux mettront dans le centre de leur Paroisse, & où l'on ajoutera en son temps le pain, dont on ne peut faire de provision que pour peu de jours.

5°. Il faut dans tous ces magasins, soit généraux, soit particuliers, un Intendant, ou surveillant, pour avoir l'œil sur les provisions, & en tenir un compte exact; & il faut aussi un Chef des distributeurs, qui les accompagne lorsqu'ils feront leurs distributions.

Voilà à quoi doivent être employés les huit jours qui devancent la quarantaine générale. Il est temps d'en venir à la pratique, & d'entrer dans cette quarantaine.

L'ORDRE QUI DOIT ETRE OBSERVE' dans la quarantaine générale.

ORDRE en distribuant les alimens.

LE Chef des distributeurs ira tous les matins, sur les sept heures, au magasin particulier de sa Paroisse ; il ira avec deux aides, plus ou moins, & une charrete, ou si le terrain ne le permet pas, avec des bêtes de charge. Il prendra les provisions nécessaires, & en les distribuant dans sa Paroisse, ou son quartier, il s'informera avec soin, s'il n'y a point quelque famille qui souffre, & sur-tout s'il n'y a point quelque nouveau malade, ce qu'il tachera de découvrir par lui-même, en faisant mettre aux fenêtres tous les habitans de sa Paroisse, ou de son quartier. Il fera encore sa tournée avec les mêmes perquisitions à deux heures après midi, & s'il découvre quelque nouveau malade, il en donnera avis sans délai au Commissaire Général.

Il a fallu dans cette Ville porter des tonneaux d'eau dans les rues, pour en fournir aux habitans, parce que l'eau des puits n'est pas potable. On aura moins besoin d'eau dans la plupart des autres Villes, & le transport n'en sera pas si dispendieux.

O R D R E en enlevant les malades.

DES que le Commissaire Général est averti qu'il y a dans sa Paroisse un nouveau malade, il le fait visiter par le Médecin, ou le Chirurgien d'Office ; & si le malade est déclaré pestiféré, le Commissaire ordonne au Chef des Corbeaux, de le faire sans retardement transporter aux Infirmeries ; & ce Chef aura soin de faire mettre derrière la chaise roulante, ou sur la charette couverte, la paille, & le matelas du malade, avec une, ou deux paires de draps, & quelques chemises, pour que le malade puisse en changer, & être tenu dans la propreté si nécessaire aux Infirmeries.

On fera mettre ensuite hors de la Ville, & le plutôt qu'on pourra, toute la famille suspecte, que l'on enverra en quarantaine dans la maison des suspects, où l'on fera transporter aussi les lits de cette famille, & quelque peu de son linge, comme on a fait aux malades, & le Chirurgien d'Office visitera assi-

duement cette maison des suspects, pour en tirer, avec les mêmes précautions, tous ceux qui y tomberont malades.

A mesure qu'on enlèvera les malades, & les familles suspectes, on aura soin de faire fermer le plus solidement qu'on peut, les portes, & les fenêtres de leurs maisons, & cela pour empêcher qu'on ne vole, ou qu'on ne transporte ailleurs des effets pestiférés; & les clefs de ces maisons seront portées chez le Commissaire Général, avec une étiquette, où soit marqué le nom du Propriétaire; & parce qu'on doit en son temps purifier ces maisons contaminées, on les marquera d'une croix rouge.

ORDRE en transferant de l'Infirmierie ceux qui entrent en convalescence.

DE's qu'ils arrivent dans la maison de convalescence, on les fait entièrement dépouiller, & l'on jette leurs habits, leurs chemises, & tous leurs autres effets dans la chaudiere d'eau bouillante destinée à cet usage; & cependant on leur donne une chemise blanche, & un habit de laine fait en maniere de robe de chambre; & lorsque leurs premiers habits sont secs, on les leur rend, & l'on retire la robe de chambre, & la chemise qui doivent servir à d'autres; & par plus grande précaution, on leur fait donner à eux-mêmes un parfum.

ORDRE en transferant les convalescens dans la quatrième maison, qui est celle de la quarantaine de sortie.

LORSQUE les convalescens ont leurs playes entièrement cicatrisées, on les fait passer dans cette quatrième maison, où ils font une quarantaine exacte, après laquelle on fait de nouveau bouillir leurs habits, & on les parfume eux-mêmes, pour qu'ils rentrent sans danger dans la Ville, & retournent dans leurs maisons désinfectées.

ORDRE en parfumant, & désinfectant les maisons.

L'EXPERIENCE m'a persuadé qu'il seroit très-avantageux de mettre en action les parfumeurs dès la naissance de la contagion, & cela de la maniere que je vais dire.

1^o. On partagera les parfumeurs en deux, ou trois bandes, selon le nombre qu'on en aura.

2°. A la tête de chaque bande, on mettra un habitant du lieu, homme de probité, & entendu, lequel après que le premier parfum est donné avec de la poudre, entre le premier dans la maison qu'on va parfumer, & en parcourt les diverses chambres, pour y prendre connoissance des effets qui y sont, fait ouvrir les armoires, & les coffres, où il y a du linge blanc, & d'autres meubles propres, & bien pliez, afin que toutes ces choses prennent plus facilement le parfum. S'il trouve de l'argent, & des bijoux, ou de la vaisselle, il s'en saisit, & le contrôle, pour le remettre ensuite au Propriétaire, ou en dépôt dans le lieu de sûreté, que Messieurs les Consuls auront désigné pour cela.

3°. Il suffira de deux Parfumeurs à chaque bande, & de deux Corbeaux, qui auront soin de jeter par les fenêtres tous les effets suspects, matelas, paillasse, draps, couvertures, tours de lits, linge sale, hardes, & vieilles guenilles. Ils jettent le tout dans la rue, où d'autres Corbeaux le ramassent dans des tombereaux, ou charettes, & le portent loin de la Ville, dans le lieu qu'on leur a marqué, & y mettent le feu, quand il regne un vent favorable, qui doit porter ailleurs la flamme, & la fumée.

Observez pourtant que parmi ces meubles destinés au feu, il faut faire choix du linge, & des meubles qui sont encore assez bons pour mériter d'être désinfectés, & pour être ensuite de quelque usage aux Infirmeries, où l'on les portera.

S'il y a quelque bon matelas parmi ces meubles, on l'y fondra, on en échaudera la laine, & l'on en lessivera la toile.

Il est aisé de juger, par tout ce que je viens de dire, qu'on ne peut trop avoir, ni de Corbeaux, ni de tombereaux.

Dès que les Parfumeurs sont sortis de la maison, ainsi désinfectée, le Serrurier qui accompagne la bande, ferme la porte; & supplée avec des pattes de fer les clefs qu'on a égarées, & l'on fait une nouvelle marque pour distinguer cette maison désinfectée, d'avec celles qui ne le sont pas.

ORDRE en faisant la Patrouille.

ON la fera dans chaque Paroisse, & faute de troupes, & de Milice Bourgeoise, on armera les Commissaires, les Sous-Commissaires,

Commissaires, & leurs Aides, qui se releveront de deux heures en deux heures. Jour & nuit, Monsieur le Commandant, & Messieurs les Consuls, feront aussi leur ronde au temps, & de la maniere dont ils seront convenus; & si quelque habitant est surpris en faute contre les loix de la quarantaine, peine afflictive contre lui; & châtiment exemplaire sans rémission.

ORDRE pour le Bureau de Santé.

LE Bureau en temps de contagion, se tiendra au milieu de quelque place, ou quartier aéré; les Commissaires s'y rendront à l'heure assignée, & s'il y a quelque désordre à réparer, ou quelque nouveau Reglement à faire, on en prendra de concert la résolution.

Sur la fin de la quarantaine, on s'est avisé dans cette Ville, d'ordonner une visite générale des maisons par un Chirurgien de confiance, lequel en effet a découvert quelques convalescens qui se déroboient à la vigilance des Commissaires. On y a de même ordonné avec succès à tous ceux qui avoient eû des malades dans leurs maisons avant l'établissement de la quarantaine, de faire échauder leurs habits, & tous leurs effets suspects, & de les aérer, pour être pleinement désinfectés.

ORDRE pour les maisons de campagne.

ON y suivra à peu près la même méthode que dans la Ville; on y nommera des Commissaires Généraux, qui veilleront sur les maisons de campagne de leur district; on y enverra des Parfumeurs, &c.

Voilà comment je m'y suis pris pour éteindre dans cette Ville l'affreux incendie que j'y ai trouvé, quand la Cour m'a fait l'honneur de m'y envoyer pour commander, & le grand succès que Dieu m'y a donné, doit engager les autres Villes, & Villages par proportion, à suivre, en cas de malheur, le même plan.

Fait à Arles ce 7. Octobre 1721.

M E M O I R E

*POUR fournir promptement aux pressans besoins
des peuples attaqués de la peste , & en
prévenir le progrès.*

IL est de la connoissance publique , que la peste qui a fait de si prodigieux ravages à Marseille , à Aix , & dans plusieurs Villes , & Villages de Provence , doit autant son progrès à la privation des choses nécessaires à la vie des habitans , qu'à la corruption de l'air. Les Prélats , & les Compagnies Supérieures , les Commandans , les Intendans de Police , & de Marine , les Médecins , & plusieurs personnes charitables dévouées au service des pestiférés , ont informé la Cour , que si ces peuples avoient eu du pain , de la viande , des remedes , ou de l'argent , pour subvenir à leurs besoins , Marseille , si florissante par le grand nombre de ses Citoyens , & par son commerce , ne seroit pas une Ville déserte.

Le Roi touché des relations qui ont été envoyées , a fait faire des remises à la Province ; mais les embarras de l'Etat n'ont pas permis à Sa Majesté d'exécuter ce que la compassion excitoit dans ses entrailles paternelles , & ces secours n'ont pu subvenir entierement aux nécessités de ses Sujets affligés.

La disette est générale en Provence ; elle augmentera par la stérilité des terres que les habitans n'ont pu cultiver ; & il est à craindre que la contagion , qui s'est rallentie pendant l'hyver , ne se renouvelle au retour du printemps , & des chaleurs de l'été. Que nous voyons qu'elle a gagné Toulon , où la peste est déclarée ? elle regne déjà dans les Equipages de mer , & peut encore être portée par les vents , & par quelques fugitifs , au milieu des troupes , dans les Provinces voisines , & communiquer de l'une à l'autre l'horreur & la désolation dans tout le Royaume , s'il n'y est promptement , & efficacement pourvu.

Tout l'Etat est intéressé à trouver un prompt secours , contre un mal qui menace tout le Royaume.

On propose , pour y parvenir , une collecte générale , dont

le produit fera presque imperceptible, ou du moins très-peu à charge; & on présume que personne ne répugnera à secourir ses compatriotes dans leur malheur.

On demande qu'il plaise au Roi, d'ordonner par un Déclaration, qu'il soit levé un droit de cinq sols par cheminée sur toutes les maisons, tant dans les Villes, que dans les campagnes, sans distinction de personnes, de rang, de caractère, ni de sexe, attendu que c'est pour le salut du Public.

Le recouvrement de ce droit, attendu sa destination, sera fait sans frais, & par un pur motif de charité, par les Receveurs de la Capitation dans les Villes, & par les Collecteurs des Tailles dans les Paroisses de la campagne, ou autres personnes qu'on jugera à propos de nommer; & les deniers seront remis aux Intendans, pour être employés aux achats des choses nécessaires, sur les ordres du Roi, qui leur seront envoyés par M. le Chancelier.

Le produit de cette collecte, ne pourra, sous aucun prétexte, être employé qu'à fournir aux besoins des pestiférés.

Cette contribution n'aura lieu, & ne subsistera qu'autant que la peste se fera sentir. Elle cessera trois mois après que les Evêques, les Magistrats, & les Médecins des lieux infectés, auront remis aux Intendans des certificats que le mal est cessé, & que la communication est libre.

INSTRUCTION

POUR se conduire dans les lieux attaqués de peste.

LA maladie contagieuse qui afflige depuis long-temps une partie considérable du Royaume, s'y étend malheureusement, nonobstant les dispositions prises pour y remédier, puisqu'elle a gagné le Gevaudan, où même elle s'étend fort.

Ce progrès vient uniquement de la communication, soit par les hommes mêmes, soit par le transport des marchandises d'un lieu à un autre.

De plus, le défaut d'avis certains, & prompts des lieux où la maladie a pénétré, justifié par le temps considérable de trois

mois, que l'on a été à sçavoir si c'étoit ce même mal qui re-
gnoit dans le Gevaudan, a empêché jusqu'à présent de porter à
propos les remèdes praticables, & d'arrêter le cours de ce mal.

C'est pour y parvenir, qu'outre les dispositions générales qui
ont été faites pour empêcher la communication de la peste,
l'on croit encore nécessaire de rendre une Ordonnance du Roi,
qui sera publiée dans le Gevaudan, & à dix, quinze, & vingt
lieuës à la ronde, contenant les Réglemens ci-après.

1°. Deffendre sous peine de la vie de sortir du Gevaudan,
sans des Certificats de santé, servant de passe-ports, qui dési-
gneront la route que voudra tenir celui qui en voudra sortir;
avec ordre de le faire viser au dos dans chaque lieu de la
route: & deffenses, sous pareille peine, de s'écarter de la
route indiquée.

2°. Deffendre, sous peine de la vie, de marcher avec de
faux Certificats.

3°. Obliger les Maires, & Echevins des Villes, Bourgs, &
Villages, de désigner une, ou deux maisons, suivant le lieu de
passage, pour loger les passagers; & deffendre à tous les ha-
bitans, de donner furtivement azile, sous peine de la vie.

4°. Obliger pareillement les Maires, & Echevins, à en-
voyer des certificats de tous les morts, contenant les causes,
& symptômes de la maladie de chaque habitant qui sera dé-
cédé; lequel Certificat sera délivré par le Médecin, ou Chi-
rurgien, qui aura dirigé le malade, visé des Curé, & Maires,
& Echevins du lieu. Ledit Certificat sera envoyé dans le mê-
me jour au Bureau de Santé du chef-lieu d'où dépendront les
Villes, Bourgs, & Villages. Et au cas qu'il y ait soupçon de
contagion, on fera partir des exprès pour en donner avis aux
Commandans, & Intendans des Provinces; cette précaution
étant nécessaire pour secourir les lieux au moment que la ma-
ladie y commence. Et s'il arrive que par la faute des Magis-
trats, & des Echevins, les avis n'en soient pas fideles, leur pro-
cès leur sera fait.

5°. Tous les Villages désignés seront tenus de faire la garde
à proportion du nombre d'habitans, pour faire représenter par
les passagers les Certificats de Santé à celui qui sera désigné
pour les examiner. Il y aura au moins un homme de la garde
qui sçache lire.

6°. Deffendre aux Fermiers dans les Hameaux séparés des Villages ; sous peine d'être brûlés , de donner aucun azile ; & au cas qu'ils y fussent forcés , ils seront tenus de le venir déclarer au plus prochain Village à l'instant qu'ils en auront la liberté , en désignant les personnes ; & les principaux habitans dudit Village seront pareillement tenus d'en donner avis sur le champ dans les lieux , & aux personnes indiquées , afin que l'on puisse faire poursuivre , & arrêter les gens qui auroient pu passer furtivement.

PRECAUTIONS

PRISES contre le progrès de la contagion , & pour la désinfection des personnes , maisons , & marchandises , dans tous les lieux qui en ont été attaqués.

TOUT le monde sçait l'attention particuliere qu'a eu Son Altesse Royale à faire établir , & garder rigoureusement des lignes garnies de troupes , & de Payfans armés , pour empêcher que les habitans des Provinces attaquées de la maladie ne communiquassent avec ceux des Pays sains ; & les exemples qui ont été faits pour punir ceux qui ont eu la rémerité de s'exposer à passer ces lignes.

On sçait aussi avec quelle exactitude on a bloqué successivement chaque Ville , Bourg , Village , ou simple Hameau , dans lesquels on a découvert le moindre symptôme de cette maladie ; ainsi il ne reste qu'à faire connoître ce qui s'est passé dans l'intérieur de ces lieux.

A mesure que quelqu'un y est tombé malade , on l'a porté sur le champ aux Infirmeries , que l'on avoit eu soin de fournir par avance de Médecins , de Chirurgiens , & de remedes , & autres choses nécessaires , tant pour leur guérison , que pour leur subsistance.

On a commencé par brûler , sans aucune complaisance , les linges , hardes , couvertures , matelats , & autres meubles dont ils se servoient le plus ordinairement chez eux.

Il a été ordonné des quarantaines de rigueur, pendant lesquelles il étoit deffendu sur peine de la vie, à toutes personnes de sortir de leur maison & de paroître même sur le pas de leur porte. Il y avoit des patrouilles établies pour veiller jour & nuit aux contraventions. Les Consuls des lieux, les Commissaires de quartier, & les pourvoyeurs distribuoient à chaque famille ainsi renfermée les choses les plus nécessaires à la vie.

On a ensuite obligé tous les Marchands de déclarer, & de faire porter au Lazaret, dans les lieux où il y en a, ou dans des magasins publics, couverts, & fermés exprès, toutes les étoffes, & marchandises susceptibles de contagion qui pouvoient être chez eux.

Ceux qui avoient des magasins particuliers ont été contraints de les fermer, & d'en remettre les clefs aux Commandans, ou Commissaires nommés pour cet effet, qui les ont scellés de leur cachet, & ont tenu registre exact du nombre, & de la qualité desdites marchandises, & du nom des propriétaires.

Lorsque la maladie a paru tirer à sa fin, les Maires, Consuls, & Bureau de Santé, ont eu ordre de faire mettre dans l'eau bouillante, avec du rartre, de l'alun, & autres drogues, les Cadix, les étoffes, la laine non filée, le chanvre, la toile, & généralement tout ce qui étoit susceptible de lessive, & de les exposer ensuite à l'air pendant le nombre de jours nécessaires pour les bien sécher; ce qui a été exécuté avec la dernière régularité.

Les foyes, le fil, les chaînes à étain, & rames, ou non filés, les cuirs, & toutes les autres marchandises non susceptibles de lessive, ont été mises à l'évent dans des halles, ou autres lieux couverts, & bien aérés, pendant trente jours, dont quinze sur un côté, & quinze sur l'autre; après quoi le tout a été marqué, & rendu aux propriétaires, avec des certificats authentiques de cette purification, signés desdits Maires, & Consuls; & deffenses néanmoins de rien transporter d'un lieu à l'autre jusqu'à nouvel ordre.

Les bleds, farines, grains, legumes, fruits crus, secs, & confits, le vin, l'eau-de-vie, les liqueurs, huile, savon, beurre, fromage, poisson sec, & salé, sucre, poivre, cloud de

gérofle, & autres épiceries, drogues, médicamens, & parfums, le tabac, la vaisselle de fayence, le bois, &c. n'ont point été censés avoir besoin de désinfection.

Après les opérations ci-dessus, il a été fait des visites exactes dans toutes les boutiques, & maisons des Marchands, même dans celles des particuliers, & des Communautés Religieuses; & lorsqu'il s'y est trouvé des marchandises non déclarées, elles ont été brûlées, & les propriétaires, ou ceux qui les avoient recelées, ont été condamnés en 6000. liv. d'amende.

La rechûte de Marseille, & de Mende, a donné lieu à une nouvelle quarantaine dans ces deux Villes, & à des ordonnances encore plus rigoureuses, & portant peine de mort contre ceux chez lesquels on trouveroit des effets suspects, & non déclarés. On y a fait de nouvelles visites; & ce qui s'y est trouvé n'avoir point été parfaitement lessivé, ou parfumé, l'a été tout de nouveau.

Les maisons de tous les lieux infectés ont été lavées par dedans avec de l'eau de chaux vive, & les meubles avec une éponge trempée du plus fort vinaigre.

On a brûlé dans les chambres où il y avoit eu des morts, ou des malades, un parfum violent, composé de bois, & de graine de genièvre, de soufre pur, ou de poudre à canon, de son trempé de vinaigre, & de plusieurs autres drogues propres à chasser le mauvais air.

Personne n'a passé d'une Province à l'autre qu'après une quarantaine exacte, & qu'en changeant d'habit, & faisant parfumer son corps avec les mêmes drogues.

Les Corbeaux, Infirmiers, & autres personnes préposées à la garde des malades, & à la désinfection, ont aussi subi les quarantaines, & les parfums.

Il a été publié en Languedoc, dès le commencement du mois de Septembre 1722. une Ordonnance portant amnistie à tous ceux qui déclareroient dans vingt-quatre heures les hardes, ou effets qu'ils pouvoient tenir cachés, & peine de mort contre ceux chez lesquels on en trouveroit passé ledit temps. Cette ordonnance a fait rapporter encore quelques effets, & l'on en a trouvé quelques autres dans des places publiques, ou dans des rues écartées, les propriétaires n'ayant vraisemblablement osé les rapporter, dans la crainte d'être punis. Tous

ces effets ont été brûlés, & quelques jours après il a été publié autre une amnistie de trois jours pour dernière épreuve.

Par surabondance de précaution, & pour une plus entière sûreté, il a été fait une nouvelle désinfection des marchandises dans tous les lieux de Provence situés entre la ligne du Comtat, & celles de la Durance, & de l'Isère.

Les étoffes du Gevaudan, & des autres cantons du Languedoc, qui avoient déjà été désinfectées, comme il est dit ci-dessus, ont encore été mises à l'évent dans les magasins où elles se sont trouvées, ou dans des granges, & maisons les plus voisines, où l'on a fait des ouvertures convenables pour y faire passer le grand air, & où les étoffes ont été étendues vingt jours sur un côté, & vingt jours sur l'autre.

Les Villes d'Orange, & d'Avignon se sont conduites à peu près de la même manière, sur-tout depuis que les troupes du Roi sont dans le Comtat; de sorte qu'il y a tout lieu d'être pleinement persuadé qu'il ne reste aucun levain de maladie, & qu'il ne peut arriver aucun accident du rétablissement du commerce des marchandises qui ont subi l'examen, & les purifications ordonnées.

M E M O I R E.

QUOIQUE les précautions que la sûreté du Royaume a demandées pour empêcher les progrès de la contagion en Languedoc, aient des suites bien fâcheuses, on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait eu moins d'inconvenient d'y assujettir les peuples, que de les exposer à être attaqués d'un mal, dont ils ne pouvoient être garantis qu'en évitant toute sorte de communication avec tout ce qui avoit contracté jusqu'au plus petit degré d'infection. L'expérience a fait connoître que tout autre moyen étoit inutile.

C'est dans cette vûe, lorsque cette maladie s'est manifestée en Languedoc, qu'on s'est moins attaché à la guérison des lieux attaqués, qu'au salut de ceux qui ne l'étoient pas. On ne devoit pas craindre pour cette seule Province; l'Etat entier étoit exposé à ce même danger. C'est pour le prévenir qu'on a envoyé
en

en Languedoc jusqu'à vingt bataillons pour former différentes lignes ; que la Province a fait garder par les milices ses frontieres ; que les Diocésés les plus voisins des lieux infectés ont mis sur pied , & entretenu une partie de leurs habitans ; que les Communautés en particulier ont fait faire des gardes continuelles , & des détachemens pour empêcher toute communication.

La plus grande partie de ces précautions pouvoit être inutile , lorsqu'elles ont été déterminées ; mais l'événement ne pouvant être prévu , parce qu'il étoit inconnu , on a fait alors par prudence , pour la conservation de l'état dans une occasion si importante , ce qu'on auroit regardé dans tout autre cas comme la ruine des peuples du Languedoc.

Tels ont été les motifs qui ont opéré les moyens dont on s'est servi jusqu'à présent pour prévenir les progrès de la contagion. On en a connu les inconveniens , lors même qu'on les mettoit en usage ; mais l'objet de garantir l'Etat d'un mal si dangereux , en évitant toute communication (seul & unique remede salutaire) la confiance que cette voie redonneroit bien-tôt la liberté au commerce , fit fermer les yeux à tous ces maux , quoique sensibles , pour éviter celui de la contagion , qui étoit le plus redoutable.

Toutes ces différentes précautions ont produit l'effet qu'on s'étoit proposé. Les premières lignes formées depuis Alzon , Village des Cevenes , frontiere du Rouergue , jusqu'à Saint Didier en Velay , frontiere d'Auvergne , ont empêché si efficacement toute communication avec le reste du Languedoc , que depuis le mois de Septembre qu'elles sont établies , il n'y a eu aucun malade suspect au-delà des lignes ; ce qui prouve manifestement deux faits importans , l'un que rien d'infecté n'est sorti de l'intérieur de ces lignes depuis qu'elles sont formées ; & l'autre , qu'avant même qu'elles fussent établies , les précautions prises par les personnes qui ont l'autorité du Roi , avoient également évité qu'il ne fût sorti des lieux infectés aucune sorte d'effets suspects.

Cependant la crainte qu'on a eue que malgré toutes ces mesures il n'eût été introduit avant , ou depuis , ces premières lignes , quelque chose d'infecté dans la partie du Languedoc qui les avoisine , détermina à prendre le parti de former une nouvelle

ligne sur la Riviere d'Orbe , parce qu'on crut qu'étant éloignée de vingt grandes lieues de la ligne qui renferme le pays attaqué , si quelque personne , ou marchandise , avoit échappé à la vigilance exacte de cette premiere ligne , les suites fâcheuses ne pouvant tout au plus s'étendre qu'entre ces deux lignes , celle de l'Orbe se trouveroit comme une digue , en cas d'un tel événement , qui assureroit non-seulement le reste de la Province , mais la Guyenne , le Roussillon , & successivement le Royaume. C'étoit le parti le plus sûr , aussi fut-il jugé le plus convenable , malgré tous les inconveniens qu'il entraînoit.

Mais si la sûreté a exigé dans un temps qu'on oubliât pour le salut de l'Etat la situation violente où se trouvent les peuples du Languedoc , qui se fait même ressentir à leurs voisins , on peut dire que les choses sont dans un état présentement à pouvoir prendre les moyens pour délivrer ces mêmes peuples de la misere qui les met au dernier désespoir. Le commerce est éteint , plus de cent mille habitans qui ne vivoient avec leur famille que par leur industrie , & au jour la journée , sont sans travail ; les terres sont incultes dans la plûpart des campagnes , & les recoltes du Bas-Languedoc , quoique fertiles cette année , vont être perduës , si les Payfans qui sont dans l'usage de se transporter de Paroisse en Paroisse à mesure que se fait la maturité des productions , n'ont la liberté qu'ils avoient toujours eue. On peut quant à présent prendre des mesures pour purifier le pays infecté , donner quelque aïssance à celui qui est sain , & concilier le soulagement des peuples avec la sûreté , & les précautions convenables , pour éviter une communication qui seroit pernicieuse , si elle étoit trop prématurée.

Monsieur le Maréchal de Berwick , qui voit de près l'état où est cette Province , & qui sent l'importance qu'il y a de traiter cette affaire avec les précautions les plus sûres , sans être moins touché de l'état violent où se trouvent les peuples , avoit d'abord pensé qu'avant de permettre aucune communication , il falloit assujettir à une quarantaine de quarante jours toutes les personnes , meubles , & marchandises qui se trouvoient dans l'étendue de la premiere ligne , c'est-à-dire , dans le Gevaudan en entier , dans une partie du Vivarais , du Velay , & des Diocèses d'Uzés , & Alais , qui y sont enclavés. Mais les réflexions qu'il a faites lui-même sur l'impossibilité d'exécuter

un projet si étendu , dont la disposition seule pour les subsistances dureroit plus de six mois , ont déterminé Monsieur le Maréchal de Berwick à reduire cet objet aux seuls endroits où il y a eu des maladies ; c'est-à-dire , que son idée est de faire faire une exacte quarantaine à toutes les personnes qui sont dans ces lieux , & d'en user de même pendant ce même délai pour tous les meubles , & marchandises qui s'y trouveront , & commencer cette quarantaine dans ces lieux le même jour , & finir de même.

Ce projet est très-judicieux ; une telle opération assure de la désinfection totale ; on ne sera plus agité par la crainte ; l'Etat sera en sûreté ; & les Etrangers avec qui nous devons reprendre le commerce , se rapprocheront de nous à mesure qu'ils jugeront que les précautions que nous avons prises avant de communiquer avec le pays qui a été infecté , sont solides.

L'exécution de ce projet merite une grande activité , & il demande toute l'attention de ceux qui en seront chargés. Son succès dépend du juste , & prompt approvisionnement , & des Officiers qui seront chargés de contenir les habitans des lieux qui deviendront le même jour quarantainaires , de même que les meubles , & marchandises. On doit regarder comme un principe certain , que si une quarantaine bien observée est salutaire , elle est aussi nuisible quand elle ne l'est pas. Le moyen d'éviter ce dernier écueil est de faire observer rigoureusement une bonne discipline , & de ne pas exposer au besoin de vivres les quarantainaires. C'est de ces deux deffauts que naissent la confusion , & le désordre.

Pour parvenir à ce projet , il faut d'abord sçavoir au vrai tous les lieux sans exception qui ont été attaqués de maladies contagieuses ; combien il y a de personnes dans chacun , quelles subsistances il peut y avoir en pain , vin , viande , & bois ; examiner ce qui leur manque pour fournir à une quarantaine , & les approvisionner jusqu'à concurrence du nécessaire , par les subsistances qu'on achètera dans les cantons qui seront le plus à portée , lesquelles seront remises à ceux qui seront préposés pour les emplacements , qui auront soin d'en charger ceux qui seront commis pour la distribution. Il faut choisir un certain nombre de personnes en Gevaudan pour veiller à ces emplacements , & en prendre à proportion pour la distribution des subsistances dans les lieux.

Il faut en user de même dans les Diocèses d'Alais, Uzès, & Viviers ; mais comme il y a peu de lieux qui ont été attaqués , il sera aisé de pourvoir ces trois endroits de sujets , & de vivres. Le seul endroit qui merite le plus d'attention , est la Ville d'Alais ; mais comme elle est actuellement en quarantaine , il ne sera question que de continuer les secours pour ce nouveau délai , sans rien changer à la forme.

Indépendamment de ce nombre de sujets , il en faut encore qui n'ayent d'autre soin que de faire porter aux endroits destinés dans chaque lieu les meubles , & marchandises , pour y faire quarantaine , & être mis à l'évent , après avoir fait passer par les lessives ceux qui en seroient susceptibles.

Il est important que cette quarantaine commence le même jour dans tous ces lieux pour finir en même-temps , parce qu'autrement ce seroit retomber dans le cas de voir communiquer ce qui seroit infecté , avec ce qui ne le seroit pas. C'est ce qu'on ne sçauroit éviter qu'en suivant l'idée de Monsieur le Maréchal de Berwick. C'est pour cela qu'il ne faut déterminer le jour qu'elle commencera , qu'après qu'on pourra juger par les emplacements des vivres , que tout ce qui sera nécessaire pour cette quarantaine sera en état , sans quoi on tomberoit dans la confusion.

Il est nécessaire qu'en choisissant les personnes dont on se servira pour faire les emplacements , distribuer les vivres , & désinfecter les meubles , & marchandises , on les avertisse qu'après la quarantaine finie , elles doivent se rendre dans l'endroit qui leur sera marqué pour y faire une quarantaine. Il faudra pourvoir ces endroits de vivres à proportion. Ceux qui auront travaillé dans le Gevaudan y seront placés dans quelque château , ou maison de campagne. Il en sera usé de même à l'égard de ceux qui seront en Vivarais , & pareillement pour ceux des Diocèses d'Uzès , & Alais. Après cette quarantaine , qui suivra immédiatement celle qui sera ordonnée aux habitans des lieux attaqués , ces employés auront la liberté de se retirer à l'endroit qu'il leur plaira.

L'autorité pour toutes ces opérations , & pour l'exactitude de la quarantaine , est de la dernière importance. Il faut qu'elle soit confiée à des Officiers sages , vigilans , qui connoissent le pays , & qui ayent de la fermeté pour se faire craindre.

Comme les lieux qui ont été attaqués s'étendent dans quatre Diocèses, on croit qu'il faut que ce commandement roule sur quatre Officiers de caractère, pour servir, un dans le Gevaudan, & les trois autres dans les lieux qui ont été attaqués dans les Diocèses de Viviers, Uzès, & Alais. Ils doivent s'entendre pour faire commencer la quarantaine dans le même jour pour les personnes, & prendre leurs mesures pour faire mettre deux ou trois jours à l'avance les marchandises, & meubles à l'évent, en faisant passer par la lessive tout ce qui pourra y être assujetti.

Les endroits pour la quarantaine pour les personnes, doivent être leur maison d'habitation; & pour les meubles, & marchandises, on doit se servir des enclos, s'il y en a, ou de la campagne. Les préposés à cet événement s'en chargeront par état, en séparant, & distinguant par des numeros ce qui appartient à un chacun. Ils auront soin pendant les quarante jours de remuer de temps en temps ces meubles, & marchandises, pour que toutes les parties soient également exposées à l'air.

Il faudra établir encore quelques Médecins, & Chirurgiens, dans ces quatre Diocèses, pour faire des tournées pendant cette quarantaine dans les lieux où il n'y en a pas, pour s'informer de la santé des quarantainaires, & secourir ceux qui pourroient être attaqués de nouveau de la contagion, & les séparer du lieu.

Après cette quarantaine ainsi faite, on doit regarder les lieux où il n'y aura pas eu de nouveaux malades, comme très-sains, & hors de tout soupçon; & supposé, comme il est assez ordinaire, qu'il y eût quelque étincelle de mal pendant cette opération, il faudroit, indépendamment du secours qu'on donneroit pour arrêter le progrès du mal, tenir plus long-temps ces lieux en quarantaine, en les faisant garder, & observer avec plus de soin que les autres, pour prévenir toute sorte de communication avec les voisins.

On ne propose point, en donnant ce projet, de lever les lignes qui font l'enceinte du pays infecté, quoiqu'on propose de mettre en quarantaine tous les habitans des lieux qui ont été attaqués, de même que leurs meubles, & marchandises. La matiere est trop importante pour la traiter avec tant de précipitation, & ce ne peut être qu'après cette quarantaine, &

par le succès qu'elle aura, qu'on doit prendre ce parti. Mais on croit qu'en l'état où sont les choses, & l'épreuve pendant neuf mois que le venin renfermé dans l'intérieur de la ligne, depuis Alzon jusqu'à Saint Didier, n'a pas transpiré au-delà, on doit dès-à-présent, sur une démonstration aussi sensible, lever la ligne de la Riviere d'Orbe, & celle même faite depuis Lengeat jusqu'à Tournon, qu'on a qualifié du nom de ligne d'observation. Car quand on regarderoit le pays situé dans l'entre-deux de ces lignes comme mis en quarantaine, comme ayant été réputé suspect, quatre grands mois qui se sont écoulés depuis l'établissement de la ligne sur l'Orbe, pendant lesquels il n'y a eu ni malades suspects, ni aucun symptôme douteux, ne font-ce pas une épreuve au-delà de tout ce qui a été jamais pratiqué en pareille matiere?

Quand une Ville est soupçonnée d'infection, on l'assujettit à ne pouvoir pas communiquer avec ses voisins pour un temps. Dix, vingt, trente, ou tout au plus quarante jours, sont les termes qu'on prend pour juger de son état. Si pendant ce délai la santé s'y soutient, on donne à cette Ville sa premiere liberté. On a eu la même idée du pays situé entre la premiere ligne, & celle formée sur la Riviere d'Orbe. Il y a quatre mois qu'il prouve par la santé de ses habitans, qu'il n'a aucune atteinte d'infection; il demande avec raison d'être rétabli, comme le seroit une Ville, dans sa premiere liberté, ne l'ayant perduë que par un motif de crainte.

Son état est violent, il renferme les Villes les plus considérables de la Province, qui ne peuvent vivre que par l'industrie, & par leur commerce avec le reste du Languedoc; les Manufactures y sont tombées; la circulation des denrées n'a plus lieu; les recoltes sont à la veille d'être faites. Les payfans des deux parties du Languedoc présentement divisé, se joignent ensemble pour les moissons, & les vendanges, & parcourent les campagnes à mesure que se fait la maturité des productions; le climat excessivement chaud demande cette multitude de travailleurs, sans quoi elles seroient perduës. Tout le monde sçait que dans le bas Languedoc, il faut que depuis le 15. Juin, qu'on commence à couper les bleds, jusqu'à la Magdeleine, qui est le 22. Juillet, ils doivent être dans cet espace de temps coupés, mis en gerbier, dépiqués, criblés, & portés aux greniers,

d'où il est aisé de juger quel doit être le nombre de moissonneurs nécessaires.

Les Etats prévoyant cet inconvénient, & que ce dernier coup causeroit la plus affreuse misere, ont délibéré, avant de se séparer, de demander la levée des lignes d'observation. On craint pour la vie d'un homme, quand on le croit blessé; la prudence veut, & c'est une véritable sagesse de l'observer de près, & de le traiter en malade; mais si après un certain temps on ne voit rien d'alteré, on cesse de craindre. Il y a quatre mois que le pays situé entre ces deux lignes, est dans cet état.

Pourroit-on dire qu'on a à craindre le transport frauduleux de quelque marchandise, ou effet du pays renfermé dans la premiere ligne? Il n'y a qu'à reflechir sur la consistance, & la nature de ce pays, pour cesser d'avoir cette idée. Le Gevaudan en entier, la partie des Dioceses d'Alais, Uzès, & Viviers, dont il est question, ne sont que pays de montagnes, qui ne consistent qu'en pâturages: on n'y recueille pas à moitié les denrées nécessaires pour la subsistance des Payfans; il n'y a d'autre industrie, ni aucune autre sorte d'ouvrage, que les Cadis, Serges, & Impériales, qui sont de petites étoffes fort grossieres, qu'on y fait des laines du pays, & dont le commerce étoit très-considérable.

Toutes ces étoffes qu'on y a trouvé, sont déposées dans des magasins; & comme l'on appréhendoit ce travail pour l'intérieur du pays, on a fait démonter tous les métiers, & enfermé tous les peignes; depuis une année on n'y travaille plus. La valeur d'une pièce d'étoffe qu'on fabrique dans ce pays, n'est que de dix à douze livres, en sorte que pour porter la valeur de trente livres de ces marchandises, il faut la charge d'un cheval. On croit pouvoir assurer que quand il y auroit quelque pièce d'étoffe recelée dans le pays depuis un an, ce qui ne sçauroit être après les perquisitions faites, & la peine de mort publiée contre les détempreurs, quand il n'y auroit ni lignes, ni troupes, ni gardes aussi exactes, le peu de valeur de la marchandise rassureroit assez. On penseroit bien différemment s'il falloit craindre pour l'introduction de quelques marchandises précieuses, ou étrangères, dont le peu de volume facilite la fraude, comme celles qui viennent des Indes, ou du Levant; mais des Cadis en laine blanche, ou crüe, dont les trois pièces

valant trente livres, font la charge d'un cheval, ne font pas à redouter, lorsqu'il faudroit même surprendre, pour réussir, des corps-de-gardes de troupes réglées, établies en vûe les uns des autres, & à portée de la voix, soutenus par des patrouilles continuelles, & par d'autres gardes postérieures détachées à tous les débouchés des Montagnes, & à tous les Ponts, Villes, Villages, & Hameaux, qui sont en Languedoc.

On a exposé dans ce Mémoire ce qui convient d'être fait pour l'exécution de la quarantaine, suivant le projet de Monsieur le Maréchal de Berwick; mais on n'a pas parlé des moyens sans lesquels il seroit impossible d'entreprendre ce travail. Ce sont les fonds nécessaires pour les subsistances qu'il faudra fournir aux lieux qui doivent y être assujettis, qui ne sont point par eux-mêmes en état de se les procurer. Les Diocèses ne le peuvent pas aussi; il faut donc que ce soit le Roi, ou la Province, qui en fasse la dépense. Si l'état des affaires de Sa Majesté ne permet pas qu'elle y entre, la Province pourroit faire cet effort, en considération de la cessation de la dépense actuelle qu'elle fait pour l'entretien des lignes d'observation, & par le profit encore plus grand qu'elle trouveroit en rétablissant le commerce, & la communication entre le pays renfermé par ces lignes d'observation, & le reste du Languedoc, par la facilité qu'elle auroit pour ses recouvremens. Tous ces avantages engageroient la Province à fournir à l'achat des subsistances dont ces lieux auront besoin pour la quarantaine.

Si ce projet convient, on ne sçauroit trop-tôt le mettre en exécution. En voici le précis.

1°. Faire faire une quarantaine de quarante jours à tous les lieux qui ont été attaqués de la contagion, & faire passer par l'évent, & par la lessive, les meubles, & marchandises de ces mêmes lieux.

2°. Faire commencer cette quarantaine pour tous ces lieux le même jour, & finir en même-temps, à l'exception de ceux qui pendant la quarantaine auroient quelques malades, auxquels la quarantaine seroit prorogée.

3°. Pour parvenir à cette opération, il faut d'abord, & avant toutes choses, sçavoir le nombre des lieux qui sont dans le cas, le nombre d'habitans qu'il y a à entretenir, les subsistances qu'ils ont, & après avoir supputé ce qui leur manque en pain, vin, viande,

viande, & bois, & en faire faire l'achat aux cantons les plus convenables, & faire faire les transports, & emplacements.

4°. Choisir le nombre de personnes nécessaires par rapport à la force des lieux, pour faire faire ces emplacements, & la distribution des vivres, par jour, ou par semaine.

5°. Choisir le nombre de personnes convenables pour le transport des meubles, & marchandises à l'évent, & faire passer par la lessive ceux qui en seront susceptibles.

6°. Choisir un endroit dans chacun des Diocèses de Mende, Viviers, Alais, & Uzès, où tous ces différens Employés se rendront pour faire quarantaine après celle qui sera prescrite aux lieux qui ont été attaqués, & pourvoir à l'avance ces quatre endroits champêtres de subsistance, à proportion du nombre de ces Employés.

7°. Etablir quelques Médecins, & Chirurgiens, pour faire des tournées dans les petits lieux de la campagne, pour secourir à propos les malades, s'il y en a, n'étant pas nécessaire d'en mettre dans les Villes d'Alais, Mende, & Marvejols, qui en sont pourvûs.

8°. Choisir quatre Officiers de caractère pour faire exécuter ce projet sur les lieux, gens vigilans, & qui ayent de la fermeté, & qui connoissent le pays, & les établir, un en Gevaudan, qui est la partie la plus considérable; l'autre en Vivarais; & les deux autres dans l'intérieur des lignes des Diocèses d'Alais, & Uzès.

9°. Faire lever présentement les lignes d'observation, comme inutiles, & ruineuses pour le commerce, & les peuples, & rétablir la liberté entre les Pays extérieurs à la première ligne, & le reste du Languedoc.

10°. Engager par-là, & par la cessation de la dépense de ces lignes, la Province à fournir les fonds nécessaires pour l'achat des subsistances des habitans qui seront mis en quarantaine, dont ils manqueront, si les besoins de l'Etat ne permettent pas au Roi d'y contribuer.

I N S T R U C T I O N

POUR les Quarantaines.

TOUTES les mesures que nous avons prises pour garantir cette Province du mal contagieux ; nous paroîtroient insuffisantes , si nous n'avions établi dans les lieux principaux des quarantaines , où l'on puisse envoyer les personnes , & les marchandises suspectes , pour que les uns & les autres s'y purifient par l'évent , & les parfums , de maniere qu'il n'y puisse rester aucun soupçon de danger. Mais afin que cela s'exécute avec toute l'exaétitude possible , nous avons crû qu'il étoit nécessaire de faire un reglement auquel on se conformât dans tous les lieux où il y a , ou y aura des quarantaines de précautions , que nous nommons ainsi , pour les distinguer des autres lieux de quarantaines , qu'on seroit obligé d'établir plus près des Villes , pour y envoyer les convalescens , & autres suspects , si malheureusement elles venoient à être affligées de ce mal contagieux.

1°. Il faut donc choisir , comme nous avons déjà dit , un lieu écarté de la Ville d'environ une demie lieuë , élevé , bien aéré , & placé autant qu'il sera possible , du côté du septentrion , qui soit seul , éloigné des Villages , & des grands chemins , où l'eau soit commode , & qui ait assez de bâtimens pour loger séparément les marchandises , & les personnes suspectes , & les préposés au service de la quarantaine.

2°. Les endroits qui n'auront pas toutes ces commodités , mais qui en seront susceptibles avec peu de dépense , seront choisis préféralement aux autres , pourvû qu'ils ayent les autres avantages déjà marqués.

3°. Comme il n'y a gueres de granges assez aérées pour que les marchandises que l'on y mettra , puissent y bien prendre l'air , & l'évent , lorsque la pluye , & le mauvais temps ne permettront pas de les mettre à l'évent au-dehors , on fera à tous les aspects de ces granges , des fenêtres en assez grand nombre , & assez grandes , pour que le vent y puisse entrer aisé-

ment de tous les côtés, & bien éventer les marchandises, qui pour cet effet seront toujours dépliées, & écartées sur des perches, tant dans les granges, qu'au dehors.

4°. A l'une des extrémités de chacune de ces granges, on prendra une étable, s'il y en a, ou l'on fera une muraille de séparation pour faire une chambre séparée, laquelle sera voutée, ou du moins facile à clorre, de manière que la fumée n'en puisse sortir que par la porte, ou par les fenêtres, quand on les ouvrira; on les garnira de perches, ou de cordes tendues, & élevées. C'est dans ce lieu qu'on mettra toutes les marchandises qui seront envoyées à la quarantaine pour y être parfumées, chacune suivant sa qualité, pendant le temps nécessaire, avant de communiquer avec les autres qui y sont déjà. Après ce parfum, on les portera dans la grange avec les autres, ayant soin de les tenir rangées suivant l'ordre de leur réception.

5°. A trente pas, ou environ, de distance de ce lieu de parfum, il y aura un petit lieu couvert sur quatre piliers, & garni de perches, ou de cordes tendues. C'est dans ce lieu qu'aboutiront d'abord toutes les marchandises qu'on enverra à la quarantaine, pour y être déballées, dépliées, & étendues, par celui à qui elles appartiennent, ou par le voiturier qui les aura conduites, & y demeurer ainsi cinq à six heures, avant que les préposées à la quarantaine les touchent, & les approchent de plus près que dix pas, pour en prendre l'état, & en envoyer le double au Bureau de Santé.

6°. Il y aura dans ce lieu même une cuvette, qu'on remplira d'eau assez chaude, pour y faire baigner les personnes qu'on enverra à la quarantaine, dans les saisons qui le permettront. En sortant de ce bain, elles se laveront tout le corps, & se rinceront la bouche avec du vinaigre préparé, qu'on aura mis dans ce même endroit; après quoi ayant suspendu aux perches toutes leurs hardes, elles prendront une chemise qu'on leur jettera, pour venir ensuite dans le lieu où elles doivent être parfumées. Ce lieu doit être autre que celui où l'on parfume les marchandises, plus petit, mais vouté, ou clos, comme nous avons dit, de manière à ne point laisser échapper la fumée, & échauffé comme une étuve. Leurs hardes seront ensuite portées au parfum des marchandises, & après cela éventées comme elles. A l'égard des personnes, après qu'elles auront été

parfumées, on leur donnera une autre chemise, & des habits de la quarantaine, pour les conduire ensuite dans les chambres séparées qui leur seront destinées. Les personnes de la même famille, & même les autres pour lesquelles il n'y aura qu'une suspicion égale, pourront être mises dans la même chambre, pourvu que la convenance des sexes le permette.

7°. Il seroit à souhaiter qu'on pût faire dans une même & vaste enceinte, tout autour d'icelle des loges, ou maisonnettes séparées, & munies de lieux communs, & autres commodités, éloignées de dix pas au moins l'une de l'autre, & que le devant de chacune de ces loges ait une barrière, jusqu'à laquelle les personnes puissent aller prendre l'air, pour se voir, & conférer les unes avec les autres; sans se communiquer d'une manière dangereuse. Au défaut de ce, on fera en sorte que les chambres qui se trouveront faites dans les lieux destinés à la quarantaine, soient séparées de manière qu'on puisse entrer, & sortir des unes sans communiquer, ou passer par les autres. Pour cela on les dégagera par des entrées, & des escaliers séparés; & quand on ne pourra pas faire autrement, on mettra les fenêtres à niveau du plancher, pour y mettre des échelles commodées par lesquelles on entrera, & on sortira de ces chambres, pour prendre l'air jusqu'aux bornes marquées, & conférer les uns avec les autres à dix pas de distance, sans communiquer autrement.

8°. Il y aura continuellement une garde en sentinelle, pour empêcher que les personnes de la quarantaine ne passent les bornes marquées, & ne se communiquent pas de plus près qu'il est ordonné; & au cas de désobéissance, la sentinelle pourra tirer sur elles.

9°. Il y aura dans chaque quarantaine établie, un Concierge, qui tiendra lieu du premier Officier, & fera exécuter tout ce qui sera ordonné à l'égard de la quarantaine par le Bureau de Santé. Il tiendra un Registre exact de la quantité, & qualité des marchandises qu'on y enverra, du jour de leur arrivée, & parfum, du temps qu'elles y doivent demeurer, & du jour qu'elles en partiront. Il aura sous lui deux serviteurs pour parfumer, étendre, & faire éventer les marchandises, & pour parfumer, & servir les personnes. Il y en aura un troisième pour faire la garde, & servir autrement, comme le Concierge l'ordonnera. Outre ces serviteurs, on aura une gouvernante, ou cuisini-

niere, qui sera chargée du linge, de la vaisselle, & des ustancilles de cuisine. Elle aura soin de blanchir le linge, & aura sous elle, s'il est nécessaire, une autre servante pour lui aider.

10°. Les vivres, ou autres provisions, qui seront apportés à la quarantaine chaque jour, seront déposés à un lieu marqué, éloigné du moins de trente pas, où les serviteurs de la quarantaine viendront les chercher, après que ceux qui les auront portés se seront retirés. C'est dans ce même lieu que les serviteurs de la quarantaine porteront les lettres qu'on enverra, lesquelles ils jetteront à une distance de dix pas, à laquelle celui qui les doit recevoir, & porter, les prendra avec des pincettes assez longues, & trempées auparavant dans du vinaigre chaud, & passées sur la flamme de la poudre à canon. Il trempera ces lettres dans le même vinaigre, & les passera à la même flamme, ou à la fumée d'un parfum avant de les toucher; & si les paquets sont à enveloppe, ou trop gros, il les ouvrira, pour que le vinaigre, & le parfum pénètrent dans tout l'intérieur. Il seroit à souhaiter qu'il y eût un petit lieu couvert sur quatre pilliers, où l'on jetât les lettres, pour pouvoir les y prendre en temps de pluie, & autres mauvais temps.

11°. Les logemens de ce Concierge, & de ses serviteurs, la cuisine, & les provisions, seront dans un bâtiment séparé de la grange, des loges, & des lieux de parfums, quoique dans la même enceinte.

12°. A une distance de trente pas de la quarantaine, & bien à la vûe d'icelle, il y aura un petit lieu couvert, où on élèvera un Autel, pour y dire la Messe les jours de Fêtes, laquelle les personnes de la quarantaine entendront de leurs chambres, ou du devant d'icelles; & à huit ou dix pas de cet Autel, il y aura un petit lieu couvert, où viendront ceux qui voudront se confesser, que le Prêtre écoutera de loin, à moins qu'ils ne soient malades; auquel cas on les mettra dans une chambre, ou loge écartée, servant d'Infirmerie, où ils seront servis par des Médecins, Chirurgiens, Apotiquaires, Gardes, & autres personnes qu'on nommera pour cela, & où ils seront confessés, & recevront les Sacremens, & dans ce cas tous les Officiers & autres, seront ajoutés à la quarantaine.

13°. Jusques à ce que la nécessité requiere qu'on nomme d'autres Officiers, le Concierge établi aura soin de faire nour-

rir les quarantainaires, ſçavoir, les gens aifés à leurs dépens, ſuivant la chere qu'ils pourront faire, & les pauvres aux dépens des fonds ordonnés pour cela, empêchant avec ſoin que les uns & les autres ne faſſent aucun excès en vin, ni autrement. Leur nourriture leur ſera portée par un des ſerviteurs, à une diſtance de leur chambre que le Concierge marquera, & où le quarantenaire viendra le prendre, après que ledit ſerviteur ſe ſera retiré. Après le repas, le quarantenaire rapportera ſon linge, & ſa vaiſſelle au même lieu où l'on aura mis un chaudron avec de la leſſive chaude, dans laquelle le quarantenaire lavera, & frotera un peu lui-même ſes uſtancilles, après quoi un des ſerviteurs viendra les querir. Les quarantainaires feront eux-mêmes leurs lits, & leurs chambres.

14°. Ce Concierge aura grand ſoin de voir ſoir, & matin, & pluſieurs fois dans le jour, tous les quarantainaires, pour ſçavoir comment ils ſe portent, & ce qui peut leur être néceſſaire, pour qu'au cas de maladie il puiſſe en donner avis inceſſamment au Bureau de Santé, pour être pourvû à leur ſoulagement.

15°. Pour éviter les terribles inconvéniens qui ne ſont arrivés que trop ſouvent par la mauvaiſe qualité, ou la mauvaiſe adminiſtration des parfums, nous avons chargé le Sieur Gaudet, Médecin, d'en faire faire dans l'Hôtel-Dieu de la Ville de Clermont, de différens, proportionnés aux différens tempéramens des quarantainaires, & aux qualités différentes des marchandises, & de dreſſer un mémoire, ou inſtruction, ſur la manière, & le temps d'employer les uns & les autres, afin que dans toutes les quarantaines on ſe ſerve de ces parfums, & qu'on les employe exactement, conformément à cette inſtruction, qui contiendra auſſi la manière dont les quarantainaires doivent ſe ménager avant & après le parfum, & pendant leur quarantaine.

16°. Quoique les temps fixes pour les quarantaines, ſoient de quarante jours pour les marchandises, & depuis l'année 1638. de vingt-cinq jours pour les perſonnes, il dépendra de Meſſieurs les Commiſſaires des Bureaux de Santé, de fixer les temps des uns & des autres, ſuivant l'exigence des cas différens.

17°. Afin que dans leſdites quarantaines, tout ce que nous ordonnons ſoit fidèlement exécuté, le Bureau députera une fois du moins toutes les ſemaines, deux honnêtes & prudens habitans, pour viſiter la quarantaine à une diſtance de dix pas au

moins, pour y voir le Concierge, & ceux qui lui sont subordonnés en particulier, leur faire les questions nécessaires, & voir ensuite chacun des quarantainaires l'un après l'autre, à pareille distance de dix pas; s'informer de leur santé, & de leurs besoins, pour rendre ensuite un compte exact du tout au Bureau de Santé.

M E M O I R E

SUR les Infirmeries.

MARSEILLE est la Ville du Royaume la plus propre, & la mieux située pour le commerce du Levant, mais comme ces contrées sont souvent défolées par la peste, cette Ville se trouve ainsi par là exposée aux ravages de cette maladie. Le commerce qu'elle a avec les autres Villes de la Province, & avec les Provinces voisines, les expose également aux mêmes malheurs. Outre les dépenses immenses que ces fréquentes contagions couteroient à l'État, & le dérangement qu'elles feroient dans le Royaume, il seroit à craindre qu'à la fin elles ne portassent ce commerce dans les Villes d'Italie, d'où la dernière peste de Genes l'avoit attiré en cette Ville. Le bon ordre des Infirmeries pour la purge des personnes, & des marchandises suspectes, est le seul moyen par lequel on puisse prévenir tous ces désordres, & garantir Marseille des malheurs qu'elle vient d'essuyer. Pour qu'on puisse juger si l'ordre que l'on garde dans ces Infirmeries est suffisant pour cela, on va l'exposer dans la première partie de ce Mémoire. Dans la seconde on remarquera les abus qui s'y commettent; & dans la troisième on proposera les changemens qu'il conviendrait d'y faire pour empêcher tous les abus. Chaque partie sera divisée en même nombre d'articles, & tous ces articles se répondront l'un à l'autre par le même chiffre.

i°. Les Infirmeries sont fort bien situées hors la Ville, sur le bord de la mer, & du côté du Nord. C'est un vaste enclos fermé de murailles, dans lequel il y a différentes halles pour les marchandises, des cazernes pour les quarantainaires, & mé-

me des appartemens assez propres pour les personnes distinguées. Elles sont divisées en deux ; le grand , & le petit enclos, qui est fermé , & réservé pour les marchandises , & les personnes suspectes.

Elles sont régies , ces Infirmeries , par seize Intendans de la Santé , nommés annuellement par les Echevins , lors de l'élection des Officiers Municipaux , & approuvés par le Conseil de Ville. Parmi ces seize Intendans , il y a les deux Echevins qui sortent de Charge , les autres sont pris du Corps des Négocians , & quelquefois , mais rarement , parmi les Bourgeois. Le Corps de ces Intendans compose ce qu'on appelle ici le *Bureau de Santé* , ayant avec eux un Secrétaire qui est fixe , ou tout au moins qui exerce cet emploi depuis long-temps. Ils ont des gardes , ou valets , pour le service de leur Bureau.

Ils s'assemblent dans une petite maison de bois flottante à l'entrée du port. On l'appelle vulgairement *la Consigne*. Il est vrai que depuis quelques années on a jetté les fondemens d'un superbe édifice à l'embouchure du port , où ils auront toutes leurs commodités , & tous les appartemens nécessaires. Ils tiennent leurs assemblées deux jours de la semaine , le Lundi , & le Jeudi , & toutes les fois qu'il se présente des cas qui les demandent. C'est dans ces assemblées qu'ils reglent tout ce qui regarde les Infirmeries , les entrées des personnes , & des marchandises dans ce lieu , leurs quarantaines , & celles des navires , & de leurs équipages. Ils sont en exercice chacun par semaine , & l'Intendant de semaine est chargé d'exécuter les délibérations du Bureau , a le soin de recevoir les patentes des navires qui arrivent , les dépositions des Capitaines , d'aller tous les jours aux Infirmeries , de veiller à tout ce qui s'y fait , & d'y régler toutes choses. C'est lui qui porte la parole dans les Assemblées , & c'est sur son rapport que l'on y prend les résolutions convenables au temps , & à l'occurrence des cas. Tout autre Intendant qui se trouve à la Consigne , reçoit aussi les patentes , & les dépositions des Capitaines qui arrivent.

2°. L'intérieur des Infirmeries est gouverné par un seul Officier , qu'on appelle le Capitaine des Infirmeries , & qui est fixe , ou tout au moins qui exerce cet emploi depuis long-temps. Celui-ci a seul le détail , & la garde de tout ce qui regarde les personnes , & les marchandises en quarantaine ; tout ressortit

ressortit à lui , & il est seul chargé de l'exécution des ordres , & des délibérations du Bureau de la Santé. Il y a bien d'autres petits Officiers , comme sont les Portiers , un Cabaretier , & quelques autres , mais qui n'ont aucune autorité dans ce lieu , & qui n'ont d'autre soin que celui de remplir les fonctions auxquelles ils sont destinés. Toutes ces personnes sont dans les Infirmeries avec leurs familles , & leurs domestiques.

3°. Il y a dans les Infirmeries une petite Chapelle où l'aumônier des Infirmeries dit la Messe les Fêtes & les Dimanches , & les équipages des navires viennent l'entendre , sans entrer dans la Chapelle. Les passagers , & les personnes employées dans les Infirmeries entendent aussi la même Messe.

4°. Lorsqu'un navire vient d'un lieu qui n'est pas suspect , en arrivant dans le Port , le Capitaine vient dans sa chaloupe à la Consigne , où il présente sa parente à l'Intendant qui s'y trouve , lequel lui donne l'entrée sur le champ , sans autre formalité , que de lui faire les interrogats ordinaires , d'où il vient , de ce qui se passe dans cet endroit , des navires qu'il y a laissés , de ceux qu'il a rencontrés dans sa route , s'il ne lui est rien arrivé , & autres demandes de cette espece.

5°. Il n'en est pas ainsi de ceux qui viennent du Levant , & autres lieux suspects. En arrivant ils sont obligés de mouiller au large sans entrer dans le Port. Le Capitaine y entre ensuite avec sa chaloupe , & vient présenter sa patente au Bureau de la Santé à l'Intendant de semaine , ou à celui qu'il y trouve , & y fait sa déclaration , de sa route , & de tout ce qui peut intéresser l'Etat , ou le Commerce. On lui fait les interrogats ordinaires , & sur-tout s'il n'a pas eû de malade dans le voyage , & s'il n'en a point actuellement sur son bord , & on lui fait affirmer par serment tout ce qu'il déclare , après quoi ayant reçu ses ordres , il va rejoindre son navire. Si sa patente est nette , c'est-à-dire , que dans le lieu d'où il est parti , il n'y ait aucun soupçon de peste , il débarque ses passagers aux Infirmeries , on met un garde sur ce navire , & le batteau de service lui porte les provisions , & autres choses nécessaires , sans communiquer avec l'équipage. Ensuite il débarque ses marchandises aux Infirmeries , & ordinairement l'Ecrivain du vaisseau y entre avec elles pour en avoir soin. Le débarquement fini , le Capitaine avertit l'équipage , si personne n'a plus de marchandises à débarquer , & il doit faire

la visite dans le bord pour s'en assurer. Ce navire acheve sa quarantaine dans le mouillage qu'il a pris, & qui est ordinairement aux environs des Isles qui sont hors de Marseille. Sur la fin de la quarantaine, le navire vient se mettre à la chaîne qui ferme l'entrée du Port où il passe les derniers jours de sa quarantaine, qui est de vingt jours, plus ou moins, selon les nouvelles que l'on a de la santé dans le Levant, & qu'il a été plus long-temps en route; après lesquels le Capitaine doit encore avertir s'il n'a point de marchandises de contumace, ou d'autres sujettes aux droits du Royaume, comme Tabac, & autres, ensuite on fait venir au Bureau de Santé le Capitaine, le Chirurgien, & le Garde qui a été mis sur le navire, on leur demande de nouveau si tout l'équipage est en santé, s'il n'y a point de marchandises cachées, si la visite en a été faite exactement, & on leur fait encore affirmer par serment la vérité de ce qu'ils déclarent, après quoi on les renvoie au navire, où l'on envoie des personnes de confiance pour faire encore la visite, & pour donner le parfum à tout l'équipage, ensuite on lui donne l'entrée.

6°. Si la patente est brute, c'est-à-dire, qu'il y ait soupçon de peste dans le lieu d'où le navire vient, ou dans ceux où il a touché pendant sa route, le vaisseau & les marchandises sont une quarantaine plus longue que l'ordinaire; les passagers venus sur ce navire, sont reçus dans les Infirmeries sous une quarantaine plus longue que les autres.

7°. Les navires qui pendant le voyage ont perdu quelqu'un de leur équipage par maladie, sont traités comme s'ils avoient patente brute.

8°. Ceux qui ont patente brute, & ont perdu du monde, sont renvoyés avec leur cargaison en l'Isle de Jarre, qui est la plus éloignée, où les marchandises sont mises à l'évent, avant que d'être reçues dans les Infirmeries.

9°. Les passagers qui se sont mis dans les Infirmeries, n'y sont qu'une quarantaine de cinq à six jours, après lesquels on leur donne un parfum, & on les laisse sortir avec leurs hardes.

Ceux qui sont venus sur un navire avec patente brute, sont vingt jours de quarantaine, & sont logés dans le petit enclos. On donne un garde aux passagers de chaque navire.

10°. Les marchandises reçues dans les Infirmeries, sont mi-

ses à l'évent sous de grandes halles ouvertes de tous côtés. Quand elles ne sont pas susceptibles de contagion, on défait seulement les emballages; mais quand elles le sont, comme les cotons, on évente les balles, & on a soin de les retourner de temps en temps d'un côté & d'autre, afin que l'air les pénètre de toutes parts, & les laines sont éparpillées; les autres sortes de marchandises, comme les toiles sont mises en gerbier, & tout cela est fait par des porte-faix que l'on destine aux marchandises de chaque vaisseau. Leur quarantaine est toujours plus longue de dix jours que celles de l'équipage.

Avant que de donner l'entrée aux marchandises, le Capitaine, ou le Propriétaire remet le manifeste, c'est-à-dire, l'état de la cargaison du navire; & ce manifeste est fait par le Consul François du lieu où il a chargé. Il en laisse une copie au Bureau du vingt pour cent, une à celui du poids & caisse, & une à la Chambre du Commerce. La première est pour éviter de payer le droit de vingt pour cent, auquel sont sujettes les marchandises du Levant qui passent par les Villes d'Italie; la seconde, pour jouir de l'exemption du droit de la Table de Mer, dont jouissent les *Citadins* de Marseille, sur toutes les marchandises qu'ils tirent pour leur compte du Levant, & qu'ils font ensuite passer dans tout le Royaume; & la troisième est pour qu'on puisse prendre sur ces marchandises le droit appelé *Cotimo*, qui est celui de commerce, & qui est pris sur la valeur des marchandises. C'est de là que le commerce tire de quoi subvenir à toutes ses dépenses. Toutes ces formalités remplies, & les frais de la quarantaine payés, on donne l'entrée aux marchandises, & on les laisse sortir des Infirmeries.

11°. La Régie des deniers du Bureau de la Santé, est faite par un Trésorier que les Intendans prennent de leur Corps. Celui-là reçoit tous les frais des quarantaines qui sont payés par les quarantainaires, & par les Propriétaires des marchandises qui payent tant par balle, à raison de la valeur des marchandises.

Ce Trésorier paye aussi toutes les dépenses que fait le Bureau, & celles que fait chaque semainier dans sa semaine, & à la fin de l'année il rend son compte, lequel est examiné par quatre Auditeurs des Comptes, que le dernier semainier de l'année nomme, & que le Bureau approuve.

S E C O N D E P A R T I E.

10. La situation des Infirmeries les rend propres à des parties de plaisir. Les Intendans y mangent souvent ensemble, ils y régaleront souvent leurs amis, & ceux-ci obtiennent facilement la permission d'y traiter les leurs, ou des étrangers. On voit assez l'abus & le danger de ces sortes de repas dans un lieu suspect; si cela n'est pas dangereux par lui-même, il l'est du moins par les conséquences.

Indépendamment de tous ces repas, tous les Intendans donnent facilement la permission par billet à toutes sortes de personnes d'entrer dans les Infirmeries aux hommes, & aux femmes, pour aller voir leurs parens, & leurs amis; aux Négocians pour aller parler à leurs Capitaines, ou aux Ecrivains. Les abus qui se peuvent commettre dans une communication si prochaine, se montrent d'eux-mêmes.

Le petit enclos des Infirmeries n'est pas assez grand, ni pour les Marchandises, ni pour les personnes suspectes, ni assez bien fermé pour empêcher toute communication de ces personnes avec les autres. Les murailles qui ferment les Infirmeries, ne sont pas si hautes qu'on ne puisse les franchir. Les quarantainaires peuvent fort bien donner assignation à des gens de la Ville, pour venir recevoir à une heure marquée des paquets suspects, qu'ils leur jetteront par-dessus les murailles.

Les motifs qui déterminent les Echevins dans le choix annuel des Intendans, ne sont point l'âge, la probité, la prudence, la capacité, l'expérience. Ce sont les liaisons du sang, de l'amitié, & de l'intérêt, qui reglent ce choix, & ces nominations ne trouvent pas ordinairement d'opposition dans le Conseil, parce que chacun se trouve à son tour dans le cas.

La nomination annuelle des Intendans fait qu'aucun n'est bien instruit des usages, & Reglemens, selon lesquels ce Bureau doit être régi.

A peine en sont-ils instruits à la fin de l'année, en sorte qu'entrant en Charge neufs dans cet exercice, ils sont obligés de s'en rapporter au Secrétaire, qui étant en quelque maniere fixe, est mieux qu'eux au fait de toutes ces choses. On voit par-là que la justice de leurs délibérations dépend souvent de la pro-

bité du Secrétaire, qui peut facilement leur donner le change, & faire pancher leurs avis du côté que ses vûes particulieres, ou son intérêt secret, le demandent. Souvent même par vanité, ou entêtement, les Intendans font des délibérations contraires à celles qui avoient été passées l'année précédente par les anciens.

Tant que le Bureau de Santé ne sera composé que des seize Intendans, la santé publique sera toujours en danger. Car comme ces Intendans sont la plupart Négocians, ils se trouvent presque toujours intéressés, ou pour eux-mêmes, ou pour leurs parens, ou pour leurs amis, dans les cas sur lesquels il faut délibérer; & même par reconnoissance ils ont pour un ami la même indulgence, dont il a usé lui-même envers eux quand il exerçoit la même charge. Il est rare aujourd'hui de trouver des personnes qui puissent se mettre au-dessus de ces complaisances, & qui soient à l'épreuve d'un intérêt si présent.

Le Secrétaire de ce Bureau est fixe, ou tout au moins on ne voit pas qu'on l'ait changé depuis long-temps; il semble même que cet emploi soit héréditaire dans la maison de celui qui l'occupe, & que l'on dispose le fils à succéder au pere. Peut-être est-il mieux que cela soit ainsi, parce qu'on ne peut être bien instruit des usages de ce Bureau que par un long exercice.

Il est pourtant nécessaire que ce Secrétaire soit non-seulement homme entendu, mais encore d'une probité reconnue, on ne peut point constater des faits particuliers contre celui qui remplit aujourd'hui ce poste. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que la voix publique n'est pas pour lui; qu'il passe pour être quasi le maître des délibérations du Bureau, & que la plupart des Intendans sortans de Charge se plaignent hautement de lui, sans qu'on sçache le sujet de leurs plaintes; car tout ce qui se passe dans ce Bureau, est caché sous un secret inviolable. Il est vrai aussi que ces plaintes publiques n'ont aucun juste fondement, & ne viennent que des aigreurs particulieres. Tout ce qui paroît abusif dans le Secrétaire d'aujourd'hui, c'est qu'il joint à son Emploi celui de faire les avaries, c'est-à-dire, les états de répartitions des pertes par jets en mer, naufrages, & autres, que souffrent les navires, & leur cargaison; & comme il y a en cette Ville d'autres personnes chargées de faire ces

avaries, les Capitaines qui s'adressent à lui pour cela, sont toujours un peu favorisés, tandis que ceux qui s'adressent à d'autres pour faire ces avaries, se plaignent hautement de la rigueur dont on use envers eux.

Comme les Infirmeries sont hors la Ville, & que tant en été qu'en hyver l'abord en est rude, & incommode, l'intendant de semaine se dispense quelquefois d'y aller, & sur-tout d'y aller deux fois par jour, quand la nécessité des affaires le demanderoit, ce qui peut les faire souffrir, & en retarder les expéditions. La négligence d'un Intendant qui va rarement aux Infirmeries, ou qui ne fait que s'y montrer quand il y va, sans prendre garde à rien, donne lieu à une infinité de désordres, & d'abus.

2°. Il est impossible qu'un Officier puisse seul gouverner tout l'intérieur des Infirmeries. Il faut placer les marchandises, & les personnes qui y entrent, pourvoir aux besoins de celles-ci, à la purge de celles-là, veiller nuit & jour à la garde des uns & des autres, à leur entrée, à leur sortie, & à une infinité d'autres choses également nécessaires & importantes; un seul homme peut-il y suffire? faute d'une attention continuelle sur toutes ces choses, combien d'abus ne peuvent pas s'y commettre, & à quels désordres ne sommes nous pas exposés?

Le Capitaine des Infirmeries ayant une femme, sa famille, & des servantes, aussi-bien que tous ceux qui y sont employés, elles peuvent donner lieu à bien des abus. Elles sortent librement pour venir en ville; les femmes avides des nipes & marchandises qui viennent du Levant, ne feront pas difficulté de les recevoir en présent des passagers, & des Ecrivains, qui tâcheront par-là de se rendre le Capitaine favorable, pour qu'il fasse l'aveugle sur certaines choses. Il y a encore plus à craindre avec les servantes, qui se feront moins de scrupule de recevoir d'un jeune passager, ou Ecrivain, quelque pièce d'étoffe suspecte pour prix de leurs crimes: car ces jeunes gens, qui par la longueur du voyage, ou du séjour qu'ils ont fait en certain pays, n'ont pas vu de femmes de long-temps, recherchent avec passion la première qu'ils trouvent à leur bien-séance. On laisse à penser ce qui peut suivre de tout cela. La femme du Capitaine reçoit dans les Infirmeries des visites de toutes ses parentes & amies; c'est même une partie de plaisir

pour elles : ce qui est sujet à bien des inconvéniens.

3°. La communication des équipages des différens navires qui sont en quarantaine, lesquels viennent les Fêtes & Dimanches dans les Infirmeries y entendre la Messe, n'est pas sans danger, sur-tout s'ils se tiennent tous devant la Chapelle.

4°. Il n'y a rien à dire sur la maniere de donner l'entrée aux navires qui ne viennent pas de lieux suspects, il n'en peut suivre aucun abus.

5°. Pour ceux qui viennent du Levant, tout ce qu'il y a à dire, c'est que les Capitaines ne font gueres ces visites exactement, & que l'homme de confiance que l'on envoie ne la fait pas plus exactement que lui ; en sorte qu'il passe bien de petits paquets de marchandises, ou de pièces d'étoffes, & de mousselines, qui n'ont pas été portées aux Infirmeries, ni purgées par l'évent, ou par le parfum.

Les gardes que l'on met sur ces navires, sont ordinairement des gens du bas étage pris au hazard, & par conséquent faciles à être corrompus, & à permettre qu'ils débarquent quelques marchandises. Car quand les navires achevent leurs quarantaines à la chaîne, & même quand ils sont mouillés au large, les amis & les parens du Capitaine, & de l'équipage vont les voir dans de petits bateaux, & le plaisir de les voir n'est pas toujours le seul motif de ces sortes de visites. On laisse toujours glisser quelque chose du navire dans ces petits bateaux.

Lorsque le navire est mouillé en quarantaine, les Capitaines passent des marchandises en contrebande, qu'ils jettent dans des bateaux de pêcheurs qui viennent la nuit autour du navire, & s'approchent à la fourdine. Il y a toujours quelqu'un de la Ville qui ménage ces contrebandes.

6°. Quoique la quarantaine de ceux qui ont patente brute, soit plus longue que celle des autres, tant pour les personnes, que pour les marchandises, elle ne l'est pourtant pas assez pour purger tout soupçon. La longueur du voyage n'y fait rien, & ne doit point entrer en considération pour abréger cette quarantaine, parce que les passagers, & les équipages en arrivant remuent leurs hardes, & souvent les petites marchandises qu'ils ont dans leurs caisses, lesquelles venant d'un pays infecté, puisque leur patente est brute, peuvent être contaminées, & comme le venin se développe aux uns plutôt, aux autres plus tard, &

qu'ils peuvent même ne faire ce remuement que sur la fin de leur quarantaine, il fuit de là qu'en entrant dans la Ville ils peuvent y porter des impressions contagieuses, qui, venant à se développer quelques jours après leur entrée, répandront le mal dans leur maison, & le donneroit à tous ceux qui les fréquenteront. Or il faut remarquer que quand les gens de mer, ou autres, arrivent du Levant, tous les parens, & amis vont les voir, & bien d'autres personnes, pour apprendre des nouvelles de quelque parens qu'ils ont dans le pays.

7°. Ce que l'on pratique à l'égard des navires qui ont perdu du monde dans la route, ne suffit pas pour la sûreté publique. Car on doit examiner si les personnes qui sont mortes, ont eu une maladie suspecte, & si leur mort a été prompte, & alors on doit s'en méfier davantage. On ne manque pas d'alleguer toujours quelque raison pour déguiser ces sortes de maladies : les mauvais alimens, le deffaut de secours, l'imprudence du malade, sont les raisons ordinaires ; mais il est constant que ces morts prompts sur des navires qui viennent du Levant sont toujours suspectes, & les Intendans de la Santé ne sont gueres en état eux seuls de faire ce discernement, faute duquel que n'a-t-on pas à craindre ?

8°. Les navires qui ont patente brute, & ont perdu du monde, demandent encore plus d'attention. Non-seulement on doit examiner la maladie, & la mort de ceux qu'ils ont perdus, mais encore le degré d'infection de leurs marchandises ; ce dont on jugera par les suites qui arriveront pendant la quarantaine, & dans le remuement de ces marchandises. Car si ces marchandises sont infectées à un certain point, & d'une nature à ne pouvoir être bien purgées, il est toujours dangereux de les introduire dans la Ville. L'avarice des Capitaines leur fait quelquefois acheter en Levant de ces sortes de marchandises, parce que les ayant à bon compte, il y a gros à gagner.

Tous ces différens navires mouillés en quarantaine aux environs des Isles communiquent ensemble ; les équipages vont se promener sur le bord des Isles, où ils se communiquent encore de plus près ; souvent ceux qui ne font que d'arriver remettent à ceux qui sont plus près d'entrer quelque pièce d'étoffe pour leur famille, impatiens de la réjouir par ce petit présent ; on a vû quelquefois des matelots inquiets, ou libertins

ains échapper du Navire, ou se sauver à terre à la nage, & les Capitaines ne pas les dénoncer, ou par complaisance, ou par commiseration. Les suites de tous ces abus se présentent d'elles-mêmes.

9^o. Il est constant que les quarantaines ordinaires des passagers sont trop courtes; car l'Intendant de semaine leur accordant toujours un jour, ou deux de grace, elles sont réduites à quatre, ou cinq jours. Car il ne faut pas croire que le parfum qu'on leur donne en sortant, suffise pour purger tout soupçon d'infection; tout ce que peut faire ce parfum, c'est de détruire le vice extérieur des habits, ou même de la personne, si on veut; mais peut-il corriger les impressions du dedans? Il y a une personne destinée à le donner, & à qui le Bureau paye tant pour chaque parfum. Il y a donc lieu de croire qu'elle les donne aussi legers qu'elle peut, & souvent ne fait-elle que le semblant.

Si cette quarantaine ordinaire n'est que trop courte pour les personnes, elle suffit encore moins pour les hardes que les passagers emportent avec eux en sortant des Infirmeries, & pour les petites marchandises qu'ils enlèvent souvent avec elles, sans que les unes, & les autres aient été purgées; car rarement visite-t-on leur caisse en sortant des Infirmeries. La longueur de la route peut bien purger le soupçon des personnes, mais non pas celui des hardes, & des marchandises, qui restent toujours enfermées pendant le voyage; car on a vû de ces passagers rendre à des particuliers de petits paquets d'une piece d'étoffe, ou autres choses encore cachetées, & qui par conséquent ne pouvoient pas avoir été en purge.

Pour que la quarantaine des passagers venus avec patente brute fût assez longue de la maniere qu'on a coutume de la regler, il faudroit être assuré qu'ils ne touchent pas à leurs hardes, & marchandises pendant la quarantaine; mais comme ils les ont à leur disposition, & que pendant leur séjour dans les Infirmeries ils les remuent, & les visitent, si elles sont infectées, elles peuvent leur communiquer quelque impression, surtout la premiere fois qu'ils ouvrent leur caisse. Or vingt jours de quarantaine ne suffisent pas pour s'assurer si cette impression aura son effet, ou non.

Les gardes que l'on donne aux passagers dans les Infirmeries,

ries , font ordinairement des gens du peuple pris fans choix ; & fans discernement , qui se laissent facilement corrompre , & permettent aux passagers de communiquer les uns avec les autres. Dans cette communication ceux qui ne font que d'arriver prient quelquefois ceux qui sont prêts à entrer de passer dans leurs hardes quelque piece d'étoffe qu'ils se hâtent d'envoyer à leurs parens ; & quand ils veulent faire quelque contrebande plus considerable , ils se défont adroitement du Garde , feignant de l'envoyer prendre quelque nécessité chez le Cantinier des Infirmeries , ou à quelqu'autre endroit. Souvent ils le font bien manger , & l'enyvrent , pour le rendre aveugle sur les contraventions qu'ils veulent faire.

1°. Il n'y a rien à redire sur la maniere dont se fait la purge des marchandises ordinaires. La quarantaine de celles qui viennent avec patente brute , & dont les Navires ont perdu du monde dans la route , est seulement trop courte ; & pour celles qui sont véritablement infectées , il faut quelque chose de plus que les quarantaines ordinaires , il faut même faire différence des marchandises.

Les Portefaix destinés aux marchandises des différens Navires conferent ensemble dans les Infirmeries , c'est-à-dire les Portefaix qui travaillent aux marchandises qui sont sur la fin de leur purge , & prêtes à entrer dans la Ville ; & ces Portefaix entrent aussi dans la Ville avec ces marchandises.

Les marchandises sont rangées sous les halles ; la cargaison d'un Vaisseau n'occupe pas toute une halle ; on met auprès les marchandises d'un autre Navire , & alors les Ecrivains peuvent mettre facilement une balle qui ne fait que d'arriver parmi celles qui sont sur la fin de leur quarantaine. Ils se rendent facilement ce service les uns aux autres , & sur-tout quand les balles leur appartiennent , ou au Capitaine. Ils font cela ou pour éviter le droit du commerce , ou pour devancer l'entrée d'une marchandise qui est demandée , & qui se vend à un haut prix , qu'ils craignent de voir diminuer pendant le séjour qu'elle feroit dans les Infirmeries ; ainsi cette balle entre dans la Ville sans être purgée , ce qui paroît d'une conséquence dangereuse.

Il est constant que les manifestes ne contiennent jamais toutes les marchandises du Navire ; du moins celles des Capitai-

nes, & des Ecrivains, & des autres Officiers n'y font jamais comprises ; tout au plus il n'en contient qu'une partie, & celles des Matelots n'y font jamais, parce qu'elles ne sont pas considerables ; ce qui vient ou de la complaisance des Consuls qui sont sur les Echelles, ou de celle de leurs Secretaires, ou bien de l'infidélité des Capitaines qui ne les déclarent pas ; & ces marchandises qui ne sont point dénoncées dans le manifeste, entrent toujours furtivement dans la Ville, & souvent avec danger de contagion ; d'ailleurs le manifeste n'est vérifié nulle part. La Chambre du commerce auroit seule intérêt de le faire ; mais comme ceux qui la composent sont dans le même cas, & dans le même intérêt, ils s'épaulent les uns & les autres, & aucun d'eux n'oseroit entreprendre de faire cette vérification.

Les Matelots de l'équipage des Navires viennent eux-mêmes débarquer les marchandises dans les Infirmeries, & alors ils se répandent dans tout l'enclos ; ils vont même parler à leurs femmes, & parens, au grand parloir qui est à l'entrée des Infirmeries. Une communication si prompte, pour être éloignée, n'est pas tout-à-fait sans abus ; on peut donner bien des choses au bout d'une canne à travers les barreaux.

Ces marchandises sont débarquées par divers moles qui sont aux Infirmeries. Un mole est une jettée qui avance dans la mer, où abordent les petits bateaux chargés de marchandises, lorsqu'il n'y a pas assez de fond pour aborder à terre. Souvent sur le même mole il y a les marchandises qui entrent dans les Infirmeries, & celles qui en sortent ; & ceux qui travaillent aux unes, & aux autres, s'y trouvent ainsi confondus, sans qu'il y ait personne pour les observer.

110. Le Trésorier du Bureau se décharge ordinairement de la regie de cet emploi sur le Secrétaire ; celui-ci exige les droits des quarantaines, & paye les dépenses ; ce qui est sujet à bien des abus qu'il n'est pas nécessaire de relever ; ils paroissent d'eux-mêmes.

A la fin de l'année celui qui rend le compte, ou à son nom, ou sous le nom du Trésorier, tâche de cultiver le dernier semainier de l'année, prévoyant de loin celui sur qui cette dernière semaine tombera selon l'ordre du Tableau, & il lui insinué de nommer les Auditeurs de comptes qu'il croit devoir

lui être favorables ; aussi ces sortes de comptes ne sont examinés que fort legerement. Le compte rendu , on en remet une copie à la Chambre du Commerce , & le Secrétaire retient l'original ; car comme le Bureau n'a point d'archives , il en conserve tous les papiers.

Pour justifier la vérité de la plupart de ces abus qu'on vient de remarquer dans la regie présente des Infirmeries , il n'y a qu'à se rappeler le cas du Capitaine Chataud , que nous regardons ici comme l'origine de la derniere peste. On va le rapporter en peu de mots. Ce Capitaine arrive ici avec patente nette , & ayant perdu du monde dans la route , il déclare en arrivant la mort de ces personnes. Il remet un certificat des Médecins , & Chirurgiens de Livourne , qui déclarent que ces hommes sont morts d'une fièvre pestilentielle. On a déjà appris que la peste fait du ravage à Seyde , d'où il est parti ; il a touché dans sa route à Tripoli , & de-là à Chypre ; ses parentes de ces deux endroits sont nettes. Il embarque des Turcs à Tripoli pour les porter à Chypre , quelques-uns de ces Turcs meurent de peste dans la route. On ne sçait point s'il a déclaré cette circonstance aux Intendans de la santé ; quoiqu'il en soit , les Intendans ne sont pas au fait des maladies , & des morts qui les suivent ; il n'y a personne dans le Bureau pour les y mettre , & pour leur donner les moyens de juger si elles sont suspectes , ou non ; malgré cela on délibere de le renvoyer en l'Isle de Jarre avec les marchandises les plus susceptibles ; le lendemain , ou quelques jours après , on délibere autrement , & on conclut qu'elles seront reçues dans les Infirmeries. Voilà la complaisance ; l'instabilité des délibérations est l'effet de cette autorité suprême que ce Bureau s'attribue , & par laquelle il croit pouvoir violer les reglemens , & les usages les mieux établis , ou bien des menées secretes de quelque personne en place.

Ce Capitaine est soupçonné d'avoir fait entrer des marchandises en contrebande par le moyen des bateaux des pêcheurs qui s'approcherent de son Navire pendant la nuit. C'est-là un bruit public , mais on n'en a pas de preuves certaines. Si la chose n'a pas été faite , elle étoit au moins très-facile.

Ces marchandises sont débarquées , les Matelots qui les débarquent se répandent dans les Infirmeries , leurs femmes vont

les voir au grand parloir , les maris leur donnent leur linge sale, ces femmes font de la ruë de l'Escale , une Lavandiere de cette ruë a été la premiere infectée. On ose garantir la certitude de ces faits.

A la premiere ouverture des balles de coton , les Portefaix sont frappés de peste ; les Intendans se tranquillisent sur la décision d'un simple Chirurgien , qui leur déclare qu'ils sont morts de maladie ordinaire. A la seconde ouverture le même cas arrive , même complaisance , même inattention de la part des Intendans , & du Chirurgien. Enfin il fallut plusieurs morts de suite , & dans les Infirmeries , & sur le Navire , pour faire prendre aux Intendans la résolution de faire rembarquer les marchandises. Cependant les Portefaix & les Passagers s'étoient déjà confondus , & avoient communiqué ensemble , les gens des Infirmeries étoient déjà venus dans la Ville à leur ordinaire , le Prêtre même qui avoit administré les Sacremens à ces malades , & qui mourut bien-tôt après , y venoit tous les jours.

Quelques Navires arrivés en même-temps du même lieu avec patente brute , obtiennent aussi la permission de débarquer leurs marchandises dans les Infirmeries ; la complaisance qu'on a eu pour le premier , est une regle pour ceux-ci ; l'injustice auroit été trop criante de le faire autrement.

Les Passagers arrivés sur ces Vaisseaux suspects , même sur le Navire du Capitaine Chataud , ne font qu'une quarantaine fort courte de douze à quinze jours. Ils entrent avec leurs hardes , peut-être sans être visitées. On croit qu'un parfum qu'on leur donne en sortant suffit pour les garantir , eux & les autres ; cependant un d'eux appelé Boïal , à qui l'Intendant de semaine a accordé quelques jours de grace , est frappé de peste quelques jours après son entrée.

Voilà tous les faits publics de cette affaire , où il est aisé de remarquer plusieurs des abus notés ci-dessus. Il ne faut pas douter qu'il n'y ait encore sur cette même affaire bien des faits secrets qui nous déceleroient d'autres abus , si nous pouvions les déterrer.

T R O I S I E' M E P A R T I E.

1°. Pour prévenir tous ces abus, & les désordres qui les suivent, on doit deffendre tous ces repas, & ces parties de plaisir qui se font aux Infirmeries, même entre les Intendans. Il ne manque pas en cette Ville d'endroits plus agréables, où ils peuvent se réjouir ensemble avec moins de danger.

On ne doit même permettre à personne d'y entrer en quelque temps que ce soit; & cependant pour ne pas priver les parens, & les amis, du plaisir de se voir, ni les Négocians de l'avantage de conférer avec leurs Capitaines, & Ecrivains, il conviendrait de faire à l'entrée des Infirmeries divers petits parloirs à double barrière, & à une distance proportionnée l'une de l'autre, pour les personnes qui veulent se voir, & se parler en particulier.

Le petit enclos pour les marchandises, & personnes suspectes, doit être agrandi, ou peut-être conviendrait-il mieux d'en faire plusieurs, & que chacun de ces enclos fût exactement fermé; mais on ne peut déterminer cela, & tous les autres changemens qu'il conviendrait de faire dans l'intérieur, que par l'inspection du lieu. Il est pourtant certain que les murailles qui ferment les Infirmeries doivent être exhaussées. On ne sçait même s'il ne conviendrait pas d'y faire une double enceinte, ou par un double mur, ou par une palissade, ou par un fossé, selon que la disposition du lieu le permettroit. On ajoutera encore qu'il seroit beaucoup mieux que les morts des Infirmeries fussent ensevelis dans un cimetiere placé au-dehors de l'enclos, qui y communiquât pourtant par une porte.

Pour éviter ces nominations des Intendans que les Echevins font par complaisance, & non pas par choix, il faudroit les balotter dans le Conseil, afin qu'à la faveur de ces suffrages secrets, on pût exclure ceux qui ne sont pas propres pour cet emploi. Il est bien vrai que tout Conseiller de Ville peut demander la balotte secrete pour les Intendans, mais aucun n'a le courage de le faire. Il faudroit donc ordonner que les Intendans seront toujours balottés, sans attendre que quelqu'un du Conseil le demande.

Afin qu'il y ait toujours dans le Bureau des Intendans qui

soient instruits des usages , ils devroient exercer cet emploi deux ans de suite ; en sorte qu'au lieu de quatorze Intendans que l'on nomme tous les ans , & qui avec les deux Echevins qui sortent de charge , composent les seize , l'on n'en nommeroit tous les ans que sept ; en sorte que la moitié des Intendans sortiroit de charge , & l'autre moitié resteroit pour la seconde année ; & ainsi à perpétuité cette élection continueroit à se faire de même. Les nouveaux Intendans instruits par les anciens , n'auront pas besoin d'avoir recours au Secrétaire , & celui-ci n'auroit pas occasion de se prévaloir de leur ignorance. On prévien droit même par-là la contrariété des délibérations d'une année à l'autre ; car les anciens instruits des motifs qui leur ont donné lieu , empêcheroient qu'on ne les revoquât.

Le seul moyen d'empêcher que la complaisance , ou l'intérêt , ne prévalent dans ce Bureau de Santé , c'est de mettre quelqu'un à la tête des Intendans qui préside à leur assemblée. Il faudroit même une personne qui fût entièrement libre , & dégagée de tout autre emploi , pour pouvoir se livrer entièrement à celui-ci ; car autrement le commerce en souffriroit par le retardement des expéditions. Un Médecin , & un Chirurgien , paroissent encore bien nécessaires dans ce Bureau. On s'en rapporte pour cet article au Mémoire qui a été envoyé là-dessus , & on laisse à décider si la présence d'un Médecin prudent , & éclairé , ne suffiroit pas pour empêcher toutes les complaisances , & malversations de ce Bureau ; car nos Négocians ne verront pas volontiers une personne à leur tête ; peut-être souffriroient-ils plus patiemment un Médecin , qui ne prendroit sur eux d'autre autorité que celle de leur découvrir les dangers , & de leur donner les moyens de les prévenir.

Le changement du Secrétaire n'a rien de trop intéressant pour ce Bureau ; un autre seroit bien-tôt au fait de tout ce qui le regarde. Ce changement doit dépendre , ce semble , des bonnes , ou mauvaises relations qu'on aura de celui qui est en place ; on doit seulement resserrer ses fonctions , & les restreindre à celles de Secrétaire , sans qu'il se mêle ni des avaries , ni de la dispensation des deniers , ni des délibérations , ni de l'administration des Infirmeries.

Quoique les Intendans puissent prendre une chaise pour aller

aux Infirmeries, & que cela soit aux frais du Bureau, ils ne le font pourtant pas toujours ; il se peut même en cela glisser un abus dont on n'oseroit les soupçonner. Cependant il est juste que ceux qui se prêtent gratuitement à une fonction publique, l'exercent sans incommodité, & sans aucun danger pour leur santé. Pour donner aux Intendans les moyens de se garantir de l'un, & de l'autre, & pour faciliter les fréquentes visites qu'ils doivent faire aux Infirmeries, il faudroit que le Bureau tint toute l'année deux porteurs à ses gages, dont la premiere fonction seroit de porter le Semanier aux Infirmeries, sans qu'aucun autre pût s'en servir à cet usage. Cette fonction faite, on retireroit d'autres services de ces porteurs, en retranchant quelqu'un des autres domestiques du Bureau.

2°. Puisqu'il est visible qu'un seul Officier ne peut pas donner attention à tout dans ce lieu, rien ne paroît plus convenable que de lui donner des Adjoints qui lui soient subordonnés ; & premierement, de peur que la modicité des appointemens ne lui donne lieu de recevoir des présens, ou même d'écouter certaines propositions contraires au bien public, on doit lui donner des appointemens raisonnables. Celui d'aprésent n'a que neuf cens livres. Cette somme ne sçauroit suffire à son entretien, & à celui d'une nombreuse famille comme il a. Il faudroit donc lui donner un second Officier, qui seroit comme un Lieutenant, & ils ne pourroient point quitter tous deux à la fois ; quand l'un viendrait à la Ville, ou ailleurs, l'autre seroit obligé de rester.

Ces deux Officiers ne peuvent pourtant pas suffire à la garde des Infirmeries. Il faut y veiller à tout, & dans toute leur étendue, faire des gardes la nuit & le jour en differens endroits, & sur-tout faire des rondes la nuit. Deux Officiers seuls peuvent-ils faire tout cela ? Ne seroit-il point nécessaire d'y mettre une petite compagnie de douze à quinze Soldats, avec un Sergent, & un Caporal, qui seroient sous les ordres du Capitaine ; ils seroient les gardes la nuit, & le jour, & le tout selon l'ordre militaire.

Tous ces Officiers & Soldats ne doivent point avoir de femmes, ni de famille, dans les Infirmeries ; il seroit bon même qu'ils n'en eussent pas dans la Ville. On trouvera facilement des gens de chaque espece qui seront charmés de trouver de
semblables

semblables postes. Ce n'est pas un moindre inconvenient d'y tenir des servantes ; il n'y faudroit que des valets , & absolument point de femmes , de quelque condition qu'elles soient. Pour démontrer la possibilité de la chose , on n'a qu'à considérer que Messieurs de la Compagnie d'Afrique ont cinq ou six cens personnes à leurs gages dans les places qu'ils ont en Barbarie , sans qu'il y ait une seule femme , pas même une blanchisseuse , les hommes faisant cette fonction ; combien plus facilement trouvera-t-on des gens pour les Infirmeries ?

Un Officier encore bien nécessaire , seroit un Contrôleur qui contrôlât toutes les marchandises qui entrent , & celles qui sortent , & deux gardes qui vérifiassent les unes , & les autres sur l'état du Contrôleur. C'est le seul moyen de faire cesser toutes les contraventions qui se font , tant contre la santé publique , que contre les droits du commerce ; pourvu que tout fût sujet à être contrôlé , balles , ballots , pacotilles , paquets , jusques aux pieces détachées que les Matelots apportent ; de cette maniere rien n'échapperoit à la purge , & il n'entreroit jamais rien de suspect dans la Ville. On trouvera peut-être que cette augmentation d'Officiers , & de gens de garde , seroit une augmentation de dépense , ou pour l'Etat , ou pour le commerce ; mais on doit considérer qu'une seule contagion coûte infiniment plus à l'un , & à l'autre , que ne peut monter en plusieurs années ce petit surcroît de dépense.

On juge assez qu'il faut une Cantine aux Infirmeries ; on doit seulement y régler le prix des principales denrées , afin que le Cantinier ne rançonne pas les quarantainaires. On pourroit même retirer une petite rente de cette Cantine.

3°. Bien que les équipages , & les passagers , n'entrent pas dans la Chapelle pour y entendre la Messe , il est pourtant difficile qu'ils ne se communiquent devant la porte de la Chapelle , pour se mettre à portée de voir le Prêtre. Pour éviter cela , il faudroit une petite halle à l'endroit le plus vaste des Infirmeries , sous laquelle on dresseroit un Autel pour y dire la Messe , d'où le Prêtre seroit vu de tous les équipages , lesquels seroient rangés séparément , & la Messe finie se retireroient dans leurs chaloupes , sans conférer ensemble. Les passagers seroient aussi placés à part ; & pour les jours ordinaires il faudroit qu'il y eût une galerie autour de la Chapelle , d'où

les quarantainaires entendraient la Messe , & les gens de la maison seroient dans le bas de la Chapelle. Pour les passagers suspects, ou ils ne doivent point entendre la Messe, ou ce ne doit être que dans un lieu séparé , & avec un garde qui les observe.

4°. Comme il n'y a eu rien à dire sur la maniere de donner l'entrée aux Navires qui viennent des lieux non suspects, on n'a aussi aucun changement à proposer là-dessus.

5°. Non-seulement on doit obliger les Capitaines qui viennent du Levant à débarquer dans les Infirmeries toutes les marchandises, de quelque petite considération qu'elles soient, & toutes celles de l'équipage ; non-seulement on doit les obliger à faire exactement la visite sur leurs bords, mais on doit encore les rendre responsables en leurs noms, & les soumettre eux-mêmes à la peine qui sera ordonnée contre ceux qui cacheront quelque chose pour le passer en contrebande ; & pour les éviter, ces petites contrebandes, il ne devoit pas être permis d'aborder avec des bateaux les Navires qui sont en quarantaine ; peut-être même seroit-il mieux qu'ils achevassent cette quarantaine au large, où ils sont mouillés, sans venir se mettre à la chaîne du Port la dernière semaine. Cependant pour ne pas priver les parens du plaisir de se voir, ni les Négocians celui de parler à leurs Capitaines, il faudroit ménager un petit endroit à la Consigne, où les Capitaines, & ceux de l'équipage qui auroient quelqu'un à voir, viendroient à l'heure assignée dans leur chaloupe, & là ils se parleroient à une distance convenable, sous les yeux du garde du Bureau qui les observeroit.

On ne devoit pas prendre des gens du bas étage pour les mettre gardes sur les Navires en quarantaine. Combien de gens de bonne famille, que le désordre de leurs affaires a réduits à la dernière misère, seroient bien-aise de trouver à gagner leur vie dans un semblable emploi ? Un reste de sentiment d'honneur qu'une heureuse naissance, ou une bonne éducation laissent toujours dans le cœur, les empêcheroit de se laisser corrompre aussi facilement que les autres. On pourroit même tenir un certain nombre de ces sortes de personnes dans les Infirmeries, à qui on donneroit une modique paye les jours qu'ils ne seroient pas en fonction ; de cette maniere on les auroit toujours sous sa main, & ils en seroient plus affidés, & mieux instruits.

de ce qu'il faut pour une garde exacte. Ce seroit même une ressource pour les familles devenues pauvres, & on ne doute point que ces postes ne fussent recherchés par ces sortes de gens.

A l'égard des contrebandes qui se font sur les Navires mouillés au large par les bateaux des pêcheurs, comme elles ne se font que la nuit. Il faudroit que le bateau de service destiné à leur porter les provisions, fût la garde pendant la nuit autour de ces Navires, & pour cela il faudroit mettre un Officier sur ce bateau pour le commander. Il faudroit même que ce bateau fût armé pour pouvoir tirer sur les pêcheurs qui s'approchent ainsi des Navires. Cela serviroit au moins à les tenir en crainte.

6°. Pour ceux qui ont patente brute, on doit non-seulement leur donner une quarantaine plus longue que celle qu'on leur donne, mais on doit encore mettre en purge jusqu'aux hardes des matelots, & redoubler son attention pour qu'il n'échappe aucune marchandise.

7°. Il est impossible que les Intendans de la Santé, sur la déclaration du Capitaine, ou du Chirurgien du Navire, puissent juger de la maladie, & de la mort des personnes qu'il a perduës dans la route; & sans ce discernement comment prendre des mesures sûres? On voit donc par-là la nécessité qu'il y a de mettre un Médecin, & un Chirurgien dans ce Bureau. Et afin qu'ils soient mieux en état de juger de ces sortes de malades, on doit obliger les Chirurgiens des Navires à tenir un journal des maladies qui arrivent pendant la route, lequel ils remettront en arrivant au Bureau de la Santé. On s'en rapporte pour cet article au Mémoire qui a été envoyé sur ce sujet.

8°. Lorsqu'avec la patente brute il y a mortalité sur le Navire, on doit le renvoyer en l'Isle de Jarre, ou quelqu'autre qu'on jugera plus commode. Tout l'équipage doit être tiré du Navire, & mis à terre sur ces Isles loin des marchandises, que l'on doit aussi mettre hors du vaisseau sur ces Isles.

On ne sçauroit déterminer ici si l'Isle de Jarre est la plus propre de celles qui sont hors de Marseille, pour y loger les équipages, & les marchandises infectées, non plus que les dispositions qu'il faut donner à cette Isle pour la commodité des

uns ; & le logement des autres. Ces choses ne peuvent se régler que sur le lieu même. Tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'il ne convient pas que les équipages , & les marchandises , soient sur la même Isle , pour éviter les contrebandes. On doit même mettre des gens exprès pour la garde , & pour la purge de ces marchandises. Toutes ces dispositions ne peuvent pas se faire sans de grandes dépenses ; mais que ne doit-on pas faire pour la sûreté publique , & pour ménager les intérêts des Négocians pour la conservation de leurs marchandises ?

On doit deffendre , sous des peines très-severes , la communication entre les équipages des differens Navires ; & pour qu'elle ne soit pas si aisée , l'Officier que l'on mettra sur le bateau de service aura soin de les faire ranger au mouillage , afin que ceux qui arrivent ne soient pas auprès de ceux qui sont à la fin de leur quarantaine. De cette maniere , si on ne peut pas empêcher tout-à-fait la communication , elle sera moins dangereuse.

9°. Il semble que les quarantaines ordinaires des passagers devroient être au moins de dix jours francs , & il ne devroit pas être permis à l'Intendant de semaine d'en retrancher aucun par grace. On amplifie facilement ces sortes de graces , & alors la quarantaine devient une simple ceremonie.

Quand les passagers sortent des Infirmeries on doit visiter exactement leur caisse , & leur faire laisser les marchandises qui n'ont pas été assez purgées. On doit même prendre garde si les hardes l'ont été , & pour cela on doit les obliger à les mettre à l'évent pendant la quarantaine.

S'ils sont venus avec patente brute , la quarantaine doit être au moins de trente jours , à moins que la longueur de la route n'en fit retrancher quelques-uns pour les personnes , mais non pas pour les marchandises , & les hardes , qui , restant enfermées , ne perdent rien de leur infection pendant la route , quelque longue qu'elle ait été.

Il faut rappeler ici pour les gardes qui sont donnés aux passagers ce que l'on a dit ci-dessus à l'article 5°. de ceux que l'on met sur les Navires.

10°. On doit prolonger la quarantaine des marchandises venues sur les Navires qui ont patente brute , ou qui ont perdu du monde , jusqu'à un temps suffisant pour les purger de

tout soupçon. Il ne faut pas moins pour cela de cinquante, ou soixante jours.

Mais quand on sçait que les marchandises sont véritablement infectées, on doit distinguer celles qui sont susceptibles de celles qui ne le sont pas. Parmi celles-ci il y en a qui n'ont pas besoin de quarantaine, telles sont le bled, & les autres grains; les huiles, dont on fait tremper les tonneaux dans la mer; les autres n'ont pas besoin d'une longue quarantaine, pourvû qu'on leur ôte les emballages; ainsi tout ce qu'on pourroit faire, ce seroit de les soumettre à la quarantaine ordinaire; mais pour celles qui sont susceptibles, la quarantaine doit être au moins de trois mois, pendant lesquels elles resteront toujours à l'évent. Il y a pourtant une espece de marchandise dont la purge est presque impraticable, ce sont les cottons en laine. Cette marchandise est la plus susceptible, & celle qui conserve plus long-temps l'infection. On l'a vû par les balles du Capitaine Chataud, & par l'épreuve que l'on en a faite dans cette contagion; car les couvertures de lit que l'on fait ici avec du coton piqué entre deux toiles peintes, conservoient encore l'odeur des pestiferés après avoir passé par l'eau bouillante, qui la fait perdre à toutes les autres hardes. Or la désinfection ne peut se faire que par l'eau, ou par l'air. Le coton ne peut passer ni par l'un, ni par l'autre; en le trempant dans l'eau il est perdu, ou du moins fort gâté; on ne peut point l'éparpiller pour que l'air le pénètre suffisamment. Cette marchandise ne peut donc être désinfectée que difficilement; peut-être seroit-il mieux de la condamner au feu, quand on est assuré qu'elle est véritablement infectée.

Les portefaix destinés aux marchandises de différens Navires, ne doivent point être confondus, mais bien séparés de maniere qu'ils ne puissent point se communiquer, au moins ceux qui sont occupés aux marchandises suspectes. La maniere dont on peut empêcher cette communication, outre les severes deffenses, ne peut se regler que sur la disposition du lieu.

Le controle des marchandises qui entrent, & de celles qui sortent des Infirmeries, & la vérification qui se fera des unes & des autres, par des Gardes à ce commis, empêcheront les contraventions que font les Ecrivains, en se prêtant la main les uns aux autres, quand celui qui est prêt à entrer confond avec

ses balles quelqu'une de celles qui sont encore loin de la fin de leur quarantaine ; & pour les mieux prévenir , ces sortes de contrebandes , non-seulement on doit ordonner que généralement tout sera compris dans le manifeste , mais encore confisquer tout ce qui n'y sera pas énoncé , & condamner même le Capitaine à une amende , ou autre peine , quand il aura remis un manifeste infidèle ; & pour cela il sera obligé de remettre une copie de son manifeste pour le Contrôleur des Infirmeries ; en même-temps qu'il vient à la consigne pour présenter sa patente. A ces précautions on ajoutera celles qu'il convient de prendre sur les lieux du départ , pour que les Consuls des Echelles soient exacts à faire les manifestes fidèles.

Les Matelots qui débarquent les marchandises ne doivent point entrer dans les Infirmeries , mais ils doivent seulement mettre les balles sur les moles , où les portefaix des Infirmeries destinés pour elles , les prendront , & les porteront dans les halles qui leur seront préparées. De cette manière les Matelots ne se répandront pas dans les Infirmeries , & ne pourront rien donner furtivement à leurs femmes , qui , averties du jour , ne manquent pas de s'y rendre pour les voir , & plus souvent pour en recevoir quelque chose. Il faudroit même qu'il y eût toujours un sentinelle sur le mole quand on fait ce débarquement. Le même mole ne doit pas servir dans les Infirmeries à débarquer les marchandises qui y entrent , & à embarquer celles qui en sortent. Il faut qu'il y en ait un destiné au débarquement des balles , & des personnes qui entrent , & un destiné à embarquer les marchandises , & les quarantainaires qui sortent des Infirmeries. Il faut mettre à l'un & à l'autre mole un garde qui les vérifie sur l'extrait du contrôle , & un sentinelle à chacun pour les observer. De cette manière on évitera toutes sortes de contraventions.

110. Le Trésorier doit regir lui-même son emploi , sans le confier au Secrétaire , qui ne doit point s'en mêler du tout , se contentant de remplir sa fonction.

On devroit nommer les Auditeurs de compte , & tous les autres Officiers du Bureau , dans la première assemblée qui se tiendra au commencement de l'année ; & comme ces comptes roulent sur des dépenses que ces mêmes Auditeurs de compte ont faites eux-mêmes dans leurs semaines , comme le reste des

Intendans , on pourroit joindre à ces mêmes Auditeurs de comptes les deux Députés du commerce , ou tout au moins un d'iceux , & le compte devroit rester dans la chambre des archives du commerce.

Telle est la police qui s'observe dans ce Port , & dans les Infirmeries , pour les personnes , & les marchandises qui viennent du Levant , & autres lieux suspects. Tels sont les abus qui peuvent s'y commettre , & les moyens de les prévenir. Tels sont les changemens qu'il conviendrait d'y faire , contre lesquels on ne peut opposer que quelques petites difficultés que l'on va résoudre en peu de mots.

La premiere est que cette augmentation d'Officiers , de Gardes , & de Soldats , seroit dispendieuse , ou pour l'Etat , ou pour le Commerce , ou pour le Bureau , selon que la dépense sera rejetée sur l'un des trois. Mais pour les deux premiers on a déjà remarqué qu'une seule contagion coûte infiniment plus à l'un , & à l'autre , que cette petite augmentation de dépense. Si elle est rejetée sur le Bureau , on dira sans doute qu'il faudra augmenter les droits de quarantaine , qui ne sont déjà que trop forts , & que c'en est assez pour exciter les plaintes des Négocians , & des gens de mer. Sans augmenter ces droits il y a lieu de présumer que le Bureau de la Santé aura de quoi fournir à ces nouvelles dépenses. Car ce Bureau fait toutes les années des aumônes considérables à tous les Hôpitaux , qui sont en assez grand nombre en cette Ville. Il fait encore d'autres aumônes ; il paye aussi diverses pensions viagères à des anciens domestiques , & à d'autres personnes. A ces aumônes ajoutez les repas , les présens des Intendans à Noël , les étrennes du jour de l'an , & autres dépenses inutiles qui se font dans le cours de l'année ; peu s'en faudra si le retranchement de toutes ces dépenses , & aumônes , ne suffit pas pour payer tous ces Officiers d'augmentation que l'on vient de proposer. La suppression de ces aumônes n'a rien de contraire à la vraie charité. La sûreté publique doit prévaloir. Il paroît même contre l'ordre de cette charité de divertir à des aumônes un argent que l'on n'exige que pour la conservation de la santé publique , tandis qu'on l'expose , cette santé , à un danger continuél , faute de faire les dépenses nécessaires.

2°. On dira que tant de formalités retarderont les expédi-

rions , feront souffrir le commerce , & deviendront nuisibles aux Négocians. On ose assurer qu'en tout ce qu'on a proposé il n'y a rien qui puisse produire cet effet , que la prolongation des quarantaines pour les personnes , & marchandises véritablement suspectes ; & dans ces occasions peut-on voir avec regret prendre de pareilles précautions ? Le petit préjudice qu'elles peuvent porter est-il comparable à ceux que cause une contagion répandue ? Qu'on en juge par ce qui vient de nous arriver.

3°. On opposera qu'un règlement pour le Bureau de Santé, fait en conformité de ce que l'on vient de proposer , liera les mains aux Intendans , qui ne pourront pas s'en écarter pour quelque raison que ce soit ; que quelque étendu que soit ce règlement , il ne pourra jamais comprendre tous les cas qui se présenteront ; qu'il faut quelquefois décider selon les occurrences des cas , suivant les circonstances des temps , & des lieux , souvent même selon les usages ; qu'il y a des cas où il faut nécessairement déroger au règlement , si on ne veut pas totalement ruiner des Négocians. Tels sont , par exemple , les cas d'un Navire qui a une voie d'eau , & qui est prêt à couler à fond , si on n'abrege sa quarantaine ; d'un autre , qui est chargé d'huile dont les tonneaux coulent , & qui se vuideront entierement , si on attend la fin de la quarantaine. Dans tous ces cas , & autres semblables , comment suivre un règlement à la lettre ? Cela se vérifie tous les jours par rapport au règlement que l'on suit aujourd'hui.

Quelque plausible que cette objection paroisse , elle n'a rien de contraire à l'ordre proposé. On peut , dans un règlement , donner pouvoir aux Intendans de s'en éloigner sous certaines restrictions , qui ne leur permettront de le faire que quand il n'y aura point de danger pour la santé publique. Cette règle une fois établie , il ne leur sera pas difficile de concilier la conservation de la santé avec les intérêts des Négocians , & de menager ceux-ci , sans que celle-là en souffre. On ne sçait même s'il ne conviendrait pas de leur attribuer le jugement , & la punition des contrebandes , & des fautes commises dans les Infirmeries , ou ailleurs , sur le fait de la santé. Une punition prompte , & exécutée sur le lieu , a , ce semble , plus de force pour contenir les malfaiteurs. Mais il faudroit pour cela qu'il

y eût toujours un ou deux Avocats dans ce Bureau ; leur présence seroit bien utile à autre chose ; ils y balanceroient un peu l'autorité de nos Négocians, qui se sont emparés de tout en cette Ville, sous prétexte de favoriser le commerce, tandis qu'ils le détruisent eux-mêmes par les vûes particulieres qui les font agir en tout, & souvent contre l'intérêt public.

On va ajoûter ici un article qui est comme hors d'œuvre, c'est que le Bureau de Santé de Marseille a pris autorité sur les Bureaux des Villes Maritimes voisines de Marseille, lesquels ne peuvent rien statuer d'eux-mêmes touchant les bâtimens qui viennent du Levant y décharger des marchandises non susceptibles, comme sont les grains & autres. Les Intendans de ces Villes ne peuvent rien faire qu'ils n'en donnent avis au Bureau de Marseille, qui leur envoie des Gardes, souvent même un Intendant ; ce qui coûte des frais considérables. Cependant ces Villes ont fait voir dans cette dernière contagion, qu'elles entendent la police de la mer ; par rapport à la santé, aussi-bien que le Bureau de Marseille, pour ne pas dire beaucoup mieux. On ne fait qu'indiquer cet article, sans le mettre dans toute son étendue, ce Mémoire n'étant déjà que trop long.

M E M O I R E

SUR quelques abus qui se commettent dans les Villes de Marseille & de Toulon, à l'égard des quarantaines, & de la santé.

IL y a dans chaque Ville de Provence, qui a droit de donner quarantaine, une Infirmerie, dans laquelle tous les vaisseaux qui viennent du Levant débarquent leurs marchandises, pour y être désinfectées suivant les regles établies sur ce sujet.

On ne fera point le détail de ces regles, qu'on croit suffisantes lorsqu'elles seront bien suivies ; on s'attachera seulement à faire remarquer leur infraction, qui vient, ou de la négligence, & de la connivence de la plupart de ceux qui sont préposés pour les faire observer, ou de l'audace de ceux qui les ont impunément enfreintes jusques aujourd'hui.

Marseille & Toulon, qui sont les deux seules Villes de Provence, où il y a des Infirmeries, élisent tous les ans un certain nombre d'Officiers, qui sous le titre d'Intendants de Santé, dirigent sous l'autorité des Consuls, ou Echevins, tout ce qui concerne la quarantaine que ces deux Villes ont seules droit de donner aux bâtimens qui arrivent dans leurs ports, & ces personnes composent un Bureau de Santé.

Outre les Officiers annuels, il y en a quelques autres qui sont fixes & subalternes. Le principal est le Capitaine de l'Infirmerie, qui y fait sa résidence, & c'est sur lui que roule principalement l'exécution journaliere de la police qui doit y être observée, & celle des regles générales ou particulieres, suivant l'exigence du cas, tant pour la désinfection des marchandises, qu'à l'égard des personnes, & des hardes de ceux qui sont en contumace. Cet Officier étant toujours en exercice, il est aisé de juger qu'il est mieux au fait des usages, & des précautions qu'il faut prendre; aussi est-ce de lui que les Intendants nouveaux, la plupart gens sans expérience, s'instruisent de ce qu'il faut ordonner; & comme les quarantainaires, & les marchandises sont toujours sous ses yeux, c'est de sa fidélité, & de sa bonne foi, que dépend l'exactitude des quarantaines.

Il se commet à cet égard divers abus, qui, par la miséricorde de Dieu, n'avoient été d'aucune conséquence par le passé, mais dont un seul feroit capable de plonger la Province dans les mêmes malheurs qu'elle vient d'essuyer, si la Providence l'abandonnoit un moment aux conséquences qu'ils peuvent avoir.

Comme le Capitaine de l'Infirmerie est un homme purement mercenaire, aux gages du Bureau de la Santé, & d'un état qui lui donne des liaisons avec la plupart des Capitaines Marchands, il est ordinaire qu'il n'use point à leur égard de toute la sévérité nécessaire, qu'il leur permet de parler à leurs femmes sans précaution, & qu'il favorise très-souvent l'avarice de ces gens-là, soit en fermant les yeux sur ce qu'ils peuvent donner en cachette à leurs parens, ou amis, soit en les aidant même à débarquer, sans désinfection, quelques parties de marchandises qu'il leur convient de laisser dans le port où ils sont quarantaine, lorsqu'ils doivent ensuite porter leurs chargemens ailleurs.

Le même cas arrive encore plus certainement , lorsqu'ils doivent désarmer dans le port où ils ont pris quarantaine ; & , pour être convaincu de ce fait , il suffit de sçavoir qu'il n'y a point de Capitaine Marchand , point d'Officier , Marinier , & Matelot , qui n'apporte qui plus , qui moins , quelque étoffe , ou quelque autre marchandise , soit pour vendre , ou pour l'usage de sa famille. Ces marchandises sont , ou prohibées , ou sujettes aux droits de la Douane ; ainsi , ou pour éviter la confiscation , ou le droit d'entrée , sur-tout à Toulon , où il n'y a rien de franc , chacun tâche de débarquer furtivement son petit ballot , & il n'arrive gueres que ces choses passent par la désinfection , parce qu'elles pourroient être découvertes par les Employés dans les Fermes , & c'est ce que l'on veut principalement éviter.

Le Capitaine de l'Infirmierie n'est pas le seul qui favorise ces dangereuses fraudes , les Intendans même de la Santé y ont la meilleure part ; & , pour le concevoir , il n'y a qu'à remarquer qu'à Marseille sur-tout , ces postes sont remplis par des Marchands , qui ont intérêt à tous les bâtimens qui y arrivent , & cet intérêt cause souvent des infractions , & des prévarications plus importantes , & qui peuvent avoir des conséquences telles que celles dont nous venons de ressentir les tristes effets ; car indépendamment de ce qui vient d'arriver au sujet du vaisseau de Castel , il est de notoriété publique , que le plus ou le moins de séjour que les marchandises , ou les équipages font aux Infirmieries , dépend moins de l'infection qu'ils peuvent avoir , que du crédit du Marchand qui fait les frais de la quarantaine , quoique ce cas soit moins fréquent à Toulon à l'égard de l'entrée précipitée qu'on peut donner aux vaisseaux , & aux Marchandises , à cause qu'il n'y en vient pas souvent , & que les premiers Magistrats sont d'un autre état que ceux de Marseille. Il arrive pourtant tous les jours que les Intendans de Santé au-dessous du premier , embarquent eux-mêmes dans leurs bateaux de service , ce que leurs parens , ou amis leur confient , ou les indifférens même , moyennant quelques petits présens qu'on leur fait. L'on n'entrera point dans le détail infini des autres infractions que l'on fait tous les jours ; on ose seulement assurer que ce sont des faits certains , & connus de tout le monde , qu'on ne peut appuyer sur des preuves particulie-

res, pour ne pas faire une accusation personnelle contre qui que ce soit.

De tout ce qui vient d'être dit, il est aisé de conclure que la sûreté publique demande qu'on prenne les mesures les plus convenables pour couper le cours de ces abus. On s'en rapportera sur ce qui regarde la négligence, ou la connivence des Intendants, à ce que la Cour jugera à propos d'ordonner; l'on dira seulement que la sévérité des peines contre les prévaricateurs, & les grandes récompenses en faveur des dénonciateurs, nous paroissent les remèdes les plus courts, & les plus efficaces.

Il y en a un à l'égard du Capitaine de l'Infirmerie, que nous proposerons comme le plus sûr, & qui est capable d'empêcher la plupart des abus qui se commettent.

L'on a déjà dit que ce Capitaine est aux gages du Bureau de Santé, & que c'est ordinairement un homme mercenaire, d'un fort bas état, ou quelque Bourgeois ruiné, à qui on confie ce poste. Cet espèce d'Officier est regardé comme domestique par les Intendants; il n'a d'ailleurs aucune autre autorité que celle que, ou l'ignorance, ou la paresse, de ces Messieurs lui laissent; & comme ils peuvent le congédier quand il leur plaît, il n'oseroit s'opposer à rien de ce qu'ils veulent faire contre les règles mêmes, & il est obligé par cette raison de favoriser les plus accrédités dans tout ce qu'ils jugent à propos d'entreprendre. Outre cet inconvénient, la bassesse de son état ne lui donne pas toute l'autorité qui seroit nécessaire pour imposer aux Marchands, & aux équipages qui sont en quarantaine.

Il n'en seroit pas ainsi si le poste étoit confié à un honnête homme, qui ne fût pas sujet à être révoqué, ou maintenu selon le bon plaisir des Intendants, & qu'il fût lui-même deuxième Intendant né, & qu'il pût avoir par-là voix délibérative dans tous les Bureaux qui se tiendroient sur le fait de la Santé. Un homme ainsi établi, & qui seroit de niveau avec les Intendants, les empêcheroit vraisemblablement d'enfreindre les règles, parce que les malheurs qui pourroient arriver, rouleroit particulièrement sur son compte; & de l'autre part les Intendant jaloux de son espèce d'indépendance, & chagrins d'avoir un surveillant, deviendroient eux-mêmes le sien. Un tel homme auroit d'ailleurs cette autorité, & s'attireroit le respect, si nécessaires pour imposer à des Marchands.

Pour remplir cette idée , il faudroit que ce fût le Roi qui nommât à ce poste , & qu'on y joignît des appointemens , qui avec les droits qui y sont attachés , fussent suffisans pour faire vivre un honnête homme.

Outre les abus que nous venons de déduire , & qui se commettent dans nos ports , il y en a d'autres non moins dangereux , qui ne se passent pas sous nos yeux , & auxquels les seuls Marchands ont part.

Pour entendre le premier , il faut sçavoir que les Marchands de Marseille ont des Correspondans dans chaque Echelle du Levant , qui ont soin de prendre leurs mesures à propos pour faire les achats au meilleur marché qu'ils peuvent. Le temps de la contagion est très-propre pour faire ce qu'ils appellent de bons coups , parce que le commerce des Etrangers cessant dans ces sortes d'occasions , ce deffaut fait baisser les marchandises , & ils en profitent pour en faire des amas. Quand ce temps est passé , les vaisseaux vont faire leur chargement , & comme la contagion paroît avoir cessé , ils partent avec une patente nette , & des ballots empestés. Or comme l'on n'use pas dans les Infirmeries de la même rigidité à l'égard de ceux qui arrivent avec patente nette , qu'on pratiqueroit envers ceux qui l'auroient brute , il est aisé de juger des conséquences que cet abus peut avoir.

Il y en a un autre dont les suites sont également dangereuses , & qui consiste en ce que les bâtimens qui vont charger du bled en Levant , suppriment la patente du lieu où ils ont fait leur chargement , si ce lieu est infecté , & ils vont dans quelque port sain de l'Archipel , ou de la Grece , & moyennant un petit présent qu'ils font , on leur donne une patente nette , comme s'ils avoient chargé dans ce port , de laquelle ils se servent en arrivant en France.

Ces abus sont trop connus , & trop publics , pour que Messieurs les Echevins de Marseille n'en soient pas informés ; mais comme ils sont en même-temps Juges & Parties , & que ces friponneries se font pour épargner aux Marchands les frais d'une trop longue quarantaine , ce n'est pas d'eux qu'il faut attendre ni l'aveu , ni le remede.

On doit aussi tâcher de prendre des mesures sûres , & qui fassent trembler ces misérables Capitaines Marchands , qui en

passant le long de la côte , permettent aux batteaux pêcheurs , particulièrement à ceux de la rade de Brusc , objet qui demande les précautions les plus exactes , de les aborder , & y embarquent eux-mêmes , ou permettent à leurs équipages d'y embarquer quelques étoffes , soit pour vendre , soit pour la faire porter à leurs familles. Ce cas arrive tous les jours , & il arriva même en dernier lieu dans le vaisseau de Castel , qui a porté la peste en Provence , qui souffrit qu'un Matelot de Toulon donnât à un bateau pêcheur deux Bourgs pour sa femme. C'est un fait qui a été vérifié , & quoique la peste ne soit pas venue à Toulon par cet endroit là , cette infraction n'auroit pas moins mérité punition , si elle n'avoit pas été découverte dans un temps où les exemples étoient inutiles.

L E T T R E

*De Monsieur le Chevalier de Langeron , sur la
nécessité d'une désinfection générale.*

MONSIEUR,

PEU de jours après mon arrivée dans cette Ville , je proposai aux Echevins d'y faire une désinfection générale , après que l'on auroit été un certain temps sans avoir des malades. Je leur dis en même-temps que je croyois que c'étoit le moyen le plus sûr pour regagner la confiance qu'ils avoient perdue sur la santé de cette Ville depuis sa rechûte , & pour obtenir plutôt l'ouverture de leur commerce. J'ajoutai que je comprenois toutes les difficultés de cette désinfection , mais que je ne les croyois pas insurmontables , & que je leur en parlois à bonne heure , pour que nous cherchassions ensemble le moyen de les applanir , & pour faire sur cela les arrangemens nécessaires.

Le premier Echevin répondit que la chose étoit difficile , mais qu'il ne la croyoit pas impossible ; un autre Echevin dit qu'il falloit faire un coup d'éclat comme celui-là pour regagner cette confiance , & pour ôter tout scrupule sur leurs marchan-

difes. Tous parurent penser de même , & il fut résolu pour lors de faire une Ordonnance qui obligerait chaque Particulier de donner un état au juste de toutes les marchandises susceptibles qu'ils auroient dans leurs maisons , boutiques , & magasins , afin de regler sur cela les établissemens , & les arrangemens qu'il faudroit faire à l'occasion de cette désinfection. J'ai l'honneur de vous envoyer , Monsieur , le projet de cette Ordonnance , qui fut dressée à l'Hôtel-de-Ville par les Echevins mêmes. Ils me demanderent d'assembler avant sa publication les Députés du Commerce , & quelques Négocians ; j'y consentis , & je me trouvai à cette Assemblée , où presque tous parurent se rendre aux raisons de cette désinfection , pourvu que la Cour voulût bien en faire les frais , qu'ils n'étoient plus en état de supporter , ce que je leur promis de représenter.

Le lendemain les Echevins me vinrent demander la permission de faire une autre Assemblée de Négocians , en me disant que les plus considérables n'avoient pu se trouver à la précédente , parce qu'ils étoient à la campagne , & qu'il seroit bon de les entendre sur une affaire à laquelle ils étoient les plus intéressés. J'y donnai les mains , & je leur dis que je ne m'y trouverois pas , pour leur laisser toute liberté dans leurs sentimens. Le lendemain de cette dernière Assemblée , les Echevins vinrent me dire que les Négocians désiroient de faire un Mémoire sur cette désinfection , & que j'en déciderois quand il seroit fait. Ils ont été plusieurs jours à y travailler , après quoi le premier Echevin , & un Député du Commerce me l'ont apporté , me disant qu'ils l'avoient envoyé à M. le Bret ; je sçai d'ailleurs qu'ils l'avoient aussi envoyé à Monsieur le Marquis de Brancas. Comme cette affaire là est présentement entre les mains de ces Messieurs , & que je ne doute point qu'ils ne vous l'aient communiqué , je crois ne devoir plus y entrer que pour exécuter les ordres qu'il plaira à Son Altesse Royale de m'envoyer à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être avec un respect infini ,

MONSIEUR ,

A Marseille le 29. Juillet 1722.

Votre très-humble , & très-
obéissant serviteur ,

LE BAILLY DE LANGERON.

M E M O I R E

Au sujet d'une désinfection générale.

ON ne sçauroit douter que le retour de la contagion à Marseille n'ait été causé par le deffaut d'une entiere & parfaite désinfection de toutes les hardes, étoffes, & marchandises, qui étoient, soit dans les maisons particulieres, soit dans les magasins des Lazarets.

On sçait qu'il a toujours été d'usage à Marseille de n'éventer les Marchandises qui arrivent du Levant, même avec patentes brutes, qu'en ouvrant seulement les ballots par les deux côtés, & les tournant & retournant.

Mais on soutient que dans les circonstances présentes, cette sorte d'évent ne sçauroit suffire pour rassurer de la juste crainte qu'on peut avoir que ces marchandises ne renferment encore quelqu'infection, & pour établir sur ce point une assurance parfaite, dont dépend la sûreté de tout le Royaume; & on estime qu'il est absolument nécessaire, non-seulement de déployer les étoffes, & de les exposer au grand air pendant un temps suffisant; mais d'y ajouter même le parfum d'une qualité suffisante pour opérer une parfaite désinfection.

Il ne sert à rien de dire que dans tout le Levant on n'use point de parfum; car c'est précisément par cette raison que la peste s'y entretient presque toujours.

Si jusqu'à présent on n'en a point usé dans les Lazarets de Marseille, c'est plutôt l'intérêt particulier des Négocians qui ont toujours eû la principale part à l'Intendance de la Santé, qui en a décidé, que celui de la sûreté publique.

Les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere, conviennent tous de la nécessité du parfum, plus ou moins fort, suivant l'exigence des cas, & la nature des effets, & marchandises.

Ils soutiennent que tous les effets qui peuvent venir chaque année du Levant, ne sont pas également chargés de venin, & que toutes les années ne sont pas également exposées à la propagation de ce venin, de même qu'on ne voit pas toujours en

Europe

Europe la même quantité d'insectes qui sont naturels au pays, & qu'ainsi l'évent seul est insuffisant dans les années où le venin est plus fort, & qu'il trouve une température d'air plus propre à produire sa multiplication, & son épanchement.

Il y a toute apparence que c'est par le défaut des opérations nécessaires sur les marchandises venues du Levant à Marseille, que la peste se répand de temps en temps en France, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, & autres pays, où ces marchandises sont transportées.

L'expérience nous a fait voir que dans tous les lieux qui ont été affligés de la peste en France, elle s'y est renouvelée au bout de plusieurs années par le défaut des précautions nécessaires pour la désinfection, & ces précautions ne sont pas seulement nécessaires pour la sûreté du Royaume, mais pour rassurer les Etrangers sur le péril de la communication, & de l'introduction chez eux des marchandises de France; prétexte que ces Etrangers, jaloux de notre Commerce, ne font que trop valoir pour le détruire, & établir celui de leurs Sujets au préjudice de la France.

On convient à Marseille que le parfum est absolument nécessaire pour désinfecter les maisons, & on ne peut comprendre la répugnance qu'on y trouve à employer le même remède pour la désinfection des marchandises, vû que le coton, la bourre, la laine, & le poil, sont par leur nature plus susceptibles qu'aucune autre marchandise, & qu'étant d'un plus gros volume, elles peuvent acquérir une portion plus considérable de venin, & même le conserver plus long-temps.

C'est par ces raisons qu'on soutient qu'il est absolument nécessaire, non-seulement de déployer toutes les étoffes, & marchandises pour les mettre à l'évent; mais même d'y donner le parfum plus ou moins fort, suivant la qualité des marchandises; & l'intérêt particulier des Négocians doit céder en cela à celui de la sûreté publique.

M E M O I R E

*SUR la désinfection générale qu'on a proposé
de faire à Marseille.*

LE retour de la maladie contagieuse à Marseille a sans doute inspiré le dessein de faire une désinfection générale de cette Ville, c'est-à-dire, des maisons infectées, de celles qui ne le sont point, & de toutes les marchandises. Quelque spécieux que ce projet paroisse, il est pourtant aussi inutile qu'impossible à exécuter; c'est ce que l'on se propose de démontrer dans ce Mémoire, où l'on fera voir au contraire, qu'elle seroit très-ruineuse pour le commerce, & pour tous les habitans de cette Ville.

Cette désinfection ne peut avoir que deux fins; la première, de purger cette Ville de tout soupçon de contagion, & prévenir par là le retour du mal; la deuxième, de rétablir la confiance des Pays étrangers, afin qu'ils reçoivent nos marchandises sans crainte & sans danger; nous aurons donc prouvé l'inutilité de cette désinfection générale, si nous faisons voir qu'elle est inutile à ces deux fins.

La rechûte d'aujourd'hui n'est point une résurrection de la maladie, dont les semences répandues dans la Ville aient germé par le renouvellement de la saison. Cette rechûte a une origine certaine. Elle nous vient du dehors. Le mal d'aujourd'hui est entré dans la Ville comme le premier, par les Infirmeries; c'est l'effet de l'inattention des Intendans, & d'une confiance en des personnes qui ont méconnu les premiers malades. Ce fait a été démontré dans le dernier Mémoire qui a été envoyé sur l'origine de ce dernier mal, où l'on a suivi pas à pas dans tous ses progrès. Selon d'autres, il nous a été porté par des marchandises d'Avignon passées en contrebande. Ce n'est point le printemps qui l'a fait germer; il étoit dans Marseille avant ce temps-là, mais il y pulluloit secrètement; & il étoit naturel que la peste introduite dans la Ville à la fin de l'hiver, augmentât dans le printemps. Ce n'est point par des

maisons infectées en 1720. qu'elle a commencé, c'est par des maisons saines où le mal a été porté par une communication visible.

Car il est constant que la désinfection de 1720. a été faite fort régulièrement. On a repassé toutes les maisons infectées jusqu'à trois fois, & il n'est pas possible qu'il ait échappé le moindre haillon à ces diverses désinfections. Il y a encore moins à craindre pour les marchandises ; car toutes celles qui étoient dans les maisons contaminées, en furent tirées, & portées aux Isles, où elles furent mises à l'évent avec plus d'exactitude que celles qui viennent du Levant. Si quelque maison avoit pu échapper à cette désinfection, ce seroit sans doute dans ces quartiers habités par le menu peuple, où la première peste avoit fait ses plus grands ravages, & où il n'étoit pas resté une maison saine. Cependant ces quartiers-là n'ont presque point donné de malades dans cette rechûte ; on ne les a tirés que des rués que le premier mal avoit le plus épargnées.

Si le mal avoit dû ressusciter par une désinfection mal faite, il auroit dû le faire dans le printemps, ou dans l'été de 1721. La communication devint alors libre & entière ; tout le monde revint de la campagne, & tous les habitans que la crainte du mal avoit dispersés, revinrent, & rentrèrent dans leurs maisons, qui étoient presque toutes infectées par la mort des Domestiques qui y avoient été laissés pour les garder ; cependant personne ne prit le mal alors, & nous n'eûmes après le mois de Mai de 1721. que deux familles véritablement attaqués de peste, celle du Capitaine Baudeuf, qui avoit fait un petit amas de nipes pour les porter dehors, & celle du nommé Capus, qui voulant se retirer de sa Bastide, envoya sa servante pour nettoyer sa maison qu'on croyoit saine ; mais on ne sçavoit pas que celui qui en occupoit la boutique, avoit ouvert une petite porte de communication, & en avoit infecté la montée, ou le vestibule. Quelques autres malades qui parurent alors n'avoient certainement pas la peste ; c'étoit des maladies ordinaires qui retenoient encore quelque symptôme du mal dominant ; ce qui arrive ordinairement après routes les contagions. Or s'il y avoit eu alors d'autres maisons, ou des hardes mal désinfectées, nous aurions vu d'autres malades.

Quand le printemps doit renouveler la maladie, c'est tou-

jours celui qui suit la peste finie. Or celle de 1720. étoit finie au mois de Mai 1721. nous le prouvâmes alors par divers Mémoires qui furent envoyés en ces temps-là ; & , si on veut s'en convaincre , on n'a qu'à se rappeler le cours du mal tel qu'il est décrit dans les différentes relations qui en ont été faites , & on verra qu'en ce temps-là il étoit arrivé à sa fin , & qu'il avoit suivi tous ses périodes fort régulièrement. S'il étoit resté quelque chose d'infecté dans la Ville , on auroit vû infailliblement renaître la maladie avec le printemps , qui suivit immédiatement après , ce qui pourtant n'arriva pas , quoiqu'il y eût alors dans la Ville quantité de gens revenus de la campagne , & des Villes voisines , & par-conséquent très-disposés à prendre la maladie , s'il en étoit resté quelque semence dans la Ville.

Qu'on ne dise pas qu'il peut y avoir dans les maisons des appartemens inutiles qu'on n'occupe pas d'abord , ou des hardes qu'on ne met pas si-tôt à son usage , & dont on se sert dans la suite , & qui , n'étant pas bien purgées , peuvent redonner la maladie. Cela pourroit être présumé dans ces Villes peu peuplées , où les maisons sont vastes , & où l'on laisse dans les greniers , ou dans des galetas , de vieilles hardes inutiles. Il n'en est pas de même de Marseille ; la Ville est fort peuplée , & fort resserrée , les maisons y sont fort petites , & les loyers fort chers : ainsi tout est occupé dans les maisons , & on n'y laisse point d'appartemens inutiles ; on n'y laisse point pourrir les vieilles hardes dans le coin d'un grenier ; nos habitans qui ont naturellement le goût du commerce , tirent profit de tout ; ils vendent les vieilles hardes , & les meubles inutiles , aux Frippiers , & aux payfans de la campagne ; ils les portent dans les Pays étrangers. Ainsi il n'y a rien dans les maisons qui ne soit d'un usage journalier ; & comme les loyers des maisons sont fort chers , on ne les occupe gueres par des meubles inutiles. Cela étant ainsi , si quelque chose avoit échappé à la désinfection , nous aurions vû revivre la maladie dès l'année dernière.

Quand cela ne seroit pas ainsi , le remu-ménage qui fut fait à la Saint Michel dernière , temps où l'on change ici de maison , auroit dû nous donner de nouveaux malades. Il fut plus nombreux , ce remu-ménage , que les autres années , & il y eut beaucoup plus de familles qui changerent de maisons , n'ayant pû le faire l'année précédente , que les changemens de mai-

sons furent deffendus à cause de la peste qui étoit alors dans sa vigueur. Cependant ces remu-ménages ne nous produisirent rien ; ce qui prouve évidemment que tout avoit bien été désinfecté, & que l'on n'a rien à craindre de ce côté-là sur la maladie.

Si cette désinfection générale est inutile aux habitans de Marseille pour prévenir le retour du mal, elle l'est encore plus pour rétablir la confiance des Etrangers ; car que peuvent-ils de plus souhaiter pour leur assurance, qu'une désinfection faite avec toute l'exacritude & la régularité possible ? elle a été faite de même, & l'on ose assurer que ni dans les pestes passées, ni dans aucune Ville ravagée par celle-ci, elle n'a jamais été faite si régulièrement. On peut les en convaincre par les Ordonnances que Monsieur de Langeron rendit là-dessus, & par d'autres pièces qui prouveront qu'il les a faites exécuter lui-même. A ces pièces on peut joindre une histoire fidele de l'origine de cette rechûte, qui leur fera voir qu'elle nous vient du dehors ; car que le mal soit rentré dans la Ville par les Infirmeries, ou par des marchandises d'Ayignon entrées en contrebande, c'est toujours la même chose, & cela prouve également que le germe du mal n'étoit pas dans la Ville.

Les Etrangers ne peuvent se méfier de notre désinfection, que par rapport aux marchandises susceptibles. Or si on leur démontre que toutes ces marchandises qui sont dans la Ville ont été désinfectées avec plus d'exacritude que celles qui venoient des lieux suspects du Levant avant nos malheurs, & qu'ils recevoient sans crainte, & sans danger, depuis tant d'années, auront-ils quelque raison légitime de les refuser ? Les marchandises qui viennent du Levant, restent trente ou quarante jours sous de grandes halles dans les Infirmeries, où elles sont déballées, tournées, & retournées, pour que l'air les pénètre par-tout. Quand ce sont des marchandises en pièces détachées, on les range en gerbier les unes sur les autres, on éparpille les laines, & on évente les balles de coton. Tout cela a été pratiqué pour les marchandises qui étoient dans les maisons suspectes, avec cette différence, que celles-ci furent portées sur une Isle exposée à tous les vents, & mises à découvert. Cet évent est beaucoup plus sûr que celui des Infirmeries, lequel se trouve affoibli par le toit des halles, & par les murs qui

ferment les Infirmeries. Que pouvoit-on faire de plus pour la sûreté des Etrangers, & pour ranimer leur confiance?

Cependant quoique ces marchandises fussent dans des maisons infectées, elles étoient pourtant moins suspectes que celles du Levant. Ce qui doit faire regarder les marchandises du Levant comme suspectes, c'est que dans ces pays la plupart des Turcs qui sont pauvres, & autres gens de peine & de travail, n'ont presque ni maisons, ni meubles, & sur-tout point de lits. Ces gens-là couchent indifféremment par-tout, mais principalement dans les magasins, & dans les lieux où ils travaillent à accommoder les marchandises, à les arranger, & à les emballer. Là ils se couchent sur ces marchandises, & sur les balles, lors même qu'ils ont le mal. Car dans ces pays chauds la transpiration étant forte, elle adoucit les symptômes de la maladie, & leur laisse la liberté de travailler avec la peste. C'est donc par la sueur & par la transpiration de ces gens-là, que ces marchandises s'infectent, le jour en y travaillant, & la nuit en couchant dessus, souvent même avec leurs playes fluantes. Or ces marchandises ainsi contaminées, ne laissent pas de perdre leur infection par la purge ordinaire de nos Infirmeries. Si on a éprouvé le contraire dans l'affaire du Capitaine Chataud, ce n'est pas précisément les marchandises qui étoient en purge qui ont porté le mal dans la Ville; ce sont celles qui y sont entrées en contrebande; c'est la liberté qu'on a donnée à l'équipage, & aux Porte-faix, de communiquer dans les Infirmeries, & de donner des linges, & autres choses à leurs femmes; c'est la quarantaine trop courte des passagers qu'on a laissé entrer dans la Ville avec leurs hardes, sans être visitées, & purgées.

Tout cela n'est pas à craindre de nos marchandises. Notre maniere de vivre est différente de celle des Turcs. Quelque pauvre que soit un homme de travail, il a toujours un gîte pour se retirer, & un lit pour se coucher. Ces gens-là ne travaillent dans les maisons, ou dans les magasins, que sous les yeux du maître, ou de ses Commis. Or pendant la dernière peste tout commerce, & tout travail avoient cessé. Il n'y a donc que les Domestiques de la maison qui ayent pû infecter ces marchandises; mais elles sont dans des magasins dont la clef est toujours entre les mains du maître. Il est bien vrai que

les vestibules des maisons servent aussi d'entrepôt aux marchandises ; mais quelle apparence que des Domestiques qui ont des chambres séparées avec leurs lits , ayent mieux aimé se coucher sur des balles dans un vestibule ? Car peut-être ne croit-on pas qu'un malade infecte toute une maison ? Il ne peut jamais y infecter que la chambre qu'il occupe. Cependant malgré tout cela , toutes ces marchandises ont été purgées de la manière que nous l'avons dit ci-dessus , tant celles des magasins , que les autres. Comment donc peut-on les regarder encore comme suspectes , & pourquoi les exposer à une nouvelle désinfection ?

Il faut faire différence entre les Marchands détailliers , & les Négocians. Les premiers peuvent avoir remué leurs marchandises pendant le mal , sur-tout ceux qui ont tenu leurs boutiques ouvertes , quoique certainement cela ne soit pas arrivé , la plupart ayant tenu leurs boutiques fermées , & la maladie étant trop vive pour leur donner cette liberté ; mais pour les Négocians la chose est impossible , ils n'entrent dans leurs magasins , & ne remuent leurs marchandises que quand ils les vendent , pour les livrer , & pour les peser. Or toutes les ventes ont cessé pendant la première peste , & ces marchandises n'ont pas été remuées pendant ce temps-là ; comment peuvent-elles donc avoir été infectées ? Cependant elles n'ont pas laissé que de passer par la désinfection , quand le magasin s'est trouvé dans une maison contaminée.

Une preuve bien évidente que nos marchandises ont été bien désinfectées , & qu'elles n'avoient pas même besoin de l'être , c'est que pendant cette désinfection personne n'y a pris mal , & qu'après la dernière peste on a envoyé quelques navires à Livourne , & à Venise , & plusieurs au Levant. Nous n'apprenons pourtant pas qu'elles y aient porté aucun mal , & bien plus , c'est que parmi tous ces équipages il n'y a pas eu un seul malade. Ils ont pourtant bien remué ces marchandises ; il falloit donc qu'elles fussent bien saines.

Bien plus , la peste ayant surpris plusieurs navires dans le port prêts à partir , ils y ont resté chargés pendant toute la contagion. Les familles des Capitaines , & celles de plusieurs autres de l'équipage , se réfugièrent dans ces navires pour fuir le mal , qui ne laissa pas de les surprendre , & presque toutes ces famil-

les ont péri par la peste. Le mal étant fini, on débarqua ces marchandises, & on les porta sur les Isles pour les désinfecter. Elles étoient certainement bien plus suspectes que celles des magasins; cependant elles n'ont communiqué aucun mal à ceux qui y ont travaillé. C'est là un fait constant.

Cependant si malgré tout cela il falloit donner quelque satisfaction aux Etrangers par une nouvelle purge de nos marchandises, voici celle qui seroit la moins dispendieuse, la plus sûre, & la plus facile à pratiquer. Il n'y auroit qu'à ordonner une visite générale de nos Infirmeries par des Commissaires nommés pour cela, ou par Monsieur le Commandant même, ayant avec eux un ou deux Médecins; ils dresseroient un procès-verbal du bon état des Infirmeries, comme elles sont saines, & bien désinfectées, en y faisant réparer auparavant ce qui seroit nécessaire pour une désinfection parfaite, après quoi on obligerait tous les Marchands à faire passer toutes les cargaisons des navires qu'ils voudront envoyer dehors, par les Infirmeries où elles seront purgées pendant le temps, & à la maniere ordinaire, d'où elles ne sortiront que plombées, & avec un Certificat des mêmes Commissaires, qui attesteront cette nouvelle désinfection. Pendant que la marchandise sera ainsi en purge, le navire avec l'équipage sera en quarantaine au large, sans aucun commerce avec la Ville, & à la fin de la quarantaine tout l'équipage sera visité par les Médecins & Chirurgiens à ce commis, & on leur donnera un Certificat de Santé signé des mêmes Commissaires, si mieux on n'aime des Intendans de la Santé, après quoi on ne croit pas qu'il y ait aucun sujet raisonnable de craindre.

Malgré toutes ces précautions les Pays Etrangers ne prendront jamais confiance en nos marchandises, si les Provinces du Royaume ne leur en donnent l'exemple. Il est naturel que les pays les plus reculés refusent nos navires mêmes avec les précautions les plus sûres, quand ils voyent nos plus proches voisins se méfier de nous, eux qui doivent être mieux informés de notre état, & de ce qui se passe ici. Or les Provinces du Royaume opposeront toujours de vaines raisons contre la sûreté de nos marchandises. Rien ne convient mieux à leur intérêt. Jalouses de notre commerce, elles se flattent de pouvoir s'en emparer, & sur-tout le Languedoc. Le prétexte de la con-

tagion

tagion leur est favorable, & elles le pousseront aussi loin qu'elles pourront. Rien ne seroit donc plus propre à ranimer la confiance des Pays Etrangers, que d'exciter celle de nos Provinces, en les obligeant de recevoir nos marchandises, avec les précautions nécessaires, puisqu'elles reçoivent actuellement celles du Levant, que nous avons fait voir être plus suspectes que les nôtres.

Les Pays Etrangers ont le même intérêt que nos Provinces pour le commerce. Ils jugent bien que la cessation du commerce de Marseille fait valoir le leur, & sur-tout celui des Villes d'Italie, qui ont déjà bien profité de nos malheurs. Ils éloigneront autant qu'ils pourront de renouer commerce avec nous, & la vaine crainte d'une prétendue infection leur fera toujours un prétexte specieux de refuser nos marchandises. Il faut donc les désinfecter, nous dira-t-on, pour faire bientôt cesser ce prétexte; mais si cette désinfection a bien été faite, comme nous l'avons prouvé, pourquoi en demander une seconde? Est-ce parce que nous avons eu de nouveaux malades? On croit donc que quelques malades répandus dans une Ville infectent toutes les marchandises qui s'y trouvent? On doit revenir de cette prévention; un malade n'infecte que la chambre qu'il occupe, & les choses qui sont à son usage, ou qui se trouvent dans sa chambre. Ainsi la désinfection qui a déjà été faite des marchandises qui étoient dans les maisons suspectes pendant le mal, doit suffire pour les faire recevoir comme saines.

En effet, les premiers malades de cette rechûte étoient des gens qui n'avoient pas manié des marchandises, & qui n'en avoient point chez eux; & s'il y a parmi ces familles celle d'un Emballeur, ce n'est pas par lui que le mal a commencé, c'est par les femmes, & par les enfans.

Pour les marchandises entrées depuis dans la Ville, elles ont passé par la purge ordinaire des Infirmeries, elles sont donc hors de tout soupçon; ainsi ni les unes, ni les autres, ne demandent pas une nouvelle désinfection, qui ne seroit pas moins inutile pour la sûreté de Marseille, que pour lui rendre la confiance des étrangers. C'est ce que nous venons de démontrer. Il nous reste à faire voir que cette désinfection générale est impossible dans l'exécution.

Cette désinfection générale regarde toutes les maisons de Marseille, les suspectes, & les saines, & toutes les marchandises qui y sont enfermées. Elle n'est pas moins impossible pour les unes que pour les autres. Si l'on désinfecte ces maisons en prenant un quartier après l'autre, comme on ne pourra désinfecter que quelques maisons par jour, c'est un ouvrage de plus d'une année, & , si on l'ose dire, de plus de deux ans. La désinfection des meubles est encore bien plus longue que celle des maisons ; en sorte qu'il faudra bien du temps, & bien du soin, pour une réparation aussi inutile. Car on conviendra que les maisons saines, où il n'y a jamais eu de malades, n'en ont pas besoin ; & pour celles qui en ont eu, on peut être assuré qu'elles ont été bien désinfectées. On n'auroit pas même trouvé à les arrenter autrement, personne n'ayant voulu entrer dans une maison qu'elle n'eût été blanchie auparavant, & bien purgée.

Si pour désinfecter ces maisons on prend plusieurs quartiers à la fois, où trouver assez d'hommes de peine, & de gens de confiance pour ce travail ? Où loger tout ce monde que l'on fera sortir de ces maisons ? Où faire des cabanes, puisque hors de la Ville il n'y a pas un pouce de terre vuide, qui ne soit planté de vignes, & fermé de murailles. Il n'y a que la seule plaine de Saint Michel, qui ne contiendrait pas plus de cent familles ; car pour les bastides, elles sont toutes habitées par des paysans. Si on confond toutes ces familles qu'on fera sortir de la Ville, ce n'est plus là une désinfection régulière. Si on veut les séparer, où trouver assez de soldats pour les garder ; car on doit compter qu'il y a encore plus de soixante mille âmes dans cette Ville. Ainsi cette désinfection des maisons n'est pas moins impossible dans son exécution, qu'inutile à la fin qu'on se proposeroit.

Il n'y a pas moins d'impossibilité à désinfecter toutes les marchandises. On doit considérer que depuis plus de deux ans que la contagion a fait cesser tout autre commerce, celui du Levant ayant resté libre, nos Négocians ont tous tourné leurs vûes de ce côté-là, dans l'espérance qu'une prochaine liberté de commerce, dont ils se flattoient, leur donneroit le moyen de se défaire des marchandises qu'ils en ont tirées, en si grande abondance, que tous les magasins de la Ville en

font remplis. Trompés dans leur attente , ces marchaddises n'ont plus eu de sortie ; & comme ils ne peuvent pas rester dans l'inaction , ils n'ont pas cessé d'en faire venir. Où est-ce donc qu'on pourra étaler une si grande quantité de marchandises pour les mettre à l'évent ? Comment les garder ? Si on n'en prend qu'une petite quantité à la fois , quand aura-t-on fini ?

On nous dira peut-être qu'une semblable désinfection générale a été faite en Languedoc pour les marchandises qu'on avoit tirées des Cevennes , où la peste faisoit des ravages ; mais cela n'est pas comparable à Marseille , où il y a beaucoup plus de marchandises que dans toute cette Province. D'ailleurs nous sçavons de quelle maniere cette désinfection a été faite. On a pris quelques balles de quelque Marchand seulement pour la forme. Si on faisoit de même ici , les Consuls des Nations étrangères , & les Marchands étrangers qui sont sur le lieu , & par conséquent témoins de ce qui s'y fait , ne manqueroient pas d'en informer leurs maîtres , & par-là bien loin de regagner leur confiance , on la perdrait davantage.

Non-seulement cette désinfection est inutile pour la fin qu'on se propose , impossible dans son exécution , ajoutons qu'elle seroit ruineuse. Il faut parfumer toutes les maisons , les blanchir , lessiver les linges , laver les meubles , & les hardes , nourrir les pauvres gens qu'on feroit sortir de ces maisons. Quelle perte pour ces gens-là ? Il faut porter les marchandises au lieu destiné , les déballer , les arranger , les tourner , & les retourner , les remballer , & les rapporter dans les magasins. Tout cela coûtera des frais infinis. Si l'Etat les fournit , la dépense en sera immense ; si c'est la Ville , elle est dans l'impuissance de le faire ; si c'est les particuliers , ils sont épuisés , & hors d'état d'y fournir. A tous ces frais il faut ajouter les pertes que les Négocians en souffriront par le dégât , par le déchet , & par la confusion qui se fera de leurs marchandises , mises ainsi plusieurs fois à l'évent ; par les dépenses qu'ils seront obligés de faire , & par le retardement de leur commerce , sans que tout cela dispense ces marchandises de faire quarantaine dans les pays où elles seront envoyées. Epuisés par la cessation de leur commerce depuis près de trois ans , & par la révolution générale de l'Etat , plusieurs sont prêts à prendre la triste résolution d'abandonner

leurs marchandises , d'autres de se transplanter dans les Pays étrangers , & d'autres d'y envoyer tous leurs fonds pour les y négocier , & porter ainsi tout notre commerce chez l'Etranger.

Enfin supposons même que cette désinfection se fasse , la peste du Comtat ne donnera-t-elle point quelque suspicion à nos marchandises , & ne sera-t-elle point un prétexte aux Etrangers pour les refuser ? On presse toutes ces raisons pour ne pas donner trop d'étendue à ce Mémoire , persuadé qu'il suffit de les indiquer pour que ceux à qui il sera présenté en comprennent toute la force.

Telles sont donc les raisons qu'on a cru devoir opposer à cette désinfection générale. Témoin de la situation des choses , & du triste état de cette Ville , on a représenté l'un & l'autre dans son naturel ; enfin dégagé de tout intérêt dans cette affaire , on n'a eu en vûe que le bien de la Ville , & celui de l'Etat.

M E M O I R E

DRESSÉ par Messieurs les Echevins , & Députés de la Chambre du Commerce de Marseille , & les Sieurs Négocians de ladite Ville , dans l'Assemblée générale tenue dans la Maison Commune le Jeudi 9. Juillet 1722.

MESSIEURS les Echevins , & Députés , ont informé les Sieurs Négocians qu'ils les ont fait assembler pour leur faire part , que le sentiment de Monsieur le Bailli de Langeron , Commandant dans ladite Ville , seroit qu'il fût fait une désinfection générale de toutes les marchandises susceptibles qui sont dans Marseille , afin de dissiper pour toujours la crainte que peut avoir répandue dans les Pays étrangers la rechûte de la peste dont cette Ville vient d'être encore affligée depuis quelque temps. Que pour pouvoir venir aux fins qu'il se propose , & exécuter ce dessein avec succès , il conviendrait que

les Négocians commençassent par donner des déclarations fidèles de toutes les marchandises qu'ils ont dans la Ville, afin que par rapport à la quantité qui s'y en trouvera, l'on pût destiner des endroits propres, & de convenance, pour les y faire purger.

Surquoi les Négocians auroient témoigné qu'ils ont reçu en bien d'occasions des marques sensibles de la protection de Monsieur le Bailli de Langeron, & qu'ils sont persuadés que les intérêts du commerce lui sont chers, de quoi ils lui garderont toujours une reconnoissance respectueuse. Mais ils ne sçauroient rester dans le silence sur la proposition qui vient de leur être faite de sa part d'une désinfection qu'ils estiment inutile, inouïe, & dont les inconveniens vont directement à ruiner le commerce de Marseille. C'est ce qu'ils se flattent de prouver par les raisons qu'ils vont déduire.

Il seroit inutile de recommencer aujourd'hui une désinfection générale, parce qu'elle a déjà été faite avec soin, & succès.

La prévoyance de Monsieur le Bailli de Langeron a été si grande pendant le temps que la peste a duré, qu'il ne seroit pas possible de rien ajouter à l'ordre qu'il avoit établi. Il fut établi un Commissaire particulier dans chacune des Isles de la Ville, pour prendre connoissance de tout ce qui survenoit dans son département, & en rendre compte.

Outre ce grand nombre de Commissaires particuliers, il y en avoit de généraux départis dans les cinq Paroisses qui composent la Ville, auxquels ces premiers faisoient sçavoir ce qui arrivoit journellement.

Le nombre de ces Commissaires généraux étoit de quarante-un. Il y en avoit huit dans la Paroisse de la Major, onze dans celle de Saint Martin, douze dans celle des Accoules, six dans celle de Saint Laurent, & quatre dans celle de Saint Ferreol.

Après les fonctions dont les uns, & les autres étoient chargés pendant la peste, ils travaillèrent à une désinfection particulière de chacun des endroits infectés, & enfin à une désinfection générale qui fut faite en conséquence d'une Ordonnance du 30. Décembre 1720. & de plusieurs autres postérieures, dont le travail a véritablement duré pendant plus de

cinq mois , mais qui a été faite avec tout le succès qu'on pouvoit désirer.

Toutes les maisons , magasins , & boutiques , les fabriques , les ateliers , les maisons religieuses , & autres communautés , les marchandises , hardes , & meubles , qu'elles renfermoient , tout a été purgé , aéré , parfumé plusieurs fois , les boissages lavés avec du vinaigre , & les murailles blanchies.

Lès bâtimens de mer qui étoient dans le Port , ont été plusieurs fois lavés , & parfumés ; leurs cables , & voiles , portés sur l'Isle de Pommeugués , où ils ont fait une purge si rigoureuse , que plusieurs en ont été retirés presque entierement pourris.

En effet , Monsieur le Bailli de Langeron , qui a toujours été présent à tout ce qui a été fait , soit par lui-même , soit par les personnes de confiance sur lesquelles il se reposoit , comptant avec beaucoup de fondement sur les grandes précautions qu'il faisoit prendre , permit , quelque-temps après cette désinfection , que les Soldats des Galeres qui étoient enfermés dans l'Arсенal , vinssent par détachement dans la Ville y communiquer avec leurs familles , pour faire par-là une espece d'essai , & s'assurer toujours plus de la solidité de son ouvrage ; & il en fut si bien convaincu (parce qu'il n'arriva aucun mal de cette communication) qu'il la permit peu après entierement libre , & générale.

Cela se passa pourtant dans un temps qu'il tomboit encore quelques malades de loin en loin , mais à la verité avec toujours plus d'amandement , & des marques moins certaines que ce fût de la maladie contagieuse ; de sorte que l'époque de l'entiere cessation de la peste fut fixée au dix-neuvième du mois d'Août 1721. que le *Te Deum* en action de graces en fut chanté , & que l'on commença une quarantaine de précaution , à la fin de laquelle , qui répondoit à la Fête Saint Michel , il fut permis aux habitans de changer de maison , parce que c'est en ce jour que les loyers s'en renouvellent.

Le remuement , & le nombreux transport de tant de marchandises , meubles , & hardes , comme il y en a dans une Ville comme Marseille , occasionnerent une communication extraordinaire , particulièrement entre les petites gens , qui étoient ceux qui avoient presque tous été frappés de peste ,

dont les hardes sont peu propres , & très-mauvaises , & qui changent plus souvent de maison que les autres ; cependant l'on ne reconnut pas que cette grande communication apportât la moindre altération à la santé dont Marseille jouissoit alors.

Or ce seroit ne gueres bien juger des choses , si après ce qui vient d'être dit on pouvoit penser que la maladie survenuë depuis le commencement du mois de Mai dernier , fût une suite de celle de 1720. Car il est absolument impossible que l'on puisse l'attribuer aux hardes , meubles , ni aux personnes , des habitans de Marseille.

L'on peut encore moins faire tomber le soupçon de cette maladie sur les marchandises des Négocians , puisque outre que peu de leurs maisons ont été attaquées , il est de notoriété publique qu'ils ne tiennent leurs marchandises que dans des magasins fermés à double , & triple cadenats , où le jour n'entre point , & dont la plupart sont détachés de leurs maisons.

Ceux d'entr'eux dans la maison desquels la maladie s'étoit glissée par l'imprudence des domestiques , & chez qui on trouva quelques marchandises dans les cours , ou allées , donnerent des états de ces marchandises , qui furent enlevées lors de la désinfection générale , & transportées dans les Infirmeries , où elles firent une longue , & très-exacte quarantaine.

Les marchandises qui étoient venues des Pays étrangers quelque-temps avant , & pendant la contagion , furent aussi portées dans les Infirmeries , & y firent également une très-longue purge.

Les chargemens de cinq Vaisseaux venus de Palestine , & de Syrie , dans les mois de Mai & Juin 1720. sans y comprendre celui du Capitaine Chataud , qui fut brûlé d'ordre de la Cour , ont fait environ un an de purge sur l'Isle de Jarre.

Lorsque la contagion se manifesta dans Marseille , il y avoit beaucoup de Bâtimens dans le Port , qui étoient sous la charge , pour le compte de diverses personnes , sur-tout d'étrangers , qui s'empressoient de faire passer chez eux les marchandises qu'ils avoient achetées , pour réaliser leurs billets de banque. Ces Bâtimens furent détenus , & les marchandises transportées sur l'Isle de Pommegué pour y rester en purge.

Généralement toutes ces marchandises n'ont été rendues à

leurs propriétaires qu'après que la peste a entièrement cessé, & par la vivacité de l'air, l'ardeur du soleil, & l'intemperie des saisons, elles ont si fort déperî, qu'elles n'excèdent pas de beaucoup en valeur le montant des dépenses qu'elles ont fait pendant leur purge.

L'on ne peut pas dire cependant que depuis que ces marchandises ont été rendues à leurs propriétaires, elles aient contracté une nouvelle suspicion; car la plupart ont été vendues, & revendues plusieurs fois par speculation, ou données en paiement. Cela n'a pû se faire sans les visiter, pour en examiner, & en reconnoître la qualité, les remuer, peser, & transporter des endroits où elles reposoient dans d'autres magasins; à quoi les Négocians, les Censeaux, les Peseurs, les Emballeurs, & jusqu'aux Crocheteurs, se sont tous également prêtés, & se prêtent encore journellement. L'on n'a pourtant point vû que cette grande communication de tant de personnes de différens états, avec ces marchandises, ait causé le moindre inconvenient, & qu'il en ait résulté de mal, quoique ce que l'on vient de dire se soit pratiqué sans interruption depuis le mois d'Août 1721. jusqu'à présent, à cause que les Négocians ne peuvent faire aucun commerce au-dehors, & plusieurs d'entr'eux devant des parties qu'ils avoient empruntées, & qui se trouvent échues, vendent, achètent, troquent, ou donnent en paiement des marchandises, pour suppléer à l'argent comptant qui leur a manqué, depuis les deffenses d'en pouvoir garder.

Ce qui doit encore convaincre que la désinfection a été faite dans toute sa perfection, c'est que plusieurs Bâtimens ont fait des chargemens à Marseille de marchandises, véritablement non susceptibles, qu'ils ont portées à Venise, & Livourne, & même en Languedoc, sans que cela ait fait rallumer la moindre étincelle de contagion, dans les cargaisons, aux hardes, ni sur les personnes des Equipages.

Tous les autres Bâtimens en grand nombre, qui depuis la fin de la contagion jusqu'à présent, sont allez, & revenus plusieurs fois du Levant, & ont porté des marchandises susceptibles, prises dans les magasins de Marseille, ont eu le même bonheur.

Monsieur le Bailli de Langeron, à qui l'on doit l'heureuse

se réuffite de la défínfection générale de Marfeille , eft bien affuré qu'elle a été faite avec la dernière attention , & qu'il n'y a plus rien à craindre de ce côté-là.

Cependant après avoir fait voir qu'il feroit abfolument inutile de faire une féconde défínfection générale des marchandifes qui font dans Marfeille , l'on ne fçauroit fe difpenfer d'ajouter que cette défínfection feroit inouïe.

Il eft fans exemple que dans aucun temps , & en aucun pays , l'on ait fait des défínfections générales après la ceflation de la peste. Lorsqu'elle s'eft gliffée dans les pays policés d'Europe , l'on a fait , comme à Marfeille , des quarantaines , & des parfums dans les Villes & maifons qu'elle a attaquées ; les précautions actuelles de ces parfums , le grand air , le décroiffement du mal , qui s'affoiblit de lui-même , & le temps enfin , ont rétabli la fanté dans ces endroits.

La peste a été plufieurs fois en Angleterre , Efpagne , Italie , & en France , & elle n'y a ceflé que comme l'on vient de dire.

L'on ne trouve pas qu'en diverfes occafions , fur-tout la dernière fois qu'elle fut à Marfeille , il ait été fait une défínfection générale pour la faire cefler , quoique l'on fût pour lors à peu près dans le même cas d'aujourd'hui par les marchandifes qui pouvoient être en magazin dans ce temps-là ; car cette Ville eft en poffeffion du commerce depuis un temps immémorial.

Aix , Toulon , Arles , & plufieurs autres Villes , & Lieux de Provence , qui ont eu le même malheur dans les anciens temps , & même en l'année 1720. n'ont pas fait autrement que Marfeille , qui leur a fervi d'exemple.

Enfin les Etrangers nous fourniffent un exemple affez récent que l'on ne doit pas omettre ici. Hambourg , Ville Anféatique , d'un très-grand commerce , & par conféquent remplie en tout temps d'une quantité infinie de marchandifes , la plupart fufceptibles , a été affligée , il n'y a pas long-temps , d'une cruelle peste , qui y a regné environ quatre ans , & qui a fini enfin , fans qu'on y ait fait des défínfections générales. Ses voifins , & les étrangers , n'ont pas demandé cette précaution inutile , pour reprendre confiance , & communiquer avec ce Pays.

Après avoir aussi-bien prouvé que l'on a fait, combien il seroit inutile de faire une seconde désinfection générale, & avoir démontré que cette précaution est inouïe, pour n'avoir jamais été mise en pratique en aucune occasion de peste, tant en France, que dans les Pays Etrangers; l'on estime que c'en seroit assez pour faire abandonner ce dessein, sans qu'il fût nécessaire d'entrer dans le détail des inconveniens qui en seroient nécessairement inséparables, s'il pouvoit être mis à exécution.

Cependant, quoique le détail de ces inconveniens ne doive servir que pour surabondance de raisons, comme l'on s'est proposé de les démontrer, il n'y a qu'à les bien établir.

L'on soutient, pour cet effet, que le premier moyen qu'on propose, de faire remettre aux Négocians des états de leurs marchandises, seroit pour eux en particulier une loi gênante, & ruineuse, & d'un préjudice infini au commerce en général.

C'est un fait incontestable que le secret est l'ame des affaires, & spécialement de celle du commerce. Tel Négociant a du crédit, & fait mouvoir une grande machine par son industrie, qui seroit obligé de tout abandonner, s'il faisoit la confession de ses facultés. Il y en a beaucoup qui n'ont aucun bien en fonds, d'autres qui n'ont point de marchandises, quelques-uns qui n'ont ni une chose, ni l'autre; mais comme le fait du marchand est de vendre, & d'acheter, & de se prêter aveuglement une confiance qui n'a de fondement que dans le secret, & la bonne foi avec laquelle on travaille dans le commerce, ce seroit tout ruiner, & mettre une infinité d'honnêtes gens dans le désordre, que de les obliger à rendre publique la situation de leurs affaires.

Car ces déclarations ne seroient pas assez secretes, pour que quelqu'un ne trouvât le moyen de les voir, & d'en tirer avantage au préjudice de ceux qui les auroient données. Par exemple, l'on ignore quelle quantité de soye, ou de coton, & ainsi des autres marchandises, il y a dans Marseille, & qui les a; dès que cela seroit sçu il y auroit de ces gens toujours attentifs à profiter sur les autres, qui, quoi qu'ils eussent besoin de ces marchandises, ne témoigneroient aucune envie d'en avoir, surtout s'ils pouvoient juger que ceux à qui elles appartiennent

fussent pressés de vendre , afin de les engager à les livrer à bas prix ; ce qui seroit encore d'un préjudice infini pour les autres qui auroient de ces marchandises , qu'ils ne pourroient vendre que de la même maniere , parce qu'ordinairement les premières ventes servent de regle à celles qui suivent.

Les Etrangers avec lesquels l'on compte faire une grande consommation des marchandises qui sont dans Marseille , lorsque la liberté du commerce aura été rétablie , seroient informés de la quantité de ces marchandises , & regleroient leurs desseins sur cela , si bien qu'au lieu de demander de bonne foi celles dont ils ont besoin , ils menageroient leurs commissions sur la quantité qui leur seroit connue , afin d'en faire tomber le prix , & de les avoir à meilleur marché ; ce qui arrêteroient cette consommation , & acheveroit de ruiner la Place de Marseille , que les Négocians ne peuvent maintenir en crédit , & réputation , que par la circulation du commerce , en envoyant chercher en Levant , & dans l'intérieur du Royaume des marchandises , & ouvrages propres pour les Pays Etrangers. Mais l'on peut dire que leur attention à soutenir ce commerce seroit bien inutile ; si on les engageoit à déclarer leurs facultés. Ils seroient véritablement les plus intéressés dans les maux que cela produiroit ; mais aussi les manufactures de France , sur-tout celles des draps , en recevroient un préjudice notable ; car le commerce de Marseille a de si grandes liaisons avec elles , qu'il ne sçauroit souffrir , sans qu'elles s'en ressentent ; à quoi l'intérêt de l'Etat se trouve visiblement mêlé par l'occupation des sujets , qui leur donne moyen d'en supporter les charges , cultiver les Arts , & l'Industrie , & procurer par-là des revenus immenses au Roy.

Mais si une fois cet état général des marchandises avoit été déposé , il seroit question de trouver un endroit convenable , assez spacieux , bien situé à l'abri des orages , & où ces marchandises pussent être , non-seulement conservées , mais encore en toute sûreté ; & c'est ce qu'il n'est pas possible de trouver dans Marseille , ni même dans ses environs.

La quantité des marchandises sujettes à communicabilité est si grande , que la seule dénomination donneroit de l'éloignement pour l'exécution du projet de les désinfecter ; & de toutes ces marchandises il y en a une si grande quantité dans Marseille ,

que l'on ne craint pas de rien exagérer en soutenant qu'il y en a, tout au moins, pour la valeur de quinze millions.

Or comment placer ensemble, en un même endroit convenable, & tel que l'on a dit, tant de marchandises, presque toutes de gros volume, & d'une circonférence à occuper une grande étendue de pays, à moins de vouloir tout généralement confondre, & mêler ainsi le bon & le mauvais, le fin & le commun, & mettre une confusion qui, à la fin de la purge, plongeroit ceux qui auroient été chargés de ce soin dans l'impossibilité de rendre à chacun ce qui leur appartiendrait ?

Il y a de plus de vingt-cinq différentes qualités de foyes, dont quelques-unes sont si semblables entr'elles, qu'on ne peut presque les distinguer.

Les laines de chevron de Perse, le fil de poil de chevre, sont encore des marchandises précieuses, & de plusieurs qualités, dont quelques-unes se ressemblent ; quel tort ne feroit-on pas à ceux qui auroient remis de ces marchandises de la première sorte, si on leur en rendoit des inférieures ?

Les laines de Levant, Barbarie, Morée, Italie, & Espagne, sont de plus de vingt différentes qualités, & ainsi des cottons filés, & en laine. Il arriveroit aussi le même inconvénient à l'égard de ces marchandises.

Les cuirs salés sont également compris sous dix ou douze qualités sujettes à être confondus.

L'on pourroit encore faire un détail de plus de soixante différentes qualités de toilleries, & étoffes de toute sorte, venant du Levant, des Indes, & de la Chine, sans y comprendre les draps pour le Levant, & toutes les étoffes de soye, filofelle, laine, coton, fil, & d'autres matières qui sont manufacturées en France.

Le détail des Merciers présente également ses difficultés, & il seroit impossible que dans le mélange de tant de différentes marchandises il n'y eût une confusion extraordinaire, sous prétexte de laquelle il arriveroit même que bien de gens pourroient commettre de grands abus.

Enfin l'on croit qu'il n'est pas hors de propos de dire ici, qu'il y a dans Marseille un seul article d'environ quatre mille quinraux de laines de différentes qualités, toutes presque ou-

vrées , ou préparées pour les manufactures de draps , de bonnets , & autres. Ces laines occupent plus de deux mille cinq cens personnes , soit au filage , au triage , aux métiers , ou autrement ; & faire cesser ce travail , c'est réduire ces personnes à la mendicité , après quoi la perte de tant d'ouvrages commencés , & de matieres préparées , seroit inévitable , c'est pourtant ce qui arriveroit si l'on faisoit transporter le tout à une purge qu'on a déjà dit être inutile ; & d'autant mieux qu'il n'y auroit pas assez de toiles dans Marseille pour faire les emballages qui seroient nécessaires pour les conserver.

Mais quel que fût l'endroit qu'on pourroit choisir pour la purge en question , il est certain qu'on n'y trouveroit aucune des commodités qui sont absolument nécessaires. Point de halles , ni engards ; point de tentes , ni de cloisons ; ainsi rien de ce qu'il faut pour conserver les marchandises qui dépéreroient totalement , ni pour prévenir les vols qui en seroient faits.

Le dépérissement seroit inévitable , les marchandises faisant une quarantaine. Il faut découdre , & éventrer les balles des plus communes , comme sont les laines , & les cottons , les lins , chanvres , & autres de semblable espece. Il faut lâcher , & élargir les cordes des balles de soye , fil de chevre , laines de chevron. Il faut déplier les cuirs , ou du moins les placer séparément. Enfin l'on ne sçauroit se dispenser de déballer toutes les autres marchandises manufacturées , & de les étaler piece à piece , & l'on doit regarder cette entreprise comme de toute impossibilité ; cependant à combien d'inconveniens toutes ces marchandises ne seroient-elles pas exposées par le grand air , les vents , le soleil , & la pluye , sans parler des hazards , ou causes naturelles , qui y pourroient mettre le feu.

Il est certain que si les cottons , les laines , & autres matieres grossieres , pouvoient résister à toutes ces épreuves , il n'en seroit pas de même des foyes , fil de chevre , & des laines de chevron , qui sont des marchandises si délicates , que le sec , & l'humide , le vent , & la poussiere , les corrompent facilement.

Les cuirs salés craignent beaucoup l'eau , & sont sujets à dépérir.

Les marchandises ouvrées , & manufacturées , de quelque espece , & nature qu'elles soient , sont également sujettes à toutes

les influences du ciel, & de la terre. De sorte que de les exposer à une purge, c'est leur faire perdre leurs couleurs, leurs aunages, leurs apprêts, & leurs pliages; car il est certain qu'une piece de drap, ou de toile, qui a été exposée à l'air pendant un temps, ou qu'on a dépliée, perd sa couleur, & sa beauté, découvre toujours quelque léger deffaut en quittant son apprêt, se racourcit, & devient méprisable, sans grace, ni débit.

Quant aux moyens nécessaires pour pouvoir parvenir à cette désinfection, plus l'on y commettrait de personnes, moins l'on seroit assuré de la fidélité des préposés. A peine trouve-t-on en ces occasions une ou deux personnes sur qui l'on puisse se reposer; & comme en l'affaire en question, sans compter les Officiers à qui l'on donneroit la garde de tant de richesses, le nombre des portefaix pour porter, séjourner, & rapporter les marchandises, les gardiens, & tant de soldats qu'il faudroit à leur garde, les bas Officiers, & les ouvriers qu'il faudroit employer, iroit à plus de quinze cens personnes; & qui pourroit répondre de tant de têtes, & s'assurer contre les vols qui seroient faits infailliblement?

Il semble même que pour faire les choses dans les regles, il faudroit faire peser les marchandises des Négocians avant qu'elles sortissent de leurs magasins; cependant ce seul ouvrage ne se feroit pas dans quatre mois, ni sans de grands frais. Il faudroit encore le double de ce temps pour vérifier le nombre des pieces des marchandises qui ne se pesent pas, comme sont les drapperies, étoffes, & toilleries de toute sorte. L'on ne croit pas que les personnes qui commanderoient en chef dans l'endroit de la quarantaine, voulussent s'obliger, en délivrant les marchandises, de rendre même qualité, même poids, & même nombre; cependant cela seroit juste; & les y obliger, c'est un ouvrage de plus de six mois; ou ne les y obligeant pas, c'est favoriser un abus qu'on ne sçauroit s'empêcher de craindre.

L'on tire cette conséquence de ce qui vient d'être observé, qu'à compter du jour qu'on commenceroit à faire transporter les marchandises à la purge, jusqu'à celui que la dernière balle en sortiroit, il s'écouleroit près d'un an, pendant lequel Marseille seroit toujours consignée, & les Négocians privés de leurs biens, qui seroient exposés à une infinité d'accidens, &

à la rapacité de gens sans aveu, dont la misère a si fort augmenté le nombre dans Marseille.

Mais par-dessus cela que n'arriveroit-il pas, si pendant, ou après la quarantaine, quelqu'un des employés, ou des portefaix qui rapporteroient les balles, venoit à tomber malade d'un mal équivoque? L'on ne pourroit se dispenser alors de faire recommencer cette quarantaine; & si de mois en mois il survenoit un pareil accident, il faudroit donc que ce fût toujours à recommencer. Il est encore vrai de dire qu'il ne faudroit pas non plus qu'il tombât des malades dans la Ville pendant la quarantaine; car en ce cas, ce seroit perdre le fruit de ce grand, & pénible travail, que de faire rendre les marchandises à un chacun, à cause qu'une maladie équivoque remet le soupçon, & que l'on en peut craindre des suites qui rendroient de nouveau suspectes toutes ces marchandises. L'on voit assez à quoi cette précaution aboutiroit.

L'on a voulu assurer qu'il a été fait une désinfection générale en Languedoc, mais cela n'est pas une chose bien difficile en ces endroits; car après les hardes, & les meubles des habitans des lieux pestiférés, toutes les marchandises susceptibles qui y sont ne consistent qu'en laines ouvrées, ou préparées à mettre en ouvrages. Ces laines se sont toutes trouvées dans les ateliers des Fabriquans au temps que la contagion a commencé de se faire sentir. Ces ateliers sont de grands logemens, spacieux, ouverts au grand air, au moyen de plusieurs fenêtres, par où les vents communiquent toujours. Là sont déposées toutes les marchandises qui servent d'alimens aux Manufactures, & l'on peut ainsi les faire purger, sans les déplacer, en obligeant seulement les Propriétaires à remettre les clefs de leurs ateliers; on ne peut donc pas mettre en parallèle le nombre qu'il y en a en Languedoc, avec celui des maisons, & magasins qui sont dans Marseille, encore moins citer cette désinfection comme un exemple à pouvoir être suivi.

Il est fort essentiel de rappeler ici ce qui se passa vers la fin du mois d'Avril de l'année dernière 1721. Il parut dans ce temps-là un Arrêt du Conseil d'Etat du 30. Mars, portant obligation, sous peine de mort, de déclarer dans trois jours toutes les toiles de coton, & étoffes des Indes, de la Chine, du Levant, & celles imitées, ou contrefaites dans les Pays

Etrangers qui se trouveroient en Provence , pour être mises en purge , après laquelle elles seroient marquées.

Les Négocians de Marseille parurent d'abord alarmés des dispositions de cet Arrêt ; mais réfléchissant ensuite qu'il n'étoit pas possible qu'il fût exécuté en cette Ville , seulement par la trop grande quantité qu'il y avoit de ces sortes de toilleries , & étoffes , & qui y sont encore , ils prièrent Messieurs les Echevins , & Députés , de les présenter à Monsieur le Bailli de Langeron , pour avoir l'honneur de lui faire connoître combien il y auroit d'inconvéniens que cet Arrêt eût son exécution. Ils s'assemblerent pour cet effet chez ce Commandant , où , après une longue conférence , il fut résolu de dresser un Mémoire qui seroit envoyé par Messieurs les Echevins , & Députés , à Monsieur Lebret Premier Président , & Intendant en Provence , & du commerce , qu'ils suppleroient très-humblement , au nom des Négocians , de vouloir bien l'appuyer de sa protection. Ce Mémoire fut envoyé le premier du mois de Mai.

Quoi qu'il ne contint pas la moitié des raisons alléguées dans celui-ci , néanmoins l'on eut lieu de penser dans la suite qu'il avoit produit l'effet qu'on en attendoit , puisque depuis ce temps-là il n'a plus été parlé de la quarantaine , & marque des toilleries , & étoffes étrangères qui sont dans Marseille , en nombre de plus de quatre millions de pieces , ou demi pieces.

L'on ne croit gueres nécessaire , après tout ce qui vient d'être dit , d'ajouter encore ici que les frais de la désinfection que l'on propose de faire seroient immenses , & iroient à plus d'un million. L'on doit faire réflexion que pour une affaire de simple formalité , & dont on a déjà prouvé l'inutilité , & les inconvéniens , il ne convient ni au Roi , ni aux particuliers , de se constituer en dépenses infructueuses , qui d'ailleurs mettroient ces derniers dans l'impossibilité absolue d'y contribuer , & de supporter le dépérissement des marchandises.

Ce n'est pas tout encore , & il est certain que si cette désinfection pouvoit avoir son effet , tout le commerce du Royaume en souffriroit , indépendamment de ce qu'elle auroit déjà ruiné celui de la Ville de Marseille ; car tant que le commerce de Marseille sera interdit , les Etrangers augmenteront , & affermiront le leur. Aussi l'on ne craint pas d'avancer que si
cette

cette proposition d'une nouvelle purge a été faite ailleurs qu'ici, elle ne peut venir que de la part des particuliers qui sont en correspondance avec ces Etrangers depuis la maladie de Marseille.

Il convient à un certain nombre de Négocians de trois à quatre Villes de France situées en Ponent, de faire sonner bien haut la maladie de Marseille dans les Pays Etrangers, pour y entretenir la crainte où ils sont. Ils ont ouvert un commerce avec ces Errangers, qu'ils n'abandonneront que le plus tard qu'ils pourront, parce qu'ils se sont rendus les maîtres en France d'y vendre, comme ils veulent, les marchandises qu'ils en retirent, & desquelles l'on ne peut se passer dans le Royaume; ce qui ruine les peuples, & fait cesser le travail des Manufactures, préférant ainsi leur intérêt présent au bien de l'Erat.

Depuis que la Ville de Lyon ne peut plus tirer les foyes, & drogues pour la teinture en droiture de Marseille, & que les Fabriquans sont obligés de les faire venir d'Italie, l'achat & les frais en sont si grands, qu'on n'y fait plus, à beaucoup près, autant d'étoffes qu'autrefois. Cela n'arrivoit pas lorsque la voie de Marseille étoit ouverte; car outre que les Lyonnais y faisoient acheter à des prix réglés, ils y envoioient toutes les étoffes destinées pour les Pays Etrangers, & les Fabriquans trouvoient, par ce débouchement, le moyen d'avoir toujours suffisamment de fonds pour faire aller les Manufactures; cependant cela a manqué, & le peuple de Lyon, qui vivoit de ce travail, en souffre présentement. Mais le plus grand mal que l'on doit encore envisager en cela, est que les Ouvriers désertent, & les Etrangers (sur-tout les Italiens, & les Espagnols, qui ont commencé à établir des Manufactures de foyeries, ausquelles ils réussissent déjà très-bien) mettront tout en usage pour les attirer en leurs Pays.

Ainsi il convient, en tout sens, qu'on fasse cesser le plutôt qu'il se pourra, les bruits de la contagion; & ce n'en seroit pas le véritable moyen, que de faire une seconde désinfection à Marseille. Il s'écouleroit peut-être encore plus d'un an après, avant que les Etrangers voulussent se disposer à recevoir les marchandises qui y sont. L'on sçait bien qu'il y a beaucoup d'affectation dans leur procédé. Les Hollandois firent des deffenses

de rien recevoir de Provence, lorsqu'ils apprirent que la peste avoit cessé à Marseille.

Livourne n'a discontinué de recevoir nos marchandises, qu'à cause que cela faisoit diminuer son commerce, qui a été porté depuis la peste à cinq ou six fois au-delà de ce qu'il étoit auparavant, & que la République de Genes a fait solliciter Monsieur le Grand Duc de nous éloigner de ses Etats, parce que cette République s'est appropriée tout le commerce qui se faisoit autrefois de Marseille en Espagne.

Cependant tous ces Etrangers qui ne veulent point entendre parler des marchandises de Marseille, les reçoivent pourtant sans difficulté, lorsqu'elles leur sont envoyées de tout autre endroit. En effet les Négocians de cette Ville en font passer des parties en Levant, qui y sont embarquées en droiture, pour Venise, Livourne, Genes, & pour Hollande, où on les reçoit après la quarantaine ordinaire. Il est vrai que cela se fait à grands frais, avec risque, & retardement de la jouissance des retours; mais que doivent devenir des Négocians, qui depuis deux ans sont dans l'inaction, qui voyent déperir leurs effets, qui n'ont point d'argent, & qui sont chargés de papiers Royaux? Ils aimeroient encore mieux continuer à en user ainsi, que de voir mettre leurs marchandises en quarantaine, où, par des événemens tels qu'on prévoit, & qu'on a expliqués, elles resteroient peut-être des années entières, & y déperiroient; ce qui en mettroit un grand nombre dans l'impossibilité de s'acquitter envers leurs créanciers, qui ne leur ont donné qu'un certain terme, dont beaucoup sont déjà au bout, & qui ne pourront offrir que des marchandises en paiement. Mais pourroient-ils les donner si elles étoient livrées à une purge inutile, d'où elles ne sortiroient peut-être plus? ou bien les créanciers voudroient-ils les accepter à cette condition, & courir les événemens qui sont à craindre?

Ce sont là les raisons que Messieurs les Echevins & Députés du Commerce, & les Sieurs Négocians ont crû devoir employer pour faire voir l'inutilité, les inconvéniens, & les conséquences d'une désinfection générale. Ils protestent cependant qu'ils n'ont pas prétendu cacher par là le mal qui regne aujourd'hui dans Marseille, & qui y parut dès le commencement du mois de Mai dernier. L'idée qu'on s'en est faite apparemment à

la Cour, a peut-être fait penser qu'il y pouvoit avoir encore un levain de peste caché dans Marseille, & qu'il seroit nécessaire de renouveler la désinfection ; mais en considérant de quelle maniere elle a été faite sous les ordres de Monsieur le Bailli de Langeron, l'on estime cette précaution d'autant plus inutile, que l'on sçait, à n'en pas douter, la véritable source de ce mal.

En effet la maladie dont Marseille vient d'avoir le malheur d'être affligée une seconde fois, n'est point une rechûte. Ce que l'on doit proprement appeller rechûte, est la suite d'un mal qui n'a pas été bien guéri, & qui se renouvelle par un reste de malignité, que les remedes, les précautions, & le temps n'ont pas entierement détruit. Or l'on a vérifié, & il est constamment prouvé que cette nouvelle maladie n'a absolument pas son principe dans Marseille, & qu'au contraire elle vient d'Avignon par des marchandises pestiférées qu'on en a apporté en contrebande ; & tant que la peste y continuera, non seulement Marseille, mais encore tout le Royaume sera exposé au même malheur.

Cette contrebande se trouve prouvée par la conviction de plusieurs personnes qui ont été arrêtées, tant à Marseille, qu'à Aix, auxquelles on fait actuellement le procès.

Deux Marchands Merciers qui ont boutique à Marseille, deux courriers, & quelqu'autres personnes de basse extraction, sont du nombre des coupables, ou complices, de cette noire & perfide entreprise ; & bien loin que les honnêtes gens de cette Ville prennent aucune part à ce qui les regarde, ils seroient au contraire bien aises qu'on pût encore découvrir par l'instruction de cette procédure, tous ceux qui pourroient s'être prêtés à ce crime, ou qui l'auroient favorisé.

L'on a bien éclairci que le commencement de cette maladie, qu'on a vû presque dans le même-temps se répandre avec violence dans la rue appelée de la Croix d'Or, où il n'y a eû que deux ou trois maisons qui ayent eû le bonheur d'en être préservées, avoit son principe chez un nommé Bernard, petit Marchand en détail, de soyes, filofelle, & ouvrages de semblables matieres, qui avoit sa boutique au voisinage de ladite rue. C'est là où quelques personnes de famille, des Ouvrières, des Garçons Tailleurs, & autres gens ont pris successivement

la peste par l'attouchement de la foye, & étoffes qu'ils y avoient achetés. Ce Bernard perdit sa femme, qui mourut promptement dans le commencement de Mai; quelque-temps après ses enfans moururent aussi, & lui enfin a subi le même sort; en quoi il n'a supporté que fort légèrement la peine que sa perfidie méritoit, puisqu'il est justifié qu'il avoit lui-même fait la contrebande, & introduit dans Marseille ces foyes & étoffes qu'il alloit prendre à Avignon, ou dans d'autres lieux du Comtat, ou des environs.

Ainsi il ne faut plus chercher l'origine de cette maladie, puisque l'on sçait de certitude qu'elle vient de la contrebande faite d'Avignon par quelques malheureux sans aveu, qui ont voulu risquer leur vie à l'appas de quelque léger bénéfice que leur avidité leur promettoit.

Mais il y a lieu d'espérer que ce nouveau mal aura entièrement fini dans peu, parce que les bons ordres qui ont été donnés par Monsieur le Marquis de Pilles, & les précautions solides que l'on a prises dès son commencement, & dont Messieurs les Echevins ont déjà rendu compte par un acte bien détaillé, ont paru jusques ici d'un succès très-favorable, ainsi qu'on l'expérimente toujours mieux de jour en jour.

En effet cette maladie rend aujourd'hui à son entière fin, & l'on est dans Marseille aussi tranquillement, & avec si peu de précautions, que la communication y est sans aucune réserve. L'on y est plus que persuadé que le mal a été arrêté dans sa source, parce qu'à mesure qu'il tomboit un malade dans quelque maison, il en étoit enlevé de même que les gens qui y habitoient, & que ces maisons, les hardes, & meubles de ces personnes étoient purgées, & désinfectées avec grande attention; le peu de malades qui tomboient ayant toujours donné assez de temps pour travailler à loisir à cette désinfection; & ce qui assure en quelque maniere la cessation de cette nouvelle contagion, est le retour des différentes maladies ordinaires, dont le nombre a fort augmenté dans l'Hôpital de la Ville.

L'on peut d'ailleurs assurer qu'il a été observé que pas une maison des Négocians n'a été attaquée de ce nouveau mal, si l'on en excepte deux ou trois dans le voisinage de la rue de la Croix d'Or, qui a communiqué la peste aux Domestiques, desquelles maisons l'on a enlevé avec diligence & précaution toutes

les marchandises qui s'y trouvoient , qui sont encore en quarantaine dans les Infirmeries , & au transport desquelles les portefaix n'ont pris aucun mal ; & à l'exception de ceux-ci , l'on ne trouve pas qu'aucun de tous les autres qui ont été attaqués, fussent gens à avoir , ni chez eux , ni en des magasins particuliers , aucunes des marchandises dont on fait commerce en gros , & que l'on tire du Levant.

L'on reconnoît par ces dernières observations , que Marseille est aujourd'hui censée entièrement purgée , ou pour mieux dire , qu'elle l'est effectivement ; & que par conséquent la proposition d'une désinfection générale n'est pas admissible.

Lesdits Sieurs assemblés laissent au surplus à la prudence de Messieurs les Commandans , de prendre les précautions les plus utiles pour empêcher que la contagion d'Avignon ne répande dans cette Province quelque étincelle semblable à celle dont Marseille vient de se ressentir , & ont signés aux mêmes lieu , an , & jour que dessus.

Moutiés , Dieudé , Remuzat , & Saint Michel , Echevins.

Courtan , Aillaud , Grimaud , & David , Députés. Et les Sieurs Négocians ci-après.

Bruny , Varages Allemagne , Maurellet , Alphanty , Guitton , Dumon , Ravel , Boyer , Garnier , Remuzat , Rostagny , Rozet , André , Arnaud , Coulliette , Clavel , Mallet , Martin , Mille , Grimod & Compagnie , Routier , Kick , Rolland , Audibert , Vendecruys & Doënsen , Bourguet , Maurin , Fortune , Nouvel , Ricard , Catelin , Mariage , Auriol , Tarteiron , Bremond , Seymandy , Gazelle , Remuzat , Martin , Boscq , Fouquier , Reboul , Goudet , Mouren , Guilhermy , Magy , Chaud , Fabre , Roman , Reboul & Compagnie , De la Selle , Barthelemy , Achy , Lavabre , Lioncy , Gros , Merlet , Roze , Amoureux , Manne , L. Guilhermy , Germain , Paillet , J. Grimaud , F. Germain , Brunet , Laurens , Lespiau & Siau , Rostang , Delleville , Anselme , Cordier , Sallade , Latil , Dordey & Caramany , Tiran , Soucheiron , Guit , Arene , Binder , & Veter , Achard , Carfueil , Rimbaud , Cauvin , Rey , Blanc , Laugier , Compian , Sollicoffres , Bruny & Compagnie , Caire , Guilhet , Ganteaume , Balthallon , Issautier , Besson , Marinier , Sermet , Truithier & Compagnie , Piquet , Maystre , Seren , T. Guilhermy , E. Piquet , Isnard , Venpruyssen , Demandols , Guieu ,

Boisson, Rocaute & des Figuières, Lambert, Roux, Durand, Castellane, ainsi signés à l'original..

L'Original est demeuré aux Archives de la Chambre du Commerce de Marseille, ainsi le certifie le soussigné Secrétaire en icelle,

ISNARD.

INSTRUCTION

DE ce qui doit être observé pour la désinfection ordonnée par Son Altesse Royale, tant des personnes, que des meubles & marchandises susceptibles de contagion, dans tous les lieux des Diocèses de Mende, Alais, Uzès & Viviers, qui ont été affligés de la peste, qui doit commencer le premier de Juillet prochain.

POUR LES PERSONNES.

LES habitans feront quarantaine dans leurs maisons, avec leurs femmes, enfans, & domestiques, pendant quarante jours entiers, pendant lesquels ils n'en pourront sortir, ni communiquer avec d'autres personnes, sous les peines portées par l'Ordonnance de M. le Duc de Roquelaure.

Nous avons pourvu à la subsistance des habitans de chaque lieu, qui ne sont pas en état de se fournir de vivres par eux-mêmes; en faisant remettre à cet effet des fonds en especes aux Syndics de chaque Diocèse, pour faire acheter des provisions de bouche, telles que le sel, viandes, huile, vin & bois, pour suppléer à ce qui peut manquer dans chaque lieu.

Nous avons d'ailleurs fait remettre des grains à la disposition des Syndics des Diocèses d'Alais, Uzès & Viviers, pour en faire envoyer dès-à-présent dans chaque Communauté ou Hameau, afin qu'ils puissent être convertis en farines avant l'ouverture de la quarantaine.

Lesdits Sieurs Syndics qui ont pris connoissance de ce qu'il

y a dans chaque lieu , regleront ce qui deyra être remis à proportion des besoins , de concert avec Messieurs les Commissaires des Dioceſes , qui en arrêteront des états de diſtribution.

Les deux premiers Conſuls , avec deux Commissaires du Bureau de Santé , dans les Villes & gros-Lieux & le premier Conſul dans les autres , feront chargés des provisions pour les faire diſtribuer.

Les diſtributions ſeront faites dans chacun deſdits lieux , ſur l'état qui en ſera arrêté avant la quarantaine , par les Maire , Conſuls , Commissaires du Bureau de Santé , & le Curé , dont le double ſera remis aux Diſtributeurs , ſur le pied : Œavoir , de trois livres de ſel par perſonne , & de quatre livres d'huile par famille pour les quarante jours , dont la diſtribution ſera faite la veille de la quarantaine ; une livre & demi de pain ; & demi livre de viande par jour , dont la diſtribution ſe fera de quatre en quatre jours.

Chacun ſe pourvoira de bois pour le temps de ladite quarantaine ; cependant ſ'il y avoit quelques habitans hors d'état d'en faire provision , il leur en ſera diſtribué ce qui ſera jugé néceſſaire par les Conſuls & Commissaires du Bureau de Santé.

On pourra auſſi diſtribuer des légumes , en diminuant un peu la viande , ſuivant que les Conſuls & Commissaires le jugeront à propos.

Il y aura du vin pour être porté à ceux qui auront le moyen de l'acheter ; & il en ſera donné gratis un demi pot par jour aux travailleurs & artiſans , qui n'auront pas moyen de l'acheter.

Et afin que ces diſtributions ſoient plus régulièrement faites , leſdits Maire , Conſuls , & Commissaires des Bureaux de Santé , établiront un notable Habitant du lieu pour Contrôleur ; lequel chaque jour de diſtribution en arrêtera des feuilles , qui ſeront rapportées à la fin de la quarantaine : Et ſi les Diſtributeurs manquoient en quelques choſes , le Contrôleur aura attention d'en avertir le Commandant , les Conſuls , & Commissaires , qui y pourvoiront promptement , ſuivant l'exigence des cas.

Comme aucun habitant ne pourra ſortir de ſa maiſon , ni communiquer avec perſonne pendant la quarantaine , il ſera commis dans chaque lieu un nombre de perſonnes , ſoit hommes , ſoit femmes , pour porter les vivres , & même l'eau à ceux qui n'en auront pas dans leurs maiſons.

Plusieurs habitans, & entr'autres ceux qui ont de grosses familles & domestiques, ont ordinairement des fours dans leurs maisons; il leur sera donné de la farine, s'ils n'en ont pas suffisamment, afin qu'ils fassent faire le pain chez eux.

A l'égard des autres habitans qui n'ont point de four, on leur distribuera le pain de la maniere qu'il a été dit ci-dessus.

Ces distributions étant exactement faites, chaque habitant aura de quoi subsister commodément.

Il y a dans les Villes des Médecins, & dans les grosses Communautés des Chirurgiens: on aura attention d'en avoir aussi dans les petites, qui auront soin de voir les malades de maladie ordinaire, & de leur donner des remèdes gratis.

Quoiqu'il y ait lieu de se flater que le venin est éteint, il sera établi dans chaque lieu une Infirmerie convenable, où les malades qui seront jugés suspects sur l'avis des Médecins ou Chirurgiens, seront portés.

On aura aussi une autre maison particuliere, où l'on mettra les personnes qui auront communiqué avec ces malades suspects.

Les habitans qui sont renfermés dans une même maison, doivent, sous les peines portées par l'Ordonnance de M. le Duc de Roquelaure, dénoncer les malades, de quelque espece que soit la maladie, aux Pourvoyeurs, qui en avertiront dans l'instant les Médecins, ou Chirurgiens; & on aura grand soin de pourvoir à leurs besoins, sur l'avis des Médecins ou Chirurgiens, auxquels les Distributeurs & le Contrôleur se conformeront.

MEUBLES ET MARCHANDISES

susceptibles de contagion.

L'INTENTION de S. A. R. est que le tout soit mis dans un enclos où il s'en trouvera, ou dans un terrain à portée de chaque Communauté, ou Hameau.

Comme dans toutes les Communautés du Gevaudan qui ont été attaquées de la contagion, les étoffes des Manufactures du Pays ont été mises dans des magasins, en exécution de l'Ordonnance de M. le Duc de Roquelaure du 29. Janvier; & que depuis, dans la plupart desdits lieux, elles ont été parfumées

dans chacun desdits magasins , de la même manière que l'on a parfumé les chambres & appartemens des maisons des pestiférés , suivant notre Instruction du 23. Mars ; & enfin en exécution de notre Ordonnance du 6. Avril , elles ont été éventées , mises dans l'eau bouillante , avec de l'Alun , du Tartre , & dû être remises ensuite dans d'autres magasins , ainsi qu'il est plus amplement expliqué par notredite Ordonnance ; il y a lieu de se persuader que les étoffes qui ont essuyé ces opérations , sont suffisamment désinfectées.

Cependant par surabondante précaution à la réception de la présente Instruction , les mêmes étoffes seront mises à l'évent dans les magasins où elles se trouvent , & dans les granges ou maisons les plus voisines , qui seront désignées par les Maire , Consuls , & Commissaires du Bureau de Santé , auxquels magasins , maisons ou granges , ils feront faire des ouvertures , s'il n'y en a pas de suffisantes , pour que lesdites étoffes & marchandises prennent ledit évent , en mettant toutes les pièces sur un côté pendant vingt jours , & sur l'autre pendant vingt autres jours.

Dans les Communautés où ces opérations n'ont pas été faites à l'égard desdites étoffes , on les fera faire exactement , en exécution de nosdites Instructions & Ordonnances ; à quoi les Maire , Consuls , Commissaires du Bureau de Santé , Médecins & Chirurgiens , tiendront exactement la main ; & l'évent leur sera donné pareillement ensuite , jusqu'à l'expiration de la quarantaine.

Et à l'égard de toutes les autres marchandises , & des meubles desdits lieux en général , ils seront portés deux jours avant l'ouverture de la quarantaine , dans l'enclos , ou terrain , qui sera aussi désigné à la réception de la présente Instruction , par les Maires , Consuls , & Commissaires du Bureau de Santé , où il y en a , & par les principaux habitans des Hameaux où il n'y en a point ; le tout sous les peines portées par l'Ordonnance de M. le Duc de Roquelaure ; à l'exception seulement des bois-de-lits , paillasses , matelas , & draps de toiles , qui seront nécessaires pour coucher le nombre des personnes dans les maisons où il n'y a point eu de pestiférés , & qui n'ont point servi aux malades ; comme aussi à l'exception des tables , bancs , & autres meubles de bois , vaisselles , & ustensiles de cuisine non

susceptibles, sans qu'il reste aucuns tours-de-lits, de laine ou coton, couvertures, tapisseries, ni aucuns autres meubles.

Les meubles ci-dessus exceptés; sçavoir, paillasses, matelas; & Draps, seront portés après la quarantaine finie, dans un lieu qui sera désigné par les Consuls & Commissaires, pour y être lessivés, & mis à l'air, & tous les meubles de bois seront mouillés & vinaigrés dans les maisons.

Et à l'égard de ceux qui sont dans les maisons où il y a eu des pestiferés, quoiqu'elles aient été désinfectées, ils seront transportés sans exception; sauf aux Commandant, Consuls & Commissaires, de faire pourvoir les habitans desdites maisons, de paillasses, matelas, & draps non suspects, pour les coucher.

S'il restoit encore quelques hardes, matelas, paillasses, draps, & couvertures, qui aient servi à des pestiferés, ils seront déclarés, sous les peines portées par l'Ordonnance de M. le Duc de Roquelaure; ils seront brûlés, & le prix payé, suivant l'estimation, à ceux à qui ils appartiennent, par l'ordre du Syndic du Diocèse.

S'il étoit recelé aucuns autres meubles que ceux exceptés, les Dénonciateurs seront récompensés par nos ordres.

Il sera commis dans chaque lieu un ou deux Particuliers, domiciliés & de confiance, pour la garde desdits meubles & marchandises, qui s'en chargeront envers les Propriétaires, au pied d'un état qui en contiendra le détail, & que l'on distinguera par numero, pour être rendus à chacun à la fin de la quarantaine.

Ces meubles & marchandises étant dans le lieu désigné, seront mis à l'évent pendant le même espace de temps, parfumés, & même lessivés, ou passés à l'eau bouillante, en conformité de notredite Instruction du 23. Mars, & de notre Ordonnance du 6. Avril dernier, s'ils en sont susceptibles; ce qui sera jugé par le Commandant, avec les Consuls, Commissaires, Médecins, ou Chirurgiens. Et à l'égard des meubles & marchandises non susceptibles de lessive, les Particuliers qui en seront chargés, les feront remuer de temps en temps, pour que tous soient également exposés, & purifiés par l'air & l'évent.

Pour les opérations qui seront faites pour cette désinfection, on proposera le nombre de travailleurs qui sera nécessaire, à proportion de la quantité des meubles & marchandises de chaque lieu.

Comme la quarantaine étant finie , les Employés devront faire une nouvelle quarantaine à leur tour dans le lieu qui leur sera destiné, ils y feront nourris par les soins des Syndics des Dioceses , & il sera pourvû à leur payement , à proportion des services qu'ils auront rendus ; auquel effet il nous en sera envoyé des états par lesdits Syndics. FAIT à Montpellier le douzième Juin mil sept cens vingt-deux. Signé, DE BERNAGE; Et contre-signé, SAGET.

A D D I T I O N

A l'Instruction du douze Juin mil sept cens vingt-deux , concernant la désinfection des meubles & Marchandises , dans tous les lieux des Dioceses de Mende , Alais , Uzès , & Viviers , qui sont actuellement en quarantaine.

CETTE Instruction pourroit suffisamment à la désinfection , tant des meubles , que des étoffes & marchandises. Cependant comme par les questions qui ont été faites sur les meubles , il nous a paru que l'on doutoit s'ils devoient être tous lessivés , ou parfumés , nous avons crû devoir l'expliquer , de maniere qu'il n'y ait plus de doute sur cet article.

Les meubles tels que les draps & linceuls , tours-de-lits de toile , ou petite étoffe , linges de table , tapis , & autres susceptibles de lessive , seront passés à l'eau bouillante ; où l'on fera fondre auparavant de l'Alun & du Tartre , comme pour les étoffes , ainsi qu'il est expliqué par notre Ordonnance du six Avril dernier , à laquelle on se conformera pour cet article.

Et quant aux autres meubles , comme tapisseries de toutes especes , rideaux , dossiers , couvertures de chaises , tapis appelés de Turquie , & autres non susceptibles de lessive , même les habits d'hommes & femmes , ils seront parfumés dans les lieux où ils sont , s'ils peuvent être fermés , avec de la poix noire , de la résine , ou colofane , du soufre en poudre , du gaudron , & de l'huile de Genevrier , dite de Cade , suivant no-

tre dite Instruction du vingt-troisième Mars dernier ; & si ces lieux ne sont pas propres pour donner le parfum , les meubles susceptibles de cette opération , seront portés dans d'autres lieux convenables , à la diligence des Consuls , & Commissaires des Bureaux de Santé.

Il leur sera ensuite donné le second parfum , avec le linge souffré , aussi conformément à notre Instruction du vingt-troisième Mars ; & les lieux où seront lesdits meubles , seront bien ouverts après lesdites opérations , pour prendre l'évent , jusqu'à l'expiration de la quarantaine.

Notre Instruction du douze Juin sera au surplus exécutée en tout ce qu'elle contient. FAIT à Montpellier le dix-septième Juillet mil sept cens vingt-deux. *Signé* , DE BERNAGE ;
Et plus bas , Par Monseigneur , SAGET.

SECONDE ADDITION

A l'Instruction de Monsieur de Bernage , du douze Juin dernier , sur la quarantaine , & désinfection générale , des lieux où a été la contagion.

LORSQUE la quarantaine sera achevée dans chaque Ville ou lieu , sans qu'il y soit tombé de nouveaux malades , il faudra que toutes les maisons soient purifiées avant d'être remeublées.

On doit distinguer deux especes de maisons , les unes qu'on nomme saines , où il n'est tombé aucun malade de la peste pendant que la contagion a été dans la Ville , Bourg , Village , ou Hameau ; les autres qu'on nomme infectes , où il y a eu quelque habitant attaqué de la peste , soit qu'il y soit mort , soit qu'il ait été transféré à l'Infirmerie , & les habitans de la même maison aux lieux de quarantaine.

A l'égard des premières , il sera seulement nécessaire de les faire bien nettoyer , laver les murailles , planchers , & plafonds avec de l'eau de chaux-vive , & les bois-de-lits , lambris , chassiss , & autres boisages , avec du vinaigre. Il sera choisi

pour cet effet le nombre de personnes nécessaires pour y vacciner, par le Bureau de Santé, & tout sera préparé auparavant.

Ceux qui y travailleront seront conduits par un homme de confiance dans chaque quartier, & jetteront par les fenêtres dans la rue, tout ce qu'il pourra y avoir de mal-propre dans les chambres, greniers, & caves; après quoi ils laveront, ainsi qu'il a été dit.

Comme ces maisons sont habitées par ceux qui auront fait la quarantaine, il faudra qu'ils fassent transporter dans un lieu particulier, que le Conseil de Santé aura choisi, les matelas, paillasses, & draps qu'ils auront gardés pendant la quarantaine pour se coucher; tous lesquels draps, matelas & paillasses, seront mis à la lessive dans le lieu où ils seront transportés.

Les habitans de ces maisons saines, pourront être présens au nettoyageement & lavage, & ils pourront faire ensuite rapporter les meubles qui auront été transportés avant la quarantaine, & désinfectés en la maniere portée par notre première Instruction; lesquels leur seront remis par ceux qui auront été préposés pour la garde, auxquels ils en donneront la décharge sur le Registre qu'ils doivent avoir tenu; & ils pourront faire rapporter ensuite les matelas, paillasses, & draps qui leur auront servi pendant la quarantaine, après qu'ils auront été lessivés, ainsi qu'il a été dit.

A l'égard des maisons où il y a eu des pestiferés, & qui sont nommées infectes, elles seront routes marquées d'une Croix rouge avant l'expiration de la quarantaine, & on en fera sortir les habitans avec leurs matelas, paillasses, & draps qui leur ont servi pendant la quarantaine, & qui seront portés pour être lessivés dans un lieu différent de celui où seront mis les matelas, paillasses, & draps de ceux qui habitent les maisons saines.

Lesdites maisons infectes seront nettoyées, & désinfectées, par le premier & second parfum, porté par notre Instruction du 13. Septembre dernier, si elles ne l'ont déjà été; & à l'égard de celles qui ont été désinfectées auparavant la quarantaine générale, il leur sera donné encore le second parfum avec le linge souffré, & elles seront ensuite lavées avec l'eau de chaux-vive, & avec le vinaigre, ainsi que les autres; après quoi les-

dités maisons seront marquées d'une Croix blanche pour signe de la désinfection, & les clefs en seront remises à celui qui aura été préposé par le Bureau de Santé.

Les habitans de ces maisons n'y pourront rentrer qu'après qu'il leur aura été donné un parfum dans des maisons particulières du dehors qui auront été choisies pour cette opération, & où on pourra le donner à un grand nombre à la fois : la composition de ce parfum, & la manière de le donner, seront ajoutées ci-après, & il sera donné une marque ou cachet particulier à tous ceux qui auront eu le parfum, qui le remettront au Dépositaire des clefs de leurs maisons, où ils pourront rentrer ensuite, & faire rapporter les meubles qui auront été désinfectés pendant la quarantaine, & les matelas, paillasses, & draps qui leur auront servi pendant ladite quarantaine, après qu'ils auront été lessivés, ainsi qu'il est porté ci-dessus.

Les rues de toutes les Villes, Bourgs & Villages, seront nettoyées avec soin pendant qu'on nettoiera, & désinfectera les maisons. On brûlera tout ce qui aura été jetté hors les maisons qui sera combustible, & on transportera au-dehors, dans des fossés qu'on fera exprès, toutes les ordures qui ne pourront être brûlées. On fera brûler dans les rues des herbes sèches & odorantes, qui se trouvent dans les Garrigues voisines de toutes les Villes & lieux ; après quoi, la désinfection étant faite, ainsi qu'il est prescrit, il en sera donné des Certificats authentiques, signés des Magistrats Municipaux, & visés des Commandans qui sont dans chaque Ville & lieu, pour être ensuite ordonné comme il appartiendra, sur la liberté de la communication, & du commerce.

A l'égard des étoffes & marchandises, il a été pourvû par une Ordonnance particulière, à la marque générale, & aux moyens d'en rendre le commerce libre.

COMPOSITION DU PARFUM

pour les personnes.

<i>Feuilles.</i>	De Laurier.	10. l.
	De Thim.	10. l.
	De Lavande.	10. l.
	De Saugé.	10. l.
	De Romarin.	10. l.
	De Rhuë.	10. l.
	Tabac.	10. l.
	Stoechas Arabique.	6. l.
<i>Semences.</i>	D'Anis.	6. l.
	De Fenouil.	6. l.
	Et de Cumin.	6. l.
	Graines de Genevrier.	10. l.
	Racine d'Iris de Florence.	8. l.
	Encens.	2. l.
		<hr/> 114. l. <hr/>

Quand on n'aura pas quelques-unes des plantes, ou semences Aromatiques qui entrent dans la composition, on peut y substituer celles qui croissent dans chaque Pays; comme, par exemple, la Sabine, l'Origan, & le Calament, au lieu de ce qui pourroit manquer, en observant à peu près les mêmes doses.

L'on mettra en poudre grossiere les feuilles, les grains, les racines, & l'encens; ensuite on mêlera bien le tout ensemble.

Ce parfum sera donné dans un chambre commode, de laquelle on aura soin de boucher toutes les ouvertures. On y mettra un brasier au milieu, ou dans un coin; on y fera entrer les personnes; on & jettera dans le feu une quantité suffisante de la composition ordonnée, pour faire une fumée bien épaisse; on fermera ensuite la porte, que l'on ouvrira cinq ou six mi-

nutes après , pour laisser sortir les personnes qui auront été parfumées.

On recommencera la même opération , en faisant entrer d'autres personnes dans ladite chambre , jusqu'à ce que toutes soient parfumées.

On ne peut pas déterminer la quantité du parfum par poids , & mesures ; cela dépendra de la grandeur de la chambre , ou appartement ; mais pour vingt personnes , il suffira de jeter sur le brasier deux grandes , ou trois petites poignées de mélange , jusqu'à ce qu'il y ait une fumée assez épaisse. Fait à Montpellier le vingt-septième Juillet mil sept cens vingt-deux. *Signé.*
DE BERNAGE. *Et plus bas* , par Monseigneur, SAGET.

C O P I E

*DU Mémoire envoyé au Conseil de Marine , sur ce
qui s'observe au Lazaret de Livourne à l'égard
des Bâtimens qui viennent des Lieux suspects.*

AUSSI-TOT que le Bâtiment a mouillé à la rade , & arboré son pavillon , on fait partir de la Bouche une chaloupe de la Santé , avec un Ministre , ou Officier , pour sçavoir du Capitaine qui il est , d'où il vient , ce qu'il porte , & à qui il est adressé , quand il vient du Levant , dont les Ports sont toujours suspects. Mais avec patente nette , le Capitaine reçoit la permission de venir jusqu'à la Bouche avec sa chaloupe. S'il arrive du Levant avec patente brute , celui qui a reçu sa déposition (verbale s'entend & de loin) lui défend d'approcher de terre jusqu'à nouvel ordre. Quand il a la permission de venir à la Bouche , on reçoit au bout d'une canne de six à sept pieds de long sa patente de santé , avec son manifeste de marchandises ; on fume l'un , & l'autre. Après les avoir examinés , & entendu les dépositions du Capitaine , qui s'enregistrent , on met un Garde de santé , ou deux , dans sa chaloupe , & il retourne à son bord , où les Gardes restent jusqu'à ce que le Bâtiment ait tout déchargé , & que l'Equipage ait l'entrée ,

Celui

Celui qui arrive avec patente brute , n'a point la liberté de venir à la Bouche. Celui qui a été à son bord prendre sa déposition de loin , vient faire son rapport à la Bouche , & on le renvoye au Bâtiment pour faire venir le Capitaine à un petit endroit d'environ vingt toises de circuit , qui est à une portée de carabine loin de la pointe du mole , & forme une petite isle dans la mer. On interroge là le Capitaine , & si son Bâtiment a fait un voyage moins de six semaines , on prend les mesures plus ou moins rigoureuses , suivant le cas. Si ce Bâtiment est parti de Marseille depuis la peste , ou du moins depuis un an , il court grand risque de n'être point reçu. S'il vient de Smirne , d'Alexandrie , Constantinople , &c. où la peste soit actuellement , on ne laisse pas de lui donner des Gardes , & en ce cas le Capitaine vient à la Bouche les prendre , & là on fume sa patente , on l'examine ainsi que son manifeste.

On fait faire en ce cas les vingt jours de *sereine* à la marchandise qui se doit débarquer , & le Navichelle qui décharge la marchandise du Bâtiment , a son Garde de santé qui ne le quitte point. Quand les vingt jours de *sereine* sont passés , on débarque de dessous la Courtine , où ces marchandises ont fait leur *sereine* , dans le Navichelle , où elles restent encore dix jours avant d'approcher de terre. Si par hazard il tomboit quelque Matelot malade pendant la *sereine* , on la fait recommencer toute entiere. Après les dix jours de quarantaine que le Navichelle fait auprès du Bâtiment , le Garde de la santé qui est dessus le fait conduire au Lazaret , où étant arrivé , les gens mêmes de la Chaloupe , ou du Navichelle , mettent les balles de laine , ou autres de cette espece , au lieu qui leur est indiqué , & cela en présence du Marchand à qui le Bâtiment est adressé , qui se tient , avec les Officiers du Lazaret , à une portée de voix. Quand le Navichelle a fait son débarquement , il se retire , & retourne au Vaisseau. On fait ouvrir les balles sous des hangars destinés à cela , & elles restent là quarante jours de quarantaine. Le Navichelle qui est retourné au Bâtiment continuë de décharger , avec cette différence qu'on ne lui fait faire que cinq jours de quarantaine à chaque charge qu'il prend pour la porter au Lazaret.

A l'égard des marchandises non sujettes à contumace , on

les porte sans *seréine* au Lazaret , où on leur fait faire cinq ou six jours de quarantaine , seulement pour changer les enveloppes , toiles , caisses , &c. & on les délivre au Marchand.

Les marchandises qui viennent du Levant , mais avec patente nette , sont reçues avec une *seréine* de dix jours seulement , après quoi , avec les mêmes précautions que ci-dessus , on les met en quarantaine au Lazaret pendant quarante jours. Les Navichelles sont toujours la même quarantaine que les marchandises , aussi-bien que l'Equipage ; cependant que l'on compte ausdits Equipages , & Passagers , la quarantaine du jour que la *seréine* , soit de vingt , soit de dix jours , a été finie ; c'est-à-dire , soixante , ou cinquante jours en tout.

Toutes marchandises qui viennent de Pays Chrétien , & non suspect , sont admises , hors les laines , & cottons , qui sont vingt jours de quarantaine. Si cependant il y a bannissement entre les Princes , la quarantaine est réglée à dix jours , vingt jours , selon ce qui est réglé par des Déclarations publiques. A l'égard des Bâtimens venant de Provence , ou de Languedoc depuis la contagion , il ne faut point supposer qu'on en ait reçu aucun ; & hors les marchandises non suspectes , comme argent , fer , & étain , qui furent reçues du Vaisseau l'*Hercule* venant de Marseille l'année passée au mois d'Août , & qui ne le furent que par les plus vives instances , & sous prétexte que l'argent étoit pour la dot de la jeune Princesse de Modene , je puis assurer qu'il n'a été admis ici ni bâtiment , ni marchandises , ni homme de quelque espece que ce puisse être. Il est vrai que nos Bâtimens ont été mieux traités ici , que dans beaucoup d'autres Ports , parce qu'on leur a donné , en payant , tout ce dont ils ont eu besoin , & qu'en beaucoup d'autres endroits on les a chassés à coups de canon. J'espère que le Conseil trouvera cette matiere assez éclaircie , & je certifie que ce Mémoire contient vérité. Fait à Livourne le 17. Octobre 1721. *Et plus bas* , signé DEMOI.

Nota. La Bouche est un lieu fermé , où il y a deux petits pavillons aux deux bouts , & dans le milieu une espace vuide fermé de grilles sur le bord , & à l'entrée du canal qui conduit à la Darfe. Les deux pavillons sont pour les Commis qui

TRAITE' DE LA PESTE. *Part. II.* 251
tiennent les Registres , & l'espace du milieu est pour communiquer de loin avec ceux de la quarantaine qui sont appelés.

E X T R A I T

DE la Relation du Gouvernement pour les affaires de Santé dans Florence.

AUTANT que subsista la République de Florence , les Officiers , ou Surintendans aux affaires de Santé , ne s'éloioient que dans le cas , & pour le temps de besoin.

Depuis l'établissement du Gouvernement Monarchique , ils sont élus par le Prince à *beneplacito* de Son Altesse Royale , c'est-à-dire à vie ; de sorte que ce Magistrat , ou Conseil , ne cesse jamais , étant comme un Préside fixe de la Santé.

Le nombre des Officiers a été quelquefois plus grand , mais depuis long-temps on l'a fixé à celui de six , l'expérience ayant fait voir que le Prince en est mieux servi.

Dans le temps de besoin on y ajoute un Provediteur , homme de qualité , & capable de donner , & faire exécuter , les ordres des Officiers , écrivant par-tout en leur nom.

Il y a encore un Chancelier fixe , Docteur en Droit , & d'une honnête famille bourgeoise , qui dresse tous les actes civils , & criminels , & autres choses qui regardent le plaidoyer , & le Bureau , & a soin des archives. Il a sous lui plusieurs Subalternes , ou Commis , en temps de besoin.

On choisit le plus habile des Médecins de la Ville , pour être le Consulteur des six Officiers , comme aussi un Chirurgien des plus expérimentés.

Les Officiers sont toujours Senateurs , & le plus souvent Ministres ; ce qui contribué beaucoup , par plusieurs raisons , à mieux soutenir l'emploi des Officiers de Santé.

Venant à en manquer quelqu'un , le Prince en choisit pour remplir la place vacante , un de ceux qui sont nommés par les autres , ayant tous droit d'en nommer un.

Ils ont le même privilege de nommer au Prince les Ministres, & Officiers dépendans de la Santé dans Florence, aussi bien que dans l'Etat.

Les Officiers de Santé de Florence n'ont aucun gage, ou provision, ni même aucune Jurisdiction déterminée, la prenant toujours immédiatement du Prince dans l'occasion.

Ils sont obligés de ne recevoir aucune recommandation, en tout cas de la notifier naïvement à leurs Collegues.

Les propositions arrêtées dans le Magistrat sont communiquées au Prince par le Prévôt, ou Chef, qui se change tous les mois; & après en avoir eu son sentiment, on le rapporte au Bureau, afin de donner les ordres pour l'exécution, & on remet tout dans son archive, avec les autres pieces, & papiers qui concernent la matiere.

L'archive est bien remplie, & réglée, selon l'ordre des temps, & des matieres.

Les Officiers de Santé ont l'autorité de mander toute sorte de personnes, Ministres, même selon qu'ils le jugent à propos, ou pour les consulter, ou pour toute autre chose.

Les Surintendans, ou Provediteurs à la Douane, & aux vivres, sont considérés comme Ministres, ou Associés de leur Magistrat; ainsi ils ont droit d'y venir pour conférer sur ce qui concerne leur ministere, mais ils n'y ont pas voix délibérative, à moins d'être du nombre des six Officiers.

Tous les Officiers, & Magistrats de Santé de l'Etat, dépendent de celui de Florence, devant tous se regler selon ses ordres; ainsi tout le Gouvernement de la Santé en Toscane, dépend d'un seul chef, & ses ordres passent par une seule main.

Cette regle est cause que le Prince est informé de tout ce qui se passe, & donne ses ordres sur les propositions des Officiers, sans engager son crédit, & ayant toujours ses Officiers qui doivent répondre de tous les succès.

C'est par cette raison, & d'autres, qu'ils sont obligés d'exercer leur charge avec toute l'attention possible.

Le Provediteur, ou autre qui écrit pour le Magistrat, a le pouvoir de signer, toutes les fois que l'affaire le demande, au nom du premier Secrétaire d'Etat, & d'autres Secrétaires des Pays, & Lieux d'une Jurisdiction séparée.

Pour fournir l'argent nécessaire à la dépense qui se fait en cas de besoin , il faut mettre des impôts universels ; ce qui est à la charge des Officiers de Santé , qui sont pour cela d'autant plus obligés à bien régler tous les frais.

Cette méthode du Gouvernement a eu souvent un heureux succès, mais elle est peut-être encore à louer par son institution, & par plusieurs raisons apportées dans la Relation , & dans l'Epilogue.

*NOMS des Officiers qui sont en Charge dans cette
année 1721.*

Pierre-Philippe Uguecioni Sénateur , Chevalier , Provediteur Général des Forteresses , & Bâtimens de Toscane , reçu en...

Frideric Ricci Sénateur , Gentilhomme de la Chambre de Son Altesse Royale , Trésorier Général *dello Stato Vecchi* , & un des trois Surintendans au reglement des revenus , & dépense de Son Altesse Royale , reçu le....

Christophe Marzemedici Sénateur , Chevalier , Provediteur au Magistrat de Messieurs les Surintendans à la Jurisdiction du Domaine Florentin , & Surintendant en chef au College , & Faculté des Médecins de l'Etat , reçu le....

Jean-Baptiste Guadagni Sénateur , Provediteur , ou Trésorier Général des dîmes , & deniers Royaux , reçu...

Mathias Federighi , ci-devant Administrateur des fiefs , & autres biens appartenans au feu Cardinal Prince François-Marie de Toscane dans le Duché d'Urbain , reçu....

C H A N C E L I E R ,

Côme Dei , Docteur en Droit.

M E D E C I N ,

Joseph del Papa , Lecteur dans l'Université de Pise , & premier Médecin de Son Altesse Royale.

CHIRURGIEN,

François Fanini , Chirurgien du grand Hôpital de S. M. neuve de Florence.

ESPRIT des maximes des Officiers de Santé , pour le gouvernement d'une affaire si importante.

LA conservation de la santé de l'Etat , dans le temps que l'on craint la peste, demande toute l'attention possible , & sans nul égard à quoi que ce soit ; car le mal venant à s'y introduire , l'on ne peut sçavoir jusqu'où il peut aller.

On doit disposer la deffense d'une telle maniere qu'elle soit uniforme en toutes les parties de l'Etat , quand il est uni , c'est-à-dire qu'il n'y en a aucune portion séparée l'une de l'autre , ou par la mer , ou par d'autres Etats ; car de quelque côté que le mal s'y glisse , il y cause un égal dommage , à différence de ce qui se pratique en guerre , dans laquelle il est bon de prendre souvent le parti de laisser quelque endroit d'un Pays moins deffendu , & même de l'abandonner pour mieux deffendre le reste.

On doit tâcher de se deffendre , autant qu'il est possible , par des moyens moins onereux à l'Etat , afin qu'il puisse continuer à se deffendre autant , & comme il sera requis par les conjonctures , & par la nécessité ; ce que l'on ne peut jamais justement prévoir.

Comme il est difficile , quand le mal a pénétré dans le Pays , d'y mettre un règlement capable d'empêcher , ou qu'il ne s'étende davantage , ou qu'il ne cause une plus grande désolation , il est pour cela très-important d'y établir par avance un bon ordre pour le gouvernement des affaires de santé , & de le maintenir religieusement , même dans le temps que l'on jouit par-tout d'une parfaite santé ; & c'est par cette voie qu'on peut rendre le mal moins nuisible , pour ainsi dire , comme il arriva à Florence en mil six cens trente , & mil six cens trente-trois.

Nul soin , ou méthode , ne sçauroit mieux contribuer à la deffense , que de pourvoir , & disposer promptement , & avec

exactitude, tout ce que l'on croit nécessaire; de sorte qu'il faut bien examiner d'abord l'affaire, pour pouvoir regler les choses que demande le besoin.

Il n'est pas à esperer que l'on puisse faire tout cela, à moins que tous les avis de ce qui arrive dehors, & dans le dedans d'un Etat, ne parviennent à la connoissance d'un seul chef, comme font les Officiers de Santé; & ceux-là les rapportent uniquement, avec les propositions du remede, au Souverain, afin que les ordres, revêtus de son autorité, soient toujours exécutés par une seule main, avec la promptitude nécessaire dans une affaire de si grande conséquence; bien entendu que cette seule main soit toujours la même, afin que les ordres se donnent avec une entiere connoissance de cause, & sans aucune interruption, ou changement, roulant toujours sur le même plan, & idée, de les faire tous tendre à cet unique but de la conservation de la santé publique. Il est sur-tout à observer qu'aucun de ceux qui ont part, ou à la direction de cette grande affaire, ou à l'exécution des ordres, ne s'empêchent, ou ne se retardent les uns & les autres, par des ordres mal-entendus, ou qui se contredisent.

Toute autre méthode est capable de causer mille désordres, & un seul qui arrive en fait de santé, tout petit qu'il soit, peut être la source d'une ruine irréparable.

Pour ceux qui président aux affaires de santé deux choses sont absolument nécessaires, premierement, un libre accès auprès du Prince, afin de pouvoir lui faire à toute heure ses remontrances, & les propositions nécessaires; & en second lieu, une entiere connoissance de tout ce qui arrive au-dedans, & au-dehors du Pays, & qui peut avoir quelque rapport au reglement de santé, pour ne pas manquer, ou se tromper dans le projet que l'on fait.

Toutes fois, & quantes les affaires ne passeront pas par un seul canal, outre les désordres ci-dessus nommés, le Prince perdra ces deux avantages, d'avoir un débiteur certain qui répond de tous les faits, & de se mettre à l'abri des reproches que pourroit lui attirer la négligence à observer les bonnes regles établies pour la conservation de la santé, soit de la part des Princes, ou Etats voisins, ou d'autres particuliers qui ne seroient pas de ses sujets. Car il faut que tout le monde sçache qu'une loi,

& un reglement en matiere de santé, une fois donné, tous doivent, sans exception de personnes, y être soumis. C'est pour cela que le Grand Duc Ferdinand II. de glorieuse mémoire, avoit coutume de dire qu'il commandoit à tous les Magistrats, & Officiers de ses Etats, mais qu'il se faisoit une gloire d'obéir à ceux qui regloient les affaires de santé.

Comme il est d'une nécessité absolue de soutenir le crédit d'un bon règlement de santé auprès des Etrangers, pour ne pas perdre le commerce mal-à-propos avec eux, quand le mal n'est pas dans le Pays, & le recouvrer au plutôt quand le mal est cessé; on doit non-seulement agir avec les Correspondans de bonne foi dans les relations des faits, & de concert dans les mesures que l'on prend; mais il est encore très-important que l'on sçache par-tout que les Officiers de Santé en sont les seuls Directeurs, & les Exécuteurs immédiats du Prince; ce qui ne contribuë pas peu à faire observer les bonnes regles dans l'Etat, aucune personne n'osant pour lors s'en exempter.

Il ne faut pas se contenter, en matiere de santé, de donner de bons ordres, mais il est encore bien nécessaire d'y avoir toute l'attention, & reconnoître continuellement, sans dissimuler, ou souffrir la moindre transgression, qu'ils soient exécutés à la lettre, s'en faisant rendre compte par ceux qu'on emploie en cette commission; en quoi il faut se confier à gens fideles, & sans intérêt, & que l'on peut engager, & par devoir, & par affection, à procurer le bien du Pays.

Enfin tous ceux qui ont la surintendance en chef des affaires de santé, doivent avoir une particuliere connoissance de la nature, & qualité du Pays, pour bien regler la dépense, & les moyens plus sûrs, & commodes de le deffendre, & tenir toujours les yeux (comme les Peintres sur leurs desseins) sur le plan, & disposition du règlement établi. Mais sur-tout ils doivent se dépouiller, non-seulement de toute autre passion, pour bien exercer les fonctions de leur charge, mais encore s'en expliquer si hautement, que tous ceux, ou Etrangers, ou du Pays, qui se reposent sur la bonne opinion de leurs soins, n'en puissent jamais aucunement douter, sçachant bien que les Officiers de Santé n'ont point d'autre but que de conserver la santé publique,

que , ayant toujours en vûe l'importance de cette cause. Car enfin si l'on est obligé de rendre compte à Dieu du moindre tort que l'on fait à son prochain ; & au Prince de toute faute , bien que legere , que l'on fait dans son service ; & à sa Patrie , de toute omission de ne lui avoir pas procuré de son côté en quelque occasion tous les avantages possibles ; à plus forte raison ils seroient inexcusables , si par leur faute , quand elle ne seroit què de pure négligence , ou le mal alloit s'introduire dans le Pays , ou il y faisoit de plus grands progrès , puisqu'il pourroit bien y porter une entiere , & irréparable désolation.

Ils doivent donc pour reglement de leur conduite , en exerçant cet emploi , bien songer à l'engagement qu'ils ont pris , & qu'à y manquer il y va absolument de leur conscience , & de leur réputation.

MANIERE de poster les Gardes aux frontieres , & de munir les passages , afin d'empêcher que les personnes , & marchandises , venant des lieux suspects , ne s'introduisent dans l'Etat.

LA maniere dont on se servoit en Toscane dans la dernière peste des animaux qui affligea tout le reste des Etats d'Italie , à la reserve du nôtre , fut uniforme à celle qui avoit été pratiquée autrefois , & toujours avec succès , comme ce fut en ce temps-là , quoique notre Pays fût entouré de tous côtés des Etats infectés.

On prit pour lors la résolution , comme on a fait à présent , de renir des Gardes sur les passages , & aux postes sur les frontieres selon que l'on jugeoit nécessaire. Mais pour épargner les frais de mettre en armes un plus grand nombre de gens qu'il ne falloit , & empêcher les désordres qui arrivent le plus souvent , lorsque les Milices demeurent long-temps dans les endroits sans rien faire , outre les précautions de les changer souvent , & de ne poster qu'un tel nombre de soldats que l'on croyoit suffisant à observer qui va , & qui vient , on avoit des corps volans pris du Pays , qui avoient ordre de croiser d'un tel lieu à un tel lieu marqué.

Mais afin que les ordres fussent mieux exécutés, nous avons un Commissaire Général qui avoit tout le secret du Magistrat, non-seulement pour veiller sur la conduite des soldats, mais encore pour les envoyer dans les lieux où on les jugeoit plus nécessaires ; car c'est aux Commissaires que les Magistrats envoient les ordres.

Il étoit outre cela enjoint, par ordre du Prince, à tous les Officiers militaires de fournir pour le service de la santé, tel nombre de soldats que le Magistrat auroit requis à l'occasion, & de prêter main forte, comme il fallut en plusieurs occasions, se servant encore de la Milice du Pays ; ce qui est d'autant plus commode, qu'en quelque lieu de l'Etat les soldats sont obligés en de certains temps à faire la garde, & battre le Pays, ou *gratis*, ou avec un petit subside.

Au reste, généralement parlant, comme il est rare que les gens d'un Pays pestiféré, ou suspect, tâchent de s'introduire à force ouverte, il suffit d'avoir des gardes diligentes, & fideles, qui observent, pourvu qu'il y ait des corps volans tous prêts à les soutenir, & être assuré qu'on en ait encore d'autres également prompts en cas, & à mesure du besoin.

Mais sur-tout il n'y a rien de si utile, que d'avoir des Inspecteurs, & Commissaires Généraux, pour visiter les postes, & en informer ensuite les Magistrats ; de sorte que ceux qui servent sçachent qu'ils sont observés, & doivent rendre compte à plusieurs.

Avec les soldats, principalement aux portes des Villes, on met une personne de qualité qui les commande, & c'est à lui à examiner les certificats, & faire observer les bons ordres pour l'introduction des personnes, & marchandises, ne se pouvant admettre quoi que ce soit, de personnes ou marchandises, que de l'aveu du Commissaire.

On observe la même chose en toute autre Terre, & Village fermé de murailles, prenant pour Commissaires les personnes les plus habiles des lieux, lesquels sont obligés de servir chacun *gratis* à son tour ; & c'est ce qui tient en une grande crainte, & sujétion, les vagabonds, & tout autre qui tâche de s'introduire dans l'Etat sans certificat de santé, puisqu'ils ne peuvent se promettre de se dérober à la connoissance de quelqu'un des Gardes, ou des Commissaires, quand il y en a plu-

sieurs , & fort près les uns des autres.

On ne parle pas des Vaisseaux , & autres Bâtimens que l'on fait croiser présentement tout le long de la marine , comme des chaînes aux Ports , qui sont des réglemens particuliers, requis en cette occasion de la peste d'aprèsent , comme ce fut dans la dernière des animaux d'une double tranchée tirée d'un bout à l'autre de nos frontieres avec l'Etat Ecclésiastique dans le présent Pays.

P R O J E T

*De recouvrement des Effets suspects de la Ville de Mende ,
& maniere de les désinfecter.*

COMME on ne peut pas douter que le virus pestilentiel dont les meubles & effets infects sont empreints , n'ait occasionné les nouveaux accidens de peste dans la Ville de Mende , ou parce que la recherche n'en a point été faite avec toute l'exaétitude possible , ou que la mauvaise foi des habitans , jointe à leur avarice , leur a jusqu'ici fait mépriser les peines dont ils ont été menacés , s'ils ne déclaroient jusqu'au moindre effet, ce qui pourroit faire renaître la peste de ses cendres mêmes ; nous croyons qu'il est à propos de s'assurer de tous les moyens les plus convenables , & de prendre les expédiens les plus propres pour recouvrer tous ces effets, soit cachés, ou confondus avec ceux qui ont souffert la désinfection prescrite par les Ordonnances.

Et en effet , il est à présumer , que tous les habitans ayant eu la permission d'aller eux-mêmes laver leurs effets , en ont dérobé quelques-uns à cette sorte de désinfection , ou ne les ont pas suffisamment lavés , pour les purger du virus qui y étoit contenu ; ce qui fait envisager de nouveaux malheurs , si on n'y remédie promptement.

Pour procéder avec ordre à cette opération , nous avons prié Monsieur le Commandant de faire publier un ban , pour que tous les habitans eussent à bien nétoyer leurs maisons , sous

peine d'amende, si dans la visite générale que nous en ferons ils se trouvent en défaut.

Notre intention, ce que nous avons cru inutile de faire sçavoir aux habitans, est de prendre chacun un quartier avec un Commissaire & une autre personne de confiance, pour pouvoir fouiller jusques dans les endroits les plus obscurs & les plus reculés, & nous assurer par nous-mêmes de ces effets si funestes & meurtriers, pour les faire porter dans un endroit de dépôt, & être ensuite tous lavés, & purifiés sous nos yeux, avec le dernier scrupule.

Nous observerons de faire noter fort exactement toutes les maisons dans lesquelles nous en aurons trouvé, pour faire séparément désinfecter tous les autres effets quoique déjà lavés, qui auroient peut-être été infectés de nouveau par l'approche de ces effets non désinfectés.

Mais comme il est très-difficile d'émouvoir ces habitans par les menaces des châtimens même les plus rigoureux, & qu'ils mettroient pour la plupart leur vie au prix d'un effet de la moindre valeur, nous croyons qu'il seroit très-à-propos de faire publier le premier jour de nos visites une amnistie générale pour tous ceux, qui de bonne foi donneront leurs effets suspects à désinfecter, avec promesse inviolable de les leur rendre après leur purification, de quelque nature que soient ces effets, sans les avertir cependant qu'on désinfectera d'ailleurs tout ce qui se trouvera dans leur maison; que si le délai expiré, c'est-à-dire, le temps que nous mettrons à faire ces recherches, on les trouve saisis de quelques effets suspects, on brûleroit tout ce qui se trouveroit dans leurs maisons sans miséricorde, & on les condamneroit à telle peine qu'on jugeroit nécessaire pour l'exemple. Nous sommes bien fondés à croire pouvoir découvrir par ce moyen tous les effets suspects, & nous pouvons assurer que la maniere dont nous les ferons désinfecter, ne laissera aucun scrupule au Propriétaire auquel ils seront rendus.

Pour ce qui est de l'opération de la désinfection, on parfumerá d'abord tous ces effets infects ou suspects, avec le grand parfum, dans l'endroit où ils seront déposés. Nous ferons pour lors sortir de la Ville quarante ou cinquante convalescens, plus ou moins, selon la quantité des effets qu'ils laveront, les

moins suspects au-dessus du Pont , & les autres meubles ou hardes infectés au-dessous , à la maniere ordinaire , avec l'eau chaude , dans laquelle on aura fait fondre le tartre , l'alun , & , si l'on veut , quelques poignées de sel. Tous ces effets bien lavés , purifiés , & désinfectés , recevront pour dernière préparation le grand & le second parfum. On mettra pour lors en quarantaine régulière les personnes qui auront servi à cette opération , & ils ne rentreront dans la Ville qu'après avoir été lavés avec le vinaigre , avoir essuié le parfum , & changé d'habit.

Quoique notre dessein ne soit pas par toutes ces précautions de détruire l'exécution du projet de la désinfection générale de tous les effets qui se trouveront dans la Ville , cependant si ces recherches exactes , & ces désinfections régulières proposées pouvoient produire l'effet que nous nous en promettons , puisque par ce moyen on annulleroit la seule cause qui a , pour ainsi dire , ressuscité la maladie , & que préalablement il ne tombât plus de malades dans la Ville , ni les Fauxbourgs , nous croyons qu'il suffiroit de jeter le grand parfum dans chaque maison , usant de la précaution de faire étendre tous les meubles , & ouvrir les coffres & armoires , pour que tout en fût pénétré intimement.

Nous ne parlons point des étoffes & laines désinfectées ; nous les comptons toutes bien purifiées , & pour précaution extraordinaire , il suffira d'y allumer le grand & second parfum.

A Mende. ce 26. Août 1722.



T A B L E

D E S T I T R E S.

P R E M I E R E P A R T I E.

- I** D E E générale de la Peste. Page 1.
- §. I. Plan de l'ouvrage. Origine de la peste de Marseille. Son Histoire, & son image. Origine de celle du Gévaudan. ibid.
- §. II. Histoire des principales pestes qui ont ravagé le monde ; c'est-à-dire, de celle d'Attique décrite par Thucydide ; d'Asie & d'Europe sous M. Aurele, décrite par Galien ; de Rome sous l'Empire de Gallus & de Volusien, décrite par saint Cyprien ; de Constantinople, au cinquième siècle ; de celle qui arriva sous Justinien ; de celle qui arriva sous Leon l'Isaurien & Constantin Copronyme ; de la peste universelle de 1330. décrite par Vinarius ; d'Europe en 1450. décrite par Quercetan ; de celle qui est connue sous le nom de Fièvre Angloise au quinzième siècle ; de celle du seizième, décrite par Fallope ; de celle de Montpellier au commencement du dix-septième siècle, décrite par Riviere ; de celle de Lyon en 1628 ; de celle de Nimegue en 1635 ; de celle de Londres en 1664. décrite par Hodges. 15.
- §. III. Symptomes de la peste de Marseille ; division en trois classes des malades qui en étoient attaqués ; le tout tiré de la relation de M. Chicoyneau. 36.
- §. IV. Signes prognostics de l'événement de la peste ; jusqu'où il faut y ajouter foi. Différences qui distinguent les pestes les unes des autres. 42.
- §. V. Causes de la peste. Elles sont naturelles. On a cru les trouver dans les pluies, la sécheresse, l'humidité, les vents chauds, les acides, les arsenicaux, les alcalis, les vers. Examen de ces hypothèses. La peste est vraisemblablement causée par des exhalaisons dont l'air se charge. Preuves historiques de ce sentiment. 51.
- §. VI. La peste n'est regardée par quelques Auteurs que comme

une maladie maligne très-aiguë ; mais sçait-on ce que c'est que malignité ? Elle n'est pas produite par le seul épaisissement du sang. Exposition de sa cause & de ses effets. Ses préservatifs. Quels sont les principes d'une cure rationnelle de cette maladie. Page 67.

§. VII. *La maniere de traiter la peste , suivant le célèbre M. Hecquet.* 78.

§. VIII. *On examine si la peste est contagieuse , comme on la croit universellement , & l'on détaille les preuves qui combattent ce sentiment.* 110.

§. IX. *Preuves que la peste est contagieuse , extraites de la Dissertation que M. Astruc fit imprimer en 1724. sur la contagion de la peste.* 118.

Que l'origine & le progrès de la peste en Europe prouvent la vérité de la contagion. ibid.

Que la contagion de la peste qui attaque les hommes , est prouvée par la contagion de la peste qui est propre à différentes especes d'animaux. 125.

Quand même on douterait de la contagion , la prudence demanderait qu'on agit en temps de peste comme si on le croyait. 130.

Réponses aux difficultés qu'on oppose contre le sentiment de la contagion. 135.

Que la difficulté qu'on oppose contre la contagion , a été connue de tous ceux qui ont parlé de la peste , mais qu'elle n'a jamais fait impression sur personne. 137.

Que cette difficulté , quand même elle seroit inexplicable , n'infirmeroit en rien les preuves qui démontrent la contagion. 140.

Que cette même difficulté se rencontre dans plusieurs maladies , qui sont certainement contagieuses , de même que dans la peste. 143.

Que cette même difficulté se rencontre dans le système de la non-contagion. 145.

Certificats qui prouvent que ceux qui se renferment dans le temps de la peste ne prennent pas une précaution inutile. 150.

Réponses à diverses objections qu'on a faites contre la non-contagion. 154.



Mémoires concernant la Peste.

Consultation faite par les ordres de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans , Régent de France , sur ce qu'il conviendrait faire par rapport à la contagion. 186.

Monifs qui ont déterminé les Médecins à décider comme ils ont

fait sur les questions proposées par ordre de S. A. R. par rapport à la contagion. Page 188.

Extraits des Mémoires & Lettres des Commandans & Médecins des Places attaquées de la contagion, écrites à M. Dodart, sur les trois propositions suivantes.

PREMIERE PROPOSITION. *S'il faut contraindre tous les pestiférés à aller aux Infirmeries.* REPONSE. 190.

SECONDE PROPOSITION. *Si ceux qui ont servi les pestiférés, ou qui habitent avec eux, doivent faire leur quarantaine dans leurs maisons, ou dans des lieux destinés pour cela, nommés quarantaines; ou s'il faut les laisser commercer avec le Public, après les avoir parfumés, & les maisons qu'ils habitent.* REPONSE. 192.

TROISIEME PROPOSITION. *Si l'on doit obliger les Marchands à tenir leurs boutiques ouvertes pendant la peste.* REPONSE. 194.

Lettre de M. Chiller (ou Muller) Médecin de Lindaw, sur la peste. 197.

Observations sur les causes de la peste de Marseille, & sur la maniere dont cette maladie se communique, par MM. Deidier, Robert & Rimbaut. 201.

Remarques sur les Observations de M. Deidier. 207.

Lettres de M. Emeric, Médecin, datée de l'Infirmerie des Minimes d'Aix, le 15. Novembre 1720. 212.

Seconde Lettre du même. 214.

Troisième Lettre du même. 217.

Mémoire sur une maladie pestilentielle qui attaqua en 1706. dans l'Isle de Nievre, une Escadre du Roi, commandée par M. d'Iberville. 219.

Relation abrégée des accidens de la peste de Marseille, avec le prognostic, & la curation de cette maladie, par M. Chicoyneau, aujourd'hui premier Médecin du Roi. 223.

Abrégé des différentes Methodes qui ont été employées pour traiter les malades renfermés dans les cinq classes rapportées dans la Relation précédente. 230.

Méthode employée pour traiter les malades de la premiere classe. 231.

Méthode pour traiter les malades de la seconde classe. 232.

Méthode employée pour traiter les malades de la troisième classe. 235.

Méthode employée pour le traitement des malades de la quatrième classe. 236.

Méthode employée pour le traitement des bubons. ibid.

Méthode

<i>Méthode employée pour traiter les charbons.</i>	265
	Page 238.
<i>Méthode concernant les malades de la cinquième classe.</i>	240.

Observations & Réflexions propres à confirmer ce qui est avancé par MM. Chicoyneau, Verny & Soullier, dans la relation du 10. Décembre 1720. touchant la nature, les évènements, & le traitement de la peste de Marseille. 241.

PREMIERE CLASSE. *Méthode employée pour traiter les malades de la première classe.* 242.

Observations propres à confirmer ce qui est avancé au sujet des malades de cette première classe.

Première Observation donnée par M. Chicoyneau. 244.

Seconde Observation d'une malade de la première classe, donnée par Monsieur Verny. 246.

Observations faites à l'ouverture des cadavres des pestiférés de la première classe, données au Public par Monsieur Soullier, Maître Chirurgien de Montpellier, & Inspecteur de la Chirurgie des Hôpitaux des Marseille. 248.

SECONDE CLASSE. *Méthode employée pour traiter les malades de la seconde classe.* 250.

Observations propres à confirmer ce qui est avancé au sujet des malades de cette seconde classe.

Première Observation donnée par M. Chicoyneau. 254.

Seconde Observation d'une malade de la seconde classe, donnée par M. Verny. 258.

Réflexions sur les deux cas précédens. 260.

Observations faites à l'ouverture de plusieurs cadavres des pestiférés de la seconde classe, données au Public par M. Soullier. ibid.

Réflexions sur les faits principaux observés à ces ouvertures. 266.

TROISIÈME CLASSE. *Observation d'une malade de la troisième classe, donnée par M. Chicoyneau.* 268.

Réflexions sur cette Observation. 275.

*Observations faites sur les cadavres de quelques personnes mortes de la peste dans l'Hôpital de la Charité de la Ville d'Aix, & ouverts par le Sieur Soullier, en présence de Messieurs Chicoyneau & Verny, de M. Ebe-
rouard, Médecin, & des Chirurgiens de cet Hôpital, le 3. Janvier 1721.* 277.

Réflexions sur les faits principaux observés à ces ouvertures. 279.

QUATRIÈME CLASSE. *Méthode employée pour le traitement des malades de la quatrième classe.* 281.

Observation d'un malade de la quatrième classe, qui renferme le traitement & la guérison d'un charbon d'une grandeur extraordinaire, donnée par Monsieur Chicoyneau. 282.

Réflexions sur cette Observation.	Page 285.
Observation d'une malade de la quatrième classe, atteinte & guérie de douze charbons & de deux bubons, donnée par M. Verny.	287.
Réflexions sur cette Observation.	291.
Troisième Observation d'un malade de la quatrième classe, attaqué de quelques accidens singuliers en conséquence d'un bubon négligé, ou mal pansé, donnée par M. Chicoyneau.	293.
Réflexions sur cette Observation.	296.
Quatrième Observation d'une malade de la quatrième classe, donnée par M. Verny.	298.
Réflexions sur cette Observation.	300.
Cinquième Observation d'une malade de la quatrième classe, donnée par M. Verny.	301.
Réflexions sur cette Observation.	302.
CINQUIÈME ET DERNIÈRE CLASSE. Réflexions sur la cinquième classe.	304.
Observations singulières faites pendant le cours du traitement de la peste de Marseille.	308.
Première Observation de la maladie & de la guérison du Sieur Boismortier, Etudiant en Chirurgie, envoyé par la Cour pour le service des pestiférés de Marseille, donnée par M. Chicoyneau,	ibid.
Réflexions sur cette Observation.	312.
Seconde Observation d'une femme nouvellement accouchée, qui, après un cours de ventre dysentérique fort opiniâtre, fut attaquée d'une peste pourprée & mortelle, donnée par M. Verny.	313.
Réflexions sur cette Observation.	316.
Courte Observation qui prouve que le pourpre noir & livide est dans la peste un signe certain d'une mort très-prochaine.	318.
Réflexions sur cette Observation.	ibid.
Observation singulière concernant des bubons pestilentiels, dont la matière s'est écoulée par la voie des urines, donnée par M. Chicoyneau.	319.
Réflexions sur cette Observation.	321.
Observation singulière d'un enfant attaqué de la peste, sous la forme d'une fièvre maligne intermittente, donnée par M. Verny.	321.
Cinquième Observation singulière d'une malade attaquée de la peste sous la forme d'une fièvre intermittente bénigne, donnée par M. Chicoyneau.	323.
Réflexion sur cette Observation.	324.
Fin des Observations & Réflexions sur la peste de Marseille.	325.
Observation d'une malade de la seconde classe, donnée par Monsieur Verny.	328.
Réflexion sur cette Observation.	332.
Observation d'une malade qui essuya dans l'espace d'un mois deux attaques de peste, dont la première se termina par la résolution d'un bubon, & la se-	

conde fut sans éruption, donnée par M. Chicoyneau.

ibid.

Observations faites à l'ouverture du cadavre de Mademoiselle Ribbe.

Page

338.

Réflexions sur les principaux phénomènes rapportés dans l'Observation précédente, & sur ceux qui se sont présentés à l'ouverture du cadavre.

340.

Discours où l'on établit un sentiment particulier sur la contagion de la peste, prononcé à l'ouverture solennelle de l'Ecole de Médecine de Montpellier, faite le 22. Octobre 1725. par M. Deidier, Conseiller-Médecin du Roi, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel.

345.

Certificat du nombre des Religieuses mortes à Toulon pendant la quarantaine.

358.

Lettre de Messieurs le Moine & Bailly, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, envoyés par la Cour pour les maladies pestilentiennes du Gévaudan, à Madame * *

359.

Observations de M. Bertrand sur la maladie contagieuse de Marseille.

368.

Observations pratiques de M. Cozzier, Docteur en Médecine, traduites du Latin.

383.

Observations faites sur les personnes mortes de la peste, traduites du Latin du même Médecin.

397.

Remarques de Médecine pratique pour la peste, par M. Stahl, premier Médecin du Roi de Prusse, traduites du Latin de ce Docteur.

411.

Observations de M. Geoffroy, Chirurgien.

422.

Etat des Villes & lieux de Provence qui ont été attaqués de contagion, des jours auxquels elle a commencé en chaque endroit, du nombre des morts qu'il y a eu, & des jours auxquels elle a cessé.

465.

Etat général des Lieux attaqués de la contagion dans le Diocèse de Mende, avec le nombre des morts, des convalescens, des personnes qui restent, le jour qu'elle a fini, fait par ordre de M. de la Devesse, Brigadier des Armées du Roi, Commandant général en Gévaudan sous l'autorité de M. le Duc de Roquelaure.



S U P P L E M E N T.

Lettre & Observations de M. Deidier, Conseiller-Médecin du Roi, Professeur en Médecine en l'Université de Montpellier, sur la maladie de Marseille, à M. Montresse, Docteur en Médecine, Aggrégé en l'Université de Valence. 465.

Lettre sur la maladie de Marseille, écrite par M. Deidier, Professeur en Médecine en l'Université de Montpellier, à M. Maugue, Conseiller du Roi, Médecin des Armées de Sa Majesté, & de l'Hôpital de Strasbourg. 479.

Réponse de M. Maugue, Conseiller du Roi, Médecin des Armées de Sa Majesté, & premier Médecin de l'Hôpital de Strasbourg, à M. Deidier. 484.

Lettre à M. Deidier au sujet de la peste du Martigues, par M. Fabre, Médecin des Infirmeries de la même Ville. 487.

Lettre de M. Montresse, Docteur en Médecine, Aggrégé en l'Université de Valence, écrite à M. Deidier, Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier. 490.

Réponse de M. Deidier à M. Montresse. 492.

Seconde Lettre de M. Montresse à M. Deidier. 494.

Seconde Lettre de M. Deidier à M. Montresse. 497.

Troisième Lettre de M. Deidier à M. Montresse, contenant diverses expériences sur la bile des pestiférés. 500.

Autre Lettre de M. Montresse à M. Deidier. 507.

Quatrième Lettre de M. Deidier à M. Montresse, servant de réponse à la précédente, & contenant un état des cadavres pestiférés dont on a tiré la bile pour faire les expériences précédentes. 509.

Cinquième Lettre de M. Deidier, contenant une seconde réponse à celle de M. Montresse du 16. Juin précédent. 517.

Sentiment de la plupart des Médecins & Chirurgiens Majors qui ont traité les pestiférés à Marseille, sur la question qui y fut proposée, Si les rechûtes pourroient perpétuer la peste. 528.

Suite des Expériences de M. Deidier, faites à Montpellier dans l'Hôpital de Saint Eloy sur la bile des malades morts de fièvres malignes pendant les mois de Septembre, Octobre, & Novembre, avec M. Fizes, Docteur en Médecine, & Messieurs Duly & Morel,

Garçons Chirurgiens dudit Hôpital.

Page 531.

Sixième Lettre de M. Deidier à M. Jean-Jacques Scheuchzer, Docteur en Médecine, Professeur de Mathématiques à Zurich, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, & des Sociétés Royales d'Angleterre & de Prusse.

535.

Réponse de M. Schzuchzer à M. Deidier.

536.

Extrait de la Dissertation de M. Astruc sur la peste de Provence, & du Commentaire de Monsieur Scheuchzer sur cet ouvrage.

546.

Relation de la maladie de la Canourgue & de Corréjac, envoyée à Monseigneur l'Evêque de Mende par Messieurs Rochevalier, Blanquet & Vaissade, le 8. Mai 1721.

558.

Lettre écrite à Monseigneur le Duc de Roquelaure, par M. Blanquet, Médecin à la Canourgue.

561.

Lettre de M. Blanquet, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, employé dans le Gévaudan pour les maladies pestilentielles, écrite à M. Dodart, premier Médecin du Roi, au sujet de la peste.

563.

Procès-verbal dressé par Messieurs le Moine & Bailly à leur arrivée à Marvejols.

571.

Lettre de Messieurs le Moine & Bailly, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine à Paris, à M. Joseph Fornès, ci-devant premier Professeur de Médecine dans la Ville de Barcelonne, envoyé à Montpellier par le Viceroi de Catalogne, traduite du Latin.

573.

Observation faite à Marvejols par M. le Moine, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, traduite du Latin.

582.

Extrait d'une Lettre du même à M. Dodart, premier Médecin du Roi.

586.

Lettre de M. Joseph Fornès, ci-devant Professeur en Médecine dans la Ville de Barcelone, à M. Couzier, Docteur en Médecine; employé à Alais au soulagement des pestiférés, traduite du Latin, ainsi que la Réponse.

587.

Réponse de M. Couzier à la Lettre précédente.

589.

Extrait d'un Mémoire de M. Rochevalier, Médecin à Marvejols, sur les accidens, & la cure de la peste.

598.

S E C O N D E P A R T I E .

Des précautions nécessaires pour prévenir la peste, & pour
en arrêter les progrès.

A R R E S T du Conseil d'Etat du Roi au sujet de la maladie
contagieuse de la Ville Marseille, du 14. Septembre 1720. Page 1.

Divers Reglemens sur les précautions qu'on doit prendre contre
la peste. 10.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, concernant le commerce des
marchandises du Levant, 14. Septembre 1721. 14.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi pour les précautions à prendre à
l'égard des Bâtimens étrangers qui abordent avec des marchandises
dans les Ports du Royaume. 19.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, portant que la Foire de Bor-
deaux, qui devoit commencer le 15. du mois d'Octobre prochain,
sera remise au mois de Mars de l'année prochaine 1722. 22.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui fixe les routes de Paris en
Languedoc, & du Languedoc à Paris. 23.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi en interprétation de celui du 10.
Juin 1721. qui renouvelle les défenses de l'introduction dans le
Royaume, & du commerce, port & usage des étoffes des Indes,
de la Chine & du Levant, & des toiles peintes, & autres étoffes
venant desdits Pays. 27.

Décisions du Conseil de Santé sur les secours que demandoient les
Pays menacés de contagion, ou ceux qui en étoient infectés. 32.

Décisions du Conseil sur le commerce. 41.

Décisions du Conseil sur les conseils de Santé, sur les Gardes, &
sur les Passeports. 49.

Décisions du Conseil sur les quarantaines, les foires, & les
passages. 54.

Instruction sur les précautions qui doivent être observées dans les
Provinces où il y a des lieux attaqués de la maladie contagieuse,
& dans les Provinces voisines. 59.

Composition, & dose du Parfum, & la maniere de parfumer les
maisons, chambres & meubles. 64.

Instruction générale pour exécuter les premières décisions du Conseil de Santé, sur la manière de secourir la Provence. Page 66.

CHAPITRE PREMIER concernant l'achat, transport & distribution des Grains. 68.

CHAPITRE II. concernant l'achat, conduite, destination & distribution des Viandes. 96.

CHAPITRE III. concernant l'argent en especes qui peut être nécessaire pour les différens besoins des Hôpitaux & Infirmeries; & encore pour secourir les pauvres, principalement ceux de la campagne où il n'y a point d'Hôpitaux établis. 112.

CHAPITRE IV. concernant le sel qui sera délivré gratis aux Hôpitaux & Infirmeries, & celui qui sera aussi gratuitement distribué par les soins des Magistrats, Officiers & Curés, aux pauvres dans les lieux infectés. 113.

CHAPITRE V. concernant les Médecins & Chirurgiens nécessaires, qui doivent être envoyés en nombre suffisant des autres parties du Royaume, pour que les malades soient secourus. 115.

CHAPITRE VI. concernant les Drogues, Parfums, & Remedes. 116.

CHAPITRE VII. concernant les Religieux qui doivent être envoyés en Provence en nombre suffisant, dans les lieux attaqués de la maladie, par les soins de Messieurs les Evêques, pour faire le Service divin, administrer les Sacremens, & secourir les malades. 116.

Observations générales. 117.

Précautions pour éviter les malheurs que la déclaration de la peste produit dans une Ville, par M. Chirac. 121.

Lettre écrite par M. le Chevalier de Langeron à M. le Marquis de la Vrillière, le 17. Juin 1721. 131.

Mémoire sur ce qu'il conviendrait faire par rapport à la contagion. 135.

Réponse au Mémoire précédent, par M. Dupont Commandant de Toulon. 137.

Mémoire instructif pour les Villes affligées de peste, ou qui en sont menacées, par M. de Jossaud. 143.

Mémoire pour fournir promptement aux pressans besoins des peuples attaqués de la peste, & en prévenir les progrès. 154.

Instruction pour se conduire dans les lieux attaqués de peste. 155.

Précautions prises contre le progrès de la contagion, & pour la désinfection des personnes, maisons, & marchandises, dans tous les lieux qui en ont été attaqués. 157.

Mémoire sur les précautions que demande la quarantaine proposée par M. le Maréchal de Barwic pour tous les habitans, max-

chandises & meubles des lieux qui ont été infectés, afin de rétablir la confiance, & le commerce. Page 160.

Instruction pour les Quarantaines. 170.

Mémoire sur les Infirmeries. 175.

Mémoire sur quelques abus qui se commettent dans les Villes de Marseille & de Toulon, à l'égard des quarantaines & de la santé. 201.

Lettre de M. le Chevalier de Langeron, sur la nécessité d'une désinfection générale. 206.

Mémoire au sujet d'une désinfection générale. 208.

Mémoire sur la désinfection générale qu'on a proposé de faire à Marseille. 210.

Mémoire dressé par Messieurs les Echevins & Députés de la Chambre du Commerce de Marseille, & les sieurs Négocians de ladite Ville, dans l'Assemblée générale tenue dans la Maison commune le Jeudi 9. Juillet 1722. où l'on fait voir que la désinfection générale proposée seroit également inutile & préjudiciable. 220.

Instruction de ce qui doit être observé pour la désinfection ordonnée par S. A. R. tant des personnes, que des meubles, & marchandises, susceptibles de contagion, dans tous les lieux des Diocèses de Mende, Alais, Uzès, & Viviers, qui ont été affligés de la peste, qui doit commencer le premier Juillet prochain, par M. de Bernage Intendant de la Province. 238.

Addition à l'Instruction précédente concernant la désinfection des meubles & marchandises dans tous les lieux des Diocèses de Mende, Alais, Uzès, & Viviers, qui sont actuellement en quarantaine. 243.

Seconde Addition à la même Instruction sur la quarantaine, & désinfection générale des lieux où a été la contagion. 244.

Mémoire envoyé au Conseil de Marine sur ce qui s'observe au Lazaret de Livourne à l'égard des Bâtimens qui viennent des lieux suspects. 248.

Extrait de la Relation du Gouvernement pour les affaires de Santé dans Florence. 251.

Projet de recouvrement des Effets suspects de la Ville de Mende, & manière de les désinfecter. 259.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé *Traité de la Peste*, &c. & il m'a paru qu'on ne pouvoit travailler plus utilement, qu'a fait l'Auteur, à l'avantage du Public, ni mieux répondre aux intentions bienfaisantes du Monarque par les ordres de qui son Ouvrage a été composé. A Paris le 7. Juillet 1744.

BRUHIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé Pierre-Jean-Mariette Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres *La Théorie & Pratique du Jardinage*, & *TRAITE' DE LA PESTE* ; s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date d'icelles. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement & autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que cesdites Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Com-

munauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel desdites présentes, que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliorheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité desdites Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée, comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: C A R tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le premier jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cens quarante-quatre, & de notre Regne le vingt-neuvième. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 353. fol. 298 conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 18. Avril 1744.

VINCENT, Syndic.

